TABLE DES MATIÈRES

DE

LA REVUE DE GENÈVE

TOME IV : JANVIER-JUIN 1922

LES CHRONIQUES NATIONALES

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

Et de nombreuses Remarques, Revues des revues, Bibliographies.

UNE
LETTRE DE GERMAINE NECKER
(Mme DE STAËL)

Les lettres de Mme de Staël avant son mariage sont rares. Une chronologie récente de la correspondance de cette femme illustre [1] en compte juste huit jusqu'au 14 avril 1785. Celle que nous publions plus loin et qui est inédite, serait la neuvième.

Elle est adressée au Genevois François Coindet, et nous l'avons trouvée parmi les papiers de celui-ci conservés par M. Philippe Moricand, à Chougny près Genève. François Coindet (1734-1809) n'est pas un personnage très illustre. Mais enfin il a laissé une trace dans l'histoire littéraire, d'abord comme ami de Rousseau, qui le récompense, dans les *Confessions*, par un portrait plutôt noir, d'avoir été son plus dévoué factotum en quelques-unes des circonstances importantes de sa vie. Après quoi Coindet eut la bonne fortune d'être un des inspirateurs de Mme de Staël à ses débuts. En effet, dans ses *Lettres sur les ouvrages et le caractère de*

[1] Cf. A. Götze dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, livraison de juillet 1921.

J. J. Rousseau, publiées en 1788, la fille de Necker se refère plusieurs fois à « ce Genevois, secrétaire de mon père et qui a passé la plus grande partie de sa vie avec Rousseau ».

Pourtant Coindet ne paraissait pas prédestiné par ses origines à être le confident de deux grands écrivains. Sorti du petit commerce genevois, il avait été longtemps commis dans la banque Thellusson et Necker à Paris. Puis, de là, entraîné par la fortune de M. Necker, il avait passé premier secrétaire de l'administration des finances de 1776 à 1781, poste qui lui valut une pension royale et qu'il devait occuper de nouveau de 1788 à 1790. C'était un brave homme très officieux: Rousseau, dans sa correspondance, lui reconnaît, à côté de nombreux défauts, « un esprit agréable et même brillant ». Quoi qu'il en soit, Mme de Staël semble avoir fait quelque cas de ce fonctionnaire, comme en témoigne la lettre que nous publions et qui doit prendre place dans la préface de la correspondance Rousseau-Coindet dont les *Annales de la Société J. J. Rousseau* préparent une édition.

Le document n'est pas intéressant seulement par sa rareté, mais par ses qualités propres. Germaine Necker s'y livre d'une façon charmante en sa dix-neuvième année, quelques mois avant son mariage. Elle séjournait alors avec son père et sa mère au château de Marolle sur Ourcq, à une cinquantaine de kilomètres de Paris. Comme le remarque un des derniers biographes de Mme de Staël, M. Pierre Kohler, la publication à demi-interdite de son grand ouvrage : *De l'administration des finances de la France,* avait mis M. Necker dans une position un peu délicate. D'autre part, la santé de Mme Necker laissait fort à désirer, malgré le séjour que la famille venait de faire dans le midi de la France. Elle exigeait des ménagements. Aussi la rentrée des Necker à Paris, après plusieurs mois d'absence, fut-elle encore de quelque temps différée. Raison de plus pour Germaine de se laisser aller à cette nostalgie de la capitale qui demeure un des traits dominants de son caractère durant toute sa vie. Une courte apparition dans ce paradis des gens d'esprit suffit à la mettre hors d'elle, et aussitôt le babillage d'aller son train sur les faits du jour. Déjà la fille de Necker n'était-elle pas elle-même une des meilleures portions de Paris errant sur la surface de la terre ?...

Nous remercions vivement M. Philippe Moricand de l'autorisation qu'il nous a donnée de prendre copie de cette lettre sans adresse et sans signature, mais facile à identifier aussi bien par son contenu que par son écriture, et nous sommes heureux d'en offrir la primeur aux lecteurs de cette *Revue de Genève* à laquelle il s'intéresse tout particulièrement en qualité d'administrateur.

Alexis FRANÇOIS.

* * *

Lettre de Germaine Necker a François Coindet

De Marolles, ce 22 juin [1785].

Je conçois aisément, Monsieur, comment vous n'avez pas trouvé le moment de m'écrire ; vous êtes accueilli partout, et vous ne vous refusez pas à l'empressement ; cela prend du temps. Pour moi, je ne me fais pas valoir : c'est mon loisir que je vous consacre ; mais mon loisir même, je ne le donnerais pas à tous venants. Vous avez la bonté de me demander de nos nouvelles. Je vais satisfaire cette curiosité que l'intérêt vous inspire : nous sommes établis dans un château fort commode et fort beau ; le pays n'est pas agréable. Il n'y a aucune espèce de vue ; cependant, à la longue, un bon air et des promenades faciles rendent une habitation agréable. Nous y avons vu quelques-uns de nos amis, mais peu à la fois, et nous passons doucement et solitairement notre vie. Mais il est décidé, à la pluralité des voix, que rien au monde n'est plus agréable, et dans une société de trois personnes, la pluralité est toute puissante. La santé de maman n'a fait aucun progrès ; elle croit cependant, et je le crois aussi, que cet air lui convient mieux que tous ceux que nous avons essayés. J'ai été une fois à Paris, et je ne peux pas vous dire avec quelle tendresse et avec quelle vénération j'ai salué ces murs, objet de mes regrets, but de mes désirs ;

je leur ai dit un mot de votre part, et il m'a paru que dans les maisons comme dans les rues votre absence faisait un vide.

Nous sommes toujours privés de la petite feuille [1], et la chanson du chevalier de Boufflers en est la cause ; on dit qu'on la donnera à M. Campan [2] votre ami, avec 15,000 livres de rente. L'accident de M. Pilâtre du Rosier, tombé mort comme vous le savez [3], ainsi que son compagnon, M. Romain, d'environ 1500 toises de haut, et puni si cruellement d'avoir joint la méthode de Mongolfier à celle de Charles, ce cruel accident occupe Paris ; on dit cependant que M. Meunier, ingénieur, homme de bon sens et d'instruction, veut faire le tour du monde sur un ballon avec une frégate aérienne qui pourra contenir vingt personnes ; mais cent mille écus sont nécessaires pour réussir, et la curiosité des Français cède à cent mille écus de dépense. On parle d'ouvrir une souscription, mais les gens riches n'ont pas toujours un petit écu dans leur poche. *Roxelane et Mustapha,* tragédie nouvelle [4], a le plus grand succès. Il faut rendre justice à un auteur ; mais c'est une heureuse occasion de faire tort à M. de Chamfort ; n'est-on pas trop heureux de faire d'une pierre deux coups ? Pour l'intelligence de ce que je vous dis, il faut se rappeler que *Mustapha et Zéangir* est de M. de Chamfort.

Voilà quelques nouvelles, Monsieur ; je vous dirai que j'attends que vous me donnerez en échange quelques détails de Genève [5] ; je fais grand cas des idées générales ; mais les idées particulières y conduisent naturellement, et j'aime mieux voyager que d'être transportée tout à coup au but. *Zéphir* est fort joliment trouvé ; il arrive à Paris, je crois, ou hier, ou demain ; il viendra ici, et si vous y étiez aussi, cette petite société serait fort de mon goût. Mon père me

[1] Le *Journal de Paris* supprimé depuis le 4 juin, à cause d'une chanson du chevalier de Boufflers, *l'Ambassade,* où « ce poète aimable plaisante sur ce genre de mission et même un peu sur les souverains », dit Bachaumont.

[2] Le mari de la femme de chambre de Marie-Antoinette. Le canard eut du reste la tête coupée peu après. Le *Journal de Paris* revint à ses directeurs : Corancez, Romilly, etc.

[3] Le 15 juin 1785.

[4] Par Simonnet de Maisonneuve, représentée le 5 juin.

[5] Germaine Necker avait été très fêtée à Genève au moment de l'installation de son père à Coppet, en 1784. Apparemment Coindet était-il en séjour dans sa ville natale en 1785.

charge de vous dire mille choses. Il est fort enroué en ce moment ; je crois donc qu'il fait bien de me prendre pour interprète.

Adieu, Monsieur ; écrivez-moi, apprenez-moi ce qui vous amuse et ce qui vous ennuie, et l'instant de votre retour sera le point inconnu que je devinerai à l'aide de ces deux points connus. Voilà le style des géomètres, et comme M. de Condorcet vient de faire paraître un volume in-quarto [1] où il soumet toutes les idées morales au calcul algébrique, les triangles, les angles sont des figures poétiques dont je veux désormais embellir mes discours. Adieu, Monsieur, agréez l'assurance des sentiments distingués que je vous ai voués.

Germaine NECKER.

[1] *Essai sur l'application de l'analyse aux probabilités des décisions rendues à la pluralité des voix,* Paris, 1785, in-4°.

LA TÂCHE DE LA FRANCE SUR LE RHIN[1]

J'ai lu avec grand intérêt l'article de M. René Lauret. M. Lauret a consacré sa vie à l'étude de la pensée allemande. Il traite là un sujet de sa spécialité. Voilà de belles pages dont je connais la sincérité, que je n'accepte pas entièrement, et que pourtant je ne discuterai pas. *In positivo salus.*

Le salut est dans la production positive ; la contestation, le débat ne serviraient de rien à cette heure, ou plutôt dans ce moment ne sont pas mon affaire. L'heure n'est pas venue d'arrêter la fermentation. Que les points de vue s'affirment et que les positions se définissent. Pour ma part et jusqu'à nouvel ordre, je continuerai sans polémique d'élaborer ma pensée, heureux si elle suscite des contradictions, des vérifications, des compléments. Ce qui est important, c'est que l'on réfléchisse, en France et parmi les intéressés rhénans. J'ai indiqué les lignes générales et proposé les éléments d'une doctrine rhénane. Mes réponses aux objections que l'on peut me faire se trouvent dans mon cours de Strasbourg, dans mes discours de la Chambre, dans mes articles de l'*Echo de*

[1] Voir notre numéro de décembre 1921. (N. D. L. R.)

Paris et dans la *Chronique de la Grande Guerre,* telle que je la publiai de 1914 à 1918.

Cependant la *Revue de Genève* me rend un véritable service si elle me permet d'atteindre des milieux intellectuels que ma voix d'elle-même ne toucherait que déformée, et qui sont, je crois, désireux de posséder les éléments d'une vraie connaissance du problème.

J'ai lu le volume de M. Curtius [1], et, par ailleurs, le redressement qu'en fait le professeur Victor Klemperer, de Dresde, dans les *Leipziger neueste Nachrichten* du 12 septembre dernier. Ce sont deux travaux que je puis mentionner parmi d'autres critiques qui, d'un bout à l'autre, ne sont, eux, ne sont que des pamphlets. Les Allemands n'ont pas toujours des documents de première main. C'est difficile parfois de se procurer des textes et des renseignements certains par-dessus la frontière sanglante ; mais s'ils les obtiennent, ils ne peuvent pas ne pas les peser. M. Curtius, en substance, dit arbitrairement : « La *Colline inspirée* doit être prise en considération, mais non le *Service de l'Allemagne :* la *Grande pitié des Eglises de France* compte, mais le *Génie du Rhin,* la *Chronique de la grande guerre* ne comptent pas. » Pourquoi, comment ces discriminations ? Le goût d'un Allemand n'est pas la mesure d'une œuvre française. Cette œuvre fait un tout, est nécessitée par un seul et même esprit. Je pense que ce hiatus qu'il y a dans la compréhension de ces Allemands, qui ont été formés dans le respect des saines méthodes de l'examen, provient de lacunes de leur documentation. Il ne semble pas possible qu'un haut professeur d'Université adopte pour système de nier la valeur (non pas la valeur littéraire — oh ! celle-là, certes, je ne me mêle pas de l'apprécier, — mais la valeur comme témoignage sincère) d'une œuvre parce qu'elle ne flatte pas son préjugé d'Allemand. J'aime mieux croire qu'il est difficile aux maîtres d'Outre-Rhin, dans cette minute, d'être complètement renseignés et que nous devons nous préoccuper de mettre à la disposition de leurs bibliographes une documentation exacte. Je vois que les Curtius et les

[1] Ernst Robert Curtius : *Maurice Barrès und die geistigen grundlagen des franzosischen Nationalismus,* Bonn, chez Friedrich Cohen, 1921.

Klemperer[1] ignorent la position prise par les nationalistes français durant la guerre et après la guerre. Et c'est pourquoi j'accepte l'hospitalité que m'offre la *Revue de Genève,* persuadé que je suis que de Suisse et des pays neutres des vérités pénétreront plus aisément l'opinion européenne.

La doctrine essentielle et éternelle à mes yeux, c'est qu'il doit exister entre l'Allemagne prussienne et les pays occidentaux une zone d'ordre et de paix, où se développent des idées respectueuses de l'humanité. Là-dessus, pas d'hésitation. Il est de l'intérêt de tous les peuples qu'il y ait sur le Rhin un territoire où les esprits désarment.

Les Anglais parlent en ce moment des raisons géographiques qui les obligent à prendre leurs garanties en ce qui concerne l'Irlande. Il y a des points dans la question irlandaise sur lesquels les Anglais ne cèderont pas à cause du voisinage de l'Irlande. Nous avons aussi nos raisons géographiques en ce qui concerne l'Allemagne. Nous ne cèderons pas en tout ce qui touche à notre doctrine : Rhénanie, zone de sécurité pour la France.

Voilà notre raison française. Mais comment concevoir pratiquement, et comment appliquer cette doctrine ?

Là-dessus pas de doute. La France a le désir de la paix. Elle ne veut pas créer sur le Rhin un foyer de revanche, de rébellion, de révolte. Elle y veut refréner l'esprit de violence importé par la Prusse, et libérer l'esprit autochtone rhénan. La France ne veut pas que cette Rhénanie soit française ni prussienne, mais rhénane. Pas d'annexion, d'aucun côté. La France a conscience du grand rôle pacificateur qu'elle a à jouer après la guerre. Et sur cette grande tâche française d'après-guerre, qu'il me soit permis de rappeler ce que j'écrivais dès les premiers temps de la guerre,

[1] Il est juste pourtant de noter que M. Klemperer, encore qu'il ne raisonne qu'avec les éléments mis à sa disposition par le livre de Curtius, refuse de s'associer aux conclusions du professeur de Bonn : « Barrès, dit-il, est sorti de l'être français, il possède en soi-même sa force vitale et sa justification... Je ne crois pas que cela nous mène très loin de continuer à regarder le nationalisme français simplement comme quelque chose de vil, d'immoral, d'inintellectuel ; nous ne sommes pas plus avancés en le tenant pour quelque chose de mort. Il n'est ni bon, ni mauvais, il sort de l'essence du peuple français ; nous devons faire effort pour le comprendre et compter avec lui. »

Sur ce sujet, voici dans la *Revue Universelle* du 1er décembre 1921, l'article de René Johannet *L'Allemagne découvre le nationalisme français.* Johannet fait allusion à un article de M. Otto Flake, dans le *Neue Merkur,* qui serait plus complètement renseigné, mais que je ne connais pas.

et de transcrire ici une page du 20 avril 1915, publiée sous ce titre : *Nous élargirons notre nationalisme :* [1]

« Les Allemands, disais-je, se sont groupés autour de chaires philosophiques où leurs professeurs leur ont débité un certain roman qu'ils prennent pour modèle de vie, et, de là, ils sont partis en bandes armées pour conquérir le monde qu'ils venaient d'accueillir, et pour offir à cette idée divinisée des victimes sanglantes. C'est d'une conviction, d'une foi qu'est sortie leur action. Cela ne va pas sans grandeur. Mais que vaut leur foi ? Ce qui nous persuade, sans autre discussion, qu'elle ne vaut rien, c'est qu'elle nous nie et veut notre disparition. Or, nous entendons bien persévérer dans l'être. L'Allemagne veut saisir la France, l'absorber, l'anéantir. Mais nous, qui savons le rôle que la France a joué dans le monde, nous comprenons que notre nation est chargée d'une mission éternelle.

«Chacune des nations a reçu son rôle, est chargée de mettre à jour un certain nombre de vérités, et l'Allemagne fait contre elle-même la coalition de l'Univers, parce qu'elle veut contrarier la mission de chacune des nations.

« Les Français n'ont jamais voulu s'enfermer dans un système. Nous sommes la vie et nous ne pourrions pas être prisonniers d'une formule. Magnifique est notre puissance de sympathie. Pourquoi les Allemands sont-ils détestés ? Parce qu'ils nient tout ce qui n'est pas eux. Pourquoi sommes-nous aimés ? Parce que nous aimons. Au lendemain de la paix, plus librement que jamais, notre génie de sympathie s'exercera, appelé par tous les peuples et rendu plus audacieux par le succès.

« M. Séché me demande ce qu'il en sera de la littérature après la guerre. Il est clair pour moi que ce qu'il y a eu de littérature nationaliste en France, de 1870 à 1914, et surtout dans ces dernières années, sera considéré comme classique, et fera l'honneur de l'époque qui vient de s'écouler ; mais on demandera à cette littérature nationaliste de s'élargir et de devenir capable, en débordant nos frontières, de conquérir le monde, je veux dire de véhiculer la pensée française à travers tous les peuples.

[1] Page 173 du tome IV de la *Chronique de la Grande-Guerre.*

« Je tiens à dire, dès maintenant, en présence de l'horreur qu'éveillent en chacun de nous les crimes de la génération actuelle allemande, que je ne m'associe pas à ceux qui nient la génialité germanique et qui veulent rejeter tous ses produits en bloc. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne fallait pas les accepter en bloc.

« Voilà des années, pour notre part, que nous avions distingué qu'au lieu de profiter de la pensée germanique pour leur propre développement, comme il est naturel, un grand nombre de nos compatriotes, le plus souvent sous une influence universitaire, méconnaissaient et méprisaient leur vraie nature et s'abandonnaient eux-mêmes en faveur de pensées d'outre-Rhin. On a discuté souvent pour savoir si le petit Breton Renan s'était diminué en échangeant la foi de ses pères contre l'hégélianisme. Je serais disposé à croire que son vrai péché contre l'esprit fut de s'arrêter en route et de ne pas arriver au bel accord, au puissant mariage que toutes les intelligences attendent de la science et de la religion « pour mettre fin au XVIIIe siècle qui dure toujours ». Attendez que l'*affinité naturelle de la science et de la religion* les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie, s'écriait Joseph de Maistre, et notre grief, notre déception, c'est qu'un Renan, chargé de son double trésor, se soit détourné de cette destinée qu'il avait peut-être entrevue.

« Il est clair que certains ouvriers français, en adoptant le marxisme, certains amateurs, en se livrant aux rêves wagnériens, d'autres curieux, en applaudissant les délires de Nietzsche, ont trahi la cause de la France. Ils n'ont pas servi leur Patrie. On devait prévoir qu'ils préparaient un milieu où l'on verrait plus aisément apparaître (ce dont nous fûmes les témoins en août), *Unser Gott*, le Méphisto d'outre-Rhin, Satan, surgissant avec ses bataillons barbares et disant : « Tu m'as livré ton âme. Je viens prendre possession de toi. » N'y avait-il pas droit ? Il croyait bien avoir détourné les Français de leur source primitive, et vous savez le contrat qui est inscrit aux premières pages de ce *Faust*, livre sacré de la Germanie, quand l'Eternel dit au Diable : « ... Tu as liberté entière. *Que tu parviennes à détourner cette âme de sa source primitive, tu la saisiras et tu l'entraîneras...* »

« Dieu merci ! une fois de plus, la déception du Vieux Drôle a été complète. Une fois de plus, il peut s'écrier, comme il fait à la dernière page du poème : « Mais quoi ! Je suis donc dupé ? Ils se sont envolés, ils m'échappent ! *Il m'a été dérobé un grand, un unique trésor, la grande âme qui s'était engagée à moi.* Me voilà joué ! je l'ai bien mérité, d'ailleurs, car j'ai outrageusement mal manœuvré. »

« Après la guerre, il appartiendra à l'esprit français de réapprendre à l'esprit allemand qui, en effet, a outrageusement mal manœuvré, quelques règles de sens commun et une plus juste interprétation de ses véritables destinées. Nous nous avancerons sur le Rhin pour causer plus intimement avec les diverses Allemagnes, et nous nous refuserons moins que jamais à ce qu'il y a d'universel dans la mission de notre littérature.

« Les bons esprits voyaient jusqu'à ce moment de grandes objections à un commerce intellectuel étroit avec l'Allemagne. Sa dignité et le souci de sa sécurité conseillent au vaincu de se replier sur soi-même et de s'éloigner de son vainqueur. La situation a changé du tout au tout, depuis la victoire de la Marne. Maintenant, nous voici à même de prendre et de rejeter, de juger tout ce qui est allemand, d'échapper à un faux prestige et de faire avec fermeté le triage.

« A la faveur de cette guerre, des ressorts que nous ne connaissions plus se sont tendus dans notre pays, et, sous l'effet des émotions, nous avons vu se ranimer des couches profondes de notre conscience. Cet agrandissement en profondeur nous donnera l'équilibre pour élargir à travers le monde notre sympathie. Appuyés sur une nationalité plus forte, nous risquerons beaucoup moins de nous confondre au dehors, de nous disperser ou d'être envahis. Fiers de la victoire, avertis par l'effroyable expérience, ils ont disparu, les Français qui méconnaissaient les supériorités de la France, et qui étaient prêts à les sacrifier. Tous les Français se sont élevés à une grande hauteur, où le flot ne les noyera plus. »

Ainsi écrivais-je en avril 1915, et je pense que ces quelques lignes suffisent à détruire, ou du moins à mettre en

question, chez les esprits qui jugent par eux-mêmes, la figure caricaturale qu'il est tout naturel qu'outre-Rhin on essaie parfois de substituer à notre véritable nationalisme. Voilà le germe de notre action actuelle, comme le germe de notre pensée constante se trouve dans le Voyage de la Moselle (*Appel au Soldat,* tome II du *Roman de l'Energie Nationale)*[1]. C'est de là que nous sommes partis originairement, pour arriver à cette politique du Rhin que nous avons pu faire approuver tant par les représentants du pays que par la *Ligue des patriotes* et encore par une élite de commerçants et d'industriels (l'*Union du Commerce et de l'Industrie,* sous la présidence de M. Louis Dubois, ancien ministre et président de la Commission des Réparations).

J'insiste sur ce thème, et l'on voit qu'il n'est pas pour nous une vérité d'occasion, mais une de nos pensées les plus profondes, proclamée aux plus durs moments de la guerre. Nous voulons construire notre action rhénane non pas sur le principe rigide, sec, étroit, timide de la sécurité, mais sur le large fondement de la politique pacificatrice de la France. Il y a pour cela deux raisons. La première, mondiale : le monde est assoiffé de paix ; les journaux anglais et les hommes d'Etats anglais le répètent à chaque minute et cela est vrai ; l'Amérique ne pense pas autrement ; il faut se mettre à l'unisson du monde. La seconde raison est d'ordre national : il nous faut avoir une politique digne de grands vainqueurs, qui n'ont pas fait la guerre seuls, mais qui ont conduit la guerre de bout en bout. Nous avons été le cerveau de la guerre, il faut que nous soyons le cerveau de la paix.

Notre politique rhénane doit être poursuivie avec une volonté de pacification, sans esprit de conquête, sans esprit d'hostilité aveugle à l'égard de l'Allemagne. Nous voulons nous assurer des moyens d'action précis, pratiques, efficaces, sur le Rhin, des garanties qui soient de vraies garanties.

Au moment des négociations du traité de Versailles, le maréchal Foch a proposé du point de vue strictement militaire des garanties utiles. A ses yeux, la question qui se posait était la suivante : comment pouvons-nous assurer le

[1] Je me permettrai de signaler aussi la préface du *Génie du Rhin,* dont je regrette qu'elle ne se trouve pas dans la traduction allemande de cet ouvrage.

contrôle certain des ponts du Rhin ? Il a présenté sa réponse. Elle a été écartée. Le Gouvernement français a adopté une autre solution, d'accord avec les Alliés. A l'usage, cette solution est apparue comme inefficace. Il faut la compléter par d'autres moyens d'action. Je suis d'accord avec Lloyd George pour reconnaître que, dans des circonstances et après une longue guerre, des moyens d'action d'ordre purement militaire peuvent créer l'irritation, sans posséder en même temps une valeur pratique immédiatement certaine. Mais il faut compléter la pensée de Lloyd George et dire : à notre époque, les seuls moyens d'action efficace sont les moyens d'ordre économique. Nous voulons des garanties économiques, pratiques, certaines sur le Rhin.

Ces moyens d'action ne seront pas des armes de combat, mais des garanties, des gages. L'Angleterre veut la paix économique. Elle voit dans le rétablissement de la vie économique une question de vie ou de mort pour son industrie. Soit ! Nous ne voulons pas ruiner la vie économique de l'Allemagne et troubler les relations commerciales entre les nations. Mais il y a pour nous question de vie ou de mort à posséder sur le Rhin des garanties pratiques, efficaces, qui nous assurent notre zone de sécurité et la pacification de l'Allemagne, qui nous permettent de surveiller utilement les éléments de trouble et de guerre, sur le Rhin d'abord, et au-delà du Rhin ensuite.

* * *

Notre doctrine rhénane n'a pas pour objet de nous assurer la prépondérance sur le Rhin, ni de faire peser une lourde sujétion sur l'Allemagne. Elle aura en conséquence son complément dans une politique élevée à l'égard de l'Allemagne. On parle beaucoup aujourd'hui de démocratie en Allemagne. Qu'est-ce que cette démocratie ? Que sont ces démocrates ? Personne ne le sait très bien, et je crois qu'il n'y a pas beaucoup de gens à travers le monde qui possèdent des idées claires sur l'évolution politique présente du Reich. On distingue seulement qu'il s'y trouve des groupements ou-

vriers qui sont préoccupés de travailler dans l'ordre et dans la paix. Nous écouterons la voix de ces travailleurs. Notre politique rhénane se complétera par une politique d'encouragement aux éléments apaisés qui luttent de l'autre côté du Rhin contre l'esprit prussien.

J'accorde bien volontiers à René Lauret que l'esprit prussien n'est pas localisé exclusivement en Prusse et qu'il peut se manifester en dehors des frontières du royaume, mais enfin l'esprit prussien représente quelque chose de caractérisé et de précis aux yeux des Allemands eux-mêmes. On n'a qu'à consulter, pour s'en convaincre, la brochure remarquée d'Oswald Spengler sur *Le prussianisme et le socialisme.* Le prussianisme qui n'a pas pu asservir le monde par la force militaire veut atteindre son but par l'industrie. « Je m'adresse à la jeunesse, s'écrie Oswald Spengler. Je fais appel à tous ceux qui ont de la moelle dans les os, du sang dans les veines. Faites vous-même votre éducation ! Soyez des hommes ! Des idéologues, il n'en faut plus ; pas plus qu'il ne faut de belles phrases sur la culture, ou la cité universelle, ou la mission morale de l'Allemand. Soyons durs ; il nous faut un sens critique qui ne recule devant rien, il nous faut une classe de maîtres socialistes. Encore une fois, le socialisme est puissance, puissance et encore puissance. Programme et idées ne sont rien sans la puissance. Pour parvenir à la puissance, la voie est toute indiquée : l'action combinée de tout ce qui a vraiment de la valeur dans la classe ouvrière allemande avec les meilleurs champions de la vieille idée prussienne de l'Etat, tous deux résolus à fonder un Etat strictement socialiste, à faire de la démocratie au sens prussien, tous deux intimement unis par un sentiment commun du devoir, par la conscience de leur haute mission, par la volonté bien arrêtée d'obéir pour dominer, de mourir pour vaincre, par la force nécessaire aux sacrifices énormes qu'exigera la résolution d'accomplir ce pourquoi nous sommes nés, ce que nous sommes, ce qui sans nous ne serait pas... »

Que dites-vous de ce texte ? Ces paroles ont été écrites en 1920, après que le prussianisme des Hohenzollern se fût effondré. Cette brochure où l'on trouve cette conception monstrueuse «la réalisation de la pensée des Hohenzollern

par la social-démocratie allemande», est l'œuvre de l'écrivain le plus populaire et plus célèbre de l'Allemagne. Ses ouvrages sont dévorés par tous ses compatriotes et passent pour l'expression décisive d'un esprit qui fait autorité. Notez que Spengler est Prussien à fond, mais socialiste point. M. Stinnes peut être tenu pour l'inspirateur de cette doctrine.

Pour épargner au monde les conséquences funestes d'une telle politique, il faut que tous les amis de la paix favorisent le contraire de l'unitarisme prussien, c'est-à-dire dans le Reich un fédéralisme de tendance anti-prussienne.

Voilà des idées que nous communiquons à bien des Allemands et nous savons que beaucoup d'entre eux les ont toujours cultivées en eux-mêmes, à travers les années bismarckiennes dont ils sentaient le démesuré et le vide. Au premier jour de décembre 1918, j'étais allé à Trèves pour assister à l'entrée des Alliés dans cette noble ville mosellane, et à mon retour vers Metz, en traversant le petit village d'Igel, je ne manquai pas de saluer, sous les noyers de la colline, le fameux monument si bien décrit par Gœthe et auquel nous autres, gens de la vallée du Rhin, nous avons le droit d'attribuer une valeur nationale. « C'est auprès de cette vieille pierre, disais-je, et sur ce sol auquel elle est indigène, qu'on peut le mieux sentir les plus anciennes pulsations du cœur des pays rhénans. C'est là que nous convoquons pour une date indéterminée, leur élite intellectuelle, afin que nous prenions conscience un jour qu'issus des mêmes parents et formés des même mœurs, nous devons collaborer et faire fleurir notre foncière unité. Notre tâche est juste et facile. Notre occupation bienveillante va réveiller, sur ces territoires affranchis, une pensée qui nous attendait. Encourageons de nos pressentiments cette Belle au Bois Dormant. Sans retard, notre appel s'élève, sûr qu'avant peu des voix qui nous furent fraternelles vont surgir et réclamer leurs titres de parenté. »

Voilà l'état d'esprit du nationalisme français.

Maurice BARRÈS.

PLEIN CIEL

D'heureux présages se manifestèrent le matin du vol. Ce fut d'abord un rayon de soleil matinal qui pénétra dans la pièce obscure où Youry Mikhaïlovitch dormait avec sa femme, et ensuite un rêve émouvant, plein d'allusions mystérieuses et joyeuses, qu'il fit immédiatement avant son réveil.

Youry Mikhaïlovitch Pouchkaref était un officier-pilote expérimenté : en l'espace d'un an et demi, il s'était élevé dans les airs vingt-huit fois — juste autant qu'il comptait d'années — et il était toujours en vie, il ne s'était pas fracassé le crâne, il ne s'était jamais rompu bras et jambes, comme tant d'autres. Mieux que tout le monde, mieux même que sa femme, il connaissait la valeur de cette expérience ridicule et limitée, et de cette tranquillité trompeuse qui, à chacun de ses atterrissages nouveaux, semblait effacer le souvenir des catastrophes survenues à ses confrères. Cette chance persistante avait contribué à donner aux proches de Youry une confiance et une assurance qui les rendait peut-être inconsciemment un peu cruels. Mais Pouchkaref était un homme viril et il ne voulait pas songer aux choses qui affaiblissent

la volonté et enlèvent à l'existence si courte son sens ultime. « Si je dois tomber, je tomberai ! se disait-il. Que faire contre le destin ! D'ailleurs, peut-être inventera-t-on bientôt un dispositif qui rendra toute chute impossible, je pourrai alors narguer la mort et je vivrai vieux, comme les autres ! A quoi bon se préoccuper de l'avenir ! »

Tout en pensant de la sorte, il souriait de ce sourire tranquille qui lui avait valu l'amitié et l'estime de tous ses camarades. Il y avait pourtant en lui un réfractaire aux exhortations, quelqu'un qui était ou très sage, ou totalement dépourvu de raison, comme un animal ; et ce quelqu'un tremblait d'une terreur obscure, de même que, après chaque vol réussi, il devenait bêtement heureux, si sûr de lui-même qu'il en était cynique.

La veille du meeting de juillet, dans la soirée, Youry Mikhaïlovitch avait fait avec sa femme une promenade idyllique par les venelles sombres et vertes de la petite ville qu'ils habitaient temporairement. A dix heures et demi, tandis qu'on allait et venait encore dans la maison, il s'était couché et s'était endormi presque aussitôt. Il entendit vaguement sa femme qui, une ou deux heures plus tard, vint dans la pièce, se déshabilla sans bruit, et se coucha si légèrement que le lit ne grinça même pas. Puis, après un temps que nul ne saurait mesurer, l'officier sentit au-dessus de sa tête quelque chose de vaste qui se déployait, élargissant les limites du sommeil qui pesait sur la chambre, tandis qu'un écho sourd oscillait d'une extrémité à l'autre de la pièce. Youry devina que l'orage éclatait, mais il ne se réveilla pas complètement ; il se débarrassa seulement de cet engourdissement mortel et pesant comme des fers, complice de la peur, qui paralyse la pensée et annihile tout effort. Tout à coup, sa respiration devint profonde et aisée ; il lui sembla que son souffle se réglait sur les ondulations du tonnerre parcourant les hauteurs de promontoire en promontoire. Et dans un rêve prolongé, il se crut, non pas un homme endormi, mais la vague marine qui tantôt s'élève et tantôt s'abaisse, dont le souffle est profond et rythmé, et qui roule sans entraves dans l'espace infini. Et soudain, il découvrit le sens joyeux qui gît dans la course de la vague,

quand elle s'enfuit dans l'immensité bleue en se redressant et en retombant tour à tour. Depuis longtemps, il était la vague, il avait deviné tous les sens mystérieux de la vie, lorsqu'une pluie fine picota le toit, aspergea sa poitrine avec un léger clapotis, baisa ses lèvres serrées, pénétra en gouttes tièdes dans ses yeux et lui apporta un doux oubli. Et ensuite, très longtemps après ou très vite — il n'eût su le dire, mais les oiseaux gazouillaient déjà — Youry eut ce rêve joyeux et émotionnant qui se répétait pour la troisième fois dans sa vie et qui avait toujours été d'excellent augure.

Il rêva qu'il se réveillait à l'aube, dans une chambre où il dormait seul, sans sa femme ; il ne savait pourquoi. Non, sa femme n'était pas là, la pièce lui semblait inconnue et, néanmoins, elle était à lui ; c'était la pièce familière, la pièce où il vivait, où il avait toujours vécu. Il se réveillait d'un sommeil inquiet et pénible ; le regard sombre, la poitrine oppressée, il se sentait malheureux et triste. Alors, il s'était levé et avait passé dans la chambre où il faisait plus clair que chez lui, car les persiennes n'étaient baissées que d'un côté, laissant de l'autre une clarté rosée, douce et paisible, percer à la fenêtre. « Comme tout est agréable et tranquille ; tout le monde dort ! » se dit-il en sentant la quiétude descendre dans sa poitrine. Tout à coup — comme toujours dans ce rêve merveilleux — il se rappela qu'il possédait d'autres pièces, beaucoup plus belles encore, qu'il n'avait pas visitées depuis longtemps, qu'il avait même tout à fait oubliées. Plein d'un joyeux émoi, il avait ouvert une haute porte blanche et, pieds nus, sans bruit, il avait marché sur le plancher tiède et lisse des merveilleuses chambres oubliées. Elles étaient nombreuses et de proportions majestueuses et énormes, comme dans un palais. Partout régnait cette même clarté diffuse, mais paisible et joyeuse d'un matin de printemps. « Que je suis bien ! Comment ai-je pu oublier ? » pensait-il en avançant sans éveiller d'échos dans le silence et la hauteur de salles toujours plus belles, pleines de lumière et de joie. En cheminant ainsi, il était arrivé à une porte, derrière laquelle on entendait des voix. Avec précaution, il avait regardé : deux peintres,

assis à terre, travaillaient à on ne sait quoi, en chantonnant.

C'est alors que Youry Mikhaïlovitch s'éveilla ; mais pendant un instant encore, agité par une émotion intense et joyeuse, il ne put se rendre compte de l'endroit précis où se terminait le rêve et où commençait la réalité. La nuit, les fenêtres de la chambre à coucher conjugale étaient fermées par des persiennes, et pourtant quelque chose qui brillait avec un éclat aveuglant lui arrivait droit dans les yeux ; il leva la tête et aperçut un rayon aigu et rectiligne, qui venait d'un petit trou rond, ouvert dans la persienne par un nœud tombé du bois ; il vit une tache ronde sur l'oreiller et la pénombre rosée qui remplissait la pièce. Puis, il vit à côté de lui une tache sombre de cheveux sombres et un bras nu ; il entendit une paisible respiration ; du coup, la mémoire des événements lui revint, il comprit tout : que le jour même il devait voler, que cette belle créature qui respirait si doucement était sa femme, et que le soleil de juillet, s'étant levé, se trouvait en face des fenêtres, et répandait sans doute sa lumière sur le monde entier. Il sonda son cœur pour savoir s'il avait peur de voler ; mais, au lieu de la terreur habituelle et fermement contenue, il éprouva une émotion joyeuse et profonde, comme si ce jour-là un grand bonheur inaccoutumé l'eût attendu. « Aujourd'hui, je vais voler ! » Avec un enthousiasme sans mélange, avec un bonheur que rien n'assombrissait, il évoqua l'incommensurable espace céleste, dont son âme, durant la nuit, avait pressenti le mystère et dont elle avait vécu.

Sans ce rayon de soleil, Youry Mikhaïlovitch aurait dormi encore une heure, une heure et demie peut-être, mais maintenant il lui eût été aussi impossible de fermer les yeux que de rester dans l'obscurité accablante et étouffante. Glissant avec précaution hors du lit, s'efforçant de ne pas réveiller sa femme, même du regard, il se vêtit à la hâte. Mais elle dormait d'un profond sommeil ; la veille, l'inquiétude et la tendresse qu'elle lui portait l'avaient longtemps tenue éveillée et l'orage qui avait éclaté ensuite l'avait tourmentée comme quelque chose de terrible. Les femmes ont d'autres rêves que les hommes, mais mainte-

nant, elle reposait. Youry se munit de cigarettes, puis, toujours sans regarder la dormeuse, il quitta la chambre, passant dans les pièces désertes et en désordre où des ombres nocturnes stagnaient encore dans les coins.

A la cuisine, l'ordonnance engourdie qui venait d'allumer le samovar était en train de fendre du petit bois, et chacun de ses mouvements faisait s'envoler un nuage de mouches paresseuses, alourdies par la nuit. Mais dans la cour comme au jardin et dans la rue plantée de peupliers, telle une allée, tout était désert et tranquille. Bien que les oiseaux eussent depuis longtemps commencé à pépier, qu'un chat, choisissant avec soin les endroits secs et évitant l'ombre de la maison, eût traversé la cour, qu'un fiacre même eût passé, se rendant à la gare, il semblait que personne encore ne s'était réveillé à la vie, que seul dans le monde entier, le soleil existait, que seul il était vivant. Le soleil était si caressant, il chauffait si doucement les yeux et la moustache de Youry que celui-ci prit un air innocent et resta un grand moment immobile. Ensuite, tout à fait comme un enfant, il se fit cette réflexion qu'on pouvait parler avec le soleil ; évidemment, celui-ci ne répondrait pas, mais enfin on pouvait lui adresser en soi la parole tout de même et ce ne serait au fond pas plus ridicule que de converser avec un être humain.

Toujours avec son air innocent et sans se presser d'ouvrir les paupières, Youry se rappela comment, durant toute son enfance, il avait rêvé de voler. Il se rappela comment il s'élançait et retombait à terre, humilié et mécontent, ne comprenant pas pourquoi il n'avait pas pris son vol ; mais il aurait tout donné, tout sacrifié, il aurait renoncé à tout, uniquement pour pouvoir voler par-dessus la maison voisine. Ce désir était si intense qu'il lui arrachait presque des larmes et lui infligeait une véritable souffrance morale. Et cette maison voisine, une méchante bicoque d'un étage, à la toiture de bois pourrie, avait acquis une telle importance à ses yeux, qu'à son premier grand vol, à mille kilomètres de sa patrie, alors que l'émotion paralysait sa pensée et engourdissait ses souvenirs, il se rappela pourtant cette maison.

Mais était-ce vrai qu'il avait déjà volé et qu'il volerait le jour même ?

Au ciel, on ne voyait pas un nuage ; là où, la nuit, l'orage avait grondé et d'où la pluie était tombée, s'étendait une vaste nappe bleue, sereine et sans fond. Les livres la dénomment « air », « atmosphère »; mais, pour Youry, c'était le ciel et elle resterait le ciel éternellement, le but de toutes les aspirations, de toutes les espérances.

« Les hommes redoutent tous la mort, mais qui voudrait s'envoler si c'était seulement de l'air, ce qu'on appelle ainsi ? » pensa Youry. Les yeux fixés sur la nappe sans fond qui rayonnait mystérieusement, de mémoire, il dessinait sur la surface bleue les visages familiers, hâlés et soudain très chers, de ses camarades, les officiers-aviateurs. Sans doute, leur conversation était ou futile ou trop technique; mais Youry ne parlait-il pas sans cesse de ses vols, lui aussi ? Ignore-t-on, au reste, que parfois il ne faut pas du tout écouter les propos des gens qui mentent avec une innocence rusée, mais qu'il convient de regarder leur figure, la profondeur de leurs yeux, et la blancheur de leurs dents saines.

Et ces pensées nettes, simples et pures comme le virginal soleil du matin accroissaient encore l'émotion joyeuse que Youry avait éprouvée à son réveil. En revenant vers sa demeure, il se jura une fois de plus, sans savoir pourquoi, qu'il aimerait toujours ses camarades et qu'il resterait le fidèle ami de ses amis. Mais celui-là qui aurait su ne pas écouter les bavardages inutiles et les pensées vaines et qui aurait appris à lire au fond de l'âme en regardant le fond des yeux et la blancheur des dents, celui-là aurait découvert le sens caché de ce serment inutile et naïf. Et lui non plus n'aurait pas prononcé de paroles superflues ; il se serait contenté en silence de baiser aux lèvres l'homme joyeux qui rentrait chez lui d'un pas léger, l'homme dont le sourire était si affable et si tranquille et dont les yeux scintillaient déjà d'une lueur lointaine.

En rentrant dans la chambre à coucher, Youry éveilla d'un baiser silencieux sa femme encore profondément endormie.

II

Youry Mikhaïlovitch possédait un don incontestable : il savait par des silences souriants animer la conversation et la rendre intéressante. N'aimant pas à employer les « oui » et les « nom » précis et sans détours, un peu durs dans leur netteté, il les remplaçait par un sourire affectueux et tranquille ; il n'exprimait son opinion qu'à contre-cœur, en usant de précautions, et préférait écouter les autres. Une telle attitude aurait dû le faire passer aux yeux de ses camarades pour une nature énigmatique, pour un être dissimulé, absorbé par ses expériences intimes ; mais non, c'était le contraire et on ne savait pourquoi ; au régiment, tous les officiers, même les plus jeunes sous-lieutenants fraîchement nommés, étaient persuadés qu'ils le connaissaient à fond, mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. Car chacun d'eux n'était pour soi-même qu'un enchevêtrement d'états d'âme compliqués et changeants, de pensées survenant à l'improviste, de bonds, de transitions, de cassures inattendues, tandis que Youry Mikhaïlovitch restait toujours le même, calme et paisible. Calme aussi, sereine et simple était sa vie avec sa jeune et jolie femme, très éprise de lui. Quelque lieutenant avait-il perdu tout son argent aux cartes ou s'était-il, après boire, livré à une orgie telle qu'il avait honte de se regarder dans une glace. C'est chez Youry qu'il allait pour se calmer et se régénérer. Y avait-il un peu réussi, commençait-il à entrevoir la possibilité d'une existence moins troublée, il considérait alors son rédempteur avec une sorte de compassion magnanime, et, comparant le gouffre de sa propre âme avec la sérénité inaltérable de Youry, pensait : « Ah ! que tu es calme, pur et tranquille, mon ami ! » Un jour, par plaisanterie, quelqu'un qualifia Youry de « limpide », mais, si bien choisi qu'il fût, ce surnom ne resta pas attaché à l'officier, ses camarades ayant pour lui trop d'estime ; bientôt même, on l'oublia.

Donc, ce matin-là, Youry était silencieux et paisible selon sa coutume ; seule la lumière particulière qui rayon-

nait de ses yeux trahissait son émotion joyeuse et grandissante. Comme toujours, son calme se communiqua à Tatiana Alexiévna, sa femme, et, dans ses beaux yeux noirs et brillants un peu relevés vers les tempes, à l'asiatique, alluma une clarté égale à celle qui étincelait dans les siens. Quelques moments auparavant, elle était en proie à la terreur nocturne, aux cauchemars, aux pressentiments les plus sombres ; maintenant, en servant le thé, elle ne pouvait plus se rappeler ni comprendre, lorsque son œil par la fenêtre ouverte contemplait le ciel en fête, ce qu'il y avait de si épouvantable dans la profondeur rayonnante et familière de ce gouffre renversé sens dessus-dessous. « Des bêtises, des rêves stupides ! » pensa-t-elle ; et elle emplit le verre en prenant bien garde, vigilante amoureuse, de ne pas brûler les doigts basanés et nerveux de la main masculine, qui ne tremblait jamais. Tout à coup, elle se mit à rire, avec gaîté d'abord, puis avec un peu d'irritation.

— Youry, tu es un illusionniste, un hypnotiseur !

Il sourit :

— Pourquoi ?

— Tu es un petit fourbe, tout simplement ! Ne ris pas ! Quand je suis avec toi, il me semble que rien ne peut arriver de fâcheux ; et pourtant cette impression n'est pas juste, il peut toujours arriver quelque chose ! Comment peut-on être aussi calme que je le suis en ce moment ? Ce n'est pas possible, et c'est toi qui est la cause de cet état. Je ne veux pas être tranquille ; c'est stupide, tout simplement !

Elle s'efforçait de s'alarmer, de revenir à la sensation de la peur et de l'inquiétude ; pour y parvenir, elle se remémora et raconta un peu les songes obscurs qu'elle avait eus. Mais la frayeur s'était évanouie, et plus la tranquille attention de Youry devenait profonde, plus les rêves apparaissaient ineptes et stupides. Il arrive parfois, lorsqu'un enfant narre longuement une histoire absurde, qu'il a forgée de toutes pièces, que, se rendant compte soudain de l'expression concentrée de ses auditeurs et devant les grands yeux affectueux et attentifs, mais trop intelligents, il s'arrête net et ne veut plus poursuivre...

— Non, tu es pire que jamais aujourd'hui !

Mais à peine a-t-elle proféré ce reproche que la jeune femme s'est sentie envahie d'un sentiment de bonheur extraordinaire, aigu, presque douloureux. Rougissant jusqu'aux épaules, dans le décolleté de la robe, elle se cacha le visage entre les mains et se pencha vers la table : pour rien au monde, elle n'aurait pu articuler une syllabe de plus ni regarder son mari en ce moment-là. Et son cœur battait avec une force croissante, dans l'attente du premier mot que dirait Youry. Il serait insupportable, ce premier mot ! Mais Youry, extraordinaire comme son bonheur à elle, ne le prononça pas et se contenta d'effleurer d'un baiser discret le cou redevenu blanc.

Le temps ensuite s'écoula rapidement. Vinrent les préparatifs, l'habillement. Selon la coutume, Youry, à la demande de sa femme, de ses doigts basanés et fermes, boutonna la blouse qui se fermait derrière, et qu'il déboutonnerait au retour. Pas un instant, le sentiment d'un extraordinaire bonheur ne quitta Tatiana Alexiévna ; il s'intensifia tellement qu'il devint le sentiment de vivre. Et si Youry fût tombé sous ses yeux, si elle l'eût vu mort, quoi qu'il fût arrivé en ce moment-là, elle n'aurait cru ni à la mort, ni au chagrin, ni à la solitude affreuse. Son bonheur était la confirmation de la vie éternelle et la négation de la mort.

Et comme toujours quand il s'en allait, Youry oublia d'aller dire adieu à l'enfant et, comme toujours, sa femme le lui reprocha doucement et le conduisit à la nourrice. Toutes les familles jeunes et unies se composent leur propre langage ; dans celle-ci, Micha, le petit garcon, âgé d'un an et deux mois, s'appelait Tonton ou, plus familièrement, Tontchik. Youry Mikhaïlovitch ne se sentait pas une âme paternelle, et l'enfant, avec son poids infime, ses petites jambes courtes, ses enthousiasmes sans cause et son génie particulier, ne lui inspirait qu'un étonnement condescendant. A ce moment-là, Tonton était installé dans un chariot à roulettes en forme de cône tronqué et percé au milieu d'une ouverture ronde au centre de laquelle on le plaçait; quand le bébé tombait d'un côté ou d'un autre, le fauteuil roulait et l'empêchait de choir ; cela s'appelait : « Tonton marche ! » Il roulait ainsi au hasard par

toute la pièce ; parfois cependant, il parvenait à choisir un but et même à y arriver.

Youry se mit à rire et sa femme aussi, mais elle ajouta aussitôt d'un air vexé :

— Cela t'amuse et pourtant, pour lui, c'est aussi difficile que l'aviation pour toi. Tu ne t'élèves que pour retomber sans cesse ; es-tu mieux loti que lui ?

— Tu as raison, accorda Youra... nous nous valons !

Mais il était impossible de ne pas rire en regardant Tonton, et Youry remarqua :

— Si l'on donnait des fauteuils de ce genre à nos ivrognes quand ils sortent du club, tu comprends, Tatiana, ce qui arriverait ; ils ne pourraient ni s'endormir ni tomber ! Quelle effroyable situation !

Tatiana Alexiévna ne trouva rien de risible à cette idée et répliqua brièvement :

— Je n'aime pas les ivrognes... Prends le petit dans tes bras. Embrasse-le. Tu as tort de le mépriser, de croire qu'il n'est pas intéressant et qu'il n'aime que tes boutons : il comprend tout !

III

Quand Youry Mikhaïlovitch et sa femme arrivèrent à l'aérodrome, le désert bleu du ciel s'était animé : à l'horizon, les nuages s'élevaient et défilaient comme des navires qui déploient sans cesse de nouvelles voiles ; majestueux, arrondis et étincelants de blancheur, ils voguaient à faible allure vers le zénith. On eût dit que le soleil flamboyait avec plus de force et que la nappe bleue s'était approfondie ; ses libres espaces, ses gouffres clairs, plus insondables que les abîmes de la mer, attiraient par le charme ensorcelant de leur inaccessibilité. Par moments, il semblait qu'on assistât à une merveilleuse revue : toute une flottille était sortie du port, et ses éblouissantes voiles étendues, elle passait lentement sous les yeux du Très-Haut, comme si elle eût été fière de sa beauté.

Tatiana Alexiévna s'agita :

— Pourvu qu'il n'y ait pas un orage comme cette nuit ; qu'arriverait-il, alors ?

— Non, répondit Youry avec certitude. Vois, leurs contours sont très nets. C'est une revue, les nuages vont bientôt se disperser.

— Cela t'ennuie, tu aimerais t'élever au-dessus d'eux ?

Il la regarda en face, dans les yeux, avec une attention un peu bizarre — du moins, elle le crut par la suite — et il déclara, en souriant tranquillement comme toujours :

— Je t'aime trop.

Il y avait déjà du monde à l'aérodrome ; on se préparait avec fièvre à voler ; on sortait les machines des hangars, on vérifiait, on tendait les câbles de métal ; dans une baraque, quelqu'un jurait, parce qu'on n'avait pas encore fourni la marque de benzine réclamée. Pour une cause inconnue, le moteur du capitaine Kostretzof refusait tout service, et l'officier, repoussant le mécanicien confus, desserrait lui-même les écrous, à la hâte, en sacrant terriblement ; il avait déjà réussi à se barbouiller de graisse et de cambouis jusqu'aux yeux. Cependant, en général, les choses n'allaient pas mal, elles allaient même bien, et, si l'on s'agitait, si l'on manifestait du mécontentement, c'était à seule fin de désarmer un peu le sort, de ne pas paraître le narguer, de se concilier la destinée par de petits désagréments pour éviter des choses plus terribles ; aussi, aucun des aviateurs ne voulait déclarer, même à soi-même, à quelle hauteur il pensait s'élever ce jour-là ; chacun mentait en affirmant ne pas vouloir aller bien haut. Tout le monde ne savait-il pas que Pouchkaref, ayant déjà remporté plusieurs prix pour la précision de ses atterrissages, avait l'intention de battre le record de la hauteur ! Il y réussirait, nul de ses camarades n'en doutait ; et la notion même de la fatalité, du hasard menaçant tapi dans l'air transparent s'affaiblissait en présence de l'homme calme et ferme qui ne faisait pas mystère de ses projets, et en parlait avec tranquillité.

On se mit à bavarder plus fort, plus gaîment, et on entoura Pouchkaref. Pour le saluer, les uns l'embrassèrent virilement d'un baiser franc et sonore, sur les lèvres. On saluait Tatiana Alexiévna avec amitié, avec affection,

on lui baisait la main, mais on sentait qu'elle n'était pas le principal personnage ; peu à peu, on la sépara de son mari. D'habitude, au moment des préparatifs, l'un ou l'autre des amis de Youry demeurait à ses côtés, par politesse ou par besoin de compagnie. Mais, ce jour-là, debout sur l'herbe piétinée, elle resta seule. Un sourire où perçait une petite pointe d'ironie flottait au coin de ses lèvres: c'était si naturel, et pourtant un peu risible, en effet, qu'une jolie femme comme elle restât toute seule, abandonnée, que personne n'eût besoin d'elle, qu'elle n'intéressât personne, tandis que les aviateurs et leurs camarades, ces hommes robustes et hâlés, s'étaient groupés et riaient. Elle voyait étinceler leurs dents blanches ; ils se prenaient amicalement par le coude ou par l'épaule et parlaient de leurs affaires à eux, si graves et si importantes. « Comme ils aiment Youry ! » pensa la jeune femme en cessant de sourire ; puis, son âme tressaillit de nouveau d'une sensation d'immense bonheur, d'une joie indicible, de gratitude envers ceux-là qui aimaient tant son mari, sans savoir à quel point il était noble et quel homme parfait et extraordinaire c'était. Ah ! s'ils l'avaient su !...

Un vieux galant homme, le colonel Priakhin, s'étant approché d'elle et lui débitant des compliments, elle l'envoya, lui aussi, vers son mari :

— Allez vers Youry !

— Je l'ai déjà vu, mais auriez-vous un message à me confier pour lui ?

Elle regarda le colonel en face et sourit.

— Non, répondit-elle, allez vers Youry !

Et alors, en voyant ces beaux yeux brillants et humides, le colonel comprit qu'il avait devant lui une femme folle d'amour, de fierté et de bonheur. Il eut peur et, pour la première fois de sa vie, il sentit ce qu'avaient de chimérique et d'illusoire le soleil, la terre sur laquelle ses pieds se posaient avec tant de fermeté, tout ce qui entoure l'homme et jusqu'à l'air qu'il respire. « Bizarre ! » murmura-t-il en s'éloignant, et, pendant toute la journée, jusqu'à la sombre fin de cette après-midi, il murmura ce mot, car il n'en possédait pas d'autre pour exprimer

l'aspect insolite sous lequel il se représentait maintenant le monde : « Bizarre, bizarre ! »

Le groupe s'était dispersé et les vols avaient commencé lorsque Youry revint vers sa femme et la prit par le bras, au-dessus du coude.

— Pardonne-moi, Tania, je t'ai abandonnée...

— Cela ne fait rien, répondit-elle en souriant ; je suis contente.

— Mais je ne t'ai pas oubliée...

— Qu'importe, je suis contente ! De quoi avez-vous tant ri ?

— Je leur ai parlé du fauteuil pour nos ivrognes, tu sais, quand ils sortent du club. Tu as oublié ?

Ce rappel lui déplut. Elle répartit :

— Moi, j'ai pensé à autre chose, Youry. Ils t'aiment beaucoup, tes camarades...

— Moi aussi, je les aime. Voilà Rymba qui vient vers nous, Tania, il va lui arriver quelque chose d'affreux, aujourd'hui...

— Parle-lui, Youry.

— Et toi ? C'est mon tour, maintenant.

— Tant pis, je suis contente. Parle-lui, Youry.

Mais Rymba, gros officier d'âge mûr, au visage grêlé, glabre, et luisant de sueur quoique blême, interpella lui-même le mari de Tatiana :

— Une minute, Youry !

— Que veux-tu, mon ami ? demanda celui-ci en entraînant son camarade à l'écart. As-tu le trac ?

Rymba participait pour la première fois à une épreuve, et personne ne pouvait comprendre ce qui l'avait déterminé ni pourquoi il avait appris à voler : c'était un être faible, sans énergie, de complexion efféminée et, chaque fois qu'il s'élevait dans les airs, il éprouvait une effroyable terreur. En ce moment, de même que l'eau étincelle dans les petites flaques après la pluie, des gouttes d'une sueur froide et douloureuse brillaient dans les profondes marques de petite vérole qui sillonnaient son large visage ; entre les maigres cils, ses yeux décolorés se fixaient sur Pouchkaref avec une confiance profonde et une gravité tragique.

— Youry ! Non, parle-moi en toute sincérité, en honnête homme : il ne m'arrivera rien, n'est-ce pas ? Réponds-moi en toute franchise, en honnête homme, Youry ?

Celui-ci réfléchit un instant, détourna son regard des yeux qui l'imploraient, puis répondit gravement, d'un ton ferme et convaincu :

— Non, il n'arrivera rien. Tout va bien. Vole tranquillement.

Rymba se tut ; puis, toujours avec le même sérieux, il desserra les lèvres :

— Merci !

Et, par trois fois, comme il est coutume de le faire le jour de Pâques, il embrassa son camarade sur les lèvres et lui secoua le bras, d'un geste bref, mais expressif. Lorsqu'il passa, en la saluant, devant Tatiana Alexiévna, elle souriait d'un air heureux, et il la regarda comme on regarde une alliée ; en réponse à ce sourire, il poussa un long et profond sourire de soulagement, qui voulait dire : « Hein ! vous voyez, quelle affaire ! » Les tiges plissées de ses hautes bottes d'officier étaient trop larges et retombaient ; son pantalon aussi tombait de dessous son court veston gris, et formait sac dans son dos. Il n'avait vraiment pas une tournure d'aviateur ! Tatiane le suivit du regard, et ne bougea pas lorsque Youry, sans parler, revint se placer à ses côtés. Elle ne tourna pas la tête, continuant de sourire à Rymba, déhanché et mal fagoté, qui s'éloignait, mais elle sentit que son mari considérait de très près sa joue, le profil de ses cils noirs et ses lèvres souriantes. Elle sentit le vent tiède, frais et doux qui passa sur ses yeux, et tout cela c'était aussi du bonheur.

— Je t'adore, murmura derechef Youry. Et, d'une main caressante, il prit encore le bras de sa femme, un peu plus haut que le coude ; là, le bras était chaud et presque nu sous la soie mince ; et le bras sembla vibrer de bonheur à cet endroit-là. Mais Tatiana ne se retourna pas encore ; on eût dit qu'elle n'avait rien ressenti ; cependant le sourire s'effaça de sa figure, qui prit une expression de timidité, de soumission et d'affection pour soi-même : en cet instant-là, Tatiana s'aima de l'amour de son mari ; il lui sembla être un trésor sans prix, terriblement fragile,

mais appartenant à autrui, et auquel il fallait veiller jalousement. L'herbe verdoyait, la belle herbe terrestre ; le vent soufflait et éventait doucement son cou découvert. Et, très loin, le ridicule Rymba continuait à marcher. Aux tribunes, les oriflammes multicolores s'agitaient et, comme si elles eussent voulu se détacher des mâts, s'élevaient et retombaient doucement.

— Il fait du vent, je crois, fit Tatiana en se retournant vers son mari.

Il la regardait et ses yeux étincelaient.

Il fallut se dire adieu en public. Le contact de leurs lèvres fut léger et discret, mais le baiser le plus violent n'eût pas établi entre leurs âmes un courant d'amour plus intense et plus inoubliable que celui qui les joignit à cette heure. Une chose que Tatiana ne devait jamais oublier non plus, c'était la petite cicatrice que Youry portait au front, vers la tempe : dans son enfance, il était, en jouant, tombé sur un morceau de fer, et sur son front lisse la minime trace de cette chute était demeurée. Non, Tatiana ne devait jamais oublier tout cela.

Soudain, la terre devint comme vide ; ce fut très net et un peu effrayant, et cela signifiait que Youry l'avait quittée et s'élevait sur son « Nieuport ». Mais, chose étrange, le cœur de Tatiana ne tressaillit même pas, il n'eut pas un battement superflu, tant son bonheur lui paraissait inébranlable dans sa grandeur. Youry passa bruyamment au-dessus de sa tête ; il décrivit son premier cercle en prenant de la hauteur et, en cet instant-là encore, le cœur de Tatiana ne palpita pas plus vite. La figure levée vers le ciel, comme tous ceux qui l'entouraient, elle regarda les circuits de l'aéroplane, et soupira un peu avec un petit sourire : «Maintenant, il ne peut plus me voir, naturellement, il est trop haut ! »

IV

A l'endroit où, la nuit précédente, les nues s'étaient crevées en pluie torrentielle, et où le tonnerre avait grondé en éclairant sa voie dans le nocturne chaos, tout était

paisible et azuré, aussi loin que le regard s'étendait. Quelques amples nuages voguaient sur leurs invisibles routes ; le soleil régnait, solitaire. Aucun bruit, aucune voix humaine, aucun signe terrestre n'indiquait une limite.

Pendant les premiers tours, Youry avait encore jeté quelques coups d'œil en bas, sur les lignes de l'aérodrome, vertes et sablées par endroits, sur la foule noire et immobile, pareille à une tache d'encre irrégulière. Il songeait encore à la terre comme s'il s'attendait à ce qu'elle suscitât un obstacle soudain, de l'imprévu. Mais, au cinquième tour, au lieu de décrire une harmonieuse courbe, il prit la ligne droite et sortit résolument des limites de l'aérodrome. Arrivé au-dessus de la forêt, dans le silence et l'espace, il commença à monter. « Il ferait bon de se promener dans les bois, maintenant », pensait-il ; et tout à coup il perçut avec une netteté singulière l'odeur humide et agréable de la forêt, qui lui était familière depuis sa tendre enfance ; il sentit sous ses pieds l'herbe et le sol ; il lui sembla même apercevoir un minuscule champignon sous le vieux feuillage sombre. Ce fut alors seulement qu'il comprit qu'il était loin de la forêt, qu'il volait, qu'il ne marchait pas sur des semelles de plomb, comme il avait marché toute sa vie, mais qu'il volait dans l'espace, sans s'appuyer sur rien, qu'il était entouré de tous côtés par le vide lumineux et transparent. Un instant extrêmement court suffit pour que Youry se détachât de la terre ; il se trouva dans un autre monde, dans un élément impondérable et illimité comme le rêve lui-même. Avec une acuité presque douloureuse, il éprouva de nouveau ce bonheur émotionnant qui, pendant toute la nuit et toute la journée, avait coulé dans son corps et dans son âme comme un fluide transparent et doré. Il en perdit l'haleine, et des larmes montèrent à ses yeux, mais intérieurement, là où l'homme a la vraie connaissance de ses propres larmes. Et il se demanda : « Que perçois-je donc qui m'est si doux... si doux... si doux ! »

A partir de cet instant, il ne regarda presque plus le sol, qui s'en était allé très loin en bas, avec les forêts vertes et familières, avec son herbe courte et ses fleurs, avec

toutes ses joies et son amour timide. Impossible d'ailleurs de se rappeler la terre dans l'air brûlant des hauteurs, dans l'air clair et fort, indifférent à ce qui est terrestre. On pouvait laisser monter à ses lèvres un sourire heureux et modeste, mais en le retenant, de même que les larmes, de l'autre côté du visage, du côté invisible, intérieur ; la physionomie devait rester grave et impassible. « Je suis déjà haut, pensa Youry, je suis déjà très haut, mais je veux monter encore ; il y a tant d'espace ici que je puis aller en avant et en haut, en arrière et en bas ; je peux faire ce que je veux, mon chemin est partout. » Et pendant un temps qui lui parut long, il s'absorba dans un travail important, il se concentra tout entier dans la joie de la direction.

Lorsqu'il traînait sur la terre ses semelles pesantes, il aimait les mouvements imprévus, les libres volte-face, les brusques bonds de côté. Aussi, dès son enfance, avait-il détesté les rues et les sentiers, surtout les larges voies où le but est marqué de tout loin, où il est le même pour le fils comme pour le père, ainsi que dans les circonvolutions du cerveau gît la pensée morte d'autrui. Mais en l'air, il n'y avait pas de chemins battus ; la volonté se sentait divinement libre dans sa libre course ; elle se donnait de larges ailes. Maintenant, Youry et sa machine ne faisaient qu'un ; ses mains n'avaient plus rien de corporel ; aussi fermes que le bois du gouvernail sur lequel elles reposaient, elles formaient avec lui un assemblage indestructible de volonté directrice et une. Et si le sang circulait dans les chaudes veines des mains, il circulait aussi dans le bois et dans le métal. Les nerfs du pilote aboutissaient à l'extrémité des ailes, ils s'allongeaient jusqu'au point le plus infime de l'appareil, et c'était par le bout de ses ailes que Youry sentait la douce fraîcheur de l'air impétueux et la palpitation des rayons du soleil. Voulait-il aller à droite, à gauche, en bas ou en haut, l'appareil virait de lui-même, comme il le désirait. Et dans le triomphe de la volonté active, il y avait cette joie austère et virile, qui pour les témoins semble être de la tristesse et rend énigmatique le visage du guerrier, du triomphateur.

Très loin, en bas, le calice de la terre fumait comme un chaudron : c'était sans doute un nuage qui passait sous l'avion ; mais Youry, n'ayant nulle envie de penser à la terre, ne faisait que percevoir avec plus d'intensité les forces de sa libre volonté. Il ferma les yeux. Un instant, il entrevit comme dans un miroir son visage pâli et rayonnant ; puis, il lui sembla que de clairs rubans de lumière flottaient derrière sa tête, que les plumes d'un casque étincelant ondulaient au vent. Il se crut debout sur un char ; ses mains pétrifiées serraient avec force des rênes d'acier, et des coursiers de feu, des coursiers célestes l'emportaient vers les hauteurs. Puis, il pensa qu'il n'était plus du tout un homme, mais un foyer ardent, voltigeant et répandant derrière lui étincelles et flammes, tandis que brillait dans l'azur la trace brûlante d'une étoile. Et Youry monta ainsi longtemps, longtemps, étrange étoile humaine qui s'envolait de la terre au ciel.

A ce moment-là, il était déjà très haut ; on l'avait perdu de vue. Aveuglé par les rayons solaires, le regard devait errer longtemps sur le céleste océan ; il devait chercher et fouiller parmi les nuages énormes et rares, avant de découvrir celui qui volait. Quelque disséminés que fussent les gros nuages arrondis qui s'en allaient peu à peu, on eût dit, d'en bas, qu'ils encombraient totalement le ciel ; par moment, l'aviateur semblait glisser et chercher un passage entre leurs masses, comme un navigateur cherche un détroit entre les îles ; nul en bas ne pouvait savoir en effet quelle immense étendue les cieux offrent au vogueur, comme les portails en ogive y sont larges et les golfes sans limites, comme la mer aérienne est souverainement merveilleuse, vaste et libre. Mais les nuages fondaient et descendaient la pente ; sphinx bleus aux pattes rentrées, ils gardaient l'horizon ; et l'océan désert, la vaste étendue céleste s'affermissait, s'épaississait et ondulait infiniment ; et même les yeux qui le regardaient d'en bas le voyaient.

Youry Mikhaïlovitch leva les paupières, jeta un regard en bas, et se dit, en détachant les yeux de la terre fumante :

« Mon beau rêve s'est réalisé ; je suis maintenant dans ma demeure sacrée, je suis dans mes hautes salles

et personne n'est avec moi ; seule, la lumière m'accompagne. Que vois-je donc de si cher ? Quelle est cette plénitude qui m'envahit ! Mon bonheur, mon âme, mon bonheur. Je t'aime, je t'adore !... »

Et, de nouveau, avec une force terrifiante, avec la triple impression de la force, de la douleur du sang qui coulait et des larmes qui se répandaient, Youry éprouva le bonheur émotionnant, l'émoi des pressentiments les plus merveilleux, la félicité fatale. Loin, très loin, pareil au dernier accord de la chanson chantée pour celui qui s'en allait, pareil à une indistincte parole d'amour terrestre, il revit un cher visage, le profil des sourcils noirs, une joue rosée et mate, alanguie par un cri de tendresse réprimé. Il se rappela comme elle avait dormi paisiblement à ses côtés, comme elle avait respiré doucement, tout près de lui, et il lui sembla qu'il avait trouvé l'explication de son enthousiasme et de son amour. « Chérie, pensa-t-il avec tendresse, chérie, je t'adore ! » Telle fut sa pensée, et l'instant d'après, il oublia complètement et à jamais, il oublia la bien-aimée. Son cœur se donna à d'autres amours, et, il se mit à monter une garde nouvelle.

Que pensait-il en ces minutes qui furent les dernières pour lui, quand, ouvrant de nouveau les yeux, il vola toujours, sans obstacle, sans voir ni sentir aucun signe qui lui fixerait une limite ? Qu'était-il dans sa conscience ? Une étoile humaine, probablement, une étrange étoile humaine qui s'enfuyait de la terre en semant des étincelles et de la lumière, dans sa course flamboyante et terrible : voilà ce qu'il était sans doute et ce que furent ses pensées en ces derniers instants.

L'aéroplane se balançait dans les airs comme une nacelle sur les flots de la mer; aux brusques contours, il donnait de la bande, accroissant la vitesse effrénée de son vol, dans le grondement de l'hélice, par le gargouillis et les cris plaintifs de l'air déchiré. Les nuages se dispersèrent, dénudant l'azur qui se refroidissait, et le soleil au loin régnait, solitaire. Le soleil régnait solitaire et, entre lui et la terre, il n'y avait qu'un seul objet, un seul homme ; et l'astre, allumant des étincelles aux flancs du métal, éclairait sans les réchauffer tantôt les minces

ailes lumineuses, tantôt un visage blême et basané. En un de ces instants où le soleil darda dans les yeux de Youry un trait flamboyant qui le remplit tout entier, jusqu'au cœur, d'une lumière légère et enivrante, l'aviateur prononça à haute voix, d'un ton bizarre :

— Non !

Le bruit de l'appareil aurait empêché quelque autre d'ouïr cette parole, mais Youry s'entendit lui-même. A haute voix encore, il répéta ce que son âme troublée avait reconnu comme étant l'indicible bonheur déjà au cours des rêves émouvants de la nuit, dans la vision de l'ordonnance engourdie de sommeil qui fendait du bois, dans l'image des chères figures et des yeux aimés. Il dit :

— Non. Je ne retournerai pas sur la terre.

Ayant prononcé ces mots étranges qui le condamnaient à mort, il se tut, gardant cet amour pour le silence qui le faisait aimer. Et il poursuivit sa course furieuse à travers l'espace. S'il l'avait pu, il aurait augmenté sa vitesse, il l'aurait augmentée à l'infini ; mais l'appareil ne le permettant pas, il fit une chose qui parut une folie à ceux qui l'observaient. Il se mit à fendre l'espace en lignes courbes ou brisées, fantastiques, inattendues et belles comme le vol d'un oiseau nocturne grisé par la clarté de la lune : en haut et en bas, en avant, en arrière, de côté brusquement, à gauche, à droite, effroyablement. Haletant d'enthousiasme, il serrait avec force ses dents les unes contre les autres, afin de ne pas laisser échapper un cri involontaire ou bête ; il traversait l'espace à grands battements d'aile, comme pour s'assurer qu'il n'était pas barré par des limites invisibles et perfides. Non, on pouvait le fendre sans effort et de partout, il était bien sans bornes ; il n'y avait que l'infini lumineux et un. A un certain moment, Youry faillit tomber — et il y eut un instant d'angoisse ! — mais il se redressa et s'enfuit à tire-d'aile dans les profondeurs.

Cependant, même en jouant, il trouva désagréable de perdre de la hauteur. Résolument, il monta et cessa de virer ; comme une fusée sifflante et tonnante, il fila tout droit en l'air vers son but suprême. Depuis longtemps, il avait oublié sa propre existence, il ne savait plus qui

il était ni comment il était arrivé là ; il redevint alors l'étoile, le char de feu impétueux qui courait à travers l'espace en semant derrière lui des étincelles et une flamme bleue. Soudain, il lui sembla que ses cheveux brûlaient en mèches de feu qui flottaient derrière lui et s'écoulaient en bas vers la terre. Et tout à coup, il comprit que c'était là la voie directe d'une éternité à une autre ; et il vit nettement que, dans son vol impétueux, voulu, il allait passer de cette éternité dans celle où les hautes portes de sa demeure sacrée et secrète étaient grandes ouvertes et l'attendaient. « Comment pourrais-je retourner sur la terre ? » chantait son âme engourdie et bienheureuse. « Je vois ce que j'aime, ce que j'aime, ce que j'aime. Mon bonheur, mon âme, mon bonheur. Je t'aime, je t'adore.

« J'étais un petit garçon et j'aurais voulu voler par-dessus le toit, un toit vert, pourri, comique, rabougri, ridiculement bas. C'est ma joie qui chante que j'étais un petit garçon et que maman m'appelait Yourotchka. J'avais un papa et une maman et ils sont morts tous les deux. Ensuite, il est passé sur mes jours beaucoup de choses très belles comme le chagrin de trop aimer. Je monterai toujours plus haut. Mon corps s'envolera de moi et tombera ; moi, j'irai plus haut. Mon âme s'agite, elle s'efforce de sortir de son corps, elle aspire au vol lointain, au vol céleste. Je vais plus haut, toujours plus haut... »

Des larmes ruisselaient sur son visage, il les ignorait. Les dents blanches brillaient doucement entre ses lèvres entr'ouvertes ; les yeux, dilatés par la vision de l'infini, regardaient avec fixité en haut, là où, derrière les bleues arcades du ciel, rayonnait le lointain, le lointain sans limites. Des larmes ruisselaient toujours sur le visage de Youry.

V

Il ne revint plus sur la terre. Ce qui tomba en tourbillonnant du haut de l'espace, ce qui s'enfonça dans le sol, os et chairs fracassés, n'était plus ni Youry, ni un être

humain, ni rien. La gravitation terrestre, la force inanimée de la pesanteur l'avait arraché du ciel pour le précipiter sur le sol ; mais ce qui tomba, ce qui s'enroula en une petite pelote, se brisa et s'abattit en silence, non, en vérité, ce n'était plus Youry Mikhaïlovitch Pouchkaref.

Il ne revint plus sur la terre.

Léonid ANDREIEF.

(Traduction de Serge Persky.)

MÉMOIRES ET CONFESSIONS
D'UN
SOUVERAIN DÉPOSÉ

(Suite[1])

Le 21 janvier 1919.

Pourtant, non. Plus j'y songe et plus cette explication me paraît trop simple. On a vite fait de dire : un jour parut un grand chancelier qui fit la puissance de l'Allemagne, ensuite un petit empereur lui succéda qui la défit. Longtemps j'ai cru qu'en 1870 le Droit divin avait vaincu à jamais et que, tout autour du nouvel empire allemand, l'Europe s'était enfin reconstituée. Il est vrai : un Roi, qui se croyait un lieutenant de Dieu et qui ne s'était dépouillé d'aucun de ces droits que la Révolution a contesté aux Souverains avec le plus d'acharnement ; un ministre qui n'avait laissé au Parlement que l'obligation de solder les comptes de la politique faite par le souverain et par lui, et une aristocratie privilégiée, guerrière, attachée à la dynastie, avaient enchaîné le Démon qui agitait la Bourgeoisie en Allemagne au moyen de trois victoires glorieuses, et en propageant dans le reste

[1] Voir nos numéros d'octobre, novembre et décembre 1921. — Nous rappelons que M. Ferrero expose en ces pages le point de vue d'un vieux souverain fictif, prince catholique et allemand, détrôné en 1918. (N. D. L. R.)

de l'Europe la crainte et l'exemple de sa propre fortune. Il est vrai : de 1870 à 1914 l'Europe put travailler en paix. Il est vrai : après 1870 les doctrines de 1848 tombèrent dans l'oubli. Le suffrage universel, là où il fut rappelé de l'exil, consentit à la monarchie pour un modeste salaire ; ceux qui voyaient dans la République un principe mystique devinrent rares, même dans l'Europe méridionale où ils avaient toujours été très nombreux.

Le parlementarisme anglais partout fut décrié, autant que le constitutionalisme allemand acquit de crédit. Chaque nation rêva un Bismarck à elle qui la rendît grande, puissante, heureuse en dépit du Parlement. Mais il est tout aussi vrai que, lorsque Bismarck après 1870 chercha le rocher solide du droit divin, pour y appuyer le nouvel empire allemand et la paix de l'Europe, il ne trouva qu'un grand vide. L'unité de l'Europe avait été brisée avec la Sainte Alliance ; la guerre absolue faisait de nouveau son apparition et soudainement, en 1866 et en 1870, avec des masses plus nombreuses, avec des armes plus meurtrières, avec des moyens plus puissants que ceux dont avait disposé le Corse, — de nouveau le culte de Napoléon refleurit et la notion même de droit public chancela...

Bismarck — il est vrai — ne s'effraya pas de cet immense désordre. Il réussit à pacifier l'Europe, mais de quelle façon ! En alliant partout, sardoniquement, les incompatibles : la haine et la crainte, la rancune et la méfiance, le ressentiment et l'offense, le tort et la vengeance.

Un chef-d'œuvre et un prodige, certainement, si l'histoire est l'éternel mystère du mal qui engendre le bien sans le savoir ; si la politique est comme l'agriculture l'art de rendre fructueuses de fécondes saletés... Mais est-il vrai que l'histoire soit cet éternel mystère ? Et si le mystère du bien qui naissait du mal, ou ce qui me semblait tel, n'était autre chose que l'expédient désespéré de vaincre le mal par le mal, remède auquel le génie même a recours, lorsque toute arme de raison et de vertu vient à manquer, ou se manifeste impuissante ? Et si, pour combattre le mal avec le mal, il était nécessaire de l'aiguillonner et de lui donner de la force tout en le détruisant ; de manière qu'au bout de l'addition, il n'y aurait aucun profit ? Et si le chef-

d'œuvre et le prodige de Bismarck, au lieu d'être une forteresse cyclopéenne n'était qu'un château de cartes ?

Le 25 janvier.

Guillaume II ..... Il faut pourtant que je me décide à écrire ce nom, que les mères chuchoteront en tressaillant pendant des siècles aux fils ignorants, pour leur inspirer la terreur et l'horreur du mal. Quel souverain aura gagné dans l'histoire un nom plus terrible ? Que furent à côté de lui Assur-bani-pal, Attila, Gengis-Khan ou Tamerlan ? La postérité dira que, comme un Dieu capricieux et cruel, il a voulu se donner le spectacle d'un choc de masses cosmiques dans l'espace, et qu'il a lancé deux grands empires contre un troisième encore plus grand, et les a pulvérisés tous les trois. Nous pouvons le maudire comme le destructeur du monde... Et toutefois... Je l'ai connu dès son enfance ; dans mon for intérieur je lui ai toujours rendu la justice qu'il méritait lors même que je devais le flatter et lui obéir comme Empereur. Mais, au milieu du tumulte des Euménides échevelées qui le poursuivent, je ne puis me défendre de sourire de temps en temps... Sont-ils tous coupés dans cette étoffe-là et faits sur ce patron, les épouvantails de l'histoire ? Pauvre histoire, et pauvres épouvantails ! Ce rhéteur couronné, ce Narcisse avec casque et éperons, cet Alexandre ou Napoléon de parade, serait-il un destructeur, voire même le destructeur du monde ? Suffit-il de laisser pousser ses cheveux pour devenir Samson ?

A peine monté sur le trône, Guillaume II se prévalut de l'alliance secrète avec la Russie pour démolir tout ce que Bismarck avait édifié.

...Il mit donc le vieux chancelier à la retraite, pour en continuer la politique en l'adaptant à son époque, malgré son auteur, désormais effrayé de son œuvre même. Dans l'art politique aussi le meilleur des disciples est celui qui trahit le maître et détruit son œuvre tout en l'achevant. Bismarck s'était arrêté à temps ; mais l'Allemagne ne s'arrêta pas à temps, parce que Satan était plus fort même que le grand chancelier. Guillaume II fut le porte-voix et le ministre de son peuple qui voulait conquérir une puissance

mondiale, c'est-à-dire satisfaire les nouvelles ambitions, nées de celles que Bismarck avait déjà assouvies. Il voulut donc que l'Allemagne eût l'hégémonie en Orient, il conclut une sorte d'alliance avec l'Islam ; il reconnut comme fille légitime de l'empire, à côté de l'armée, de l'agriculture, de l'école, la nouvelle industrie allemande déjà adulte ; il la protégea et l'aida à se faire une place dans le monde, en adoucissant avec les traités de commerce la clause du protectionisme désormais superflue et mettant à son service toutes les forces de l'Etat ; il imagina de lancer à la mer une grande flotte tout en continuant d'augmenter l'armée ; il choisit enfin entre la Russie et l'Autriche en dénonçant le traité secret avec la Russie, en abandonnant le bout du filet où le vieux sorcier avait renfermé l'Europe pour nombre d'années. La Russie s'allia à la France, la France sortit du lazaret où Bismarck l'avait isolée pendant une vingtaine d'années ; l'ancien entortillement des puissances, amies et ennemies les unes des autres, se partagea en deux coalitions ; la première ébauche de la guerre mondiale commença à se dessiner sur la face de l'Europe.

Le mort saisit le vif, le dicton du vieux droit français vaut aussi pour les hommes d'Etat. Celui qui crée un art politique, domine et tyrannise ses successeurs, même lorsque ceux-ci le désavouent. Obligés de choisir, qui pourrait nier que, des deux alliés, l'Autriche et la Russie, nous avons choisi le plus fort, celui qui pouvait le mieux nous servir et que nous puissions à notre tour le mieux servir ? La guerre nous a donné raison tout en nous donnant tort; car, en dépit de la débâcle, elle a démontré que l'alliance de l'empire allemand et de l'empire austro-hongrois n'était pas seulement le total de deux forces, chacune immense, mais qu'elle représentait, dirai-je, la super-unité du monde germanique, dans laquelle les forces des deux Etats alliés ne s'additionnaient pas, mais se multipliaient.

En vertu de cette alliance, non seulement le monde se trouvait réuni presque tout entier sous un seul commandement, mais il pouvait, moyennant les Magyars et les Slaves soumis aux Habsbourg, assaillir l'Italie, menacer de flanc la Russie, agir dans les Balkans. L'Allemagne et l'Autriche à elles seules, avec quelques Bulgares et quelques Turcs,

n'ont-elles pas résisté pendant quatre années au monde entier, détruit la Russie et trois ou quatre petits Etats, épuisé la France et l'Italie, et cassé au moins deux pointes du trident de Neptune tenu par l'Angleterre, de manière à le réduire à une pique inoffensive ? Et nous aurions dû rejeter cette alliance pour ne pas nous brouiller avec un empire en décadence comme la Russie ? La Russie était une faiblesse, une perte, un poids mort pour son allié. La France le savait, de même que l'Angleterre; l'Entente, par la faute de la Russie, a côtoyé l'abîme ; Bismark, s'il vivait, serait obligé de le reconnaître, lui qui jugeait la Russie plus forte que l'Autriche, et qui avait dit au comte Schouvaloff de ne pas vouloir s'allier à la Russie parce qu'elle était trop forte et que dans l'alliance elle aurait surfait l'Allemagne.

Nous avons donc été clairvoyants, avisés, habiles. L'alliance de l'empire allemand et de l'empire austro-hongrois était en 1914 le plus puissant instrument de guerre qu'on eût jamais vu. Qu'était au contraire l'Entente sinon la médiocre réunion de trois faiblesses vaines et imprévoyantes ? Lorsqu'on pense que le premier août 1914 l'Angleterre hésitait encore à prendre les armes pour secourir ses alliés !

Mais l'axe de la terre s'est déplacé et le monde s'est retourné. Notre clairvoyance, notre ruse et notre habileté nous furent mortelles, tandis que l'Angleterre et la France, qui avaient cru la Russie forte et conclu avec elle l'alliance le jour même de notre assaut, furent sauvées par leur aveuglement et leur imprévoyance.

L'art diplomatique de Guillaume II fut tapageur, impulsif, contradictoire, trébuchant, mal équilibré, peu affermi, théâtral, pour ne pas dire charlatanesque. D'accord. Mais il est vrai — et celui qui connaîtrait comme je les connais les secrets de la politique européenne des derniers temps n'en douterait pas — que les défauts de l'artiste ont plutôt retardé que provoqué la catastrophe. Je le sais : l'univers en deuil ne veut rien entendre de ce qui peut avoir l'air d'une timide justification : l'univers ne pardonne pas à ces quelques hommes, qui, réunis au palais royal de Potsdam, le soir du 29 juillet sous la présidence de l'empereur, — j'y étais aussi, hélas ! — ont prononcé un

oui irrévocable dans l'éternité. L'univers dit : Vous étiez puissants, riches, admirés et craints ; pourquoi avez-vous défié l'univers ? Pourquoi, comme un Samson fou, avez-vous renversé les colonnes et les toits de la civilisation occidentale sur vos têtes et sur les nôtres ? Terribles questions que le monde a le droit de poser. Mais comment lui répondre ? Satan est aveugle ; il ne comprend rien à ce qu'il a fait. Ce fut une chaîne de conséquences : voilà la réponse que nous pourrions, que nous devrions même donner à ce terrible pourquoi. Oui, ce fut une chaîne dont le premier chaînon est la Révolution de 1848. La guerre mondiale fut écrite dans le grand livre de la Destinée en 1848. Mais serions-nous compris ? Y a-t-il au monde quelque chose de plus invraisemblable que la vérité elle-même ? Je ne délirais pas, hélas, lorsque j'écrivais que l'histoire est un immense mensonge et que personne ne prêterait foi à celui qui s'aviserait d'écrire l'histoire vraie.....

Le 31 janvier.

Fabula acta est. Un immense éclair qui a brillé d'une extrémité à l'autre de l'horizon, a éclairé la vallée des siècles. Le drame est terminé, le grand drame qui commença avec la révolution française ; et c'est en partant de l'épilogue que je puis le considérer dans son ensemble, comme on domine une plaine du haut d'un sommet. Mais quelle terrible vérité m'apparaît d'un coup à l'esprit, au bout de ces réflexions et de ces souvenirs ! Le destructeur de l'empire allemand et du monde, ce ne fut donc pas Guillaume II, mais Bismarck: Bismarck lui-même. Le troisième et dernier empereur d'Allemagne a été la victime du premier Chancelier, qui s'est vengé de son souverain et de ses affronts en lui laissant pour héritage, gage de mort et croix à laquelle aucune épaule n'aurait suffi, son œuvre même, objet d'admiration pour le monde. Depuis le 23 septembre 1862, le jour où Bismark fut appelé au pouvoir, depuis le jour où un Roi de Prusse légitimiste, afin d'avoir des soldats et une armée nouvelle, livra le pouvoir au premier génie diabolique qui parut dans l'histoire, jusqu'au 4 octobre 1918, jour où l'empire allemand, épuisé par quatre années de guerre, fut obligé de demander, en pleine victoire, l'armistice aux vaincus, l'Allemagne a com-

mis un lent suicide. Ses immenses victoires et ses triomphes vertigineux n'ont été que les préparatifs du *harakiri* final.

Malheureux, qui ne soupçonnait même pas, dans la prospérité dont l'Allemagne jouissait, une croix et une torture bien plus terribles ! Si la France était condamnée à se détruire petit à petit par les fautes d'un gouvernement chimérique, l'Allemagne grandissait, prospérait, se renforçait pour le plus grand sacrifice qu'on n'ait jamais vu, pour s'ouvrir les veines un jour en présence du monde et l'arroser de son sang. Je revois dans ce moment la rade de Tanger telle qu'elle était en cette matinée du printemps 1905, quand nous y sommes arrivés, sur le *Hohenzollern :* l'empereur, pour la première fois, paraissait dans la Méditerranée, les voiles déployées, comme un des maîtres du monde pour intimer, du Maroc, à la France et à l'Angleterre de ne plus bouger d'un doigt sans le consentement de l'Allemagne. Ce jour-là l'empereur, repentant et effrayé au dernier moment, hésitait à débarquer, au point qu'on dut lui faire violence, tant cette provocation lui semblait — et était en effet — dangereuse.

Le premier avertissement de la guerre mondiale fut crié aux peuples ce jour-là — hélas ! Mais le roi le plus puissant du monde par ses armées, pouvait-il supporter que France et Angleterre se partageassent le globe, lorsque le peuple allemand réclamait une partie de la terre et de ses richesses, proportionnée à sa puissance ? Pourquoi l'expansion et la conquête des colonies, opérations légitimes pour la France et l'Angleterre, auraient-elles été des crimes pour l'Allemagne ? N'était-ce pas une doctrine universellement reconnue en Europe qu'il devait exister une certaine proportion entre les agrandissements des grands Etats ? L'Allemagne pourtant désirait encore si peu la guerre que, quoique la Russie se trouvât désarmée cette année-là, elle consentit à transiger avec le captieux et pénible accord d'Algésiras. Mais alors commença le trouble crépuscule de la paix du monde. Qu'elles apparaissent tourmentées et étranges ces années-là, à celui qui se les rappelle du fond de l'abîme où nous voilà tombés ! La richesse augmentait, comme une vague montante de vulgarité et de brutalité qui menaçait de souiller la face du globe. La chaîne de la matière et du poids sem-

blait sur le point de se briser. Le fer et le feu s'échauffant dans les spirales de leur propre mouvement jusqu'au point de s'envoler au-dessus de la terre, semblaient vaincre la loi de la gravité et annihiler le temps ainsi que l'espace. Dans leur ivresse, les hommes servaient les idoles et les adoraient en tumulte en s'empressant autour de leurs ministres, souverains et artisans, aristocratie et bourgeoisie, poètes et philosophes. Mais plus la richesse grandissait et plus la multitude et les grands se découvraient de nouveaux besoins, considéraient comme violée à leur dommage la justice distributive, se poussaient réciproquement vers un travail plus acharné. Pour assouvir une soif que la boisson rallumait, ils rendaient le monde inquiet d'un mécontentement qui s'exaspérait toujours plus à mesure qu'on tentait de l'apaiser. Les doctrines autoritaires se confondaient dans tous les Etats avec les principes de la révolution et s'affaiblissaient réciproquement. Le conflit entre les deux partis qui avaient ensanglanté la première moitié du XIX[e] siècle, par tant de révolutions et tant de guerres, s'adoucissait toujours plus dans les Parlements, les élections, la presse, les écoles. Le parti socialiste augmentait son nombre sur la Place et son autorité au Palais ; en France et en Italie, vers 1900, et quelque peu plus tard en Angleterre, les classes moyennes et les classes populaires montaient au pouvoir, avec les partis démocratiques ; en Allemagne, au contraire, et dans l'empire austro-hongrois l'aristocratie et la bourgeoisie riches gardaient fortement dans leurs mains le gouvernement ; mais dans tous les pays les partis vaincus se résignaient à la défaite sans trop d'amertume et le parti victorieux n'abusait pas de la victoire ; à la fin du compte les uns et les autres gouvernaient plus ou moins bien, mais avec des buts et par des procédés guère différents. Depuis 1848 l'Europe ne se reconnaissait plus. Qui se rappelait encore les hommes et les doctrines de la « folle année » ? Toutefois, par une contradiction étrange dont je ne reconnais pas encore aujourd'hui la cause, ces classes et ces partis, qui voulaient tous les mêmes choses, qui gouvernaient tous avec la même méthode et en vue des mêmes buts, ne réussirent pas à s'entendre et à s'accorder; ils se méfiaient, échangeaient des défis, comme s'ils étaient séparés plus que par la haine,

par l'idée d'être obligés à se haïr ! A cause de cette inquiétude universelle, de l'orgueil de la force, de l'ignorance et de la demi-instruction — des colères, des cupidités, des ambitions, des haines et des illusions changeantes, capricieuses, souvent contradictoires et délirantes, fermentaient dans les classes moyennes, tandis que les classes élevées, partagées, désorientées, poussées elles aussi par l'aiguillon de Satan, souriaient avec indulgence, là où elles n'osaient et ne pouvaient s'imposer par la force, comme en Russie. Et les Etats, incapables de résister à ces poussées et incapables de les seconder jusqu'au bout, vivaient au jour le jour, se tenant à flot par toutes espèces de moyens ; en essayant tout et en copiant de temps en temps, pour se donner l'air de faire quelque chose, une institution allemande.

Après s'être réconciliée avec la France, l'Angleterre profita des défaites subies par la Russie dans l'Extrême-Orient, pour se réconcilier aussi avec l'empire russe et pour répondre au défi qu'en 1905 l'Allemagne lui avait lancé ainsi qu'à la France, en opposant la Triple-Entente à la Triple-Alliance. Mais elle ne put aller plus loin et armer des troupes pour les guerres du continent, ce qu'elle aurait fait pour donner aux armements navals de l'Allemagne la seule réponse digne des circonstances, si Edouard VII avait été le grand homme que les Anglais et les Français admiraient, au lieu d'être un vieux Ganymède avec de l'embonpoint. En Angleterre, tout le monde se méfiait de la France ; le parti libéral et le parti radical qui gouvernaient voulaient limiter les armements et rêvaient de s'entendre avec l'Allemagne, qu'ils copiaient gauchement comme ils pouvaient. La France n'était pas seulement tourmentée par les habituelles disputes théologiques entre les soutanes et les bonnets rouges, et par les haineuses discordes à propos des réformes du parti radical et dont plusieurs copiaient ce qui existait en Allemagne depuis des années ainsi le service de deux ans, les retraites ouvrières, l'impôt sur le revenu, les chemins de fer de l'Etat ; mais elle se tourmentait d'un nouveau doute ajouté aux anciens : le moment était-il venu ou non d'oublier et de se réconcilier avec l'Allemagne ? Elle voulait et ne voulait pas ; se sentant toujours plus surpassée par le nombre, elle se de-

mandait s'il lui fallait persévérer dans une haine inutile, même dangereuse pour elle et pour l'Europe, puisqu'elle n'avait pas les forces suffisantes pour l'assouvir ; mais toujours la haine et la crainte parlaient plus haut que la sagesse.

Refroidie par les défaites de la Russie, l'Italie qui, au commencement du siècle et du règne de Victor-Emmanuel III, avait montré quelque désir de nouveauté et quelque peu de rancune à l'égard de l'Autriche, se résignait, tout en cultivant l'amitié de la France et de l'Angleterre, à considérer de nouveau la Triple-Alliance comme une alliance perpétuelle, et tâchait de se réconcilier avec l'Autriche. La Russie enfin, aux prises avec la révolution, reconstituait comme elle le pouvait l'armée qui était revenue en mauvais état d'Extrême-Orient ; elle trahissait tout le monde, tout en voulant rester amie de tout le monde, de l'Angleterre et de la France parce qu'elle avait besoin d'argent et d'aide, de l'Allemagne par crainte de la révolution.

Une seule puissance se maintenait ferme dans la triple armure de la dynastie, de l'orgueil national et la conscience de sa propre force, sûre jusqu'au suicide : nous.

Pendant les neuf ans qui s'écoulent entre 1905 et 1914, depuis le premier jusqu'au dernier défi, l'Allemagne, seule parmi les grands Etats de l'Europe, ne fut ni affaiblie ni désagrégée par les progrès de la grande industrie et de la puissance croissante des classes moyennes et populaires. Tandis que les armements sont l'épine la plus douloureuse de tous les autres gouvernements, tellement il y a de doutes, d'incertitudes, de répugnances à vaincre pour persuader les Parlements d'augmenter l'armée de terre et de mer, nous continuons à augmenter l'une et l'autre et à les pourvoir de matériel ; nous associons étroitement l'armée et l'industrie qui ailleurs sont méfiantes et même ennemies ; nous poussons l'industrie à inventer et à doter l'armée d'armes et d'instruments nouveaux, d'une puissance inouïe. Les autres Etats se contentent d'imiter quelques mois après, sans enthousiasme et mal, ce que nous faisons. Tandis que dans tous les Etats de l'Europe le commerce, l'industrie, la banque, l'école, la presse, la diplomatie, ne se connaissent pas, s'évitent et se croient seuls au monde, le gouvernement allemand ne néglige rien pour en faire un seul faisceau et

concerter leur action afin qu'ils s'entr'aident pour servir d'un commun accord l'Allemagne.

L'Allemagne était la seule nation qui tenait ferme, qui savait vouloir, commander, agir ; où l'Etat avait de l'autorité et de la force, et par conséquent de la cohésion, de la vigueur, de la décision, au milieu de l'Europe entière qui se dissolvait, affaiblie, fatiguée par le passé, inquiète pour l'avenir. Et pour cela justement l'Europe la craignait, la haïssait, la flattait, l'admirait, l'imitait, s'en méfiait, lui tendait des guet-apens en cachette... L'Angleterre lui envoyait des missions de paix et des plans de désarmement partiel ; en Russie, Nicolas II suivait docilement les conseils de Guillaume II, et le gouvernement, pour plaire à Berlin, trahissait la France sept fois le jour; en France, le parti socialiste et le parti radical-socialiste offraient à l'Allemagne la réconciliation...

Dans toute question qui surgissait, à propos de douanes ou de colonies ou de l'interprétation d'un traité, l'Europe cédait toujours aux requêtes de l'Allemagne, requêtes qui n'étaient pas toujours, il faut l'avouer aujourd'hui, ni équitables, ni discrètes, ni propres à l'amitié. Après 1909 surtout, lorsque la révolution en Turquie avait éclaté et que la Bosnie et l'Herzégovine avaient été annexées à l'Autriche, lorsque l'Entente céda pour la seconde fois à nos intimations et que la Russie, effrayée, se résigna à reconnaître ce que l'Autriche avait fait, l'Allemagne fut l'arbitre de l'Europe. De quelle admiration et de quelle envie n'avons-nous pas été l'objet pendant les cinq années qui précédèrent le Déluge ! Car, après avoir vaincu trois guerres en moins d'une dizaine d'années, dans l'espace de trente ans, notre nombre avait considérablement augmenté, nous avions lancé sur mer la seconde flotte marchande et la seconde armée navale du monde, déculpé la fertilité de notre sol ! Parce que nous avions, en 1910, forgé quinze millions de tonnes de fer, l'Autriche dix, la France quatre, et étions considérés les maîtres de tant de sciences et d'arts, nous contestions à l'Angleterre le trident de Neptune, le marteau de Vulcain et le caducée de Mercure; et avec les marchands, les diplomates, les courtiers, les professeurs, les banquiers, les navires, les livres, les marchandises nous étions présents dans toutes les parties du globe. Une fureur de travail et de pro-

duction nous poussait à agrandir les industries anciennes, à en créer de nouvelles, originales ou copiées ; le monde nous louait et nous étions sur le point de nous croire les représentants authentiques de Dieu sur la terre. Les Allemands déliraient : mais la France, la Russie et l'Angleterre étaient vis-à-vis de l'Allemagne vigoureuse et forte, des Etats en décadence, corrodés par l'incurable pourriture de la vieillesse.

Pourtant l'Allemagne qu'on jalousait, qu'on craignait, qu'on admirait, était mécontente, irritée, soupçonneuse. Elle se démenait et se rongeait. Le monde qui la croyait heureuse parce qu'il l'enviait, ne peut pas s'en convaincre, même à l'heure qu'il est ; et c'est justement pour ce motif qu'il ne nous pardonne pas ce que nous avons fait. Etre les premiers presque en toute chose et ne pas être contents ! Y eut-il jamais une plus grande indiscrétion ? La ruine du monde est née de ce tragique malentendu. Mais il est tellement terrible et vaste, que je ne parviens pas à imaginer qu'on saura jamais l'éclaircir. Qui réussira à faire comprendre à l'univers que le bonheur de l'Allemagne était le supplice le plus atroce auquel on ait jamais condamné un peuple? Pensez donc: être enchaîné par son propre pouvoir! Pourtant c'est ainsi. L'Allemagne devait-elle être la première en Europe et la dernière au dehors ? Plus ses forces augmentaient au centre de l'Europe et plus elle voulait arracher sa portion de monde. Nous ne sommes pas responsables de cette ambition : la responsabilité remonte à la génération qui avait fait de l'Allemagne la première épée de l'univers ; aux puissances de l'Europe qui lui avaient donné l'exemple de vouloir dominer le monde ; à celui qui avait inventé la doctrine de l'équilibre entre les grands Etats de l'Europe, grâce à laquelle il n'était pas permis à l'un d'entre eux de s'emparer d'un territoire, sans que les autres aussi ne pussent rafler quelque chose. « *Etwas erwerben* » disait Nicolas II à l'empereur Guillaume pour lui expliquer le but de sa politique. Et toutes les conventions qu'on conclut pendant les quatorze premières années du siècle entre Italie, France, Allemagne, Angleterre, Autriche-Hongrie et Russie, pour régler les affaires de l'Extrême-Orient, de l'Orient, de la Méditerranée, de l'Afrique, du chemin de fer de Bagdad,

etc., etc., qu'étaient-elles donc, sinon des compensations aux conquêtes des autres ? Mais, justement parce que l'Allemagne était la première en Europe, jalousies et admirations, armes et argent, rancunes et intérêts se donnaient la main pour l'empêcher d'en sortir. La politique de Bismarck avaient laissé les affaires de l'Europe dans un tel état que toutes les fois que nous tâchions de prendre quelque chose — *etwas erwerben* — nous étions obligés de faire cadeau toujours aux autres — amis et ennemis — du double et du triple. En 1911, on obtint un petit morceau du Congo : mais pour l'avoir on dut faire cadeau à la France du Maroc, car nous l'avions forcée à déclarer le protectorat ; on dut faire cadeau de Tripoli à l'Italie, parce que sans cela elle aurait laissé dormir Dieu sait pour combien d'années encore ses accords méditerranéens ; on dut permettre à la Ligue balkanique de se former et de déclarer la guerre à la Turquie, c'est-à-dire que deux Etats slaves, un desquels était l'ennemi acharné du nom allemand, vinssent s'interposer avec des territoires agrandis et barrer la voie de l'Orient aux empires allemands. Et nous étions de par les armes l'empire le plus puissant de l'Univers !

Non, le génie démoniaque et ses bruyants triomphes nous avaient procuré trop d'ennemis. Mais, hélas ! parmi tant de ceux-ci cachés et hypocrites, il y en avait un ouvert et implacable : la France. Tant que la France continuenait à nous regarder d'un œil farouche, le fusil entre les genoux, remâchant les rancunes de 1870, même dans une intention défensive, quelle sûreté pouvions-nous avoir ? Toute coalition dirigée contre nous avait déjà prête sa base d'opérations. La guerre l'a prouvé. Ce fut une grande erreur — je le reconnais — que d'avoir conquis en 1870 l'Alsace et la Lorraine ; mais ce n'était pas nous qui l'avions commise et nous ne pouvions pas la réparer. Le Démon nous aurait broyés. Nous savions que le jour où nous eussions fait la guerre, le ciel et la terre auraient tremblé ; et pour cela nous avions été pendant longtemps les protecteurs de la paix : protecteurs quelque peu rudes et brutaux, je ne le nie pas, et qui montraient trop volontiers le poing. Mais que nous restait-il à faire, n'osant pas déchaîner la guerre et ne pouvant pas rendre les deux provinces ravies imprudem-

ment en 1870, sinon tenter de désarmer la France et les coalitions qui se serraient autour de sa haine, soit avec des sourires, soit avec des menaces ?

Nous l'avons essayé à plusieurs reprises : avec le discours de Tanger et les négociations d'Algésiras, avec la manifestation d'Agadir et le traité de 1911. Contorsions dangereuses et non pas démarches de paix. D'accord ; mais l'étreinte qui nous serrait était bien dure ! Etre les plus forts, faire cadeau de la paix au plus faible et paraître la mendier auprès de lui ! Quelle endurance n'aurait été exaspérée par ce supplice paradoxal ? Mais tout effort fut inutile. En s'alliant avec l'Allemagne, désormais beaucoup trop puissante pour elle, la France se serait placée dans l'état d'infériorité où se trouvait l'Italie vis-à-vis de l'Autriche. Je le reconnais : la France ne pouvait garder son rang en Europe qu'en s'opposant à l'Allemagne, et la troisième république a réussi, malgré notre force chaque année plus grande, à résoudre ce « problème d'Archimède », comme les Anciens disaient, en cédant aux injonctions péremptoires mais sans jamais capituler en s'alliant avec nous, car s'allier n'aurait été autre chose que capituler ; préférant avaler les humiliations diplomatiques les plus amères et supporter toutes les tromperies, les infidélités et les caprices de la Russie. Mais si la France eut raison à son point de vue de s'obstiner dans cette inimitié aigrie qui craignait la guerre et dédaignait la paix, l'Europe pouvait-elle rester indéfiniment à moitié chemin entre la guerre et la paix ? L'Allemagne pouvait-elle souffrir éternellement de la puissance, dans la crainte de nuire au monde ? Si la France ne pouvait pas refaire la paix avec l'Allemagne, de son côté celle-ci devait tôt ou tard refaire la guerre. C'était la destinée qui le voulait. Le temple de Janus ne peut pas rester entrebâillé...

Laissez les morts enterrer les morts, comme dit l'Ecriture. O hommes ! ne parlez plus de nous, qui avons été vos souverains. Ne nous admirez pas, ne nous haïssez pas, ne nous plaignez pas, ne sévissez pas contre nous ; oubliez-nous et regardez au-dedans de vous, dans votre conscience. Nous tous nous avons adoré, lors de son apparition, le génie démoniaque comme la merveille des temps, comme l'autorité et le

maître. Et ses œuvres ont été vraiment stupéfiantes par leur rapidité, leur audace et leur grandeur. Mais qu'elles ont peu duré !

III

LE DÉMON DES TEMPS [1]

. . . .

La force et l'appétit, telles sont, d'un bout à l'autre de l'Europe, les seules autorités — fausses toutes deux — auxquelles obéissent les hommes, mais puisqu'on ne peut pas toujours écouter les fausses autorités et que celles-ci sont bien les plus fausses, les plus funestes, écoutez, ô hommes, mes derniers mots. Il est évident, les signes le disent à ceux qui savent les interpréter, que l'ébranlement du monde, c'est l'enfantement d'un nouveau principe d'autorité. Nous, les vieilles idoles — Monarchie et République, Démocratie et Aristocratie, Droit divin et Volonté populaire — nous nous sommes écroulées. Aucune force humaine ne pourra nous remettre sur nos anciens piédestaux. Parfois quelque rare survivant fidèle murmure un mot qui sonne comme un espoir : Restauration ! Taisez-vous, ou bien dites : Résurrection, si vous osez croire que l'on puisse ouvrir les tombeaux. Non, une restauration partielle et temporaire faite par la faiblesse et le désespoir ne pourrait pas rendre la vie à ce qui est mort profané. Le pouvoir peut revivre, l'autorité ne revit pas. Un Hohenzollern ou un Wittelsbach reprendront peut-être le titre de Roi pendant quelque temps : mais ils seront des rois posti-

[1] Obligés, faute de place, de ne donner l'ouvrage de M. Ferrero qu'en extraits nous devons résumer ce dernier chapitre et n'en publier que les pages qui le terminent. L'auteur supposé de ces *Confessions* continue, au milieu de mille inquiétudes, à rechercher les raisons de la catastrophe. Il s'en prend à Richelieu, créateur de la «politique réaliste» qui ne veut que l'intérêt national, et dédaigne de se conformer au Bien, ou de lutter contre le Mal : non plus la vérité, mais le pouvoir. Napoléon suit ses traces, puis Bismarck. Aujourd'hui, le principe d'autorité est détruit, car il a besoin, pour vivre, d'être appuyé sur un sentiment mystique : on ne juge de la légitimité d'un gouvernement qu'à ses résultats immédiats et concrets. La foi a disparu, la foi en la Monarchie, comme la foi en la République. Il ne reste plus que la force. « La ruine de tous les principes d'autorité auxquels croyait la civilisation occidentale, voilà la plus grande dévastation de la guerre.» Et le pauvre monarque s'afflige ou déblatère jusqu'au moment où il se met à invoquer quand même une espérance fugitive. (N. D. L. R.)

ches ; ils ne gouverneront plus comme un Roi de droit divin. Le seul événement qu'on doive encore attendre, afin que le cycle soit complet, c'est le suicide de la Révolution triomphante, qui tournera contre elle-même les armes avec lesquelles elle a détruit toutes les anciennes autorités. Evénement terrible, qui fera trembler la terre sur ses gonds. Mais lorsque le cycle sera achevé, la vase du chaos sera de nouveau prête à féconder les germes mystiques d'un principe d'autorité nouveau. Quand et de quelle façon ces germes mûriront-ils, je ne le sais pas. Mais cela sera...

Et dès aujourd'hui, ô peuples qui payez les erreurs et les fautes des fausses autorités auxquelles vous avez dû obéir, je puis vous dire d'après quels signes vous reconnaîtrez le gouvernement légitime, dès qu'il se lèvera quelque part, où que ce soit. Il n'offrira pas en riant le visage à vos crachats, ne vous fera pas tenir les bras par ses sicaires pour fouiller plus commodément vos poches. Il vous demandera plus de respect et moins de sang et d'argent. Il ne forgera pas de chaînes, mais il vous imposera une discipline qui vous paraîtra juste. Il ne s'efforcera pas de susciter en vous, tous les six mois, une volonté fallacieuse ; mais il écoutera avec patience et bienveillance vos plaintes, vos désirs, vos requêtes ; il tâchera de savoir au juste ce que vous pensez et ce que vous voulez, et non pas de vous imposer ses cupidités et ses ambitions sous le prétexte de vous obéir. Il ne vous armera pas, il ne sera pas votre maître en violence, en vous promettant la gloire, la richesse, et la puissance ; mais il fera de la paix et de la guerre deux choses humaines. La grande faute de la Sainte-Alliance n'a pas été, comme je le croyais, d'avoir voulu la paix, mais au contraire de ne pas avoir anéanti la guerre « absolue » et la contradiction mortelle dans laquelle la Révolution française a poussé le monde, afin de faire la guerre « absolue » au nom de la Liberté. Le gouvernement à venir ne répétera pas cette faute. Lorsqu'il paraîtra, reconnaissez-le et obéissez-lui parce que légitime, sans hésitation, quelle que soit la couleur du drapeau qu'il lèvera : rouge ou noir, blanc ou bleu.

Mais qui suis-je, qui, transporté par un souffle apocalyptique, parle aux peuples comme un prophète et comme un oracle ? Ne suis-je donc pas un souverain déposé et banni,

qui se cache dans un hôtel de Suisse, pour dévorer en secret son humiliation ? Et qu'est-ce, cette naissance d'un nouveau principe d'autorité, que j'annonce au monde, si ce n'est le supplément à l'Evangile, la seconde Révélation, que je demandais auparavant ? Ne puis-je donc pas penser et parler sans blasphémer ? Ce qui me semblait, il y a un instant, le visage radieux et divin de la vérité, s'offusque et s'assombrit encore. La machine immense de l'univers semble chanceler. L'édifice des temps est-il sur le point de tomber sur nos têtes ? Aide, aide donc, ô Dieu, ta créature enterrée sous les ruines du monde, qui voudrait en sortir pour revoir la lumière, et ne trouve pas le chemin...

Guglielmo FERRERO.

L'AMI DES JEUNES FILLES

(Suite[1])

V

Francine s'en allait de loin en loin passer une heure ou deux chez Dick, lorsqu'elle éprouvait le besoin de gémir ou de se raconter ; on sait assez que les êtres féminins excellent à ce genre d'occupations ; et pour Le Houelleur, nous le connaissons déjà suffisamment, vous et moi, pour savoir l'intérêt qu'il prenait à ce genre de colloques. Les méandres de la pensée féminine, — méandres qui reviennent si souvent sur eux-mêmes qu'on les suit avec plus de fatigue que de difficulté, — étaient pour lui comparables à ces belles routes du Midi où il est si agréable de marcher ; avec un bon soleil qui vous chauffe la nuque, des odeurs de laurier et de plantes aromatiques plein les narines, et par-ci, par-là, une échappée subite sur un morceau de mer bleue d'où se lève pour sourire, ou peut-être aussi pour faire une confidence, une sirène.

Aussi éprouva-t-il une douce émotion, lorsque, une semaine après avoir dîné chez les Escaille, il reçut un coup

[1] Voir notre numéro précédent.

de téléphone de Francine qui lui déclara qu'elle irait chez lui, le lendemain, vers quatre heures pour lui emprunter quelques livres. On se souvient qu'une des formes de la mission de Dick Le Houelleur était d'approvisionner de bons ouvrages les jeunes filles curieuses de connaître la pensée de leurs contemporains les moins bêtes.

Il s'empressa de disposer son appartement comme s'il s'agissait de recevoir Salomé ou la reine de Saba, envoya Joséphine quérir chez Colombin les gâteaux les meilleurs et remplit tous les coins des pièces de lilas en demi-deuil et de roses des jours de fêtes.

Francine parut à Dick pâle et fatiguée; ses yeux étaient cernés, ses mains fiévreuses. Notre ami s'inquiéta aussitôt :

— Triste, Francine, souffrante ?

— Un peu de migraine... Et puis, je me suis disputée avec maman. Elle devient impossible, maman, vous savez, impossible ! Est-ce ma faute, si elle prend de l'âge ? Croyez-vous qu'elle ne veut plus que je sorte seule ? Alors, j'ai l'auto en bas qui m'attend comme un chien de garde, et à six heures, il faut que j'aille chercher maman chez les Cossac !

— Eh bien, vous avez deux heures devant vous !

— Deux heures ! Deux heures ! C'est joli à dire ! Je préfère l'autobus, moi, et l'indépendance à l'obligation d'être à l'heure, même en Rolls-Royce !

Elle s'installa dans un fauteuil épais, profond, opulent et regarda la grande pièce claire qui servait à Dick de cabinet de travail, — disait-il, — bien qu'il ne fît jamais rien, hormis d'écrire quelques lettres à des amies choisies. Aussi son bureau abondait-il en objets indispensables aux fainéants, comme si le fait de tracer quelques lignes pour accepter ou refuser une invitation à dîner fût une religion mystérieuse, qui comportât un nombre incalculable de rites sacrés.

Sur les murs tendus d'étoffe claire, de longs panneaux de peinture chinoise se déroulaient, qui montraient sur les fonds bistrés ou gris, effacés par la main plus délicate qu'aucune autre du temps chinois, des sages subtils et pensifs, des montagnes de neige qui rafraîchissaient l'œil

par leur incomparable pureté, ou des biches d'un poil si serré et si fin, si réel, qu'il semblait qu'en étendant le bras, on allait se brosser les ongles à leur pelage rude, court et pâlement fauve.

— Et l'iguanodon ? demanda Dick, pendant que Joséphine préparait le goûter devant Francine.

— Qui ?

— Eh bien, l'ingénieur, l'Américain, qui vous amusait tant l'autre soir ?

Elle répondit évasivement :

— Ah !... Monsieur de Perceval ? Je ne sais pas... Je ne l'ai plus revu...

Francine regardait toujours les murs du cabinet comme si leur apparence discrète, tranquille et propre cachait un secret insaisissable.

— C'est gentil chez vous, dit-elle enfin. Vous devez être heureux ici...

— Oui, assez. J'aime mon intérieur.

— Et vous n'avez pas envie de changer ?

— De déménager ? Dieu m'en préserve ! Pour casser mes porcelaines et abîmer mes meubles !

— Il n'y a pas que des porcelaines et des meubles en ce monde. Et puis, je ne parle pas de changer d'appartement, mais de vie...

— Je ne vous comprends plus. Voudriez-vous que je me fisse agent de change, derviche tourneur ou commissaire de police ?

— Vous êtes stupide ? Ne pensez-vous jamais à vous marier ?

Francine regardait un bon philosophe chinois, naïf et gouailleur à la fois, étourdi et pénétrant; il allait au hasard par les chemins tortueux du monde, mais sa sagesse était si grande qu'il retrouverait toujours sa route. Dick, lui, regarda Francine. Ses yeux semés d'or avaient une tendresse rêveuse et triste ; son cou long et fin se dégageait d'un col de dentelles et portait avec délicatesse sa tête trop fine. Et sa jupe un peu relevée laissait voir des chevilles qui semblaient cassantes comme verre...

* * *

Alors, Dick soupira. Il eut besoin de penser à Marie-Valérie, à Paule Gladieux pour retrouver tous son courage.

— Non, dit-il, non, Francine, je ne pense jamais à me marier.

— Pourquoi ?

— Je suis fait pour la vie que je mène, pas pour une autre. Me voyez-vous avec un foyer, un intérieur, des soucis domestiques ? J'aime la liberté plus que tout, comme vous, Francine, l'indépendance. Si j'étais marié, pourrais-je vous recevoir seul, comme cela, causer avec vous, si intimément, si agréablement ? Ma femme serait jalouse, me ferait des scènes. Non, Francine, il ne faut pas que je me marie.

Elle hésita comme si elle avait eu quelque chose à dire. Il eut l'impression que ce bout de dialogue n'était qu'un prélude à quelque chose de plus complet, de moins évasif. Il ne savait pas s'il avait désir ou peur de ce qui pourrait jaillir des lèvres de la jeune fille. Pour un peu, il l'eût supplié de parler, — ou de se taire !

— Vous... vous resterez mon ami ? demanda soudain Francine avec une émotion inattendue,

Son ami ! C'était là le triomphe de Dick. Il fit sa profession de foi avec passion, recommanda à Francine sa fidélité, sa tendresse, son dévouement, comme les murs de certains immeubles recommandent un savon, un extrait de viande ou une station balnéaire. Il sous-entendait qu'il n'offrait ainsi fidélité, tendresse, dévouement qu'à condition que cette offre ne comportât en rien la seule circonstance où ils deviendraient vraiment effectifs, c'est-à-dire sanctionnés par la responsabilité du mariage.

Doucement bercée par ces promesses vagues, Francine répétait : « Oui, oui... » du ton d'une personne à qui on aurait promis un collier de perles et qui recevrait à la place des boules de verres de Venise, d'une eau irisée, certes, mais qui ne sont tout de même que de l'eau...

La conversation traîna; Francine refusa les livres qu'elle était venue chercher et s'en alla une demi-heure trop tôt, sous prétexte de ne pas faire attendre sa mère.

Dick resta seul en face des miettes de brioche et de petits fours répandues dans les assiettes, en face des verres sales et des serviettes à thé chiffonnées.

Il marchait de long en large entre ses peintures chinoises.

— Pourquoi diable m'a-t-elle demandé cela ? Elle n'a jamais pensé à... Non, évidemment. Elle a vingt ans et moi... Un vieil ami de son père ! Et pourtant, qui donc la comprendra jamais comme moi ? Quel dommage ! Une nature si spontanée, si sincère, si vraie... Tant pis ! Sur qui tombera-t-elle ? Sur quel iguanodon, comme elle dit ? Etait-elle jolie, tout-à-l'heure ! Ah ! si j'avais pu lui dire de rester ici, de rester toujours, si j'avais pu la prendre dans mes bras et la garder... Jolie invention ! Le charme même des jeunes filles vient justement de ce qu'on ne les garde pas chez soi. Sinon, elles deviennent des femmes, de pauvres femmes, eomme Madame de Sirventes, comme Madame Ronérot, comme Virginia Barridge. Et je demeurerais là, stupide, moi, avec un pantin à ressort, qui ne ressemblerait en rien à la Francine Escaille qui était assise, ici, tantôt, et qui m'empêcherait de me lier délicieusement avec les Francine, les Marie-Valérie et les Paule de demain...

Déjà, cette pensée consolait ce cher M. Le Houelleur.

Francine, elle, pleurait au fond de sa trop luxueuse Rolls-Royce...

VI

Marie-Valérie consulta Dick sur le choix d'un bal costumé; elle hésitait entre un Chinois et un Persan. Le Houelleur lui objecta qu'elle manquait par trop d'imagination et qu'il fallait remonter le monotone courant de la mode. Il proposa un bal Musset.

— Je dis Musset, déclara-t-il, et non romantique. Cela nous permet bien des époques, le dix-huitième siècle, les masques vénitiens, et 1830 !

Marie-Valérie sauta de joie à cette idée ; elle courut avertir ses parents de ce projet, leur extorqua une adhésion hâtive et se rua sur les cartons d'invitation.

Dick médita sur son costume, une fois rentré chez lui. Il relut les *Comédies et Proverbes,* pleura d'attendrissement, rit tout seul, gémit de croupir dans une époque aussi absurdement prosaïque que la sienne et se consola en songeant à Francine, à Marie-Valérie et à Paule Gladieux.

Cependant Mlle de Cossac lui téléphonait dix foix par jour, elle l'interrogeait sur les mille et un détails de l'œuvre de Musset, sur l'agencement des salons, et sitôt qu'elle apprenait quel genre de déguisement leurs amis avaient choisis, elle le lui mandait avec fièvre. A force d'entendre parler de ce bal, Dick finissait par attendre le jour fixé comme si un événement extraordinaire devait s'y passer, à la façon des jeunes filles qui s'imaginent qu'au lendemain d'une fête, elles seront différentes de la personne qu'elles étaient la veille. Il reconnut, d'ailleurs, qu'il devenait de plus en plus puéril, et comme il n'était pas sot, il attribua cette puérilité à son goût pour la société de ses amies.

Au jour dit, Dick, ému et triomphant comme un auteur dramatique au soir d'une première, se présenta chez les Cossac. Il était en Fantasio. Il avait la perruque rousse du successeur de Saint-Jean, le bouffon de la princesse Elsbeth, une fausse bosse à demi-dissimulée et un habit bariolé ; il brandissait une marotte, dont il faisait tinter les clochettes d'argent. Il se trouva en présence de la princesse Elsbeth, qui laissait pendre des deux côtés de son visage brun les nattes longues et mielleuses d'une classique fiancée allemande. Comme tous deux avaient fait grand mystère de leur choix, cette coïncidence les fit d'abord rire beaucoup, puis elle troubla Marie-Valérie, encline, comme toutes les jeunes filles, à voir partout de mystérieuses rencontres de pensée et de romanesques circonstances.

Déjà diverses personnes erraient ou causaient dans les salons, éclairés par des bougies afin de ne pas détruire l'illusion créée par les costumes, Les laquais poudrés, en culottes courtes, introduisaient les invités en marchant sur la pointe des pieds, comme s'ils avaient peur de

déranger quelque siècle nonchalamment endormi dans un coin. De loin en loin, une corbeille de roses embaumait — ou bien, dans une coquille de marbre, côtelée, spacieuse et pure, l'eau s'épanchait d'une fontaine. A travers de longues pièces tendues de tapisserie bleu-sombre ou crème, qui représentaient Apollon chez Admète (visiblement vexé d'un costume de berger sous lequel perçait une lyre), Hercule aux pieds d'Omphale (grosse matrone junonnienne, mais au profil juif), ou Achille traînant Hector par un pied (avec l'indifférence avantageuse d'un garçon coiffeur qui vient, par inadvertance, de donner un coup de rasoir à un client rapiat) on gagnait un salon d'hiver d'un style 1880, dans lequel de grands palmiers ébouriffés considéraient avec stupeur des peaux d'ours blancs.

En se promenant ainsi, Dick rencontra quelques personnes de connaissance : Sylvain Châteauroux, en André del Sarto, chevelu comme un lion et mêlant dans les combinaisons hardies de son costume l'élégance du peintre du XVIe siècle au désordre du « bousingot » de 1840, puis Léopold Abadie, le cousin de Francine, en Fortunio, et son ex-amie, Mme de Sirventes, qui représentait Carmosine.

Hélas ! ces divers mondains, en revêtant la défroque de ces personnages, n'avaient pas acquis le don subtil de saisir leur âme, leur âme divine et légère ; aussi se trouvaient-ils fort empruntés. Ils erraient de ci, de là, d'un air morne, ne sachant que faire de leurs mains.

— Ça va ! ça va ! dit Châteauroux, languissamment. Vous savez, nous allons organiser une exposition d'art Fuégien. Ce sera éblouissant ! Malheureusement, elle sera incomplète. Ces sacrés Fuégiens ont la manie de tailler leurs idoles dans de la graisse de baleine : elles pourrissent très vite. On ne peut pas les transporter !

Léopold-Fortunio confia à Dick qu'il avait eu la chance de gagner une forte somme à Auteuil, le dimanche précédent, sans quoi il n'aurait pas eu assez d'argent pour commander son costume.

Carmosine déclara d'une voix affligée :

— J'ai failli ne pas venir ; ma fille aînée a la rougeole et Gontran un rhume de cerveau. Que voulez-vous ? Une

mère de famille ne fait pas ce qu'elle veut. J'étais plus heureuse quand vous veniez me voir et que vous me faisiez la cour.... Quand on a une maison à diriger, un mari qui grogne, on ne pense guère à s'amuser....

— Oui, oui, dit Dick rêveusement.

Et il remarqua que le nez de Mme de Sirventes avait pris des tons rougeâtres, qui ne l'embellissaient pas.

— Cette fête est charmante, se dit Le Houelleur.

Enfin, il vit Francine, en Marianne, coquette, grave et mutine, mais un Rolla farouche ne la quittait guère, et comme c'était Perceval, il s'enfuit à l'autre bout de la pièce. Il y trouva bien Mlle Gladieux, délicieuse sous les attributs de Camille, mais elle avait aussi un cavalier servant, un gros garçon inconnu, qui avait confondu Musset et Vigny et s'était habillé en garde-rouge. Il aperçut encore maître Bridaine, Desgenais, l'oncle Van Buck, Bettine, Lorenzaccio, et enfin une muse de grand âge, qui, plutôt que l'inspiratrice des *Nuits*, avait l'air d'un oracle pour cartomancienne. Tous ces gens s'entretenaient gentiment de leurs petites affaires ou s'ennuyaient avec pompe. Beaucoup n'étaient venus que pour se nourrir.

* * *

Enfin Dick retrouva Marie-Valérie.

— Que faites-vous ? lui dit-il.

— Eh bien ! je danse ! La belle question !

— Vous dansez, j'en suis fort aise. Eh bien, chantez maintenant ! Seulement nous allons chanter ensemble.

— Où voulez-vous me mener ?

— Dans un coin écarté.

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté !

— D'où vous viennent ces citations classiques ?

— De l'esprit de contradiction ! En voyant tous ces faux romantiques, j'ai envie de réciter des vers du dix-septième siècle. J'en sais pas mal :

Qui frappe l'air, grands dieux, de ces lugubres cris ?
Où me cacher, fuyons dans la nuit infernale,
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles !
Sois vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !

— Oui, mais il faut les réciter dans l'ordre !

— C'est une opinion qui peut se soutenir, en effet.

Il la mena dans le salon d'hiver, l'installa sur un grand divan turc, d'un goût baroque et démodé, et s'installa à ses genoux. Et comme il était habillé en Fantasio, qu'il avait dans l'esprit des bribes d'idées poétiques qui y clignotaient comme des vers luisants dans l'herbe, comme Marie-Valérie était là et Francine lointaine (et d'ailleurs inaccessible par la faute de l'ingénieur qui la défendait contre tout le monde) il commença de faire la cour à Mademoiselle de Cossac.

— Marie-Valérie, lui dit-il, ne voudriez-vous point que cette fête ne finisse pas ? Je me sens tout disposé à porter jusqu'à ma mort cette perruque de fou et cette marotte, à condition que vous aussi ne quittiez jamais vos nattes et votre robe de princesse. Il faudrait aller vivre ensemble dans un Munich qui n'a existé que dans l'esprit de Musset, un Munich à demi italien, dont les faux palais grecs et les résidences à toits chinois et à salons de papier mâché se reflèteraient dans un de ces beaux fleuves de Vénétie, qui traînent l'ombre de tant de cyprès ! Il n'y aurait dans ce Munich-là que des peintres russes, des musiciens hongrois et de jeunes Américaines, belles et busquées comme des *squaws !* On y flirterait de l'aube au soir, après quoi on irait en cortège admirer des expositions de peinture cubiste ou assister aux réceptions du prince,.. Ah ! pardon, Elsbeth, j'oubliais que le prince, c'est chez vous ! Eh bien ! vous nous donneriez des fêtes éblouissantes !

— Plus belles que celle de ce soir ?

— Celle de ce soir est très bien, Marie-Valérie. Vos invités sont un peu bêtes, mais ce n'est pas leur faute. C'est une vieille habitude qu'ils ont prise et dont ils ont de la peine à se départir. Et puis, ça ne fait rien, vous êtes là, devant moi, vous me regardez, et je regarde briller dans vos yeux de si beaux paysages ! Rien de tout

le reste n'existe. Comment, en vous regardant, ne verrais-je pas danser des torches et des fleurs, des jets d'eau et des perles, des flocons de neige et des fusées ?

Elle l'écoutait, troublée, pensive. Grisé par la beauté de son amie, les odeurs de roses qui venaient de partout, étouffantes et lourdes, les costumes, la nuit, il parlait au hasard. Il ne s'adressait pas exactement à Marie-Valérie, mais à Francine Escaille, à Paule Gladieux, à Virginia Barridge, à celles du passé comme à celle de l'avenir, à la Jeune Fille Eternelle, enfin, dont il était l'Eternel Ami.

Mais Marie-Valérie ne savait point cela et elle l'écoutait toujours...,.

— Il n'y a de bonheur que près de vous, conclut Dick.

Il avait raison ; il voulait dire qu'il n'y avait pour lui de bonheur qu'auprès de cette Jeune Fille qui les symbolisait toutes en ce moment. Mais Mademoiselle de Cossac crut qu'il ne serait qu'auprès d'elle heureux...

* * *

Un fil bleu se montra partout dans le cadre des fenêtres. C'était le commencement de la toile du jour, qui allait tendre le ciel. Il n'y avait plus une rose vivante. Marie-Valérie se frotta les yeux.

— Je rêve, ma foi, dit-elle.

Les pièces se vidaient, Francine était partie. M. de Cossac dormait dans un fauteuil. Des bouts d'étoffe, des pétales fripés traînaient à terre. C'était sale et laid. Le Houelleur s'inclina très bas devant Marie-Valérie en lui serrant la main, Elle le regarda et sourit... Du haut de leurs tapisseries, les personnages de laine multicolore le regardaient aussi, qui glissait doucement entre les portes. Puis Apollon haussa les épaules, Hercule baissa le nez sur sa quenouille pour ne pas voir la lourde Omphale israélite

qui lui commandait de menus travaux, et Achille se remit à camionner le pauvre Hector, à travers des paysages bleus où les mites attaquaient les montagnes aussi bien que les forêts.

VII

En montant la rue de Courcelles, Dick Le Houelleur aperçut devant lui la silhouette d'un monsieur qu'il crut reconnaître. Haut, maigre et rapide comme elle l'était, elle lui rappela cet ingénieur que l'on voyait depuis quelques semaines trop souvent chez les Escaille. Or, au lieu de dépasser leur porte, comme Dick le souhaitait, le jeune homme pénétra sous le porche et affirma ainsi son identité définitive avec M. Roger de Perceval. Dick en fut désolé ; il espérait avoir avec Francine une bonne heure de conversation tranquille, et au lieu de cela, il allait trouver auprès d'elle ce sot, cet importun, ce vaniteux.

Mais ce qui se passa fut pire encore que tout ce que l'imagination pessimiste de Dick avait inventé.

Il fit un moment les cent pas sur le trottoir, espérant, contre toute attente, que M. de Perceval ne serait pas reçu ; mais le visiteur ne ressortit pas, et Le Houelleur s'en vint, à son tour, sonner chez ses vieux amis.

Ce fut un valet de chambre nouveau qui lui ouvrit la porte ; et comme Dick Le Houelleur allait franchir le seuil, ce dragon humble, mais gourmé, lui dit avec importance :

— Monsieur n'est pas là.

— Je sais, je sais, répondit distraitement Le Houelleur. Mais Madame ?

— Madame non plus.

— Ah ! bien... Dites alors à Mademoiselle...

— Mademoiselle est sortie.

De stupeur Dick faillit lâcher sa canne et son chapeau.

— Vous vous trompez, voyons, Mademoiselle Francine est chez elle.

— Je demande bien pardon à Monsieur : Mademoiselle est sortie.

Il allait dire : « Ce n'est pas possible : M. de Perceval est avec elle, » mais il se rappela à temps que son intimité avec les Escaille ne lui donnait aucun droit à se montrer mal élevé. En même temps, il s'avisa que l'antichambre ne recélait ni le pardessus de l'ingénieur, ni le parapluie à manche recourbé qu'il tenait tantôt dans sa main. Par conséquent, ou bien M. de Perceval avait d'autres relations dans la maison, ou bien Francine ne voulait pas recevoir Dick et avait caché toute trace de la présence du jeune homme.

Ce fut à cette dernière interprétation du fait que s'arrêta notre exégète.

*
* *

Ce Monsieur un peu corpulent que vous voyez descendre la rue de Courcelles, puis la rue de la Boétie, ses favoris réunis à de fortes moustaches, coiffé d'un feutre clair, ne supposez point que ce soit M. Dick Le Houelleur, que vous croyez bien connaître, non, c'est Desgenais, ou bien c'est Hamlet lui-même.

Il vient de découvrir la perfidie féminine, le peu de solidité des choses humaines, la vanité de la vie terrestre. Des réflexions d'ordre classique lui viennent confusément à l'esprit : « Fragilité, ton nom est femme ! » Oui, il est femme, il est même plus spécialement Francine Escaille ! Et tu demeures, Fragilité, rue de Courcelles, dans un immeuble imposant et neuf. Et tu as des sœurs, Fragilité, des sœurs qui s'appellent Marie-Valérie de Cossac, Pauline Gladieux, Virginia Barridge ou Régine de Sirvantes ! Samson, Marc-Antoine, d'Alembert ne furent-ils point trahis par les Francine et les Marie-Valérie de leur temps ? Y a-t-il quelque part, dans ce triste monde, un être qui soit fidèle et sincère ? Tout ment, tout n'est que rouerie, incertitude et trahison ; ce monde est une caverne où les hommes se dévorent entre eux, tandis que, parées de

mille écharpes changeantes, d'insaisissables danseuses se moquent d'eux. Holopherne, décapité, gît sur des coussins de Martine, Salomé, tout en minaudant, jongle avec le chef du précurseur, Goneril raille le roi Lear errant sur la lande, Mme de Restaud et la baronne Nucingen abandonnent leur père, mourant, et Mlle Francine Escaille flirte avec un ingénieur franco-américain sous un grand portrait de Besnard ! Voilà la vraie image de ce monde ! Heureux les Trappistes ! Où trouver aujourd'hui une austère Thébaïde où se puissent retirer les honnêtes gens, avec leurs peintures chinoises, leurs éditions sur grand papier et leur samovar ? Le Moyen-Age a connu ces luxes interdits à l'homme moderne. Lui seul est condamné à ce bagne : la société de son semblable à perpétuité ; lui seul doit vivre et mourir au milieu de la foule, sans un coin où se reposer, méditer ou pleurer, s'occuper de théologie, ou, s'il en a fantaisie, découper des silhouettes et les coller sur un abat-jour de lampe !

Et quant aux femmes... Ah ! M. Le Houelleur les connaît maintenant ! Aussi est-il bien décidé à vendre sa collection, à céder au plus offrant son stock d'amitiés féminines, à solder ses tendresses de fin de saison ! D'ailleurs, avouons-le, l'âge de ces lanterneries est passé ; les arbres n'ont de fleurs qu'au printemps, après vient l'époque des fruits.

Mais quels fruits portera-t-il, M. Dick Le Houelleur ? Il cherche, il s'interroge, il regarde ses mains vides. Qu'a-t-il fait de sa vie ? Qu'a-t-il aimé ? Oh ! des ombres charmantes, des ombres suaves, mais des ombres tout de même ! Et maintenant que les voilà dissoutes, évaporées, que lui reste-t-il ?

Les maisons qu'il regarde, toutes, lui paraissent plus vides que des tombeaux. Au loin, les jardins, les prairies ne sont-ils pas déserts ? Il n'y a plus de naïade sous les eaux, et la ronde est à jamais dénouée de ces fantômes de vapeurs qui tournaient sans fin sur les herbes et dont on ne savait point au juste, quand on les apercevait, s'ils étaient oiseaux des Iles ou ces pétales dénacrés qu'un vent vole aux pommiers en fleurs !

* * *

Ce n'est plus sur le large terre-plein des Champs-Elysées que s'avance M. Le Houelleur ; c'est, comme Blaise Pascal, au bord d'un abîme ; à chacun des pas qu'il fait, il voit s'ouvrir l'insondable abîme où tout s'engouffre.

Le soir printanier a beau faire des grâces à notre désabusé, se coucher à ses pieds comme une panthère qui joue et le regarde de ses yeux faux, lui promettre à la fois les Walkyries du Walhalla et les houris de Mahomet, rien qu'en évoquant les lilas en fleurs de Robinson ou de Clamart, il ne veut rien savoir.

Il n'y a plus de printemps pour lui, plus de jeune vierge qui s'appuie sur vous pour lire par-dessus votre épaule, plus de gamine aux jambes libres qui, tout en se moquant, porte sa balançoire jusqu'à l'empyrée, plus de Loreley qui sorte du Rhin pour vous offrir une pure bouteille de Lieberfraumilch et vous entraîner ensuite dans les remous !

Pour d'autres que pour Dick Le Houelleur, fleuriront désormais les quarantaines des humbles enclos et les cypripediums des serres millionnaires ; pour d'autres, les voitures nocturnes rouleront vers le Bois des déesses couvertes d'écumes sacrées ; pour d'autres, enfin, les pigeons voyageurs apporteront des messages d'amour en forme de colombe comme des poèmes de Guillaume Apollinaire. A Roger de Perceval, à Léopold Abadie, à leurs contemporains, l'honneur de délivrer Brunehilde, ou comme au baccalauréat, de répondre, sans trop d'émotion, aux colles que leur poussera un adjoint à ventre tricolore ! M. Dick Le Houelleur se retire sous la tente ; il dit bonsoir à la Société !

* * *

L'Arc-de-Triomphe est déjà loin ; notre ami a laissé derrière lui sa grande porte d'ivoire ouverte sur le large azur ; il n'entend pas, comme chaque jour, en suivant l'a-

venue Mozart, les plus divines, les plus brisantes mélodies scintiller à son oreille, avec un bruit de cascatelle, en déroulant avec elles des palais en verre filé, des parcs auliques à perruques d'or et des poupées aux yeux du temps des Ming qui savent dire, non seulement : « Je vous aime », et « Ne m'oubliez pas ! » mais encore : « Le monde est ma représentation » et « L'objet ne se peut concevoir en dehors du sujet ».

Voici la pesante armoire de pierre où loge M. Le Houelleur, voici son tiroir personnel, dans lequel il lui faut manger, boire, dormir, au-dessus et au-dessous de tiroirs semblables où d'autres pantins, semblables à lui, mangent, boivent et dorment aux mêmes heures, dans une même pièce, située au même point de la maison, sur sa tête ou sous son corps, sur une hauteur de cinquante mètres ! Voici Joséphin qui lui ouvre la porte et qui lui demande respectueusement :

— Monsieur a-t-il songé à demander à M. Escaille des tuyaux pour dimanche ?

Mais M. Le Houelleur foudroie son domestique d'un geste impérieux et l'expulse de l'Eden des pronostics favorables :

— Songe à faire ta paix, vil défroqué, et renonce aux biens de ce monde ! N'as-tu pas suffisamment dilapidé les capitaux que tu m'extorques en accordant ta confiance à de fallacieuses juments ! Quant à ce M. Escaille dont tu me parles, il n'a jamais été qu'une fiction de mon esprit : je lui refuse aujourd'hui l'existence !

VIII

Après le dîner, Dick Le Houelleur, de plus en plus persuadé que Francine Escaille avait refusé de le recevoir pour ne pas troubler son tête-à-tête avec M. de Perceval, prit une grande résolution. Puisqu'il avait l'intention formelle d'enterrer, ce soir-là, sa vie de collectionneur, il était nécessaire qu'il brûlât les innombrables souvenirs

qu'il en avait et sur lesquels, comme on l'a su déjà, il aimait à s'attendrir.

Ces souvenirs vivaient en paix, — ce que n'eussent jamais pu faire les personnes à qui ils avaient appartenu, — et logeaient dans un vieux et vaste cabinet de Scriban, qui portait, sur sa face cirée et d'un vert léger d'angélique, mille scènes galantes, danses et vues de jardins, laquées et polies à l'œil comme le jade le plus doux. Ce meuble lui-même occupait une petite pièce où Dick ne faisait entrer personne : son sanctuaire. Le grand portrait d'une sœur unique, morte à quinze ans, y pendait au mur.

Des candélabres à grosses pendeloques de cristal avaient pris à leur charge le soin de l'éclairage. Quelques livres familiers reposaient sur une étagère, à portée de la main : *l'Ane d'or*, les *Lettres de la Religieuse portugaise*, un *Marivaux* dépareillé, *Mes écarts ou ma tête en liberté*, *Ursule Mirouet*, *Renée Mauperin*, *Rhoda Fleming*, *Daisy Miller*, *A l'ombre des Jeunes filles en fleurs*, et toujours dans quelque coin, une rose semait une table de coquilles légères ; ou bien, on voyait des jacinthes sombres qui se fripaient, ou encore de ces magnolias de mars qui sont presque sans parfum, qui sont blancs comme le marbre d'une planète inconnue, ouverts jusqu'à leur cœur sans consistance et presque déchiquetés, — des fleurs, non ? les cheveux d'une gnomide, de pulpeuses dentelles, la charpie du pays des fées !

Il y avait aussi un fauteuil dans cet habitacle, mais le fauteuil le plus laid, le plus lourd, le plus Louis-Philippe qui se pût voir, mais le plus commode aussi. Il vous épousait de partout, se faisait à vous, soutenait, portait vos bras, soutenait votre nuque : ce n'était plus un fauteuil, c'était un esclave, un ami.

Dick le poussa devant le cabinet, ouvrit les deux battants, attira à lui un tiroir, un autre encore... Mon Dieu, que de richesses ! Devant tant de trésors, Dick reprenait figure d'avare, de collectionneur. Tant de lettres, de photographies, de fleurs fanées, de rubans, d'objets disparates, absurdes, saugrenus, lui révélaient son importance par le monde. L'outrage de Francine en devenait moins cuisant. Et puis, à travers les décombres accumulés de

ce bric-à-brac sentimental, des figures sortaient peu à peu, comme ces spectres de religieuses que l'on croit voir dans les ruines des cloîtres ou comme ces formes confuses au bord de l'eau que l'on prend d'abord pour des ondines et qui deviennent des saules quand le soleil est tout à fait levé !

Ces figures, il les reconnaissait au passage : comment eût-il pu les oublier ? Déjà, il ne pensait plus à mettre la clef sur la porte, ni à disperser aux enchères publiques ces innombrables talismans qui lui gardaient fidèlement le goût, l'odeur de son passé.

Bien au contraire, il plongeait la main dans ses tiroirs, il la retirait lourde de choses émouvantes et vétustes, et voici, ses sentiments, agonisants ou morts, tourbillonnaient autour de lui. Ces vieil ards redevenaient enfants, ces squelettes reprenaient vie. Comme il eût voulu les tenir encore auprès de lui, jeunes, adorables, blessantes comme en leur frais matin, ces femmes de naguère et de jadis, dont seul, peut-être encore, il revoyait l'éclat, la séduction éphémère ! Comme en leur présence il eût senti renaître cette sorte d'amour qui, autrefois, le dirigeait vers elles et lui faisait préférer à tout autre plaisir, leur société !

* * *

Cette figure ronde aux grands yeux rieurs qu'il vient de sortir d'une enveloppe tachée d'encre, cette figure de bohémienne ou de sorcière à mille secrets, avait eu pour nom ici-bas Isabelle Advenier. Aujourd'hui, personne ne le portait plus, hors une pierre au grain serré du cimetière de Passy. Dick avait toujours voulu croire qu'il y avait eu une tragédie muette dans la vie d'Isabelle Advenier et que sans se tuer positivement, elle avait aidé la mort à la délivrer de sa vie, mais c'était là une hypothèse que rien ne justifiait.

Isabelle Advenier chérissait à la fois les chiens, les chevaux et les feux d'artifice, et quand ses frères qui l'adoraient voulaient lui être agréable, ils organisaient une fête pyrotechnique.

Certains jours, elle disait qu'elle aurait voulu être Néron et voir brûler sous ses yeux, mais certains autres, elle rêvait de prendre le voile des clarisses ou des minimesses et de se lever afin de prier, à minuit, pour les pécheurs qui, à minuit, comme ses frères, chez Maxim's, s'abandonnaient aux plus romantiques orgies. C'était enfin une vraie jeune fille.

Certains jours elle disait aussi...

Non, ce qu'Isabelle Advenier n'eût jamais voulu accepter, c'était la vie qu'elle aurait eue en acceptant la déchéance de vivre une vie si plate, monotone, banalement mondaine ou étroitement bourgeoise, une vie sans feu ni glace, la vie de tous...

Etait-ce à cause de celà qu'elle était morte, une nuit, sans crier gare, Isabelle Advenier ? Qui le savait ?

Après sa mort, un de ses frères avait donné à Dick une mèche de ses cheveux. Il la souleva, épaisse, glissante, moirée par la lumière de reflets vivants, riche d'une couleur inattaquable. Et tandis qu'il considérait leur puissante matière, il songeait à celle dont elle avait tiré sa vie et dont il ne restait rien !

* * *

Dick Le Houelleur en voulait déjà moins à Francine de sa trahison, de son crime. La mélancolie de ses souvenirs l'incitait peu à peu à l'indulgence ; une tendresse, comme imbibée de larmes, pénétrait lentement en lui. Et il reprit son voyage sur le fleuve du temps !

Il ne s'attardait pas cependant à chaque escale ; il y en avait trop. Quelques-unes seulement le retinrent : une de ces stations s'appelait Alfrède Bernaville. Un lot d'objets de cotillon en porta l'image à M. Le Houelleur ; celle d'une grande et maigre enfant, qui ressemblait, avec ses yeux d'or et son long profil, à une belle chèvre capricieuse. Que d'inconvenances ne lui avait-elle pas dites au premier bal où il l'avait rencontrée et que d'imprudences n'avait-elle pas faites avec lui par la suite de leurs relations. Cette charmante folle avait fini par

devenir sous le nom de baronne Fririon une mère de famille austère et presque ennuyeuse.

Alfrède Bernaville avait eu pour amie intime une jeune personne du nom de Marie de Vauguère que Dick avait aussi adorée. Mais quel contraste celle-ci offrait avec la première. Il n'y avait pas d'être meilleur, ni plus dévoué, pas de sainte d'une délicatesse comparable à celle de cette enfant. Quand elle regardait Dick, il lui semblait entrer dans un de ces tableaux de Primitif où tout le monde fait de la musique et ne voit autour de lui que ces anges aux visages pensifs, faits de miel et d'ivoire mêlés, qui étendent leurs longues mains pures sur les cordes tremblantes des violes et des psaltérions.

Marie de Vauguère vous faisait croire à la bonté, à la douceur, à la perfection. Elle faisait partie de cette famille qui réunit dans le monde les roses les mieux ouvertes sur leurs horizons de parfums, les tragédies de Sophocle, les lévriers, les paysages qui entourent Aix ou Florence.

Elle avait épousé sans amour un homme infirme qui l'aimait et dont elle savait que personne ne voudrait de lui. Elle était veuve ; elle dirigeait un dispensaire d'enfants malades.

En se souvenant d'elle, Dick Le Houelleur ne put s'empêcher de considérer sa propre vie avec un peu de honte. Il alla vite à d'autres souvenirs...

* * *

Les tiroirs dégorgeaient toujours leurs provisions comme le mausolée d'un Pharaon. D'innombrables scènes se peignaient aux yeux du collectionneur : un parc, tantôt, tout en transparences obscures et en colonnes violacées où Isabelle Advenier, vêtue de blanc, les bras nus, appuyée contre Dick, regardait s'ouvrir au ciel tout un grenadier d'or dont les fruits crevaient, un à un ; ou bien, un coin de boudoir, fragile, pomponné, blanc comme une porcelaine, et dans lequel Alfrède Bernaville, les jupes retroussées, jouait à décrocher un dessin pendu assez haut sur le mur, d'un pied lancé par une jambe experte.

Puis il se voyait assis sur une plage de la Méditerranée, traçant des dessins dans le sable compact, avec Marie de Vauguère qui le grondait de sa vie oisive et égoïste ; ou il se rappelait une scène de larmes que Régine Houdengue avait faite devant lui le jour où s'était rompu son second mariage, — cette même Régine à qui il avait trouvé le nez si rouge, l'autre soir chez les Cossac.

Et maintenant, tous les baisers de Virginia Barridge lui revenaient à l'esprit, ces baisers si tendres et si ardents qu'elle lui prodiguait jadis en Normandie, sous les ombres dentelées d'un bois de hêtres, où elle lui donnait le soir, rendez-vous... Ah ! celle-là encore, qu'il avait fallu de vertu à Le Houelleur pour ne pas l'épouser !

On entrait ensuite dans l'histoire contemporaine ; rien encore de Paule Gladieux, — lacune regrettable ! — mais d'innombrables instantanés de Marie Valérie et une liasse de lettres de Francine.

Ah ! Francine, injuste et cruelle Francine, pourquoi torturiez-vous ainsi le cœur d'un honnête homme ?

Dick Le Houelleur repoussa ses tiroirs; soupira; alluma une cigarette ; ne la fuma pas. Il n'avait pas détruit une enveloppe, brûlé une feuille morte ; le souk demeurait intact.

Mais une telle mélancolie montait pour lui de ces déplorables dépouilles qu'il en avait le cœur oppressé, il éprouvait un tel besoin d'indulgence qu'il s'en voulait presque de sa rupture avec Francine, qu'il lui cherchait des excuses, des circonstances atténuantes. Il pensa encore une fois à Isabelle Advenier et il la revit sur son lit de mort, à Marie, et il réentendit sa voix douce dans laquelle semblaient sonner des échos de cloches pascales.

Alors son émotion fût la plus forte ; il se leva, vaincu, et dans le grand silence de la nuit, sentant toute l'importance de l'acte moral qu'il allait accomplir, il prononça solennellement :

— Francine, mon enfant chérie, je te pardonne !

...Mais la perfide Francine n'était pas là pour l'entendre !

Edmond JALOUX.

(A suivre.)

LES CHRONIQUES NATIONALES

BELGIQUE

Les Elections générales et la Situation politique. Internationalisme et Défense nationale.

Bruxelles.

Des élections générales viennent d'avoir lieu en Belgique au suffrage universel, définitivement inscrit dans la constitution revisée. Ces élections mettent le point final à une période d'agitation qui a duré de longues semaines et qui nous a changé de l'atmosphère apaisée de l'union sacrée. Les quatre socialistes qui faisaient partie du Gouvernement tripartite, ont dû quitter ce gouvernement il y a deux mois, dans des conditions qu'il est intéressant de préciser. L'élection s'est faite sur l'incident, ou plutôt sur les deux incidents, qui ont déterminé le départ de M. Vandervelde et de ses amis. On va voir que nous venons d'assister à une lutte émouvante de l'internationalisme, devenu une nécessité impérieuse au point de vue intellectuel et économique, contre les souvenirs de la guerre, contre le ressentiment compréhensible qu'ont laissé aux Bel-

ges toutes les cruautés et tous les maux par lesquels s'est traduite pour eux l'invasion. Il y a quelque temps, la Commission syndicale du Parti ouvrier belge ayant organisé une semaine, pour l'étude de la question du contrôle ouvrier, avait invité à ses délibérations des syndicalistes étrangers, comme Merrheim, Dugoni et l'Allemand Sassenbach, de la Confédération des syndicats allemands, celui-là même qui vient de visiter les régions dévastées en France, pour se concerter avec le gouvernement français au sujet de leur reconstruction. La présence de Sassenbach à la réunion syndicale de La Louvière fut le prétexte à un débordement de violence contre le parti socialiste, dans la presse et les milieux nationalistes de Belgique. Les socialistes organisèrent à La Louvière une manifestation où Sassenbach figurait à côté d'autres délégués étrangers. Un certain nombre d'anciens combattants, porteurs du drapeau de leur association, voulurent barrer la route à un cortège qui comprenait des milliers d'ouvriers. Il y eut une courte mêlée, au cours de laquelle le drapeau national, brusquement, disparut. Dès le lendemain, toute la presse belge fut remplie d'articles furibonds à l'adresse du parti socialiste, disant que le drapeau tricolore avait été piétiné, lacéré à La Louvière, sous les yeux réjouis de Sassenbach. Les socialistes ripostèrent en publiant la photographie du drapeau retrouvé et mis à la disposition des anciens combattants. Ils firent valoir que Sassenbach, pendant la guerre, avait protesté, dans son pays, contre les déportations d'ouvriers belges, essayant de les atténuer, et qu'après l'armistice, en 1919, à la première conférence de l'Internationale syndicale à Amsterdam, il avait reconnu la responsabilité du Gouvernement impérial à l'origine de la guerre et la faute qu'il avait commise vis-à-vis de la Belgique. Cette déclaration avait été si nette que ses co-délégués avaient refusé de l'entériner. Mais c'est en vain que les socialistes multiplièrent ces précisions. Pour moi, qui suis des leurs, je regrette qu'ils n'aient pas fait cette mise au point, qu'ils n'aient pas donné ces précisions au sujet de Sassenbach, une quinzaine de jours avant sa venue à La Louvière. Il n'y a rien à gagner à heurter de front,

en Belgique, un sentiment public respectable, poussé, j'en conviens, jusqu'à l'hyperesthésie par la démagogie électorale des politiciens libéraux et cléricaux, mais qui se nourrit de souvenirs encore tout brûlants.

A quelque temps de là, des associations patriotiques belges crurent bon d'organiser à La Louvière une manifestation de réparation, au cours de laquelle on offrit un nouveau drapeau aux anciens combattants de La Louvière. Les socialistes, piqués au jeu, ripostèrent par une autre manifestation tout aussi formidable, au cours de laquelle on remit un drapeau rouge aux anciens combattants socialistes, qui s'étaient constitués en association séparée. On voit comme un incident, après tout minuscule, avait été démesurément gonflé. La Belgique est décidément le pays des cortèges et des manifestations, un pays où la liberté de la rue est extraordinaire. A cette dernière manifestation socialiste, on vit des centaines de drapeaux rouges, escortant le drapeau national, lui faisant en quelque sorte une garde d'honneur. Les orateurs étaient des hommes comme Mathieu, député et bourgmestre de Nivelles, volontaire de guerre, officier de réserve ; comme Colleaux, député de Virton, condamné à mort par un conseil de guerre allemand ; comme Anseele, le rude tribun gantois qui, lui aussi, fit tout son devoir sous la botte de l'envahisseur. Tous insistèrent particulièrement sur l'attachement que les socialistes belges, si férus qu'ils soient d'internationalisme pacifique, portent à la cause de l'indépendance nationale. Ils insistèrent sur le fait qu'au moment où la guerre éclata, la plupart des classes de milice rappelées sous les drapeaux étaient composées, quasi exclusivement, de prolétaires, puisque l'odieux système du remplacement avait été perpétué jusqu'en 1913. Tout était donc pour le mieux, mais voilà ! au cours de la cérémonie, on remit aux anciens combattants socialistes un drapeau rouge sur lequel était brodée l'image d'un soldat brisant son fusil. Le lendemain, M. Devèze, ministre de la défense nationale, l'un des chefs du parti libéral, annonçait au premier ministre qu'il ne pouvait voisiner plus longtemps dans un gouvernement avec M. Anseele, son collègue des Tra-

vaux publics, qui avait assisté, sans protester, à la remise d'un emblème qu'il considérait comme séditieux.

Ce fut vite fait ; Anseele prit la porte, suivi de ses trois collègues socialistes. Cependant, dans une déclaration qu'il fit à la presse et dans le discours qu'il prononça le lendemain à la Chambre, au cours d'une séance orageuse, Anseele, approuvé par tous ses amis, déclara formellement que le drapeau de La Louvière ne pouvait être considéré comme un appel à l'insubordination, à la lâcheté ou à la désertion, mais comme une simple représentation symbolique de cette volonté de paix, de ce désir de désarmement universel, qu'entretient depuis toujours le parti socialiste. Ce fut en vain. L'élection générale du 20 novembre se fit pour ainsi dire tout entière sur l'incident ou les incidents de La Louvière. Il est intéressant de faire remarquer en passant que le drapeau au fusil brisé, existe depuis trente ans, dans de nombreux groupes de jeunes gardes socialistes, en Flandre comme en Wallonie. C'est le cas notamment à Lessines, dont l'admirable population d'ouvriers carriers refusa, la première, de travailler pour l'envahisseur ; 1200 d'entre eux furent déportés en Allemagne, 200 moururent en captivité. Le geste un peu théâtral de M. Devèze, qui est jeune, éloquent, plein de fougue, a donné tout son sens à l'élection et clarifié momentanément une situation politique quelque peu confuse.

Depuis l'armistice, sous le règne de l'union sacrée, il y avait certainement quelque trouble dans les esprits. La condition première d'une vie parlementaire saine et normale, c'est l'existence d'une opposition nettement affirmée et délimitée, devant un gouvernement prenant toutes ses responsabilités. La Chambre dissoute il y a quelques semaines était une constituante, obligée de trouver pour le vote de nouvelles dispositions constitutionnelles, non point la majorité simple, mais la majorité des deux tiers. Or, aucune des trois grandes fractions de la Chambre n'avait à elle seule la majorité simple. De là l'obligation où l'on s'est trouvé de composer constamment, de chercher des compromis. Au sein du parti socialiste, de vives discussions n'avaient cessé de se produire au sujet de la

participation au gouvernement. Les uns (et chose curieuse c'était le plus souvent des militants ouvriers sans ambition ministérielle) mettaient en lumière les avantages tangibles que la classe ouvrière avait retirés de cette participation, non pas seulement sous forme de lois nouvelles, mais aussi de mesures administratives prises par le Ministre du Travail socialiste ; les autres, éperonnés sans cesse par la poignée de communistes affiliés à la IIIe Internationale et que le parti a su chasser à temps de son sein, combattaient la collaboration, qui énervait selon eux l'ardeur de la classe ouvrière et faisait d'elle, à les entendre, le chien de garde de la bourgeoisie. Il importe, néanmoins, d'ajouter que, dans les trois congrès nationaux qui se sont tenus depuis l'armistice, le parti ouvrier s'est prononcé à une forte majorité, après des débats où toutes les opinions ont pu se faire entendre, en faveur de la participation ministérielle. Or, dans la courte période très agitée qui sépara les élections générales du 20 novembre de la crise ministérielle provoquée par le geste théâtral de M. Devèze, l'unanimité du parti socialiste se refit avec une force impressionnante. Les socialistes, dans leur propagande, représentèrent la démission de leurs quatre ministres comme une expulsion, comme une défenestration en règle. Ils dénoncèrent la coalition bourgeoise, catholique-libérale, contre laquelle se dressait le bloc de la classe ouvrière. M. Devèze, promu à la direction du parti libéral, protesta de toutes ses forces, prit à témoin les divinités cocardières qu'il avait voulu servir le seul intérêt national, qu'il était un démocrate et ne voulait aider à aucune réaction sociale, que le cléricalisme d'avant-guerre gardait en lui un implacable ennemi.

M. Devèze était parfaitement sincère, j'en suis sûr, quand il parlait de la sorte, mais il n'a pas été le maître des forces qu'il a déchaînées, du monstre qu'il a suscité. Son aventure rappelle étonnamment celle de l'Apprenti sorcier, dans la ballade de Gœthe. Au lendemain de la crise, des journaux catholiques et libéraux, de Bruxelles et de la province, faisant chorus, s'écrièrent : « Les socialistes *expulsés* du ministère ! C'en est fini de la *Révolution*

en douceur ! » Un immense effort a été dirigé par le parti libéral, le parti de M. Devèze, pendant la campagne électorale contre le socialisme surtout, le socialisme dont il fallait, proclamait-on, arrêter par un tir de barrage les progrès inquiétants. Les libéraux espéraient (ils l'ont proclamé urbi et orbi, dans la presse de Bruxelles ou dans le *Temps*), gagner de douze à quinze sièges à la Chambre. Et finalement ils en perdent... un. Ils ne seront plus que 33. Les socialistes, qui étaient 70 à la Constituante, ont subi, après cet assaut furieux, un léger recul. Ils perdent deux sièges. Quant aux catholiques, qu'on avait vus cruellement divisés par la question flamande et la question sociale, et qu'on s'attendait à voir perdre du terrain encore, ils sont les seuls vainqueurs, les vainqueurs inattendus de la journée du 20 novembre. Ils seront 76 au lieu de 73, plus trois démocrates-chrétiens flamingants, qui voteront le plus souvent avec eux. Ils ont été les plus étonnés de leur propre succès. Ils ont profité non seulement de l'écrasement des petits partis : classes moyennes, nationalistes, anciens combattants, flamingants séparatistes, mais encore c'est à eux, à eux exclusivement, qu'a profité l'immense effort anti-socialiste déployé par le parti du centre. Les éléments flottants et timorés du corps électoral, effrayés par les accusations d'antipatriotisme et de bolchévisme, dirigées contre le parti socialiste, ont préféré se porter carrément à droite et voter pour le parti catholique qui, tout divisé qu'il est en conservateurs et démocrates, n'en a pas moins incarné aux yeux de la bourgeoisie belge, pendant un quart de siècle où il a détenu le pouvoir, le grand soutien de l'ordre. M. Devèze, ardent anticlérical, doit être marri d'avoir, quoi qu'il en ait, tiré les marrons du feu pour M. Woeste. Avant l'élection, un de ses anciens collègues du ministère, raillant aimablement ses discours aux cérémonies militaires et patriotiques, l'appelait le Petit Caporal du néo-libéralisme. Après le 20 novembre, on a songé à lui offrir une promotion militaire et à le faire fourrier : le fourrier du cléricalisme.

Le recul socialiste, qui s'est encore accentué aux élections provinciales du 27 novembre, ne s'est guère fait

sentir dans les régions industrielles et les grandes villes· Par contre, il a été sensible dans les régions rurales ou semi-agricoles. Il faut supposer que, dans ces régions, en 1919, des mécontents, des aigris, sous l'empire de la psychose d'après-guerre, ont voté pour le parti socialiste sans être socialistes. En outre, il faut rattacher le phénomène politique à un phénomène économique peu sensible encore, mais qu'il est facile de noter quand on parcourt le pays comme je l'ai fait pendant un mois. A la faveur de la crise industrielle dont souffre la Belgique comme tant d'autres pays vainqueurs, un certain nombre d'hommes des campagnes, qui allaient avant la guerre travailler dans les usines métallurgiques ou textiles sont retournés aux champs et cultivent un lopin de terre. Et il en est, en Belgique, comme ailleurs : l'homme qui a une vache ou deux n'est pas socialiste...

Le parti ouvrier met en regard de sa perte de deux sièges à la Chambre et de 1,5 % sur l'ensemble des voix du pays, le gain sérieux qu'il vient de faire au Sénat démocratisé par la Constituante (le cens a été supprimé et remplacé par des catégories d'éligibles représentant les grands intérêts sociaux, les corps savants, etc.). On estime que, dans le Sénat de demain où les catholiques auront perdu la majorité qu'ils détenaient depuis trente ans, les socialistes, après la désignation des sénateurs élus par les conseils provinciaux et par la cooptation, auront 54 représentants au lieu de 17. Les élections provinciales du 27 novembre leur ont assuré la majorité absolue dans deux provinces : Liège et le Hainaut.

Et maintenant, la formule du gouvernement tripartite a-t-elle définitivement vécu ? Nul n'oserait le dire. Les socialistes ont refusé de faire partie du nouveau ministère, mais d'aucuns prétendent que c'est pour démontrer par l'absurde, à la faveur d'une expérience de quelques mois, l'impossibilité de gouverner sans eux. Mais si un bloc solide allait se cimenter contre eux entre les éléments conservateurs des partis catholique et libéral ? Qui vivra verra...

*
* *

La grande querelle qu'on cherche aux socialistes belges, comme aux autres, porte sur leur internationalisme. « Les socialistes, disait M. Devèze à un rédacteur du *Petit Parisien*, à la veille des élections, les socialistes prêchent, dès à présent, un internationalisme démoralisant, qui méconnaît la leçon de la guerre et qui nous rapprocherait de nos bourreaux d'hier.. »

J'entends montrer comment les socialistes belges, partisans de la défense nationale, répondent, en substance, à ce reproche. Et tout d'abord, ils n'oublient rien. Ils ne ferment pas les yeux à la dure réalité d'hier. Ils disent : la guerre de 1914-1918 eut des causes générales, imputables notamment aux rivalités économiques entre les nations, à la folie des armements à outrance, mais, pour tout homme de bonne foi, il est démontré, après toutes les controverses, après les révélations d'un Kautsky, d'un Muehlon, d'un Lichnowsky, que cette guerre a été déchaînée par l'impérialisme austro-allemand, que c'est l'Allemagne surtout, son gouvernement aux ordres de Guillaume II et de sa clique de Junkers, de traîneurs de sabres et de grands métallurgistes, qui déchaînèrent le fléau, qui, délibérément, communiquèrent l'étincelle funeste au grand tas de poudre amoncelée en Europe.

Il n'est plus besoin de souligner le caractère abominable du crime commis par l'Allemagne impériale contre la petite Belgique neutre et pacifique, la violation cynique d'un traité qualifié par le chancelier Bethmann-Holweg de « chiffon de papier ». Les Allemands, se rendant compte après coup du tort immense qu'ils s'étaient fait et comprenant que le martyre de la Belgique, convoitée par eux, donnait au conflit toute sa signification morale, essayèrent de nous compromettre, de faire croire que, par avance, nous avions la partie liée avec la France et l'Angleterre. Il n'est rien resté de cette impudente accusation. Et M. de Schœn, ancien ambassadeur d'Allemagne

à Paris, vient une fois de plus, dans ses *Mémoires*, d'avouer l'immensité de la faute commise par l'Allemagne envers nous.

Point n'est besoin de rappeler non plus les atrocités commises pendant les premières semaines de la guerre, en Flandre comme en Wallonie, ni les déportations de 1917, que nos ouvriers ont dû subir, impuissants et la rage au cœur. Certes, il ne faut pas cultiver la haine, ni l'enseigner aux enfants, car on ne peut rien bâtir de bon ni de durable sur elle. Mais comment oublier les atrocités et comment assister impassible à une parodie de justice comme celle dont je fus le témoin, il y a quelques mois, devant le tribunal suprême de Leipzig ? Les magistrats qui siégeaient là sont, comme tant de fonctionnaires encore en Allemagne, des créatures de l'ancien régime impérial, alors qu'une République est née, une République que semblent vouloir défendre énergiquement contre les assauts furieux de la réaction, la classe ouvrière et la jeune démocratie allemandes.

Dans cette Belgique, où le plus grand nombre de combattants furent des travailleurs, il n'est pas nécessaire de justifier le principe de la défense nationale contre les théories déliquescentes du bolchévisme, qui ont abouti à la honte de Brest-Litowsk et prolongé la guerre d'un an et demi au moins. Nul mieux que Jaurès, dans son *Armée nouvelle*, n'a montré le devoir qui incombe à un pays de se défendre, de préserver son sol de l'occupation étrangère, de sauver ses libertés politiques quand elles sont menacées. « Un parti qui n'aurait pas, dit-il, le courage de demander à la nation les sacrifices nécessaires à sa vie, à sa liberté, serait un parti misérable et bientôt perdu par son indignité même. »

Mais, en même temps, Jaurès montre que la notion de patrie évolue comme tout le reste et que les citoyens défendent d'autant mieux leur pays que ce pays, dans l'odre social et politique, leur a assuré plus de bien-être, plus de liberté, leur ménage mieux l'espoir d'un meilleur avenir.

« Il faut, dit-il, qu'en défendant la patrie traditionnelle, la patrie constituée, ils aient conscience de servir

un dessein très vaste, de préparer un grand avenir ou de puissance ou de justice. »

Quand Marx disait : « Les prolétaires n'ont pas de patrie », cela ne voulait pas dire : « Ils ne doivent pas accepter une patrie ». Non, il constatait simplement avec amertume que, dans la société actuelle, n'ayant le plus souvent d'autre richesse que la force de leurs bras, voués parfois à la misère, au chômage, à une vie médiocre et pleine d'incertitude, la patrie ne leur est pas douce.

Hélas ! pour combien de soldats belges de la guerre, la Belgique n'avait-elle pas été toujours le pays des bas salaires et des longues journées de travail ! Ils ne s'en sont pas moins battus stoïquement, conscients qu'ils étaient de défendre, contre la plus odieuse des agressions, cette indépendance nationale, ce minimum de liberté politique sans quoi ils ne pouvaient rêver d'une amélioration possible à leur sort.

Mais en même temps qu'ils voulaient délivrer leurs vieux parents gémissant sous la botte de l'occupant, venger leurs frères massacrés ou déportés, les soldats stoïques de l'Yser croyaient accomplir un grand dessein. En voulant abattre le militarisme prussien, ils entendaient faire la guerre à la guerre, « *The war that will end war* », disait Wells en 1915. Leur sacrifice n'a pas été vain. L'Allemagne a été vaincue et mise hors d'état de nuire, désarmée dans une mesure que le grand public ne connaît pas assez. Certains empoisonneurs de la victoire, de ceux-là que M. Millerand lui-même appelait un jour les « défaitistes de la paix », entretiennent l'opinion publique dans une sorte d'hyperesthésie. A les en croire, l'Allemagne est toujours armée jusqu'aux dents, prête à nous sauter à la gorge et à prendre sa revanche. Or, au 15 avril de cette année, l'Allemagne avait détruit ou livré aux Alliés, une quantité d'armes et de matériel considérable :

49.320 canons et pièces d'artillerie, 26.550 affûts, 22.037 lance-mines, 87.000 mitrailleuses, 183.494 canons de mitrailleuses, 4.767.732 armes portatives, fusils et carabines, 227.830 fusils d'infanterie, 28.000.000 d'obus chargés, 300.000 tonnes d'obus non chargés, 53.000.000 de

fusées, 14.700 tonnes de douilles de cartouches, 355.000.000 de cartouches, 18.000 tonnes de poudre.

Et les troupes alliées tiennent la ligne du Rhin.

Et les socialistes belges concluent : « Soyons vigilants, certes, mais le moment n'est-il pas venu pour toutes les nations de faire un grand pas dans la voie du désarmement? Une conférence s'est ouverte à cet effet à Washington, suivant la conférence de Genève où la Société des nations dont les pas s'affermissent, ébauche le droit nouveau, les juridictions d'arbitrage destinées à prévenir le recours à la force. Tous les pays réduiront leurs dépenses militaires sous peine d'accentuer le marasme financier où se débat l'Europe exsangue. Il y a peu de temps, le colonel d'état-major F. de Bray, parlant dans la *Libre Belgique* de l'« Armée de demain », écrivait : « Aujourd'hui, alors qu'un danger prochain d'invasion nouvelle ne nous menace plus, que notre situation financière est effrayante, nous avons sous les armes 110.000 miliciens servant dix mois, congés compris, donc en grande partie imparfaitement instruits, exigeant un budget déplorablement ruineux de plus d'un milliard ! » (Ce budget a été quelque peu réduit.)

En France, en Belgique, ailleurs encore, des officiers de valeur, qui ont fait la guerre dans la tranchée, s'inspirant de ses leçons, estiment que le moment est bien choisi pour tenter une réorganisation, désirable sinon nécessaire, de notre système militaire. Beaucoup d'hommes veulent avec eux opposer au système de l'encasernement prolongé sur lequel nous vivons, un système basé sur le service à court terme, le développement de la culture physique et un nombre suffisant de rappels pour entretenir, dans des manœuvres de liaison, la souplesse et l'aptitude des troupes de réserve. Ce que Jaurès disait de la France au moment de la discussion de la loi de trois ans peut s'appliquer à notre pays : « Au fond de notre système militaire, il y a un préjugé persistant qui en limite la force et en contrarie les effets, et ce préjugé, c'est que la nation ne peut guère compter que sur la partie encasernée de l'armée. C'est cette arrière-pensée de l'infériorité des réserves qui gouverne en fait tout notre système

militaire. » Et encore : « Un des pires effets de l'encasernement prolongé, c'est de donner au pays l'illusion que là est l'essentiel de l'éducation militaire, et de la détourner et de la dégoûter de l'effort viril et permanent qui doit assurer le niveau constant et normal de puissance défensive. »

Quoi qu'il en soit, on n'a pas le droit de mettre en doute l'attachement au pays des citoyens ou des partis politiques qui conçoivent une réorganisation de l'armée basée sur un temps de caserne plus court. On n'a pas le droit de crier à leur propos à la démagogie. Ils pourraient dire que la démagogie est parfois ailleurs, dans une certaine exploitation du patriotisme.

* * *

Les socialistes belges disent encore :

On nous reproche notre internationalisme, sans prendre garde qu'il tend surtout à donner un appui moral et un encouragement à ceux qui, dans une Allemagne encore chaotique, veulent consolider la République, brider les forces mauvaises, s'opposer énergiquement aux entreprises du pangermanisme revanchard. Nous répondons à ce reproche que, de plus en plus, nombre de commerçants et d'industriels belges passent des commandes importantes à l'Allemagne, au détriment, le plus souvent, de notre production nationale, risquant ainsi d'augmenter chez nous le nombre des chômeurs. Mais nous croyons qu'ils seront astreints à cette nécessité économique par la loi économique de la concurrence, tant qu'une entente avec l'Allemagne ne sera pas intervenue, tant que les peuples ne se seront pas guéris, comme le leur conseillait la Conférence financière de Bruxelles, du nationalisme économique.

Que dire pourtant de cette grande usine belge qui a pris pour agent de vente exclusif en Allemagne, un pangermaniste rabique ? Cet Allemand, — pardon, ce vrai Boche, — étant reçu récemment à Berlin par un de nos

compatriotes qui, de par ses fonctions officielles, ne pouvait pas ne pas le recevoir, lui déclarait cyniquement : « On a bien fait d'assassiner cette canaille d'Erzberger. Et j'espère que le tour des autres cochons, des Wirth et des Rathenau viendra bientôt. »

On nous reproche notre internationalisme ? Mais a-t-on reproché à Mgr Mercier d'être allé, pendant la guerre, s'asseoir à côté de l'archevêque de Cologne dans ce Vatican d'où Mgr von Gerlach, camérier secret du Pape, condamné plus tard aux travaux forcés à perpétuité, espionnait l'Italie pour le compte de l'Allemagne ?

On nous reproche notre internationalisme. Mais on a vu fonctionner pendant la guerre une Internationale de la haute finance, sous les regards bienveillants des gouvernements rivaux, tandis que sur la ligne de feu, dans la zone d'épouvante, des centaines de milliers de pauvres diables, Français, Allemands, Belges et Britanniques s'entretuaient. Je me suis permis pendant la campagne électorale de poser à plusieurs reprises une question demeurée jusqu'ici sans réponse à propos du conseil d'administration d'une des nombreuses affaires industrielles fondées par un grand capitaine d'industrie belge qui, d'une façon assez inattendue, fût mêlé en 1917 aux négociations de paix. Dans ce conseil d'administration, figurait notamment un industriel français, mort il y a quelques mois et dont on reparle, parce qu'il fut, lui aussi, mêlé à des tractations en Suisse avec un émissaire de l'Autriche. On y voit encore un autre industriel français, grand fabricant de canons, dont la société a en ce moment des participations un peu partout, dans l'Europe centrale et orientale. Je vais demander à M. Jaspar, ministre des affaires étrangères, de communiquer à la Chambre belge le texte des documents saisis à l'ancienne Kommandantur de Bruxelles, transmis au gouvernement français et où il est question du premier de ces industriels français. Je crois savoir, en ce qui concerne le second, qu'il a pu, pendant la guerre, alors que la Belgique était occupée et que les Allemands exerçaient un contrôle sévère sur tous les mouvements d'argent, faire parvenir de France à Bruxelles, une somme de 13 millions de francs pour travaux d'appropriation à exécuter dans

l'affaire dont il est un administrateur. La voilà bien l'Internationale !

De même, on m'assurait récemment que Stinnes se serait rencontré avec des industriels belges, à Charleroi, peu de temps avant son voyage à Londres. J'enregistre la nouvelle sous toutes réserves. Elle n'a rien d'invraisemblable pourtant, si l'on se rappelle quels intérêts considérables l'industrie et la finance belges avaient en Russie.

Louis PIÉRARD.

FRANCE

Einstein et l'Académie des Sciences — De l'Européanisme — Rabindranath Tagore a Paris — France et Allemagne.

Paris.

Continuons à suivre, en marge des événements politiques trop rapides pour qu'on les retrace, la chronique d'un événement d'ordre spirituel qui pour longtemps, sans doute, très longtemps, demeurera dans l'ordre des velléités et ne se manifestera que par de courts essais, de hasardeux contacts suivis de polémiques : je veux dire la reprise des relations intellectuelles entre Allemagne et France. Cette reprise, qui n'en connaît la nécessité ? Chaque jour les faits l'imposent. Qui pourtant n'en éprouve l'impossibilité ? Chaque jour, le reflux des faits la détruit. En ce moment même, nous faisons, à l'occasion de M. Einstein, cette double expérience.

Notre pays est le dernier où sa gloire ait éclaté, elle y éclate enfin. Livres, journaux, revues, parlent à l'envi du « principe de relativité généralisée ». L'*Illustration* du 19 novembre 1921 représente par un graphique la perspective de « *l'Univers courbe à quatre dimensions d'Einstein.* » L'Académie des sciences écoute une communication de M. Paul Painlevé sur la théorie nouvelle. A tout cela point de difficulté. Mais dès que la relation entre les esprits tend à produire quelque relation entre les personnes, la difficulté reparaît. A cette même Académie des sciences, s'il s'agit de nommer un membre étranger, M. Einstein obtient une faible minorité de huit voix. Viendra-t-il à Paris ? Deux sociétés, l'une de physiciens, l'autre de philosophes, pensent à l'inviter ; une haute personnalité française officielle s'intéresserait à sa venue... Intentions, propos, rumeurs ; attendons d'en voir les effets. Il faudra longtemps pour que les mains se touchent. Trop nombreux dans nos familles sont ceux dont les vies sont à jamais rendues amères par les deuils, et pour qui les Allemands, auteurs de l'agression de 1914, seront toujours les assassins de leurs enfants.

* * *

Voilà pour la chronique des faits. J'en viens à celle des idées. Dans l'*Illustration* du 19 novembre 1921, M. Paul Bourget, prenant texte de l'incident Einstein, parle du *Nationalisme intellectuel.* Il cite d'abord un mot de Rousseau : « Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même, quoi qu'on en dise. Il n'y a que des Européens. » Rousseau, « *grand seigneur des idées fausses* ! » M. Paul Bourget le controuve aussitôt : « Disons plus modestement, propose-t-il : « Il y a des Français, des Allemands, des Espagnols, des Anglais. Ils ont certains intérêts communs. » Voilà pour la politique et l'économique. « Leurs pensées se pénétrent sans cesse. » Voilà pour les arts, la littérature et la science. Se pénétrer, ce n'est pas s'identifier... » Chaque nation a ses formes irréductibles, dans l'art et dans la science même. Un Cauchy ne spécule

pas comme un Gauss, ni un Ampère comme un Maxwell. De nation à nation l'échange des pensées peut être utile, il peut procurer des enrichissements. Mais qui dit *enrichissement* dit *renforcement*, et qui dit *renforcement* dit *maintien* ; Balzac doit à Walter Scott l'idée même de son œuvre : l'Angleterre l'a donc enrichi. Mais son œuvre est si bien et si complètement demeurée « dans la lignée de nos romanciers d'analyse et d'observation, qu'elle n'a été traduite en Angleterre et en Allemagne que très tard ». La conclusion de M. Paul Bourget est tranchante : « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'européanisme intellectuel... C'est une de ces formules vides qui ne représentent rien à l'esprit. » Son conseil est net : « Pour nous maintenir au courant de la littérature et de la science d'un pays, les livres et les revues suffisent. Les rencontres individuelles, dans ce moment où la guerre est toujours latente, ne représentent que des chances de conflit moral. On ne décrète pas l'oubli. Les années l'amènent, et d'autant plus sûrement que l'on aura observé cette grande loi de la séparation qui, dans le cas présent, est une justice. »

Est-il exact que la lecture des revues et des livres suffise à la connaissance profonde des pensées ? N'y faut-il pas, sinon la conversation, du moins la correspondance, dont firent si grand usage les Grotius et les Bayle, les Leibnitz et les Bossuet ? Nous en avons eu la preuve pendant la guerre : les peuples ennemis, réduits pour s'entreconnaître à l'étude des imprimés, ont été presque constamment dans l'ignorance les uns des autres, ou dans le doute.

M. Paul Bourget cite un mot de Berthelot : « Quand je n'y serai plus, personne ne saura vraiment la chimie, *parce que, moi, je l'ai vue se faire.* » Qu'est-ce à dire ? Que la notion, transmise par le livre est inerte ; que la véritable vue du savant ne se découvre tout entière qu'au travail, qu'au laboratoire. Contre M. Paul Bourget nous en appellerons à lui-même. Il doit beaucoup à l'Angleterre. Contre le double courant du naturalisme et du radicalisme français, il trouva jadis refuge et force dans la poésie lyrique des Anglais, dans leur sagesse traditionaliste. Or, s'il ôtait de son expérience les amitiés, les conversations anglaises, les promenades sous les ombrages d'Oxford, ne la trouve-

rait-il pas singulièrement diminuée ? Les avis qu'il nous donne sur les dangers des rapprochements prématurés sont sages (j'en sais peut-être quelque chose), et nous devrons longtemps encore nous contenter du livre et de la revue. Mais soyons sûrs que ce ne sera pas sans graves dommages pour l'avancement de nos pensées. Est-ce à distance, par exemple, qu'un jeune Allemand profitera des conseils d'un Bourdelle ?

Est-il vrai que l'européanisme intellectuel soit une formule vide qui ne représente rien à l'esprit ? Il y a deux européanismes : l'un, révolutionnaire qui cherche à produire ses effets par la destruction des nations, des styles différenciés ; l'autre, antique et conservateur, qui nous vient de l'humanisme grec, de la catholicité romaine, de l'ancienne Europe princière, et qui ne cesse, pour notre bien, de hanter nos esprits[1]. Tradition lointaine, si suivie et si riche ! Qu'une jeune Grecque, aux temps homériques, tombe prisonnière en Tauride : voilà le germe d'une histoire qui nous mène jusqu'à nos jours mêmes. Euripide la conte d'abord. Mais ce n'est qu'un balbutiement, un barbare mélange de noble infortune et de ruse grotesque. Il faudra compter trente siècles pour parfaire la légende. Elle traverse un long sommeil, jusqu'à Racine qui la retrouve et s'intéresse à la vierge prisonnière. « Il n'y a pas de cinquième acte, » dit-il, et la laisse enfin. Au XVIIIe siècle, un tragédien qui avait de grands dons, Guymond de la Touche, ose prendre ce sujet que Racine a laissé et compose une *Iphigénie*. La force, non la ruse, amène le dénouement. L'œuvre est belle, elle a été jouée longtemps et pourrait l'être encore. Pourtant quelque génie lui manque. Or elle séduit Gluck. D'où vient Gluck ? L'Allemagne l'a nourri, l'Italie l'a instruit et lui a montré ce que peut ajouter au drame la beauté d'un chant mélodique. Sur le poème de Guymond de la Touche à peine modifié, sur des paroles et pour un public français, Gluck compose l'*Iphigénie en Tauride*, la plus parfaite de ses œuvres. Sommes-nous au terme ? Point encore. Ces coups d'épée qui terminent le drame en diminuent le sens. Il ne faut pas de sang autour d'Iphigénie. Racine l'avait compris, mais

[1] Voir, plus loin, notre *Editorial*.

n'avait pas trouvé le dénouement parfait. Voici Gœthe : il songe, il va trouver. Son Iphigénie est le fruit de son voyage italien. Tout ce qu'il y conçoit de sublime et de pur, comme l'abeille son miel à la ruche, il le porte à la vierge antique. A Bologne, il contemple longuement une Sainte Cécile de Raphael. « L'artiste, dit-il, lui a donné les traits d'une jeune fille robuste et ferme, sans froideur et sans rudesse. Je l'ai étudiée avec soin et je lui dirai en esprit mon Iphigénie. Je ne ferai rien dire à mon héroïne que cette sainte n'ait pu exprimer. » Le voici, le dénouement parfait : Iphigénie sera sauvée par la véracité. Enfin Gœthe écrit son poème. « Un très petit nombre de personnes, écrit M. Maurice Barrès [1] sont à un degré suffisant de culture pour ressentir, repenser l'esprit profond de cette tragédie qui est une pièce civilisatrice. » Les Parisiens n'ont pas oublié que Madame Caron, voici quelques vingt-cinq ans, chanta l'Iphigénie de Gluck. L'incomparable tragédienne ne fut jamais si grande. Elle était la Grecque et la racinienne, l'héroïne de Mademoiselle de Lespinasse et la vierge de Weimar... D'un tel souvenir nos esprits restent comblés. Nous le devons à tous : au génie français, à Gluck, à Gœthe... Que d'autres fassent le partage ! Mozart encore; il est d'Autriche. Mais *Don Juan? Don Juan* doit à l'Italie le chant, à l'Espagne la passion, à Molière l'allure ; *Don Juan* est d'Europe. Et les *Noces?* L'esprit, la grâce, la tendresse françaises y conduisent les propos et les actes ; mais quand la comtesse attend et chante sous les marronniers espagnols, sa mélodie lointaine semble émaner des forêts qui couvrent le Danube et le Rhin vers leur source. Ces merveilles, qui furent notre culture même, nous demande-t-on de les oublier aujourd'hui, de n'en espérer aucune renaissance ?

* * *

M. E. R. Curtius, qui était avant la guerre un des Allemands les mieux renseignés sur les choses de France, a récemment publié un important article sur l'état des

[1] *Le voyage de Sparte*, p. 150.

relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne. De cet article M. André Gide donne des extraits dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er novembre 1921.

L'aspect du problème intellectuel franco-allemand, aujourd'hui, n'a plus rien de commun avec ce qu'il était en 1914. La génération est éteinte qui aurait pu fournir les supports d'un nouveau lien organique entre les deux cultures. La génération nouvelle a de tout autres bases d'expérience. La jeunesse intellectuelle de l'Allemagne de 1921 n'apporte plus au problème des relations psychologiques avec la France l'intérêt vivant d'avant-guerre... La jeune Allemagne regarde vers l'est, tournant le dos à l'Occident. Ceci indique un revirement décisif. De tout temps, sortir de soi-même fut une des nécessités de l'esprit allemand, qui ne parvient à sa forme qu'après une fécondation venant d'ailleurs. Mais, là où cette tendance reste vivante, (c'est-à-dire là où elle n'est pas refoulée par un nationalisme de culture, pédant et vieilli) les esprits se tournent vers la Russie, et au-delà, vers les Indes et la Chine. Les sympathies que le bolchévisme rencontre auprès de notre jeunesse ne sont que l'indice extérieur de ce revirement. L'attitude qu'on a vis-à-vis du bolchévisme n'est pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est qu'il est l'expression d'un changement de direction de l'intelligence occidentale. A la suite de Descartes et de Voltaire, de l'affranchissement de la pensée tant en France qu'en Angleterre, de la Révolution française, toute émancipation intellectuelle, tout renouveau social semblait devoir venir de l'ouest. La France se sentait le porte-flambeau de l'Europe. Quand aujourd'hui elle continue à vouloir jouer ce rôle, elle ne trouve plus chez nous d'auditoire.

Ainsi, non seulement les pensées allemandes cessent de s'intéresser aux nôtres, mais elles sont attentives ailleurs ; des influences neuves s'exercent près de nous. Qu'est-ce donc que l'esprit allemand va chercher dans les Indes ? L'Allemagne, cette Inde de l'Europe panthéiste, absolutiste et mystique elle-même, ne va-t-elle pas s'enfoncer au plus inextricable de son rêve, en quelque abîme peut-être dont nous gagneront les vertiges ? Les alliances classiques de l'ancienne Allemagne ont produit Dürer et Leibnitz, Bach et Gœthe ; que produiront les alliances inconnues ? Prenons garde à un tel voisin ; ses pensées nous touchent autant que ses armées, et ce qui se fera sans nous sera sans doute fait contre nous. « Nuées, ces rêveries orientales ? écrit un observateur italien ; assurément, mais... ces Allemands ne sont pas de la race d'Antée. Pour recouvrer leur force, il leur faut toucher, non la terre, mais le ciel. Si j'étais un Français, je craindrais ces rêveries davantage que mille mitrailleuses

cachérs dans une cave[1].» J'ai été informé, voici près de deux ans, qu'un groupe de catholiques français examinait avec un groupe de catholiques allemands la possibilité de créer un organe où serait menée par une action commune la lutte contre la théosophie bolchévisante. Des obstacles matériels ont entravé cette tentative qui semblait bien dirigée. Sous toute forme, elle doit être reprise.

* * *

Elle se proposait à la fois d'étudier et de combattre. L'essentiel, c'est encore l'étude, et nous sommes à peine renseignés. Ce mouvement orientaliste, qu'est-ce donc ? Nous avons vu Rabindranath Tagore l'an dernier. Il est venu parler et causer dans une réunion où avaient été conviés une cinquantaine d'universitaires, d'intellectuels, de hauts fonctionnaires. Beaucoup de ceux qui me lisent l'ont aperçu, sans doute, et le revoient en me lisant comme en écrivant je le revois moi-même. Il a parcouru toute l'Europe, et sa figure ne s'oublie pas. Prestance, costume, beauté, en lui tout impose. C'est un Vinci à barbe blanche qui vient à nous, revêtu d'une robe de Mage. Le premier éblouissement passé, l'œil s'habitue et l'observation se précise. Ce n'est pas tout à fait un Vinci. Quelque mollesse nègre affadit la douceur, la majesté des traits. C'est un Jupiter métis. Mais enfin c'est un Jupiter, et la rencontre est assez rare. Tagore nous parla de l'Esprit de l'Orient qui est tout Esprit[2]. A l'Esprit il opposa la Machine, et l'Occident qui est tout Machine... Je force l'opposition, sans doute; Tagore n'omettait pas quelques nuances, et reconnaissait, quand on l'en priait, que l'Europe avait ses nobles traditions. Mais il fallait qu'on l'en priât. Dans le fond, c'était comme je vous dis, et sa parole étant prenante, sa personne étant splendide, on l'écoutait avec religion. Pour moi, je m'indignais.

[1] Leonello Vincenti, dans la revue *Trifalco*, novembre 1921, p. 73.

[2] Nous rappelons à nos lecteurs l'article de Tagore, *La religion de la forêt*, paru dans notre numéro de Septembre 1921. (N. D. L. R.)

Je me remémorais nos saints, nos héros, nos citoyens d'Europe ; je pensais à tant d'œuvres, de découvertes, à ces institutions que leur volonté a fondées, et je ne voyais pas que nous eussions à nous incliner devant l'Orient mystique et cruel, rêveur et pouilleux, toujours inopérant. Quand Tagore eut parlé ce fut un long murmure d'admiration soumise et d'approbation. Quelqu'un lui répondit pourtant. Un de nos excellents universitaires, l'helléniste Maurice Croiset, opposa aux prestiges du poète des paroles courtoises et fermes. Il rappela les données élémentaires que Tagore avait négligées et que ses auditeurs entraînés par sa voix semblaient avoir eux-même oubliées : à savoir, que l'Occident avait assuré, dans l'ordre de la politique, la liberté, l'égalité juridique des hommes ; et qu'il avait déterminé, dans l'ordre de la pensée, les méthodes du vrai. Le Droit et la Science, deux titres assez beaux. M. Maurice Croiset convenait d'ailleurs qu'il restait fort à faire. Je crois me souvenir qu'il conclut ainsi : « Nous le savons, rien ne s'achève que par l'amour. » Pour prononcer ce dernier très grand mot dont Tagore avait tant usé, notre helléniste parisien baissa légèrement la voix comme s'il fût un peu sorti des convenances. Je fus frappé par ce beau trait de décence intellectuelle. L'Oriental se drape dans son mysticisme comme dans une fastueuse étoffe. L'Occidental en a la pudeur. J'aurais souhaité qu'après notre universitaire, un ecclésiastique, un Calvet ou un Sertillanges fût venu opposer au Mage des paroles différentes. Pourtant M. Maurice Croiset avait dit l'essentiel[1]. Après cette courte réplique, la conversation s'engagea et il me parut que Tagore, à mesure qu'il parlait avec plus d'abandon, laissait davantage apparaître son fond irréductible, je veux dire sa race, sa patriotique douleur de la voir asservie, son désir de l'affranchir et de chasser ses oppresseurs. Je dirai même, nonobstant la douceur de son verbe, que le poète nous célait à peine la simplicité de sa haine et l'ardeur avec laquelle il attendait la catastrophe

[1] M. Pierre Hamp, présent à cette réunion, répondit à Tagore par écrit. Il lui adressa une lettre que je trouve publiée dans la *Revue hebdomadaire* du 8 octobre 1921 : « Vous haïssez le chemin de fer qui a dégradé les paysages de l'Inde, écrit-il. Une plus terrible dégradation que celle des paysages était celle des porteurs de fardeaux... »

de notre Europe. Il l'eût appelée, je pense, un châtiment. Les prophètes ont de ces nuances.

Peu de temps après, Tagore alla en Allemagne. Nous sûmes qu'il y recevait un accueil enthousiaste, qu'enthousiasmé lui-même, il déclarait son admiration pour le peuple allemand, le peuple idéaliste, le seul en Europe qui fût mûr pour la grande rénovation. Ces embrassements mutuels ne nous étonnèrent pas. Tagore est un vaincu, l'Allemagne une vaincue. L'idéalisme de Tagore recouvre un désir de vengeance, ce même désir dont l'Allemagne est tentée, rongée peut-être. En vérité, si l'Allemagne veut la ruine des nations occidentales victorieuses ; si elle veut compenser, faire oublier sa catastrophe, par l'éclat d'une catastrophe universelle, il est naturel qu'elle aille chercher des armes, des dissolvants spirituels, chez les ennemis de l'occident, les Asiatiques. Ces gens-là nous haïssent, et leur haine clairvoyante nous a si bien compris ! Notre force, ils le savent, nous vient de nos mœurs civiques et de nos institutions juridiques. Ils cherchent, par un double effort, à les imiter chez eux, chez nous à les dissoudre. Si nous voulons travailler à restaurer quelque culture, quelque harmonie européennes, méfions-nous des Asiatiques. Leur conseil ne nous vaudra rien. Si, au contraire notre dessein est de trahir l'Europe, de la laisser tomber... Tel ne doit pas être, tel ne peut être le dessein de la France.

* * *

Alors M. Curtius nous reproche notre silence. Où prendre conseil ? dit-il. La France n'en donne aucun.

> L'Allemagne a cessé de regarder du côté de la France, avec l'intérêt de celui qui attend quelque chose. Pour qu'elle dirige à nouveau ses yeux vers elle, il faudrait qu'une personnalité éclatante y parût, témoignant que les vieilles traditions de la France aussi bien que son intarissable vitalité, ont encore de quoi fournir de nouveaux aliments au monde, qu'elle est capable de franchir les frontières de l'auto-dissection artistique et de la contraction nationaliste, pour porter une parole de vie spirituelle dans le concile européen interrompu.

Je trouve M. Curtius, et avec lui ces jeunes Allemands dont il se fait le porte-paroles, prompts à se détourner.

En 1913, il admirait le jaillissement de la sève française, il écrivait de belles études que nous lui savons gré d'avoir publiées non modifiées en 1920. En cinq ans la race a-t-elle changé ? Une épreuve, supportée avec courage, terminée avec éclat, l'aura-t-elle épuisée ? Il n'y a pas apparence. « Peut-être que la France éternelle, la grande semeuse qui a épuisé la graine de son tablier, se tient en ce moment contre terre, pour écouter... » Ce ne sont pas là paroles d'un Français enivré de sa race ; un Italien, Gabriel d'Annunzio, les a trouvées. Je l'écoute et le cite. Je ne méconnais pas les hésitations de notre travail. Ne les ai-je pas assez montrées dans ma précédente lettre ? Qui s'en étonnerait, devant de tels problèmes, après un tel massacre ? La guerre prend les meilleurs. Péguy est mort, morte avec lui la jeunesse inconnue destinée à nous suivre. Le roman qui cette année nous manque, Alain Fournier l'aurait trouvé ; le poème, Lionel des Rieux, Jean-Marc Bernard ou Drouot ; le conseil, c'est Péguy, ou Clermont ou Thierry... Presque personne, derrière nous, n'a trente ans. Ce n'est peut-être pas notre faute. La perte est immense ; un siècle n'a de pensée que par les quatre ou cinq cerveaux qui les lui trouvent. Qu'un accident, vers 1800, supprime Joseph de Maistre et Chateaubriand ; le dix-neuvième siècle naissant est sans voix. Qu'un accident, vers 1900, supprime Maurras et Péguy ; l'avant-guerre est sans voix, un piétinement obscur, une inquiétude injurieuse, remplacent la pensée. Ces moments de piétinement, il faut les traverser sans se laisser tenter par le premier feu qui brille au loin. Le souvenir de ce que nous sommes nous interdit le doute. Je me rappelle les fortes paroles qu'écrivit jadis notre vieux maître Georges Sorel :

> L'heure présente n'est pas favorable à l'idée de grandeur ; mais d'autres temps viendront ; l'histoire nous apprend que la grandeur ne saurait faire indéfiniment défaut à cette partie de l'humanité qui possède les incomparables trésors de la culture classique et de la tradition chrétienne. En attendant les jours du réveil, les hommes avertis doivent travailler à s'éclairer, à discipliner leur esprit et à cultiver les forces les plus nobles de leur âme, sans se préoccuper de ce que la médiocrité démocratique pourra penser d'eux [1].

[1] *Les Illusions du progrès*, 2e édit., p. 335.

* * *

Sommes-nous d'ailleurs si démunis, et l'heure est-elle si stérile ? Les extravagances dont je parlais dans ma précédente lettre semblent s'apaiser. Nos dadaïstes se défendent d'avoir été sérieux ; on s'en doutait. Nos cubistes ne se vendent plus, c'est un grand point, car les tristes audaces de ces novateurs n'étaient pas tant puériles que calculées pour l'acheteur snob et balourd [1]. A l'Hôtel Drouot, les cours s'effondrent et les mercantis dont c'est l'affaire doivent cesser leur bluff. En même temps une exposition exquise de Maurice Denis, rue Royale, chez Druet, quelques beaux Roussel chez Bernheim, nous rappellent qu'on sait toujours peindre chez nous et composer une toile. Les amusements d'un Pierre Benoit ne sont pas tant à dédaigner peut-être. J'imagine le bien que ferait à l'Europe un nouveau Walter Scott, un nouveau Dumas, rassemblant autour de ses livres notre communauté rompue, comme un vieillard abondant en récits rassemble autour de ses genoux les têtes blondes et brunes des enfants. Pierre Benoit est-il cet homme-là ? A vrai dire, j'en doute. Mais il a le don, et si la France manifeste encore son vieux don de conteuse d'histoires, il faut l'écrire à son actif.

Ce n'est là que jeu, je me hâte d'en convenir, je passe. Que nous faut-il enfin ? Un grand mouvement, une grande idée ? Ce n'est pas sûr. Nous sommes des convalescents, notre régime doit être mesuré sur nos forces. Il faut que nos esprits se réaccoutument à l'univers qui les encadre, qu'ils se reprennent à considérer les choses dans leur diversité, dans leur véracité, et, les considérant ainsi, à les aimer. « Un esprit que la guerre aura libéré de l'internationalisme

[1] De même pour nos dadaïstes. Ils me manifestent à nouveau leur existence par l'envoi d'un catalogue funambulesque. A la fin tout s'éclaire : « édition de luxe in-4° écu (20×26) tirage limité à 150 exemplaires sur vélin de cave pur chiffon d'Italie numérotés de 1 à 150 et signés par les auteurs, prix 60 fr. (l'exemplaire n° 1 accompagné du manuscrit et de deux dessins originaux de Arp · 650 fr.). » O l'irréprochable syntaxe, le clair français ! Ces jeunes messieurs ne sont pas des rêveurs. Nous les verrons finir, si Dieu nous prête vie, les uns en Correctionnelle et les autres à l'Académie française.

de la paix, écrit très heureusement M. A. Thibaudet[1], aura chance de rendre des services précieux s'il demande à la paix de le libérer du nationalisme de la guerre. » Mais j'y pense : n'avons-nous pas deux jeunes maîtres, deux esprits aussi fermes qu'ouverts, et qui nous donnent aujourd'hui même l'exemple de ce grand art salutaire d'observer, de comprendre et d'aimer ?

C'est les Tharaud que je veux dire. « Quand j'ouvre les yeux », disait Gœthe, « je vois tout ce qu'il y a à voir. » Quand les Tharaud ouvrent les yeux, quand leur double regard se pose sur quelque coin de terre et d'humanité, ils voient beaucoup, beaucoup de choses. J'adresserai une critique à M. Curtius au sujet de son ancien livre. Pourquoi, de cette nouvelle France qu'il étudiait, avait-il excepté les Tharaud ? Il avait été sensible à un Suarès, à un Claudel, à un Péguy, à un Rolland. Je ne méconnais pas le caractère, la puissance de ces écrivains. Mais les Tharaud qui, au contraire d'eux, n'emploient jamais le verbe prophétique, qui n'appuient presque jamais sur les grosses pédales, ont-ils moins de caractère, moins de puissance ? Voyageurs, conteurs, contemplateurs, les Tharaud sont des prosateurs classiques. A qui l'humanité est-elle surtout redevable, à ses prophètes ou à ses contemplateurs ? à Savonarole ou au Vinci ? à Calvin ou à Montaigne ? à Fichte ou à Goethe ? S'il faut choisir, je me porterai tout entier du côté des contemplateurs. Ou bien disons, si vous voulez, que c'est selon les circonstances et les siècles. Je dirai donc : au moment où nous sommes, je me décide tout entier pour la race des contemplateurs. De cette race sont les Tharaud. Depuis qu'ils ont les yeux ouverts, ils regardent, s'intéressent, et, qu'ils en soient remerciés ! ils s'amusent. Pendant la guerre même, ils ont su contempler. Leur court volume intitulé *Une relève* est écrit avec un esprit si calme, une si humaine perfection, sous le feu, sous les obus, que je n'imagine pas pour nos temps un exemple meilleur. *Marrakech ou les grands Chefs du Sud* est de même tenue. Français, Arabes, Berbères, alliés ou ennemis,

[1] *Opinion*, 13 août 1921.

passent tour à tour sous ce même regard, qui se pose si droit, qui va si avant, qui pénètre toute chose comme un rayon du matin ou du soir, horizontal, bannissant l'ombre. Au sortir des polémiques où s'asservissent nos esprits, pour nous, les Tharaud sont des libérateurs. Souhaitons que s'accroisse le nombre de ceux qui les lisent !

S'il est des écrivains que n'affecte pas cette *contraction nationaliste* que M. Curtius nous reproche, c'est eux. Ils ont l'Europe et le monde entier pour théâtre. Leurs trois études sur l'Europe Orientale : L'*Ombre de la Croix*, *Un Royaume de Dieu*, *Quand Israël fut Roi*, sont des livres que tout lettré d'Europe doit connaître. On me dit que les jeunes romanciers d'Allemagne sont très soucieux de technique. Voilà des techniciens qu'ils devront étudier. Mais ce n'est là qu'un point de vue parmi beaucoup d'autres, et c'est celui qui importe le moins.

* * *

Je continuerais volontiers cette recherche de nos ressources. Il serait bien juste que je l'entreprenne, après ce dur tableau de nos hésitations et de nos pénuries où je me suis attardé l'autre jour. Je parlerais d'un Elie Faure, auquel il me semble qu'un public allemand pourrait s'intéresser, et qui est l'un des courageux de notre temps ; je ne négligerais pas de saluer les hautes maîtrises, une Noailles, un Bourdelle, qui nous sont de si grand'aide en ce difficile passage. J'aurai beau faire, je n'éluderai pas la tristesse qui nous vient du fait même : la décimation des jeunes. La tragique infanterie a reçu les poètes avec les paysans ; les jeunes paysans et les jeunes poètes ont été décimés. Pourtant, là même, parmi les survivants, des voix s'élèvent ; en octobre je les nommai déjà. Il en est d'autres, on aimerait à les deviner, à deviner à travers eux la voie qui s'ouvrira demain. Savons-nous d'où viendra quelque nouveau lyrisme ? Le sport occupe ces jeunes têtes. Elles s'inquiètent de trouver dans les jeux populaires, dans le grand spectacle

d'une partie de football, des éléments de renaissance : « Sous l'ancien pavillon du ciel, au milieu du cercle de vingt mille camarades, quinze jeunes hommes avec quinze jeunes hommes ressuscitent la guerre, le jeu éternel, » écrit Pierre Drieu La Rochelle en un curieux récit [1] ; et son ami Jean Bernier : « Qui sculptera le groupe de la *mêlée*, des seize avants de rugby affrontés huit par huit ? Qui coulera dans le bronze cette tresse de torses ? — qui chantera les affres de la *mêlée à cinq*, ces Thermopyles, ce Verdun d'une équipe ? Et qui détaillera les transes du « calicot » de dix-huit ans, équipier troisième de quelque petit club, claquant des dents lors du coup d'envoi du match international quand quarante mille spectateurs n'ont plus qu'une seule âme ? » (M. Jean Bernier, quand nous donnerez-vous cet écrit sur le sport que vous nous avez promis et que nous attendons ?) Je pourrais vous parler encore de la revue *Le Producteur*, des intéressantes recherches qu'on y fait sur les assainissements, les ennoblissements du vieux capitalisme... Pistes entrevues dans l'ombre ! Il en est d'autres. Mais ce n'est pas encore le jour de les suivre.

Je viens de relire le texte de M. E. R. Curtius, et je crains qu'un malentendu radical, en quelque sorte préalable, ne s'élève entre ces lecteurs allemands dont il se fait le porte-parole, entre lui-même et tous ces Français d'aujourd'hui. Voici ce qu'il écrit au sujet de la première partie du livre de M. Barbusse : *La lueur dans l'ombre* [2]. Cette première partie est intitulée : *La fin d'un monde.*

[1] *Etat-civil*, dans les *Ecrits nouveaux*, novembre 1921.

[2] M. Curtius est sévère pour la deuxième partie de ce même livre : « Ici règne le doctrinarisme rationaliste le plus enfantin... » Et il ajoute ces fortes considérations : « Certes il est désirable et beau de jeter des ponts par-dessus les abîmes des haines nationales et de préparer les voies d'une réconciliation européenne. Mais si cela n'est possible qu'au prix du sacrifice de toutes les profondeurs et de tous les sommets de l'âme, et à la condition d'accepter les doctrines insipides de quelque association de libres-penseurs — alors plutôt y renoncer, et nous tenir à l'écart d'une activité qui doit commencer par un *sacrifizio dell'intelletto;* nous ne devons pas acheter la défaite du nationalisme au prix d'une domestication de l'esprit. Tendons-y, mais par d'autres chemins. — Nous ne voulons pas, nous ne devons pas nous laisser acculer à l'alternative du nationalisme et de l'internationalisme. Tant que cette alternative pernicieuse et trompeuse ne sera pas écartée, tout effort d'apporter clarté et assainissement dans les rapports intellectuels franco-allemands fera faillite. Tant qu'elle ne sera pas dépassée, nous resterons à un point mort — tant que nous n'aurons le choix qu'entre un étroit repliement sur nous-mêmes, et d'indignes concessions. »

« Les aperçus m'en paraissent particulièrement importants en ce qu'ils constituent un des très rares documents français où, né de la situation française, soit exprimé le sentiment apocalyptique de se trouver à l'un des grands tournants de l'histoire du monde, sentiment qui domine aujourd'hui la pensée allemande — et en dehors duquel une explication franco-allemande concernant les problèmes centraux de la vie nous paraît impossible. »

Voilà une indication qui mérite de retenir notre attention. Je crois que M. Curtius nous découvre ici l'un de ces sentiments fondamentaux qui, venant à dominer un peuple, déterminent chacune de ses pensées et limitent ses horizons même. C'est faute de bien connaître ces sentiments-là que si souvent, de peuple à peuple, on cause en vain. Voici donc comme les choses sont : l'Allemagne est obsédée par le sentiment de son désastre ; une sorte d'attente apocalyptique, où il entre de la crainte en même temps que du rêve, l'occupe tout entière, et ce qui ne la confirme pas dans cette attente, elle le rejette comme inexistant. Qui ne comprendrait le désespoir de cette race puissante qui semble destinée par quelque loi tragique à ne jamais connaître que les courtes ivresses de la richesse et de la gloire, puis les profonds écroulements ? Au moyen-âge, l'Allemagne a conçu, produit l'étonnante construction impériale, et cette construction s'est défaite dans des puérilités, elle s'est abîmée. Au XIXe siècle, l'Allemagne a conçu, produit, la monarchie prusso-germanique, la plus étonnante machine créatrice et destructrice que le monde ait jamais connue, et cette machine aujourd'hui n'est que débris. Le *dämmerung* wagnérien est-il le terme nécessaire de toute tentative allemande ?

Notre France est si différemment destinée ! Depuis vingt siècles elle existe, elle a même corps et même âme ; Telle César la trouva, telle nous la retrouvons ; depuis dix siècles elle poursuit, elle achève, nonobstant les épreuves, un constant travail d'ordre et d'intégration. Sa Révolution même, si formidable, n'a été que partiellement révolutionnaire. Le vieil Etat est devenu la chose des bourgeois, et les bourgeois ont continué la tâche des rois. Ce vieux peuple vient de sauver, et à quel prix ! la dignité de ses foyers discrets, maisonnettes dans les bourgs, toitures basses dans les domaines ; il ne va pas s'abandonner après

s'être sauvé. Le monde croule, lui dit-on. Quel monde ? Celui du grand capitalisme ? Si d'aventure il en était ainsi, la France vous pourrait répondre qu'elle n'est pas de ce monde-là. Elle est plus ancienne, plus solide ; artisane, paysanne, elle a des racines antiques d'où elle tire sa force aux temps mêmes où nous sommes. Voici venir, lui dit-on, un grand tournant du monde... Que signifie cette vague image ? Depuis que le monde est monde, le monde tourne, et les éphémères qu'il porte tournent avec lui sur sa face tournante. D'ailleurs si le véhicule qui nous entraîne tourne un peu vite dans la nuit, n'observons-nous pas qu'un utile instinct nous rejette un peu en arrière, du côté du pivot ? C'est donc ainsi : la France est au pivot. Voilà ce que voulait exprimer, sans doute, l'attentif et sagace Emile Clermont lorsqu'il notait dans ses carnets de tranchée : « On dit trop : nous bâtissons une maison nouvelle... Pour ceux qui réfléchissent, est-ce une France nouvelle, une base nouvelle de la culture, de l'instruction, de la philosophie qu'il faut trouver ? Il y aurait plus de grandeur malgré les apparences, à revenir simplement aux choses interrompues. » Je m'arrête sur cette parole, si sérieuse, si française. Le nom dont elle est signée nous assure qu'aucune étroitesse ne diminue sa portée. *Les choses interrompues*, c'est beaucoup dire : un si grand travail, et tant d'intentions ! L'équilibre français ne signifie nullement un dessèchement du cœur français, une immobilisation de l'esprit français. Il signifie simplement que la France est une nation qui a des bases. L'Allemagne en a-t-elle ? Je ne voudrais pas décider là-dessus, mais j'écoute les curieuses réflexions que nous propose un Allemand même, M. Otto Flake : « Il existe une différence, écrit-il, entre la situation de l'Allemagne et celle de la France au lendemain de sa défaite de 1871. L'esprit français pouvait puiser dans une tradition des expériences si intenses qu'il n'avait pas besoin de se chercher, mais seulement de se trouver ; je veux parler de son passé catholique dont l'importance est telle que je renonce à en donner ici une simple esquisse. Voilà pourquoi le chemin de Barrès avec ses quatre ou cinq étapes pouvait constituer une unité si ferme, si logique et si disciplinée, alors que nous-mêmes, à cause

du plus grand de nos malheurs nationaux, la Réformation, cette œuvre imparfaite, nous ne savons sur quoi nous appuyer dans le passé. Il est vrai que cela peut devenir un bonheur : pour nous il n'y a pas de retour en arrière, il nous faut aller en avant vers l'inconnu. Ni Luther, ni Fichte, ni Hegel ne peuvent nous aider, pas plus que le Père universel Wotan, dont le souvenir hante les têtes de Cimbres du Parti royaliste bavarois, car Wotan est le patron de l'Einwohnerwehr. Ce qui seul peut nous aider, c'est l'énergie dont nous manquons, c'est la spiritualité dont nous manquons, c'est le courage et la volonté du nouveau encore sans nom, dont nous manquons également.»

Voilà de graves aveux. Rompue dans son présent, rompue dans son passé, l'Allemagne ne sait aujourd'hui que prononcer un pathétique : *was nun ?* et elle s'étonne, et volontiers elle nous taxerait d'inintelligence parce que nous ne le prononçons pas avec elle. Qu'elle le sache une fois pour toute : si elle est en quête d'apocalypses, qu'elle n'attende rien de la France, qu'elle aille seule au bout des catastrophes ! Mais est-il concevable qu'elle soit tout entière ainsi disposée ? Cette bourgeoisie rhénane, de qui naquit un Gœthe (à chaque détour de notre pensée ce nom revient comme un signe nécessaire), qu'est-elle devenue ? N'a-t-elle pas ses sages désirs, qui la ramèneraient vers nous, ou pour mieux dire, car il importe de ne pas introduire ici la moindre trace d'infatuation nationaliste, qui la ramèneraient vers ces traditions occidentales où la part de la France est si grande ? Telle est la direction où il me semble qu'on peut entrevoir quelque rencontre, quelque échange entre des esprits de France et des esprits d'Allemagne. Mais il ne s'agit aujourd'hui que d'entrevoir, d'explorer, que de reconnaître d'abord les dispositions profondes, et de favoriser par nos explorations mêmes la venue de jours moins amers.

Daniel HALÉVY.

ITALIE

La Conversion de Papini

Rome.

Un étranger qui reviendrait en Italie cette année, après en avoir été absent pendant toute la durée de la guerre, trouverait Papini transformé. Il l'aurait laissé futuriste, révolutionnaire, antichrétien et chauvin. Il le retrouverait catholique, homme d'ordre, repenti de la guerre et atteint de la nostalgie du passé. Au lieu de la *Lacerba* excommuniée, il trouverait dans les mains de tous son *Histoire du Christ.* Il se demanderait comment tout cela a pu arriver, quelle est la valeur spirituelle de cette crise et quel peut bien être ce livre dont trois éditions — à vingt mille exemplaires chacune ! — se sont enlevées en peu de mois, ce livre dont parlent les prêtres dans les villages, les belles dames dans les salons, et les professeurs dans les universités populaires. Ce livre qui a été proposé pour le prix Nobel et que des éditeurs font traduire dans toutes les langues. La conversion de Papini est sur les lèvres de tous. Comme le néophyte n'a pas jugé à propos de parler et qu'il n'y a pas, dans son ouvrage, une seule allusion aux raisons de sa foi, il faut s'efforcer de deviner dans ses écrits, sinon la formation mystérieuse de ce nouvel esprit, tout au moins ses étapes principales. Ce qui permettra également d'évaluer sa signification sociale, les raisons de son succès, et peut-être d'ouvrir quelques aperçus sur l'œuvre d'art elle-même.

I

En 1914, Papini était futuriste. Déjà à contre-cœur, d'ailleurs. Il était entré dans ce mouvement avec ingénuité, séduit par l'esprit novateur et impétueux de ces jeunes gens. Lui qui avait eu une enfance morose et une jeunesse

livresque, il trouvait là une sorte de rajeunissement, une voie ouverte à son désir de liberté absolue.

Vu de loin, le futurisme paraissait bien fait pour l'attirer. Quand il fut dans le mouvement, quand il le vit de près, il s'aperçut de quelques-uns de ses défauts : manque de liberté, tendance à la petite coterie, certaine étroitesse d'esprit, germes de religiosité, défaut de sens critique.

Quand éclata la guerre, le procès critique du futurisme, chez Papini, était déjà fait. Accoutumé à être un enfant terrible en toutes choses, il n'avait pas su, même au milieu des futuristes, taire certaines vérités, ce qui lui avait attiré les remontrances du pape Marinetti et de Boccioni, son cardinal inquisiteur. Sa sortie du futurisme était inévitable et la guerre ne lui en fournit que l'occasion. Aussi le numéro du 15 août 1914 de la *Lacerba* changeait-il non seulement la couleur de sa couverture mais encore celle de son programme. Laissant là toute espèce de littérature, cette revue se consacrait toute à la politique. On n'y parlait plus en liberté, les articles étaient censurés. Du futurisme plus un mot. Fini des collaborateurs futuristes !

Cet épisode dépeint bien Papini : il est un homme qui souffre d'un manque de foi et de réalité. Désireux de croire et d'agir, il lui arrive, quand il atteint et la foi et la réalité, ce qui survient à l'enfant qui s'attend à trouver rose le nuage irisé par les reflets du soleil, alors que tout, derrière ce nuage, est gris et humide. Le futurisme, Papini le trouve gris et humide, ce futurisme que de loin il avait vu en rose. D'un bond, Papini saisit la nouveauté et croit l'avoir conquise pour toujours, ignorant que c'est précisément à l'heure de la conquête que les difficultés commencent. Il se fatigue. En Toscane, on dit de l'oiseau qui ne veut plus couver : « Il s'est dégoûté ». Papini, lui aussi, se dégoûte facilement et laisse là le nid avec les œufs refroidis.

II

Nouvel enthousiasme de Papini pour la guerre. Reconnaissons-lui le mérite d'avoir eu tout de suite et dès le début une opinion arrêtée et précise. Dans son esprit

(et cela aussi est caractéristique), aucune hésitation, nulle tergiversation. Les vérités nouvelles, tout d'une pièce, entrent en lui, le pénètrent. D'un coup, celles d'antan sont effacées, sans laisser de trace.

Aux premiers jours d'août 1914, alors que le neutralisme semblait déjà une audace extrême, Papini donc se déclare pour la guerre. Il ne la veut pas seulement avec l'Autriche, mais encore et surtout avec l'Allemagne. L'on retrouve dans ses premiers articles tous les arguments prodigués si abondamment, plus tard, par les journaux interventionistes. Son intention marche de pair avec sa soif de rapidité. Il veut la guerre, tout de suite. Il est impatient et simplificateur à la fois.

Il n'a de vraiment original que ce sentiment de pessimisme — que nul n'osera traduire après lui —, cette joie du massacre et des carnages, cette satisfaction à voir la brutalité rétablir son règne sur la terre. Car Papini — et voici une autre de ses caractéristiques — est pessimiste. Jamais il n'a aimé les hommes. « Celui qui hait l'humanité, écrivait-il le 1er octobre 1914, trouve en ces temps-ci le bonheur suprême... Nous sommes trop... Dans les milliers de cadavres figés par la mort et que ne distingue plus que la couleur des uniformes, combien y en a-t-il, je ne dis pas à pleurer, mais à regretter ?.... La péroraison, ce sont les larmes des mères. Je ne les leur reproche point. Mais à quoi peuvent servir les mères, après un certain âge, sinon à pleurer ? » Voilà son unique article non politique, dans lequel la guerre est considérée au seul point de vue humain ou, si vous préférez, inhumain.

III

Enfin la guerre s'impose aussi à l'Italie. Inutile de dire que ce fut, pour Papini, une désillusion de plus. Après les premiers succès vient la guerre de tranchée. Ce sont les nouvelles énervantes, toujours identiques, les offensives sans résultat, le désappointement général, les erreurs des militaires et des diplomates. Fort probablement Papini s'attendait à une guerre brève, toute de mouvement. Il

trouve celle-ci longue, toute de position, celle précisément qui ne convenait point à son caractère.

Mais ce qui le déprima le plus, peut-être, ce fut de se trouver isolé du front, de l'action. Son état physique ne lui permettait pas d'être un combattant. Ses jeunes amis étaient tous au front. Les plus âgés avaient trouvé de quoi s'occuper. Papini, lui, ne pouvait qu'écrire des articles pour les journaux. Sa collaboration au *Resto del Carlino*, de 1915 à 1918, témoigne de son impatience croissante, du travail critique qui s'opère dans son esprit. Voici ses thèmes : on s'habitue à la guerre comme à la paix ; les députés sont des imbéciles ; la diplomatie bâille ; Cadorna piétine sur place ; les Triestins ne me plaisent pas ; les soldats en permission en racontent de raides ; Bonaparte agirait autrement ; on ne dit pas la vérité ; on ne saurait se fier à la Roumanie ; que le Portugal envoie des hommes au front et non des discours ; Sonnino est un humoriste ; les chicanes de la censure ; l'Angleterre est trop lente et peu intelligente ; Boselli est trop vieux ; un peu plus de génie ne ferait pas de mal, chez nos chefs ; il y a trop d'alliés, un seul suffirait, à condition d'être fort....

Tous ces articles renferment des choses vraies. On pourrait même dire qu'elles y abondent. Mais on y lit la désillusion croissante, la fatigue de la guerre et l'impatience de la voir terminée. Par ci par là, un peu de rancœur, à peine voilée, pour obéir aux nécessités de l'heure. Ce n'est pas sans motif que ces articles ont fini par paraître défaitistes. Ils ne l'étaient point, dans l'intention de Papini. Cela se comprend. Ils étaient défaitistes parce qu'ils émanaient d'un esprit tout à coup fatigué de la guerre, à peine était-elle commencée. Cet esprit, en effet, n'avait pu s'adapter. Il demeurait lointain.

Les meilleurs articles de Papini, dans cette période grise, sont ceux qui traitent de la littérature et de la poésie : tantôt essais étranges, tantôt subtiles critiques, tantôt évocations émues d'amis disparus, tantôt proses lyriques pleines de liberté et de mouvement. L'Arioste, Govoni, Cavour, Sem Benelli, Soffici, Maeterlinck, Bertacchi, Ungaretti, Invernizio, Boine : ou sent là, en formation, un Papini qui ne se trouve plus à son aise dans son propre

camp et qui, finalement, parle de littérature. Quand Boine meurt — de maladie et non sur les champs de bataille — un grand soupir s'exhale du cœur du poète : « Il n'est pas mort à la guerre, ni pour la guerre. N'est-il donc permis de ne mourir qu'ainsi ? Et si cet ami ne fut pas soldat, sans qu'il y ait eu de sa faute, aurai-je honte à le saluer ? Il y a d'autres guerres, bonnes gens, loin de celle que l'on fait là-bas. Des guerres sans triomphes et sans faisceaux. Et l'on y meurt aussi. Elles n'auront jamais de fin, n'ayant jamais eu de commencement. Elles existent, en effet, depuis que l'homme, pour la première fois, a pensé.... »

Papini, on le voit, est ravi de pouvoir ici ne pas parler de la guerre, d'affirmer qu'au delà il existe autre chose. Ce qui est toujours vivant, pour lui, c'est le culte de l'intelligence et de l'art. La guerre, déjà, a passé au second plan. Elle est trop longue, cette parenthèse, on sent le besoin qu'elle se ferme. Dès lors, on s'achemine tout naturellement vers ceux qui, dit-on, veulent la paix.

IV

C'est en 1919, quand le *Tempo* fut fondé à Rome, par Philippe Naldi, que survint le rapprochement avec ceux qui voulaient la paix et qui étaient accusés de la vouloir à tout prix, de ne point souhaiter l'absolue défaite de l'Allemagne et de désirer le retour de Giolitti.

Papini, dès le début, occupa dans ce journal un poste de premier ordre, une situation de premier plan : bersaglier dans les polémiques, artilleur dans ses articles de fond. Il s'enthousiasme pour la paix comme il s'était enflammé pour la guerre. Il se prend à croire à la vie politique. Dans le premier numéro du *Tempo*, l'article avec lequel il inaugure sa collaboration, disait, après avoir décrit la sénilité des hommes politiques italiens : « Il y a d'autres hommes, bien intentionnés et discrètement préparés à la tâche. Ce sont des hommes de trente à quarante ans, qui n'ont pas usé leurs semelles dans les corridors et les salles d'attente. Ils ont, du monde, une idée qui va au delà des frontières... Ces gens sont prêts à assumer leur

part du labeur prochain de la reconstitution nationale. » L'article est intitulé : *Nous aussi nous sommes là.* On ne pouvait confesser plus ouvertement de nouveaux espoirs. La guerre était devenue triste et pleine d'erreurs ; l'après-guerre s'ouvrirait pleine de promesses pour la nouvelle génération. Papini entre résolument dans la nouvelle voie du journalisme de la capitale. De concert avec Naldi, il machine un grand plan de politique internationale et nationale. Naldi, directeur du *Tempo*, est un type à la Balzac. De vaste intelligence, plein d'idées, Mécène généreux, il a des relations internationales. Entre Papini et lui, ils éditent un opuscule qui prophétise une Europe répartie entre deux ou trois Super-Etats et animée par les luttes des grandes fédérations de syndicats.

Ici encore apparaît une des caractéristiques de Papini. Faire grand ! (N'avait-il pas, à dix ans, entrepris une grande Encyclopédie qui devait résumer toutes les encyclopédies du monde !) Mais ces projets grandioses s'évanouirent bientôt. Nous ne savons pourquoi. Il est facile de le deviner cependant : la politique et le journalisme romains devaient bien vite doucher l'enthousiasme et rapetisser les songes de grandeur. Les espérances vinrent se briser sur les écueils si traîtres de la vie quotidienne. Papini ne tint pas six mois au travail régulier de la rédaction : un autre nuage rose se révélait gris et humide.

V

Peu de temps après, c'était la victoire et la paix. Elles ne firent qu'accroître les désillusions ; nous en fûmes tous les victimes. Elles devaient être plus profondes chez Papini, qui s'illusionnait plus facilement. Il avait cru à Wilson et Wilson manquait à ses promesses. Il n'avait point cru à l'influence moralisatrice de la guerre, certes. Mais ce qui survint après lui semble dépasser encore ses prévisions les plus pessimistes. En haut, des profiteurs de guerre et des rhéteurs, en bas une tourbe excitée d'appétits sensuels. Cette dernière désillusion fut peut-être la plus grave. Papini avait toujours eu une grande admiration pour la

Russie, une sorte d'attente mystique de quelque chose que ce peuple devait donner; il croyait à Dostoiewski et à son messianisme slave. Le peuple russe, après avoir passé par bien des abjections, apporterait aux hommes une révélation. La désillusion qu'il éprouva du bolchévisme, qui exalte uniquement des valeurs matérielles, a dû être grande. 1919, année de troubles populaires, a dû lui être douloureuse. « En 1914, les peuples civilisés, fatigués de se haïr commencèrent à se massacrer hors de chez eux ; aujourd'hui ils commencent à s'entretuer en famille. Il n'y a pas assez de morts pour rassasier leur faim, pas assez de mensonges pour calmer leurs inquiétudes.» Voilà ce qu'il écrivait, découragé, à la fin de 1919. Ouvertement et pour la première fois il invoquait l'Evangile, vers lequel il fallait se tourner « nécessairement, si nous ne voulons pas périr dans les tortures de l'ultime désespoir. » De fait, à ce moment, tout en Italie semblait mis en question : la patrie, l'ordre public, la richesse, la vie, on ne pouvait penser à l'avenir, on n'osait travailler pour le lendemain. La terre tremblait.

VI

Le premier appel de Papini au christianisme est chrétien et non point catholique; il est humain et non transcendant ; il est avant tout social et je dirai même hygiénique plutôt que religieux. A plusieurs reprises, dans ses articles de 1917 et de 1918, il s'était pris à dire que la guerre ne serait point survenue, s'il y avait eu dans le monde un peu de christianisme, un peu de foi. C'était là une idée qui devait le préoccuper beaucoup, à voir l'insistance avec laquelle il y revient. Mais elle n'avait qu'un caractère purement humanitaire, intellectuel. Il s'agissait d'un malentendu. Il fallait renier les valeurs « créées au cours des derniers siècles, les valeurs de la Renaissance, celles de la Réforme, de la Révolution, industrielle ou prolétarienne », celles « qui ont conduit à la guerre, qui font de celle-ci une inéluctable conséquence, celles qui conduisent à toutes les catastrophes, à toutes les destructions, aux révolutions ». En d'autres termes : « nous avons remplacé la qualité par

la quantité, mis la Matière au-dessus de l'Esprit, l'extérieur au-dessus de l'intérieur. Nous sommes atteints de la manie de dominer et l'humilité a disparu ; et la manie de la richesse nous détourne d'accepter avec contentement la pauvreté. La hantise mensongère de la culture nous a détournés du perfectionnement moral et de la sainteté. Nous avons fait fausse route. La preuve : de sont les massacres d'hier et le désespoir d'aujourd'hui. Apprenons à nouveau la foi. Repentons-nous. Vivons selon l'Evangile ! »

Cet appel est du 30 novembre 1919.

VII

1920 est pour Papini l'année du silence, de la conversion et du travail. Il n'écrit pas d'articles pour les journaux. Il se retire à Bulciano où il a une petite villa très solitaire, aux flancs de la Verna franciscaine, près du village de Calprete, patrie de Michel-Ange, au pied des monts qui voient naître le Tovere, où la Toscane cesse pour faire place à l'Ombrie et aux Marches. Au centre de l'Italie.

Il n'a pas laissé de commentaires de sa conversion au catholicisme. Nous disons à dessein conversion — encore que Papini, lui, parle de retour — parce que cet homme n'a jamais été croyant, même comme adolescent. Double conversion : à l'Evangile, d'abord, puis passage d'un Evangile purement humain, d'utilité sociale et pratique, au catholicisme proprement dit. Au début de 1921 certains « prêches » et invocations, d'accent chrétien, des prophéties sur un ton d'admonestation, n'étaient pas loin de ce catholicisme-là. C'étaient des fragments de l'*Histoire du Christ* que l'on savait en préparation. Et cela fait comprendre tout à coup à ceux qui s'entendent à interpréter la conversion de Papini comme une conversion d'idées, mais point une conversion de style. Conversion de croyance, elle n'est point d'essence spirituelle. Papini, simplement, court vers les roses d'une nouvelle illusion; c'est, chez lui, une nouvelle tentative d'atteindre une foi ou la réalité. Rien n'est changé au point de vue littéraire. Chose bizarre, en vérité, que de voir le public étranger apprendre à connaître Papini

sous un de ses aspects les plus curieux et les plus inattendus. Aussi ne comprendra-t-il peut-être pas pourquoi l'œuvre qu'on lui présente a suscité tant de rumeurs en Italie.

VIII

L'Histoire du Christ est un fort volume de six cents pages, divisé en brefs chapitres de trois à dix pages chacun ; la plus grande partie de ces chapitres est constituée par des scènes tirées des Evangiles, amplifiées et illustrées au moyen d'une morale plus ou moins longue. Cela rappelle ces suites de fresques destinées aux cloîtres ou aux chapelles et que les couvents commandaient aux peintres de la Renaissance. L'Arétin, dans ses livres d'édification, a donné quelques conseils et fait certaines suggestions touchant ce genre de travail. Prenons un exemple entre cent. Nous sommes au crucifiement. « Le centurion s'est arrêté en dehors de la vieille enceinte, au milieu de la jeune verdure des jardins suburbains... Ils se sont arrêtés au haut d'une gibbosité du terrain qui ressemble à un crâne, calcaire et presque arrondie. Le soleil fait briller les pioches qui entaillent, avec de sonores morsures, le roc. Dans les jardins voisins, les fleurs printanières s'épanouissent à la tiédeur de l'air ; les oiseaux, cachés dans les cerisiers, lancent vers le ciel les éclats argentés de leurs gorges ; les colombes, par couples, survolent ce paysage de paix géorgique. » N'est-ce pas là un sujet de « *lunetta* », de « station » pour un chemin de croix ?

La morale, elle aussi, est toujours là, il est vrai. Mais c'est un peu la morale des prédicateurs, légèrement emphatique et pas trop convaincante. Voici comment Papini traite de l'argent qu'il appelle la fiente du démon : « Ces jetons de métal frappé, qui passent et repassent tous les jours entre des mains chargées de sueur ou de sang ; qui glissent entre les doigts rapaces des larrons, entre ceux des marchands, des banquiers, des prodigues et des avares ; ces crachats immondes et visqueux, ces monnaies convoitées par tous, recherchées, dérobées, enviées, aimées

plus que l'amour et que la vie elle-même ; ces viles piécettes de métal historié que l'assassin tend au sicaire, l'usurier à l'affamé, l'ennemi au traître, l'escroc au concussionnaire, l'hérétique au simoniaque, le luxurieux à la femme vendue et achetée ; ces visqueux et glissants véhicules du mal qui persuadent un fils de tuer son père, une épouse de trahir son époux, un frère de frauder son frère, le mauvais pauvre de poignarder le mauvais riche, le domestique de tromper son maître, le malandrin de dépouiller le voyageur, un peuple d'assaillir un autre peuple...» Arrêtons-nous ! Cet anathème se poursuit encore durant une demi-page. Il est même encore plus long, sans que sa valeur en augmente. On peut, d'ailleurs, en trouver la contrepartie. Quelle autre éloquence que celle de Papini pourrait, en effet, mieux chanter les louanges de l'argent, des écus, qui deviennent ces « symboles miraculeux, marqués à l'image du souverain élu de Dieu, qui font taire la plainte des orphelins, qui guérissent la misère des pauvres, qui rachètent les esclaves de leur servitude, qui sauvent la vertu de celles qui sont tombées, etc.,etc... » L'éloquence n'est pas un argument, même quand elle présente d'aussi brillants contrastes.

IX

Ces deux fragments typiques auront suffi à faire comprendre au lecteur que cette histoire du Christ est une œuvre littéraire, mais qu'elle n'est pas plus historique que chrétienne.

Ce n'est point œuvre d'historien. Histoire, en italien vulgaire, a le sens de simple récit et c'est dans ce sens un peu simpliste que Papini a entendu l'écrire. L'Evangile est pris là dans sa signification littérale, sans qu'on cherche à en résoudre les contrastes, à en soulever les voiles. Ce serait d'ailleurs vaine recherche, selon Papini. L'exégèse, jusqu'ici, n'a rien fourni de clair ou de précis. Elle constitue un amas d'hypothèses confuses, toutes plus absolues les unes que les autres. On ne saurait donc s'arrêter à un point de vue plus raisonnable que celui de

l'Eglise qui, entre tant d'évangiles, a choisi les quatre qui présentent le plus de garanties d'authenticité. Le problème historique ne se pose même pas, pour Papini. Ce qui le presse, c'est l'édification des esprits.

En dépit de tout et malgré cette préoccupation morale, son histoire du Christ n'est pas chrétienne. Pour avoir admis les vérités chrétiennes et catholiques, Papini n'a pas transformé son esprit pessimiste et polémiste. Il semble vraiment que, dans l'esprit de cet homme, les vérités pénètrent d'un coup, toutes faites, sans y produire de modification essentielle. Son caractère d'homme et d'artiste demeure le même.

Il n'y a, dans cette histoire du Christ, pas un mot de charité et d'humilité, pas une trace de repentir. Papini y est toujours lui-même, avec cette sûreté et cette hardiesse de jugement qui lui permettent d'affronter et les hommes et les problèmes, de rendre des sentences, de prononcer des condamnations capitales et d'éparpiller des vérités premières en haussant les épaules et en proférant une épithète violente. Il a si peu dépouillé l'esprit polémique que toute sa préface n'est en quelque sorte qu'une série d'invectives à l'endroit de ceux qui ont le malheur de ne point penser comme lui : les historiens, les incrédules, les auteurs d'autres « Vie du Christ » et le pauvre Nietzsche, auquel il n'épargne même pas le reproche assez bas d'avoir été syphilitique.

Beaucoup de pages, dans ce livre, sont polémique pure. Il n'en est point de pur amour. Lorsque Papini combat, il est fort ; il devient rhéteur quand il veut se hausser. Les disciples eux-mêmes ne sont point épargnés : « durs de tête et de cœur, inaptes ou tout au moins peu préparés à comprendre les paraboles les plus limpides du Maître ; même après la mort de Jésus, ils n'ont pas toujours été capables de concevoir qui il était et de quelle nature était le Royaume qu'il annonçait ; manquant trop souvent de foi, d'amour et de fraternité ; ambitieux de récompenses, jaloux et envieux les uns des autres ; impatients de la revanche qui les dédommagera de leur attente ; intolérants à l'égard de ceux qui ne sont pas avec eux ; rancuniers envers qui ne les veut point accueillir ; endormis, tou-

jours portés au doute, l'esprit tourné vers le matériel, avares, couards. » Cela suffit, je pense.

X

Ce n'est point une œuvre historique, ce n'est pas un livre chrétien. C'est un effort littéraire. Depuis nombre d'années, Papini sentait le besoin de s'affirmer en une œuvre qui s'imposât, une œuvre solide, architecturale, soignée dans les détails. Il était fatigué d'écrire des articles, d'éparpiller son esprit. Son ouvrage porte les marques d'un grand amour ; il a été refait à plusieurs reprises, corrigé et recorrigé. Que l'inspiration soit venue du christianisme, c'est chose secondaire. Le christianisme, en effet, a laissé Papini tel que nous l'avons vu après les expériences futuriste et interventionniste. Sa conception du christianisme est curieusement teintée d'amour du paradoxe, de prédilection pour les idées extrêmes, les volte-faces subites et complètes, les invectives contre les idées et les hommes que le monde a admis. Une chose qui le frappe énormément, par exemple, est celle-ci : le Christ a été « le plus grand *Destructeur*, le Suprême Paradoxal, le Virtuose des volte-faces radicales et audacieuses. Sa grandeur est là. »

Durant toute l'année 1920, Papini n'a pas donné d'articles, pour pouvoir écrire son livre. A-t-il vraiment réussi à dépasser ses ouvrages précédents ? La masse imposante que représente cette *Vie du Christ* suffit-elle pour prétendre que c'est là non seulement le plus gros, mais le plus grand des livres de Papini ? Dans la préface, l'auteur lui-même exprime sa conviction d'avoir fait, enfin, un livre d'une construction achevée ou, comme il le dit avec sa redondance habituelle : « un livre qui a son dessin et son architecture à lui, une vraie maison avec atrium et architraves, avec ses appartements et ses voûtes — sans oublier les fenêtres ouvertes sur le ciel et les champs. »

Celui qui a lu les six cents pages de ce livre, toutefois, ne se peut défendre de l'impresssion qu'il y manque

quelque chose de fondamental · une idée qui l'anime. Au point de vue littéraire, on ne saurait l'appeler un ouvrage de longue haleine, parce qu'il s'agit de petits tableaux et, en somme, de fragments ou de parcelles réunies ensemble ; le même motif ne se poursuit point tout au long de cet ouvrage, de son pied à sa cime. C'est un recueil de sermons qui se peut ouvrir à quelque page que ce soit. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas poussé, comme une plante vivante sur son propre fonds. Parce qu'il est composé de pièces ajustées l'une à l'autre, et que l'on peut enlever ou remettre à leur place sans qu'il en résulte de dommage pour l'ensemble.

De ces petits tableaux, il en est de forts beaux, tracés avec une complaisance d'artiste. Je ne puis faire de bien longues citations. Mais je ne résiste point à l'envie de vous faire voir, peints par Papini, les patriarches errant entre la Chaldée et l'Egypte.

« A la queue de caravanes longues comme des armées s'avançaient les épouses fécondes, les fils bien-aimés, les nourrices soumises, les innombrables petits-enfants, et les fils des petits-enfants, les serviteurs et les servantes dociles, les taureaux baveux et mugissants, les vaches aux pendantes mamelles, les veaux roux et cabriolants, les béliers et les boucs au relent intolérable, les brebis résignées et alourdies par la laine, les grands chameaux couleur de terre, les cavales à la croupe robuste, les chèvres tête haute et frappant le sol de leurs sabots impatients. Puis, dissimulés sous les charges, les vases d'or et d'argent, les petites idoles domestiques, en pierre ou en métal.

« Arrivés à destination, on dressait les tentes près d'une citerne, et le patriarche, à l'ombre des chênes et des sycomores, s'asseyait. Longuement, il contemplait le vaste campement d'où montaient la fumée des foyers, le remue-ménage des femmes et des bergers, les mugissements, les râles ou les bêlements des animaux. Et le patriarche ressentait en son cœur la joie de voir toutes ces épouses, ces fils issus de lui, toute cette descendance humaine, toute cette descendance animale qui, année après année, se multiplieraient.

« Le soir tombait. Et le vieillard levait les yeux pour saluer la première étoile, l'étoile coutumière qui scintillait comme un feu blanc au revers de la colline, et sa barbe candide et annelée brillait aux reflets blancs de la lune que, depuis plus de cent ans, il avait vu se lever dans le ciel des nuits.

» Parfois, un Ange du Seigneur venait le saluer et mangeait à sa table avant de s'acquitter de son message. Parfois, c'était le Seigneur lui-même, vêtu en pèlerin, qui arrivait aux heures chaudes du jour et partageait avec le vieillard, l'ombre fraîche de la tente. Face à face, ils s'entretenaient. Tels deux amis d'enfance qui se retrouvent et ravivent leurs souvenirs. »

Ce sont là des morceaux brossés de main d'artiste, et où s'affirme la maîtrise de la langue. C'est surtout un jeu de reflets. Par ci par là, cependant, un éclair, brillant comme de l'acier, vient rappeler que, s'il l'avait voulu, l'auteur aurait pu brandir de plus puissantes armes. Combien sont admirables, par-dessus tout, certaines trouvailles, certains rapprochements, certains termes précis à la fois et pleins d'images, de nouveauté et d'imprévu.

D'autre part, ces descriptions portent en elles-mêmes leur péril, celui de devenir une froide peinture, tout extérieure. Que Papini n'évite pas toujours cet écueil, le chapitre *Quatre clous* le fait voir. Nous assistons à la crucifixion. Il suffira de citer quelques lignes :

« Le bourreau fit remonter les genoux de Jésus pour que la plante des pieds, tout du long, s'appliquât parfaitement au bois. Palpant pour prendre la mesure,— il s'agissait de bien enfoncer la pointe de fer entre deux métatarses — il asséna un beau coup sur la face externe du pied et rabattit le clou. De même à l'autre pied. Puis il se recula, toujours le marteau en main, pour s'assurer que la besogne avait été faite comme il fallait et qu'il n'y manquait rien. »

Excellemment décrit, n'est-ce pas vrai ? Mais qui ne devine pas là-dessous une froideur atroce, quelque chose de dannunzien, plus encore, d'arétinien ? Qui ne ressent l'horreur de ce « beau coup » ?

XI

Ni historique, ni chrétienne, cette œuvre n'est point fondue au brasier de l'idée. Elle se révèle un grand exercice littéraire, émanant d'un esprit qui se réjouit d'une vérité conquise, sans doute préalable et sans effort. D'un esprit arrivé au delà de la pleine possession de ses moyens littéraires, à ce point où la maîtrise de l'écriture commence à devenir une fin plutôt qu'un moyen et submerge le sujet même qu'il s'agit de traiter.

Le péril de la redondance a toujours été évident chez Papini, d'ailleurs. Dans ses premiers ouvrages déjà, c'est un déluge d'adjectifs. On en voit deux ou trois qui se suivent, se superposent et qui sont inutiles. Si le premier n'a pas suffi à donner l'impression qu'il fallait, l'impression exacte, le second le rend superflu. Les grands artistes font un usage modéré de l'adjectif. Sait-on que, dans toute la *Divine Comédie*, le Dante n'a employé que treize fois le superlatif ? Papini, lui, est trop porté à amplifier, à se répéter, abondamment. Que voit-on, dès le début, en ouvrant les premières pages de son livre ? « Jésus est né dans une étable. Une étable, une vraie étable. Ce n'est point le gracieux, le léger portique que les pe ntres chrétiens ont édifié en l'honneur du fils de David... Ce n'est pas davantage le bâtis de plâtre que la fantaisie des artisans en figurines a imaginé, aux temps modernes... C'est une étable, une vraie étable. La demeure des animaux, la prison des animaux qui travaillent pour l'homme. L'antique, la pauvre étable des pays d'autrefois, des pays pauvres, du pays de Jésus. Non point une *loggia* à pilastres et à chapiteaux, pas davantage l'écurie scientifique des riches d'aujourd'hui ou la crèche élégante des veilles de Noël. L'écurie, c'est quatre murs roussis... la vraie écurie, obscure, sale et qui dégage des relents. »

Ici, le mouvement lyrique, comme dans Péguy, est donné par la répétition, par l'insistance mise à marteler ce mot : étable. Mais il disparaît dans la surabondance des détails où se complaisent toujours le caractère ironique, les tendances polémiques de l'auteur.

Le livre tout entier est une amplification des Evangiles. Or, toute amplification, au point de vue littéraire, est

inférieure au texte qu'elle élargit et qu'elle étend. Ce n'est pas, en vérité, un bon procédé littéraire que d'exprimer en quatre mots ce qui se peut dire en deux.

Aussi semble-t-elle curieuse la prétention de Papini d'avoir écrit pour les esprits cultivés, pour ceux qui ne hantent point les églises et qui ne lisent pas les Evangiles. Qui ne lit point l'Evangile, lira difficilement l'*Histoire du Christ* de Papini. Du point de vue littéraire, les Evangiles sont inattaquables. N'est-il pas curieux de voir un catholique et un lettré prétendre faire mieux qu'eux ?

Wells, à qui fut montré ce livre, ne comprend pas l'italien. Et pourtant il l'a bien jugé, d'un mot pratique et bien anglais, mais juste aussi au point de vue littéraire. « Certes, un beau livre. Mais les Evangiles sont plus courts ! »

XII

Le succès de Papini a été grand dans la foule des gens demi-cultivés, grâce à la curiosité qu'a suscitée sa « conversion ». Il l'a été également dans le monde catholique, où l'on a été heureux de pouvoir montrer un hérétique touché par la grâce. Dans ce monde-là, incontestablement, son livre a rendu des services aux prédicateurs à court d'arguments ou en mal d'éloquence.

La critique affinée, les véritables lettrés, cependant, n'ont point accueilli favorablement cette *Vie du Christ.* Elle leur a semblé un des écrits les moins solidement charpentés, les moins robustes, de l'auteur. Comme il arrive fréquemment, c'est pourtant celle de ses œuvres qui sera le plus lue et le plus souvent traduite. C'est celle qui, à l'étranger, caractérisera Papini et le fera valoir.

Un espoir, un seul, demeure. C'est que cette œuvre-là ne serve que d'ambassadeur, d'amorce, en quelque sorte, pour faire connaître plus largement un premier Papini — celui de l'*Uomo finito*, le lyrique écrivain des *Cento pagine di poesia*, l'autre, le meilleur Papini !

GIUSEPPE PREZZOLINI.

(Traduction de René Gouzy).

LA

CHRONIQUE INTERNATIONALE

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DES PLÉBISCITES

(Suite[1])

Admirable besogne politique ! Usurpation complète puisqu'elle avait son principe dans la force initiale, mais qu'elle était servie ensuite par une magnifique pédagogie ! Et quelle pédagogie !! Celle de la compagnie de Jésus, puissante et fine, vaste et détaillée, pédagogie des hommes et pédagogie des peuples. Si notre temps et favorisé par la naissance de quelque Nicolas Machiavel, noble conseiller des succès politiques, peut-être écrira-t-il une histoire de la civilisation jésuite, donnant ainsi la clé de l'histoire de tous les peuples de l'Europe centrale et de l'Italie. Mais, avant cette synthèse, il faudra sans doute que les savants des nations nouvelles aient rempli leur office et qu'ils aient montré comment, dans tous les ordres : politique, social, intellectuel, artistique, leurs peuples se sont eux-mêmes soumis au joug et ont accepté leur déchéance ; comment il put se faire que le Tchèque ou le Croate du XVIIIe siècle, par exemple, se soit tenu lui-même pour incapable, comment enfin le Croate est devenu mercenaire et « Pandour » et le Tchèque contre-maître[2].

[1] Voir notre numéro précédent.

[2] On trouverait des observations de cet ordre jusque dans les domaines où on les attendrait le moins, et, par exemple, dans l'histoire de la musique. Le plus beau siècle musical du monde, c'est celui de la royauté de Vienne, illustré par les plus grands noms des génies musicaux, tous Allemands. Et les Slaves qui ont depuis fait paraître

Les moyens de cette politique condamnée par la morale, mais couronnée par le succès, nous en entrevoyons quelques-uns avec peine. Ils furent d'abord directement coloniaux : expropriation des indigènes, établissement de colons germaniques. Ce fut la politique de Marie-Thérèse et de Joseph II en pays serbe voisin du Danube, slovaque et transylvain. Ces Allemands y sont toujours, à la même place qui leur fut fixée il y a 200 ans. Nous savons encore comment les histoires nationales furent proscrites et les souvenirs effacés. Comment enfin la noblesse fut germanisée, par l'esprit d'imitation, de mode, et par le principe que le commandement politique appartenait, de droit et de nature, aux Allemands. En sorte que si l'on voulait suivre par la méthode géologique, une étude de la société de la fin du XVIII[e] dans l'Europe centrale, on ne manquerait pas d'y distinguer trois couches : la couche supérieure, des Cours, des Princes et des Ministres qui parlaient français. Cette classe renfermait ceux qui avaient accès à la vie internationale, qui conduisaient le goût, protégeaient les arts et cultivaient la philosophie, ou libertinage de l'esprit : elle produisait des hommes d'Etat qui traitaient les affaires en perruques poudrées, culottes et souliers à boucles, dans un secret qui marquait la juste précellence des diplomates sur le reste des humains.

Au-dessous la classe germanique des chefs. Allemands d'origine ou parvenus jusqu'au degré de la germanisation parfaite qui est l'état de docilité absolue, grands propriétaires et leurs intendants, grands bourgeois commerçants ou armateurs, tout ce qui, dans tous les ordres, commande, dirige et profite. Ceux-là parlaient allemand, pouvant ainsi s'entendre avec d'autres, communiquant à travers les divers patois. Nous avons pu voir quelque chose d'analogue dans la Russie des temps fabuleux, j'entends la Russie présoviétique, où les intendants et tous les intermédiaires entre boyards et moujiks étaient allemands.

Enfin troisième couche, les peuples qui parlaient patois et qui n'étaient d'ailleurs pas autrement tourmentés si

une telle richesse musicale ? Ils étaient techniciens et instrumentistes : Dussek, Czerny, etc... les contremaîtres de la musique. M. W. Ritter a proposé quelques remarques analogues dans son livre sur *Smetana*.

toutefois ils évitaient le péché inexpiable, le péché de l'esprit, la faute de se souvenir que ce patois avait été une langue littéraire et ce peuple une puissance politique.

Ainsi les nations de l'Europe centrale avaient perdu leur propre direction politique, intellectuelle, artistique, sociale, financière, de tous les ordres enfin ; de leur propre aveu elle les remettaient aux mains des Allemands. Revendiquer ces directions usurpées, ce fut tout le mouvement national du XIXe siècle. C'est dans cette tradition historique où l'on retrouverait sans doute les souvenirs du Saint-Empire, mais qui fut admirablement complétée par la politique d'uniformité des Jésuites, que les Allemands ont pris la première idée de la supériorité de leur race. Ce n'est qu'après l'avoir éprouvée sur les Slaves que les Germains ont tenté de la retourner vers l'Occident, et la bataille de la Marne n'est un grand événement politique que parce qu'elle marque la ruine de cette cruelle entreprise.

Si les hommes d'Etat de Versailles et leurs successeurs avaient eu le loisir de méditer sur cette idée — mais quel homme d'Etat peut être de loisir ? — elle leur aurait expliqué bien des événements qui les ont surpris, et surtout les mouvements de l'Allemagne après la défaite. Elle s'est tout entière rejetée vers l'Est ; le pangermanisme s'est réfugié et reformé aux confins de la Russie et de la Pologne parce qu'un esprit germanique peut bien concevoir et accepter sa défaite par des peuples qu'il considère comme cultivés, jadis égaux à lui-même et qu'il croyait seulement en voie de décadence. Mais la défaite au profit de peuples inférieurs et pour tout dire slaves, quelle humiliation plus grande ! et comment la concevoir ? et qui pourrait la subir ? C'est, à côté du sens économique, le sens psychologique des affaire de Dantzik, du couloir de la Vistule, de la Haute Silésie, de toutes les batailles enfin que l'Allemagne a engagées et soutenues après sa défaite, malgré l'armistice.

Remarquera-t-on toutefois qu'il est un peuple qui n'a jamais souscrit à son propre abaissement, et que c'est justement la Pologne ? Il est vrai. Destinée singulière d'un peuple romantique ! La Pologne grandit au tombeau, et le plus grand siècle de son histoire est celui où elle existait pas. Dans sa conscience, dans son sentiment sur lui-même, ou

comme on dit aujourd'hui dans sa propagande, le peuple polonais se représentait comme un supérieur maltraité par un inférieur. Mais cet inférieur, ce semi-barbare qui tenait en esclavage une nation d'âme généreuse et d'ancienne culture, ce n'était pas le Prussien, c'était le Russe. Les malheurs de la Pologne ont ému le monde, non pas seulement parce qu'ils étaient véritables et pitoyables, cela ne suffit pas, mais parce qu'ils rencontraient des circonstances favorables dans les idées générales alors acceptées dans l'univers. La visite que les armées russes avaient faite en Occident à la fin des guerres de l'Empire avait laissé de mauvais souvenirs, et on admettait volontiers la grande division qu'une parole célèbre avait ouverte dans l'avenir de l'Europe : républicaine ou cosaque.

On ne songeait pas cependant à l'oppression de la Pologne par la Prusse, parce qu'elle était plus restreinte, et les Polonais eux-mêmes, dans la protestation de leur fierté, admettaient en quelque sorte qu'ils étaient asservis par un peuple très inférieur à eux-mêmes dans l'ordre civilisé, le Russe et, pour une petite partie, par un égal, le Prussien.

Seulement, à la veille même de la guerre, le monde commençait à s'indigner — mais non pas assez — du spectacle que présentait alors cette Posnanie ou Pologne prussienne. Le patriotisme polonais s'était réveillé : l'Allemagne inquiète retrouva sur l'heure les mêmes armes, les mêmes procédés, la même contrainte dont elle s'était servie mille années auparavant, et le *hakatisme* en sortit tout armé ; on mit dans la forme moderne toute la tradition coloniale prussienne qui promulgua les deux lois récentes sur l'achat des terres polonaises au profit de colons allemands et sur l'expropriation forcée du propriétaire polonais. Et l'inspiration ou l'esprit de ces deux lois était aussi traditionnel. Car l'Allemand était de bonne foi ; il voyait auprès de lui un territoire où il colonisa toujours et un peuple qu'il avait, dans sa pensée, frappé d'incapacité politique : c'était lui, Germain, homme d'organisation, qui devait par prédestination divine ou naturelle, remettre de l'ordre là-dedans.

C'est ainsi qu'à la veille de la guerre, la vieille idée de la supériorité germanique sur les peuples slaves, et les vieux procédés de colonisation reparaissaient dans leur primitive

pureté, témoignage admirable de l'impuissance de l'histoire à corriger les instincts des peuples.

* * *

Mais à quoi bon, me direz-vous, ce long tumulte historique ? Pourquoi faire comparaître tant d'hommes et tant de siècles qui du plébiscite n'eurent jamais le moindre soupçon ?

Examinez, je vous prie, la question au fond et en fait. Qu'ont demandé au plébiscite les traités de Versailles et de St-Germain ? Ils l'ont chargé de trancher la querelle et de fixer les frontières du germanisme et du slavisme. Une seule exception : les deux plébiscites du Slesvig qui opposaient Germains et Scandinaves, et qu'il faut mettre tout de suite à part.

Au Slesvig, en effet les Allemands heurtaient une race qu'ils ne considéraient pas comme inférieure à l'égal des Polonais. Si je devais en administrer la preuve et le témoignage, nous devrions repartir en de nouvelles divagations historiques. Pour le faire court, notons seulement les circonstances qui dans le Slesvig septentrional et surtout dans le Slesvig moyen rapprochaient les conditions de ces plébiscites de celles des régions germano-slaves.

Le sentiment des Allemands à l'égard des Danois n'était pas le même qu'à l'égard des Slaves, mais la politique prussienne dans les quarante dernières années fut la même. Le Slesvig danois fut d'abord marié par une de ces unions du hasard féodal, avec le Holstein germanique. Le souverain, le gouvernement royal de Copenhague, les administra toujours tous deux à l'allemande, par un ministère spécial qui s'appelait justement la « Chancellerie allemande ». Et de nos jours, après la conquête prussienne, il n'est pas tout à fait inexact de dire que le parti socialiste danois, qui n'est guère qu'une filiale provinciale de la socialdémocratie germanique, a suivi à l'égard du Slesvig annexé une politique de « chancellerie allemande ». Il y a eu là au cours des siècles quelque chose qui, dans l'histoire du germanisme, se rapproche de l'histoire des provinces baltiques de Russie.

C'est ainsi que le Slesvig moyen, au sud de Flensbourg, fut germanisé.

Ici comme là ce qui favorisa la colonisation allemande, c'est la complaisance du gouvernement rival. Ce qui la rendit moins efficace et prompte qu'en pays slave, c'est que le sentiment de la supériorité de race manquait. La preuve c'est qu'il n'y eut jamais en Allemagne aucune protestation contre la colonisation en Pologne. Mais il y a eu des Allemands — par exemple le professeur Delbrück et surtout le professeur Johannes Tiedje [1] — qui ont protesté contre le rythme trop vif de la germanisation au Slesvig. Aux esprits les plus «avancés», le principe manquait sur lequel la colonisation est fondée : l'infériorité de la race colonisée.

Mais les méthodes furent les mêmes, par raison d'analogie administrative. Comme la Posnanie, le Slesvig était terre prussienne, et les crédits que le Landtag prodiguait s'appliquaient aussi bien à l'une qu'à l'autre. Les résultats dans les dernières années furent donc les mêmes, et, sous la réserve indiquée, on peut vérifier les mêmes réflexions dans cette marche germano-scandinave que dans les marches germano-slaves.

Venons à l'Europe centrale. La diplomatie de Versailles s'est proposée de faire rentrer le germanisme en ses justes frontières et de lui reprendre ses usurpations. Quand l'affaire a paru claire, les traités ont décidé directement : ils ont restauré la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, rendu des provinces à la Serbie et à la Roumanie : en cas douteux on s'est déchargé sur le plébiscite. Mais si notre historique est exact, on appelait ainsi en lice : un peuple supérieur, et qui s'attribuait dans sa conscience cette supériorité naturelle et séculaire, un peuple inférieur et qui dans sa conscience acceptait aussi cette supériorité. Peuples mal guéris encore de se croire l'un dirigeant et l'autre sujet. Et, comme la querelle a été appelée et vidée au moment du plus grand abaissement du germanisme, c'est donc un exemple saisissant de la valeur des forces historiques et de l'impuissance des événements contemporains en lutte contre les traditions, qu'une autre

[1] Cf. la brochure du professeur Verrier : *le Slesvig*, Paris, 1913.

tradition seule efface. C'est pourquoi les plébiscites ont paru comme des victoires du germanisme dans la défaite.

Sur les frontières circulaires du germanisme et du slavisme, le plébiciste a donc été décidé en trois points :

la région d'Allenstein et Marienwerder (plébiscite de juillet 1920) ;

la Haute-Silésie (plébiciste de mars 1921) ;

la région de Klagenfurt (plébiscite d'octobre 1920).

Un autre plébiscite était prévu à l'une des charnières du slavisme, mais qui divisait deux peuples slaves et non pas un slave et un germain : c'était celui de Teschen en Silésie, vieille terre longtemps disputée entre Polonais et Tchèques. Ici la bataille était bien entre deux peuples égaux et longtemps affrontés. Mais grâce à une bavure du germanisme, les Allemands tenaient encore ici non plus la prééminence, mais la décision. Les nombres polonais et tchèques étaient tels en tous cas que les Germains donnaient la majorité à l'un ou à l'autre en se portant d'un côté ou de l'autre : c'est eux qui fixaient la frontière entre les Slaves. Bref, les préparatifs simplement de la justice populaire coûtèrent tant d'ennuis, engendrèrent tant de troubles avant même le jour du verdict, que les Cabinets de Prague et de Varsovie préférèrent s'entendre sans recourir à l'appel au peuple, témoignant ainsi que les intentions des gouvernements ne s'accordent jamais mieux que dans le silence des peuple.s

Un autre plébiscite encore a manqué parmi les divertissements politiques que la paix de Versailles avait promis au monde ; c'est le double plébiscite des régions d'Allenstein et Marienwerder. Il a été fixé, il a eu lieu, mais il n'a pas été couru si l'on peut emprunter un terme de comparaison au langage futile des sports hippiques: l'un des deux coursiers s'est dérobé. Les comités plébiscitaires polonais ont ordonné l'abstention à leurs fidèles, invoquant des procédés de mauvaise foi germanique.

Vaste région de terres dormantes comme les eaux qu'elles gardent, pays de landes et d'étangs où la Vistule royale se traîne dans les sables, surprise seulement de se voir comme bouclée dans les lourdes carcasses métalliques des ponts prussiens. Pays de terribles batailles jadis entre Polonais et

Teutoniques, et où l'on ne se bat plus, sauf si les Russes surviennent. Qui donc ici a combattu pour les Allemands, si bien que des populations de langue polonaise ne trouvent plus de tendresse pour la Pologne ? C'est Luther, qui règne sur toutes ces rives baltiques, et qui y régna toujours, aux temps suédois comme aux temps prussiens. La seconde parmi les passions publiques des hommes, la religion, la passion nationale étant la première, séparait ces Cachoubes de la Pologne et les unissait à la Prusse, grande puissance luthérienne. Ce qui pressait ici ces hommes que le plébiscite voulait rendre libres, ce n'était pas seulement le fonctionnaire, le propriétaire foncier, le banquier de la ville et tous ceux-là : médecins, professeurs, gens de loi et de fisc, auxquels l'usage professionnel de l'intelligence donne autorité sur les ignorants qui votent, c'était encore le pasteur. L'Allemand occupait ici toutes les directions, même la religieuse. Quel moyen pour ces peuples de couper tous ces liens ? Ils n'y ont même pas songé.

C'est le seul plébiciste sans bataille : les autres furent acharnés. Et organisés par les moyens préparatoires des «propagandes» nationales qui vont de l'inoffensive brochure envoyée par la poste jusqu'aux bataillons tout armés envoyés par trains blindés. Seulement ici, même observation, qui a déterminé le résultat : la préparation allemande datait de dix siècles, la préparation adverse de quelques semaines.

Comme il est naturel les deux propagandes se sont partout et réciproquement accusées. Mais surtout les vaincus se sont efforcés de colorer leur défaite. L'un des besoins naturels du plaideur, c'est de maudire ses juges. En droit politique le peuple, qui est souverain, ne peut être maudit : on démontre seulement qu'il a été trompé : ainsi de toutes les élections. Après ces divers plébiscites, qui devaient être le verdict national, on a toujours invoqué les causes qui justement n'étaient pas nationales et que nous appellerons, si vous voulez, les causes secondes. Car demander à l'homme « dans l'espace » s'il veut être Serbe ou Germain, c'est ainsi sans doute que les auteurs du traité de Versailles ont entendu le plébiscite. Mais si votre Serbe n'est pas Serbe absolu, mais un paysan slovène des environs de Klagenfurth et si Klagenfurth demeure en territoire autrichien, il vous répondra sans

faute qu'il veut d'abord vendre ses légumes au marché de la ville sans franchir une frontière et rencontrer une douane. Les volontés nationales étaient ainsi dans chaque cas tentées par mille circonstances diverses. Un habitant du Slesvig riche en marks allemands est ruiné si vous prétendez soudain compter sa fortune en couronnes danoises [1].

Il y a même l'une de ces circonstances qui s'est ici retournée contre le traité de Versailles non sans quelque pernicieuse et satanique ironie. On a en effet désarmé les vaincus, Allemagne et Autriche. Puis on a invité les peuples frontières à choisir entre le régime ainsi désarmé et le régime des voisins demeurés sous les armes. La certitude d'éviter la caserne devint ainsi un attrait en faveur des vaincus. C'est surtout dans le plébiscite de Klagenfurth que cet argument fut employé : la propagande autrichienne demandait aux électeurs : voulez-vous aller servir le roi Pierre (de Serbie) ?

J'avoue que j'attache peu de prix à l'argument des causes secondes. Si les électeurs y ont été sensibles, c'est la mesure même de leur indifférence. Ces mille circonstances de fait sont impuissantes lorsque flambe la passion nationale, la plus puissante sur l'homme moderne. Les plébiscites sont survenus après une guerre où les hommes avaient sacrifié leurs personnes et leurs biens pour garder leur patrie : on ne demandait ici que le sacrifice de quelques commodités. Ceux qui se déterminaient par des raisons secondes étaient indignes de l'électorat plébiscitaire. Je n'attache d'ailleurs à cette déchéance aucun jugement péjoratif. Je dis seulement que de telles dispositions ne sont pas d'ordre plébiscitaire, le propre du plébiscite étant de trancher des questions nationales. Entre son intérêt et ses passions, l'homme suit le plus souvent sa passion, et les moralistes nous enseignent, je crois, que c'est justement là sa grandeur.

Mais il suffit de considérer les trois plébiscites danois, austro-serbe et surtout silésien pour constater que c'était bien des esprits nationaux qui se heurtaient avec violence,

Et que la passion parlait là toute pure.

[1] Le gouvernement de Copenhague avait toutefois annoncé d'avance qu'il assurerait la parité des monnaies, un peu comme le gouvernement français a fait en Alsace-Lorraine.

Ceux qui ont voté allemand en Silésie sont des Germains irréductibles, et ceux qui ont voté pour la Pologne des Polonais incoercibles. Le plébiscite le plus passionné fut aussi le plus clair. Je n'entends pas le plus facile dans l'application, car l'un des tours que le plébiscite a joué à ses auteurs, c'est qu'institué pour résoudre des questions difficiles, il en a posé d'inextricables.

Mais clair parce que le caractère des deux prétendants, et leur force, y apparaissaient mieux qu'ailleurs. Ici s'était ouvert à une date récente l'un des cratères industriels de l'Europe. Des mines s'étaient creusées, des hauts fourneaux flambaient sur ce sol jadis polonais, aujourd'hui propriété des magnats germaniques. Avec leurs capitaux et avec leurs ingénieurs, ceux-ci avaient construit l'armature de fer de cette puissante industrie. Tout cela, le peuple allemand si parfaitement adapté aux entreprises modernes, l'avait parfaitement bien fait. Si bien que la diplomatie britannique a constamment invoqué, dans les longues discussions qui ont suivi, cette richesse comme le titre même des Allemands.

Dans ce pays donc, la politique traditionnelle ancienne de la Prusse réservait aux Allemands la direction politique du pays ; sa politique récente y ajoutait les directions industrielles. En sorte que non seulement fonctionnaires de tous ordres, professeurs, médecins, toute l'*intelligentzia* était germanique ; mais Germains les ingénieurs, et Germains les contremaîtres. Et la population ? Polonaise, de langue toujours et de cœur depuis peu, depuis qu'on lui avait révélé sa patrie. Sans élite sociale, comment aurait-elle formé une élite industrielle ? Pas d'écoles polonaises, pas d'instituteurs, pas d'argent polonais. Dans ce pays industriel l'opposition des deux races prenait figure de lutte sociale, au sens moderne du mot, entre le capital germanique et le travail polonais. C'est pourquoi sans doute les partis socialistes de tous les pays ont marqué ici quelque embarras. Les Polonais ont mauvais renom chez les socialistes, mais ici c'était eux qui menaient la lutte de classe confondue avec la lutte de races. Rien de plus net : à qui donner la terre : à la race dominante ou à la race servante ? Le plébiscite devait trancher.

Il en était incapable. De bonne heure on apprend aux enfants dans les écoles qu'on ne peut additionner que des choses de même nature. De même on ne peut faire plébisciter que des peuples pareils, parvenus au même point de développement sur le territoire en litige. Si l'un a toutes les directions morale, politique, sociale et économique et si l'autre s'efforce seulement d'y atteindre, le premier l'emportera, et voilà justement ce qui est arrivé entre Allemands et Slaves, et même, avec moins de netteté, entre Allemands et Danois.

On pouvait concevoir un plébiscite final terminant une période de neutralité au cours de laquelle la nation jadis asservie aurait formé son élite et préparé, comme l'autre, ses hommes de loi et d'administration, ses instituteurs et ses ingénieurs. Je ne dis point que ce procédé fût ici recommandable ; je dis que celui qu'on a choisi était brusque et faux.

Mais ce n'est pas tout, et les Alliés, qui avaient prescrit le plébiscite en ont oublié le sens lorsqu'il en ont fait le règlement. La plus importante des clauses du plébiscite silésien heurtait directement l'objet même du plébiscite et détruisait les intentions primitives. Car le plébiscite n'était qu'un instrument complémentaire du traité, et destiné comme lui à restituer les droits des peuples contre les usurpations germaniques. Si ce n'est pas cela qu'a voulu le traité de Versailles, qu'a-t-il donc fait en Alsace, à Malmédy, à Dantzick et à Memel, et que viennent faire là Tchécoslovaquie, Yougoslavie et Pologne ? Le plébiscite devait décider, aux points douteux, s'il y avait ou non usurpation.

Et qu'avez-vous fait quand vous avez accueilli au vote les fonctionnaires et tous les Allemands qui avaient déjà quitté le territoire ? Vous avez permis aux Allemands de se faire une arme et un titre de leur usurpation même. Ces Germains que vous admettez au vote, ce sont les délégués à l'usurpation séculaire. Vous soupçonnez les Allemands d'avoir répété là ce que vous savez bien qu'ils ont fait ailleurs : d'avoir décapité ce peuple et d'avoir substitué partout une direction germanique aux directions nationales. Et pour en décider vous vous êtes adressés à ceux-là mêmes qui, entre tous les Allemands, ont été les auteurs et les bénéficiaires de

l'usurpation. Beaucoup étaient partis: vous les avez rappelés. Alors qu'au contraire le plébiscite ne pouvait répondre à ce qu'on lui demandait qu'à la condition qu'ils fussent tous partis.

Le diable est logicien, nous apprit le moyen-âge. C'est qu'il sait bien que le moyen infaillible de tromper les hommes, c'est d'égarer leur esprit dans les labyrinthes de la logique. Il y excelle, et je crois bien qu'il a pris plaisir à conduire ainsi la diplomatie britannique en cette affaire. Considérez-la dans son dernier état, au moment où elle plaide au Conseil suprême pour le « triangle industriel ». Elle veut alors attribuer la Silésie aux Allemands en invoquant comme un titre la fortune qu'ils en ont fait jaillir, et que les Polonais, pense-t-elle, sont incapables de conserver. Elle avait décidé le plébiscite parce qu'elle pensait que les Allemands étaient à tort installés en Haute-Silésie : elle veut les maintenir parce que leur occupation y fut bienfaisante.

Mais le diable a pris encore bien d'autres divertissements et si vous voulez voir une entreprise qui se retourne exactement contre elle-même, considérez les plébiscites dans leur intention et dans leur résultat. Pourquoi a-t-on prescrit les plébiscites ? Pour purger l'Europe des dernières traces de la violence germanique. Qu'a-t-on obtenu par les plébiscites ? La confirmation juridique de ces usurpations. On a établi l'état créé par ces violences sur le fondement du droit, et on leur a donné le couronnement supérieur de la volonté populaire. Toute étude sur les abus séculaires des établissements germaniques en territoire plébiscité est désormais historique et par conséquent vaine : il est impossible de soutenir juridiquement que ces populations ne sont pas allemandes.

Ainsi furent déçus par les plébiscites, les auteurs du traité de Versailles. Car c'est une œuvre longue et difficile de fonder la liberté politique : elle ne jaillit pas comme par explosion de la volonté populaire, et il faut peut-être autant de méthode pour affranchir les hommes que pour les asservir.

Etienne FOURNOL.

ÉDITORIAL

La Pensée profonde

Le traité anglo-irlandais que le Dail Eireann vient de ratifier, au plus grand avantage de l'Irlande, prête à des réflexions de tous ordres. En le formulant et en l'offrant, le roi d'Angleterre, M. Lloyd George et ses ministres ne cèdent pas à une inspiration soudaine, ils ne suivent pas un simple calcul politique, ils obéissent, entre autres motifs, à une pensée profonde de tous les gens de race anglo-saxonne comme de religion protestante. Je veux dire la pensée du fédéralisme.

Le monde a connu plusieurs tentatives d'empire. On peut les classer en deux groupes. D une part, celles qui étaient l'œuvre d'esprits catholiques et qui se caractérisent, selon le bel exemple que leur donnait l'Eglise romaine, par une hiérarchie rigide, une unité schématique, un mot d'ordre impératif et le dédain du particulier. L'Espagnol Philippe II, l'Italo-français Napoléon ont rêvé d'une pyramide fortement maçonnée, aux pierres toutes pareilles, montant vers un seul souverain. Dans cette conception d'une grandeur frappante,

et qui relève de l'art plus que la nature — mais les règles de l'esthétique sont-elles applicables à la formation des sociétés? — les hommes et les nations sont traités en vertu d'un a priori *autoritaire* [1]. *Et l'empire espagnol n'a duré qu'un siècle, l'empire napoléonien a duré treize ans.*

Si l'on envisage les pays de majorité et d'inspiration protestantes, l'on voit tout de suite que le fédéralisme leur est essentiel. C'est la Suisse, petite nation, ou les Etats-Unis, énorme nation. Longtemps les Pays-Bas se sont intitulés les Provinces-Unies. De même chez les Scandinaves: la scission de la Norvège et de la Suède n'a été que le geste d'un fédéralisme prenant conscience. Deux pays protestants ont tenté l'empire du monde: la Prusse et l'Angleterre. Dans ce domaine comme ailleurs, la Prusse donne l'exemple d'un pays infidèle à sa foi. L'Allemagne s'offrait à elle toute fédéralisée, elle a voulu en faire un bloc homogène et réduire jusqu'aux Polonais, Alsaciens et Danois à un type unique et subordonné. Aussi, malgré son luthéranisme, s'est-elle écroulée comme les autres. L'unification de l'Allemagne n'a pas été seulement funeste à l'Europe, elle a été funeste au génie allemand, à sa pensée politique et religieuse.

Reste l'Angleterre. Le Royaume-Uni — notons que la métropole elle-même est subdivisée — a été placé par le destin en face de grands travaux à accomplir: coloniser une partie du globe, assurer la police des mers. Il y a réussi. On peut l'envier d'y avoir acquis une puissance considérable et de grandes richesses, mais on ne peut nier qu'il a servi les intérêts de la civilisation. On ne peut nier davantage que sa religion de discipline intérieure et de liberté ne soit pour beaucoup dans son succès. Elle a formé des caractères énergiques et elle leur a fait concevoir un empire décentralisé. Le protestantisme, qu'il donne naissance à Robinson Crusoé, *à la morale kantienne ou au théâtre d'Ibsen, a le sens de l'autonomie individuelle. Il est empirique et psychologue, il constate la diversité des hommes et des peuples, il ne prétend pas les astreindre à une uniformité factice. Eglises ou Etats, il*

[1] « La politique d'uniformité des jésuites », dit M. Etienne Fournol, page 123 de ce numéro, en l'opposant au réveil des nationalités en Europe.

modèle ses institutions sur la variété du réel, il ne leur impose pas une loi extérieure, il les assemble par consentement mutuel. Le Commonwealth, *dit la langue anglaise. Il est typique à cet égard, le grand mouvement, parti des Etats-Unis, qui, depuis plusieurs années, rapproche les églises protestantes du monde entier, non sur un principe de centralisation hiérarchisée, mais sur un principe d'alliance. Et non moins typique, l'empire anglais. Sa loi organique est d'émanciper successivement les colonies qu'il créa. Parfois il hésite, se dérobe, hier en Irlande, aujourd'hui en Egypte: c'est que l'homme ne voit pas toujours clairement sa propre vérité.*

Ce respect des autonomies particulières, fortifié par l'exercice du fédéralisme, est précisément une des bases de la Société des nations. Si les Scandinaves et les Anglo-saxons s'intéressent tant aux institutions nouvelles, c'est qu'ils s'y retrouvent. Car elles tendent à constituer un vaste groupement où chaque Etat, non subordonné, s'associe aux autres, de son plein gré, et conserve son âme particulière afin de mieux collaborer à l'œuvre commune. C'est le principe coopératif appliqué à l'univers. Aussi ne partageons-nous pas l'opinion de notre excellent collaborateur Daniel Halévy lorsque, dans sa chronique de ce numéro-ci, il soutient qu'il y a deux européanismes, l'un révolutionnaire, qui cherche à détruire les nations « de style différencié », l'autre « antique et conservateur » qui vient de « l'humanisme grec » (?), de la « catholicité romaine », de « l'ancienne Europe princière ». Nous voyons une troisième forme d'européanisme, celle que, précisément, nous cherchons à exprimer dans cette revue : une forme fédéraliste. Tandis qu'il y a dans la « catholicité romaine » un esprit d'exclusivisme et de domination — le catholicisme est logique en condamnant ce qu'il appelle l'hérésie — nous souhaitons une « catholicité humaine », riche de nuances psychologiques, une collaboration européenne où il n'y ait ni maîtres ni esclaves, mais de la curiosité, du respect, de la camaraderie réciproques, en vue non d'une besogne négative de destruction ou de répression, mais d'un travail positif d'entr'aide. Nous ne croyons pas au dilemme implacable de l'anarchie ou de l'impérialisme.

Et c'est pourquoi nous saluons avec intérêt le traité anglo-irlandais. Vis-à-vis de l'Irlande, l'Angleterre avait tort. En lui accordant l'autonomie, elle se conforme à la justice en même temps qu'elle obéit au génie de sa race, de sa foi, de son empire. L'hégémonie anglo-saxonne est un fait. Il ne peut être indifférent au bonheur des hommes que cette hégémonie soit fédéralisée.

Robert de TRAZ.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Après sept années d'interruption, la *Vie internationale* que rédigent à Bruxelles, MM. Lafontaine et Otlet, reprend sa publication. Revue mensuelle des idées, des faits et des organismes internationaux, ce périodique rendait avant la guerre, les plus grands services. Il reflétait la vie de cette Union des Associations internationales à qui l'on doit les seuls annuaires existants jusqu'à ce jour, des bureaux internationaux officiels ou privés.

La *Revue de Genève*, qui seule depuis 18 mois consacrait une chronique régulière au mouvement international, est heureuse de saluer la réapparition de cet organe qui a tant fait pour la concentration des forces internationales.

Le numéro de novembre 1921, premier numéro « post bellum » est consacré presque entièrement à la quinzaine internationale tenue à Bruxelles en 1921 : Université internationale, Congrès international intellectuel, Union des Associations internationales, Institut international de bibliographie, 2me Congrès pan-africain, Séance russe, Congrès international des sciences administratives. Ce compte rendu est précédé d'une profession de foi intitulée : les conceptions et le programme de l'internationalisme, et d'une description du centre international constitué au Palais Mondial de Bruxelles.

Les mêmes considérations générales se retrouvent développées dans un opuscule publié par les mêmes auteurs :

« Actuellement 1,800,000,000 d'hommes habitent la terre. Le problème fondamental de la vie individuelle, de la vie des groupes, de celle de l'ensemble de l'espèce humaine réside dans la manière d'organiser les rapports entre ces masses sans cesse croissantes d'êtres

humains. L'adaptation de l'individu à la communauté, étroite ou élargie, au sein de laquelle il évolue, est à la base de toute activité particulière. L'adaptation de chaque communauté à la satisfaction des besoins matériels et intellectuels des individus ou des groupes d'individus qui la composent est à la base de leur activité collective ; elle tend essentiellement à organiser les rapports inévitables entre ces individus et des groupes. Envisagé au regard de l'humanité totale, le problème réside dans l'organisation des rapports internationaux. Une telle organisation est à la base de la vie mondiale ; c'est elle qui doit apporter de l'ordre dans l'immense brassage des peuples auquel nous assistons. »

« La guerre est une conséquence inévitable des rapports mutuels des sociétés humaines tant que ces rapports demeurent à l'état inorganisé et que ces sociétés vivent en compétition et en concurrence. Elle est devenue un élément nuisible et perturbateur de la vie des sociétés les plus avancées dans leur évolution économique, intellectuelle et morale. La guerre et la civilisation moderne sont incompatibles. Sans concessions réciproques, sans sacrifices et renoncements de part et d'autre, toutes les conquêtes sociales risquent de sombrer lamentablement. Une nouvelle guerre mondiale, conduite avec les possibilités techniques actuelles, serait un anéantissement de l'œuvre humaine. »

« La guerre mondiale est venue mettre brutalement en évidence la solidarité fondamentale de toutes les parties du monde. Elle a duré 4 ans et 3 mois ; 38 Etats y ont été impliqués ; elle a sacrifié la vie de 20 millions de soldats, l'intégrité et la santé de 20 millions d'autres ; elle a fait passer la dette totale des gouvernements de 200 à 1,000 milliards. Une année entière n'a pas suffi pour régler diplomatiquement la paix suivant les formes traditionnelles. Des révolutions ou des transformations profondes ont appelé les masses ouvrières et les femmes à la vie politique. Une crise de pénurie a quadruplé les prix et impose encore ses restrictions. En même temps la moralité a baissé dans d'effroyables proportions et les ressources intellectuelles ont partout diminué. »

* * *

Le mois de décembre compte un très petit nombre de réunions internationales. C'est d'abord à Paris du 4 au 11 décembre le premier congrès démocratique international convoqué par M. Marc Sangnier, député de la Seine auquel prirent part des représentants de 22 pays, dont l'Allemagne et l'Autriche. Les résolutions adoptées à l'unanimité demandent entre autres la réduction des armements qui devront être remplacés par une police internationale, la démocratisation de la Société des Nations, l'admission de l'Allemagne dans cette société, la réparation des régions dévastées par une action financière internationale, le développement de la législation protégeant le travail et les travailleurs, etc.

A Paris également, sous la présidence d'un autre député, M. Charles Bertrand, s'est tenu au siège de la Fédération interalliée des anciens combattants, le 2me Congrès de cette Fédération. Les pays représentés étaient la Belgique, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, la Roumanie, la Serbie et la Tchécoslovaquie. La thèse développée par M. Charles Bertrand était la suivante : Nul gouvernement ne pourra obliger à se battre des hommes qui sont des frères et dont les fils sont élevés dans cette idée de fraternité.

Au milieu de décembre s'est réuni à Francfort sur le Main, le Bureau international de l'Union des partis socialistes dits « de Vienne », qui ne veulent pas du retour pur et simple à la IIe Internationale et dont on n'a pas voulu à la IIIe Internationale, celle de Moscou. Autour du président allemand Ledebour, se groupaient des représentants autrichiens, anglais, allemands, français et suisses. Cette Internationale 2me et demie n'a pas manqué de s'intéresser au problème des réparations. Elle se propose de réunir à Paris une conférence de tous les partis prolétariens des pays touchés par les traités de Versailles et de Saint-Germain.

A Anvers s'est tenu, du 30 novembre au 1er décembre, une conférence internationale des gens de mer, à laquelle étaient représentés des associations belges, anglaises, hollandaises et norvégiennes. Cette conférence qui se poursuivra à Hambourg, le 10 janvier, a discuté principalement des relations entre les diverses associations de gens de mer décidant d'accorder son appui à l'« Amalgamated Marine Workers' Union » et jetant l'anathème au « National Sailors' and Firemen's Union » qui rapproche si ingénieusement ces maîtres de deux éléments opposés, les marins et les pompiers.

Pendant que l'eau et le feu voisinaient à Anvers, à Monaco s'ouvrait au Musée océanographique le 4me congrès juridique international de l'aviation ; l'air et l'eau fraternisaient. Ce congrès tenu du 19 au 24 décembre fait suite à ceux de Paris 1911, Genève 1912 et Francfort 1913. La prochaine conférence aura lieu à Prague, en septembre 1922. Ces congrès juridiques sont tout à fait distincts du premier congrès international de la navigation aérienne tenu à Paris, en novembre et dont il a été parlé dans la précédente chronique.

D'autre part, à Stockholm s'est tenu récemment un congrès de trafic aérien international auquel étaient représentés la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande et l'Etat libre de Dantzig. Le pivot de cette dernière réunion semble avoir été une Société hollandaise « International Air Traffic Association ». Le *Temps* remarque à cette occasion qu'alors que les nations scandinaves ne sont pas signataires de la Convention internationale de navigation aérienne, et semblent vouloir s'organiser avec l'Allemagne en dehors des autres grands pays, la Hollande « mise sur les deux tableaux », ayant pris part aux deux réunions de Paris et de Stockholm. Enfin on annonce de Londres, une nouvelle conférence de l'air, les 7 et 8 février, au Guild Hall. Ces congrès vont de pair avec le développement croissant des lignes de navigation aérienne. Des phares commencent

à s'élever dans les ports aériens les plus fréquentés, des stations se créent chaque jour ; une des dernières créées se trouve à Arad, en Roumanie.

A Elseneur s'est ouvert un collège pour le développement de l'esprit international et humain. Les matières enseignées sont l'histoire, la sociologie, les langues. Les étudiants sont venus d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, de Hollande, sans parler naturellement des Danois. L'ombre d'Hamlet plane au-dessus de ces disciples de l'esprit nouveau.

Etienne CLOUZOT.

* * *

Calendrier des Réunions et Expositions Internationales

1922

Buenos-Ayres : Exposition universelle ; Washington : Congrès international de l'industrie laitière ; Prague : VIe Conférence de l'Union des Associations pour la Société des Nations ; Londres : Congrès spirite international ; Séville : Institut colonial international ; Paris : Congrès international des Confédérations des intellectuels ; Cologne : Congrès international des mineurs ; Vienne : Congrès international des travailleurs du bois ; Paris : Congrès international des villes ; Paris : Congrès international d'assistance maternelle et infantile ; Congrès de la Fédération internationale des femmes universitaires ; Helsingfors : Congrès universel d'Espéranto.

Janvier. — Genève : Conférence internationale des marins ; Paris : Conférence universelle pour la race irlandaise ; 28-29, Davos : Concours international de patinage.

Janvier-Février. — Amsterdam : Exposition internationale de l'Art théâtral.

Février. — Bâle : Exposition internationale de l'automobile ; Conférence de l'internationale populaire (chrétienne) ; 7-8, Londres : Conférence de l'air.

Mars. — 15-22, Barcelone : 3me Foire d'échantillons.

Avril. — Conférence internationale des Francs-Maçons ; Rome : Conférence internationale des chemins de fer ; 18-21, Paris : Congrès international de l'enseignement ménager ; 18-21, Genève : Conférence internationale technique pour l'enseignement de l'espéranto dans les écoles ; 20, Rome : Conférence générale de l'Union astronomique internationale.

Mai. — Rome : VIIIe Conférence parlementaire internationale du commerce ; 14-27, Budapest : Foire d'échantillons ; 24-29, Rome : Congrès eucharistique international.

Mai-Juillet. — Florence : Exposition internationale du livre.

Juin-Juillet. — Lyon : Conférence internationale de chimie.

Juillet. — 6-7-8, Paris : Congrès international de puériculture ; 17-23, Londres : Congrès de la Société internationale d'histoire de la médecine ; 25-29, Conseil international des recherches.

Juillet-Août. — 28-1er août, Genève : Congrès international d'éducation morale.

Août. — Luxembourg : Congrès international de l'enseignement secondaire ; Paris : Conférence universelle des Associations scouts.

Septembre. — Buenos-Ayres : Conférence de l'International Law Association ; Rio-de-Janeiro : Congrès international de Historia da America ; Prague : Conférence de l'air ; 1re quinzaine, Genève : Exposition internationale de timbres-postes.

Septembre-Novembre. — 7-15, Rio de Janeiro : Exposition internationale et industrielle.

Octobre. — Conférence internationale du Travail.

Décembre. — Londres : Conférence internationale du change ; 18-23, Paris : Congrès international d'hygiène sociale.

1923. — Hollande : Commission météorologique internationale ; Espagne : Congrès international de la route ; Prague : Congrès international de sociologie ; *Mai-octobre*, Strasbourg : Exposition interalliée d'hygiène.

1924. — Bruxelles : Conférence maçonnique internationale ; Varsovie : Congrès international des étudiants ; Paris : Exposition internationale des arts décoratifs.

1925. — Paris : Exposition coloniale interalliée.

1928. — Amsterdam : IXe Olympiade.

1930. — Bruxelles : Exposition universelle en Belgique et établissement d'une Cité internationale.

BIBLIOGRAPHIE

Daniel Baud-Bovy et G. Arvanitakis : *L'Image de la Grèce.* (Athènes moderne. La Macédoine occidentale.)

Ces deux belles publications, magnifiquement illustrées de photographies par Frédéric Boissonnas, sont une joie pour les yeux. Des lacs dans des coupes de montagnes, de vastes platanes, des bourgades aux ruelles étroites, autant de paysages pleins de sérénité et d'harmonie. Feuilleter ces images, c'est presque voyager.

Colonel Feyler : *La campagne de Macédoine*, 1917-1918.

On connaît la clarté d'exposition du colonel Feyler. Son histoire de cette campagne dont les conséquences furent si importantes ne le

cède en rien à ses précédents ouvrages ; elle est enrichie de photographies qui donnent au lecteur cette notion essentielle en tactique et si difficile à exprimer par des mots : la notion du terrain. Des cartes excellentes viennent encore compléter le récit. Par ses documents comme par la pondération consciencieuse de l'auteur, l'ouvrage donne déjà le jugement de l'histoire.

Jean Galtier Boissière : *Loin de la Rifflette.*

J'ai lu ce livre sans m'interrompre une minute, pendant toute une journée de wagon, puis, chez moi, toute une soirée. Moins à cause des anecdotes qu'on y trouve, que du ton. Cette liberté, cette netteté, cette droiture me plaisaient infiniment. Dans la réussite d'un ouvrage il n'entre pas seulement des raisons littéraires, mais aussi des raisons de caractère. M. Galtier Boissière représente un joli type de Français, honnête et railleur. Son livre, un peu rapide tout de même, et parfois superficiel, lui doit une santé excellente. La vie y est goûtée sans préjugés et sans illusions. R. T.

Louis Chadourne : *Terre de Chanaan.* — Pierre Mac Orlan : *La cavalière Elsa.*

Je persiste à croire que le roman d'aventure *exotique* est une erreur d'un certain clan de jeunes écrivains contemporains. Cette imitation des auteurs anglais, après avoir donné quelques effets amusants, n'ira pas plus loin. Les Anglais sont des marins-nés, des colons-nés, qui s'en vont outre-mer non pour prendre des notes en vue du prix Goncourt, mais afin d'y construire des routes ou d'y élever des moutons ; ils ne se disent pas tout le temps, ravis et inquiets : « Attention, je suis en pleine Aventure ». Sans remonter jusqu'à Stevenson — ce puritain qui a navigué —, Kipling ou Conrad ont connu des tempêtes et organisé des expéditions d'une façon pratique, avant d'en tirer des récits... Sans doute un romancier n'a pas besoin d'avoir vécu pour de bon ce qu'il raconte, mais, qu'il puise dans ses souvenirs ou dans son imagination, il faut qu'il puise en lui-même. M. Chadourne et quelques autres font l'effet trop souvent de puiser dans des livres. Ils conçoivent le monde d'après Jules Verne. M. Chadourne a du talent, mais il devrait le diriger dans une autre direction.

Prenez en revanche M. Mac Orlan. Alors qu'avec *A bord de l'Etoile matutine* il s'inspirait de Defoe et de Stevenson interprétés en surface, il vient d'accomplir un grand progrès avec *La cavalière Elsa.* La critique peut se tromper, c'est son droit, mais son devoir est de donner des conseils aux écrivains qu'elle estime, même au risque d'un certain pédantisme. Disons donc que M. Mac Orlan jusqu'à présent réussissait une petite mixture fort adroite mais composée d'épices connus. Aujourd'hui, il comprend que l'Aventure — puisque c'est le signe sous lequel il veut écrire — n'exige pas forcément l'exotisme marin et colonial. Il a cherché l'« aventure » de 1921 dans la réalité et non dans les bouquins, et il a vu la Russie. Il y a plus d'« aventure » en Europe centrale que dans les *placers* de M. Chadourne. *La cavalière Elsa* atteint par moments à une curieuse et poignante étrangeté d'atmosphère. Le livre ne vaut pas, comme ses prédécesseurs, par du pittoresque rapporté et des inventions roublardes, mais par des effets d'éclairage dont quelques-uns sont nouveaux et remar-

quables. Il est dommage que la figure principale, Elsa, soit si sommaire: l'ouvrage est comme évidé dans son centre. S'il nous était permis de formuler un second conseil, nous dirions que l'art du roman tient dans la peinture des caractères, qu'il est difficile d'appliquer ce principe, mais que ceux qui s'en écartent font fausse route, quels que soient les agréments de détail qu'ils prodiguent dans leurs récits. R. T.

Daniel Halévy : *Visites aux Paysans du Centre.*

M. Halévy est un esprit attentif, sage, perspicace, peut-être trop tourné au pessimisme. L'ouvrage que voilà, plein de bonne foi, écrit avec force, avec émotion, est lourd de découragement. L'auteur constate des efforts qui avortent, des espérances qui ne se réalisent point. Il ne se console pas avec l'idée que d'autres efforts et d'autres espérances aboutiront. L'individualisme semble l'effrayer à mi-chemin : il ne l'a pas poussé au point où l'on accepte de n'être, en effet, qu'un individu. Parfois, souvent, sa lamentation prend un caractère solennel, auguste même ; une pensée vêtue de deuil, mais vigoureuse, éloquente, trouve des accents magnifiques : ainsi dans la page où il annonce que « l'homme n'a jamais été rural que par contrainte », qu'il déserte et désertera toujours davantage la campagne, et que nous en mourrons tous. Cet esprit prophétique, ces inquiétudes, cette générosité qui s'alarme donnent à tout ce qu'écrit Halévy une sombre et belle couleur de pourpre. R. T.

Fernand Divoire : *Naissance du poème.*

Cette œuvre de « prose symphonique » qui a été représentée à Paris et à Genève est une tentative des plus curieuses qui mérite l'attention et la louange. L'idée de réaliser devant nous la composition à demi consciente du poème est hardie et séduisante. L'auteur a réussi, plus que n'importe quel autre poète à rapprocher le lyrisme des mots du lyrisme musical. Nous souhaitons qu'il poursuive cette originale tentative et nous lui devrons de découvrir des beautés inconnues. R. T.

Jean Schlumberger : *Un homme heureux.*

Le personnage principal de ce curieux et remarquable roman pousse le raffinement de sensibilité jusqu'à sortir quelque peu, tel certains héros de Gide, de l'humble condition humaine. Se trouvant trop heureux entre ses parents, sa femme et ses enfants, au sein d'une destinée facile, il décide de tout quitter et de ne revenir parmi les siens que lorsqu'il aura *mérité* son bonheur. C'est une parabole, c'est même la parabole de l'enfant prodigue. Mais, à nous autres, le bonheur n'est pas si libéralement fourni que nous puissions nous permettre de le dédaigner ; nous veillons sur lui, nous tremblons qu'il ne nous soit enlevé. Nous rencontrons assez d'obstacles dans l'existence, durs à franchir, pour n'avoir pas besoin d'en inventer. M. Schlumberger, et Gide, nous font quelquefois l'impression de cavaliers de manège, très habiles, mais qui, ennuyés de tourner en rond, donnent l'ordre de monter plus ou moins la perche pour le saut. Cette haute école ne sent pas le plein air.

Il n'empêche que M. Schlumberger a eu la force de poser un problème moral, de le faire débattre par divers personnages, de le nouer et de le dénouer, qu'il a su pénétrer son récit d'une couleur hautaine et mélancolique, le nourrir d'une quantité d'observations psychologiques fines et vraies. Il y a de la cruauté dans la tendresse qu'il se porte à lui-même et dans celle qu'il porte aux hommes : et cette cruauté, dont la froideur est parfois aussi désagréable au lecteur que si on lui versait de l'eau dans le cou, l'aide en d'autres moments à voir bien des nuances. Et louons M. Schlumberger d'avoir ficelé si bien son héros dans tous les liens de la famille, de l'avoir serré entre deux générations : il fait bien sentir qu'on n'est jamais seul, quel que soit votre désir de solitude. Tant de romanciers se facilitent la tâche en supprimant les parents et les enfants de leurs personnages, en oubliant que nous sommes subordonnés, et que les problèmes de notre destinée ne sont jamais théoriques. R. T.

Henri Martineau : *La vie de P. J. Toulet.*

Henri Martineau qui est le directeur et l'inspirateur d'une revue pleine de délicatesse et de goût, le *Divan*, est aussi un serviteur fidèle de la littérature et de l'amitié. Son dernier volume nous renseigne avec détail sur la vie de Toulet, et nous l'accueillons avec la sympathie la plus vive. Nous sommes pressés de mieux connaître cet écrivain subtil et fort auquel la vie n'a pas rendu justice, et qui demeurera alors que tant de gloires factices seront en poussière. Son œuvre est ironique et pure, d'un sentiment intense et subtil et comme passé à la flamme. Martineau, en ces pages où il retrace une brève carrière, est digne de l'amitié dont il s'honore. R. T.

Louis Piérard : *Films brésiliens.*

M. Louis Piérard, ayant fait un beau voyage, nous le raconte. Avec exactitude, il note ses étapes, il décrit les pays d'outre-mer. Certains des renseignements qu'il donne sur le Brésil — ainsi sur le temple positiviste de Buenos-Ayres où le buste d'Auguste Comte est adoré — sont fort curieux.

LA TECHNIQUE

DE LA

« PLASTIQUE VIVANTE »

Il y a trente ans, peu d'écoles avaient la culture corporelle à leur programme. Les parents étaient hostiles à toute gymnastique et cherchaient pour la plupart à faire dispenser leurs enfants d'un enseignement physique que certains jugeaient même préjudiciable à la santé ! ! De nombreux pédagogues et médecins s'insurgeaient contre la sévérité de la méthode suédoise de Ling et la question si importante de l'hygiène scolaire n'attirait pas l'attention des autorités. Depuis lors, les mentalités ont changé, l'exercice en plein air est adopté un peu partout, le sport a envahi la vie des jeunes gens et même des enfants ; à l'école comme à la maison, la culture physique triomphe, et tous les pédagogues comme tous les artistes ressentent le besoin d'une technique corporelle propre à entretenir l'organisme en pleine vigueur et en pleine souplesse.

Est-ce dire que les innombrables systèmes de gymnastique « hygiénique », « esthétique », « sportive », « dynamique », « naturelle », «plastique », « artistique », etc., etc., actuellement à la mode, soient tous également propres à préparer l'enfant à la vie intégrale, à établir des rapports étroits

entre les mécanismes corporel et cérébral et à réunir dans un même courant les rythmes naturels du corps et de l'esprit ? Il ne nous semble pas que, dans la plupart de ces méthodes, les exercices aient une autre destination que d'assurer la précision et la régularité des mouvements dans certaines durées fixées. Ils constituent par conséquent une instruction essentiellement métrique. Dans d'autres systèmes, les rythmes spontanés et instinctifs du corps font l'objet d'une observation plus attentive, mais l'étude des relations naturelles entre le dynamisme musculaire et les lois de l'« agogique » (étude des nuances de durée) n'y est pas suffisamment poussée pour que l'élève puisse devenir maître absolu de ses facultés motrices, et apte à juger de l'opportunité des mouvements à faire ou à empêcher. J'entends que notre corps, constamment sous pression, doit se tenir continuellement en état de se mouvoir et évoluer sans effort, selon l'idée qui naît dans notre cerveau et de réagir sans résistance aux élans spontanés de notre fantaisie, — et qu'inversement, les rythmes instinctifs d'un corps délivré de toute emprise intellectuelle, entretiennent la vie en notre pôle cérébral, enrichissent notre imagination et augmentent le nombre des manifestations de notre vouloir comme de notre fantaisie. Cette technique de réaction autant que d'action est comparable à celle dont doit disposer l'*escrimeur,* mais au lieu d'être spécialisée dans un ou deux membres, elle nécessite le concours de toutes les parties de l'organisme. Son acquisition est le résultat d'une série d'actions très compliquées. En effet, elle suppose non seulement la connaissance « vécue » de toutes les possibilités musculaires de contraction et de détente, en toutes les nuances de la force et de la durée, mais encore la collaboration incessante des centres nerveux, comme des facultés de contrôle, avec chacun des membres de notre corps, avec chaque partie isolée de ce membre, avec chaque association de ce membre (ou d'une de ses parties isolées) avec une ou plusieurs autres parties de l'organisme.

Evidemment l'étude de cette technique sera facilitée par le fait qu'une éducation sportive ou gymnastique aura préalablement assoupli, fortifié et rendu sain le corps qui doit l'acquérir. Cependant la pratique d'un seul sport, — ou

d'une seule série de sports — spécialise l'individu dans un nombre défini de mouvements. D'autre part, les exercices gymnastiques usuels ne comportent qu'un très petit nombre de variations de vitesse ou de lenteur. Il en résulte que la majorité des sportifs ou des gymnastes se trouvent en possession d'un certain nombre d'automatismes nuisibles à l'acquisition de cette souplesse synchronique des évolutions corporelles dans le temps et l'espace, que doit requérir un système d'éducation psycho-physique vraiment complet. Ils sont donc obligés, dès qu'ils entreprennent d'introduire l'art dans leurs manifestations motrices, de songer tout d'abord à se débarrasser de certains procédés techniques particuliers, trop fortement ancrés en leur mémoire musculaire pour permettre à leur fantaisie de varier les nuances musculaires d'énergie et de durée en toute liberté. Et c'est ainsi que dans notre vie de tous les jours, en dehors de toute recherche esthétique, nous nous sentons entravés en nos expansions motrices par des habitudes de maintien et d'allure, constituant la technique de l'« aisance et des belles manières » conventionnelles. Cette technique a été constituée à travers les âges par les conditions particulières de l'espace habité par l'homme, par les vêtements dont il se couvre, par les métiers auxquels il se livre, par l'ensemble des lois et des habitudes sociales qui répriment son tempérament. L'influence du vêtement sur l'allure est, entre autres exemples, si forte, que le reproche que l'on a maintes fois adressé à certains danseurs de l'école moderne, de marcher mal dans la rue me paraît tout à fait injustifié. Celui qui marche naturellement et avec aisance en maillot lâche et sans souliers, ne peut pas se mouvoir aisément lorsqu'il est serré dans des vêtements ajustés et que ses pieds sont emprisonnés dans des bottines étroites et à talons. D'autre part, j'étais frappé dernièrement de voir un des plus remarquables apôtres du mouvement corporel, faire de petits gestes étriqués au cours d'une conférence sur le sujet qui le passionne. Mais la réflexion me fit bien vite comprendre que c'était l'emmanchure étroite de son habit noir qui étriquait son geste, naturellement ample et aisé.

Il y a une vingtaine d'années, Antoine créait de toutes pièces une mise en scène des foules, et obtenait grâce à la seule force de son merveilleux instinct, des résultats surpre-

nants avec des acteurs sans technique ; de nos jours quelques directeurs de théâtre — tels Copeau, Gémier, etc., — soucieux d'introduire dans l'art de la « gestique » plus d'aisance, de naturel et d'humanité, cherchent à soumettre les jeunes acteurs à une éducation corporelle plus complète. Par quels moyens spéciaux une renaissance de la plastique vivante, individuelle ou collective, peut-elle être tentée ? Quelles sont les nouvelles habitudes motrices à créer, les combinaisons inédites à rechercher, de quelle gamme de moyens physiques la technique corporelle propre à assurer la vie et la beauté au mouvement corporel, peut-elle disposer ? C'est là ce que nous allons tenter de définir en le bref exposé suivant des études indispensables à tout «plasticien» complet.

1° Etude des moyens pour passer de l'état de complète *décontraction musculaire* (station couchée) aux divers états de redressement du corps, agenouillement, station debout, sans, puis avec, extension verticale des bras.

2° Etude dans la station debout, des moyens d'action de la *respiration* sur les différentes parties de l'organisme, au point de vue dynamique comme au point de vue spatial : c'est-à-dire pour renforcer ou amoindrir l'intensité énergique des attitudes, ou pour amplifier ou diminuer la place occupée par nos membres dans l'espace qui nous entoure. Etude aussi des rapports entre l'action exercée par la respiration sur l'extension et la contraction des membres dans l'émission vocale du son parlé ou chanté.

3° Etude de *l'équilibre* dans la station debout, des « départs d'orientation » dans l'espace environnant grâce au relâchement de tel ou tel autre groupe musculaire, et des contrastes de pesanteur entre des membres différemment disposés.

4° Etude des relations dans la station debout, entre le corps et les diverses *divisions de l'espace* dont il est le centre. Etablissement des distances depuis le centre jusqu'à la périphérie. Graduation de l'espace en lignes horizontales, verticales et obliques. Etude des lignes courbes. Etude des rapports entre l'amplitude des gestes et le temps en lequel ils tracent des lignes droites ou courbes.

5° Etude des *divers moyens de transfert du centre de gravité* du corps en un autre point de l'espace, sous l'impulsion du sentiment, de la sensation ou de la volonté. La «marche » considérée comme succession de divers états d'équilibre, réglés par les diverses intensités de tension musculaire et les diverses sollicitations de la pesanteur. Les attaques diverses du sol par le pied, par la jambe et le pied, par le corps et le pied. Les diverses révélations de silhouettage des corps sur des parois de hauteur et largeur variées. — Etude des multiples mouvements de marche continue, de marche scandée ou de marche interrompue.

6° Les diverses *durées des pas* scandés ou continus.

7° Les diverses *longueurs* des pas, et leurs relations avec la dynamique et avec la durée.

8° Les *ornements de la marche,* la course, le saut, le sautillé, le bondissement, les alternances de « staccato », de « legato », de « pizzicato », « portando », « glissando », etc.

9° Les divers jeux d'*arrêt* de la marche, de la course et du saut, en leurs successions et leurs alternances.

10° Etude des *points de départ* du geste, selon que celui-ci dépend du déplacement d'équilibre du corps entier. ou d'un déclanchement musculaire ayant lieu dans telle ou telle autre partie du corps ou sous la prime influence d'un mouvement respiratoire. Différenciation du geste provoqué par l'obéissance à la pesanteur et de celui qui est la conséquence de la volonté *d'échapper à la pesanteur.*

11° Etude des *résistances et oppositions* musculaires réglant les rapports des gestes d'un bras avec ceux de l'autre bras, avec les mouvements des jambes, de l'épaule ou du torse.

12° Influence des attitudes corporelles sur la *résistance matérielle du décor,* collaboration des lignes corporelles avec les lignes des parois, colonnes, escaliers et plans inclinés que le contraste rend vivantes [1].

13° Rapports du geste et de la marche, leur alternance, leurs oppositions, leurs contrastes, leur concordance, leur

[1] Lire l'ouvrage d'Adolphe Appia : *L'œuvre d'art vivant* — Atar, éd. Genève.

contre-point. *Dissociation et harmonisation* des différentes manifestations motrices de l'organisme.

14° Rapport de la *voix* (parlée ou chantée) avec la marche et la gesticulation.

15° Reprise de tous les exercices ci-dessus dans toutes les nuances de force et de durée, double et triple vitesse ou lenteur d'un membre ou plusieurs membres. Association et dissociation de durées ou de dynamismes.

16° Etude des rapports entre *deux corps* humains associés, harmonisation de leurs gestes ou de leur marche. Opposition de l'*arrêt* d'un individu avec l'activité de l'autre, opposition de deux activités semblables ou dissemblables, dans les déplacements comme dans les dynamismes, dans telle vitesse ou dans telle autre.

17° Etude des rapports entre des individus associés formant un *groupe,* et des rapports entre plusieurs groupements d'individus, au triple point de vue de la division de l'espace, des synergies et des antagonismes dynamiques, et de la nuancisation de la durée.

* * *

Toutes ces études préparatoire forment le fond de l'éducation nouvelle « *par et pour le Rythme* » dont les principes sont exposés dans notre méthode de « Rythmique[1] ». Basée sur la connaissance des lois fondamentales de la musique, cette éducation tend non seulement à régulariser les mouvements, mais aussi et surtout à prévoir toutes les modifications imprévues qu'y peuvent apporter les élans de notre spontanéité naturelle. Les mouvements réglés à l'avance une fois pour toutes sont dépourvus de pathétisme comme de naturel. L'étude du dynamisme musculaire et de l'ordonnance des mouvements a besoin d'être complétée par celle des manifestations nerveuses de l'individu, et cela dans toutes

[1] *La Rythmique,* 2 volumes, *La Plastique animée,* un volume, enseignement pour le développement de l'instinct rythmique, du sens métrique, de l'harmonie et de l'équilibre des mouvements et pour la régularisation des habitudes motrices. Jobin et Cie., éditeurs à Lausanne (Suisse).

les nuances du temps et de l'espace. Tout mouvement exécuté dans un temps donné demande en effet une préparation totalement différente de celle que nécessite une durée de temps plus longue ou plus courte. Dans les actes rapides, l'équilibre du corps joue un rôle moins important que dans les actes lents. Selon le temps donné pour l'exécution d'un mouvement, l'organisme devra procéder instinctivement à l'élimination de certaines actions musculaires ou au contraire à la mise en œuvre d'un plus grand nombre de synergies. Dans presque tous les systèmes de gymnastique l'on fixe une position de départ identique pour les mouvements les plus différents. Or un acte ne peut exister sans préparation. Toute action doit être considérée comme le résultat fatal d'une «anacrouse». Cette préparation peut être préméditée dans certains cas; dans le plus grand nombre des cas, elle doit être spontanée. Ce n'est que par des exercices spéciaux que l'on peut assurer à chaque acte corporel la préparation exacte qui en doit assurer la parfaite exécution. Tout membre préparé à un mouvement lent devient raide si l'on exige subitement de lui le même mouvement dans un temps plus rapide ; tout membre préparé à un mouvement vif, compromettra l'équilibre de l'attitude générale si subitement on lui demande d'effectuer ce mouvement plus lentement. La préparation exacte des mouvements dépend d'une bonne harmonisation du système nerveux. La gymnastique rythmique est une éducatrice des centres nerveux. Elle règle les rapports du corps et du cerveau. Elle cherche à diminuer le temps perdu entre la conception des actes et leur réalisation. Elle cherche à créer un esprit de concentration et d'analyse qui permet à l'enfant de régler ses automatismes naturels et de contracter des habitudes motrices nouvelles.

Elle lui apprend à voir clair en son organisme et à harmoniser, à coordonner tous les rythmes conscients et inconscients dont ses membres disposent. Elle le rend libre et, parce qu'elle lui procure de la liberté, elle lui dispense de la joie, car la joie ne dépend pas seulement de la discipline, mais de l'assurance que cette discipline est un produit de la volonté et la résultante de sacrifices librement consentis. Le but de l'éducation « par et pour le rythme » est d'éveiller, multiplier puis régulariser les rythmes naturels du corps

et — grâce à leur répétition fréquente qui provoque leur automatisation dans tous les degrés de force ou de souplesse, de vitesse ou de lenteur, — de créer dans le cerveau des images rythmiques définitives. C'est grâce au concours de la musique que se règlent dans cette méthode les nuances corporelles, car la musique est le seul art qui ait fixé les divers degrés de la durée et du dynamisme. La musique joue le rôle d'ordinatrice des mouvements et aussi d'inspiratrice, car elle stimule les fonctions nerveuses. Elle devient l'associée obligée de la gymnastique une fois que celle-ci a accompli sa tâche qui est de rendre le corps sain, énergique et souple. Mais il faut aussi que le corps devienne un instrument d'art, et il n'y parviendra que grâce à l'étude du rythme qui est à la base de tous les arts comme de toute manifestation vitale.

* * *

Mais toutes ces études ne constituent que l'A B C de la technique corporelle nécessaire à tout « plasticien » complet. Car elles ne s'adressent qu'à l'intelligence et à la volonté. L'acquisition de toutes les qualités plastiques, dynamiques et agogiques indispensables au rythmicien, au danseur, à l'acteur ou au mime, ne fera de lui qu'un adaptateur, qu'un transpositeur, qu'un automate, si ces qualités techniques ne sont pas mises au service d'une riche fantaisie, d'un tempérament souple et élastique, d'une généreuse spontanéité de sentiments, et d'une nature artistique et vibrante. Toute éducation plastique, par conséquent, doit avoir comme prime objet l'éveil des instincts naturels, des élans primesautiers, des conceptions individuelles. L'aboutissement suprême des études de « plastique vivante » est certainement l'expression directe des sentiments et des émotions animiques ou esthétiques, sans même le concours de la parole, sans le concours de la musique. Mais la plastique « dans le silence » demande une technique prodigieuse acquise au cours d'expériences prolongées au delà d'une seule existence humaine. Or, bien malheureusement, si la musique est un des arts les plus jeunes, l'on peut hautement affirmer que la plastique animée

est de nos jours le moins étudié de tous les arts. Les expansions naturelles du corps ont été contrariées par les usages d'une vie de jour en jour plus antinaturelle. La gamme des gestes et des attitudes est réduite dès lors au strict minimum. Il en résulte que la rééducation des moyens corporels d'expression a besoin de s'étayer sur des procédés éducatifs empruntés à des techniques déjà éprouvées, celles de la parole et celles de la musique. La première, celle du « verbe » s'est à tel point spécialisée, et les images qu'elle cherche à concrétiser se succèdent avec une rapidité telle, que les mouvements corporels ont de la peine à épouser leur forme et leur durée. D'autre part, l'expression verbale confond à tel point le réalisme du mot avec l'émotion élémentaire de la pensée, que le geste, constamment, hésite entre le réalisme et le lyrisme, entre le mouvement oratoire et didactique et le mouvement de *situation*. Celui-ci crée l'atmosphère et traduit directement l'émotion par le dynamisme.

Il en résulte que, si la plastique animée peut s'associer heureusement au verbe, il importe, dès que l'on souhaite leur complète harmonisation, que le verbe ne cherche pas à s'isoler, et qu'au contraire il songe constamment à cette plastique à laquelle il demande à s'unir. J'entends que le poète doit consentir à condenser sa pensée en un plus petit nombre de mots, à éliminer les digressions, à suggérer plus qu'à décrire et à faire des silences, des arrêts et des suspensions, des collaborateurs indispensables des rythmes corporels. Tandis que la musique, qui dès ses origines est issue directement non de la pensée, mais de l'émotion, est — actuellement — plus capable que la poésie verbale de seconder ou de provoquer — dans les situation lyriques — le geste corporel spontané. Elle est parvenue à exprimer les vérités humaines à l'aide de la sonorité, du dynamisme et de la durée, en toutes leurs nuances. Or, le corps humain est susceptible de s'adapter ou de transposer soit les nuances de ce dynamisme, soit les nuances de cette durée. Et que si, dédaigneuse des nuances de la sonorité, la plastique animée veut s'affirmer en dehors d'elles, il n'en reste pas moins qu'elle ne pourra jamais mieux régler les nuances de sa dynamique et de son agogique, qu'en adap-

tant la technique agogique et dynamique musicales qui sont d'ores et déjà ordrées et réglées, et qui, peuvent, certainement, lui servir de modèles. Sans doute, la plastique vivante pourra-t-elle, à son tour, modifier cette dynamique et cette agogique, mais l'important n'est-il pas en tout développement artistique, de partir de ce qui est pour parvenir à ce que l'on veut différent ? Et cela est si vrai, que même le nuancé sonore, (les diverses élévations du son), peut soit dans la musique soit dans la diction poétique, amener le plasticien à se construire une gamme de gestes correspondant à la gamme des sons. Qui sait si cette dernière ne fut pas autrefois inspirée par les mouvements de la respiration et par l'action de celle-ci sur les muscles du larynx ?

L'important pour tous ceux qui considèrent le corps en mouvement, comme un interprète direct des émotions humaines, est de ne dédaigner aucun moyen d'enrichir les moyens techniques d'expression de ce corps. Qu'importe si pendant quelque temps encore la plastique humanisée s'associe à la musique et au verbe ? L'important n'est-il pas qu'elle parvienne à multiplier et à clarifier ses moyens d'expression ? Or, à une époque telle que la nôtre où tous les efforts tendent à associer tous les arts en une harmonieuse entente, pour humaniser la pensée, pour la rendre et plus large et plus diverse et plus complète [1], il me semble que tout effort tendant à spécialiser la plastique animée, serait stérile et propre à amoindrir sa profonde portée. Comme le dit Canudo, « toute énergie d'impression, de représentation et d'évocation de ces phalanges de sensitifs et de créateurs que l'on dénomme « artistes », est de plus en plus influencée par des lois musicales, par le besoin de transmettre les lois les plus larges de la vie à l'aide du plus universel des langages, celui qui « suggère sans définir », qui seul, peut imposer à des collectivités diverses, sous des climats éthiques et individuels différents, la même émotion idéale. L'évolution de la musique est en rapport direct de l'accroissement de l'humanité ».

Le propre de la musique est avant tout de provoquer en l'âme des hommes, un besoin d'imagination et de réalisa-

[1] Lire dans le *Courrier musical* du 15 avril 1921 l'article de Canudo sur « La convergence musicale de tous les arts ».

tion. Pourquoi renoncer à ce pouvoir ? La musique est née en nous d'un besoin absolu de sortir de nous-mêmes, d'extérioriser nos aspirations, de donner des ailes à nos vouloirs mal définis, de donner un corps à des aspirations souvent peu claires et mal ordonnées, mais impérieuses. Du moment qu'elle fixe des moments divins où un être nouveau s'échappe de notre moi habituel, pourquoi ne pas nous appuyer sur elle dès qu'il s'agit de nous exprimer grâce à un mécanisme humain aussi inconnu de la plupart des êtres que les origines mêmes de leurs actes et de leurs pensées ? Initier à la musique les artistes du théâtre et de la danse, c'est renforcer la puissance de leurs mouvements, car la technique musicale libèrera à la fois leurs corps et leurs âmes.

* * *

Est-il possible que certains hommes n'aient pas besoin de faire des études de technique, parce qu'ils ont la science infuse ? Mais sans doute. Nous connaissons tous des enfants prodiges qui jouent du piano sans en avoir jamais étudié le mécanisme, des jeunes gens qui s'improvisent écrivains ou peintres, d'autres qui dansent ou jouent la comédie sans s'être soumis à aucun enseignement. Pourquoi ne serait-il pas possible que certains corps humains n'aient jamais connu les résistances nerveuses, musculaires, intellectuelles ou morales qui s'opposent si souvent au libre essor des rythmes naturels ? Trop souvent l'homme pourvu d'un système moteur sans défaut est empêché de s'en servir, grâce à une timidité, à un manque de confiance en soi-même qui paralysent ses moyens. Etre sûr de soi, savoir oublier ses faiblesses, ne penser qu'au but à poursuivre, se sentir entièrement envahi par l'*idée,* c'est en somme nier l'existence des résistances, — et une certaine technique naturelle se révèle dès lors au moment où l'esprit la réclame, et sous l'excitation même d'émotions supérieures. Il est certains grands virtuoses qui ne réussissent leurs traits que lorsqu'ils sont accompagnés par l'orchestre, des bègues qui s'avèrent orateurs

lorsqu'ils ont à défendre une cause qui les enthousiasme. Mais je pense que les possesseurs de cette technique naturelle auraient grand tort de ne pas l'entretenir par des exercices pratiqués « à froid ». Certaines excitations diminuent d'intensité à mesure que l'âge tempère les ardeurs spontanées. Le progrès de l'individu ne dépend pas uniquement du mûrissement de ses facultés intellectuelles ; il importe que chaque nouvelle conquête de l'esprit soit accompagnée d'une amélioration des agents de réalisation. L'on a souvent cité le cas du grand poète Spitteler qui ne composa ses poèmes les plus inspirés qu'après de longues luttes pour acquérir des procédés poétiques élémentaires. Verdi, qui composait en l'ardeur de ses années de jeunesse des œuvres sans style ni portée, eut la volonté de se soumettre à des études musicales serrées poursuivies jusqu'en sa vieillesse, pour parvenir à écrire ses œuvres définitives, le *Requiem*, *Othello*, *Falstaff*, et ses quatre «pièces sacrées ».

L'on a écrit que Chabrier mourut de désespoir d'avoir tenté trop tard d'acquérir une technique dont il avait pu se passer au début de son activité de compositeur. L'œuvre entière de Berlioz, le musicien-poète par excellence, révèle son inexpérience technique, et il serait facile de citer une quantité de créateurs dont la décadence n'eut comme unique cause que l'abandon des recherches d'ordre technique. Dans le domaine spécial que nous parcourons aujourd'hui, ne voyons-nous pas le bel effort artistique d'Isidora Duncan, l'émancipatrice du geste naturel, arrêté depuis quelques années faute de persévérance dans l'acquisition de moyens techniques nouveaux ? Les trouvailles du génie ont besoin d'être complétées par des recherches guidées par l'intelligence. Le domaine de l'inconscience au sein de laquelle opèrent l'intuition et la sensibilité et palpite le tempérament, a besoin d'être agrandi grâce à l'acquisition de qualités conscientes qui permettent au tempérament d'abord de s'équilibrer avec l'intellect, puis de le dominer sans porter de préjudice à l'Ordre et de la Raison [1].

[1] Lire dans l'*Esprit nouveau*, n° 7, l'article de Vincent Huidebro sur « la Création pure ».



Plus aussi l'étude de certains procédés techniques élémentaires de technique corporelle expressive aura pénétré dans l'enseignement scolaire, plus le public sera mis à même de comprendre l'effort des artistes créateurs. Pourquoi le piano est-il de nos jours l'agent le plus puissant de vulgarisation musicale, c'est parce que tous nos enfants sont plus ou moins initiés à la technique de cet instrument. L'enseignement de la Rythmique doit par conséquent, lorsqu'il est donné à des *enfants ou à des dilettantes,* se garder de toute spécialisation outrée, d'ordre mathématique ou métaphysique. Tout au plus tendra-t-il à faire comprendre aux élèves les possibilités de relation directe de l'éducation technique, musculaire et nerveuse qu'ils reçoivent, avec la métaphysique et les mathématiques. Posséder son corps, en toutes ses relations avec l'eprit et la sensibilité, c'est briser les résistances qui paralysent le libre développement de nos facultés d'imagination et de création.

En ce qui concerne les professionnels qui se vouent plus particulièrement aux études de plastique, je suis fermement convaincu qu'il y a pour eux un avantage à sensibiliser leur organisme en l'imprégnant de musique, avant de les laisser tenter les expériences nécessaires à l'élaboration d'un système tendant à faire de la plastique animée un art qui se suffit à lui-même, et dégagé de toute relation avec la poésie et la musique. Cet art existera certainement un jour. Il aura ses lois personnelles basées sur des expériences d'ordre géométrique et spatial, ayant pour but de créer une architecture en mouvement, s'orientant et s'équilibrant selon l'influence fatale d'une pesanteur graduée et nuancée. Cette architecture vivante n'aura de commun avec les autres arts que le rythme, mais sa rythmique sera triple et comprendra: 1° la connaissance et l'expérience des mouvements rythmés musculaires spontanés ; 2° celles des mouvements rythmés créés par les modifications de la pesanteur, — et 3° celles de l'adaptation de ces deux rythmes aux rythmes unifiés de l'espace et de la durée. La métaphysique de cet art plastique

intégral consistera en l'imagination de pesanteurs et d'espaces fictifs, et en une succession de modifications et transformations de leurs rapports. Une fois parvenu à vivre de sa propre vie, d'une vie réglée par ses propres lois, l'art plastique ne se fondra plus dans la musique, mais s'associera avec elle, — comme avec elle s'associe la parole dans le drame lyrique. Il n'y aura plus identification, mais superposition et collaboration. Pour se développer, cet art nouveau devra se dégager de toute imitation directe de la nature, de toute préoccupation littéraire, de toute intention mimique, et il faudra, je crois, de longues et répétées expériences jusqu'à ce qu'il se soit dégagé de toutes les influences qui emmaillottent aujourd'hui le langage du mouvement. Ces expériences me paraissent devoir être toutes d'ordre rythmique et puisque, indubitablement, les lois naturelles de la durée et de l'accentuation des gestes ont presque totalement disparu, que le nombre de nos rythmes corporels spontanés est réduit au strict minimum, je ne vois pas d'autre moyen de reconstruire cet art nouveau qu'en étudiant le rythme dans les arts déjà complets, et surtout dans la musique qui, incontestablement, est de tous les arts, le plus riche en mouvements rythmiques.

Mais la question se pose de savoir si le moment est bien choisi pour essayer d'édifier un art plastique intégral ? J'en doute, car notre époque cherche avidement non à spécialiser les arts, mais à les associer. L'avenir de l'art, pour la plupart des artistes d'aujourd'hui, est dans la fusion de tous les éléments psychiques et physiques de notre nature. Jamais tant d'essais n'ont été tentés d'association de moyens d'expression différents ! Le mouvement corporel stylisé accompagne au théâtre le verbe, la couleur, la lumière et la sonorité. Des novateurs géniaux jugent que la photographie animée est désormais inséparable d'une triple symphonie, et non contents de rêver le synchronisme de la musique et du geste, ils cherchent à donner aux lignes mouvantes, une série de cadres architecturaux rigides, et à opposer les rythmes des mots et des phrases, comme les rythmes de la pensée, à ceux de la vision, — à les contrepointer, à les unir et à les alterner. Ils cherchent même (ce qui, à mon sens, est une erreur) à opposer dans le même spectacle les mouvements cinémato-

graphiques et les mouvements vrais. D'autre part certains artistes danseurs peignent avec leurs gestes des paysages ou construisent des architectures.

Dans sa dernière réunion à Lausanne le Comité des Jeux Olympiques a discuté pour la première fois l'initiative du baron de Coubertin sur la façon d'introduire dans le programme des prochaines fêtes qui auront lieu à Paris en 1924, des évolutions humaines de caractère artistique avec collaboration d'une musique et d'un décor appropriés. Et, de fait, les créateurs du grand mouvement qui aboutit à la restauration des jeux olympiques, ont compris qu'à partir du moment où l'éducation aurait créé des hommes d'action en possession de toutes leurs forces physiques et psychiques, il serait indispensable d'établir entre eux un lien plus puissant que l'esprit d'émulation et l'affirmation du « moi ». Ce lien est constitué par la recherche en commun des lois éternelles de l'art, qui toutes ont pour but de créer de l'ordre, de sculpter des formes, d'équilibrer les forces et de mesurer les rythmes.

* * *

Il sera évidemment difficile de découvrir la manière d'insuffler la vie artistique à des manifestations musculaires et nerveuses se suffisant à elles-mêmes, au point de vue sportif et hygiénique. Les Grecs nous ont fourni des modèles définitifs de jeux gymniques, que nos athlètes n'ont qu'à imiter, puisque la technique corporelle ne peut être différente aujourd'hui de celle du grand siècle de Périclès. Mais les évolutions, les saltations, les marches, les courses et les attitudes, les chants, les combats réglés, gymniques ou scéniques, les gestes rythmés épousant la cadence des vers grecs, étaient accompagnés uniformément par les flûtes et les instruments de percussion, une musique qui ne suffit plus aux exigences de nos oreilles. Toutes les danses gymnastiques, tous les chants d'alors étaient inspirés par des sentiments religieux qui ne sont plus les nôtres. Il s'agit donc pour nous de créer de nouvelles formes d'art vivant, dictées par nos vouloirs et nos instincts actuels. Cependant l'idée d'ordre dans les évo-

lutions, le principe d'accentuation dynamique du geste, de la parole, de la marche, du cri et du chant, — toute cette métro-rythmie qui était à la base des manifestations artistiques grecques et que nous révèlent les Pindare, les Archiloque et les Lucien, doit nécessairement inspirer aussi les organisateur de nos fêtes modernes. Nos exercices sportifs comportent la mise en œuvre de trois éléments distincts qui sont : l'espace, la durée et la dynamique. Leurs rapports sont réglés selon les lois du rythme, et leur stylisation ne peut être opérée si les agents réalisateurs ne consentent à se plier à une direction unique. Celle-ci peut être de nature visuelle ou sonore. J'entends qu'un conducteur fera exécuter les rythmes corporels soit directement à l'aide du geste, soit par l'entremise d'une musique orchestrale ou chorale. Dans ce dernier cas, il règlera avec le geste une puissance sonore qui agira directement sur les oreilles des protagonistes. Dans le premier, c'est son geste lui-même qui conduira les foules. S'il s'agit de groupements de plusieurs milliers d'hommes, l'on comprendra aisément qu'un geste individuel soit incapable d'exercer une influence complète sur une quantité de personnes qui, au hasard des évolutions, ne peuvent maintenir leurs yeux fixés sur l'élément co-ordinateur. Cependant, au cas où les fêtes seraient nocturnes, il serait possible de créer une direction générale des mouvements grâce à des foyers de lumière changeante, s'éteignant et se rallumant métriquement, et dont les rythmes de couleurs formeraient une orchestration conventionnelle, d'action certaine sur la foule. Ce procédé apporterait du reste à l'ensemble des gestes et évolutions une contribution d'effets esthétiques appréciables. Au cas où la fête aurait lieu de jour, j'imagine qu'un jeu de drapeaux et d'oriflammes, se déployant dans tous les sens, avec des mouvements ascendants ou descendants, des combinaisons aussi de couleurs orchestrées, pourrait être rythmé et mesuré par un chef, ou par une machine, d'une façon suffisamment distincte pour que soient obtenus chez les protagonistes le synchronisme et la poly-dynamique nécessaires. Mais à ces deux moyens de direction oculaire manquerait ce pouvoir d'incitation, d'excitation et de propulsion que possède la musique à un degré supérieur. Bien entendu, cette musique

dirigeante de l'action devrait-elle être non seulement comprise des acteurs, mais incorporée à leur être tout entier par l'éducation dont j'ai parlé plus haut, car nos masses sportives ne pourront parvenir à l'art sans l'apport de quelques connaissances nouvelles. L'Art ne se juxtapose pas à la vie ; il doit naître de la vie elle-même. Or la vie de nos gymnastes n'est pas encore suffisamment imprégnée de sensations esthétiques pour que l'art puisse en jaillir tout naturellement et spontanément, ainsi que c'était le cas à la grande époque grecque, où la connaissance des rythmes prosodiques, des accentuations dynamiques et de leurs combinaisons étaient — nous dit Lucien — à la base de l'éducation gymnique et scénique.

* * *

Tous les chefs-d'œuvre sculpturaux de l'école dorienne, nous prouvent l'existence de lois rythmiques réglant les rapports des individus entre eux, et les contrastes entre divers groupements humains. Tout cela suppose de la part de l'athlète complet une adaptation à tous les rythmes corporels dans la durée et dans l'espace. Or, nous voyons de nos jours un grand nombre de coureurs qui ne savent pas évoluer en lenteur, de lutteurs qui ne savent pas marcher légèrement, de lanceurs de disque qui ne peuvent effectuer d'autres gestes que celui du lancement ! C'est là le danger des spécialisations, un danger auquel n'échappent pas tant de pianistes réputés dont les mains et les doigts ne sont adroits que sur le clavier !

Le sport, je le répète, demande du tempérament, l'art exige en outre, selon les exigences du style, le sacrifice de certaines forces individuelles à une force collective. Les exercices gymnastiques de masses présentent souvent des effets esthétiques extraordinairement puissants, mais ces effets sont tous de simultanéité (dans le genre de certains tableaux d'Hodler), tandis que l'art gymnique que nous voulons créer, a besoin, comme tous les arts, d'effets d'oppositions et de contrastes.

A une fête de gymnastique à Bâle, il y a quelques années, un millier de gymnastes effectuaient des mouvements d'ensemble, accompagnés par une musique d'harmonie. Or, l'espace était si grand que les rythmes musicaux parvenaient avec beaucoup de retard aux derniers rangs des gymnastes, si bien que les mouvements de déplacement corporel, les fentes, les gestes et les agenouillements, s'effectuaient sous la forme musicale du « canon », c'est-à-dire que les premiers rangs réagissaient en mesure, les rangs du milieu une demi-seconde, les rangs plus éloignés une seconde plus tard que les premiers, etc. L'effet était admirable et cette polymotilité naturellement réglée procurait au spectateur une impression bien plus intense que celle qu'aurait pu produire un exact synchronisme. Ce sont des effets de ce genre qu'est appelé à produire l'art gymnique des foules. Il faut y joindre les effets de contraste produits par des directions opposées de mouvements et de déplacement corporels. Prenons par exemple l'acte tout simple de s'agenouiller et de se relever et supposons que pendant que 100 gymnastes s'agenouillent, 100 autres se lèvent : chacun des deux actes augmente l'intensité. Supposons que dans le même temps, 100 autres gymnastes lèvent les bras, 100 autres les étendent, et que d'autres rangs encore fassent simultanément, les uns des fentes en avant, d'autres des fentes en arrière et de côté, et nous aurons une idée des spectacles d'orchestration de mouvements qu'il nous sera très facile de constituer. De même dans la course. Toute une foule court, l'impression est grandiose. Que la moitié des coureurs s'arrêtent tandis que les autres continuent leur course, l'effet est doublé. Il sera décuplé si certains coureurs courent deux fois plus vite que d'autres, si certaines files font des bonds périodiques, si les coureurs s'écartent et se rapprochent selon les lignes combinées à l'avance. Une partie de football (avec ballon réel ou imaginé) réglée de façon à obtenir des groupements décoratifs, des envols de solistes se croisant avec d'autres, procurera aux spectateurs des émotions d'un tout autre genre qu'une partie « pour de vrai ». Ce ne sera plus l'émotion provoquée par la surprise, mais celle d'ordre esthétique, créée par les harmonies et les contrepoints de mouvements. Quant aux coureurs eux-mêmes,

ils ressentiront des sensations moins aiguës sans doute qu'au cours d'une joûte réelle, mais tout aussi complète, car les joies produites par la subordination de l'individu à l'ensemble valent certainement celles que procure l'affirmation de la pleine individualité.

Il est difficile de se figurer l'infinie diversité des possibilités de groupements humains. Dès qu'établie la recherche des effets de contrastes, les moyens de réalisation naissent et se multiplient. Contrastes de lignes droites et de lignes courbes, de figures géométriques à angles ou en cercles, de gestes différents, de démarches différentes, de lenteur et de vitesse de course, de force et de souplesse des mouvements, d'occupation variée de l'espace, de nombre d'individus dans la formation des groupes (groupes de 8 hommes, groupes de 24, groupes de 48), contrastes et groupes de solistes, de pesanteur, de légèreté de démarche, contrastes aussi de couleurs et de costumes. les bleus tranchant sur les jaunes, les rouges couvrant les verts, — contrastes de hauteur de taille, contrastes de différenciation de sexes (équipes d'hommes et de femmes), contrastes enfin d'opposition entre le silence de l'orchestre et des chœurs et l'activité des mouvements humains, entre le repos des corps figés en attitudes variées et les dynamismes sonores. Il n'y a qu'à réfléchir et qu'à vouloir, qu'à imaginer et à réaliser. La mine des contrastes, des synergies et des antagonismes, des associations et des dissociations de mouvements d'individus et de groupes est inépuisable.

Songez donc à l'opposition des diverses activités sportives, des mouvements de lanceurs de javelots combinés avec ceux de course et de saut, ou opposés à ceux des lanceurs de paumes ! 400 hommes lancent des paumes devant eux ou en l'air, en double ou quadruple vitesse ou lenteur, à divers degrés d'intensité de jet, voilà une véritable symphonie de trajectoires ? Tous les métiers, toutes les activités corporelles, peuvent être stylisés. Les gestes des rameurs, ceux des nageurs, ceux des forgerons, des paveurs, des bûcherons, des casseurs de cailloux, des faucheurs, des semeurs, nous fournissent tous matière à stylisation. Puis encore la collaboration des mouvements humains naturels et de ceux qui nécessitent l'intervention de la machine : les

ballets de cyclistes, les évolutions simultanées de chevaux montés et d'automobiles ! J'ai l'air peut-être d'émettre des paradoxes, il n'en est rien ; chacune de mes suggestions est susceptible de facile réalisation.

Je n'ai pas parlé encore de l'*humanisation* des phénomènes de la nature, c'est-à-dire de l'imitation par les mouvements corporels des mouvements du vent sur les blés ou sur les ondes, des lignes calmes de l'horizon, des ondulations de la forêt, des remous accidentés du torrent, des sinuosités larges des fleuves, du jaillissement des jets d'eau, de l'envahissement de la marée, de l'agitation tumultueuse des flammes, de l'activité des machines. L'on pourrait à chaque fête olympique donner un sujet général à traiter à l'aide du mouvement humain et laisser à chaque équipe le soin de l'interpréter à sa guise. Après les concours de force et de souplesse, d'endurance, de lutte, de course et de jeux, il y aurait les concours d'imagination, d'organisation et même d'improvisation...

Car une nouvelle activité sportive est encore à créer, celle qui consiste à improviser rapidement des groupements et à ordonner et orienter les lignes de cette architecture vivante, grâce à l'emprise immédiate d'un individu imaginatif sur la foule, comme à la subordination intelligente des groupements à la volonté d'un ou de plusieurs dirigeants. Il n'est pas accordé dans l'instruction des mouvements gymniques d'ensemble une part assez grande au développement des facultés d'imagination et de création spontanée des mouvements. Il en est de même au cinématographe dont les meilleurs effets de groupements sont le plus souvent dus au hasard et agissent sur les spectateurs comme de pittoresques grouillements plutôt que comme des polyrythmies esthétiques. Dans ce domaine aussi, il sera nécessaire de faire intervenir la musique, mais une musique spéciale n'ayant de commun avec la symphonie pure que le rythme et la sonorité, et obéissant en ce qui concerne le dynamisme, à des lois toutes nouvelles. Cette musique devra être entièrement inspirée par la connaissance des impulsions corporelles et des rythmes musculaires, comme des rapports de l'espace avec les architectures mouvantes qui le doivent occuper. Toute recherche harmonique ou contrapontique, tout souci exagéré

de régistration de timbres, devront être évités. Et bien plus, la musique qu'il nous faut ne doit pas *constamment* accompagner les manifestations corporelles. Elle doit les provoquer, les soutenir, les faire ressortir sans jamais s'efforcer de rester au premier plan. Elle doit connaître aussi l'art de se taire, d'opposer ses rythmes à ceux de l'instrument corporel, de les contrepointer, de s'unir à eux, sans aucun souci d'effet personnel. Le spectateur doit oublier qu'elle existe, tout en sentant qu'elle est nécessaire. Elle doit être si directement issue des rythmes corporels, que les danseurs puissent la considérer comme l'expression naturelle de leurs mouvements.

C'est là un nouveau problème à résoudre, et qui sera résolu le jour où les compositeurs s'intéresseront plus directement à la vie intégrale, en dehors de toute préoccupation esthétique spécialisée, et où aussi les créateurs de spectacles de plastique vivante auront consenti à se plier à une discipline particulière, leur permettant de se soumettre à l'influence du plus animateur de tous les arts. Seule, en effet, la musique peut nous rappeler à la fois toutes les émotions qui, — dès notre âge le plus tendre, — en faisant vibrer puissamment nos organismes, ont trempé nos âmes. Et seule, pour le moment du moins, à cette époque de tâtonnements et de balbutiements, — elle peut réveiller et fortifier nos ardeurs, provoquer le jaillissement spontané de nos rythmes de vie, régler nos élans et nous suggérer à la fois des actions nouvelles et de nouveaux rêves.

* * *

Mais, si l'on admet avec moi que l'art de la plastique animée cherche encore les moyens d'affirmer son existence, et que pour le moment elle a besoin du concours de la musique, — il ne faut pas en conclure que la musique ait, — elle, — besoin d'être complétée par le geste. La musique, en effet, se suffit à elle-même. Son but clairement défini et nettement atteint, son but est double. D'une part, grâce à l'esprit apollinien qui l'anime, elle nous libère (comme le dit à peu

près Nietzsche dans son livre sur l'origine de la tragédie grecque), elle nous « libère de la réalité par la représentation transfigurée de l'apparence ». D'autre part, grâce à l'esprit dionysiaque dont elle est également imprégnée, elle nous initie de la façon la plus vivante aux « causes génératrices de l'Etre et nous montre le fond le plus secret des choses... » A la fois et tour à tour, elle donne une forme à nos rêves et ouvre des voies libres à nos passions déchaînées. Qu'elle s'affirme uniquement d'une façon apollinaire, comme dans certaines œuvres de Palestrina, ou uniquement d'une façon dionysiaque, comme dans presque toute l'œuvre de Beethoven, elle exprime toujours et complètement « l'essence des rêves et des sentiments, ou celle des réalités et des sensations ». Le jour où la plastique animée sera capable comme elle d'exprimer sans la collaboration d'un autre art, toutes les émotions tout en donnant une impression d'ordre et de style, de décrire tout en suggérant, de combiner harmonieusement des formes extérieures tout en révélant les rythmes les plus sauvages de sa subconscience, — ce jour-là, elle vivra sa propre vie, elle frémira de ses propres rythmes, elle s'affirmera selon sa propre ordonnance. Emancipée des lois de la musique, elle le sera aussi de celles de l'architecture; elle renoncera à la mimique, — procédé secondaire d'imitation, — elle aura son propre style, ses formes, ses nuances, et nous pourront constater, sans discussion, avec R. Pasmanik, « qu'aucun art n'exige de collaboration étrangère, et qu'au moment où il s'incarne dans une œuvre parfaite, il suggère par sa propre puissance tous les effets que peuvent produire les autres arts ».

Mais à partir du moment où chacun des arts sera devenu auto-dynamique et autonome, il n'en résultera pas qu'aucun d'eux doive s'astreindre constamment à un splendide isolement ! Les lois d'une harmonie universelle resteront à créer, dictant à chaque art spécialisé les sacrifices et les éliminations nécessaires à une collaboration efficace. Cette fois-ci, et grâce à ces éliminations, chacun des arts pourra être appelé, sans perdre de sa personnalité, à compléter un art frère, volontairement et momentanément décidé à ne pas employer constamment tous ses moyens d'expression. Et nous verrons aussi en certaines occasions *tous* les arts se

fondre en une large symphonie. Des œuvres naîtront où la plastique animée, par exemple, constituera l'élément : *ordre,* la musique l'élément : *émotion,* et le verbe l'élément : *rêve.....* et vice-versa. Toutes les combinaisons deviendront possibles et toutes les discussions sur l'opportunité d'une fusion de tous les éléments esthétiques. deviendront vaines. Si tant d'artistes discutent ce sujet aujourd'hui, et souvent avec tant de passion, c'est que ces éléments ne sont pas encore nettement classés, ni même constitués. Il importe que tous les artistes qui travaillent aujourd'hui à la renaissance des grands spectacles populaires basés sur l'art des mouvements se communiquent franchement leurs expériences et découvertes et, sans opposer futilement aucun art à un autre, sachent apprécier la beauté et la vérité sous toutes leurs formes. En agissant ainsi ils travailleront non seulement à leur propre bonheur, mais à celui des peuples et des races ainsi qu'au progrès de l'humanité.

E. JAQUES-DALCROZE.

SOUS LA VIGNE EN FLEURS[1]

De la Vie.

Une bulle d'air qui s'évapore, une goutte d'eau qui se volatilise, un grain de sable qui s'évanouit, voilà la vie. Ceux qui ont pu donner la fleur et le fruit dont parle Renan, peut-être ne sont-ils pas les plus heureux. Ils seront certes les plus nobles, parce qu'ils ont connu la réalité de la douleur. Oh ! vie humaine ! est-ce seulement la souffrance qui pourra te justifier ? Notre grandeur viendra-t-elle de notre douleur ?

Aimons la vie, pourtant, louons le pain doré de la moisson, le pampre parfumé de la vigne, l'eau pure de la source, louons notre cœur, notre pauvre cœur humain qui nous apprit à aimer l'amour et qui nous fit oublier, un instant, la fatalité des choses.

De la Vérité.

Soyons vrais, c'est-à-dire soyons tolérants. L'intolérance est peut-être la seule erreur incompatible avec la vérité.

[1] Voir aux *Remarques*, à la fin du numéro.

Du Bonheur.

Qu'importe le bonheur ! L'*homme heureux* ne peut pas être le but de l'homme libre. Le but de l'homme libre c'est la vie — la monstruosité de la vie, la beauté de la vie.

Du Monde.

Nous sommes comme Faust. Nous tâchons d'expliquer le monde par notre démon. Quand notre démon s'appelle « cœur », nous arrivons parfois à connaître un bonheur parfait ou une détresse infinie. Quand notre démon s'appelle « raison », nous éprouvons seulement des plaisirs et des douleurs médiocres. La logique est ennemie de l'absolu.

De la Culture.

Préparer des hommes libres, voilà le but de toute vraie culture. Nous appartenons encore à une civilisation d'esclaves, nous confondons révolution avec liberté.

De Dieu.

Dieu est la frontière de l'homme. Nous tous, animaux et choses, nous sommes les atomes actifs de la pensée divine, nous sommes la manifestation de cette pensée dans toutes les formes obscures et infinies de l'existence, nous sommes son imagination créatrice toujours en mouvement, en réalisation perpétuelle. Ainsi Dieu est la réalité, et nous sommes un effort permanent pour l'atteindre. Dieu est le repos dans la perfection, nous l'inquiétude dans la difformité. En nous, l'être et le connaître sont deux moments distincts de la conscience ; en Dieu ils sont l'essence même de sa substance éternelle.

De l'Erreur.

Chaque être porte en soi-même sa fatalité. Nous ne devons pas chercher en dehors de nous-même la raison de nos erreurs. Nous subissons la vie, voilà tout.

De l'Univers.

L'univers étant une continuité, l'idée de cause et d'effet n'est qu'un vice de notre perception. L'attitude de l'homme en face du monde doit être celle d'un spectateur et non celle d'un juge. Le juge est toujours un mauvais spectateur des choses, parce qu'il ne les analyse pas d'accord avec les nécessités du moment, mais selon un canon immuable, imposé *a priori* à son raisonnement.

. . . . .

Tu ne dois pas montrer tout de suite ta pensée. Laisse-la dormir silencieusement comme la semence dans la terre, un long sommeil tranquille, loin de la vie ardente, voluptueuse, fébrile.

Laisse-la mûrir, humble et cachée, comme le fruit sur l'arbre, comme le fruit sur la plus haute branche de l'arbre. Ne l'expose pas aux mains avides du premier venu.

Souviens-toi qu'un jour, comme le fruit qui tombe fatalement de l'arbre, elle pourrira sur le sol obscur, elle sera étouffée sous les pas distraits de tous les passants.

Pauvre Ephémère ! La vie t'appelle ! Aie, au moins, la pudeur de ne pas dire ce que tu penses d'elle et de toi-même...

De la Conscience.

Conscience vaniteuse ! Comment prétends-tu être immortelle, toi qui es un miracle du hasard, un caprice de la force impondérable qui gouverne les mondes ? Ce qu'il y a d'immortel en nous ne nous appartient pas. Ce qu'il y a d'immortel en nous c'est le rythme de la vie, le vertige de l'infini, c'est Dieu...

De la Destinée.

La vie n'est ni mauvaise ni bonne. Elle est simplement une possibilité de joie ou de douleur, dont nous devons profiter sagement, sans cris et sans haine. La vie n'est ni bonne ni mauvaise, elle est indifférente.

DU DEVOIR DE CHAQUE
HOMME.

Souviens-toi, mon frère, que tu es un instant dans l'Eternité. Fais de cet instant une œuvre de Beauté, c'est-à-dire une œuvre d'Amour.

RONALD DE CARVALHO.

[1] (De *Sous la Vigne en Fleurs*, à paraître prochainement à Rio-de-Janeiro.)

LA NOUVELLE THÉORIE DU LYRISME

On sait qu'il y a, pour qui écrit l'histoire, deux erreurs de méthode à commettre. Et j'entends aussi bien dans l'histoire des arts que dans celle des personnes ou des sociétés. La première erreur est de s'appliquer à des faits trop proches dans le temps; le recul ne les a pas encore simplifiés et dépouillés de leur couleur émouvante. La seconde est de partir de ce principe que la discontinuité existe, qu'une chose surgit d'un pur caprice du destin. Remarquons que cette idée peut se justifier en philosophie, et qu'après tout elle est aussi séduisante qu'une autre, moins fatigante en tout cas. Mais en histoire, en critique, elle revient au nihilisme pur. Ne pas vouloir relier d'un fil, même arbitraire, les paillettes dispersées de la réalité, c'est proprement abdiquer. C'est croire d'avance à l'absurdité des choses, comme d'autres croient à leur rationnel, c'est un acte de foi comme un autre, mais qui ne mène à rien.

Or voici comment les théoriciens[1] de la poésie la plus moderne racontent, en leur style, leur avènement aux lettres :

M. Blaise C...

« Brisure nette. Nouveau départ direct sur ligne d'acier.

« Il y a l'époque = tango, ballets russes, cubisme, mallarmé....

« Puis la guerre = un vide.

« Puis l'époque = construction, simultanisme, affirmation. Calicot: Rimbaud: changement de propriétaire. Affiches. La façade des maisons mangées par les lettres. La rue enjambée par le mot. La machine moderne dont l'homme sait se passer. Bolchévisme en action. Monde. »

Où l'on démêle, avec bonne volonté, cette conception que *natura facit saltus* ; et la syntaxe, des sauts périlleux. Et qu'il est bien inutile d'expliquer l'inexplicable. Cela ne laisse pas de nous désappointer. Ainsi donc nous ne saurons jamais à quelles raisons profondes répond cet art dont la forme est assez obscure pour nous inquiéter sur sa matière ? Nous ne saurons jamais quelles tendances nouvelles il apporte, quelles erreurs anciennes il renouvelle peut-être, — que ce soit, ou non, consciemment, — ni, possible aussi, quelles portes ouvertes il enfonce.

Voilà une angoisse que je ne partage point, dira un bon esprit. Tout cet art me paraît sauvage et indigne d'occuper les critiques. Cette publicité qu'on lui consent le fera tomber dans l'impénitence, l'obstination et l'insolence irrémédiables. Ne cherchez rien là-dessous, car il n'y a rien.

On nous permettra au contraire d'apporter ici une louable tolérance. N'offensons pas les dieux inconnus ; ou faisons comme cet Arabe, dont parle Anatole France, et qui parvint à la sagesse en refusant de bouger même un doigt, car ce geste eût pu blesser un génie invisible. Et n'en voulons pas à ces dieux s'ils se voilent dédaigneusement; reportons plutôt notre rancune sur leurs prêtres qui font de la propagande, mais jamais d'exégèse. Et pénétrons à notre tour les yeux bandés dans ce sanctuaire où les ténèbres, le silence, le vide peut-être, commandent dès l'abord un formidable étonnement.

Cependant il faut, semble-t-il, justifier notre mansuétude provisoire et notre crédulité. L'art lyrique dont nous voulons traiter ici est peu définissable, mais il est bien

connu. Il est patenté, il a pignon sur rue, dans mille revues imprimées en toutes langues. Et du reste, on le rencontre en toute circonstance dans les livres que publient les poètes de la jeune génération. Son nom ? voilà qui est difficile à trouver. Les uns l'ont appelé futurisme, les autres cubisme littéraire : mais il ne porte pas le titre officiel d'une école. Le dadaïsme même ne coïncide avec lui que par son origine et non son aboutissement. Pourtant les premiers articles de Tzara ou de Richard Huelsenbeck dans le *Reclam's Universum*, dans la *Neue Rundschau*, pourraient passer pour des professions de foi de ce modernisme particulier. Il est d'autant moins aisé de l'enserrer dans des limites qu'il est par essence un *art international*. Et cela lui donne un grand intérêt, qu'il s'agit pour lui de légitimer. Le cosmopolitisme intellectuel où nous mène l'évolution du monde a-t-il déjà réussi à se créer un art qui puisse entrer en concurrence avec les arts particularistes des nations ? Si oui, quel bel encouragement pour l'avenir ! si non, quelle désillusion, ou quelle dilation à un avenir encore lointain !

Mais déjà la production en ce genre est assez abondante pour mériter examen. Entendons bien qu'elle est d'une quantité importante ; sa qualité reste à analyser. Que ce soit en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en France même, cette poésie internationale jouit évidemment d'une grande faveur. Il semble que ce soit vers elle que se dirigent par instinct les jeunes gens. Entraînement naturel, ou manque de culture traditionnelle, voilà aussi qui est à démontrer. M. Middleton Murry a écrit l'an dernier dans l'*Athenaeum* que cette littérature était surtout le fait des illettrés, dont une longue période de guerre a accru le nombre et le pouvoir, du moins dans les pays belligérants où l'enseignement n'a pas cessé de fléchir. Mais poussons jusqu'au bout la tolérance et ne condamnons point par dédain ou mépris. Une instruction ne s'impose-t-elle pas, devant cette poésie que connaît aujourd'hui toute l'Europe et qui ne prétend à rien de moins qu'à ruiner les règles de la pensée et de la parole ? Si une révolution si absolue s'annonce de la sorte, et si elle doit réussir, on voit assez quelle importance capitale elle aurait, non

pour les arts seulement, mais pour l'histoire de l'esprit. Ce n'est pas en vain que les prophètes de cette poésie subversive nous invitent à y découvrir « *une nouvelle façon de sentir, une nouvelle façon d'être* » — ni qu'un de leurs traités porte en sous-titre : *un nouvel état de l'intelligence.* Ne risquons donc point d'assister en aveugles à cette catastrophe ou à cette aurore divine. On ne peut la comparer *a priori*, si elle est telle qu'ils la disent, qu'à l'avènement du christianisme ou de l'islam, ou peut-être même à l'éveil de la première pensée dans le sensorium du premier homme tertiaire ou quaternaire.

L'instruction s'impose, mais elle n'est point facilitée par les sujets mêmes de l'enquête. Les tenants de ce lyrisme nouveau marquent en général pour le langage ordinaire et la logique commune un mépris et une horreur inexprimables, et que justement ils se mêlent à peine d'exprimer. Ils prétendent certes à des théories, mais il leur déplairait qu'elles fussent en forme, et vêtues d'un aspect intellectuel. *Notre art*, dit à peu près M. Huelsenbeck, *est éminemment élastique. Il hait ce qui est collectif*, entendez communicable, ou strictement, intelligible. Mais ceci relève du dadaïsme qui est, comme on sait, une pure négation, une bouderie, un paradoxe, et que chacun juge selon ses goûts ou son humeur, mais de façon forcément négative aussi. Ailleurs, il n'y a guère que de truculents manifestes, tels celui des *Mots en liberté* [1] où M. Marinetti témoigne clairement de plus de romantisme que de futurisme. Né trop tard dans un monde trop vieux, il n'est pas aussi loin qu'il le croit des plaisantins chevelus de l'autre siècle, que rien ne contentait si bien que d'affoler les gardes nationaux. Cependant, si l'on respecte l'ordre chronologique, c'est M. Marinetti qui est le grand précurseur, *duca, maestro e signore*, de tous nos théoriciens du lyrisme nouveau. Ses proclamations, de ton un peu échauffé, contiennent déjà, depuis dix ans, l'essentiel de tout ce qu'on nous ressert aujourd'hui sous une forme plus froide et, j'ose dire, plus flegmatiquement insolente. Marinetti, c'est déjà le *Sturm und Drang* de ce mouvement.

[1] Edizioni Poesia, Milano.

Quand j'aurai renvoyé le lecteur désireux d'information à certaines brochures de M. Jean Cocteau, au *Coq et à l'Arlequin*, qui traite surtout de musique, à *Carte blanche*, qui traite un peu de tout, je lui aurai signalé la face aimable et amusante de cette idéologie paradoxale. Mais il vient enfin de paraître, sous la signature de M. Jean Epstein, un traité complet de *La Poésie d'aujourd'hui*[1]; et qui, n'étant pas médiocrement pédant, n'est pas aussi médiocrement clair. Ce petit livre, c'est, pourrait-on dire, l'imprudence définitive de l'école. Coordonner, clarifier, fût-ce avec le pittoresque de l'outrance, des idées que jusqu'ici on avait laissées comme le diable les avait créées, cela ne manquait pas d'audace. Du jour que l'on devient intelligible, on se soumet au jugement de la simple intelligence, aux procédés logiques, à tous ces errements démodés, pour quoi l'on n'a pas eu assez d'injures et de sarcasmes. L'auteur de cette esthétique nouvelle s'excuse dans une note à ses lecteurs d'employer des mots aussi nets qu'*intellectualisme, subconscient, autopsychologie (?)* Ces termes lui semblent pompiers et vulgaires. *Mais il faut tout de même essayer de nous entendre.* C'est lui qui a écrit cette phrase. Elle ruine en son principe toute la partie négative et nihiliste de la doctrine. Elle annonce une espèce de Minerve, un retour en cortège triomphal à la vieille raison. Trois fois et quatre fois heureuse inadvertance ! Comme l'édicte un précepte célèbre : « N'écrivez jamais ! »

* * *

Ce lyrisme présente, d'abord sous forme la plus simple, une simple déviation de l'individualisme ; ce culte de l'émotion individuelle et de ce qu'elle a en soi d'irréductible à celle d'autrui, et à l'expression discursive ou rationnelle, nous le connaissons de longue date. Il en est à l'âge où les idées deviendraient vénérables, si les idées rendaient vénérables les vieillards qui s'habillent en enfants.

[1] Paris, La Sirène.

Or c'est bien jouer à l'enfant que veulent d'abord les plus accessibles de nos poètes. Et ce jeu nous semble bien susceptible d'un certain lyrisme agréable et mineur. Mineur... j'entends qu'on se récrie : croyez-vous à la hiérarchie des genres ou voulez-vous risquer un mauvais calembour ? Oui, il faut croire à la hiérarchie des genres, si on la fonde sur leur degré d'extension et de généralité. Ce qui intéresse vingt personnes a, malgré qu'on en ait, moins d'humanité probable que ce qui en touche mille. Il est probable que l'art idéal serait celui qui, respectant les droits de la forme et de la tradition, pourrait émouvoir tous les gradins du théâtre d'Orange ou même tous les spectateurs d'un combat de sport. A valeur égale avec un autre que n'aimeraient que les seuls initiés, il faudrait bien le considérer comme supérieur.

Et c'est ce qui nous gêne précisément dans les poèmes les plus juvéniles de M. Cocteau par exemple, puisqu'il est entendu que cet auteur jouit d'une jeunesse éternelle. Son esthétique peut être pour lui fort touchante, riche de souvenirs et d'émois personnels ; mais nous avons le droit d'y rester insensibles, dans la mesure où nous ne sommes ni Français, ni Parisiens, ni habitants de Passy, ni condisciples de l'agréable jeune homme.

Il aurait paru choquant, voici trois siècles, que M. de Lamartine mît à ses *Harmonies* ou à ses *Méditations*, en admettant qu'il les eût écrites, ces commentaires qui intéressent telle villégiature en Savoie, telle partie de barque en Italie, telle idylle au visage mal masqué. Cela eût semblé un peu direct, un peu cynique, un peu orgueilleux. Je ne sais plus dans quelle parodie de l'époque romantique un poète offre son cœur au public, qui lui répond : je vous prie, essuyez ce viscère. De fait, étant bien entendu que le lyrisme est toujours chose personnelle, quand il n'est pas officiel et de pur apparat, on peut trouver aujourd'hui bien plus singulier encore, bien plus incommunicable, les agréables songeries d'un collégien échappé, les souvenirs individuels d'un jeune citadin qui fut élevé au temps de la *fin de siècle*, et ses goûts d'amateur, de convive ou de badaud des rues.

L'esthétique de M. Cocteau, de qui je parle par ce qu'il a des disciples, se ramène en effet à nous prêcher

le retour à la simplicité. C'est le franciscanisme de Montmartre ou d'Auteuil. Quelle beauté, monsieur, dans les bals-musettes, dans les fêtes foraines des faubourgs, dans les jouets automatiques qu'un colporteur promène sur le trottoir, dans les joies simples et pures du cirque, dans l'« ahurissement des promenades bourgeoises du dimanche » dans les images des vieilles toiles cirées, des lithographies sentimentales, dans les airs serinés, doux ou brutaux, par les pianos mécaniques, dans le guignol enfin ! Retournez à vos émotions d'enfant, à tout ce qui est encore neuf, sain et simple ; voilà donc l'évangile de cette *gemütlichkeit* parisienne. Gambadez, soyez des yeux qui croient n'avoir jamais vu, et surtout jamais lu, des poumons qui croient n'avoir jamais respiré. Haïssez les forts en thème ; faites le contraire de vos devanciers ; ne pratiquez ni livres ni journaux, ni sciences ni lettres. Amusez-vous, et vous atteindrez au sommet de l'Art. D'où ces aphorismes qui se croient, eux aussi, neufs et simples :

« La beauté est une dame en marche. Elle déplace les « lignes. Ce que Baudelaire appelle son expression la plus « récente révolte ceux qui la croient une idole assise et cette « expression est inévitable *(sic)* pour un jeune artiste. Toute « époque d'art est une époque de transition. Les uns pleurent « la précédente, les autres souhaitent qu'il en sorte quelque « chose ; peu comprennent qu'il y pousse des œuvres « accomplies ».

Il est évident que ces lignes, obscurément écrites, ne sont pas dénuées de banalité. Si elles prétendent ne donner qu'une méthode de bonheur enfantin, je ne doute pas qu'elle ne renferment beaucoup de choses justes ; si c'est esthétique, elles ne sont qu'absurdité déguisée en truismes. C'est ériger en principe prétentieux le dilettantisme même, et c'est donc du dilettantisme à rebours. Il est trop simple assurément de nous dire que l'émotion directe donnée par les choses vaut ou même dépasse l'émotion donnée par l'art, que la transposition du réel dans l'expression éprouvée et générale est inutile pour l'amateur naïf ou revenu à la naïveté. Quant M. Blaise C... nous présente comme ses meilleurs poèmes un texte incorrect copié sur un écran de cinéma, ou bien la rédaction

d'un fait-divers, textuellement traduite d'une feuille américaine, il ne plaisante pas seulement ; il commet la vieille erreur romantique qui confondait la beauté virtuelle avec la beauté recréée ; le réel, œuvre de la nature, avec l'artistique, œuvre (artificielle évidemment) de l'homme. Quand un écrivain comme M. Fernand Gregh soutient qu'un effort oratoire contient moins de lyrisme que le parfum d'une rose qui s'exhale dans la nuit, ou quand un autre prétend que le lac du Bourget a plus de poésie que le *Lac* de Lamartine, figuré en dix strophes de quatre vers de douze syllabes, c'est toujours la même confusion, séduisante certes, mais qu'on réfute trop facilement pour que ce ne soit pas aussi vainement.

Elle repose en effet sur une pétition arbitraire de principes. Elle nie l'art avant d'en discuter. Ce n'est donc pas là encore que nous trouverons l'essence de ce lyrisme moderne, dont nous avons vu jusqu'ici la première erreur puérile, souriante et fleurie.

* * *

Si nous prenons à présent l'exposé didactique de M. Jean Epstein, nous y verrons mieux découverte, mais plus rébarbative, cette esthétique si difficile d'accès. Il faut pourtant commencer par la dépouiller d'un grand nombre d'idées secondaires qui ne figurent chez cet auteur sévère que comme amusants paradoxes et piquantes illustrations.

Par exemple les vérités suivantes : une digestion nerveuse prédispose à l'art et l'art prédispose aux digestions inquiètes. — L'art moderne, à base de cœnesthésie subconsciente, est donc favorable à la religiosité ; d'où, dit M. Epstein, l'esprit religieux de Jammes, de Claudel, de Suarès, etc... — Cette religiosité se satisfait aussi par la Science, à quoi elle demande de la nouveauté, des étonnements vagues, des merveilles imprécises. — Du reste, la littérature contemporaine présente le véritable tableau clinique d'une « légère fatigue intellectuelle ». Or ladite fatigue fait partie intégrante de notre vie civilisée. Elle ne se sépare plus de

l'intelligence ; elle en est un état nouveau. — Mais c'est une maladie dont l'univers vit, qui construit l'univers, à quoi personne n'échappe. C'est une santé. La santé n'existe pas. Il y a des santés, etc... etc...

Ces agréables raisonnements évoquent assez bien les discours d'étudiants d'une puissance logique imagée que Victor Hugo a développés brillamment dans un chapitre des *Misérables.* Nous n'y attacherions donc pas une importance extrême, s'ils ne recouvraient des arguments plus généraux, et qu'il est utile de dégager de leur gangue de prétention ou d'enfantillage. Reprenons donc l'analyse de ce *Credo* et tentons de la résumer en français : que si l'on achoppe à certains cailloux ça et là, l'on m'excusera; ce n'est plus moi qui parle :

La littérature a pour objet de divertir en l'homme des facultés sentimentales, que la réalité laisse temporairement libres. C'est, pourrait-on dire, non l'activité, mais la passivité de jeu. Ainsi donc, l'impression qu'elle cause est fonction des dispositions affectives. Elle fatigue vite, en vertu des lois de psycho-physiologie, fort majestueuses, et qui n'expriment rien que d'assurément fort banal. A la rescousse, Babkine, Ebbinghaus, Errera, Georges Bohn, Abramowski, et autres savants ! Donc, varions les impressions. Les nouveaux lyriques affirment leur appétit de variations. Ils apportent des attributs nouveaux. Ils sont le mouvement, c'est-à-dire la vie...

Par suite, pas de beauté éternelle, ni d'image poétique durable. Racine, qui devait offrir à ses premiers auditeurs des images nombreuses et inattendues, n'est plus pour nous que platitudes. Oublions Racine comme on nous oubliera. Ici, plaisanteries connues sur le classicisme, directement venues des gilets rouges de 1830, lesquels du moins n'y ajoutaient pas cette armature de pédantisme primaire.

... Après cette partie critique et négative, il faut bien en arriver à l'exposé positif de la nouvelle doctrine, justifiée par tant de science et tant d'originalité. On va voir ici un véritable art poétique, fort clair, et c'est une justice à lui rendre ; j'ose dire qu'on attendait depuis longtemps ce manuel apostolique. On observera quel plan adroit y est suivi, qui va du simple au complexe, au point que c'est

un plaisir de voir si bien classés des principes et des procédés qui furent si longtemps parés de leur seul mystère ou de leur seule incohérence.

Comment l'art poétique va-t-il tenter d'obvier à l'inplacable jeu de cette loi physiologique qui ordonne l'extinction progressive des réflexes chez le lecteur ? En maintenant le dit lecteur dans un état de tension. Ceci par deux procédés fort différents. Le premier est l'approximation : la rime cède à l'assonance, chose déjà fort connue ; et l'assonance à la dissonance, ce qui est un peu plus neuf. Les métaphores, les images seront délibérément excessives, disproportionnées à l'objet. De même une bande de cinéma nous obsède soudain par un grossisement monstrueux, de même un mégaphone bruyant réveille notre oreille blasée. — Le second sera la schématisation, savoir le choix astucieux des détails essentiels. Entendez essentiel pour l'imagination, non pour la logique. — Ainsi le schématique peut rejoindre l'approximatif... De ces principes rien à dire, sinon que celui-ci est presque classique par l'idée qu'il comporte du *choix* obligatoire dans tout art, et que celui-là ne vaudra que ce que vaut le goût qui l'applique. Toute hyperbole, toute hypallage, fût-elle de Virgile, de Pindare ou de Ronsard, comporte l'approximation ou l'exagération. Dites-vous une *montagne chasseresse*, comme un vers de l'Enéide ou les *âmes vertes des arbrisseaux*, comme l'odelette ronsardienne, et vous voici devenus futuriste sans le savoir.

En revanche, le précepte suivant nous plonge dans la perplexité. Il recommande à la fois d'éviter la simplicité et de rechercher des descriptions brèves et précises. Soyons compliqués, pour exiger de l'élite de nos lecteurs, de cette aristocratie névropathique en qui nous avons mis nos complaisances, un travail complémentaire. Dissocions à jamais la valeur des mots dans le langage courant et celle qu'ils ont dans les écrits poétiques. Le symbolisme, et jusqu'à cette poètesse dont parle Apollinaire qui employait *archipel* dans le sens de *papier-buvard*, nous ont ouvert la voie. Tant pis pour le lecteur si sot que de ne point réunir l'idée des *îles éparses* et des *taches d'encre constellant le papier*. S'il dévie, s'il pense à un trottoir étoilé de crachats

nous ne pouvons rien pour lui. Ainsi donc « ne plus considérer dans le mot que ses capacités d'associations, sens et son, ses possibilités de jeux intellectuels, de symboles et de calembours »... Voilà qui est bien. Mais faisons un calcul de probabilités; et dans la suite infinie des combinaisons possibles, quelle chance y aura-t-il de choisir deux fois la véritable ?

Vient à présent la querelle des descriptions, lesquelles doivent être brèves et précises. Elle se ramène à celle de la schématisation dont nous avons parlé plus haut. Le tout est de savoir schématiser. La mode est d'interrompre sa phrase en écrivant par exemple au milieu d'une description : « *Nous garantissons la pureté absolue de notre sauce tomate.* » Qu'est-ce qui indique que cette phrase de réclame soit la plus caractéristique du tableau entrevu ? Si le lecteur en demande une autre ? Rien ne l'indique, répond l'exégète ; car nous ne voulons reconstituer que la *vie végétative* de l'individu qui sentit et transcrivit. Cette description à bâtons rompus s'explique par de la hâte, des aperçus incomplets, une légère inhibition cérébrale, et le pouvoir de ne noter que la variation du tableau et non son fond stable... Cet aveu caractérise assez bien l'excès de subjectivisme arbitraire où nos gens en sont arrivés. Imaginez qu'« Adolphe » celui de Constant, cède à sa vie végétative et écrive les impressions de son estomac, de ses pieds, un souvenir de grammaire latine, un compte de blanchisserie au milieu de l'histoire de ses amours, cela peut lui plaire ; mais nous, le Non-Moi, le lecteur nous préférons la psychologie d'Ellénore et l'enseignement de son aventure. Et rien à faire à cela.

Par suite, la spontanéité absolue, l'impulsivité seront exigées en règle. L'idéal sera de ne pas être conscient de son intellect, plus qu'un boxeur ne l'est de son système vago-sympathique. M. Epstein va jusqu'à prétendre que, hors la poésie, nos prosateurs nous donnent l'exemple de cette inconscience précieuse et que la nonchalance de M. Proust qui omet de fermer ses parenthèses de vingt lignes, a pour but d'imiter les déviations naturelles de la rêverie. Alors, dit-il, le mieux est de *supprimer toute logique de composition* et par conséquent toute grammaire. Nous

avons découvert le règne du subconscient, pourquoi le traduire en langage rationnel ? Rêverie, torpeur cérébrale, tel sera donc le fonds propre de nos poèmes. Ce n'est pas une psychologie inférieure, mais différente... Sans doute, sans doute ; mais est-ce que de ne rien écrire du tout ne serait pas, peut-être, encore plus proche de la nature et de le repos subsconscient ? L'acte de foi préalable que fait ce lyrique moderne dans la nécessité de traduire en mots cette rêverie, c'est certainement encore un préjugé, aussi vieux probablement que celui de la logique formelle ; et j'espère bien que sa disparition règlera radicalement cette querelle mal posée.

Ceci réservé, le reste de la doctrine se tient en logique irréprochable. Oui, nos poètes ont le droit de vouloir « être débordés par l'univers », de suivre le même genre d'associations qu'un enfant aphasique ou qu'un jeune chien. Oui, ils ont le droit de se vouloir borner à l'impression, au cauchemar, au rêve, à la psychologie onirique. L'intelligence est peut-être un épiphénomène de hasard. L'émotion, la secousse doit précéder la conviction et le raisonnement. Il faut donc batailler contre l'inexprimable, remonter du sentiment à la sensation brute, jeter des coups de sonde au hasard, ramener à la surface des poissons affreux, aveugles et sourds, d'autres scintillants et nacrés ; au lecteur de choisir dans cette pêche, s'il le veut; et si le lui permet, à lui aussi, sa torpeur intellectuelle... Car il faut être bien impérieux pour l'obliger à considérer ces poèmes subsconscients autrement que la subconscience elle-même fait les autres impressions prétendues objectives. S'il s'y refuse, ce lecteur, le but n'est pas atteint. On voit donc que cet anti-intellectualisme doit commencer par mettre sa confiance dans l'intellectualisme d'autrui.

Du reste, ce reproche a été prévu, semble-t-il, par notre théoricien. Il repousse vigoureusement l'accusation d'infantilisme et de gâtisme systématiques. On du moins il fait observer justement que le poète moderne, qui veut se comporter en *animal médullaire* ne peut l'être que par exprès ; c'est un *inconscient volontaire et intermittent*. Cet aveu d'arbitraire est assez digne d'être noté. Nous sommes alors en droit de considérer qu'il y a là une déformation

de l'art aussi systématique peut-être que serait le classicisme le plus strict. Car enfin, si c'est par un acte de volition que le poète veut rentrer dans la vie « médullaire », pourquoi ne pas appliquer cette volition au désir de faire du commerce, ou d'aller dîner, ou de brosser des bottines, ou de lire Spinoza ? Artifice des artifices, tout n'est décidément qu'artifice, et j'en veux pour preuve les disparates qui se manifestent dans les poèmes issus de cette esthétique-là :

Il fait chaud dans le ministère
la dactylographe sourit en montrant ses lunettes
On demande le sous-secrétaire
toutes les portes sont fermées
la statue du jardin est même immobile
les machines à écrire bégayent
et le téléphoniste insiste
Je ne pourrai donc pas entendre le hennissement
[des nuages
la Tour Eiffel lance ses rayons aux îles Sandwich
Gutenberg 24. 19.

Quel lecteur pourra tromper cette apparente divagation, citée pourtant comme parangon et exemple ? jamais nous ne prendrons cela pour une reconstitution fidèle de la vie végétative ; nous y surprenons un adroit mélange de souvenirs sensoriels et de remarques spirituelles, trop spirituelles, précieuses, trop précieuses, savantes, trop savantes ; dont en tous cas le caractère n'est ni immédiat ni direct.

Fidélité à la vie ? Allons donc ! Quand un autre de ces messieurs écrit brusquement, sans scatologie préalable « je n'ai pas de papier pour me... », nous savons bien que le fait de l'écrire rend cette pensée que nous admettons pour véritable, monstrueusement délibérée, ruminée, réchauffée si j'ose le dire.

Par suite on est surpris de voir donner comme modèle de cette poésie libérée ces faux-semblants de naturel :

LEVER

Exténué de nuit
Rompu par le sommeil
Comment ouvrir les yeux
Réveil-matin
Le corps fuit dans les draps mystérieux du rêve
Toute la fatigue du monde
Le regret du roman de l'ombre
Le songe
où je mordais Pastèque interrompue
Mille raisons de faire le sourd
La pendule annonce le jour d'une voix blanche
Deuil d'enfant paresser encore
Lycéen j'avais le dimanche
comme un ballon dans les deux mains
Le jour du cirque et des amis
Les amis
Des pommes et des pêches
Sous leurs casquettes genre anglais
Mollets nus et nos lavallières
...
J'interromps.

Sur quoi M. Epstein s'extasie... Et sur quoi, nous évoquons trop aisément la ponctuation remise, les phrases achevées, et un bon petit poème fort clair, que Rostand, Mendés et Coppée, auraient signé avec plaisir. Sans médullarité aucune, nous comprenons fort bien ; nous trouvons même que cela est assez joli, et fort près d'être affreusement banal. Verlaine a employé le même procédé dans certains sonnets *(L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable,* etc...) pourtant cadencés et rimés, et cela ne nous empêchait pas davantage de concevoir cette absence de relief où se déroule le drame passif, si j'ose dire, d'un cerveau fatigué : sensations internes ou externes, organiques ou périphériques, chacun sait qu'elles se succèdent parfois comme sur un même plan. Mais notre vie, même non réfléchie, fait toujours le départ entre elles, car elle est tournée

vers l'action. Aussi quel travail ce dut être pour le «poète médullaire» que de s'efforcer à les raboter, à les unifier, bref, à singer, non la nature telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être !

* * *

Nous en sommes venus à ce que j'appellerai plus proprement l'art poétique de l'école, c'est-à-dire aux moyens matériels qu'elle recommande pour arriver à ce trompe-l'œil. Car il va de soi que ces artifices vont être aussi savants que n'importe quels autres. Et c'est la rançon amusante que paient ces amants du rêve et du subconscient.

Il y a d'abord des procédés pour allécher le public, et M. Epstein ne cache pas que telle est leur fonction effective. Le premier, est d'agrémenter le poème de petites couleurs scientifiques quelques formules mathématiques, controuvées, bien entendu, mais évocatrices ; des allusions à la civilisation mécanique, aux forces captées de la nature, et voilà pour donner un aspect « bien moderne » à la poésie. Evidemment c'est une application comme une autre du principe de l'*ornement*, tel que l'entendaient les anciennes rhétoriques. Au lieu de plaquer des noms mythologiques, au lieu de déverser comme Hugo, dans nos vers, les plus beaux patronymes de l'histoire, on introduira ici des termes de l'art électrique, de l'industrie chimique, de la biologie. Et cela séduira les enfants du siècle.

Le second procédé est plus expressément stylistique. Il consiste dans le développement par répétition. Car la répétition est obsessive et hallucinante. Le lecteur, conçu, rappelons-le, comme un cerveau fatigué, ne peut être en effet sensible qu'aux coups de marteau obstinés, frappés à la même place. Et voici revenues les vieilles anaphores classiques, les refrains, les leit-motifs, et aussi les répétitions dont les premiers vers-libristes, en particulier M. de Régnier, firent un heureux usage. Le poète moderniste n'usera naturellement que des plus ingénues, du cri redoublé des

rondes enfantines ou des marches militaires. Et il croira qu'il a inventé ou cultivé une rare beauté de style. Cette fausse simplicité, cette complexe simplesse méritent-elles d'être érigées en lois ? Les soldats français les appliquent avec moins d'orgueil, depuis qu'il existe des chansons de route :

Do ré mi fa
J'ai perdu le fa de ma clarinette (bis)
Ah ! si papa il savait ça ! ah ! ah ! (bis).

Et semblablement tous les chants populaires de tous les pays du monde et mieux encore toutes les berceuses de nourrices. Dira-t-on que ces procédés en quelque sorte magnétiques sont utiles pour nous ramener à la vie végétative ? Certes ; mais ils sont bien médiocres au prix de l'opium, du haschich ou de la moindre passe du dernier des hypnotiseurs. Et que voilà donc du travail de perdu pour un si mince résultat !

Mais ce n'est pas, dira-t-on, la hantise vulgaire que nous voulons susciter dans l'esprit ou le sensorium du lecteur, ni la torpeur pure et simple. Nos méthodes ne veulent pas rivaliser avec celles des charlatans ou des nourrices. Elles se réclament de celle d'un art nouveau, de l'art supérieur même, du cinématographe. Et voici donc ce que le cinéma nous inspire comme stylistisque du lyrisme : Ne développez pas, mais juxtaposez des détails qui s'interpénètrent. Ne racontez pas, mais indiquez par une vision rapide et tournez à toute vitesse. Que les images se succèdent, se bousculent ! Comme on ne voit que dans la durée, accélérez le mouvement, réduisez le temps, brouillez, enchevêtrez, faites régner sur les yeux des spectateur ce léger ahurissement de béatitude qui le saisit quand il a cessé de comprendre la bande projetée, et qu'il continue à flotter sur ce courant tumultueux d'images blanches et noires ! Fouettez le sabot, plus vite, plus vite ! Et le lecteur du poème pensera de plus en plus vite (puisque M. Epstein appelle penser ce que nous nommons enregistrer). L'alacrité de la pensée augmente avec les siècles. Homère consacre dix hexamètres à une comparaison, Racine un seul. Rimbaud fait passer

sous nos yeux une image par seconde, Marinetti cinq fois plus. Espérons que cette vitesse s'accroîtra encore.

Mais quel étrange critère est celui-là ! Ne voit-on pas qu'il suppose la préférence délibérée de l'analytique au synthétique. Les théories de ces poètes rappellent les lieux communs des universitaires d'il y a trente ans, qui ne souffraient pas que l'on pût comparer la lenteur, l'ampleur du style bossuétique au pointillisme fébrile de Voltaire. Il n'est pas de préjugé plus arbitraire que cette hiérarchie des styles d'après la forme apparente de la syntaxe ; et vraiment ce sont là des idées de grimaud, car elles sont à la fois candides et incohérentes. Tout à l'heure M. Epstein eût loué Marcel Proust de tout mettre synthétiquement dans une période interminable : le voici à présent qui ne goûte plus que le style de Michelet ou de M. Suarès. Or le langage périodique, voire la platitude académique, est souvent beaucoup plus indulgent à cette fatigue intellectuelle dont le lecteur est censé atteint, que le langage impressionniste ou tachiste. Qu'on lise deux pages de Goncourt et deux pages d'Anatole France pour s'en persuader. Ah ! lyriques médullaires, ayez pitié de cette dépression mentale de vos contemporains que vous vouliez justement respecter et sauver !

Croyez-vous vraiment, vous qui êtes si pleins de science, que le monde ait évolué de façon si irrationnelle, si contraire aux facultés normales de l'homme ? Est-il possible que le pragmatisme de notre appareil à penser soit si désaccordé à l'égard de la vie, de l'action, de la sélection des sensations, des idées et des volontés ? Il est plus logique au contraire de supposer que nos modes logiques d'intelligence ont été constituées peu à peu par la nécessité même de penser commodément, avec le plus de simplicité et d'aisance possible, pour réduire à son moindre rôle la réaction et la fatigue dont vous nous parlez. Ce qui engendrerait une fatigue mortelle, ce qui serait une monstruosité, ce serait que l'homme s'efforçât de reprendre des procédés d'esprit que sans doute ses ancêtres troglodytes avaient perfectionnés et simplifiés déjà. Douez une girouette de conscience, je vous parie qu'elle cessera vite de tourner au vent ; elle s'accommodera une position unique pour

trouver son équilibre dans le combat des deux pressions d'air inégales. C'est une plaisanterie bien simplette que de la vouloir convaincre ensuite qu'elle doit cesser cette réaction à demi-instinctive pour retourner à sa giration.

* * *

On sait quelles ont été dans ces quinze dernières années les apologies du classicisme, et sur quoi elles ont prétendu se fonder. Elles n'ont pas manqué de paraître ou paradoxales ou systématiques à l'excès. Il fallait attendre pour les justifier de faire la contre-épreuve esthétique, ou la démonstration par l'absurde. Je la crois faite ici. L'art classique prétend hiérarchiser l'âme, comme il est traditionnel depuis Platon, en mettant au sommet les facultés rationnelles, en conseillant à l'être humain de prendre de lui-même une nette conscience, de résister au confus et au gigantesque, de l'univers qui l'assiège, de réduire, s'il le fallait, l'art et ses créations à sa propre mesure. La meilleure façon de fortifier ces préceptes est de montrer à quoi aboutissent les principes contraires, ceux mêmes que nous avons ici analysés.

Par une évolution constante, les lettres, et singulièrement la poésie, se sont ouvert le domaine d'abord de la moralité sensible, et ce fut le premier romantisme ; ensuite de la sentimentalité et de la passion. Les voici qui prétendent ne s'exercer que dans la vie obscure, dans l'impulsivité, dans le machinal, le sensuel, les états profonds. Nous ne nions aucunement que ce soit là un droit. Au nom de quoi le ferions-nous ? mais nous nions du moins que cela se pose en devoir.

Or telle est l'intolérable prétention des tenants du lyrisme moderne. Sous prétexte de lassitude, ils se persuadent que la poésie réside là et non ailleurs. Ils ont poussé jusqu'au bout des principes de poésie intuitionniste que l'on peut trouver exprimés dans les *Divagations* de Mallarmé, dans *l'Art poétique* de Verlaine, dans les *Grandes Odes* de Claudel, et bien entendu un peu partout chez Rimbaud.

Cette homéopathie était nécessaire. Elle n'est pas achevée au stade où nous voyons constitué ce système plus ambitieux que profond, et où seuls les paradoxes juvéniles méritent l'excuse. Car, ainsi que nous l'avons remarqué en passant, on se demande sans cesse pourquoi cette candide croyance à l'utilité d'une poésie. Il y a dans l'art poétique de ce nouveau lyrisme plus de naïveté que de révolte. Il fait penser aux théories de ce musicien méconnu qui acclamait au-dessus de toute harmonie ou toute mélodie, le règne du silence. Silence, réceptacle de toute musique ! Vide, réceptacle de tout plein ! Néant, réceptacle de toute virtualité ! Il faut bien du courage pour ne pas se borner ensuite à un rôle négatif, chose fort différente du rôle d'un négateur. L'auteur de ces lignes, qui n'est point géologue, nie la géologie en s'abstenant de travaux géologiques ; il n'éprouve aucun besoin d'écrire contre la géologie. Comme il est surprenant au contraire que tout de gens veuillent nier l'art et la poésie en édifiant contre eux tout un système !

Cela, du reste, est rassurant; cela découvre qu'il n'y a au fond, là-dessous, que paradoxes. Nous dirions paradoxes blasés, si nous avions la moindre preuve que c'est après avoir parcouru le cycle des littératures que ces poètes sont dégoûtés des errements de jadis. Trop d'indices montrent au contraire qu'ils portent la peine, en France et ailleurs, d'appartenir à une génération peu lettrée, et de culture hâtive. L'outrance dont ils font montre le marque déjà clairement. Aussi serait-il ridicule de s'indigner contre eux, et de leur accorder un crédit qu'ils ne demandent pas, une tolérance qu'ils ne paieraient point de retour. Ils sont utiles malgré tout, à la façon de tous les cas-limites et de tous les miroirs grossissants. Ils sont la caricature aboutie de ce qu'il y a d'éternel et d'inutile dans le romantisme rebelle aux règles. Et leur naïveté même est près de commander la sympathie, comme tout geste simple, animal, où l'on reconnaît malgré tout la pulsation de la vie.

André THÉRIVE.

L'INDÉPENDANCE DE LA FEMME DANS LE MARIAGE

— Si le mariage est une association dont la femme est le partenaire prépondérant, pourquoi la loi et la tradition font-elles la part tellement meilleure à l'homme ? Pourquoi l'homme serait-il être le chef, le maître ? A devoirs égaux, droits égaux. »

En vérité, quoique les femmes qui possèdent un peu de tact, d'intuition, de souplesse, parviennent facilement à l'emporter sur leur maître officiel, ce refrain sur la prépondérance de l'homme revient trop souvent dans leurs plaintes, pour ne pas trahir un malaise qui mérite d'être soigné.

Ce malaise vient, je crois, de ce que l'homme, qui méconnaît la femme plus que la femme ne méconnaît l'homme, exagère sur certains points son autorité, et neutralise plusieurs des meilleures qualités de la femme en l'empêchant de les mettre en valeur.

Par exemple, en ce qui concerne la question d'argent. Sur ce chapitre l'homme et la femme sont aux antipodes — aux antipodes quant aux motifs de leurs dépenses, de leurs gains, de leurs épargnes. Ceci dépend essentiellement de l'idée différente que l'un et l'autre se font de l'activité. J'ai

déjà dit que l'activité pour la femme est un plaisir, pour l'homme une douleur. La femme considère la peine qu'elle prend pour économiser, pour dépenser, pour travailler, comme une jouissance ; néanmoins elle ne cherche pas à la proportionner à l'importance matérielle du profit. Le temps, l'ingéniosité qui sont nécessaire pour obtenir de petits profits, des économies minuscules, ne l'exaspèrent nullement ; l'important, pour elle, c'est l'économie qu'elle réalise. Etant donnée cette manière de voir, la femme tend à multiplier les occasions de dépenser, de gagner, d'épargner, même s'il s'agit de sommes infimes.

Il en est bien différemment de l'homme. Pour lui le travail représente des efforts très désagréables et la peine qu'il prend pour dépenser ou pour économiser lui paraît très ennuyeuse. De là vient qu'il recherche les gros gains, les fortes dépenses et les économies exceptionnelles, mais considérables.

L'homme, pour qui économiser est pénible, est généreux du million qu'on dépense d'un seul coup, en y pensant une seule fois ; il est avare du centime qu'il faut dépenser tous les jours et qui exige qu'on y pense tous les jours ; il préfère être saigné de temps en temps, que voir son argent s'en aller goutte à goutte; il consent aux dépenses qui ne réclament ni temps ni fatigue et qu'il justifie facilement, il est avare pour les autres.

L'homme ne comprend pas comment ces opérations de dépense et d'économie qui l'ennuient si fort sont pour la femme le plus agréable des passe-temps, qui satisfait à la fois ses ambitions et son orgueil. Il ne comprend pas l'intérêt qu'elle trouve à perdre des heures pour obtenir pour dix francs ce que d'autres payeront douze, ni la satisfaction qu'elle en éprouve. L'homme, qui s'irrite quand on lui réclame dix francs de plus, s'irrite davantage lorsque sa femme consacre beaucoup de temps à épargner cent francs sur un achat : c'est d'ailleurs pour cela que la femme aime mieux faire ses achats toute seule.

Une autre différence radicale de leurs deux âmes qui rend incompréhensible l'homme à la femme et vice-versa, se manifeste à propos des dépenses. L'homme est « égocentriste », la femme « altocentriste ». Etant égocentriste, l'homme est

disposé à dépenser et à voir dépenser des sommes même importantes lorsqu'elles se traduisent en bénéfices directs pour lui ou pour sa famille, il proteste contre des dépenses qui servent aux autres ; il consent aux dépenses pratiques, il renâcle devant les dépenses désintéressées, sentimentales.

Par exemple le mari qui est tout prêt à dépenser une grosse somme pour que sa femme et ses enfants aillent aux bains de mer, au théâtre, ou fassent bonne figure dans le monde, lésinera sur dix francs de fleurs destinées à un cadeau.

La femme, au contraire, qui est altruiste et sentimentale, préfère souvent économiser sur les voitures, sur les bains de mer, rogner même sur sa note de couturière, mais avoir de l'argent disponible, justement pour faire un cadeau, pour acheter des fleurs, des riens.

Ces divergences donnent un très bon prétexte à l'homme pour intervenir dans les dépenses de sa femme. Un autre motif, et plus grave encore, appuie cette prétention. La femme en général est peu exacte, elle s'occupe peu du détail, elle se laisse dominer par la passion plutôt que par le raisonnement, aussi est-elle une médiocre comptable, une capitaliste plus que médiocre. C'est pour cela, je crois, que la loi, la coutume, la tradition, dans presque tous les pays et tous les temps, ont confié à l'homme, mari, père ou frère, l'administration du patrimoine privé de la femme ; là où les femmes se sont émancipées, elles suivent les conseils d'un avocat, d'un banquier, d'un prêtre, mais ce sont toujours des hommes.

Néanmoins si la femme est une très mauvaise capitaliste et une médiocre comptable, elle est pour la famille un incomparable économe. Si l'homme sait mieux qu'elle placer des capitaux, elle sait bien mieux que lui en dépenser le revenu. Elle sait diriger sa maison avec bien moins de frais. Une intuition instantanée et profonde l'avertit des besoins de chaque membre de sa famille, lui permet de pourvoir aux plus pressants. Elle sait multiplier ses ressources. Et elle éprouve naturellement, se sachant si adroite, le désir légitime de mettre en œuvre sa compétence instinctive. Rien n'amuse plus les jeunes filles que d'avoir la direction économique de la famille. L'espoir de s'y consacrer d'une manière permanente

n'est pas, pour elles, un des moindres attraits du mariage. Or, il arrive souvent que l'homme confonde les choses ; puisque la femme est médiocre capitaliste et plus médiocre comptable, puisqu'elle dépense et économise à sa façon, il en conclut qu'elle est inapte à gérer le budget familial ; il l'opprime par sa surveillance, et la froisse en lui laissant voir sa méfiance, en l'obligeant à des comptes rendus très minutieux, dont souvent elle n'est pas capable ; il l'humilie en discutant à l'avance des dépenses que souvent il ne comprend pas et qu'elle ne sait pas expliquer.

La responsabilité de ces dissentiments revient tout entière à l'homme.

La femme laisse d'habitude l'homme gagner et placer ses capitaux comme bon lui semble. Il serait juste que l'homme laissât à la femme le droit de dépenser de la façon la plus agréable, d'autant plus que, si l'homme exagère son contrôle, la femme à cent moyens de le tromper.

Si la paysanne élève des poules, c'est surtout parce que leur produit journalier est incertain et qu'il lui permet ainsi d'avoir quelque argent que personne ne peut vérifier. A la ville, les femmes du peuple ont toujours plus ou moins en cachette quelque travail supplémentaire dont la rémunération alimente leurs menues dépenses personnelles. Les femmes du monde savent camoufler leurs livres de comptes, et, lorsque le mari est trop curieux, elles se font donner par leurs fournisseurs des factures fictives.

Mais toute cette duperie est irritante, absurde et nuisible à l'homme, à la femme et à la société. A l'homme parce que rien ne doit l'ennuyer plus que cette inquisition journalière qu'il s'impose si souvent, en vue d'une surveillance problématique ; à la femme parce que cette surveillance l'excite à tromper l'homme et parce qu'elle la prive du plus utile de ses amusements, celui d'arriver à satisfaire avec une certaine somme un nombre infini de désirs ; à la société parce qu'elle la prive des bénéfices de l'économie féminine.

Je suis donc parfaitement d'accord avec les féministes qui soutiennent que la primauté accordée à l'homme dans la famille peut avoir des inconvénients. Mais je ne suis pas d'accord avec elles pour l'abolir.

Lorsque je dis que tel gouvernement dirige mal son pays, je ne dis pas qu'il faut abolir le gouvernement, je dis qu'il faut l'améliorer ; ainsi en est-il de la tradition qui assigne à l'homme la prépondérance au foyer.

Une famille, comme n'importe quelle autre administration, a besoin d'un chef responsable ; deux chefs à droits égaux ne sont possibles que sur le papier. Si la loi accordait des droits égaux à chacun des conjoints, bien vite l'un d'entre eux deviendrait le chef, et ce serait la femme. Or serait-il utile à la femme de supporter la responsabilité entière de la famille, c'est-à-dire, bien entendu, celle aussi de son mari, de l'éducation des enfants, du placement de la fortune, etc. ? Est-il si facile de savoir ce qu'on veut, surtout pour la femme ? A-t-elle intérêt à revendiquer cette prérogative, à réclamer contre ce privilège ? Et cela dans une société aussi compliquée que la nôtre, où l'indépendance devient toujours plus lourde, dans une société qui a perdu tous ses appuis du passé et qui n'a pas encore construit de nouveaux appuis pour l'avenir ?

J'ai dit dans mon *Anima della donna* que la femme, justement parce qu'elle est passionnée et instinctive, est pleine de contradictions ; sûre de soi jusqu'à l'intolérance là où elle procède par intuition, très incertaine d'autre part lorsque l'intuition se tait ; j'ai montré là la raison obscure pour laquelle la femme recherche la protection de l'homme. Celui-ci, parce qu'il obéit à la raison, l'aide à modérer ses excès quand l'intuition et la passion la dirigent, et éclaire son incertitude quand l'intuition ne la conseille plus. Elle retrouve dans la dépendance la possibilité dont elle est avide de faire plaisir aux autres, de devenir créancière de leur reconnaissance.

Comment donc la femme peut-elle se plaindre de cette subordination, dont au reste elle triomphe facilement quand elle a une volonté à mettre en avant ? En réalité, l'homme et la femme préfèrent obéir plutôt que commander, tout en se réservant le droit de critiquer celui qui commande. C'est qu'il faut beaucoup plus de tension, d'énergie, d'activité pour commander que pour obéir. Les uns et les autres s'imaginent aujourd'hui désirer l'indépendance parce que c'est la mode, mais ils ne savent pas ce qu'il faut mettre à la place

des ordres qu'ils ne veulent plus recevoir. Ils se soulagent en changeant leurs chefs ou en inventant des programmes fantastiques qui les entraînent au désordre, sans leur procurer aucun plaisir. Irrités, ils demeurent esclaves de leur propre indépendance, beaucoup plus qu'ils ne l'étaient de la dépendance d'autrefois, et ils tombent dans des excès de nervosité, d'hystérie, de neurasthénie, auxquels la femme surtout croit échapper en obéissant aux règles plus absolues et quelquefois absurdes des médecins et des Raspoutines de tous genres, auxquels elle se livre sans aucun avantage.

* * *

La dépendance légale que la tradition imposait à la femme n'avait pas le seul avantage de lui épargner les tortures de l'indécision, et de donner un but à sa vie, mais aussi celui de lier à elle son compagnon de route et de la lier à lui.

Etre bien commandé, ou seulement être commandé consciencieusement repose et attache le subordonné au supérieur et le supérieur au subordonné. Le capitaine aime ses soldats, quels qu'ils soient, et les soldats aiment le capitaine qui, consciencieusement, s'occupe d'eux, qui les commande bien. Le médecin s'attache au malade qui a en lui une confiance illimitée, comme le malade s'attache au médecin qui le dirige.

Dans la famille les bonnes, les nourrices, les serviteurs éprouvent la plus sûre affection pour ceux de ses membres qui les commandent, ou pour les enfants qui ont besoin d'eux.

L'interdépendance soude naturellement et efficacement l'affection réciproque ; cela est si vrai que la femme pour son compte use largement du procédé. Que signifient, en effet, tous ces petits cris, ces frayeurs, ce désir conventionnel d'appui et de conseil que la femme affecte lorsqu'elle est dans la compagnie des hommes, mais qu'elle n'affecte jamais parmi les femmes ? C'est l'instinct d'attirer l'homme à elle en lui montrant qu'elle a besoin de lui.

La dépendance dans laquelle la tradition met la femme vis-à-vis de l'homme n'est que la légalisation d'un fait natu-

rel. La soumission de la femme flatte l'homme dans sa vanité, dans son égoïsme, et ainsi l'enchaîne. Les religions anciennes étaient très riches de ces stratagèmes avec lesquels elles cherchaient à atteindre un résultat par les moyens les plus simples et d'apparence quelquefois contradictoire. Aujourd'hui, se servir de la psychologie, c'est-à-dire de la réalité, semble un manque de dignité. On veut aller directement au but, agir par la force, on veut rompre avec les lois de l'esprit humain, et l'on arrive à des résultats opposés, quitte à qualifier d'erronés les faits.... qui nous donnent tort. « Le sage cache ses pensées, le sot les publie, » disait Salomon. En aucun pays les hommes n'ont réclamé contre les prétentions de la femme à l'indépendance. C'est qu'elle est tout à leur avantage. Les hommes ont assez de soucis au dehors, et les moyens d'exercer leur instinct de suprématie. Leur défaut principal est l'égoïsme, non l'autoritarisme. Ils cèdent bien volontiers la direction du foyer à la femme, si elle la veut, mais alors ils s'en vont, ils s'en désintéressent. Pourquoi les maris orientaux, les Turcs, contre lesquels les femmes d'Occident s'indignent si fort, sont-ils si terribles ? Justement parce que, dans les hautes classes, ils ne s'occupent pas de leurs femmes, ils les abandonnent aux mains des eunuques et de femmes âgées bien plus terribles, les uns et les autres, que les maris, dont l'autorité est tempérée par l'indifférence masculine et par l'affection.

* * *

La suprématie de l'homme dans la famille a encore pour la femme et pour la société cet énorme avantage de protéger la femme, d'exciter sa moralité et de la lui rendre agréable.

Pour l'homme, le mariage a deux buts distincts : l'intérêt (se créer une famille, avoir des enfants, une femme qui gèrera la maison et le soulagera des soucis qui lui sont le plus à charge), et le plaisir (entrer en possession d'un instrument de volupté). Or la responsabilité que la société fait peser sur l'homme, auquel elle confie la conduite de la famille, tend à

faire pencher la balance vers l'intérêt plutôt que vers le plaisir.

Abandonné à lui-même, à ses instincts, l'homme réclamera de la femme surtout le plaisir qu'il peut en tirer et il appréciera en conséquence surtout sa beauté et sa hardiesse ; c'est ce qui arrive dans les liaisons. La responsabilité de la femme que la société lui impose avec la prééminence qu'il lui accorde dans sa famille lui fait apprécier les qualités de sa femme qui serviront son intérêt, son honneur. Un individu qui a la responsabilité d'un autre, ne se soucie pas beaucoup de sa beauté, il lui réclame des mérites solides, utiles, qui lui rendent cette responsabilité moins lourde et qui l'aident à tenir le coup. Nous désirons tous de nos compagnons de table, ou de promenade, dont nous n'avons pas la responsabilité, qu'ils nous soient sympathiques, qu'ils parlent bien, qu'ils aient des manières élégantes, qu'ils nous fassent plaisir ; mais le capitaine veut que les officiers dont il est responsable soient intelligents, actifs, courageux, qu'ils sachent bien remplir les fonctions auxquelles il les destine. Le médecin ne s'attache pas au malade le plus beau et le plus riche, mais à celui qu'il peut le mieux guérir, à celui dont il a la plus lourde responsabilité.

La suprématie de l'homme, père, mari ou fils, exalte donc les meilleures facultés de la femme : l'austérité des mœurs, la piété, l'esprit de sacrifice, la maternité, l'altruisme, la modestie, l'ingéniosité. Et ces qualités sont essentielles à la bonne marche d'une maison. Elles atténuent les vices de la femme : la curiosité, la vanité, la tracasserie, l'envie, la jalousie, la paresse, insupportables à qui dirige une famille, et sans profit pour la société !

Les meilleurs exemplaires féminins se rencontrent aux époques et dans les pays où la femme est soumise à l'homme ; les pires, aux époques et dans les pays où les femmes sont indépendantes.

* * *

L'hégémonie maritale a encore l'avantage de garantir aux enfants, surtout aux garçons, l'éducation solide qui leur est nécessaire, à eux et à la société.

Si la femme, en effet, est une parfaite éducatrice que l'homme assurément ne peut remplacer durant les premières années de la vie, à cause de ses qualités de piété, de dévouement, en revanche elle ne peut se substituer au père dans les leçons d'expérience personnelle qu'il donne au jeune homme. Sans prendre beaucoup de peine l'homme peut apprendre à son fils bien des choses qu'il lui serait dur et difficile d'apprendre tout seul, à travers les livres ou la vie.

Qu'on ne dise pas que l'homme, même privé de la suprématie légale, continuerait à s'occuper de ses fils. Il le pourrait s'il le voulait, ou si cette tâche correspondait à ses besoins, à ses instincts. Mais il n'en est rien. L'homme déchargé de toute responsabilité domestique ne l'assumera pas de son propre mouvement ; pour récupérer son autorité il aurait à soutenir des luttes dont il n'éprouve aucun désir.

Où l'homme ne commande pas, il n'éduque pas. La mauvaise éducation des nouvelles générations est due justement à ce phénomène qu'en fait sinon en droit l'autorité masculine est bien diminuée dans la famille et que le mari n'étant plus au gouvernail, le père a cessé d'éduquer les fils. Les défauts des nouvelles générations sont l'idée exagérée de leur propre importance, le manque de discipline, l'indifférence au devoir, défauts typiques d'une éducation trop indulgente. Ces défauts sont bien moindres dans la classe paysanne, ou dans certaines régions, comme la Sicile par exemple, où l'autorité masculine s'est conservée mieux qu'ailleurs.

Si l'on enlève à l'homme le droit de commander dans sa famille et si l'on donne à la femme la complète indépendance on obtiendra comme conséquences fatales de diminuer les mariages, de rendre moins solides les liens entre hommes et femmes, et de compromettre l'éducation des générations nouvelles.



Mais peut-on éviter les inconvénients de l'hégémonie masculine par un autre moyen que l'indépendance de la femme ?

Je crois que oui, mais je crois que les lois n'ont rien à y voir. J'ai déjà souligné selon quels points de vue différents l'homme et la femme jugent des économies et des dépenses.

Dans les hautes classes de certains pays la loi a tâché d'atténuer ce risque de conflit en permettant aux parents d'allouer à la jeune fille qui se marie une somme annuelle, proportionnée à la dot, pour ses dépenses personnelles ; le mari est tenu de la remettre à sa femme sans en contrôler l'emploi. Les parents peuvent aussi lui attribuer des biens personnels en dehors de la dot. En réalité la femme ne fait pas valoir son droit et le mari contrôle même ces sommes-là. Ce n'est pas de la loi qu'on peut espérer la fin de cet état de choses, mais de la femme elle-même.

L'homme se méfie de la capacité administrative de la femme, pour toutes les raisons que j'ai données, mais au fond, comme il est par nature indifférent, il accepterait très facilement de fixer pour les besoins personnels de sa conjointe une somme fixe, équitablement proportionnée au patrimoine commun ; la femme serait libre de dépenser sans contrôle dans ces limites. Seulement il faut que la femme réclame ce qu'elle veut. L'immense infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme vient de ce qu'elle ne sait pas très nettement ce qu'elle veut, et qu'elle répugne terriblement à s'expliquer. Les abus d'autorité des hommes sont dus pour la plupart à leur ignorance des désirs de la femme, de ses besoins, de ses points de vue. L'homme n'est pas intolérant, mais il est aveugle. On peut tout obtenir de lui en s'expliquant, encore faut-il s'expliquer très clairement. Voilà notre point faible.

La femme doit se persuader que l'homme ne comprend pas les sanglots, ne comprend pas les silences, ne comprend pas les sacrifices, mais qu'il lui faut des mots, toujours des mots. Le fond des malentendus qui les séparent est toujours le même : l'homme diffère de la femme surtout parce qu'il n'est pas intuitif, parce qu'il ne comprend pas le sentiment, il ne comprend pas la souffrance, il ne comprend même pas la réalité quand on ne la lui expose pas par des mots, lorsqu'elle ne peut pas être définie par le langage.

Que la femme se sacrifie, qu'elle renonce à se nourrir, à se soigner afin de mieux nourrir son mari et son enfant, qu'elle renonce à faire valoir son intelligence afin de mieux les servir, tout cela ne comptera pour rien si la femme ne le lui fait pas remarquer. Au contraire, si elle lui dit qu'elle se sacrifie pour lui et pour ses enfants, qu'elle l'aide morale-

ment et intellectuellement, même si cela n'est pas vrai du tout, l'homme y croit comme à un livre imprimé.

L'incompréhension de l'homme devant la réalité est une des choses qui déroutent le plus la femme normale et dont la femme fourbe profite avec le plus d'impudence.

Ce que celle-ci fait déloyalement, que la femme honnête le fasse loyalement. Qu'elle s'explique clairement, qu'elle dise de quoi elle souffre et pourquoi elle souffre, ce qu'elle veut et pourquoi elle le veut ; qu'elle dise ce qu'elle vaut et pourquoi elle le vaut. Ellle obtiendra ainsi de l'homme tout ce qu'elle désire sans rien lui ôter de cette prééminence dans la famille qui lui est si utile à elle, à ses enfants et à la société.

GINA LOMBROSO.

L'AMI DES JEUNES FILLES

(Suite[1])

IX

Mme Gladieux habitait un de ces palais en crème de Chantilly frigorifiée, que nous devons au goût délicat de nos architectes élevés à l'école de Trianon. Ce n'était partout que rinceaux, astragales, rubans, roses, amours ; tout cela eût pu couler comme du suif, mais, par un miracle d'ingéniosité, restait suspendu sur la tête des habitants.

Mme Gladieux n'avait que des meubles modernes, noirs et or, de cet or pareil à celui dont Paul Verlaine, pour se distraire, dans les derniers jours de sa vie, peignait tous ses objets, à l'aide d'un flacon acheté chez le droguiste du coin. Elle avait aussi des coussins, des coussins innombrables et propres à donner une ophtalmie à un fellah : rouge-sang, traversés d'éclairs verts, bleu de prusse, illustrés de caractères chinois framboise ou abricot, jaune d'or, ornés de paysages lie de vin. Tout cela donnait à son intérieur l'air d'un décor pour une pièce de M. Henry Bataille.

Quand on regardait Mme Gladieux, on avait envie de lui demander l'adresse de son conservateur. Des vernis, des mas-

[1] Voir nos numéros de décembre 1921 et de janvier 1922.

tics, des poudres mystérieuses s'étaient usés sur sa peau sans trop la dégrader. Ce que l'on voyait, c'était une curieuse matière chimique, qui semblait inconnue aux humains. Cet étrange produit défendait si bien à Mme Gladieux de montrer toute émotion qu'il fallait bien supposer qu'à force de ne pouvoir l'exprimer sur son visage, elle n'en ressentait plus depuis longtemps. On soupçonnait Mme Gladieux d'être morte depuis plusieurs années, laissant sa place à un automate qui jouait son rôle dans le monde. Mais dans ce monde même, combien connaissons-nous d'êtres authentiques ? La plupart se sont évaporés, chargeant, comme Mme Gladieux, un mannequin de les continuer et de dire à leur place des paroles si vides de tout sens qu'ils n'eussent jamais osé les prononcer eux-mêmes !

* * *

Heureusement qu'il y avait Paule, la froide et fière Paule à l'air ennuyé. Elle se laissait conter des histoires de courses par Léopold Abadie, le petit cousin de Francine.

Quand elle vit Dick, son visage glacé ne s'éclaira pas, mais elle sourit d'un sourire aussi figé que les amours en œuf battu du plafond.

— Pauvre M. Le Houelleur, dit-elle, vous avez cru que vous deviez venir parce que je vous invitais ! Vous ne savez pas que notre maison est une des plus ennuyeuses de Paris ! Vous n'avez donc pas d'amis pour vous renseigner. Enfin, vous n'êtes pas obligé de rester longtemps !

Abadie éclata de rire.

— Ne riez donc pas, petit imbécile, dit-elle. Vous feriez une lézarde dans une de ces murailles. Les murs sont si peu habitués à cela !

— Je suis venu vous trouver immédiatement, dit Dick. Votre mère ne m'a présenté à personne. Quels sont ces messieurs qui sont auprès d'elle ?

— Oh ! dit languissamment Paule, je les connais à peine ! Ce gros, là-bas, à gauche, avec ce front passé au beurre, c'est M. Gusturompre, l'ancien ministre de la marine, celui qui a inauguré la grande guerre contre les amiraux ; ce petit sec,

avec un visage en parchemin, c'est M. Bouju, l'ingénieur illustre à qui on doit la catastrophe du tunnel du St-Césaire ; cet autre, qui ressemble à un crapaud mystique, c'est le conseiller personnel de maman, M. Maffre, l'économiste. Je ne sais ce qu'il lui dit, mais depuis qu'elle le connaît, maman se livre à un gaspillage tel que nous serons bientôt sur la paille. Croyez-vous que ce soit ce membre de l'Académie des Sciences qui souffle à son oreille d'acheter ces coussins étonnants et des tapis exécutés d'après des dessins d'enfant de cinq ans ? Je voudrais lui dire, un jour, entre quatre yeux, ce que je pense de lui ! Eh bien, m'avez-vous apporté une liste de livres ?

Dick Le Houelleur sortit triomphalement de sa poche une longue nomenclature. La jeune fille la parcourut de l'œil, puis la jeta de côté avec dégoût.

— Mon pauvre monsieur, dit-elle, à qui vous imaginez-vous donc avoir affaire ? Mais j'ai lu tout cela, et bien d'autres livres encore ! Il y a dix ans que je lis tout ce qu'on m'a permis et tout ce qu'on m'a défendu : à douze ans, je dévorais les *Confessions* de Jean-Jacques, sans y rien comprendre d'ailleurs. A quinze ans, je lisais l'*Origine des Espèces* et *Germinal !* On m'avait dit que vous étiez un extraordinaire lettré, je croyais que vous alliez me renseigner sur des livres que je ne soupçonnais même pas ! Dites, n'en connaissez-vous point où il ne soit pas question de l'homme et de la femme, et de leur éternelle stupidité, et de leurs amours, et de leurs jalousies, et de leur désir perpétuel de se prendre et de se lâcher, où l'on ne parle ni d'argent, ni d'ambition, ni de querelles de ménage ?

— Non, je n'en connais point de cette sorte...

— A quoi servent alors les hommes de lettres ? Il est bien vain d'ouvrir un de leurs ridicules ouvrages pour y retrouver tous les gens que l'on connaît, avec leurs vanités, leur sottise, leur conversation nulle, leurs médiocres passions, leur vilenie et leur lâcheté ! A ce compte-là je préfère la musique ! Au moins dans Bach et dans Scarlatti, je ne retrouve rien de cette pourriture !

— Vous aimez la musique, Mademoiselle ?

— Comme vous vous exprimez platement aujourd'hui ! Vous parlez comme un danseur ! Non, je n'aime pas la musi-

que, j'en vis ! Je me nourris de sons, ne pouvant pas me nourrir de livres, puisqu'il n'y en a pas !

— Il n'y a pas de livres !

— Du moins, à mon goût. Ou bien il y en a deux ou trois, les seuls que je relise : *Comme il vous plaira,* les *Illuminations...*

— Je vous en félicite.

— Il n'y a pas de quoi. Pourquoi me féliciteriez-vous de mon dégoût de toute chose et de mon universel ennui ? Croyez-vous qu'il soit drôle d'être déjà revenue de tout quand on a mon âge ?

— C'est quand on a votre âge qu'on est revenu de tout. Dès que l'on a vraiment vu quelque chose, on a envie de le revoir, de le revoir éternellement !

— Quel que soit ce que l'on a vu ?

— Oui.

— Oh ! oh ! Monsieur Le Houelleur, c'est tout un programme cela !

— Non, à peine une constatation !

— C'est donc pour cela que les veuves se remarient !

— Vous l'avez dit ; et que les gens qui ont goûté de la prison deviennent des récidivistes. Mademoiselle Paule, ouvrez vos oreilles : je vais vous dire le mot de passe de l'humanité : ce mot, c'est *Recommencer !* Nous y tenons tellement que nous avons inventé dans ce but la vie éternelle et toutes les religions qui en découlent !

Paule Gladieux demeura pensive. Ses grands yeux froids et clairs, au delà des coussins flamboyants de sa mère et des gens qu'ils étayaient, semblaient se fixer sur quelque terre inhabitable, fixe et glacée, où les pensées de l'homme seraient visibles à travers leurs habitudes, comme un monstrueux mammouth conservé à travers les siècles l'est parfois dans une paroi de glace. A la fin, elle secoua sa torpeur.

Léopold Abadie éclata de rire.

— De quoi riez-vous, petit imbécile ? Apprenez à vous instruire au lieu de rire sans raison.

Elle se tourna vers Dick :

— Vous viendrez me faire un cours de morale pratique. Je suis sûr que vous feriez un excellent professeur !

* * *

A travers le salon de Mme Gladieux, on vit s'avancer la silhouette de Marie-Valérie de Cossac ; elle se dirigea vers le coin le plus obscur, formé par de grands fauteuils, où s'embusquait Paule rétive.

D'un coup d'œil rapide, en coup de faux, Marie-Valérie parcourut le petit groupe et comme elle reconnut M. Le Houelleur, son regard se posa sur lui, le happa, comme s'il s'agissait pour elle d'une chose personnelle, de la malle que l'on distingue entre mille à l'arrivée des bagages et que l'on désigne au facteur avec une expression de tendresse.

Dick vit ce regard, et bien qu'il n'en comprît pas la signification, il se sentit vaguement gêné, menacé dans sa retraite. Il ne s'en montra d'ailleurs que plus affable avec Marie-Valérie.

— Et Francine, fit-il dans le courant de la conversation, que devient-elle, l'avez-vous vue ?

— Oui, je l'ai rencontrée hiér au bal des Lawrence. Mais je ne lui ai pas beaucoup parlé. Elle ne quitte plus ce grand garçon maigre, vous savez, M. de Perceval.

Le cœur de Dick Le Houelleur faisait un pli. Il aurait voulu l'étaler, le lisser avec la main. Mais un cœur ne se repasse pas comme un veston : le pli persistait. M. Le Houelleur essaya de respirer profondément ; ses poumons fonctionnèrent très bien, mais le cœur resta froissé.

— Hum, hum, murmura-t-il, un très gentil garçon, n'est-ce pas ?

— Très gentil, oui, un peu excentrique, peut-être.

— Excentrique, oui, j'allais justement le dire. Ses chaussettes sont particulièrement prétentieuses. Il raconte aussi beaucoup d'historiettes américaines. Il paraît que c'est de l'humour anglo-saxon ; je ne le comprends pas très bien.

— Enfin, Dick, il vous déplaît souverainement !

— Moi ? Qu'allez-vous me chanter là ? M. de Perceval me déplaire ? Il ne me fait ni chaud, ni froid. Je comprends très bien qu'il amuse Francine, il est si jeune !

La conversation tourna ; M. Le Houelleur cessa d'écouter Marie-Valérie et Paule. Il ne regardait même plus les yeux de l'une, les lèvres de l'autre, les jambes fuselées de la première, les bras brillants de la seconde. Il pensait à Francine.

Il pensait à Francine et il la broyait. Elle était devant lui et se moquait de sa mine soucieuse, de ses sourcils crispés. Oui, voici ces cheveux mousseux, légers, voici ces yeux espiègles, voici ce menton un peu aigu qui va se fondre dans la pulpe délicate des joues, voici...

— A quoi pensez-vous, Dick ? fit soudain Mlle de Cossac, d'un air moqueur.

— A Eurydice, répondit-il distraitement.

Et il reprit le chemin de son logis.

X

Depuis quelque temps, on rencontrait fréquemment M. Le Houelleur aux alentours de la rue La Boétie. Il flânait, regardait les étalages, inspectait les programmes des concerts à la porte de la Salle Gaveau, puis s'en allait de là, d'un air absorbé, tantôt vers la rue Royale et tantôt vers l'Etoile.

Il ne faudrait pas en conclure que M. Dick Le Houelleur ne se promenait dans la rue La Boétie que pour se rapprocher plus ou moins de la rue de Courcelles, à laquelle elle est vaguement alliée par le cousinage tortueux de la rue de la Baume : non, c'est à l'âge de Chérubin ou de David Copperfield que l'on se livre à de pareils enfantillages. Quand on a celui de M. Le Houelleur, on s'occupe de politique, du cours des changes, de l'effondrement du marché, on essaie, par tous les moyens possibles, d'insuffler son incohérence personnelle dans les affaires de son pays, ou encore on vague, le nez au vent, et on fait des visites aux marchands de curiosités.

En vérité, M. Le Houelleur aimait la rue La Boétie, parce qu'il avait le loisir d'y rêver tout à son aise ; tous les siècles, tous les pays y étaient représentés tour à tour ; d'une minute à l'autre, on passait de l'Europe à l'Asie, du XII[e] siècle à hier matin. C'était une ivresse singulière et vaine. Il semblait que

les fruits les plus rares et les plus variés du temps et de l'espace fussent venus tomber en cette aube sanglante du XXe siècle, dans une corbeille que Paris avide leur tendait. Et M. Le Houelleur, comme, chez un fruitier, on tâte la maturité d'une passe-cressanne ou d'un beurré d'Aremberg, inspectait les divers paniers vitrés où des arbres séculaires avaient déposé leurs extraordinaires produits.

Ainsi, dans ce clair après-midi d'avril 1921, il passa successivement de la Perse, dont il admira des tapis inexplicables et de qui la surface bariolée semblait profonde comme un étang plein de reflets terribles, à la Chine qui lui montrait ses déesses en porcelaine plus blanche que la chair du letchi, des tigres écumants, déroulés avec leurs panneaux, et des vases Sung aux couleurs inaltérables.

De là, il grimpa au Thibet à l'aide de peintures de temple, faites d'escaliers de nuages circulaires et de figures de bienheureux, rangées autour du Boudha ; puis, il embarqua pour le Japon, sur des estampes toutes fières de leur Foushi-Yama. Il n'y resta pas longtemps ; ramené en Europe par une scène familière de Longhi et un éclat de rire de Marie-Valérie de Cossac (il n'y avait pas trois siècles entre les deux; rien si l'on songe au temps qu'il venait de parcourir !)

— Que faites-vous là ? lui dit-elle.

— Je me promène, j'achète en imagination tout ce que je vois.

— Eh bien, je vais vous offrir de même tout ce qui vous plaira.

Ils allèrent de trottoir en trottoir, s'arrêtant devant les boutiques. Seules, Marie-Valérie ou Paule Gladieux avaient le don, en ce moment, de guérir M. Le Houelleur du mal qui le rongeait. Ajoutons que sitôt qu'il les voyait, il oubliait tous ses chagrins. Elles étaient pour lui le médecin qui vous dit : « Le matin, avant votre petit déjeûner, vous boirez un grand verre d'eau du Léthé, additionné de lithine... » Mais quand il était séparé d'elles, la vie pesait lourdement sur lui.

Maintenant, libre et satisfait, il entraînait Mlle de Cossac. Ils s'arrêtaient partout, ils discutaient de tout, ils jouissaient de tout.

Chez Pierre Frédéric, ils contemplèrent des masques nègres, à visages de cynocéphales, d'étranges idoles au mufle

de cuivre et aux seins pendants, et des peintures de Matisse, claires et fraîches, où les peaux des femmes nues avaient la même couleur argileuse et rose que les routes qui arpentaient les paysages ; chez Fréron, des Foujita qui montraient sur des fonds d'or des figures d'un gothique japonais, des esquisses grises, blanches et brunes de Jacques Mauny, animées de personnages mécaniques et colorés, vifs comme des figurants de crèche, et un dessin de Mariano Andrèu sur lequel l'on voyait transportées, d'après une méthode ingresque, des créatures qui semblaient sortir d'un Zodiaque grec : chez Wertheimer, des Corot où l'herbe épaisse montait au flanc des vaches d'ocre, où une odalisque romantique sortait d'un ciel de lait, où des feuillages mêlaient la cendre à la fumée, où la Piazzetta détachait, dans un air limité et sec comme une maxime de moraliste, ses colonnes indestructibles et la capsule renversée de la Salute, fleur géante ; chez Cassel, des visages de Renoir, saturés de vie animale, ronds, compacts et colorés comme des pivoines, un Guillaumin, d'un vert tranquille à guérir un ophtalmique, et une aquarelle de Cézanne, où les couleurs à peine posées, à la manière d'un papillon sur une rose, laissaient entre elles jouer des blancs purs, comme dans une page de Mallarmé ; chez Blumenberg, devant des bronzes de Rodin, convulsés et tumultueux, moulés dans une lave toujours bouillante, un Degas armé d'une masse mouvante et resserrée de danseuses au corsage orange et zébrées de noir, un Berthe Morizot peint sur une perle et un Marie-Laurencin qui révélait devant un rideau gros bleu, pareil à celui d'un cirque, deux êtres ambigus et blonds, sortis du *Songe d'une nuit d'été*, qui se caressaient et se fuyaient à la fois, guettés au coin de l'étoffe par une jeune fille à physionomie de licorne ; chez Orgeat, un Monticelli, fait de cuir de Cordoue et de pierreries broyées, une de ces fêtes galantes où une pauvre représentation de *Faust* au Grand Théâtre de Marseille devient une scène de Boccace ; une réunion de Charles Guérin, dans laquelle des dames au contour comme épongé s'avançaient avec une allure de vagues à travers des Tuileries sans date ; un paysage provençal de Jongkind, filant tout d'un trait vers une montagne, sous ses arbres en décroissance, et un Derain, où le ciel bleu du Midi fonçait en puissants bataillons d'azur, à travers les mailles écartées et bri-

sées d'un bois de pins, dont les troncs rosissaient et palpitaient comme une chair humaine.

Devant toutes ces vitrines, Marie-Valérie faisait des réflexions naïves, absurdes ou intempestives que Dick écoutait avec indulgence et auxquelles il répondait avec application. Elle jugeait de tout au petit bonheur et, n'aimant rien avec sincérité, admirait ou abhorrait les mêmes choses, sans les reconnaître, d'un jour à l'autre, selon que sa couturière avait réussi son costume ou que la pluie lui défendait le tennis.

Quand ils eurent crié abondamment devant chaque tableau, Marie-Valérie déclara qu'elle rentrait chez elle et demanda à Dick de la raccompagner. Ils remontèrent donc vers l'Etoile. Il faisait un temps acide comme une pomme encore verte ; les premières feuilles du printemps faisaient paraître plus livides les blanches maisons de Paris et plus sombres leurs toits d'ardoises toujours mouillés. Mais, comme toutes les saisons, le printemps répandait dans les rues une odeur persistante, nauséabonde et décourageante de fuite de gaz.

* * *

— Vous veniez peut-être de chez Francine ? demanda Dick Le Houelleur, presque timidement.

— Oui, je viens de chez Francine.

— Elle va bien ?

— Très bien, merci. A ce propos, elle m'a demandé de vos nouvelles. Elle m'a dit qu'elle ne vous voyait plus.

— Oh ! elle a remarqué... Oui, en effet, j'ai eu peu de loisirs, ces jours-ci, pour aller chez son père. Un de mes amis a été très malade, vous savez, il a eu une crise de goutte, il en a profité pour faire son testament, j'ai dû lui amener mon notaire, M[e] Desbleusmanteaux. Il voulait justement me léguer un souvenir, oh ! presque rien, un cendrier qui lui vient de son grand-père et où tous les siens ont déposé leurs cendres... Tout cela prend beaucoup de temps.

— Evidemment, évidemment !

— Et puis...

Le Houelleur aurait trouvé ainsi mille motifs pour expliquer son abstention et ne pas en révéler la cause réelle, mais Marie-Valérie l'interrompit pour ajouter, peut-être naïvement, peut-être avec malice :

— Il y avait encore son nouvel ami, ce M. de Perceval...

Le Houelleur eut l'impression qu'il venait de se piquer cruellement à une rose.

— Ah ! oui, en effet. Elle le voit beaucoup en ce moment.

— Tout le temps, vous voulez dire !

— Ah ! tout le temps !... Je ne m'en doutais pas. Je croyais qu'il ne venait chez elle qu'une fois ou deux par semaine, que ce n'était là...

Ici, M. Le Houelleur eut une quinte de toux très violente pour essayer de dégager sa voix qui s'enrouait de plus en plus. — Ces soirs de printemps sont si traîtres !

— Vous ne supposez pas, Marie-Valérie, qu'il y ait quelque chose entre eux ?

— Dame, je n'en sais rien. Et puis, qu'est-ce que cela vous fait ? répliqua-t-elle, très agressive.

Cette fois, il fut sincère.

— J'ai toujours une petite tristesse quand mes amies se marient. Je leur suis très attaché, vous savez...

— Oui, vous êtes comme les gens qui n'ont pas faim et qui sont fâchés de voir que l'on dîne avec appétit devant eux.

— Oh ! Marie-Valérie !

— Pardon, Dick ! Ce n'est peut-être pas très gentil ce que je viens de vous dire là, mais je ne voulais pas vous faire de peine. C'est si drôle aussi cette manie d'adorer les jeunes filles et de n'avoir jamais voulu se marier !

— J'aime les jeunes filles, je n'aime pas les épouses ; ce sont deux races très différentes.

— Vous ne pouvez cependant pas demander à vos amies de ne pas se marier afin de plaire à votre égoïsme délicat.

— Je ne leur demande rien, Marie-Valérie, je les aime tant que je peux, puis je les recommande à Dieu.

— Ou au diable !

— Non, elles s'en chargent elles-mêmes ! Je sais bien que Francine se mariera, et vous aussi. Je me fais peu à peu à cette idée. Cependant, je ne voudrais pas que Francine épousât ce M. de Perceval ; il ne me semble pas fait pour elle.

— Oui, on dit toujours cela des autres. C'est une forme de la jalousie. Vous êtes comique, Le Houelleur, vous êtes tout à fait comme un père de famille qui enrage de marier ses filles !

Mlle de Cossac se trouvant devant sa porte, Dick Le Houelleur prit congé d'elle, mais je ne jurerais pas qu'il ne s'en fût pas fort dépité de cette comparaison très offensante pour un homme qui jouait à ce point les jeunes premiers.

XI

Cependant Dick Le Houelleur revit Francine Escaille : il la revit dans un coin du salon des Cossac, un soir que l'on dansait.

Car on dansait souvent chez les Cossac, comme à peu près partout en ces temps de vie triste et désorientée. On dansait pour oublier le terrible passé, si proche encore, et l'avenir presque aussi effrayant ; on dansait pour imiter les Argentins, les Yankees et les tétras mâles ; on dansait, parce qu'il y avait partout des présages effrayants, parce qu'on trouvait des orvets endormis dans les œufs frais que l'on payait pourtant trente francs pièce, parce que les gens mouraient, comme au Moyen-Age, de maladies inconnues et mystérieuses, et parce que des mondes entiers, tendrement rongés par des philosophes juifs, s'effondraient les uns sur les autres comme des châteaux de cartes.

On voyait ainsi danser, pêle-mêle, des grands-ducs dont les enfants avaient été noyés dans une fosse à purin, et de vieux diplomates bigames qui avaient sonné le glas de toutes les cours d'Europe, d'antiques beautés autrefois radieuses aux bals de la Présidence, quand le maréchal de Mac-Mahon y conduisait le cotillon, et des Américaines fières et sauvages comme des squaws, des théosophes qui avaient laissé leur corps éthérique au vestiaire, avec leurs manteaux du soir et leurs cannes, et des princes Indous qui avaient rang de dieux dans leurs pays et qui dépensaient à Paris leur casuel sacré.

Et puis, on voyait tourbillonner au milieu d'eux des êtres si jeunes qu'ils ne savaient rien de la vie, des adolescents blancs et purs qui ressemblaient à des anges du mal, et des jeunes filles fraîches et spontanées qui semblaient avoir chaque matin pris leur tub dans la rosée !

Tout cela sentait à la fois la jeunesse du monde et sa décrépitude ; il semblait que l'on aperçût à la fois, rampant et se cachant au sein de la foule, de vieux Sphinx découragés, qui riaient depuis des siècles de la chute des Empires, et un enfant nu et radieux qui s'en allait, soufflant sur les glaces et, dans la buée suscitée par sa bouche, traçant le mot : *Avenir !*

* * *

Francine s'approcha de Dick et le regarda en riant :

— Eh bien, dit-elle, *dear old boy,* que faites-vous ici ?

— Vous le voyez : je m'amuse.

— Vous en avez joliment l'air ; rien qu'à vous voir, je crois que les saules d'un cimetière perdraient leurs feuilles à force de gaieté !

— En tout cas, vous m'avez l'air, vous, joliment contente !

— Je ne me plains pas.

— Vos affaires sont en bonne voie ? fit Le Houelleur, soudain agressif.

— Oui, le marché n'est pas trop lourd, les cuivres remontent, les pétroles regagnent le terrain perdu !

— Allons, tant mieux, tant mieux ! Mais permettez-moi de vous quitter, Francine, je crains qu'en vous infligeant l'obligation de demeurer auprès de moi, vous ne sacrifiez une société qui vous serait peut-être plus agréable.

— L'amitié a des devoirs, Dick ; je ne sais si vous les connaissez, mais, pour moi, je m'en voudrais de les oublier !

— A merveille, Mademoiselle ! A vous entendre, c'est moi qui les transgresse ?

— Oh ! ne me parlez pas comme un domestique, cela m'agace ! Mettons que ce soit moi, si vous y tenez ! Je ne me disputerai pas avec vous pour cela. Maintenant, si je

vous empêche de flirter avec Marie-Valérie ou Paule Gladieux, dites-le moi franchement.

— Je crains trop moi-même de vous priver de la compagnie de M. de Perceval...

— Oh ! laissons, je vous en prie, M. de Perceval où il est! En tout cas, M. de Perceval, quand je cause avec lui, ne me répond pas par des paroles bourrues ou malveillantes.

— Dieu me garde, Francine, de prononcer le moindre mot désobligeant pour cet estimable jeune homme ! Je n'ignore pas que M. de Perceval est la séduction même, le modèle de toutes les vertus !

— Est-ce une scène de jalousie que vous avez l'intention de me faire là, Dick ?

— De jalousie ? Où avez-vous la tête ? Que me fait votre vie et que vous fait la mienne ? Vous êtes une brillante jeune fille qui épousera demain un mirifique ingénieur ou un radieux éleveur de chevaux et que je ne verrai plus guère, et moi, je suis un vieux solitaire, qui n'a plus rien à faire de sa vie et qui, demain ou après-demain, s'enfermera dans sa chambre pour ne pas devenir un épouvantail à moineaux...

— Et qui, en attendant, s'enferme de préférence avec Marie-Valérie de Cossac ou Mlle Gladieux !

— Francine, je ne peux pas en croire mes oreilles ; me feriez-vous l'honneur de me faire, vous, une scène de jalousie !

— Pas plus que vous ; je vous montre seulement que je ne crois rien à vos menteries ! Je vous répondrai de même : nos vies n'ont rien de commun. Je suis une pauvre fille destinée à épouser demain le premier venu et à finir misérablement ses jours comme une honnête femme, à veiller sur le même foyer et à poser des cataplasmes sur le même homme, et vous êtes un vieux garçon trop aimable, qui prête son cœur à tout le monde dans l'espoir qu'on lui fera dessus une petite avance. Mon pauvre Dick, je ne suis pas jalouse de vous ; il y a trop de Monts-de-Piété dans votre vie ! Oui, j'ai cru autrefois à votre amitié ; quand j'avais un chagrin, un ennui, je me disais : « Heureusement qu'il y a le vieux Dick, là, Dick, le roc, Dick l'indestructible ! » Vous me faisiez l'effet d'une solide bouée, d'une vaste planche de salut.

Et puis, j'ai compris que la solide bouée était à peine un bouchon de liège, un dérisoire ludion !

Francine se tut ; il sembla à Dick que son regard vert et malicieux se brouillait un peu. Il baissa la tête. Quand il la releva, Mlle Escaille avait disparu.

*
* *

C'était une nuit de printemps ; une fenêtre était ouverte. Dick se glissa sur le balcon. Des étoiles désaxées couraient en zigzaguant sur l'avenue Marceau, dans un bizarre bruit de ferrailles. Les lampadaires électriques éclairaient l'envers des feuilles qui semblaient passées au lait de chaux par un rapin facétieux. On voyait glisser sur le trottoir des princesses de comédie, déguisées en cygnes, en Chinoises de paravent ou en papillons des tropiques. Elles allaient d'un bal à l'autre, oublieuses et désenchantées, aussi vides de sens qu'un aérolithe stupide, qui vient de se détacher d'une planète négligente.

Dick ne pensait pas aux paroles de Francine, mais il les sentait en lui, comme on sent dans son corps un mal diffus et qui n'est pas encore localisé. Il songeait à des choses vagues et vaines, il faisait des projets d'avenir : il quitterait Paris, il achèterait une ferme et se livrerait à l'élevage des autruches, il fonderait un prix pour aider aux progrès de l'ignorance, il épouserait la femme de chambre d'une de ses vieilles maîtresses. Ces rêves flattaient obscurément sa vanité. Surtout, il ne reverrait pas Francine ; là était l'essentiel. Tous les hommes ont eu un grand but dans leur vie, Christophe Colomb d'aller aux Grandes-Indes en leur tournant le dos, Bernard Palissy, de limiter les dépenses de l'alimentation en fixant à jamais les poissons dans les plats, Cagliostro, de faire de l'or, David Hume, d'arrêter les pendules. Le but de Dick Le Houelleur serait de ne plus revoir Francine. Quel beau rêve ! Ne plus savoir si Francine aime des ingénieurs, des arpenteurs ou des architectes, si elle rit ou si elle a un rhume de cerveau, si elle danse ou si elle pleure, si elle est morte ou si elle est vivante !

* * *

Marie-Valérie de Cossac vint rendre visite à Dick Le Houelleur sur son balcon :

— Vous êtes malheureux, Dick ?

— Non, je suis très heureux.

Puis ce fut le tour de Paule Gladieux :

— Vous êtes heureux, Monsieur Le Houelleur ?

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, je suis très malheureux.

— Pourquoi ?

Il fit un geste vague :

— Si je vous l'expliquais, je ne le serais probablement plus.

— Alors expliquez-le moi !

— Merci bien. Que deviendrais-je si je n'étais plus malheureux ? C'est ma dernière distraction.

* * *

Il rentra dans le salon ; il ressemblait beaucoup à Banco, — le spectre des salles de jeu. Il eût glacé chacun à son approche si quelqu'un l'avait regardé, mais personne ne le voyait. Les uns buvaient, les autres criaient ; des couples passaient, amoureusement enlacés. Un grand-duc pleurait dans un seau à champagne ; une des antiques beautés s'était endormie sur un fauteuil et ronflait avec fracas, une Américaine venait de se fiancer avec un officier français ; un des nègres du jazz-band faisait de la propagande pour le mouvement pan-noir ; un des théosophes, s'étant transporté en esprit à Bâle où il assistait à une réunion secrète, avait oublié sur une chaise son corps et une paire de gants, le ministre d'une des nouvelles républiques de l'Europe centrale promettait à tout le monde le grand-cordon de Saint-Nicéphore le Désarticulé. Enfin, on se sentait chez soi, en confiance, en famille.

Dick, lui, était si mélancolique qu'il se fit servir un blanc de volaille. On entendit les accents nostalgiques d'un dernier tango.

Francine se tenait toute seule, droite contre un mur, dans sa robe bleue, d'un bleu qui semblait sans peur et sans reproche.

— Francine, dit-il, en s'approchant, vous ai-je vraiment fait de la peine ? M'en voulez-vous ?

Elle ne répondit pas.

— Me pardonnez-vous ? dit-il encore.

— Vous m'êtes indifférent, Dick. Comment vous pardonnerais-je ?

Edmond JALOUX.

(A suivre.)

LES CHRONIQUES NATIONALES

ALLEMAGNE

La Nouvelle Allemagne [1]

Berlin.

L'Allemagne actuelle, telle que la voit l'étranger, n'est pas l'Allemagne nouvelle, celle que l'on attend, dont on parle et que l'on voudrait voir paraître. Ce qu'on voit, ou ce qu'on peut voir, aujourd'hui, c'est l'Allemagne d'autrefois, une Allemagne au désespoir dans laquelle des forces luttent pour construire une Allemagne nouvelle, au milieu de difficultés et de privations indicibles. Forces qui voudraient se faire jour, qui voudraient réaliser une Allemagne dont l'image, presque tangible, flotte devant leurs yeux. Elles n'y arrivent pas !

C'est là le côté tragique, pour l'Allemagne. Elle a commencé la guerre, voulant, dans son aveuglement, devenir la dominatrice du monde. Elle s'est laissée persuader par ceux qui lui disaient : cette guerre est nécessaire, il y va de notre existence. Prussianisée, militarisée comme elle était, elle ne pouvait agir autrement. Elle

[1] Voir aux *Remarques* à la fin du numéro.

donnait — ainsi que d'autres, au demeurant — des soldats comme jouets à ses petits enfants, auxquels elle inculquait le respect de la force, la haine. Elle avait un peuple de soldats. Mais elle n'avait pas, elle n'a pas, aujourd'hui encore, de vrais conducteurs, des chefs pouvant la tirer de sa misère, de son désespoir, l'arracher à cette danse des morts...

La jeune Allemagne, les jeunes, dans cette vieille Allemagne, n'ont pas été suffisamment forts pour percer, pour s'imposer, quand a commencé le grand massacre. Soit !

Mais il y avait une jeune Allemagne. Elle existait.

La guerre l'a surprise et culbutée. Elle a été entraînée dans le tourbillon de ces journées sinistres du début d'août 1914. Saisie d'enthousiasme, elle se laissa mener au sacrifice. Elle courut à la mort, sans demander pourquoi. La jeunesse interroge-t-elle ? Elle agit.

Lentement, très lentement elle se dégrisa, se remit de cette maladie, dangereuse entre toutes, qui a nom psychose de guerre et dont l'Europe entière était plus ou moins atteinte.

Çà et là, pourtant, un homme, puis un autre, puis un troisième et un quatrième s'étaient levés... mais à peine osaient-ils parler, agir bien moins encore. Ils devaient se borner à se demander, encore et toujours : Cette tuerie a-t-elle quelque chose d'humain ? Est-elle possible ? Suis-je, moi aussi, un meurtrier ? Puis-je l'être ?

Questions douloureuses et tragiques, en vérité, qu'ils se posaient sans cesse, avec désespoir.

Je n'oublierai jamais leur image. Et toujours je verrai ce jeune officier qui, un jour, dans le Nord (de la France) vint à moi, au jeune médecin, les yeux baignés de larmes, et me dit : «Je ne cesse d'y songer. Ces gens, comme toi, ont une femme. Comme toi, ils ont des enfants. Je vois leurs grands yeux tristes. Je vois leurs yeux suppliants. Je vois leurs mains se tendre, en un geste d'imploration. Je ne puis tuer. Et je ne puis faire tuer. Je n'ai pas voulu la guerre. » Ils ne l'ont pas voulue, eux non plus. Non, presqu'aucun ne la désirait, ne l'avait souhaitée ! En décembre 1914, déjà, combien auraient été heureux, si les cloches de Noël avaient annoncé la paix. Beaucoup la souhaitaient

ardemment. Mais la discipline prussienne était de bonne trempe et ne permettait point à de pareilles pensées de se faire jour. Elle veillait et n'entendait point les laisser se répandre.

Et pourtant... Ceux qui s'étaient faits les hommes de cette idée, ceux qui la propageaient auraient pu représenter une force, si la guerre, brutalement, n'avait interrompu ce qui, alors, était en gestation : la jeune, la nouvelle Allemagne !

* * *

D'essence, de nature cette jeune Allemagne était révolutionnaire. D'outre en outre. Non pas qu'elle rêvât de bruyants actes de violence. Mais elle entendait en finir avec ce qui était suranné, vermoulu et branlant.

C'est durant les dernières décades du siècle passé que se dessine ce mouvement. Dans l'art avec l'apparition du naturalisme, dans la poésie avec des hommes tels que Karl et Gerhart Hauptmann, Arno Holz, Hermann Sudermann (jeune encore) Max Halbe et autres. L'on commence, alors, à connaître les Manet, les Renoir, les Monet, les Millet, les Meunier, les Gauguin, les Van Gogh, les Munch, les Molde, les Pachstein, les Schmidt-Rotluff...

Cette jeune Allemagne ne voulait plus la masse organisée. Elle voulait l'individuel, l'*homme* !

Les élèves des gymnases, les étudiants des universités ne supportaient plus le *drill* pratiqué à l'école comme à la caserne. Ils ne voulaient plus de l'abrutissant nivellement de l'Eglise, du vide ennuyeux de la maison paternelle. Comme ils avaient en horreur l'hypocrisie d'une société ne connaissant, n'aimant que soi-même !

Cette jeunesse, ses goûts la poussaient vers les solitudes de la forêt de Bohême. Elle trouva des amis qui savaient ce qu'était l'amitié. Le soir, campée autour du feu, elle se grisait des hymnes du Zarathoustra de Nietzsche, elle tenait sa promesse d'éternelle fidélité et d'immuable amitié. Maison paternelle, Ecole, Eglise, Etat, tout cela ne suffisait plus, était suranné, vide et mesquin.

C'étaient des romantiques que ces jeunes Allemands. Mais leur romantisme débordait de sève et de force naturelle. Par centaines ils se groupèrent autour de la bannière à fond bleu, qui portait un griffon montant vers le ciel. Un oiseau migrateur [1]. Leur emblème !

Cette jeunesse se créa sa propre culture ou était, tout au moins, en train de la créer. Consciemment, elle se débarassa des conventions. Elle créa à son usage ses costumes, ses danses et ses chansons, lesquelles empruntèrent au *lied* populaire ce qu'il avait encore de bon, de vrai. Elle se créa un art, une morale. Elle aspirait à l'unité, visait à tout ce qui est noble. Restaurer l'antique Καλοκαγαθία grecque, le beau et le bien ! Tel était son but.

Elle édifia et démolit. Elle provoqua des mouvements, dont les remous se propagèrent longtemps et fort loin dans la vie d'un peuple bien discipliné.

Et ce peuple se rendit compte qu'il s'élaborait quelque chose qui entendait sacrifier, sans égards, tout ce qui était suranné et malsain. On soupçonna le danger. L'industrialisme à outrance, la mécanisation avaient rendu les esprits étroits. Cependant, on ne comprit pas comment il était possible, subitement, de nier tout cela. Et l'on demeurait perplexe en entendant les jeunes clamer : Nous voulons vivre notre vie !

Ce mot, cette déclaration, à elle seule, fournit prétexte à d'incessantes attaques, toujours renouvelées. Vivre sa vie ! Qu'était-ce sinon une déperdition de forces, un sacrifice à l'amour libre ? Aussi mobilisa-t-on autorités et populations. On sema la zizanie, on s'efforça de détruire ce que l'on aurait dû admirer, l'éclosion d'un rameau nouveau et verdoyant de l'humanité.

Vint 1913. Nous redoutions une chose : voir la jeunesse, grisée par les fumées alcooliques des commémorations du centenaire de Leipzig, demeurer aveugle aux chancres des temps. Quelques-uns d'entre les hommes qui se rendaient compte de ce que devait être la lutte contre l'ancien mal, l'ancien vice héréditaire de l'Allemagne, convoquèrent et rassemblèrent ceux que n'infes-

[1] Wandervogel.

tait point cet esprit. Sur le Hohe Meissner — une montagne qui se dresse, solitaire, non loin de Cassel — se rencontrèrent des centaines de jeunes gens et de jeunes filles allemands, pour la plupart étudiants ou élèves d'écoles supérieures. Ils voulaient chercher les voies nouvelles pour une action nouvelle en Allemagne. Un petit groupe de Suisses était là aussi. De même que quelques hommes, trouvés dignes de confiance par cette jeunesse : les Hans Paasche, les Hermann M. Popert, les Ferdinand Avenarius, les Gustave Wynecken...

Là encore, le romantisme joua un grand rôle. Là encore, il y eut beaucoup d'agitation. Courants et contre-courants se heurtaient. Tel ou tel des « vieux » s'efforçait de gagner à l'association, à la petite coterie qu'il représentait, les faveurs de ces jeunes. Car, songeaient-ils sans doute, la jeunesse, c'est l'avenir. Mais cette jeunesse n'entendait plus se laisser prendre. Elle connaissait les pièges d'une société condamnée à mourir. Libre, elle voulait l'être, et elle se donna à elle-même le nom de « Libre jeunesse allemande ».

Un programme ! Pourquoi ? Nous ne fumons pas et nous nous abstenons de boissons enivrantes, dirent-ils. Nous endurcissons notre corps, pour qu'il devienne robuste et beau et que nous y prenions plaisir. Les efforts convulsifs de l'« amélioration physique » militaire nous font sourire. Ce que nous voulons, c'est laisser l'homme tel qu'il est, c'est à la vérité immanente que nous aspirons. Nous entendons modeler notre vie sur la nécessité intérieure que nous ressentons, chacun individuellement.

Une fois encore, alors, toute l'habituelle dialectique allemande vint à la rescousse. Elle s'efforça de résumer, en formules aussi classiques que possible, ce que nous voulions. Un moment l'on put redouter de voir ce « jeune mouvement » étouffé sous le poids des conférences universitaires.

La jeunesse, heureusement, fut plus forte. Mais jusqu'à aujourd'hui elle ne s'est pas de nouveau réunie sur les hauteurs solitaires, autour d'un feu pétillant, comme en 1913.

Le tocsin, en effet, avait sonné...

...et les jeunes, eux aussi, obéirent à l'appel suggestif des vieux, aux ordres cassants de la dictature militaire. Car elle n'était point encore parvenue, cette jeunesse, à la vraie liberté.

* * *

On a appelé la guerre un « bain d'acier », une trempe. Cruelle ironie. Car elle n'a trempé personne. Elle a, par contre, ouvert les yeux à beaucoup. Elle les a travaillés et convulsés. Dans leur for intérieur résonna ce mot magique : Liberté !

Puis vint le 9 novembre 1918. La Révolution. La jeunesse, enfiévrée, se reprit à l'espoir. Elle exulta. Puis elle s'affaissa, pour se relever... jusqu'à ce qu'elle ait compris que cette révolution n'était point celle, toute spirituelle, qu'elle rêvait et appelait de ses vœux. Simple changement de régime : monarchie devenue république. Et celle-ci instaurée, la révolution tourna à la lutte des salaires. Ce fut tout.

Peut-être l'avait-on obtenue trop facilement, cette république. Et ceux-là même qui eussent été capables de présider à ses destinées, les grands idéalistes, les Liebknecht, les Rosa Luxembourg, les Kurt Eisner, les Gustave Landauer, les Hans Paasche et autres, on les tua. On se disputa pour des vétilles, pour des questions de traitement et de systèmes des conseils. Entre temps on dressait des barricades et le sang fraternel coulait... pour rien et encore rien... Car la république allemande, en vérité, on l'aurait pu constituer et affermir sans cela. Il est amer de devoir le constater. Toutes les vérités sont amères, d'ailleurs. Mais il est plus dur encore de se le laisser dire par d'autres. De se laisser dire que la révolution intérieure, la transformation de l'esprit, ne marcha pas de pair avec cette révolution qui fut une manifestation purement extérieure [1]. Il n'aurait guère pu en être autrement, cette révolution n'ayant d'autre but que celui, très clairement exprimé, de

[1] Voir p. ex. : Ambroise Got, *La révolution allemande et la paix.* « Mercure de France », N° 457, 1er avril 1921, notamment aux pages 70 71 et 79.

la « libération du prolétariat ». En la considérant, aujourd'hui, de façon rétrospective, on pourrait presque dire qu'elle a fait du quart-Etat le tiers, du prolétariat la bourgeoisie. Celui qui considère l'Allemagne socialiste au point de vue des partis, ne peut manquer de constater, non sans quelque effarement, qu'elle est devenue une idéologie parfaitement bourgeoise.

N'est-il pas tragique, en vérité, que cette révolution n'ait pas réussi, durant les temps qui ont suivi, à rénover un peuple ? Mais aussi la mentalité de ce peuple n'était-elle pas ébranlée, malade, précisément parce que cette révolution, cette guerre qui prenait fin ne lui apportait ni la paix, ni la délivrance ? Il y avait pourtant, dans ce peuple, des meneurs d'hommes, des artistes, des poètes, d'une hardiesse inouïe et qui brûlaient d'un ardent amour pour la liberté. Des hommes tels qu'en réclamait la nouvelle Allemagne, dont elle avait besoin. Mais on ne les laissa pas percer. Les « anciens », en effet, tenaient trop à la vie. Ils promettaient de se transformer. Le nouveau rôle à jouer leur plaisait. C'étaient des pédants nés, dont la jeunesse ne voulait plus entendre parler. Et, avec l'aide — tout à fait consciente d'ailleurs — des Alliés, avec l'approbation qu'ils leur ont accordée depuis l'armistice, ces « anciens » continuèrent à régenter encore, à régenter toujours. Nous voulons ordonner et commander, ont-ils décidé. Vous, les jeunes, vous ferez ce que nous vous autoriserons... et ce que nous vous laisserons faire, selon nos indications et nos désirs.

On parla bien de « rajeunissement ». Mais on n'eut pas le courage de l'accomplir. Pour rajeunir, en effet, il aurait fallu modifier du haut en bas, bouleverser en quelque sorte. Il aurait fallu que les anciens renonçassent au pouvoir. Faire confiance, sans restriction, aux jeunes.

Cela, pourtant, est difficile, presque inouï. Jamais on ne le vit, dans aucune révolution.

Les anciens, donc, restèrent. Le vieil esprit demeura. L'étiquette républicaine y était bien... mais ce n'était point l'esprit nouveau.

Les « grands hommes », les « dirigeants » se perpétuèrent, dans la république allemande, comme partout ailleurs.

Ils se compromirent pour leurs fauteuils de ministres, pour leurs sièges de députés, qui leur étaient chers bien qu'un peu vacillants. Et ils restèrent...

Si bien que la jeunesse allemande, aujourd'hui, se découvre amèrement trompée. On ne la laisse pas donner à la nouvelle Allemagne la forme qu'elle lui voudrait donner, que la terre entière voudrait lui voir réaliser. On la traite de réactionnaire ou de révolutionnaire, de spartakiste ou de bolchéviste, d'impatiente ou d'imprévoyante, d'emballée ou de fantasque. Bref, on gouverne avec toute la dignité dont sont capables d'égoïstes vieillards, qui croient pouvoir remplacer l'amour par la jovialité. Et l'on empêche la jeunesse de crier sa détresse, pour pouvoir bavarder et se lamenter sur ce que l'on tient pour plus important : sur la diplomatie antique et traditionnelle, qui n'a pourtant jamais fait le bonheur de l'humanité.

* * *

La détresse de la jeunesse allemande dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Elle est infiniment plus grande qu'on ne le croit, aujourd'hui, à l'étranger. Elle est tout à la fois intérieure et extérieure.

Il peut sembler oiseux de parler encore et beaucoup de cette misère « extérieure ». Car partout on tâche de la comprendre, de la soulager. Souvent, pourtant, en se demandant : sont-ce là les moyens qu'il convient d'employer ?

La suspicion s'est fait jour. Ce n'est que trop compréhensible, d'ailleurs. Ne lit-on pas dans les journaux anglais que la consommation du champagne, en Allemagne, s'est considérablement accrue, que les fonds joués au totalisateur, sur les champs de course de Berlin, augmentent rapidement, d'une année à l'autre ? La chose est incontestable. Pas plus qu'on ne saurait contester ce que rapportent les journaux français, lesquels plaisantent sur les bals berlinois, qu'ils qualifient d'orgies sans nom où l'impudeur et le vice se donnent libre carrière. Mais il ne faudrait pas,

tout de même, confondre les nouveaux riches et les nouveaux Allemands. Il est juste aussi de ne pas oublier que ce type du nouveau riche, création et conséquence inéluctable de la guerre, existe dans d'autres pays. Et qu'on n'aille pas, surtout, assimiler ce nouveau riche au *self made man*. Surtout pas cela. Le nouveau riche, lui, est tout à ses spéculations. Aussi ne témoigne-t-il, ne saurait-il témoigner aucun intérêt à ce qui signifie entr'aide et ne favorise pas la spéculation. Il n'y a là ni ordres ni titres à gagner, comme c'était le cas dans l'Allemagne d'antan, pour ces « bienfaiteurs », que cela n'intéresse donc plus.

On peut, d'autre part, s'expliquer que ce nouveau type d'Allemand soit possédé du démon de la jouissance. Plus il sent se serrer la corde qui lui étrangle la gorge et plus volontiers il se dit : Afin de la supporter, cette danse des morts doit être une orgie. Et l'on danse, l'on danse avec frénésie. Chaque étape nouvelle des Alliés sur le territoire allemand, pousse cent danseurs de plus dans la ronde démoniaque. Cette danse, on pourrait l'appeler peut-être l'Euphorie exécutée devant la mort par un peuple à propos duquel, encore une fois, il faut parler de psychose. Psychose de la ruine et de l'effondrement !

Il y a en Allemagne, cependant, de nombreux milieux qui se tiennent à l'écart de ces manifestations. Et ce sont, précisément, ceux qui souffrent de la misère, ceux qui meurent de faim et qui n'ont pas de quoi se vêtir. Ce sont les *Heimatloses*, les sans feu ni lieu. C'est le million de ceux qui, somme toute, constituent l'Allemagne !

Les avez-vous vus ceux-là ? Ils ne viennent pas plus à vous que vous n'allez à eux. Ils restent confinés dans les ruelles étroites de la grande ville, entassés dans de sombres taudis. Ils couchent sous les ponts, dans les salles d'attente, dans les coffres à sable. Ils mendient et ne mendient pourtant pas.

Ils ne viennent pas à vous non plus, ceux qui emploient leur dernier *pfennig* à conserver à leurs vêtements — extérieurement du moins — quelque apparence... mais qui, sur la peau, ne portent pas de chemise, la dernière qu'ils possédaient étant tombée en lambeaux.

Vous vous doutez à peine du sort de ces centaines, de ces milliers d'intellectuels qui ne savent plus même pourquoi ils vivent. Personne ne réclame leurs services et personne, par conséquent, ne les rémunère. Ils s'étiolent et dépérissent avec femme et enfants, trop fiers pour étaler leur misère, pour crier à l'aide.

Plus cette détresse s'étend, plus s'étendra aussi, en Allemagne, la réaction. Aujourd'hui déjà on entend répéter, incessamment : Ce n'était pas ainsi, autrefois !

Chose plus importante encore. Seuls les nouveaux riches pourront être les guides, les conducteurs officiels, eux qui ont toutes les raisons d'être réactionnaires. Tout autre régime, en effet, leur enlèverait les privilèges dont ils jouissent. C'est pour eux seuls que s'ouvrent les portes des universités, eux seuls peuvent encore nourrir et vêtir convenablement leurs enfants. Quant aux autres, c'est à la fabrique qu'ils courent, aux portes de laquelle ils se pressent... pour ne pas trouver de travail. S'ils en obtiennent, quoi d'étonnant à les voir devenir les plus enragés, les plus radicaux des meneurs ouvriers. N'ayant plus rien à perdre, plongés dans la misère et le désespoir, ils n'attendent le salut que de la violence, de la révolution qui balaiera toutes les institutions existantes.

* *

Est-il — pour régler tout de suite ce point — possible d'apporter un remède à cette situation ? Je le crois.

Et je vois cette action à peu près comme ceci. Aider les enfants, tout d'abord, autant que l'on pourra, en leur fournissant nourriture, vêtements et soins. On a reconnu la chose, on l'a dite et répétée si souvent que je m'abstiens d'insister. Mais celui qui a ne fût-ce qu'entrevu la misère de nos enfants, se sera rendu compte que des décades ne suffiront pas à réparer, pour ces petits, le tort que leur ont fait cinq années de guerre.

Comment pourra-t-on aider, précisément, ce qu'il y a de meilleur dans notre jeunesse, ceux qui sembleraient

assumer la conduite spirituelle d'une Allemagne nouvelle ?

Cette jeunesse — pour autant qu'il s'agit d'enfants de prolétaires — aspire avec ardeur au savoir, elle voudrait également que fût approfondie davantage toute la vie spirituelle. Elle a tenté de mettre à profit l'époque de la révolution en proclamant la formule : Voie libre aux hommes capables. Mais cette formule, elle ne l'a jamais réalisée. Elle a pris un élan en créant son « école militaire » qui ne réussira probablement point à surmonter les difficultés de la pratique. Et c'est là tout ce qu'elle a fait, pour le moment. On a tenté de créer des foyers — des *Heime* — d'écoles populaires, sur les modèles danois. Il en existe quelques-uns qui luttent pour leur existence. Le gouvernement comprend peut-être leur raison d'être, mais les soutient à peine. A Francfort sur le Main, on a tenté de créer une université ouvrière. Mais tout cela n'est qu'essai et tâtonnements.

Cette jeunesse — pour autant qu'il s'agit de la jeunesse dite cultivée — aspire à s'affranchir de l'intellectualisme qu'on lui a infusé, à le dépasser. Dans le savoir, ce n'est plus le facteur puissance qu'elle aperçoit. Elle y voit quelque chose qui, à la vérité, peut être utile, mais qui ne nous tire pas de notre déplorable situation. Elle ne prend plus ses racines dans les universités, cette jeunesse. Bien plus, elle les méprise souvent et les considère comme le foyer de la vie et de la pensée réactionnaires.

Ce sentiment, chez elle, ne fera que croître et se fortifier à mesure que diminuera l'espoir d'exercer une action dans la nouvelle Allemagne, laquelle regorge d'intellectuels, dont la misère, chose plus grave encore, va toujours croissant. Les études deviennent un véritable luxe et ainsi ne sauraient plus prétendre à la haute signification d'autrefois.

Dans ce domaine aussi l'on s'est aperçu de la détresse qui régnait. Certes, les Quakers ont été les premiers à apporter un secours matériel et ils continuent, développant toujours davantage leur œuvre. L'Association chrétienne internationale des étudiants fait, elle aussi, de grands efforts. Mais on manque de livres, on manque d'argent, on

manque de vêtements, on manque de tout! Les étudiants, alors, ont eu recours à leurs propres moyens. Ils ont organisé, à Tubingue, par exemple, des ateliers de reliure et de cordonnerie, où ils font un apprentissage tout en poursuivant leurs études. Artisan et savant!.. Les conditions de l'existence, à l'avenir, dans l'Allemagne nouvelle!

Il y aurait peut-être encore d'autres moyens utiles L'un d'eux, par exemple, consisterait à faire recueillir les étudiants des pays en détresse par les pays plus favorisés, comme la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, l'Amérique, peut-être même la France. On les recevrait pour une année dans une famille qui les considérerait comme leur propre enfant. Qu'on mette en pratique, en un mot et tout simplement, l'amour du prochain... et qu'on attende les résultats. Ou je me trompe fort, ou ce procédé ferait beaucoup plus pour la réconciliation des peuples et pour l'entente entre eux que des douzaines de congrès ou de séances entre diplomates. Lesquels ne voient jamais dans leur vis-à-vis l'*homme*, simplement, mais l'ennemi dont il convient de déjouer les pièges et qu'il s'agit de terrasser.

Un autre moyen, meilleur peut-être, consisterait à créer une université internationale. En Suisse ou en Hollande si l'on ne veut pas risquer l'expérience en Allemagne. Il ne saurait toutefois, dans le cas particulier, être question de transformer en université internationale un établissement supérieur déjà existant. Ce serait là une « réforme » comme nous en avons trop vu déjà. Il faudrait créer quelque chose de tout à fait neuf!

Oh! je sais bien, le rêve, ici, est infiniment plus simple que la réalisation. En Danemark, cependant, on tente en ce moment l'essai. On organise une université populaire sur une base internationale. Mais il faut pour cela de l'argent, des talents d'organisation. Il faut, de plus, que la bonne volonté de la Société des nations aide à accomplir cette œuvre de paix sans recourir à l'intermédiaire des diplomates.

*
* *

Les effets de la détresse intérieure, cependant, se font sentir avec beaucoup plus d'intensité encore que ceux de l'autre, de l'extérieure.

Aucun peuple, le russe peut-être excepté, n'a vécu la guerre et la révolution comme celui d'Allemagne. De l'enivrement de la victoire, il s'est vu précipité dans le tourbillon de la révolution. Et, peu à peu, il a dû reconnaître qu'il n'avait pas fait un seul pas en avant.

La jeunesse, cependant, luttait avec désespoir pour arriver à la vérité, pour réaliser un renouvellement.

Il convient, à la vérité, de ne se point dissimuler que de nombreux milieux, dans cette jeunesse, sont animés de sentiments chauvins et qu'ils n'attendent le salut que d'une résistance entêtée et opiniâtre. Ce n'est pas en vain que l'éducation militaire a passé là !

A côté de ces jeunes, qui sont nombreux, il en est d'autres — la majorité peut-être aujourd'hui — qui mettent tout leur espoir dans le système des conseils, qui attendent avec impatience la révolution, cette révolution violente et dernière qui doit venir, pensent-ils, et qui balayera définitivement le capitalisme. Ces jeunes sont pénétrés d'un loyal enthousiasme. Ils brûlent d'une foi ardente. Et c'est aujourd'hui plutôt que demain qu'ils voudraient, les armes à la main, commencer la guerre fratricide. Ils acceptent bien, en dernier ressort, la violence. Mais ils ajoutent : cela n'ira pas autrement ! Et souriants, ils nous traitent, nous les tiers, de Tolstoïens.

Je ne sais si ceux qui ne vivent pas au milieu de cette jeunesse, qui n'en suivent et n'en ont pas suivi toutes les phases, peuvent la comprendre et la juger à sa juste mesure.

Ce serait bien léger que de considérer ce mouvement comme une simple réaction contre l'ancienne génération. Non, il n'en est point ainsi. Et dans la nouvelle jeunesse le désir de voir une Allemagne nouvelle est plus intense que jamais. Pour réaliser ce vœu le plus promptement possible, tout moyen paraît bon... à condition de conduire

au succès. Qu'importe même, pour y arriver, si l'on doit subir une dictature, de droite ou de gauche !

Ce qui réunit les jeunes « radicalistes » de droite et de gauche, c'est le but suprême : l'homme nouveau. Et combien ce but suprême — si peu clair soit-il dans le détail — nous unit, nous les jeunes de *toutes* les tendances, on a pu s'en rendre compte amplement et plus d'une fois, ces derniers temps. Pour moi-même, le 30 janvier 1921, ce jour où, à l'église Saint-Paul, à Francfort, j'ai parlé devant 3000 jeunes, a été l'un des événements qui marqueront dans ma vie. Car je parlais de ce qui nous tient le plus à cœur, de ce qui est caché au plus profond de nous-mêmes. Nous sentîmes alors, avec force, que nous, les hommes, nous devions devenir des frères !

Karl WILKER.

(A suivre.) *(Traduction de René Gouzy.)*

ESPAGNE

Pio Baroja [1]

Dans l'un de ses derniers livres, *Jeunesse. Egolatrie* [2], Pio Baroja se dépeint lui-même comme un « Archi-européen ». Il est rare qu'on se donne la peine de mettre du blanc sur un lys. Ce préfixe suffirait à éveiller les soupçons du lec-

[1] Les œuvres de Pio Baroja sont nombreuses. Son attention se porte tout d'abord sur son pays d'origine avec *Idilios Vascos* puis *Tierra Vasca*, sa première « trilogie », comprenant *La casa de Aizgorri*, *El Majorazgo de Labraz*, *Zalacain el Aventurero*. Il étudie ensuite le caractère espagnol dans ses deuxième et troisième trilogies : *La Vida fantastica (Camino de perfeccion*, *Silvestre Paradox* et *Paradox, Rey*) et *La Raza (La Dama errante*, *La Ciudad de la Niebla*. *El Arbol de la Ciencia)* : puis il se tourne vers le passé avec sa cinquième trilogie *El Pasado (La Feria de los Discretos*, *Los Ultimos Romanticos*, *Las Tragedias grotescas)* et surtout dans une série de romans, *Memorias de un Hombre de accion*, où revit le romantisme politique du XIXme siècle espagnol.

[2] *Juventud. Egolatria.*

teur le moins méfiant. Il semble trahir l'inquiète emprise d'un détenteur trop peu sûr de ses titres de possession. Afin de mieux établir son droit à un nom si estimé, Baroja définit l'Europe de façon quelque peu arbitraire, la limitant aux pays compris entre les Pyrénées et les Alpes. Lui-même ayant, comme il nous en informe, sept huitièmes de sang basque et un huitième de sang lombard, on ne saurait trouver, *dans cette Europe-là*, de plus pur Européen que l'auteur très en vogue de quelques-uns des plus remarquables romans espagnols.

Mais il existe cependant, au point de vue géographique comme au point de vue psychologique, de meilleures définitions de l'Europe que celle qui la réduirait à quelques provinces de la France méridionale, du Nord de l'Italie et du Nord de l'Espagne. Comme Baroja le sait fort bien lui-même [1], ce que nous appelons actuellement l'Europe, c'est une pensée consciente d'elle-même, capable d'un effort ordonné et suivi vers la compréhension de l'Univers. Or il n'est pas nécessaire de bien connaître la race basque pour se rendre compte que l'ordre, l'esprit de suite, et la prédominance de la vie consciente ne font pas partie de ses traits caractéristiques. Baroja se voit donc tenu de choisir entre son sang basque et sa prétention au titre d'Archieuropéen. Et, comme prendre un parti n'est pas son fort, la nature en décide pour lui : Baroja est un Basque.

Le pays basque espagnol est une région où prédominent les terrains primitifs : paysage aux lignes anguleuses et heurtées, coupé de vallées étroites et profondes qui s'enfoncent entre des montagnes au sommet desquelles se profile ici et là un *caserio* isolé.

Ce pays donne une impression de solitude et de resserrement. La rigidité, l'étroitesse, l'austérité et un fort sentiment d'invidualisme, telles sont aussi les caractéristiques du peuple basque. L'ensemble de ces tendances explique le trait typique des Basques : la loyauté. La loyauté du Basque est proverbiale. Mais il y a diverses sortes de loyautés. Celle du Basque paraît résulter du penchant de sa race à ce qu'on pourrait appeler l'absolu-

[1] *Divagaciones sobra la cultura.*

tisme moral ou mental, le sentiment de la suprématie indiscutable d'une valeur sur toutes les autres.

Inutile de dire que c'est là un trait qui n'a rien d'européen. La « culture », c'est-à-dire l'appréciation adéquate de l'Univers, demande un esprit équilibré, capable de refléter dans sa complexité les complexités de la nature. Mais ce don a été refusé au Basque, qui, naturellement porté au monothéisme et à l'absolutisme, s'abandonne sans réserve à l'idée qui le domine. Pour la grande majorité des Basques cette idée souveraine n'est autre que l'Idée catholique, à laquelle Loyola le grand capitaine basque, a consacré sa vie. Tous les Basques éminents de l'heure présente, Unamuno, Baroja, Maeztu, auraient été des moines s'ils avaient vécu au temps de Loyola. Mais Baroja, né trop tard, ne se trouve plus en accord avec son temps. Le sort l'a fait naître au siècle des lumières, et c'est ainsi que, avec le même courage, la même abnégation et la même fougue intransigeante qu'il aurait mises, au XVIe siècle, à lutter pour le Christ, Baroja, né au XIXe, combat pour la Vérité.

Les armes d'un chevalier du Christ étaient le glaive ou la prière ; le chevalier de la Vérité combat avec sa plume. Et le premier soin de Pio Baroja est de libérer sa plume de toutes les ambitions de ce monde. Y a-t-il quelque chose qui soit plus de ce monde que la rhétorique ? Aussi Baroja craint la rhétorique presque autant que Loyola craignait le diable, et il se garde de l'une non moins rigoureusement que Loyola se gardait de l'autre. Jamais il ne condescent à plaire. Non seulement il bannit de son style tout ornement vain, mais il ne se permet pas le plus léger de ces frémissements par quoi l'instinct du rythme et de l'expression tend à animer le mouvement de la phrase. Non content de priver ses œuvres de toute séduction, naturelle ou cherchée, il semble cultiver délibérément une sorte de débit sans grâce, confinant à la négligence grammaticale. Des critiques peu bienveillants, quoique superficiels, l'ont accusé d'ignorer la langue espagnole. Les raisons de son manque de forme et de grâce sont plus complexes et plus profondes. Il faut les chercher dans sa race, dans son caractère, et dans son absolu, son fanatique

respect de la vérité. En Basque authentique, Baroja a un tempérament rustique et ne se sent à son aise que dans l'entourage le plus simple. Il a exprimé l'attrait d'une société choisie en termes empreints de cette sincérité presque naïve, qui est peut-être sa qualité maîtresse comme écrivain.

« Ces entretiens d'après-dîner, que relève une pointe d'animation, ont quelque chose qui séduit et qui charme. Une salle à manger luxueuse dans quelque maison privée ; huit ou dix convives ; trois ou quatre jolies femmes dont une ou deux étrangères, autant d'hommes, mais pas d'aristocrates (ils sont généralement ennuyeux) ; point d'artistes non plus (ils sont du même bord que les aristocrates) ; être assis auprès de quelque banquier ou Juif au profil aquilin, et causer avec lui de politique ou des choses de la vie ; faire un brin de cour aux dames ; donner à chacun l'occasion de briller — c'est là, à n'en pas douter, chose fort agréable [1]. »

Cette description, dans sa gauche naïveté, est vraiment paysanne. Il n'est pas besoin d'autre document pour comprendre que, aux yeux de Baroja, le raffinement est sur un plan plus élevé que la nature, à des hauteurs où il est difficile d'atteindre et plus difficile encore de se maintenir. Ainsi la négligence et le caractère primitif de son style ne seraient que les manifestations d'un naturel dépourvu du sens du raffinement. A cette caractéristique de sa race, Baroja en ajoute de personnelles. Il est « ours » par nature et mal léché par coquetterie. Baroja est un solitaire, et, comme la plupart des âmes isolées, il a une tendance à diviser l'univers en deux parts : d'un côté Baroja, de l'autre, les autres. De là, une idée exagérée, quoique peut-être inconsciente, de l'importance de ses façons d'être, et une tendance à frapper le lecteur en cultivant le ton âpre et le point de vue singulier. Comme l'esprit méri-

[1] *Una sombremesa un poco animada es algo que seduce y atrae. Un comedor de una casa particular, lujoso ; ocho o diez convidados, tres o cuatro mujeres bonitas, alguna de ellas extranjera ; otros tantos hombres, que ninguno sea aristócrata — porque los aristócratas son muy poco amenos en general — ni sea tampoco artista — porque son de la misma casta de los aristócratas — ; tener de vecino a algun banquero o a algun judío de perfil aguileno, y hablar de la vida, de la política, estar un poco galante con las senoras, dejar que cada uno tenga un momento de luéimiento, es sin duda, alguna cosa muy agradable.* (« Juventud. Egolatria », p. 119).

dional, qui prédomine dans la littérature espagnole, tend vers la richesse de la forme, Baroja s'efforce d'être sec et sobre. Et, comme nous sommes presque tous assez accessibles à la flatterie implicite dans les efforts des auteurs pour nous plaire, Baroja garde une farouche indépendance, et se refuse à sourire. Son style est donc aussi nu que son sujet ; ses phrases, ses mots sont crûment présentés. Toute sa manière semble dire : c'est à prendre ou à laisser ! — allure d'indépendance presque maussade qui ne laisse pas d'être amusante, et, qui, du reste, ne nuit pas à ses livres. Et puis, comment observer ce trait de l'œuvre de Baroja sans comparer son mépris de la forme à ce mépris presque monacal de la vie du monde, qui est si profondément enraciné dans le caractère basque ? Le style de Baroja n'est, somme toute, que la manifestation moderne d'un penchant qui, au XVIe siècle, l'aurait poussé à porter le cilice et à manger du pain sec et des herbes cuites à l'eau.

Si son style ne renfermait que ces traits négatifs, personne ne lirait Baroja. Et pourtant il est lu, et chaque jour davantage. Il le doit au fait que par son renoncement à tous les moyens de séduction familiers à l'écrivain, il a gagné en intensité et en puissance de vision. De là, une manière d'écrire dont la sincérité et la simplicité n'ont pas d'égales en Espagne. Baroja, en écrivant, se borne à dire les faits. Certaines pages de ses romans ne sont qu'un long énoncé de faits, notés par petites phrases brèves et saccadées qui tombent avec la monotone régularité de colis qu'on décharge. Pas le moindre essai d'expliquer ces faits, de les enchaîner, de les exploiter pour des fins critiques, historiques ou sentimentales, dans son roman. Les choses vues ou faites défilent sous les yeux du lecteur, sans qu'un mouvement, une inflexion de voix ne trahissent l'homme chez le narrateur. Dans tout ceci, il y a sans nul doute un scrupule de véracité. Baroja, soldat de la Vérité, craint que le moindre développement esthétique du fait vu ne vienne détruire la pureté de l'impression première. Mais il faut avouer que, dans cette absence de toute interprétation du fait vital, se révèle aussi l'inaptitude du Basque à suivre les réactions de l'âme au contact de la

réalité, et à les coordonner en quelque système esthétique ou philosophique. Baroja sent instinctivement que l'âme basque vibre à son maximum d'intensité au moment où elle reçoit le choc de la vie : et il nous donne une rapide succession d'impressions premières, ne s'arrêtant sur un point de la réalité que juste le temps nécessaire pour voir, sentir et enregistrer l'impression. Cette incapacité de développement littéraire, Baroja lui-même l'a relevée dans un passage remarquable à la fois par la pénétration avec laquelle il a perçu le fait et par l'inhabileté critique avec quoi il le reçoit dans son esprit et l'exprime : « Dans les moments ou mon sens critique s'aiguise, je me dis : si j'avais à écrire ces livres, maintenant que j'en vois les défauts, je ne les écrirais pas. Pourtant je continue à en écrire de nouveaux, affligés des mêmes vieux défauts. Atteindrai-je jamais à cette maturité de l'esprit où l'intensité de l'impression restant la même, il est possible de rendre l'expression plus parfaite ? Je ne le crois pas. Il est probable que lorsque je sentirai le besoin de châtier mon style, je n'aurai rien à dire, et je resterai muet [1]. »

L'œuvre qui en résulte est, à première vue, quelque peu déconcertante. Et cependant, il y a peut-être, dans cette manière d'écrire une plus grande puissance d'effet que le lecteur pressé — surtout s'il est imbu de traditions intellectuelles — ne serait disposé à lui accorder. Somme toute, la manière de Baroja est à celle du roman traditionnel ce que la musique contemporaine est à la musique classique. De nos jours, la construction musicale au moyen de thèmes qui se développent et s'entremêlent en un dessin continu a fait place à un mode d'expression plus direct, qui fait surgir la phrase musicale lorsqu'elle est nécessaire, pour la replonger dans la masse harmonique lorsqu'elle a délivré son message. De même Baroja, sans avoir peut-être jamais pensé à cette analogie avec la musique moderne,

[1] *Cuando se me exacerba el sentido critico suelo pensar: si ahora tuviera que hacer estos libros, ahora que veo sus defectos, no los haría. Sin embargo, sigo haciendo otros con las mismas faltas antiguas. ¿Llegare alguna vez a esa madurez espiritual en que perdura la intensidad de las sensaciones y se puede perfeccionar la expresiòn? Creo que nó. Probablemente, cuando llegue a querer alambicar la expressiòn, no tendré nada que decir y callaré.* (« Juventud. Egolatria. », p. 57).

et simplement poussé par les diverses causes que nous avons tenté d'analyser, a été amené à écrire ses romans comme une série d'épisodes autonomes, sans rythme ni forme bien définie, commençant n'importe où et finissant n'importe comment, n'ayant d'autres liens que les personnages qui s'y retrouvent, d'autre unité qu'une vague suite dans le temps et l'atmosphère du roman qui en résulte par un effet purement cumulatif.

Dans les deux cas, la poussée directrice est un besoin de vérité. Quant au mouvement musical moderne — dirigé surtout par des Français — nous devons y voir une manifestation de cette tendance à faire correspondre étroitement la pensée avec la réalité, qui est peut-être et le trait dominant du génie français, et la ligne directrice du progrès européen. Mais nous ne saurions, même par un effort d'imagination, attribuer une cause semblable à la soif de vérité qui anime Baroja, et nous sommes obligés de l'expliquer par des raisons mieux en harmonie avec les traditions littéraires de sa race et les traits de son caractère personnel. Or il est évident que le réalisme de Baroja a sa source dans le réalisme qui a marqué de tout temps la littérature espagnole. En un certain sens, l'auteur de romans comme *La Lucha por la Vida*, cette trilogie[1] si fortement évocatrice de la vie picaresque, est le descendant de Lazarillo de Tormes et de Guzmán de Alfarache.

Le réalisme est généralement la saine réaction d'une collectivité contre son propre penchant à dissimuler les aspects déplaisants de sa vie. Il est donc naturel que chez un romancier la soif de vérité se manifeste par la mise en relief des faces les plus sordides de la réalité. Baroja a ce trait en commun avec les écrivains picaresques. Il semble choisir de préférence, pour sujet de ses romans, tous les vices qui fermentent dans la sombre atmosphère du dénuement. Aucun autre écrivain espagnol n'est revenu si fréquemment, et n'a autant insisté, sur les aspects spéciaux que revêt la nature humaine dans le demi-jour gris et morne qui plane sur les frontières de la famine et de la misère. La faim, la pauvreté étaient aussi des thèmes

[1] Les trois nouvelles qui la composent sont : *La Busca, Mala Tierra, Aurora Roja.*

familiers aux auteurs picaresques, amis combien différemment traités! Car si Baroja est picaresque par les sujets qu'il choisit, on ne peut en dire autant de l'esprit dans lequel il les aborde. Les écrivains picaresques étaient totalement indifférents au point de vue éthique de la vie qu'ils évoquaient. Il est vrai qu'ils surchargeaient leur narration de longs sermons, destinés à faire penser qu'ils ne se proposaient, en décrivant le mal, que de démontrer combien le vice est odieux; mais il est douteux que ces sermons aient été pris au sérieux, même par les inquisiteurs aux yeux vigilants desquels ils étaient destinés. D'ailleurs, une fois le prêche débité, l'histoire continuait sans souci ni remord. Baroja, au contraire, est profondément impressionné par la laideur morale des maux qu'il décrit. Ce n'est pas qu'il se réclame d'une ligne de conduite bien définie. Ses idées sur la morale semblent aussi fluides, voire aussi confuses, qu'elles le sont en tout autre domaine de la pensée. Ce qui le trouble, ce n'est pas le péché, c'est la souffrance. C'est la vue de l'humanité souillée par la maladie, bouleversée par le crime et la force brutale, dupée par la nature, livrée à sa faiblesse, vouée à l'ignominie bestiale de la faim.

Cet aspect des laideurs naturelles semble obséder Baroja. Il le voit avec une acuité où se mêle à l'implacable génie d'observation de la race espagnole l'expérience professionnelle du médecin. Chez lui, le médecin tient constamment compagnie à l'écrivain. Il est rare qu'un homme entre dans la vie avec l'intention arrêtée de dévenir un artiste; aussi les artistes qui ont étudié en vue de quelque autre profession sont-ils relativement très nombreux. L'influence des études professionnelles sur la mentalité de l'artiste, c'est là un des domaines accessoires de la critique qu'il vaudrait la peine d'explorer. Il n'est guère douteux que les médecins ne soient entravés dans leur développement artistique par des études professionnelles qui les forcent à pénétrer si profondément dans le sein de la nature physique de l'homme. De même que les sciences de l'esprit — théologie, poésie, métaphysique — étudient l'extrémité immatérielle de l'être humain, les sciences qui sont à la base du savoir médical se consacrent

à son extrémité physique. Il n'est donc pas étonnant que les médecins révèlent une propension à interpréter toute espèce de manifestation humaine en fonction des phénomènes corporels et que, devenus écrivains, ils usent de la plume comme d'un scalpel. Il y a une chose que la médecine est incapable de faire : c'est la synthèse vivante. Ainsi c'est un obstacle de caractère purement professionnel qui vient augmenter chez Baroja cette inaptitude naturelle au travail dont nous avons déjà fait mention, tandis que l'habitude de regarder les misères humaines de l'œil impassible du médecin ajoute à son réalisme de race une touche de la froide objectivité de la clinique.

D'ailleurs, la sensibilité de Baroja n'est pas en cause. Loin d'être un homme insensible, il est plutôt un sentimental réprimé, refusant de se laisser aller à l'émotion en partie par orgueil, en partie par timidité, en partie par la préoccupation exagérée du ridicule qui s'attache à la sentimentalité dans un pays où l'ardeur violente a le pas sur la tendresse. Mais, bien qu'il ne l'exprime pas, bien qu'il se refuse même à le reconnaître, le sentiment est là, en sous-courant, ou mieux plutôt, en un courant parallèle. Baroja narre les choses sobrement, froidement, mais d'un ton qui clairement signifie : « Si vous ne trouvez pas cela atroce, vous n'êtes qu'une brute. » Comme tous les êtres qui refrénent leurs sentiments de peur de perdre leur liberté dans la réciprocité — cas fréquent parmi les individualistes — Baroja donne le meilleur de sa tendresse aux êtres qui ne peuvent la lui retourner sur un pied d'égalité. De là son amour pour les enfants et les animaux. Dans toute son œuvre, le mal infligé aux bêtes et aux enfants est mis en relief de façon incisive, évoqué dans toute sa révoltante cruauté, avec l'intensité qu'inspire un sentiment vrai. Mais ce trait de la sensibilité de Baroja est lié à son attitude générale envers le monde et le mal.

Dans cette protestation latente contre la souffrance des enfants et des animaux, on devine chez Baroja une sorte d'irritation contre l'irrationalité d'un monde où ces choses peuvent se passer. Il n'y faut voir qu'une accentuation de son attitude générale à l'égard du mal, due en partie à une cause sentimentale — sa sollicitude spéciale

pour les opprimés — en partie à une cause logique : c'est que, en s'exerçant sur des victimes innocentes et sans défense, le mal s'impose comme particulièrement innécessaire et partant monstrueux. Nous touchons ici au sérieux profond de l'âme basque. Dans sa critique du monde Baroja s'apparente étroitement avec Dostoïevsky qui semble, à certains égards, l'avoir fortement influencé. Cette attitude sérieuse sur la vie et la fermeté avec laquelle il s'en tient aux valeurs qui lui semblent primordiales, refusant son attention aux choses de moindre importance, constituent l'élément positif de son art. Nous pouvons ouvrir un roman de Baroja avec la certitude qu'il traitera d'actes et de mobiles dont l'intérêt est réel ; avec la certitude que, juste ou injuste, il sera toujours sincère et qu'aucune tradition, aucun préjugé, aucune convention sociale, ne prévaudront contre son sens de la vérité.

Et, cependant, l'ayant lu avec plus de respect que de réel plaisir, nous arrivons à la conclusion qu'il y a dans cette œuvre quelque chose de manqué, d'inachevé. Notre première critique se résume en un mot : désordre. Ce style dont nous apprécions duement la simplicité, nous frappe non seulement par son laisser-aller, mais par son inégalité : parfois tendu et serrant l'idée de près, il est d'autres fois distrait, vague, lâche et peu tenu par la pensée. Par moments nous n'en devinons le sens qu'à la direction générale de la pensée, comme on devine le but d'un mauvais tireur à la direction de ses yeux. L'improvisation, habitude espagnole qui explique beaucoup de mauvaises choses et même quelques bonnes choses dans notre littérature est fréquemment la cause des lacunes du style de Baroja. Trop souvent ses livres sont écrits *al correr de la pluma.* Mais dans l'irrégularité de ce style, il y a plus que du laisser-aller ou qu'un goût de l'improvisation. Il est inégal, non seulement parce que sa qualité se manifeste de façon inégale, mais surtout parce qu'il résulte d'un mélange de qualités. Sa tendance générale est la simplicité, voire la nudité. Souvent, soit dans les œuvres de critique, soit dans les pages sur le style et la composition, qu'il intercale fréquemment dans ses narra-

tions, Baroja déverse son mépris sur la « rhétorique », par quoi il entend — à côté d'autres choses effectivement méprisables — toute tentative faite pour hausser le style au-dessus de la simple relation des faits. Mais lui-même ne s'en permet pas moins d'oublier toutes les théories et verse inopinément dans la « rhétorique » se livrant parfois à de minutieuses descriptions de paysages, ou même à des tirades pseudo-lyriques qu'il recommande naïvement à notre attention par quelques points de suspension... L'examen de ce style nous amène donc à conclure qu'il est l'expression d'un esprit ayant peu de clarté naturelle et peu de cette clarté acquise, qui est au fond ce que nous entendons par le mot « culture ».

Baroja parle généralement de la culture sur un ton d'humble déférence qui nous surprend sous la plume d'un iconoclaste aussi emporté. « Ortega y Gasset m'apparaît comme le voyageur qui a exploré les pays de la culture. C'est un échelon plus haut, où il est difficile d'atteindre, et plus difficile encore de s'établir[1]. » Cette phrase pourrait être mise en regard de celle, plus haut citée, dans laquelle Baroja décrit le plaisir qu'on goûte dans une société choisie. Il va de soi que Baroja est loin d'être un homme ignorant. Non seulement il possède les connaissances professionnelles du médecin, mais il a beaucoup lu : science, philosophie, œuvres littéraires, auteurs anciens et modernes. Mais, en dépit de toutes ses lectures, on ne peut guère dire de lui qu'il est un homme cultivé. Il y a dans sa nature quelque chose qui semble rebelle à la culture et au raffinement : probablement son incapacité à développer ses premières impressions, inspirations, pensées, et tisser avec elles une unité plus complexe. Un curieux trait de son caractère permet de découvrir aisément les lacunes de son talent : il a un orgueil qui le pousse à rapetisser ou à ridiculiser tous les dons qu'il ne possède pas. Et dans son singulier antagonisme à l'égard de la France, nous trouverons peut-être l'explication de ce tempérament réfractaire à la culture. La France est un des objets

[1] *Ortega y Gasset es para mí el viajero que ha hecho el viaje por las tierras de la cultura. Es un escalón mas alto al que es dificil llegar y mas dificil aun afianzarse en él.* (J. E., p. 244).

favoris de sa mauvaise humeur. Le fait qu'il l'attaque sur les points faibles de son armure prouve simplement qu'il est un adversaire habile, mais ce qui nous intéresse, en cette inimitié, ce n'est point la façon dont elle se manifeste, mais ses racines psychologiques. Et c'est dans le contraste même existant entre l'âme de la France et celle de Baroja qu'il faut les chercher. Imaginez à côté de Racine, ce Basque à l'esprit primitif, avec toute la fine pénétration du paysan, mais avec toute sa rusticité. La France ne représente pas seulement l'équilibre, le sens de la mesure et des proportions, c'est-à-dire, en somme, le sens de la forme, mais aussi toutes les qualités qui résultent de l'application à la vie de ce sens de la forme et de cet esprit de justesse. La vie, en France, n'est pas la rude matière passionnelle que Baroja se plaît à étudier, mais cette même matière façonnée, polie, modelée par une intelligence assouplie, en un mot : le raffinement. Ce paragraphe de Baroja sur les convertions d'après dîner n'est qu'une grossière esquisse, une espèce de tableau préhistorique du salon français. En France l'action de nombreux siècles de civilisation raffinée a créé une conception de la vie ordonnée, intellectualisée, qui donne de la dignité et de l'harmonie à ce qui, sans cela, offrirait un aspect aussi informe et chaotique, quoique d'ailleurs, aussi vivant que les romans de Baroja. Cette capacité de vision intellectuelle manque à Baroja, et ce défaut se révèle non seulement dans le décousu de son style et dans son absence totale du sens de la composition. mais encore dans un certain sentiment de perplexité dont l'esprit qui n'a pas trouvé sa norme n'est pas plus exempt que le cœur qui n'a pas trouvé sa foi.

Car, si vaillants que soient ses efforts pour donner au lecteur l'impression du moderne « esprit fort » qui ose proclamer son athéïsme sans craindre que le ciel ne croule sur sa tête, Baroja n'en est pas moins un enfant, et nous sentons trembler sa voix toutes les fois qu'il parle face au Néant. Sa haine des prêtres et de toute espèce de religion ne ressemble que de loin à ce rationalisme borné qui tend à se développer en Espagne, comme ailleurs, sous l'influence d'une prétendue instruction répandue sans discernement. Il y a dans cette haine une note personnelle,

rappelant la pénétrante remarque d'Unamuno sur les rationalistes qui, « possédés par la rage de ne pouvoir croire, tombent dans l'état d'irritation d'un *odium antitheologicum* [1]. » Or, cette irritation même est encore du domaine religieux, et n'a rien de commun avec l'ordre « culturel » et scientifique, qui est, de sa nature, objectif et sans passion. De là, une curieuse contradiction dans l'attitude de Baroja à l'égard de la religion et de ses ministres : il répudie l'une et les autres comme des vestiges d'erreur et de superstition, mais dans un esprit qui ressemble étrangement au leur. Ces contradictions entre la forme et le fond, entre la pensée et sa structure intime, la race basque, et Baroja en particulier, en présentent de nombreux exemples.

Privé de l'explication religieuse du monde, Baroja se tourne vers la science. Il est trop intelligent pour en attendre la réponse à l'énigme universelle, mais la science l'attire parce qu'il la voit faite de la substance même de la vérité et parce que, fier, il sent que, à l'étude, l'homme est majeur et regarde droit devant lui, et non pas comme en prières, vers le haut. Dans l'un de ses livres : *Paradox-Roi*, il a cherché à exprimer sous une forme humoristique sa foi en la science comme élément organisateur de l'univers. Silvestre Paradox, le héros qu'il a emprunté à l'un de ces précédents ouvrages, n'est qu'une transposition de Baroja lui-même. Il vaut donc la peine d'accorder quelque attention au nom choisi par Baroja pour son sosie littéraire : sa rusticité s'exprime dans le nom de baptême « *Silvestre* » ; son originalité devant la foule ébahie, dans le second nom : « *Paradox* ». Toutefois « Silvestre » convient mieux au héros que « Paradox », car ses idées ne sembleraient que faiblement paradoxales en dehors du *Casino traditionalista* d'Itzea, le petit village basque où Baroja lui-même est connu comme un athée redoutable, sous le nom du « Méchant homme [2] ». Ce « méchant homme » est un être simple, bon, fruste et solitaire, tendre envers les enfants et les animaux, haïssant le cant et l'hypocrisie, et croyant qu'il est plus facile de subjuguer des nègres en leur faisant com-

[1] *El Sentimiento Tragico de la Vida*, p. 97
[2] *Juventud. Egolatria.*

prendre les avantages de la civilisation qu'en les fusillant selon la loi martiale. Il y a un sous-courant de critique politique, discrète, mais déplacée, dans ce récit d'une expédition en Afrique, au cours de laquelle une troupe d'aventuriers espagnols, français et anglais tombent dans les mains d'une tribu de cannibales et, par la seule supériorité de leur intelligence et de leur volonté, arrivent à passer du garde-manger du chef aux plus hauts postes de confiance et d'autorité. Cette idée de la raison lumière directrice de l'homme, Baroja l'étend à la nature entière, et aboutit à une peinture de l'univers où pierres arbres, animaux, hommes et étoiles proclament tour à tour les points de vue. Et cependant, dans ses moments philosophiques, comme dans son travail créateur, Baroja n'arrive pas à unifier, à faire une harmonie de cette cacophonie de voix isolées. Comme penseur, aussi bien que comme artiste. Il demeure au premier stade de la perception : la constatation de faits isolés.

Au point de vue intellectuel, ce trait est dû à un manque complet d'esprit de suite ; dans le domaine créateur et artistique, il provient de son manque de sens lyrique. Sur ce point aussi, même si le ton maussade de ses écrits ne nous en éclairait pas suffisamment, Baroja lui-même attirerait notre attention par ses remarques ironiques sur la poésie : « C'était... l'heure où le poète songe à l'immortalité, et fait rimer *zéphir* avec *soupir* et *amours* avec *toujours*... [1] » La disposition qui lui inspire de telles phrases rappelle l'humeur de ses manifestations anti-religieuses et anti-françaises : triple révélation de son manque de sens poétique, de sens religieux et de raffinement. Aucun Espagnol n'a jamais vécu plus éloigné de ce foyer où le feu qui rayonne chaleur et vie sur tous les arts brûle en flammes généreuses d'Amour — car l'amour est, après tout, l'essence de la poésie, comme la poésie est l'essence de l'art. Baroja est un excellent exemple de cette vérité, si souvent méconnue par la critique, que la sensibilité n'est pas nécessairement le pouvoir d'aimer. Baroja est foncièrement sensible, d'une sensibilité non seulement esthétique, mais

[1] *Era... la hora en que el poeta piensa en la immortalidad, rimando* hijos *con* prolijos *y* amor *con* dolor. *(La Busca,* p. 10).

humaine et morale. L'homme est même, à dire vrai, plus sensible en lui que l'artiste. Et cependant il est sans amour : sa sensibilité est purement réceptive ; elle n'est jamais suivie d'un élan d'épanchement et ne rayonne jamais au dehors. Elle ne fait donc qu'ajouter à son fardeau de souffrance (souffrance plus physique et mentale que réellement émotive) et elle n'est jamais pour lui une source de joie. Sa réaction devant le spectacle de la nature et spécialement devant les êtres humains est, nous le sentons, une sorte de recul, telle la contraction d'un nerf irrité par l'expérimentateur ; elle n'a jamais cette qualité expansive qui est le privilège des grands cœurs. Ses vues sur l'amour sont obscurcies par cette malheureuse hantise médicale du physique, qui est la marque de la déformation professionnelle et rabaisse toute affection au niveau d'une maladie ou d'un vice. Son attitude envers la femme ne manque pas d'assurance lorsqu'il traite les types les plus dégradés de l'être féminin, mais lorsqu'il veut aller plus haut dans l'échelle des valeurs morales, il devient gauche, distant, ironique et l'on sent chez lui un arrière-fond d'irritation contenue, toujours prête à éclater. En vertu de sa conception toute physiologique de l'amour, il semble incliner vers ce genre de femme forte et virile dont M. Bernard Shaw a peuplé la scène anglaise contemporaine, et que Tirso, avant lui, aimait à présenter au siècle d'or du théâtre espagnol. C'est un type que seuls des sentimentaux incurables peuvent ignorer leur vie durant, dont seuls, aussi, d'incurables sentimentaux peuvent subir la fascination jusqu'à oublier tout autre type féminin. Car il faut la secrète haine du sentimental pour l'amour — l'amour ardent et vivant, avec ses combats et ses réconciliations, ses abaissements et ses fiertés — pour réduire ce sentiment au rang d'une théorie darwinienne. C'est l'absence complète de ce sens de l'amour, amour humain, amour divin, qui tarit en Baroja les sources de la poésie. En lui, le sentiment vit, et s'agite sourdement dans les profondeurs de l'être, mais il ne s'y laisse pas aller : il est un homme, un « archi-européen », croyant à la raison et non au sentiment. Et, comme il pense plus à être qu'à sentir, la poésie, en lui, est mort-née.

Curieuse trilogie de paradoxes que cet auteur de trilogies, ce créateur de « Silvestre Paradox » : sentimental sans amour, « archi-européen » sans culture, rationaliste animé d'une haine vraiment religieuse des prêtres. Il s'est assigné comme but idéal une dévotion entière à la Vérité. Mais manquant du raffinement de la culture, de l'esprit de suite philosophique, et du sentiment poétique qui sont les trois conditions, sociale, mentale, esthétique, de toute vision synthétique de la vie, cet inflexible chevalier de la Vérité se voit refuser la contemplation entière de sa Dame, et doit se contenter de l'entrevoir de ci, de là, aux carrefours de la vie.

* * *

Baroja est, avant toute chose, un écrivain *moderne*. Il fut un temps où les hommes se délectaient dans l'œuvre d'art, cherchant en elle l'allégresse de la vie sentie et créée à nouveau par la puissance d'un génie ému ou bien la calme joie que procure le groupement harmonieux d'éléments naturels choisis par un esprit sereinement créateur. De nos jours, l'Art répond à de tout autres besoins. Nous ne sommes plus des dionysiens ni des apolliniens, nous sommes des adorateurs de Minerve. Nous ne désirons plus sentir, nous ne savons plus goûter la joie, nous voulons *savoir*. Nous tenons l'artiste en suspicion parce que nous pressentons, fort justement, qu'il peut être tenté de remanier la réalité pour ses propres fins esthétiques. Et pourtant nous nous rendons compte de l'existence de la connaissance esthétique, et nous croyons même qu'elle est peut-être la plus satisfaisante de toutes. Notre moyen idéal d'approcher la réalité par des voies esthétiques sera donc par l'intermédiaire d'un écrivain de nature sensitive, dépourvu de pouvoir constructif et de sens du développement. Un auteur de ce genre serait comme un instrument enregistreur qu'on plongerait dans les profondeurs de la nature humaine, en attendant de lui des indications fidèles. Baroja répond pleinement à cette définition. Son amour de la vérité nous apparaît dès lors comme l'instinct fonc-

tionnel d'un instrument humain à mesurer la vie au moyen d'une sensibilité fine. Baroja est un « biomètre » vivant. Cette conception de son rôle et de son utilité comme écrivain devrait, semble-t-il, rencontrer la pleine approbation d'un homme aussi épris de science que Baroja. Elle ne saurait être plus « archi-européenne ».

Salvador de MADARIAGA.

ROUMANIE

Le Problème paysan en Roumanie

Bucarest.

On vient de consacrer par une loi l'attribution de la terre, expropriée depuis des mois et aussitôt distribuée un peu sans méthode et certainement sans égalité, aux paysans. Ceci nous amène à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les conditions économiques et sociales dans lesquelles a vécu cette classe paysanne jusqu'à cet acte de justice — je dirai même plus : de restitution, qui vient d'être fait avec l'assentiment, sur le principe, de tous les partis et de toutes les autres classes. C'est aussi comme une récompense due à la sublime attitude de ce paysan, dur et patient soldat, capable des plus beaux élans, et qui fut par son attitude le sauveur du pays envahi.

L'Etat roumain, dans ses deux divisions, Valachie au sud, Moldavie au nord, est de fait la création de ses paysans, qui, pendant des siècles après la disparition de l'Empire dans ces régions « barbarisées », avaient conservé, dans des for-

mes patriarcales, l'ordre politique et social et l'essentiel d'une grande civilisation. Ce furent ces paysans qui combattirent dans les montagnes de Posada en 1330, contre le roi de Hongrie qui voulait imposer à la principauté naissante une stricte suzeraineté à la mode de l'Occident féodal. Sans eux, le vaillant guerrier moldave Etienne-le-Grand n'aurait pas pu se maintenir contre la poussée tenace de l'invasion ottomane.

A cette époque, ces paysans étaient libres et ils étaient propriétaires, intéressés à défendre jusqu'au bout une terre qui, sauf le domaine de la couronne, comprenant des régions en grande partie désertes, leur appartenait. Dans le village fondé par l'ancêtre — le nom de la propriété, *mochié,* a cette signification, « héritage de l'ancêtre » — on travaillait ensemble aux champs et chacun prenait ce qui lui était nécessaire pour les besoins de sa famille. Théoriquement chaque individu avait une part, qui n'était pas fixée puisqu'on n'en sentait pas le besoin.

Mais aussitôt qu'il fallut payer un tribut régulier en bonne monnaie d'argent au Turc et que le paysan dut fournir sa contribution, il fallut trouver, dans des conditions économiques dominées surtout par le troc, cet argent monnayé. Il le chercha chez son voisin le boïar, le noble établi sur la terre du prince, et en échange il céda sa part terrienne qui fut détachée ordinairement en longue lanière étroite de « l'héritage de l'ancêtre ».

Le boïar en arriva donc à avoir la terre. Mais malgré le faible rôle que jouait à cette époque l'agriculture dans la vie économique du pays, l'homme était nécessaire pour mettre en œuvre le champ, car on ne pouvait pas compter sur un travail payé, et l'esclave tzigane n'était employé qu'aux travaux domestiques. Il aurait fallu l'acheter aussi, mais cet ancien propriétaire, ce guerrier n'y était guère disposé. On utilisa donc un traité conclu à une heure difficile, en 1595, devant une attaque turque, par les princes des deux pays avec celui de la Transylvanie qui, réunie à la Hongrie, connaissait le servage dans sa forme typique, et on empêcha désormais le rural de « vagabonder ». Il resta attaché à sa terre, qui ne lui était cependant pas une « glèbe » quelconque ; il appartenait au seigneur, mais non sa femme

et ses filles, de sorte que le nouveau serf était toujours fils de mère libre.

Ce régime avait des avantages. Le propriétaire seigneur avait beaucoup de terres qu'il ne connaissait même pas. Son sujet paysan ne lui devait que la dîme, qui n'était pas recueillie cependant sur ses plantations d'arbre et sur sa vigne, et en outre on lui demandait quelques journées de travail qui, plus tard, furent fixées à douze par an. En échange le boïar payait l'impôt pour tous les siens et on pouvait recourir à lui dans chaque difficulté de la vie. C'était ordinairement un protecteur, d'un esprit chrétien sincère, et il y en avait qui, par leur testament, rendaient la liberté à leurs sujets ruraux.

Au XVIIIe siècle, les princes phanariotes, nommés par la Porte parmi ses anciens Grands Interprètes, introduisirent, sous la double pression du système fiscal autrichien et de la « philosophie », philantropique, mais mécanique, de l'Occident, un autre régime. Le paysan devint légalement libre, dès la moitié de ce siècle, tout en conservant au boïar la dîme et les journées de travail, strictement et définitivement fixées, mais le fisc eut la liberté de lui demander, directement, sa part aux charges du pays. Sauf ce fardeau, très pesant, écrasant parfois, les rapports entre le propriétaire et son ancien serf restèrent les mêmes malgré le texte des ordonnances réformatrices.

Cet état de choses dura jusqu'à la constitution promulguée et modifiée par les Russes, comme « protecteurs » du pays, en 1843. Par ce « règlement organique » — euphémisme moscovite pour éviter le terme même de « Constitution » — on fixait en quantité le travail les « journées » de l'ancien régime. C'étaient les boïars, vieux et jeunes, qui avaient rédigé ce chapitre. Dans leur convention le paysan, malgré sa « liberté » ne pouvait abandonner la terre où il était fixé et à laquelle, jusqu'à deux tiers du domaine entier, il n'avait droit que dans certaines conditions, comme le payement intégral de ses dettes en argent envers le maître qu'il abandonnait.

Nourrie des idées de la Révolution, une nouvelle génération roumaine, à partir de 1848, demanda hautement un relèvement de la condition du paysan, qui lui-même ma-

nifestait nettement, dans des termes d'une grande beauté archaïque, ses revendications. Mais, composée en grande partie de propriétaires terriens, elle n'entendait pas reprendre un procès qu'elle croyait terminé. La réforme de 1864, imposée aux vieux boïars formés en parti conservateur dans les Principautés Unies, tout en donnant aux cultivateurs en propriété absolue, contre le paiement d'une indemnité modérée, la terre qu'ils occupaient et travaillaient, faisait de celui qui jusqu'à ce moment n'avait qu'un titre très douteux et une situation toute particulière, un propriétaire de droit romain « quiritaire », qui ne devait plus rien au paysan délivré.

On avait promis à ce paysan sa part de la forêt et des terres de pacage ; on feignit d'oublier cet engagement. Il en résulta que, au moins pour la Moldavie, il perdit totalement son bétail ; en Valachie même, où le travail des champs se faisait comme auparavant avec des bœufs du cultivateur, sa situation diminua. Ajoutons que le propriétaire, élevé à l'étranger, dédaignait souvent d'habiter ses biens-fonds : même s'il résidait dans le pays, il préférait demeurer à Jassy et surtout à Bucarest. Les terres étaient affermées à n'importe qui et le paysan était soumis aux avanies et aux actes de brigandage d'un chercheur de gain, qui ne se sentait aucune responsabilité, puisque pour lui l'agriculture n'était qu'un simple placement de fonds. Aucun lien moral n'attachait plus le possesseur d'un titre de propriété à ceux qui avaient été souvent les collaborateurs aimés et secourus de ses prédécesseurs. Si, en Valachie, il y eut beaucoup de propriétaires qui n'avaient pas quitté leur héritage, le régime qu'ils maintenaient était celui du moyen-âge, avec la dîme recueillie souvent aux approches de l'hiver sur la portion louée à ce paysan auquel son petit lambeau ne suffisait pas ou qui, par la succession naturelle des générations, en était même totalement privé. On gardait jusqu'à la coutume des cadeaux en nature, poules, œufs, etc., qu'on présentait à un boïar.

Si, au moins, l'Etat était intervenu ! Mais cet Etat aussi appartenait à la classe qui avait donné l'organisation moderne. Pour lui, la question « paysanne » était résolue ; elle devait l'être. De temps en temps seulement on prenait une

portion des terres de l'Etat pour les distribuer aux « nouveaux mariés » ou à d'autres catégories paysannes. Et, aussitôt qu'on croyait le monstre assoupi par sa nouvelle digestion, on s'occupait des petites affaires de la grande politique.

Si donc les paysans en sont arrivés à ce qu'ils sont aujourd'hui, ils le doivent à leur propre effort et à celui de leurs chefs actuels, qui sont les maîtres d'école et les prêtres — car le fils de paysan arrivé à une situation devenait un bourgeois comme un autre, occupé de sa propre carrière et très peu disposé à se rappeler ses origines rurales.

Ils commencèrent d'abord, sous l'influence de ces bons conseillers, qui avaient souvent abandonné des illusions socialistes pour se consacrer aux intérêts réels du monde, et au milieu desquels ils vivaient, à organiser leur petit capital. Les banques rurales, pas toujours du type le plus heureux. eurent bientôt à leur disposition une centaine de millions, qu'ils dépassèrent ensuite de beaucoup. Des associations de production et de vente en commun se formèrent presqu'au même moment. On achetait les terres des propriétaires ruinés qui voulaient s'en défaire à tout prix. L'école rurale prit un nouveau et sérieux essor..... Il y eut même des tentatives pour former un parti, mais elles échouèrent devant l'opposition des « *beati possidentes* ».

Les révoltes, qui éclatèrent à différents endroits et à plusieurs reprises, arrivèrent à déterminer des changements importants dans la situation de la classe rurale. Celles de 1907 eurent un caractère d'acharnement inaccoutumé ; des maisons de campagnes flambèrent d'un bout à l'autre, anéantissant toute une comptabilité agricole mensongère, aux dépens du petit agriculteur. Le Gouvernement conservateur céda le pouvoir aux libéraux, qui, après une nouvelle répression, crurent pouvoir résoudre définitivement le problème en faisant voter, à côté d'une loi qui renforçait la gendarmerie rurale et d'une autre sur le droit de tenir un cabaret, une nouvelle réglementation, destinée à rester en grande partie inappliquée, sur les contrats agricoles ; elle créait cependant un Conseil supérieur de l'agriculture qui a sans conteste rendu des services.

Si la situation du paysan s'améliora beaucoup dans la suite, ce fut à cause du mouvement d'organisation, de ce ré-

veil de consciences dont il a été parlé. De nombreux achats directs de terres suivirent, alors que la Caisse Rurale, fondée par la législation de 1907, en associant du capital privé à celui de l'Etat, ne faisait que venir en aide aux propriétaires obérés et retenir en son pouvoir les domaines dans des buts de spéculation.

Si le sang du paysan avait été versé pour sa rédemption dans la révolte, il le fut encore plus sous le drapeau de la patrie pendant cette grande guerre qui donna à la nation roumaine une autre politique.

Avant cet événement unique, lorsque les troubles des Balkans amenèrent, en 1913, une intervention de la Roumanie de l'autre côté du Danube, le chef actuel du parti libéral, M. J. J. Bratianu, se rallia au courant d'opinion publique qui demandait depuis longtemps, pour la population rurale, formant les neuf dixièmes du pays, le droit à la terre et le droit à la vie publique. Il accepta le principe du collège unique pour en arriver ensuite en 1917 à celui du vote universel, et, en fait de propriété, il admit une expropriation dont l'étendue devait s'accroître d'un million d'hectares à plus du double.

Retardée par la grande guerre européenne, cette œuvre de justice et de sagesse politique fut commencée par un vote des Chambres réfugiées à Jassy pendant l'occupation allemande, vote qui décréta l'expropriation. La loi sur la distribution des terres n'arriva pas à être voté à cause des événements qui empêchèrent le fonctionnement régulier des corps législatifs. Le régime conservateur patronné par les envahisseurs paraissait vouloir éviter cette révolution agraire légale. Après la dissolution de son prétendu Parlement, les élections au suffrage universel étant pour quelques temps une impossibilité matérielle, un décret-loi fixa les points principaux du partage qui devait être mis en exécution.

Lorsque la vie normale reprit, un projet plus radical, celui du ministre Mihalachi, instituteur rural et organisateur des paysans en parti de classe, chercha à régler jusqu'aux derniers détails ce partage. Comme il accroissait sensiblement la surface à exproprier au-dessus des prescriptions de la loi de 1917, entrée dans la Constitution même du pays, et qui avait le caractère d'une mesure unique ;

comme, d'un autre côté, il voulait assurer au paysan le droit à la forêt et aux terrains de pacage, des intrigues firent tomber le ministère Vaida, auquel appartenait le réformateur radical, et dissoudre les Chambres qui le soutenaient. Appelé au pouvoir comme libérateur du danger bolchéviste, qu'on croyait menaçant, le général Averescu, qui avait réuni autour de son prestige militaire un parti très varié, qu'il intitula « parti du peuple », dut bien suivre la direction imprimée à la question paysanne. Bien qu'ayant comme collaborateur technique un conservateur, ennemi principal de l'expropriation, déposa en juillet 1921, après de longues discussions très passionnées, la loi régularisant un partage qui de fait avait déjà été réalisé ci et là, sur la base d'un décret-loi.

Le paysan aura donc son champ, le lot de cinq hectares hautement proclamé par le chef du gouvernement. Le grand propriétaire ne pourra détenir que cent hectares sur la même terre ; le projet Mihalachi ne permettait que cent hectares au total. Si la surface nécessaire manque dans une région les ruraux peuvent être « colonisés » dans une autre, mais la forêt, la portion de pacage ne sont pas réunis au terrain arable pour former ce qu'on appelle la « propriété complète » paysanne. Il faut ajouter que par un vote du Parlement dissous en 1920, la Bessarabie avait une loi agraire beaucoup plus avancée et qu'une autre loi votée tout récemment fixait, presque sur les mêmes bases que celles de l'ancien royaume, la situation agraire en Transylvanie.

* * *

Ceci ne signifie cependant que le commencement d'une nouvelle ère pour la poulation rurale de la Roumanie.

Ce qui devra suivre désormais, ce sera le progrès encore plus rapide et plus enthousiaste du mouvement de libération du paysan par le paysan lui-même, dont nous avons présenté brièvement les principales phases. Les nouveaux propriétaires doivent se syndiquer, s'associer d'une façon ou d'une autre pour pouvoir remplacer le latifun-

diaire, le fermier, son agent l'administrateur dans l'exploitation rationnelle et productive de la terre. Sans cette solidarité ils ne s'enrichiraient pas facilement et ils appauvriraient certainement le pays dont ils sont le principal soutien. Ils devront chercher à développer encore plus l'organisation de leurs banques rurales et établir un crédit central à la place, où même à côté de ce crédit agricole qui ne faisait que tendre une main secourable aux grands propriétaires en détresse, ignorant presque complètement le paysan. Ce nouveau parti, qui prétend représenter une nouvelle classe dominante, devra s'efforcer d'amener dans le plus bref délai une réforme complète de l'enseignement qui éliminera des connaissances plus ou moins utiles, pour les remplacer par tout un apprentissage technique qui est indispensable.

Ce qui donne à ceux qui aiment ce laboureur danubien aux traditions millénaires une foi profonde dans son avenir, c'est son état d'âme réaliste, mais non sans un penchant politique très marqué, équilibré, sain, incapable de folles rêveries et plein de mépris pour tout ce qui est idéologie et aventure.

Il nous a semblé ne pouvoir mieux rendre cet état d'âme qu'en présentant, d'après le plus fécond des romanciers roumains, qui est, en même temps aussi, comme prêtre de village en Transylvanie, constamment préoccupé des problèmes moraux de l'époque actuelle, l'image même de ces paysans robustes, braves et honnêtes. On verra qu'ils conservent dans leur psychologie actuelle, avec des meilleurs éléments de l'humanité éternelle, ce qui rend le moyen-âge sympathique dans ses dévotions, ses élans et ses sacrifices.

Voici les vieillards qui paraissent le printemps aux premiers rayons du soleil, regardant l'église où bientôt les prières seront dites sur leur cercueil. Vous avez vu certainement, au printemps, ressortir ici et là dans la terre remuée près des haies, où le soleil darde ses rayons, ce petit insecte rouge aux points noirs qui en marchant paraît rester sur place et qu'on appelle « le bœuf du Seigneur » ou « la vache du Seigneur ». Comme ces insectes lents, se montrent devant les petites portes, sur les bancs, les vieillards de Luncusoara, aussitôt que le soleil commence à de-

venir chaud. De même que ces bestioles semblent toujours chercher leur chemin, tout aussi désorientés paraissent les vieillards de Luncusoara lorsqu'ils sortent pour la première fois au début du printemps, devant les petites portes... Mais aussitôt que le carême commence et que le ting-tang de la petite cloche résonne, ils se pressent à la porte de l'église, faisant de larges signes de croix, pendant qu'ils se jettent les derniers mots d'une conversation entreprise une heure auparavant. Les en éloigner est impossible, et les enfants restés seuls pleurent leur grand-père, leur grand'mère absents qui se renouvellent l'âme en écoutant les litanies qui précèdent Pâques. Voici le chantre ivrogne que le prêtre arrive à déshabituer de son vice et qui en perd la voix, pour la regagner ensuite, en même temps que sa santé longtemps éprouvée par la privation. Lorsque, à un repas pour les morts, il obtint la permission de boire un verre de vin sans manquer à son serment solennel : « Nous sommes tous pécheurs, chantre, mais la pitié de Dieu est infinie », dit le prêtre, et il se sentit les larmes aux yeux en voyant la joie profonde qui se peignit sur le visage du chantre, se voyant pardonné. Et, quand il chanta à la fin du repas « avec les âmes des justes » tous regardèrent, étonnés, pour voir celui qui chantait. Le chantre avait regagné son ancienne voix... Voici la vieille femme qui se découvre des péchés qu'elle n'a jamais commis et qui, dans la volupté de la confession, lègue tout son modeste avoir à l'église pour le salut de sa pauvre âme innocente. « Vous voudrez bien écrire que la vieille Ileana a tant de péchés, autant qu'on peut compter d'étoiles au ciel et de feuilles dans la forêt, et de grains de sable dans la mer, que le diable ne lui a jamais permis dans ses derniers jours de faire une bonne action entière et que pas sa dernière volonté elle lègue tout son petit bien et son humble maison pour la sainte église de Luncusoara, afin d'orner d'images la maison du Seigneur et d'acheter une grande cloche. » Voici les deux candidats rivaux à la dignité de maire qui en arrivent à se haïr et que réconcilie l'invitation du prêtre à fonctionner comme parrains à un mariage dans sa famille. La dernière rivalité de ces deux honnêtes Roumains se montra quand ils voulurent faire honneur à la fiancée : André donna deux jeunes bœufs et un beau cheval ; Paul deux

génisses et un buffle. Voici « l'Allemand » qui paraît dans le village pour recommander aux paysans de ne plus perdre leur temps dans l'église, car le monde n'est pas l'œuvre de Dieu, et que le prêtre reconnaît après longtemps, comme un bon vieux Roumain qui est naturaliste ; il finit par passer le seuil de l'église. Je ne sais pas si « l'Allemand » avait pris froid en fréquentant l'église pendant ce carême et s'il sentait sa fin s'approcher ou bien s'il avait voulu procurer un moment de bonheur au prêtre Man à l'occasion des fêtes; il suffit que le jeudi de la Passion, parmi les autres chrétiens, il communia lui-même. Malheur à ceux qui ne se confessèrent pas pendant ce carême. Les femmes les poursuivaient sans cesse : « Oh, le païen, l'Allemand lui-même a communié, toi seul es resté Judas. » Voici le malheureux Martin atteint d'une souffrance mystérieuse, qui lui fait pousser, la nuit, des cris horribles ; sa femme l'a abandonné, avec sa permission du reste ; il gît depuis de longues années dans un lit, étant nettoyé, nourri, réconforté par les bonnes âmes du voisinage. Il n'a qu'un désir, entendre une litanie de la Vierge. « Père, mon père, j'aurais une prière à vous adresser. — Volontiers, père Martin, dit le prêtre, se retournant et posant le livre sur la table. — Voici ce que je vous prie de faire. Je voudrais écouter l'acathiste : il y a longtemps que je ne l'ai pas fait. — Très volontiers, père Martin. — Bien oui, seulement je ne veux pas que vous me la lisiez ; chantez-la moi comme à l'église, tout, tout d'un bout à l'autre ; c'est un désir que j'ai. Et je ne demande pas que ce soit sans paiement. Je paye : voici, continue-t-il en s'approchant du lit pour prendre sous son manteau un paquet de hardes. Voici, j'ai ici trois monnaies d'argent, rassemblées sou par sou. Telle ou telle me les a données, car je n'ai plus d'argent à moi. Depuis trois ans je rassemble cet argent pour que vous me chantiez cette acathiste... — Je chanterai, père Martin... » Le malade s'appuya contre le mur et son visage fut éclairé d'un sourire ineffable, et pendant presque trois heures le prêtre Man continua à chanter, s'exaltant de plus en plus, avec un enthousiasme croissant, et pendant presque trois heures Martin écouta avec ce sourire sur le visage. Parfois, le malade soupirait profondément, non par douleur, mais comme un signe de bonheur ; de ses yeux

morts les larmes coulaient sans interruption ; elles s'écoulaient dans sa barbe elles passaient par la barbe d'argent sauvage ; elles tombaient en gouttes aux pieds du vieillard. Mais il ne faisait aucun mouvement... il semblait que le père Martin n'écoutait même pas ; qu'il rêvait quelque chose d'enchanteur ; il avait des sourires d'enfant innocent, des sourires de contentement profond ; ses yeux aveugles s'étaient fixés en haut comme s'il voyait le paradis... «C'est un beau service. Il y a tant d'années que je ne l'ai pas écouté. — Tu l'écouteras dorénavant, père. Dis-moi seulement quand tu le désires et je viendrai volontiers », dit le prêtre Man. Le malade soupira de nouveau ; il n'y avait plus de sourire sur son visage. — Mais, voyez-vous, ceci n'est pas si facile, dit-il péniblement, d'une manière à peine distincte. — Et pourquoi pas, demande le prêtre. — Parce qu'il me faut encore trois ans jusqu'à ce que je puisse rassembler encore trois pièces d'argent. » Et le prêtre le lui promet sans attendre ce terme.

Voici le vieux sonneur de cloche qui meurt. aux approches du printemps, car, à l'arrivée des hirondelles, les vieillards s'en vont. A Luncusoara et dans d'autres villages aussi, la plupart des vieillards s'en vont sur les radeaux dans l'autre monde. Et, au moment de ses humbles funérailles, les cloches ne sonnent pas. Et la veuve qui se l'explique : il a eu des péchés. « Quels péchés ? » demande le prêtre Man. — « Ceux de la tour, des péchés horribles. Il y a parlé à voix haute, il a ri, il a injurié une fois le nom sacré de Dieu ; et à des reprises si fréquentes qu'elles en sont innombrables, il a entouré d'une fumée diabolique les cloches sacrées. » Mais tout à coup, par une ouverture dans la haie du cimetière, un groupe d'agneaux s'ébroua, la plupart avec des clochettes d'acier au cou et, courbant leurs encolures et se mettant en ligne, ils commencèrent à jouer le long de la pente. Les yeux de tous les assistants les regardèrent, et pendant quelques secondes il y eut un silence profond. En sautillant joyeusement les petits agneaux sonnaient leurs clochettes, et des sons doux s'égouttèrent quelque temps dans l'air limpide du printemps. Puis le groupe s'effraya pour un motif quelconque et fuit rapidement par la même brèche, courant vers les brebis qui paissaient près

de la haie du cimetière. — Tout de même une chanson était réservée au sonneur, dit quelqu'un dans la foule, et les paysans se dirigèrent en silence vers leurs maisons. Voici enfin, à la mort de la vieille qui balayait l'église, cinq de ses contemporaines qui se présentent pour que le prêtre choisisse la plus chargée d'ans, qui est en même temps boîteuse. Chaque jour elle vient demander la clef de l'édifice, où cependant il n'y a pas de service, sauf les fêtes, le dimanche. Le prêtre veut éclaircir le secret. Et pénétrant dans son église, il entend la balayeuse qui prie pour lui, le prêtre et pour sa famille. Mais le lendemain le prêtre reprit sa coutume de jeunesse ; il entra furtivement dans l'église, passa à côté de la vieille et s'agenouilla devant l'autel pour prier. La balayeuse paraissait ne pas le voir ; elle continuait à faire les prosternations pour lui, pour sa femme, pour leurs enfants. Elle ne s'étonnait pas que le prêtre vînt maintenant chaque dimanche à l'église. La femme du prêtre s'en étonnait, mais elle n'osait rien dire. Elle ne se fâchait plus alors, quand la mère Antinia venait chaque matin chercher les clefs. Il est vrai que, désormais, il ne lui fallait plus les chercher ; elle échappait plus facilement à la vieille en disant souvent : va-t-en, car le prêtre est là.

Avec ces âmes honnêtes et pieuses, une nation est assurée dans son avenir. Mes lecteurs seront peut-être du même avis.

N. JORGA.

LA

CHRONIQUE INTERNATIONALE

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES :[1]

Le grand dessein de M. Lloyd George

Genève, fin janvier 1922.

Tous les mois se ressemblent, dans la vie quotidienne. Mais tous ne resteront pas sur le même plan de l'histoire. Ce qui fait la grande pitié du mois que nous venons de vivre, c'est que jamais, peut-être, nous ne fûmes plus près qu'à son début d'une pacification véritable de l'Europe, rarement nous en avons paru plus éloignés qu'à son déclin.

Le monde va ainsi, de conférence en conférence, cahin caha. Réformateurs et traditionnalistes se querellent sur les mérites de ce système. Hippocrate dit oui, Gallien dit non. Briand dit oui, Poincaré dit non. Mais qui sont au juste les réformateurs ? La politique des conférences n'est pas née d'hier, elle est traditionnelle au lendemain des grandes crises, lorsque le monde se débat dans les affres de la reconstruction. La politique de San Remo, de Hythe, de Spa, de Boulogne et de Cannes est proche parente de celle d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laibach et de Vérone. Le Conseil suprême, bien mieux que la Société des nations, pourrait être comparé à la Sainte-Alliance.

Pourquoi l'en accabler ? Les traités de Vienne, tant décriés, ont assuré à l'Europe un demi-siècle de paix, et nous

[1] Voir aux *Remarques*, à la fin du numéro.

n'en demandons pas tant au traité de Versailles. La Sainte-Alliance a reconstitué rapidement l'Europe épuisée, elle a assuré, presque sans effusion de sang, la libération de la Grèce et celle de la Belgique. MM. Lloyd George et Poincaré se trouveraient-ils en si mauvaise compagnie, aux côtés de Metternich et de Talleyrand ?

D'ailleurs, la méthode importe peu. Les hommes d'Etat sont devant un problème. Ce qu'il faut, c'est qu'ils le voient clairement, et qu'ils en trouvent la solution.

La situation économique dans laquelle se débat l'Europe et dont elle essaie en vain de se dégager est dominée par le premier versement que l'Allemagne a opéré au titre des réparations. Ce paiement date du 31 août, mais ses conséquences ont mis quelque temps à se développer.

L'Allemagne qui importe beaucoup plus qu'elle n'exporte, n'a à sa disposition aucun moyen de paiement reconnu et utilisable par ses créanciers. Elle a donc dû acheter des devises étrangères. Pour les payer, elle doit fabriquer des marcs. La demande de devises étrangères en Bourse et l'inflation font nécessairement tomber la valeur du marc — selon la loi de Newton, c'est-à-dire avec une vitesse chaque jour accrue. Voilà ce qu'a produit le premier milliard versé par l'Allemagne.

S'il n'appauvrissait que l'Allemagne, ce phénomène pourrait laisser le monde indifférent. Mais tel n'est pas le cas. Lorsque le marc baisse, le peuple allemand vend ses marchandises à des prix défiant la concurrence et n'achète plus rien. Il ruine deux fois ses concurrents — c'est-à-dire les Anglais.

Or, les raisons qui font que l'Angleterre a deux millions de chômeurs sont précisément celles qui font que nous en avons cent mille, et ce sont les mêmes qui font que la France ne touche pas ce qui lui est dû. La baisse du marc, loin d'intéresser l'Allemagne seule, est un phénomène universel au premier chef.

L'Allemagne, dit-on, le fait exprès ! On a beau le répéter, ce n'est pas très vraisemblable. Il y a des gens qui se suicident, mais il n'y en a pas beaucoup ; il y a des gens qui se ruinent sciemment, mais il y en a peu. Ce qui fait la prospérité présente de l'Allemagne, ce n'est pas le fait que son

échange est bas, c'est le fait qu'il baisse. L'Empire est dans la situation de l'homme qui tombe d'un toit. Tout va bien, dit-il, pourvu que cela dure. Or, la chute du marc, comme celle de l'homme, cessera nécessairement une fois. Ce jour-là, la prospérité factice que les voyageurs constatent en Allemagne s'écroulera comme un échafaudage de cartes. Le krach du 1er décembre, provoqué à la Bourse de Berlin par un arrêt momentané du marc, le prouve à l'évidence.

En résumé, aussi longtemps que le marc tombe, l'Allemagne ruine ses concurrents. Le jour où il s'arrêtera, elle entraînera ses créanciers avec elle. Tels sont les effets et les enseignements du premier versement de réparations.

S'il ne s'agissait que de découvrir des richesses en Allemagne, le remède serait vite trouvé. L'Allemagne a incontestablement de grandes richesses intérieures. Mais le véritable problème n'est pas là. C'est un problème d'échange, de transfusion de richesses, un problème international au premier chef. Ce qu'il faut, c'est trouver le moyen de transférer des valeurs d'un pays dans l'autre, sans que la valeur s'évapore par le transfert même.

Ce problème, qui ne peut être comparé à aucun de ceux que le monde a déjà envisagés, ne comporte qu'une solution : Pour qu'un pays puisse se procurer des moyens de paiement sans ruiner sa propre monnaie, il faut que ceux-ci correspondent à une valeur économique ; il faut, en d'autres termes, que l'Allemagne vende au dehors plus qu'elle n'achète.

Pour que l'Allemagne puisse payer, il faut, en un mot, qu'elle exporte — et qu'elle exporte *ailleurs*, là où elle ne marchera sur les pieds de personne, c'est-à-dire en Russie. Telle est l'idée, très simple et très vaste, de M. Lloyd Georges.

Mais pour restaurer la Russie, il faut deux choses, du temps et des capitaux. A proprement parler, il n'en faut qu'une. Car le temps, dans ce cas-là plus qu'en aucun autre, c'est de l'argent. La France n'a pas le temps d'attendre. Si elle ne touche son dû ni de l'Allemagne ni de personne d'autre, si elle ne parvient pas à mobiliser sa créance, elle pliera, à son tour, sous le faix des réparations, et le problème, loin d'être simplifié, deviendra de plus en plus insoluble.

Il faut donc de l'argent pour la France, de l'argent pour la Russie, de l'argent pour l'Allemagne. Et les Etats-Unis seuls en ont.

A ce point, l'on aperçoit clairement que le problème des réparations ne peut être conçu seul, qu'il est une donnée. importante, essentielle, mais une seule donnée du problème infiniment plus vaste de la reconstitution du monde, et qu'il doit être envisagé non pas isolément, comme le fait souvent la presse, mais en fonction des autres questions. Ce n'est pas assez de réparer ce qui a été détruit matériellement. Il faut remplacer ce que, pendant cinq ans, les peuples n'ont pas produit, réorganiser les transports et les mines, pacifier les esprits, socialement et internationalement.

Loin d'être, comme le croient parfois les Français par un phénomène d'égocentrisme très naturel, mais très fatal. un problème franco-allemand, le problème des réparations a une portée mondiale ; c'est le problème du rapprochement de deux continents. On n'offensera pas la France en l'élargissant, on cherche au contraire à lui procurer plus sûrement les sommes auxquelles elle a droit, et qu'elle n'a aucune chance toucher de l'Allemagne seule si, pour son malheur. le monde la laissait en tête à tête avec sa débitrice.

Cet exposé, un peu long et un peu technique, dont nous nous excusons, était nécessaire pour révéler les liens organiques et étroits qui unissent Washington à Cannes et à Gênes. Mais, pour les apercevoir mieux encore, il importe de remonter de quelques semaines en arrière, jusqu'aux premiers jours de la Conférence de Washington.

La préparation diplomatique de la Conférence de Washington par le gouvernement britannique a été une merveille de prévoyance et de synthèse. On accuse souvent M. Lloyd George de versatilité. Rien n'est moins versatile que la politique anglaise, marquée, depuis que la situation économique et sociale de la Grande-Bretagne est devenue critique, par un effort soutenu de rapprochement avec les Etats-Unis. L'Angleterre, comme une plante qui veut vivre, se tourne vers le soleil.

Pour améliorer les relations des deux grandes nations anglo-saxonnes, qui, il faut le dire, en avaient grand besoin. M. Lloyd George n'a reculé devant aucun sacrifice, même

devant les plus durs, les sacrifices d'amour-propre. Il a conclu une paix avec l'Irlande, aussi onéreuse à l'orgueil de la Grande-Bretagne qu'honorable pour sa clairvoyance et qui, d'un coup, lui a gagné vingt millions de citoyens américains.

Si l'Irlande est un petit pays en Europe, elle est une grande nation en Amérique, et la lutte anglo-irlandaise était un obstacle insurmontable à un rapprochement de l'Angleterre et des Etats-Unis. Au milieu du Congrès de Vienne, l'Angleterre a fait la paix avec les Etats-Unis pour pouvoir parler haut au Tsar. De même, la paix anglo-irlandaise, survenue à un instant décisif, a rendu aux hommes d'Etat britanniques une liberté de mouvements qu'ils ne connaissaient plus depuis bien longtemps vis-à-vis des Etats-Unis.

L'obstacle irlandais une fois écarté, restait la rivalité navale. L'Angleterre, qui a les mêmes raisons budgétaires que les Etats-Unis pour vouloir alléger le fardeau de ses armements, a su accepter immédiatement, malgré les embûches qu'il paraissait recéler, le plan Hughes, et sacrifier l'alliance japonaise aux susceptibilités de l'Amérique.

C'étaient là, si l'on peut dire, les conditions négatives du rapprochement. Mais il fallait encore créer des raisons positives, rassurer l'Amérique contre le danger des enchevêtrements européens, lui démontrer les sentiments pacifiques du Vieux-Monde, sa volonté de se consacrer, non au passé, mais à l'avenir. Il fallait documenter la volonté ferme de l'Europe de se relever économiquement, de renoncer aux armements inutiles, aux coûteuses précautions qui, par leur perfectionnement même, créent les dangers contre lesquelles on les dresse.

M. Briand avait dit éloquemment à Washington, et non sans faire impression, les craintes de la France. L'Angleterre offrit aussitôt de donner au peuple français la sécurité, afin de lui permettre de renoncer au terrible privilège qui autorise la France à rester seule armée en Europe, et de l'amener à renoncer à l'occupation de la rive gauche du Rhin, qui absorbe, en une vieille épuisante, les trois quarts de l'argent que l'Allemagne pourrait consacrer aux réparations.

Ce pacte de garantie, habilement élargi et développé, devait, dans l'idée du Premier, servir d'armature à une nouvelle Association des Nations, purement européenne, proche

parente de celle de M. Harding et à laquelle les Etats-Unis pourraient non pas s'associer, mais s'intéresser. Il y a eu un moment où le gouvernement anglais a vu dans la Société des nations, non un instrument de paix, mais un obstacle et où il l'aurait sacrifiée de gaîté de cœur pour permettre au monde de reprendre sa marche en avant, interrompue par huit années de folies.

C'était là, il faut le dire, un plan discutable, dangereux par certains de ses traits, mais grandiose par ses ambitions et ses dimensions. On accuse souvent la politique britannique d'être égoïste. Elle l'est, à n'en pas douter, comme l'est celle de tout autre pays, car aucun gouvernement n'a le droit, sans violer son serment, d'être généreux avec les intérêts de son pays. Mais la grande force de l'égoïsme anglais, c'est de n'avoir sur le continent que des intérêts généraux et d'y combattre d'instinct toute politique napoléonienne.

A cette politique, que nous n'appellerons pas réaliste, pour n'effaroucher personne, mais qui n'en était pas moins une politique de réalités, il ne fallait qu'une condition: l'unité morale de l'Europe : c'est cette condition qui lui a fait défaut.

Il arrive souvent aux hommes d'Etat qui ne tiennent compte que des faits, de se heurter aux sentiments. La politique de M. Lloyd George aurait pu réussir si elle avait été comprise et pratiquée par la France.

Pour juger avec compétence la politique de la délégation française à Washington, il faut lire ce qu'en a écrit dans le *Times* le plus grand ami que la France ait en Angleterre, M. Wickham Steed. Ce sont des pages magistrales. La presse française elle-même, jugeant sur les résultats, est obligée aujourd'hui de reconnaître que la délégation française a fait à Washington beaucoup d'erreurs. Elle en a commis une plus grave que les autres, et d'ailleurs cause de toutes les autres. Ce fut de croire, au lendemain de la paix avec l'Irlande, à la rivalité anglo-américaine. La France a voulu jouer, entre les deux marines rivales, le rôle de l'honnête courtier. En demandant à construire des cuirassés et des sous-marins, peut-être a-t-elle cru, l'espace d'un instant, répondre aux désirs secrets de l'Amérique, et faciliter le règlement des dettes interalliées.

Singulière incompréhension de l'opinion américaine. Sa réaction fut terrible. Nous n'en avons perçu, de ce côté-ci des

flots, qu'un faible écho. La motion de M. Mac Cormick émane d'un ami de la France. *Ab uno disce omnes !* Les Etats-Unis, qui avaient mis tout leur prestige national sur une seule carte, ne pardonneront pas de sitôt la déception que leur cause leur demi-échec. Les naufrages en musique des plus grands cuirassés, — pâle reflet de Scapa-Flow — ne les consoleront pas du rêve un instant entrevu.

L'opinion américaine ne pardonnera pas à l'Europe. Du jour où les experts navals ont demandé pour la France le droit — à défaut des moyens — d'être une grande puissance navale, on a pu dire que c'en était fait des espoirs de M. Lloyd George, du rapprochement entre les peuples des deux continents.

M. Lloyd George, qui change parfois d'avis, mais qui ne renonce pas volontiers à ses idées — témoin la négociation irlandaise — a cru pouvoir atteindre son but par une autre voie. Il a cru que Cannes pourrait suppléer aux insuffisances de Washington, qu'il serait encore possible de rassurer les Etats-Unis, de réaliser le rapprochement avec la Russie, de conclure le Pacte de garantie et de rassembler à Gênes les débris épars de l'Europe, pour les recoller.

Un nouveau démenti, plus brutal, ou au moins plus soudain que le précédent, lui a appris qu'il se trompait encore. Seul au milieu de sa conférence naufragée, en face des flots courroucés et des peuples méfiants, il a dû avoir le répit nécessaire pour méditer sur l'unité de l'Europe et sur la collaboration américaine...

Dans la chute de M. Briand, il importe de faire entièrement abstraction de tout jugement personnel. Celui qui vient a la grande éloquence, l'intelligence claire de celui qui s'en va. On se tromperait si l'on s'imaginait que la seule substitution d'un nom à un autre émeut l'Europe. Ce ne sont pas, autant qu'on le croit, les hommes qui font l'histoire. Ils en sont les instruments, bien plus que les agents, et il ne suffit pas de la mauvaise humeur d'un parlement pour dévier le cours du monde.

Peut-être M. Poincaré est-il moins souple, plus enclin à l'intransigeance. C'est une condition excellente pour pouvoir céder avec autorité, lorsque les faits eux-mêmes imposent

les conditions. Un faible qui cède est toujours suspect. Un fort qui cède est inattaquable.

Ce qui importe, ce sont les faits, qui, eux, ne se modifient pas d'un jour à l'autre. Tels que M. Briand les a laissés, M. Poincaré les retrouve. Un changement de ministère n'est pas nécessairement une solution, et ce sont des solutions qu'exigent les problèmes. L'Allemagne n'est pas plus qu'hier capable de satisfaire aux réparations sans acheter des devises étrangères et accroître le désordre des changes. L'Angleterre attend toujours le travail qui fera vivre ses chômeurs : la Russie demeure un grand marché, fermé et affamé. Les Etats-Unis, enfin, qui meurent de leurs richesses, attendent toujours les garanties et les sécurités, qui leur permettront de se sauver eux-mêmes en venant au secours de l'Europe. Tous ces problèmes, qui rentrent les uns dans les autres comme des poupées russes, sont dominés par les préoccupations légitimes de la France, qui les englobent tous et qui ont droit à la première place dans l'esprit des hommes d'Etat.

M. Lloyd George croyait avoir trouvé, à toutes ces difficultés à la fois, une solution commune. Il se peut que cette solution ne fût pas bonne : elle était certainement discutable, en plusieurs de ses parties, mais elle méritait au moins d'être discutée, car elle avait un grand mérite, et peu commun : elle existait.

Peut-être n'est-ce pas très prudent, lorsqu'un malade est à l'article de la mort, de refuser les remèdes qu'on lui propose parce qu'ils n'ont pas bon goût. Puisse, du moins, le mois qui s'ouvre nous apporter, à la place des solutions que l'on a repoussées, celles que le monde acceptera et qui permettront à la Conférence de Gênes de se réunir utilement.

UN EUROPÉEN.

ESQUISSE D'UNE REFONTE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

I

Le Mal et ses Causes principales

Il paraît bien établi que la Société des Nations, dans sa forme actuelle, ne répond parfaitement ni à son but principal qui est de sauvegarder la paix du monde, ni à son but secondaire qui est de faciliter la collaboration internationale et le règlement juridique de certains différends entre les peuples.

Trois faits récents suffisent à illustrer cette vérité évidente.

Ces faits sont les suivants :

1) La Conférence de Washington, qui a été convoquée spécialement pour résoudre un certain nombre de problèmes rentrant tous dans le champ d'action défini par le Pacte de la Société des Nations.

2) Le refus des Puissances sud-américaines intéressées au différend Tacna-Arica de le soumettre à la Société des Nations, et leur empressement à accepter les bons offices du Gouvernement de Washington.

3) La Conférence de Gênes et l'exclusion de la Société des Nations des débats qui doivent y avoir lieu.

Il serait facile de démontrer en outre que l'anémie dont souffre incontestablement la Société des Nations est due principalement au fait que le sang vital qui devrait animer son organisme est détourné vers les débats internationaux qui se poursuivent au Conseil Suprême, au Conseil des Ambassadeurs, à Washington, à Gênes, à Portorose et aux

trop nombreuses négociations et conférences internationales auxquelles la Société des Nations reste étrangère.

Pour chercher un remède à cette situation qui n'est favorable ni à la Société des Nations ni à la bonne entente générale entre les Etats, il convient d'en envisager nettement les causes. L'obstacle principal auquel se heurtera longtemps encore de la part des souverainetés nationales, jalouses de leur absolue indépendance, toute tentative de gouvernement international. ne nous concerne pas ici. Cet obstacle, que pourra seul écarter le lent progrès des idées et des mœurs. est hors de portée de toute réforme d'ordre constitutionnel. Mais il est des causes secondaires qui empêchent la Société des Nations d'exécuter pleinement même son modeste programme actuel. Elles peuvent toutes se ramener essentiellement aux deux suivantes :

a) La Société des Nations ne comprend pas actuellement dans son cadre tout les Etats dont la collaboration serait essentielle pour qu'elle puisse répondre pleinement aux espoirs que le monde a placés en elle.

b) La Société des Nations n'est pas organisée de façon à permettre à ses membres de voir en elle, dans tous les cas, l'instrument le mieux approprié à leurs besoins internationaux.

Le remède au premier de ces deux maux est en apparence facile à trouver. Ne suffirait-il pas d'assurer l'universalité de la Société des Nations en engageant tous les Etats qui y sont restés étrangers à solliciter leur entrée ? En fait, la situation politique aux Etats-Unis, en Allemagne et en Russie est telle qu'il est douteux que ces Etats se joignent tous volontairement à la Société des Nations telle qu'elle est actuellement constituée. Il est certain de plus qu'ils ne s'y joindront pas avant un délai assez long, trop long peut-être pour que la Société des Nations puisse sans dommage grave en attendre l'échéance.

Il paraît donc nécessaire à la fois pour assurer l'universalité de la Société des Nations et pour la rendre plus conforme aux besoins de ses membres actuels, d'envisager sérieusement et sans retard, la perspective de sa réorganisation.

II

Un Remède possible

Quelles seraient les modifications d'ordre constitutionnel qui apparaîtraient comme les plus aptes à résoudre le problème ?

Je ne crois ni nécessaire, ni souhaitable, de supprimer ou de modifier profondément le Conseil et l'Assemblée actuels qui doivent, me semble-t-il, rester les deux organes suprêmes de la Société des Nations élargie et universalisée. Le progrès doit être cherché dans la juxtaposition à ces deux organes d'organes régionaux nouveaux. Ne conviendrait-il pas de constituer, à côté d'un Conseil et d'une Assemblée suprêmes se réunissant à intervalles éloignés — le Conseil, par exemple, une fois par an et l'Assemblée tous les deux ans, sauf besoins extraordinaires — d'autres organes régionaux, dont les réunions pourraient être plus fréquentes et l'ordre du jour mieux fait pour intéresser les puissances représentées ?

A ce sujet, deux questions principales se posent :

Comment délimiter les régions ?

Comment constituer les organes régionaux ?

Il ne saurait être question, comme cela a été suggéré parfois, de décentraliser la Société des Nations en en faisant, purement et simplement, une espèce de fédération des groupements continentaux. Outre que les continents ne constituent pas nécessairement des unités de politique internationale, certains grands Etats ont des intérêts dans toute les parties du monde et la possibilité de futurs conflits inter-continentaux doit être sérieusement envisagée.

L'Europe doit incontestablement constituer un des groupements régionaux de la Société des Nations nouvelle. Il paraît évident cependant que l'Afrique doit être considérée comme faisant partie de l'Europe pour les besoins de cette organisation. Toute l'Afrique, sauf le Libéria, relève en effet à un degré ou à un autre de l'Europe. D'autre part, les principales puissances européennes, sauf l'Allemagne et la Russie, et quelques petites puissances telles que la Belgique

et le Portugal, ont des possessions en Afrique. Il conviendrait, semble-t-il, d'ajouter au groupement Europe-Afrique, l'Asie Mineure avec les trois territoires sous mandat et le Hedjaz.

Un second groupe est constitué par l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Il suffirait, en effet, que le Canada participât plus activement que par le passé au mouvement pan-américain pour que ce groupement fût déjà constitué.

Le problème le plus embarrassant dans la constitution de groupements dont la réunion constituerait la Société des Nations nouvelle, est incontestablement posé par l'hétérogénéité du reste du monde. Cependant, avec la constitution d'organes régionaux tels qu'ils sont esquissés ci-dessous et qui seraient susceptibles de s'adapter aux besoins particuliers des divers groupements, il ne semble nullement impossible de considérer l'Extrême-Orient, c'est-à-dire l'Asie et l'Australie, comme constituant le troisième groupement.

Les organes régionaux pourraient, *mutatis mutandis,* être constitués selon le modèle du Conseil et de l'Assemblée Suprêmes. Cependant, il faudrait prévoir la possibilité pour toutes les grandes puissances d'être représentées dans tous les conseils et dans toutes les assemblées. Cette mesure paraît essentielle pour assurer à la fois l'unité de la Société des Nations et l'efficacité de son action pacifique s'il venait à surgir des problèmes mettant aux prises les intérêts des groupements entre eux. Il va sans dire, par exemple, que la constitution du groupement asiatique ne pourrait être envisagée qu'avec inquiétude par la Grande-Bretagne et par les Etats-Unis, si ces deux grandes puissances n'avaient pas le droit de participer à toutes les délibérations de ses organes.

Si cette conception venait à être réalisée, elle entraînerait fatalement la constitution, à côté du Secrétariat général, de secrétariats régionaux situés chacun sur le territoire de l'un des petits Etats de chaque groupement continental. La création de ces secrétariats locaux serait indispensable. Dans l'intérêt supérieur de l'unité nécessaire de la Société des Nations, il conviendrait toutefois de veiller à ce qu'ils restent en contact étroit avec le Secrétariat général et à ce qu'ils ne se développent pas au point de porter atteinte à son importance qui doit demeurer prépondérante.

Je ne me dissimule nullement qu'en esquissant à très grands traits la constitution d'une nouvelle Association des Nations ou d'une Société des Nations renouvelée, assouplie et élargie, on s'expose au reproche facile de naïveté et d'utopisme. Il est évident cependant que, dans ce domaine comme dans tous les autres, l'imagination seule est créatrice. Des idées comme celles qui viennent d'être esquissées ne sont destinées qu'à susciter une discussion. La question de l'adaptation du Pacte aux nécessités d'une situation imprévue lors de sa rédaction devrait, semble-t-il, être amorcée dans les Associations nationales et internationales pour la Société des Nations, avant d'être prise en considération par les Parlements et par les Gouvernements du monde.

La Société des Nations est née de la volonté collective des peuples, interprétée par quelques-uns de leurs chefs les plus généreux et les plus clairvoyants. Comme tout organisme, elle ne peut vivre qu'en se transformant. A ceux qui l'ont fait naître de veiller sur elle en préparant ses transformations nécessaires.

* * *

LA CONSTITUTION DE LA COUR PERMANENTE DE JUSTICE INTERNATIONALE

Lorsque, dans quelques années, on jettera un regard sur l'œuvre accomplie par les deux premières Assemblées de la Société des nations, il est probable qu'on reconnaîtra aisément les premières étapes de l'évolution de la communauté internationale organisée. Aujourd'hui, quelques mois à peine après la clôture de la deuxième assemblée et au moment où la Cour Permanente de Justice Internationale vient de tenir sa réunion constitutive à La Haye, il est infiniment plus difficile de dégager, à travers les multiples efforts tendant à compléter et à définir la forme juridique de la Société, les faits saillants qui marquent ce développement. Car, à

côté des résolutions de l'Assemblée qui déterminent, d'une manière précise, les tâches et les compétences des différents organismes de la Société, il y a des décisions de principe dont la vraie portée n'apparaîtra que plus tard ; et, de même que le droit public interne contient presque toujours des dispositions constitutionnelles non écrites, d'une importance souvent considérable, le droit de la Société des nations reposera en partie aussi sur des faits consacrés par la coutume.

Il est cependant d'ores et déjà acquis que la résolution de l'Assemblée du 13 décembre 1920, établissant le Statut de la Cour permanente de Justice Internationale, et les élections des juges à cette Cour, sont moralement, juridiquement et politiquement les événements les plus importants pour le développement de la Société depuis le 28 avril 1919, jour où le projet définitif du Pacte a été approuvé par la Conférence de Paris. L'histoire mettra peut-être l'accent sur la première de ces dates, celle qui marque la création par la première Assemblée des bases juridiques de la Cour de Justice. Cette manière de voir paraîtra sans doute naturelle à une époque où l'opinion du monde sera habituée à considérer la Cour comme un rouage permanent de la politique internationale. Quiconque cependant se souviendra de l'incertitude qui a pesé sur les esprits jusqu'au moment où la ratification du statut de la Cour par un nombre suffisant d'Etats a permis l'élection des juges internationaux, verra dans le 14 septembre 1921 le jour où le tribunal international permanent est sorti du domaine de la préparation pour devenir une réalité. Et si la nature humaine incline toujours à attribuer une signification beaucoup plus grande aux actes qui transforment des idées en des réalités qu'aux idées mêmes qui sont à leur base, un sentiment pareil est surtout compréhensible au lendemain d'un événement tel que les élections auxquelles l'Assemblée a procédé au cours de sa deuxième réunion annuelle.

* * *

La constitution de la Cour marque le progrès, lent mais aujourd'hui continuel, de la tendance à résoudre les litiges

internationaux par des sentences exécutoires, rendues par une instance d'une autorité impartiale et incontestable. Il ne saurait être question d'esquisser dans ce bref aperçu les principales vicissitudes de cette tendance qui, à travers les siècles, a été tour à tour sacrifiée et presque victorieuse. Il suffit de rappeler que, au moyen-âge, l'idée d'une *juridiction* internationale apparaissait déjà fréquemment à côté de la notion de l'*arbitrage* entre les Etats. Vers la fin du siècle dernier, le recours à des tribunaux d'arbitrage — institués, il est vrai, individuellement et de litige en litige — était devenu, sinon un moyen régulier de résoudre des différends entre les Etats, du moins une des pensées dont la politique internationale s'inspire quand elle cherche à sortir d'une impasse. Il appartient à la Conférence de La Haye de 1899 de créer la « Cour Permanente d'Arbitrage », une institution, ou plutôt un instrument, qui permettait aux parties en litige de constituer dans chaque cas particulier un tribunal d'arbitrage de leur choix. La Cour d'Arbitrage de La Haye devait être une déception pour ceux qui, en 1899 déjà, avaient essayé de fonder une vraie cour de justice, prête en tout temps à remplir sa tâche judiciaire. Ils durent se contenter de dresser une liste de juges parmi lesquels les parties en cause choisissaient des arbitres suivant les circonstances. Mais il n'est que juste de se rappeler aujourd'hui, au moment où un tribunal international d'un caractère vraiment permanent est enfin constitué et siégera à La Haye dans l'atmosphère des traditions de l'œuvre de 1899, que la Cour d'Arbitrage a donné une impulsion remarquable à l'idée du règlement pacifique des conflits internationaux. Les arrêts qu'elle a rendus depuis 1899 constituent des sources précieuses pour l'interprétation du droit international et pour son application à certains problèmes complexes de la vie moderne des nations, même s'ils n'ont pas formulé de règles nouvelles du droit des gens. Mais, le fait qu'un grand nombre d'Etat ont saisi l'occasion que leur offrait l'institution de La Haye avec son greffe permanent, pour prévoir l'arbitrage de cette Cour dans des conventions particulières, but infiniment plus important que les sentences arbitrales elles-mêmes. Actuellement, en effet, les traités d'arbitrage qui

obligent les Etats contractants à soumettre sous certaines conditions, les litiges d'ordre juridique qui peuvent surgir entre eux à la Cour d'Arbitrage de La Haye, dépassent de beaucoup la centaine.

On sait que la deuxième Conférence de La Haye de 1907 ne réussit pas à mener à chef l'œuvre commencée en 1899 et que le projet d'instituer une « Cour de Justice arbitrale » d'un caractère permanent ne put se réaliser. Il fallut que le mouvement irrésistible issu de la guerre mondiale qui tendait à la création d'une Société des nations pour le maintien de la paix remit d'un coup le problème de la juridiction internationale au centre des discussions politiques.

Des avant-projets, officiels ou officieux, furent élaborés par des commissions consultatives dans plusieurs pays. Au moment où la commission de la Conférence de la Paix chargée d'élaborer le pacte de la Société des nations siégeait à Paris sous la présidence de M. Wilson, des projets de ce genre avaient été rédigés notamment en France, en Suisse, en Italie, en Angleterre et dans les pays scandinaves. Des parties capitales de ces projets qui actuellement sont pour la plupart publiés ont trait à la procédure judiciaire pour le règlement de différends d'ordre juridique. La déception fut dès lors considérable dans beaucoup de milieux lorsqu'en date du 14 février 1919, la Conférence de Paris fit connaître le premier projet du Pacte de la Société des nations qui ne s'inspirait pas du principe de la juridiction obligatoire et renvoyait à plus tard l'élaboration du plan d'une Cour Permanente de Justice Internationale. Une conférence qui réunit les membres de la Commission de la Société des nations et les délégués de treize Etats neutres à Paris les 20 et 21 mars 1919 ne laissa aucun doute sur le désir de beaucoup de pays de voir incorporer le statut de la Cour de justice dans le texte définitif du Pacte. Néanmoins, la teneur de l'article 14, telle qu'elle fut aprouvée le 28 avril 1919 par la Conférence de Paris, n'a pas subi de transformation essentielle. La Commission de la Société des nations déclara cependant que, si la création immédiate de la Cour de Justice se heurtait à des obstacles politiques qu'elle jugeait insurmontables, ce devrait être la première tâche de la Société nouvellement constituée d'élaborer le Statut de la Cour.

Rétrospectivement, on est obligé de reconnaître que la décision de laisser à la Société des nations elle-même le soin de mettre sur pied son tribunal permanent n'a pas entraîné les graves conséquences que l'on pouvait craindre. Ce fut certes un essai hardi de ne constituer par le Pacte même que les organes politiques de la Société et de différer la création de l'institution qui, en raison de son caractère politique, devait jouir de la plus grande autorité morale. Mais l'optimisme des auteurs du Pacte a été justifié par les événements. Grâce aux efforts combinés de toutes les bonnes volontés, la Cour pourra tenir sa première réunion exactement deux ans après l'entrée en vigueur du Pacte. En faisant appel à la collaboration intense de tous ses membres pour la réalisation de cette œuvre, la Société des nations a réveillé chez les gouvernements le sens de leur responsabilité internationale et de la nécessité de s'associer à un acte exceptionnel de solidarité.

L'activité déployé par la Société des nations en vue de la création de la Cour de Justice Internationale a été inaugurée par une décision du Conseil de la Société du 13 février 1920, en vertu de laquelle une commission de dix juristes fut chargée de préparer un projet de Statut de la Cour. Cette commission siégea du 16 juin au 24 juillet 1920 à La Haye où, peu de mois auparavant, des délégués néerlandais, scandinaves et suisses s'étaient réunis sur l'invitation du Gouvernement des Pays-Bas pour étudier la dite question et pour élaborer un plan commun qui, aujourd'hui encore, n'a rien perdu de son intérêt. Le projet issu fin juillet des délibérations du Comité consultatif fut approuvé par le Conseil — avec une retouche d'une importance capitale qui sera relevée tout à l'heure — dans sa session de Bruxelles du mois d'octobre, et fut soumise ensuite à un examen minutieux de la troisième Commission de l'Assemblée et de l'Assemblée plénière. Celle-ci adopta le Statut définitif de la Cour dans l'après-midi du 13 décembre 1920. Les divergences de vue, qui portaient sur presque tous les points saillants des 62 articles du projet, soit sur l'organisation de la Cour, sa procédure, le mode d'élection et le nombre des juges, la durée de leurs mandats, les normes applicables à la jurisprudence de la Cour et notamment sur les compé-

tences de la Cour, furent aplanies au cours des discussions et disparurent dans la résolution votée à l'unanimité. Et l'on se souvient que les débats finaux de l'Assemblée qui précédèrent l'adoption du statut furent empreints d'une élévation d'idées qui est le signe le plus sûr de concessions véritables et même de sacrifices mutuels.

Sur un des points énumérés cependant, sur la question capitale de la compétence de la Cour, il était difficile de réaliser un accord général. Le projet du Comité des jurisconsultes avait prévu — en dépassant, il est vrai, le cadre tracé par le Pacte de la Société des nations à la juridiction de la Cour — la compétence *obligatoire* de la Cour de Justice pour tous les différends d'ordre juridique déclarés, aux termes de l'article 13 du Pacte, comme « généralement susceptibles de solution arbitrale ». Ne voulant pas entrer dans ces vues, le Conseil de la Société des nations, réuni à Bruxelles, élimina ces propositions du projet qu'il présenta à l'Assemblée. Alors s'engagea, sur le terrain semi-diplomatique, semi-parlementaire de la première Assemblée de Genève, une de ces luttes qui semblent inséparables de l'évolution de toute idée nouvelle. De nombreux Etats européens — secondés avec un élan particulier par les jeunes républiques de l'Amérique latine qui purent invoquer une longue et heureuse tradition de politique arbitrale — réclamèrent le maintien du principe de la juridiction obligatoire. On dut cependant se rendre compte qu'une résolution rédigée sur cette base ne rallierait pas l'unanimité des suffrages. Dans cette impasse, la troisième Commission de l'Assemblée eut recours à une solution transactionnelle qui, comme le constate le rapporteur, M. Hagerup, dans son exposé à l'Assemblée plénière, avait en 1907 déjà été défendue à La Haye par M. Max Huber au nom de la délégation suisse. Cette solution conpétence de la Cour, les cas dans lesquels la juridiction obligatoire peut être appliquée et à laisser aux Etats la faculté de choisir les catégories de différends pour lesquelles ils s'obligent d'avance à accepter la juridiction internationale. Une proposition formulée dans ce sens par le délégué brésilien M. Fernandez fut votée par l'Assemblée. La juridiction obligatoire n'a donc pas été abandonnée dans le statut de

la Cour, mais a été consacrée, sur la base de la réciprocité, pour les relations entre les Etats qui adhèrent à ce principe. La souplesse de ce système permettra aisément aux Etats, qui hésitent encore aujourd'hui à entrer graduellement et à mesure que le système judiciaire international aura fait ses preuves dans la vie qui a été indiquée à nouveau par la Société des nations.

S'il a fallu un grand effort pour réaliser un accord sur le statut de la Cour, il incombait aux gouvernements de pourvoir dans un bref délai aux ratifications nécessaires. En huit mois à peine, près d'une trentaine d'Etats ont accompli ces formalités, fait qui n'a guère de précédent dans l'histoire diplomatique.

Le statut de la Cour est entré en vigueur, conformément aux termes de la résolution de l'Assemblée du 13 décembre 1920, au moment où le protocole de signature dressé à Genève a été ratifié par la majorité des membres de la Société. Il n'a plus manqué dès lors que l'élection des onze juges titulaires et des quatre juges suppléants pour que l'instance judiciaire de la Société des nations puisse commencer son action. Les élections du 14 septembre ont constitué pour la première fois ce tribunal qui est, comme l'a voulu l'article 2 du statut de la Cour « un corps de magistrats indépendants, élus, sans égard à leur nationalité, parmi les personnes jouissant de la plus haute considération morale ». Le système d'élection compliqué, mais ingénieux et rationnel du statut de Genève, a fonctionné de façon satisfaisante. Tout en tenant compte de l'influence régulatrice que les deux corps électoraux, l'Assemblée et le Conseil de la Société des nations, peuvent exercer l'un sur l'autre, le statut a prévu pour le cas de désaccord entre les deux organes politiques de la Société, des solutions compatibles avec la dignité de chacun de ces corps. En face du résultat des scrutins, l'assemblée a pu constater, avec une haute satisfaction, que, conformément à l'intention qu'elle avait exprimée en 1920, la composition du tribunal permanent de la Société des nations, assure dans l'ensemble, une digne « représentation des grandes formes de civilisation et des principaux systèmes juridiques du monde ».

*
* *

Maintenant que l'époque de préparation et de transition a été franchie et que la Cour Permanente de Justice Internationale est fermement fondée dans le sol, on doit se demander quelle sera son activité immédiate et quel rôle dans les relations internationales lui réserve l'avenir. La réponse dépend, de l'usage que les Etats feront de l'instrument que leur a donné la Société des nations, soutenue par l'opinion publique.

Il est certain que la Cour de Justice pourrait devenir une espèce de *clearing-house* international — dans un sens très large du mot — pour la liquidation d'une partie considérable des affaires contentieuses entre les Etats. Les membres de la Société des nations ainsi que les Etats mentionnés dans l'annexe au Pacte ont la faculté, en vertu de l'article 36 I du statut, de déférer à la Cour tous les litiges internationaux d'ordre juridique qui surgissent entre eux. Ils peuvent se baser à cet effet sur des accords spéciaux conclus dans chaque cas particulier. Mais ils peuvent aussi être obligés de reconnaître la juridiction de la Cour, soit en vertu d'une obligation contractée dans le cadre de la disposition facultative du statut, soit en vertu de conventions particulières d'arbitrage. Les possibilités d'une intervention de la Cour dans les litiges nombreux qui font l'objet de discussions sans cesse entre les gouvernements sont donc très variées. D'autre part, le statut de la Cour de Justice envisage, conformément à une proposition britannique, l'organisation de chambres spéciales pour les différends ayant trait aux communications et au transit ainsi qu'au travail. Il est probable que, dans un avenir prochain, le champ d'activité virtuel de la Cour sera encore sensiblement élargi. Car, l'expérience faite avec la Cour d'Arbitrage de La Haye — qui pourtant n'était pas un tribunal permanent avec une jurisprudence stable — a démontré que, dès qu'il y a un noyau de juridiction internationale les négociateurs de traités s'y attachent volontiers pour compléter leur œuvre. Il faut donc s'attendre à ce que la création de la Cour Permanente

de Justice donne un nouvel essor aux conventions internationales qui préconisent, sous une forme ou une autre, le recours à la voie judiciaire internationale pour la solution de conflits d'ordre juridique.

Si l'on réussissait à déférer successivement à l'organisation judiciaire de la Société des nations une partie seulement des affaires litigieuses qui se produisent entre les gouvernements, souvent sans aboutir à une solution, la politique internationale en ressentirait un contre-coup profond. La diplomatie, qui, par la force des choses, doit opérer dans un cadre qui n'a pas été sensiblement modifié depuis le XVIIe siècle, se verrait ainsi déchargée d'une tâche qui, sans sanctions, ne peut pas toujours être menée à bien. D'autre part, il faut reconnaître que la procédure judiciaire, appliquée sur le terrain international, risque souvent d'accentuer les causes de friction plutôt que de les aplanir et qu'un recours à une juridiction internationale ne doit, en conséquence, avoir lieu qu'au moment où les efforts tendent à arriver à une entente directe entre les parties en cause demeurent sans effet.

Une autre tâche de toute importance qui incombera vraisemblablement à la Cour permanente de Justice Internationale est celle de donner des avis juridiques aux organes politiques de la Société des nations. L'action que le Conseil et l'Assemblée doivent déployer en faveur du maintien de la paix est souvent intimement lié à des questions de droit international. Il devient donc nécessaire de recourir à des avis de jurisconsultes. La Cour Permanente de Justice pourra se substituer tout naturellement dans cette fonction consultative aux commissions qui jusqu'à présent ont été formées *ad hoc* pour examiner les aspects juridiques de différends problèmes d'actualité politique.

Si l'Assemblée de 1920 avait pu tabler sur des expériences plus vastes en cette matière, il se peut que le statut de la Cour contiendrait aujourd'hui des précisions sur le rôle consultatif de la Cour. Quoi qu'il en soit, l'élaboration du règlement de la Cour de Justice, qui sera une des premières tâches de la Cour, jettera peut-être indirectement quelque lumière sur ce côté de l'action future du tribunal de la Société des nations.

Il y a encore une sphère d'activité de la Cour Permanente de Justice Internationale qui ne peut pas être passée sous silence : c'est l'action de la Cour sur le développement du droit des gens. On a souvent reproché à la Cour d'Arbitrage instituée par la première Conférence de la Haye de ne pas avoir su créer une jurisprudence suivie et cohérente qui aurait contribué à la formation du droit international. C'était un défaut inhérent à un système qui ne connaissait pas une organisation stable et permanente. Néanmoins, les arrêts de la Cour ont eu un effet vivifiant sur certaines théories du droit des gens. Aujourd'hui le monde peut compter sur une Cour Internationale régulièrement et solidement constituée. Il faut espérer, dans l'intérêt du droit international, qu'il en émanera une tradition de jurisprudence internationale. Car plus qu'aucune autre branche du droit, le droit des gens, qui échappe à la codification, doit pouvoir s'appuyer sur une ferme tradition. Seule une jurisprudence constante et jouissant d'une haute autorité pourra aspirer à réaliser une harmonie plus grande encore entre la théorie du droit des gens et la politique internationale.

Paul RUEGGER.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Le 21 janvier, M. Léon Bourgeois a fait une conférence à l'Institut des Hautes Etudes internationales sur la morale internationale. Il y a un droit public et privé, mais il n'y a pas deux morales, il n'y en a qu'une, vraie pour les nations comme pour les individus. La morale internationale ne diffère point de l'autre par sa nature et par son objet, mais seulement par la nécessité d'appliquer à son développement des méthodes plus patientes et plus souples, où entrent nécessairement en compte les degrés divers de la civilisation des Etats.

Pour faire respecter cette morale, M. Léon Bourgeois propose les mesures suivantes : « Nous devons, en multipliant les conventions entre Etats, régler juridiquement toutes les obligations primordiales qui peuvent se définir avec précision, être rendues contractuellement obligatoires et être soumises à des sanctions.

« Telles sont d'abord les règles du droit en temps de guerre, puisque, malheureusement, nul ne peut encore imaginer, pour un temps prochain, la disparition du fléau : l'interdiction des moyens inhumains, des torpillages barbares, des gaz asphyxiants, le respect des populations inoffensives, le soin des blessés, la condamnation des exodes, des prises d'otages, la réparation intégrale des dommages de guerre, autant de règles élémentaires d'humanité, déjà bien souvent formulées, mais auxquelles le consentement universel doit attacher les plus rigoureuses sanctions, non seulement contre les auteurs directs des actes commis, mais encore les chefs suprêmes qui en ont ordonné l'exécution.

« Telles sont, ensuite, les conventions tendant à des organisations internationales d'intérêts communs, comme la défense de la santé publique, la régularité et la facilité des transports, des échanges commerciaux, du crédit lui-même. Tous ces organismes doivent montrer à chacun des Etats combien tout profite de la loyale et mutuelle association. C'est en multipliant les actes de la vie internationale qu'on arrivera, par la poussée même de l'opinion, à les moraliser.

« Telles sont, enfin, les conventions destinées à régler le sort des populations qui, suivant les expressions de l'article 22 du pacte de Versailles, « ne sont pas encore capables de se diriger elles-mêmes « dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne ».

« Il faudra que tout le monde comprenne que nul Etat n'a plus le droit, nul Etat n'a plus le pouvoir de vivre dans l'isolement, que l'échange des idées, comme celui des matières et des produits, se poursuit à travers le monde sans qu'aucune barrière humaine puisse l'arrêter, et que, si, par malheur, un obstacle artificiel est dressé par l'égoïsme, la cupidité, l'aveuglement de quelques-uns, le trouble qui en résulte, comme nous le constatons aujourd'hui par le bouleversement des changes, atteint aussi bien les uns que les autres et risque d'entraîner la ruine de tous.

« Le devoir et l'intérêt supérieur des Etats sont de s'associer au lieu de se combattre. Dans la lutte fratricide, chacun use la plus grande partie de ses forces, chacun risque ses biens essentiels, sa liberté, son honneur peut-être, sa vie. Chacun perd en tout cas le meilleur de ses forces dans le combat, au lieu de les accroître, de les multiplier par l'association équitable et dans le mutuel échange des services, dans la paix et sous la règle de la justice.

« La Société des Nations, dont 47 Etats font déjà partie, est le foyer pacifique où se définissent les droits et les devoirs, où se formulent les règles et où se préparent les sanctions d'avenir de la morale des Etats. Ce sera l'école pratique de la morale universelle. C'est pourquoi nous avons pleine confiance dans l'avenir.

« Nous ne nous dissimulons pas qu'il y a un très gros effort à accomplir pour faire pénétrer les règles de la morale dans les rapports internationaux. Nous croyons qu'il est possible et nous croyons, en tout cas, que, s'il n'était pas fait, c'est l'avenir de la civilisation tout entière qui pourrait être compromis. »

* * *

Ces louables idées, qui s'opposent à la théorie de l'égoïsme sacré trop souvent allégué, sont cruellement démenties par les événements de chaque jour. Il serait intéressant de demander l'opinion du professeur Fridtjof Nansen sur la morale internationale. L'inertie des gouvernements et de la Société des nations elle-même, que ses objur-

gations n'ont pas réussi à vaincre en septembre dernier, entraîne en Russie la mort de dix millions d'hommes. Comment la conscience universelle ne s'est-elle pas encore émue à la pensée de ces populations si cruellement éprouvées dans le bassin du Volga ? Lorsqu'en septembre M. Nansen a lancé ses premiers appels, il était encore temps de venir à leur aide. Dans les budgets énormes de la plupart des grands pays, les subventions à accorder n'auraient pesé que peu. Les mers étaient libres alors, les voies ferrées auraient suffi au transbordement des grains, la Russie aurait pu se ressaisir et traverser cette crise matérielle sans parler des conséquences morales qu'un pareil geste d'entr'aide aurait pu entraîner.

Mais les gouvernements n'ont pas voulu entendre la voix du grand philanthrope norvégien. Les mieux disposés se sont contentés d'une demi-mesure, d'un quart de mesure. Poussés par l'opinion publique, que le Dr Nansen a réussi à émouvoir, ils se décident maintenant les uns après les autres à agir, mais il est trop tard, l'hiver est venu, ralentissant les convois, les chevaux sont morts et les blés sauveurs ne peuvent plus pénétrer en quantité suffisante pour arrêter la famine. C'est ce que, dans un saisissant discours, le Dr Nansen a exposé aux membres du Comité international de secours à la Russie, réunis à Genève les 25 et 26 janvier.

Ce Comité international, formé à la suite de la conférence des 15 et 16 août 1921, convoqué à Genève par la Commission mixte du Comité international de la Croix-Rouge et de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, s'est réuni pour la première fois depuis sa fondation. Mais à rebours des conférences gouvernementales qui se perdent en paroles avant s'agir, les membres du Comité international de secours à la Russie n'avaient pas attendu de se réunir pour commencer leur action.

Les représentants, venus de 25 pays différents, au nom de 12 gouvernements, de 17 Croix-Rouge et de 28 associations privées, apportaient tous le témoignage de l'activité de leurs mandataires, qui se chiffrait au total par 28 millions de francs or. Cette somme est naturellement bien au-dessous de celle qui serait nécessaire. Comme toujours, en pareil cas, les efforts volontaires ne peuvent être que l'indice de l'opinion publique, ne pouvant se substituer aux puissants moyens d'action dont disposent seuls les gouvernements. C'est à ceux-ci qu'il appartient de prendre les mesures indispensables. Vont-ils continuer à tenir conférence sur conférence et laisser mourir les paysans russes auprès de leurs chevaux morts et de leurs granges vides ? Vont-ils se perdre à rechercher les causes de la famine, calculer la part des conditions atmosphériques défavorables et la responsabilité du gouvernement des Soviets ? Comme l'a dit si justement le Dr Nansen : « Quand un navire coule, se préoccupe-t-on de savoir si c'est la faute du capitaine avant de sauver les naufragés » ?

Peut-on attendre un résultat de la conférence de Gênes pour la reconstruction économique de l'Europe. Le fiasco de la conférence de Bruxelles pour le secours à la Russie ne permet pas de fonder de

grands espoirs. Depuis tantôt trois ans, des conférences se succèdent, mais les résolutions restent lettre morte. Qu'est-il advenu par exemple, du projet Ter Meulen que les Chambres de Commerce s'accordaient à trouver favorable ? En admettant que la conférence de Gênes aboutisse à des solutions pratiques, ses résolutions ne pourront être appliquées dans des délais favorables et, tout au plus, pourront-elles prévenir le retour de la famine en Russie l'hiver prochain, sans pallier au présent désastre.

En attendant, le grand explorateur qui a voué toute son énergie au sauvetage du peuple russe, parcourt l'Europe pour essayer de sortir les dirigeants de chaque pays de leur coupable indifférence. En Norvège, sa parole a suscité l'enthousiasme, le gouvernement, les églises, la population, rivalisent de générosité, faisant mentir le proverbe « nul n'est prophète en son pays ». A Genève, une conférence publique attira le 25 janvier une telle affluence que le Dr Nansen fut forcé de la recommencer le surlendemain, sans pouvoir donner satisfaction à tous ceux qui étaient avides de l'entendre. Le 30 janvier, il parle au Queens'Hall de Londres, au début de février à Manchester et dans plusieurs autres centres anglais. Son programme le conduit ensuite à la Haye, à Paris où il parlera le 17 au Trocadéro, à Copenhague, etc. Pendant ce temps, ses délégués à Genève et à Moscou coordonnent les efforts des organisations volontaires et s'efforcent d'obtenir le rendement le plus judicieux des maigres moyens rassemblés jusqu'ici.

Quoiqu'on fasse, maintenant, 10, 15, 19 millions peut-être d'hommes, de femmes et d'enfants vont mourir et cela aux portes de l'Europe, en Europe même !

Si les gouvernements restent insensibles aux considérations humanitaires dont s'inspirent et doivent seules s'inspirer les grandes organisations charitables telles que la Croix-Rouge et l'Union internationale de secours aux enfants, du moins devraient-ils comprendre que l'intérêt leur commande d'intervenir en ce moment en Russie. On l'a dit, et on ne saurait trop le répéter, l'Europe ne retrouvera son équilibre que le jour où la Russie retrouvera le sien. Ce n'est pas en envoyant contre lui des canons et des armées que l'Europe regagnera la confiance du paysan russe et qu'elle l'aidera, mais bien plutôt en sauvant sa vie et celle de ses enfants, en lui fournissant les semences, l'outillage et les machines agricoles qui sont indispensables pour rendre à ce grenier de l'Europe son ancienne prospérité.

* * *

Les congrès internationaux ayant pour objet une nationalité particulière tendent à se généraliser, ce qui est bien l'abus le plus étrange que l'on puisse faire du mot international. Genève a vu se tenir un congrès international arménien l'année passée. Le 23 janvier

s'est ouvert à Paris le premier congrès international irlandais. Vingt pays, dont la Suisse, étaient représentés par 120 délégués. L'Irlande s'efforce de s'affirmer vis-à-vis des autres nations et de prendre rang et pour cela proclame le gaël langue officielle du gouvernement libre d'Irlande. Pourquoi faut-il que le premier soin d'un pays recouvrant son autonomie, soit d'exhumer un dialecte plus ou moins mort et l'ériger en langue nationale, et d'approfondir ainsi le fossé qui le sépare de ses voisins ? Que penser de ces littératures nouvelles, finnoise, lettone, esthonienne, lithuanienne qui surgissent en quête de lecteurs, de cette langue gaélique à l'alphabet désuet qui envahit les plaques des rues de Dublin, le papier à lettre des banques. Alors que des hommes, justement préoccupés du problème des relations internationales, s'efforcent de créer et de répandre une langue universelle, d'autres hommes multiplient les barrières et ajoutent à cette confusion celle des langues, cause de tant de malentendus et de conflits. Verra-t-on les provinces françaises, dont les tendances régionalistes s'accusent de jour en jour, publier leurs journaux en patois pour flatter le patriotisme local de quelques maniaques ?

Cet esprit particulariste qui triomphait au congrès irlandais de Paris a conduit les délégués à voter la création d'un journal et d'un dictionnaire, la fondations de chaires à l'étranger, de bourses destinées à permettre aux enfants irlandais vivant à l'étranger de poursuivre leurs études dans les universités irlandaises. On annonce à Dublin pour le mois d'août des jeux olympiques au cours desquels on s'efforcera de faire revivre les vieux jeux irlandais tels que le hurling et le handball. Sans doute les fédérations internationales de sport devront-elles enregistrer des records d'un nouveau genre pour compliquer un peu plus l'échelle des valeurs athlétiques.

Où s'arrêtera-t-on dans cette voie ? Quels poids et quelles mesures adoptera l'homme libre d'Irlande ? Reniera-t-il aussi bien les mesures anglaises que le système métrique et créera-t-il pour son usage personnel une livre irlandaise, un pied irlandais ?

* * *

Dans la deuxième quinzaine de janvier s'est ouverte au Musée de la ville d'Amsterdam (Stedelyk-Museum) une exposition internationale du théâtre organisée par Edward Gordon Craig. De caractère exclusivement artistique, elle donnait un aperçu des tendances modernes au triple point de vue de l'architecture, du décor et du costume. Dans le Comité d'honneur on relève les noms d'Adolphe Appia (Suisse), Sheldon Cheney (Etats-Unis), Jacques Copeau (France), Georges Fuchs (Munich), Alfred Roller (Vienne), Edouard Berkade (La Haye).

Gordon Craig, l'âme de cette exposition, auteur d'un traité sur l'art du théâtre traduit en treize langues, dont la japonaise, vit à Florence dans un studio avec quelques élèves. Les moyens lui manquent pour

réaliser son rêve, édifier en Angleterre un théâtre où tout le personnel, acteurs, peintres, architectes, costumiers, électriciens, serait formé à son école. Il ne veut pas de demi-mesures et, comme nul ne lui tend la main, il travaille à l'écart sur les bords de l'Arno.

L'exposition devait s'ouvrir le 14 janvier, mais n'a pu être prête à temps. Les envois allemands n'étaient pas encore arrivés le 24 janvier. Néanmoins l'inauguration a eu lieu au milieu des plâtras. La simplification extrême du décor et les recherches d'éclairage constituent les notes dominantes. Craig expose une série de maquettes pour Hamlet et l'on se prend à regretter de ne pas lire parmi les noms des participants celui de Pitoëff.

Etienne CLOUZOT.

REMARQUES

Ronald de Carvalho. — R. de Carvalho, dont nous avons déjà publié une chronique, est un des jeunes écrivains brésiliens les plus en évidence. Son premier volume, *Luz Gloriosa*, paru en 1913, a été une réaction de franchise et de liberté contre les influences encore très fortes, à Rio, de Banville et de Leconte de Lisle. Le poète y chantait avec un accent de grande jeunesse — il avait vingt ans — l'abondance de la vie tropicale, la beauté des forêts, l'éclat des cieux brésiliens. Depuis, il a publié *Poemas e Sonetos* et, en 1919, l'*Histoire de la littérature brésilienne.* Il va faire paraître, prochainement, *Sous la vigne en fleurs*, *Epigrammes ironiques et sentimentales.* et, sous le titre de *Le miroir d'Ariel*, des essais de critique et de philosophie.

Les quelques pensées que nous publions aujourd'hui montrent l'ardeur, souvent proche de la mélancolie, d'un poète de Rio. Elle n'est pas exceptionnelle là-bas. Lorsqu'on cause avec des Sud-Américains, on remarque tout de suite leur goût de la culture chevaleresque, leur romantisme raffiné, leur mélange d'élégance et d'idéalisme. Ce dernier mot, qui est en train de se démoder en Europe, a gardé à leurs yeux tout son brillant. N'oublions pas qu'ils n'ont pas

passé par la guerre, qu'ils n'ont pas subi sa décrépitude. De là cet air de jeunesse, jeunesse charmante et naïve qui croit à l'inédit de ce qu'elle éprouve, et pour laquelle rien n'est ni rebattu, ni banal.

* * *

Karl Wilker. — L'auteur de notre chronique allemande est un représentant qualifié de la jeune génération. Né en 1885 dans le Hanovre, il a étudié la médecine et les sciences naturelles. Son activité parmi la jeunesse indépendante a été considérable. Dès 1904, il s'occupait d'un groupement de jeunes gens et de jeunes filles qui voulait réagir contre l'esprit militariste ; il a appartenu au *Wandervogelbewegung*, il a pris part à une campagne d'abstinence parmi les milieux universitaires ; en 1913, il participait à la *Freideutsche Jugenbewegung*, protestant contre les manifestations nationalistes qui célébraient l'anniversaire de la bataille de Leipzig. En 1917, il est entré comme directeur au Lindenhof, le grand établissement de réforme disciplinaire, et il s'est efforcé de régénérer des centaines d'élèves par des méthodes de persuasion et de douceur intelligente très opposées aux procédés coercitifs qui étaient employés avant lui. Au bout de quatre ans, cédant aux attaques des adeptes de l'ancien système, il quitta ses fonctions et écrivit un livre sur le Lindenhof.

Il est intéressant d'entendre le Dr Wilker nous parler de la jeune Allemagne. Toutefois, notons qu'il s'agit d'une certaine jeune Allemagne, et qu'il en est une autre, plus nombreuse, plus riche et plus influente qui professe des idées bien différentes.

* * *

Les Considérations politiques d'un Européen. — Nous commençons avec ce numéro la publication de chroniques régulières consacrées à la politique générale. Elles ne ressembleront pas à celles que donnent d'autres revues : au lieu d'examiner les faits d'après l'angle anglais, suisse, français ou allemand, elles s'efforceront de les juger en fonction des besoins de l'Europe. Notre collaborateur, par sa culture et ses informations, est en mesure d'éclairer ainsi les événements sous un jour spécial et trop négligé. Il est bien entendu qu'ici, comme en d'autres rubriques, la *Revue de Genève* ne prétend pas faire abstraction des coefficients nationaux, ni plaider pour un internationalisme irréel et absurde. Notre collaborateur sait que les hommes ne se ressemblent pas, que leurs intérêts légitimes sont parfois divergents ; mais, comme nous, il estime utile de faire entendre parmi les disputes et les malentendus la voix de l'intérêt général. Observer les antagonismes des peuples et rechercher comment les résoudre — où pourrait-on mieux le faire qu'à Genève, siège de la seule institution œcumé-

nique moderne ? On dispose ici d'un recul, et aussi d'une documentation, que de vastes et puissantes capitales n'offrent pas avec la même sérénité. Ceux de nos lecteurs qui veulent bien apprécier et appuyer notre effort constateront que cette chronique, d'inspiration si particulière, répond à notre programme; ils constateront aussi, souhaitons-le, notre désir de les satisfaire un peu mieux à chaque nouveau fascicule de la revue.

BIBLIOGRAPHIE

La Bacchante, par *Maurice de Guérin.* — Paris, Imagerie de l'Oiseau d'Or.

Georges Sand et Sainte-Beuve ont exalté Maurice de Guérin ; l'amour d'Eugénie pour son frère entoura d'une auréole la figure un peu indécise de ce rêveur voué aux souffrances solitaires des Werther et des Obermann. Etranger à la vie active, concentré en lui-même, une puissance irrésistible l'entraîna à la découverte des secrets de la nature ; il voulut remonter aux sources de la vie, il en distingua les voix lointaines et sut, par le rythme nombreux et cadencé de sa phrase, en éveiller parfois l'écho en nos âmes ; à l'école de Lamennais, ce grandiose créateur de symboles, il s'efforça de vivifier les abstractions dont l'immobilité l'obsédait. Mais un souci littéraire de resserrer les plus vastes idées sous la forme des demi-dieux de l'antiquité donne à sa personne un certain apprêt ; son originalité voulue et raisonnée rappelle les discussions philosophiques des solitaires de la Chesnaie. Poète timide, d'une piété douce que le panthéisme déçut, il se laissa bercer un temps par les accents de sa mélancolie devant les choses qui passent et s'effacent ; son interrogation fut vaine, mais il mourut de n'être pas exaucé, et c'est assez pour que son souvenir vive.

Le *Centaure* et la *Bacchante* ont eu de nombreuses rééditions. Celle de la *Bacchante* que vient de donner l'Imagerie de l'Oiseau d'Or est remarquable ; les superbes lettrines composées et gravées sur bois par Georges Baudin ont le mérite rare de compléter l'ensemble typographique. Elles ne trouent pas les pages de taches noires, et par leurs traits nets sans maigreur, franchement taillés et lumineux dans le blanc du papier, elles animent ce livre dont elles ne sont point, comme en tant d'éditions contemporaines, le prétexte plus ou moins déguisé.

P. C.

FRAGMENTS

DU

JOURNAL DE VOYAGE D'UN PHILOSOPHE

LE COMTE HERMANN KEYSERLING

Les échos de la renommée du comte Keyserling nous sont parvenus nombreux ces derniers mois, sans que nous ayons pu connaître encore grand'chose de sa doctrine et de ses œuvres. L'on sait l'immense succès en Allemagne de son *Journal de voyage d'un philosophe* [1]. A l'heure où grandissait la curiosité germanique pour la pensée orientale, ce livre apportait des aperçus nouveaux sur l'âme hindoue, chinoise ou japonaise, et ce faisant touchait à toutes sortes de problèmes. Un des compatriotes de l'auteur, Thomas Mann, n'hésite pas à en parler comme d'« un des plus riches de ces dernières dizaines d'années ». Rien de plus instructif que de tels enthousiasmes : quand ce ne serait que pour nous renseigner sur l'orientation intellectuelle des Allemands, l'ouvrage du comte Keyserling mériterait d'être connu de nous. Mais il n'est pas intéressant qu'à ce point de vue. On ne saurait lui refuser d'être en

[1] Ecrit entre 1911 et 1914 ; complété et publié sous le titre : *Das Reisetagebuch eines Philosophen*, en 1919. Chez Otto Reichl Verlag, Darmstadt. Le livre en est à sa septième édition.

effet excessivement suggestif. Les réflexions qui remplissent ces huit cents pages émanent d'un esprit remarquablement compréhensif et vivant, d'un esprit très indépendant aussi, malgré ses tendances aristocratiques. Conservateur par ses goûts, le comte Keyserling a un sens très vif des nécessités morales nouvelles. Son livre est un livre d'actualité, dans le sens supérieur du mot.

Issu d'une ancienne famille balte, le comte Keyserling, après une enfance très libre au milieu des vastes forêts du domaine paternel, étudia, sans vocation bien caractérisée, la géologie, la zoologie et la chimie aux universités de Genève, Dorpat et Heidelberg. Débordant de vie, très doué dans tous les domaines, il n'avait pas encore trouvé sa voie lorsqu'une grave altération de santé, survenue à la suite d'une blessure reçue en duel, l'amena à vivre d'une existence moins extérieure, et à développer son goût pour les questions métaphysiques. Un séjour à Paris fit beaucoup, paraît-il, pour l'orienter définitivement vers la philosophie et l'art. C'est là qu'il écrivit l'ouvrage qui fonda sa réputation : *Das Gefüge der Welt*[1], où se trouvent ébauchées quelques-unes des idées qu'il développera plus tard. De 1907 à 1911, il fit en Europe une série de grands voyages d'études, qui achevèrent d'enrichir ses connaissances et de mûrir ses dons naturels. Un moment vint cependant où le monde extérieur, « le comment et le où des choses » cessèrent, nous dit-il, de l'intéresser. Il se retira alors dans son domaine de Rayküll en Esthonie, pour y vivre dans la solitude, espérant ainsi approfondir son être et se développer en dehors de toutes contingences. Mais il s'aperçut bientôt que, contrairement à son attente, ce développement se poursuivait dans un sens purement individuel, et non pas du tout métaphysique. Il résolut alors de retourner dans le monde pour éviter ce qui lui apparaissait comme le plus grand des maux, « une trop précoce cristallisation ». Afin de demeurer en communion toujours renouvelée avec l'Être, il va chercher à le saisir sous la multiplicité de ses formes. « Le monde oblige l'âme à des transformations toujours

[1] Traduit en français et publié en France, peu après, sous le titre : *Essai critique sur le système du monde.* Paris, Fischbacher.

nouvelles et la conduit à comprendre tout ce qui est particulier du point de vue de l'Être et non d'un point de vue trop personnel. » Il importe de bien saisir ici une pensée qui forme le centre de l'œuvre dont nous nous occupons et où se résume « la tragédie particulière » de l'existence de l'auteur, suivant les propres paroles de celui-ci. Les limites d'une personnalité précise apparaissent au comte Keyserling comme des bornes auxquelles il voudrait constamment échapper. Comme enfant déjà, il avait le sentiment étrange de n'être pas identique à lui-même. Il s'étonnait de ne pouvoir se transformer, être tour à tour homme, animal ou plante, comme Protée dont l'histoire l'avait frappé. « L'étonnement de mon enfance ne m'a jamais quitté, écrit-il dans le *Journal de voyage* [1], il est seulement devenu toujours plus profond. Jamais, durant toute ma vie, je ne me suis senti identique avec ma personne, jamais je n'ai éprouvé que l'individu eût une valeur essentielle, que mon moi subît le contre-coup de mes apparences, de mes états, de mes actes successifs, de ce que j'éprouvais et de ce qui m'arrivait. Et pendant des années, je me suis efforcé de me libérer des chaînes d'une existence déterminée... mon expérience immédiate me révélait que ma personne me limitait, que je pourrais être bien plus si je parvenais d'une façon quelconque à échapper à ses bornes. Je dus reconnaître que cela est impossible ici-bas. J'ai dû renoncer au vœu le plus profond de mon cœur.

« Ce destin m'a amené à rentrer en moi-même. Après que j'eus constaté que non seulement le corps était réfractaire à mes vœux, mais que l'âme aussi était beaucoup trop paresseuse pour se prêter à mes desseins, je cessai mes efforts vers l'extérieur et me retirai de plus en plus profondément dans le fond de mon être, afin d'y réaliser ma liberté. Et comme je reconnus ensuite que la réalisation intérieure a son expression extérieure dans le perfectionnement, je finis par abjurer mon idéal protéen et m'efforçai seulement de parvenir à la perfection dans le cadre de ma nature. »

[1] T. I, p. 388.

Cette page est la véritable préface du *Journal.* Elle en explique la genèse et le caractère. C'est en parcourant le monde que le philosophe trouvera le chemin de lui-même. Etrange journal de voyage d'où toute notation pittoresque est bannie, car le monde extérieur distrait de la contemplation de l'Être, et dont l'immense richesse d'observation n'a trait presque qu'aux choses de l'âme. Tour à tour le voyageur séjourne longuement au centre des principales civilisations du monde et là il se pénètre lentement, profondément de leur esprit. Peu à peu, il se sent devenir tout à fait hindou, il se fait une âme chinoise, japonaise. Assurément, jamais encore effort aussi considérable n'avait été tenté pour saisir les civilisations totalement différentes de la nôtre non pas de l'extérieur, mais du dedans. Le comte Keyserling fait *comprendre* alors ce que jusqu'ici, nous *savions* seulement. En même temps, comme il conserve tout son sens critique et sa culture d'Occidental, il ne cesse de méditer, de comparer : étude approfondie et critique des doctrines théosophiques, multiples rapprochements entre les diverses religions modernes, considérations sur le contre-coup dans la vie d'un peuple de telle de ses conceptions philosophiques, pronostics sur l'avenir du christianisme, sur les formes à venir de la vie spirituelle, le *Journal de voyage* fourmille d'aperçus originaux et féconds.

Il est extrêmement difficile d'isoler quelques pages dans cet enchaînement de digressions, dont aucun chapitre, aucun fragment ne forme véritablement un tout. Celles qui suivent donneront du moins quelque idée de la manière de l'auteur et l'on y verra certaines de ses idées préférées. La philosophie de Keyserling peut se résumer en un spiritualisme qui a beaucoup d'affinités avec celui des Hindous. Pour lui, l'essence des choses, la réalité dernière, l'Être ne peuvent être saisis que par une expérience immédiate, par la conscience, et non par les démarches de l'intelligence. Tous les systèmes philosophiques, toutes les croyances ne sont que des approximations, des interprétations justifiables, légitimes, mais d'une valeur toute relative. Ce point de vue qui, selon Keyserling, tend à devenir général, conduit à une immense

tolérance, laquelle n'est ni du scepticisme, ni de l'indifférence, mais doit engendrer, au contraire, une sympathie, une compréhension universelles. De même toute manifestation de la vie quelle qu'elle soit a sa valeur. Le but de chaque individu est de devenir parfait dans les limites qui lui sont assignées. « Au milieu de tous les événements, tu dois vivre ta propre vie, être toi-même.» C'est en cela que consiste la sagesse.

On sait que cette sagesse, le comte Keyserling a entrepris d'en communiquer à autrui les principes, et qu'il a fondé à Darmstadt une école pour y former des disciples. On sait aussi que l'Allemagne, selon lui, est destinée à jouer le premier rôle dans la rénovation spirituelle qu'attend le monde et dont il veut être un des promoteurs. Mais les manifestations les plus récentes de l'activité de Keyserling donneraient matière à une étude spéciale que nous ne pouvons entreprendre ici.

GENEVIÈVE MAURY.

* * *

AUX INDES

Keyserling vient de visiter sur les bords du Gange un saint qui vit dans une complète retraite et, depuis sept ans, n'a adressé la parole à personne. La vue de ce personnage, dont l'expression de haute intelligence et d'intense spiritualité l'a vivement impressionné, lui inspire les réflexions suivantes [1] :

Si l'on en juge d'après les idées modernes européennes, la vie d'un tel homme apparaît comme complètement dénuée de valeur ; il ne fait rien, n'enseigne pas même, ne vit que pour lui, et se fait en outre entretenir par son prochain au moyen d'offrandes. Or les Hindous attribuent plus de valeur à son existence qu'à celle du philanthrope le plus actif. Ils sont reconnaissants au saint d'exis-

[1] T. I, p. 290, édition de 1920

ter, considèrent comme une bénédiction le fait qu'il habite parmi eux, et comme un honneur de pouvoir participer à son entretien. Ici s'exprime précisément cet idéalisme spirituel dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à Ceylan : c'est un besoin pour l'homme le plus noble de servir un idéal, un besoin de le faire avec l'éclat du désintéressement. Mais comment comprendre que ce soit justement le saint inactif qui incarne l'idéal de l'Hindou ? Nous saisissons ici une des raisons décisives de sa conception du monde. Sans aucun doute, la chose ne s'explique pas comme le croient les théosophes, qui ne peuvent se débarrasser de leur occidentalisme et accommodent le fait à leur façon : ils l'expliquent en prétendant que le *Yogi* travaille en réalité beaucoup plus que le travailleur profane, seulement dans une autre sphère, en émettant sans répit des vibrations astrales et mentales qui sont plus utiles au reste de l'humanité que tous les travaux terrestres. Il est possible qu'il en soit ainsi, mais les Hindous ne l'entendent pas de la sorte. Ils pensent que l'action et même l'action bonne n'ont pas d'importance fondamentale. Seul l'Être a une signification véritable. Pourquoi vouloir rendre l'humanité plus heureuse, plus instruite, meilleure, alors que chacun se trouve placé précisément sur le degré de l'échelle où ses efforts l'ont élevé au cours de ses réincarnations, que chacun jouit d'exactement autant de bonheur, souffre exactement autant qu'il le mérite ? Du reste, on ne peut directement aider les autres ; aucune bienfaisance, pas même la plus énergique, la mieux organisée ne diminue le péché, la misère de ce monde. Comme le bonheur et le malheur dépendent des dispositions intérieures, la transformation la plus favorable des circonstances extérieures n'aura aucune action essentielle. Assurément, l'on doit pratiquer la charité, le travail pour autrui, la bienveillance, le sacrifice de soi, mais pourquoi ? afin que celui qui fait du bien progresse intérieurement, non pour le secours que d'autres peuvent en recevoir. *C'est pour l'amour de lui-même que l'homme doit faire le bien* ; cela fait partie du *Sadhana* qui conduit à la perfection, mais celui qui est parfait ou qui est près de l'être n'a plus besoin de cet exercice. Il n'a plus besoin d'agir, de produire ; il a atteint

le but de tout travail possible. Il est hors de lui-même, il a échappé aux chaînes du moi, quoi qu'il puisse faire, c'est sans importance pour lui. Mais pour les autres ? Pour les autres, cela n'importe pas dans le sens où l'imagine l'Occident, imbu de la croyance superstitieuse qu'il est essentiel d'aider autrui. L'altruisme ne vaut pas un liard de plus que l'égoïsme, il peut même avoir une action plus funeste, dans la mesure où il obtient le gain moral de celui qui l'exerce en nuisant à beaucoup d'autres. Il est à peine possible de faire du bien à autrui sans fortifier celui-ci dans son égoïsme ; il s'aperçoit en effet que ses vœux sont pris au sérieux et cela influe sur lui dans le sens de sa perte. Cela le porte à penser surtout à son bonheur personnel, lui rend plus difficile de se libérer de lui-même, et seule cette libération *(Mukti)* importe. Ce n'est qu'en donnant aux autres un exemple que l'on peut réellement leur être utile. Or, le *Yogi* qui s'est évadé de tous les liens terrestres, qui est au-delà du travail et de l'action, de l'égoïsme et de l'altruisme, de la sympathie et de l'antipathie, donne l'exemple le plus élevé qui soit. C'est pourquoi son existence parmi les hommes a plus de valeur que celle du plus utile des travailleurs.

A Bénarès, la ville sainte, le voyageur assiste aux manifestations diverses et souvent étranges du sentiment religieux populaire. L'Inde, pays de la sagesse, est aussi celui des plus folles superstitions. Comment expliquer ce fait ? C'est que l'Hindou conçoit l'erreur elle-même comme une expression de la vérité et ne l'exclut pas de la vie. Aussi voit-on l'Hindou cultivé admettre à la fois les interprétations métaphysiques les plus contradictoires.

Les Hindous [1] sont tout l'opposé de rationalistes, ils ne souffrent pas de la superstition qui consiste à croire que les vérités métaphysiques peuvent trouver une forme adéquate dans un système logique quelconque ; ils savent que la réalité spirituelle n'est jamais déterminée par une, mais toujours par plusieurs coordonnées intellectuelles. La contradiction entre le Monisme et le Dualisme n'a par conséquent pas plus de sens que celle qui existe entre le système de mesure basé sur le pied et celui basé sur le

[1] T. I., p. 303.

mètre. Naturellement, il existe des gens qui jurent par l'une des unités de mesure et d'autres par l'autre ; c'est leur affaire. Il est même indiscutable que pour tel ou tel usage l'une a des avantages sur l'autre : celui qui n'en tire pas profit est un fou. Mais jamais les sages hindous, (je ne parle que des sages et non des *Pandits*, des érudits), ne sont tombés dans l'erreur typique qui nous fait prendre au sérieux métaphysiquement un système intellectuel quelconque. Ces systèmes n'ont pas plus de consistance, ne sont pas plus solides que n'importe quelle apparence de la Maya. Ils peuvent exprimer symboliquement, d'une façon plus ou moins claire, plus ou moins convaincante, la réalité dernière, — ce plus ou moins décide de leur valeur, — en eux-mêmes ils n'existent pas. Or, l'Être seul importe aux Hindous. Ils le voient en tout, au travers de tout, en dépit de tout. C'est pourquoi ils ne se laissent pas dérouter par les insuffisances intellectuelles, ni déconcerter par les contradictions. Ils lisent le *Gita* littéralement, comme le chant du Très-Haut, l'expression d'un esprit divin, car, au travers de ce corps, si fragile qu'il soit, c'est Lui qu leur parle.

D'où vient que le sens propre de la sagesse hindoue soit encore si imparfaitement connu en Europe, malgré tous les savants ouvrages qui y ont été consacrés ? Pour autant que des raisons générales entrent en cause, l'on peut en attribuer la faute principale à cette circonstance que nos chercheurs les plus éminents n'ont séjourné que passagèrement, quand ils y ont été, dans l'Inde, et ne sont pas entrés en contact avec son esprit vivant. Assurément l'on peut parvenir sans connaissance personnelle, sans avoir été sur les lieux, à saisir le génie d'une expression donnée, celui d'une langue ,par exemple, du texte même d'une philosophie. Il faut reconnaître que, dans ce sens, l'Occident a mieux compris l'Inde que celle-ci ne se comprend elle-même. Mais ce qu'un homme ou un peuple a voulu dire, sa pensée la plus profonde et la plus intime, ne peut être découverte sous l'expression que là où celle-ci apparaît comme l'incarnation parfaite de l'idée. Ceci est excessivement rare ; il est très douteux que même

la philosophie kantienne, la moins équivoque qui soit, puisse être réellement comprise par un étranger sans contact avec nos représentations vivantes.

Or, les créations de l'esprit hindou devraient, moins que toutes autres dans la littérature mondiale, être considérées comme des incarnations accomplies ; elles ne le sont pas, tout d'abord parce que leurs auteurs ne se sont pas du tout souciés d'exprimer leur pensée dans le sens où nous le faisons. Ils ne se préoccupent ni de l'exactitude scientifique, ni de l'excellence artistique de l'expression. Leurs écrits ont un tout autre but : ils doivent d'une part fournir un squelette à la tradition vivante, d'autre part être un moyen pour réaliser des vérités spirituelles, enfin un symbole conventionnel qui fixe celles-ci d'une manière facile à saisir et à retenir au profit de ceux qui savent. Ils ne s'adressent pas à ceux qui doivent tout apprendre. Ils n'ont donc pas à être une expression proprement dite dans le sens où nous l'entendons. Comment, dans ces conditions, déduire l'esprit de la lettre ? Il est tout à fait explicable autant que regrettable que l'on en soit venu à établir des parallèles, aussi populaires que féconds en malentendus, entre la philosophie hindoue et la philosophie grecque ou même kantienne. L'on ne peut baser des théories justes sur des faits mal établis.

La philosophie hindoue, dans la mesure où il est possible de la désigner ainsi, ne peut, pour dire de suite l'essentiel, se comparer avec la nôtre, parce qu'elle ne repose pas sur le travail de la pensée...

... De cette incomparabilité des deux méthodes découle celle des résultats. L'Occidental va d'idée en idée, induit, déduit, différencie, intègre ; l'Hindou va d'état en état. Le premier s'élève toujours plus haut dans le royaume des abstractions, des notions particulières aux notions générales et de celles-ci aux idées et ainsi de suite ; le second avance en changeant d'état de conscience. Or, ce qu'il a éprouvé sur ces différents plans de conscience, il l'a naturellement objectivé, désigné par un nom, exprimé par des concepts intelligibles, et ces concepts se traduisent souvent dans les mêmes termes que les nôtres. L'Hindou aussi parle d'absolu, mais tandis que ce concept désigne

pour nous un degré de l'abstraction, il signifie pour lui l'objectivation d'un état vécu. Il n'y a donc pas là identité mais incommensurabilité. L'*Atman*, pour l'Hindou, n'est pas une idée de la raison, mais la désignation d'un degré de conscience, accessible et concret ; le *Purusha* n'est pas une âme imaginée du monde, mais un principe d'expérience, et ainsi de suite. Nous avons donc d'une part, dans toute conception occidentale du monde, un enchaînement systématique d'après les lois de la raison, limité à la base par des données sensibles, au sommet par les abstractions les plus extrêmes ; d'autre part, la description la plus empirique de l'ascension possible de l'âme, de la forme la plus basse à la forme la plus élevée de conscience. Des concepts identiques peuvent être employés dans les deux cas pour désigner les étapes parcourues, il n'en est pas moins vrai que les philosophies de l'Inde et de l'Occident ne peuvent absolument pas se comparer. Il n'y a aucun rapport entre elles.

Après un certain nombre de pages consacrées à approfondir ces différences, le comte Keyserling conclut de la sorte [1] :

Ce qui dans la conception hindoue du monde offre un modèle d'une valeur éternelle, c'est l'esprit de profondeur dont elle est issue. On pourrait imaginer toutes ses créations plus parfaites ; je ne crois pas qu'il soit possible de pénétrer plus profondément dans l'Être ; il me semble que l'on a atteint là la plus extrême profondeur. Les Hindous ont dépassé la notion statique de la vérité et l'ont remplacée par une notion dynamique qui en transfigure le sens : nous aussi ferons de même tôt ou tard. Nous aussi reconnaîtrons tôt ou tard que l'on ne peut atteindre à la connaissance de l'Être par le perfectionnement de l'intellect, si loin qu'on le pousse, non plus que par l'exploration la plus approfondie de la conscience, telle qu'elle est, mais seulement par l'acquisition d'une forme nouvelle et plus haute de conscience. L'homme doit s'élever au-dessus de son séculaire instrument de connaissance ; parvenir au-delà des frontières biologiques dont l'expression abstraite

[1] P. 312.

classique est contenue dans la critique de Kant ; il doit dépasser la mesure qu'il a atteinte jusqu'ici ; sa conscience au lieu de se fixer à la surface, doit apprendre à refléter l'Esprit des profondeurs qui est le fondement de son être. Ce développement supérieur a commencé dans l'Inde ; d'où le miracle de sa connaissance de soi, de sa sagesse de la vie. C'est à nous de le continuer.

Comment expliquer cependant que cette pensée si profonde de l'Inde soit si complètement dépourvue d'originalité, qu'elle n'ait iamais produit de philosophes comparables par la force, l'intérêt, la nouveauté de leurs idées, à ceux de l'Occident[1]?

Les *Rishis* ne se sont jamais occupés que de réalisation spirituelle, ils sont parvenus plus loin dans cette voie que tous les autres hommes. Beaucoup d'entre eux ont réellement atteint un stade de conscience que l'on peut qualifier de surhumain, un état dans lequel l'esprit vit, sans être détourné par rien, dans la sphère de l'esprit pur, comprend tout du point de vue de l'esprit pur. Mais de là vient justement qu'ils se soient exprimés d'une façon si étrangement insignifiante et n'aient jamais introduit dans le monde des idées dont la force ait seulement approché celles d'un Platon ou d'un Hegel. Celui qui a atteint le degré de conscience auquel se sont élevés les grands Hindous connaît le sens des choses d'une façon aussi immédiate que l'homme moyen connaît le monde physique, il n'a besoin d'aucune originalité pour les percevoir. Mais justement à cause de cela il ne peut plus créer intellectuellement. Toute production sort des profondeurs de l'inconscient ; l'on ne peut créer ce qui est déjà devant soi. On peut tout au plus le copier. Les *Rishis* ont donc été, comme écrivains et comme penseurs, des copistes et rien de plus. Ceci explique la banalité de leur style et le manque de vitalité de leurs idées. Nos grands penseurs n'ont jamais atteint le stade de conscience d'où on découvre la vérité déployée devant soi comme un paysage : c'est pourquoi ils ont pu la créer. Aussi leurs connaissances sont-elles devenues des idées créatrices et continuent-elles à agir comme aucune de celles de l'Inde n'a jamais pu le faire.

[1] P. 347.

Mais l'indifférence des Hindous à l'égard de l'originalité s'explique encore par une raison plus profonde :

Des[1] profondeurs de conscience qu'ils ont atteintes et qui leur permet une vision immédiate de l'Esprit, les *Rishis* pensent : à quoi bon introduire dans le monde où il y en a tant, une apparence de plus ? Les idées créatrices ont-elles plus de valeur que les fleurettes qui croissent dans le gazon ? Ils pensent ainsi, non par scepticisme, mais par omniscience. L'on a souvent remarqué que le scepticisme et la profonde connaissance métaphysique coïncident à la surface. Cela est vrai. Les sceptiques aussi bien que les mystiques reconnaissent la relativité de la forme, aussi s'accordent-ils dans la façon de l'apprécier ; seulement ceux-ci savent ce dont ceux-là ne se doutent pas : que la réalité ne s'épuise pas dans le Relatif. Ils ont conscience de l'Être qui s'exprime au moyen des apparences.

Pourtant cette profondeur de vision favorise-t-elle une vie féconde ?

... L'homme, quand il ne s'agit que de comprendre, peut atteindre à une universalité divine, mais comme être agissant il demeure strictement limité ; comme vivant il n'échappe jamais aux points de vue bornés de l'existence particulière. Aussi une vision trop profonde paralyse-t-elle ses forces. Cela n'était pas nécessaire, mais cela a lieu la plupart du temps ; c'est ce qui s'est passé chez les Hindous. Contre la vérité de leur façon de voir il n'y a rien à dire. Il n'est pas douteux que les idées d'Alexandre ne signifient pas plus pour l'univers que les fleurs des champs ; les unes et les autres sont des apparences de la nature, chacune dans son genre. Celui qui crée des idées ne fait en principe rien de plus que la vache qui vêle ; lorsque des idées se développent et s'emparent de la vie, c'est un phénomène naturel parmi tant d'autres. La lutte des artistes en vue de l'approbation, des Etats pour la puissance, de l'humanité pour l'idéal sont des formes, entre beaucoup, de la lutte générale pour l'Être, et le progrès un processus biologique qui trouve partout ses parallèles. Ainsi aucune

[1] P. 349

ambition n'est plus dans son essence qu'une poussée animale, aucun idéalisme plus qu'une expression entre tant d'autres de l'aspiration générale de toute vie à croître et à s'élever ; et qu'il arrive ceci ou cela, qu'un chef-d'œuvre, une vérité, une action héroïque de plus ou de moins enrichisse le monde, ne signifie dans l'ensemble pas grand'chose. D'autant moins que l'esprit est un partout, et de son point de vue ne gagne rien à l'augmentation ou à l'amélioration de ses formes d'expression. Non, les idées d'Alexandre ne signifient rien de plus devant Dieu que les fleurs des champs. Mais aurait-il été profitable à Alexandre de penser de la sorte ? Oui, s'il avait été si grand qu'il eût malgré tout accompli sa destinée comme Alexandre ; mais dans ces conditions, il lui eût été difficile de le faire...

Savoir et vivre sont deux choses et nulle part ceci n'apparaît d'une façon plus frappante que chez les Hindous. Ils illustrent d'une façon typique les avantages et les désavantages d'une existence tournée vers la pure connaissance. Il n'est pas bon pour l'homme de chercher le moyen de tant savoir :

La profondeur sans pareille de leur connaissance a conduit les Hindous comme peuple à leur perte. Elle les a rendus mous et faibles. Cela est des plus significatifs. Ici encore l'Hindou donne un exemple à toute l'humanité. Il montre le danger qu'il y a à ce que tous les individus tendent à la perfection comme philosophes. Ce chemin ne convient qu'au tout petit nombre qui appartient à ce type d'êtres ; il conduit à leur perte tous les autres. Ainsi, la théorie hindoue, d'après laquelle le *Rishi*, le *Yogi*, le *Sanyassi* même est au-dessus de tous les autres hommes signifie autre chose qu'elle ne paraît. Elle ne signifie pas que ces types humains soient en fait les plus élevés qui existent, ni que tous les individus puissent trouver dans les cadres qu'ils offrent leur suprême réalisation ; elle signifie que, sous le régime des hypothèses hindoues, les philosophes et les saints seuls peuvent atteindre la perfection, tandis que les autres hommes dépérissent.

De ces considérations particulières, le comte Keyserling, suivant sa manière habituelle, passe à des réflexions d'une portée plus géné-

rale. Il montre qu'il n'existe pas d'idéal absolu de perfection humaine. Ce fut l'erreur du christianisme de le croire, erreur qui a beaucoup coûté à l'humanité.

C'est une superstition [1], — peut-être la superstition qu'il importe le plus aujourd'hui d'abandonner, — que de croire que l'idéal se trouve incarné dans une condition déterminée. Aucun être n'existe isolément ; du point de vue de l'univers, la nature vivante entière n'est qu'un seul tout, ce qui est isolé n'est jamais plus qu'un élément, et l'on ne peut en concevoir un qui résume les autres, comme ce devrait être le cas pour qu'il puisse servir de modèle à tous. Chacun est un organe de vie, rien de plus, et pour cette raison ne peut être compris que du point de vue du tout, ne peut être justifié dans son existence particulière qu'en corrélation avec d'autres organes autrement qualifiés. Mais il existe des éléments de valeur différente ; quelques-uns sont plus accentués, d'autres moins. Et c'est d'après ceux qui ont une grande signification que le reste est accordé. Les types que l'humanité a de tout temps honorés comme les plus élevés, représentent les notes fondamentales de la symphonie ; mieux celles-ci sont réparties, plus leur résonnance est pleine et pure, plus la musique est belle. Les saints et les sages représentent les notes fondamentales, pendant que les autres types incarnent seulement les notes moyennes et supérieures : c'est uniquement dans ce sens que ceux-là ont plus de valeur que ceux-ci. De cette définition découle tout naturellement l'attitude que les uns doivent avoir par rapport aux autres. Les notes supérieures ne doivent pas prétendre à devenir des notes fondamentales, mais s'accorder d'après celles-ci : comprise ainsi, la vénération des sages et des saints fait du bien à tous les hommes. Dans la mesure où ils sont des notes fondamentales, leur existence est nécessaire, plus nécessaire certes que toute l'activité utile des hommes d'action ; même une note fondamentale contenue, même une note qui ne vibre pas, a son effet ; il suffit que la musique soit accordée d'après elle et tout est bien. C'est pourquoi il importe peu que les saints soient rares, qu'un Christ tel que nous l'honorons n'ait peut-être jamais

[1] P. 361.

vécu. Et il est tout à fait dans l'ordre des choses que les grands hommes que nous vénérons subissent des métamorphoses au cours des temps : là où la mélodie change de ton, les sons fondamentaux doivent faire de même. Mais seuls, ils ne changent pas ; aucune contrebasse ne peut remplacer l'orchestre ; elle ne prend elle-même sa valeur qu'au milieu de lui. Ainsi, le saint ne rend pas l'enfant du monde superflu ; mais tous deux dépendent directement l'un de l'autre.

Dorénavant, la vieille question des valeurs absolues paraît donc résolue. Assurément celles-ci existent, mais seulement dans le sens où il existe des sons fondamentaux. L'ensemble de la vie se règle d'après eux ; l'on réussit toujours à démontrer qu'ils sont l'essentiel. Mais d'autre part, l'on ne parvient jamais ,en partant d'eux seuls, à faire droit à la vie théoriquement, ou à la façonner pratiquement. Toutes les fois qu'on a tenté de le faire, elle est apparue diminuée, appauvrie. C'était comme si l'on exécutait la Symphonie Pastorale uniquement sur des contrebasses. Une conception puritaine du monde n'a jamais été que préjudiciable ; là où l'on n'a reconnu de valeur qu'à ce qui est moral et spirituel, cela a toujours été au détriment de la perfection humaine. C'était fatal. Sans doute les valeurs absolues en elles-mêmes sont incarnées dans les types des saints et des sages, mais considérés seuls ceux-ci ne sont rien ; ils présupposent tous les autres. C'est pourquoi il est ridicule, faux, même coupable de vouloir, du point de vue des valeurs absolues, supprimer des phénomènes quelconques qui sont parfaits dans leur genre ; quels qu'ils soient, ils ne s'opposent pas aux valeurs absolues; mais celles-ci conditionnent bien plutôt ceux-là, comme la note fondamentale conditionne la série des notes au-dessus. Ainsi la vérité à laquelle aboutissent finalement ces considérations est celle même à laquelle nous sommes déjà si souvent parvenus comme à notre conclusion dernière : à savoir que la perfection, la perfection spécifique, est le seul et unique idéal approprié à chacun. Qu'un individu soit né pour être une note fondamentale ou une note supérieure, c'est l'affaire de Dieu ; la sienne est de rendre un son pur.

AU JAPON

De la longue étude consacrée à l'âme nippone, nous détachons le chapitre suivant [1] :

Mes impressions se groupent de plus en plus en une image d'ensemble. Une chose m'apparaît tout à fait clairement : les Japonais, ou plutôt ceux qui appartiennent aux couches sociales qui comptent politiquement, ne sont pas des Orientaux dans le sens où la notion d'oriental comprend à la fois ce qu'il y a d'essentiel chez les Chinois et chez les Hindous ; ils sont plus près de nous que des Chinois et ont par suite un droit divin à être nos émules. Leur ressemblance avec la Chine repose en grande partie sur la culture chinoise importée ; par leurs dispositions naturelles, ils sont comme nous un peuple de progrès, ainsi que le montre nettement leur histoire des origines à nos jours ; ils ont autrefois imité la Corée et la Chine, exactement dans le sens où ils essaient actuellement de nous égaler. C'est pourquoi l'occidentalisation du Japon ne doit pas être considérée sous le même jour que celle de l'Inde ou de la Chine. En entrant dans la Mer Intérieure j'éprouvai, non sans surprise, l'impression de pénétrer dans un monde tout nouveau pour moi, séparé du monde chinois par un profond abîme; il me sembla être enveloppé d'une atmosphère semblable à celle de l'archipel grec, une atmosphère d'entreprenante vie maritime ; non seulement je ne sentais rien du calme cosmique, de la paix majestueuse de la civilisation chinoise, mais rien non plus du Japon qu'a décrit Lafcadio Hearn. Ce Japon existe, sans contredit. Néanmoins, je puis dire aujourd'hui que ma première impression d'ensemble était juste : l'essentiel chez le peuple japonais est son caractère entreprenant, utilitaire, pratiquement souple, et non la « Japonerie ».

Le Japonais, pris comme type, n'est pas un créateur, mais ce n'est pas non plus un imitateur, ainsi qu'on le soutient communément; il est essentiellement un utilisa-

[1] T. II, p. 670.

teur et cela dans le sens du lutteur du Jiujitsu. Le Jiujitsu est le symbole par excellence de ce qui caractérise le Japonais. Que faut-il pour devenir maître en cet art ? Aucune initiative créatrice ; par contre un don d'observation extraordinaire, une compréhension instantanée de la signification empirique de toute impression, la faculté de tirer immédiatement de celle-ci, au point de vue pratique, le plus grand profit possible ; il faut au plus haut point cette collaboration particulière de la tête et de la main, où toute connaissance provoque à l'instant le réflexe approprié, où tout souvenir s'extériorise en mouvement. C'est sur de telles facultés que repose toute culture spécifiquement japonaise, c'est là ce que signifie « l'imitation japonaise ». Le Japonais n'imite à proprement parler pas du tout, il profite, de la même façon que le lutteur tire avantage d'un geste de son adversaire ; il ne copie pas, mais il s'adapte, suivant les besoins ; il a le don de se représenter avec une incomparable facilité l'aspect sensible de toutes les choses, de telle sorte qu'il pénètre à fond leurs particularités (non leur essence), entre en rapport organiquement avec elles, et les utilise ensuite pour autant qu'elles sont utilisables. C'est ainsi qu'il a jadis utilisé les formes de la culture chinoise. Peut-être ne les a-t-il jamais véritablement comprises, mais il n'a pas fait non plus que les singer extérieurement, il s'est complètement imprégné de leurs aspects sensibles et a ensuite vécu de la culture chinoise assimilée. Il existe pour toutes les formes des possibilités spécifiques immanentes qui se réalisent d'une façon relativement indépendante de la compréhension que leurs dépositaires momentanés en ont, de ce qu'elles signifient pour eux ou non ; c'est ainsi que les Japonais ont achevé de développer beaucoup de ce qu'ils avaient emprunté à la Chine conformément à son propre esprit. Ils n'ont jamais été animés par l'esprit chinois ; ils n'ont fait que revêtir des corps chinois. C'est pourquoi ils sont restés intérieurement presque intacts. J'ai déjà montré plus haut combien peu ils se sont transformés malgré toutes les influences auxquelles ils se sont soumis : cela tient à la disposition que j'ai caractérisée. Le Japonais peut, plus que tous les autres hommes de la

terre, s'approprier ce qui est étranger, sans avoir à craindre de préjudice, parce que ce qu'il y a de profond en lui est ininfluençable.

La culture chinoise est une culture de l'expression, la culture japonaise une culture de l'attitude. On peut à peine imaginer un plus violent contraste. Alors que celle-là plonge ses racines en profondeur, celle-ci s'épuise à la surface. Le Japonais est superficiel, il n'y a pas de doute : là où l'attitude est le suprême souci, le fond solide manque. Mais c'est justement ce qui fait l'importance du Japon ; il montre jusqu'où l'on peut atteindre sans être profond. On peut atteindre incroyablement loin. Les Japonais ont introduit dans le monde des valeurs qui sans eux ne se seraient jamais incarnées, ils ont créé une culture de la surface, dont le charme n'a jamais été surpassé. C'est pourquoi il est injuste de s'arrêter à leurs insuffisances. La profondeur n'est fréquente nulle part ; parmi les Hindous, il existe également des Japonais dans la mesure où ceux-ci peuvent être définis par leurs côtés négatifs, mais les non-Japonais superficiels n'ont pas les qualités du Japonais. Aucun être n'est responsable de ses dispositions naturelles ; il y a des êtres qui donnent une expression spirituelle à la réalité dernière, il y en a d'autres qui ne peuvent faire plus que de représenter et de figurer. Aux yeux de Dieu, tous ont la même valeur, pour autant qu'ils sont parfaits dans leur genre. Mais nous, hommes, nous devrions enfin apprendre à apprécier chaque créature selon sa nature propre et à n'exiger d'elle que ce dont elle est capable.

Les Japonais peuvent s'occidentaliser sans crainte, ce qui n'est permis ni aux Hindous ni aux Chinois, car il ne s'agit pour eux d'aucune transformation véritable, mais seulement d'une nouvelle attitude nécessitée par les circonstances. Pourtant cette constatation n'épuise pas leur problème : avec toute sa faculté de transformation, le Japonais a une âme, et si celle-ci semble moins en danger que ce n'est le cas pour la plupart de ceux qui s'exposent à des influences étrangères, elle n'est cependant pas invulnérable ; vient-elle à être atteinte, elle souffre plus que toute autre. Il est deux sentiments fondamentaux que le

Japon ne devra jamais perdre s'il veut subsister : l'un est son sentiment de la nature, l'autre son patriotisme.

... Le sentiment de la nature du Japonais correspond au sentiment de l'univers de l'Hindou et au sentiment de l'harmonie du Chinois ; il constitue en miniature la même synthèse, avec la même base profonde. S'il disparaissait de sa conscience, le Japonais perdrait du même coup le lien avec son moi le plus profond. Tout ce par quoi il a cherché à remplacer ce qui est pour lui primordial, demeurera une acquisition de surface, sans lien immédiat avec son âme. Si un Hindou essayait de se transformer en Grec, il tomberait certainement dans la médiocrité, non parce que sa façon propre de considérer l'homme comme une partie de la nature, en face de celle des Grecs pour lesquels la Nature demeure une réalité extérieure et plastique, est incomparativement plus profonde, mais parce qu'il serait incapable de pénétrer dans ce que la conception grecque du monde a de plus profond. Chez le Japonais, le même danger typique est beaucoup plus grand, parce que son horizon est beaucoup plus borné, parce qu'un bien moins grand nombre de phénomènes peuvent entrer en liaison avec son âme. Ainsi le naturalisme n'abaisserait pas seulement l'art japonais, comme il fait chez nous, mais il le tuerait littéralement, de même que l'impolitesse n'enlève pas seulement au Japonais, comme à n'importe qui d'autre, tout agrément, mais encore toute valeur. Si donc le Japonais ne cultive pas son sentiment de la nature d'autant plus qu'il nous imite plus intensément sous d'autres rapports, il pourra arriver un beau jour que son organisme se trouve privé d'âme.

L'autre sentiment que le Japon ne doit perdre à aucun prix est son amour pour la patrie, le sentiment particulier de synthèse entre les individus, les groupes, le pays et la maison régnante, qui est mort en Europe et ne revit que pour de courtes périodes aux époques de guerre. Les Japonais ne sont pas encore des individus dans le sens où nous l'entendons, leur centre réside dans le groupe ; c'est pourquoi leur occidentalisation ne leur sera salutaire qu'autant que la nouvelle orga-

nisation sera fondée sur l'ancienne base. Tandis que le progrès chez nous est une conséquence de l'individualisation, il a été jusqu'à présent au Japon une expression parmi d'autres de la conscience non individualisée du groupe, et il pourrait s'arrêter ou conduire à la dissolution, si l'individu prenait conscience de lui-même au sens occidental. Cette évolution commence déjà et elle commence trop tôt. La jeune génération donne beaucoup à penser à ses dirigeants, car elle incline d'une façon inquiétante à renier les vieilles bases... L'avenir du Japon me préoccupe. Plus il paraît inévitable que l'ancienne base s'effondre, plus il faut s'efforcer de créer de nouveaux liens entre le corps et l'âme, afin qu'une demeure solide soit tout au moins commencée quand la vieille maison tombera en poussière...

Oui, le Japon peut s'occidentaliser. Mais après avoir été si longtemps strictement objectif, j'éprouve le besoin d'exprimer aussi mon sentiment personnel ; je le dis donc : personnellement, je regrette profondément que ce pays s'occidentalise ; le Japon moderne est complètement dépourvu de charme ; l'atmosphère de Tokio surtout est d'une vulgarité oppressante. Le développement normal n'est malheureusement pas une ascension. De même que les individus sont eux-mêmes dans le meilleur sens lorsqu'ils sont enfants, élargissent leur personnalité comme adultes, changent encore comme vieillards, ainsi il existe pour chaque peuple un stade de développement qui lui convient mieux que tout autre ; et lorsqu'il le dépasse, même pour cheminer dans la direction la plus favorable, il perd de son charme, de son importance, de sa valeur. Dans ce sens les Français, depuis le XVIII[e] siècle, ont reculé, bien qu'on ne puisse encore aujourd'hui à leur sujet parler de décadence. De même l'Angleterre, qui a atteint son point culminant au XIX[e] siècle, perdra dorénavant de sa signification au point de vue culture. Chaque période déterminée fournit à l'âme des moyens d'expression déterminés parmi lesquels quelques-uns lui sont appropriés, à la manière dont une aptitude déterminée est conforme à un génie particulier. Le moment où les dons naturels et les circonstances correspondent marque le point culminant

d'une nation ; c'est alors que s'exprime son génie national. Plus tard, elle ressemble plus ou moins à un Raphaël sans mains.

Dans la nouvelle voie qu'ils suivent, les Japonais exécutent des choses étonnantes. En ce qui concerne l'exécution on ne voit pas pourquoi ils ne nous égaleraient pas un jour. Mais ce travail d'exécution ne signifie rien. Ils ne se servent, pour l'accomplir, que de l'intelligence seule, ou d'une façon plus générale des instruments de leur âme ; leur être profond ne s'en mêle pas ; et je ne puis imaginer que le temps amènera sous ce rapport une amélioration réelle. Selon toutes probabilités, l'âme japonaise n'apprendra jamais à s'exprimer directement et pleinement dans la langue des possibilités d'action occidentales ; dans le cas le plus favorable, elle ne l'emploiera qu'en balbutiant, et il n'est pas impossible qu'elle finisse par se taire ; l'homme le plus délicat d'esprit, le plus doué artistiquement peut devenir le plus stérile. Si l'on en juge du point de vue de son être profond, le Japonais a tort de s'adonner à des occupations trop sérieuses. C'est lorsqu'il joue qu'il se réalise le mieux. Il n'a rien produit de réellement original que dans le domaine de l'ἀγών, du sport, de l'art serein. C'est là que se révèlent les profondeurs de son âme. Là où il se propose des buts plus importants dans le sens où l'entend le monde, il tombe dans l'abstrait.

Hier [1], mon avant-dernier jour sur le sol japonais, j'ai fait aux professeurs et aux étudiants de la faculté de philosophie une conférence sur mes expériences relatives à la *Yoga* hindoue et sur la valeur actuelle de cette méthode. Cette façon de poser la question parut étrange à mes auditeurs ; visiblement il ne leur était jusque-là pas venu à l'esprit d'étudier la sagesse des Anciens autrement qu'au point de vue de la critique extérieure des textes et non de leur sens profond. Toutefois, un de ces messieurs me fit une remarque tout à fait digne d'attention : il me dit qu'eux (les Japonais) étaient tellement

[1] T. II p. 684.

habitués aux principales conceptions bouddhiques, qu'involontairement ils ne s'y arrêtaient plus en lisant ; en fait, il en va exactement de même pour beaucoup d'entre nous à l'égard des idées chrétiennes, et c'est certainement une importante raison de l'intérêt que l'Europe témoigne depuis quelques temps aux religions de l'Orient. L'Europe est fatiguée du christianisme, comme cela finit toujours par arriver pour tout ce qui est familier ; il ne peut plus apprécier sa profondeur. Seul le non-habituel stimule ; il fait vibrer plus intensément, même lorsque l'identité de signification entre l'ancien et le nouveau est évidente ; et cette action subsiste alors même que l'on aboutit immédiatement (comme cela arrive souvent) à entendre sous ce qui n'est pas habituel des conceptions habituelles. Ainsi les Japonais lettrés trouvent plus de stimulant dans le christianisme que dans le bouddhisme, et par conséquent en exagèrent la valeur. Mais y a-t-il là une objection contre l'intérêt pour ce qui est étranger ? Assurément non, surtout pas dans le cas de la religion. Ici, la seule chose qui importe est la *réalisation*, et si une forme étrangère la sert mieux que la forme traditionnelle, il va de soi qu'il faut l'adopter. La plupart du temps cette adoption n'est qu'un détour pour retourner aux anciennes croyances ; déjà aujourd'hui, en Occident, il est visible que l'enthousiasme pour les Indes profite finalement au christianisme (aucune de ses formes les plus récentes et les plus profondes n'eût été possible sans l'influence, même inconsciemment subie, de l'esprit de la philosophie hindoue). Mais à côté de cela, ce phénomène prouve une fois de plus les bienfaits de la diversité. L'homme a besoin de quelque chose d'étranger dont il puisse exagérer la valeur, pour ne pas se lasser de sa propre manière d'être, la maintenir vivante et l'empêcher de se figer, et c'est cette alternance qui, en grand, produit l'harmonie...

Toutefois :

... le pur besoin de changement qui paraît se trouver à la base de notre indomanie et de la christomanie du Japon, repose à son tour sur quelque chose de plus pro-

fond : à savoir la loi suivant laquelle un certain ensemble de formes ne peut servir deux fois au même peuple pour contenir son idéal. L'art grec est encore aujourd'hui pour le monde un levain spirituel, mais ce ne sont pas les Grecs qui continuent à le cultiver ; on peut en dire autant des créations de la Renaissance, de l'art byzantin et bouddhique, la même chose des formes de pensée et croyance. Ici se vérifie également ce principe de « la seule fois » qui régit toute vie : en tant qu'être déterminé chaque individu doit mourir et ce qu'il possède d'immortel ne subsiste que par une continuelle réincarnation. Il est en tout cas certain que notre orientalisation et l'occidentalisation de l'Orient qui s'accomplissent aujourd'hui dans la plus large acception, signifient quelque chose de beaucoup plus profond qu'on ne l'a reconnu jusqu'ici : elles signifient ce renouvellement des moyens d'expression qui seul rend le rajeunissement possible. Mais ce besoin général de rajeunissement est lui-même la preuve que le monde redevient réellement neuf ; une époque qui ne fait que continuer, ou terminer, ne connaît aucune aspiration au renouvellement. Ni le bouddhisme, ni le christianisme dans leurs formes historiques ne représentent des périodes terminales. Ce qui n'a jamais été veut naître et cherche convulsivement, comme l'âme qui revient à la vie terrestre, des parents qui lui conviennent. Nous sommes visiblement à l'entrée d'une époque semblable à celle que marquèrent les premiers siècles après le Christ. De même alors toutes sortes de réactions avaient lieu, de même alors l'Orient et l'Occident s'unissaient, et comme alors, cette fois aussi, le résultat sera un élargissement des bases de la vie. Car, si exclusifs qu'aient été en eux-mêmes les systèmes qui sortirent de la fusion, le christianisme aussi bien que le bouddhisme ne sont ce qu'ils sont qu'en tant qu'héritiers de tout ce qui les a précédés.

Cependant les entéléchies différentes en soi resteront éternellement différentes : les principes propres à l'Orient et à l'Occident ne peuvent être ni échangés ni acquis ; et lorsque nous nous assimilons le savoir du premier, cela ne signifie pas que nous nous approprions son âme, mais que nous créons à la nôtre de nouveaux organes, et il en va de

même *mutatis mutandis* pour l'Orient. Si nous considérons le problème des influences, telles qu'elles s'exercent aux époques critiques, d'après ce qu'elles signifient pour une âme donnée, nous aboutirons à la conclusion suivante : bien loin de signifier une transformation essentielle, l'imitation de ce qui est étranger représente bien plutôt, dans certaines périodes, le chemin le plus court vers la réalisation de soi-même.

Voici enfin quelques-unes des réflexions qui terminent l'ouvrage[1] :

Je repense à tout ce que j'ai observé de positif et de négatif durant mon séjour aux Etats-Unis, aux multiples comparaisons que j'ai établies entre l'Orient et l'Occident, aux idées générales directrices qui se sont de plus en plus précisées dans mon esprit au cours de mes pérégrinations. Il est assurément temps que l'humanité occidentale reconnaisse qu'elle ne peut pas trouver sur le « chemin du progrès » la « seule chose nécessaire » ; elle n'acquiert que les moyens de l'exprimer plus parfaitement. Qu'elle s'approprie de tels moyens est certes bon ; rien ne serait plus fou que de vouloir les renier. Mais ce résultat une fois atteint, le problème de la vie, loin d'être résolu, se pose toujours sous la même forme. Le seul idéal absolu de la vie individualisée se définit par la perfection. Or l'homme moderne, si avancé qu'il soit dans la voie du progrès, est plus loin de la perfection que qui que ce soit. Il en est plus loin, non seulement que le Chinois, que l'homme de l'antiquité et du moyen-âge, mais que le nègre australien, et bien plus loin que tout animal ou toute plante. Tant qu'il ne voit pas cela, mais s'imagine parvenir réellement plus avant grâce à son « progrès », aucune acquisition extérieure ne profitera au salut de son âme ; son être moral continuera à devenir de plus en plus superficiel et à s'étioler proportionnellement à l'augmentation de ses moyens. Si, au contraire, il le comprend et s'il se retourne vers le seul vrai but de l'homme, alors, mais seulement alors, ce qui jusqu'ici lui a été néfaste se changera en bénédiction. Il n'est pas fatal que la force matérielle, si mauvaise qu'elle

[1] T. II, p. 323.

soit en elle-même, nuise à l'âme ; pas vrai que l'intelligence soit nécessairement dissolvante ; la première peut devenir l'organe d'une divine bonté, la seconde un moyen de rénovation spirituelle. C'est une erreur de croire que l'agitation de notre existence exclue l'approfondissement, car toute vie est agitée ; il n'est pas exact que notre aspiration vers l'illimité, alors que la perfection est liée à des limites, rende celle-ci impossible en principe, car les limites de l'aspiration et celles de celui qui aspire sont deux choses différentes ; chaque être particulier rencontrera toujours assez tôt ses limites. Du point de vue de l'esprit il est indifférent qu'un être soit revêtu d'un corps solide ou d'un corps fluide. Mais si nous parvenons à atteindre la perfection dans notre genre, à faire de notre corps si prodigieusement bien doué un moyen d'expression complet pour l'esprit, nous aurons nous aussi atteint notre but.

C'est à la perfection que nous devons tendre, à la perfection seule. Non pas au « renouvellement », le mot d'ordre favori des réformateurs modernes du monde. Tendre au renouvellement signifie attendre le salut d'une nouvelle forme particulière, d'un nouveau mythe, d'une nouvelle forme de vie, d'un nouveau type d'humanité qui doit sortir de l'ancien. Mais s'il est une chose certaine, c'est que le salut ne viendra plus de ce côté-là. L'idéal du renouvellement n'est rien d'autre que l'extrême sublimation de l'idéal du progrès. Il pouvait être utile tant que l'homme n'avait pas encore appris à contempler l'Être directement. La naissance d'une nouvelle forme signifiait véritablement alors la révélation d'un nouveau contenu. ...Mais aujourd'hui la plupart en savent beaucoup trop long pour gagner quelque chose à un changement de forme, trop long pour prendre une forme tellement au sérieux qu'elle puisse exercer pleinement sa force créatrice. Que surgisse demain un génie spirituel qui annonce la meilleure religion possible, son influence sera loin d'avoir encore la même importance que celle de Luther ; depuis que l'esprit en soi commence à être connu des hommes, il devient temps pour eux de changer de tâche. Il ne s'agit plus d'introduire dans le monde de nouvelles formes pour se réaliser plus pleinement par leur moyen, mais de

tendre directement à la connaissance de l'Être, c'est-à-dire d'exprimer dans un cadre approprié ce que l'on a en soi de plus profond, de plus intime. Quand un homme n'aspire qu'au perfectionnement, à l'achèvement, le reste lui est donné par-dessus. « Le renouvellement », la « conversion » ou « la nouvelle naissance » se produit inévitablement, suivant les circonstances, et la nouvelle forme historique naît aussi d'elle-même, si l'époque le demande. Si peu que soient encore numériquement ceux qui se trouvent consciemment au-delà des dénominations et des formes, inconsciemment nous le sommes tous ; la création de systèmes en soi ne peut plus être un but pour nous.

C'est à la perfection que nous devons tendre, à la perfection seule. En tant qu'Occidentaux nous sommes des créatures spécifiques aux aptitudes exclusives qui doivent accomplir leur destinée particulière. Nous n'échapperons jamais à nos frontières physiologiques, nous ne gagnerons jamais rien à être infidèles à nous-mêmes ; toute tentative pour franchir nos limites historiquement conditionnées ne peut que nous nuire. Nous ne devons pas désirer détruire ce que nous avons créé, ni entreprendre pour des considérations théoriques des transformations considérables, mais continuer à croître pour parvenir à l'état que nous entrevoyons au loin comme le couronnement promis à notre effort particulier. Mais maintenant que nous avons reconnu que notre but empirique n'est pas un but absolu, et que notre manière d'être particulière n'a pas une valeur absolue, nous devons apprendre à vivre immédiatement dans l'Être et par l'Être. Alors seulement, mais alors sûrement, notre prétendu progrès deviendra l'expression de la « seule chose nécessaire », en même temps qu'une étape avancée sur le chemin qui conduit au but de l'humanité. Alors apparaîtra avec évidence que, malgré tout le malheur que nous avons introduit dans le monde jusqu'ici, par nos absurdes tentatives en vue de soumettre l'univers entier à notre manière d'être particulière, nous sommes tout de même appelés à une haute mission. Alors en particulier, grâce à nous, l'unité de la vie universelle, sa continuité indestructible, foncière, s'exprimera comme jamais encore dans le domaine des

choses visibles. Jamais les Hindous ne tentèrent d'exprimer cette continuité. L'œuvre de la Chine, si digne d'admiration sous tous les rapports, pèche par le fait qu'elle a restreint l'humanité aux Chinois. Quant aux tentatives antérieures d'universalisation de l'Occident, elles ont échoué parce que l'Occident, malgré une juste tendance à l'universabilité, ignorait la formule qui permet de résoudre à la fois les problèmes généraux et les problèmes particuliers. Les tentatives des Anciens aboutirent à l'Eclectisme et au Syncrétisme ; à l'intérieur du Christianisme elles se condensèrent en l'idée erronée qu'une seule église peut embrasser tout le genre humain ; au XVIIe siècle elles prirent forme dans la notion inexacte que tous les systèmes de pensées et de croyances sont des manifestations d'une « lumière naturelle » unique, innée également à chacun ; et elles triomphèrent au XVIIIe siècle en un insipide nivellement. Mais nous, nous connaissons à présent la formule d'après laquelle seule tout ce qui est particulier peut être défini du point de vue du tout : par l'objectivation que les forces spirituelles ont subie à travers nous, un lien solide, le seul qui soit, a été établi entre le monde des idées et le monde des apparences. En nous l'humanité a atteint le stade de conscience qui regarde nécessairement au-delà des dénominations et des formes. Du même coup, l'exclusivisme spirituel est rendu pour toujours impossible et la voie préparée à un état de choses général où tout ce qui est individuel, tout en poursuivant avec conviction son but particulier, aura pourtant conscience d'être un membre du tout. Dès aujourd'hui il est possible à tout le monde de se créer une certitude sur le sens et l'importance de chaque apparition par rapport à l'ensemble, et par suite virtuellement possible de s'affirmer comme partie du tout ; dès aujourd'hui nul individu n'a plus besoin de rejeter ce qui n'est pas lui pour être librement lui-même.

Tout ceci doit finalement conduire à un élargissement de la base de la vie inconnu jusqu'ici dans l'histoire ; et en même temps à un approfondissement de toute tendance de vie particulière qui n'a encore jamais existé. L'on disait autrefois : sentiment national ou internationalisme ; bientôt l'un deviendra la condition de l'autre,

les divers types de culture et de croyance, apprendront de plus en plus à s'estimer réciproquement comme complément les uns des autres ; le « lui ou moi » des stades précédents, se transformera toujours plus complètement en collaboration consciente. Et ceci aura lieu presque indépendamment de toute bonne volonté, parce que la vie en soi est un tout continu, et que le fait qu'un état de choses réel est devenu conscient entraîne nécessairement à sa suite une représentation plus vive de cet état de choses, grâce à une intervention toujours plus profonde de l'objectivation..... Mais notre formule n'en demeure pas moins une entre plusieurs, et même si nous devons croire qu'elle est, du point de vue de la réalisation de l'Esprit, la plus heureuse de toutes, parce que d'une part elle exige la complète pénétration du monde visible par l'esprit, que d'autre part elle permet en ce qui concerne l'idée le développement le plus vaste, nous ne devons cependant jamais oublier qu'aucun phénomène ne résume les autres, qu'aucune valeur ne les épuise toutes, qu'aucune espèce de perfection n'exclut les autres, que la totalité est le but de tout développement, et que l'individu ne pourra jamais faire plus que de se développer à l'intérieur d'étroites limites.

D'après les prévisions raisonnables, la symphonie de l'Esprit devrait à l'avenir résonner sur la terre d'une façon de plus en plus belle. Les voix isolées devraient retentir avec toujours plus de pureté, s'harmoniser toujours mieux entre elles, être accordées sur des sons fondamentaux toujours plus pleins. La création chaotique à l'origine, bizarre par moments, puis de nouveau différenciée à l'excès devrait finalement se résoudre en une musique d'un classicisme parfait, atteindre cette simplicité monumentale qui contient en soi toute richesse. Le changement est la loi de la vie ; toujours elle est apparue nouvelle. Si son développement est désormais dirigé par un esprit de plus en plus conscient, les formes provisoires devraient faire place de plus en plus aux formes définitives, et la différenciation se transformer lentement en intégration. Mais les prévisions raisonnables ne s'accomplissent pas toujours. La croyance des Grecs de l'antiquité d'après laquelle

le but principal des dieux était d'extirper tout ce qu'il y a de noble sur la terre, est malheureusement plus conforme à la réalité que l'idée de Providence. Un hasard stupide peut interrompre à un moment quelconque l'évolution commencée ; des catastrophes, des épidémies, des barbares peuvent encore et encore enlever à l'Esprit ses meilleurs représentants. Jusqu'à la fin du monde nous en resterons peut-être à des débuts. Cette planète a toujours été le lieu des commencements, non des achèvements. A la fin de l'antiquité, un siècle d'universalité définitive parut faire son apparition, et la barbarie vint à sa suite ; une culture individualiste a fleuri en Grèce, dans l'Italie de la Renaissance et refleurit aujourd'hui ; et il peut se faire que, de même que les premières ont subitement péri, la même chose ne se produise cette fois encore. L'évolution de l'Esprit ne trouve pas un milieu favorable dans ce monde où se croisent mille séries de développements à tendances divergentes et hostiles les unes aux autres. Son but véritable n'est d'ailleurs pas ici-bas. L'infini que nous essayons d'enfermer dans le fini nous échappe toujours ; la perfection à laquelle tout être vivant aspire comme à son suprême achèvement n'est pas un achèvement au sens terrestre du mot, car la décadence et la mort le suivent, aucun idéal n'a jamais été complètement réalisé ; s'il s'agissait de l'atteindre dans le cadre de l'espace et du temps tout idéalisme serait absurde. Or, il ne l'est pas. Son sens réside dans un autre monde, un monde spirituel auquel nous appartenons plus véritablement qu'à celui-ci, et toutes nos tentatives ici-bas ne servent qu'à une chose, à nous faire croître en esprit ; sur le chemin qui mène à un but temporaire, imaginaire, nous nous réalisons véritablement. Nous devons vouloir fonder le règne de Dieu sur la terre ; plus nous en approcherons par la victoire sur les obstacles matériels, plus l'Esprit deviendra puissant ; sur une terre rendue parfaite il pourrait peut-être se manifester dans toute sa plénitude. Mais la perfection de la terre n'est pas un but absolu : il est important de le comprendre pour ne pas faire tort à la réalité. Certes toute vie se termine par la mort, toute perfection est fragile, passagère, et la plus complète du

point de vue temporel est sans avenir. Mais le temps n'a aucune importance. Dans toute réalisation parfaite de la vie, l'éternel s'actualise, l'essentiel est atteint, et le développement terrestre lui a seulement servi de moyen. On peut donc en conclure que le progrès de l'idée est plus essentiel que le progrès de fait, encore que le premier ne se réalise que dans le second, et qu'il n'est pas d'une importance primordiale que des hasards cosmiques permettent à l'Esprit de se réaliser pleinement sur la terre. Nous pouvons ajouter foi à la promesse de maître Eckhart lorsqu'il dit : « Si ce n'est pas la volonté, mais le pouvoir seul qui te fait défaut, en vérité, aux yeux de Dieu, tu as tout accompli. »

Hermann KEYSERLING.

L'AMI DES JEUNES FILLES

(Suite[1])

XII

A la suite de cette soirée, Dick Le Houelleur devint tout à fait malheureux. Comme il arrive toujours quand quelque chose de considérable modifie, même momentanément, l'essence de notre caractère, il ne se rendait pas compte du changement qui se faisait en lui. Il croyait que certaines choses l'affectaient et le rendaient mélancolique, alors qu'il ignorait complètement la nature de celles par lesquelles il se laissait troubler. Ses rapports avec Francine Escaille se métamorphosaient avec une si déconcertante rapidité qu'il en arrivait à se croire à peu près brouillé avec elle, sans qu'il lui fût même possible de percevoir l'origine de cette brouille. Des sentiments nouveaux se glissaient entre elle et lui, sentiments où il ne voyait que rancune, hostilité, malveillance de sa part à elle, éloignement et dépit de la sienne. Il ne se doutait pas que le changement d'attitude de Francine n'était qu'une conséquence du sien, depuis que le soupçon qui avait germé en lui, le jour où il n'avait pas été reçu, lui révélait en Mlle Escaille un être qu'il ne connaissait pas et qui, au

[1] Voir nos numéros de décembre 1921 et de janvier et février 1922.

fond, dans sa malice redoutable et sournoise, n'existait pas davantage que la jeune fille candide et spontanée qu'il avait longtemps imaginée. Mais cette jeune fille-là était, quelque fallacieuse qu'elle fût, nécessaire à sa vie ; or, elle lui manquait en ce moment et menaçait de lui manquer pour toujours. Il ne lui en fallait pas davantage pour qu'il éprouvât une impression de néant qui lui faisait mesurer soudain le peu de solidité du terrain sur lequel il avait installé sa tente. Il se disait plusieurs fois par jour avec effroi :

— Que deviendrais-je si Francine se marie ?

Il ajoutait avec mélancolie :

— Qu'elle se marie ou non, c'est bien fini entre nous !

A prononcer une telle phrase, il éprouvait une jouissance si morose, mais si grande, qu'il ne cessait pas de la répéter.

Les petites émotions contrariantes que Dick recevait de la vie, il n'avait pas le pouvoir de les limiter, de les enfermer dans des barrières étroites ; elles s'élargissaient comme ces rides concentriques qu'une pierre jetée suscite sur une eau tranquille. Elles finissaient par l'envahir tout entier. Alors il perdait tout sens de la mesure et de la modération, et ces menus chagrins finissaient par le pousser à l'extrême du désespoir.

Comme nos premières souffrances surviennent pendant notre enfance, il est naturel que le retour de leurs sœurs plus mûres ramène en nous des impressions à demi puériles ; Dick, ancien enfant pieux, ne rêvait alors de rien moins, comme il disait lui-même, que de faire sa paix avec Dieu et d'entrer dans un cloître. Il avait toujours beaucoup admiré les hommes du XVIIe siècle qui passaient leur jeunesse dans la galanterie et, vers la fin de l'âge mûr, s'adonnaient à la retraite. Mais un couvent avait un caractère niveleur et démocratique qui répugnait à l'esprit de Dick ; il lui eût fallu une maison du type de Port-Royal, où chacun gardait plus âprement sa personnalité et un semblant d'indépendance.

Assis sous l'image ironique et profonde de son philosophe, Dick méditait souvent sur de tels sujets. Et jamais il ne lui venait à l'esprit que la disproportion entre le point de départ de sa déconvenue et les rêveries religieuses auxquelles elles le menaient était trop grande pour être envisagée sans un sourire au moins sceptique. Mais, comme la plupart des

hommes, il considérait volontiers ce qui arrivait aux autres sous un jour bouffon, tandis que ce qui lui arrivait personnellement lui semblait devoir se dérouler dans une lumière extrêmement solennelle et ennoblissante, comme celle qui descend des lustres d'un palais royal sur les traits toujours gracieux d'un souverain. « Si l'homme des cavernes avait su rire, disait Oscar Wilde, la face du monde serait changée ». Dick Le Houelleur n'était pas un homme des cavernes, il savait rire, mais, comme tout le monde, seulement d'autrui !

* * *

Ne pouvant plus voir Francine, il essaya de se consoler auprès de Mlle Gladieux. Depuis le bal Musset, il recherchait moins Marie-Valérie de Cossac, sans qu'il fût bien facile de démêler la cause de cet éloignement. Les amis de M. Le Houelleur n'ont jamais eu d'idée précise à ce sujet ; ils estiment que, dans cette période de sa vie, il prit l'habitude regrettable de s'ennuyer avec elle, mais ils ne savent pas pourquoi.

Mlle Gladieux sortait peu ; c'était aussi un grand avantage. Il était rare qu'on ne la trouvât pas chez elle, vers cinq heures, occupée à jouer quelque morceau de Bach, de Mozart, de Galuppi ou de Purçell. Elle habitait, dans le vaste appartement de sa mère, un tout petit salon qui contrastait par sa simplicité voulue avec le luxe opulent et criard du reste de la maison.

Elle se moquait volontiers de Dick, qui lui semblait un gentleman complètement démodé, avec ses affectations romantiques, ses attendrissements de midinette et ses manies sentimentales. Il lui faisait l'effet d'un curieux fossile, d'un témoin vieillot d'une époque disparue, à ranger entre les ammonites et les ptérodactyles. Elle lui faisait volontiers raconter ce qu'elle appelait ses souvenirs des temps jurassiques, c'est-à-dire de l'époque où il poursuivait de sa fidélité intermittente Isabelle Advenier, Virginia Barridge ou Régine Houdengue. Les mœurs de ces jeunes filles lui parais

saient également surannées ; l'idée qu'elles n'avaient vécu que pour être émues par l'amour lui semblait extraordinairement bouffonne. Elle le méprisait, pour sa part, aussi totalement que les jeunes gens de sa génération qui étaient ses amis et qui la tenaient au courant des plus récentes inventions littéraires, artistiques ou philosophiques.

Elle parlait de tout avec un cynisme sombre et des expressions argotiques, en fumant des cigarettes. Elle choquait souvent Dick par la liberté de ses propos et de ses manières, mais elle le tonifiait cependant à la façon d'un rude vent marin qui vous houspille, mais qui vous fortifie. Quand il se présentait au seuil de son réduit, comme elle disait, l'œil noyé de mélancolie opiniâtre, ses sarcasmes lui faisaient du bien ; il ne pouvait plus s'en passer. Il se plaignait volontiers, mais d'une manière vague et monotone ; il ne disait pas de quoi il en voulait à l'existence, mais il laissait entendre qu'il en avait gros sur le cœur et que s'il voulait parler... Mais il ne parlerait pas !

La présence de ce secret si voisin d'elle et qu'elle avait presque à portée de la main laissait Paule Gladieux tout à fait indifférente. Les affaires privées de Dick lui donnaient l'impression d'un curieux mélange de douleurs ridiculement pathétiques et du plaisir de les éprouver. Elle ne le prenait pas du tout au sérieux.

— Si je le poussais un peu, disait-elle au jeune Léopold Abadie à qui elle confiait beaucoup de choses parce qu'il était le plus bête de ses amis, il tomberait dans le grotesque, mais je ne le pousserai pas, car, en réalité, je l'aime beaucoup ; c'est un vieux clown qui se croit toujours Chérubin. Il sera absolument farce quand il aura soixante ans. Je compte beaucoup sur lui pour me distraire à ce moment-là !

Au fond, Paule Gladieux épouvantait un peu Le Houelleur. Ses effets habituels rataient avec elle ; il n'avait aucun pouvoir sur son esprit et il lui était impossible de prendre en sa compagnie des airs tendrement complices, affectueusement protecteurs et paternellement amoureux qui avaient établi son empire sur plusieurs générations de jeunes filles.

Quand il arrivait chez elle, Paule Gladieux lui demandait parfois :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

— J'ai pensé à vous, disait-il, par un reste d'habitude Second Empire.

Elle lui répondit une fois :

— Mais non, cher Dick. Ne me répondez pas une telle sornette. Vous êtes tout à fait incapable de penser à moi. D'abord, vous ne savez rien de moi, rien du tout, et vous ne pouvez pas me comprendre. Si vous pensiez à moi, vous tâcheriez de réduire l'équation que je représente, mais vous vous en fichez tellement de mon équation personnelle ! Je pense que vous me situez dans un cadre ridicule et que vous me faites prendre des attitudes de carte-postale en couleurs, vous savez, celles où l'on voit un soldat embrasser une nourrice... Ces horreurs-là représentent assez bien la qualité de votre imagination !

— Paule, vous ne respectez rien !

— Pas vous, en tout cas, ni votre sempiternelle comédie ! Je parie que dans six semaines vous me direz que vous êtes amoureux de moi. Et ce ne sera pas vrai du tout ! Bien entendu ! Vous savez que je ne tomberai jamais dans vos bras, mais cela vous trouble délicieusement de penser que cela pourrait arriver. Quand je vous donne la main, vous la gardez trop dans la vôtre, vous la caressez un peu... Vous avez joliment de veine d'être ému pour si peu ! Moi, quand je touche la main d'un homme, cela me fait autant d'effet que si je prenais une boîte de sardines ou un manche de parapluie.

— Vous aimerez un jour aussi, indifférente Paule, et ce jour-là...

— Mon cher, on a aussi le délire quand on a quarante degrés. Qu'est-ce que cela prouve ? Si vous croyez que cela m'amuse de penser à tout cela !

— Paule, je voudrais bien savoir ce qui vous amuse ?

Mlle Gladieux resta songeuse.

— Moi aussi, dit-elle, je voudrais bien le savoir. Je m'amuserais peut-être si j'étais un homme. J'aimerais sortir la nuit et aller dans des bars, boire des cocktails avec des personnes extravagantes, comme font mes amis. Mais, si je le faisais, cela ne m'amuserait sans doute plus du tout. Je crois toujours qu'il y a des gens extrêmement curieux là où je ne suis pas. N'est-ce pas qu'il n'y en a nulle part ?

— Qu'appelez-vous des gens extrêmement curieux ?

— Du diable si je le sais ! Des princesses javanaises qui liraient Pindare dans le texte, des acrobates australiens qui deviendraient amoureux de moi sans me le dire, des spirites qui auraient vraiment causé avec Napoléon dans un guéridon Empire...

— Il n'y a rien de cela dans les bars.

— Oh ! je sais. Il n'y a rien de rien nulle part.

— Paule, je vous mènerai au bar, ce n'est pas aussi effrayant que cela en a l'air.

— J'en ai peur ! Mais je préfère y aller avant de savoir qu'on n'y trouve aucune espèce de poésie maudite. Vous devez, vous, aimer les bars comme vous aimez les prisons. les hôpitaux, les couvents. Cela fait partie des attributs romantiques. Et les ports, hein ? Vous vous excitez aussi sur les ports de mer : les matelots, les filets qui sèchent, les chants, au crépuscule, et les petits bateaux qui vont sur l'eau !

— Vous vous moquez toujours de moi, mais qu'aimez-vous à la place de tout cela ?

— Oh ! pas grand'chose ! Une belle auto, tenez, vite, luisante, effilée, ou une machine à écrire bien nette, qui fait son gentil tapage avec un bruit régulier.

— Est-ce que ce n'est pas romantique aussi ?

— Oh ! non, il n'y a pas moyen d'en parler. Il faut s'en servir ou se taire. Mais toutes ces choses sur lesquelles on fait des phrases sans but, tenez, cela me lève le cœur de dégoût.

— Vous avez donc un cœur, Paule ?

— Oui, pour y avoir mal, quand je vais en mer, par exemple. Mais pas du tout, comme vous, pour le donner, le reprendre, le prêter, le tirer au sort, le couper en morceaux. le recoller, etc., etc. C'est drôle que les vieux messieurs et les vieilles dames parlent toujours de leur cœur. Mais s'il en avaient un, comme ils le prétendent, ils seraient morts de chagrin depuis longtemps ! Seulement. personne ne veut s'avouer la vérité.

— Paule, mettez une pierre sur le puits.

— Soyez tranquille. Je n'ai pas l'habitude de vous révéler ce que je pense. Pauvre Dick ! Vous attraperiez une catalepsie si je vous le disais ! Vous avez tant de gentilles illusions !

Tenez, quand je vous vois, avec votre bon œil mouillé de caniche qui sait faire des tours, je me dis : « Ils avaient du bon dans leur génération, quel dommage qu'ils soient descendus de leur socle ! » Vous feriez si bien sur une pendule, habillé en Bélisaire, ou en Marius au milieu des ruines de Carthage !

Après avoir quitté Paule, Dick Le Houelleur, une heure au moins après, ressentait l'effet vivifiant de ses sarcasmes. Il le ressentait, tant que le souvenir de sa beauté pure et glacée agissait sur lui, mais, quand il s'effaçait, quand Dick revoyait à travers les limbes de sa mémoire, se ranimer et remuer doucement l'image fuyante de Francine, tournant vers Roger de Perceval un visage éclatant, il se disait encore que rien de bon ne l'attendait plus sur la terre et il s'abandonnait de nouveau à ses rêves de pieuse retraite.

XIII

On s'étonnera peut-être que dans cette période si troublée de sa vie, M. Dick Le Houelleur ait pensé plutôt à trouver un réconfort dans la société de Mlle Gladieux qu'il connaissait à peine que dans l'amitié éprouvée de Mlle de Cossac. Je ne chercherai pas à expliquer ce phénomène ; je ne peux que le constater. Mais le souci de la vérité me force à dire que chaque fois que Le Houelleur formait le projet d'aller chez les Cossac ou d'écrire à Marie-Valérie, quelque chose l'en empêchait au dernier moment, — quelque chose qui, en dernière analyse, était peut-être le désir de ne pas la voir, désir qui s'était sournoisement insinué en lui depuis la nuit du bal Musset. .

Cependant Marie-Valérie s'étonna de ce silence. Ce n'était pas une personne à demeurer en repos ; elle était, tout au contraire, fort agitée et même exubérante ; elle avait l'habitude, depuis son enfance, de considérer ses propres désirs comme des ordres et de leur obéir sans regimber. Elle s'étonna plusieurs fois de l'attitude contrainte et fuyante que Dick prenait au téléphone, quand elle lui mandait son bon plaisir, qui était de le voir au plus tôt. Comme elle était à

mille lieues de soupçonner la raison véritable et secrète de l'éloignement de son vieil ami, elle finit par en imaginer deux autres dont la première l'inquiéta, mais dont la seconde la porta aux nues. L'une était qu'elle avait froissé Dick sans le vouloir et qu'il lui en tenait rigueur, la seconde, qu'il était amoureux d'elle. Cette seconde découverte s'appliquait si bien aux paroles enflammées que Dick lui avait dites au bal Musset qu'elle n'eut pas un moment de doute. Dès lors l'abstention de Le Houelleur s'expliquait fort bien : il ne voulait pas la revoir, parce qu'il souffrait et que la différence de leurs âges lui faisait croire qu'elle ne voudrait jamais l'épouser.

Cette vue de son esprit donna à Mlle de Cossac une véritable fièvre, dont le principal résultat fut de faire aussitôt pousser dans son cerveau les plus folles floraisons.

Il n'y a pas d'amateur de tulipes, si passionné soit-il, qui voie fleurir en si peu de temps un parterre aussi exubérant que celui dont Marie-Valérie contemplait, chaque matin, le spectacle. C'est qu'il ne poussait pas seulement dans son imagination d'humbles fleurs de jardin de curé, des quarantaines et des millepertuis ; non, ce qu'elle contemplait sans arrêt. c'étaient des camélias, cassants et charnus, des roses qui s'enroulaient sur elles-mêmes, cachant dans leurs replis ces frais parfums de l'Arabie qui eussent nettoyé la main de Lady Macbeth si elle avait pu les faire distiller ; c'étaient des hortensias dont les rondelles hésitantes avaient un air de reflets de lune, découpés sur l'eau par les ciseaux croisés des arbres ; de pivoines ébouriffées, touffues et soyeuses, ayant un cœur noir, comme Médée ; des pavots laqués de rouge, légèrement plissés, portant avec mystère leur pistil comme boîte à couvercle d'où va partir quelque diable chinois, c'étaient des mimosas qui faisaient dans l'air où circulait leur pollen de petits chemins de parfums poussiéreux, au delà desquels, à travers une odeur fade, alambiquée et musicale, on voyait un grand morceau de mer, tout pétillant de soleil, des falaises rouges ou un grand chaos de roches blanches, cimentées et fraternellement réunies par des chaînes de pins ; des orchidées, enfin, les plus folles, les plus délirantes, celles qui sortent du cerveau d'un poète Aztèque ou Inca, celles qui ressemblent à des papillons des

Tropiques, à des étoiles en plein midi, à des robes de sylphe, celles qui sont de bronze comme la cloche qui sonna les funérailles de Titania, celles qui sont violettes comme les yeux de la femme aimée par Henri Heine, celles enfin qui sont si blanches que, lorsqu'ils les portent, les anges du Paradis ont l'air de célestes ramoneurs !

Oui, voilà ce que chaque matin Marie-Valérie de Cossac contemplait d'un œil ému et arrosait avec dévotion, sans en confier à personne le secret enchanteur. Etonnez-vous après cela si Dick Le Houelleur eut le moyen de refuser une promenade que, par certain après-midi, Marie-Valérie lui intima l'ordre de faire avec elle !

* * *

Après avoir goûté dans un pavillon des Champs-Elysées, ils décidèrent de remonter à pied le long de la Seine, par la rive gauche. Après avoir passé par mille nuances intermédiaires, le ciel avait décidé d'être bleu ; il avait expulsé certains nuages qui troublaient son azur et qui se cachaient à l'horizon, jaloux et rageurs, échangeant par la T. S. F. des dépêches indignées, de vagues demandes d'entrer dans un complot général. Mais il n'y avait rien à faire. Le soleil, si indifférent d'habitude à ce qui se passait dans son ciel de Paris, avait décidé de le protéger ; il y avait une mobilisation générale de rayons, et les nuages se tenaient cois.

Le long des rives, les arbres frémissaient : il y avait toujours très haut une petite feuille, toute seule, qui jouait un solo, puis, d'en bas, les autres répondaient, célestes, flûtées, ingénues, dans un acquiescement général. Pour les vexer, de temps en temps, une sirène sifflait, ou bien les moineaux venaient tous ensemble crier plus fort qu'elles. Alors les feuilles soupiraient ; elles se disaient entre elles que l'ombre douce viendrait, que les bateaux s'endormiraient, tout debout, comme des éléphants, que les oiseaux s'installeraient dans leur hamac et qu'elles auraient enfin la nuit, toute la grande nuit de Paris pour échanger leur divin concert !



Ils cheminaient en silence. après s'être offert quelques banalités indispensables.

— Pauvre Dick ! se disait Marie-Valérie, il n'ose me parler de rien ! Comme il doit souffrir !

Elle s'arrêta soudain, quai d'Orsay, devant une maison Second Empire. d'un gris argenté de chauve-souris, à qui les cannelures de ses pilastres donnaient l'air d'avoir des plis. Un double escalier extérieur, que dominait la statue d'un coureur antique, accédait à son premier étage.

— Voici la maison où j'aimerais vivre, déclara Mlle de Cossac. N'est-ce pas qu'elle a l'air d'être en étoffe ? Je l'appelle la maison de taffetas. C'est là que je rêve de vivre avec l'homme que j'aimerais !

— Bien sûr, dit Le Houelleur, qui eut soudain froid dans le dos. (Il souffle un courant d'air glacé, sur la Seine, les soirs de mai). On ne peut vivre là qu'avec l'homme...

— Que l'on aime, continua tendrement Marie-Valérie. C'est bien ce que je dis. La vie est-elle tolérable sans amour ?

— Ça dépend, dit Le Houelleur. Il y a des gens qui s'en accommodent très bien.

— Oh ! je sais, les moines, les missionnaires...

— Je ne pensais pas à eux.

— Et à qui pensiez-vous ?

— Aux égoïstes, faillit répondre Dick, pour couper court. mais il n'osa pas et déclara :

— Vous savez, Marie-Valérie, quand un homme a été déçu une fois, il préfère vivre sans amour que de recommencer une si cruelle expérience.

— Il a tort, il a tort ! s'écria impétueusement Marie-Valérie. Ainsi j'ai déjà été déçue deux fois. C'est beaucoup pour mon âge. Eh bien, je ne demande qu'à recommencer... Je ne saurais vivre sans passion...

— Sans passion ? Enfin, sans un homme, voulez-vous dire ?

— C'est la même chose !

— Certainement, c'est la même chose. Où avais-je la tête, Seigneur? Enfin sans un homme qui soit amoureux de vous, bien entendu !

— Je dois avoir l'air d'un idiot, se disait Dick.

— Comme il est troublé ! Comme il est timide ! se disait Marie-Valérie. Il faut que je lui vienne en aide !

— D'ailleurs, fit-elle tout haut, il n'y a qu'un type d'homme qui me plaise.

— N'est-ce pas M. de Charmeries qui vous fait signe là-bas ?

— Mais non, Dick, c'est quelqu'un qui ne lui ressemble même pas ! Vous devenez aveugle.

— Myope, simplement myope, Marie-Valérie. Laissez-moi rester modeste !

— J'aimerai un homme d'âge mûr...

— Vous avez tort, croyez-moi, il n'y a que la jeunesse qui soit digne d'être aimée.

Elle lui jeta un regard reconnaissant, prenant cette phrase pour une déclaration voilée, et continua :

— Un homme qui ait l'expérience de la femme...

— Des autres !...

— Qui soit intelligent...

— Pour avoir des enfants, c'est bien inutile !

— Bon...

— On ne l'est jamais que par coutumace !

— Un homme énergique, qui m'aidera, me protègera...

— Epousez un gendarme ! faillit crier l'incorrigible Dick, mourant lui-même de peur.

— Qui aura de l'indulgence, de la compréhension, de la douceur... Enfin, quelqu'un comme vous, Dick !

Dick Le Houelleur se tourna vers sa compagne et lui dit gravement, avec une tristesse émue et sincère :

— Je ne suis pas tel que vous me dépeignez, Marie-Valérie. Gardez-vous de me croire aussi parfait. Je suis paresseux, maniaque, quinteux, grognon ; je me mets en colère quand on change mes bibelots de place, je ne suis pas intelligent, j'ai toujours été dernier en mathématiques ; les jours où j'ai mal au foie, je ne suis pas à prendre avec des pincettes. Je vous parais agréable en société, c'est parce que je suis insupportable chez moi...

— J'ai été bien maladroite, se dit Marie-Valérie. Il est si peu vaniteux ! J'ai fait un tel portrait de lui qu'il n'a pas osé se reconnaître et que je l'ai découragé. Comment lui rendre confiance ?

Elle demeurait silencieuse et troublée. Dick profita de cette accalmie pour changer de conversation, ce que Mlle de Cossac considéra comme une preuve touchante de sa discrétion, et comme il craignait que la moindre allusion ne fît dériver leur conversation sur un terrain dangereux, il aborda un sujet de tout repos (à ce seul point de vue, d'ailleurs) : l'état de la nouvelle Europe.

— Comme il est délicat ! se disait Marie-Valérie. Il a peur de me troubler !

Dick Le Houelleur était en pleine création d'un nouvel Empire russe. quand il arriva avec sa compagne devant l'île du Vert-Galant. Il devina qu'elle allait l'entraîner sous ces saules sentimentaux, dont les branches ont l'air de laisser pendre dans l'eau moins des feuilles que des devises de marrons glacés et des poésies de mirliton ; et, sous prétexte qu'il était tard, il lui proposa de la ramener chez elle.

— Comme il est attentionné ! se dit Marie-Valérie.

Et, par discrétion aussi, elle refusa son offre et monta dans un taxi, dont le chauffeur, d'âge ultra-canonique, lui offrait toute confiance.

— A bientôt ! cria-t-elle tendrement à Dick.

Et de son long doigt ganté, elle lui envoya un baiser.

Demeuré seul sur le quai, Le Houelleur ôta son chapeau et s'épongea le front :

— Ouf ! se dit-il, je l'ai échappé belle !

XIV

Paule Gladieux rappela à diverses reprises à Dick l'engagement qu'il avait pris de la mener dans un bar. Un des travers de notre héros, peut-être s'en est-on déjà aperçu, c'était sa trop grande facilité à tout promettre, surtout aux jeunes filles qui l'honoraient de leur confiance, et, bien entendu, quand il ne s'agissait pas de mariage.

Mais, dans cette circonstance, il finit par s'apercevoir qu'il était allé un peu loin. Il ne savait au juste pourquoi, car il était trop lui-même l'habitué de ces endroits pour ignorer qu'il ne s'y passe jamais rien, que le ton y est de la plus parfaite courtoisie et que ceux qui y vont par amour du pittoresque, sur la foi de certains films américains, sont cruellement déçus. Il était bien obligé de reconnaître que si l'entrée de ces banals paradis est défendue aux jeunes filles, ce n'est nullement, quoiqu'on en pense, par respect pour elles, car elles coudoient au théâtre et aux courses les personnes luxueuses qui les hantent, mais pour ne pas troubler celles-ci, qui ont fini par considérer le bar comme une réunion de famille où elles peuvent échanger en toute innocence et liberté ces propos amers et venimeux qu'autorisent des intérêts communs. Ce *veto* était si absolu, si rigoureux que Dick n'osait le lever, même en faveur d'un être comme Paule Gladieux qui avait vingt-cinq ans, qui était entièrement émancipée et qui avait beaucoup moins d'illusions sur ce monde que beaucoup de confesseurs sexagénaires !

Il se contenta donc d'éluder les questions trop précises qu'elle lui posait au sujet de la date de leur aventureuse sortie. Mais elle le harcela de plus en plus, tant et si bien que, ne pouvant plus se dérober et n'osant aborder un des endroits célèbres où Paule brûlait de se rendre, il usa d'un stratagème ingénieux.

— Je vais vous conduire, lui dit-il un jour, dans un des bars, non seulement les plus curieux, mais encore les plus dangereux de Paris. Habillez-vous simplement, ne mettez pas de bijoux. Je viendrai vous chercher demain vers six heures.

* * *

Pantelante d'émotion, Paule s'habilla comme s'il s'agissait d'aller visiter un hôpital de lépreux, accrocha à son chapeau sombre une voilette épaisse et attendit fiévreusement Le Houelleur. Lui-même portait un manteau couleur de prison, une maquila et un feutre bossué d'aventurier de Los-Angelès.

Le taxi les arrêta, rue Caumartin, devant une boutique faiblement éclairée. *Bar Romain,* lisait-on, en caractères épais et blancs, dans la vitre mal lavée.

— Entrez, dit hardiment Le Houelleur.

Le cœur battait à Paule quand elle pénétra dans l'établissement. Mais sa surprise fut sans bornes. L'endroit était petit et mal éclairé, de plus l'air s'y alourdissait à tel point de fumées compactes que l'on y voyait d'abord difficilement.

Un comptoir semi-circulaire occupait le milieu du bar, encadré de ces hauts tabourets rituels dont rêvait Mlle Gladieux. Sur les murs régnaient de grandes décorations historiques, dans le style de 1875, mais qui représentaient des événements de la vie romaine, la mort de César, les chrétiens jetés aux lions, la toilette d'une patricienne. D'opulentes nudités de femmes aux tons devenus ocreux se dégageaient voluptueusement de ces toiles austères. Aux quatre coins, on voyait de petites vitrines qui enfermaient des médailles et des monnaies de bronze, grecques, romaines ou syracusaines.

— M'avez-vous conduite dans un bar ou au musée de Cluny ? demanda Paule, en se penchant vers Dick.

— Chut ! dit gravement celui-ci, on nous surveille. N'ayons pas l'air de rire !

Mlle Gladieux fut cependant extrêmement fière quand elle se hissa sur le tabouret et qu'elle appuya ses bras sur la barre de cuivre. Elle prit aussitôt, et instinctivement, cet air usé, cynique, brutal et indifférent qu'il est de mise d'y montrer.

Le barman s'approchait.

— Qu'est-ce que tu prends ? demanda Le Houelleur à Paule qui ne put s'empêcher de sursauter d'abord, puis de rire de ce tutoiement inattendu, mais dont elle sentit qu'il accompagnait avec bonheur la fumée de l'endroit, sa société singulière et les bonds des lions noircis qui déchiraient le corps des jeunes chrétienne nues.

— Veux-tu un *mannhatan,* un *Martini,* un *gin-fize,* un *magnolia,* un *lemon-squash* ? demandait Dick, enchanté d'étaler son érudition, et sûr que Paule ne le blâmerait pas du désordre de sa classification. Mais le barman se montra aussi écœuré qu'un lettré qui entendrait dire à une jolie femme :

« Que voulez-vous lire ? Milton, Paul Féval, Sénac de Meilhan, Shakespeare, Raoul de Navery, Toulet ou Pétrus Borel ? »

— Est-ce que je peux avoir un porto ? demanda timidement Paule.

— Blanc ou rouge ?

Elle opta pour le rouge. Quand à Le Houelleur, après avoir pensé à éblouir Paule par l'absorption de quelque *corpse-reviver,* il finit par demander un modeste *barbotage.* dont le nom médiocre influença fâcheusement Mlle Gladieux.

Cependant elle regardait avec avidité tout ce qui l'entourait. Deux Américains rasés parlaient en face d'elle ; ils avaient demandé une bouteille de Bourgogne et la buvaient par larges rasades. A côté, deux femmes très peintes causaient intimément : elles donnaient des détails précis et inattendus sur leur santé, puis racontaient avec irritation certaines circonstances où elles avaient eu, l'une et l'autre, fort à se plaindre de la conduite à leur égard de Blanche, ou de Thérèse, ou d'Emilienne. Il semblait, à les ouïr, que ces personnes n'avaient point témoigné, en diverses regrettables occurrences, toute la délicatesse et toute la discrétion auxquelles visiblement étaient habituées les deux interlocutrices.

* * *

Une femme en cheveux entra et demanda un rhum. Elle appela le barman Camille et lui parla d'une voix extraordinairement enrouée et cassée.

— Saleté de vie ! dit-elle, à plusieurs reprises. Saleté de vie !

Elle regarda Paule et ses deux voisins qu'elle sembla englober dans le même mépris et sortit après avoir essuyé sa bouche d'un revers de main.

Un homme qui n'avait plus de nez mais qui était en habit sous un léger manteau clair, vint s'asseoir à côté des deux femmes et leur dit des galanteries. En parlant, il palpait le bras de l'une d'elles consciencieusement, comme un boucher qui va prendre livraison de sa marchandise.

— Tu sais, dit la personne ainsi effleurée, Luce est plus grasse que moi !

Le monsieur s'empressa de suivre le conseil voilé que renfermait cette honnête parole. Puis ces trois personnages se mirent à parler de l'amour et en vinrent rapidement à discuter les problèmes les plus généraux, ainsi qu'il arrive toujours quand plusieurs Français causent ensemble. La femme qui se nommait Luce ne croyait pas à l'amour des hommes. Son compagnon ne croyait pas à l'amour des femmes. Ils en appelèrent l'un et l'autre au jugement de Camille.

— Pour des boniments, dit celui-ci, pour sûr que ce sont des boniments !

Mais il refusa de s'expliquer davantage et reprit son air méditatif et lointain ; on avait l'impression, à l'entendre et à le voir, qu'il était revenu de toutes les choses de ce monde, et, en particulier, justement de l'amour, dont il ne voulait même plus discuter. Il consentit cependant à sortir encore une fois de son silence et résuma son expérience dans une formule elliptique :

— L'homme, ça a de l'appétit, mais ça se nourrit de n'importe quoi !

Puis il versa de l'angostura dans un petit verre qu'il vida dans son gobelet d'argent.

— Il ne faut pas dire du mal des hommes, dit le monsieur qui n'avait pas de nez.

— Je les connais, moi, dit soudain la femme qui ne portait pas le beau nom de Luce, avec eux, il faudrait toujours être vierge et toujours se donner !

La conversation se termina là, car une troisième femme entra qui connaissait les précédentes et leur dit bonjour avec entrain. Dick et Paule comprirent que c'étaient cette Emilienne qui avait manqué à toutes les lois de la courtoisie. Elle fut reçue avec empressement et avec tendresse. La conversation devint un extraordinaire tumulte.

* * *

— A quoi pensez-vous, Dick ? demanda Mlle Gladieux.

— A Tacite, à Suétone, dit-il, au caractère de Galba. Je me rappelle ce que j'ai su de latin : *Majoresque cadunt de*

montibus umbræ... Je me dis que l'Orient a détruit la puissance romaine et je me demande si l'Europe ne sera pas détruite de nouveau par une force venue de l'Orient. Enfin, je me trouve tout naturellement dans un état d'esprit historiques. Et vous ?

— Je voudrais comprendre des choses. Je ne peux pas.

— Lesquelles ?

— Bien difficle à dire ! Ces trois femmes qui sont là, croyez-vous qu'elles aient jamais aimé quelqu'un ?

— N'en doutez pas !

— Et cependant elles ont pu...

— Ça n'a pas de rapport ! Voyez-vous, Paule, ce qui fait la supériorité des femmes sur les hommes, c'est leur immense pouvoir de distraction : elles ne pensent jamais à ce qu'elles font !

— Et elles ne font jamais ce qu'elles pensent. C'est aussi leur infériorité, dit Paule.

Elle demeurait rêveuse et rétive. L'endroit bizarre où elle se trouvait lui donnait certainement des émotions nouvelles, des idées inattendues. C'était un nouvel aspect du monde, à la fois repoussant, singulier, riche en suggestions de toute nature. Dick devinait cela, et l'enviait. « Où donc, se disait-il, trouverai-je, moi, des émotions nouvelles, des idées inattendues ? Ce bar, si banal pour moi que je ne le vois même pas, a quelque chose d'étrange et de capiteux pour Paule. Mais moi, où que j'aille, je déclarerai que tout est quelconque, fade, usé comme un vieux manteau. Et cependant, ce soir, malgré tout, Paule me communique un peu de sa vision nouvelle, j'ai entendu, j'ai remarqué des choses curieuses auxquelles je n'aurais pas même fait attention si j'étais venu seul ici... Et si au lieu de Paule, Francine m'avait accompagné... Allons donc ! quelle folie ! Je n'aurais jamais mené Francine dans un endroit pareil ! »

* * *

Paule le toucha du doigt.

— Allons-nous en, fit-elle.

Un nègre magnifique, mais sur le laquage épais et brillant duquel on s'étonnait de ne voir resplendir ni roseaux, ni chimères d'or, s'effaça pour les laisser sortir.

Dans la rue, Mlle Gladieux marchait vite, sans se retourner. Dick avait l'impression confuse qu'elle lui en voulait d'avoir accédé à son désir. Il l'interrogea sur ses impressions.

— J'ai appris beaucoup de choses. Des choses très tristes. J'ai un peu mal au cœur, vous savez. Mais je n'ai pas perdu mon après-midi. Seulement, vous vous êtes moqué de moi ; ce n'est pas un vrai bar !

— Qu'est-ce alors qu'un *vrai* bar ?

— C'est un endroit gai, séduisant, plein de jolies femmes, de jolis hommes, où l'on danse, où l'on rit, où l'on se grise...

— Je vous demande pardon, Paule, vous avez vu le *vrai* bar. L'autre en est la mascarade, la contrefaçon.

— Eh bien, je déteste les bars !

Dick Le Houelleur se mit à rire :

— Je m'en doutais bien un peu, Paule. Vous n'êtes pas créée pour mener une vie de plaisir et de folles orgies...

— Le plaisir, ça ?

— Le plaisir humain, ma pauvre enfant. Plus ou moins séduisant, plus ou moins dissimulé. vous l'avez vu aujourd'hui ! Il n'avait pas mis son plus beau vêtement pour nous, mais il n'en était que plus sincère. Quand vous le rencontrerez de nouveau et qu'il sera mieux attifé, vous le reconnaîtrez quand même !

— Et *Mademoiselle de Maupin* ? demanda Paule.

— Elle est à la Bibliothèque Nationale.

— Et Watteau ?

— Il est au Louvre !... Arrêtons cette voiture, Paule, je vais vous reconduire. Je n'aurais pas dû vous mener au Bar Romain. Je vous croyais une plus grande personne que ça. Vous pensiez tout savoir parce que vous avez tout lu, mais la plus petite réalité, si on la regarde de près, est plus effroyable que la lecture de trois volumes de pathologie chirurgicale !

XV

A la fin d'un ennuyeux dîner chez Mme de Sirventes, auquel il n'avait pu se dérober, malgré la rancune qu'il lui gardait des tons cramoisis de son nez (qu'il considérait un

peu comme une trahison à l'égard de ses souvenirs de jeunesse), Dick Le Houelleur vit se pencher vers lui l'aimable Légion, qui lui dit, de son air toujours engageant :

— Eh bien, que pensez-vous du mariage de Francine ?

Tout tourna autour de Dick, il eut l'impression de recevoir un direct à la pointe de la mâchoire et de perdre, un moment, toute conscience précise des choses qui l'entouraient. Il se sentit si ridicule qu'il en devint complètement pourpre. Il finit par articuler d'une voix étranglée et balbutiante :

— Francine se marie... Avec qui ?

— Comment vous ne le savez pas ! s'écria avec volubilité l'obligeante Légion. Je vous croyais si lié avec elle ! Elle épouse M. de Perceval, un ingénieur qui a une très grosse situation, paraît-il, en Amérique. Elle habitera New-York.

Ce dernier coup fut encore plus cruel à Dick que le premier. Il acceptait encore que Francine se mariât, mais l'idée qu'elle quitterait Paris et qu'il ne la verrait plus lui fût insupportable. Il murmura de vagues phrases polies et s'empressa de quitter l'aimable Légion, afin de quêter ailleurs un démenti à cette funeste nouvelle. Mais il n'osait interroger personne, redoutait de laisser voir le trouble dans lequel il était plongé et jugeant, au surplus, que personne des assistants n'était assez intime avec les Escaille pour savoir de source officielle une nouvelle que lui, un de leurs meilleurs amis, ignorait encore. De guerre lasse, Dick gagna le fumoir où quelques hommes parlaient de politique. Et il se laissa harponner au passage par M. de Sirventes.

*
* *

C'était un homme corpulent, à demi aveugle et sur le visage duquel sa quasi-cécité laissait flotter un sourire immobile et toujours pareil, soit qu'il parlât à sa femme ou donnât un ordre à son maître d'hôtel. Un lorgnon noir cachait généralement ses yeux, mais s'il l'ôtait, on lui voyait un curieux regard, bigle, gêné, inexpressif, comme étoilé au milieu d'un morceau de cristal blanc, bien taillé, mais qui vous faisait un peu peur, comme si l'on avait vu se soulever

une paupière dans la pierre inerte et aveugle d'un chapiteau ruiné ou d'un pavé mis à l'écart. Sa voix était joyeuse et forte, et comme il avait traversé la vie sans en presque rien discerner, il faisait des plaisanteries d'enfant. Il avait reconnu Dick au timbre de sa voix, et maintenant, il s'accrochait à son bras.

— Voilà donc la fille de notre ami Escaille qui se marie ! cria-t-il, car l'habitude de ne pas voir les gens lui faisait croire qu'il était loin d'eux et il leur parlait comme s'il s'agissait pour lui de commander une manœuvre, à bord d'un cuirassé, pendant une tempête. Nous allons manger les dragées de la noce ! C'est une brave petite fille, n'est-ce pas ? Mais il paraît que son fiancé travaille ?

Il disait cela du ton dont on dit dans la famille d'un ouvrier qu'une jeune fille épouse un garçon gentil, certes, mais un fainéant.

— La nouvelle est prématurée, me semble-t-il, déclara Dick avec humeur. Ni Georges, ni Armand, ni Francine ne m'en ont soufflé un mot. Cela me permet de croire que c'est loin d'être encore officiel.

— Oh ! ils vont vous l'annoncer, soyez-en sûr ! Régine a rencontré, cet après-midi, Suzanne de Cossac qui le lui a affirmé. Francine l'aurait déclaré elle-même à Marie-Valérie avec qui elle a passé la soirée d'hier !

Cette fois, il n'y avait plus moyen de douter. Dick désespéré s'arracha à l'étreinte de M. de Sirventes et regagna misérablement son logis.

* * *

Il s'assit dans la petite pièce qui lui servait, comme nous l'avons vu déjà, de sanctuaire, il regarda distraitement le cabinet de Scriban, les candélabres de cristal, le portrait de sa sœur. Il ne songea même pas à ouvrir ses tiroirs, à dénombrer ses scalps. L'idée même qu'il avait pu occuper toute une soirée à un aussi piètre examen le fit sourire de pitié. Allons ! cela même était bien fini !

Il avait l'impression inanalysable qu'on venait de lui arracher un grand morceau de sa vie. Jamais, jamais il ne retrou-

verait quelqu'un comme Francine ; aucune des jeunes filles qu'il avait connues ne lui pouvait être comparée. Il se moquait bien maintenant de Marie-Valérie de Cossac, de Paule Gladieux, de toutes celles qu'il rencontrerait demain ! Une seule comptait à ses yeux ; c'était sa fille spirituelle, sa bien-aimée, l'orchidée la plus précieuse de sa serre chaude ! Il l'avait perdue, et bien perdue, par sa faute ! Qui avait autant de grâce qu'elle, autant d'intelligence, d'esprit, de spontanéité ? Qui, comme elle, comprenait tout à demi-mot ? Qui aimait, comme elle, la sculpture grecque, *les Fleurs du Mal,* la peinture moderne, le cinéma ? Pour qui avait été créé le mot *Enthousiasme,* le mot *Loyauté,* le mot *Douceur,* sinon pour elle ? Tous ces trésors étaient à vau-l'eau ; quelqu'un était survenu qui les emportait à tout jamais, un personnage quelconque, un rousseau de mauvais augure, prétentieux, affecté, stupide !

— Georges est un idiot ! déclara Dick, en se levant en proie à une grande agitation. Un véritable idiot ! Et quant à Armande, rien ne peut m'étonner de sa part ; elle n'a jamais eu aucun sentiment maternel, aucun... Elle est allée au bal un soir où Francine avait quarante degrés de fièvre et où je n'ai pas dormi, moi, qui ne suis rien pour Francine, cependant, — hélas ! non, rien...

Alors Dick entendit au fond de sa conscience une petite voix douce et têtue qui lui disait :

— Et pourquoi n'es-tu rien pour Francine ?

— Que pourrais-je bien être ? répondit Dick avec un rire gêné. Je me le demande... Pas son père, tout de même !...

— Tu pourrais être ce qu'est ce M. de Perceval, répliqua la même petite voix insinuante et nette : son fiancé !

— Ah ! diable !... Oui, en effet, pourquoi pas ? Le fait est que certain jour...

Et Dick se rappelait la dernière visite de Francine, son air agité et gauche, le tour imprévu de la conversation. Ce jour-là, il en était sûr, aujourd'hui, il n'aurait eu qu'un mot à dire, — et ce serait M. de Perceval en ce moment qui s'arracherait les cheveux, — ce qui lui serait d'ailleurs plus facile qu'à M. Le Houelleur ! Ce jour-là, elle se sentait seule, mélancolique, abandonnée de tous, elle n'aurait pas dit non, si Dick lui avait proposé de changer de vie, comme elle l'y

avait engagé. Au lieu de cela, il avait parlé de ses porcelaines !

— Quelle brute je fais ! s'exclama-t-il, en proie à la plus grande fureur. Je suis inexcusable ! Je mériterais de mourir tout seul, comme un chien, en regardant Joséphin cambrioler mon bureau pour jouer mes dernières économies !

— Et pensais-tu, reprit la terrible petite voix de sa conscience, que Francine ne se marierait jamais ?

— Je ne pensais pas beaucoup à cela, je ne me rendais pas compte ! Et puis, j'en avais déjà tant vu marier de jeunes filles, je ne supposais pas que le mariage de Mlle Escaille serait à mes yeux si différent des autres !

— Avoue tout, tu espérais que Francine se marierait à Paris, qu'elle épouserait le premier venu, qu'elle ne l'aimerait pas ou se dégoûterait vite de lui et que tu recommencerais, toi, à reprendre avec elle ta vieille intimité. Canaille !

— Oh ! je ne cherchais pas midi à quatorze heures ! Je ne me représentais pas le mariage de Francine, pas plus qu'on ne se représente sa propre mort, la fin du monde ou le Jugement dernier. Ce sont là de ces cataclysmes que l'on n'envisage que de loin et pour ainsi dire abstraitement, sur le papier ! Sans ça...

— Sans ça, qu'aurais-tu fait ? Aurais-tu rompu avec tes habitudes stupides de vieux garçon ? Aurais-tu accepté une responsabilité, renoncé à tes autres amies, à toutes celles que tu ne connais pas encore ? Il faut plus de courage que tu n'en as pour prendre une telle décision ! Je doute que tu la prennes jamais. Mais alors que deviendras-tu ? Un vieux beau qui tourne encore autour des petites filles ? Ce n'est pas très reluisant. Oui, je sais, tu pourras jouer à l'oncle, au parrain. Ainsi finissent tes pareils. Triste fin, permets-moi de te le dire !

— Que dois-je faire ?

— Hélas ! pauvre Dick, je crois qu'il est trop tard ! Trop tard ! T'es-tu jamais pénétré du sens redoutable de ces deux mots ? Trop tard ! C'est l'expression même de la damnation. Il y a encore un jour pour faire les choses, puis il n'y a plus qu'une heure, une minute, une seconde... Puis... « Attendez, attendez, je suis décidé ! » Trop tard ! La grande horloge a parlé ! Il n'y a plus de recours !

— Mon chapeau, ma canne, mon manteau ! cria Dick. Joséphine, où sont mes affaires !

* * *

Il leva la tête, il les vit à côté de lui. Mais il vit aussi la petite pendule qui faisait sur le bureau son bruit ridicule de souris en cage et qui grignotait patiemment les jours après les jours. La minuscule personne lui montra, en se moquant de lui, qu'il était deux heures du matin.

— Deux heures du matin ! Il est tout de même trop tard, se dit Dick, — ou trop tôt, — pour aller réveiller Georges et lui demander la main de sa fille que je connais depuis dix-sept ans ! Demain, d'ailleurs, j'aurai les idées plus fraîches ; je saurai ce que je dois faire !

Il gagna son lit, mais non pas le sommeil. Quelqu'un de plus obstiné encore que la petite pendule s'acharnait après lui, quelqu'un de contrariant et de tenace ; et Dick avait beau supplier et jurer que le lendemain ne se passerait pas sans qu'il eût pris une décision importante, rien ne pouvait apaiser la terrible Euménide qui se déchaînait contre lui.

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

MÉDITATION

SUR LA

VIE DE BAUDELAIRE

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés
> Et comme la meilleure et la plus pure essence
> Qui prépare les forts aux saintes voluptés !
>
> « Je ne sors jamais des situations difficiles que par *explosion* ; mais ce que je souffre en vivant, vois-tu, c'est inexprimable ! »
> (Lettre à sa mère, 25 décembre 1861).

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs.

Si les douleurs temporelles de Baudelaire ont été longtemps et indûment prolongées, le centenaire, l'an dernier, de sa naissance a apporté cette consolation qu'on peut sans crainte les dire révolues. Sa gloire fut lente à s'introniser, mais le travail même que pendant près de cinquante ans elle exigea des meilleurs esprits d'Europe en acquiert un peu de la dignité qui s'attache au métal dans lequel l'artiste coula tant de vers souverains. Barbey d'Aurevilly [1], le premier de

[1] Le bel article de Barbey d'Aurevilly, écrit peu de jours après la publication des *Fleurs du Mal*, ne put cependant paraître au *Pays*, les poursuites contre le livre ayant déjà commencé. « Si la poursuite s'interrompait, écrivait Barbey à Baudelaire, un mot, vite ! pour que mon article *se lève*, comme un Cid, pour vous ». Sur la demande de Baudelaire, Barbey lui envoya l'article pour être donné en communication aux juges. Il a été recueilli dans le volume intitulé : *Poëtes et Poésies*. — Lemerre, p. 96-110.

Il serait injuste de ne pas mentionner l'article que publia Edouard Thierry dans le *Moniteur Universel* du 14 juillet 1857 et qui constitue en fait par sa date la première justice rendue au livre. J'en détache ce passage qui ne m'a jamais paru plus vrai qu au-

tous, Leconte de Lisle et Swinburne, Gautier, Banville et Asselineau, Verlaine et Mallarmé, Paul Bourget et Maurice Barrès, Jules Laforgue et Stefan George, André Gide et André Suarès, Camille Mauclair et Jacques Rivière, sur la mémoire de quel poète veilla jamais compagnie plus haute et plus variée ? Sous les efforts de cette imposante et active garde d'honneur, les préjugés ont fini par tomber, et aussitôt les *Fleurs du Mal* ont trouvé le chemin des innombrables sensibilités qui étaient prêtes à les recevoir. Le cycle des vaines querelles est clos.

On pourrait soutenir qu'il en va de même du cycle des appréciations, et certes, après le passage de ceux que nous venons d'énumérer, il semble qu'il ne reste rien à glaner. La diversité cependant de leurs natures, la diversité aussi de ce qu'à chacun d'eux Baudelaire dispensa, encourage une hardiesse qui d'abord paraît présomptueuse. La grandeur suprême de certaines figures, c'est qu'on n'en a jamais fini avec elles, et à cet égard ainsi qu'aux autres la pure poésie française ne compte pas de nom qui éveille dans les profondeurs de notre âme un retentissement plus ample et plus prolongé.

Commémorer le centenaire de Baudelaire par une méditation sur la vie d'où les *Fleurs du Mal* sont issues, tel est l'unique objet que nous nous proposons ici. Le devoir de ceux qui nous ont précédés consistait au contraire à n'envisager l'œuvre qu'en elle-même, à lui assigner son rang, puis à lui conquérir la place à laquelle ce rang lui donnait droit : grâce à eux le point est désormais acquis. Pas davantage aujourd'hui la vie de Baudelaire n'a besoin d'apologie : ouverte de toutes parts, exposée à nos yeux comme quelque gigantesque blessure, nul coup de lance de soldat romain ne saurait plus la menacer ; mais de sa contemplation les enseignements jaillissent à flots, si purs, si pressants que le nouveau devoir qu'ils suscitent est avant tout de les recueillir.

jourd'hui et qui est un précieux exemple de divination critique : « Je rapproche l'auteur des *Fleurs du Mal* de Dante, et je réponds que le vieux Florentin reconnaîtrait plus d'une fois dans le poète français sa fougue, sa parole effrayante, ses implacables images et la sonorité de son vers d'airain. Je cherchais à louer Charles Baudelaire, comment le louerais-je mieux ? Je laisse son livre et son talent sous l'austère caution de Dante. » L'article est reproduit en appendice au Tome I des *Œuvres complètes* de Baudelaire, Edition Calmann-Lévy.

Nous voudrions montrer que si en un sens les *Fleurs du Mal* ne pouvaient naître que d'une telle vie, le miracle n'en reste pas moins qu'elles en soient nées, et que finalement elles ne sont nées qu'en dépit d'elle, — par un triomphe, non pas ici de la volonté, mais de la plus secrète et inaliénable prérogative spirituelle. En aucun cas mieux que dans celui de Baudelaire on ne constate que dans les régions souterraines de la vie morale et de la pratique tout « parce que » se double d'un « malgré », toute cause porte avec elle l'inhibition qui lui correspond ; à nul homme peut-être ne s'applique aussi exactement la parole de Joubert : « Je n'ai pour force qu'une certaine incorruptibilité. »

Lorsque pendant l'été de 1917 furent publiées dans la *Revue de Paris* les lettres de Baudelaire à sa mère [1], les esprits étaient trop absorbés par la guerre pour qu'on leur accordât toute l'attention qu'elles méritaient. Le document n'en était pas moins d'une telle importance que l'on peut dire que, depuis sa publication seulement, les *Fleurs du Mal* se détachent sur leur fond véritable. Certes les nombreux témoignages consignés dans les deux recueils Crépet, l'insistante et lugubre teneur des lettres à Poulet-Malassis et à Ancelle laissaient déjà filtrer un de ces jours dont le regard a peine à soutenir la lumière terne et blanchâtre ; mais cette fois le jour a envahi toute la pièce et, sordide, accuse avec maussaderie chaque détail. *Ma Vie mise à nu,* — tel pourrait être le titre de ces lettres qui, en regard de *Mon Cœur mis à nu* et creusant encore le gouffre d'où monte ce suprême appel, se posent comme du diptyque le volet qui jusqu'ici nous faisait défaut.

Dorénavant nous verrons toujours Baudelaire avec cette toile de fond : un fond gris, uniforme, tout ensemble d'une si pénétrante tristesse et d'une si sévère tenue. Qui n'a observé dans certains des plus beaux portraits de Whistler — dans le portrait de sa mère ou dans le Carlyle — la relation mystérieuse qui s'établit entre la figure et le fond ? Du fond la figure est à la fois inséparable et distincte : elle n'y rentre ni

[1] L'édition complète a paru en 1918 chez Louis Conard avec une préface et des notes de Jacques Crépet dont les excellents travaux baudelairiens poursuivent et complètent la tâche entreprise par son père de qui la mémoire demeurera toujours chère aux fervents du poète. C'est à cette édition que se réfèreront mes citations.

n'en sort : la distance est insinuée si subtilement qu'on la devine, mais qu'on ne saurait l'évaluer. Ainsi des rapports de Baudelaire avec la vie : il est là, et derrière lui la vie, toujours la même, mouvante seulement par les difficultés nouvelles qu'elle superpose aux anciennes, morne et lamentable sirène qui ramène à tout coup son prisonnier ; neutre et envahissante, immuable et jamais rassasiée : une monotonie qui renatt sans cesse de ses cendres, et sur ce fond le plus léger mouvement spirituel du poète plaque un de ces papillons dont Whistler se plaisait à signer ses œuvres. Ramenez le mot de « distingué » à son sens primitif de « qui n'est pas confondu » ; libérez-le de toutes les vulgarités qui l'assiègent ; vous n'en trouverez pas qui approche de plus près cette grandeur native, irréductible, malheureuse. Impossibilité d'échapper à la vie d'une part ; et de l'autre, impossibilité de se confondre un seul instant avec elle.

Mais ici il faut descendre plus avant et reconnaître que malgré les apparences il n'y a pas dans le cas de Baudelaire de procès spécial à instruire : pour combien d'artistes du premier rang le problème de l'existence ne s'est-il pas posé en des termes à peu près semblables ? N'incriminons particulièrement ni les événements, ni les acteurs, ni aucun de ces instruments désaccordés dont la vie tire de si rauques accents ; moins peut-être qu'ailleurs sont-ils tous ici à blâmer, car la suprême tragédie de Baudelaire, c'est qu'eût-elle voulu le combler, la vie n'avait rien à lui offrir à quoi sa nature pût se prendre ; la forme la plus terrible de son originalité réside dans une haine de la vie qui s'étend bien au delà de toutes ses contingences, cette haine du seul esprit qui provient de l'absolue incompatibilité.

Un tel sentiment, — j'entends lorsqu'on le rencontre à l'état pur, lorsqu'il se dresse au-dessus du motif personnel dans son autonomie abrupte et comme immémoriale — dégage un imposant effroi : c'est le pic solitaire qui ferme à l'horizon la vallée. Chez la plupart d'entre nous, en effet, la vie accomplit simultanément un double travail et qui présente, pour employer le mot cher à Emerson, un caractère de compensation.

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Ces raisons de vivre, ces centres successifs autour desquels gravite toute notre existence, c'est la vie elle-même qui, un à un, nous les arrache ; et en même temps elle nous restitue en sous-main, parfois sans que les autres s'en aperçoivent, presque toujours sans que nous nous en apercevions ou du moins que nous en convenions nous-mêmes, ces menues satisfactions qui étoffent pour ainsi dire la personne humaine, qui lui permettent de passer de la veille au lendemain : supports invisibles de tant de destinées auxquelles il semble qu'il ne reste rien. Or ces menues satisfactions, Baudelaire était incapable par nature de les ressentir : au contraire tout en lui les rejetait violemment. Plus d'une fois j'ai entendu d'excellents esprits appliquer à Baudelaire l'épithète de maigre : ah ! si c'est l'homme seulement et non l'artiste qu'ils ont en vue, à quel point n'ont-ils pas raison ! Oui, Baudelaire est maigre, en ce sens que rien chez lui ne fait l'office d'appareil circulatoire : ce bien-être qui diffuse à travers l'organisme un ensemble de sensations dont aucune ne parvient isolément à la conscience et qui constitue la vie végétative normale, Baudelaire l'ignore : il ne connaît la vie végétative que sous les espèces de la rêverie, sous cette forme sublime d'une méditation qui couve encore, à laquelle nous devons les Sibylles de Michel Ange, tels accents échappés à Vigny et tant de pièces des *Fleurs du Mal*. Avec la vie elle-même Baudelaire n'a contact que par ses nerfs, perpétuellement exposés, il est vrai, et sur lesquels le rude archet s'exerce avec acharnement : on dirait de ces ramures graciles et délicates qui, l'hiver, frissonnent sous le vent, et à lire les *Lettres* la même pitié, la même angoisse serrée nous étreint.

« On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. » Le passage chez Pascal a trait à l'ordre des vertus ; mais il suffit à cet esprit de se porter sur un point pour que ce point devienne aussitôt un centre, et du même coup Pascal trace un cercle à l'intérieur duquel se meut toute expérience humaine. Ces extrémités — qu'il faut entendre ici dans le sens de hauteur et d'abaissement sans donner d'ailleurs à ces mots un contenu exclusivement moral — c'est la nature de chacun de nous qui en détermine

l'écart variable ; l'entre-deux au contraire est fourni par la vie elle-même et il s'agit de le « remplir ». Mais comment remplir ce que l'on ne possède pas ? Baudelaire n'a ni l'entre-deux pascalien, ni l'entre-deux purement vital, et il en résulte que l'état normal de l'homme correspond chez lui à une véritable mort intérieure. Sans doute, vue du dehors, cette vie végétative à laquelle je faisais allusion peut n'apparaître que comme une variété du sommeil ; mais pour qui s'y abandonne la seule sensation consciente qui s'en dégage consiste dans une sorte de plénitude vague qui constitue à proprement parler le repos. Baudelaire a connu toutes les formes de la paresse et de l'oisiveté, mais à travers elles ce n'est jamais le repos qu'il rejoint [1]. Sa nature ne comportait pas ce repos auquel cependant elle aspirait : d'où la nostalgie toute puissante des *Fleurs du Mal*, — ces larges ailes éployées d'archange.

Sous des formes aussi différentes que l'on voudra, à la plupart des hommes de génie l'entre-deux de la vie normale offre une sauvegarde contre leur génie même ; la réparation de leurs forces, c'est dans un certain retour à l'anonymat qu'ils la puisent, et cet anonymat devient la cotte de mailles qui protège l'originalité, ne la laisse sortir qu'à ses heures et le reste du temps, selon la formule courante, assure l'intérim. Sans doute, s'il se prolonge, cet intérim peut tuer l'artiste, mais parfois il le préserve pour cette simple raison que c'est lui qui permet à l'homme de continuer de vivre. Or je ne crois pas qu'il ait existé un esprit plus exclusivement composé d'originalité que Baudelaire et j'entends par là plus incapable, non pas seulement d'une expression, mais d'une manière de penser ou de sentir, de réagir en un mot, qui ne porte sa marque propre. Cette absence totale de l'élément anonyme, on la trouve chez Constant et chez Stendhal, les deux seuls pour s'en tenir à la France qui, parmi les modernes, me paraissent les égaux de Baudelaire en originalité ; mais chez tous deux la vie — qu'ils en éprouvent tour à tour l'attrait, la curiosité ou l'angoisse — opère comme un motif d'action,

[1] Je n'oublie pas la juste et profonde parole : « C'est par le loisir que j'ai, en partie, grandi... A mon grand profit, relativement à la sensibilité, à la méditation... » Mais le loisir représente dans la vie de Baudelaire l'état fécond par excellence, celui dans lequel son génie opère, prépare, puis sécrète. C'est le contraire même du repos normal, et surtout de ce retour à l'anonymat dont nous parlons plus loin

je veux dire déclenche cette activité intellectuelle qui soulage l'originalité rien que par l'exercice qu'elle lui donne. Chez Baudelaire tout ce qui vient du dehors alimente, certes, sa pensée ou sa rêverie — en peu d'hommes le spectacle de la vie s'est réfléchi aussi profondément —, mais jamais la vie elle-même n'est promue à la dignité de mobile suffisant, et c'est par là que son originalité se retourne contre lui et se révèle si meurtrière : non seulement elle ne connaît pas de trèves, mais elle ne répond à aucun appel extérieur : elle n'obéit qu'aux ordres qu'elle s'est d'abord elle-même dictés.

Or, qu'on l'assimile ou qu'on le rejette, la vie sait bien imposer son entre-deux, et sur le supplice de l'homme de génie à qui est refusé tout plein-pied avec elle, les lettres de Baudelaire versent une inexorable lumière. Dès l'âge de dix-huit ans voici ce qu'il écrivait à sa mère : « Je suis pire que je n'étais au collège. Au collège je m'occupais peu de la classe, mais enfin je m'occupais — quand j'ai été renvoyé, cela m'a secoué, je me suis encore un peu occupé chez toi — maintenant *rien, rien* et ce n'est pas une indolence agréable, poétique, non pas ; c'est une indolence maussade et niaise... Au collège je travaillais de temps en temps, je lisais, je pleurais, je me mettais quelquefois en colère ; mais au moins je vivais — maintenant point — aussi bas qu'on peut l'être, des défauts à foison, et ce ne sont plus des défauts agréables. Si au moins cette vue pénible me poussait à changer violemment, mais non, mais de cet esprit d'activité qui me poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais, il ne reste rien, rien qu'indolence,maussaderie, ennui. » [1] Ecartez le mot de « niaise » qui ne vient ici sous la plume de Baudelaire que parce qu'il se confronte avec ce qu'il sent qu'il pourrait devenir — Baudelaire est un des très rares qui n'ont jamais passé par la niaiserie [2], — pour tout le reste ce premier état qu'il dresse de son mal est dès lors complet : cet « esprit

[1] *Lettres à sa mère*, p. 5.

[2] La lettre est du 16 juillet 1839. A cette date Baudelaire était l'auteur d'une pièce de vers déjà fort curieuse en elle-même, mais plus significative encore par le choix du titre : *Incompatibilité*. Elle est de 1837-1838 ; elle fut communiquée par Louis Ménard à Charles Cousin qui l'inséra dans le recueil Pincebourde de 1872. Jacques Crépet a signalé avec raison qu elle renfermait un vers que seul Baudelaire pouvait écrire.

Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver.

La pièce est réimprimée dans les *Œuvres posthumes* du *Mercure de France*, et dans le livre de Jacques Crépet.

d'activité », nous verrons tout à l'heure à travers quels détours il le retrouve, mais jamais il ne le rejoint directement parce qu'il n'existe pas dans sa constitution de catégorie du « donné » : il y a un sens dans lequel il faut toujours qu'il parte d'abord de *rien,* et l'effort de la mise en train, si difficile par définition pour tout écrivain qui respecte son art, s'en trouve dans son cas centuplé. Aussi ce tableau déjà si sombre va se charger, s'aggraver sans cesse, et cela dans la mesure même où jusqu'à sa mort l'être spirituel chez Baudelaire grandira toujours davantage. A chacune des pièces maîtresses dont était fait son exceptionnel génie était liée comme une force dévastatrice, suffisante à elle seule pour faire tout couler. Si l'incorruptibilité n'avait pas été à la fois le privilège inaliénable et la vertu essentielle de Baudelaire nous n'aurions ni les *Fleurs du Mal* ni le *Spleen de Paris* mais pour maintenir cette incorruptibilité et pour opérer par là le sauvetage suprême de son œuvre, Baudelaire était acculé à la nécessité de se détruire lui-même. On m'excusera d'insister sur un point qui est la seule raison d'être de ces pages.

L'objet fondamental, constant de Baudelaire — celui qu'à travers tout il poursuivit — c'est, pour reprendre une de ses expressions favorites, « le perfectionnement de son esprit », et cet esprit était devenu avec le temps un instrument infaillible, aussi incapable d'erreur que la plupart des nôtres le sont de vérité. La faculté du jugement, dès l'origine chez Baudelaire d'un ordre fort élevé [1], avait atteint dans les quinze dernières années de sa vie ce point où elle s'exerce pour ainsi dire indépendamment de la volonté de son possesseur, — où alors même que l'homme le voudrait, l'esprit ne peut plus se tromper. A cet égard je ne sais guère de spectacle intellectuel plus imposant que celui de ce jugement que rien ne fléchit, qui domine au contraire toujours de plus haut les débris d'une existence définitivement con-

[1] Baudelaire avait vingt-cinq ans lorsqu il écrivit le *Salon* de 1846. Je ne parle même pas de Delacroix de la gloire duquel l'appréciation de Baudelaire est à jamais inséparable. Mais il a fallu environ cinquante ans pour revenir à son jugement sur Ingres (*Curiosités esthétiques,* Chapitre VIII.) — jugement que complète et qu'approfondit encore l'article sur l'Exposition Universelle de 1855 à propos duquel Baudelaire écrivait : « Le père Ingres m'a donné un mal de chien ». Ce même Salon de 1846 contient un prodigieux parallèle entre Hugo et Delacroix, d'une vérité pour laquelle nous sommes tout juste mûrs aujourd'hui. Id. pages 101-102).

damnée : à Bruxelles le poids de l'abandon, le silence sur ces opérations de librairie desquelles seules désormais dépend la possibilité d'un vague avenir [1], un mal lancinant, une entière incapacité de travail, un terrible besoin de vengeance se partagent cette sensibilité et la déchirent ; cependant Baudelaire écrit à Sainte-Beuve : « J'ai relu l'article Salammbô, et la réplique. Notre excellent ami a décidément raison de défendre gravement son rêve. Vous aviez raison de lui faire sentir, en riant, qu'il est quelquefois peu adroit d'être trop grave ; mais, peut-être, en certains endroits, avez-vous ri un peu fort. » [2]. Tout y est, et quelle belle résonnance d'un sérieux attristé ! est-il possible d'indiquer avec plus de tact et de délicatesse à un aîné, à un ami que l'on aime malgré tout, le point où il fut dans son tort ? Certes la poésie française ne compte pas de plus grand artiste que Baudelaire ni de plus scrupuleux : relisez la correspondance avec Poulet-Malassis au moment où s'impriment *Les Fleurs du Mal,* — ce Poulet-Malassis à qui Baudelaire écrivait : « Vous-même, vous m'avez avoué une fois que vous pensiez, comme moi, qu'en toute espèce de production, il n'y avait d'admissible que la perfection. » [3] Baudelaire est ouvert à toutes les objections qu'il pèse dans la plus minutieuse balance : s'il les trouve le moins du monde justifiées il les accueille, même venant de gens que par ailleurs il méprise ; d'un ami au contraire il les sollicite : « Ma note sur Révolte est détestable, je suis étonné que vous ne m'ayez pas fait de reproches à ce sujet » [4] ; il est inlassable en retouches [5]. Qu'il s'agisse des pièces les plus soutenues

[1] Ce supplice de la lettre d'affaires toujours laissée sans réponse, — qui transforme l'éloignement en un insupportable exil — a empoisonné la fin de la vie de Baudelaire : il est trop équitable pour ne pas reconnaître que lui-même en avait autrefois usé de la sorte, mais sa détresse n'y gagne qu'un remords de plus

O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

Cependant seule alors le possède l'idée fixe de se libérer de ses dettes et d'apporter à sa mère quelques années de consolation. Le monstre d'indolence de naguère est devenu un correspondant que plus rien ne rebute : il lance, il multiplie les appels inentendus.

[2] Lettre du 3 septembre 1865. *Lettres (Mercure de France),* 461.

[3] *Lettres (Mercure de France),* p. 118.

[4] *Lettres, (Mercure de France),* p. 125.

[5] « Je m'escrime contre une trentaine de vers insuffisants, désagréables, mal faits, mal rimants. Croyez-vous que j'aie la souplesse de Banville? » A Poulet-Malassis, 14 mai 1857. *Lettres,* p. 124-125.

des *Fleurs du Mal* ou d'une simple note dans laquelle la perfection résidait alors pour lui dans l'absolu de l'exactitude [1] ; jamais Baudelaire n'a laissé sortir une œuvre sans qu'il l'eût portée au degré d'achèvement dont il l'estimait susceptible. Pourtant l'œuvre n'est pas pour Baudelaire cette ultime idole qu'elle fut pour d'autres ; plutôt qu'une fin en soi, la perfection technique traduit secondairement chez lui, signale pour ainsi dire la perfection essentielle, celle de l'esprit. Sur ce point Baudelaire est de la race de Léonard, et on peut lui appliquer la phrase si pénétrante de Paul Bourget sur Vinci : Il lui ressemble « par les lentes préparations, par la réflexion profonde, par cette étude à travers l'œuvre qui fait de cette dernière un moyen plutôt qu'un but, une étape d'un voyage intellectuel, l'occasion d'un progrès de pensée »[2].

Mais un Vinci, comme plus tard un Gœthe, trouvent leur salut dans ce fait que ce « progrès de la pensée », c'est néanmoins à l'activité créatrice avant tout qu'ils le demandent : *cosa mentale,* disait Leonard de la peinture, comme il l'eût dit de toutes choses, mais « il retourne au réel sans effort... modèle de bel animal pensant, absolument souple et délié ; doué de plusieurs modes de mouvement ; sachant, sous la moindre intention du cavalier, sans défenses et sans retards, passer d'une allure à une autre » [3] ; et si Gœthe à de certains moments nous paraît pratiquer trop à la lettre le *quando bonus dormitat Homerus,* soyez persuadés qu'à ces moments-là ce maître en sagesse — de qui la vie constitue un incomparable traité d'économie intellectuelle — sait parfaitement ce qu'il fait et quels réveils il se prépare. Livrée à elle-même la perfection de l'esprit n'incite pas à créer, bien au contraire, et si elle ne s'allie comme chez Joubert avec une constitution toute spéciale, avec une rare aptitude au bonheur spirituel dont les expériences se distillent ensuite

[1] Telle cette note nécrologique sur de Quincey dont il apprit la mort tandis qu'il donnait le bon à tirer des *Paradis Artificiels.* — On se rappelle tous ses scrupules au moment des traductions de Poe et l'anecdote d'Asselineau : « Un jour, le voyant se creuser la tête à propos d'un détail d'orientation j'eus le malheur de le plaisanter sur sa rigueur d'exactitude. — Eh bien ! dit-il en relevant la tête, et les gens qui lisent en suivant sur la carte ? » (Jacques Crépet, *Baudelaire,* p. 94).

[2] Paul Bourget, *Sensations d'Italie.*

[3] Paul Valéry. — *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci.* — (Editions de a *Nouvelle Revue Française.*) p. 19-20.

goutte à goutte dans les *Pensées*, elle peut devenir, et c'est ici le cas, le plus subtil, le plus ingénieux instrument de torture. La perfection d'esprit d'un Joubert a la plénitude et le duvet d'un beau fruit ; celle de Baudelaire le tranchant éclat d'une arme dégainée, et qui jamais ne se laisse remettre au fourreau : qu'une vapeur s'élève, de celles dont s'enveloppe pour un temps l'acte même de produire, — dangereuses, je le sais, bénies cependant parce que seules elles donnent la force de continuer, — aussitôt cette arme s'abat sur elle, l'écarte et refait le vide[1]. Pour l'esprit de Baudelaire toute « vapeur » est « corruptrice », et non point seulement celles du « monde », mais certaines de celles que son propre génie serait tenté de secréter.

Au moins ce « perfectionnement de l'esprit » à quoi tout est subordonné[2] trouvera-t-il désormais un champ libre où s'exercer. Non pas, il rencontre dans l'âme de Baudelaire un premier occupant : « le penchant à la rêverie »[3]. Cette rêverie qui finalement allait doter la France d'une poésie non-indigne de la poésie anglaise, nous ne la voyons plus que dans son suprême aboutissement; dans l'empyrée des *Fleurs du Mal*, mais notre gratitude se doit de l'affronter dans ses origines. Lorsque Baudelaire écrivait : « Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie »[4], il y avait derrière ces mots vingt ans de la plus tragique expérience. « Je ne veux pas te raconter les extraordinaires luttes de moi-même contre moi-même, les désespoirs, les rêveries »[5]. Sans doute c'est dans la rêverie — une rêverie vaste et complexe, riche et pénétrante — que le génie de Baudelaire puise l'ampleur de son volume ; c'est à elle qu'il doit ces vers intermi-

[1] « Badelaire ou baudelaire est, en vieux Français, le nom d'une épée courte à deux tranchants, élargie du bout. » C'est le prince Alexandre Ourousof qui, dans le *Tombeau de Charles Baudelaire*, a le premier relevé ce sens originel si satisfaisant.

[2] Le 4 mai 1865 Baudelaire écrivait encore à sa mère : « Ce que je sais le mieux, c'est qu'il faut décidément beaucoup travailler..., enfin n'attacher d'importance qu'au perfectionnement de mon esprit. » *Lettres à sa Mère*, p. 339.

[3] « Mais les désordres antécédents, mais une misère incessante, un nouveau déficit à combler, la diminution de l'énergie par les petites tracasseries, enfin, pour tout dire mon penchant à la rêverie ont tout annulé. » *Lettres à sa Mère*, p. 65.

[4] *Journaux intimes*. — Texte intégral. Ed. Crès. Mes citations des *Journaux intimes* — de *Fusées* et de *Mon Cœur mis à nu* — seront empruntées à l'édition parfaite qu'en a donnée Ad. Van Bever : la préface, les notes, les concordances, le lexique en font un modèle de ce que devraient être, et de ce que ne sont pas à l'ordinaire, les publications de cet ordre.

[5] *Lettres à sa mère*, p. 373.

nables, ces strophes qui excèdent les capacités du souffle humain, qui montent avec la puissance des marées, et dans le roulement d'orgue desquelles, prises en l'infrangible réseau sonore, percent, discordes, délicieuses, les notes aiguës du fifre. Mais avant d'en arriver là la rêverie a versé dans ses veines le poison d'une « hideuse léthargie »[1] : la « lucidité d'esprit est absolue »[2], les « idées dans une activité perpétuelle »[3] ; le philtre cependant a tôt fait d'opérer, car « dans la grandeur de la rêverie le Moi se perd vite »[4], et sa force dissolvante trouve une complicité, un formidable appui dans ce sentiment du Passé irréparé dont nul plus que Baudelaire n'a subi la destructrice et majestueuse hantise : n'est-ce pas lui qui a proféré la parole définitive à cet égard : « La pensée du passé est une pensée qui rend fou ». Le mal s'accroît par sa seule durée, et encore, tant qu'il dure celui qui en est la proie goûte une béatitude sans analogue : « O béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde ! Non ! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes ! Le temps a disparu : c'est l'Eternité qui règne, une éternité de délices ! »[5] Voici le réveil : « Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte, et, comme dans les rêves infernaux, il m'a semblé que je recevais un coup de pioche dans l'estomac.

« Et puis un spectre est entré. C'est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi ; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités de sa vie aux douleurs de la mienne ; ou bien le saute-ruisseau d'un directeur de journal qui réclame la suite du manuscrit.

« La chambre paradisiaque, l'idole, la souveraine des rêves, la Sylphide, comme disait le grand René, toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le Spectre.

[1] *Lettre à sa mère*, p. 294.
[2] Id. p. 30.
[3] Id. p. 32.
[4] Le *Spleen de Paris*. — Le *Confiteor de l'artiste*.
[5] *Le Spleen de Paris — La Chambre Double*. — C'est dans le sens de ce poème si révélateur qu'il convient d'interpréter la note de *Mon Cœur mis à nu* : « Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. C'est bien le fait d'un paresseux nerveux ». *Journaux intimes*, p. 92.

« Horreur ! je me souviens ! je me souviens ! Oui ! ce taudis, ce séjour de l'éternel ennui, est bien le mien. Voici les meubles sots, poudreux, écornés : la cheminée sans flamme et sans braise, souillée de crachats ; les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière ; les manuscrits, raturés ou incomplets ; l'almanach où le crayon a marqué les dates sinistres !

« Et ce parfum d'un autre monde, dont je m'enivrais avec une sensibilité perfectionnée, hélas ! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure. On respire ici maintenant le ranci de la désolation.

« Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : la fiole de laudanum ; une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses et en traîtrises.

« Oh ! oui ! le Temps a reparu ; le Temps règne en souverain maintenant, et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de souvenirs, de regrets, de spasmes, de peurs, d'angoisses, de cauchemars, de colères et de névroses.

« Je vous assure que les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées, et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : « Je suis la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie ! »

« Il n'y a qu'une Seconde dans la vie humaine qui ait mission d'annoncer une bonne nouvelle, la bonne nouvelle qui cause à chacun une inexplicable peur.

« Oui ! le Temps règne ; il a repris sa brutale dictature. Et il me pousse, comme si j'étais un bœuf, avec son double aiguillon. — « Et hue donc ! bourrique ! Sue donc, esclave ! Vis donc, damné ! » [1]

Si du moins avec la rêverie disparaissait la léthargie qu'elle fit naître, mais non il ne reste plus que la hideuse compagne, et l'envoûtement se prolonge quelquefois plusieurs mois [2]. Les sentiments dont s'accompagne ce réveil

[1] *Le Spleen de Paris — La Chambre Double.*

[2] « Je suis tombé depuis plusieurs mois dans une de ces affreuses langueurs qui interrompent tout ; ma table est depuis le commencement du mois chargée d'épreuves auxquelles je n'avais pas le courage de mettre la main, et il vient toujours un mo-

sont parfois « une résignation pire que la fureur »[1], mais presque toujours la fureur elle-même, de violentes colères (nul mot ne revient plus souvent dans les lettres)[2] ; de la rêverie ne subsistent plus que les ravages ; on conçoit que Baudelaire s'écrie : « Ah ! que je suis dégoûté, depuis bien des années déjà, de cette nécessité de vivre vingt-quatre heures tous les jours ! Quand vivrai-je avec plaisir ? »[3] Léthargie et colère, tel est le gouffre d'où remontent les deux inoubliables strophes :[4]

Quelquefois, dans un beau jardin,
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti comme une ironie
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la nature.

Pour sortir de cet état, dira-t-on, il n'y a qu'un remède : la volonté. Qui le reconnaissait mieux que Baudelaire, en tous temps si sévère pour lui-même, et chez qui nous verrons jaillir, dans *Mon Cœur mis à nu,* la source pure d'une suprême humilité ? Mais ici il importe de faire des distinctions. « Avec cette volonté tenace qui chez lui doublait l'inspiration », a dit Gautier: Baudelaire était doué en effet comme peu d'hommes de génie le furent jamais, de cette volonté que, pour l'opposer à la volonté pratique, il faudrait appeler spéculative, qui adhère à l'inspiration dans toutes ses phases, qui la surveille et qui ne pactise jamais, aussi incapable de compromis que d'aveuglement ; mais, bien que chez Baudelaire la volonté spéculative régisse tout le travail ultérieur ce n'est jamais elle, pas plus dans son cas que dans un autre, qui donne le premier branle, — lequel relève toujours d'une volonté d'ordre pratique. Or, par le plan auquel elle appartient et sur lequel elle se meut non seulement la volonté spé-

ment où il faut, avec une grande douleur, sortir de ces abîmes d'indolence. » *Lettre à sa Mère*, p. 148.

« Cette page précédente a été écrite il y a un mois, six semaines, deux mois, je ne sais plus quand. Je suis tombé dans une sorte de terreur nerveuse perpétuelle ; sommeil affreux, réveil affreux ; impossibilité d'agir. Mes exemplaires sont restés un mois sur ma table avant que j'aie pu trouver le courage de faire des enveloppes. » Id. p. 218.

[1] Id. p. 226.

[2] « La colère est mon état ordinaire » — Id. p. 276.

[3] Id. p. 203.

[4] « A celle qui est trop gaie ».

culative ne peut déterminer l'entrée en jeu de la volonté pratique, mais il advient parfois qu'elle y porte obstacle. La volonté spéculative, parce qu'elle voit très loin en avant, parce que jusque dans ses moindres détails l'ordonnance de l'œuvre se déploie tout entière à ses yeux avant que celle-ci n'ait été commencée, devient pour certaines natures une puissante maîtresse de dégoûts [1], fait lever en elles ce sentiment de l'à quoi bon [2] particulièrement vivace chez eux qui comme Baudelaire pourraient prendre pour devise le titre de la première partie des *Fleurs du Mal :* Spleen et Idéal. De plus, si seule peut-être elle imprime aux résultats du travail un caractère d'éternité, la volonté spéculative transforme le travail lui-même en un minutieux supplice. Vingt témoignages de Baudelaire nous montrent que jamais le travail n'a été pour lui une jouissance ; et si. dans ses dernières années, il écrit : « Le grand et l'unique objet de ma vie maintenant est de faire du travail, la chose la plus dure et la plus ennuyeuse du monde, la chose agréable par habitude. Je me considère comme un grand coupable ayant abusé de la vie, de mes facultés, de ma santé, comme ayant perdu vingt ans dans la rêverie. ce qui me met au-dessous d'une foule de brutes, qui travaillent tous les jours » [3], il n'est mû que par l'idée de réparation, et aussi par celle d'une croissante solitude : voici ce qu'il écrivait quatre mois avant la crise finale : « Je me dis avec une sorte de terreur : « L'important est de prendre l'habitude du travail, et de faire de ce désagréable compagnon mon unique jouissance. Car il viendra un temps où je n'en aurai plus d'autres. » [4] A cet égard il ne faut pas se

[1] « Comme il est difficile, non pas de penser un livre, mais de l'écrire sans lassitude! *Lettres à sa Mère*, p. 319.

[2] « Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. Le succès bizarre de mon livre et les haines qu'il a soulevées m'ont intéressé un peu de temps, et puis, après cela, je suis retombé... Je me demande sans cesse : à quoi bon ceci ? A quoi bon cela ? C'est là le véritable esprit de spleen. » *Lettres à sa Mère*, p. 150-151. La lettre est du 30 décembre 1857, six mois après la publication des *Fleurs du Mal*.

[3] *Lettres à sa Mère*, p. 289.

[4] *Lettres à sa Mère*, p. 362. — « Il doit sauter aux yeux que le peu que j'ai fait est le résultat d'un travail très douloureux » id. p. 328. « Comme il faut des années de fatigue et de châtiment pour apprendre les vérités les plus simples, par exemple que le travail, cette chose si désagréable, est l'unique manière de ne pas souffrir, ou de moins souffrir de la vie ! » id. p. 265. — « Il faut travailler si non par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » *Journaux intimes*, p. 57.

laisser tromper par ses *Conseils aux jeunes littérateurs* (15 avril 1846) d'une pénétration si hautaine, — c'est précisément parce que Baudelaire y tient jugement sur lui-même qu'il rédige là le Code de ce qu'il devrait être et non de ce qu'il est. L'admirable formule : « L'inspiration est décidément la sœur du travail journalier », il l'extrait bien de son expérience, mais de son expérience négative.

Car de volonté pratique, il semble bien que Baudelaire ait toujours été à peu près dénué : il parle quelque part « du trésor variable de la volonté », mais le sien, tout comme la petite fortune dont il hérita à sa majorité, fut de même dilapidé pendant ces années de loisir par lesquelles grandit son génie. « Ah ! chère mère, est-il *encore temps* pour que *nous* soyons heureux ? Je n'ose plus y croire : — 40 ans, un conseil judiciaire, des dettes énormes, et enfin, pire que tout, la volonté perdue, gâtée ! »[1] Et ailleurs : « Je suis coupable envers moi-même ; — cette disproportion entre la volonté et la faculté est pour moi quelque chose d'inintelligible. »[2] — « Mais il faut vouloir, avec une volonté affaiblie, — cercle vicieux[3]. » « Comment avec la désespérance faire de l'espoir, avec la lâcheté faire de la volonté ?[4] »

D'autre part il y aurait lieu de se demander si chez un homme d'une aussi intransigeante supériorité, la volonté pratique peut trouver de suffisantes raisons d'agir dans des motifs purement internes. Que l'on m'entende bien : la création de la volonté pratique est toujours en dernier ressort œuvre personnelle entre toutes, — mais à qui demeure inaccessible aux mobiles vulgaires, à qui n'est fort que de son incorruptibilité et faible pour tout le reste[5], il faut souvent qu'une cause d'un ordre idéal ou réel, mais venue du dehors, infuse le courage de se forger la volonté qui fait défaut : ce sera la subordination de soi à un amour unique ou à quelque haut devoir : l'effort reste tout intérieur, mais la cause est extérieure au Moi. Or, cette subordination de l'être intime a quelque chose qui le dépasse, mais qui, au

[1] *Lettres à sa Mère*, p. 217.
[2] *Lettres à sa Mère*, p. 66.
[3] *Lettres à sa Mère* — p. 151.
[4] *Id.* p. 292.
[5] « Je parle pour moi du moins, et je crois qu'il en est de même de tou sles gen faibles et forts à la fois. » *Lettres* — Mercure de France, p. 79.

sens strict du terme, existe indépendamment de lui, — voilà ce que Baudelaire, jusqu'à *Mon cœur mis à nu,* n'a jamais voulu consentir ; lorsqu'il l'a enfin consentie, la partie était perdue : la maladie le tenait. « Trop tard peut-être »[1], glas qui vient traverser les poignantes éjaculations finales.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

Baudelaire ne commence jamais par travailler : il faut que l'excès même de la crise le précipite dans le travail. Nul autant que lui n'a écouté *le démon de la procrastination* ; voici le texte où il semble qu'à cet égard nous touchions le fond : « Ajoute encore à cette souffrance celle-ci que peut-être tu ne comprendras pas : quand les nerfs d'un homme sont très affaiblis par une foule d'inquiétudes et de souffrances, le diable, en dépit de toutes les résolutions, se glisse tous les matins dans son cerveau sous la forme de cette pensée : Pourquoi ne pas me reposer une journée dans l'oubli de toutes choses ? Je ferai cette nuit, et d'un seul coup, toutes les choses urgentes. Et puis la nuit arrive, l'esprit est épouvanté par la multitude des choses arriérées ; une tristesse écrasante amène l'impuissance, et le lendemain la même comédie se joue de bonne foi, avec la même confiance et la même conscience... . »

Tel est pour Baudelaire l'entre-deux : avais-je tort de dire qu'il correspond ici à une véritable mort intérieure ? On ne peut l'éluder cependant, car il constitue la trame même de l'existence quotidienne. Où est l'issue ? Ce rétablissement par la volonté pratique, Baudelaire ne peut l'effectuer sur place : restent, pour revenir au texte de Pascal, les « extrémités ». et nous allons voir que c'est en effet dans la réaction qui le rejette inlassablement de l'une à l'autre de ces «extrémités » qu'il trouve, mais au prix de sa vie, le salut de son œuvre.

(A suivre.) CHARLES DU BOS.

[1] *Journaux intimes* — p. 106.
[2] *Lettres à sa Mère*, p. 157-158.

UN INCIDENT REGRETTABLE[1]

M. James Duffy habitait Chapelizod, parce qu'il désirait demeurer le plus loin possible de la ville dont il était un citoyen et parce qu'il trouvait les autres faubourgs de Dublin abjects, modernes et prétentieux. Il vivait dans une vieille maison obscure, et de ses fenêtres son regard plongeait sur une distillerie désaffectée ou remontait le long de la rivière peu profonde sur les bords de laquelle s'élève Dublin. Il n'y avait pas de tapis dans sa chambre dont les murs très hauts étaient dépourvus de tableaux. Il avait acheté lui-même tous les meubles qui garnissaient la pièce : un lit de fer noirci, une toilette en fer, quatre chaises cannelées, un séchoir, un seau à charbon, un garde-feu et les chenêts, et une table carrée avec un pupitre. Un corps de bibliothèque avait été aménagé dans une alcôve au moyen d'étagères en bois blanc. Au pied du lit drapé de linge blanc, une courtine noire et

[1] James Joyce, Irlandais, est un des auteurs les plus curieux, les plus hardis aussi, de la littérature anglaise contemporaine. Son *Portrait of an Artist as a Young Man*, écrit d'une manière si nourrie, si directe, et qui est la vive peinture d'un jeune homme, a eu beaucoup de retentissement. Son dernier roman, plus éclatant et plus audacieux encore, il en fait des lectures, sans pouvoir trouver d'éditeur, à Londres qui en assume la responsabilité. (N. D. L. R.)

rouge était repliée. Un petit miroir portatif était suspendu au-dessus du lavabo, et dans la journée une lampe avec son abat-jour blanc formait l'unique ornement de la cheminée. Les livres, d'après leur format, étaient disposés de bas en haut sur les étagères de bois blanc. Un « Wordsworth » complet s'alignait sur l'étagère la plus basse et un exemplaire du *Maynooth Cathechism* cousu dans la reliure de toile d'un carnet de notes se trouvait à une extrémité du rayon le plus élevé. Il y avait toujours sur le pupitre ce qu'il fallait pour écrire et dans son tiroir se trouvaient le manuscrit d'une traduction du *Michel Kramer* de Hauptmann, dont les indications de scène étaient marquées à l'encre rouge, et une mince liasse de feuillets reliés par une attache de cuivre. Sur ces feuillets un aphorisme venait s'inscrire de temps à autre, et, dans un moment d'ironie, l'en-tête d'une réclame pour Bile Beans avait été collé sur la première page. Lorsqu'on soulevait le couvercle du pupitre, il s'échappait une faible émanation tantôt d'un crayon en bois de cèdre, tantôt d'une bouteille de colle, tantôt encore d'une pomme trop mûre qu'on avait laissée là et oubliée.

M. Duffy abhorrait tout indice extérieur de désordre physique ou mental. Un docteur du moyen-âge l'aurait qualifié de saturnien. Son visage, sur lequel se lisait la somme des années qu'il avait vécues, était de la coloration brune des rues de Dublin. Sur sa tête longue et plutôt forte poussaient des cheveux noirs et secs, et une moustache fauve dissimulait mal une bouche sans aménité. Ses pommettes donnaient également à son visage un air dur : mais il n'y avait pas de dureté dans ses yeux, qui, regardant le monde de dessous leurs sourcils fauves, dégagaient l'impression d'un homme toujours à l'affût chez les autres des qualités qui pouvaient compenser leurs défauts, mais souvent désappointé à cet égard.

Il avait l'habitude dans la vie de tenir son corps un peu à distance, et les regards qu'il jetait sur ses propres actes étaient furtifs et soupçonneux. Il avait une bizarre manie autobiographique qui l'amenait de temps à autre à composer mentalement sur lui-même quelques brèves sentences renfermant un sujet à la troisième personne et un verbe à un

temps toujours passé... Il ne faisait jamais l'aumône et marchait d'un pas ferme, une grosse canne de coudrier à la main.

Pendant de longues années il avait été le caissier d'une banque privée dans Baggot Street. Tous les matins il partait de Chapelizod en tramway. A midi il allait prendre son déjeûner chez Dan Burke : une bouteille de bière et une petite assiette de biscuits à l'avoine. A quatre heures il était libéré. Il dînait dans un restaurant de la rue Saint-George où il se sentait à l'abri de la jeunesse dorée de Dublin et dont le menu lui agréait par une frugalité de bon aloi. Ses soirées se passaient soit devant le piano de son hôtesse, soit à errer dans les faubourgs de la ville. Son goût pour la musique de Mozart l'entraînait parfois à l'opéra ou dans un concert : telles étaient les seules dissipations de sa vie.

Il n'avait ni compagnons, ni amis, ni église, ni foi. Il vivait sa vie spirituelle sans communion aucune avec autrui, rendant visite aux membres de sa famille, à Noël, et les escortant au cimetière quand ils mouraient. Il accomplissait ces devoirs sociaux pour la sauvegarde de la traditionnelle dignité, mais n'accordait rien de plus aux conventions qui régissent la vie du citoyen. Il se permettait la pensée qu'en certaines circonstances il volerait sa banque, mais, comme ces circonstances ne se présentaient jamais, sa vie s'écoulait uniforme, une histoire sans aventures.

Un soir, il se trouva assis à côté de deux dames dans la « Rotunda ». La salle silencieuse et presque vide présageait lamentablement un insuccès. La dame assise à côté de lui jeta un ou deux coups d'œil sur les bancs déserts, puis dit :

— Quel dommage que la salle soit si peu remplie ce soir, c'est si pénible pour les artistes de chanter devant des places vides.

Il prit cette remarque comme un encouragement à la conversation ; il fut surpris qu'elle parût si peu embarrassée. Tandis qu'ils causaient, il tâchait de graver, pour toujours, son image dans son esprit. Quand il apprit que la jeune fille assise à côté d'elle était sa fille, il lui donna au jugé un ou deux ans de moins que lui. Son visage, qui avait dû être beau, était resté intelligent. C'était un visage ovale

aux traits fortement accusés. Les yeux d'un bleu très foncé étaient fixes. Leur regard au premier abord avait un air de défi qui paraissait se perdre en une fusion de l'iris et de la pupille, révélant, l'espace d'un instant, un tempérament d'une extrême sensibilité. Mais la pupille reprenait tout de suite sa forme première, cette nature entre-aperçue retombait sous le joug de la prudence, et sa jaquette d'astrakan qui moulait une poitrine d'une certaine ampleur accentuait le ton de défi d'une façon encore plus nette.

Il la rencontra de nouveau quelques semaines plus tard dans un concert à Earlsfort Terrace, et il saisit le moment où l'attention de la jeune fille était engagée ailleurs pour devenir plus intime.

Elle fit une ou deux fois allusion à son mari, mais le ton de ses paroles n'avait rien d'alarmant. Elle s'appelait Madame Sinico. Le bisaïeul de son mari était originaire de Livourne. Son mari était capitaine d'un bateau marchand faisant le service entre Dublin et la Hollande ; ils n'avaient qu'un enfant.

Dans une troisième rencontre, due au hasard, il eut le courage de lui fixer un rendez-vous. Elle s'y rendit. Ce fut le premier de beaucoup d'autres. Ils se retrouvaient toujours le soir, et choisissaient les quartiers les plus tranquilles pour s'y promener. Toutefois ces façons clandestines répugnaient à M. Duffy et, puisqu'ils étaient contraints de se rencontrer en cachette, il obligea Madame Sinico à l'inviter chez elle. Le capitaine Sinico encouragea ses visites, voyant en lui un prétendant à la main de sa fille. Il avait pour son compte si sincèrement banni sa femme de la galerie de ses plaisirs, qu'il ne pouvait soupçonner qu'un autre pût lui porter un intérêt quelconque.

Comme le mari s'absentait souvent, et que la jeune fille sortait pour donner des leçons de musique, M. Duffy eut maintes fois l'occasion d'apprécier la compagnie de Madame Sinico. Pas plus que lui, elle n'avait encore eu semblable aventure et aucun des deux n'y voyait rien d'inconvenant. Petit à petit il mêla ses pensées aux siennes. Il lui donna des livres, il lui fournit des idées, lui fit partager sa vie intellectuelle. Elle prêtait oreille à tout.

Parfois, en échange de ses théories, elle lui citait quelque fait de sa propre existence. Avec une sollicitude quasi maternelle, elle l'exhortait à laisser sa nature s'ouvrir complètement : elle devint son confesseur. Il lui raconta que pendant un certain temps il avait assisté à des réunions d'un parti socialiste irlandais où il s'était senti seul de son espèce parmi une vingtaine d'ouvriers réunis dans un grenier sous la lumière douteuse d'une lampe à huile. Quand la bande se fut divisée en trois fractions, chacune sous son propre chef et dans son propre grenier, il cessa d'en faire partie. Les discussions des ouvriers, disait-il, étaient trop timorées ; l'intérêt qu'ils portaient à la question des salaires, démesuré. Il sentait qu'ils étaient des réalistes endurcis et qu'ils lui en voulaient d'une précision d'esprit qui demeurait le fruit d'un loisir hors de leur portée. Selon toute apparence, aucune révolution sociale n'était susceptible d'ébranler Dublin avant des siècles.

Elle lui demanda pourquoi il n'écrivait pas ses pensées. Pourquoi faire ? répondait-il avec un dédain étudié. Pour rivaliser avec des débitants de phrases incapables de penser pendant soixantes secondes d'une façon suivie ? Pour essuyer les critiques d'une bourgeoisie obtuse qui confiait sa moralité à des sergents de ville, et s'en remettait pour les beaux-arts aux impresarios ?

Il allait souvent la voir dans son petit cottage des environs de Dublin, où ils passèrent plus d'une soirée en tête-à-tête. Petit à petit leurs pensées se mêlant, ils abordèrent des sujets moins impersonnels. La société de Madame Sinico était à M. Duffy ce que la chaleur du sol est à une plante exotique. Maintes fois elle laissait l'obscurité les envahir, évitant d'allumer la lampe. La chambre tranquille et obscure, leur isolement, la musique qui leur vibrait encore aux oreilles les unissaient. Cet accord exaltait l'homme, arrondissait les angles de son caractère, communiquait de l'émotion à sa vie mentale. Il se surprit, parfois, à écouter le son de sa propre voix. Il eut l'intuition qu'aux yeux de Madame Sinico il assumerait la stature d'un ange, et, tandis que la nature ardente de Madame Sinico s'attachait de plus en plus à lui, il entendit une étrange voix impersonnelle qu'il reconnut

pour la sienne propre, et qui insistait sur la solitude incurable de l'âme. Nous ne pouvons pas nous donner, disait cette voix, nous n'appartenons qu'à nous-mêmes. La conclusion de ces discours fut qu'un soir où elle avait manifesté tous les signes d'une surexcitation inusitée, elle lui saisit la main avec passion et la pressa contre sa joue.

M. Duffy fut extrêmement surpris. La façon dont elle interprétait ses paroles le déçut. Il ne retourna pas la voir d'une semaine, puis il lui écrivit pour lui demander un rendez-vous. Comme il ne désirait pas que leur dernière entrevue fût troublée par l'influence de leur confessionnal, désormais profané, il se rencontrèrent dans une petite pâtisserie à côté de la grille du Parc. Il faisait un temps froid d'automne, mais, en dépit du froid, ils arpentèrent de long en large les allées du Parc pendant près de trois heures. Ils convinrent de couper court à leurs relations : tout lien, disait-il, vous lie à l'affliction. Quand ils sortirent du Parc, ils se dirigèrent en silence vers le tramway ; mais alors elle commença de trembler si violemment que, craignant une nouvelle crise de sa part, il lui dit rapidement adieu et la quitta. Quelques jours plus tard, il reçut un paquet qui contenait ses livres et sa musique.

Quatre années s'écoulèrent. M. Duffy avait repris sa vie comme auparavant. Sa chambre témoignait toujours de son esprit d'ordre. Quelques nouveaux morceaux de musique encombraient le casier du salon de son hôtesse, et sur ses étagères se trouvaient deux volumes de Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra* et *La Gaie Science*. Il écrivait rarement dans le cahier posé sur son pupitre. Une de ses maximes notées deux mois après sa dernière rencontre avec Madame Sinico disait : « L'amour d'homme à homme est impossible parce qu'il ne faut pas qu'il y ait rapport sexuel, et l'amitié entre homme et femme est impossible parce qu'il faut qu'il y ait rapport sexuel ». Il évitait les concerts dans la crainte de la rencontrer. Son père mourut ; le plus jeune associé de la banque se retira. Et toujours, chaque matin, il se rendait à la ville en tram et, chaque soir, rentrait chez lui à pied, après avoir dîné sobrement rue Saint-George et avoir lu le journal du soir en guise de dessert.

Un soir, tandis qu'il portait à sa bouche un morceau de bœuf au chou, sa main s'arrêta brusquement. Ses yeux étaient tombés sur un entrefilet du journal du soir qu'il avait plaqué contre la carafe d'eau. Il replaça la bouchée sur son assiette et lut l'entrefilet attentivement. Puis il but un verre d'eau, écarta son assiette, plia son journal à plat devant lui entre ses coudes et lut et relut le passage en question. Du chou commençait à dégoutter sur son assiette une graisse blanche et froide. La servante vint s'informer si le dîner avait été mal cuit. Il répondit que le dîner était très bon et en avala quelques morceaux avec difficulté. Puis il paya l'addition et sortit.

Il marchait vite dans le crépuscule de novembre, sa forte canne de coudrier résonnant sur le pavé à intervalles réguliers, le coin beige du journal pointant hors d'une poche de son pardessus à taille. Sur la route solitaire qui mène de la grille du Parc à Chapelizod, il ralentit le pas. Sa canne résonnait avec moins d'assurance et son souffle s'échappant irrégulièrement, presque en soupirs, se condensait dans l'air hivernal. En atteignant la maison, il monta droit à sa chambre et, sortant le journal de sa poche, relut l'entrefilet devant la fenêtre, dans la clarté du jour qui baissait. Il ne lisait pas à voix haute, mais remuait les lèvres comme fait le prêtre lorsqu'il marmotte son bréviaire. L'entrefilet était rédigé ainsi :

MORT D'UNE FEMME A SYDNEY PARADE

Un incident regrettable.

« Aujourd'hui, à l'Hôpital de la ville, en l'absence de M. Leverett, coroner, son substitut a fait une enquête sur le corps de Madame Amélie Sinico, âgée de quarante-trois ans, tuée à la gare de Sydney Parade hier au soir.

« L'enquête a démontré que la défunte, tandis qu'elle s'apprêtait à traverser la voie, fut renversée par la locomotive du train omnibus de dix heures, venant de Kingtown, et que les lésions à la tête et au côté droit ont entraîné sa mort.

« James Lennon, le mécanicien, a déclaré qu'il était employé de la Compagnie depuis quinze ans. Sur le coup de sifflet du chef de train, il mit la machine en marche, mais stoppa quelques secondes plus tard en entendant des cris. Le train marchait à une allure modérée.

« Le porteur P. Dunne a déclaré qu'au moment où le train s'ébranlait il remarqua une femme qui s'efforçait de traverser la voie. Il courut au devant d'elle en criant, mais, avant d'avoir pu l'atteindre, elle fut happée par le heurtoir de la locomotive et jetée à terre.

« Un juré : « Vous l'avez vue tomber ? »

« Le témoin : « Oui. »

« Le brigadier Croly a déposé qu'en arrivant sur les lieux, il trouva la victime sur le quai, morte selon toute apparence. Il fit transporter le corps à la salle d'attente en attendant l'arrivée de l'ambulance. Le commissaire de police 57 E confirma la déposition.

« Le Dr Halpi, aide-chirurgien à l'Hôpital de la ville, a déclaré que la victime avait eu les deux côtes inférieures fracturées et qu'elle avait éprouvé des contusions sérieuses à l'épaule droite. Le côté droit de la tête avait été atteint dans la chute. Les lésions ne suffisaient pas à expliquer la mort d'une personne normale. La mort, à son avis, provenait probablement du choc et d'un arrêt subit du cœur.

« M. H. B. Patterson Finlay, au nom de la Compagnie de chemin de fer, a exprimé ses profonds regrets au sujet de l'accident. La Compagnie avait toujours pris les précautions nécessaires pour empêcher les gens de traverser la voie autrement que par les passerelles, d'une part en apposant à cet effet des avis dans toutes les gares, d'autre part en utilisant des barrières automatiques d'un modèle breveté, aux passages à niveau. La défunte avait l'habitude de traverser les quais tard dans la nuit. Eu égard à d'autres particularités de l'affaire, il ne jugeait pas que les employés du chemin de fer eussent à encourir un blâme.

« Le capitaine Sinico, habitant à Léoville, Sydney Parade, mari de la défunte, a déposé également. Il a confirmé que la victime était bien sa femme, et qu'il ne se trouvait pas à Dublin au moment de l'accident, n'étant arrivé que le matin même de Rotterdam. Ils étaient mariés depuis vingt-deux ans

et avaient vécu fort heureux jusqu'à une époque remontant à deux ans environ où sa femme avait commencé à donner quelque peu dans des habitudes d'intempérance.

« Mademoiselle Mary Sinico dit que sa mère, les derniers temps, avait pris l'habitude de sortir la nuit pour acheter des boissons alcooliques. Elle avait souvent tenté de la raisonner et l'avait engagée à devenir membre d'une ligue antialcoolique. Elle n'était rentrée à la maison qu'une heure après l'accident.

« Le jury a rendu un verdict conforme à la déposition du médecin et déchargé Lennon de toute responsabilité.

« Le substitut du coroner déclara que c'était un incident des plus regrettables et exprima toute sa sympathie au capitaine Sinico et à sa fille. Il exhorta la Compagnie à prendre des mesures énergiques pour empêcher que des accidents de ce genre puissent se reproduire. Personne n'avait encouru de responsabilité. »

M. Duffy quitta des yeux son journal et à travers la fenêtre laissa errer son regard sur le paysage morne du soir. La rivière coulait calme le long de la distillerie déserte et de temps à autre une lumière apparaissait dans quelque maison sur la route de Lucan. Quelle fin !

Tout le récit de sa mort le révoltait et il se révoltait à la pensée de ne lui avoir jamais parlé de ce qu'il tenait pour sacré. Les phrases rebattues, les vains témoignages de sympathie, les paroles circonspectes du reporter soudoyé pour taire les détails d'une mort terre à terre et vulgaire lui restaient sur l'estomac. Elle n'était pas seulement avilie elle-même, elle l'avait avili lui aussi. Il vit, avec son cortège de détails mesquins, l'ivrognerie de Madame Sinico misérable et nauséabonde. C'était là la compagne de son âme ! Il évoqua les malheureuses qu'il avait vues titubant, porter bidons et bouteilles pour les faire remplir par le barman. Juste Dieu, quelle fin ! Elle avait été évidemment une femme mal adaptée à la vie, sans volonté ni décision, toute prête à devenir la proie des habitudes, une de ces épaves sur laquelle la civilisation s'est édifiée. Mais qu'elle eût pu descendre si bas ! Etait-il possible qu'il se fût illusionné à ce point sur son compte ? Il se remémora son élan cette fameuse nuit, et l'interpréta plus durement encore qu'il ne l'avait jamais fait.

Il se félicitait à présent, sans ressentir la moindre gêne, du parti qu'il avait pris.

Comme le jour tombait et que son esprit commençait à s'égarer, il crut sentir la main de la morte frôler la sienne. Le choc qui tout d'abord lui avait porté sur l'estomac lui portait maintenant sur les nerfs. Il mit précipitemment son pardessus et sortit. L'air glacé le saisit sur le seuil de la porte et se coula dans ses manches. Quand il eut atteint le débit du pont de Chapelizod il entra et commanda un grog fumant.

Le patron le servit avec obséquiosité, mais ne s'avisa pas de lui parler. Il y avait dans la boutique cinq ou six ouvriers qui discutaient la valeur des terres d'un propriétaire du comté de Kildare. Ils buvaient par intervalles dans leurs immenses chopes et fumaient, crachant souvent par terre et ramenant parfois avec leurs lourdes chaussures la sciure du plancher pour recouvrir leurs crachats. Duffy était assis sur son tabouret et les fixait sans les voir ni les entendre. Ils sortirent au bout d'un moment et M. Duffy réclama un second grog. Cela le retint longtemps attablé. La salle était très tranquille. Le patron s'étalait sur le comptoir, lisant son journal et bâillant. De temps à autre on entendait au dehors grincer le tramway sur la route déserte.

Comme il était assis là, revivant leur vie commune et évoquant alternativement les deux images qu'il se faisait d'elle à présent, il se rendit compte qu'elle était vraiment morte, qu'elle avait cessé d'exister, qu'elle était devenue un souvenir. Il commença de se sentir mal à l'aise. Il se demanda s'il aurait pu agir différemment. Il n'aurait pas pu soutenir avec sa complicité cette comédie de la dissimulation ; il n'aurait pas pu davantage vivre ouvertement avec elle. Ce qu'il avait fait, c'était ce qui lui paraissait le mieux à faire. En quoi était-il à blâmer ? Mais maintenant qu'elle était partie il comprit à quel point sa vie avait dû être solitaire. Assise nuit après nuit, toute seule dans cette chambre. Sa vie à lui aussi serait solitaire jusqu'au jour où lui aussi mourrait, cesserait d'exister, deviendrait un souvenir à son tour ; s'il se trouvait quelqu'un pour se souvenir de lui.

Il était neuf heures passées quand il quitta la boutique. La nuit était froide et sombre. Il pénétra dans le Parc par la première grille venue et déambula sous les arbres déchar-

nés. Il parcourut les allées glacées où ils s'étaient promenés tous deux quatre ans plus tôt. Il lui semblait qu'elle marchait à côté de lui dans les ténèbres, par moments il croyait sentir sa voix lui frôler l'oreille, sa main lui toucher la main. Il s'arrêta pour écouter. Pourquoi lui avait-il refusé la vie ? Pourquoi l'avait-il condamnée à mort ? Il sentait que toute sa nature morale s'en allait en morceaux.

Quand il fut arrivé au sommet du Magazine Hill il fit une halte et du regard suivit la rivière jusqu'à Dublin dont les lumières brûlaient rouges et hospitalières dans la nuit glacée. Son regard descendit la pente et, tout en bas, dans l'ombre du mur du Parc, il vit des formes humaines étendues. Ces amours furtives et vénales le remplirent de désespoir. Il était exaspéré par la droiture même de son existence. Il sentit qu'il avait été proscrit du festin de la vie. Un être humain avait paru l'aimer et il lui avait refusé la vie et le bonheur : il l'avait voué à l'ignominie, à une mort honteuse. Il savait que les créatures vautrées au bas du mur l'observaient et désiraient qu'il s'en allât. Personne ne voulait de lui ; il était proscrit du festin de la vie. Il tourna les yeux vers la rivière grise et miroitante qui serpentait dans la direction de Dublin. Par delà la rivière il vit un train de marchandises onduler hors de la gare de Kingsbridge comme un ver à la tête de feu ondule à travers les ténèbres, tenace et laborieux. Le train disparut lentement ; mais le halètement poussif de la locomotive continuait à lui bourdonner aux oreilles répétant les syllabes du nom de Madame Sinico. Il reprit pour s'en aller le chemin par lequel il était venu, le rythme de la locomotive lui martelant toujours les oreilles. Il commença à douter de la réalité de ce que lui rappelait sa mémoire. Il s'arrêta sous un arbre et attendit que le rythme eut disparu. Il ne la sentait plus, près de lui, dans l'obscurité, sa voix ne résonnait plus à son oreille. Il attendit quelques minutes aux écoutes. Il n'entendit rien : la nuit était silencieuse. Il écouta encore : tout à fait silencieuse. Il sentit qu'il était seul.

James JOYCE.

(Traduction d'Iva Fernandez.)

LE MALAISE OCCIDENTAL
OU L'AMÉRICANISME SANS MACHINES

Sur le pont du bateau qui me ramène en France, vers la mi-juin 1918, mon voisin de chaise-longue considère attentivement le jeune matelot qui astique, vers neuf heures du matin, les cuivres des bastingages. C'est un Breton de dix-sept ans, un peu frêle sous le maillot de laine bleue, et qui, tout en achevant justement la toilette du bord, ne manque pas de jeter des coups d'œil attentifs vers le large, où pourrait surgir — qui sait ? — la coupole d'un sous-marin. Que peut bien lui vouloir mon camarade de pont, un grand Américain de l'Ouest, qui va en France proposer quelques « inventions » de son cru, et qui rit de toutes ses dents, dont plusieurs en or, quand il vous explique l'« efficience » de ses appareils ?

Tout d'un coup, et quand le mousse a porté un peu plus loin, d'un pas alerte, son pot de blanc et ses chiffons, mon inventeur, n'y tenant plus, se tourne vers moi :

— Dites donc, est-ce que vous avez trop d'hommes, dans vos vieux pays, pour gaspiller ainsi votre matériel humain à ces besognes ?

Il a dit : « old countries », « equipment », et « jobs » ; et rien qu'à tenter de traduire ces trois expressions, je

sens combien Mrs Edith Wharton, sa compatriote, a raison d'affirmer que le sens attribué par divers peuples à quelques mots fondamentaux, identiques en apparence, est plus significatif et plus révélateur que tous les traités d'ethnographie et de psychologie collective. « Les vieux pays », c'est surtout pour mon homme l'Angleterre, la France et l'Italie, car il allègue que l'Allemagne s'est furieusement renouvelée ces dernières années; un «équipement», c'est tout ce qui peut, outils, méthodes, connaissances, agents d'exécution et instruments d'activité, munir un individu ou un groupe de facilités et de commodités pratiques ; un « job », c'est un métier ou une affaire, un emploi stable ou un travail d'occasion, payés bien entendu, mais sans rien de la piété professionnelle qu'impliquerait une vocation profonde. Et il va sans dire que le mot sous-entendu dans toute cette phrase, c'est cette fameuse « efficience », la capacité de rendement, l'activité efficace, où comptent pour peu de chose la satisfaction intérieure ou la probité du travail artistement fait, si la preuve numérique de la production est satisfaisante.

— Je vous vois venir, M. Warren ; vous êtes en train d'imaginer l'appareil à frotter mécaniquement les charnières de cuivre des paquebots.

— Et pourquoi pas ? Voilà un garçon intelligent et consciencieux ; il sait lire, écrire et compter, à ce qu'il m'a dit ; à force de faire son métier de passeur d'eau, il a attrapé quelques bribes d'anglais ; il se présente bien. N'a-t-on rien de mieux à lui faire faire que cet astiquage, dont se chargerait aussi bien le premier idiot venu — en attendant l'appareil dont vous avez raison de parler ? J'ai inventé un outil perfectionné, électrique, pour enfoncer les rivets dans les assemblages métalliques : avec une petite machine du même genre, un enfant de cinq ans aurait fini de faire reluire tous les cuivres d'un bateau de dix mille tonnes en un quart d'heure de temps.

— Assurément, M. Warren ; mais ce petit Breton se prépare ainsi à monter en grade dans le personnel de la Compagnie. Ayant mis lui-même la main à la pâte, il exercera plus aisément une certaine autorité sur ses inférieurs. Il aura eu le mérite de bien faire un travail indigne

de lui, je vous le concède; il saura accomplir avec le même soin la besogne qui lui sera confiée plus tard, d'accord avec son mérite. Je connais des chefs d'industrie, en France, qui estiment qu'on dirige d'autant mieux, à quarante ans, l'ensemble d'une affaire, qu'on a mieux balayé, à seize, l'escalier des bureaux...

Je sens que mon argument n'est pas très bon : le ricanement de M. Warren m'eût averti de sa médiocrité.

— *Nonsense*, cher Monsieur ! C'est votre routine qui cherche des excuses ; c'est votre artériosclérose qui se donne des airs de santé. Encore une fois : avez-vous donc trop d'hommes, dans vos vieux pays, pour employer un garçon de dix-sept ans à un travail que ferait un invalide, une vieille femme, un Papou, un appareil mécanique, alors que ledit garçon pourrait piloter un canot automobile, conduire un attelage de six chevaux, faire les comptes dans un grand magasin de quincaillerie ou diriger une presse rotative ?

* * *

J'ai rencontré, six mois plus tard, mon compagnon de voyage. Il avait parcouru au galop les trois quarts de l'Europe et appartenait, à ce moment-là, au petit groupe des Américains qui annonçaient l'effondrement prochain de notre continent. Oui, on n'allait guère tarder à assister au « naufrage » de l'Occident européen ; et l'on ne savait même trop, quand ces Messieurs parlaient de ladite catastrophe, s'ils entendaient parler d'un prodigieux raz de marée qui engloutirait, comme une simple Atlantide, des pays séculairement habités par des hommes, ou s'ils voulaient dire, métaphoriquement, que la « reconstruction » des pays secoués par la guerre leur paraissait fort difficultueuse.

Or — je ne tardai pas à le découvrir — si mon inventeur semblait à ce point inquiet, c'est parce qu'il constatait une sorte d'antinomie organique dans nos dispositions. Il voyait, d'une part, une tendance assez générale à « s'américaniser » : l'allure, accélérée par la guerre, d'une évolution

commencée depuis assez longtemps ; il ne découvrait pas, d'autre part, une adaptation correspondante dans nos méthodes de travail. Une forte portion de notre existence, de nos goûts, de nos rapports sociaux lui paraissait assez accordée au rythme qu'il aimait et qui se trouvait pratiqué naturellement outre-Océan ; les moyens employés, la conception moyenne de l'effort et du rendement lui semblaient en revanche aussi désuets que par le passé — comme si cette enveloppe extérieure d'une activité eût tardé à se modeler sur l'être nouveau qui s'était formé. Comme l'un des rares avantages concédés par l'unanimité américaine à nos habitudes d'esprit est une plus vive faculté d'expression, j'eus le bonheur de faire sa joie en lui proposant la formule qui pouvait caractériser cette discordance. « L'américanisme sans machines » est-il un stade passager de notre développement ? Trouverons-nous une heureuse conciliation entre les deux termes qu'implique cet état ? Les habitudes de l'Occident reprendront-elles de tout point le dessus ? Le machinisme sans limites s'installera-t-il chez lui ? Au risque de grossir un peu le trait, il n'est pas sans intérêt de débrouiller ce qui, dans les tendances de l'heure, relève de l'une ou de l'autre disposition.

* * *

S'il fallait rappeler d'un mot ce qui, dans l'économie générale du monde, représente l'essentiel de l'apport américain, ne dirait-on pas que c'est la rupture de l'état patriarcal ? Démocratie, liberté constitutionnelle, *self-reliance*, ce sont des termes, et même des choses, que d'autres pays connaissent à leur manière. Au lieu que les Etats-Unis, depuis un demi-siècle, ont surtout fait, bon gré, mal gré, coïncider leur développement avec une dislocation à peu près complète de la vieille cellule sociale dont le « patriarche » était le noyau, et qui agglomérait à l'entour la femme, les enfants et les proches, les serviteurs et les clients, dans un ensemble depuis longtemps ébranlé ou effrité ailleurs, ici décidément démoli. Mystère des

fatalités de civilisation qui placent cet Extrême-Occident, où l'individu rompt si aisément les attaches qui le lient à son groupe initial, face à des pays d'Asie où persistent, avec le culte des ancêtres, le sentiment et le rite des dépendances primordiales ! Je sais bien qu'il y a, là-bas, des familles admirables et des *homes* exquis ; certains noms, dans l'Est et dans le Sud, n'ont pas cessé de représenter, à travers le va-et-vient de l'immigration et des déplacements, cette continuité et cette cohésion qu'on pouvait attribuer à la *gens* antique ; les maisons de campagne qui pullulent à l'entour des grandes villes abritent des destinées homogènes... Il n'en reste pas moins que, par sa psychologie et son éducation, l'Américain moyen affirme sans cesse une autonomie qui s'oppose à l'organisation patriarcale, et que sa pratique de la profession et du plaisir, du travail et du loisir, de la religion et des sports l'affranchit de plus en plus du cadre que connaissent encore bien des régions de l'Europe.

Or cette Europe n'est pas sans pratiquer à son insu les mêmes tendances. Elle possède de trop solides contrepoids pour s'y livrer sans réserve, mais la guerre a accentué un mouvement qui va dans le même sens. Henry Bordeaux me disait, au front, et tandis que ses fonctions l'appelaient à scruter le moral des combattants et de leurs correspondants de l'intérieur, combien il était frappé de voir s'affaiblir, même dans les milieux paysans, non pas les qualités individuelles, mais celles qui sont « fonction » de la vieille communauté familiale : et les enquêtes auxquelles s'est livré, depuis la guerre, ce fervent mainteneur des anciennes vertus ne semblent pas modifier ce jugement. La femme, dirigeant en l'absence du mari les affaires, a pris le goût de l'initiative, et n'est pas rentrée sous le joug. Les enfants, de bonne heure avisés des difficultés matérielles de la vie, ne voient plus la profession comme une tradition, ou comme une activité où s'exprimera leur personnalité, mais comme une source plus ou moins sûre de revenus. La jeune fille, souvent amenée à gagner sa vie avant la vingtième année, en tout cas libérée de bien des tutelles de convention, n'attend plus le mariage comme une émancipation, mais comme un simple changement d'habitudes. Et que dire

de la crise des domestiques, révélant une modification profonde du vieux statut implicite qui liait, parfois pour la vie, des employeurs et des employés d'un type fort peu évolué, en somme, depuis les organisations patriarcales ? C'était une des preuves les plus manifestes d'une profonde transformation sociale.

Tout cela est bien connu, et il n'est même pas besoin de rappeler, au sujet de phénomènes aussi normaux, que la civilisation américaine — ayant dû très vite traverser et dépasser des stades anciens d'organisation — connaissait bien tous ces aspects de l'individualisme croissant. Aux Etats-Unis, cela va de soi, on tend à transformer les domestiques en travailleurs « externes », venant faire chez un employeur, à des moments déterminés, une besogne bien définie. Le choix d'une carrière n'est guère le fait d'une sorte de piété ou d'habitude, et l'on n'y a nul respect pour la formule chinoise : « Un tel, fils et successeur de son père. » Les jeunes filles vont librement à leurs occupations et à leurs plaisirs, et ne voient souvent dans le mari qu'un bailleur de fonds qui leur plaît et à qui elles feront honneur, mais qui aurait mauvaise grâce à réduire leur part de liberté. Et l'on sait de reste quel type déterminé de femme s'est développé, dans ces conditions, dans une partie des classes aisées du pays — personnage merveilleux d'activité et d'initiative, déconcertant par sa volonté, tenant à vrai dire l'office de l'homme en matière d'intelligence et de goût, sans perdre pour cela le désir de briller par l'extérieur, par la toilette et le raffinement de la parure.

Ailleurs, l'américanisme apparent du monde occidental était dû à des causes plus passagères. L'accroissement de la monnaie fiduciaire n'a-t-il pas transformé chez nous — à l'image de ce qui prévaut là-bas — la représentation même qu'on se fait de l'argent ? Figuré par l'éternel billet ou par la coupure sempiternelle, il cesse peu à peu de faire figure métallique et substantielle, devient plutôt une atmosphère qu'une matière, et crée ainsi, chez ceux qui le manient à force, une mentalité nouvelle. Ouvrir un carnet de chèques ou sortir une liasse de papiers d'un portefeuille oblong, ce n'est pas le même geste qu'empiler des écus ou aligner des louis d'or : et il n'est pas douteux

qu'une désinvolture croissante à l'égard de l'argent — qui cesse d'être l'argent — s'est installée dans beaucoup d'esprits. Et comme les gros salaires ouvriers coïncidaient dans leur ascension avec cette disparition du numéraire, on peut dire qu'il y eut là, pendant une bonne demi-douzaine d'années, une expérience généralisée de ce qui est, en somme, parfaitement normal chez nos amis yankees.

L'argent n'est pas seul à circuler ; le nouveau riche, qui contribue si puissamment à absorber de la fortune, et à la diffuser tout aussitôt, n'est pas le seul symbole d'une grande mobilité qui est à sa manière de nature transatlantique. Américanisme encore, en effet, que la faveur acquise, au temps présent, par les sports et les arts *de la mobilité*. La voiture automobile légère a certainement balancé, et au delà, les difficultés qu'éprouvèrent les chemins de fer à maintenir la vitesse ou la fréquence des trains, et le ruissellement des automobiles, aux issues des grandes villes, rappelle le flot ininterrompu des « Fords » ou des « Cadillac » sur les pistes bitumées du New Hampshire ou de l'Illinois. Le cinéma est devenu, à l'américaine, la forme d'art préférée des foules : cette présentation silencieuse et mobile des choses, excluant la nuance, l'inflexion de voix, l'arrêt propice à la méditation, semble faite pour le délassement trépidant d'une génération sportive. Ajoutez-y la faveur — au moins passagère — qu'a trouvée la danse dans nos grandes villes : non point la danse, prétexte à causer et expression rythmée d'une entente passagère, mais un tournoiement à deux, pareil à celui qui s'empare, là-bas, des convives d'un restaurant et qui les fait virer, avec une application qu'on dirait sans joie, parmi les tables nappées de blanc...

Rappellerons-nous enfin ce qu'on pourrait appeler l'américanisme des systèmes philosophiques ? Si les métaphysiques ne sont point conditionnées par le temps qui les voit naître, l'accueil qui leur est fait, par telle ou telle époque, ne laisse pas de créer un lien évident entre l'ambiance et la pensée : Descartes ou Newton conviennent à des époques de stabilité, pour lesquelles tourbillons et gravitation sont des garanties de bon ordre universel ; Kant et l'impératif catégorique, Nietszche et le surhomme

caractérisent, quoi qu'elle en ait, deux phases de l'Allemagne, de même que Cousin et l'éclectisme, Comte et la philosophie positive, Spencer et l'évolution, Taine et la détermination du milieu désignent, non seulement des ensembles de pensée, mais des dispositions collectives. On sait le succès qu'a rencontré très spécialement M. Bergson aux Etats-Unis, et combien l'idée de l'évolution créatrice, philosophie de la mobilité, s'y trouve aisément chez elle : il faut ajouter désormais, à ce succès, celui de la relativité de M. Einstein, par quoi le temps est invité à se désintégrer à sa manière et à ne plus fournir un médium absolu à ce qui s'y déploie : bien ou mal comprise, simplifiée et dénaturée peut-être, il y a là une conception de l'univers qui a déjà trouvé sa voie en Amérique, et, dans la mesure où elle s'impose de même à notre attention, elle va créer un lien métaphysique de plus entre la pensée américaine et la nôtre.

* * *

Or on ne saurait dire — et c'est ici que M. Warren reparaît — que les transformations plus ou moins apparentes, plus ou moins durables, dont l'Occident est aujourd'hui le théâtre, soient munies d'un outillage approprié à ces tendances. Sans doute la raison profonde de cette antinomie doit-elle être cherchée dans la persistance des classes rurales en France, en Angleterre, en Italie et dans le Sud de l'Allemagne, avec leurs occupations que nulle impatience ne peut accélérer, avec leurs vertus et leurs singularités traditionnelles : il y a là un lest inébranlable, imperturbable, comme dans les jouets d'enfants où un poids secret remet toujours d'aplomb les plus folles culbutes. Mais l'« américanisme » qui s'est emparé d'autres aspects de notre vie individuelle ou collective ne reste-t-il pas singulièrement dépourvu du machinisme qui semble faire partie intégrante, là-bas, du rythme général des choses ?

Et par « machines » il nous faut bien entendre tout ce qui peut accomplir, avec un automatisme plus ou moins complet, une tâche à laquelle, dès lors, une intelligence n'est

plus obligée de s'appliquer. Il est dur de l'avouer : le travailleur non spécialisé, le terrassier qui se contente de donner des coups de pioche et de manier sa pelle n'est pas éloigné de l'activité mécanique ; celle-ci triomphe, bien entendu, dans le fonctionnement de la machine-outil qui, une fois mise en marche, créerait à l'infini des objets identiques, sans rien savoir de leur utilité ou de leur destination, de leurs marchés et de leurs débouchés. Déchaînement de force créatrice que modèrent seules les nécessités économiques, les grèves, l'usure et le chômage, et auquel s'opposent, dans toute une partie du monde, la paresseuse méthode de ceux qui ne s'avisent de la nécessité de produire que sous l'aiguillon du besoin, la douce indolence des Orientaux, la systématisation insuffisante des Bolcheviks : et, entre ces deux façons extrêmes d'envisager psychologiquement la production, survit tant bien que mal dans quelques pays, dans quelques métiers, la manière idéale et artiste de se comporter vis-à-vis de l'objet à produire, la vocation impérieuse, charmante et saine, qui donne l'existence à des objets « façonnés » avec amour, avec soin, avec le vif sentiment de leur dignité et de leur destination, avec ce qui s'est appelé, si joliment, « la joie d'ouvrer... »

Mais, ne fût-ce que pour faire sa juste place à l'habileté de l'artisan, de l'ouvrier d'art, de celui qui devrait garantir le « travail bien fait » contre le sabotage des uns et la confection en série des autres, l'Occident n'est-il pas trop lent à comprendre la nécessité de « mécaniser » — d'accord avec l'américanisme montant — un certain nombre d'énergies ? Avec nos heures de travail réduites, nos semaines anglaises, nos revendications ouvrières, insuffisamment pourvues de suppléances machinales, avec la raréfaction de notre main-d'œuvre domestique, mal compensée par des moyens appropriés de tenir ménage, ne sommes-nous pas un peu, dans nos « vieux pays », comme ces beaux princes improvisés des contes orientaux, à qui un génie malicieux donne soudain rang royal, sans leur procurer du même coup un cheval de selle, une aigrette au turban, un cimeterre à la ceinture ? Et alors le peuple hésite et clabaude, se demandant si c'est bien l'homme à qui obéir...

Nous en sommes un peu là ; M. Warren a raison, une bonne part de notre malaise — politique à part — vient de cette contradiction. Rendons grâce aux dieux de n'avoir adopté à fond ni le piano mécanique, ni les sauces toutes préparées dans leurs fioles couvertes d'inscriptions, ni les bars automatiques où l'on peut s'offrir un menu de trente-six plats en sollicitant d'une pièce de cinq sous trente-six distributeurs bien garnis. Louons-nous — puisque c'est là une des garanties de notre civilisation — du morcellement de la propriété rurale qui ne permet que modérément aux faucheuses, laboureuses et semeuses de Mac Cormick d'agiter leurs bras ou leurs socs dans nos champs. Félicitons-nous d'avoir encore des médecins psychologues et de perspicaces diagnosticiens, au lieu de voir accourir à nos chevets des docteurs armés d'enregistreurs perfectionnés pour tâter le pouls, écouter le poumon et suivre le cœur. Fions-nous à nos maîtres de l'office de découvrir les aptitudes réelles de nos écoliers, plutôt qu'à des *tests*, savamment appropriés, mais peu flexibles, du soin de classer les futurs chefs d'industrie, les virtuoses en herbe, les présidents de République en puissance. Soyons fiers de nos bons artisans habiles au « tour de main » que nulle machine ne remplacera pour teindre la soie, façonner les beaux lainages, assouplir les cuirs, polir les moteurs d'avion. Estimons-nous heureux de n'être pas poursuivis par l'appel du téléphone à la table de restaurant ou dans notre chambre à coucher.

Mais, ceci dit, où en est l'utilisation de tout ce qui pourrait nous aider ? Il semble bien que la machine à écrire et l'auto légère, après le stylo et le rasoir mécanique, soient les deux seuls auxiliaires sérieux que la peine humaine ait sérieusement généralisés dans nos bureaux ou sur nos routes. On me dit que, dans les ardoisières, il n'a pas été possible de faire adopter des machines à fendre et à diviser les fines couches schisteuses, que des treuils mécaniques et des ponts transbordeurs ont eu un mauvais sort dans certains ports méditerranéens, que les grandes banques ont dû laisser à de vieux employés le soin de compter, peser et mettre en rouleaux le billon que de jolis appareils compliqués s'offraient à aligner impecca-

blement. Des hommes d'équipe, sur le quai de nos gares, continuent à pousser, à grand renfort de muscles parfois défaillants, des accumulations de bagages qu'un wagonnet électrique manipulerait sous une main d'enfant ; d'autres employés continuent à passer entre les tampons des wagons qu'on assemble, pour assurer des attelages qu'un procédé automatique réaliserait sans danger pour leur vie. Et, puisque nous parlons des chemins de fer, ne serait-ce pas le moment de profiter des difficultés de leur exploitation et de la fréquence des attentats commis dans des compartiments isolés, pour en arriver à la suppression des « classes » — héritage de Louis-Philippe — et connaître les deux groupes essentiels de voyageurs, ceux qui ne vont pas loin et ceux qui ont un long trajet à faire ? L'objectif kilométrique, et non le rang social, devrait déterminer le degré de confort et la variété des installations.

Et ainsi du reste. Le jour où la fée Electricité (que l'Italie seule est allée sérieusement chercher dans ses cascades et ses torrents) aura signifié leur congé aux façons surannées d'exploiter, dans la saleté et la tristesse, les énergies dormant sous terre, nous verrons peut-être les soins du ménage devenir, sinon un jeu, du moins une facilité. Quelques prises de courant au bon endroit, quelques boutons à tourner, — et l'on déplorera moins amèrement, entre bonnes bourgeoises, la disparition de la servante qu'on faisait descendre du sixième pour préparer une tisane à minuit. Le jour où, dans les innombrables bureaux qui deviennent l'armature de la vie écomonique moderne, on aura compris que le classement sur fiches des noms, des dates, des prix, des fournitures ou des commandes est la seule manière de soulager la mémoire limitée et la responsabilité incertaine, on aura découragé bien des courses éperdues d'employés à travers les locaux, bien des feuilletages fiévreux de registres mystérieux, bien des interpellations énervées de pupitre à pupitre. Je ne demande pas qu'il y ait un appareil à tailler les crayons à côté de chaque bureaucrate, un appareil à imprimer les adresses à côté de chaque expéditionnaire, un appareil à remplir les stylographes à côté de chaque scribe : laissons notre vieil instinct du travail gentiment fait se satisfaire à sa guise

en ces à-côtés, un crayon soigneusement épointé, une belle écriture tracée sur une enveloppe, une adroite opération transvasant de l'encre d'un gros flacon dans un étroit récipient...

* * *

A trois reprises, dans l'histoire de la civilisation, de manifestes influences américaines ont agi moralement sur le vieux monde ; or chaque fois, comme il était naturel, d'anciennes traditions se trouvaient menacées, empêchaient l'action d'outre-Océan de se manifester à plein : la vie même, et ce que nous appelons le progrès, sont faits de ces conflits. L'Indépendance américaine a exercé l'attrait que l'on sait sur l'Occident, et la Révolution française a été, pour une bonne part, déterminée dans ses débuts par la séparation des colonies britanniques. Après 1830, quand il apparut que la Sainte-Alliance n'était pas la statut définitif de l'Europe et que les Restaurations avaient mal fait leur compte, la « démocratie en Amérique », comme disait A. de Tocqueville, parut l'un des pôles du monde à venir, et les finances, le régime pénal, les organisations civiques des Etats-Unis s'offrirent à mille enquêteurs comme autant de promesses et d'encouragements. Enfin, aux approches de la guerre de 1870, et quand le libéralisme se mit plus hardiment en face des problèmes d'éducation populaire, d'instruction des femmes, d'obligation scolaire, on alla encore une fois demander à l'Amérique du Nord des recettes et des programmes. Et chaque fois l'élan qu'avait, même à son insu, encouragé la jeune civilisation transatlantique devait biaiser et composer avec des habitudes et des traditions qui avaient leur valeur et leur noblesse : la composante des forces, comme en mécanique, est la grande affaire en sociologie.

L'« américanisme sans machines » est sans doute un épisode du même genre. L'homme occidental ne demande pas mieux que d'augmenter son loisir, affirmer sa dignité, égaliser ses chances ; il abomine, par contre, ce qui transforme à l'excès son labeur en une simple activité méca-

nique ; il ne conçoit pas — ou pas encore — un type d'existence où seraient polarisés sans merci, d'une part le rendement intensif, d'autre part le délassement ; il garde une secrète tendresse pour une combinaison de personnalité et de technique et répugne, dans son for intérieur, à tout un aspect de la « taylorisation ». Saura-t-il trouver la vraie formule, et débrouiller les contradictions de l'heure présente ? En abandonnant à un outillage meilleur le soin d'accomplir le gros œuvre qu'il laisse trop souvent faire aujourd'hui à des intelligences désignées pour mieux que cela, rendra-t-il possible un classement plus rationnel de ses valeurs humaines ? Et M. Warren ne s'indignera-t-il plus de voir, sur le pont des transatlantiques, un gentil gars de dix-sept ans, sachant lire, écrire et compter, astiquer les cuivres des bastingages ?

Fernand BALDENSPERGER.

LES CHRONIQUES NATIONALES

ALLEMAGNE

La Nouvelle Allemagne

(Suite [1])

Ce qui nous tient le plus à cœur, en effet, ce qui demeure au tréfond de notre âme, c'est l'*homme nouveau.*

Et cet homme nouveau, un jour, amènera avec lui non pas seulement l'Allemagne nouvelle, mais la terre des hommes nouveaux. C'est là ma ferme conviction.

A maint observateur superficiel qui ne voit, dans le mouvement de la jeunesse allemande, que les courants brièvement caractérisés ci-dessus, il suffit de prononcer ce jugement, ce mot : bolchévisme !

Celui qui voit, par contre, le troisième courant, qui le considère avec attention ne tarde pas à se rendre compte que tout cela a autant — ou aussi peu — à faire avec le bolchévisme qu'avec le christianisme ou tout autre grand mouvement religieux. Au fond, le véritable mouvement de la jeunesse — qu'il faut bien se garder de confondre avec le « culte de la jeunesse » ou avec d'autres manifestations qui s'octroient, elles aussi, ce qualificatif de mou-

[1] Voir notre numéro précédent.

vement, est un mouvement purement religieux dont la portée n'a pas été reconnue encore et ne saurait l'être d'ailleurs.

Ce caractère, on peut le distinguer à maints détails qui apparaissent avec évidence dans ce troisième courant. A lui se rattachent toutes les natures dans lesquelles les qualités féminines et masculines sont peut-être plus étroitement confondues que chez les extrémistes. Natures d'artistes, figures tranquilles qui vont par le monde les yeux grand ouverts. Elles ont vu et connu l'affliction et la détresse, mille et mille fois. Elles en ont fait leur affliction et leur détresse. Elles ont subi toute la brutalité du régime de la force, de ce régime qui est la pire des folies. Et c'est avec ce régime de la force qu'elles entendent en finir. C'est là leur ferme volonté.

On nous dira peut-être, il n'y a là rien de nouveau. C'est toujours de l'ancien.

De l'ancien, soit. Mais le concept fondamental de cet ancien, l'amour tout-puissant, l'amour qui s'étend à tout et à tous, a toujours été étouffé. Il s'est perdu. Si tel n'était pas le cas, jamais nous n'aurions vu la guerre mondiale. Mais ne s'est-il pas trouvé partout des hommes pour chercher dans la Bible elle-même, la justification du massacre, le droit de tuer ? Des hommes complètement oublieux de ce que demandait le Christ, ce grand socialiste : l'épanouissement de l'amour, de l'amour, humble serviteur de l'humanité. Il ne voulait rien d'autre.

Des hommes se sont levés, toujours et de nouveau, pour prêcher la puissance de l'amour. Jamais il ne s'est trouvé oreilles plus disposées à les entendre que dans la nouvelle Allemagne d'aujourd'hui. Les doutes, cependant, relèvent toujours la tête. Mais toujours on se cramponne aux paroles de Dostoïewski, lequel a dit : «L'homme demeure perplexe en songeant à mainte idée, surtout quand il voit les péchés de l'humanité. Il se demande : faut-il user ici de la force ou agir avec amour et humilité ? Décide-toi toujours pour l'amour, pour l'humble amour. Une fois que tu t'y seras décidé, tu vaincras le monde entier. L'humble amour, en effet, est une force irrésistible, la plus grande de toutes ; il n'en est point de pareille.»

Nous croyons à cet amour humble. Et nous le croyons présent dans tout homme qui naît de nouveau. Dans l'enfant. Mais aussi dans celui qui a participé à la renaissance, à l'éternel renouveau, à la rénovation complète. Tous n'y participeront pas, parce que la foule des voyageurs sur la terre ne sait plus ce que c'est que d'être tout simplement homme. Or, c'est là la condition primordiale à remplir. Etre homme. Rien d'autre !

Je ne suis plus artiste ou savant, diplomate ou négociant, artisan ou ouvrier. Homme seulement, mais homme en tout et partout.

Gœthe est un parfait représentant de cet « homme total ». Et cette totalité, reparaît dans les ouvrages de Martin Buber. Bien qu'au début ils ne s'adressassent guère qu'aux Israélistes et même plus spécialement aux Sionistes[1] ces livres conquièrent lentement des milieux toujours plus étendus, des milieux désireux de travailler à cette rénovation. Autour de Buber, cependant, s'est groupée une petite phalange de jeunes, qui représentent avec vigueur cette orientation nouvelle.

Un autre groupe est celui qui se rassemble autour d'Eberhard Arnold et d'Henri Schullheiss. Il est composé, en majeure partie, de théologiens. Ceux-ci résident dans une colonie de laquelle, récemment, s'est détachée une seconde, où dominent les jeunes prolétaires. Ils avaient, autrefois, des rapports assez étroits avec les Suisses Kutter et Ragaz [2].

Un troisième groupe a secoué la Thuringe, l'an passé. Des artistes, des artisans, des maîtres et des maîtresses d'école, fascinés par la robuste vigueur d'un Muck-Lamberty ont constitué une « phalange nouvelle » (Neue Schar) et ont réuni autour d'eux enfants et adultes pour cultiver les jeux et les danses populaires. Du haut de la

[1] Je renvoie aux plus importants de ces ouvrages : *Daniel* (conversations touchant la réalisation) et *Le discours, la doctrine et la chanson...*, *Evénements et rencontres*, tous à l'Insel-Verlag, à Leipzig. *Baalschem*, *Rabbi Nachman*, *La vie sacrée*, *Mon chemin vers le chassidisme*, tous chez Rütten & Loening, à Francfort. *Le mouvement juif*, deux volumes parus au Jüdische Verlag, à Berlin. Est à l'impression actuellement : *Le Gottesminne*. En outre, la série des écrits intitulés : *Discours adressés à l'époque* (Dreiländer-Verlag, Zurich).

[2] Les publications de ce groupe, entre autres le *Pfluq* (la charrue) et la *Junge Saat* (la jeune semence), de même que leur périodique *Das neue Werk* (l'œuvre nouvelle) paraissent au Neuwerk-Verlag, à Schluchtern sur l'Elm.

chaire ils ont annoncé la révolution spirituelle et, pour la première fois, ils ont incité des milliers d'hommes à réfléchir sur ce qu'étaient les devoirs de l'homme. Ce faisceau a passé par de violentes crises. Il semble aujourd'hui, se grouper autour de Georges Stammler, un de nos jeunes poètes les plus marquants [1]. Ici aussi tout n'est pas encore très clair. Cependant Gertrude Prellwitz, dans une lettre adressée à l'un de ces jeunes, dit fort éloquemment ce que l'on veut. « Vous, la nouvelle jeunesse, écrit-elle, vous devez vous aimer les uns les autres. Vous êtes, pour l'Allemagne souffrante, une promesse divine. Et cette promesse vous ne pouvez l'accomplir qu'à deux conditions : en ayant le plus saint respect de la vérité, c'est-à-dire en vivant une vie vraie et en vous efforçant d'aimer de tout votre cœur. Réjouissez-vous de votre diversité. Cherchez ce qu'il y a de bon dans votre frère, faites-le s'épanouir. Tout, dans ce monde imparfait, est naturellement imparfait. Que la force de votre amour immense, votre confiance en Dieu vous pousse donc à aider votre frère à atteindre la perfection [2].»

On pourrait tenter de caractériser encore d'autres groupes de ce genre. Et chez tous on rencontrerait, combien commun, une ardente recherche de la divinité. Cette divinité, ce n'est plus à vrai dire le Dieu de nos pères que l'on ne désire que froidement à l'Eglise. Dieu, ici, c'est la grande force cosmique, l'Elémentaire par excellence. Tu le sens autrement que moi et moi-même je le sens autrement aujourd'hui que je ne le sentirai demain.

Cette recherche de Dieu, si profonde, a conduit des jeunes Allemands au catholicisme. Ce ne sont pas les plus mauvais qui y ont passé. Peut-être ceux qui étaient le plus fatigués de la vie, bien plutôt.

Les autres affectionnent la mystique du Moyen-Age et ce qui y prend racine. Ils aiment Marie, Notre-Dame, les anciens *Minnelieder* et ne s'en cachent point, si peu qu'on les comprenne. Ils aiment les Français dans le genre

[1] A citer avant tout autre ses *Paroles à une phalange* (Worte an eine Schar). Actuellement, il publie l'organe des *Neuen Scharen, La jeune communauté populaire (Die junge Volksgemeinde, Blätter vom neuen Werden)*. Edition de la Verkscher, à Mulhouse en Thuringe.

[2] « Die junge Volksgemeinde », I. 5/6 p. 33.

de Francis Jammes et de Paul Claudel, dont ils peuvent lire les ouvrages dans d'excellentes traductions allemandes. Ils aiment toute la culture de l'Est, ils apprécient ses religions. Jamais Laotse n'a été lu davantage qu'aujourd'hui, preuve en soient les différentes traductions de Wilhelm (chez Diederichs, à Jena), d'Ular (Insel-Verlag, à Leipzig) de Federmann (chez F. C. Beck à Munich), de Klabund (chez Fritz Heyder, à Zahlendorf). On ramène les philosophes chinois et on les écoute. Quant à Rabindranath Tagore, il ne saurait rencontrer nulle part meilleur accueil qu'auprès de la jeune Allemagne. Sans cesse paraissent de nouvelles éditions de ses œuvres (chez Kurt Wolff, à Munich, par exemple).

C'est probablement pourquoi on fait volontiers remarquer, à l'étranger, quelle grande influence exercent sur la jeunesse allemande un Oswald Spengler [1] ou un comte Hermann Keyserling. Leurs ouvrages provoquent la discussion, peut-être. Mais ils n'exercent pas une sérieuse influence. D'autant plus que leur prix élevé les rend inabordables à la grande masse.

Dans tout cela — et spécialement dans cette tendance à l'hindouïsme — on voit souvent un danger pour la nouvelle Allemagne. On redoute qu'elle ne se détourne, sciemment, de toute préoccupation politique, qu'elle ne tende à s'enfermer dans un monde idéal et qu'elle supporte sans impatience tous les jougs, pourvu que son âme demeure pure. Or, cela pourrait signifier : entier renoncement à refaire, à reconstruire l'Allemagne.

Il se pourrait que les mouvements actuellement en train de s'élaborer conduisent à ce résultat — surtout si la perturbation politique se poursuivait et que les guides continuent à manquer. Pour le moment, ces mouvements trouvent certainement leur raison dans l'ardent désir de quitter une vie toute extérieure, dans le besoin de dégager ce qu'il y a de primordial dans l'homme, de le dévier par conséquent.

L'homme *nouveau*. L'homme *complet*. Tel est l'accord fondamental !

[1] *La fin du couchant (Der Untergang des Abendlades)*, chez T. C. Beck, à Munich



Transformer l'homme ancien en homme nouveau n'est guère possible. Pendant assez longtemps on a tenté d'éduquer des hommes, presque machinalement, pour n'arriver, en prenant le cas le plus favorable, qu'à sélectionner des serviteurs de l'Etat, plus ou moins utilisables, mais qui avaient, inné ou presque, le respect de l'autorité supérieure. Avant la guerre déjà, des hommes clairvoyants ont reconnu la nécessité qu'il y avait de créer d'autres centres d'enseignement. Suivant l'exemple du Dr Cecil Reddie, le fondateur de la *New School* d'Abbotsholme Hermann Lietz créa ses *deutsche Landerziehungsheime*, à Ilseuburg, Haubinda et Bieberstein. Lietz aurait peut-être été l'homme le plus indiqué pour servir de conducteur à la jeunesse, comme il l'a été d'ailleurs incontestablement pour un certain milieu. Mais il ne sut pas prendre son parti de la révolution et aujourd'hui encore ses *Heime* passent pour cultiver l'esprit nationaliste. Ils ont une nuance conservatrice, assurément. Mais ils peuvent cependant être considérés comme modernes. Les collaborateurs de Lietz suivirent leur propre voie et fondèrent de nouveaux établissements, tels Paul Leheeb à Odenwald et Gustave Wynecken qui, à Wickersdorf, créa la *freie Schulgemeinde* [1]. Wynecken émit souvent, et avec énergie, la prétention d'être le directeur spirituel de la jeunesse allemande. Grâce à ses capacités dialectiques — de tout premier ordre — il est incontestablement un de ceux qui ont exercé le plus d'influence sur la jeune génération, sur celle qui voudrait aider à amener une réforme décisive de l'école et qui se groupe en quelque sorte autour du *Neue Aufang* et de la *Jeune Suisse* (éditées à Bâle, Marktplatz, 6).

Toutes les autres tentatives d'accomplir des réformes dans le domaine de l'éducation ont eu beaucoup moins

[1] C'est un ouvrage du Dr Grunder, directeur de l'Ecole nouvelle de Hallwil-Seengen (Argovie), qui renseignera le mieux sur ces questions. *Landerziehungsheime und freie Schulgemeinden* (Klinkhardt, Leipzig) tel est son titre, contient des données fort complètes sur ce qui a paru à ce sujet, notamment sur les publications d'Adolphe Ferrière.

de rapports avec le mouvement de la jeunesse actuelle. Parmi ces tentatives on peut signaler celles de Berthold Otto avec sa *Hauslehrerschule*, ou école de précepteurs, de Gross-Lichterfelde, de Johannes Langermann qui a fondé une *Stein-Fichte Schule*, à Darmstadt, de Paulsen et de ses *Gemeinschafts Schulen*, à Hambourg, sans parler des travaux dus à l'Union des réformateurs de l'école. (*Bund entschiedener Schulreformer*). Et j'en passe.

Il conviendrait d'attacher plus d'importance peut-être aux tentatives qui s'élaborent dans la colonie communiste du peintre Heinrich Vogeler à Worpswede (près de Brême) ou dans celle de Bergfried, à Sollnhuben, en Haute-Bavière. L'école Waldorf, à Stuttgart, orientée et dirigée selon l'esprit de l'anthroposophe Steiner pourrait, elle aussi, acquérir quelque importance. De même l'école Stillach, à Oberstorf im Allgau, dirigée par Laugermann, l'Ecole nouvelle de Hochwaldhausen, le *Landerziehungsheim* du prince Max de Bade au château de Salem (Lac de Constance) le « foyer » des orphelins à Veckenstedt dans le Harz. C'est sans doute dans ce dernier établissement que se perpétuent et que se cultivent, avec le plus de zèle, sous la direction du Dr Theo Zollmann, les idées d'Hermann Lietz, fondateur de la maison [1].

Toutes ces œuvres, cependant, ne sont pas issues directement du mouvement de la jeunesse. Elles ont eu, avec celui-ci, tel ou tel rapport et l'ont encore à l'heure actuelle. Mais les plus résolus, les plus avancés des jeunes d'aujourd'hui ne voient dans tout cela, précisément, que tentatives de réforme et non point du tout neuf.

* * *

Ce tout neuf, cependant, doit d'une façon ou d'une autre devenir naturel. Il doit être préparé.

On a fait, dans ce but, trois tentatives. « Tentatives » qui, toutes trois, n'ont pas réussi, d'ailleurs.

[1] L'orphelinat de Veckenstedt publie lui-même ses éditions, qui comprennent les écrits d'Hermann Lietz, de même que la littérature qui leur est apparentée.

La première est due à un isolé, à un révolutionnaire, maître d'école à Hambourg. Il voulait une école nouvelle. Une école répondant tout à fait à ce qu'il faut à l'enfant. Tode, Tepp et Schlunz assumèrent la direction de cette école nouvelle. Et la communauté de leurs collaborateurs prit le nom de *Wende-Kreis*, ou « cercle Wende ». L'école *Wende*, à Hambourg, rencontra des sympathies. Son organe la Wende [1] conquit le cœur d'entre les meilleurs des jeunes.

Les agitations, les crises par lesquelles passe toute œuvre nouvelle n'épargnèrent point le *Wende-Kreis*, cependant. Des scissions se produisirent. Les plus résolus, les plus décidés à accomplir leur œuvre se retirèrent au *Wendehof*. Mais là encore, on n'arriva pas à quoi on voulait, en fin de compte, arriver : à la communauté dans la vie. Toujours, c'était la nouvelle école qui reparaissait, alors que c'était la vie nouvelle que l'on cherchait. On reconnut enfin qu'on ne pouvait poursuivre et l'on renonça à ce que l'on avait entrepris. On était mal parti. Le petit livre qu'a publié Jode là-dessus ne se lit pas sans profonde émotion [2].

La seconde tentative a eu une durée plus éphémère encore. Siegfried Bernfield en fut l'initiateur. A Baumgarten, près de Vienne, il dirigea — d'octobre 1919 à mars 1920 — un « foyer » pour enfants israélites. Peu à peu l'administration de la maison passa aux mains des enfants, imprimant ainsi à l'institution un caractère tout à fait nouveau. Des difficultés administratives, toutefois, surgirent, qui amenèrent le départ de départ de Bernfeld et de ses amis [3].

La troisième, la plus osée peut-être de ces tentatives, s'efforce d'accomplir une tâche qui, jusque là, se concevait de façon tout autre et que l'on entreprit en s'inspirant d'idées entièrement nouvelles. Il s'agissait d'éduquer les jeunes détenus sans user de la contrainte. D'avril 1917 à

[1] Paraît aux éditions Adolphe Saal, à Lauenburg sur l'Elbe, où s'éditent aussi *Der Leib* et la *Freideutsche Jugend*, tous deux également significatifs du mouvement. Cette même maison a publié de plus différents ouvrages touchant l'école nouvelle. A signaler tout spécialement une sorte de compendium intitulé : *Pädagogik deines Wesens, Gedanken der Erneuerung aus dem Mendekreis*, publié par Fritz Jöde. en 1920.

[2] Fritz Jöde : *Die Lebensfrage der Neuen Schule*. Chez Adolf Saal, Lauenburg sur l'Elbe, 1921.

[3] Dr Siegfried Bernfeld : Le *Kinderheim* de Baumgarten. Relation d'une sérieuse tentative d'éducation nouvelle. Berlin, aux Editions juives, 1921.

octobre 1920 je dirigeai l'institut de relèvement de la ville de Berlin, à Lichtenberg. C'était un établissement ne différant pas notablement de ses pareils. On y sacrifiait un peu davantage au progrès, peut-être, et il était un peu mieux installé que d'autres. Mais, là aussi, tout le système s'édifiait sur le vieux principe d'autorité, sur le *drill* traditionnel des casernes, qui étaient d'usage courant dans la Prusse-Allemagne. Après de durs et longs efforts, seul d'abord, puis avec le concours d'une demi-douzaine de jeunes amis, je réussis à transformer cette éducation coercitive en relations d'amitié. Il fallut vaincre, et non sans peine, les résistances des enfants. Mais on y réussit. La méfiance et la crainte disparurent pour être remplacées par l'amitié et par la confiance. Le travail devint un plaisir et la vie une jouissance. Ceux que la société avait repoussés trouvèrent chez nous des âmes qui les comprirent. Une sorte de *self-administration*, peu à peu, s'établit. L'autorité, le droit de punir dont disposaient jusque là les adultes, furent remis aux mains des enfants. L'art ne fut plus refusé aux déshérités. La religion devint affaire de cœur et le sentiment de la solidarité s'accrut de plus en plus. On était sur la voie de la communauté parfaite dans le genre de vie, le travail et la production. Alors, ici aussi, surgit le conflit entre le vieil homme et le nouveau, avec une acuité que l'on ne saurait imaginer. Toute la gamme des moyens qu'emploie le vieil homme pour combattre ses adversaires fut mise en branle. On calomnia, on sema la suspicion, on interpréta de la façon la plus arbitraire les intentions des novateurs, bref, on n'eut de cesse avant d'avoir sauvé et conservé à l'ancienne Allemagne cette position qu'elle allait perdre. Et huit jeunes gens abandonnèrent une œuvre, dont l'influence et la portée n'avaient été reconnues que par bien peu. [1]

Influence née du fait qu'ici, pour la première fois, on luttait en faveur d'un pacifisme bien affirmé et en faveur de l'idée, fortement marquée, de la réconciliation des peuples. Cela, sans discours, programmes, par les actes

[1] Pour les détails. voir mes deux ouvrages : *Fürsorgeerziehung als Lebensschulung* (chez C. A. Schwelschke et fils, à Berlin, 1921) et *Der Lindenhof, ein Werden und Wollen* (Editions du *Lichtkampf*, à Heilbronn sur le Neckar, 1921.

seulement, par la vie elle-même. Ces jeunes gens, dont la plupart avaient de 16 à 19 ans et dont le nombre variait de 120 à 320 — presque tous anciens criminels — apprenaient à connaître ici, pour la première fois, une tout autre vie. Ils s'aperçurent qu'il y avait en eux et au-dessus d'eux des forces cosmiques. Ils comprirent le principe de la communauté. Ils eurent la volonté de se régénérer. Toujours davantage, ils remarquèrent que l'amour, l'amour seul est le plus fort, que l'amour, constamment renouvelé, engendre aussi l'amour — comme la haine, toujours, appelle la haine plus violente ! L'homme tout entier, ici, redevint chose vivante. Dans ses faiblesses mêmes, il apprit à se connaître — comme il apprit à reconnaître les limites où il devait s'arrêter, et à respecter ces limites.

Les mots, bien souvent, manquent pour donner une image de la vie véritable. C'est le cas pour moi quand je tente de dire ce que nous voulions, ce que nous avons fait, ce que nous avons vécu...

* * *

Il est quelque peu décourageant de voir échouer sans cesse ces tentatives nouvelles. Et l'on comprend que l'étranger déclare : L'Allemagne n'a pas place pour ses hommes nouveaux, elle les éloigne.

Il en est bien ainsi. Et, d'entre ces nouveaux, beaucoup — et des meilleurs — se retirent dans la solitude ou cherchent à l'étranger de nouvelles sphères d'activité.

Pourrait-il en être autrement ?

L'Allemagne est malade. Profondément atteinte. Et parfois l'on se prend à douter qu'elle se puisse rétablir. Les diplomates, les nouveaux riches la dirigent et la dominent, de concert avec les masses ouvrières, souvent mal dirigées et qui rêvent d'un nouveau royaume de jouissances. L'Allemagne, donc, est tiraillée de çà, de là. Quand des hommes, de vrais hommes apparaissent, ils demeurent isolés. On leur dicte les démarches à faire.

L'Allemagne n'a plus foi en l'homme. Et cette foi disparaît de plus en plus.

Cette foi, seule une éducation tout autre que celle d'aujourd'hui, peut la restaurer. Une éducation à laquelle ne saurait convenir aucun programme, qui ne saurait rien avoir de conventionnel. Elle ne doit, en effet, rien contenir de voulu, d'intentionnel. Son seul principe : L'amour de l'homme !

Si vous me demandez comment cette éducation pourra se mettre en pratique, comment elle apparaîtra, je vous répondrai simplement ceci : Elle ne connaîtra plus de maison d'école pas plus qu'elle ne connaîtra d'heures de classe ou de maîtres d'école, de leçons ou d'écoliers. Sa maison d'école sera une ferme isolée, haut dans la montagne ou sur le rivage de la vaste mer. Peut-être aussi, sera-ce un vieux château. Son emploi du temps ? La journée entière, le temps et le soleil se chargeront de le fixer. Quant aux heures de classe, elles continueront sans interruption, la vie durant, jour et nuit. Le maître ? L'ami ou l'amie. Leur tâche ? Servir les uns aux autres. Un pour tous, tous pour un ! Les écoliers ? Tous les hommes appartenant à cette nouvelle communauté.

Voici ce dont nous avons besoin : du terrain et quelques demeures où nous établir. Quinze à vingt-cinq enfants entre cinq et sept ans, avec autant de jeunes gens et de jeunes filles de dix-huit à vingt-cinq ans, idéalistes, ayant foi en notre tâche humanitaire. Pourquoi ? Parce que des enfants, à eux seuls, ne sauraient constituer une communauté de travail et de production. Ils n'y arrivent qu'en tâtonnant. Les jeunes filles, donc, auront soin d'eux, veilleront à leur entretien, joueront avec eux. Avec eux, elles considèrent la vie, tout à l'entour, en tirent les leçons qu'il convient. Elles cultivent le jardin, élèvent lapins, chèvres et volaille, autant qu'elles en peuvent élever. Elles décorent de fleurs les chambres. Font du chant et de la musique, peignent et dessinent, exécutent des travaux manuels, pour peu que cela les tente. Cependant que les jeunes gens, eux, cultivent céréales et pommes de terre, fruits et légumes, soignent chevaux et bétail, se livrent à des travaux de menuiserie et de serrurerie.

Laissez passer les premières années où l'on tâtonnera, comme on tâtonne toujours lorsqu'il s'agit de nouveau, puis amalgamez le tout, comme il convient, et vous verrez, que le foyer de ces hommes nouveaux pourra s'entretenir par lui-même et que de plus et surtout il pourra porter au marché les produits de l'art appliqué, s'assurant ainsi l'indépendance économique et le développement.

Ceux que préoccupe la richesse extérieure n'ont rien à chercher ici, certes. Car il ne saurait être question de dédommagement selon les « tarifs » habituels. Ce qui est nécessaire pour vivre sans prétentions. Voilà ce que l'on donne !

Et le personnel ? dira-t-on. Il n'y en aura plus, précisément. Les heures consacrées aux travaux de maison et de jardinage, à ceux des champs et de l'étable laissent assez de loisir pour le travail spirituel, pour l'activité intérieure. Il y a, chez nous, partout et en grand nombre, des jeunes gens qui n'aspirent pas à autre chose.

Pour ceux qui tiennent absolument à une comparaison avec quelque chose qui déjà existe, je dirai que notre projet combine harmonieusement la colonie, l'institut d'éducation et le *Volkshochschulheim* ou foyer de l'Université populaire.

Celui qui voit loin se rendra compte que là gît le seul moyen de guérison. Ce n'est qu'en vivant étroitement réunis, en remplaçant la famille — toujours plus en décadence, en Allemagne du moins — par cette étroite communauté, laquelle, tout naturellement et dans l'hypothèse la plus favorable, se concentrera autour d'une famille idéale, ce n'est qu'ainsi, disons-nous, que l'homme pourra, dès ses premiers pas, saisir ce que c'est que de servir autrui, qu'il concevra ce que signifie l'amour humble et confiant.

Seul cet homme nouveau pourra jeter un pont sur les crevasses énormes qui se sont ouvertes de toutes parts. Il n'aura de cesse qu'il n'ait remplacé la violence par l'amour, qu'à la place de l'hostilité il n'ait mis la compréhension et l'amitié. Et cela non seulement dans le peuple auquel il appartient, mais dans tous les peuples de la terre.

Mais, y a-t-il possibilité, en Allemagne, de réaliser pareils plans ? C'est difficile à dire. Peut-être pourrait-on créer cette possibilité. Surtout si le foyer que l'on rêve se constitue non point sur une base nationale seulement, mais internationale. Tout, à notre époque, doit s'orienter de ce côté, d'ailleurs. Et si jamais une véritable Société des nations, une véritable Société des hommes devait surgir des timides débuts, des dehors artificiels que lui ont donné les diplomates, c'est dans cette cellule originelle du nouvel organisme de l'homme qu'elle germerait.

Ce que j'ai suggéré, ce que j'ai dit ici, représente ma pensée et ma parole, c'est entendu. Mais je puis le déclarer : c'est également la parole et la pensée d'un groupe d'Allemands que ne lient ni code ni loi, qui n'a pas de nom ni de convention. C'est une communauté secrète dont rien ne pourra diviser les membres, que nul ne pourra dissoudre. C'est la Communauté des Croyants, tout simplement. Non pas dans le sens que l'on donnait autrefois à ce terme, mais dans un sens nouveau, dans un sens vivant, qui, en vérité, était déjà celui de l'ancien : Aimez-vous les uns les autres. Entr'aidez-vous. Toujours et sans jamais vous lasser.

C'est en ma qualité de membre de cette communauté que je dis ici : Venez à nous et tâchez de nous comprendre. Efforcez-vous, avec nous, de réédifier ce que l'homme, dans son aveuglement, a démoli et détruit, soit

le royaume de la paix.

Oublions ce qui s'est passé. Pardonnons à ceux qui ont péché. Et ne nous souvenons que d'une chose, ne voyons qu'une chose : l'homme nouveau, l'homme qui réédifie, l'homme qui aime !

* * *

Le 21 mars 1898, Tolstoï écrivait dans son Journal : « Il n'y a qu'un moyen (de salut) : la transformation religieuse de l'âme. »

Il semblerait qu'elle ait commencé chez le jeune Allemand, chez l'Allemand nouveau, cette transformation.

Mais, avec angoisse, ils demandent, ces jeunes : Allez-vous détruire ce qui s'élabore, ce qui vient ? Ou voulez-vous tenter de nous faire confiance, si nous vous en prions — vous tous qui vous tenez à l'écart, sur l'expectative simplement, ou menaçants, espérant ou désespérant ?

Confiance... et amour...

KARL WILKER.

(Traduction de René Gouzy).

FRANCE

LA NOUVELLE MUSIQUE EN FRANCE

Paris.

Je profite d'un article de M. Paul Landormy, publié dans la *Revue de Genève*, pour dissiper quelques malentendus. A force de dire : « Peu importe », de ne jamais répondre, de plaisanter entre nous des fables qui se forment, ces malentendus risquent de prendre racine.

D'abord, on ne se baptise pas soi-même. Mon dégoût des sectes, des chapelles, des casernes, m'a toujours empêché de réunir mes amis musiciens sous une étiquette. Mais le public exige des étiquettes pour simplifier le blâme. L'étiquette « Groupe des Six », assez heureuse du reste, puisqu'elle ne désigne aucune tendance, ne vient pas de moi. Elle est de Henri Collet, dans un article de *Comœdia* où il compare nos musiciens aux cinq Russes. Cette comparaison parut fort inconvenante. Elle choque les personnes qui ne savent pas que les cinq Russes furent jeunes. Un petit garçon se représente mal son grand-père vénérable, tirant la langue.

« *On ne fait rien de bon à six* », écrivait sérieusement le critique de la *Liberté.* Sans doute croit-il que Mademoiselle Taillefer, MM. Auric, Honegger, Milhaud, Poulenc, écrivent chacun une note d'un seul morceau. C'est la méthode du « Groupe des Quarante », pour le Dictionnaire de la Langue Française.

Or, le Groupe des Six, ou des cinq, puisque Durey s'en écarte, est un groupe d'ordre amical qui fraye avec des peintres et des poètes, où chacun reste libre, respecte ce que bon lui semble et compose ce qu'il veut. Rien de plus simple. Mais une chose trop simple est mal admise. Tantôt on reproche à nos musiciens de travailler en bloc, tantôt de n'avoir pas assez d'ensemble et de trop différer les uns des autres.

La faute de M. Paul Landormy (par ailleurs très juste) vient de ce qu'il cherche toujours si le groupe se trouve d'accord ou en désaccord avec moi. C'est sans importance. *Le Coq et l'Arlequin* précède le groupe. Il suffisait de le lire pour trouver cette phrase : « Ce livre ne parle d'aucune école existante, mais d'une école que rien ne fait pressentir, sinon les prémices de quelques jeunes, l'effort des peintres, et la fatigue de nos oreilles ». Mais, hélas ! les lecteurs les plus attentifs lisent vite, sautent des lignes, et leurs yeux se portent sur quelque détail qui les agace, qu'ils grossissent, auquel ils accordent une importance démesurée.

J'aime et je respecte Claude Debussy. Un livre comme *Le Coq et l'Arlequin* n'aurait pas de sens s'il n'attaquait pas le debussysme puisque j'y montre les symptômes de sa contradiction. Livre trop bref pour se payer le luxe des demi-teintes. J'y parle gros, je m'exprime en majuscules ; si je blâme, je blâme des choses de premier ordre. Or, avec la poussière du tapis, le nettoyage par le vide risque d'arracher un peu de laine.

L'éclectisme est ennuyeux. Une vaste intelligence ne me touche pas. Elle se développe en étendue, à la surface. Elle veut tout goûter, tout marier, tout admettre. Seule me touche une intelligence étroite qui se spécialise profondément. Il faut savoir être injuste. Un homme juste n'aime pas. Que l'amour tombe dans ses balances

et vous verrez son bel équilibre les quatre fers en l'air.

C'est pourquoi Gide avait raison d'attaquer mon livre dans une lettre ouverte de la *Nouvelle Revue Française,* pourquoi j'ai eu raison de répondre, pourquoi la *Nouvelle Revue Française* a eu raison de refuser d'insérer ma réponse malgré le Code, pourquoi j'ai eu raison de la publier aux *Ecrits Nouveaux,* pourquoi Gide a eu raison de répondre à ma réponse, et pourquoi j'ai eu raison de ne jamais lire ce texte pour mettre un point final.

Gide a son étroitesse. J'ai la mienne. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre de la race qui cède. *Le Coq et l'Arlequin* dérange un ordre de choses à quoi Gide participe. Il est naturel qu'il se cabre.

Peu à peu, sans qu'ils m'envisagent le moins du monde comme un manuel de poche, l'œuvre des jeunes musiciens s'oriente d'une façon que j'avais prévue et ajoute à mon livre le poids des preuves.

Auric rencontre Durey et Honegger, Germaine Taillefer se joint à eux, Francis Poulenc entre dans la ronde, Darius Milhaud revient du Brésil où il secondait Claudel, devient notre ami, apporte des tambours nègres, et nous apprend des cocktails inconnus. Toute cette jeunesse dîne ensemble, flâne ensemble, organise des concerts, se tourne les pages, *ne collabore pas.*

Impossible d'empêcher que l'apparente une odeur d'époque et un instinct commun de réagir contre l'impressionnisme musical. Le terme « impressionniste » n'existait pas musicalement. Je le trouvai lorsqu'il fallut définir une période pour passer outre. Croyez-vous que passer outre veut dire brûler des idoles ? Même pas brûler des étapes. Debussy reste notre poète, il ne faudrait pas l'écraser sous un marbre car son buste est un nuage merveilleux. N'oublions pas le *Général Lavine* et *Minstrels* où il invente le rythme caricatural.

Mais est-ce la peine de couper les cheveux de Mélisande en quatre ? Vagues, vents, frissons, parfums, brumes de soleil et d'eau, pluie sur les feuilles, suivent leur Orphée chez les morts.

Voilà le moment de faire volte-face. Après le règne du flou, soyons nets. Après l'estompe, employons l'emporte-pièce. C'est le jeu nouveau. Je vous le conseille. L'esprit de création n'est-il pas la plus haute forme de l'esprit de contradiction ?

Debussy nous caressait. Strawinsky nous bat profondément. Je voudrais qu'on me parle. C'est la troisième manière de convaincre. O surprise ! Je dresse l'oreille ; une musique me parle. Une musique de tous les jours. Une musique qui ne m'énerve pas ou ne me torture pas ; non qui rampe, qui danse ou qui saute, mais qui *marche.* Erik Satie caché derrière ses binocles, derrière ses farces, derrière un pupitre de la Schola, guettait patiemment, délicatement son tour.

« *Il faudrait créer un climat musical, où les personnages se promènent* », avait-il dit jadis à Debussy en lui déconseillant de collaborer avec Catulle Mendès. Debussy avait commencé *Pelléas* et Satie renoncé à la *Princesse Maleine.* Dès les premières notes de *Pelléas* il avait salué le chef-d'œuvre, il avait respecté le règne de son ami Claude, il s'était effacé, il avait attendu.

Chacun son tour. Fugue et contrepoint réapparaissent sous un costume neuf. Une profonde poésie leur donne un charme d'initiales enlacées. Un artiste renonce au sublime, à la figure dans les mains, tire exprès trop bas et, comme l'arme redresse, atteint toujours le but. Aux *Cathédrales englouties* et aux *Infantes défuntes*, s'opposent *Morceaux en forme de poire* et *Préludes flasques pour un chien.* L'ironie de ces titres qui ne correspondent pas aux morceaux ne trompe plus personne. Ensuite vinrent *Parade*, *Socrate.*

Nos maîtres choisissent une grimace et l'accusent jusqu'à en avoir des rides. Satie débute sans cesse. Chaque nouvelle œuvre lui sera prétexte à découvrir de nouveaux matériaux et une façon inédite de les employer. Il ne peut donc exercer une influence de détail, mais une influence d'âme. La musique de nos jeunes ne ressemble pas à la sienne, mais son âme est autour d'eux et leur donne un exemple de liberté, de santé, incomparables.

Ce renouvellement, ces renoncements, ce luxe, font accuser un artiste de n'être pas sérieux. Un artiste sérieux est un artiste qui se répète. A ce compte Satie n'est pas sérieux. Sa méthode écarte la vieillesse. Il reste jeune entre les jeunes, et la petite classe l'admire chaque jour davantage. Le parti que j'ai tiré de sa leçon me valut une récompense à Genève. Les étudiants voulaient que l'Université m'invite. Le Comité Central refusa sous prétexte que je n'étais *pas sérieux*. Mais les étudiants savent ce qu'ils veulent. Ils m'invitèrent donc de leur propre initiative à Genève et à Lausanne et me firent une réception inoubliable.

Le programme de Genève comportait, outre la lecture d'un petit ouvrage : *Le Secret Professionnel*, quelques notes sur nos jeunes musiciens. Après quoi on exécutait de leurs œuvres. Le choix de ces œuvres pour piano et chant était peu représentatif. Les unes trop anciennes, les autres, exerciees en marges de leur travail. Aussi me semble-t-il naturel qu'on distingue mal les rapports entre ma présentation et le concert.

Du reste, les meilleurs exemples eussent sans doute également déçu les auditeurs qui attendent que la nouveauté saute sur la tête. En effet, la plupart des musiques récentes valent par leur simple démarche, et par une économie qui déroute l'oreille habituée aux surcharges.

Composez-nous donc un programme idéal, me demande le critique. En voici un où aucune des œuvres ne se ressemble et où une même atmosphère les accorde toutes entre elles.

Georges Auric : Ouverture de *Mariés de la Tour Eiffel.*

Arthur Honegger : *L'Homme et la Mer* (Dit des jeux du Monde).

Darius Milhaud : *Etudes* pour piano et orchestre.

Francis Poulenc : Suite du *Gendarme Incompris.*

Germaine Taillefer : Quatuor à cordes.

Erik Satie : Trois petites pièces montées.

Sur le programme de ce concert idéal on verrait quelques lignes significatives.

Auric : Enfant prodige qui se développe sans la moindre monstruosité. Champagne sec. Les gens qui aiment le champagne doux font la grimace.

A. Honegger : Dans une mansarde le violoniste de Balestrieri épaule son violon. Mais, ciel ! que joue-t-il ? De la bonne musique. Les esthètes navrés relèvent leur visage qui pendait jusqu'à terre.

Milhaud : Ce jeune éléphant a des forces et des langueurs étonnantes. Il danse, il berce les enfants, il écrase les clôtures.

Poulenc : Jeune chien qui joue avec les gants et saccage joyeusement les plates-bandes. Le matin il chasse les oiseaux. Le soir il lèche la main de son maître. Il s'amuse beaucoup malgré ses yeux, sa bouche toujours graves.

Taillefer : Une petite fille rapporte de la campagne ses devoirs de vacances. O miracle ! c'est la campagne qu'elle rapporte. Nous lui donnons vingt et elle aura un zéro de son professeur.

Satie : Ayant à diriger son inspiration pour le premier acte de *Paul et Virginie*[1], Satie note en marge : « Premier acte en Seine-et-Oise ». Ainsi enlève-t-il tout exotisme, tout pittoresque et concentre-t-il son effort sur l'intérieur du drame. Je cite ce trait comme un des plus représentatifs de sa mesure.

Et maintenant je vous fais mes excuses. Je viens d'écrire sur la musique sans employer un seul terme de technicien. Prétendre qu'on ne peut parler musique si on ne connaît pas ses algèbres, c'est prétendre qu'on ne peut goûter la bonne chère sans savoir la cuisine, savoir la cuisine sans savoir la chimie, et ainsi de suite.

Il me serait facile d'écrire avec Milhaud et Honegger un article qui en imposerait aux musicographes, mais hélas ma pudeur consiste à dire des choses lourdes le plus légèrement possible.

L'homme, s'il se retourne vers lui-même, se voit, comme les planètes, un côté dans l'ombre. La poésie habite cette nuit du corps humain. C'est pourquoi il importe de ne plus obscurcir exprès les choses qui habitent notre lumière, et plongent déjà suffisamment de racines dans nos ténèbres.

Jean COCTEAU.

[1] Prochaine œuvre de Satie sur un livret de R. Radiguet et de moi.

LA

CHRONIQUE INTERNATIONALE

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Le 21 janvier s'est ouvert, à Moscou, un congrès des peuples d'Extrême-Orient, convoqué par l'Exécutif de l'Internationale communiste. Irkoutsk avait d'abord été désigné comme siège du congrès, mais au dernier moment Moscou l'a supplanté, sous prétexte de faciliter la publicité des débats.

140 délégués se sont rendus à Moscou, parmi lesquels 36 Chinois, 15 Japonais, 51 Coréens, 14 Mongoliens et 12 délégués du peuple bouriate et des fédérations communistes des Indes néerlandaises. L'anglais et le russe étaient les langues officielles du congrès. L'ordre du jour portait sur la conférence de Washington et ses conséquences et sur le développement du communisme en Extrême-Orient. La presse ne dit pas si le problème de la famine en Russie fut abordé.

A Berlin, le 19 janvier, se réunissaient des représentants des sections française, allemande et italienne, ainsi que de l'Exécutif de l'Internationale communiste. Les débats portèrent sur la question des réparations, les communistes tendant à laisser la solution du problème aux capitalistes, ou allant jusqu'à dire que la question ne pourra être résolue définitivement qu'après la révolution. « Mais, ajouta le représentant français, nous ne sommes pas encore assez forts pour renverser Poincaré. »

Les communistes allemands se montrèrent disposés à un rapprochement avec l'Internationale deux et demi, celle de Vienne. Les Français restent dans l'expectative, attendant le mot d'ordre de Moscou.

A Paris, les 4 et 5 février, l'Internationale de Londres et celle de Vienne, la deuxième et la deuxième et demie, tenaient une confé-

rence qui fit long feu, les délégués italiens et allemands n'ayant pu s'y rendre, faute de visas ou victimes de la grève des cheminots. La reconstitution d'un « front unique », pour employer le terme à la mode, a fait l'objet des discussions entre les délégués présents, anglais, belges et français. L'ancien ministre belge M. Vandervelde se prononça le premier pour une reprise de contact entre les trois internationales, à condition toutefois que des garanties sérieuses soient exigées de Moscou, telle que la libération des prisonniers politiques menchévistes et le rétablissement des libertés politiques. Un courant sérieux se dessina en faveur de cette thèse et la confèrence s'ajourna à Francfort.

Dans cette dernière ville, les débats reprirent le 24 février entre les mêmes délégués, auxquels s'étaient joints des représentants allemands, italiens et suisses.

*
* *

Les conférences internationales de transport se multiplient. Indépendamment de la sous-commission des transports par voie ferrée de la Société des nations (Paris 25-28 janvier), c'est à Vienne une conférence présidée par les chemins de fer fédéraux, relative à l'emploi des wagons dans le service international. L'Autriche, l'Italie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Pologne y étaient représentées. A Riga, se discutait le 6 février la création de relations directes entre l'Esthonie, la Lettonie, la Lituanie et la Tchécoslovaquie ; à Merano, le 11 février, se traitait la question des horaires et tarifs internationaux entre l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse et l'Italie en attendant le congrès de l'Association internationale des chemins de fer qui doit se tenir à Rome le 17 avril.

Pendant ce temps, le trafic aérien s'organise. Des lignes nouvelles se créent, Londres-Paris-Italie-Orient, Berlin-Kœnigsberg-Moscou, des indicateurs se publient et à Londres les magasins de Piccadilly s'ornent de globes de verre irisé où flottent de légers nuages entre lesquels évolue un minuscule avion comme un poisson rouge dans son bocal. Une conférence convoquée par l'Office fédéral aérien au début de février a décidé l'aménagement du champ d'aviation de Sternenfeld, à Birsfelden, en station pour le trafic international. Le 14 février, Londres convoquait une conférence internationale de navigation aérienne à laquelle s'inscrivaient les Etats-Unis, la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. pour régler l'atterrissage des dirigeables et l'aide à leur prêter en cas de détresse.

Aux Etats-Unis, une commission internationale s'est réunie pour examiner les possibilités de rendre les grands lacs de l'Amérique du Nord accessibles aux transatlantiques. Le coût des travaux est évalué à 269 millions de dollars pour l'aménagement du Saint-Laurent et à 60 millions pour l'approfondissement du Welland Canal. On conçoit l'intérêt qu'aurait pour l'Angleterre et les pays d'Europe, qui se

fournissent en grains sur le marché canadien, l'établissement de relations directes par eau entre Chicago et Liverpool par exemple, sans transbordement. Ces travaux permettront d'autre part la mise en exploitation de forces hydrauliques plus puissantes que celles du Niagara.

A Buenos-Ayres, le 21 février, un congrès postal pan-américain étudiait les tarifs spéciaux des communications entre les diverses parties du nouveau monde et fixait leur maximum à la moitié des taxes décidées à Madrid.

A Washington, le 23 février, s'est tenue une conférence pour la répartition des trois câbles sous-marins appartenant anciennement à l'Allemagne. L'Angleterre, la France, l'Italie, le Japon et les Etats-Unis y prenaient part. Si l'on considère que le débit maximum d'un câble sous-marin avec l'Amérique du Sud est de 5000 mots par jour et avec l'Amérique du Nord de 18,000 mots, on ne peut s'empêcher de songer que ces câbles si coûteux pourraient bien être primés avant peu par les stations de télégraphie sans fil. Sans parler du poste de la Croix d'Hins, depuis longtemps en liaison directe avec les Etats-Unis, on édifie en ce moment à Sainte Assise, près de Melun, une station dont les antennes, suspendues à 16 pylones de 250 mètres de haut, pourront recevoir les messages d'Amérique du Sud et d'Asie et auront un débit de 2 millions de mots par 24 heures.

Dans le monde des sports, un concours international de ski s'est tenu en Pologne, à Zakopane, du 18 au 20 février, réunissant des concurrents polonais, français, hongrois et tchécoslovaques, pendant qu'à Saint-Moritz se disputait le championnat de tennis sur courts couverts.

A Paris, l'Union cycliste internationale a tenu le 5 février son 35me congrès. Par 40 voix contre 6 et 4 abstentions, Belgique, France, Portugal et Tchécoslovaquie, le congrès s'est prononcé en faveur de la réadmission de l'Allemagne au sein de l'Union le 1er janvier 1923 si les fédérations allemandes en font la demande formelle.

* * *

Le Secrétariat de la Société des nations vient de faire paraître un répertoire des organisations internationales, associations, bureaux, commissions, etc. [1]

L'introduction de ce répertoire est rédigé en français et en anglais, mais le répertoire lui-même, qui comprend 313 articles, est rédigé en français seulement. Les notices sont classées par ordre alphabétique du premier mot de chaque nom : académie, alliance, association, etc. Chaque notice, d'une quinzaine de lignes en moyenne, comprend

[1] Société des Nations — League of Nations. *Répertoire des organisations internationales* (Associations, Bureaux, Commissions, etc.) *Handbook of International organisations* (Associations, Bureaux, Committees, etc. — Genève, in-4, 167 p.

l'indication du siège, la date de la fondation, le but, l'énumération des pays adhérents, les organes de direction, les ressources financières et l'activité déployée.

Dans l'introduction, il est fait allusion au rapport présenté à la séance du Conseil le 27 juin 1921 par M. Gabriel Hanotaux, dans lequel ce dernier définit l'« autorité » de la Société des nations, telle qu'elle a été prévue par le Pacte pour les bureaux « établis par traités collectifs », c'est-à-dire par convention entre les Etats. Il présume que les rédacteurs du Pacte « ont entendu laisser à ces organismes une large autonomie et non point les fusionner intimément avec les organismes propres à la Société. »

« On peut donc conclure que l'autorité de la Société n'aura réellement à s'exercer, en dehors de la force morale que donnera au bureau son affiliation officielle, que dans les cas où des abus seraient révélés, lorsque, par exemple, un bureau empiéterait sur les attributions de quelque autre organe international, lorsqu'il se refuserait à une juste coopération, lorsque son activité serait insuffisante.

« L'exercice de cette autorité ne devrait impliquer ni le droit d'intervenir dans l'organisation intérieure du bureau (nomination de fonctionnaires, utilisation des ressources, etc.), ni le droit d'imposer des modifications à l'organisation établie (changement du siège officiel, extension du domaine d'action, etc.)

« Toutefois, la Société des nations pourra toujours signaler et recommander à l'attention d'un bureau international telle amélioration qui pourrait être apportée à son fonctionnement, dans l'intérêt commun.

« On doit supposer que les bureaux, de leur part, seront désireux de prêter à la Société, dans leur domaine spécial, toute l'assistance et tous les renseignements utiles. »

Constatant qu'aux termes stricts du Pacte, les autres bureaux internationaux, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas créés par traités ou accords collectifs, ne devraient pas être placés nécessairement sous l'autorité de la Société, le Conseil s'est prononcé pour une interprétation plus large de l'article 24. Ses décisions permettent d'accorder le patronage de la Société des nations à tous les bureaux internationaux ; elles précisent en même temps les conditions à remplir à cet effet par les bureaux, non publics, ainsi que la nature de l'autorité de la Société vis-à-vis d'eux.

Peuvent être placés sous l'autorité de la Société des nations, tous les bureaux internationaux sans exception ; mais, tandis que les bureaux publics, directement visés par l'article 24 du Pacte, tombent pour ainsi dire automatiquement sous ces dispositions (sous réserve de l'assentiment des parties pour les bureaux antérieurs au Pacte), les bureaux privés et la catégorie intermédiaire des bureaux « semi-publics », peuvent décider librement s'ils veulent ou non présenter à la Société des nations une demande de patronage, et de même, le Conseil de la Société reste libre dans sa décision. L'expression de bureaux « semi-publics » s'applique à des bureaux qui, bien que n'ayant

pas été établis par des conventions internationales, ont pris un caractère officiel du fait que des représentants des gouvernements dûment désignés à cet effet assistent à leurs conférences.

Le rapport, approuvé par le Conseil, termine en constatant qu'il « serait stipulé dans toute décision plaçant un bureau sous l'autorité de la Société, que la patronage de celle-ci ne l'engage nullement à fournir au bureau un appui financier. Il faudrait, pour faire rentrer tout ou partie des dépenses du bureau dans les dépenses du Secrétariat, une décision spéciale du Conseil, conformément au dernier alinéa de l'article 24 ».

D'autre part, il semble que, dans tous les cas où un bureau international se trouvera placé sous l'autorité de la Société des nations, le Secrétariat de la Société pourra, si possible, lui venir en aide en lui fournissant temporairement le personnel nécessaire pour les travaux de traduction, de sténographie, etc., au moment des réunions. Si les réunions ont lieu au siège de la Société, le Secrétaire général pourra mettre des salles à la disposition des commissions, assurer les communications avec les gouvernements, offrir des consultations juridiques aux bureaux, leur faciliter la publicité et, en général, donner toute aide possible.

Il semble aussi qu'en tous cas l'autorité de la Société peut obliger le bureau d'accepter l'admission de tout Etat membre de la Société des nations, sans que cette autorité doive exclure du bureau les Etats qui ne font pas partie de la Société.

Conformément à ces principes, la section des Bureaux internationaux créée au Secrétariat de la Société des nations, a d'abord à exécuter les décisions du Conseil qui placent les Bureaux internationaux sous l'autorité de la Société, et ensuite, à entreprendre les démarches résultant de telles décisions, dans les conditions fixées pour chaque cas particulier. Jusqu'à ce jour, cette activité de la section était plutôt restreinte, puisque deux bureaux internationaux seulement se trouvaient, lors de l'impression du répertoire, sous l'autorité de la Société : le Bureau international d'assistance, depuis le 27 juin 1921, et le Bureau hydrographique international, depuis le 2 octobre 1921.

A ces deux bureaux est venu s'ajouter, il y a quelques semaines, le Bureau international de contrôle du trafic des spiritueux en Afrique, dont le siège a été maintenu à Bruxelles, mais qui a été placé sous l'autorité de la Société des nations par décision du Conseil, le 11 janvier 1922.

Etienne CLOUZOT.

CORRESPONDANCE

M. Jacques Boulenger, le remarquable historien et critique, nous adresse la lettre suivante :

Cher Monsieur et ami,

Les *Considérations politiques* que publie le numéro de février de la *Revue de Genève* ne sont pas conçues, dites-vous, « d'après l'angle anglais, suisse, français ou allemand », mais « en fonction de l'Europe ». Votre collaborateur s'efforce d'être un « Européen »; je crains qu'il n'y réussisse pas très bien. Mais est-ce possible ? Dans votre précédent numéro, Daniel Halévy voulait nous montrer que, non seulement il existe une conscience européenne, un « européanisme », mais qu'il y en a toujours eu. Mais les raisons historiques qu'il donnait sont aventureuses. Vraiment l'humanisme grec, l'idéal révolutionnaire et même la « chrétienté » du moyen âge, non, tout cela n'a rien à voir avec l'« européanisme ». Si l'histoire d'Iphigénie a été traitée par Euripide, Racine, Guymond de la Touche, Gluck et Gœthe, et chantée par Mme Rose Caron, c'est qu'il n'est sans doute pas une anecdote, une légende, une histoire romanesque qui appartienne en propre à un peuple ; les historiens de la littérature comparée nous ont fait savoir cela depuis longtemps. Il y a une « humanité », certes, qui est si l'on peut dire, la patrie des internationalistes (car l'internationalisme aussi est un patriotisme) ; mais « l'Europe » n'est encore et ne sera peut-être jamais qu'une division géographique, et l'état d'esprit « international » auquel vous vous efforcez est, j'en ai peur, bien inhumain. Votre collaborateur veut faire entendre la voix « de l'intérêt

général » : c'est une prérogative de dieu. Hélas ! les dieux aussi ont leurs patries : on s'en aperçoit bien en l'écoutant, car votre « Européen » n'est-il pas né en Angleterre ou, du moins, en Anglomanie ?

Le problème des réparations, dit-il tout d'abord, n'est pas franco-allemand : il est mondial. « Pour que l'Allemagne puisse payer, il faut qu'elle exporte. » Mais elle ne peut exporter qu'en Russie. Pourquoi ? Parce que c'est le seul pays où elle ne fera pas une concurrence ruineuse à l'Angleterre et aux pays à change haut. Ici, peut-être pourrait-on faire observer à votre « Européen » que l'Europe ne se compose pas uniquement de pays à change haut. L'Angleterre et les neutres ont gagné leur situation prédominante de la façon la plus immorale, c'est-à-dire par la guerre, et, en ce qui concerne les questions de change et de dettes interalliées, ils n'ont pas montré jusqu'ici beaucoup d'esprit « européen ». Mais j'entends bien que ce ne sont là que considérations morales et d'équité, qui ne sauraient intéresser beaucoup un homme pratique, un politique, et un « Européen » qui n'est certainement pas citoyen d'un pays à change bas. Bien qu'il y ait d'autres solutions peut-être, admettons donc qu'il faille restaurer la Russie pour que l'Allemagne puisse vendre ses produits. Admettons même (ce qui est bien discutable) que la Russie des Soviets soit restaurable. Pour cette besogne, observe « l'Européen », il faut des capitaux. Or les Etats-Unis, seuls, en ont. Prouvons donc aux Etats-Unis que l'intérêt du monde (et le leur) est d'en donner : « Telle est l'idée, très simple et très vaste, de M. Lloyd George. » Il veut séduire l'Amérique et il a fait bien des sacrifices pour cela : sacrifice de l'alliance japonaise, paix avec l'Irlande, efforts en vue de démontrer à l'Amérique les sentiments pacifiques du Vieux-Monde et désarmement. Quel philanthrope, quel génie, ce M. L. George ! Songez que, pour ôter à la France jusqu'à la moindre inquiétude, pour « donner au peuple français la sécurité », il a été jusqu'à lui proposer le pacte anglo-français. Mais la France a repoussé cette proposition, et de la façon la plus catégorique, en se débarrassant du président du Conseil qui prétendait la lui imposer. Ingrate, absurde France !

Vraiment, en entendant un « Européen » parler ainsi, on croit rêver. Passons sur le désarmement naval. La France, qui a un domaine colonial immense, qui tire en cas de guerre une partie de sa force de ses provinces de l'Afrique du Nord dont la Méditerranée la sépare, et qui doit entretenir deux marines : l'une dans la Manche et l'Océan, et l'autre dans la Méditerranée, a accepté de voir sa flotte réduite au même tonnage exactement que celui de la flotte italienne (175.000 tonnes), comme si les deux pays avaient la même situation maritime. Il paraît que ce n'est rien. En effet, la France a refusé de désarmer son armée, au lendemain d'une guerre qui lui a coûté 1.500.000 morts. Et pourtant, M. L. George lui offrait un « pacte de garantie » !

Mais voulez-vous que nous le lisions ensemble, ce pacte de garantie ? Vous allez voir ce qu'il nous apporte et comment il nous « garantit » !

Il y a dans le Pacte de la Société des Nations un article 10, qui est ainsi conçu :

« Les membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil *avise aux moyens* d'assurer l'exécution de cette obligation. »

C'est très faible. Cet « avise aux moyens » ne nous dit rien qui vaille. Si l'ennemi passe notre frontière, il sera très insuffisant que la Société des nations « avise aux moyens » de nous protéger. Mais le pacte de « garantie » offert par M. Lloyd George est beaucoup moins... garantissant encore que cet article 10. Vous allez voir.

L'article Ier déclare que « la Grande-Bretagne se rangera immédiatement aux côtés de la France avec ses forces navales, militaires et aériennes » — non pas si la France est attaquée — mais « dans le cas d'une agression directe et non provoquée contre le territoire de la France par l'Allemagne ». Qu'est-ce à dire ? L'aide-mémoire nous l'indique clairement : c'est que, si la guerre se produit à l'occasion d'une question balkanique, qui nous oblige à intervenir ; si notre allié belge, ou si la Pologne sont attaqués, si l'on tente d'écraser l'Europe centrale, préparant ainsi notre ruine, — eh bien, l'Angleterre nous laissera nous débattre tout seuls, et nous serons sans armée. Voilà pour l'article Ier.

Les articles II et III sont moins catégoriques, beaucoup moins. Il y est dit que, si l'Allemagne construit des fortifications, rassemble ses troupes, organise sa mobilisation sur la rive gauche du Rhin ou dans un rayon de 50 kilomètres sur la rive droite (contrairement aux articles 43 et 44 du Traité), et si elle prend des « mesures militaires, navales ou aériennes, incompatibles avec le Traité de Versailles » — eh bien, si l'Allemagne fait tout cela, que fera l'Angleterre ? Elle ne rassemblera pas son armée (et d'ailleurs quelle armée ?) — non, elle se *concertera* avec nous pour examiner s'il y a là vraiment quelque chose de mal.

L'article IV spécifie que les Dominions ne sont nullement engagés par le pacte de M. L. George. Or, ils le sont par le Traité de Versailles, qu'ils ont signé. Ainsi, ici encore, le pacte nous retire ce que le Traité nous avait accordé.

Enfin, l'article V précise que toutes ces conventions ne sont prises que pour *dix ans*. Oui, dix ans...

Voilà ce que votre collaborateur appelle « donner à la France la sécurité ». Peu s'en faut qu'à propos de ce pacte, il ne parle de la politique altruiste de l'Angleterre, et qu'il n'accuse la France, parce qu'elle a refusé de se contenter de ces nuages dans une partie où sa vie est en jeu, de poursuivre une « politique napoléonienne ».

Si c'est cela, être « européen », j'avoue que je préférerais de beaucoup que les *Considérations politiques* de la *Revue de Genève* fussent

signées : « Un Anglais ». Ce serait moins dangereux pour nous que ce masque d'impartialité.

A vous cordialement, JACQUES BOULENGER.

Nous pensions bien que l'Européen *attirerait l'attention. D'autres lecteurs nous ont écrit à son sujet, ainsi tel abonné de Paris, qui nous mande : « Je trouve ces Considérations d'un prodigieux intérêt ; nulle part, dans la presse, on ne donne des articles de cet ordre. » Notre collaborateur répondra sans doute à la lettre si intéressante de M. Jacques Boulenger. Un tel débat n'est pas pour nous déplaire. Notre revue est précisément faite pour faciliter ces explications de bonne foi où chacun exprime comment il souhaite que soit asssurée la civilisation dont nous sommes les fils.*

Qu'il nous soit permis, toutefois, de relever la phrase de notre correspondant sur l'état d'esprit international auquel nous nous efforcerions et qui serait « inhumain ». Ah ! Boulenger, je vois d'ici votre œil moqueur en écrivant ces mots. Mais pas de malentendu, je vous en prie. Nous sommes convaincus comme vous que l'homme — l'homme humain, si je puis dire, non le type abstrait — n'existe qu'en fonction des patries. Nous l'avons dit, nous le répétons. Je le soutiendrai, une fois de plus, le mois prochain, en réponse à un feuilleton de l'Humanité, *qui nous adresse le reproche exactement contraire au vôtre. Mais, précisément parce que nous sommes des esprits positifs, rien ne nous paraît moins chimérique, ni plus nécessaire, que la connaissance des autres pays, l'accord des nations, la coopération de tous devant les dangers qui nous menacent. Aujourd'hui, il est urgent d'être curieux et il est urgent de s'entendre. Ces « neutres » que M. Boulenger trouve « immoraux » — parce qu'il ne les connaît pas — ils ont retenu cette leçon de la guerre, cette leçon et ce devoir.*

R. T.

BIBLIOGRAPHIE

Robert d'Humières : *Le livre de la Beauté.* — Camille Mauclair : *Paul Adam.*

En donnant au livre de son ami d'Humières une importante et belle préface, en publiant sur son autre ami Paul Adam ce livre si renseigné, si scrupuleux, M. Camille Mauclair témoigne à la fois de son beau talent critique et de son dévouement aux œuvres qu'il admire. Il nous oblige en outre à rendre à ses modèles un hommage éclairé. Assurément la mort de Robert d'Humières a été une perte considérable. Cet écrivain n'avait pas encore atteint sa maturité : il avait voyagé, il avait joui et souffert, il avait recueilli toutes sortes d'observations sur l'espèce humaine, mais il n'était pas encore en possession de sa maîtrise complète, ni peut-être même de toute sa personnalité. Car les personnalités riches et complexes comme la sienne réclament bien des années pour parvenir à prendre conscience d'elles-mêmes. Son ouvrage posthume est mal équarri, disparate — mais il est aussi rempli d'idées curieuses et parfois hardies, de perspectives ouvertes dans plusieurs directions. Livre tout en carrefours, en possibilités, il émeut par son ton sincère, presque confidentiel, par ses aspirations au risque, aux aventures spirituelles dont son immoralisme esthétique demeure la plus attrayante.

Quant à l'ouvrage de M. Mauclair sur Paul Adam, il m'a confirmé dans mon respect pour un romancier si puissant et si imaginatif. Mais il n'a pu vaincre mes hésitations devant son style et son idéologie. Certes, M. Mauclair a raison lorsqu'il affirme que Paul Adam n'est pas mis à sa place. L'envergure de son œuvre, sa variété sont considérables, et il suffit de le comparer à ses contemporains pour s'apercevoir de combien il les dépasse presque tous. Mais la compli-

cation de sa phrase fatigue l'esprit, et l'incohérence ou la banalité de ses idées sont gênantes. Peut-être a-t-il eu du génie pour évoquer des foules et des paysages, peindre des ensembles ; mais il entre dans la période difficile qui suit la mort de chaque écrivain personnel, et durant laquelle ses ouvrages se tassent, se renforcent ou se débilitent, prennent enfin l'aspect sous lequel les verra la postérité. Le livre généreux de M. Mauclair prépare la résurrection de Paul Adam. Ecrit avec une conscience, une charité admirables, il met de l'ordre dans cette carrière tumultueuse, il fait valoir les beautés et dissipe les confusions. Et il fait aimer l'homme, Paul Adam lui-même, qui était assurément le caractère le plus viril, le plus enthousiaste, le plus candide, le plus noble qu'on pût rencontrer. R. T.

H. R. Lenormand : *Théâtre complet.*

Il faut louer chez M. Lenormand sa recherche de sujets difficiles, et la méfiance qu'il éprouve pour sa propre habileté. Il connaît fort bien le métier théâtral, mais il redoute de trop lui obéir. C'est cette synthèse entre des procédés connus et légitimes et des thèmes neufs, peut-être impossibles, qui donne leur prix à des ouvrages comme *Le Temps est un songe*, les *Ratés*, le *Simoun*, *Terres chaudes*, et, hier encore, le *Mangeur de rêves.* Autour de leurs personnages flotte un halo d'inquiétude, de stupre, de volupté triste. Mais à ce pouvoir de suggestion douloureuse, M. Lenormand joint un don admirable d'observation comique — ainsi dans les *Ratés* — auquel, un jour, il donnera peut-être plus librement carrière. Très intelligent, nerveux et ironique, il est destiné, la maturité venue, à fondre toujours mieux les éléments divers d'un talent si riche. Aux premiers volumes de son « théâtre complet », si curieux, en succéderont certainement d'autres qui satisferont tous les espoirs qu'il éveille. R. T.

Logan Pearsall Smith : *Trivia.*

La *Revue de Genève*, qui a été la première sur le continent à publier des poèmes en prose de L. P. Smith, tient à signaler l'excellente traduction de *Trivia*, par M. Philippe Neel. Cette suite de réflexions mélancoliques et sentimentales compose un livre délicieux, d'une inspiration « heinesque », à travers lequel on devine une âme timide, solitaire, et qui raille tout bas — âme pareille en ces trois traits à d'innombrables autres âmes, lesquelles pourtant ne savent pas comme elle s'exprimer. Elles se reconnaîtront dans ce petit volume que précède une délicate préface de M. Valéry Larbaud. M. Valéry Larbaud, qui est un des premiers romanciers de sa génération et dont nous lisons chaque récit, chaque article avec un véritable enthousiasme, a la générosité de consacrer une partie de son temps et de ses forces à présenter et à traduire des écrivains étrangers. Le service qu'il rend à Samuel Butler ou à des Espagnols, il le rend ici à Logan Pearsall Smith, et à nous, puisqu'il nous fait le cadeau d'une admiration nouvelle. R. T.

Les Quatre Tableaux
de la
Lanterne Magique[1]

I

Le Fantôme noir

La grenade avec un sifflement métallique et impétueux vola le long de la rue déserte... rrrrch...., elle éclata tout près.... derrière le toit jaillit une colonne de fumée jaune et de poussière de brique.

Un homme en capote de soldat traversa la rue, de biais, en courant courbé très bas sur la neige sale, un autre le suivit, puis un troisième.... cinq hommes traversèrent ainsi la rue et s'arrêtèrent sous une porte cochère. Aussitôt — ta, ta, ta, ta,— on entendit au loin un son saccadé, précipité. L'un des cinq sortit de derrière la porte, épaula son fusil et tira dans la direction du bruit, mais il agita tout de suite la main gauche. Il sortit de sa poche un mouchoir dont il prit un coin entre ses dents et pansa hâtivement son doigt.

Dans l'air sifflaient les balles, doucement et même plaintivement. L'une s'écrasait contre le mur et une légère poussière de plâtre s'élevait ; une autre frappait

[1] Voir aux *Remarques*, à la fin du numéro

une vitre et le verre volait en éclats sonores. De petites aiguilles glacées — ni pluie, ni neige — tombaient dans l'air. Parmi le gel, les fenêtres des maisons noircissaient, désertes et tristes. Un nouveau projectile hurla et, haletant, s'en alla au loin.

Ceux qui se tenaient sous la porte se concertaient. La fusillade se répandait maintenant par toute la ville. L'air était de plus en plus ébranlé ; les vitres tintaient aux explosions des engins lourds. L'ennemi avançait rapidement, de plusieurs côtés. Il était clair que la ville était déjà prise par les rouges. Il n'y avait plus de raison de se maintenir sous la porte ; la liaison était rompue depuis longtemps. Traverser la rue pour s'enfuir n'était pas davantage possible. Celui qui avait été blessé à la main, le colonel Nikitine, le commandant du détachement qui venait de fondre en cette journée, regardait le ciel d'où pleuvaient les petites aiguilles et serrait entre ses dents blanches et bien rangées une cigarette éteinte. Son jeune visage vermeil, où se creusaient largement des yeux gris, était de suie et de sang. Ridé par l'effort et l'irritation, il semblait rire. Les quatre autres parlaient grossièrement à voix basse, se demandant comment sortir de là, comment en tirer leurs membres. Va ! tire-les de là si tu peux !

Nikitine entr'ouvrit le portillon de la porte cochère et jeta un regard dans la cour couverte d'une neige immaculée. A gauche s'allongeait une haute palissade brune ; à droite le mur sale et décrépit de la maison ; au fond un hangar en bois brut — la petite cour était étroite comme un piège. Pour la première fois durant cette journée, Nikitine sentit l'angoisse de la mort lui contracter le ventre, monter vers sa gorge et troubler un instant ses yeux — au reste c'était peut-être la faim.

Il laissa le portillon entr'ouvert et s'appuya de nouveau contre le jambage de briques de la porte cochère — « Attendons, dit-il, quand il fera sombre nous verrons. » Mais ils n'attendirent pas longtemps. A la faveur du bruit des coups de feu, les rouges s'étaient approchés de la porte sans être entendus. Sur le trottoir à droite apparut soudainement un homme au large nez retroussé, coiffé d'un vaste bonnet de peau de mouton sous lequel s'arrondis-

saient des yeux bleus.— « Les voilà! » cria-t-il d'une voix mauvaise, et il bondit en arrière vers les siens. Un rictus découvrit les dents de Nikitine, il épaula, leva le chien du fusil. A deux pas derrière le coin on entendit une voix murmurer : « La grenade, lance la grenade ! »

Nikitine montra des yeux le portillon ; ses soldats sans bruit entrèrent derrière la porte, dans la courette. Nikitine entra à leur suite à reculons et poussa le verrou. « Arrachez vos épaulettes, allez-vous-en, » dit-il. Les soldats jetèrent leurs fusils et leurs casquettes et, s'aidant l'un l'autre, grimpèrent par-dessus la palissade ; trois d'entre eux sautèrent lourdement de l'autre côté, dans la cour voisine. Mais aussitôt des voix déchirantes y retentirent : « Attends, attends... Seigneur... Voyons, camarades... » Un coup de fusil claqua. « Oh non, camarades ».....

Le quatrième des soldats de Nikitine qui était resté de ce côté de la clôture, écouta une minute, les mains appuyées contre les genoux, puis il courut au bout de la cour. Derrière la porte cochère plusieurs voix parlèrent à la fois ; une grenade éclata, le plâtre tomba, de la fumée passa sous la porte, un bruit de crosses retentit. Nikitine voyait et entendait confusément tout cela. Tout en lui semblait sommeiller ; une pensée encore vague s'étendit sur toute sa conscience. Tournant le dos à la porte il s'éloigna. Mais aussitôt il jeta un regard par la fenêtre d'un sous-sol : là, dans l'obscurité, le considéraient avec des yeux immobiles deux blancs visages d'enfants aux oreilles écartées. L'un d'eux ferma les yeux puis de nouveau regarda. Nikitine leur fit signe de la main. Les enfants se serrèrent l'un contre l'autre. L'un d'eux sortit de ses haillons sa petite main et répondit à Nikitine par le même geste. « C'est la fin », pensa celui-ci de toute sa conscience, de tout son corps. Il se redressa, jeta un regard sur la palissade et courut sur les traces laissées par le soldat.

Ces traces contournaient la maison et conduisaient à une cabane au toit plat — les lieux. Le soldat avait sans doute grimpé sur la cabane et sauté de là sur le toit du hangar. Nikitine tenta de grimper par le même chemin mais gêné par sa main blessée il ne put s'accrocher. « C'est la fin » dit-il à haute voix et d'un bond vif il sauta derrière

la cabane, s'accroupit et regarda. Près de la porte, surgirent au-dessus de la palissade les chapkas et les têtes des rouges. Ils inspectaient la cour. Ensuite deux d'entre eux sautèrent en bas. La carabine prête, le corps penché en avant, ils firent le tour de la cour et découvrirent les traces. Nikitine se retourna pour que sa main droite fut mieux à l'aise et visa de son revolver celui qui s'approchait : c'était un grand gaillard large de poitrine et de visage ; il portait une courte pelisse de cavalerie qui, déboutonnée, laissait voir son cou halé. Un cou vigoureux aux veines de bœuf — un homme jovial, sans doute. Nikitine leva le revolver jusqu'à ce cou et tira à dix pas. L'homme énorme sursauta, agita les bras et tomba, les jambes écartées. Son compagnon prit la fuite. Du haut de la palissade on ouvrit le feu.

A l'abri de la cabane, Nikitine rampa vers le hangar de bois et alors seulement il remarqua que ce hangar ne touchait pas le mur de brique de la maison voisine : il y avait entre les deux un interstice. Il s'y glissa en rampant et avança en s'écorchant le dos et la poitrine. Il arracha les planches pourries qui bouchaient l'extrémité de l'intervalle et sortit dans la ruelle déserte. Il avait de nouveau la conscience claire, les mouvements sûrs et adroits. Il jeta son revolver dans un tas de neige sale, déboutonna ses épaulettes, les cacha sous sa chemise et, d'un pas calme, marchant au milieu de la rue se dirigea vers le centre de la ville. Il fut à un carrefour interpellé par deux rouges — de petits moujiks, déguenillés, aux jambes enveloppées de chiffons, reniflant et gémissant de froid. C'était, à en juger par leur parler, des gens de Wladimir. Ils lui dirent que la ville était prise, mais qu'il y avait encore beaucoup de blancs cachés dans les greniers et dans les cours. « Et toi, qui es-tu ? » — « J'étais avec eux, avec les blancs, mais qu'ils aillent au diable ! » dit Nikitine. « C'est cette guerre qu'il faut envoyer au diable, dit l'homme de Wladimir, on n'a jamais vu pareil esclavage... Nous nous détruisons nous-mêmes. » «...Pletnev — il poussa du coude son camarade — toi qui es adroit, tire donc dans cette fenêtre : on y voit un homme ».

Dans la rue principale Nikitine vit les troupes entrer dans la ville. C'était l'avant-garde du corps de cavalerie.

Au pas, sur des chevaux bardés de boue et de sueur, des gamins s'avançaient, enfoncés dans leurs selles : les chapkas en arrière, les cheveux au vent, le nez relevé, ils regardaient « le public » avec un sourire effronté. Ils étaient bien pris dans leurs vêtements propres. La première sotnia fut suivie de chariots chargés de bagages, de pain, de foin. Sur le trottoir, près du perron de l'hôtel, un homme voûté, à la barbe noire et aux joues creuses, monté sur un grand hunter, faisait défiler les troupes. Sur sa tête était posé un haut casque de cuir d'une forme ancienne qui coiffait mal sa nuque bombée. Cet homme aux yeux sombres et déments examinait anxieusement les troupes, les convois, les passants. Sur sa courte pelisse grise, près du cœur, rougissait une étoile à cinq branches, gonflée de sang et pareille à une étoile de mer.

Nikitine qui avait peine à détacher ses regards de cet homme eut un sourire. « Non, celui-là, on ne l'aura pas avec une balle. C'est par la Croix qu'il faudrait l'avoir ». Il voulut allumer une cigarette, mais ses mains tremblaient et aucune allumette ne s'enflamma.

La même nuit il s'enfuit de la ville. A la vingtième verste, il traversa le front et passa chez les blancs, où il tomba terrassé par le typhus.

II

La Rive étrangère

Nikitine était couché sur le lit de camp dans la cale. L'étouffante et puante obscurité s'élevait, tournoyait, retombait et remontait encore ; elle glissait avec une lenteur écœurante, dans un mouvement incessant attendu avec une angoisse mortelle, retombait, s'effondrait. La coque du bateau grinçait, les vagues avec un fracas humide déferlaient contre le bordage. Dans l'obscurité, en bas, en haut, de tous côtés s'élevaient des gémissements prolongés, des cris gutturaux, des hurlements contenus.

Nikitine ne pouvait dormir. Dans l'épaisse ténèbre que, couché sur le dos, il scrutait du regard roulaient comme des flots d'étoffe noire des souvenirs indistincts mais visibles — les calamités de l'âme. Le diable lui-même n'aurait pu, malgré tous ses efforts, imaginer pareilles calamités. Et pourtant c'était le diable, bien sûr, qui les avait inventées. C'était une fièvreuse explosion de haine contre les noirs sectaires qui suçaient le sang de la patrie. Il fallait un cœur solide pour supporter cette fureur. Tantôt le désespoir, pareil à un cercle de fer vous enserrant le cerveau... la Russie débraillée, maudite, perdue jusqu'à la consommation des siècles — un magma de boue, de poux, de sang. Tantôt l'espoir, la plus effroyable des tortures — encore un dernier effort, semble-t-il, une suprême tension et les troupes poussiéreuses et lasses vont rentrer dans Moscou délivrée, bourdonnante de toutes ses cloches... Le malheur est fini... le cortège s'en ira, processionnant par toute la terre : Paix à tous ! Mais voici qu'aux portes de Moscou, les armées blanches, comme en un songe, se dispersent et fondent.... Et de nouveau la guerre.. la guerre... la pluie, les chemins boueux, les gares aux vitres brisées, les éclaboussures de cervelles humaines dans les lieux d'aisance. Les taches confuses et innombrables des visages. Toujours le même visage large, déliquescent, montrant les dents... Des visages morts... morts.... morts... Que de sang versé... Que de souffrances subies... Mais, là-bas, reste-t-il encore un homme vivant ? Où fuir ?.... A quoi bon se sauver ?... Tout est écœurant, dégoûtant. Ah ! que la vague frappe plus fort !

Nikitine se coucha sur le ventre, le nez dans sa capote pliée sous sa tête... Trois mille hommes avaient été chargés sur leur bateau à Novorossisk : soldats, officiers, généraux, femmes, ministres, personnages mal déterminés, spéculateurs... On se tassa comme dans l'arche de Noé et l'on partit. Les nuages déchiquetés qui volaient au ras de l'eau enveloppèrent le dernier lambeau de rivage russe. Et depuis trois jours les généraux hurlaient dans la cale, voulant vivre quand même. Sur le pont, les spéculateurs, s'agrippant à leurs valises, gémissaient — ils voulaient vivre... Ah ! si quelque vague plus forte retournait le

mauvais navire!... La terre russe est restée chez le diable, derrière les nuages déchiquetés.

Vers le matin, Nikitine mit sa capote et, à tâtons, se fraya un chemin vers l'ouverture de la cale, couverte d'une toile claquante. Au-dessus, de sa tête une lumière confuse passait par la fente de cette toile. Nikitine monta sur le pont et, enfonçant profondément sa casquette, les pans de sa capote serrés entre les deux genoux, il s'appuya contre le mât. Le vent froid, humide, enivrant lui déchirait les poumons. En haut, devant lui, brillaient les volets de la cabine du capitaine. Plus bas, la petite lampe qui brûlait au-dessus de la porte de la chambre des machines éclairait les lames qui déferlaient sur le pont et roulaient furieusement d'un bord à l'autre les valises humides. Les mâts et les vergues se balançaient confusément dans le ciel sale. La fumée noire mêlée d'étincelles était rabattue vers l'eau, là où dans l'obscurité naissaient de blanchâtres torsades d'écume. Dans les agrès le vent sifflait et chantait bruyamment. L'embrun glacial tombait en pluie. Ici, il faisait bon.

Et soudain Nikitine vit dans la cabine du capitaine paraître un rectangle éclatant de lumière. Un homme en pèlerine à capuchon sortit de la porte grande ouverte. Aussitôt résonna, sinistre et déchiqueté par le vent, le tintement de la cloche. Un craquement terrible ébranla tout le navire qui s'échoua sur un roc, la carène crevée. Une noire muraille d'eau, brillante de tourbillons d'écume, surgit de derrière le bord. Nikitine ferma les yeux. La masse d'eau glaciale l'arracha du mât, mais il s'accrocha et se maintint. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit plusieurs hommes et des valises entraînés en tournoyant à travers le pont : ils disparurent derrière le bord. Le capitaine, la pèlerine flottant derrière les épaules, criait dans le porte-voix... Brusquement toutes les lumières s'éteignirent. A travers le fracas de l'eau, le hurlement de milliers de voix s'éleva des cales. Renversant la tête, Nikitine aspira une pleine poitrine d'air. Une nouvelle vague s'écroula sur le pont. Une pièce de bois le frappa dans les côtes, il desserra les bras, fut arraché du mât, entraîné, soulevé et, en tournoyant, emporté dans la mer. Il se démenait des pieds et des

mains dans l'eau sombre et glaciale. Soudain un air vif emplit ses narines. Il l'aspira la bouche grande ouverte et se mit à nager, mais il fut de nouveau abattu et entraîné sous l'eau... En suffoquant il songea : ce gouffre noir est sans fond, c'est la mort — et il toucha du pied quelque chose de dur... ; il rebondit, remonta et, en même temps que la vague au grondement irrité, fut rejeté sur le sable ; il s'y heurta le visage, s'y accrocha avec les doigts et resta longtemps à respirer, soulevé par les vagues. Puis il rampa et s'assit sur la plage.

Dans l'aube trouble, non loin de la rive, au milieu des flots échevelés, deux mâts en forme de croix se balançaient au-dessus du pont qui, par instants, disparaissait sous l'eau.

III

L'Épingle de Cravate

— Ecoutez, Nikitine, et alors... ?

— Eh bien, rien... Vous biaisez toujours, Priloutsky...

— Quel original... Bien, je serai franc avec vous...

Maigre, élégamment vêtu de gris, rasé de près, un canotier sur ses cheveux noirs et brillants, Priloutsky, la nouvelle connaissance de Nikitine, était assis en face de ce dernier, à une petite table dans une boutique de chachlik. Dans la vitrine ouverte une énorme broche de mouton cuisait sur des charbons, des mets odorants mijotaient dans des casseroles plates. Devant la boutique, dans une ruelle étroite de Pera, passaient de tous côtés des militaires, couraient des fez, des chapeaux de dames, allaient et venaient des casquettes de soldats russes. Parfois un visage mauvais et malsain se retournait et regardait avec des yeux creux la pétillante broche de mouton qui dégouttait de graisse grésillante. Un autre visage, coiffé d'un fez, se retournant aussi, claquait la langue et clignait de l'œil à l'Arménien aux joues bleues et en bonnet

blanc qui, armé d'un long couteau luisant, coupait la pointe bien rissolée du chachlik.

Priloutsky parlait, caressant du menton l'ivoire de sa canne.

— Ici, à Péra, vous êtes un cas rare. Vous avez eu de la chance : vos passeports dans la poche, quelque argent et un oncle à Paris. Bon. Vous arriverez à Paris et après ? Je mets les choses au mieux : vous trouverez une occupation, vous vous ferez faire un smoking, prendrez une petite amie. Et là-dessus, vous serez tranquillisé ? Voilà, Nikitine...

Sa bouche, lorsqu'il parlait, se serrait, retenant un sourire hautain, méprisant. Ses yeux bleus étaient insolents et froids.

— Je sais à qui je parle, continuait-il en se frottant l'œil avec la pomme de sa canne. Vous êtes un homme courageux, impétueux et inquiet, Nikitine. Vos états de service...

— D'où les connaissez-vous ?

— A Péra, mon cher, on sait tout. Depuis 1914 vous avez versé votre sang pour la patrie. Onze fois blessé. On vous a recousu les boyaux et vous avez le crâne fendu. Vous avez donné à la patrie tout ce qu'on peut donner. Vous êtes vidé et malheureux... Maintenant supposez pour une minute que vous vous soyez trompé...— Priloutsky, d'un regard de glace, arrêta le mouvement que Nikitine avait fait pour se lever. — Je dis : essayez de supposer que votre passé héroïque ait été une erreur ; ce n'était pas pour la patrie que vous luttiez, ce n'était pas des ennemis que vous tuiez, erreur admissible en cas de psychose en masse. Ce que vous preniez pour la patrie n'était en réalité qu'un cadavre depuis longtemps pourri. Une fiction avait pris sa place. A Pétersbourg, sur le trône, était assis un cadavre maquillé alors que vous pensiez voir briller d'un éclat surhumain les yeux de l'Oint. C'était un truc bien combiné : derrière le cadavre se cachaient les vautours européens. Attendez pour sourire, mon cher. Savez-vous que toute la Russie est depuis longtemps vendue et partagée sur les marchés du monde ? Le peuple seul ne fut pas vendu : il ne s'est pas trouvé d'acheteur pour cette race agitée et sauvage. On se proposait d'anéantir ses restes et de les éparpiller parmi les

colonisateurs. L'idée de l'anéantissement et de la colonisation de la Russie est née approximativement vers 1850, avant la campagne de Crimée, et s'est graduellement développée jusqu'à nos jours... L'entrée en guerre de la Russie était un pas préparé à l'avance. Il existe des documents prouvant que la guerre devait se terminer par l'union des alliés et de la Triplice contre l'ennemi commun, l'union de tous contre la Russie. Il se préparait un plan diabolique dont le commencement devait être la révolution en Russie.

Priloutsky, ne contenant plus son sourire hautain, tira de la poche de son gilet un étui en or et ses doigts fermes allumèrent une cigarette. Ses joues devinrent roses.

— Les vautours européens, les descendants des Girondins et des Montagnards, les féroces bourgeois, les banquiers, les rois du métal, du charbon et du pétrole ont tout calculé, tout prévu et tout deviné, sauf une chose, la contagion de la psychose révolutionnaire. C'est là-dessus qu'ils ont manqué leur coup, gloire à Allah ! Le peuple russe releva le défi, dispersa les armées des blancs, des originaux comme vous qui allaient saluer le cadavre, rejeta aux frontières les vautours, renversa sens dessus-dessous tout le plan diabolique de l'intervention...

— Ecoutez, à qui racontez-vous tout cela ? demanda Nikitine en s'appuyant du coude à la petite table qui plia. Délirez-vous ou êtes-vous ivre ?

Priloutsky haussa les sourcils, rejeta du coin des lèvres une légère fumée et dit en regardant par la fenêtre :

— Vous êtes un original, Nikitine. J'ai dit dès le début que nous « supposions » ...Je ne prétends pas qu'il en soit précisément ainsi... Ce n'est qu'une des possibilités de la vérité qui un jour deviendra évidente pour tous les imbéciles... Vous me connaissez mal Nikitine. Je suis un poète, un rêveur. Un de ces jours, je vais faire paraître un petit livre de vers : « Les Eclairs du Cerveau »; des bagatelles, mais un juif de Galata s'est chargé de les éditer. Voilà... Allons, passons aux choses sérieuses. Nous créons ici une agence télégraphique, en dehors de tous les partis, Dieu merci. Nous avons besoin d'un informateur sûr. Vous allez à Paris. Nous vous donnons une avance : quinze cents livres turques et quatre cent cinquante livres par mois.

Cela vous arrange ? Les informations politiques nous intéressent peu : on trouve cette marchandise-là dans n'importe quelle feuille de chou. Nous voulons donner le tableau de la vie économique et sociale de l'Europe. Ouvrez un journal : vous y trouverez des comptes rendus des courses, des premières, de l'arrivée de Charlot et de Douglas Fairbank. Vous saurez ce que Rothschild a dit le jour de son anniversaire de naissance, mais ce n'est qu'une parcelle, une goutte de la vie et qui sent mauvais encore. Mais ce qui se dit dans les quartiers ouvriers, dans les faubourgs, dans les cabarets où se réunit ce qu'on appelle la lie du peuple, ce que veulent et espèrent ces millions d'êtres écrasés par le char de l'industrie... Je le répète, nous voulons savoir, seulement savoir, être le miroir du monde.. Nous nous intéressons beaucoup par exemple au progrès du mouvement catholique en Europe occidentale. Est-il vrai qu'il se prépare une révolution noire ? Nous nous intéressons aussi aux monarchistes. Alors, vous êtes d'accord ? Topez-là...

Nikitine regardait l'épingle d'or de la cravate de Priloutsky, une étoile à cinq branches, l'antique signe de l'homme précipité.

— Si je vous avais attrapé en Russie, dit Nikitine qui semblait presque rêver, je ne vous aurais pas tué d'un seul coup, mais je vous aurais torturé un peu...

IV

Armenonville

Nikitine sauta en marche du tramway qui contournait le square de la Muette, en bordure du bois de Boulogne, et suivit les sentiers au sol humide et mou après avoir traversé tout droit la chaussée luisante où volaient sans bruit les automobiles. Le feuillage vert pâle et déjà clairsemé jetait une ombre transparente. Parmi les troncs d'arbres moussus, entourés de lierre, on respirait une

odeur de feuilles pourries ; l'air était tiède et doux. La lisière du bois, les chênes séculaires des clairières, les groupes de pins, l'eau que l'on apercevait entre les arbres, les petits canots, tout était couvert d'une brume bleu tendre, ce brouillard des siècles où la France s'en allait, comme jadis Rome, dans une tristesse solennelle.

Pendant ces six mois Nikitine avait changé : manifestement il se surveillait beaucoup. Son regard d'autrefois, tantôt follement surexcité, tantôt sombre, était maintenant égal et clair. Les plis que creusent l'appréhension de la mort et la haine en éveil avaient disparu de son visage ouvert, mais de nouvelles petites rides de tristesse et de longue méditation apparaissaient. Il s'approcha du poteau indicateur, vérifia s'il était en bon chemin, regarda sa montre, sourit et, ralentissant le pas, alluma une cigarette.

Il lui avait été dit de venir aujourd'hui à cinq heures à Armenonville, de s'asseoir à une petite table et d'attendre. Ceci lui avait été dit par un être frivole qu'il rencontrait invariablement dans le tramway aux heures où il allait à son bureau. A la troisième rencontre il l'avait saluée ; la fois suivante, assis à côté d'elle sur la même banquette, il lui adressa la parole. Elle lui demanda qui il était, pourquoi il était à Paris, quels étaient ses amis, où il travaillait, ce qu'il faisait le dimanche et si dans son pays l'on dansait le fox-trott. Quant à elle, elle s'appelait Renée, était employée dans une parfumerie et avait dix-neuf ans ; sa mère avait la goutte, son frère avait été tué à la guerre, la vie était chère et il fallait travailler. En parlant de l'existence en général, elle déclara que la vie d'aujourd'hui était *une vie de chameau.* Au revoir, à demain.

Elle avait un petit visage rond et soucieux, un nez minuscule et sans doute quelque courant d'air dans la cervelle. Elle parlait à Nikitine comme à un camarade, sans rien lui cacher. Il éprouvait pour elle la même tendresse que pour un petit oiseau que l'on tient dans sa main et dont on entend battre le cœur : il veut vivre.

Armenonville était tout simplement un restaurant du Bois. Nikitine s'assit à une petite table et demanda du café ; par terre, entre les arbres, brillait comme un miroir un plancher de chêne bien ciré. La musique jouait

— un piano, un violon, une flûte. Plusieurs couples — des jeunes gens maigres et silencieux et des femmes en soie noire ou violette — allaient, tantôt pliant les genoux, tantôt tournant, étroitement serrés, poitrine contre poitrine. Au-dessus du Bois, dans les nuages hauts, se répandait déjà un crépuscule terne, décoloré, et il était étrange de voir dans cette lumière automnale, sous le feuillage rare des grands peupliers, les bras nus des femmes, la peau délicate de leurs dos découverts et leurs pieds légers qui volaient, comme au-dessus d'un abîme, sur la glace du parquet où se reflétaient les peupliers, les nuages, la lumière orange, les bras nus et les bas de jupes voltigeants et légers.

Renée, bien entendu, ne vint pas : elle avait oublié, et inventerait demain quelque histoire. Nikitine restait assis, la joue appuyée sur le poing. Les danseurs, la musique, les peupliers, le couchant dans la brune ténue lui semblaient poignants, tristes et beaux. Mais, là-bas, à l'autre bout de l'Europe, à cette même heure ? Mon Dieu, mon Dieu, comment peuvent vivre dans le même cœur la haine et la tendresse, le sang et cette musique ? Où est la vérité, ici ou là-bas ?

Pénétré par la musique, par la tristesse aiguë du soir, par la rumeur légère des voix, par le bruissement des feuilles, Nikitine regardait les contours qui bleuissaient déjà de plus en plus et pensait : « Voilà la vérité : il faut que la mort sévère couche sur les champs de bataille des millions de jeunes hommes pour qu'au-dessus de cette ville antique, au-dessus de la tristesse des siècles écoulés, paisiblement, calmement, dans la douce lumière vespérale, il y ait une heure d'oubli, une heure de charme... Donne, Seigneur, la paix et l'oubli à tous ceux qui se réjouissent de l'heure de la vie, donne-les non à nous, mais à ceux-là. Et à nous, la rédemption et la miséricorde ! »

Comte ALEXIS TOLSTOÏ.

(Traduit du russe par M. Dumesnil de Gramont.)

MÉDITATION

SUR LA

VIE DE BAUDELAIRE

(Suite et fin [1])

Le tréfonds, non moins que la cime de Baudelaire, c'est la spiritualité. Dans le vocabulaire de tout grand homme il existe un certain nombre de mots avec lesquels il noue des relations d'une si étroite intimité que ces mots s'enrichissent, se compliquent et s'individualisent en même temps par l'emploi qu'il en fait : ils atteignent alors un maximum de signification parce qu'en eux la personne passe tout entière. Parmi les mots que l'impérieux génie de Baudelaire a marqués de son sceau, celui de *spirituel* figure au premier rang. Sans jamais perdre de vue l'idée première de souffle [2], — qui chez lui, au contraire, vient continuellement aérer le mot — Baudelaire l'emploie dans tous les sens, excepté dans le sens dérivé (le dernier que donne Littré) qui lui était odieux. L'hémistiche

... et l'esprit me fait mal

[1] Voir notre numéro précédent.

[2] Le sens propre de *spiritus* est souffle : en son sens figuré le mot n'appartient d abord qu'au vocabulaire poétique et ne s'introduit dans la prose qu'après l'âge classique. L'adjectif *spritalis* ou *spiritualis* est postérieur à l'époque d'Auguste, et on ne le rencontre pas pris au figuré avant Tertullien et la Vulgate : il ne comporte pas en latin le sens dérivé devenu courant en français.

correspond avec Baudelaire à un point essentiel [1]. Voici deux exemples où ce mot de spirituel est employé par lui dans son sens le plus étendu. « Citoyen spirituel de l'univers », écrit-il à propos de Guys [2] ; « Quant à la conversation, ce grand, cet unique plaisir d'un être spirituel... » [3]. Car l'intelligence même chez Baudelaire était déjà d'ordre spirituel, — je veux dire l'était originellement, avant ce travail artistique qui, chez d'autres, et de fort grands, vient après coup poser le glacis qui fait à cet égard illusion. C'est là, en France, un phénomène très rare, et si on laisse de côté Pascal qui domine tout de si haut que l'on pense toujours à lui séparément, je ne vois guère à nommer que Joubert et Maurice de Guérin. Mais si, de l'intelligence, nous passons à la sensibilité de Baudelaire, la spiritualité alors la traverse de part en part. Ne parlons pas encore des sentiments ; mais il n'est pas de sensation — quelque lourde, chargée, basse si l'on veut, qu'elle puisse être dans sa source — qui ne se double aussitôt de spiritualité. Toute sensation tant qu'elle dure lui devient cette « chambre véritablement spirituelle » du poème en prose que nous citions tout à l'heure, et que l'on ne saurait trop méditer si l'on veut assister de l'intérieur au drame quotidien de Baudelaire : plus profondément que de tout le reste, « l'horreur » du réveil, la « hideuse léthargie », la « colère » naissent de ce fait que, déserté par la spiritualité, Baudelaire ne peut à la lettre plus rien sentir.

Telle est l'extension, — l'expansion indéfinie, — que Baudelaire donne d'une part au mot spirituel ; mais il est un

[1] « Et aussi, — mon cher ami, — pas trop d'esprit. — il tomberait bien mal dans ma vie actuelle... Christophe m'a donné, il y a quelque mois, un numéro du Journal d'Alençon, où vous avez fait entendre que le traducteur et l'enthousiaste de Poe finirait comme le modèle. Voilà ce que c'est que l'esprit... Je suis certain, pour mon compte, que vous n'avez pas compris le génie en question. Vous avez parlé, avec la jouissance tapageuse de l'esprit, d'un homme que vous n'avez pas fréquenté. » Lettre à Poulet-Malassis, 16 décembre 1853 — *Lettres*, Mercure de France, p. 52.

On se rappelle la phrase de *Mon cœur mis à nu* : « Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire ». *Journaux intimes*, p. 65.

Il y a chez Baudelaire une impertinence, une insolence même qui met les points sur les i, qui rive le clou d une façon toute spéciale ; — mais l'impression spirituelle, au sens courant cette fois du terme, qui s'en dégage naît surtout du contraste entre le sérieux objectif, la gravité imperturbable de Baudelaire et l'indignité du sujet. Baudelaire bien entendu est le premier à y trouver divertissement et jouissance.

[2] *L'art romantique*, p. 61.

[3] *Lettres* — Mercure de France — p. 376. — Ces deux textes ont trait à la conversation et viennent corroborer la remarque de Gautier : « Dans sa conversation toute métaphysique, Baudelaire parlait beaucoup de ses idées, très peu de ses sentiments, et jamais de ses actions. »

autre sens du mot, tout traditionnel celui-là, plus important encore cependant dans le cas qui nous occupe, c'est le sens strictement chrétien. *Poeta christianissimus,* — inscrivait en sous-titre à son essai sur Baudelaire le critique viennois Rudolf Kassner, et ceux dont nous groupions les noms en tête de ces pages ne s'y sont pas trompés [1]. Parmi les notes fort rares de Baudelaire ayant trait à son enfance se trouve celle-ci : « Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Conversations avec Dieu » [2]. Elle suffit à établir qu'à l'âge susceptible entre tous Baudelaire avait une vie religieuse, et un passage d'une lettre de Mme Aupick à Ancelle vient appuyer et préciser l'indication. La lettre est écrite au moment des pires dissentiments familiaux, au moment où la scission s'est produite et où le poète s'abandonne aux plus violentes intempérances de langage. Répondant à Ancelle qui lui relate le dernier entretien qu'il a eu avec son fils, Mme Aupick conclut par ces mots : « Sans compter que je lui croyais un fond de religion, sans pratique, mais ayant la foi » [3]. Sans doute la haine de Baudelaire envers le Général Aupick, son exaspération à la suite du conseil judiciaire feront que pendant les premières années il ne voudra rien montrer à sa mère qui puisse lui apporter quelque consolation ; de plus, entre 1842 et 1850 son autre « goût permanent depuis l'enfance de toutes les représentations plastiques » [4] est si prépondérant qu'il recouvre momentanément ce fond de religion, et il semble bien qu'à cette époque Baudelaire ait « perdu la foi » au sens de l'étroite expression courante. Mais s'imagine-t-on que pour l'avoir perdue un homme cesse d'être chrétien ? Vue toute sommaire et que l'expérience contredit à chaque pas. Le christianisme ne se laisse pas ainsi déposséder : nulle force ne grave dans certaines organisations humaines une marque plus indélébile. Il se rencontre même des cas où la perte de la foi creuse encore le

[1] Ce point a été récemment remis en lumière par Edmond Jaloux de qui l'article (*Revue Hebdomadaire,* 2 juillet 1921) me paraît être le témoignage le plus profond que nous ait valu ce centenaire. Je m'en voudrais néanmoins de ne pas rappeler ici l'excellente étude de John Charpentier sur la *Poésie britannique et Baudelaire (Mercure de France,* 15 avril-1er mai 1921) où un délicat et complexe sujet d'ordre général est envisagé sous tous ses aspects.

[2] *Journaux intimes,* p. 98.

[3] Jacques Crépet : *Charles Baudelaire,* p. 26.

[4] Note autobiographique. *Oeuvres posthumes,* Mercure de France, p. 74.

pli primitif, car cette perte n'entraîne pas chez tous la disparition de la notion de péché, bien au contraire, et celle-ci dépourvue désormais du contre-poids que fournissent la croyance et surtout la pratique chrétienne ne s'incruste dans l'âme que pour la ronger. Or l'idée du péché originel est fondamentale chez Baudelaire ; à ce problème de l'existence du Mal dans le monde — sujet de tout repos pour une dissertation de baccalauréat, voire pour un discours en vers — Baudelaire est en droit de dire « *ego te intus et in cute novi* », parce qu'à chaque minute il le sent en lui sous la forme de cette « loi des membres » du texte prodigieux de Saint Paul [1]. Un des admirateurs de Baudelaire a été jusqu'à prétendre que de cette idée du péché originel le poète tirait vanité ; ce n'est là qu'un de ces mots d'esprit que Baudelaire redoutait par-dessus tout. Qu'il y ait chez lui un christianisme immanent le fait est d'une telle évidence que de tous les textes je ne veux retenir ici que celui à propos duquel précisément on révoqua en doute sa sincérité : « Une fois, il fut demandé, devant moi, en quoi consistait le plus grand plaisir de l'amour. Quelqu'un répondit naturellement : à recevoir, et un autre : à se donner. Celui-ci dit : plaisir d'orgueil, et celui-là : volupté d'humilité. Tous ces orduriers parlaient comme *l'Imitation de Jésus-Christ*. Enfin il se trouva un impudent utopiste qui affirma que le plus grand plaisir de l'amour était de former des citoyens pour la patrie. Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté » [2]. Maxime d'une perversité aisée, plat paradoxe, fut-il dit, au moment où parut le livre de Crépet, de cet axiome dans lequel Baudelaire ramasse son expérience intime la plus atroce, mais l'équation rigoureuse qu'il établit entre l'idée de volupté et celle de péché, il serait bien vain de nier que ce soit là une équation profondément chrétienne [3]. Chez Bau-

[1] « Je trouve donc cette loi en moi : quand je veux faire le bien, le mal est près de moi car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. » *Epître aux Romains*, VIII, 21-24.

[2] *Journaux intimes*, p. 8.

[3] Voir dans les *Journaux intimes*, p. 66, le passage sur *les Oreilles du Comte de Chesterfield* que je ne puis citer ici, mais dont je détache cette phrase significative : « Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Eglise a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage. »

delaire cependant ce christianisme immanent ne pouvait se passer de l'adhésion de l'esprit. « De Maistre et Edgar Poe, dit-il, m'ont appris à raisonner »[1]. Laissons ici Poe dont l'influence fut surtout d'ordre esthétique ; mais il est certain que de Maistre exerça sur Baudelaire une action considérable, et comment s'en étonner lorsqu'on lit dans les *Soirées* une page telle que celle-ci : « L'homme *gravite*, si je puis m'exprimer ainsi, vers les régions de la lumière. Nul castor, nulle hirondelle, nulle abeille n'en veulent savoir plus que leurs devanciers. Tous les êtres sont tranquilles à la place qu'ils occupent. Tous sont dégradés, mais ils l'ignorent ; l'homme seul en a le sentiment, et ce sentiment est tout à la fois la preuve de sa grandeur et de sa misère, de ses droits sublimes et de son incroyable dégradation. Dans l'état où il est réduit, il n'a pas même le triste bonheur de s'ignorer : il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir ; sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui des penchants abominables qui le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé, *et l'homme entier n'est qu'une maladie*[2]. Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime »[3]. Rappelons-nous les deux derniers vers d'un *Voyage à Cythère :*

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

A cette forte armature intellectuelle de de Maistre, dont il aimait à se proclamer le disciple[4], il n'est que de joindre

[1] *Journaux intimes*, p. 104.

[2] Note de de Maistre : *olos anthropos nousos*.

[2] Hippocrate, *Lettre à Démagète*. Cela est vrai dans tous les sens.

[3] *Soirées à St.-Pétersbourg*. Deuxième entretien.

[4] « Et un homme comme vous ! Lâcher en passant, comme un simple rédacteur du *Siècle*, des injures à de Maistre, le grand génie de notre temps, — *un voyant !*... Toutes les hérésies auxquelles je faisais allusion tout à l'heure ne sont après tout que la conséquence de la grande hérésie moderne de la doctrine *artificielle*, substituée à la doctrine naturelle, — je veux dire : la suppression de l'idée du *péché originel*. » Lettre à Alphonse Toussenel. 21 janvier 1856. *Lettres*, Mercure de France, p. 84-85.

le spectacle que présente la vie quotidienne de Baudelaire. Parce qu'il est noué à l'idée de péché, parce que le nœud se resserre en raison même de ses défaillances, Baudelaire est foncièrement chrétien ; et si des grands chrétiens il diffère en tout par la pratique, il ne leur ressemble pas moins en ceci que pour lui, comme pour eux, les deux pôles sont Satan et Dieu. « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan »[1]. Oui, Satan ; il ne faut pas craindre ici d'affronter le ridicule du mot, car il ne s'agit pas de dissocier le concept de Satan de l'œuvre de Baudelaire, mais de lui restituer la portée qu'il y possède, et qui est singulièrement plus vaste que celle qu'on a feint d'y trouver ; avant de reprendre le poète sur la méticuleuse multiplicité de ses attributs sataniques, de n'y voir qu'affectation et puérilité [2], il eût été sage de relire la fin de la *Lettre* à Alphonse Toussenel : « Votre livre réveille en moi bien des idées dormantes, et, à propos du *péché originel,* et de *forme moulée sur l'idée,* j'ai pensé bien souvent que les bêtes malfaisantes et dégoûtantes n'étant peut-être que la vivification, corporification, éclosion à la vie matérielle, des *mauvaises pensées* de l'homme » [3].

Qui ne sent que c'est d'une vision de cette nature que relèvent certains chefs-d'œuvre des plus grands graveurs

[1] *Journaux intimes,* p. 57.

[2] Le malentendu était d'ailleurs inévitable parce qu'il n'existe pas d'idée qui soit plus étrangère à l'esprit français — envisagé dans son ensemble et dans sa norme — que l'idée de Satan. Ce qui constitue précisément la grandeur de l'esprit français dans l'ordre intellectuel : cette liberté de pensée, cette agilité, cette faculté de jeu, cette absence totale de *cant,* marque aussi ses limites spirituelles, et j'ajouterai artistiques dans la mesure où l'art le plus haut vit de spiritualité. Pour la plupart des Français, Satan relève du répertoire comique ; — et je ne parle pas ici bien entendu des incrédules auxquels, si l'on peut déplorer certains usages qu'ils en font, il convient de reconnaître à cet égard tous les droits, mais observez la moyenne des catholiques pratiquants lorsque le hasard de la conversation a introduit le mot d'enfer ou aussi bien d'ailleurs celui de ciel : presque toujours vous surprendrez les signes de connivence de l'homme averti, un clignement d'yeux, les hyperboles de langage taquines et enjouées, dont s'accompagne une bonne plaisanterie, — bref ces symptômes qui fournirent à Péguy l'occasion d'une de ses plus magnifiques sorties. « Honte à celui qui renierait sa foi pour ne pas donner dans le ridicule, pour ne point prêter à sourire, *pour ne point passer pour un imbécile.* Il s'agit ici de l'homme qui ne s'occupe point de savoir s'il croit ou s'il ne croit pas. Il s'agit de l'homme qui n'a qu'un souci, qui n'a qu'une pensée : *ne pas faire sourire M. Anatole France.* » — La littérature française ne compte pas une traduction de la Bible parmi ses classiques, et on ne dira jamais assez tout ce que la littérature anglaise doit à cet impérissable monument de la langue, la *Authorised Version* de 1611. Grâce à elle, le moindre Anglo-Saxon se trouve en possession d'une source jusqu'où, en France, il faut tout le génie d'un Lamartine ou d'un Hugo, d'un Vigny ou d'un Baudelaire pour pouvoir remonter.

[3] *Lettres,* Mercure de France, p. 85.

allemands ? Je ne veux pas faire état ici du *Concert des Squelettes* dans les *Simulacres de la Mort,* car l'art de Holbein ne laisse rien transparaître au delà de son expression souveraine ; mais songez à Dürer : si, comme l'a écrit Baudelaire, « l'imagination est la reine des facultés », quelle imagination allia jamais à autant d'ampleur plus de minutie ? Rappelez-vous *le Pourceau monstrueux ; les Armoiries de la Mort* où celle-ci, tout contre le visage de la femme aux yeux clos, semble la traverser d'un regard qui anticipe en elle la charogne ; ailleurs, dans *le Chevalier, la Mort et le Diable,* si grave sous sa couronne de serpents, elle soulève d'une main le sablier, tandis que le Diable agrippe par derrière le cheval, mais d'un geste machinal et comme résigné : nulle passion, l'accomplissement des rites inéluctables ; l'individuel est dépassé : nous sommes dans le royaume des Lois où tourne imperceptiblement la roue du destin. Rappelez-vous la chauve-souris qui se détache contre l'énorme soleil déclinant dans la mer et sur les membranes de laquelle sont inscrits les caractère fatidiques : *Melancolia*[1] ; rappelez-vous surtout le cycle de l'Apocalypse. Où rencontrera-t-on une vision plus sublime que dans *la Chevauchée* des mondes superposés des *Fleurs du Mal* ? Le vol du grand ange justicier :

> Un ange furieux fond du ciel comme un aigle,
> Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
> Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
> (Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux ! »[2]

Les quatre cavaliers qui piétinent leurs victimes, dont Baudelaire se trouve nous avoir laissé cette synthétique transposition :

> Ce spectre singulier n'a pour toute toilette,
> Grotesquement campé sur son front de squelette,
> Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.
> Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval,
> Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,
> Qui bave des naseaux comme un épileptique.
> Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux,

[1] Louis Réau nous apprend « que Dürer, qui emploie une fois ce mot de *mélancolie* dans ses *Ecrits Théoriques* lui donne le sens d'apathie intellectuelle, d'inappétence provenant d'un surmenage cérébral » ; — et Baudelaire écrivait à sa mère : « Ma mélancolie use mes facultés ». *Lettres à sa Mère,* p. 250.

[1] *Le Rebelle.*

Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.
Le cavalier promène un sabre qui flamboie
Sur les foules sans nom que sa monture broie,
Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne [1].

Sans doute, Dürer ne va pas jusqu'à la révolte, mais qu'il y ait eu chez lui angoisse, il le reconnaissait lui-même lorsqu'il avouait dans ses dernières années que « Luther l'avait tiré de grandes angoisses ». Luther apporta à Dürer ce point fixe dont Baudelaire fut obsédé, mais que tout ensemble il appelle et rejette : pour reprendre les profondes définitions spinozistes, Baudelaire dit toujours *oui* à la *substance,* et toujours *non* à ses *modes* .

Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! » [3] et à la victime piétinée il est donné « une bouche proférant des paroles arrogantes et blasphématoires » [4] :

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,

Toi qui frottes de baume et d'huile les vieux os
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère ! [5]

Dans l'œuvre de certaines imaginations — puissantes et chargées, tristes et tendues — les attributs ne constituent jamais des placages : ils mesurent au contraire la profondeur d'où l'œuvre remonte ; indices d'une sincérité toujours en travail, ils représentent les laborieuses délivrances d'une âme hantée.

« Vivification, éclosion à la vie matérielle des mauvaises pensées de l'homme », les « bêtes malfaisantes », les attributs

[1] *Une gravure fantastique.*

[2] Per modum intelligo substantiae affectiones, sive id, quod in alio est, per quod etiam concipitur. — *De Deo. Definitiones* V.

[3] *Le Rebelle.*

[4] *Apocalypse.* XIII, 5.

[5] *Les Litanies de Satan.*

sataniques chez Baudelaire naissent donc d'une angoisse et ne valent qu'à cause d'elle ; la présence autour de soi, en soi, de Satan, voilà ce qui donne ici au concept son ampleur, son urgence et son intimité.

> Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
> Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
> Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon ;
> Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.
>
> Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
> La forme de la plus séduisante des femmes ;
> Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
> Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.
>
> Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
> Haletant et brisé de fatigue, au milieu
> Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes.
>
> Et jette dans mes yeux pleins de confusion
> Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
> Et l'appareil sanglant de la Destruction ! [1]

« Loin du regard de Dieu », c'est là que gît pour Baudelaire le supplice, car « les deux postulations » sont « à toute heure, simultanées ». Nous nous en voudrions de ne pas rappeler la page pénétrante de Paul Bourget à cet égard : « L'homme a reçu l'éducation du catholicisme, et le monde des réalités spirituelles lui a été révélé. Pour beaucoup, cette révélation est sans conséquence. Ils ont cru en Dieu dans leur jeunesse, mais à fleur d'esprit. Ils ne le sentaient pas personnel et vivant. Pour ceux-là, une foi dans les idées est suffisante, foi abstraite, et qui se prête à toutes sortes de transformations. Il leur faut un dogme, non une vision. A la première croyance en Dieu ils substitueront la croyance, qui à la Liberté, qui à la Révolution, qui au Socialisme, qui à la Science. Chacun de nous peut chaque jour constater, chez lui-même et chez ses voisins, des transformations de cet ordre. Il n'en va pas ainsi pour l'âme mystique, — et celle de Baudelaire en était une. Car cette âme, quand elle croyait, ne se contentait pas d'une foi dans une idée. Elle *voyait* Dieu. Il était pour elle, non pas un mot, non pas un symbole, non pas une abstraction, mais un être, en la compagnie duquel l'âme vivait comme nous vivons avec un père qui nous aime,

[1] *La Destruction.*

qui nous connaît, qui nous comprend... Nulle angoisse n'est plus terrible pour un mystique ; se dire que son besoin de croire est tout subjectif, que sa foi de jadis sortait de lui-même et n'était que son œuvre ! » [1]. Ame mystique, oui certes, et à quel point ! Baudelaire n'a jamais rien écrit de plus sincère que les deux premiers vers du *De Profundis Clamavi :*

> J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
> Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.

« Toi, l'unique que j'aime » : il avait le droit d'employer cette expression, car, pour des motifs qui apparaîtront tout à l'heure quand nous étudierons le sentiment baudelairien de l'amour, il n'a vraiment aimé que Dieu. Mais en Dieu même ce qu'il aime avant tout, c'est le climat de son génie, l'altitude dans laquelle celui-ci peut déployer ses ailes toutes grandes :

> Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
> Va te purifier dans l'air supérieur,
> Et bois, comme une pure et divine liqueur,
> Le feu clair qui remplit les espaces limpides [2].

Tout chez Baudelaire est fonction de son génie ; or il n'y a rien dont ce génie puisse moins se passer que de Dieu, — d'un Dieu qui plutôt qu'objet de foi est réceptacle de prières, — j'irai jusqu'à dire d'un Dieu qu'on puisse prier sans croire en lui. « Dans cette horrible situation d'esprit, impuissance et hypocondrie, l'idée de suicide est revenue ; je peux le dire maintenant que c'est passé ; à toute heure de la journée cette idée me persécutait. Je voyais là la délivrance absolue, la délivrance de tout. En même temps, et *pendant trois mois,* par une contradiction singulière, mais seulement apparente, j'ai prié *à toute heure* (qui ? quel être défini ? je n'en sais absolument rien)... » [3]. « Et Dieu ! diras-tu. Je désire de tout mon cœur (avec quelle sincérité, personne ne peut le savoir que moi !) croire qu'un être extérieur et invisible s'intéresse à ma destinée ; mais comment faire pour le croire ? [4]». Cet incoercible besoin de prière au sein même de

[1] *Essais de psychologie contemporaine.*
[2] *Elévation.*
[3] *Lettres à sa Mère,* p. 218.
[4] Id., p. 224.

l'incrédulité, — signe majeur d'une âme marquée de christianisme, qui jamais ne lui échappera tout à fait. La notion de péché, et plus profondément encore le besoin de prière, telles sont les deux réalités souterraines qui paraissent appartenir à des gisements enfouis bien plus avant que ne l'est la foi elle-même. On se rappelle le mot de Flaubert : « Je suis mystique au fond et je ne crois à rien » ; Baudelaire et lui se sont toujours fraternellement compris.

Mais si la spiritualité est native chez Baudelaire, il ne s'ensuit pas que l'état de grâce spirituel puisse être constamment maintenu. « Le portrait de Sérène, par Sénèque. Celui de Stagire, par saint Jean Chrysostome. L'*acedia,* maladie des moines[1]. » Ce rappel de *Fusées* montre assez que Baudelaire savait à quoi s'en tenir à cet égard. Cette *acedia,* qui reste en effet le mal terrible auquel les « spirituels » sont sujets, je ne sais si personne l'a éprouvée avec une plus morne continuité. Or pour Baudelaire il n'y a jamais eu, en un certain sens, qu'un seul problème : rejoindre à tout prix et perpétuer en lui cet état de spiritualité dont de multiples mais fugaces expériences lui ont appris qu'il constitue l'unique état où son génie puisse prendre l'essor ; il est de la race supérieure et malheureuse de ceux qui ne se sentent vivre qu'à la cime de leur être ; cette spiritualité, source de l'inspiration, et qui se confond dans sa vision avec elle, Baudelaire l'aperçoit toujours, — mais très au-dessus de lui que retient, que cloue au sol la pesanteur de la « loi des membres ».

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté[2].

Oui, mais avant chacune de ces évasions souveraines, combien de fois le « bon nageur » n'a-t-il pas coulé ? Plus on pénètre dans l'intimité de Baudelaire, et plus s'impose à

[1] *Journaux intimes*, p. 18.
[2] *Elévation.*

l'esprit l'image d'un homme à demi noyé qui cherche partout la bouée de sauvetage à laquelle se raccrocher [1]. Cette bouée de sauvetage, ce recours suprême, il semble que de 1852 à la fin de 1857 ce soit à l'amour qu'il les ait demandés, et rien n'introduit aussi avant dans la connaissance de Baudelaire qu'un examen attentif de ce qu'il entend par ce mot.

Le texte capital à cet égard est la lettre à Mme Marie qu'il est indispensable de citer ici :

Madame,

Est-il bien possible que je ne dois plus vous revoir ? Là est pour moi la question importante, car j'en suis arrivé à ce point que votre absence est déjà pour mon cœur une énorme privation.

Quand j'ai appris que vous renonciez à poser, et qu'involontairement j'en serais la cause, j'ai ressenti une tristesse étrange.

J'ai voulu vous écrire, quoique pourtant je sois peu partisan des écritures ; on s'en repent presque toujours. Mais je ne risque rien, puisque mon parti est pris de me donner à vous, pour toujours.

Savez-vous que notre longue conversation de jeudi a été fort singulière ? C'est cette même conversation qui m'a laissé dans un état nouveau et qui est l'occasion de cette lettre

Un homme qui dit : *Je vous aime*, et qui prie, une femme qui répond : *Vous aimer ? Moi ! jamais ! Un seul a mon amour, malheur à celui qui viendrait après lui ; il n'obtiendrait que mon indifférence et mon mépris*. Et ce même homme, pour avoir le plaisir de regarder plus longtemps dans vos yeux, vous laisse lui parler d'un autre, ne parler que de lui, ne vous enflammer que pour lui, et en pensant à lui. Il est résulté pour moi de tous ces aveux un fait bien singulier c'est que, pour moi, vous n'êtes plus simplement une femme que l'on désire, mais une femme que l'on aime pour sa franchise, pour sa passion pour sa verdeur, pour sa jeunesse et pour sa folie.

J'ai beaucoup perdu à ces explications, puisque vous avez été si décisive que j'ai dû me soumettre de suite. Mais vous, Madame, vous y avez beaucoup gagné : vous m'avez inspiré du respect et une estime profonde. Soyez toujours ainsi, et gardez-la bien, cette passion qui vous rend si belle, et si heureuse.

Revenez, je vous en supplie, et je me ferai doux et modeste dans mes désirs. Je méritais d'être méprisé de vous, quand je vous ai répondu que je me contenterais de miettes. Je mentais. Oh ! si vous saviez comme vous étiez belle, ce soir-là ! je n'ose pas vous faire de compliments. Cela est si banal, — mais vos yeux, votre bouche toute votre personne, vivante et animée, passe, maintenant, devant mes yeux fermés, — et je sens bien que c'est définitif.

[1] Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

(La Cloche Fêlée.)

Revenez, je vous le demande à genoux ; je ne vous dis pas que vous me trouverez sans amour ; mais cependant vous ne pourrez empêcher mon esprit d'errer autour de vos bras, de vos si belles mains, de vos yeux où toute votre vie réside, de toute votre adorable personne charnelle ; non, je sais que vous ne le pourrez pas ; mais soyez tranquille, vous êtes pour moi un objet de culte, et il m'est impossible de vous souiller ; je vous verrai toujours aussi radieuse qu'avant. Toute votre personne est si bonne, si belle, et si douce à respirer ! Vous êtes pour moi la vie et le mouvement, non pas précisément autant à cause de la rapidité de vos gestes et du côté violent de votre nature, qu'à cause de vos yeux, qui ne peuvent inspirer au poète qu'un amour immortel. Comment vous exprimer à quel point je les aime, vos yeux, et combien j'apprécie votre beauté ? Elle contient deux grâces contradictoires, et qui, chez vous, ne se contredisent pas, c'est la grâce de l'enfant et celle de la femme. Oh ! croyez-moi, je vous le dis du fond du cœur : vous êtes une adorable créature, et je vous aime bien profondément. C'est un sentiment vertueux qui me lie à jamais à vous. En dépit de votre volonté, vous serez désormais mon talisman et ma force. Je vous aime, Marie, c'est indéniable ; mais l'amour que je ressens pour vous, c'est celui du chrétien pour son Dieu ; aussi ne donnez jamais un nom terrestre, et si souvent honteux, à ce culte incorporel et mystérieux, à cette suave et chaste attraction qui unit mon âme à la vôtre, en dépit de votre volonté. Ce serait un sacrilège. J'étais mort, vous m'avez fait renaître. Oh ! vous ne savez pas tout ce que je vous dois ! j'ai puisé dans votre regard d'ange des joies ignorées ; vos yeux m'ont initié au bonheur de l'âme, dans tout ce qu'il a de plus parfait, de plus délicat. Désormais, vous êtes mon unique rêve, ma passion et ma beauté ; vous êtes la partie de moi-même qu'une essence spirituelle a formée.

Par vous, Marie, je serai fort et grand. Comme Pétrarque, j'immortaliserai ma Laure. Soyez mon Ange gardien, ma Muse et ma Madone, et conduisez-moi dans la route du Beau.

Veuillez me répondre un seul mot, je vous en supplie, un seul. Il y a dans la vie de chacun des journées douteuses et décisives où un témoignage d'amitié, un regard, un griffonnage quelconque vous pousse vers la sottise ou vers la folie ! Je vous jure que j'en suis là. Un mot de vous sera la chose bénie qu'on regarde et qu'on apprend par cœur. Si vous saviez à quel point vous êtes aimée ! Tenez, je me mets à vos pieds ; un mot, dites un mot..... Non, vous ne le direz pas !

Heureux, mille fois heureux celui que vous avez choisi entre tous, vous, si pleine de sagesse et de beauté, vous, si désirable, talent, esprit et cœur ! Quelle femme pourrait vous remplacer jamais ! Je n'ose solliciter une visite, vous me la refuseriez. Je préfère attendre.

J'attendrai des années, et, quand vous vous verrez obstinément aimée, avec respect, avec un désintéressement absolu vous vous souviendrez alors que vous avez commencé par me maltraiter, et vous avouerez que c'était une mauvaise action.

Enfin, je ne suis pas libre de refuser les coups qu'il plaît à l'idole de m'envoyer. Il vous a plu de me mettre à la porte, il me plaît de vous adorer. C'est un point vidé [1].

[1] *Lettres*, Mercure de France, p. 41-45.

L'attitude de Baudelaire à l'égard de l'amour tient toute en ces pages, — si belles et si claires que j'éprouve quelque scrupule à y toucher ; il le faut cependant afin que sorte le trait fondamental. L'épisode de Marie X. est d'autant plus significatif qu'il débute par un simple désir : c'est la conversation où lui est notifié le refus qui laisse Baudelaire dans l'état nouveau, occasion et sujet de la lettre. Cet état nouveau, c'est précisément l'amour au seul sens où Baudelaire ait jamais pu le concevoir et le ressentir. Ne nous y trompons pas : il ne s'agit en rien ici de cette exaspération du désir, de cette volonté de possession que renforce d'ordinaire l'obstacle. A « l'appareil sanglant de la Destruction », dont Baudelaire fait l'attribut du *durus amor,* se substitue ce désir contemplatif qui n'a besoin que de la présence, et qui ne possède vraiment que parce qu'il ne possède pas. « J'étais mort, vous m'avez fait renaître ». C'est que dans le relatif anonymat du seul désir, aussi bien que dans celui de la vie normale, un Baudelaire se sent mort en effet. Quand il dit : « C'est un sentiment vertueux qui me lie à jamais à vous » [1], on ne peut pas ne pas songer à Dante et à Pétrarque. L'amour devient l'escalier de la vertu essentielle qui consiste pour Baudelaire à demeurer fidèle à son génie. « Par vous, Marie, je serai fort et grand... soyez mon ange gardien, ma Muse et ma Madone, et conduisez-moi dans la route du Beau. »

Nous ne possédons que cette lettre à Marie X. [2], et le fait que dans la correspondance la lettre qui la suit immédiatement est la première de celles adressées à Mme Sabatier, montre assez que ce que Baudelaire réclame de l'amour, ce n'est pas tant la faveur de telle divinité particulière que la permanence du culte lui-même. On sait aujourd'hui l'histoire

[1] Il n y a nulle contradiction entre cette phrase et la strophe célèbre des *Femmes Damnées* :

> Maudit soit à jamais le rêveur inutile,
> Qui voulut le premier dans sa stupidité,
> S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
> Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Il suffit pour s'en convaincre de relire l'épilogue de la pièce :

> Descendez, descendez, lamentables victimes,
> Descendez le chemin de l'enfer éternel.....

[2] La lettre a été publiée pour la première fois dans le *Journal* du 19 décembre 1900 par Jules Claretie. « L'aventure dont ce dernier billet semble l'épilogue, — et sur laquelle il nous renseigne seul, — est fort banale : Baudelaire avait rencontré Mme Marie X... un modèle, chez un artiste de ses amis. Un jour, il lui avoua qu'il l'aimait. Elle lui répondit que son cœur était pris et s'abstint de le revoir. » Jacques Crépet : *Charles Baudelaire,* p. 123.

de cette tragique conjonction. De 1852 jusqu'à la publication des *Fleurs du Mal* Baudelaire, convive fréquemment taciturne des dîners du dimanche, adressa à Mme Sabatier une série de lettres dont chacune était accompagnée d'une de ses plus belles pièces de vers, — et où il préservait un anonymat qui ne fut rompu que dans les circonstances suivantes :

« Voilà la première fois que je vous écris avec ma vraie écriture. Si je n'étais pas accablé d'affaires et de lettres (c'est après demain l'audience), je profiterais de cette occasion pour vous demander pardon de tant de folies et d'enfantillages. Mais d'ailleurs ne vous en êtes-vous pas suffisamment vengée, surtout avec votre petite sœur ? Ah ! le petit monstre ! Elle m'a glacé, un jour que nous étant rencontrés elle partit d'un grand éclat de rire à ma face, et me dit : Etes-vous toujours amoureux de ma sœur, et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres ? — J'ai compris d'abord que quand je voulais me cacher, je me cachais fort mal, et ensuite que sous votre charmant visage vous déguisiez un esprit peu charitable. Les polissons sont *amoureux*, mais les poètes sont *idolâtres*, et votre sœur est peu faite, je crois. pour comprendre les choses éternelles.

Permettez-moi donc, au risque de vous divertir aussi, de renouveler ces protestations qui ont tant diverti cette petite folle. Supposez un amalgame de rêverie, de sympathie, de respect, avec mille enfantillages pleins de sérieux, vous aurez un à peu près de ce quelque chose très sincère que je ne me sens pas capable de mieux définir.

Vous oublier n'est pas possible. On dit qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie les yeux fixés sur une image chérie. Je crois en effet (mais j'y suis trop intéressé) que *la fidélité est un des signes du génie*.

Vous êtes plus qu'une image rêvée et chérie, vous êtes *ma superstition*. Quand je fais quelque grosse sottise, je me dis : Mon Dieu, si elle le savait ! Quand je fais quelque chose de bien, je me dis : Voilà quelque chose qui me rapproche d'elle, — en esprit.

Et la dernière fois que j'ai eu le bonheur (bien malgré moi) de vous rencontrer, car vous ignorez avec quel soin je vous fuis, je me disais : Il serait singulier que cette voiture l'attendit, je ferais peut-être bien de prendre un autre chemin. — Et puis : Bonsoir, Monsieur ! avec cette voix aimée dont le timbre enchanté me déchire. Je m'en suis allé, répétant tout le long de mon chemin : Bonsoir, Monsieur ! en essayant de contrefaire votre voix [1].

La lettre est du 18 août 1857, moins de quinze jours nous séparent donc de cette lettre du 31 août, d'une sincérité si atroce, et dont en sent combien il en a coûté à Baudelaire de devoir l'écrire :

[1] *Lettres*, Mercure de France, p. 133-134.

J'ai détruit ce torrent d'enfantillages amassé sur ma table. Je ne l'ai pas trouvé assez grave pour vous, chère bien-aimée. Je reprends vos deux lettres, et j'y fais une nouvelle réponse. Il me faut, pour cela, un peu de courage ; car j'ai abominablement mal aux nerfs, à en crier, et je me suis réveillé avec l'inexplicable malaise moral que j'ai emporté hier soir de chez vous.

.....manque absolu de pudeur.

C'est pour cela que tu m'es encore plus chère.

.....il me semble que je suis à toi depuis le premier jour où je t'ai vu. Tu en feras ce que tu voudras, mais je suis à toi, de corps, d'esprit et de cœur.

Je t'engage à bien cacher cette lettre, malheureuse ! Sais-tu réellement ce que tu dis ? Il y a des gens pour mettre en prison ceux qui ne paient pas leurs lettres de change, mais les serments de l'amitié et de l'amour, personne n'en punit la violation.

Aussi je t'ai dit hier : Vous m'oublierez, vous me trahirez ; celui qui vous amuse vous ennuiera. — Et j'ajoute aujourd'hui : Celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. — Vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes. — Bref, *je n'ai pas la foi.* — Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est une âme féminine.

Voyez comme en peu de jours notre situation a été bouleversée. D'abord, nous sommes tous les deux possédés de la peur d'affliger un honnête homme qui a le bonheur d'être toujours amoureux. Ensuite, nous avons peur de notre propre orage, parce que nous savons (moi surtout) qu'il y a des nœuds difficiles à délier.

Et enfin, enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme, maintenant. — Et si, par malheur pour moi, j'acquiers le droit d'être jaloux ! ah ! quelle horreur seulement d'y penser ! mais avec une personne telle que vous, dont les yeux sont pleins de sourires et de grâces pour tout le monde, on doit souffrir le martyre.

La seconde lettre porte un cachet d'une solennité qui me plairait si j'étais bien sûr que vous la comprenez. *Never meet or never part !* Cela veut dire positivement qu'il vaudrait mieux ne s'être jamais connu, mais que quand on s'est connu on ne doit pas se quitter. Sur une lettre d'adieux, ce cachet serait très plaisant.

Enfin, arrive ce que pourra. Je suis un peu fataliste. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion ; — parce que je la connais, avec toutes ses ignominies ; — et voilà que l'image bien aimée qui dominait toutes les aventures de ma vie devient trop séduisante.

Je n'ose pas trop relire cette lettre ; je serais peut-être obligé de la modifier, car je crains bien de vous affliger ; il me semble que j'ai dû aisser quelque chose de la vilaine partie de mon caractère.

Il me paraît impossible de vous faire aller ainsi dans cette sale rue J.J. Rousseau. Car j'ai bien d'autres choses à vous dire. Il faut donc que vous m'écriviez pour m'indiquer un moyen.

Quant à notre petit projet, s'il devient possible, avertissez-moi quelques jours d'avance.

Adieu, chère bien aimée, je vous en veux un peu d'être trop charmante. Songez donc que, quand j'emporte le parfum de vos bras et de vos cheveux, j'emporte aussi le désir d'y revenir. Et alors quelle insupportable obsession !

Décidément, je porte ceci moi-même rue J. J. Rousseau, dans la crainte que vous n'y alliez aujourd'hui. — Cela y sera plus tôt [1].

La possession avait fait parcourir à l'homme et à la femme deux chemins diamétralement opposés. A l'origine peut-être Mme Sabatier n'avait-elle été touchée que par la qualité et la persévérance du sentiment de Baudelaire, — sans doute aussi par les pièces qu'elle lui avait inspirées ; il n'est pas certain qu'elle l'aimait quand elle se donna, mais il est certain qu'elle l'aima après ; et les quatre fragments de lettres que cite Jacques Crépet nous permettent de reconnaître une fois de plus combien chez une femme supérieure la simplicité et la sincérité de la passion, bien loin de suspendre l'exercice de l'intelligence, le stimulent et en aiguisent la perspicacité [2]. Quand elle répond à Baudelaire : « Tenez, cher, voulez-vous que je vous dise ma pensée ? c'est que vous ne m'aimez pas », elle parle en femme, et du point de vue féminin elle a absolument raison ; elle ne se montre si affirmative que parce que chez les femmes les choses ne sont pas séparées : lorsqu'elles aiment, c'est d'un mouvement unique où le corps, l'esprit et le cœur se trouvent si intimement mêlés qu'elles n'admettent ni ne conçoivent qu'il puisse en être autrement. Que chez la femme une scission vienne à s'accomplir, celle-ci relève presque toujours d'une perversité à moins qu'elle ne résulte de désespoirs successifs. Primitivement chez la femme, c'est l'unité qui est donnée ; qu'on se souvienne jusqu'à quelle profondeur elle peut être malheureuse quand ce n'est pas l'unité qu'elle rencontre dans l'homme ! Pour que Mme Sabatier fît des distinctions, il aurait fallu en quelque sorte qu'elle mentît à l'intégrité de son sentiment propre.

Mais l'homme au contraire, — et je dirais presque à proportion de sa grandeur, — est une diversité que seul un effort héroïque peut ramener à l'unité, et il suffisait de connaître Baudelaire pour savoir que cette aventure ne pouvait comporter d'autre épilogue. Chez Baudelaire, en effet, il n'y a pas seulement scission, mais incompatibilité absolue entre

[1] *Lettres*, Mercure de France, p. 137-140.

[1] Loyale, sans préjugés, incapable d'ailleurs de rancune, Mme Sabatier fut une des visiteuses les plus fidèles de cette chambre de la rue du Dôme, où Baudelaire aphasique offrit pendant quelques mois à ses meilleurs amis un si douloureux spectacle.

aimer et posséder. La dualité est inscrite dans le tréfonds même de sa nature. Quelle commune mesure entre la célébration du culte le plus haut et l'assouvissement du plus bas appétit ? Entre l'amour, réservoir de force, aiguillon du génie, et la possession, instrument d'oubli sans plus ? En maintenant les deux ordres séparés, Baudelaire s'engage certes dans la voie sans issue ; il se conforme du moins à la logique profonde de son être intime, et cette expérience ne peut que lui prouver une fois pour toutes l'impossibilité où il se trouve de les confondre. « Je suis un égoïste, je me sers de vous », écrivait-il à Mme Sabatier, et tant qu'il ne se découvre pas, l'image de Mme Sabatier veille sur son génie et l'inspire ; mais le jour où il profane l'objet du culte, tout est fini, et Mme Sabatier ne peut plus rien pour lui dès l'instant qu'elle lui donne tout.

Cet échec, en tout état de cause prévisible, Baudelaire l'avait d'avance rendu inévitable. On se rappelle le billet où l'envoi de l'*Aube spirituelle* n'est précédé que de ces mots : *After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you*... Il marque le moment exact où Baudelaire est perdu. Jusque-là il garde le droit d'espérer que l'image de Mme Sabatier opérera son salut ; à partir de là au contraire, pour retrouver l'image en sa pureté, il faut qu'il passe par la débauche [1]. Tant qu'il résiste, la lutte en lui des deux éléments se poursuit sur le plan de la liberté : dès que l'abandon devient habitude, un rythme de réaction automatique s'introduit et s'installe qui le renvoie de l'amour à la débauche, et réciproquement ; il en résulte comme un fonctionnement mécanique de la vie intérieure qui constitue sans doute le châtiment le plus terrible que la débauche réserve à l'homme supérieur. Du moment où Baudelaire laisse ce rythme s'établir, la possession, par laquelle Mme Sabatier, comme il le fait entendre, « change d'emploi », ne peut que mettre pour lui le point final à l'amour.

Faut-il en conclure que Baudelaire était incapable d'aimer ? Ce serait passer le but, car il deviendrait alors délicat

[1] Paul Bourget a admirablement marqué ce point dans son étude sur Sainte-Beuve poète. « Une âme sensuelle à la fois et mystique ne peut obtenir une mise en jeu simultanée de ces deux aspirations que dans des égarements empoisonnés de remords. » (*Etudes et Portraits*, 3me série, p. 243). C'est dans ce sens qu'il faut interpréter le mot profond que Bourget me disait un jour : « Baudelaire a été parfois vicieux jusqu'à l'héroïsme. »

de savoir dans quelle mesure on n'instruirait pas du même coup le procès de Dante, de Pétrarque, de cette notion de l'amour à laquelle nous devons la chevalerie et qui culmine en l'idée de la Dame. Surtout il y aurait une injustice souveraine à méconnaître le trouble profond, incalculable, que déclenche dans la vie sentimentale la présence du génie ; parce que nous possédons les œuvres de celui-ci, parce qu'elle portent dans leurs formes suprêmes le sceau du calme, de la maîtrise, de la domination, nous ne sommes que trop enclins à croire que l'origine participe de la nature de l'aboutissement ; nous héritons de l'ordre de l'artiste, puis nous nous retournons contre l'homme et lui demandons compte de ses désordres, — mais ce sont les misères et les souffrances qu'engendrent ces désordres mêmes qui, à telles heures privilégiées, ont projeté le *lucidus ordo*.

Baudelaire ne parvient donc pas à fonder sur l'amour la permanence de l'état de grâce spirituel, et pour acheter un instant d'oubli il n'a plus d'autre recours que toutes les variétés de l'ivresse [1], car c'est l'oubli seul qu'il cherche, que tour à tour il demande à l'opium, au vin, au haschich, mais surtout à la débauche parce que d'elle il l'espère plus profond, — sans doute aussi parce qu'il spécule sur la réaction qui suivra.

Si ce n'est par un soir sans lune, deux à deux,
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

Ici même, cependant, on discerne des degrés. Au-dessous de l'Ange gardien, il y a l'Idole ; au-dessous d'un culte d'autant plus fervent qu'il se célèbre loin de son objet, il y a la contemplation dans la présence, thème baudelairien entre tous.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
A mon amour profond et doux comme la mer
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

[1] Voir dans le *Spleen de Paris* le poème *Enivrez-vous*.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus câlins que les anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal,
Où calme et solitaire elle s'était assise. [1]

La volupté suprême réside pour Baudelaire dans la contemplation d'un beau corps de femme, et lorsque la beauté de la femme atteint à sa perfection, il semble qu'il en résulte d'abord chez le poète comme une tranquillité plénière, une béatitude de l'esprit. Transitoire cependant, car la contemplation ne peut se prolonger sans que la tentation n'en sorte. Le vice chez Baudelaire est bien essentiellement vice parce qu'il relève, non pas d'une primitive et aveugle exigence du tempérament, mais de la graduelle et irritante instillation d'une idée. En pareil cas, il faut toujours en revenir à l'immortel verset de l'Imitation : « *Nam primo occurrit menti simplex cogitatio ; deinde fortis imaginatio ; postea delectatio, et motus pravus, et assensio* »[2]. Cette idée, à l'origine on est libre de ne pas l'accueillir, mais une fois qu'on l'a accueillie on cesse d'en être le maître, et le désir devient alors plus irrésistible peut-être que lorsqu'il s'agit d'un besoin véritable. Le trouble est à son comble : cependant le poète n'aspire qu'à rétablir le calme, à rejoindre la spiritualité perdue, mais il ne le peut plus qu'en répondant à l'appel qu'il a lui-même suscité. On se souvient du mot profond d'un personnage d'Oscar Wilde : « Oui, un des grands secrets de la vie c'est de guérir l'âme par les sens, puis les sens par l'âme ». Mais quand on en arrive là, on est enfermé dans le pire cercle de l'enfer moral.

On comprend que relatant à Poulet-Malassis une visite de l'infortuné Méryon de qui déjà le cerveau sombrait, Baudelaire ajoute : « Après qu'il m'a quitté, je me suis demandé comment il se faisait que moi qui ai toujours eu, dans l'esprit et dans les nerfs, tout ce qu'il fallait pour devenir fou, je ne le fusse pas devenu. Sérieusement, j'ai adressé au ciel les

[1] *Les Bijoux.*
[2] *Imitation*, livre 1 chap. 13.

remerciements du pharisien »[1]. Oui, Baudelaire avait le droit de devenir fou. Mais

Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes

ce sont les *Fleurs du Mal* qui surgissent.

« Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Ames de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde ; et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise[2]. »

Qui ne se rappelle le début du poème en prose, le récit de cette journée qui doit ramasser dans son filet des milliers de journées similaires ? « Mécontent de tous et mécontent de moi », le voilà enfin ce branle qui déclenche l'inspiration, qui seul pouvait la déclencher. Et le branle donné, tous les éléments destructeurs deviennent autant de pierres angulaires dans l'édifice, soutiennent et projettent à la fois ce puissant et sombre chevet, aux forts cependant tutélaire.

O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux !

Quand ? mais cette fois c'est Baudelaire qui se calomnie. Quand — dans les *Fleurs du Mal* et dans le *Spleen de Paris* — a-t-il jamais rien fait d'autre ? Le sujet véritable, le voilà, — et qui ne connaît comme limites, en profondeur, en étendue, en altitude, que celles-là même de l'être humain : nulle œuvre qui ait un centre mieux assuré ; d'où elle part toujours ; qu'au sommet de son vol il ne lui advient jamais d'oublier. La plus pure aspiration, la nostalgie la plus opulente, le cloaque le plus sinistrement peuplé, — elle grave tout au même poinçon, celui d'une sincérité si parfaite qu'elle dépasse la fragile perfection d'un sentiment et atteint à l'indestructibilité du bronze. Certes toute grande œuvre d'art est évasion, et dans le domaine de la nostalgie elle est pour

[1] *Lettres*, Mercure de France, p. 229.
[2] *Le Spleen de Paris. — A une heure du matin.*

Baudelaire évasion au suprême degré, mais justement cette évasion, Baudelaire ne se la permet qu'en fonction d'un monde absent [1] ; c'est ce monde seul que son imagination est admise à créer de toutes pièces, à saturer de ses richesses. Partout ailleurs le dispositif est celui-là même de certains tableaux de Greco ; partout ailleurs ce n'est pas d'évasion, mais d'ascension qu'il faut parler, — et d'une ascension dans laquelle le poète se charge volontairement de tous les poids qui peuvent le plus retarder sa marche. Nul aéronaute au départ jamais n'accumula un lest aussi pesant, mais c'est malgré ce lest qu'il s'élève si haut, car sa sincérité lui interdit d'en rien jeter par dessus bord.

Le vers de Baudelaire a été parfois taxé de prosaïsme : en lui-même le reproche n'est que rarement recevable, mais surtout il ne tient pas assez compte des deux pôles que comporte la poésie baudelairienne. La distance est immense, qui sépare des pièces telles que les deux *Crépuscules* ou ce *Spleen* d'une beauté stricte et ambiguë comme un portrait de Clouet [2], du *Balcon,* de *Moesta* et *Errabunda,* de la *Chevelure* ou du *Chant d'Automne ;* non moindre qu'entre une eau-forte et un quatuor. Dans le premier cas, l'impression de prosaïsme naît le plus souvent d'un excès de vigueur [3] : le poète grave ; il ne module pas. Dans le second, il ne faut pas oublier que Baudelaire demeure sans doute avec Racine et Mallarmé le plus subtil musicien du vers isolé, mais que celui-ci, cependant, ne constitue pas dans ses chefs-d'œuvre l'unité ; l'unité au sens musical du terme est dévolue à la strophe, à cette strophe comme en fer forgé, d'une courbure si solide et si délicate. C'est avec Beethoven [4] et avec Wagner que rivalise la musique des grandes pièces baudelairiennes où le poète accomplit ce miracle d'être polyphonique sans être orchestral ; tout retentit et rien n'est retentissant : la complexité de la symphonie dans les résonnances du quatuor.

[1] « Les cocotiers absents de la superbe Afrique... »

[2] « Je suis comme le roi d'un pays pluvieux... »

[3] Voir l'admirable observation de Marcel Proust : « Je suppose surtout que le vers de Baudelaire était tellement fort, tellement vigoureux, tellement beau, que le poète passait la mesure sans le savoir. » *Nouvelle Revue Française,* juin 1921.

[4] Asselineau fut le premier à signaler l'analogie entre l'épilogue des *Femmes damnées* et certains *finales* de Beethoven.

Pas plus qu'il ne joue avec la sincérité, Baudelaire ne se divertit à disloquer l'instrument poétique : ainsi qu'on l'a souvent noté, son vers est le vers de Racine, voire celui de Boileau pour certaines coupes duquel il témoigne parfois dans ses eaux-fortes d'une indéniable prédilection. Tout le travail nouveau, c'est au mot pris séparément qu'il le confie. La propriété de l'expression, point d'arrivée jusque là, devient avec lui point de départ[1]. C'est ici qu'entre en jeu la « sorcellerie évocatoire » ; manié par Baudelaire, le mot propre est en même temps le mot poreux : il semble qu'il se soit indéfiniment imprégné des « forts parfums » d'innombrables significations associées ; le son est accompagné de tous ses harmoniques. « Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre », lui écrivait Flaubert en le remerciant de l'envoi des *Fleurs du Mal*. Je ne crois pas qu'on ait jamais mieux dit ce qui rend Baudelaire unique parmi les poètes français.

« Si on accepte le témoignage de Saint-Irénée, l'homme spirituel, selon la doctrine des Valentiniens, est incapable d'être corrompu par un mode de vie quel qu'il soit. De même que l'or, disent-ils, quand il est enterré sous de la boue ne perd pas sa qualité d'or mais demeure distinct de la boue, de même l'homme spirituel dans n'importe quelle voie où il se trouve engagé retient la spiritualité de sa nature que rien n'est capable de détériorer »[2]. Il est certain que le cas de Baudelaire apporte à l'hérésie des Valentiniens un étrange et puissant renfort ; on se rappelle la fin de la pièce restée à l'état d'ébauche et qui devait faire partie de la seconde édition des *Fleurs du Mal*.

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

[1] Sur la propriété d'expression, Baudelaire est aussi sévère que possible. « Vous avez raison. Strictement, la volonté n'est pas un *organe*. Et cependant, j'aurais voulu, par cette violation du langage, faire comprendre quelque chose. Si je disais que c'est un *fluide*, vous le supporteriez. Pourtant, je me range à votre avis : il ne faut pas taquiner les habitudes de l'esprit public. » Lettre à Poulet-Malassis. 1860. *Lettres*. Mercure de France, p. 244.

[2] Mansel — *The Gnostic heresies*, p. 195. — On trouvera, dans les *Sensations d'Italie*, un intéressant chapitre écrit à Monte Oliveto où Paul Bourget confronte le cas de certains poètes modernes, et celui de Baudelaire en particulier, à cette hérésie des Valentiniens.

Mais cette incorruptibilité spirituelle n'empêche pas l'usure de l'enveloppe, et nous voici en face du texte de *Mon Cœur mis à nu :* « J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant, j'ai toujours le vertige et, aujourd'hui, 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité »[1].

Si l'on veut saisir le sommet de la pensée encore profane de Baudelaire, qu'on relise les dernières pages de *Fusées*[2]; après avoir dressé de l'avenir du monde un tableau qui chaque jour croît en vérité, Baudelaire conclut en ces termes : « Quant à moi qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux — autant que possible — du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit, en contemplant la fumée de son cigare : « Que m'importe où vont ces consciences ? »[3]. Mais cinq ans se sont écoulés ; la seconde édition des *Fleurs du Mal* a paru. Baudelaire est à l'apogée de son génie ; un versant nouveau néanmoins se découvre : sans doute, il y a la maladie, les dettes, l'irrémédiable solitude, — autre chose encore cependant.

« La consolation par les arts » ; elle est de Baudelaire cette définition du bienfaisant pouvoir des multiples formes de la beauté ; mais plus un artiste est grand, plus sûrement arrive dans sa vie cet instant où l'art cesse de lui suffire. Au moment où son œuvre commence de nous verser son inépuisable consolation, il en est déjà détaché ; d'elle à lui nul choc ou retour ne se produit. Signe que tout ensemble une certaine hauteur et une certaine plénitude furent atteintes :

[1] *Journaux intimes*, p. 102-103.
[2] On ignore la date exacte où fut écrit *Fusées* ; on sait seulement que le recueil n'est pas postérieur à 1857.
[3] *Journaux intimes*, p. 41-42.

et si, comme il advient presque toujours avec ceux que Baudelaire dénommait les *Phares,* ce passage du sentiment à la forme s'est accompli sans qu'ait été répandue à terre une seule goutte de la divine liqueur, la perfection même de l'œuvre dénoue le lien, et l'ultime témoignage que l'artiste donne alors de sa suprématie en tant qu'artiste réside dans le mouvement même par lequel il se détourne de l'art. Il a fait trop complètement ce qu'il avait à faire ici-bas : il en a fini avec nous, il regarde ailleurs. Ces êtres altiers ne recommencent jamais ; s'ils ne se taisent, si leur émotion — qui croît sans cesse en pureté, en force, en souterraine richesse — ne se peut contenir, elle trouve des issues; elle profère des accents qui débordent l'art lui-même ; le monde des formes est dépassé, mais de la seule manière dont il est loisible qu'il le soit, — parce qu'à son heure il fut le monde souverain.

Il manquerait quelque chose à la grandeur de la figure de Baudelaire si les otages qu'il laissait entre nos mains ne lui étaient devenus, avant le terme, presque indifférents, s'il n'avait écrit *Mon Cœur à nu.*

J'ai entendu soutenir par un fervent admirateur de Baudelaire — par un de ceux qui de nos jours ont tout fait pour affermir sa gloire — que *Mon Cœur mis à nu* n'était un livre si bouleversant que parce qu'il portait témoignage que Baudelaire n'avait plus rien à dire ou du moins était devenu impuissant à exprimer, et je reconnais qu'au premier abord cette vue paraît trouver confirmation dans maint passage du recueil. Que d'un bout à l'autre *Mon Cœur mis à nu* soit tout entier émotion, on ne saurait le nier, et là réside le secret de son extraordinaire emprise. Mais où certains croient voir comme un vide de la pensée, ne serait-ce pas plutôt qu'à mesure qu'il approche de la fin, Baudelaire tend toujours davantage à ne nous en livrer que les résultats ; il garde par devers lui les allées et venues, tout le détail de la démarche. Il tranche et ne tisse plus ; il semble presque alors qu'à l'instar de tous les autres l'entre-deux spirituel ait lui aussi disparu. Qu'il n'y ait pas chez Baudelaire grande fécondité interne, qu'on puisse même à cet égard discerner de la maigreur, je le concèderais volontiers, car ce qui demeure en son cas essentiel, ce n'est pas l'étendue du contact, mais la trans-

mutation de tout ce qu'il touche. Chaque mot dans *Mon Cœur à nu* a le caractère de la somme intime ou de la sentinelle qu'on poste, du *memento* ou du talisman. D'autre part, je ne serais pas surpris que cette impression d'impuissance provînt surtout du ressassement d'un très petit nombre de thèmes. Or ici il convient de ne pas oublier que la vieillesse du génie (et tout contribue à faire de Baudelaire à quarante ans un vieillard) est avant tout reploiement et rumination. A plus forte raison la vieillesse d'un génie chrétien, en proportion même de la sincérité de son christianisme, ne saurait être autre chose : pour lui, à partir d'un certain moment, il n'y a que l'idée du salut qui compte, et quand nous lui reprochons un vide de pensée, nous tenons le langage de l'intellect à qui, ramassé sur quelques points dont il épuise les profondeurs, en a définitivement fini avec lui. En fait, c'est l'accent cette fois tout chrétien qui même dans l'œuvre de Baudelaire met *Mon Cœur mis à nu* à part. Ce que le christianisme a peut-être apporté de plus absolument nouveau, c'est l'idée que l'homme atteint sa cime par une détente ; la plus haute sagesse non chrétienne, celle d'un Marc-Aurèle par exemple, place la perfection de l'homme dans une certaine tension. Le Christianisme est venu desserrer le nœud que celle-ci avait serré le plus possible. Il a substitué à l'orgueil, à la nette conscience de soi et du monde, l'humilité, la pitié, la bienfaisante rosée des larmes. Or c'est en cela que jusqu'à *Mon Cœur mis à nu* Baudelaire n'était pas tout à fait chrétien. Nous sommes les débiteurs de son orgueil, car c'est à lui que nous devons en partie que les *Fleurs du Mal* soient ce qu'elles sont ; mais lorsque cet orgueil tombe, comme en tels inoubliables passages de *Mon Cœur mis à nu,* il semble que nous sentions la présence d'une âme enfin délivrée ; ce ton si changé, soumis et dépris à la fois, qui n'affirme plus, qui implore ; cette humilité, cette modestie dans les désirs et dans les objets que l'on se propose ; il ne s'agit vraiment plus pour Baudelaire que de sa mère et du paiement de ses dettes. Le Dieu de l'expulsion du Paradis terrestre est remplacé par le père véritable, descendu dans la vie quotidienne du poète, dont l'idée se mêle à toutes ses préoccupations : signe infaillible d'une avance en la foi.

« Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poë, comme intercesseurs ; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs, et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation ; travailler toute la journée, ou du moins tant que mes forces me le permettront ; me fier à Dieu, c'est-à-dire à la Justice même, pour la réussite de mes projets ; faire, tous les soirs, une nouvelle prière, pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi ; faire, de tout ce que je gagnerai, quatre parts, — une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis, et une pour ma mère ; obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient » [1].

Baudelaire n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à la « renonciation totale et douce » ; il n'a pas connu l'état de « joie, pleurs de joie », mais il est impossible de lire la fin de *Mon Cœur mis à nu* que l'on ne sente qu'il en approchait chaque jour davantage, et c'est le cas où jamais de conclure par la parole évangélique : « Paix aux hommes de bonne volonté ».

CHARLES DU BOS.

[1] *Journaux intimes*, p. 111-112.

L'AMI DES JEUNES FILLES

(Suite[1])

XVI

Donc, le lendemain, Dick Le Houelleur se mit en route pour trouver son vieil ami Georges Escaille.

Il n'allait pas lui demander la main de sa fille, d'abord, parce qu'il était retombé dans ses perplexités coutumières et ensuite, parce que si Francine s'était toquée de M. de Perceval, comme tout portait, hélas ! à le croire, ce n'était pas le moment de se poser en soupirant. Mais il voulait savoir la vérité, quelle qu'elle fût, bonne ou mauvaise, comme un malade, excédé de ses souffrances, va trouver un médecin dans l'espoir d'apprendre la vérité, — c'est-à-dire d'être rassuré.

Tous les jours, à trois heures et demie, Escaille s'enfermait dans son cabinet de travail, quand il n'était pas en Normandie à surveiller ses entraîneurs et ses pur-sangs. Il s'y enfermait, disait-il, pour expédier sa correspondance et recevoir quelques hommes d'affaires mais, en réalité, pour avoir la paix, fumer un cigare sans penser à rien et surtout

[1] Voir nos numéros de décembre 1921 et de janvier, février et mars 1922.

ne pas entendre les doléances d'Armande, qui arrivait justement à cet âge redoutable où les femmes n'ont plus que des revendications. Aussi Dick savait-il qu'il le trouverait seul.

Il se trompait dans ses conjectures ; Georges Escaille fumait en compagnie de son beau-frère, le baron de Charmeries.

* * *

Dick aimait beaucoup M. de Charmeries, mais pas ce jour-là. De plus, sa rencontre le frappa comme un mauvais présage. M. de Charmeries était, en effet, un vieux beau, mal conservé d'ailleurs, car on ne se conserve jamais bien. Cependant, il avait encore de la grâce. Il ressemblait à ces poiriers ruinés, rompus par le milieu, que l'on cimente pour les faire tenir debout et qui, au printemps, offrent encore quelques fleurs. Mais M. de Charmeries était déplorablement frivole, il ne parlait que de petites femmes, de potins de coulisses, de mode masculine et féminine ; son snobisme était si puéril qu'il donnait l'impression de s'être formé d'après une hiérarchie d'infusoires ; il vivait entre son coiffeur, son masseur et sa manucure ; il avait un professeur de beauté qui ne le quittait pas, comme ses ancêtres du XVIIe siècle, leur aumônier. Il représentait ce personnage légendaire qui sera bientôt aussi fossile que le diplodocus ou l'aptéryx : le Boulevardier !

Il racontait d'une voix menue des anecdotes menues comme lui, quand Dick entra. Il n'en interrompit pas, d'ailleurs, ses historiettes, que Dick n'écouta pas, ni, bien entendu, Georges Escaille.

Sur les murs du bureau, tendus de sombre, on ne voyait que photographies représentant des pur-sang à galbe de chimères, portraits de jockeys, fers à cheval, cravaches, trophées de fouets, ou bien de ces gravures anglaises, aux tons vifs qui représentent des *gentlemen* jetés à la rivière par leur coursier, roulant dans un fossé avec leur voiture, chassés par un sanglier récalcitrant ou trompés dans un marché sournois par quelque renard du bon La Fontaine, qui, de son œil vif

à son panache de queue, rit de les voir lancés sur quelque fausse piste où ils ne récolteront que déshonneur.

Tout ceci aurait été bien sévère, bien ennuyeux, pour M. Le Houelleur, s'il n'avait regardé sur le bureau, bien en vue, dans un cadre ridicule, une belle image de Francine, le cou nu, hardie et toute frémissante de rire continu. Et Dick s'avisa alors qu'elle n'était pas sans ressemblance avec le renard des gravures et des tableaux ; oui, il y avait dans son œil cette humeur malicieuse, vive, drôlatique, observatrice, que l'on découvre au regard de ces animaux subtils, que les Chinois croient capables de toutes les métamorphoses. Mais cette fois-ci, le renard était bien pris et il n'avait pas fallu beaucoup pour cela : simplement, un grand garçon maigre et roux, avec des chaussettes blanches, un de ces déclassés qui n'ont rien que mensonges aux lèvres et qui pipent les pauvres filles naïves avec des histoires de poule albinos, de nègre et de policeman...

Le baron de Charmeries se levait, époussetait de sa manche une imaginaire poussière. se regardait dans la glace, se persuadait que depuis tantôt aucune nouvelle ride n'avait lézardé sa figure, qu'aucun faux cheveu n'avait blanchi ; puis, sautant légèrement d'un pied sur l'autre, se faufilait par la porte, s'élançait dans la rue, volait au club apprendre de nouvelles histoires, des faits divers inédits qu'il répéterait encore après le dîner.

— Voilà donc ce que je serai dans quelques années, se dit Le Houelleur, avec amertume. Si ça ne fait pas pitié !

* * *

— Eh bien, Dick, fit paresseusement Georges Escaille, en allumant un nouveau cigare, on ne te voit plus beaucoup. On prétend que quand il devient vieux, le diable se fait ermite. Serait-ce ton cas ?

— Ecoute, Georges, je ne viens pas ici pour plaisanter. On m'a annoncé le mariage de Francine. Est-ce vrai ?

— On me l'a annoncé à moi aussi.

— C'est donc fait ! s'écria douloureusement Dick.

— Je n'en sais, ma foi, rien ! Ce n'est pas Francine qui me l'a annoncé.

— Qui alors ?

— Des gens du dehors. Au club, aux courses.

— Et c'est tout l'effet que tu en ressens ?

— Crois-tu que j'empêcherai les gens de parler. Non, n'est-ce pas ?

— Mais as-tu des raisons de supposer que Francine va épouser M. de Perceval ?

— Oui, j'en ai, mais j'en ai aussi du contraire.

— Et tu ne t'en occupes pas davantage ?

— Ma parole, tu es renversant ! Tu sais comment j'ai élevé Francine, hélas ! tu sais quelle est l'influence que j'ai sur elle, tu sais quelle opinion elle a de mon autorité, et tu veux que j'intervienne ? Mais je serai balayé, mon vieux, dans un clin d'œil ! Si encore j'avais motifs pour m'opposer à ce mariage, peut-être tenterais-je un faible barrage, mais je n'en ai pas. Roger de Perceval ne me déplaît pas, il est vrai qu'il ne me plaît pas non plus. Enfin, je n'ai rien à lui reprocher.

— Est-ce qu'il n'habite pas New-York ?

— Oui, oui, dit M. Escaille soucieux, il habite New-York, c'est ce qui m'enchante le moins ! Je sais bien que New-York est à côté d'ici et que les Américains sont toujours à Paris, mais je le sais plus que je ne le crois.

— Tu dis tout ça tranquillement et tu ne réagis pas ? Tu vas laisser une enfant aussi exquise, aussi rare, aussi sensible que Francine épouser un garçon dont tu ne sais rien, un garçon vulgaire et brutal — ne dis pas non, je l'ai jugé ! — et s'exiler avec lui au bout du monde, au fond du Far-West !

— Allons, n'exagère pas ! A New-York !

— On dit toujours que c'est à New-York et puis on va habiter la Californie, l'Alaska ou le Colorado, enfin, le diable sait où ! L'aime-t-elle, au moins, ce Perceval ?

— Si tu la vois, tu le lui demanderas. Ma parole, Dick, tu prends cette affaire-là bien à cœur ! On dirait que tu es jaloux...

— Que veux-tu ? Francine, c'est un peu ma fille aussi. L'idée qu'elle pourrait ne pas être heureuse...



A ce moment, on frappa doucement à la porte, et ce fut Francine elle-même qui se glissa dans le cabinet de travail. Elle parut surprise de voir Le Houelleur, s'arrêta un moment, puis s'avança vers lui. Il la trouva changée ; elle semblait avoir inexplicablement mûri depuis ces dernières semaines. Son regard était plus grave et plus mélancolique, son sourire volontaire. Sa démarche avait quelque chose de moins aérien et de moins ailé ; on eût dit que, pour la première fois, elle sentait la terre sous ses pieds.

A sa vue, Dick ressentit un choc extraordinaire. Jamais elle ne lui avait paru à ce point unique, et son émotion fut telle que ses yeux s'emplirent de larmes et qu'il lui serra la main sans parler, tant il redoutait de laisser voir son trouble.

— Nous parlions justement de toi, dit Georges Escaille, de plus en plus soucieux.

Francine s'assit sur le bras d'un fauteuil et regarda tendrement son père.

— Petit Georges, dit-elle, il faut toujours penser à moi. Il ne faut pas en parler. C'est malsain ; surtout avec le vieux Dick.

— Pourquoi ?

— Chut ! Ne m'interrogez pas. Je comprends très bien ce que fait le vieux Dick ici. Il est pavé de bonnes intentions, mais c'est le pavé de l'ours !

— Francine, s'écria Le Houelleur, ne me dites pas que vous allez vous marier !

— Et pourquoi, *dear old boy*, ne me marierai-je pas ? Pourquoi me destinez-vous au rôle flatteur, mais décevant, de Vestale ? Je sais, au fond, ce que vous pensez ! Vous pensez qu'il n'existe au monde personne d'assez intelligent, d'assez riche, d'assez délicat et d'assez bien né pour moi. Vous voudriez me voir épouser quelqu'un dans le genre du prince de Galles, mais avec les sentiments d'un chevalier de la Table-Ronde et le genre d'esprit de Rivarol. C'est vous, la vraie jeune fille, *old Dick*. A force d'en fréquenter, vous

finissez par leur ressembler ! Mais il faut vivre, mon pauvre ami, et sur cette terre. Est-ce que j'habite la lune, moi, comme vous ?

— Je n'habite pas la lune, Francine, et si...

— Je m'imagine toujours, *old Dick,* quand je pense à vous, que vous êtes à genoux, dans un tableau de Primitif, à la place du Donateur. Vous êtes là, plongé dans une muette extase, avec vos bons yeux d'épagneul qui a enfin trouvé son maître. Mais il n'y a rien de tout cela dans la vraie vie qu'il faut vivre.

— Dick a raison, s'écria furieusement Georges Escaille, il ne faut pas faire un mariage idiot !

— Vlan ! Le pavé ! Qui parle de faire un mariage idiot ? J'épouserai un homme que j'aime et qui m'aime, un homme bon, intelligent et sûr, un homme qui a ma confiance et qui la mérite, un homme honnête et fier...

— Francine, s'écria Dick, vous ne voulez pas dire que vous allez épouser ce M. de Perceval !

— Ah ! Dick, comme vous l'avez vite reconnu à ce portrait ! Adieu, *old boy,* qui vivra verra !

Elle bondit à terre, et dans un tourbillon de jupes, de rires et de parfums, disparut du cabinet de travail.

Tout devint soudain plus sombre. Le jour avait perdu le chemin de la fenêtre. Sous leurs vitres, les belles juments nerveuses et cordées de veines fragiles semblaient maintenant empaillées, des portraits de singes ricanaient sur les murs, les fers à cheval mentaient, les fouets n'avaient plus de mèches. Les accidents des gravures anglaises prenaient figure de catastrophe : certainement lord James Popham ou sir Reginald Davis s'était rompu la figure en dégringolant dans sa rivière ou dans son fossé !

Quant au renard...

— Voilà ma fille ! dit Escaille, avec un double geste de désespoir. Autant interroger un ouragan !

*
* *

M. Dick Le Houelleur, avant de rentrer chez lui, acheta une belle feuille de papier timbré ; puis il s'assit à son

bureau, trempa une plume toute neuve dans un encrier qui ne servait jamais et commença d'écrire.

Il écrivait son testament ; il laissait toute sa fortune à Mme Roger de Perceval, née Escaille, ainsi que ses bibelots et ses premières éditions, à charge pour elle de faire certains legs dont la liste suivait (le philosophe chinois était pour Mlle Gladieux, les candélabres pour Mlle de Cossac, un haïck turc pour Mme de Sirventes, etc., etc.).

Après quoi, l'esprit plus reposé, il se coucha.

Sans doute s'attendait-il à mourir d'amour dans la nuit.

XVII

Cependant, bientôt, une galère dorée remonta le cours de la Seine et vint s'embosser devant la place de la Concorde. Elle venait de l'océan et peut-être de l'Amérique. Elle transportait une nombreuse quantité d'oiseaux des îles, de méduses et d'orchidées. Des pavillons de pourpre flottaient à la pointe de ses mâts ; à sa poupe, une majestueuse figure, couronnée d'épis, soutenait un château-d'arrière, tout en colonnettes orfévrées et où l'on voyait, nonchalamment allongées sur des coussins, des déesses créoles qui s'éventaient ou picoraient d'un doigt d'argent des pamplemousses qui avaient la forme d'un double sein de cuivre, des ananas squameux et empanachés, des noix de coco chevelues, des baies à la saveur inconnue.

Les matelots, vêtus de jaune et de blanc, couraient de droite et de gauche, ou grimpaient légèrement dans les cordages. Une puissante odeur de musc, d'épices et d'aromates se dégageait du bâtiment.

A la vue de la galère d'or, le ciel devint bleu, le thermomètre se livra aux plus hardis travaux de son alpinisme en chambre et les patrons de café sortirent leurs tentes de coutil. Une grande animation joyeuse se répandit par la ville, tout le monde voulait voir le magnifique bâtiment et son équipage de rayons ; les Parisiens, en chœur, achetèrent des horaires et cherchèrent dans les colonnes, semées de contradictions sournoises, le meilleur moyen de gagner pics

et plages ou, tout bonnement, une de ces îles désertes où l'on ne trouve pas plus de deux ou trois palaces, avec leur golf, leur tennis et leur chapelle attenante, mais que Robinson Crusoé ou Suzanne, en somme, eussent volontiers échangé contre la leur. Les femmes mirent des bonnets de fourrure, les chevaux des chapeaux de paille, et la Municipalité fit coller une affiche pour aviser les citoyens qui voudraient bien se présenter comme arroseurs qu'elle leur offrait trois mille francs par mois, une villa de retraite pour leurs vieux jours et les palmes académiques. Il s'en présenta quelques-uns ; on leur fit passer un examen, et l'on n'en refusa que deux parce qu'ils étaient, l'un et l'autre, docteurs ès-lettres.

* * *

Ces agitations diverses ne troublaient point M. Dick Le Houelleur dans sa studieuse retraite, dont il ne manifestait aucun désir de s'évader. Il s'y livrait à certains travaux très délicats sur les boissons glacées, qu'il entremêlait de lamentations véhémentes sur son destin. L'une d'elles fut interrompue par la sonnerie du téléphone.

— Allô ! Allô ! disait une voix féminine. C'est vous, Dick ? Je viens vous aviser de notre départ pour Marly. Si vous voulez me voir encore ici, je vous annonce que je ne bougerai pas jusqu'à six heures. Vous viendrez ? A tout à l'heure, alors !

Dick raccrocha l'appareil et échangea aussitôt sa paresse engourdie contre une agitation frénétique. Sa toilette lui prit deux heures ; rien que pour choisir une cravate, il fit plus de réflexions qu'il n'en aurait fallu à un métaphysicien médiocrement doué pour expliquer l'énigme du monde.

Mais, au moment de sortir, il eut un accès de découragement et faillit rester chez lui. S'il se décida cependant à se mettre en route, je gagerais qu'il le dût aux suggestions de cette fameuse cravate qui ne rêvait rien moins que la conquête de l'univers.

La rue Théophile-Gautier était déserte. La seule personne que Dick y rencontra fut un de ses voisins, un danseur

célèbre, qui s'en allait, d'une allure légère, serré dans un veston étroit, et qui, une canne sous son bras, un monocle éclairant sa figure menue et rasée, tenait à bout de bras, comme l'on fait une coupe à libations, une tortue vivante.

* * *

Les Escaille semblaient avoir pris leurs préparatifs pour une catastrophe : tout était emballé, camphré, mis à l'abri ; on ne voyait chez eux que toiles d'emballage, housses, imperméables. Les meubles n'étaient plus que leurs fantômes ; le billard avait l'air d'un cercueil de géant, les miroirs de ces tableaux que l'on découvre à la fin des mélodrames pour que les traîtres confondus y reconnaissent leurs victimes. Le volcan éteint qui dort sous la place de la Bastille pouvait devenir un Vésuve, les archéologues de l'an 6000 retrouveraient intacts sous les décombres le mobilier rouge et or des Escaille, leurs vitrines pleines de faux Saxe, leurs armoires de Boulle, leurs phonographes et le grand portrait de Besnard, tout ce qu'il faudrait, en somme, pour reconstituer les mœurs des Parisiens de 1920.

Francine, seule, n'était pas emballée. Elle ne l'avait même jamais été aussi peu, ce qui offrait au pauvre Dick, si malheureux déjà, le spectacle de ses bras, de ses épaules et d'une gorge qui augmenta singulièrement sa haine de M. de Perceval.

— Papa va rentrer, dit Francine, maman va sortir. Je pense donc que vous ne verrez que moi.

— C'est assez l'habitude, Francine. Je ne m'en plains pas.

Elle l'avait entraîné dans un tout petit salon assez frais, où l'on entendait grommeler un insecte captif sous un capuchon de papier, pareil à une cocotte pour enfant, et qui devait cacher une pendule. Elle s'allongea sur une sorte de sac qui dissimulait un divan et il prit place, à côté d'elle, dans un sarcophage formé par le *Temps* et qui avait l'apparence d'une bergère. On apporta un plateau et diverses bouteilles.

— Voilà, dit Francine, on s'en va à Marly. C'est affreusement triste. J'ai horreur des départs. On quitte pour toujours une partie de sa vie, on ne sait pas ce qui va arriver. J'ai fait le tour des appartements tout à l'heure. J'ai failli pleurer partout. J'ai fait un examen général de conscience. Je ne me suis pas donné l'absolution. C'est ainsi qu'on devient névropathe. Et vous, Dick, où irez-vous cet été ?

— Je n'ai pas encore fait de projet. Peut-être resterai-je à Paris, et irai-je en automne en Camargue chez mon ami Panneret chasser quelques bécasses.

— Ah ! Ah ! Dick, voilà qui ne vous changera guère. Vous serez donc toujours le même !

La jeune névropathe, ne devant pas sortir et craignant la chaleur, avait mis des chaussettes, et comme sa jupe était courte et qu'elle-même remuait beaucoup, Dick eut bientôt le loisir de contempler deux jambes qu'il n'eût jamais osé rêver aussi blanches, aussi lisses et d'une forme aussi fuselée. A ce moment, si M. de Perceval fût entré dans la pièce, je crois qu'il l'eût tué !

— Enfin, vous viendrez nous voir à Marly ?

— Je vous le promets.

— Car, ce n'est pas un reproche, mais on vous a bien peu aperçu depuis trois mois, *dear old boy*. Oh ! je ne vous en veux pas ! Vous avez une mission à remplir.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Une mission ? Disons mieux : un apostolat ! Je n'ai pas voulu vous détourner de vos devoirs. Mais tout le monde s'en ira, cet été ; il ne vous restera que moi.

— Il ne me reste jamais que vous, murmura Dick, les yeux modestement baissés. Mais jusqu'à quand ?

— Et puis, continua Francine, je me disais tantôt que, quand je reviendrai ici, un grand événement se sera passé sans doute.

— Sans doute, répéta Dick avec une grimace haineuse. Et, s'il arrive, je suppose que vous serez parfaitement heureuse ?

— Parfaitement. Je ne désire pas autre chose.

— A la bonne heure ! Mais, — excusez mon indiscrétion, Francine, — cet événement, puis-je vous demander pourquoi il ne s'est pas encore réalisé ?

— Je vais tout vous confier, *dear old Dick*. Je n'ai pas de secrets pour vous. Celui que j'aime ne s'est pas encore déclaré.

— Comment ! Je vous croyais tous deux plus avancés que cela !

— On le croit communément, en effet, dit Francine avec mélancolie. Mais voici la vérité vraie.

Dick demeurait complètement effondré ; son dernier espoir venait de s'envoler au paradis des illusions mortes, et, si le respect humain ne l'eût pas tenu immobile dans sa bergère camouflée, il s'en fût allé pleurer chez lui sa sottise et le néant définitif de sa vie.

— Pourquoi, balbutia-t-il enfin, la personne que vous dites ne s'est-elle pas encore déclarée ?

— Elle est extrêmement indécise par nature et, de plus, fort timide. Mais elle me semble tout à fait au point, et je crois que d'ici quelque temps elle n'hésitera plus.

Francine remua un peu ; sa jupe aussi : le genou parut, rose et légèrement plissé, comme une rose qui s'ouvre à peine. Dick le regardait pieusement. Il y a des hommes qui se sont suicidés pour moins encore qu'un genou !

— Je le souhaite, dit Le Houelleur, amèrement.

— Oh ! je ne suis pas en peine ! La chose se fera !

— Mais êtes-vous sûre du caractère de cette... personne ? Ne vous trompez-vous pas sur elle ?

— Nullement. Elle a ses défauts, mais je les connais. Je connais aussi ses qualités ; d'honnêtes et braves qualités de chez nous. Un grand bon sens sous un air lunatique ; une grande fidélité sous des dehors inconstants ; une grande bonté cachée sous une affectation sceptique.

— Voilà, en effet, qui va des mieux ! Et vous habiterez New-York ?

Cette fois, Francine rit franchement :

— Oh ! non, il n'en est nullement question ! Nous habiterons Paris, jamais je ne consentirai à quitter une ville où j'ai tant d'amis !

— Allons, se dit Dick, je ne la perdrai pas tout à fait !

* * *

Il se leva pour prendre congé. A ce moment, M. Escaille entrait dans le petit salon.

— Tiens, tu es ici, Dick ? Personne ne m'en a averti. Mais vous n'y voyez plus rien dans cette obscurité ! Allume au moins une lampe, Francine.

— Non, l'électricité donne chaud. Alors vous partez quand même, Dick ? Eh bien, à Marly !

M. Escaille raccompagna Le Houelleur à travers les pièces désaffectées.

— Mais oui, viens passer quelques jours avec nous, là-bas. Nous serons très seuls, tu sais. A peine quelques voisins pour faire le bridge d'Armande.

— Oui, oui, je ne dis pas non.

Et soudain, comme la porte était en vue, Dick se retourna vers Georges Escaille, et d'une voix troublée, balbutiante, murmura en s'accrochant à sa manche :

— Ecoute, Georges, et ne te moque pas de moi. Si je t'avais demandé la main de Francine, il y a six mois, quand on ne pensait pas encore à M. de Perceval, me l'aurais-tu accordée ?

Georges Escaille éclata de rire :

— Non, Dick, mais tu deviens marteau sur tes vieux jours ! L'autre jour, tu m'annonces le mariage de Francine, aujourd'hui, tu me demandes si je te l'aurais donnée. C'est impayable. Ma foi, je n'ai jamais pensé à toi comme gendre. Francine va bien rire, quand je lui annoncerai cela !

— Ah ! non, surtout, ne va pas le lui raconter ! Je te demandais cela pour savoir si tu estimes que je puis faire encore un mari possible !

M. Escaille comprit tout d'un coup ; on lui en avait, en effet, annoncé, comme vraisemblable le mariage de son vieil ami Dick avec Mlle Marie-Valérie de Cossac. C'était donc vrai ! Et Dick y pensait sérieusement.

— Mais oui, dit-il, mon cher vieux, j'aurais été ravi de te donner Francine. Tu ferais encore un mari très présentable. Si tu penses à te marier, ne te gêne pas. Je serai ton témoin

et je te ferai un beau cadeau ! Mais je n'aurais jamais cru cela de toi !

Hélas ! en disant à Dick de telles choses, afin de lui rendre l'espérance, M. Georges Escaille ne se doutait guère à quel point il augmentait son désespoir !

XVIII

M. de Sirventes prévint par un coup de téléphone Dick Le Houelleur qu'il avait l'intention précise de se rendre chez lui le lendemain, et, comme il eut l'imprudence d'ajouter qu'il avait une communication importante à lui faire, Dick, méfiant, faillit lui répondre qu'il était justement obligé de sortir. Mais il fit réflexion que dans ce cas, M. de Sirventes viendrait le surlendemain et il préféra se débarrasser de lui le plus vite possible.

Que M. de Sirventes pouvait-il avoir à lui dire ? Dick ne le soupçonnait pas, mais comme il ne pensait qu'à une seule chose, il finit par supposer qu'il voulait lui parler de Francine. Serait-ce par hasard pour lui apprendre que son mariage était rompu ? C'était bien difficile à croire puisque cet imbécile de M. de Perceval ne s'était pas encore déclaré officiellement. Alors quoi ?

— Quelque potin qu'il aura appris et sur lequel il veut avoir mon sentiment ! Ce Sirventes ayant perdu la vue, ne vit plus que par les oreilles. Ce n'est plus un homme, c'est un carrefour de commérages ! Mais qu'a-t-il pu apprendre sur Francine ? Sans doute que son mariage n'est pas officiel et veut-il apprendre de moi ce que j'en sais. Peut-être, au fond, ne me parlera-t-il pas de Francine. Après tout, j'ai tort de supposer que tout le monde ne s'occupe que de Francine. Je deviens déplorablement égocentrique ; c'est assez naturel aux amoureux. Quand on n'aime personne, on pense aux autres ; sitôt qu'on aime un être plus que soi-même, on ne pense plus qu'à soi. Les poètes appellent ça le lyrisme. Moi, j'aime autant ne pas lui donner de nom... Mais que diable peut bien me vouloir ce radoteur de Sirventes ?

Dick Le Houelleur était devenu si nerveux, lui naguère si calme, que la visite prévue de M. de Sirventes l'empêcha de s'endormir avant le matin.

* * *

M. de Sirventes se présenta le lendemain, accompagné du domestique qui ne le quittait pas. Il était si habitué à sa présence qu'il avait devant lui les conversations les plus intimes, comme s'il n'existait pas. Aussi à peine entré chez Dick Le Houelleur et tâtonnant dans le vide pour trouver la main que son hôte lui tendait, criait-il déjà de sa voix toute puissante :

— Vous ne vous doutez pas, cher Dick, du motif singulier qui me conduit chez vous ; il s'agit d'une femme...

Dick, très gêné, essayait de faire comprendre à M. de Sirventes qu'il ne tenait pas à avoir une telle conversation avec lui devant un tiers, mais le moyen d'avertir quelqu'un qui ne distingue même pas votre main ! De guerre lasse, il s'adressa directement à Ernest, le valet de chambre de M. de Sirventes, et lui dit que Joséphine l'attendait avec impatience.

Mais lorsque Ernest fut sorti, M. de Sirventes se tut, comme s'il lui manquait soudain une raison de parler, puis il se répandit en généralités et critiqua le dernier discours du président du Conseil qu'Ernest lui avait résumé le matin.

— Je suis tout à fait de l'avis d'Ernest, dit-il, il trouve que Friant n'a pas répondu aux objections de ses adversaires et qu'il répond à leurs arguments comme font les femmes en portant le problème sur un autre sujet. D'ailleurs, ce garçon a toujours le plus grand bon sens...

— Qui, Friant ?

— Mais non, Ernest, voyons ! Il a une vraie caboche politique. Je regrette parfois qu'on ne lui ait pas donné plus d'instruction. On dit d'ailleurs que Friant n'en a pas, lui-même, une fameuse. Cependant il y a des hommes distingués pour lui attribuer un certain avenir. Pour moi, jusqu'à ces derniers jours, j'étais assez content de lui, il me paraissait honnête, dévoué...

— Qui, Ernest ?

— Mais non, Friant, voyons ! Seulement, depuis ce matin, je doute de lui...

Dick craignit que cette conversation politique ne finît pas. Il interrompit M. de Sirventes pour lui demander de quelle commission il était chargé.

— Ah ! mon cher, je crains de vous rendre terriblement fat en vous la transmettant ! Allons, ne rougissez pas, je ne veux pas vous faire languir davantage !

M. Le Houelleur ne rougissait pas, mais il ne se sentait pas à son aise, il flairait bien qu'un danger nouveau rôdait autour de lui.

— Voici donc ce dont il s'agit : nous avons, Régine et moi, une amie que vous connaissez bien et qui, nous le savons, vous plaît tout particulièrement ; elle est jeune, jolie, intelligente, elle a beaucoup de grâce et de distinction et une très jolie fortune, ce qui ne gâte rien. Elle n'a pas été sans remarquer vos assiduités auprès d'elle et craint qu'une trop grande réserve de votre part ne vous permette pas de lui en dire plus long.

Dick Le Houelleur avait écouté ce préambule avec une émotion profonde ; il n'y avait qu'une femme auprès de laquelle il avait été assidu à ce point, il n'y avait qu'une femme à qui il eût voulu se déclarer sans oser le faire ! Mais par quelle malice ou quel imbroglio Francine lui faisait-elle offrir sa main par M. de Sirventes ? Et que devenait dans tout cela M. de Perceval avec qui elle était quasi-fiancée ? Alors ce n'était pas vrai qu'elle aimât ce Perceval, pas vrai qu'elle attendît avec confiance un aveu dont elle était sûre au point d'avoir annoncé déjà son union avec lui ? Quelle comédie jouait-on ici ? Dick Le Houelleur avait-il rêvé ces dernières semaines ou rêvait-il en ce moment ?

— Puis-je vous demander, cher ami, le nom de la personne qui...

— Ne l'avez-vous pas reconnue déjà ? Oh ! le cachottier !

— Je crains de faire erreur.

— Mais voyons, vous ne vous trompez pas : c'est bien Mme Davrichamps.

Cette déception fut extrêmement cruelle à M. Le Houelleur ; il en fut anéanti ; mais il se rendit compte alors de ce que sa supposition avait de gratuit et d'absurde.

— Mme Davrichamps ? Vous vous moquez de moi, Sirventes : je ne la connais même pas.

— Vous la connaissez au moins sous son nom de Légion !

A ces mots, Dick faillit étouffer de colère ; ainsi c'était cette ridicule personne qui l'ennuyait tant, avec laquelle il se montrait à peine poli, qui se vantait de ses assiduités, qui le plaignait de manquer de courage et qui avait le front de demander sa main, au moment où il était le plus amoureux ! La vanité féminine lui parut insondable. Sur quoi donc, sur quelle parole de banale politesse, sur quel regard distrait, avait-elle bien pu établir cette conviction ridicule qu'il était épris d'elle ?

— Mon cher Sirventes, je regrette que vous vous soyez chargé de cette ambassade, dont je suis fort surpris.

— Quoi, vous refuseriez ?

— Je connais à peine cette Mme... Légion. Je n'ai jamais eu l'honneur de me présenter à elle sous le jour... sous les apparences qu'elle a bien voulu vous dépeindre et je ne sais d'où lui vient une semblable erreur.

— Mon cher, je comprends et j'admire vos scrupules. Vous souhaitez la mieux connaître et l'approcher plus souvent. Qu'à cela ne tienne. Régine et moi...

— Ne nous égarons pas, cher ami, je souhaite uniquement ne pas me marier, ni avec Légion, ni avec tout autre démon. Je désire vivre seul et avoir la paix.

— Oh ! comme cette pauvre amie va être contrariée. Dick !

— Allons, allons, tant pis, je le regrette, n'en parlons plus !

M. de Sirventes, très penaud, réclama la présence d'Ernest que Dick lui rendit avec empressement. Et le maître et le valet s'en allèrent de compagnie, cependant que Dick se jurait bien de ne jamais remettre les pieds dans une maison où on lui avait tendu semblable traquenard.

* * *

Cette nouvelle déconvenue, si cruelle par son ridicule, aurait peut-être livré ce pauvre M. Le Houelleur à tous les insaisissables serpents de la neurasthénie, si par un décret spécial de la Providence, qui ne laissait pas d'avoir quelques remords à son endroit, il n'avait reçu, dans une enveloppe de forme extravagante, une petite lettre de Francine lui rappelant sa promesse et l'invitant à déjeuner, le dimanche suivant à Marly. La vue de cette écriture, qui semblait aiguisée sur une meule spéciale, avec ses *t* trop fins et barrés trop haut qui s'envolaient comme une nuée de flèches, rendit à notre ami le goût de vivre. Il passa dans la fièvre les jours qui le séparaient du dimanche et prit le train, ce matin-là, par une telle canicule que l'on s'étonnait que les marronniers des avenues ne fussent pas transformés en palmiers et que les autos qui roulaient sur les rues brûlantes, en suant leur vernis, ne fussent pas remplacés par des chameaux.

Les Escaille habitaient à Marly une villa qu'il avaient fait construire eux-mêmes et qui était un compromis entre le rêve de Georges et le rêve d'Armande. Il en était résulté un monument composite, qui ressemblait à la fois au petit Trianon et à l'Alhambra, un vrai mystère architectural. Cette juxtaposition du style français du XVIIIe siècle et de la ruche mauresque frappait toujours d'étonnement les visiteurs.

— Ce n'est là qu'un symbole, disait doucement Escaille, de l'union que nous formons, ma femme et moi. Quand j'y songe, j'admire toujours que nous ayons pu avoir ensemble une fille, — et même une jolie fille, — et non une centauresse, un hippogriffe ou une harpie, ce qui aurait été, il faut bien l'avouer, infiniment plus logique.

A l'intérieur, la villa Escaille montrait, par stratifications successives, les goûts personnels et changeant des trois personnes qui l'habitaient. C'est ainsi qu'aux gravures sportives, aux pieds de cerfs cloués sur des planchettes, sous une couronne ducale ou princière, aux imposants massacres qui révélaient les préférences de Georges étaient venus s'agglomérer les innombrables objets anglais, en argent, qu'adorait

Armande, et les achats variés et incessants de Francine : boîtes de laque, pantins de feutre, dessins de Forain, photographies de Primitifs, monstres en verre filé. Ce disparate, au surplus, s'accommodait assez bien de celui de l'ameublement qui continuait le duel matrimonial de l'architecture, les tentures de toiles de Jouy et les portières de Caramanie se combattant au milieu des fauteuils Louis XVI et des divans turcs.

Cependant, l'esprit de désordre qui se manifestait si merveilleusement chez les Escaille n'avait pu s'en prendre à la Nature ; malgré eux, les arbres restaient beaux ; ils n'avaient pas réussi à enter des cocottiers sur les hêtres, ni à greffer des eucalyptus sur les cèdres ; aussi sortaient-ils peu de leur villa, se sentant mal à l'aise dehors. Ils s'étaient contentés d'animer leur parc en y mettant, ici des sphinx de terre cuite à têtes de marquises, là, une Diane chasseresse, et ailleurs, un grand chien de bronze ou une statue chinoise en brique émaillée.

En se promenant avec Francine dans les allées, Dick Le Houelleur s'étonnait une fois de plus de ces rencontres imprévues. Mais la présence de Francine et la douceur de l'air qui les suivait dans leur vagabondage, lui faisait aisément supporter leur présence indésirable. Qu'aurait-il souhaité de plus que de s'avancer ainsi, côte à côte, auprès de la jeune fille, sur ces allées ratissées, entre ces buis soumis, la regardant à chaque minute, écoutant sa voix fraîche, bien timbrée, qui lui disait des choses drôlatiques ou mélancoliques, — oui, qu'aurait-il souhaité de plus, notre Le Houelleur, sinon que cette promenade n'eût point de fin et qu'il n'y eût point de train à prendre, de train puant et bruyant, au bas de cette divine journée ?

— Petite Francine, lui disait-il, êtes-vous heureuse ici ?

— Qui parle de bonheur ? répondit-elle. Nous ne sommes tout de même pas entre hystériques, *dear old Dick !*

— Du moins, faites-vous de beaux projets d'avenir ?

Elle hocha la tête doucement :

— Je les ai tous faits, maintenant c'est fini. Je ne serais plus capable d'en inventer la moitié d'un. Je suis, vous savez, comme ce personnage lacustre :

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance.

Oh ! j'exagère : je ne suis pas lasse du tout, mais mon imagination est complètement paralysée.

— Et cette fameuse déclaration que vous attendiez ?

— Je l'attends toujours. Mon ami prend son temps.

— Ah ! si c'était moi, se disait passionnément Dick, je ne la ferais pas attendre ainsi ! Quelle brute que ce Perceval !

— Etes-vous bien sûre, dit-il à haute voix, qu'il ne vous fera pas finalement faux-bond ?

— Insolent ! Douteriez-vous de mes charmes ?

— Non, mais des hommes.

— Ah ! le fait est, dit Francine, que c'est une race patiente. Quand je vois le mal qu'ils ont à se marier, je comprends qu'ils supportent tout de leur femme plutôt que de la quitter ! Seriez-vous comme cela, vous, Dick ?

— Si le cas s'était présenté...

— Oui, mais le cas ne s'est pas présenté, interrompit Francine, en lui éclatant de rire sous le nez.

Deux heures plus tard, dans son petit wagon encombré d'amateurs de la nature, débraillés et dégoulinant, Dick Le Houelleur se demandait encore la cause du rire intempestif de Francine.

Edmond JALOUX.

(La fin prochainement.)

André ADY

André Ady, mort en 1918, à l'âge de quarante ans, est un des poètes les plus représentatifs de la poésie hongroise contemporaine. Il est né sur les confins de la Transylvanie, et après des études de droit à Debrecen, a fait du journalisme à Budapest, où il a fondé en 1907 une revue, Nyugat *(l'Occident), de caractère très littéraire. Ady, qui adorait la France où il est venu souvent, a subi l'influence de Verlaine. La musique de ses vers, impossible à rendre dans une traduction, est fluide et subtile. Baudelaire l'aida également à se découvrir lui-même, en réaction contre les Parnassiens qui dominaient la littérature hongroise de sa jeunesse.*

Ady est le poète des instincts, qu'il exprime au moyen de symboles. De là des obscurités, des allusions, une perpétuelle tentative de suggérer ce qui ne peut être dit. Ady, tourmenté parfois de luxure, est une âme virile, austère même. La vie le déçoit, sa volonté se brise, et, comme beaucoup de Magyars, mécontent, trop lucide, affaibli par le pessimisme, inquiet de la mort, il s'enivre de rêves pour s'oublier. Est-elle un songe ou une réalité, cette Hongrie passionnément aimée, vers laquelle, quittant ses amours mystiques et sensuelles, se tourne ce fier gentilhomme calviniste. Il l'a magnifiquement

chantée, elle, ses campagnes, ses nobles paysans, sur un ton biblique où l'on retrouve l'écho des Psaumes. Mais la Hongrie officielle, à laquelle il ne ménageait pas les sarcasmes, ne l'a pas compris. Ce patriote si foncièrement magyar reçut un meilleur accueil auprès des radicaux, des juifs et des socialistes.

Son œuvre compte onze volumes de vers, beaucoup d'impressions de voyage, des chroniques parisiennes, des critiques d'un tour très impressionniste.

Z. B.

SOUVENIR D'UNE NUIT D'ÉTÉ

(Fin juillet 1914)

Un archange furieux descendit du Ciel
Battre du tambour sur cette triste planète ;
Cent gars au moins faisaient les fous,
Cent étoiles au moins tombaient,
Cent vierges au moins se donnaient.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

Notre vieux rucher prit feu
Notre plus beau poulain se couronna.
Je rêvais de morts ressuscités,
Notre bon chien Bourcouche s'égara,
Et Marie, notre servante muette,
Entonna tout d'un coup un chant vigoureux.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

Les jean-foutres se mettaient en avant,
Et les braves gens se cachaient ;
Et même les fripons subtils se livraient au pillage.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

Nous savions que les hommes étaient faibles
Et qu'ils avaient de grosses dettes d'amour ;
Tout de même il était drôle,
Cet écroulement du vieux-monde fini.
Jamais la lune ne fut plus goguenarde,
Jamais l'homme ne fut plus petit
Que cette nuit-là.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

L'horreur se pencha sur les âmes
Avec une joie haineuse,
Et dans chaque homme pénétra
Le destin mystérieux de ses aïeux.
Et la Pensée dont l'homme est si fier,
Cette loque, cette paralytique,
Partit, ivre, pour la noce sanglante et hideuse.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

Je crus alors, je crus alors
Qu'un Dieu que j'avais négligé
M'appellerait à la vie, m'entraînerait dans la mort.
Et voici, je suis encore
Tel que cette nuit m'a fait,
Et je me souviens, dans l'attente de Dieu,
De cette nuit épouvantable
Où sombra le monde.
C'était une nuit d'été bizarre.
Bizarre.

APRÈS UN ORAGE DE MAI

Le Bukk s'estompait dans le lointain ;
La plaine exhalait des vapeurs ;
L'eau coulait à pleins bords.
Et dans mon corps fatigué, tout à coup,

Là, sur la plaine battue par l'orage,
Le sang se mit à chanter une chanson rouge.
Le sang se mit à chanter une chanson rouge.

On entendait presque l'herbe croître ;
La lumière vibrait, le soleil flambait,
Les bourgeons s'ouvraient, le sol était fleuri,
La Terre dansait, comme dansait le Ciel.
Tout s'embrassait sous le firmament.
Tout s'embrassait sous le firmament.

Mes yeux clignotants d'homme des villes,
Je les ferme devant tant de baisers...
J'ai peur, je suis inquiet,
Et je prie le Seigneur silencieusement.
Bénis ce champ de baisers !
Bénis ce champ de baisers !

Ici et là, une troupe de femmes,
Pioche pour faire surgir la vie.
(Oh ! qu'il est tout de même bon de vivre !)
Elles sont jeunes et fortes,
Et leurs jambes sont nues jusqu'aux genoux...
Et leurs jambes sont nues jusqu'aux genoux.

L'AVEU DU DANUBE

J'ai appris que notre Danube,
Ce vieux renard, cache des mystères
Dont l'Europe indifférente
Ne s'est peut-être jamais douté
Depuis les antiques feux des cavernes.

J'ai dérobé les secrets du vieil Ister,
Eventé les mystères de l'ombrageux Danube.
En terre magyar il est rusé, le paillard ;
Il a vu des merveilles plus sombres
Mais alors, il était d'humeur cancanière.

Il me fit un aveu (quand donc ?)
C'était le printemps, et lui, ivre,
Dansait, chantait, jubilait, contait,
Regardait avec dédain Budapest
Et sifflotait des airs moqueurs.

Etait-ce à la Sainte-Marguerite
Qu'il m'aborda un jour, ivre ?
(Mon cœur palpite encore de peur :
Mon Dieu, qu'il y a longtemps de cela !
N'est-ce pas, Ister, vieux fleuve-renard ?)

Alors, il se fit soudain très sérieux :
Sa sauvage gaieté de printemps lui resta dans la
Tel un génie alcoolique, [gorge.
Il osa à peine regarder dans mes yeux.
Et je le confessai ferme, sans répit.

« Hé, vieux soulard, tu en a vu des merveilles
Depuis que ces pays baignent
Dans ton eau pâle, ombreuse, hideuse,
Qui charrie les ombres antiques ;
Confesse-toi donc, vieux débauché.

« Le monde fut-il toujours si gauche par ici ?
(Péché originel, péché de mollesse,
Fièvre-quarte, convulsions, larmes stériles ?)
Sur le bord du Danube ne vécurent donc jamais
De peuples heureux, forts, riants de bon cœur ? »

Un doux murmure, le vieux Danube avait commencé
Le conte. Elle est vraie cette malédiction
Que nous sommes nombreux à soupçonner. Oh, tout
[cela est vrai :
Depuis que le torrent a ouvert sa route
Jamais il ne vit ici peuple heureux.

Le pays du Danube est un triste paratonnerre,
Pilori qu'on a monté exprès

Pour les demi-hommes et les demi-nations.
L'on y coupe toujours les ailes,
Les soirs y sont toujours macabres.

« C'était écrit, cela ne changera jamais... »
Murmurait l'onde du vieux Danube.
Et, entre de petits pays malheureux,
Il s'étira, le vieux fainéant.
Et s'en alla en riant.

J'AIMERAIS ÊTRE AIMÉ

Je ne suis ni l'enfant ni l'heureux aïeul
Ni le parent, ni la relation
De personne, de personne.

Je suis, comme tout homme, la Majesté,
Le Pôle Nord, le Secret, l'Etranger,
Le feu follet lointain, le feu follet lointain.

Mais, hélas, je ne peux demeurer ainsi,
Je voudrais me montrer au monde
Pour qu'on me voie, pour qu'on me voie.

C'est pourquoi je chante et je me torture :
J'aimerais être aimé.
Je veux être à quelqu'un, je veux être à quelqu'un.

ADAM OÙ ES-TU ?

Le deuil sombre de mon âme se déchire :
Dieu arrive dans sa splendeur blanche et puissante
Pour terrasser mes ennemis.

Il me cache encore son visage,
Mais souvent il oublie sur moi
Son regard de Soleil, immense pitié.

Et si j'ai triomphé quelquefois
C'est que lui, Dieu, marchait devant moi
Et le glaive dégaîné, il avançait.

J'écoute ses pas dans mon âme,
Et le battement de mon cœur répond à haute voix
A son triste appel : « Adam, où es-tu ? »

Dans mon cœur je l'ai trouvé,
Je l'ai trouvé et l'ai embrassé,
Et nous serons unis dans la mort.

L'AUTOMNE A PARIS

Hier, l'Automne se glissa dans Paris,
Le long du boulevard Saint-Michel
Il coula sans bruit, dans la canicule, sous les feuilla-
Et il me rencontra. [ges discrets,

Je déambulais lentement vers la Seine
Et dans mon âme brûlaient, comme un feu de fagots,
Fumeuses, bizarres, tristes, pourprées, [des chansons
Qui disaient : « Tu vas mourir. »

L'Automne m'atteignit et me chuchota dans l'oreille,
Le Boulevard Saint-Michel en frémit,
Les feuilles ironiques couraient
Tout le long de la rue.

Une minute : L'Eté n'a même pas sursauté,
L'Automne quitta Paris en courant, en riant,
Il a passé par ici, et moi seul le sais,
Sous les feuillages gémissants.

PROPOS DE KOUROUTZ [1]

Moi, camarade, ça m'est égal
Que le loup nous mange ou le diable.
On nous mange dans tous les cas.

C'est l'ours qui nous mange ? V'là qui m'est égal.
Ce qui est triste et vieux dans tout ça
C'est qu' c'est le Hasard qui nous mange.

Et il est triste, et ça m'est égal,
Que dans les beaux jours passés
Rien ne nous ait avertis.

Moi, camarade, ça m'est égal
Qu'on nous dévore, — je m'en fous,
Imbéciles et résignés que nous sommes.

JE PARS

Un juron ici, là une belle parole, un hurlement
Vague encore arrive de loin sur mes talons.
Ils atteignent à peine mes bourdonnantes oreilles,
A grands pas d'une lieue
Je m'en vais.

Derrière, la vie toujours de plus en plus s'éloigne,
Devant, arrive déjà l'inconnu !
Plus de haine pour ceux que j'ai haïs,
Plus d'amour pour ceux que j'ai aimés.
Je m'en vais.

Je ne sais vraiment pas ce que je laisse ici,
Chaque heure de plus en plus loin m'emporte.
Les feuilles de lauriers noirs pleurent le triste voyageur.
Je m'en vais.

André ADY.

(Traduction de Sândor Eckhardt et Zoltan Baranyai.)

[1] Les deux Kouroutz, soldats de Rakoczy, représentent le peuple hongrois, placé, pendant la guerre mondiale, entre le loup allemand et l'ours russe. (N. des Tr.).

MON VOYAGE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE[1]

Les Idéologues

LÉNINE

Nous voici devant Lénine, dans sa chambre de travail si souvent décrite, meublée avec sobriété. Une grande carte murale de la Russie attire constamment la pensée et le regard de Lénine. L'accès a été difficile. Il nous a fallu obtenir le « placet » de divers groupes de sentinelles et, à la fin, lorsque nous nous sommes trouvés dans la vaste salle de travail de Lénine, il est venu vers nous et très affablement nous a dit qu'il savait combien longuement nous avons discuté de questions doctrinales avec Boukharine.

[1] Don Fernando de los Rios, professeur à la Faculté de droit de Grenade, est un des membres les plus en vue du parti socialiste espagnol. Il était député de Grenade aux Cortès lorsqu'il fut envoyé par son parti, en compagnie de M. Anguiano, pour étudier la situation de la Russie. Les pages qui suivent relatent ses observations, et sont extraites de son livre *Mi viaje a la Rusia sovietista*. Don Fernando de los Rios est le neveu de Don Francisco Giner de los Rios, le grand humaniste qui est considéré en Espagne comme le maître vénéré de la génération contemporaine.

Nos lecteurs devront se rappeler que ces pages sont écrites par un socialiste, qui s'efforce donc de démêler le moins mauvais du régime russe. Le tableau qu'il trace du soviétisme en est d'autant plus effrayant, plus répugnant. — (N. D. L. R.).

Le pouvoir a rendu plus doux, sans aucun doute, le caractère de Lénine. Au cours de la longue conversation que nous avons eue ensemble, quoi qu'il fût parfaitement au courant de nos conceptions théoriques, il ne nous a pas adressé une seule question dont la réponse aurait pu nous embarrasser, ni une phrase qui aurait pu nous blesser, et cependant cet homme a été et continue à être redoutable par la vigueur de son sarcasme, par ses sourires, ses phrases agressives, mortifiantes et incisives dont la victime est, en particulier, l'adversaire le plus proche, c'est-à-dire le réformiste.

Lénine est modestement habillé d'un complet de couleur foncée. Il nous invite à nous asseoir dans un fauteuil, lui-même s'assied devant nous sur une chaise. Penché en avant, il nous demande des nouvelles de l'Espagne. Nous l'observons. Voici, songeons-nous, Lénine, l'idéologue du parti qui occupe actuellement le pouvoir, l'homme qui a fait ce parti, la pensée qui cherche à prendre corps dans les réalités actuelles de la Révolution. Il va vers son but et n'hésite pas sur les moyens, sur les objectifs secondaires, sur les méthodes tactiques. La grande « expérience sociale » dont il est le démiurge, exige, à son avis, une soumission absolue à la raison sans qu'aucune influence sentimentale vienne troubler — c'est du moins ainsi que nous l'imaginons — le sens de sa construction. On n'a peut-être jamais entrepris une œuvre comparable à celle dont s'est chargé cet homme d'apparence froide et insignifiante.

Sa tête est presque totalement dépourvue de cheveux ; sa barbe, sa moustache, sont plutôt blondes ; les yeux sont petits, obliques et scrutateurs. Souvent le regard d'un de ses yeux s'égare. Le crâne est allongé et son visage est, en effet, comme on l'a souvent observé, de type mongol.

Nous lui demandons la permission de lui poser quelques questions : si son aspect extérieur et son regard nous attirent, sa parole calme absorbe l'attention de qui l'écoute. Nos questions ont été l'écho des préoccupations que nous avaient inspirées nos entretiens avec d'autres personnes en Russie, et nous avons aussi cherché à connaître quelle

était, d'après lui, la trajectoire politique que devait suivre la Révolution.

— Comment et quand — lui demandons-nous — vous sera-t-il possible de passer de la période actuelle de transition à un régime de pleine liberté pour les syndicats, la presse et l'individu ?

— Nous n'avons jamais parlé de liberté, répond Lénine. C'est de dictature et de prolétariat que nous avons parlé. Nous exerçons cette dictature en faveur du prolétariat et comme, en Russie, la classe ouvrière proprement dite, c'est-à-dire la classe ouvrière industrielle, est une minorité, la dictature est exercée par cette minorité et durera tant que les autres éléments sociaux ne se seront pas soumis aux conditions économiques qu'impose le communisme. Pour nous, l'exploitation d'un autre homme ou bien le fait de se refuser à vendre la farine dont un autre a besoin, sont des délits. La mentalité des paysans est réfractaire à notre système ; c'est une mentalité de petits bourgeois, aussi ne les considérons-nous pas comme des prolétaires. C'est parmi eux que les chefs de la contre-révolution (Denikine, Koltchak, Wrangel, etc.) ont trouvé leurs adeptes. Mais les paysans sont parvenus à cette conclusion que si les Bolchéviks sont mauvais, les autres sont insupportables. Nous leur disons de se soumettre, sinon nous conclurons qu'ils nous déclarent une guerre civile et qu'ils sont nos ennemis, et nous leur répondrons par la guerre civile. Lentement, leur état d'esprit change et ils se rapprochent graduellement du Gouvernement. La difficulté pour nous, c'est le manque de produits industriels pour payer les réquisitions que nous faisons chez eux. Aussi nous voyons-nous acculés à émettre des billets, ce que nous faisons sans peine puisque nous avons du papier et des machines à imprimer. Notre papier-monnaie ne signifie donc qu'une promesse de paiement en produit manufacturés.

« La période de transition de la dictature — continue Lénine — sera très longue en Russie... peut-être de quarante ou cinquante ans. D'autres peuples, comme l'Allemagne et l'Angleterre, pourront, grâce à leur développement industriel, abréger cette période, mais ils ont, en échange, à compter avec des problèmes qui n'existent

pas chez nous. Une partie de la classe ouvrière, chez eux, dépend de la vie coloniale... Oui, oui, le problème pour nous n'est pas un problème de liberté ; sur ce point, nous formulons toujours la même question : la liberté, pourquoi faire ?

— Mais, objectons-nous, si la période de transition doit durer le temps qu'il faudra pour que les hommes et les choses se soumettent à vos mesures de socialisation, ne croyez-vous pas que les concessions accordées aux capitalistes étrangers, dans les conditions où vous le faites, prolongeront, par votre faute, cette période de transition et forceront demain à réclamer de la classe ouvrière une nouvelle révolution afin de s'emparer des entreprises qui se seront formées à la faveur de ce régime.

— Vous avez raison, répond Lénine. Tout cela va allonger la période de la dictature du prolétariat et exigera de nouvelles luttes, mais il nous est impossible de vaincre tout seuls le capitalisme étranger, soutenu par les masses ouvrières, et il nous faut reconstruire la Russie économiquement. La Russie a survécu pendant ces trois dernières années grâce à des sacrifices inouïs, mais elle ne peut pas continuer à supporter les privations actuelles ; il nous faut faire des concessions, à moins qu'une révolution mondiale ne se produise. Tel est non seulement notre désir, mais encore la réalité ; celle-ci, nous en sommes absolument sûrs, s'élabore déjà, quoique le développement en soit plus long que nous ne le voudrions.

« En 1917, nous avons éveillé dans ce pays, au moyen de notre propagande, l'enthousiasme politique en défendant la paix et le soviet, qui est l'institution la plus démocratique qu'il soit possible de concevoir. Nous avons ensuite soulevé dans le peuple l'enthousiasme militaire en lui montrant comment les nations bourgeoises s'alliaient contre nous ; nous réussirons également à éveiller en lui, maintenant, l'enthousiasme pour la reconstruction économique. »

Il y a dans la conception de Lénine une idée centrale qui ne figure pas dans ces paroles, mais qu'il faut mentionner ici parce qu'elle est indispensable pour comprendre et juger la réalité russe. Nous voulons parler du rôle joué

par le parti en tant qu'avant-garde du prolétariat. C'est là l'idée capitale qui forme le leit-motiv de ses ouvrages et la raison d'être de son action au cours de toute sa vie. C'est l'idée - mère de la vie publique de la Russie de nos jours telle que nous l'avons observée ; la doctrine de « l'avant-garde consciente » devenue guide historique de la masse. C'est la doctrine exposée par Lénine, par exemple, dans son admirable étude sur *Les problèmes immédiats du pouvoir des Soviets* [1] et de son : *Le radicalisme, maladie infantile du communisme* [1].

Ce principe est si essentiel dans l'idéologie bolchévique, dont le créateur est Lénine, qu'il a été étendu à la vie internationale et c'est là le sens qu'il faut donner aux « Thèses » et aux « Conditions » qui forment les bases de la Troisième Internationale et qui exigent l'acceptation du principe de l'avant-garde consciente à quiconque voudrait appartenir à la Troisième Internationale.

BOUKHARINE

Le leader de la gauche communiste est le jeune Boukharine. Il n'a que trente-trois ans, il est petit de taille, blond, les yeux bleus, plein de vivacité et d'énergie ; il possède un grand pouvoir de séduction. Boukharine est le Saint-Just de la Révolution russe ; il va jusqu'aux dernières conséquences sans la moindre hésitation. Le messianisme slave communiste trouve en lui son porte-voix le plus puissant. La Révolution est le développement d'une thèse qu'il est indispensable d'insérer dans la vie, laquelle n'est qu'un mécanisme. Le caractère rationaliste à outrance du parti acquiert, chez Boukharine, un relief étonnant. Il s'échauffe jusqu'à la fièvre en s'écoutant lui-même ou en écoutant l'adversaire. Epris de l'idée, il

[1] Edition allemande de *Die Aktion, Eine wohlgefügte Organisation, und die Diktatur* et *Die Entwickelung der Soviet Organisation*.

[2] Edition allemande, à la page 28 on trouve ceci : « La relation entre la dictature du prolétariat et le parti en ce qui concerne les syndicats a pris chez nous la forme précise suivante : la dictature du prolétariat est mise en pratique par le Parti communiste bolchévique qui, d'après le rapport du dernier Congrès du parti comprenait 611,000 membres.

parle comme un possédé, et son regard, ouvert et lumineux, ne tombe pas sur le monde extérieur, mais s'enflamme au feu intérieur qui brûle en lui.

Il se lève, marche, tourne, déboutonne la gracieuse blouse russe qu'il porte, découvre sa poitrine nue, fume fièvreusement sa cigarette et, à tout moment, pendant des heures et des heures, ne cesse de faire des « observations théoriques » afin d'étayer chacune de ses paroles. Couché sur sa chaise-longue ou debout, il construit d'une voix aiguë et d'une phrase acérée de véritables appareils dialectiques, avec lesquels il prétend immobiliser l'adversaire. Il est implacable et jovial. C'est un syllogisme vivant, qui aurait le charme de la jeunesse. Auprès de lui, Lénine, Radek ou Zinovief donnent une impression d'opportunisme et de souplesse : Boukharine est un homme qui vit pour les fins suprêmes et qui croit qu'il serait possible de mener la Russie jusqu'à la société rêvée, s'il lui était donné de pouvoir l'atteler à son propre désir.

Nous nous trouvons dans une vaste chambre de l'hôtel *Lux* avec Boukharine et le secrétaire de la Troisième Internationale, Kobesky. Boukharine se propose de nous expliquer la portée théorique et pratique des thèmes fondamentaux de la Troisième Internationale : Révolution mondiale, Dictature du Prolétariat, Régime des Soviets, Réformisme et Démocratie bourgeoise.

La Révolution sociale, l'effondrement du régime capitaliste, est pour le groupe directeur de Moscou une affirmation qui sert de clef à toute sa politique mondiale ; ce groupe considère la Révolution sociale comme un fait et c'est à décrire ce fait que Boukharine applique son énorme pouvoir dialectique et persuasif.

Avec de vives couleurs et un accent de profonde conviction, il nous expose les phénomènes qui, en réalité, accompagnent les crises périodiques du capitalisme ; d'autres, qui caractérisent l'effondrement de l'économie de la guerre et de l'après-guerre, et finalement l'affaiblissment de la capacité de production des ouvriers ; il voit dans ces faits la confirmation de l'attitude internationale du groupe russe : le moment de la Révolution mondiale est arrivé.

Si cette conviction ne les avait pas inspirés, les Russes n'auraient pas dicté les fameuses vingt-et-une conditions qu'ils imposent aux partis socialistes. C'est avec ces vingt-et-une conditions qu'on a voulu former le groupe homogène qui était destiné à organiser l'assaut et à guider la masse pendant la période qui suivait la Révolution. Mais ont-ils apprécié avec exactitude le moment historique et le choix des moyens ? Il y a là des questions que les historiens de la grande Révolution russe auront à se poser. Et, sans rechercher l'importance qu'il faut accorder dans l'histoire du socialisme à cette opposition de formules concrètes, arrêtant net l'élan sentimental du socialisme mondial, il reste certains problèmes préliminaires à apprécier avant de pouvoir juger à sa propre valeur la tactique russe : 1° Quelles sont les raisons scientifiques — puisqu'il s'agit d'une doctrine socialiste qui invoque à tout moment la science — quelles sont les raisons scientifiques qui ont été apportées à l'appui de la thèse qui considérerait comme un fait l'effondrement du capitalisme ? 2° Si elle est juste, comment le capitalisme pourrait-il se survivre et, dans le cas contraire, comment pourrait-il disparaître par un acte de volonté d'une classe sociale ? 3° Quel sens faut-il accorder au programme marxiste, qui considère la surproduction chronique et la décroissance du profit comme les causes déterminantes de l'effondrement capitaliste ?

Lorsque le jeune Boukharine, en suivant le développement logique de ses idées, explique la dictature du prolétariat, son corps semble s'enflammer. « Il est indispensable, dit-il, de convaincre le peuple de ceci : ces luttes doivent finir en guerre civile, en guerre armée ; la grève générale, forme suprême de la lutte chez les syndicalistes, est puérile ; la bourgeoisie pourra toujours l'écraser avec ses canons : pour l'éviter il faut développer une propagande tenace dans les casernes et organiser militairement le parti communiste ; celui-ci devra assumer les fonctions dictatoriales sans hésiter, sans craindre d'être implacable, et d'autant plus rigoureusement que les forces sociales qui s'opposeront à ses fins seront plus importantes. »

Quant à la démocratie, Boukharine estime qu'elle repose sur le postulat d'une volonté commune. Mais ce que la doctrine de Moscou affirme, c'est, chez l'homme, son caractère de producteur, et elle n'admet pas le postulat commun de l'Homme,— elle considère donc qu'une «volonté commune» entre producteurs et bourgeois est aussi inexistante qu'une volonté commune entre loup et agneau, suivant l'expression de Boukharine lui-même. «La démocratie n'est donc, affirme-t-il, qu'un résidu idéologique de la Révolution française et il faut lui opposer la lutte de classes. »

Pour réaliser ce programme, y compris la lutte armée, ainsi que pour entreprendre l'œuvre qui suivra la Révolution, le réformiste socialiste est un obstacle, — dit Boukharine, — car il se laisse mener par les impulsions démocratiques ou sentimentales et trahit la cause au moment décisif.

Boukharine, l'homme le plus messianique de tous ceux que la Révolution a mis en relief, saisi par le mysticisme de l'heure et répondant à un besoin profond de l'âme slave, évoque, en terminant, l'armée rouge frappant de ci, de là, dans l'Afghanistan, dans l'Inde, en Pologne ou en Allemagne, et soulevant les prolétaires du monde pour en grossir ses rangs et mettre fin à l'ère capitaliste. La grandeur de cette évocation émeut, parce qu'elle laisse voir l'âme de cet homme et en partie l'âme de son pays. Telle est la vision irrésistible qui domine ce peuple possédé de l'idée qu'il a une mission historique à accomplir, en vertu de laquelle il doit purifier le monde des injustices du régime actuel.

« Nos armées déploieront d'autant plus d'activité agressive que notre force sera plus grande et que le Gouvernement actuel se sentira plus affermi — dit Boukharine. Seule, l'impuissance pourra nous réduire à l'inertie militaire. » C'est en vain que nous lui rappelons qu'il faut compter avec le peuple pour de telles entreprises ; Boukharine voit le peuple subjugué par la splendeur de l'œuvre et n'admet pas la possibilité d'une défaillance. « Il marchera », nous dit-il, et dans ses yeux clairs apparaît l'âme ardente et mystique du Russe, âme qui lutte toujours pour saisir ses rêves et s'évanouit au contact de la réalité.

Le Marché clandestin : La Zugaretska

Il est probable qu'il n'y a pas de pays plus capable de supporter les souffrances et les privations que la Russie, y compris même le malheureux peuple d'Espagne ; malgré cette prédisposition, poussé par une nécessité inéluctable, ce peuple recourt aujourd'hui aux méthodes clandestines, afin de satisfaire aux exigences les plus élémentaires de la vie. Toute la Russie — nous disait une personne éminente dans le monde des idées extrémistes — est mobilisée en vue de la spéculation ; à la porte de votre maison et au risque évident de tomber dans les mains de la police, on vient vous offrir de la farine, du bois à brûler, du lait, etc., en échange de vêtements, de joyaux ou d'argent ; mais surtout de vêtements et d'argent.

Dans les trains, les gens qui voyagent uniquement pour vendre en ville de la viande, des œufs, du beurre ou autres produits similaires, sont en foule ; et, dès le moment où ils entrent dans le wagon jusqu'à ce qu'ils arrivent à la ville, leurs provisions ne font que diminuer ; ce qu'il leur en reste vaut toujours plus que ce qu'ils auraient pu gagner à l'usine en une quinzaine de jours. J'ai vu quelqu'un partir d'un point donné de l'est avec cinq pouds de farine (80 kg.) et arriver à Moscou avec deux pouds ; le reste avait servi à « graisser » la voie.

Mais tout cela constitue ce que nous pourrions appeler le marché diffus, tandis qu'il y a une institution spécifique destinée par accord spontané à détourner la loi en cette matière de façon systématique. C'est un marché clandestin connu de tous, quoique cela puisse paraître paradoxal ; il occupe une avenue magnifique et s'étend sur un espace dont l'animation rend difficile d'apprécier les dimensions, car il y a des moments où la foule des vendeurs et des acheteurs rend presque impossible la circulation. Ce marché emprunte son nom au lieu où il est établi. Il se nomme la *Zugaretzka*.

Voici les vendeurs de pain ; du pain noir, aigre et plein de sable, qu'ils tirent de sacs sales, qu'ils offrent à

toucher aux clients, et dont ils demandent 500 roubles par livre ; du pain blanc et appétissant qu'on est étonné de voir en Russie, des petits pains d'une demi livre à peu près pour lesquels on demande 2,000 roubles la pièce ; des pains de plusieurs grandeurs et d'aspects les plus divers. Plus loin on vend le beurre qui vaut 6.000 roubles la livre de 400 grammes et qu'on montre aux passants en mottes pas très grandes et enveloppées dans des papiers ou des chiffons ; la vionde est aussi offerte en morceaux d'un aspect nauséabond, enveloppée dans des étoffes d'une couleur douteuse et valant 1500 roubles la livre de la plus mauvaise qualité ; voici un homme de noble apparence, grand et emmitouflé dans un bon manteau, qui cache quelquefois et parfois montre aussi un abatis de volaille qu'il tient à demi enveloppé dans un journal. A peu de distance on vend des œufs à 125 roubles la pièce et un peu plus loin on peut voir un enfant entourant de ses bras le cou d'une petite chèvre blanche et grise, craignant peut-être de voir se présenter l'acheteur dont il a cependant un besoin urgent. Tous les vendeurs sont debout et forment des rangées entre lesquelles circule le public.

Dans une autre région du marché, il y a des cuisines en plein air autour desquelles fourmillent des hommes du peuple, des soldats et ouvriers. Pourvus d'une espèce de fourchette en laiton, dont chaque cuisine est munie à l'usage de sa clientèle, ils attendent que des petites tranches de saucisson — fait avec quoi ? — soient frites pour en prendre un morceau sur du pain. Ils payent 200 roubles chaque fois qu'ils font usage de la fourchette, et quoiqu'il il y ait beaucoup de cuisines et de poêles fumants, il y a encore plus d'hommes qui attendent avidement leur tour pour manger.

On y voit aussi de petits cafés improvisés, d'énormes samovars pour le thé, de grands récipients de lait où trempe du pain noir, des bancs et des tables luisant de saleté, et des hommes et des femmes couverts d'une croûte de crasse qui servent des clients avides de dévorer tout ce qu'ils voient, ou tout au moins de demander avec une insistance significative le prix que cela coûtera :

pour prendre un petit verre de café au lait, il faut payer 250 à 300 roubles.

De l'autre côté se trouvent la parfumerie, les joyaux, les vêtements riches de la noblesse disparue, les habits les plus indispensables, la chaussure, les articles divers et tout ce que le monde a créé pour satisfaire les besoins et les superfluités de l'homme moderne. On y trouve des bougies, des vins, des savons, des livres, de belles dentelles, des tableaux, etc.

Voici une dame en chapeau, debout comme les autres, la tête basse pour cacher son visage, quoique aujourd'hui personne ne fasse un mystère de cette nécessité de venir au marché ; elle tend timidement la main, montrant une bague superbe, d'un geste qui indique clairement qu'elle désire la vendre. Tout près d'elle, une jeune femme désigne un pendentif qu'elle porte au corsage et qu'elle désire aussi offrir aux acheteurs. Un monsieur va de ci, de là, tournant de temps en temps sur les talons et ouvrant son pardessus afin qu'on puisse voir la richesse du vêtement qu'il offre ; plus loin, un jeune homme exhibe deux paires de souliers dont chacune vaut 120,000 roubles. Et au bout de cette partie de la Zugaretzka des hommes et des femmes changent leurs haillons pour de vieux vêtements qui ont l'avantage de n'avoir pas de trous et de n'être pas encore effilochés.

Tous les vendeurs sont debout, prêts à fuir aussitôt que la police paraîtra ; et l'on voit parmi le public la femme de type élégant qui fut hier dame de la Cour, la jeune fille fonctionnaire au Commissariat, la maîtresse de tel ou tel des hommes puissants d'aujourd'hui, l'ouvrière d'atelier, le villageois, le professeur, l'ouvrier, le spéculateur ; tout Moscou y est mélangé, assemblé par la nécessité. C'est en vain que le marché est prohibé et que de temps en temps des centaines ou des milliers de vendeurs sont raflés, conduits sous garde militaire à travers la ville et écroués dans les prisons où pendant quelque temps on les oblige à travailler. Il n'y a qu'un moyen d'en finir avec la *Zugaretzka*, c'est de rendre superflue la fonction qu'elle remplit.

LA VIE DOMESTIQUE

Il était nécessaire que la Révolution offrît à chacun un avantage immédiat qui prouvât combien profondément elle allait changer l'organisation sociale. Et c'est ainsi qu'on a commencé par répartir les logements de façon à ce que personne n'en manque, malgré la diminution du nombre de maisons habitables qui s'était produite en Russie. On a limité le droit que les habitants de grands immeubles avaient d'utiliser la totalité d'une maison ou d'un étage, en défendant à chacun de disposer de plus d'une chambre, jusqu'à ce que tous en aient trouvé une. La moyenne générale était une chambre pour deux personnes, exception faite des médecins à consultations qui avaient droit à deux chambres. Il y avait aussi de nombreuses exceptions pour raisons de famille.

Mais cette demeure dont jouit aujourd'hui le citoyen de la République soviétiste dans la grande ville est une habitation sans confort, ruinée, et qui n'offre aucune possibilité de repos.

L'ancienne maison ouvrière, repoussante, sombre, construite avec de vieux matériaux et à un prix hors de proportion avec le salaire, a disparu. Le palais du riche et même l'appartement indépendant d'un confort moyen n'existe pas non plus ; le niveau moyen est bas, mais cependant un nombre assez élevé de gens finissent par être logés de façon à peu près tolérable.

Le foyer domestique d'aujourd'hui produit une impression chaotique et pénible. A l'entrée, on se cogne à des amoncellements de bois à brûler ; du linge pend pour sécher ; plus loin, un misérable évier où laver le linge, et là, ou dans la pièce voisine, un lit, un petit fourneau en fer qui sert à la fois pour la cuisine et comme appareil de chauffage, peut-être aussi une petite table de travail. Et c'est ainsi dans toutes les chambres, à tous les étages de toutes les maisons.

La vie spirituelle est aussi pauvre et sordide que les conditions matérielles où elle doit se développer. L'axe

autour duquel les pensées de toute la famille tournent est toujours le même : se nourrir.

Un jour, une dame, qui me pria de taire son nom car il est bien connu de tous ceux qui ont quelque peu lu l'histoire russe de nos jours, me dit : « Je suis contente aujourd'hui, car je vais trouver chez moi un peu de viande et mon fils en sera bien content. Notre seule pensée est de manger ».

Le déficit de chaque foyer est si grand qu'on se demande avec étonnement comment le solder. Nous voici chez un ouvrier technicien de l'industrie textile, qui a occupé des postes importants dans des usines polonaises. On nous reçoit avec joie car nous sommes porteurs d'une lettre et d'un peu d'argent envoyés par d'un beau-frère qui réside en Espagne. La femme est rayonnante de plaisir. Elle nous montre avec ingénuité et tendresse ses enfants tandis que son mari nous invite à prendre le thé ou un verre de lait et nous demande pardon de la pauvreté de l'offre en s'excusant de la misère où ils vivent. En ajoutant à son salaire les primes qu'il gagne, il réunit à peu près 13.000 roubles par mois. Il perçoit en outre une demi livre de pain par jour et, de temps en temps, un peu de sucre. En trois ans, il a reçu de l'administration, deux fois, de petites quantités de pommes de terre. Sa femme et ses enfants ont aussi droit à une demi livre de pain par jour, mais comme il n'y en a pas dans les magasins de l'Etat, ils ne touchent rien. D'après lui le coût mensuel de la vie de sa famille revient à environ 200.000 roubles. Où trouver ce qui manque et comment se procurer les vivres indispensables alors que leur acquisition est prohibée ? Cet homme intelligent et cultivé a été malade et il s'excite à mesure qu'il parle. C'est le Russe névropathe que les romans nous ont rendu familier et il nous demande ce qu'il doit faire, nous supplie d'intercéder pour qu'on lui permette de sortir de Russie et de s'en aller vers un climat plus bénin où il puisse soigner son corps affaibli.

Je classe les citoyens russes en quatre catégories : 1° ceux qui font du commerce avec l'Etat et dont le chiffre ne serait pas inférieur à 70 % des fonctionnaires ; 2° ceux qui ne font pas de commerce et cherchent à vendre tout ce qu'ils

possèdent ; 3° les spéculateurs ; 4° ceux qui n'ont rien à vendre, ne peuvent pas voler, et languissent.

Le budget familial dont nous venons de parler se rapporte à une famille modeste. Voici maintenant la vie du fils d'un des plus gros fabricants de Moscou. Il occupe aujourd'hui un poste administratif dans une usine. Comme tous les autres, il doit pourvoir aux menus besoins de la maison : scier le bois à brûler le matin, monter l'eau, etc. Il part après pour son travail et, en collaboration avec sa femme, il se procure les moyens de se nourrir et de s'habiller, car sa ration ne suffit pas à satisfaire la moitié de ses besoins personnels. Il gagne à peu près 14.000 roubles par mois et bien qu'il n'ait pas d'enfant, comme il ne peut pas s'habituer à se passer de viande, il a besoin de 350 à 400.000 roubles par mois.

Nous avons été invités à dîner par ces gens ; ce qui indique bien la classe sociale à laquelle ils appartenaient jadis, c'est qu'ils s'expriment en français. Ils connaissent la littérature de leur pays et parlent de la Russie avec passion. Ils reconnaissent qu'ils ont été aveugles devant la réalité et voient dans ce qui se passe une leçon dont ils sauront profiter lorsque les circonstances auront changé.

Dans la chambre où nous dînons, il y a une chaise-longue qui sert de lit la nuit, et un fourneau à bois sur lequel le mari, aidé par nous, se met à frire quelques morceaux de pain et de petites tranches de viande. Sur un guéridon on pose le plat et tout autour s'asseyent sept personnes. Il n'y a pas de couverts. C'est à peine s'il y a de la place sur le guéridon pour les petites assiettes à dessert sur lesquelles nous plaçons le morceau de viande qui nous est distribué. Nous avons encore du beurre pour manger avec le pain qui n'a pas été frit et une bouteille de liqueur extrêmement forte. On nous dit que c'est une boisson fort goûtée des Russes, et nous avons l'occasion d'admirer la façon imperturbable dont les femmes en boivent de fortes quantités. Comme toujours, le thé est la base du repas et, le verre de thé à la main, la conversation se prolonge fort avant dans la nuit, interminable dialogue qui contribue à éclairer pour nous l'âme de ce peuple.

La femme de cet homme, aujourd'hui fonctionnaire, et sa sœur sont d'admirables types russes. Grandes, blanches, d'abondants cheveux blonds, les yeux bleus ; l'une ayant des traits anguleux, un regard rayonnant ; l'autre, d'une rare beauté, de traits plus arrondis, donne l'impression d'une âme sereine. Tous ont souffert de persécution sous la Révolution; deux membres de la famille, condamnés à mort, se cachent. Ce qui, chez d'autres gens ayant été moins riches, aurait été considéré comme de grands malheurs semblait être, pour eux, un sujet de plaisanterie ; ayant remarqué que nous trouvions quelque chose d'étrange au vêtement de son mari, la femme expliqua qu'elle l'avait fait elle-même au moyen d'une portière. La conversation roula sur des artistes espagnols. On joua du piano et l'on chanta. Qu'elle est donc étrange la musique qu'on entend dans un de ces foyers tragiques, où la tragédie peut apparaître encore ! D'ailleurs, bien des personnes à Moscou m'ont dit : « Il nous est impossible d'entendre faire de la musique ou chanter dans nos maisons sans nous sentir saisis d'une profonde angoisse. »

Chez les nouveaux croisés, les exaltés de la foi communiste, les privations sont aussi très grandes, surtout chez les initiés de longue date; on supporte alors les malheurs avec l'enthousiasme pour un idéal. Nous allons chez une ouvrière-tailleur qui a deux enfants. Le petit demande à manger et comme il n'y a que du pain et très peu, on lui donne tout ce que l'on a. « Nous sommes très mal, oui, notre organisation est imparfaite, nous souffrons, mais si on nous laisse en paix et si on nous permet d'échanger nos produits avec l'étranger, nous arriverons à réaliser quelque chose qui sera regardé avec admiration par les siècles à venir ; parce que c'est maintenant que nous avons trouvé le sens de la vie ». Et cette femme au teint mat, à cheveux noirs, aux grands yeux, au visage maigre, semblait rentrer en elle-même et parler avec la ferveur d'une femme illuminée. C'est cette passion, cette foi organisée qui soutiennent la Russie officielle de nos jours. Cette femme veuve est capable de remettre avec joie ses enfants dans une institution d'Etat si, au nom de son

parti, on lui demande de se rendre au bout de l'Asie pour remplir une mission.

Tous les matins, dans toutes les maisons se produit l'exode familier : les enfants vont à l'école, la mère et le père à quelque usine ou bureau où, à deux heures de l'après-midi, on distribue un repas dont il est indispensable de profiter. Avant de partir, tous ont pris une infusion qui rappelle vaguement le thé ou le café — le kilog de thé coûte 20.000 roubles — et un morceau de pain.

Très peu de familles ont du sucre. Le travail dans les bureaux commence généralement à 10 heures du matin et se termine à 4 heures ; le reste du temps est absorbé en grande partie par les exigences matérielles. Les anciennes classes cultivées lisent à peine ; elles ont perdu le goût de la vie et sont indifférentes à tout, en sorte que, avec cet esprit d'adaptation et de résignation qui caractérise le Russe, on constate chez elles un complet renoncement. A Moscou, dans l'ombre, habite une des princesses les plus connues de la Cour impériale. Elle vit avec ses deux filles du maigre produit d'un modeste restaurant où se réunissent en cachette des ci-devants qui menaient jadis une vie de plaisir et d'oisiveté ; la princesse et ses filles se chargent de la cuisine et de tous les autres travaux domestiques.

Les maisons jadis si remplies se vident graduellement. On vend aujourd'hui les couverts, demain, les dames se font un vêtement d'un luxueux châle de cachemire qui, jadis, couvrait le piano ; un autre jour on envoie au marché un manteau qui avait coûté 250 roubles et on le vend 1.200.000. Comme le savon manque, et puisque tout le monde doit faire des travaux manuels, les mains se noircissent et le linge cesse d'être blanc. Nous avons vu un professeur d'université porter un faux-col qui faisait pitié, et c'était un homme raffiné qui en éprouvait une vive souffrance.

Les rares lectures qu'on fait encore sont consacrées à la Révolution française. On cherche dans les récits du temps un soulagement aux douleurs d'aujourd'hui et un guide pour la pensée. On évoque et on parle partout de la « vieille Révolution », jusque dans les prisons et au

foyer des anciennes familles. On lit surtout dans l'ex-noblesse et l'ex-bourgeoisie.

D'ailleurs le foyer est aujourd'hui vide de son âme. La conception de la vie sur laquelle reposaient les relations entre parents et enfants; la moralité créée par une société que viciait de nombreuses injustices, dont quelques-unes tendent à disparaître ; les rapports sexuels eux-mêmes, tout a subi le contre-coup du nouveau régime qui, désireux d'affirmer les valeurs qu'il se propose de servir, s'efforce d'attirer à lui tout groupe social afin de l'absorber. C'est ainsi que la base même du foyer se déplace ; les diverses institutions officielles détournent de lui l'individu : les jeunes gens se marient à quinze ou seize ans et par conséquent la famille tend à disparaître comme milieu de formation spirituelle. Peut-être cette évolution pourra-t-elle aboutir à une compréhension plus complète et plus complexe des rapports entre l'homme et la femme, qui permettra aux tendances irrationnelles du cœur plus de liberté, en échappant à l'uniformité légaliste du rationalisme. Il est évident que le foyer russe tend aujourd'hui à se diluer dans l'ensemble social. Il est possible d'ailleurs que cette tendance ait été de tout temps une caractéristique russe à un degré plus ou moins prononcé. En tout cas ce qui reste du foyer vit enveloppé dans la douleur et la pauvreté.

FERNANDO DE LOS RIOS.

(A suivre.)

LES CHRONIQUES NATIONALES

CHINE

La Poésie chinoise

Pékin.

Sauf chez les Hindous, l'absence de la poésie épique est très caractéristique de tous les Orientaux, tant Chinois qu'Arabes. Ainsi, dans les vingt-quatre volumes de poèmes qu'on trouve à l'Escurial, ne figure aucune épopée. Par contre, la poésie épique florissait en Grèce. Les bardes chantaient aux princes les exploits de leurs ancêtres, lors des banquets fastueux, à l'occasion d'une victoire ; et la plupart de ces poèmes, qui sortaient de la bouche des rapsodes étaient riches en légendes. Va-t-on conclure de l'absence totale de forme épique dans la poésie chinoise que les légendes manquent chez les Chinois ?

De l'origine de la poésie chinoise on sait fort peu de chose. Est-ce la poésie qui précéda la naissance de la musique, comme c'est le cas dans tous les autres pays du monde, ou est-ce la musique qui a précédé la poésie, comme l'ont prétendu beaucoup de critiques ? Wang Tsa mettait cette théorie en déroute en disant que d'après Yukee, le *Livre de*

musique, la poésie traduit la pensée ; le chant, la voix, et la danse les mouvements ; ces trois manifestations viennent du fond de notre cœur et les instruments de musique ne sont nés qu'après.

La poésie ne s'est solidement implantée en Chine qu'à partir de la dynastie des Sang, puisque Confucius, qui avait pris soin de recueillir des poèmes et d'en faire un choix, avait commencé par les poèmes de cette dynastie. Notre grand moraliste nous raconte que pour une raison que nous ignorons, la muse s'était tue pendant un certain temps.

Après cette interruption une nouvelle forme de poésie, le *Fou* vint au jour. Tchiou Yuan, natif de Tsou, écrivait alors le *Li Sao,* dont le style jouissait d'une telle vogue que pendant toute la dernière moitié de la dynastie des Han, plusieurs lettrés firent écho à cette évolution du genre. Nous citerons Song Yu et Sih Ma Siang Jou.

A la même époque, la poésie se sépara de la musique. Il y eut des poèmes antiques dont les plus connus sont les dix-neuf *Poèmes antiques* qui ne pouvaient pas être chantés. Il y eut aussi les *Yu Fou,* qui ne furent créés que pour la musique. C'est aussi à cette époque que les vers de sept pieds ou de cinq pieds reparurent sous leur forme définitive. Li Lin, dit-on, fut le premier poète des vers de cinq pieds, et l'empereur Han Ou Ti, celui des vers à six pieds. C'est à la suite de ces deux nouvelles formes de poésie que resurgirent les autres formes poétiques : des vers de trois, quatre, six, neuf pieds respectivement.

Seng Yah vint ensuite avec son étude minutieuse des tons. Le lyrisme chinois fut alors divisé en deux genres bien distincts : les *Lie* et les *Zie.* Tandis que celui-ciest moins rigoureux de forme, celui-là demande des phrases symétriques, ce qui exige une connaissance approfondie de la technique poétique, des allusions littéraires et de l'intonation. Mais le perfectionnement de l'art poétique veut-il dire celui de la poésie ? Cependant, malgré ces restrictions, la dynastie des Tang est l'âge d'or de la poésie chinoise, lequel est généralement divisé en quatre époques différentes : le début, l'apogée (où figurent les noms de Li Bé Dou Fou dont les œuvres nous sont restées comme une touffe de fleurs aux arômes les plus persistants), le milieu et la fin.

Cette division, telle que la conçoivent nos critiques, est fort arbitraire.

Il est intéressant de remarquer que les Yu Fou de la dynastie des Han n'étaient plus chantable sous les Tang. Il y avait le vieux Yu Fou et le nouveau Yu Fou dont nous possédons une œuvre immortelle : *Les chars des soldats.* Aucun n'était susceptible d'être appliqué à la musique. Au contraire, les poèmes proprement dits, surtout les vers de sept pieds, pouvaient être chantés.

Ainsi ces vers tirés d'un poème de Li Be :

On ne voit qu'une muraille au pied d'une montagne gigantesque.
Le fleuve jaune semble se perdre dans les nuages.

étaient composés pour une mélodie. L'histoire nous raconte aussi que quand Li Be écrivait ses vers sur le papier (remarquons que ce n'est plus le Yu Fou dont on parle ici) les musiciens se bousculaient pour s'en emparer et les mettre en musique. Ici nous avons une autre preuve de l'union de la Muse et de Terpsychore !

A la fin des Cinq Dynasties, les Yu Fou et les poèmes lyriques ne furent plus chantables. C'est le *Tse* qui était en vogue. Son origine remonte à la dynastie des Shoué. L'empereur Yang Ti est le premier qui eut l'idée de transformer le Yu Fou en Tse. Un peu plus tard, Li Be nous invita à entendre ses *Bou Sa Main* et ses *Tsing Ngou*, lesquels formeront le noyau de toute une nouvelle littérature lyrique.

Peut-être est-il plus difficile de composer un Tse aujourd'hui qu'un simple poème lyrique puisque les lois et les restrictions se sont accumulées au fur et à mesure que chaque ancien Tse passait à la postérité. Pour composer un Tse aujourd'hui, il nous faut non seulement imiter les anciens au point de vue du nombre des pieds dans chaque vers et de celui des vers dans chaque strophe, mais surtout nous faut-il nous conformer strictement à la distinction des tons, ce qui est le hic, car il ne suffit pas, comme dans la poésie chinoise proprement dite, de séparer le premier ton (plat) des trois autres tons (haut, bas et oblique), on a souvent affaire à la distinction obligatoire entre ceux-ci.

Nous sommes cependant portés à croire que tout au début, le Tse jouait, pour les poètes de la dynastie des Tang

du moins, le rôle des vers libres modernes — le plus ancien dans leur genre. Pour défendre notre thèse, disons d'abord que dans chaque vers du Tse les syllables ou mots (n'oublions pas que la langue chinoise est une langue monosyllabique) n'étaient pas limités, pas plus que le nombre des vers dans chaque strophe. Nous venons aussi de dire que le Tse n'est qu'une transformation des Yu Fou, par conséquent, force lui fut d'avoir un air d'après lequel les vers étaient composés. Mais comme l'air de la presque totalité de ces Yu Fou n'existait plus à cette époque-là, les poètes ne se gênaient pas pour composer les vers à leur fantaisie et pour les appliquer plus tard à un air quelconque qu'ils inventaient à leur guise. C'était le cas chez la plupart des poètes de la première moitié de la dynastie des Song. Il n'était donc plus question, pour eux, de cette restriction musicale qui a fait de la composition du Tse l'œuvre d'un simple mécanicien des mots et des tons.

On constate aussi que les compositions de Sou Tong Pou n'étaient pas pour la musique ; peut-être n'étaient-elles pas destinées à être chantées. Et si tel était le cas, le Tse aurait pu jouir d'une liberté aussi grande que les vers libres d'aujourd'hui.

Du reste, la distinction entre la poésie et le Tse n'était pas aussi grande qu'on voulait nous le faire croire. Sou Tong Pou demanda un jour à Tcheng Vou Koe si ses Tse étaient meilleurs que ceux de Ts'ing Sao Yu, son rival. La réponse fut : « Vos Tse ressemblent à la poésie et la poésie de Ts'ing Sao Yu ressemble au Tse ».

Qu'on juge maintenant du succès qu'avaient obtenu les Tse et surtout ceux de Liou Tsi Tsin par cette phrase : « Là où il y a un puits, il y a aussi des gens qui peuvent fredonner l'air de Liou ! »

Mais à son tour, le Tse perdit vite son prestige. Aussitôt après l'invasion des barbares, les Mandchous et les Mongols apportèrent avec eux des airs étranges et exotiques qui étaient jusque là inconnus. Les anciennes mélodies ne répondaient plus à l'instinct musical des vainqueurs et même des vaincus, ce qui explique la transformation du Tse en *Tchiou* (dans le genre des opéras européens), quoique celui-là gar-

dât toujours son caractère lyrique tout en s'abstenant du rôle musical qu'il avait joué jusqu'alors.

Pendant toute la dynastie des Yuan, les Tchiou étaient l'occupation exclusive des écrivains chinois, tant poètes que dramaturges. Leur succès fut tel que Voltaire les étudia.

Mais une autre révolution était en train de se préparer. Les Tchiou étaient composés pour les Chinois du Nord, qui étaient le peuple dominateur. Mais les Chinois qui habitaient l'autre rive du Yangtse découvrirent bientôt qu'il manquait le quatrième ton, « le ton oblique ». dans les Tchiou du Nord. Ils introduisirent alors ce ton dans leur Tchiou qui s'appela le Tchiou du Sud, pour le distinguer du Tchiou du Nord, mais leur distinction ne s'arrêta pas là. Le nombre d'actes dans chaque Tchiou d'après les Chinois du Nord est réduit à quatre et, dans chacun des actes, il ne peut y avoir qu'un seul air qui ne peut être chanté qu'en solo. Ces restrictions me rappellent vaguement la théorie des trois unités, théorie d'Aristote et de Boileau qui, pendant plusieurs siècles, domina le théâtre français ; mais les Tchiou du Sud tels que *Bi Ba Kee* et *Pai Yiou Din* n'observaient pas ces lois.

C'est cependant ainsi que le drame chinois est sorti de la poésie, évolution fort étrange dont un autre peuple n'aurait jamais eu la moindre idée.

Revenons à l'évolution du genre dans le lyrisme chinois. Durant toute la dynastie des Song les poètes ne firent que continuer la tradition de Seng Yah et Chan Kouan Ni. Celui-ci avait encore rétréci la forme poétique par la loi généralement connue sous le nom de *Loi des Six Symétries*. La poésie chinoise était graduellement réduite en esclavage et perdait tout son libre essor.

Sous la dynastie des Ming, c'était toujours l'école classique qui dominait ; ses représentants étaient les Sept Poètes Antérieurs qui avaient pour chef Li Tong Yang et les Sept Poètes Postérieurs, dont Li Pan Long fut le chef reconnu. Pour eux, la technique passe avant tout et c'est l'imitation et non point l'inspiration qui comptait. Les frères Yuan voulurent cependant jouer le rôle d'insurgés et déclarèrent formellement la guerre aux conservateurs. Selon eux, chaque dynastie a sa poésie, alors pourquoi imiter ? Ils cherchaient

autant que possible à employer les expressions populaires dans la poésie, tâche qu'a reprise depuis deux ans l'école des vers libres chinois dont M. Hu Suh est incontestablement le chef.

SOONG TSUNG FAUNG
Professeur à l'Université nationale de Pékin.

HOLLANDE

Etat actuel des Lettres néerlandaises
Les Périodiques

Schoorl (Hollande).

Que se passe-t-il tout à coup pour la littérature néerlandaise ? D'où vient l'intérêt inattendu, mais des plus réjouissants sans doute, qu'on lui témoigne à l'étranger ? La partie littéraire de ma première chronique dans la *Revue de Genève* (mars 1921) a été incontinent traduite en italien et insérée dans *Il Convegno,* revue milanaise fort distinguée et qui occupe une place prépondérante. Depuis lors, l'orgueilleux *Times* a daigné me demander un article sur le même sujet. En attendant, notre critique et moraliste renommé. Dirk Coster avait déjà tâché, d'une manière très personnelle, de mettre l'étranger au courant de la littérature néerlandaise dans l'intéressant volume intitulé : *L'esprit nouveau d'Europe,* fruit de la collaboration de Dirk Coster et de MM. Paul Colin, F. M. Huebner, Douglas Goldring et Romano Guarnieri (oiseau de plumage bien divers !). Notre collègue Henri van Booven écrit dans *Le Monde nouveau* sur les livres et sur les écrivains néerlandais. Coster nous apprend qu'une puissante maison d'éditions en

Allemagne a l'intention de publier une série de traductions d'ouvrages néerlandais ; depuis une vingtaine d'années d'ailleurs, plusieurs de nos romans, de nos nouvelles, de nos vers même ont paru dans des traductions allemandes.

En Angleterre également des projets analogues commencent à être mis à exécution. On y traduit des œuvres de Louis Couperus et de Frederik van Eeden, de Herman Heyermans et d'Israël Querido. Les romans de Couperus ont même acquis une certaine vogue dans le Londres mondain ; l'auteur lui-même — notre écrivain le plus fameux, mais que ses compatriotes considèrent toujours plus ou moins comme une fleur exotique — a été accueilli dernièrement dans la « society » londonienne avec quelque pompe, harangué, fêté même, avec des honneurs peu communs.

Que se passe-t-il ? Devons-nous tout cela à l'esprit de rapprochement international, d'humanité et de fraternité, réaction contre les passions féroces de la guerre, qui s'éveille et se développe parmi les meilleurs éléments des nations civilisés ? Se met-on à comprendre dans les « maisons puissantes » d'Europe que les pays et les peuples, malgré le régime capitaliste, ne sont pas encore devenus des « affaires concurrentes » seulement, et que la Société des Nations n'est pas un « trust » d'industriels et de commerçants, où les petits ne comptent pas ? Y a-t-il des hommes qui reconnaissent que la vie spirituelle d'une nation ne s'évalue pas d'après l'étroitesse de ses frontières ? Ni d'après le nombre de ceux qui parlent sa langue ? Est-ce de la curiosité seulement ? La froide raison, par exemple, qui nous a interdit, à nous autres petits pays, de nous laisser entraîner par la furie de la guerre, nous aurait-elle rendus tout d'un coup dignes de curiosité et d'intérêt ? Ou se peut-il qu'un peu de lassitude, de doute et de découragement, ou le mécontentement peut-être de ce qu'on produit soi-même, règnent parmi les peuples qui ont pris la direction du monde, et les poussent à rechercher dans les autres pays qui n'ont pas ce privilège-là, des ressources imprévues d'esprit et de sentiment, des remèdes pour l'âme — telles ces races isolées et encore « sauvages » qui parfois soignent les maladies avec des remèdes que cherchent en vain pendant des siècles les médecins civilisés ?

Je l'ignore ! Mais puisqu'il en est ainsi, et que l'intérêt tardivement éveillé se manifeste d'une manière si spontanée et de tous côtés à la fois, — quant à nous, nous n'avons pas de reproches à nous faire, l'intérêt pour les choses du dehors ne nous a jamais manqué — il est indiqué que nous prenions une attitude complaisante, nous sommes mêmes forcés (par politesse autant que par ... un certain égoïsme) de procurer les informations qu'on nous demande, amplement et sans réserve. Montrons-nous fiers de ce que nous possédons, sans chercher à cacher nos défauts, ni nos faiblesses, ni nos lacunes surtout. Un peuple de six milions d'habitants ne saurait tout avoir. Que les renseignements que nous donnerons soient d'une entière franchise ! Pas de vantardise, mais pas de dénigrement de soi non plus, ce dénigrement dont s'énivre volontiers un certain type d'idéalistes déçus ou blasés.

L'état actuel des lettres néerlandaises, quoique satisfaisant en général, florissant même, laisse encore beaucoup à désirer et même à désirer avec ardeur. Malheureusement l'œuvre des tout jeunes ne fait pas espérer que ces souhaits se réaliseront de si tôt... Cette remarque ne doit pas être prise pour le grognement sénile d'un *laudator temporis acti*. Le fait est que nous manquons ici de tendances juvéniles, comme, par exemple, l'*expressionisme* qui excite l'enthousiasme des jeunes artistes en Allemagne. Nous autres aînés, nous consentons à être injuriés, pourvu que ce soit fait avec talent. Mais la plus jeune génération chez nous, jusqu'ici, paraît plus intelligente que douée ; ils ont lu énormément, médité (et à moitié compris) un tas de choses, mais une vie intérieure pleine et intense semble rare parmi eux.

Leur idéal vague, vaguement éthique ou vaguement philosophique, ne paraît pas en état de les inspirer fortement ; à part l'œuvre de quelques-uns, tels M. Nyhoff, Roel Houwink, et quelques autres peut-être, leurs manifestations littéraires sont d'une sécheresse qui ne s'était pas vue dans nos lettres depuis 1880. Ils se sentent des « spiritualisés » : est-ce que cela implique l'anémie ?

Ils ne tarissent pas sur le sujet du « temps nouveau » — mais leurs émotions nouvelles ne se montrent guère! Heureusement, les auteurs nés entre 1860 et 1895 et quelques-uns de

date plus ancienne, tiennent bon. Ni la tristesse des temps de guerre, ni le malaise de nos jours n'a pu fléchir leur vigueur. Aussi me semble-t-il que nous n'avons pas besoin d'exagérer nos mérites ni de créer des contrastes factices avec les temps révolus, pour prouver qu'elle a droit à l'existence, notre littérature, même à côté de la plus riche des « grandes littératures », et que sa connaissance pourrait apporter du profit à tout autre peuple, et cela par des qualités qui ont peu d'éclat, puisqu'elles se trouvent plutôt en profondeur qu'en largeur, mais qui sont l'intensité de la vision et du sentiment de la vie, la force plastique, la connaissance et l'amour de l'âme. Ceci, dans la prose. Dans la poésie on trouve la franchise extrême, la passion maîtrisée, le recueillement plein de sérénité.

* * *

Dans ma chronique précédente j'ai tâché de montrer une ligne historique, quoiqu'à l'état d'ébauche. Croisons maintenant cette ligne avec une autre qu'on pourrait appeler géographique. J'essaierai cette fois de procéder par descriptions, ne fût-ce qu'en partie ; d'ailleurs il serait presque impossible de se passer de toute histoire et de toute perspective, puisque la littérature c'est l'expression humaine dans le temps, non dans l'espace.

Ainsi la géographie littéraire n'est pas non plus chose concrète et l'on ne saurait rien y démontrer par des chiffres, comme dans la géographie ordinaire. Il est impossible de fixer indubitablement la grandeur et l'importance des montagnes et des villes littéraires, ni leur distance et leur proportion mutuelles. Cependant on peut prendre pour échelle les périodiques littéraires — bien que ceux-ci soient loin aujourd'hui de former des provinces délimitées qu'on distingue tout de suite, comme sur la carte, par leur couleur spéciale. On ferait mieux de les comparer à des rivières, descendant des montagnes et finissant par se confondre dans l'océan de la publicité ; rivières sur lesquelles sont situés les villes et les villages les plus importants et où se concentre la vie de tout le pays.

Notre rivière littéraire la plus ancienne, au mouvement le plus majestueux, dont le lit large et maintes fois déplacé par certaines secousses volcaniques a contribué beaucoup à l'enrichissement des esprits hollandais, c'est la revue mensuelle *De Gids* (Le Guide). Les plus anciens parmi nous se rappellent encore qu'un bleu romantique recouvrait ses premiers fascicules, remplacé maintenant par le gris, plus sobre, plus approprié au caractère grave des Hollandais. Cette couleur bleue fut cause que la voix populaire traitait ce périodique qui s'imposait comme le guide du public, de « bourreau bleu ». Ce fut au temps que Potgieter (1808-1875), le fondateur énergique de la *Gids* y commandait encore en chef sévère et bourru ; il avait à côté de lui son jeune ami à l'esprit mordant, Conrad Busken Huet (1826-1886) comme adjoint à ce commandement bien justifié. Ces deux excellents connaisseurs des littératures hollandaise et étrangère, pendant des années, ont rendu la vie dure à leurs contemporains moins significatifs en leur présentant toujours pour modèles les figures et les exploits de leurs aïeux, ceux du XVIIe siècle surtout, ce qui n'était pas à leur avantage, cela s'entend. Quelques écrivains seulement furent reconnus tout de suite comme ayant de la valeur, par exemple Schimmel par Potgieter, Mme Bosboom-Toussaint et Multatuli par Huet. Même le réalisme délicat, de bon style et plein d'humour de Hildebrand (Nicolass Beets) quoique dépourvu d'envolée, ne fut pas assez noble aux yeux du maître sévère ; Potgieter l'a condamné injurieusement comme « l'envie de copier la vie quotidienne ». La critique littéraire — qui n'occupe plus qu'une place secondaire dans le texte de la *Gids* — en constituait alors la partie principale, et, bien que parfois trop intransigeante, trop exclusive, elle partait d'un esprit supérieur et d'une compréhension très juste de l'importance qu'a la littérature pour la culture d'un peuple. A cet égard, la *Gids* n'a jamais retrouvé son ancien rang. Ce fut en 1865, lorsque Potgieter et Huet quittèrent la direction, à cause d'un différend avec leurs collègues, que cette revue « vieillit » tout à coup. Cette première vieillesse dura plusieurs années. Mais vers 1890, avec Louis Couperus, le romancier raffiné et W. G. van Nouhuys, le critique littéraire si humain, la *Gids* se rajeunit et, depuis lors, ces cures de

rajeunissement se succèdent. M. J. N. van Hall, bien qu'il eût la tête un peu dure, a fini par admettre beaucoup de jeunes ; Johan de Meester entraîna les autres — de sorte qu'on peut féliciter de bon cœur cette revue âgée de quatre-vingts ans, de sa verdeur et de son entrain. Un de nos poètes les plus sensitifs et les plus profonds, A. Roland Holst (ne pas confondre avec sa tante Mme H. Roland Holst-van der Schalk — notre plus grande femme-poète) est entré récemment dans la rédaction littéraire de la *Gids* ; il y partage l'autorité avec deux anciens collaborateurs célèbres de la *Nieuwe Gids* révolutionnaire ; J. de Meester, âgé de soixante et un ans, l'auteur de *Geertje,* un des chefs de file de notre art réaliste et psychologique, et qui est en même temps le rédacteur artistique de notre principal journal; et Jan Veth, portraitiste et critique d'art, esprit vif et plume acérée. Il s'y ajoute quatre professeurs de faculté, — parmi lesquels Huizinga, le remarquable historien, — qui sont certainement les représentants les plus vivants de cette catégorie d'hommes, dont l'entrain et l'amour de l'art ne sont pas les qualités les plus renommées.

Quel rôle joue aujourd'hui cette revue déjà chargée d'années dans la vie spirituelle de la Hollande ? La tradition et l'autorité doctrinaire ont beaucoup de poids dans ce pays : aussi la *Gids* a-t-elle pu traverser des périodes d'une grande faiblesse sans perdre son influence. Mais à présent elle ne doit pas son importance à la tradition seule, ni à son nimbe d'érudition d'université. En ce qui concerne la littérature pure, la *Gids* a depuis longtemps accueilli tout collaborateur de talent, jugé tel par une direction large d'esprit. Presque chaque ancien révolutionnaire des temps de la *Nieuwe Gids* est venu plus tard à cette vieille revue. Et avec eux la fleur des autres prosateurs et poètes : Marcellus Emants, Hélène Swarth, Augusta de Wit, Carel et Margo Scharten-Antink, Top Naeff, Ina Boudier-Bakker, Arthur van Schendel, P. C. Boutens, Aert van der Leeuw, P. H. van Moerkerken, Frits Hopman, D. Th. Jaarsma et tant d'autres. Les tendances littéraires de ces collaborateurs sortent du réalisme pessimiste et du lyrisme sombre des années 1880-1900 pour aboutir au néo-romantisme symbolique et assez enjoué, à la psychologie raffinée et à l'humour délicat de nos jours. En

matière politique, la revue ne montre pas une si grande variété, cela se comprend. Les socialistes et les communistes sont les bienvenus, mais à titre de littérateurs seulement. La *Gids,* déjà depuis le vieux Van Hall, relève du parti libéral-démocrate, qui correspond à peu près au parti « radical » dans les autres pays.

Ce fut pour opposer une puissance plus conservatrice, avec une nuance religieuse, à ces tendances qui paraissaient trop libérales aux yeux de quelques collaborateurs anciens, qu'on a fondé un jour, — vraiment, il y a déjà vingt ans de cela ? — la revue *Onze Eeuw* (Notre Siècle). Mais l'autorité de la *Gids* est due surtout à la collaboration de tant d'esprits et de talents importants (sur le terrain scientifique et philosophique également) plutôt qu'à son activité critique dans le domaine de la littérature ou de la culture générale. Je viens de le dire : la critique est reléguée au second plan à présent. La direction a laissé passer inaperçues des manifestations de la plus grande importance et il est bien rare qu'elle accueille des articles de critique littéraire. Voilà ce que nous reprochons surtout à une revue qui continue à s'appeler *Le Guide.* Quiconque veut conduire ne saurait se contenter d'exemples, il doit encore justifier sa conduite en expliquant ses raisons et en se montrant un juge qui force le respect.

La *Nieuwe Gids* (Le Nouveau Guide), la revue polémique des révolutionnaires de 1880, elle aussi, existe encore ; son existence semble même plus assurée que jamais ; pourtant la *Nieuwe Gids* n'est plus celle d'antan. Comment serait-ce possible ? La bataille est gagnée, et les jeunes gens de 1885 sont devenus les aînés de 1922 ! En l'an 1885 ils étaient solitaires ; maintenant nombre de périodiques, la vieille *Gids* en premier lieu, sont très flattés de leur collaboration. Willem Kloos, le délicieux poète de sonnets et le chroniqueur excellent des premières années, en est toujours le rédacteur, il en est même l'unique rédacteur régulier, bien qu'il se trouve encore d'autres noms sur la couverture de la revue. Parmi les collaborateurs, à côté de plusieurs anciens, toute une foule de jeunes. Kloos est généreux, hospitalier... et sa revue, devenue volumineuse, est à présent comme les autres, remplie d'articles plus ou moins intéressants, de poésies plus ou moins jolies, de prose plus ou moins belle. Jac. van

Looy — faisant partie d'ailleurs de la rédaction — lui donne toujours, et presque exclusivement à lui, ses œuvres ; voilà un monopole de grande importance. Kloos lui-même n'écrit nulle part ailleurs que dans sa propre revue où il continue à donner sa chronique mensuelle. Il lui arrive souvent, il est vrai, d'enfourcher de vieux dadas et de les conduire à la mode ancienne, mais quel chroniqueur qui en est à sa cinq-centième chronique, ne s'est pas répété au moins cinquante fois ? Dans cette revue également, un peu plus de critique, et de critique plus complète, serait certainement à sa place. Une revue qui, fidèlement, sérieusement, d'un jugement large mais ferme, donnerait son attention, non à chaque livre qui paraît, mais à chaque apparition intéressante ; une telle revue nous fait défaut en Hollande.

Car ni *Onze Eeuw* (Notre Siècle), ni *Groot-Nederland* (Greater Netherland ; ce titre est intraduisible en français) ni *De Stem* (La Voix) ne sont des revues dans ce genre, malgré tout ce qu'elles offrent de bon, de délicat ou de solide.

Onze Eeuw, l'organe des éléments plus conservateurs — bien que le philosophe-poète Bierens de Haan, qu'on ne saurait qualifier de conservateur, fasse partie de la rédaction — publie des nouvelles de Elisabeth Zernike et une chronique de théâtre de Jo de Wit, c'est-à-dire la collaboration de nos deux jeunes romancières les plus douées peut-être et ... les plus hardies ! Bien stupéfiant quelquefois de constater la différence entre les éléments divers : rédaction et renommée d'un côté, et de l'autre côté les collaborateurs effectifs.

Groot-Nederland, à côté de la *Gids* et de la *Nieuwe Gids,* possède assurément la rédaction la plus brillante : Louis Couperus, Cyriel Buysse, Frans Coenen. Mais, en pratique, un seul homme fait toute la besogne ; c'est Coenen. Une personnalité bien particulière, celui-là, révolutionnaire quand même et sa vie durant, mais sans idéal bien prononcé ; un récalcitrant qui a la révolte dans le sang (je ne veux pas dire : la négation, cela sentirait trop le fagot) ; mais il ne montre ces qualités que dans son œuvre de romancier, de critique, d'essayiste et de journaliste. Comme rédacteur il fait comme les autres. Sa revue remplit ses pages, aussi accepte-t-il beaucoup de choses sans les admirer. D'abord il accepte tout ce que lui donnent ses camarades de la rédac-

tion ... et il s'y trouve bien des choses faites à la légère peut-être : Couperus, par exemple, paraît connaître trop bien l'action rythmique de la répétition ; Buysse est un romancier fécond, doué, spirituel ; il appartient à la race franche et généreuse des Flamands et à la génération sanguine et riche d'esprit de Styn Streuvels et de Karel van de Wœstyne, de Verhaeren ou de Maeterlinck — mais il est trop peu difficile envers lui-même ; son œuvre toujours habile et de grande race, vivante et sans contrainte, est de valeur très inégale. Cependant, quand il s'agit de réflexions critiques sérieuses et pénétrantes, la revue de Coenen est peut-être la meilleure que nous possédions. Il porte lui-même des jugements téméraires et impitoyables, louant très peu — à peine a-t-il commencé qu'il a peur d'exagérer ses louanges — reprenant d'une main ce qu'il a donné de l'autre, mais toujours plein de vigueur et d'esprit, à bout portant, souvent ironique et moqueur, toujours avec du relief, toujours digne d'être lu. Une de ses collaboratrices fidèles est Mme Carry van Bruggen, romancière fameuse à juste titre, mais plus intellectuelle peut-être qu'artiste, auteur (dans *Groot-Nederland)* d'une étude philosophique très travaillée et fortement documentée sur l'individualisme en art, sous le titre de *Prométheus.* Carry van Bruggen est âpre, mordante même, comme son maître Frans Coenen ; elle est trop passionnée, trop irritable, trop partiale, qualités nuisant à une œuvre spéculative et philosophique comme la sienne ; mais sa puissance de réflexion est formidable, son style ferme et vigoureux. Une personnalité importante, sans aucun doute.

Une autre personnalité bien marquée, et qui ne plaira pas non plus à tout le monde, c'est Albert Verwey : il est regrettable que sa revue à lui, *De Beweging* (Le Mouvement) n'ait pu subsister. Elle a péri ... dans le malaise affreux de ces années d'après-guerre, de ces années prétendues de paix ! Elle n'est pas morte sans gloire ; elle n'a pas déchu. J'ai déjà parlé de Verwey dans ma chronique précédente. Il fut un des révolutionnaires de la *Nieuwe Gids ;* mais, après quelques années, il s'est séparé de ses camarades. Son caractère de Hollandais pondéré ne s'accordait pas avec les leurs ; l'expression violente lui est antipathique, le naturalisme lui paraît trop sensuel ; il attend tout de l'imagination et de la

méditation, de l'imagination spiritualisée et des idées de poète devenues profondes et sereines. Son œuvre est demeurée digne d'estime, mais elle a souffert d'un certain dessèchement. Tout en s'efforçant de garder le contact avec la société et de se tenir au courant des événements de son époque, Verwey s'est tout de même éloigné de la vie... Pourtant il est dommage que sa revue ait disparu. Cet homme revêche, énergique, s'est efforcé du moins de guider l'opinion. Or, en ces temps de confusion presque désespérante, qui peut en faire davantage ?

Et après que *Le Mouvement* ait cessé de se mouvoir, *La Voix* se mit à parler. *La Voix* voulait être une voix nouvelle et forte, une voix de cloche, comme l'indique la gravure sur la couverture de la revue. S'opposant au prétendu sensualisme et à la sensiblerie dans la littérature, désapprouvant la devise de l'art pour l'art et l'amoralité de la *Nieuwe Gids* et ce qui la suivait, elle désirait être la voix de notre conscience renouvelée.

Dirk Coster et Just Havelaar, les deux rédacteurs de ce périodique, sont avant tout des moralistes. Cela ne veut pas dire qu'ils soient des prêcheurs, moins encore des prédicateurs. Eux-mêmes s'opposent fortement à une qualification pareille. Ils désirent être des hommes complets ; ils sont d'avis que l'homme moral est négligé chez les modernes ; c'est surtout sur les droits de cet être moral qu'ils insistent. S'ils font penser malgré tout à des prédicateurs, même à des prédicateurs de pénitence, cela est dû peut-être au contraste avec leurs prédécesseurs immédiats qui ne se sont souciés aucunement de la morale. Ce n'est pas non plus à la génération de pasteurs hollandais qui a précédé celle de 1880, qu'ils souhaitent se joindre. Ce ne sont pas les vertus domestiques qu'ils essaient de propager. Ils veulent la passion, pourvu qu'elle soit dirigée vers quelque noble but ; ils désirent l'approfondissement dans toutes les directions. Ayant l'air d'être exclusifs, ils s'efforcent d'être aussi multiples, aussi libéraux, aussi humains que possible. Havelaar est une figure très attrayante. Je le considère comme un artiste, un artiste littéraire. Il est éloquent sans tomber jamais dans la rhétorique. Sa sincérité foncière et son intégrité sont frappantes — et ce n'est pas en faveur de notre époque que ce

soient ces qualités-là qui frappent dans le caractère d'un écrivain. Il dit franchement et avec force ce qu'il sent et ce qu'il pense de toutes sortes de choses ; de l'art, des belles lettres, de l'humanisme, de la démocratie, du socialisme. Il ne plaît qu'à peu d'artistes ; ils prétendent qu'au fond il ne comprend rien à leur art ; que c'est un pasteur qui raisonne là-dessus. Ne serait-ce pas plus probable au contraire que beaucoup d'entre eux ne comprennent rien à Havelaar ? Il est certain qu'ils comprend trop bien quelques-uns d'eux, bien plus que cela peut leur être agréable. Il me semble incontestable que Havelaar a échoué plus d'une fois et à plusieurs égards — il est d'ailleurs parfaitement conscient de sa propre insuffisance ; nulle trace de pédantisme dans ses articles — mais on ne saurait nier non plus que c'est un homme vivant de toutes ses forces pour comprendre l'esprit humain, pour combattre ce qu'il a de petit et de bas et pour vénérer ce qu'il a de divin.

On pourrait en dire presque autant de Dirk Coster. Il est plus artiste que Havelaar, plus styliste surtout ; moins impétueux, moins spontané, d'un esprit plus profondément rassis et avec plus d'hésitation. La passion et l'élan ne lui manquent pas cependant, à lui non plus. Là où il peut admirer de bon cœur, il devient éloquent. Ses essais sur les poètes Henriette Roland-Holst et P. C. Boutens et quelques autres encore, me paraissent hors ligne. Il a publié un recueil d'aphorismes : *Marginalia,* dont je ne puis bien juger la valeur, étant de nature peu moraliste — mais qui est devenu populaire en peu de temps. Or, cela n'est pas surprenant. Ces sentences sont souvent extrêmement frappantes et nous semblent être les fruits d'une réflexion profonde ; beaucoup parmi elles sont justes et d'une belle composition (par belle composition je veux dire que le rythme en est d'émotion et de sentiment, que la forme a jailli d'une âme humaine). Et puis, l'humanité, on le sait, aime à être admonestée. On goûte dans ces ouvrages une lecture qui vous est utile, qui vous apprend quelque chose. On admire toujours ce qui est religieux, pourvu que ce soit senti.

Dostoïewsky est un nouvel évangéliste pour Coster, aussi bien que pour Havelaar. A l'occasion d'une publication de Serge Persky sur le grand Russe, Coster a écrit un essai qui

attire beaucoup l'attention chez nous. Coster appelle Dostoïewsky le génie central d'Europe ; il déblatère contre tous les Persky, même contre tout le monde littéraire qui ne voient en Dostoïewsky qu'un grand écrivain, sans rien de plus. Les littérateurs n'ont pas compris la « bonne nouvelle » qu'apporte Dostoïewsky. « Le mépris total est préférable à cette demi-admiration », dit-il. Cette façon de s'exprimer est typique de Coster. Il aime à se servir de mots excessifs, tels que : infini, illimité, irrésistible. S'il est fanatique de quelque grande personnalité, il faut que vous soyez fanatique avec lui, sinon il vous traite d'hérétique. Pour moi, quand il s'agit de Dostoïewsky, je consens à être fanatique avec lui, bien que je le voie plutôt comme un grand romancier et que je ne considère pas que le titre d'« apporteur de la bonne nouvelle » constitue le superlatif de grand romancier.

Quand il s'agit de donner une critique d'art, de choses concrètes (romans, poèmes, etc.), Coster se montre plus artiste que lorsqu'il s'agit d'idées, à son insu peut-être. Dans ses critiques — bien qu'elles aient souffert, selon moi, de ses préoccupations de moraliste — il témoigne d'une grande admiration pour des œuvres qu'il rejette en même temps à cause de leur esprit satanique. Il serait très intéressant de suivre l'évolution future de Coster et de voir qui l'emportera : l'esprit moraliste ou le sens artistique tout pur. Ou lui serait-il possible d'amener ces deux qualités à une unité supérieure ? Mais je crois pas que personne y ait jamais réussi ; tandis que notre morale est fatalement bornée, notre sens artistique, Dieu merci, peut avoir plus d'étendue.

Pour revenir à la *Voix*, récemment fondée par Coster et Havelaar, ce qu'il y a de curieux, c'est que les deux rédacteurs ont un grand nombre d'amis et d'admirateurs, mais peu d'adeptes. Sauf leurs propres articles (qui d'ailleurs trouveraient l'hospitalité dans les autres revues de Hollande) ce jeune périodique ne contient rien qui se distingue particulièrement par la nature ou par l'esprit de tant d'autres articles publiés ailleurs. Il se trouve que tous les collaborateurs et toutes les collaboratrices de cette revue donnent aussi leurs œuvres à la *Gids*, à la *Nieuwe Gids*, à *Groot-Nederland*, à

Onze Eeuw et à *Elseviers Maandschrift*. La rédaction de la *Voix* dit « qu'elle veut s'efforcer de publier autant que possible des ouvrages de jeunes auteurs encore inconnus ou peu connus ». Eh bien, voilà justement le but que les autres revues citées poursuivent aussi, ardemment. Tous raffolent d'un art neuf et original.

Une revue où beaucoup de jeunes ont débuté déjà, je viens de la nommer, c'est *Elseviers Geïllustreerd Maandschrift*. Cette revue non plus ne cherche pas à guider l'opinion ; elle croit que c'est plutôt en chroniquant, en reflétant le mouvement artistique qu'elle trouve son emploi. Elle a pour directeurs Herman Robbers et R. W. P. de Vries Jr., (un littérateur-romancier et un dessinateur-critique d'art) et c'est l'unique revue hollandaise qui s'est imposée la tâche de donner, outre la littérature toute pure, des articles illustrés et importants sur l'art et sur les belles lettres. Ce périodique, à un certain égard, est comparable à la *Revue de Genève*, puisque chaque livraison montre à ses lecteurs, à côté de l'art hollandais, des exemples étrangers. C'est là par exemple que Cornelis Veth a publié la plupart de ses études très compétentes sur les caricaturistes et sur les illustrateurs européens. Cependant, pour des raisons faciles à comprendre, je n'en dirai pas plus long sur cette revue qui d'ailleurs, dans sa trente-deuxième année, a le bonheur d'être lue et ... regardée à travers toute l'Europe ; ce qui est dû sans doute à son caractère international.

Leven en Werken (Vivre et Travailler), revue destinée aux femmes et aux jeunes filles, dirigée par Annie Salomons et par E. C. Knappert, sera la dernière des revues générales citées dans cet article. Annie Salomons est une de nos romancières qui ont le plus de sentiment et de goût, et en même temps une de ces femmes très rares auxquelles le sens critique ne manque pas. Sa revue ne compte pas seulement des femmes. Je pense par exemple à Nico van Suchtelen, l'auteur suggestif et chaleureux de *De Stille Lach*, roman idéaliste à thèse qui a attiré chez nous l'attention générale et qui a prouvé encore, après tant de fois, qu'un tel livre où l'auteur parle lui-même en admonestant doucement, poétiquement, et où se manifeste un idéalisme moral, mais vague surtout, est sûr d'enchanter le public. Encore un livre qui, selon le

goût hollandais, vous est « utile », qui vous sert à quelque chose. A la bonne heure, voudrait-on répliquer, mais à quoi ?

En sautant volontairement *Het Gety* (La Marée), petite revue de quelques jeunes qui n'ont jamais été bien jeunes et dont le porte-parole, M. Ernst Groenevelt, méprise les « hommes de 1880 », tout en essayant en vain de les imiter dans ses invectives sans nerf (le périodique baisse d'ailleurs, comme toute marée destinée à descendre), j'arrive aux deux périodiques qui représentent le nouveau temps sur le terrain politique et économique : *De Socialistische Gids* (Le Guide Socialiste), revue du Parti des ouvriers social-démocrates, dirigée par quelques hommes politiques et par C. S. Adama van Scheltema, poète populaire et de grande valeur; et *De Nieuwe Tyd* (Le Nouveau Temps)[1] organe théorique des communistes auquel Henriette Roland-Holst a attaché son nom célèbre. Le *Guide Socialiste* a, dans le domaine de l'art, des conceptions très larges. Des littérateurs amis du parti socialiste, comme Frans Mynssen, auteur de quelques pièces de théâtre très délicates, et P. H. van Moerkerken, romancier érudit et poétique, sont au nombre de ses collaborateurs. La doctrine communiste, au contraire, semble impliquer l'idée que rien de bon n'est à dire ni à attendre des poètes et des prosateurs qui ne sont pas sortis des rangs du prolétariat. Si de tels individus écrivent encore, on doit l'attribuer à des mobiles ignobles. Cela semble du moins l'opinion de M. le Dr J. A. N. Knuttel, directeur du *Nouveau Temps,* excellent collaborateur du reste du *Grand Dictionnaire néerlandais* (dont on ne verra jamais la fin, tel le Dictionnaire de l'Académie !).

Quant aux idées nouvelles en politique, il est regrettable que *De Nieuwe Amsterdammer* (Le Nouveau Amsterdammois) journal hebdomadaire de H. Wiessing et de ses collaborateurs (parmi lesquels des gens très habiles, spirituels et doués) n'ait pu subsister. Pendant quelques années, ce journal indépendant, sans être d'un communisme prononcé, nous a donné une critique politique et sociale faite par des communistes aussi bien que par d'autres, qui, sans esprit de parti, écrivaient des études littéraires et artistiques. La feuille périt

[1] Remplacé en janvier 1922 par *De Communistische Gids* (Le Guide Communiste).

lorsqu'elle tomba aux mains des bolchévistes seuls. La rédaction, aussi bien que la plupart de ceux qui y collaboraient avaient été attachés auparavant à la feuille hebdomadaire : *De Amsterdammer,* appelée vulgairement « la verte », journal dirigé naguère par l'écrivain radical De Koo, homme intelligent et large d'esprit. Elle continue encore son existence, ayant maintenant parmi ses rédacteurs quelques professeurs historiens et ce farceur moraliste Nolst Trenité (Charivarius) à côté de Frederik van Eeden, de plus en plus onctueux. C'est dans cette feuille « verte » que Top Naeff, une de nos romancières les plus distinguées, insère ses critiques de théâtre, spirituelles et fortes. L'effort du *Nieuwe Amsterdammer* suspendu intempestivement, se continue avec des proportions plus petites dans *De Nieuwe Kroniek* (La Chronique Nouvelle), un nom qui nous rappelle tristement celui de cette vieille excellente « chronique », la feuille hebdomadaire de P. L. Tak, un des représentants les plus nobles qu'ait eu chez nous le socialisme, ou disons plutôt la Pensée Nouvelle. Cette *Chronique Nouvelle* (directeurs : Frans Coenen, Carry van Bruggen, que je viens de nommer plus haut, et d'autres) devrait paraître tous les quinze jours, mais elle semble quelquefois perdre la mémoire des dates ; cependant, malgré ses visites irrégulières, elle est toujours la bienvenue chez ceux qui aiment la critique et l'esprit.

Il va sans dire, de nos jours où tout le monde écrit, beaucoup d'autres périodiques existent encore en Hollande, à part de ceux que je viens de nommer ; mais quelle existence parfois ! A côté de nos libéraux, de nos socialistes et de nos communistes, nos nombreux calvinistes et nos catholiques ne manquent pas de s'exprimer à leur tour. Cependant je me permets de croire que j'ai mentionné ce qu'il y a de plus intéressant dans le domaine de la culture hollandaise, tout en me rendant compte que, pour l'influence sur la foule, nul de ces périodiques ne saura quelque peu concourir avec ... la Presse, la Presse avec majuscule, la Presse proprement dite, la Presse quotidienne, tant redoutée !

Ah, ces journaux ! Combien d'admirations prônées ostensiblement, combien de flagorneries perfides, d'outrages et d'imprécations ont-ils vus passer, impassibles, sous leurs entêtes imprimés ! Impassibles et convaincus qu'ils sont indis-

pensables. Indispensables puisqu'ils sont là. Le monde était plus heureux sans doute avant leur existence. Mais les voilà ; nous le maudissons tous les jours, et deux fois par jour nous tendons avidement les mains vers les nouvelles qu'ils nous apportent. « La reine de la terre... » à la bonne heure, mais quel est le roi qui commande même à cette reine ? Sont-ils les guides de l'opinion publique... ou ses serviteurs fidèles ? La Presse quotidienne est un sphinx moderne... Mais figurez-vous : un sphinx qui sait parler — et comment !

Je ne traiterai pas ici des « journaux néerlandais ». Sont-ils pires qu'ailleurs ? Au contraire, je les crois meilleurs. Nous n'avons pas, Dieu merci, des Northcliffe, ni des Hugo Stinnes, qui font travailler pour eux en esclaves des milliers d'intellectuels. Et cette corruption détestable qu'est une critique vénale n'existe pas en Hollande. Des pessimistes malicieux insinuent qu'il en est ainsi parce que dans notre petite Hollande elle ne pourrait rapporter un prix suffisant. Permettez-moi de vous assurer que je tiens une telle déclaration pour une calomnie. Mais si elle pouvait renfermer un peu de vérité, eh bien, nous ne pourrions jamais nous estimer assez heureux d'être un peuple tellement petit que la critique chez nous n'ait pas de valeur commerciale.

Le journal qui a fait le plus sans doute pour l'art et la littérature hollandaise moderne, depuis 1880, c'est *De Nieuwe Rotterdamsche Courant*. Et nous devons cela à un seul homme, à Johan de Meester. Cet artiste admirable, en sacrifiant beaucoup de ses désirs personnels, a donné les trois quarts de sa vie — si ce n'est plus — au journalisme artistique ; et comme journaliste, comme rédacteur de la rubrique d'art, il a lutté de toutes ses forces et de tout son cœur pour l'art nouveau d'après 1880. La lutte n'est plus nécessaire aujourd'hui. Tous les amis de De Meester souhaiteraient donc qu'il se vouât enfin à son art. Mais à l'âge de soixante ans passés il semble toujours n'y pas penser. Il y a peu de temps, son journal a ajouté un supplément littéraire à son numéro du samedi. Et c'est toujours sa voix, presque seule, sa voix nerveuse de travailleur intellectuel trop pressé qui monte de ces pages. Est-ce qu'il se croit toujours indispensable ? Il a raison peut-être. Mais il faut reconnaître qu'il existe à présent en Hollande des journaux qui, sans posséder de rubrique

artistique aussi riche, variée, n'en donnent pas moins en feuilleton des études critiques plus importantes sur la littérature. Carel Scharten les écrit pour le *Telegraaf,* Is. Querido pour le *Algemeen Handelsblad,* le jeune M. Nyhoff pour *Het Nieuws van den Dag*...

En voilà assez. J'ai pris les périodiques pour en faire le miroir de notre activité dans le domaine de la littérature et de la culture. J'espère du moins avoir prouvé que ce miroir, quoiqu'il ne reflète sans doute pas tout ce qui vit dans les cœurs néerlandais, pourrait tout de même mettre mes lecteurs au courant de la vie spirituelle, de la vie littéraire surtout, dans « ces contrées plates au bord de la mer ».

Herman ROBBERS.

TURQUIE[1]

LA TURQUIE ET SA DÉFENSE NATIONALE

La Guerre orientale

Constantinople.

Le monde oriental, comme le monde tout entier, est archi-fatigué de la guerre. Celle-ci, c'est l'humanité souffrante qui la condamne. Cette condamnation est lancée contre n'importe quel élément qui provoque la guerre.

Qui donc la provoque ?

[1] Nous avons déjà donné la parole aux Grecs, et nous la leur redonnerons bien volontiers encore. Fidèle à notre programme nous faisons entendre aujourd'hui un Turc. Les diplomates arriveront-ils à concilier des thèses si radicalement opposées ? — (N. D. L. R.)

Quand on sait comment poser la question, on trouve facilement comment la résoudre, ou, au moins, la traiter sans équivoque, sans arrière-pensée ni préjugé.

Pour définir le point de départ de cette guerre turco-grecque, il faudrait analyser deux chapitres contradictoires dont l'un porte le titre d'agression et l'autre celui de défense.

Comme sociologue, fidèle à la *pensée éternelle* et non à la passion politique, nous nous permettons, d'abord, de noter que l'agression en question est venue de la Grèce.

La paix anatolienne a été troublée hier par les Prussiens, aujourd'hui par les Grecs, leurs continuateurs. En ce temps où le *grand coupable* est interné en Hollande, est-il imaginable que sa copie microscopique soit souverainement libre de troubler la sécurité orientale, et d'une manière si flagrante ?

La maison orientale de l'humanité brûle à Smyrne. Il s'y mêle beaucoup de fables, mais ces fables n'obscurcissent point la vérité. L'art de la propagande hellénique tâche d'accréditer comme lumière la fumée de l'incendie. Un art pernicieux est celui qui consiste à trouver une belle formule pour une triste action.

Mais l'humanité est déjà lasse. Heureusement, on ne voit et on n'entend plus ce bruyant cortège d'empressés et de prôneurs qui entouraient l'agression grecque à Smyrne et à Andrinople, prodiguant à pleines coupes le vin capiteux et perfide des louanges outrées, et couvrant du fracas de leurs applaudissements les voix sages et prudentes qui soutenaient avec véracité la thèse de la défense turque.

La question n'est pas à traiter à la légère. Une Grèce avisée ne retarderait pas un seul instant l'évacuation d'Andrinople et de Smyrne, d'ailleurs inévitable. Il y a là un tel danger qu'on ne doit pas essayer de l'empirer de crainte de perdre l'avenir de la véritable Grèce.

Nous avons consacré tous nos efforts nous entendre avec elle. En voici le premier document qui remonte à la veille de la première guerre balkanique :

Péra, le 14 décembre 1911.

Mon cher Basri bey,

Les députés grecs se sont présentés chez nous, demandant le résultat de nos pourparlers. Les événements se précipitant dans la Chambre, ils désirent savoir jusqu'à quel point ils devront, sans aucune entrave quelconque, coopérer avec votre parti.

Veuillez donc vous entendre avec S. A. Ferid Pacha, afin que nous soyons en position de leur donner, avant samedi, une réponse définitive sur nos pourparlers.

Agréez, cher Bey, l'assurance de ma très haute considération.

Solon G. Casanova.

Plein de bonne volonté, nous avons toujours espéré un résultat positif, mais vainement.

Trois mois avant le débarquement grec à Smyrne, M. Venizelos nous invita à un dîner, au courant et à la suite duquel nous avons échangé des opinions de bon augure, jusqu'à minuit, dans une salle bleue de l'Hôtel Mercédès, à Paris. M. Venizelos nous parla même de la nécessité d'une alliance turco-gréco-roumaine. Et prenant comme par hasard un bout de papier, il y traça une carte en lui donnant la forme d'un croissant (avec l'allusion au *croissant salutaire de l'Islam)*, qui enveloppait la Bulgarie et la Serbie. Et ce croissant n'était, suivant sa propre expression, que ladite alliance turco-gréco-roumaine [1] ; car, ajoutait-il, malgré tout, Sofia et Belgrade s'entendront. Ce slavisme du sud est le véritable ennemi de l'hellénisme.

Pourtant, les événements se sont déroulés autrement !

Par une dépêche, courte et rudement sincère, il en attribua la responsabilité aux interventions du Phanar et d'une autre puissance étrangère. Ce seraient eux qui auraient réussi à influencer Venizelos, à lui faire concevoir une Grèce distendue et hypertrophiée, à faire sienne cette folie d'installer la Grèce à Smyrne et Andrinople.

Nous lui adressâmes alors cette lettre ouverte :

Paris, le 24 octobre 1919.

Excellence,

Poussé par les circonstances impérieuses de l'heure présente, et en face des événements qui influencent chaque jour la situation en

[1] Nous conservons ce souvenir précieux, portant l'illustre écriture et le dessin de M. Venizelos.

Orient, je considère comme un impérieux devoir vis-à-vis de ma conscience, et pour rester fidèle à mes convictions, de vous faire connaître les sentiments réels qui m'animent.

Vous savez que j'ai fait tout ce qui était humainement possible pour réaliser une entente turco-grecque.

C'est un fait que l'occupation brusquée de Smyrne, occupation fertile en incidents non seulement malheureux, mais, semble-t-il, irréparables, a été vraiment désastreuse pour l'équilibre futur de l'Orient.

Par des constatations que j'ai faites sur place, au cœur même de l'Orient, j'ai acquis la ferme conviction qu'il n'y a qu'une seule façon d'assurer le salut du monde oriental : c'est l'évacuation pure et simple de Smyrne par le Gouvernement hellénique et le retrait de vos forces militaires. En dehors de cette solution, Grecs et Turcs sont voués à s'entr'égorger perpétuellement, sans espoir de retour à la vie normale, après tant de souffrances endurées.

Mais les Hellènes, en leur qualité d'agresseurs, se privent eux-mêmes de cette paix orientale.....

Le Grec exalté ne connaît plus de loi, fût-ce la vôtre. Il n'entend plus de raison, fût-ce la sienne. Pauvre Minerve !....

Ainsi vos compatriotes s'éloignent de la vérité.

C'est en pensant à votre vraie politique réaliste qui, grâce à votre volonté très décidée, réussit le plus souvent dans ses entreprises, parce qu'elle suppose une tension fixe de la pensée à l'aspect du moindre événement, et parce qu'elle ne perd aucune occasion d'agir, que je dis : C'est encore à vous qu'il appartient de montrer le même courage civique nécessaire pour imposer à votre propre armée l'évacuation de Smyrne, indispensable au rétablissement de la santé morale en Orient.

Dans le cas contraire, veuillez considérer la présente lettre comme un congé de mon amitié politique.

Politique à part, je vous prie d'agréer, Excellence, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

M. Venizelos n'est plus au pouvoir.

Les Grecs trahissent, en pleine guerre, les Serbes ; ils massacrent des Français. Puis, ils trahissent la paix elle-même ! Ils trahissent l'humanité entière jusqu'à la personne de leur propre Venizelos !

Les champions de la civilisation occidentale, les grandes nations victorieuses constatent et attestent, enfin, ceci : Les atrocités commises dans les régions occupées par les Grecs ne peuvent se décrire.

C'est pourquoi la haine va grandissant ; et la question d'Orient cède sa place à la révolte de l'Asie. C'est la guerre grecque qui l'alimente.

Les Turcs n'étaient que des malheureux, sauvés de la serre prussienne, tout à fait comme les Croates, Tchécoslovaques et Polonais ; tandis que les Grecs furent des ennemis masqués, soi-disant alliés *in extremis*, de l'Entente. Moyennant ce camouflage politico-militaire, l'armée grecque est sortie *intacte* de la guerre mondiale, pour réagir contre la paix générale comme s'il s'agissait de la revanche berlinoise, en vue de soulever, plus largement, l'Asie, et, de nouveau, ensanglanter l'humanité entière.

Avec ce double enjeu (Smyrne et Andrinople), la Grèce s'est livrée à un jeu très dangereux.

La révolte de l'Asie turco-musulmane, dont le développement a déjà bouleversé l'ordre politico-économique de toutes les puissances intéressées, prépare d'autres répercussions dans les Balkans, répercussions qui vont ébranler rien moins que les bases de l'existence hellénique, non seulement à Salonique qui, géographiquement, ne lui appartient pas, mais au pays véritablement grec lui-même.

Vers la Paix orientale

L'accord franco-turc, c'est le point de départ le plus sûr de la paix orientale.

Grâce à ses traditions turcophiles, grâce à sa langue qui est la langue civilisatrice de l'Orient, la France a, facilement, su trouver le cœur des Turcs.

Lors de sa visite à Paris, le Sultan Abdul-Aziz disait à Napoléon III, en l'embrassant : « Cet hommage est le salut de la Turquie à la Franee, de l'Orient à l'Occident, du monde musulman au monde chrétien. » C'était le plus bel écho, parmi tant d'autres, de la politique immortelle du roi François Ier.

M. Claude Farrère termine ainsi une des lettres qu'il nous a écrites : « ...avec l'amitié d'un Français qui salue de la plus vive joie le jour de la paix, si heureusement arrivé, entre ses deux patries, natale et d'adoption, que seuls des traîtres à la Turquie avaient pu opposer l'une à l'autre, en remuant dans leurs tombes les deux grandes ombres de LL. MM. I. et R. Sultan Suleiman et le Roy François. »

L'armée interalliée, c'est la guerre grecque qui la fit entrer à Constantinople, où un général anglais la commande encore. A vrai dire, cette Constantinople califale turque a été non seulement occupée, mais conquise aussi, par d'autres généraux, généraux sans soldats, mais omnipotents, Loti et Farrère, qui y réquisionnèrent, comme résidence éternelle, le cœur fidèle et reconnaissant du peuple turc tout entier. La France seule possède en Orient une armée aussi puissante. Et son entretien n'a besoin ni d'équipement ni d'enrôlement !

Ces poètes sont deux prophètes qui ont eu pour mission d'avertir les maîtres de l'heure et de faciliter l'accomplissement de l'œuvre orientale des Briand, des Barthou, des Pellé, des Gouraud, des Franklin-Bouillon, des Gout, etc. C'est grâce à tous ces résultats que l'autorité incomparable de M. Poincaré assurera la paix orientale à la conférence interalliée. En attendant, la collaboration intellectuelle entre nous et les Français fut toujours intime. En voici quelques témoignages, dont l'expression a rarement atteint, littérairement, à de tels sommets :

Mon cher ami,

...J'ai gardé le meilleur souvenir de votre visite, je garde l'espoir de vous recevoir un jour dans ma modeste mosquée, quand des temps meilleurs seront venus pour *nos deux patries.....*

Pierre Loti.

...Oui, j'ai toujours considéré les Turcs comme des adversaires loyaux et chevaleresques, quand je les ai eus en face de moi aux Dardanelles.

Maintenant que la guerre est finie, je veux espérer que les Turcs se souviendront qu'ils étaient nos amis et que nous retrouverons les rapports amicaux de jadis.

Gouraud.

La France nous tira, avant toute autre puissance, de l'embarras fatal. Comme la Turquie l'aidait autrefois, sous les mêmes conditions historiques. Rappelons, entre autres, que c'est au Sultan Amurat III que revient l'honneur d'avoir notifié, en 1593, l'ultimatum suivant aux Marseillais gréco-français dont la Ligue séparatiste faisait campagne contre le roi. En voici le texte : « Nous vous

invitons ou plutôt nous vous enjoignons d'incliner vos chefs et rendre obéissance au magnanime entre les grands et très puissans seigneurs, Henri roi de Navarre, à présent empereur de France. Si vous persistez dans votre obstination, nous vous déclarons que vos vaissaux et leurs cargaisons seront confisqués et les hommes faits esclaves dans tous nos Etats et sur mer. C'est à la prière de l'ambassadeur de France (François Savary de Brèves), résident près de nous, que nous avons donné à nos *capigis* nos très-hauts et très sublimes commandements, etc. »

C'est pour la Marseille turque (Smyrne) que la France s'inspire du même devoir, aussi généreux.

L'accord franco-turc, c'est la voix unanime des intellectuels turcs qui le célèbre avec une joie justifiée ; c'est la masse turco-musulmane entière qui l'acclame d'un instinct reconnaissant. Les milieux savants l'entendent ainsi : « C'est la loi de l'évolution. » La masse fataliste se réjouit de le fêter par la formule suivante : « C'est la volonté de Dieu ! » La France a pu, grâce à la douceur de ses mœurs et à la générosité foncière de son esprit, approcher de notre idéal, avant ses Alliés.

L'Italie la suit avec la même franchise, avec le même amour pour la stabilité de la *paix juste* en Orient. Les Turcs n'oublieront jamais la valeur du service rendu, pour cette cause juste, par le comte Sforza. C'est lui qui a vaincu l'effort négatif de ses prédécesseurs.

C'est grâce à M. le comte Sforza que la diplomatie italienne rebroussa chemin. Le comte est actuellement à Paris. Son œuvre salutaire vivra. La présence de notre grand ami, le marquis Garroni, à Constantinople, en est une autre garantie éloquente. Quant à l'Angleterre, son amitié nous serait bien précieuse.

A la lumière des événements, le bon sens anglais verra que la Grèce est un fardeau périlleux au lieu d'être une collaboratrice utile.

La politique extérieure de la Turquie turque ne sera jamais réactionnaire et machiavélique et ne se basera pas sur la discorde entre l'Angleterre et ses alliés français et italiens. Cela est contraire à la raison d'être de la nouvelle Turquie nationaliste.

La création d'une ambassade japonaise à Constantinople a fait la meilleure impression dans tous les milieux turcs qui attribuent une importance capitale au retour des relations normales entre la Turquie et l'Angleterre. Sa collaboratrice japonaise pourrait y contribuer beaucoup, grâce à son désintéressement politique.

Inutile de dire que les Etats-Unis d'Amérique n'ont qu'à acclamer notre Stamboul devenu le Washington des Etats-Unis d'Orient, délivrant l'Asie turque de la contagion rouge, dont le danger menace aussi bien l'Asie occidentale que la Méditerranée tout entière. Le salut de l'Orient exige la réalisation de l'union nationale turque.

C'est la mégalomanie de la Grèce qui a provoqué un rapprochement entre tous les Turco-tartares. Cette union défensive se développe, surtout, depuis l'attentat sans nom qu'est le débarquement grec à Smyrne. Déjà la domination russe n'est plus, qui, au sud du Caucase et dans le Turkestan, empêchait le rêve de toute la race. L'Asie centrale n'a cessé de regarder non vers Moscou, mais vers Constantinople, vers l'Asie Mineure. Entre ces deux Asies turques d'ailleurs, aucune solution de continuité : depuis le fond des déserts de Mongolie, par Samarcande, Bokhara, Bakou, Gandja, Angora, jusqu'à Constantinople et Andrinople, tous nos groupements ethniques se donnent la main. Et cette force qui vient de se révéler dans la défensive créera l'union inévitable de tous ces peuples frères, une fédération de toutes les Turquies [1].

Dans le passé, sous le despotisme prussien, nous avons toujours pensé au martyre commun des Turcs, des Serbes, des Roumains, des Tchécoslovaques et des Polonais. C'est à ceux-ci d'en justifier aujourd'hui le sens, en rapprochant leur Petite Entente de la Turquie. L'Europe orientale est une sorte de synonyme de l'Asie occidentale, dont le trait d'union est Constantinople.

Constantinople... à cheval sur l'Europe et sur l'Asie, sur l'Occident et l'Orient... L'Occident civilisé, ou soi-disant tel ; l'Orient primitif, quoique millénaire, mais toujours jeune, donc toujours noble ; Constantinople, trait d'union des deux civilisations, des deux religions, la

[1] Voir notre volume *Le monde oriental et l'avenir de la paix*, Perrin, Paris.

musulmane et la chrétienne... Haroun al Rachid et Charlemagne Souleïman le Magnifique et François 1er... la Chrétienté, l'Islam, si proches, par tous leurs dogmes, par toute leur morale, par tous leurs commandements, qu'il serait enfin temps de ne plus les opposer l'un à l'autre, mais plutôt unir, j'ose dire, unifier ; Constantinople, place de la Concorde toute désignée, toute prédestinée pour cet apaisement magnifique, et pour les conférences qui la réaliseront ; pour ce Congrès par quoi s'achèveront les éternelles discordes balkaniques, européennes peut-être ; Constantinople, berceau de cette paix mondiale qui, tôt ou tard, conciliera les ennemis de l'empire romain d'Orient... (Romain et non Grec : qu'on s'en souvienne ! les empereurs romains avaient conquis et subjugué la Grèce ; la race des Phidias et des Démosthènes était, depuis beaucoup de siècles, morte, morte à jamais ; et la Grèce avait commencé son apprentissage d'esclave ; preuve éclatante qu'elle n'avait plus rien de l'antique Hellade !...) Constantinople, enfin, la ville qui fut Byzance, le Stamboul d'à présent, et qui est devenue davantage, englobant avec Stamboul, Péra, Galata, Taxim, Nichantach, trente faubourgs... la Ville inventée par Constantin le Grand, élargie par les trente-sept grands Padishas, ses héritiers légitimes, de par le glaive et de par le génie... [1]

La plus noble figure des Balkans et un des plus grands diplomates du monde entier, M. Patchich pourrait achever son œuvre, si miraculeusement accomplie, et rendre un dernier service à l'humanité orientale, en poussant la Petite Entente vers l'amitié turco-musulmane. La présence de deux ministres musulmans au sein du cabinet de Belgrade nous y encourage. Les traditions turco-polonaises y contribueront beaucoup. Nous avons admiré les rares qualités des Tchèques, durant notre longue captivité en Bohême, laquelle était également captive. Inutile d'ajouter qu'il n'y a aucune divergence d'intérêts entre la Turquie et la Roumanie.

Grande et Petite, les deux Ententes, alliées de la puissance turco-musulmane, voilà la source généreuse qui rétablirait le Vieux-Monde.

CONSTANTINOPLE ET ANGORA

Les partis politiques. — Les deux vieux partis « Union et Progrès » et « Entente Libérale » sont littéralement morts. Le premier, transformé jadis en triumvirat

[1] De M. Claude Farrère à l'auteur.

(Talaat, Enver, Djémal), fut, comme factotum de l'Allemagne, la cause de l'entrée automatique de la Turquie en guerre, et de ce fait a disparu de la scène. Ses coryphées sont en fuite. Dans sa vie parlementaire, l'auteur de la présente chronique lutta toujours contre eux [1].

Isolés et déclassés, Enver et Djémal, en Allemagne et en Russie, veulent pêcher en eau trouble, mais ils restent généraux sans soldats turcs. A la tête de la Turquie nationaliste, Moustafa Kémal Pacha et ses collègues, ont déjà eu raison de toutes leurs intrigues.

Quant à l'« Entente Libérale », elle s'est condamnée en arrivant, après l'armistice, au pouvoir. Le pays ne l'a jamais soutenue. Ses dirigeants n'inspirèrent aucune confiance au peuple turc. Tripotages, chantages, jalousies, querelles personnelles, scissions intéressées, démagogie et réaction, absence de programme pratique, voilà quelques causes, parmi tant d'autres, de la chute piteuse de ce soi-disant parti politique. C'est le passé [2].

L'organisation de Moustafa Kémal Pacha représente toute la Turquie nationaliste, laquelle, en bloc, n'a pour programme que la défense nationale. C'est là la base future du parti nationaliste turc, qui a deux courants : nationaliste-conservateur et nationaliste-progressiste.

Le « parti socialiste de Turquie » est composé des socialistes-nationaux. N'étant pas un pays de grands capitalistes, la Turquie n'offre pas un bien grand champ à cette sorte de mouvement social. L'« Union des agrariens-nationaux » promet une plus sérieuse activité dans l'avenir. Mais, tous les partis, formés ou en formation, portent toujours le cachet nationaliste.

Au sein mystérieux et byzantin de Constantinople, on rencontre des opportunistes. Hypocrites, serviles devant le Palais, imposteurs vis-à-vis du peuple, incapables, igno-

[1] Du *Journal de Genève* du 18 mars 1921 (de son article de fond intitulé « La fin d'un bandit ») : «....Talaat pacha est tombée dans les rues de Berlin, assassiné par un Arménien... Sa fortune fut singulière... On le vit à la tête du comité « U et P. », d'où il passa, d'un bond, au ministère, Dès lors, il régna. Une clique, intéressée au succès de ses crimes, mit la politique turque en coupe réglée C'est à peine si une interpellation de Basri-bey de Dukagjin, en 1911, réussit à dessiller les yeux de quelques membres du Parlement ottoman... »

[2] Ses adeptes, dit fils maudits » du peuple, et réfutés ainsi par leur mère-patrie, se qualifièrent « d'amis des Anglais » ! Et ainsi l'Angleterre en perdait du prestige auprès de l'opinion publique turque.

rants des exigences de notre siècle, éternels candidats à n'importe quel fauteuil ministériel (considéré comme une simple sinécure impériale), ces grands parasites accaparent les services publics pour les distribuer entre leurs parents et leurs domestiques même.

C'est ainsi que le pouvoir exécutif impérial n'a aucune relation avec la volonté du peuple. C'est ainsi que le gouvernement légitime du Sultan est vacant. Et les ministres feignent de n'en savoir rien.

Jeune et énergique, l'organisation nationale d'Angora a bien raison de n'être pas satisfaite de tout cela. Dans cette dernière capitale de circonstance, il y a, entre autres, une Constituante qui contrôle tout. Le peuple turc est doux et brave. Le Turc est un élément de stabilité et de conservation. Sa force d'attraction et d'organisation est une garantie immense, en vue de consolider l'ordre en Orient.

Le malaise général à Constantinople. — Excepté les ministres impériaux et leurs principaux protégés, les appointements de tous les fonctionnaires de l'Etat sont en retard de cinq mois !

Ici, nous nous adressons publiquement à tous les honorables collègues parlementaires anglais, français et italiens, en particulier, et des autres pays, en général :

La continuation de l'occupation internationale de Constantinople contribue énormément à la crise de l'Orient. Le mécanisme compliqué de l'occupation internationale est une des sources de notre malaise. Son personnel extraordinaire, à la fois superflu et nuisible, est richement payé. Ils n'a certes pas à se plaindre de la prolongation de cet état de choses. Mais cela coûte cher, non seulement à cette malheureuse ville, mais à la paix mondiale aussi.

Le Sultan-Calife est considéré, dans tout le monde musulman comme tombé en esclavage, puisque sa ville, sa capitale sont occupées par les puissances étrangères. Or, la religion musulmane n'admet pas cette dégradation pour son chef suprême. D'où toutes ces complications qui naissent dans l'Asie, soit Mineure, soit Centrale, dans l'Inde musulmane, dans la majeure partie des pays arabes,

ainsi que dans l'Afrique musulmane. Si les puissances veulent maintenir l'autorité du Sultan et son prestige de calife, et ne pas laisser tomber ainsi l'un des derniers remparts contre la révolte du monde oriental et contre l'anarchie sociale ouralo-asiatique, elles doivent *immédiatement* procéder à l'évacuation de Constantinople. C'est ainsi que le malentendu cessera d'exister entre Angora et le Sultan-Calife. Les événements anatoliens ne doivent pas influencer le sort du Sultan-Calife. La sagesse de Moustafa Kémal Pacha est une garantie, et celle du Sultan Mehmed VI en est une autre. Ces deux grands symboles de la communauté turco-musulmane, en ce qui concerne l'ordre politique de la Turquie une et indivisible en particulier, et l'ordre moral du monde musulman en général, vont se réconcilier le jour où le plus grand obstacle sera éliminé.

Voilà un sujet pressant d'interpellation pour les honorables parlementaires des pays intéressés, mentionnés ci-dessus, en vue d'accélérer cette évacuation, qui est d'ailleurs inévitable, et de salut commun.

BASRI BEY DE DUKAGJIN.

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

CROIX-ROUGE ET RECONSTRUCTION

> Je crois invinciblement que les peuples s'entendront, non pour détruire, mais pour édifier.
>
> PASTEUR.

La deuxième session du Conseil général de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge vient de se tenir à Genève.

A l'heure grave de l'après-guerre, où l'Europe saisie à la gorge par de brutales nécessités doit coûte que coûte, pour vivre, s'engager, dans des voies nouvelles et faire œuvre de solidarité, où la phraséologie humanitaire n'apparaît plus seulement comme une manifestation stérile et ridicule, mais prend, en face du rude calvaire contemporain, les allures d'une plaisanterie cynique absolument intolérable, au moment où les esprits les plus divers, qui ont suivi avec une angoisse lucide la marche des événements depuis l'armistice, réclament avec plus d'insistance que jamais les actes indispensables à cette *reconstruction* dont on parle sans cesse et à laquelle on travaille si peu et si mal, — les délégués des Croix-Rouges ont eu à prendre des décisions qui peuvent avoir des répercussions profondes au double point de vue national et international.

Pour la Croix-Rouge, en effet, si les responsabilités du temps présent sont lourdes, des perspectives s'ouvrent, immenses...

* * *

L'activité de paix de la Croix-Rouge n'a pas un long passé et déjà s'accumulent les expériences qui, les unes heureuses, les autres décevantes, ont toutes le mérite d'éclairer d'une lumière plus vraie un état de choses que l'éblouissante fin d'un cauchemar de cinq années masquait de trop d'illusions.

C'est ainsi que la plupart des Croix-Rouges nationales, pour s'être vaillamment engagées dans la lutte contre les fléaux sociaux, ennemis invaincus de leur pays, ont été amenées — et cela semble bien être la synthèse de leurs expériences — à constater, d'une part l'indifférence quasi générale du public en face des efforts tentés pour améliorer les conditions de vie actuelles et sauvegarder l'avenir, son ignorance également fréquente des questions d'une importance vitale pour l'individu et la collectivité, d'autre part la force potentielle presque illimitée que contiennent ces deux mots de *Croix-Rouge.*

Les obstacles,... les possibilités de vaincre,... on le voit, rien ne manque à la beauté de la lutte. Ce tableau de rayons et d'ombres ordonne une inlassable énergie et permet les grands espoirs. Il indique comment rendre plus intense une des belles et rares lumières que les hommes aient su allumer sur notre vieille terre.

* * *

Intimement mêlée à la vie sociale, la Croix-Rouge s'est rendu compte que dans sa lutte contre les souffrances évitables, il lui fallait avant tout procéder à une rééducation complète de l'opinion. Comment, en effet, faire œuvre utile en matière de santé parmi des populations qui, si souvent, lorsqu'on leur parle d'hygiène, haussent les

épaules ou sourient complaisamment de ce qu'elles considèrent comme l'ennuyeuse marotte de pauvres esprits obsédés ? Cependant, l'hygiène suppose une participation active des intéressés. Les lois, les œuvres, l'armement hygiénique le plus perfectionné et le plus coûteux, sont inefficaces sans la sanction de l'opinion publique.

Il faut le reconnaître, cette sanction fait défaut très généralement. Tout le mal est là. La première tâche de la Croix-Rouge peut donc se définir avec netteté, bien qu'elle embrasse un champ immense et implique un effort intense, prolongé. Elle doit être de former le sens de l'hygiène, de soulever la vague de l'opinion publique en faveur de l'amélioration des conditions sanitaires, s'assurant ainsi la collaboration des masses.

Devant un si vaste programme et afin de ne pas se trouver désemparée au sein d'une opération si complexe, la Croix-Rouge a senti la nécessité de préciser ses moyens d'action. La réunion du Conseil général de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge lui en a offert l'occasion et il convient sans doute d'attendre les conclusions définitives de cette conférence pour se prononcer de façon complète.

Dès maintenant, cependant, il est facile de constater que la Croix-Rouge possède deux agents incomparables pour mener à bonne fin son œuvre d'enseignement populaire de l'hygiène : la femme, l'enfant.

* * *

Grâce à la femme qui joue un grand rôle dans son organisation, la Croix-Rouge, dans l'âpre combat contre la maladie et la misère, a pu se servir de l'infirmière visiteuse, dont le rôle si utile et si élevé ne saurait être exagéré. On commence aujourd'hui seulement à apercevoir la grandeur et la portée de ce véritable apostolat qui est destiné à des développements incessants pour le plus grand bien de l'humanité.

Parlant, du rôle de l'infirmière visiteuse, dans un discours récent, le Dr René Sand, secrétaire général

de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, l'a défini excellemment en ces termes : « Attachée à la consultation infantile, au dispensaire antituberculeux, au service d'hygiène, à la consultation de l'hôpital, au service médical de l'usine ou de la mutualité, l'infirmière visiteuse soigne le malade chez lui, prévient la contagion, dépiste les affections latentes ou négligées ; elle assure la propreté, elle introduit l'air et le soleil, elle fait prendre de bonnes habitudes. Professeur d'hygiène des masses, elle constitue le pivot de toute campagne sanitaire.

« L'infirmière visiteuse, ce sont les ressources de l'hôpital transportées au chevet du malade ; ce sont les services d'un conseiller d'hygiène placés à la disposition de chaque famille. »

* * *

La Croix-Rouge s'occupe activement de la formation de cette armée féminine. Il s'agit pour elle de mobiliser non seulement des intelligences vives et des compétences indiscutables, mais encore des enthousiasmes invincibles et des cœurs tout débordants de l'esprit de Croix-Rouge. La présence au logis d'une infirmière de la Croix-Rouge doit signifier un secours moral aussi grand que l'aide matérielle et technique. L'infirmière de la Croix-Rouge conserve toujours une réserve politique et confessionnelle absolue, mais elle ne doit jamais oublier qu'elle est femme et que la neutralité du cœur est chose inconcevable aux âmes bien nées. Dès le seuil elle doit apparaître comme la messagère inspirée du haut idéal de concorde et d'entr'aide qu'elle représente.

Cette mobilisation civile demande à être organisée avec soin ; il faut la perfectionner sans cesse afin que le corps médical, dont l'approbation sans réserve est indispensable, soit unanime à reconnaître l'immense utilité et la belle facture du travail accompli par les auxiliaires mises ainsi, par la Croix-Rouge, à sa disposition.

La plupart des Croix-Rouges nationales possèdent des services d'infirmières visiteuses en plein développe-

ment. Au point de vue international, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge a institué des cours destinés au perfectionnement d'une élite d'infirmières des différents pays. Ces cours qui obtiennent un vif succès sont en quelque sorte une école de guerre pour les organisatrices de l'armée féminine de la santé. Elles peuvent y acquérir non seulement des connaissances de premier ordre, mais aussi cet esprit de saine compréhension internationale sans lequel la paix n'est qu'un bonheur trop fragile.

* * *

A côté de l'armée féminine, l'armée de la jeunesse. La Croix-Rouge n'a pas hésité à la mettre au service de son idéal.

Sachant combien il est plus facile d'implanter une bonne habitude chez l'enfant que d'en déraciner une mauvaise chez l'adulte, reconnaissant que contre l'inertie, cette ennemie redoutable, rien ne vaut l'enthousiasme des jeunes, il était naturel que, la Croix-Rouge, sans abandonner pour cela la partie parmi nos générations, se tourne vers les hommes et les femmes de demain pour avancer l'heure de sa victoire.

L'action internationale entreprise dans ce domaine par la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge porte déjà ses fruits ; dans de nombreux pays les expériences faites sont convaincantes, et l'on peut affirmer que retarder l'organisation de la Croix-Rouge de la Jeunesse, c'est handicaper un pays au double point de vue sanitaire et social.

Mais il faut bien s'entendre à ce sujet et se garder de toute exagération. La Croix-Rouge de la Jeunesse n'est pas l'entreprise dangereuse ou l'utopie naïve et sans portée que se plaisent à imaginer certains esprits plus mal renseignés que mal intentionnés. Nul n'a jamais songé à faire de nos enfants des infirmiers ou des infirmières, ni à les envoûter pour ainsi dire sous des préoccupations qui risqueraient d'assombrir leur vie. La Croix-Rouge

sait parfaitement qu'il faut laisser à la nouvelle institution la plus grande souplesse. Elle ne prétend marcher sur les brisées d'aucun groupement de jeunesse déjà existant ; bien au contraire, elle est prête à favoriser toute collaboration qui pourrait être féconde.

Elle veut en toute simplicité inculquer à des enfants les règles d'hygiène qui font l'homme sain et fort. Elle demande à ces enfants de ne pas garder pour eux seuls la bonne nouvelle mais de la colporter parmi leurs camarades et tous ceux qui les entourent. Elle leur apprend à se rendre utiles. Et ainsi germe dans ces jeunes cœurs la précieuse semence de l'altruisme. Entre les enfants, une entr'aide fraternelle s'organise. L'égoïsme diminue tandis qu'augmentent les dévouements.

Si, pour son action par l'infirmière visiteuse, la Croix-Rouge doit s'assurer l'approbation cordiale des médecins, il faut, en ce qui concerne ses sections cadettes, qu'elle puisse compter sur l'active collaboration du corps enseignant. La Croix-Rouge bannie de l'école c'est, à plus ou moins brève échéance, l'échec du mouvement. L'école largement ouverte à la Croix-Rouge, c'est son succès certain. Or la Croix-Rouge, bien qu'institution volontaire, jouit dans le monde entier d'une influence morale et d'un caractère semi-officiel qui lui ménage l'appui des gouvernements et, par conséquent, l'accès aux programmes scolaires. Dans les pays où elle a été organisée, le corps enseignant a accueilli avec beaucoup de faveur la Croix-Rouge de la Jeunesse, car il a pu se rendre compte, dès le début, que son programme non seulement n'entrave ni ne complique les études, étant assez souple pour s'adapter aux conditions de chaque classe, mais encore exerce une influence bienfaisante et rend une importante fraction de l'enseignement plus vivante et partant d'un plus vif attrait pour l'enfant.

Une telle attitude assumée par des personnes particulièrement qualifiées, est un encouragement à associer la jeunesse à l'œuvre de la Croix-Rouge, développant ainsi en elle le sentiment et la pratique de la solidarité, l'empêchant de tomber plus tard, comme nous, dans les excès tragiques de l'impitoyable « homo homini lupus », l'élevant

au contraire vers la parole du sermon sur la montagne « Aimez-vous les uns les autres »

Devant la IIIe Conférence internationale du Travail, Sir Claude Hill, directeur général de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, déclarait que « la Croix-Rouge de la Jeunesse, mieux que toute autre organisation, réussira rapidement à provoquer une véritable révolution dans l'opinion publique quant à la manière d'envisager le problème des maladies et des souffrances évitables ». Nous partageons cette conviction et sommes persuadés que ce mouvement qui commence aura une influence morale de premier ordre.

* * *

Par ses infirmières visiteuses, par ses sections cadettes, la Croix-Rouge est donc remarquablement outillée pour son offensive pacifique. Les objectifs immédiats de cette offensive peuvent être d'enrayer dans la plus large mesure possible la tuberculose — dont 90 % des habitants des pays civilisés sont plus ou moins infectés — et d'assurer la protection de l'enfance. Belle tâche qui vaut qu'on s'y acharne.

Mais, pour mesurer toute l'importance de l'action il faut songer surtout à ses répercussions multiples et lointaines sur la vie nationale tout entière. Elle permet en effet à la Croix-Rouge de devenir, de façon indirecte mais toujours efficace, la puissante alliée de tous les hommes et de toutes les femmes qui travaillent à la cause du Bien.

Indirectement mais sûrement, la Croix-Rouge devient l'adversaire redoutable de l'alcoolisme et de la débauche, ces deux grands fourriers de la misère et de la mort.

Elle attire l'attention de tous sur la question du logement, véritable pierre angulaire de toute activité sociale réellement féconde. Elle dresse l'opinion publique contre le taudis. Elle préconise les cités-jardins. A ceux qui l'accusent de vouloir engager la nation dans des frais insensés, à ceux qui lui crient casse-cou, la Croix-Rouge

démontre qu'il existe des dépenses productives, que si « l'hygiène se paie, l'hygiène paie », et que le vrai casse-cou consiste à économiser sur l'hygiène pour être obligé ensuite de secourir et d'hospitaliser en masse une population intoxiquée, paralysée, improductive. Elle prend franchement position contre les craintifs et les temporisateurs coupables. Ce faisant, elle contribue à l'apaisement social et mène à la solution pacifique et juste du conflit latent entre les classes. Travaillant à la transformation du milieu où vivent les moins favorisées, elle diminue leur méfiance qui empêche une entente durable.

* * *

Dans le domaine international, l'attitude de la Croix-Rouge n'est pas moins nette.

Elle a pensé qu'elle ne pouvait plus se borner à « humaniser » la guerre, mais qu'elle devait la combattre. Déjà Gustave Moynier, l'un de ses fondateurs, déclarait dans son ouvrage *La neutralité des militaires blessés :* « Chaque fois que l'on met un frein à la fureur des combattants, on proteste implicitement contre la guerre elle-même..... Du moment que la conscience publique a ouvert les yeux et commence une œuvre réformatrice, il est inadmissible qu'elle ne finisse pas tôt ou tard par découvrir que l'usage de s'entretuer est la plus grande des énormités et qu'elle ne déclare pas qu'il faut y renoncer. »

Constatons ici que la Croix-Rouge, dans ses efforts pour la paix et contre la guerre, entend se garder d'un certain pacifisme sentimental trop fréquent qui, par une amère ironie, a toujours fini par être, malgré lui, le protecteur du militarisme le plus agressif.

L'expérience du malheur interdit à la Croix-Rouge une confiance illimitée ; certes elle a l'optimisme de l'action, mais elle ne s'aveugle pas devant des réalités menaçantes. Elle s'inquiète au contraire. Elle se rend compte que l'esprit de guerre n'a pas été blessé à mort, qu'il se relève et que demain peut-être..... Elle cherche donc à mettre les peuples en mesure de dresser des obstacles

toujours plus nombreux devant ceux qui veulent rejeter l'humanité dans la folie furieuse. Elle sait que dans le monde entier, des millions d'êtres ont un ardent désir de paix et d'entente internationale ; elle cherche à transformer ce désir en un impératif catégorique, à intensifier, à galvaniser l'espérance au point qu'elle se métamorphose en une réalité inébranlable.

La Croix-Rouge est admirablement placée pour obtenir des résultats positifs dans ce champ si difficile, où l'illusion devient vite une faute grave, une légèreté parfois criminelle, un triste jeu de dupes.

On l'a dit et c'est parfaitement juste, les hommes sont généralement moins enclins à s'entendre sur le terrain de la justice que sur celui de la pitié, car, s'ils diffèrent dans leur conception du droit et de la morale, ils sont tous sujets à la douleur et à la maladie. Le programme de paix de la Croix-Rouge contre la souffrance est donc bien fait pour réaliser leur union. Il multiplie leurs intérêts communs qui sont comme autant de terrains d'entente. Il enchevêtre autour d'eux les liens de solidarité au point qu'il leur devient impossible de s'en dégager brutalement. Il leur démontre que la haine est « une mauvaise conseillère, qu'elle est à la fois un défaut et une maladresse, qu'elle n'est ni évangélique, ni diplomatique », mais contraire aux véritables intérêts des individus et des collectivités.

La Croix-Rouge fait ainsi œuvre de pacification féconde et prudente. Elle ne met pas la charrue devant les bœufs. Elle considère qu'il est coupable d'éveiller des espérances qui pourraient être déçues ; elle laisse à d'autres les phrases retentissantes. Elle travaille silencieusement à rendre les hommes dignes d'une ère nouvelle. L'histoire dira si, ce faisant, elle peut éviter au monde le retour d'une catastrophe.

* * *

Les ouvriers de la Croix-Rouge ne peuvent penser à l'avenir sans une profonde émotion, avec gravité quand ils considèrent leur lourde responsabilité, avec une foi iné-

branlable quand ils songent que la Croix-Rouge est la grande Pitié du monde et qu'étant cela elle ne peut s'éteindre.

Le passé est d'ailleurs ici un sûr garant de l'avenir. L'idée ne s'est jamais arrêtée dans sa marche ascendante. Au début de 1863, elle ne groupe que quelques pionniers. En 1864, neuf pays ont déjà fondé des sociétés de la Croix-Rouge. En 1874, on en compte vingt-deux. Aujourd'hui, la plupart des nations civilisées ont leur Croix-Rouge et le chiffre global des membres de cette institution dépasse trente-cinq millions.

Les causes d'un tel essor sont multiples.

Il ne faut pas oublier tout d'abord que la Croix-Rouge procède du grand mouvement d'idées humanitaires des XVIIIe et XIXe siècles. En 1748, l'auteur de *L'esprit des lois*, affirmait que « les diverses nations doivent se faire dans la paix le plus de bien possible et dans la guerre le moins de mal qu'il est possible. » Quelques années après, en 1762, Jean-Jacques Rousseau, d'un grand coup d'aile, dépasse la pensée de Montesquieu : « La guerre n'est point une relation d'homme à homme, dit-il dans son *Contrat Social*, mais une relation d'Etat à Etat. » Tout le droit moderne de la guerre est venu de là. L'on sent bien ici la très proche parenté qui existe entre le Contrat social et la Convention de Genève et il n'est pas exagéré de dire que cette Convention a été la première tentative d'une application rigoureuse des principes énoncés dans le Contrat.

Au lendemain de 48, la vague d'humanitarisme s'étend. Une pitié profonde pour les malheureux s'éveille, qui a sa plus poignante expression dans *Les Misérables* que Victor Hugo publie en 1862. La même année, Henry Dunant avec son *Souvenir de Solférino* précipite le dénouement. Ainsi de grands esprits ont été mêlés à la lente éclosion de l'idée de la Croix-Rouge, qui a bénéficié de la clarté de leur raison et de l'enthousiasme généreux de leur cœur. L'admirable effort du Comité International, composé toujours et exclusivement d'éminents citoyens de Genève, permit une exécution vraiment magistrale des idées qui préoccupaient la pensée humaine. Qu'il

nous suffise d'évoquer ici le nom de Gustave Moynier et de citer celui de M. Gustave Ador dont le rôle hors pair est connu de tous.

* * *

A cette raison historique du succès de la Croix-Rouge, s'ajoutent des motifs d'ordre moral ; il faut se borner ici à en indiquer quelques-uns.

En face de la souffrance, la Croix-Rouge agit. Pas de discours, l'action ! Pas de discussions théoriques, l'action pratique, parfaitement réalisable et réalisée dans le plus bref délai. Pas de phrases, pas de *bluff* surtout, pas de vaine sentimentalité, mais un dévouement silencieux et prompt qui se penche sur toute souffrance et ne craint pas de se salir les mains dans la boue et le sang, dans la fange physique et morale la plus repoussante.

En face de la souffrance, la Croix-Rouge représente une solidarité anonyme. Elle n'est pas l'aumône d'une classe privilégiée, une charité que l'on veut bien faire. Elle représente quelque chose de beaucoup moins hautain, de plus normal, de plus juste, une entr'aide fraternelle qui, prenant son inspiration dans le symbole même de la Croix, respecte la dignité humaine et les âmes sous quelque enveloppe qu'elles se cachent.

En face de la souffrance, la Croix-Rouge ne fait pas de politique. Elle est indépendante. Elle n'est pas la chose d'un parti. Elle n'est pas davantage la chose d'une classe. Elle est au-dessus des polémiques, des querelles, des conflits.

Cette brève énumération suffit peut-être pour rendre compte des magnifiques possibilités de la Croix-Rouge. Nos générations commettront-elles la lourde faute de négliger un pareil atout dans une partie où leur existence même est engagée ? Elles seraient coupables du crime de lèse-humanité si elles n'avaient pas leurs Henry Dunant pour lancer le cri d'alarme et provoquer une nouvelle Convention de Genève pour les innombrables blessés du temps de paix.

La deuxième session du Conseil général de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouges est venue à son heure. Parce que les délégués des Croix-Rouges se sont réunis à Genève, non pour échanger de belles phrases, mais pour rétablir pratiquement entre toutes les nations des liens de solidarité, ils ont droit aux encouragements du monde civilisé.

Georges MILSOM.

Au cours de cette session, le Conseil général a décidé, malgré de nombreuses et légitimes abstentions, le transfert de la Ligue de Genève à Paris. Il a porté ainsi un coup sensible à son avenir. La métropole de la Croix-Rouge — de la « Croix de Genève » — est ici. Les Sociétés nationales de la Croix-Rouge continueront à s'adresser au Comité International, présidé par Gustave Ador, et dont l'expérience, la haute impartialité, les traditions vieilles de cinquante ans assurent l'autorité et le prestige. La Ligue, elle, qui ne vit que grâce aux subsides américains, va dépérir en s'éloignant du Comité International. Comme le transfert ne doit s'opérer qu'à partir du 1er septembre, et « sous réserve d'arrangements fiscaux », nous estimons que cette question doit être examinée à nouveau, et, dans l'intérêt supérieur de la Croix-Rouge, sinon de quelques personnes, tranchée différemment. *(N.D.L.R.)*

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

L'Unité de l'Europe

Genève, avril.

Nul ne sait, à l'heure où nous écrivons, ce que décidera la Conférence de Gênes, ni si elle décidera quelque chose, et ce qu'il en adviendra. Mais l'on peut déjà dire, à coup sûr, que même si elle devait s'écrouler sous le poids de difficultés écrasantes, elle n'aurait pas été sans résultats. La seule annonce de ces vastes assises a créé parmi les

peuples un besoin de contact et d'harmonie que nous n'avions plus ressenti depuis longtemps. Ces dernières semaines, les réunions se sont multipliées entre hommes d'Etat, et quelques-unes d'entre elles éveillent des espoirs légitimes.

Les entrevues de ministres et d'ambassadeurs, même assaisonnées de toasts éloquents et de communiqués optimistes, ne sont rien si elles ne sont l'expression d'une solidarité préexistante. Et la solidarité elle-même n'existe pas en politique si elle ne repose pas sur une communauté réelle d'intérêts.

On entend souvent reprocher à tel peuple, à tel gouvernement d'être égoïste. Rien n'est plus vain que ce reproche. Egoïstes, tous les peuples, tous les gouvernements le sont, et ils doivent l'être, car aucun homme d'Etat n'a le droit d'être généreux avec les intérêts qui lui sont confiés, aucun peuple n'a le droit d'être désintéressé avec l'existence des générations futures.

C'est pourquoi les groupements que nous voyons se former sous nos yeux ne sont point nés du hasard ou de la fantaisie. Ils sont le fruit de nécessités économiques, des besoins de peuples qui veulent vivre et qui sentent inconsciemment que l'émiettement c'est la mort.

On est parfois porté à considérer qu'il y a une vertu intrinsèque dans les petits peuples. La guerre, qui s'est terminée par le morcellement de deux empires, a fait éclore toute une littérature sur la supériorité des petites nations. Il y a du vrai dans cette opinion, mais elle n'est pas vraie sans réserve. L'idéal en matière de gouvernement, c'est probablement la diversité dans l'unité, la diversité politique dans l'unité économique. C'est la formule même du fédéralisme. La diversité est bonne dans la vie politique, car l'unité, lorsqu'elle cherche, comme l'a fait François-Joseph de funeste mémoire, à presser dans le même moule des peuples incompatibles, n'est autre chose que la tyrannie. Mais, dans le domaine économique, diversité est trop souvent synonime de morcellement et de paralysie. A l'heure actuelle, un wagon qui va d'Anvers à Constantinople doit passer six frontières, c'est-à-dire douze douanes. Croit-on pouvoir, dans ces conditions,

développer les échanges, rétablir l'industrie et restaurer la monnaie ? Impossible.

Un homme l'a compris, auquel nous devons rendre l'hommage que mérite toujours le talent, M. Bénès. Dans une Europe où les hommes politiques sont nombreux, mais où les hommes d'Etat sont rares, M. Bénès est un homme d'Etat, peut-être parce qu'il n'est pas un homme politique. Après avoir su constituer son pays et lui donner les frontières que lui-même avait choisies, il est parvenu à former la Petite-Entente, sans porter ombrage à personne parmi les grands de ce monde. Ce n'était pas rien de rapprocher des peuples traditionnellement accoutumés à faire de la politique les uns contre les autres. Mais c'était plus encore de persuader aux grandes puissances que ce groupement n'était dirigé contre aucune d'entre elles. L'habileté et la prudence de M. Bénès dans ses rapports avec l'Angleterre, la France et l'Italie, d'une part, et avec l'Allemagne et l'Autriche, de l'autre, forcent la louange.

Aujourd'hui que le roi couronné de Hongrie a tragiquement disparu, et que sa mort, humainement douloureuse, éclaircit la situation politique, un rapprochement de la Hongrie et de la Petite-Entente cesse d'être impossible. Il en va de même de la Bulgarie. Et l'on voit les peuples s'acheminer lentement, mais sous une direction ferme, vers cette nouvelle Europe centrale, dont on assure que M. Bénès caresse le rêve, et même le projet. Ce Cavour construit une nouvelle Italie.

On le dit prêt à apporter à la Conférence de Gênes un double plan d'union douanière et monétaire entre les Etats successeurs. S'il parvient ainsi à restaurer les avantages économiques de l'Empire bicéphale, sans éveiller le souvenir de ses erreurs politiques, s'il peut conclure un nouveau Zollverein, sans y abriter une nouvelle Prusse, M. Bénès aura bien mérité de l'Europe.

Déjà, à la suite des entrevues de Bucarest, Belgrade et Bratislava, on parle d'un rapprochement, au moins momentané et pour la Conférence, entre la Petite-Entente et les Etats baltes. La Roumanie et la Pologne, qui sont des Etats successeurs à la fois de l'Autriche-Hongrie et de la Russie, forment entre ces deux groupements un

pont naturel. A Varsovie d'abord, à Riga ensuite, les Etats baltiques se sont concertés.

Leurs intérêts communs sont évidents. Ces Etats sont au bénéfice d'une situation privilégiée ; ils ont fait consacrer leur indépendance par les Soviets, et les Alliés les ont reconnus *de jure* sans leur poser aucune condition quant au paiement des dettes de l'ancienne Russie.

Ces privilèges sont menacés. Les traités passés par la Russie des Soviets ne sont pas reconnus par les Alliés, ils ne font pas partie de ce « droit public européen », dont la notion vient d'être si singulièrement restreinte. La question des dettes russes va aussi se poser dans son ampleur. Enfin, le gouvernement même de la Russie est en question et l'on conçoit que les Etats baltes n'aient aucun intérêt à voir substituer aux Soviets un gouvernement qui revendiquerait, à n'en pas douter, l'intégrité du territoire de l'ancien empire. C'est ce qu'a signifié Tchitcherine, lorsqu'il leur a dit, à Riga : « C'est à Gênes que la Russie comptera ses amis. »

La Finlande réunit tout naturellement les Etats baltes aux scandinaves, c'est-à-dire aux neutres.

Il n'est pas besoin de croire, comme on l'a écrit ici-même, « que les neutres ont gagné leur situation prédominante » (laquelle, grand Dieu ?) « de la façon la plus immorale » [1] pour constater qu'entre ceux qui furent neutres pendant la guerre, il existe une communauté d'intérêts. Cette solidarité repose, à l'heure actuelle, sur la commune misère et le commun abaissement. La commune misère, car il ne suffit pas d'avoir un change élevé pour être riche ; tous les anciens neutres ont aujourd'hui une proportion de chômeurs bien propre à les faire réfléchir — et même frémir. Et le commun abaissement, car ces neutres — dont le seul crime, pendant une guerre que ceux qui les blâment n'ont pas voulue plus qu'eux-mêmes, a été de n'être pas attaqués — sont aujourd'hui exclus en fait, comme les Baltes, de ce que le Conseil suprême appelle « le droit public de l'Europe ». Les seuls traités intangibles sont ceux auxquels ils ne sont pas partie.

[1] Lettre de M. Jacques Boulenger, numéro de mars 1922.

L'idée de la solidarité des neutres est née pendant la guerre, au moment où l'on pouvait croire que l'Europe resterait divisée en deux grands groupes de pu ssances adverses, entre lesquels ceux qui ne feraient pas partie ni de l'un ni de l'autre seraient écrasés. Elle s'est développée lentement, avec peine, au milieu des obstacles dus à l'individualisme extrême de petits pays, divisés géographiquement, linguistiquement, moralement et jaloux de leur isolement, qui leur apparaît comme un gage suprême d'indépendance. Il a fallu, pour les grouper, l'annonce de Gênes, et les décisions de Boulogne. Les entrevues d'experts à Stockholm et à Berne, ne sont pas encore le couronnement de cette évolution, elles ne sont qu'un début, mais ce n'est pas rien.

Deux nations, qui font naturellement partie de ce groupement sont, jusqu'ici, restées en dehors, l'une complètement, l'autre à demi. Celle-ci est, chose singulière, la Hollande.

Le pétrole inspire aujourd'hui la politique mondiale, et l'explique pour une grande part. Ce n'est pas un hasard que la question de la reprise des relations avec la Russie ne se soit pas posée tant que les Soviets n'avaient pas mis la main sur le Caucase et qu'elle se soit précisément posée à ce moment-là. Or, la Hollande a de très grands intérêts pétroliers, qui sont, par le jeu des consortiums, des intérêts anglais. Mais la Hollande viendra, un jour ou l'autre, vers ses anciennes compagnes de neutralité, car là est sa voie naturelle.

Tout autre est le cas de la Belgique. Déjetée violemment par la guerre hors de son évolution traditionnelle, la Belgique a oublié qu'elle fut neutre souvent, dans d'autres guerres. Mais elle reste un petit pays, et un pays de transition, une marche de civilisation — comme la Suisse. La neutralité est un attribut momentané, exceptionnel, car elle suppose la guerre, et nous vivons en paix, heureusement, le plus souvent. La Belgique a avec la Suisse, avec la Hollande, avec les Etats scandinaves, des affinités et des intérêts communs qui se feront sentir un jour ou l'autre. Ce jour-là, peut-être pourra-t-elle servir de trait d'union, et agrandir la famille européenne. Ce rôle serait digne d'elle et il manifesterait clairement cette vérité

dont l'auteur est Talleyrand, que lorsqu'une guerre est finie, il n'y a plus de belligérants, et plus de neutres. Il n'y a plus aujourd'hui que des puissances à intérêts européens, et des puissances à intérêts égoïstes — ce qui ne coïncide nullement avec l'ancienne distinction des puissances à intérêts généraux et à intérêts limités.

Nous pouvons maintenant résumer en quelques mots la situation de l'Europe, au moment où s'ouvre la Conférence de Gênes.

L'unité économique est évidente, et n'a besoin d'aucun éclaircissement. L'Europe forme un territoire exigu, à peine plus grand que les Etats-Unis, dont les ressources naturelles et la population sont réparties arbitrairement entre les différents Etats. Loin d'être rivaux comme ils le croient, par atavisme, ceux-ci sont tous complémentaires les uns des autres, et il n'y en a pas un qui ,à la longue, pourrait vivre isolément de ses voisins — non pas même la France, qui possède le fer, et l'Allemagne, qui détient le charbon. La prospérité de chaque pays est faite de la prospérité de tous. C'est d'avoir méconnu cette simple vérité de fait que dépérit aujourd'hui l'Europe.

Mais, au fait, est-elle, même politiquement, aussi divisée qu'elle se le donne à croire à elle-même ? Nous voyons ses Etats répartis en cinq groupes : les grands Alliés, la Petite-Entente, les Etats baltes, les ex-neutres et les vaincus — y compris la Russie. Mais ces compartiments ne sont nullement étanches. La Petite-Entente est solidaire de la grande. Les Etats successeurs de la Russie sont solidaires de ceux qui ont succédé à l'Autriche. Les neutres sont unis, par la Finlande, aux Baltes, et, par la Belgique, aux Alliés. Enfin, les vaincus eux-mêmes, communiquent par mille canaux, par mille intérêts inavoués, soit avec leurs vainqueurs, soit avec les ex-neutres.

La tâche de la Conférence ne sera donc pas de créer une unité qui lui est antérieure. Ce sera uniquement de la faire apparaître. Il ne semble pas que cette tâche doive être au-dessus des forces d'hommes de volonté, et qui sentent qu'il y va de la vie des peuples.

UN EUROPÉEN.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Les réunions internationales ont été peu nombreuses dans le courant du mois de mars. Pendant les mois d'hiver, la vie internationale se ralentit pour reprendre plus active aux périodes de vacances.

Genève a vu pourtant se tenir quatre réunions de caractère international, la première, convoquée les 2, 3 et 4 mars par le Bureau international du Travail avait pour objet l'étude des questions intéressant les mutilés. Les experts appartenaient aux pays suivants : Allemagne, Autriche, France, Grande Bretagne, Italie, Pologne. L'organisation internationale d'hygiène de la Société des Nations, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, le Comité interallié pour l'étude des questions intéressant les mutilés de guerre, avaient été invités à se faire représenter à la réunion. Les échanges de vues entre les experts ont abouti aux conclusions fondamentales suivantes, qui s'appliquent aux trois questions à l'ordre du jour :

a) les très importants progrès accomplis dans chaque pays en matière de prothèse, d'orthopédie et d'assistance médicale sont très mal connus internationalement, et il est indispensable dans l'intérêt permanent des invalides du travail d'en assurer la diffusion dans le monde entier ;

b) la législation relative aux accidents du travail est incomplète et doit être modifiée en vue d'assurer aux invalides du travail le bénéfice de la prothèse, de l'orthopédie et de l'assistance médicale permanente pour les suites de leurs infirmités ;

c) il est indispensable et urgent de prendre des mesures en vue d'assurer le bénéfice de la prothèse, de l'orthopédie et de l'assistance médicale aux invalides résidant hors de leur pays.

Les 23 et 24 mars, l'Union internationale de secours aux enfants tint son Conseil général auquel assistaient les délégués de 15 pays différents. Les communications faites à ce Conseil permettent d'établir

que l'ensemble de l'Union et de ses Comités affiliés ont en deux ans distribué des secours d'une valeur totale de 60 millions de francs or. Le nombre des pays qui sont entrés dans l'Union est dès à présent de 17 ; plusieurs Sociétés de la Croix-Rouge sans être affiliées régulièrement, ont participé à l'action de l'Union et des adhésions nouvelles sont imminentes. L'Union concentre en ce moment son action sur le secours à la Russie. Dans un de ses plus récents bulletins, elle a publié un plan de la ville de Saratov, montrant l'emplacement des diverses cuisines ouvertes dans cette ville au nom de chacun des Comités participants et des vues de quelques-unes de ces cuisines. De plus en plus, l'Union internationale de secours aux enfants s'affirme comme une institution véritablement efficace et d'une grande souplesse pouvant faire face dans le minimum de temps aux premiers secours à apporter dans une région éprouvée. Déjà au cours de l'année 1921, lors de l'appel de la Hongrie émue du départ imminent des missions de secours américains, l'Union internationale de secours aux enfants a su, à coups de télégrammes, réunir en quelques jours une somme de 500,000 francs or, garantissant la distribution de repas pendant 6 mois à un grand nombre d'enfants.

Pour la Russie, l'Union n'a pas procédé autrement et dès l'appel du Dr Nansen, a télégraphié à tous ses Comités affiliés, trouvant près de deux millions de francs or pour soutenir l'effort britannique qui se chiffre de son côté par plus de 200,000 livres sterling. Au témoignage des visiteurs les plus impartiaux, comme Sir Benjamin Robertson, délégué du Foreign Office, l'action de l'Union internationale de secours aux enfants vient immédiatement comme importance après l'action américaine de secours et nourrit 300,000 enfants.

La formule qu'elle préconise rallie les suffrages de la plupart des pays d'Europe, qui passent volontiers par son intermédiaire pour les premiers secours, ce qui leur donne le temps de préparer leurs expéditions nationales.

A l'issue du Conseil général de l'Union s'est tenue une conférence de délégués de la Jeunesse de divers pays : Allemagne, Belgique, France, Grande Bretagne, Suède, Suisse. Ces jeunes gens, de leur propre initiative, se sont associés à l'œuvre de secours aux enfants et ont recueilli déjà de notables sommes. Leur mouvement spontané peut avoir les plus heureuses influences sur le développement de l'esprit d'entr'aide internationale parmi la jeunesse.

Du 28 au 31 mars, s'est réuni le Conseil général de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge. 41 Sociétés nationales font à l'heure actuelle partie de la Ligue. 35 de ces Sociétés étaient représentées à Genève. La session du Conseil était précédée et suivie d'une réunion du Conseil des Gouverneurs qui se compose seulement de 16 membres. La présidence et la vice-présidence de cette deuxième session du Conseil général ont été réservées à deux représentants des Croix-Rouges belge et hollandaise, les grandes Croix-Rouges fondatrices de la Ligue manifestant ainsi leur désir de s'effacer devant l'assemblée souveraine pour lui laisser plus de liberté.

Une des questions débattue dans une des premières séances de la Ligue a été celle de son universalité, la Croix-Rouge française retirant le veto qu'elle avait opposé jusqu'ici à l'entrée éventuelle de la Croix-Rouge allemande dans la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge. Le principe de l'universalité a été voté à l'unanimité.

Les questions portées au programme étaient : l'œuvre des infirmières visiteuses, l'enseignement populaire de l'hygiène et la Croix-Rouge de la jeunesse. Ces trois questions donnèrent lieu à d'intéressants exposés de la plupart des délégués sur ce que les Sociétés nationales de la Croix-Rouge avaient déjà accompli à ces divers points de vue. Il ressortait de ces exposés que les Croix-Rouges des pays de formation ancienne, tels que la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, etc., éprouvaient quelques difficultés à développer leur programme dans le sens indiqué en raison des très nombreuses institutions déployant déjà dans ces pays une activité appréciable au point de vue de l'hygiène et de la prévention des maladies en général. Dans les pays neufs, au contraire, les Croix-Rouges se sentent plus libres et peuvent exercer une influence beaucoup plus marquée. La question de la Croix-Rouge de la jeunesse donna lieu à un débat des plus intéressant, certaines Croix-Rouges insistaient sur l'opportunité de donner à ce mouvement un caractère nettement international tout au moins dans l'activité déployée par les Croix-Rouges cadettes, alors que d'autres voulaient garder à cette nouvelle fondation un caractère avant tout national. Le prof. Rossi Doria, au nom de la Croix-Rouge italienne proposa une modification aux résolutions soumises par le Secrétariat de la Ligue tendant à donner une place plus marquée au caractère international de la nouvelle institution. Le Comité international de la Croix-Rouge s'associa à ces vues qui furent adoptées finalement par l'assemblée.

*
* *

A Varsovie s'est tenu le 15 mars et jours suivants, une conférence sanitaire internationale. Il s'agissait principalement des mesures à prendre pour lutter contre les épidémies. L'Ukraine et la Russie étaient représentées. C'est la première fois que le gouvernement des Soviets, prenait place officiellement dans une conférence européenne. La Société des Nations avait délégué la section d'hygiène de son secrétariat, dirigée par le Dr Rajchman. Les délégués soviétiques avaient reçu de Moscou l'instruction formelle de s'abstenir de toute manifestation ou résolution ayant trait à une action ou à une intervention du Conseil de la Société des Nations. Ils présentèrent donc un amendement tendant à remplacer la Commission des épidémies de la Société des Nations par une Commission internationale spéciale. Cet amendement russe sera soumis au Conseil de la Société des Nations comme résolution de minorité, toutes les autres délégations ayant adopté le texte original, confiant la totalité de l'exécution à l'organi-

sation technique de la Société des Nations. Si l'on considère qu'au seul poste frontière de Baranovitchi 401,287 réfugiés sont sortis de Russie au cours de l'année 1921 et que les épidémies sévissent d'une manière effrayante dans la plus grande partie de la Russie, on comprendra toute l'importance de cette conférence sanitaire. Seuls les délégués des gouvernements assistaient à la réunion ; ni les Sociétés nationales de la Croix-Rouge, ni leurs centrales, Comité international de la Croix-Rouge et Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, n'avaient été invitées à se faire représenter.

*
* *

A Bruxelles le Conseil des Ministres décida à l'unanimité au début de février de retirer aux organisateurs du Palais Mondial, la jouissance des 72 salles où sont conservés les documents du Musée international. Cette décision n'a pas été sans soulever une polémique assez vive dans la presse, pour ou contre l'utilité de ce musée dont les visiteurs sont assez rares. Plusieurs journaux ont envoyé des rédacteurs qui se sont montrés sans indulgence pour ces collections sans éclat. Les coupures de journaux surabondantes ont particulièrement provoqué la verve des journalistes qui ont traité de « zwanze » l'effort des conservateurs. « Soixante-douze salles pour étaler les pages du dictionnaire Larousse, voire découpées et encadrées, on nous accordera, écrit l'un d'eux, que c'est beaucoup. » Un autre raconte dans les termes suivants l'accueil qui lui fut fait par MM. Otlet et Lafontaine : « Nous nous sommes donc rendus au Cinquantenaire pour voir le Palais Mondial et ses directeurs. C'est, passé l'arcade à gauche, dans l'aile où s'organisaient avant la guerre les expositions triennales. On nous introduit dans le bureau directorial : Une salle vaste, occupée au centre par une grande table, aux deux bouts de laquelle des encoches ont été pratiquées, où se tiennent les deux directeurs, les frères jumeaux, les Radica et Doodica de l'œuvre tant discutée : MM. Otlet et Lafontaine.

« M. Lafontaine, prix Nobel, sénateur socialiste de Liège, vieil avocat estimé à Bruxelles, délégué belge à la Société des Nations, l'un de ceux qui connaissent le mieux, chez nous, le droit international, musicologue et humaniste à ses heures, l'un des fidèles de Bayreuth à l'époque héroïque, de haute taille, plein de vivacité dans l'allure. Un sourire plein de bonté, où il y a quelque chose de jeune et de candide, éclaire par moment sa face de chef mongol, parée d'une forte moustache et qui rappelle un peu les traits de Kipling.

« M. Otlet qui est l'activité faite homme, est, au contraire, petit, rablé. Une barbe déjà blanche, un poil follet sur le crâne soulignent le rouge visage où luisent deux yeux noirs derrière le lorgnon. C'est M. Otlet qui parle, M. Lafontaine lui faisant écho de temps en temps. C'est M. Otlet qui mène. Ce petit diable d'homme a envoûté, dirait-on, le grand sénateur souriant.

« Le duo a quelque chose de touchant, dont nous recueillons des bribes, cependant que le vent aigre secoue les arbres tout près des larges baies vitrées. Des mots reviennent sans cesse dans la terminologie chère à Otlet : ,, Mondial, planétaire..... ".

« Ces deux hommes sont accaparés par une idée : Ils vivent en elle. Ils sont tous les deux victimes d'une sorte d'hallucination bien curieuse. Mon ami, M. Jules Gaultier verrait peut-être là un cas de « bovarisme » intellectuel, amusant à étudier ».

En compagnie des conservateurs, le journaliste fait le tour des salles, lance au passage des boutades sur les douze millions de fiches « fichtre que de fiches... On peut, comme Agathon et René Benjamin, ne pas aimer les fiches et sourire quand M. Otlet ouvrant des tiroirs au hasard vous offre une documentation abondante sur les glaciers de la Patagonie et la presse de Lokeren ; on peut aimer un beau désordre, effet de l'art où se complaisent certains travailleurs intellectuels.

« Il n'en reste pas moins que les fiches constituent un précieux instrument de travail dont tout le monde peut profiter et les journalistes devraient les derniers en dire du mal. Il faut remercier les hommes qui, avec M. Otlet et M. Lafontaine, ont accompli à l'Institut international de bibliographie, un labeur de bénédictins, obscur, ingrat, mais non sans utilité.

« Restent les livres, les journaux : On en garde des milliers, des paquets qui tomberont en poussière dans dix ou vingt ans. Je suis épouvanté devant tout ce papier imprimé, par dessus lequel, sous les fermes du cinquantenaire glacial et rébarbatif, se poursuivent les moineaux avec de petit cris effarouchés.

« Je parle timidement à M. Otlet du feu purificateur. Il me compare à Omar, et s'étonne du scepticisme avec lequel « nous, les annalistes, de l'humanité, nous qui faisons l'histoire », nous parlons des journaux ».

La conservation des journaux est à elle seule un problème insoluble, la plupart des bibliothèques y ont renoncé. A Paris, des spécialistes ont bien proposé de fonder une hémérothèque uniquement consacrée à la presse quotidienne, mais ce projet n'a pas eu d'autre suite. Il faut se résigner à voir disparaitre la plus grande majorité de ces feuilles d'un jour, dont la plupart se répètent dans leurs informations et perdent leur intérêt dans un délai très bref.

Le Conseil communal de Bruxelles s'est réuni le 20 février pour entendre une interpellation sur l'occupation temporaire par la Foire commerciale d'une partie des locaux du Palais Mondial. Par 31 voix contre 18 il refusa d'intervenir en faveur des collections du Musée.

Aux dernières nouvelles, il a été convenu qu'une Commission gouvernementale serait constituée, ayant pour objet d'examiner toutes les questions concernant les institutions internationales dans leurs rapports avec la Belgique.

Etienne CLOUZOT.

REMARQUES

PRO DOMO. — Dans son numéro du 1er mars, le *Mercure de France* cite avec éloges un poème d'Alexandre Block, les *Scythes*, paru récemment dans *Clarté*. Cette découverte n'en serait pas une pour M. Charles-Henry Hirsch, l'éminent collaborateur du *Mercure*, s'il lisait la *Revue de Genève*, que nous lui envoyons. En effet, ce poème de Block, c'est nous qui l'avons publié pour la première fois en français, dans notre numéro de septembre dernier.

Les *Ecrits nouveaux* nous ont distancés pour Joyce, dont nous n'avons donné une nouvelle qu'en mars 1922 — avant toutefois la *Nouvelle revue française* qui n'en parle qu'en avril. Nous avons parlé de Papini en janvier : la *Revue des Deux Mondes* a suivi le mois d'après ; la *Revue universelle* et la *Revue hebdomadaire* y viennent maintenant. Nous permettra-t-on de faire remarquer que nous avons été les premiers, sauf erreur, pour Keyserling, Pietro Jahier, Logan Pearsall Smith, Thomas Mann, Kouprine. L'importante publication de Freud que nous avons donnée l'an dernier a précédé l'engouement actuel. Qui donc, en dehors de nous, a parlé de Santayana, Lagerkvist, Voïnovitch ?

Ces réflexions, nous ne les faisons pas pour nous vanter. Loin de là. Nous savons trop bien nos lacunes, nos insuffisances. Mais nous profitons de l'occasion pour demander à ceux qui nous lisent de nous trouver des abonnés nouveaux. Nous n'en avons pas encore un nombre suffisant. Certaines recettes, sur lesquelles nous comptions, se dérobent : ainsi la publicité, par la faute de la crise terrible des affaires, a diminué de moitié depuis nos premiers numéros. Si nous essayons de montrer le mérite de la *Revue de Genève*, c'est parce qu'elle a besoin d'amis.

* * *

Le comte Alexis Tolstoï. — Sur notre demande, Alexis Tolstoï — dont nos lecteurs ont déjà lu une intéressante chronique russe — nous fournit les renseignements suivants :

Je suis né en 1882 dans les steppes de Samara, au delà de la Volga. C'est là que s'est écoulée toute mon enfance. J'ai fait des études d'ingénieur mais je n'ai jamais exercé cette profession.

Mon premier livre fut un livre de vers, *Au delà des fleuves bleus*, le second un recueil de contes, *Conte de la pie*. Je donnai ensuite un roman, *le Barine boiteux*, un roman-chronique, *les Trésors terrestres*, et trois volumes de nouvelles presque exclusivement consacrés à la peinture de la vie des propriétaires et des paysans de la Volga.

En 1913, j'ai débuté comme auteur dramatique. Je fis jouer successivement les comédies suivantes : *Les violateurs*, *Un coup de feu*, *La force impure* (qui fut jouée près de 600 fois), *La fusée*, *Kassatka* (qui eut près de mille représentations), *La fleur amère*, *Les larmes de coucou*, et enfin, à l'époque du bolchévisme, un drame, *La mort de Danton* qui, jusqu'en 1921, fut joué dans toute la Russie, défiguré par la censure et sans que, généralement, figurât le nom de l'auteur. Ma dernière pièce, une comédie, *L'amour, livre d'or*, a été jouée pour la première fois, récemment, au théâtre du Vieux Colombier, en français.

Le succès de mes comédies réside, à mon avis, en ce que, à une époque où toute la littérature russe, et le théâtre en particulier, vivait sous le signe de la destruction et du pessimisme, mes comédies et tragi-comédies exaltaient la victoire de la vie sur la mort, de la joie sur la tristesse, de l'amour sur la destruction. Ces paroles, rares à l'époque, sur le bonheur de vivre, sur la joie et l'amour, triomphant du crépuscule du temps, firent aux spectateurs l'effet d'une eau vivifiante.

Depuis 1914, j'ai travaillé comme correspondant de guerre. Mes relations et études sur la vie de guerre ont été publiées dans de nombeux journaux européens. J'ai fait partie, en 1916, de la mission de journalistes russes envoyés en France et en Angleterre pour visiter le front britannique et les usines de guerre anglaises.

Depuis 1914, j'ai écrit quatre recueils de nouvelles (dont trois déjà publiés et le quatrième en préparation pour l'impression), deux petits livres pour enfants et un roman, *Le chemin des tourments*, englobant la période allant de la fin de 1913 au milieu de 1917.

J'ai quitté la Russie en 1919 et, depuis, j'habite Paris.

Mes œuvres sont traduites en français par le poète Michel de Gramont.

BIBLIOGRAPHIE

Henry J. N. Levet : *Poèmes*, précédés d'une conversation de MM. L. P. Fargue et Valéry Larbaud.

L'intérêt de ce livre réside assurément dans la conversation de Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud, qui n'en est d'ailleurs guère une, puisque le dialogue n'en est pas réellement nécessité. Il s'agit de mille souvenirs divers ingénieusement rattachés aux quelques détails biographiques qu'on a pu établir sur la vie de feu le poète Levet. Ces souvenirs ébauchent le crayon léger d'un Paris de la fin du siècle dernier, post-symboliste, post-décadent, etc...

Il est toujours piquant d'entendre parler cafés, noctambulisme, mœurs littéraires, et cette époque s'y prête très spécialement : autour des noms que consacra la célébrité, se groupent tous ceux qui resteront obscurs et qu'auréoleront cependant des illusions semblables. Aussi reconnaît-on à peine la voix de Fargue, poète, et de Larbaud, conteur ou romancier. C'est leur jeunesse qui parle en eux.

Quant aux poèmes de Levet, on se pose trop nettement la question des réminiscences pour leur accorder le droit d'émouvoir avec originalité. Entendons-nous : une œuvre d'art peut être la somme, la résultante d'un siècle d'expériences ; on peut écrire, en 1922, un roman qui ne compterait aucune trouvaille originale ou qui les devrait toutes au XIX[e] — et ce roman peut être un chef-d'œuvre. Mais que penser d'un poème qui n'est que réminiscence littéraire ou même verbale de Laforgue et de Mallarmé, et prête son cadre aux associations les plus plates de ces deux génies ?

Il est pour le moins dépourvu d'intérêt. Nous aimons à croire que la maturité du poète l'aurait amené à une libération plus féconde.

Certains poèmes font exception : quelques-unes des *Cartes postales* sont jolies ou gentiment voyantes. Plus synthétiques, mieux enlevées

que les évocations analogues d'un Francis Jammes, aucune rêverie ne les enveloppe : c'est tout juste du bon travail impressionniste. Et il y avait là, sans doute, de quoi surprendre et charmer à une époque passée. Aujourd'hui, ce n'est plus que du document, bien qu'assez plaisant. B.-M. B.

Georges Duhamel : *Les hommes abandonnés.*

Après le grand succès, si légitime, de ses livres de guerre, M. Georges Duhamel avait été classé comme « écrivain de gauche ». Ces étiquettes sont absurdes. Celle-ci lui avait fait du tort, car la faveur littéraire, pour l'instant, va aux idées de droite. On lui reprochait sa sensibilité, qu'on appelait de la sensiblerie russe ; on lui reprochait même sa pitié, et d'écouter son cœur. *Confession de minuit*, l'an dernier, avait été accueilli avec une certaine réserve. Pour nous, nous avions trouvé le livre admirable. Et nous ne sommes pas fâchés, à l'occasion des *Hommes abandonnés*, de redire combien nous mettons haut le talent dru, abondant, rythmé, coloré de M. Duhamel. Il ne faudrait pourtant pas que le dédain qu'il est convenable d'opposer à l'humanitarisme fût étendu au sentiment de l'humanité. La littérature contemporaine est remplie d'ouvrages ravissants et minutieux, mais qui ont l'air d'être faits en filigrane, en paille tressée ou en mosaïque, de mécaniques ingénieuses, d'automates remarquablement imités auxquels il ne manque que le cœur, ce fameux cœur que l'on dénigre chez M. Duhamel, et qui palpite pourtant chez Dickens, chez Dostoïewsky et même chez Balzac. A tous ces objets de vitrine, qui ressemblent par leur cérébralisme, leur paradoxe schématique, leur impitoyable et magistrale netteté, aux tableaux ou aux sculptures cubistes, je préfère l'ardeur sentimentale ou comique d'un Duhamel, sa force copieuse et sincère, — et je pardonne à sa gaucherie d'idéologue à cause de la clairvoyance du peintre, de l'observateur et de l'homme. Cette justesse de vision, cette mise en place exacte et cette rapidité du récit, cette puissance à évoquer les gens, les choses, les atmosphères, à noter les attitudes, les dialogues, autant de qualités remarquables et exceptionnelles. Qui donc serait de taille, aujourd'hui — et aujourd'hui où les romanciers de talent sont légion — à « raconter » avec tant de simplicité et de force, dans les *Hommes abandonnés, L'Epave* ou *Une expédition* ? Qui donnerait, comme dans l'admirable *Origine et prospérité des Singes* ou dans le *Bengali*, ce halo poignant et étrange à l'aventure, là ironique, ici pitoyable ? Ah, la belle peinture ! Et la *Chambre de l'Horloge*, je la lis et la relis : cette simple histoire, écrite avec un grand naturel et l'innocence d'un enfant, pourquoi vous serre-t-elle le cœur ? R. T.

Francis de Miomandre : *Le Pavillon du Mandarin.*

Encore un livre qui nous confirme dans l'idée que la critique est un genre littéraire constitué. La charpente rappelle celle d'un recueil de poèmes en prose « à propos de..... ». Les divers thèmes,

antique, exotique, ou contemporain, en seraient figurés par des auteurs d'époques et de nationalités différentes, dont il nous est parlé avec chaleur, sous forme de réhabilitation ou d'imitation. M. de Miomandre vulgarise un peu ; il s'adresse à un public qui oublie, méconnaît, ignore — ou, mieux, tant lui répugnerait le ton forcément commun de la réclame, il se répète à lui-même ses raisons de croire et d'admirer.

Mais il ne s'en tient pas là, et chaque attitude, chaque œuvre d'art lui fournit, comme à tous les bons esprits, le prétexte d'une révision de valeurs. C'est là peut-être l'essence de la critique française contemporaine.

Le bon goût en reste le critère principal et l'épithète « simplement exquis » décernée par M. de Miomandre ne tombera jamais dans la banalité ni la vulgaire interjection. C'est même en quoi ces articles apparaissent plus humains, moins abrupts que ceux de Rémy de Gourmont : l'auteur s'attendrit, sans doute, mais jamais sa plume ne lui tremble dans la main au seul caprice de la mode, au son de l'accord trop facile.

Un goût très vif de l'exotisme porte M. de Miomandre à l'étude des auteurs étrangers : les Persans, Cervantès, Gongora, etc.... dont nous considérons souvent les œuvres en amateurs plutôt qu'en hommes, et comme des objets d'art plutôt que comme des effigies vivantes. C'est le côté alexandrin, la délicieuse manie du « Sédentaire » dont la table est chargée de bibelots et l'imagination peuplée de jouets qu'il érige en symboles profonds. Aussi, comme il nous parle gentiment des Marionnettes du pauvre Duranty.

Il n'est certes pas aussi heureux quand il esquisse des figures moins stylisées, vivant d'une vie plus complexe, plus tourmentée : je pense à celle d'Edmond Jaloux, dont il nous offre un portrait assez incomplet et certainement pas à la page. Il a par contre délicieusement « rendu » le Giraudoux qui nous ravit, et les raisons qu'il nous donne de le comprendre et de l'apprécier sont ingénieuses, discrètes et dépourvues de pédanterie, à souhait. La sympathie, plus proprement, l'amour et le sens de la chose littéraire rehaussent et colorent chaque page : ces habitudes d'esprit ou ces qualités de l'âme ne sont-elles pas les plus nobles qu'évoque en nous le *Pavillon du Mandarin* ?

Ni Sainte-Beuve, ni Baudelaire, ni Gourmont ne peuvent revendiquer la paternité de cette critique..... Je les imagine même un peu désarmés à la vue qu'on puisse être à la fois si vrai, si simple et si charmant.

B.-M. B.

SYLVIA ET LES VERS A SOIE[1]

Je ne voulais plus même entendre prononcer son nom avec cet accent de mépris que ma mère employait toujours lorsqu'elle parlait de lui. Mais elle poursuivit, comme si elle eût voulu confier à l'entraînement de sa colère le soin de prononcer des mots qu'elle n'avait osé dire jusque là :

— Ton Arthur est un misérable, il est heureux pour toi qu'il soit parti !

— Tais-toi, Mère, je ne t'écoute plus... Tu mens !

Maman se croisa les bras ; alors ses épaules pointues se levaient, elle n'était pas belle du tout, le cou tendu et les mâchoires contractées :

— Tu fais l'innocente, tu t'imagines peut-être que je vais me laisser prendre à tes manières de Sainte Vierge ! Tu nies? Aussi vrai que ta coiffure est défaite, je te dis : ton Arthur est un misérable, qu'il eût fallu chasser d'ici à coups de pied. Ne sanglote pas ainsi. Veux-tu des preuves ? C'est lui qui a engrossé Mathilde... Je le sais, te dis-je, puisqu'elle m'a tout avoué !

J'étais restée au bas de l'escalier. Jamais la voix de Maman ne m'avait paru si odieuse. Je remontai les marches en courant, sans répondre, pour ne plus voir un visage qui me

[1] Voir aux *Remarques,* à la fin du numéro.

faisait horreur, et pour la première fois je ressentis qu'il y a dans la hauteur une vraie pitié. Je m'arrêtai sur le palier, sanglotant, appuyée à la rampe. J'entendis que Maman ouvrait la porte de la cuisine et la refermait avec fracas derrière elle. Un instant, j'eus l'illusion d'être très loin et de ne plus appartenir à la maison.

J'allai m'asseoir dans ma chambre, près de la fenêtre, après avoir fermé la porte à clef. La maison ne rendait plus aucun bruit. Malgré tout, je ne comprenais pas les dernières paroles de Maman : elles étaient trop atroces. Je tirai les croisées ; la nuit chaude était tombée sur la petite place, qui la recevait comme le moule reçoit la pâte ; le silence même y prenait une forme.

Cependant, un souffle plus frais finit par me réveiller. Il me sembla que mes mains touchaient un vêtement de laine. C'était le chat, Fuseau, qui était monté sur mes genoux sans que je m'en fusse aperçue. Neuf coups de cloche longuement espacés tombèrent des abat-sons de Saint-Nicolas. C'est une minute curieuse où les quatre réverbères de la place s'allument dans la ville avant toute autre lampe. Il se fait accord entre les sons et les lumières, car les vibrations des neuf coups flottent encore sur le silence épais, quand les pianos commencent à chanter par les fenêtres ouvertes. Les maisons s'éclairent presque aussitôt. Ursule, la fille du Juge de paix, pince les cordes de sa harpe ; une musique blanche et blonde comme son visage, avec de petits reflets, parfois prolongés, et des faussetés que je préfère je ne sais pourquoi aux notes les plus franches. Il me prend parfois l'envie de chanter avec l'accompagnement de cette harpe, mais aucun sentiment ne peut tenir à sa musique ; avant d'ouvrir la bouche, ma voix a déjà dépassé les sons, et je me sens honteuse d'être née dans une si petite ville.

Je sursautai au bruit d'une porte que l'on fermait en bas.

— « Je te dis que ton Arthur est un misérable ! »

Ah ! que je fus heureuse d'entendre quelques instants après les voix calmes, presque endormies, de Maman et de la vieille Laura ! Le boule-dogue, couché dans la cuisine, grogna, mais n'aboya pas. Je me remis à pleurer ; les larmes me semblaient rouges dans l'ombre, sur mes mains. Je me levai

et me penchai à la fenêtre. Plus jamais je ne verrai Arthur, et cependant je ne peux croire le mal qu'on raconte. Est-il possible qu'il ne revienne plus ? Que faudrait-il penser alors ? Dans l'angle droit de la Place, la porte du *Café du Cercle* ouverte à deux battants, projetait sur le trottoir une lumière enfumée où se dressaient les silhouettes de deux lauriers entre lesquels on passait pour entrer. Le bruit mat des dés d'un tric-trac semblait rouler jusqu'aux pavés. Après chaque coup, on entendait un unisson de voix grasses, comme une flambée d'étoupe. Et c'était la voix de mon père, le Procureur, qui était la plus forte ; parfois elle s'accompagnait d'un coup de poing sur la table.

Je voulus crier, appeler Papa. Mais brusquement je refermai la fenêtre, car, pour la première fois, cette voix me donnait du dégoût. Toutes les paroles que j'avais entendues de la bouche de ma mère me reprirent dans leurs griffes, prononcées maintenant par une voix masculine, mille fois plus terribles encore :

— « Ton Arthur est un misérable. Il vaut mieux pour toi qu'il soit parti... C'est lui qui a engrossé Mathilde ! »

Je sentis à ce moment qu'une catastrophe était sur moi. Je n'avais plus de larmes. Je me jetai sur mon lit et entendis les battements de mon cœur, isolés par les couvertures. Mais la voix rauque du Procureur traversait les vitres. Qu'avait-il à crier si fort ? Il me sembla qu'elle pénétrait jusqu'à la cuisine et réveillait la voix de ma mère, qui devenait perçante et montait de nouveau, toute droite, jusqu'à ma chambre. Les deux voix se confondaient soudain dans une querelle tapageuse ; celle de maman, plus faible, parfois râlait, mais parvenait ensuite à s'esquiver et lançait plus loin ses gros mots détendus : « Misérable ! Chien ! » Les bourrées du Procureur étaient entrecoupées de rire ; elles tenaient le dessus. J'entendais résonner cette lutte dans ma tête. De plus en plus, la voix de Papa s'affirma ; tout à coup il me sembla qu'elle se levait comme un poing qui s'abat sur une vitre, et la dispute se poursuivit dans un écroulement de verre.

Je mordis l'édredon, mêlant de la salive et des larmes, et me frayai un trou dans l'ouate et le crin, comme une taupe.

Il y a bien des choses chez nous auxquelles je me suis habituée, mais que je continue cependant à voir, à sentir et à entendre sans indifférence. Par exemple, la lumière de ma chambre tournée au Nord me semble toujours dire : « Tu es dans une cellule, il y fait obscur comme au couvent, les murs sont nus et blanchis à la chaux. » Les murs ne sont ni nus ni blanchis à la chaux. Il ne règne pas non plus dans ma chambre une odeur vraiment mauvaise, mais la vieillesse sans beauté des murs et de la tapisserie en évoque une que je ne commençai à discerner qu'assez tard, à peu près à l'époque où j'ai remarqué sur mon corps des changements qui m'ont troublée.

Je ne me souviens pas d'une période de ma vie où les voix de la maison se soient accordées dans un mouvement heureux. Celles de Papa et de Maman, si souvent en querelle, ne se reposent que sur les choses communes de la table, et je sais à quelles minutes trop courtes je peux respirer en paix.

Tout craque dans cette maison, surtout le vieux plancher des chambres à l'étage ; il a compté tant de pas qui l'ont fait pleurer, qu'il lui en est resté une plainte continuelle quand on marche. Les planches semblent se fendre comme une couche de glace trop mince sous les pieds. Au rez-de-chaussée même, Maman ne peut faire un pas sans que l'étage en résonne. Toutes les parties de cette demeure sont associées par un voisinage de deux siècles bien mieux que par l'art du constructeur ; elles sont devenues solidaires. Si quelqu'un ouvre une porte, les autres portes de la maison pourraient sans doute s'ouvrir d'elles-mêmes si elles le jugeaient bon. Quant un mur reçoit un coup, toutes les pierres souffrent et tremblent en commun. J'entends le carillon des cuivres et des cristaux du salon lorsque je marche dans ma chambre.

Parmi les bruits de la maison, il y en a quelques-uns qui semblent le dédoublement des voix vivantes. Lorsque Maman tousse, lorsque Papa réclame le journal en frappant du poing sur la table, ou si le dogue aboie, je pense aux portes refermées, aux objets qu'on dépose lourdement, à la sonnette sombre du corridor. Mais rien ne ressemble à ma voix. Dans cette maison vieillie, ma voix reste fraîche. Le son des cristaux me donne seul du plaisir. On n'emploie ces verres-

là que le dimanche, encore pas toujours ; ceux dont on se sert en semaine ne rendent qu'un bruit sans bonheur, comme si on frappait sur du fer rouillé.

Je me suis habituée à toucher les objets avec précaution, afin de ne pas réveiller des bruits ennemis.

Ce matin, en me levant, c'est avec peine que je me suis souvenue de la veille, mais je sentais encore peser des cauchemars. Cependant, lorsque je poussai la porte de la cuisine, la voix de Maman me rappela tout, bien qu'elle fût traînante, comme à l'ordinaire lorsque rien ne s'opposait. Maman avait mis un peignoir jaune clair, à fleurs de pivoines, qu'elle ne sort que les jours où ses rhumatismes lui laissent les mains libres. Bien des fois j'ai voulu lui dire combien ce peignoir me semble ridicule ; mais je pense qu'elle a besoin de ce signe pour s'affirmer à elle-même qu'elle peut encore triompher d'un mal que Papa proclame incurable. Maman venait de déposer un fer à repasser sur le couvercle de la cuisinière. Ah ! que je détestais cette tranquillité sans feinte, qui ne dérangeait pas une poussière ! Je souhaitai presque d'entendre, comme hier, des paroles blessantes. Pas même les phrases rapiécées que je recevais d'habitude en descendant : « Te voilà de nouveau levée la dernière. Tes cheveux sont tout ébouriffés ! Tu ne t'es pas lavée... »

Laura s'est empressée de me verser du café. Est-ce ma faute si je déteste le geste obséquieux de cette femme, dont l'œil droit, toujours en dessous, surveille le plus furtif de ses mouvements, tandis que l'autre, immobile et vitreux, semble tué par une cruelle envie. Déjà Laura impose sa présence dans cette maison, comme un droit de vieillesse. Elle occupe la place de Mathilde, depuis que celle-ci a été congédiée.

Je mâchai mon pain longuement, sans plaisir. Le dogue secouait sous mes jupes sa carcasse engraissée et grognait en me frôlant les jambes. Maman prit le fer chaud sur le poële, l'approcha de sa joue et le fit glisser sur le linge le long de la planche.

Elle tourna la tête de mon côté, tout en continuant sa besogne.

— Ton père est encore au lit. Il va sonner neuf heures, il faudra de nouveau qu'on l'attende au tribunal.

Puis, arrêtant un moment le fer sur le tampon de laine roussie, elle me demanda :

— Tu ne vas donc pas voir tes chrysalides ?

Je poussai un cri de joie. Quelque chose s'amincit en moi, devint léger et tenu comme un fil. Je ne remarquai même pas tout de suite l'ironie que Maman avait mise en me parlant et qui me suivait partout, depuis le départ de Mathilde. Il y avait longtemps que les cocons de soie s'étaient dévidés ; j'avais laissé les chrysalides sur la feuille d'un journal, au salon, et tout à fait oublié ces cylindres laids et retrécis comme des gousses de céléris. Je courus au salon et levai les stores avec impatience. A la place des chrysalides, de belles mites, d'un blanc laineux, étaient accrochées au journal. Je m'emparai de la feuille de papier et l'emportai vers l'escalier.

— Où cours-tu ainsi ? cria Maman, de la cuisine.

A chaque pas que je faisais, la même question se pendait toujours à mes jupes. Une autre fois, j'aurais répondu : « Ne t'occupe donc pas tant de moi ! Tu m'ennuies, à la fin ! » Mais j'étais trop heureuse. Je criai en prenant vivement l'escalier :

— Je monte à ma chambre, il y a des papillons...

— Ne t'embarrasse pas de ces insectes, tu as mieux à faire !

J'entendis à peine la réponse de Maman. Mais, comme je posais le pied sur la première marche, deux corps mous roulèrent du palier jusqu'en bas ; c'était le dogue qui s'acharnait à la poursuite du chat. Fuseau glissa sur les dalles bleues du corridor, mais le chien l'accula dans un coin et le mordit.

Ces deux bêtes, c'est moi qui les ai fait entrer à la maison ; cependant, je ne les ai pas choisies et je regrette souvent l'image que je m'étais faite d'elles avant leur arrivée. Le Procureur n'avait jamais voulu d'un animal quelconque ; il disait que toute bête amène la malpropreté et le bruit et que le plancher est fait pour les hommes, la terre pour les animaux. Je dus longtemps le supplier ; j'aurais ouvert toutes les portes aux bêtes de la rue et les fenêtres à celles d'en haut. Maman soutenait l'opinion du Procureur, ajoutant que les bêtes de maison mangent et sont inutiles.

Un jour pourtant, comme je rentrais d'une visite que j'avais faite à Ursule, j'entendis des aboiements furieux à la cuisine. Pendant mon absence, Papa avait amené un jeune boule-dogue, qu'un client du Café du Cercle lui avait donné. Tout laid qu'il était, je l'aimai et je sautai au cou de Papa pour le remercier de cette surprise. Il me dit qu'il avait accepté ce chien bien malgré lui, pour rendre service à un ami qui ne savait que faire d'une portée de trois doguetaux dont sa chienne venait de peupler la maison. Le chien fut élevé, malgré les protestations de Maman ; mais il engraissa vite et devint hideux parce qu'on le sortait rarement. Il arriva un chat ensuite, roux et fort laid, déjà vieux. Il s'introduisit un matin, par une lucarne, miaulant, la peau déchirée lui pendant sur les pattes. Sans rien dire à Maman, je lui donnai du lait, qu'il but en affamé. On eut beau le chasser, il revint toujours, malgré le dogue qui lui montrait les dents et le peu de soin que cette maison lui faisait présager.

Je déposai les papillons dans ma chambre et appelai Fuseau. Nous passons des heures ensemble ; Fuseau est le seul être au monde qui me regarde avec attention. Quand je m'habille, il ne perd pas un seul de mes mouvements, et sa curiosité est si fidèle qu'elle a souvent attiré ma propre attention sur des choses qui me concernent et que j'ignorais. J'ai fini par voir sans dégoût la cicatrice affreuse, toujours à nu, qui lui barre le dos et le flanc droit.

Un léger grincement, à côté de moi, me tira de l'examen attentif où je m'étais absorbée pour voir si Fuseau n'avait reçu du dogue aucune blessure. C'étaient les papillons qui avançaient avec précaution sur le journal. Une joie me prit de nouveau devant ces morceaux de peluche animée. Je me penchai tout contre eux. J'en comptai vingt sur un vieux *Patriote* qui datait de l'époque déjà lointaine de la métamorphose des vers. Les mites blanches adhéraient au papier avec les grappins de leurs pattes minuscules ; hier encore ces chiffons légers étaient emprisonnés dans leurs chrysalides brunes, qui ressemblaient à de petites momies desséchées. Maintenant, ils ouvrent des ailes veloutées, marquées de stries rousses, et où le vent peut souffler. En ce moment, ils sont immobiles et me font penser aux chaloupes qu'on aperçoit sur la mer, à une lieue d'ici, toutes voiles ouvertes.

Elles aussi paraissent arrêtées malgré le vent ; mais si on les voit ainsi, c'est qu'elles sont loin ; en réalité, elles coupent les vagues et s'élancent. De même, les ailes déployées de mes papillons ont de fines nervures, comme de flexibles vergues, et le journal graisseux est comme une mer huilée par le soleil. Et moi qui les regarde, je suis très loin de leur légèreté.

Tout à coup, l'une des mites remua les ailes qui frémirent deux ou trois fois ; il y eut un crépitement imperceptible sur le papier. Et alors je m'aperçus que les ailerons étaient rognés sur les bords et que ces papillons ne s'envoleraient jamais.

Le Procureur descendait. Comme chaque matin, lorsqu'il reprend l'air verticalement, je l'entendis tousser en marchant et j'en tremblai avec toute la maison. Puis sa voix se mit à gronder au rez-de-chaussée et se croisa avec celle de Maman qui lui reprochait sa paresse. J'ai tellement pris l'habitude de ces mêlées de voix sans véritables éclairs, mais assez tapageuses pour que leur réputation se soit transmise, à travers les murs, dans la ville, que tous ces bruits, ces heurts de paroles et de pas, qui ont l'air de laisser des traces de violences aux pierres même, me semblent chaque fois d'anciennes disputes réveillées tout à coup, comme ces bouts de musiques à manivelle, pleines de cliquetis, que les tireurs des foires font jouer en logeant une balle de carabine dans une cible. Si je faisais un faux pas ou si je me cognais à un meuble, par hasard, je provoquerais sans doute un pareil vacarme.

Cependant, à la façon dont Maman frappait ce matin la planche avec le fer à repasser, je jugeai que la querelle serait vite étouffée. Du reste, papa quittait déjà la cuisine. Quand il se levait tard, il arrivait qu'il se rendît au tribunal sans déjeuner. La porte de la rue, refermée, agita la sonnette qui se plaignit. Pauvre père ! Depuis que je fus assez haute pour observer par la fenêtre ce qui se passait en bas, que de fois je t'ai regardé marcher sur la grand'place ! Le dos épais, balancé avec lenteur, tu as toujours l'air un peu ivre ou incomplètement éveillé. Tu traverses la grande étoile blanche que dessinent les dalles sur le fond bleu des pavés, et tu sembles plus soucieux de mesurer ton étroit ressort que de re-

garder au ciel la place des étoiles cachées. Avant d'entrer au tribunal, tu passes devant la haie de capucines grimpantes qui décorent le trottoir du *Café du Cercle;* on entend ta grosse voix qui appelle l'hôtelier.

J'allai prendre une feuille de journal fraîche et y déposai avec précaution la flottille des ailerons blancs. Ils s'agitèrent dans un volètement immobile et nerveux et mes paupières se mirent à battre en même temps. Une brise qui montait à petits coups par la fenêtre ouverte me rappela le bonheur chatouilleux des calmes marées sur le sable. Je laissai le vent déferler sur mon cou et sur ma poitrine; je frissonnais et sentais aussitôt le besoin de m'étirer ; une chaleur envahissante suivait les brèves coulées de froid, et je pris plaisir à regarder ma peau qui rougissait.

Moi aussi, je connais la mer. C'est là que j'ai rencontré Arthur, l'an dernier. Nos tentes étaient voisines et c'est Maman qui lui parla la première. Qui a prétendu qu'Arthur ne m'aimait pas ? Ne m'a-t-il pas déclaré son amour vingt fois, lorsque nous étions seuls ? En disant cela, sa voix était large et sincère comme la mer ; la mer peut changer, rire ou se fâcher, sa profondeur est invariable. Arthur m'a embrassée. Ah ! mon Dieu, pourquoi suis-je née dans cette ville étroite où l'on ne peut respirer, à cent pas de la mer ? Arthur venait de loin et se déplaçait à son gré, il connaissait le monde, et moi je ne trouvais pas de mots pour lui dire ce que je sentais !

L'automne passa. Aux premiers jours de décembre, Arthur revint. Qu'était-il venu faire ici, cet Arthur blond, si mince dans ses vêtements serrés, dont la pâleur m'avait parfois effrayée, moi qui me voyais rouge et saine dans la glace, et dont les regards ardents ne connaissaient pas de bornes ? Qu'était-il venu chercher ici, apportant en échange quelques chansons de ville qui faisaient rire papa ? Il sonna plusieurs fois chez nous. Maman disait qu'il avait des affaires importantes. Il m'embrassa de nouveau. C'était donc pour moi qu'il était revenu ? Non, puisqu'on le maudit maintenant...

Le ciel s'est couvert et voilà qu'un coup de vent me jette au visage, comme un soufflet, ces paroles détestées :

— « Arthur est un misérable ! Un misérable ! »

— « Qu'a-t-il fait ? Pourquoi le noircir ainsi ? »

Tous les murs semblent grimacer, sarcastiques :

— « Il a engrossé Mathilde ! Et ce n'est pas la seule, entends-tu ? »

Ah ! ces mots que je retrouve maintenant partout, même au dehors. Mais c'est de plus haut, de plus loin qu'ils viennent aujourd'hui, et je pense à la mer qui les roule dans toute sa fureur. Ils s'élargissent et se bousculent ; c'est en moi qu'ils deviennent grands. Eh ! bien, oui, je les prendrai comme je les sens, et c'est en ce moment presque de la joie, une douleur si terrible de me sentir griffée par ces mots, que je voudrais les crier moi-même et m'en déchirer jusqu'au sang.

Arthur est retombé dans la vague des embruns. Je ne le déteste pas ; si le souvenir de son visage reparaît assez nettement, ce n'est plus qu'à de rares intervalles, et il n'a rien de haïssable. De cet été passé près de lui à la mer, il me reste un balancement dans tout ce que j'accomplis, parfois quelque chose d'obscur et de mêlé, comme à fond de cale. Tout ce que je sais d'Arthur est devant la mer, et pour me ressouvenir de la mer, il faut que je contourne cette ombre devenue énorme, mais de jour en jour plus incertaine.

Un hiver tout entier a passé, beaucoup de choses ont vieilli. Même maintenant que le soleil a repris une place plus haute dans le ciel, je ne sens aucune envie de retourner sur cette plage où j'ai rencontré Arthur. La mer me paraît petite et courte, comme la place que j'aperçois sous ma fenêtre, toute plate, peinte en gris dans un cadre de toits rouges. Et les mites blanches ne ressemblent même plus à des navires.

Pourtant, j'ai rêvé cette nuit une chose étrange. J'étais montée sur une tour qui dominait la campagne. Qu'est-ce que cette tour faisait à cet endroit ? Elle se balançait comme un mât, mais je n'en voyais pas la base. Du haut de la tour, j'aperçus des vergers et des fruits pendus aux branches parmi de longs rayons de soleils parallèles. Ces fruits semblaient avoir été accrochés là par des mains humaines, car ils avaient presque tous une forme identique, ils brillaient trop fort et se couvraient de trop de couleurs. Une pomme m'avait tentée. Quel fruit ! Une pomme neuve, dont l'éclat effaçait tout le reste. Elle semblait tout près de moi, mes yeux y atteignaient sans peine. C'était bien une pomme natu-

relle, ronde, charnue ; son parfum arrivait jusqu'à moi. J'allongeai les bras, j'allongeai les yeux et les lèvres. Puis la pomme devint un brasier, et je voulus la saisir malgré cela. Mais un brouillard survint, je ne vis plus que les branches tordues du pommier, et le feu du brasier me dévora intérieurement, tellement que j'appelai.

L'hiver est de nouveau venu. A la place des nuages monstrueux qui se reflètent dans les fenêtres, il n'y a plus qu'un ciel uniforme et douteux, où s'enfoncent mes derniers souvenirs. Je m'étire d'ennui. Les mites blanches ont fait lentement du chemin sur la feuille du journal. Derrière elles s'égrenaient d'innombrables perles jaunes. Un matin, je trouvai les papillons tout à fait immobiles. Je soufflai sur les ailes raidies, qui roulèrent, desséchées et légères, comme des balles d'avoine. Je descendis les jeter au feu, où elles se consumèrent en un clin d'œil.

A cause du froid, toute la ville s'est rétrécie. Les fenêtres s'allument tôt et la gelée les rend méchantes. Il est mort quelques vieillards, cet hiver. Cela dégourdit les cloches de Saint-Nicolas, qui ont l'air de se frapper les mains pour se réchauffer. Ces sonneries imprévues dérangent les bonnes gens qui ont des habitudes. N'en ai-je pas pris moi-même ? Ces coups de cloche-là ne sont pas comptés. J'en frissonne ; il me semble toujours qu'ils annoncent un vol ou quelque meurtre.

Parfois, au déjeuner, la vieille Laura annonce :

— J'ai vu la botte de paille à la porte d'un tel.

Maman répond, sans s'étonner d'abord :

— Il était bien vieux, heureux sont ceux dont l'âge fait la mort !

Mais, dans le silence incommodé qui suit, le malaise se montre jusque dans les objets par des chocs inusités. Et la pendule bat, marquant les minutes des vivants.

Vers le soir, la sonnette de la porte s'ébranle d'un petit coup étrangement nerveux.

— Qui peut donc sonner à cette heure ?

Le dogue grogne, mais ne se déplace pas. Par la porte entrebaîllée, une vieille femme en mante noire pousse son cou de tortue, colportant la nouvelle :

— Il est mort à telle heure ; à telle heure après-demain aura lieu le service.

— Que Dieu l'ait ! répond Laura, glissant une pièce de monnaie dans la main tendue.

Et la porte est refermée avec un invincible frisson.

Le froid humide maintient maman dans un fauteuil, à la cuisine. Devant la cuisinière, elle s'est desséchée comme un fagot. Elle dit que le rhumatisme glisse des tiges de fer dans ses jointures. J'ai fini par mesurer les actes de la vie à l'infime proportion des poussières que je déplace chaque jour. La journée est une suite de petits mouvements rompus, juxtaposés. A peine mes pensées ressemblent-elles aux chapelets de perles jaunes qui s'obscurcissent peu à peu sur le journal. Je vois quotidiennement les hommes qui répètent les mêmes dessins sur le pavé et les dalles de la grand'place, jusqu'à ce que la tour de Saint-Nicolas consacre la nuit, d'une phrase musicale que j'aime encore. Ces cinq ou six coups de cloches pénètrent par tous les trous de la ville. Ils ne sont ni plus monotones ni plus graves que l'activité correspondante des vivants. A chaque heure sonnée, on entend les mêmes bruits, tellement simplifiés qu'ils semblent réduits au nombre de coups marqués sur le cadran. Si quelqu'un criait à pleins poumons, dans l'une des rues, il ferait plus de bruit que tous les hommes occupés à leurs métiers. Ici, entre les murs, la vie consiste à vieillir.

Parfois, il me prend un violent désir d'entendre encore la harpe d'Ursule. Mais comment l'entendrais-je à travers toute cette distance de portes fermées et de cœurs étroits ? Pourtant, lorsque la gelée pique, il me semble que des doigts jouent sur les vitres ; dans l'obscurité, à la lueur de la lune, des fleurs aux lignes froides se développent aux fenêtres, comme une chanson.

Les œufs des vers à soie devinrent noirs.

Aux premiers essais de liberté des feuilles, de légers ardillons vrillèrent leur prison. Un matin, je trouvai la page du journal envahie par une grouillante vermine, une multitude de virgules désordonnées escaladant les lignes, coupant les mots, sans ménagement pour le texte. Si j'avais vu les pierres se diviser en une infinité de particules vivantes, je n'eusse pas été plus étonnée ni plus joyeuse. Tout ce qui

était serré et durci venait donc d'éclater, et la vie pouvait de nouveau se répandre comme dans mes rêves. Je me hâtai cependant d'établir des bornes, au moyen des objets que je trouvai, car cette typographie ardente commençait à déborder.

Cela fait, je levai les stores et tirai les rideaux. Au dehors aussi, il y avait sans doute quelque chose de changé. Je vis que le *Café du Cercle* avait déployé sa marquise ; la cage du canari était accrochée à l'extérieur.

Bien que j'eusse pris l'habitude d'aérer chaque jour ma chambre, il me sembla que j'ouvrais pour la première fois la fenêtre. L'air qui entra venait de loin, et je pensai tout de suite aux meilleures choses que j'avais retenues de l'été. Je les sentais déjà renaître et se multiplier entre les murs de la petite place. Tout allait revenir avec un visage lavé, des yeux ranimés et une robe nouvelle. Tout, non ! la harpe d'Ursule ne devait plus chanter ; la fille du juge avait épousé le jeune médecin qui était venu s'installer au début de l'hiver.

La veille de son mariage, je rencontrai Ursule.

— Te voilà bien heureuse, toi !

Elle me comprit mal et crut que je l'enviais. Elle répondit :

— Cela n'est pas étonnant ! Mais toi, Sylvia, tu ne te marieras jamais. Oh ! je ne te souhaite pas de mal. Ton père est un mécréant, il passe ses journées au café... On l'entend jurer d'ici ! D'ailleurs il n'a pas d'argent. Et toi, il faut que je te le dise : tu as mauvaise réputation. On voit bien ce qui se passe, tu n'es pas sérieuse. Quand on a été la maîtresse d'Arthur...

Le lendemain, tandis que les cloches de noces semblaient faire des tours dans le ciel et escalader les nuages, les coupés défilèrent devant la maison du juge. Toute la nuit qui suivit, les voitures à stores blancs continuèrent de rouler dans mon sommeil comme sur la piste d'un manège.

Je ne peux me le cacher. Le souvenir d'Arthur ne m'a pas quitté. Il séjournait en moi, engourdi dans un globule de mon sang. Les paroles d'Ursule l'ont réveillé.

Penchée sur le journal où rampaient les petites formes grises, j'observai avec curiosité cette vie qui venait de naître tout près de moi. Une nervosité étrange fourmillait dans ma

chambre qui buvait l'air par les croisées ouvertes. Le soleil donnait en plein dans la glace de l'armoire. Comme je relevais la tête, je m'aperçus dans le miroir et me regardai sans me reconnaître. Jamais je ne m'étais vue comme cela, moi qui ne faisais pas un geste de ma toilette sans me confier à ce miroir qui s'était terni souvent à l'approche de mon visage. Ai-je un front si étroit, des sourcils noirs marqués avec cette force et des narines serrées comme celles-là ? Je ne me croyais pas les yeux si enfoncés ni la peau si déteinte. Mon cœur s'arrêta quand je regardai ma bouche, et je pensai que les baisers d'Arthur n'avaient jamais pu désirer cela. La grandeur de mes pieds et de mes mains m'effraie, et ce buste allongé, cette taille mince que j'enferme chaque jour dans un corset ! Je déchirai le col de la blouse en fausses dentelles qui m'étranglait, et dans ce geste je commençai peut-être à m'approuver, car je ne pus m'empêcher de sourire à la vue des lambeaux qui pendaient et de la chair de mon cou qui avait pu tenir dans cette prison. En même temps, le double reflet de mes yeux me parut meilleur, parce qu'il sortait d'une profondeur toute proche de l'émotion que j'éprouvais en ce moment, et je me souvins des yeux d'Ursule, sur lesquels la musique même ne pouvait rien.

Les vibrions se sont transformés en de vigoureuses chenilles. Plantureusement servies, elles ont une litière de feuilles de mûrier vernies au soleil. Toute la journée, suspendues au revers des feuilles dentelées, elles grimpent à la recherche des coins tendres. Je regarde sans me lasser leurs nœuds qui se ramassent en accordéon, puis se défont et s'allongent comme s'ils allaient se développer à l'infini. Déjà, elles ont pris une belle peau grise et bleutée de figue mûre ; leurs cylindres se gonflent, bourrés de la pâte grasse des plantes.

Je m'amusai d'abord à suivre les singuliers dessins que les vers découpaient sur les feuilles en les rognant entre le filigrane des nervures ; cela ressemblait aux traces des étincelles courant sur du papier de soie. Comme leur marche était lente, somptueuse et fière ! On aurait dit qu'ils connaissaient le trésor qu'ils portaient en eux et dont ils allaient se faire bientôt une prison.

Je me repaissais de leur santé. Hier matin, comme je les regardais avancer dans une tache de soleil, je poussai la

curiosité jusqu'à toucher du doigt l'une de ces formes gonflées, un peu froides. Je frissonnai à la fois de dégoût et de je ne sais quelle joie corporelle.

Je pensai :

— Ursule est bien heureuse, maintenant, dans le mariage.

Et le souvenir d'Arthur me revint, assez longtemps pour que la plus belle chenille se déployât totalement.

— Dire que nos mains ont transpiré l'une dans l'autre !

Le gros vers demeura suspendu au bord d'une feuille à demi dévorée. Je le vis à la fin retomber sur le papier, d'une chute paresseuse, et chercher une autre feuille à trouer.

— Pourquoi n'achève-t-il pas la première ? pensai-je. La dentelle est incomplète.

Il faisait chaud. Le soleil se plissait par toutes les fissures. J'aurais voulu être une feuille de mûrier. Ce n'étaient plus des vêtements qui me serraient, mais de gênantes enveloppes, qui m'empêcheraient toujours de sentir et d'être aimée.

Je pensai au peignoir ridicule de maman, mais en même temps ma jaquette de drap écossais me parut affreuse, et je fus secouée d'un atroce désespoir, à cause de ce costume que mes propres yeux ne pouvaient plus souffrir. Comment n'avais-je pas remarqué plus tôt la sécheresse de ce vêtement ? Il avait des plis et un dessin sous lesquels moi-même je ne pouvais deviner aucune forme. Et c'était ainsi que je m'étais montrée autrefois devant lui ,devant Arthur ! Je comprenais pourquoi il avait préféré Mathilde.

Je commençai à me déshabiller. Je rejetai d'abord ma jaquette, ensuite la blouse en fausses dentelles que j'avais raccommodée. Mais je ne me sentis à l'aise que lorsque je me fus enfin défait du corset qui m'emprisonnait si étroitement. Ainsi soulagée, j'allai me regarder dans la glace et me trouvai moins laide.

Le soir, la chaleur n'avait pas diminué. Après le souper, j'embrassai maman et me hâtai de remonter dans ma chambre. Il faisait presque obscur, mais l'armoire à glace se montrait pleine d'un bizarre reflet qu'on aurait dit vivant. Lorsque j'eus allumé la lampe, le miroir s'empara des murs et des objets. Je ne l'avais jamais vu comme cela et je m'étonnai de n'avoir pas compris jusqu'ici qu'il n'était pas fait seulement pour l'utilité de la toilette. Je me sentis regardée

par toute la chambre, car la lumière elle-même faisait maintenant partie du miroir. La chaleur m'arracha l'un après l'autre mes vêtements, avant même que j'eusse songé à me déshabiller pour me coucher. J'aperçus mon visage rouge dans le cadre de la glace et j'eus honte en voyant que j'étais nue. Je regardai pourtant, car j'étais prise par le miroir et ne pouvais plus m'échapper. Cependant, je me rapprochai et pus jeter les yeux sur ce que je voyais avec plus de franchise ; mon visage avait disparu, tandis que les autres parties de mon corps se montraient agrandies. Tout à coup, je ne sais pourquoi, la pensée de Mathilde fut là. C'étaient ses seins que je regardais ; je pus les admirer sans rougir. La taille était longue, mais n'en faisait que mieux valoir les hanches entre lesquelles le ventre me parut aussi impressionnant qu'un visage. Ah ! dois-je avoir honte ? Une ombre le faisait saillir. Il me sembla qu'il se gonflait. Mon Dieu, pardonnez-moi si j'ai haï Mathilde en ce moment !

Je me mis à trembler de peur, éteignis vivement la lampe et courus vers mon lit, où je me jetai telle que j'étais, tirant les couvertures sur mes yeux et toute grelottante, malgré l'été.

Ce matin, je me suis réveillée après une nuit de cauchemars et de sueurs. Une idée fixe était devant moi, aussi claire que l'image qui m'avait fascinée hier dans le miroir. Je devais voir Mathilde, apprendre d'elle toute la vérité, dût-elle me tuer. Mathilde à coup sûr parlerait, elle avait été pour moi plus qu'une servante, presque une sœur. Je saurais le mystère de sa maternité.

Mais où la trouver ? Plus personne n'avait entendu parler de cette fille. Je pensai que la vieille Laura pourrait sans doute me révéler la retraite de Mathilde, elle qui n'ignorait les ombres d'aucune histoire.

J'étais toute honteuse en descendant. Bien que j'eusse remis mes vêtements ordinaires, même cette blouse en fausses dentelles que je me suis prise à détester, il me semblait que je n'étais pas encore rhabillée, et je ne pouvais m'empêcher de me sentir nue, comme hier, réflétée par tous les objets. En passant devant un miroir, dans le corridor, j'aperçus mon visage. Je m'arrêtai un instant, mais m'éloignai aussitôt, car la vue seule de ces sourcils noirs m'avait fait

rougir, comme si quelqu'un d'autre m'eût regardée. Je me souviens que je me sentais rougir ainsi, autrefois, sous le regard d'Arthur.

Heureusement, maman s'apprêtait à sortir. Je la trouvai habillée, prenant son livre de messe dans un tiroir. Si elle m'avait adressé la parole, je n'aurais pu lui cacher mon trouble. Je l'embrassai comme d'habitude et attendis qu'elle fût partie. Il n'y avait plus que la vieille Laura à la cuisine ; papa n'était pas encore descendu. Je me laissai verser du café et, pour paraître indifférente, je fis un douloureux effort.

— Sait-on ce qu'est devenue Mathilde ? demandai-je.

La servante coupait en ce moment du pain ; le pain craquait en s'écrasant sur sa poitrine.

— Mademoiselle s'occupe encore de cette roulure ? Une fille perdue !

Je tremblais de devoir l'interroger encore. Mais sa manie bavarde me dispensa de cette besogne.

— N'est-ce pas une honte pour une chrétienne, de se laisser ainsi toucher par les hommes ? Quand on s'est frotté au diable, voyez-vous, on ne se débarrasse plus de son odeur.

— Sais-tu si elle a un enfant ? demandai-je, en étouffant les battements de mon cœur.

— Pour sûr, oui, et pas contrefait encore, avec ses dix doigts et une jolie tête bouclée... Un ange du diable ! La fille était de taille à faire cela. Le cordonnier me l'a dit, sa femme est accoucheuse. D'ailleurs, toute la ville en a parlé.

Laure ajouta :

— Depuis que ce bouc a passé par ici, les automobiles, comme la sienne, font une fumée d'enfer.

Ce mot me trancha le cœur. Je demandai :

— Sais-tu s'il voit encore Mathilde, lui ?

— Monsieur Arthur ? Lucifer sait où il niche.

— Et elle, où est-elle maintenant ?

— Voici ce que le cordonnier m'a dit : Mathilde, après s'être accouchée chez sa mère, est entrée au couvent des Ursulines. C'est bien le moins que cette fille expie ses péchés. Il m'assure que sa femme l'a vue à une fenêtre, car on ne la laisse plus sortir ; il paraît qu'elle est devenue laide, laide... La figure maigre comme cela, son ventre...

— Laide, Laura, peux-tu croire ?

Je ressentais une joie effrayée et mauvaise, comme si je venais d'échapper à un malheur qui s'était abattu sur une autre. J'évitai de rencontrer Papa ce matin et, jusqu'à midi, je demeurai dans ma chambre. J'avais pris Fuseau sur mes genoux. Tandis que je remplaçais les feuilles de mûrier pour les vers, je considérais les flancs maigres du matou et son affreuse cicatrice.

Le déjeuner me parut long. Le Procureur n'était pas rentré et s'attardait sans doute au Café du Cercle. Je dis à Maman que j'avais mal à la tête et prétextai de ce mal pour avancer l'heure d'une visite que je devais faire à quelques familles pauvres. Lorsque je fus dehors, je pris tout de suite la direction du couvent des Ursulines. Mais je ne pouvais avancer assez vite. Les regards que je sentais dans toutes les fenêtres et qui m'incommodaient toujours pendant mes sorties ordinaires, se pendaient tellement à ma marche aujourd'hui que j'avais peine à faire un pas. Il me fut impossible d'échapper à la curiosité des rues, peuplées de connaissances, et vraiment cette fois je me sentais assez coupable pour mériter une si longue indiscrétion. Je subis avec confusion des rencontres muettes ou dissimulées, depuis celle d'Ursule, dont je devinai la présence derrière les rideaux du salon du médecin, jusqu'à celle du pontonnier, qui m'observait de loin et devant qui je ne pouvais me dispenser de passer. Mais j'évitai la maison du cordonnier qui m'inspirait maintenant plus de dégoût que les autres.

Pour atteindre au couvent des Ursulines, il fallait prendre une ruelle déserte et souvent boueuse. Chacun savait qu'une personne de qualité ne s'engageait dans ce chemin que pour aller sonner au couvent. J'aurais voulu marcher sur de l'ouate, afin que personne ne m'entendît. Lorsque j'approchai du couvent, je sentis qu'il me faudrait une force surhumaine pour y entrer. L'obstacle d'une voix aurait suffi pour m'arrêter. Je crus voir à mi-rue la silhouette d'un homme qui semblait m'attendre. J'avançai néanmoins. Mon trouble était si grand que j'avais pris une pompe pour le plus terrifiant des empêchements humains ; le vert-de-gris et la rouille l'enveloppaient de haillons et, à sa gueule, un filet d'eau grasse s'égouttait comme une salive.

Qu'allais-je dire à la religieuse qui m'ouvrirait ? J'y avais à peine pensé, tant il me semblait nécessaire et juste que je visse Mathilde. J'éprouvais maintenant pour elle un sentiment mêlé d'horreur et d'admiration stérile. Comment pourrais-je seulement la regarder ? Oserais-je lui parler de ce qui faisait sa honte ? Mais cette honte n'était-elle pas aussi la mienne ? Je dus encore longer un mur neuf, construit de briques rouges qui semblaient saigner, et dont la crête était armée de débris de verre hérissés. Un jeune garçon malade allait et venait sur des béquilles, marchant comme un fou, du soleil à l'ombre. Il y eut encore un pignon déchiré d'une chétive rosace, puis un toit d'ardoises et un maigre clocheton. Par une porte ouverte, je mesurai le rectangle d'une cour étroite, et tout à coup je me sentis si annulée que je dus m'appuyer à la porte. C'était l'entrée du couvent. Il me fallut tirer plusieurs fois la poignée de la cloche pour l'ébranler. Enfin, j'entendis un long son grave à l'intérieur du cloître. J'étais sur le point de m'évanouir.

Avec un craquement calculé, le gros portail s'ouvrit. J'eus un soulagement quand j'aperçus la sœur tourière que je connaissais et dont le visage rouge et sain m'avait toujours rassurée, lorsque j'étais entrée naguère dans ce couvent pour y visiter une tante, qui mourut il y a cinq ans. Néanmoins, je ne pus trouver les mots que j'avais préparés. Etait-elle avertie contre moi, comme Ursule, comme le reste de la ville ?

Que me répondait-elle ? Elle avait laissé la porte entr'ouverte sans m'introduire, et semblait vouloir la refermer malgré moi. Comment, Mathilde n'était pas là je me trompais ? Je vis le regard dur de la religieuse qui m'accablait.

— Voyons, ce n'est pas possible, ma sœur, je suis certaine...

Je saisis le bord de la porte et poussai de toutes mes forces. Mais le lourd portail résistait. J'étais affolée. Je criai :

— Je veux voir Mathilde ! Vous ne pouvez m'empêcher...

J'entendis une réponse atroce :

— Je ne connais pas cette femme !

La porte se referma avec le même craquement. Quelques instants, je restai appuyée au mur, incapable de me soutenir.

Je ne verrai jamais Mathilde, et je ne sais qui de nous deux est la plus malheureuse. Pourtant, je l'enviais et j'aurais voulu m'ensevelir comme elle au fond de ce cloître avec le souvenir d'Arthur dans mon ventre.

Enfin, je pus descendre les deux marches du portail et je m'éloignai du couvent par la ruelle où le boiteux continuait son misérable exercice. Le soleil avait disparu. Je rentrai à grands pas, sans lever la tête. Il me semblait que je n'existais plus.

Sur le seuil de la maison, avant que j'eusse sonné, je crus entendre un bruit plus inquiétant que les aboiements habituels du dogue ou la voix ordinaire du Procureur. Je tirai la sonnette.

— Vite, Mademoiselle Sylvia, entrez vite ! cria la vieille Laura en ouvrant.

Je fus presque heureuse qu'il arrivât quelque chose de terrible. A peine eus-je mesuré l'espace de trois dalles que le vacarme redoubla, bouleversant toute la maison, comme si la toiture s'effondrait, et soudain, les marches de l'escalier furent couvertes de projectiles de toutes sortes, qui s'écrasaient en roulant, avec des éclats de cuivre et des déchirements de verre. On aurait dit que la vieille maison, tout à coup réveillée, secouait dans une rage folle la servitude de tous ces objets imposés. L'escalier hurlait. J'aperçus notre grand samovar rouge qui rebondissait sur les marches et descendait avec un fracas épouvantable. Presque aussitôt arriva le bruit d'une poursuite humaine, et Maman parut sur le palier, dans son peignoir jaune, à demi décoiffée. Je la vis s'appuyer à la rampe et reprendre haleine. La voix de mon père hurlait à l'étage :

— Là, là ! Et tout cela, et cela !... Misérable ! Salope !

A chaque hurlement, un objet se brisait dans l'escalier.

Le chien s'étais mis à aboyer à son tour, tandis que Laura, accrochée des deux mains à la porte de la cuisine. roulait des yeux affolés où persistait une louche curiosité. Elle criait :

— Il va la tuer, voyez donc ! Pour sûr, il la tuera !

— Misérable chienne, tu me le rendras, tu me le rendras ! rugissait mon père. A ton tour !

Je vis le Procureur qui descendait et fermai les yeux. Maman cria :

— Ivrogne !

Il me sembla que deux corps roulaient sur les marches.

Dès que l'escalier fut dégagé, je me précipitai vers ma chambre. Je refermai la porte à clef et demeurai stupéfaite devant le silence qui succédait tout à coup au vacarme. On n'entendait plus que le dogue qui, par intervalles, jetait encore un aboiement bref vers l'escalier muet. Alors seulement, je remarquai que le gant de ma main droite était déchiré; le sang coulait par une blessure, que je m'étais faite sans doute en m'efforçant d'ouvrir la porte du couvent.

Je me suis rapprochée de la fenêtre. Je ne pense à rien. Je ne sais pourquoi mon père et ma mère se querellent. Ce soir, au dîner, ils n'ont pas dit un mot, et il me semble que tout ce bruit, c'est moi qui l'ai reçu ; je me sens battue et je voudrais être caressée. Pauvre mère, le bonheur n'est pas pour elle. Je ne déteste pas mon père. Il y a tant de morts dans cette maison et dans cette ville, qu'on veut en sortir, se sentir vivre, même par la méchanceté.

Sur la feuille du journal, les vers à soie se sont rétrécis ; ils ont la peau chiffonnée, et déjà, autour d'eux, quelques fils d'or tressent une cloison.

Au-dessus de la grand'place, une chauve-souris précède le soir. Je regarde dans ma chambre le cierge bénit, posé sur le buffet et que j'allume pendant l'orage. Il est à demi consumé. En ce moment, un reste de soleil se pose justement à son sommet. Je sens que je ne pourrai plus accomplir un geste harmonieux, penser une chose joyeuse. Je ne pourrai plus que me blottir et fermer les yeux.

Devant moi, la grand'place se creuse comme un puits de plus en plus profond, à mesure que l'ombre descend. Les heures y tombent en faisant des cercles qui s'élargissent. Ursule est bien heureuse.

Franz HELLENS.

ANNOTATIONS AUX MARGES

D'UN

LA FONTAINE

§ Suffit-il pas de prononcer les belles syllabes de ce nom si mélodieusement français pour que soudain, sans effort aucun et comme si le voici qui venait au bout de l'allée, un peu voûté, point vieux, souriant et bénin, il apparaisse, le conteur miraculeux, sous son bras tenant le livre où, avec la patience laborieuse des grands artistes, il a consigné en menus traits la tragi-comédie des bêtes que nous sommes ? Personne n'est plus de notre famille spirituelle parce qu'il y est entré dès notre enfance, alors que la foule humaine s'agitait avec bruit au-dessus de nos petites têtes, nous empêchant de bien entendre les confidences que nous faisaient nos chers animaux, qui savent toutes les ruses, amassent des trésors, font des prodiges, quand nous ne pouvons pas seulement, nous, petits d'hommes, pourvoir à notre nourriture. On nous contait de ce sorcier en perruque, qu'il s'entretenait avec les bêtes et l'on nous rapportait ses propos comme les leurs. Chose singulière : quand on eût cru que souris, rats, fourmis, grenouilles, ne pouvaient que si peu de choses, c'étaient justement les grandes personnes qui nous montraient dans ces peuples des habiles et des nigauds,

des princes et des sages, des amis et des modèles, d'obscurs tâcherons dont nous apprenions avec surprise les malices, les plaisirs, ou la longue infortune. Et, même avant de savoir lire, n'avions-nous pas déjà beaucoup rêvé à ce magicien du temps que les bêtes parlaient, lequel était si bien entré dans leurs jeux que la cigale, le héron, une mouche, un âne, messire loup, dame belette, n'eurent désormais pour nous d'autre visage que celui qu'il leur a vu ?

§ Le poète note sur ses tablettes une image, un mot, la flèche argentée d'un vol d'alouette, la forme d'un buisson, l'odeur d'une matinée, la chute d'un gland à travers les feuilles, et pour toujours des paysages existent, se composent dans notre mémoire, vivent dans notre cœur. Profond mystère de l'art. Car il n'a fallu que cette plus humble richesse d'une feuille de papier sur les genoux du poète, d'un crayon dans sa main, pour nous permettre de respirer à l'ombre de tout arbre, au bord de tout ruisseau, la vieille province française. Province est trop peu, bien qu'essentiel et l'horizon même du sujet ; il y faut ajouter la ville, la Cour, et une société si complète qu'elle va du Roi jusqu'au manant. Il a ouvert nos yeux à la vie et notre esprit à la première et plus mâle philosophie qui soit : celle de la nature, où la réalité des faits l'emporte toujours sur nos désirs et nos nerfs. Il nous a montré le peuple le plus raisonnable, sa logique, ses plaisirs, les avenues méthodiques de son intelligence, la grâce inspirée d'une compagnie humaine dont la facilité et les devoirs ont atteint l'équilibre le plus heureusement balancé.

§ La France tient tout entière dans le volume des *Fables* et dans celui des *Contes*. Vous la pesez dans votre main : lourde, légère, brillante, empanachée, laborieuse, grave. Sentez-vous pas qu'elle fait déjà l'étude et l'envie de tous ceux qui n'y ont pas appris l'art de vivre ? Car aussi bien les livres, en ces temps-là, formaient la plus active pléïade d'ambassadeurs du Grand Roy. Il ne faut pas s'efforcer beaucoup pour percevoir, aux quatre coins de l'Europe, le murmure que provoque leur conversation. Alignés dans toutes les bibliothèques en leurs solides vêtements et tels qu'ils sortaient d'entre les mains de faiseurs comme Barbin, Trabouillet, Billaine, Thierry, Michallet ou Cra-

moisy, ces chargés d'affaires accomplissaient leur besogne de propagande avec une tranquille conviction et comme le sentiment de l'immortalité de leur tâche. Que non point chauvins et maladroits, alourdis d'arguments spécieux, vaniteux bavards, docteurs à bonnets ou gentillâtres au cerveau léger. Sans autre prétention que celle de penser juste et de dire bien, ces modestes artisans du royaume mettaient leur gloire à savoir l'homme. Et la France devint illustre grâce à ces bons bourgeois respectueux. Mais aussi leur parole était enchantée : et leur langue celle qu'il fallait parler pour mériter de se faire entendre. Mais leurs idées étaient nobles : elles élevèrent le dix-septième siècle français à la hauteur des achèvements les plus parfaits de l'esprit humain. Mais leur goût était exquis : ses limites mêmes apparaissent encore à beaucoup comme des bornes nécessaires [1].

L'âme européenne occidentale est une ruche à millions d'alvéoles dont l'action psychique n'a peut-être jamais été plus intense qu'environ le temps de La Fontaine, Pascal, Fénelon et des jansénistes. Mais, si le point culminant de l'intelligence pure en France est la haute chaîne de pensées qui va des solitudes de Port-Royal au quiétisme fénelonien, on aime à regarder, juste au-dessous de cette région élevée, dénudée, que balaye le seul vent de l'esprit, la vallée privilégiée des poètes classiques où La Fontaine et sa muse ont bâti leur ermitage. Accessible, il l'est sans doute, mais pas à n'importe qui et nullement, comme d'aucuns le croient, ouvert à tout venant. « On ne peut pas dire, a-t-il lui-même écrit, que toutes saisons soient favorables à toutes sortes de

[1] M. Jean-Louis Vaudoyer écrit dans la *Revue hebdomadaire* du 17 sept. 1921 que : « les belles œuvres dites classiques, dans notre littérature, sont presque toutes des œuvres qui mettent au point des beautés étrangères. Les poésies de Ronsard, les tragédies de Racine, les fables de La Fontaine, les églogues de Chénier sont des transpositions de thèmes déjà connus. » Et plus loin : « La France n'a eu ni un Dante, ni un Shakespeare, ni un Michel-Ange, ni un Beethoven; elle n'a pas connu ces génies magnifiquement encombrants qui occupent l'histoire de l'humanité comme des Molochs tout-puissants... » La France a eu Rabelais, Montaigne, Pascal, Molière, pour ne parler que du XVI[e] et dü XVII[e] siècles et des seuls écrivains; génies absolument originaux, uniques, d'une puissance, d'une richesse et d'une profondeur tout-à-fait dignes de balancer n'importe quel grand nom de n'importe quelle autre littérature. Et, s'il fallait détacher l'un de ces quatre grands noms, l'un de ces quatre « Molochs », nous prendrions Rabelais, que l'on peut dire hardiment l'équivalent, dans l'art universel, de Dante, de Shakespeare et de Cervantès. M. Vaudoyer, il est vrai, pourrait autoriser sa pensée de ce mot de Sainte-Beuve que « les écrits, à la fois originaux et imités, sont le cachet composé qui marque la littérature sous Louis XIV. » (Port-Royal, liv. II, ch. III.) Mais il faudrait limiter cette remarque au temps de Louis XIV et y admettre des exceptions.

livres ; » et, s'il sourit en offrant les siens, je ne crois guère que le sourire soit si bonhomme.

§ Bien avant Taine, Chamfort a vu que c'est comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut considérer les héros de La Fontaine, puisque le poète lui-même fait de son livre « une ample comédie à cent acteurs divers ». Notons le mot de comédie, nouveau chez un fabuliste, car, pour les anciens la fable appartient à la philosophie. Aristote en traite dans sa Rhétorique, non dans sa Poétique. Le genre est aussi vieux que les hommes, et, comme il servit d'abord à illustrer le discours, à y ajouter une sorte de démonstration pratique, c'est sans doute dès l'origine qu'on y cousît des moralités. Le Pot de terre et le Pot de fer est dans l'Ecclésiaste ; et Menenius Agrippa, voulant rappeler dans Rome le peuple mutiné et réfugié sur le mont sacré, termine sa harangue par l'apologue des Membres et de l'Estomac. C'est pour se tirer d'un danger pressant ou pour lancer tout un peuple à l'entreprise qu'Esope a inventé ses fables les plus ingénieuses. Mais Socrate, lorsqu'il eut l'idée de les mettre en vers, Phèdre en les resculptant de ses mains délicates, en firent une forme poétique nouvelle. Toutefois, ni Phèdre, ni le Phrygien, ni les livres hindous de Calila et Dimna ne nous attachent plus lorsqu'on a une fois ouvert les Fables de La Fontaine. La seule raison en est que pas plus la morale que l'histoire, la science, ou la philosophie ne nous retiennent et ne nous frappent comme l'œuvre d'art. Or, La Fontaine, tout uniment, tout uniquement, est un artiste parfait, premier de son siècle avec Molière et Racine.

Le génie de perfection, l'art du choix, le bonheur du tour, peut-être personne ne les a-t-il possédés au même degré que La Fontaine. Il n'y a pas plus habile que ce bonhomme désinvolte ; il n'y a pas plus précis. Et quand il s'en va le nez en l'air par la campagne, s'il s'égare, c'est à force de chercher tout justement un mot qui le fuit. De cette longue poursuite deux ouvrages demeurent qu'on entr'ouvre avec un sourire où se mêlent tantôt le simple plaisir, tantôt l'émerveillement, et parfois la surprise d'une échappée nouvelle, non plus sur ces perspectives rectilignes où, de terrasse en terrasse notre regard est dirigé vers une moralité lointaine et attendue, mais sur quelque obstacle tout voisin, une brous-

saille imprévue où nous pensées s'accrochent. Enfants, nous n'avions point pris garde, car c'est à pieds joints que nous franchissions toutes les haies. Hommes, l'on s'attarde. Subtil La Fontaine... Il n'est donc ni si simple, ni si facile qu'on nous l'a dit.

§ Contrairement à ce que l'on proclame du haut des tribunes académiques sur le dessein du poète de nous gorger de morale, mieux vaut s'en remettre à lui-même qui ose cette affirmation surprenante : « Nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée : l'état des belles-lettres est entièrement populaire ; chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnaît pas de plus souverain juge que soi. » Voilà un texte qui, déjà, donne à penser. Le moraliseur ne serait-il donc qu'un philosophe et le juge qu'un témoin ? Au surplus, l'homme qui tirait un Rabelais de sa poche sous le nez du prédicateur ne me paraît pas avoir eu beaucoup de goût pour l'état de sermonnaire. Il était trop fin connaisseur d'âmes pour cela. Le préceptorat ne lui sourit que s'il s'agit d'un bon avis de sceptique à donner et de montrer que la sagesse consiste à se défier de tout, et de soi comme des autres. Se défier n'est même peut-être pas suffisant. « Le sage dit *selon les gens :* Vive le roi, vive la Ligue », et cette fameuse morale se résume dans le conseil d'être adroit et souple.

N'est-ce pas, de tous les personnages de sa comédie, le renard qui s'assure le plus constant triomphe ? Il est le héros de vingt fables, et quinze fois sur ces vingt, la victoire lui demeure. La raison du plus fort n'est donc pas la meilleure toujours, mais bien celle du plus prudent, du plus réfléchi, de ce raisonnable qui se tient soi-même en laisse. C'est Montaigne disant « la plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante ». Pour La Fontaine, il semble que nos plus philosophes bêtes soient le renard et le chat, les moins étourdies, et qui savent le mieux plier aux circonstances. « Belle tête, mais de cervelle point », dit Renard en examinant quelque buste de héros. On le nomme capitaine, maître, autre Ajax, renard fin, subtil, matois, daubeur, des plus madrés. Et pour le chat, l'intérêt du poète se fait plus intime, plus entendu, plein de bienveillance envers ce sphinx tranquille et domestique dont l'égoïs-

me cruel a tant d'humaine profondeur : un saint homme de chat, un doucet, un patte-pelu, un archi-patelin, un Rodilard, l'Alexandre des chats, notre maître Mitis ; même quand il n'est plus qu'un fourbe, un scélérat, un hypocrite, perce encore là-dessous je ne sais quelle secrète indulgence. Le fablier la réserve toute, en effet, pour ceux en qui seuls l'expérience et le bon sens ont façonné la raison. Ce La Fontaine peu romanesque était fort de son temps, comme on voit ; non point du tout enclin à larmoyer sur les faiblesses ou les infirmités ; moins encore sur la jobardise, et tout benêt lui paraît digne de son sort. Morale froide ; morale laïque ; morale dure ; morale qu'aucun enfant n'a jamais pu comprendre parce que les passions n'y ont pas la place d'honneur. « Qu'il suive les mouvements de l'âme, celui qui ne peut suivre la raison », dit quelque part Cicéron. Jamais cette déesse n'eut ses autels mieux fleuris qu'au temps de Louis le Grand, et l'un des plus singuliers paradoxes de l'histoire. c'est la foule entonnant cent ans après, en l'honneur de cette même divinité, les hymnes de la mystique révolutionnaire.

§ La Fontaine moraliste est le moins pédant des maîtres, en tout le moins sentencieux. Il semble souvent que ce soit contre son goût et sa volonté qu'il lui faille, au bout de ses récits, épingler une maxime. Car l'artiste vrai n'aime guère à conclure. Ou plutôt, ses conclusions, sa morale. elles circulent dans tout le corps de son œuvre comme un invisible sang. Son génie est mouvement, son esprit est images ; sa métaphysique est toute en sentiment, en nuance de sentiment, et il met sa vérité, sa profondeur, dans tout ce qu'il ne dit pas comme dans le peu qu'il exprime. La Fontaine dissimule sa morale sous les détours du récit :

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva saoûl.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.....

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.....

Pour un âne deux voleurs se battaient:
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.....

Qu'est-ce qui nous captive dès les premiers vers de ces trois fables ? Serait-ce l'attente d'une maxime telle que « ceux qui n'ont du monde aucune expérience sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement » ? Ou : « C'est double plaisir de tromper le trompeur » ? Et peut-on douter, quand deux voleurs se battent pour un âne, qu'il survienne « un troisième larron qui saisit maître aliboron » ? A défaut de la mémoire, un instinct philosophique nous avertit assez que nous courons vers ces moralités. Ce n'est donc pas le mot de la fin qui nous enchante, mais bien le chemin par où l'on y va. Madame de Sévigné a écrit qu' « on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et la facilité des fables de La Fontaine : cette porte leur est fermée... ils sont indignes de comprendre jamais ces sortes de beautés et sont condamnés au malheur de les improuver. » Ces mots expriment très bien que l'improbation des esprits durs vise justement cet art secret, délices du petit nombre. On aura beau le jeter en pâture aux multitudes, il ne nourrira jamais qu'une élite. Et surtout les vrais connaisseurs d'hommes. Napoléon s'étonnait toujours qu'on voulût mettre les Fables à la portée des enfants.

Dans La Fontaine, l'homme n'est jamais grand et c'est par raison seulement — ou par calcul — que la vertu triomphe en lui. Cette fameuse indulgence dont on a fait l'âme de sa morale n'est qu'adroite adaptation aux circonstances. Le poète est lui-même un rusé, un troisième Rodilard, un archi-patelin. Son éthique est pessimiste, dèjà tout imprégnée de la philosophie sans illusion de Voltaire. Pascal a dit : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. » Il semble que La Fontaine ait été surtout frappé par la petitesse humaine, ou, si ce terme est injuste, par sa faiblesse, ou encore, comme on affectionnait de dire au XVIIe, par sa bassesse. En son temps, la raison s'appelait divine et le jugement l'emportait de haute lutte sur l'instinct. Ses fables illustrent ce long débat toujours recommençant où l'homme est vainqueur malgré ses défaites. « Quand l'univers l'écraserait, dit Pascal, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien."

§ En art, le sujet n'a qu'une importance limitée ; l'essentiel n'est jamais dans l'objet réel et achevé qu'il nous propose, mais se cache sous la matière façonnée. échappe à la lentille, et ne se communique que par les impondérables. La morale résignée de La Fontaine, ses ironies, sa légèreté, son imprévu, sa fantaisie, c'est son art tout entier, l'un des plus éclatants qui aient poussé dans la plate-bande classique. Fleur étrange, unique, et si purement française qu'on n'en a signalé d'équivalente dans aucune autre flore littéraire. Plusieurs poètes, issus d'une même terre, ont vainement tenté d'en tirer des boutures. Ils n'ont jamais approché leur modèle. Toute l'adresse d'un Florian ne lui tient pas lieu de génie, et M. Ponchon n'est que M. Ponchon. Je le dis sans mauvaise part ; et comme il faut s'avouer que Fénelon n'est que Fénelon, c'est-à-dire un psychologue raffiné, un écrivain solide, mais un poète détestable. Il n'est que d'ouvrir ses Fables — car il en a composé — inspirées directement de celles de La Fontaine, mais où il manque justement le « petit d'art » qui fait de celles-ci des chefs-d'œuvre. Il faut lire *le Hibou qui se veut marier,* de Mgr. de Cambrai, puis relire *l'Aigle et le Hibou.* « Un jeune hibou qui s'était vu dans une fontaine et qui se trouvait plus beau, je ne dis pas que le jour, car il le trouvait fort désagréable, mais que la nuit, qui avait de grands charmes pour lui, disait en lui-même : J'ai sacrifié aux grâces ; Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance ; les tendres amours accompagnés des jeux et des ris voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond Hyménée me donne des enfants gracieux comme moi ; ils seront l'ornement des boccages et les délices de la nuit. » Puis après :

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou,
Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau ;
C'est hasard si je les conserve,
...Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque...

La manière de Fénelon est contournée, laborieuse, presque timide à force de gaucherie, sentant le livre et l'écritoire, et nous conduit à cette sentence curieusement embarrassée : « Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages. » L'autre, rapide, aérée, termine le drame par une simple réflexion :

> Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
> En avaient-ils le moindre trait ?

On s'en veut presque de citer un auteur dont les victoires sont si faciles. Les victoires, mais pas l'art, le travail profond qui les ont décidées. Cette aisance de La Fontaine est la chose du monde moins spontanée et ce n'est pas, comme on nous l'assure, au bout de sa plume qu'il rencontre ces tours heureux et justes, maints Sésames qui nous ouvrent la porte du jardin des fées. Le mot du guet n'avait pas été trouvé avant lui et il a été reperdu depuis. D'autres nous ont montré des ménageries et des animaux savants derrière les barreaux de leurs cages. Personne ne nous a plus fait voir le peuple des bêtes chez lui, dans sa patrie de verdure, ses appartements de mousse, vivant de chansons, de labeurs, de ruses et de guerre. C'est à force d'étude que La Fontaine s'est forgé sa clé enchantée. On ne sait pas d'auteur plus appliqué et tenace, usant les heures et les journées à la recherche d'une expression et d'une image. Et c'est à ce prix qu'il a formé son style, le plus souple, le plus neuf qui soit, après celui de Pascal, au siècle des grands ouvriers de la phrase. Un style où tout est plaisir. Ni Bossuet, ni La Bruyère, ni même Racine ou Molière ne nous donnent, avec la force du sens, qui est l'âme d'un écrit, cette même plastique, ce relief qui en est le corps voluptueux. Sa matière est, à son gré, solide ou fine, transparente ou serrée. Ou bien l'on voit au travers comme d'une eau riche et grouillante, ou bien le mot se pose sans l'alourdir, inattendu et étincelant papillon, à la pointe d'un vers. La magie du fabuliste n'est pas tellement dans la variété de son vocabulaire que dans les pots de couleur où il a trempé ses mots. Ils étaient ternes, gris, déjà recouverts de poussière ; il les en sort tout luisants d'un sens nouveau, et de teinte si vive qu'il la ménage avec soin pour ne pas

éblouir. Il les rassemble en bouquets menus, liés avec minutie par des virgules et par des points toujours disposés de telle sorte qu'il faut une attention soutenue pour tout voir et entendre. La Fontaine n'est rien moins qu'un auteur facile et, quoiqu'il ne fût pas trop l'ami des mots abstraits ni de l'éloquence, je n'en vois guère — Pascal excepté — qui exige une lecture plus exacte. Sa pensée est toujours si serrée qu'il n'y a pas moyen de courir et de feuilleter. Dérouté aussitôt, il faudrait revenir en arrière, reprendre chaque vers et en marquer la ponctuation, car c'est ici. dans un mot de trois ou quatre lettres, dans ce tour rapide, dans cette ellipse un peu singulière que gît toute l'action, tout le sens du récit. Il s'agit de se débarrasser d'une sorte de ronronnement littéraire que donne une longue habitude de lecture et qui permet d'achever de chic une phrase entrevue. L'art de sertir ses mots, plus que pas un La Fontaine l'a travaillé et plus que pas un il a rencontré le mot propre, qui est une si grande part du génie.

Les esprits romantiques auront beau faire, en français il faudra toujours du choix, car ni le nombre, ni la profondeur ne sont affaire de masse. On peut creuser aussi avant en dix lignes qu'en mille et ouvrir un monde d'idées par la vertu d'une seule image. Le Français n'est point assez rêveur pour être uniquement poète. C'est un créateur qui a le goût de penser et, si tout se termine chez lui par des chansons, c'est qu'il est philosophe. Sa vraie gloire est équilibre ; son intime recherche, mesure. Et quand le fond même est malade, la forme n'en demeure pas moins saine, comme l'on voit sur une eau corrompue fleurir les purs nénuphars.

§ Ce bourgeois de Château-Thierry a mis le bon sens à la mode et l'a promu aux dignités héroïques. Sa folle-du-logis lui apportait de tout pêle-mêle, et il n'a rien dédaigné. Jusqu'aux verdeurs, jusqu'aux mots rares, jusqu'aux plus démodés : il en a ressuscité et inventé des douzaines [1]. On n'a jamais écrit plus finement qu'au XVIIe

[1] Voici quelques exemples de ces mots excellents, repris par La Fontaine soit au langage populaire, soit au vieux langage, soit inventés par lui, et que les grammairiens ont laissé tomber derechef au profit des mots savants. S'ils sont parfois dérivés du grec et du latin, au moins avaient-ils l'avantage d'être bien conformes au génie

siècle, et par finesse il faut entendre quantité de tours complètement perdus aujourd'hui. On se persuade, à la lecture de Vaugelas, Bouhours et des écrivains classiques, que si le français, au XVIIIe et au XIXe siècles, a gagné en étendue de vocabulaire, il a perdu en justesse et en nuances. C'est une légende de professeur que l'appauvrissement de la langue au dix-septième siècle. Sans doute n'est-ce plus la langue du seizième ; mais, si des mots sont tombés qu'on regrette — et certes, les tristes et ridicules mots-composés si nombreux chez Ronsard et qui foisonnent dans Du Bartas, il n'en faut pas plaindre la mort — d'autres ont repris souffle grâce aux Sévigné, aux Saint-Evremond, aux Molière, aux La Fontaine, ces amis des sources. Plus que tout autre, La Fontaine a cherché de chaque mot son sens caché. Cet *ignorant* était un philologue. Il a connu l'âme des mots comme l'âme des hommes. Il a su leurs beautés secrètes, et du bagage de ces vieilles princesses il a tiré de quoi broder à neuf leurs robes défraîchies. Sous sa plume, le mot le plus commun châtoie et vous a des facettes de diamant ; l'obstacle est dressé qui fait bondir l'imagination ; l'ébauche reste court pour nous donner le plaisir de l'achever : l'idée jaillit d'une rencontre imprévue de syllabes ; le tour attendu se dérobe et cède devant quelque autre plus rapide. Tel est cet art incomparable, cet art peuple, peuple-français, qui court au fait, examine, pénètre, simplifie, et ne trompe point. Tel ce style, qui a façonné une langue si souple qu'on ne la peut remplacer s'il s'agit d'être exact, nuancé, ou d'exciter l'intelligence.

du français. Mais ils sont tirés le plus souvent de la vieille langue romane ou des dialectes de la province.

Monaut : qui n'a qu'une oreille. Cf. *Contes*, liv. II, « le faiseur d'oreilles ».

Penaille : terme de mépris, désignant surtout les moines ; de l'ancien français *pene*, ou *pane* (en Suisse romande on dirait *patte*), harde, étoffe. D'où l'on a fait *penaillon*. Cf. *Contes*, liv. II, « les cordeliers de Catalogne ».

Languarde : bavarde, qui a de la langue. Cf. *Contes*, liv. II, « la servante justifiée ».

Enfiler la venelle : s'enfuir; venelle signifie sentier. Cf. *Fables*, liv. XII, 17.

Piaffe : somptuosité, élégance voyante et de mauvais goût *(ibidem)*.

Chiorme : de l'italien *ciurma*, foule, presse. Cf. Balzac, *Œuvres diverses;* Scarron, Ménage, et La Fontaine, *Contes*, liv. III, « la coupe enchantée ».

Testonner : peigner, orner les cheveux, et aussi donner des coups sur la tête ; d'un usage courant dans Rabelais et Montaigne. Cf. *Fables*, liv. I, 17.

Volereau : petit voleur maladroit; de l'invention de La Fontaine, ainsi que : *convoiteux, moutonnier, bestion, grimaceries, larron, devineuse, daubeur, pondeur, croqueur, poulaille, rate* (féminin de rat), etc., etc.)

§ La Fontaine décrit peu ; mais il ne se contente pas de faire entendre : il fait voir, ce qui est fort différent. Car il n'y a que deux ou trois façons d'écrire : ou avoir de l'oreille, et écrire musicalement ; ou un regard, et écrire visuellement ; ou une âme inspirée, et écrire avec profondeur [1]. Etre ou Bossuet, ou Saint-Simon, ou Pascal. Mais La Fontaine réunit les trois manières et il tire sa perfection de leur équilibre. Son vers est harmonie ; il a la lumière et les ombres, et sa syntaxe suit les mouvements même ou les repos de sa pensée. Il rend constamment aux mots leur sens physique et originel ; c'est pourquoi, en passant dans son encre, ils ont repris des teintes imprévues qu'on ne leur connaissait plus. Mais le plus surprenant, c'est son architecture verbale où l'effet le plus brillant, l'action la plus emportée sont peints sans aucune apparence de force, par la seule grâce du vocabulaire et la place qu'il assigne à chaque mot dans sa phrase. Substantifs et noms propres sont de toute importance, sujets tout ce qu'il y a de plus sujets, et plantés devant la rampe :

Le lion, terreur des forêts.....
Une montagne en mal d'enfant.....
Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux.....

Ils montrent dès l'abord leurs qualités propres, leurs vertus d'espèce, leurs atavismes de famille qui suffisent déjà à leur donner un caractère : *Sa majesté lionne, Capitaine renard, Robin-mouton, Jeannot-lapin ;* il suffit, et nous sommes au fait en deux mots. Jusqu'aux abstractions, La Fontaine les incarne : *Que-si-que-non,* frère de Discorde, ou *Tien-et-mien,* son père. Ses adjectifs sont mesurés, modestes, et toujours ménagés. Leur fonction qualificative est réduite à l'indispensable ; en quelque sorte, l'adjectif, chez La Fontaine, est de nécessité, non de luxe. Il ne le hausse pas volontiers à l'épithète. Dans beaucoup de fables, on n'en trouve pas plus d'un ou deux, et des plus simples, néces-

[1] Rémy de Gourmont divise les écrivains en deux classes seulement : les sensoriels et les idéo-émotifs. Les idéo-émotifs s'épanouissent en déclamations, les sensoriels en descriptions. Nous ne parlons ici que des auteurs du XVII[e] siècle ; en prolongeant la théorie jusqu'au XIX[e], il faudrait y ajouter la catégorie nouvelle des sensoriels de l'odorat, du goût, du tact, dont l'exemple le plus frappant serait l'admirable Baudelaire (sans pousser toutefois jusqu'à l'absurde, c'est-à-dire jusqu'à M. Marinetti, le futuriste italien. inventeur du « tactilisme »).

saires au sens bien plus qu'à la couleur. Cela donne à son style cette simplicité qui en fait la grandeur. Mais toute l'âme du fabuliste, elle est dans le verbe. Le verbe de La Fontaine et la manière dont il s'en sert, c'est son art. Il décrit, conte, peint, émeut avec des verbes ; ils sont le fond même de sa langue, qui leur doit son agilité et sa vie. L'instinct et la réflexion ont conduit le poète à reconnaître que tous les mots de la langue sont immobiles, hors le verbe. Le nom est un marbre. Il est froid ; de lignes délimitées ; immuable. Sujet ou attribut, il reste exactement lui-même. L'adjectif, quand il est qualificatif, lui prête sa première couleur et comme le premier souffle de l'être. Mais le verbe seul lui donne l'âme, lui communique l'esprit. Tombé au milieu d'un vers comme par hasard, un verbe l'anime si subtilement qu'il en tire à soi tout le sens :

> Quand il eut ruminé tout le cas dans sa tête.....
> Miraut sur leur odeur ayant philosophé.....

Trop simple pour frapper beaucoup, il glisse inaperçu jusqu'à l'instant que, revenant en arrière, l'on comprend qu'il couvre la pensée fondamentale du récit, la psychologie du personnage et la moralité de la fable. Ou bien il donne le ton, il est la clé mélodique du morceau :

> Un lièvre en son gîte songeait.
> (Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?)

Le rêveur est peint du premier coup et les quelques touches que l'artiste rajoute pour parfaire « le mélancolique animal » peuvent être réduites au plus juste. Il n'y a plus d'autre mouvement dans ce tableautin que celui des grenouilles effarouchées :

> Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
> Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.....

et toute l'action s'appuie sur trois verbes. La Fontaine connaît si bien leur prix qu'il s'en sert pour former des épithètes, dont il double ainsi la puissance : « grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins, daubeur des plus madrés » ; ou même des substantifs que le premier venu des

infinitifs lui fournit. Quand le poète esquisse une idée, les mots se présentent en foule dans les vastes réserves du vocabulaire ; mais sans lien, en images fugitives, simples fragments détachés de l'universel. Dès que le verbe est trouvé, voilà un corps entier dont le cœur bat. La profondeur de la pensée et la perfection de la forme ne se joignent pour s'épanouir que dans le verbe. C'est le lieu philosophique de l'art d'écrire.

§ Tout écrivain a un dictionnaire qui lui est propre, où l'on trouve ses couleurs d'âme, ses mélodies intellectuelles, sa ronde-bosse, et toutes ses voluptés d'esprit. Chez La Fontaine ce dictionnaire est plus plein que chez bien d'autres, composé avec des soins infinis par l'homme du monde qui, en dépit de ses patientes recherches, se payait le moins de phrases et en chaque chose considérait surtout la fin. Et les renards, les loups, les lions, les rats, les ours, les chats, et les buissons, et les montagnes, ce qui est puissant ou sournois, rusé ou lâche, adroit ou balourd, servait ce singulier génie pour étudier l'homme, qu'il apercevait au fond de tout comme un microcosme universel. Et rarement d'en rire ; plus souvent de s'en apitoyer ; quelquefois même d'y puiser ses délices, à l'exemple de Rabelais et de Marot, ses maîtres. C'est une vie de pur artiste, nourrie de philosophie et dépouillée de tout autre souci que celui de se plaire à soi-même. J'avoue y trouver beaucoup de grâce, encore qu'elle ait été facile à souhait, mais mesurée à son étoffe. « Contons, mais contons bien. » C'est sa règle et son art. Il s'agit de comprendre que cet art est une morale, et qu'elle fût toute celle de La Fontaine.

Guy de POURTALÈS.

MON VOYAGE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

(Suite et fin [1])

LE DROIT DU GROUPE ET LE DROIT DU PEUPLE

La Russie étant organisée suivant la forme la plus extrême de l'étatisme, le Gouvernement ayant centralisé toutes les fonctions de l'autorité et monopolisé les principales activités économiques, il en résulte que le groupe professionnel, le Syndicat, se trouve dans une situation qui contraste étrangement avec la situation qu'il a dans les pays capitalistes et encore plus avec celle qu'il aspire à acquérir dans un nouveau régime social. Aujourd'hui, dans les pays capitalistes, le Syndicat est l'organe qui lutte pour les intérêts du groupe, le défenseur de la personnalité juridico-économique de celui-ci, et cette lutte est dirigée dans un sens donné, il s'agit de faire du Syndicat le gérant administratif et financier des intérêts de l'industrie ou de la profession dont il relève.

[1] Voir notre numéro d'avril.

Mais du moment que l'Etat russe centralise l'économie générale et organise celle-ci en un régime hiérarchique et autoritaire qui tend à soumettre à ses cadres choses et gens, le Syndicat se trouve dépossédé de toute fonction réelle. Il ne peut, par exemple, faire campagne pour une amélioration de salaire ou de nourriture sans commettre un délit si l'industrie à laquelle il appartient est militarisée, ou, dans le cas le plus favorable, sans se voir refuser du travail par celui qui seul peut en offrir : l'Etat.

Le Syndicat, dans une organisation strictement étatiste de l'économie générale telle que celle que la Russie actuelle aspire à réaliser, n'est plus qu'un organe bureaucratique fort anémié. A Moscou, nous avons entendu des ouvriers nous raconter divers mouvements qui avaient pris naissance dans des usines. Le dernier avait eu lieu dans l'industrie du cuir. Des plaintes sur l'alimentation s'étant produites, la réponse du Gouvernement consista à fermer l'usine, ce qui équivalait à la misère des grévistes, sans appel : il ne leur restait, pour rentrer dans le système économique du pays, qu'à obéir passivement aux ordres du Pouvoir.

L'Etat russe s'est vu entraîné à une conséquence fatale des principes mêmes de son organisation centralisée. Il s'est vu acculé à convertir le travail obligatoire en travail forcé parce que la puissance productive du travailleur est devenue propriété d'Etat. C'est l'Etat, et non le groupe ni l'individu, qui dispose de la force de l'homme pour l'appliquer à la production, et voilà pourquoi la grève n'a plus de sens.

Dans la réalité, le besoin de conserver le pouvoir entre les mains du parti a vicié toute la structure du régime, et le Comité d'usine comme le soviet de village, le régime économique comme le régime politique se trouvent totalement invertis. Du moment que le cri de guerre de novembre 1917 « tout le pouvoir pour le soviet » fut remplacé par « tout le pouvoir pour le parti communiste », le premier se trouva vidé de réalité, et afin de donner de la réalité au second, il fut nécessaire de soumettre le soviet au moyen de la terreur politique.

On nous racontait que dans les usines la propagande est interdite à qui n'est pas communiste. Les communistes, en échange, jouissent d'un pouvoir absolu; lorsque quelqu'un, par exemple, présente une candidature qui ne leur est pas agréable, il est dénoncé comme contre-révolutionnaire et arrêté. Une éminente personnalité nous décrivait, avec quelle amertume! les élections au soviet dont elle avait été témoin. Un délégué officiel lut des documents en mâchant sourdement ses mots devant la naïve assemblée qui attendait le moment où il lui serait permis d'intervenir; il finit en disant: « Sont élus par le Comité exécutif... » et il donna la liste des prétendus élus. Quelques timides voix s'élevèrent pour protester, mais le délégué menaça, et le groupe de villageois se dispersa tristement.

Tout le pouvoir que la Constitution attribue aux soviets reste lettre-morte ou peut être tourné moyennant la nomination d'un Commissaire extraordinaire qui, d'après le décret du 3-16 avril concernant les Commissions provinciales (art. 4), peut donner des ordres qui ont un caractère impératif pour les soviets locaux.

Voilà pourquoi le cri « Vive le soviet libre! » est devenu aujourd'hui en Russie un cri de ralliement pour les ouvriers de Moscou et de Petrograd aussi bien que pour les paysans ukrainiens qui luttent contre le gouvernement dans l'armée de Maxno et chez qui prédominent des idées anarchistes.

La revendication politique fondamentale de tous les partis d'extrême-gauche peut se résumer dans cette formule, et c'est le « soviet libre » que réclamaient en mars 1920 les rebelles de Cronstadt et de Petrograd. Le soviet qui a été dans la révolution russe l'organe créateur et à qui, d'après la Constitution elle-même (art. 7), « doit appartenir le pouvoir totalement et exclusivement », sur le vote de qui s'appuya le parti communiste pour s'emparer du pouvoir d'abord, et, plus tard, pour dissoudre la Constituante, le soviet a vécu sous le gouvernement de ces théoriciens une vie atrophiée, parce qu'il a été soumis à une pression continuelle, à une terreur policière, et bâillonné.

L'Éclipse des Droits de l'Homme

La pensée manque actuellement en Russie de moyens d'expression normaux et publics. Un jour que je visitais le Centre de publications officielles, on me fit voir un diagramme parmi d'autres où était indiqué le nombre de journaux qui paraissent en Russie ; ils étaient au nombre de 21 : 4 à Pétrograd, 6 à Moscou et 11 dans tout le reste du pays. Ce sont là les seuls journaux qui soient autorisés, et il est à peine nécessaire de dire qu'il s'agit d'organes officiels ou semi-officiels. Ceux qui, à titre exceptionnel, paraissent clandestinement, bravent l'autorité et commettent un acte contre-révolutionnaire dont les risques sont redoutables.

Il est très difficile de tourner la prohibition officielle, car le Gouvernement contrôle toutes les imprimeries, les usines et les magasins de papier ; pour publier un livre, il faut s'adresser au Commissariat de Culture, et y envoyer le manuscrit afin que, sur le vu de son contenu, le Gouvernement donne les ordres nécessaires aux imprimeries ou réponde à l'auteur par un refus sans appel.

Aussitôt un livre publié, il est envoyé aux librairies officielles, les seules qui existent, et mis en vente ou non suivant les ordres d'en haut. Personne n'a le droit de l'acheter, sauf les magasins officiels qui font la demande sans laquelle les librairies ne livrent point. La production intellectuelle est donc sous le contrôle de l'Etat à toutes les étapes.

La parole est-elle plus libre ? Il y a en Russie des milieux qui représentent des tendances intellectuelles contraires à celles du Gouvernement et que l'on tolère cependant. Tel est le cas des syndicalistes et des anarchistes. Mais dans leurs clubs il est défendu de parler politique et en général de faire ce qui pourrait augmenter le désacord avec l'autorité. Si l'on improvise une petite réunion publique de protestation contre un abus de pouvoir, on court le risque que l'*Argus* de la police surgisse et emprisonne

tout le monde, comme il arriva précisément à un club syndicaliste, plusieurs nuits avant notre visite.

Ainsi donc, non seulement les groupes, mais les individus ne se sentent jamais sûrs de ne pas éveiller les soupçons et de ne pas être considérés comme des contre-révolutionnaires. La misère générale et par conséquent le besoin toujours pressant d'obtenir un supplément de ration poussent à la délation. La conscience de beaucoup de gens s'empoisonne ainsi peu à peu par la faute de telles habitudes. Le fait est constaté avec amertume par des personnes chez qui tout principe bourgeois est éteint, mais qui conservent une vision puissante de l'idéal nouveau.

Les hommes et les femmes qui habitent dans les villes et ont trouvé à se caser dans un des innombrables bureaux qui ont surgi à la faveur de la révolution, demeurent civilement immobiles, comme figés dans la vie. Leur poste ne peut plus être abandonné. L'ouvrier d'une usine, la femme qui fait le service dans un hôtel d'Etat, l'ancien avocat ou le philosophe qui a trouvé de quoi vivre dans le bureau central de distribution des pommes de terre, l'écrivain ou le peintre qui a fini par se caser quelque part, personne ne peut plus écouter la voix du désir, cette voix intérieure qui est l'essence même de l'individualité, la vocation, l'appel. Ce que tu es, tu dois continuer à l'être. Les inquiétudes et les élans, la recherche d'activités nouvelles, ou bien le changement le plus élémentaire, l'idée d'abandonner un endroit pour aller à un autre, où l'on fera peut-être la même chose mais qui sera plus agréable, tout cela est impossible, parce que le travail vous lie à des obligations que l'Etat considère comme aussi urgentes que le service militaire. Si l'on abandonne ce qu'on appelle « le front industriel », on commet un délit de désertion ; l'on n'encourt pas de responsabilité pénale, mais on risque, tout au moins, de ne pas trouver de travail et de perdre le droit à la ration officielle. Il n'y a qu'une porte par où fuir, celle qui donne sur la campagne.

Mais il faut fuir par ses propres moyens, car la circulation d'une province à une autre, en chemin de fer, n'est permise que par la police, et il n'y a pas d'appel

possible contre les décisions de la police. Or, en général, et sauf cas exceptionnels, la police refuse tout changement de résidence. C'est ainsi qu'une jeune femme, dont la famille nous était connue, ayant sollicité la permission d'aller voir son père malade dans une province limitrophe de celle de Moscou, se vit refuser la permission parce que, dit-on, la raison en était insuffisante.

La police ! La *Tchéka* ! Avec quelle terreur n'évoque-t-on pas cette sinistre organisation, qui relève non seulement de l'esprit, mais encore des personnes qui constituaient l'*Okrana*, la police de l'ancien régime tsariste, — cette *Okrana* aux membres de laquelle la Constitution soviétique, s'inspirant en cela d'une des émotions les plus profondes de mépris et de haine du peuple russe, refuse le droit électoral actif et passif (art. 65). Et aujourd'hui, ce même peuple tremble à la possibilité de la voir apparaître au petit matin. La voilà de nouveau sous un nom différent, même instrument formidable de pouvoir et, par son impunité absolue, par son autorité sans contrôle, dégénérée en cette basse tyrannie que devient malheureusement et presque fatalement tout organe d'autorité qui manque d'un esprit directeur et du frein de l'opinion publique.

La *Tchéka !* Il n'est nul pouvoir qui lui soit supérieur. Un jour, sur la demande d'un de nos camarades espagnols, Lénine dut intervenir pour qu'on permît à une dame bien connue pour ses opinions avancées de sortir de Russie ; plus tard, le « Commissaire de la Culture », Lunachartsky, un des esprits les plus vastes et les plus riches parmi les dirigeants russes, intervint aussi en faveur de cette dame qui lui inspire un grand respect et une grande affection ; il lui confia une mission officielle d'enseignement en Angleterre ; tout était prêt ; mais . . . la *Tchéka* refusa l'autorisation, et la dame dut demeurer en Russie. Le gouvernement russe a développé cet organisme afin de dominer, mais il est à son tour dominé par lui.

Le lecteur se demandera peut-être ce que font donc les tribunaux ? Le peuple n'y a-t-il pas accès en qualité de juré ? La justice corrige-t-elle les erreurs que la police

commet ? Nous avons posé ces questions à plusieurs reprises à des avocats, à des professeurs, à des ouvriers. Quelquefois, nous avons pu faire des observations personnelles. De tout cet ensemble de recherches, il résulte que deux classes de tribunaux existent :

a) les tribunaux ordinaires ;

b) les tribunaux spéciaux.

Ces derniers sont attachés aux « Commissions extraordinaires », c'est-à-dire aux Commissions de police qui existent pour toute la Russie et qui se chargent d'instruire les affaires — sans en donner connaissance aux défenseurs — et de passer le dossier aux tribunaux spéciaux. Ceux-ci sont formés de membres de la police elle-même. Leur spécialité consiste en ce qu'il n'y a pas d'appel et que la sentence peut, si le tribunal le désire, être exécutée immédiatement. Depuis le décret du 22 mai 1920, même si la sentence est capitale, il n'y a pas lieu à recours en cassation si le Comité exécutif local est d'accord.

Les tribunaux ordinaires sont constitués par les juges désignés par les soviets ou, à leur défaut, par les Comités révolutionnaires. Le jury a été aboli en 1918. Il existe enfin une Cour suprême de cassation dont les membres sont nommés ou confirmés par le Comité exécutif central. La défense dépend aussi de ce dernier Comité puisque, pour faire partie du « Collège des défenseurs des droits », il faut que le « Comité exécutif central » ait donné son autorisation. Mais les tribunaux, d'après un décret de janvier 1920 publié par le Comité exécutif central, peuvent s'opposer à ce que le défenseur plaide, ou bien à ce qu'il discute les dépositions des témoins ; il en résulte qu'en réalité la seule action efficace est celle de la police, qui rédige le rapport destiné à servir de base à tout le travail judiciaire.

Dans la pratique, la Commission extraordinaire ne s'en tient à aucun décret ; nous pourrions le prouver aisément, mais il nous suffira de donner un exemple qui nous est connu dans ses détails. Un jeune homme, s'étant rendu au bureau de la *Tchéka*, à Moscou, pour demander des nouvelles de son père, s'entendit répondre que son

père avait été conduit à la prison de Butirki et condamné à deux ans de prison sans avoir été interrogé et sans que son avocat défenseur en eût la moindre nouvelle.

LE BOLCHEVISME MANIFESTATION DU BYZANTINISME

Une fois que le monde de la conscience est conçu comme un épiphénomène des facteurs économiques, et que les facteurs économiques eux-mêmes sont considérés comme générateurs de la lutte des classes, l'homme est réduit au rang d'entité économique. Tout ce qui ne dépend pas de l'économie politique, en lui, devient — pour se servir du vocabulaire popularisé par la doctrine du matérialisme historique — de la « superstructure ». Il en résulte que l'histoire n'apparaît plus que comme un champ de bataille pour la lutte des classes. La conséquence d'une telle façon de voir est que les hommes perdent toute solidarité entre eux, non seulement au point de vue relatif, mais d'une manière totale et absolue ; on en arrive à un point où le diviseur commun de tous les êtres humains s'évanouit, peut-être même jusque dans le monde de la pensée, auquel cas c'est aussi la Logique et la Physique qui disparaîtraient. C'est ainsi qu'on parle déjà à Moscou, sous l'effet d'une fièvre d'originalité, d'une Chimie prolétaire. En tous cas, il est certain que dans ce système il n'y a ni Ethique, ni Esthétique humaines possibles. Les émotions qui naissent de la lecture de *Résurrection*, de Tolstoï, perdent toute valeur générale ; la frise des archers du palais de Suse ou celle des Panathénées, l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*, ou le porche de Notre-Dame, ne nous disent plus rien d'universellement humain.

Et puisqu'on en est à dénouer les liens entre les hommes, la compassion elle-même devient inutile et il est indiqué de se débarrasser peu à peu de tous ceux qui y sont sujets. D'où nécessité de prendre des précautions envers le peuple lui-même constitué en tribunal révolu-

tionnaire ; car le peuple, lui aussi — nous dit Lénine — se laisse dominer par l'émotion de la pitié. Ce fut le malheur des révolutions précédentes, selon lui, que le masses se soient laissées aller à l'enthousiasme et n'aient pas assuré pendant un temps suffisamment long et de façon suffisamment implacable la soumission des exploiteurs. Lénine déclare que « la faiblesse de nos tribunaux populaires révolutionnaires est incroyable »[1] ; c'est peut-être à cause de cela que des tribunaux plus efficaces ont été créés, dont le but ne paraît plus être de combattre le capitalisme, mais bien les capitalistes. La lutte s'est tournée contre les personnes, ce qui était fatal. Celà nous remet en mémoire les mots de Marx dans sa première préface au premier volume de *Das Kapital* (1867) :

« Etant donné ma conception, d'après laquelle l'évolution économique de la Société est considérée comme un processus d'histoire naturelle, il m'est impossible de rendre l'individu responsable de situations dont il n'est lui-même que le produit social, quoiqu'il puisse s'élever subjectivement au-dessus d'elles. »

« Je ne puis rendre l'individu responsable de situations dont il n'est que le produit social » ! Et comment peut-on sauvegarder l'individu si ce n'est en lui reconnaissant une valeur fondamentale, une valeur en soi, qui devra être traduite en droits, protégés contre l'arbitraire et l'autorité ? Robespierre allait jusqu'à dire : « Il n'y a de citoyens dans la République, que les républicains » ; et, dans une autre occasion, il affirmait que l'erreur en politique manquait de sincérité et qu'il y avait une « vérité politique » dont — pendant la période qui précède immédiatement le 9 Thermidor — il se faisait lui-même l'interprète auprès du peuple. Mais cette conception donna naissance à la Terreur, c'est-à-dire à une vie de cauchemar. La Terreur cependant ne crée rien et ne consolide rien ; tout au plus elle paralyse. C'est la négation de l'élan créateur et de cette ambition de puissance spirituelle qui est caractéristique de toutes les grandes révolutions. On pourrait même peut-être dire que dans une révolution,

[1] *Die Nachsten Aufgaben der Soviet. Macht,* pages 38-40.

la Terreur est l'index qui montre jusqu'à quel point les buts à atteindre et la volonté populaire sont en désaccord. La Terreur élevée au rang de principe agit comme un corrosif de l'idée et de l'homme, puisqu'elle supprime toute expression de la volonté humaine.

Cependant dans une révolution — phénomène si complexe où la vie passionnelle se soulève afin de retourner aux sources de la justice pour redistribuer le pouvoir de façon plus équitable — la violence proclame un idéal qui se formule en une conception de l'homme et du peuple. De là notre pessimisme au sujet de la révolution russe telle que nous l'avons observée — et nullement au sujet de la révolution en général — puisque l'individu y est conçu comme un mécanisme voué à des fins économiques, et le peuple comme un comparse muet et inepte.

Que de fois en écoutant de jeunes communistes à Moscou, avons-nous éprouvé cette sensation de tristesse que produit sur les tempéraments quelque peu optimistes un tableau poussé au noir des motifs humains ! « Si nous pouvions donner au peuple aujourd'hui plus de pain, il serait content » nous a-t-on dit maintes fois, et à mesure que ces formules se propageaient parmi les fidèles de l'église communiste, elles poussaient à s'éloigner du peuple et même à le maintenir en un état passif. Nous nous souvenons de ces journées de travail qu'on imposait aux peintres à l'Hôtel Lux — l'hôtel précisément où logeaient les personnalités les plus en vue du communisme étranger, ainsi que celles de la 3me Internationale — ces peintres qui, à deux heures de la nuit continuaient encore la journée de travail commencé le matin précédent ; nous nous rappelons que, lorsque nous allions prendre notre second repas, à quatre heures de l'après-midi, ils n'avaient encore rien mangé et qu'on les envoyait alors à un restaurant des Soviets prendre une assiettée de soupe sans graisse et un morceau de pain. J'ai présentes à l'esprit ces jeunes femmes en tabliers blancs qui, le regard triste, entraient parfois dans nos appartements pour nous apporter du savon, des bonbons, du sucre, dont elles avaient besoin elles-mêmes mais qu'il leur était impossible de se procurer. Et il en était de même pour les vêtements : le

premier servi, c'était le communiste ; après, le peuple. Ces faits ne sont pas sans signification, tout au contraire, ils découlent d'un principe : c'est la conception d'une minorité qui, s'étant arrogé le privilège du commandement, ne peut pas s'en tenir là et souligne la différence entre elle et les parias de l'esprit qui ne sont pas encore parvenus au royaume de la vérité.

Ce furent Boukharine, Miliutin, Osinsky, et, en général, les plus « Extrêmes-Gauches » du parti, c'est-à-dire ceux qui se considéraient comme les gardiens les plus fidèles des plus pures vérités du communisme, qui ont proclamé la nécessité de militariser la main-d'œuvre et d'imposer « la discipline de la force » dans le travail ; et ce fut Trotzky, répondant à cette idée — que nous dirions unanime, si nous ne connaissions pas l'existence de certains dissidents en la matière, comme Larine, l'économiste — qui déclara, dans son rapport présenté au 9[me] Congrès du parti communiste, qui eut lieu du 29 mars au 5 avril 1920 : « La liberté du travail est le propre de la société bourgeoise. Afin d'exécuter les ordres relatifs au travail universel obligatoire, sans distinction de sexe, il faut se servir de la force armée. Les ouvriers devront être incorporés aux entreprises et il faudra instaurer un régime sévère avec des garnisons disciplinées. Seules les personnes imbues de préjugés bourgeois peuvent s'élever contre un tel système ». Et quelques jours auparavant, le 23 mars, le même Trotzky publiait dans la *Pravda* un article où, traitant cette même question du travail libre et du travail forcé, il exprimait la conception de l'homme et du peuple, dont il est parlé plus haut, et qui, fort heureusement, n'est jamais arrivée à consolider un régime communiste autoritaire : « L'adaptation du travail aux nécessités — écrit-il — et l'intensité de la production sont déterminées en grande partie par l'intérêt personnel des travailleurs ; ce qui intéresse ici n'est donc pas le régime juridique dans lequel il jouit des fruits de son effort mais la part effective de ces fruits qui lui parvient. »

La « partie effective » seulement, sa ration et pas plus, voilà ce qui importe à l'homme ! C'est parce que l'idéal de la révolution russe ne peut être atteint avec le fouet

que les Cosaques ont fait claquer pendant des siècles sur le dos de leurs femmes, que le crépuscule de cette conception sociale commence en Russie. Devant le dilemme d'avoir à vaincre ou à convaincre les dirigeants de la Russie communiste comme ceux de tous les peuples arriérés, on choisit la première éventualité; mais chez les peuples révolutionnaires, en même temps que la passion, la conscience de la masse, éclairée par la lumière de son propre idéal, réussit quelquefois à se frayer son propre chemin. C'est là ce qui se passe actuellement en Russie : la Révolution poursuit solennellement et tragiquement sa marche.

* * *

Le drame révolutionnaire paraît avoir brisé la structure séculaire de la Russie. Modelée sur la civilisation byzantine dont elle avait pris, au cours du temps, tous les éléments de culture, cette structure avait revêtu les formes caractéristiques de l'organisation politique de Byzance. Sauf durant le règne de Justinien, Byzance avait vécu en regardant vers l'Orient, et c'est à l'Orient qu'elle avait pris le trait essentiel de la majesté autocratique qui l'avait portée à déifier le monarque dans la cérémonie du Sacre. L'Etat et l'Eglise s'y étaient fondus, et de là était né ce qu'on a appelé le *Césaro-papisme*, en vertu duquel l'Empereur est la loi vivante. A partir de ce moment, l'orthodoxie s'identifie avec la nationalité, et la devise « un seul Pouvoir et une seule Foi » devient la clef de voûte du régime, lequel, moyennant une centralisation administrative puissante, sous la dépendance absolue de l'empereur, forme une unité politiquement et spirituellement fermée à tout schisme religieux et à toute innovation civile.

La Russie, héritière de Byzance, a représenté exactement ce type d'organisation étatiste, absolutiste, bureaucratique, à discipline de fer, et soumise à la direction unique d'un tsar investi du pouvoir religieux et politique. C'est avec Byzance que les Slaves prennent contact lorsqu'ils apparaissent dans l'histoire (IXe siècle); c'est à Byzance que se convertit au christianisme la tsarine Olga ; la

dernière Princesse des Paléologues, Sophie, épouse Ivan III qui aspire à remplacer Byzance lorsque Constantinople tombe au pouvoir des Turcs ; c'est vers Constantinople que la Russie continue à regarder jusqu'aux derniers jours du tsarisme. L'âme semi-orientale de la Russie a vécu selon la forme byzantine ; de la conscience religieuse et politique de la classe dirigeante russe, cette conception s'est infiltrée dans le peuple et lui a donné la physionomie que l'on connaît.

Lorsque la Révolution russe commença à sentir combien il était difficile d'instaurer un régime démocratique chez un peuple habitué à vivre sous tutelle, lorsqu'elle commença à craindre pour elle-même, une force puissante surgit des entrailles de la Révolution et organisa la Russie. Mais cette force agit selon les normes de Byzance et, comme elle, constitua une unité de fer, déchaîna la lutte contre les socialistes schismatiques, donna une structure rigide à l'administration et ne se reconnut responsable que devant le pouvoir et non devant le citoyen ; elle identifia la Russie avec l'idée qu'elle représentait et répéta l'ancienne consigne qui symbolise tant de siècles de douleur pour la conscience humaine : « un seul Pouvoir et une seule Foi ». Pouvons-nous, nous autres Espagnols, oublier ce que cela signifie ?

En Russie, le parti communiste a mis fin aux ambitions des partis bourgeois qui demandaient comme compensation de guerre la ville de Constantinople, mais l'essence politique de Constantinople, aux temps de sa splendeur, loin d'être étrangère au bolchévisme, en est le trait politique fondamental. L'époque strictement bolchévique, celle où le programme se développe en harmonie avec la lettre représente le triomphe de Byzance et c'est pourquoi cette époque est aussi proche de Dostoïewski qu'éloignée d'Engel. De même que, selon le proverbe arabe, nul ne peut sauter hors de son ombre, de même la conscience des peuples ne peut échapper à elle-même.

Fernando DE LOS RIOS.

Sur un Passage de Casanova

Madame de la Saone et le petit Mingard

En 1760, Jacques Casanova, dit le chevalier de Seingalt, cet aventurier vénitien, de qui les étonnants *Mémoires* continuent à défrayer la curiosité, passait à Berne. Sa vieille amie, la marquise d'Urfé, l'avait recommandé à une Française, Madame de la Saône, qui se trouvait alors dans cette ville. Il s'empressa donc d'aller lui faire la cour, mais il faillit reculer d'abord devant le spectacle qui s'offrit à ses regards.

Cette femme était un véritable monstre, au visage encroûté, pustuleux, repoussant. Cependant, parmi la chair qui semblait à vif, brillaient des dents éclatantes et des yeux dont la sombre et caressante flamme enveloppait le visiteur. Le corps semblait, avec cela, de la plus impeccable beauté : taille bien prise, pieds mignons, gorge ferme et blanche. C'en était assez pour fixer l'attention et piquer la curiosité de Casanova. Il se renseigna donc sur cette femme, si cruellement frappée en pleine jeunesse et voici ce qu'il apprit.

Madame de la Saône était la femme d'un lieutenant-général de l'armée française. Après avoir vainement

mis à l'épreuve toute la Faculté parisienne, elle était venue à Berne, laissant en France trois enfants en bas âge, pour se confier à deux docteurs qui s'étaient faits forts de guérir le « lait répandu » qui la défigurait. Là, tout en suivant leurs prescriptions, fort inutiles au demeurant, elle menait joyeuse vie. Chaque jour c'étaient d'excellents soupers, auxquels sa cure ne l'empêchait pas de faire honneur et où elle n'invitait que des hommes. Sa conversation, pleine de charme, son esprit vif et fin faisaient oublier son mal et ne laissaient pas de lui attirer de nombreux hommages.

Poussant plus loin son enquête, Casanova sut bientôt que ces hommages n'étaient pas toujours platoniques, ainsi que, moyennant l'indiscrétion d'un jeune libraire nommé Mingard, il put s'en convaincre, certain jour, de ses propres yeux. Tant et si bien que lui-même fut tenté, s'il faut l'en croire, d'oublier l'horreur du visage au profit de formes sculpturales dont la dame l'avait mis en état de juger de fort près.

Casanova, qui ne pèche point d'ordinaire par excès de goût, a noté cette fois combien cette histoire, appliquée à une authentique « femme du monde », risquait de choquer la vraisemblance. « Je prévois, dit-il, que plus d'une bégueule, que plus d'un rigoriste ne manqueront pas un jour, si jamais on lit ces *Mémoires*, de crier au scandale sur cette pauvre dame ; mais, en se montrant avec autant de facilité, elle se vengeait du mal que lui faisait la nature. Peut-être aussi que, par bonté de cœur et sachant ce que la politesse avait à souffrir de voir sa figure, voulait-elle dédommager l'honnête homme qui contraignait sa répugnance, en lui montrant ce que la nature lui avait prodigué de beau. » [1]

Quoi qu'il en soit de ces explications toutes casanoviennes à l'endroit des libertés qu'une « honnête femme » peut permettre à un « honnête homme », la personnalité de Madame de la Saône et des personnages que Casanova fait se mouvoir autour d'elle, intrigue depuis longtemps

[1] Il faut remarquer que ce passage ne se trouve pas dans l'édition Schütz. Il semble cependant, à divers indices, que ces remarques sont bien du crû de Casanova. Schütz n'aura pas jugé utile de les reproduire, même en les abrégeant.

ceux des lecteurs des *Mémoires* qui, un peu partout, sur « la vaste terre », s'occupent ou se délassent à résoudre les mille et un problèmes posés par les récits du cynique Vénitien. Tout récemment, dans un ouvrage consacré aux *Aventures de Casanova en Suisse*, un agréable écrivain, merveilleusement informé des choses et des gens de la vieille Suisse, M. Pierre Grellet, n'a pas manqué de rechercher dans les archives bernoises, tant privées que publiques, la trace de Madame de la Saône. Mais en vain.

Plus heureux que mes devanciers, je puis apporter aujourd'hui des précisions inédites, sinon sur l'aventure scandaleuse dont Casanova s'est fait le chroniqueur, du moins sur celle qui en fut, à l'en croire, l'héroïne, sur son mari, sur ses enfants, enfin sur le drôle Mingard, indigne « Directeur de la Société typographique et littéraire de Berne ».

* * *

Si mon hypothèse est exacte, ce dont le lecteur va être mis à même de juger, Madame de la Saône, ou plutôt de la Sône, s'appelait de son nom de fille, Marie-Anne Moufle de la Tuilerie. Elle était née au plus tard en 1723 [1]. Casanova lui donne, en 1760, trente ans au plus : approximation galante. Par son père, Barthélémy Moufle de la Tuilerie, fils lui-même de noble homme Simon Moufle, notaire à Paris et ancien échevin de cette ville, Mlle de la Tuilerie appartenait à une famille fort connue qui avait trouvé la fortune dans l'exercice de charges importantes d'administration et de finances. Barthélemy Moufle fut en effet receveur alternatif des domaines et bois de la province de Bretagne, « intéressé » dans les affaires du roi, receveur général des finances en la généralité de Rouen, enfin trésorier général de la Marine, charge pour laquelle il n'avait pas déboursé moins de 800,000 livres, soit plusieurs millions de notre monnaie, et qu'il échangea

[1] Le 15 février 1753, en effet, une rente est constituée sur sa tête. (Arch. de la Seine, Domaines, carton 739, inventaire après décès de M. et Mme de la Tuilerie, père et mère de notre héroïne).

vers la fin de sa vie, après vingt années d'exercice, contre celle de trésorier général de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis [1]. Par sa mère, Marie-Marguerite Boureau-Deslandes, fille d'un commissaire-ordonnateur de la Marine, elle descendait d'un Directeur de la Compagnie des Indes, dont la vie s'était écoulée en partie loin de France, et en particulier à Chandernagor, au royaume de Bengale. C'est en 1703 que Barthélemy Moufle épousa Mlle Boureau-Deslandes. La future Marquise de la Sône fut le fruit, peut-être unique, en tout cas tardif, de ce mariage.

La jeune Marie-Anne fut élevée à Paris, où son père était venu résider après qu'il fut devenu l'un des trésoriers-généraux de la Marine. M. et Mme de la Tuilerie habitaient une maison de la place Louis-le-Grand (aujourd'hui place Vendôme), sise à droite en arrivant par la rue Saint-Honoré. Construit sur un emplacement qui avait appartenu à Michel Chamillart, marquis de Cany, puis au célèbre financier écossais Jean Law, l'hôtel, dont la façade tout au moins existe encore, avait été vendu aux La Tuilerie par l'entrepreneur de bâtiments Grand-Homme. C'est là qu'à quelques mois de distance moururent le père et la mère de notre héroïne, le premier le 4 décembre 1752, la seconde le 10 août 1753.

Quelques années auparavant, en 1745, avait eu lieu le mariage de leur fille avec un brillant soldat, Aymar-Félicien Boffin, marquis de la Sône en Dauphiné, brigadier des armées du roi et capitaine au régiment des gardes-françaises [2]. En échange du titre de marquise, elle apportait à son mari 210,000 livres de dot... et beaucoup d'« espérances ». A l'occasion de ce brillant mariage, de hauts personnages s'étaient dérangés : le duc de Penthièvre, amiral de France, Jérôme Phelipeaux, comte de Pontchartin, le ministre Maurepas, le comte de Saint-Florentin, d'autres encore.

Enseigne aux gardes-françaises en 1723, le marquis de la Sône avait gagné pas à pas tous ses grades : sous-lieutenant en 1726, lieutenant l'année suivante, capitaine en 1734, brigadier et commandant de bataillon en 1744.

[1] Arch. de la Seine, Domaines, cartons 738 et 739.
[2] Le contrat est du 4 février 1745. (Arch. de la Seine, Domaines, carton 738).

Suivant une ancienne tradition de famille, les Boffin, dont il n'y a plus aujourd'hui de descendants directs, étaient originaires de Boffingen en Souabe. Ils étaient venus, vers la fin du XIVe siècle en Dauphiné, à la suite de l'incartade de l'un d'eux, qui avait soulevé contre leur souverain les paysans du Wurtemberg et s'était mis à leur tête. Ils firent souche dans cette province et se divisèrent bientôt en trois branches : marquis de la Sône, seigneurs d'Argenson, marquis de Puzignieu, barons d'Uriage. Au XVIe et au XVIIe siècles, plusieurs Boffin jouèrent un rôle important, en possession qu'ils étaient, non seulement de domaines considérables, mais aussi de hautes charges au Parlement de Dauphiné.

En 1760, M. de la Sône était bien lieutenant-général, comme le dit Casanova. Maréchal de camp deux ans après son mariage, il était depuis 1758 lieutenant-colonel du régiment des gardes-françaises et lieutenant-général depuis le mois de décembre de la même année, promotion que le *Mercure* annonçait à ses lecteurs dans son numéro de février 1759. Quand il mourut, en mai 1771, encore en activité de service et commandeur de Saint-Louis, il laissait la réputation d'un vaillant soldat. Couvert de blessures, il avait perdu plusieurs doigts de la main droite à cette fameuse journée de Fontenoy, où l'héroïque étourderie du lieutenant d'Auteroche, invitant Messieurs les Anglais à tirer les premiers, avait coûté à la France pas mal de sang, payé, il est vrai, par beaucoup de gloire.

Mais revenons à Berne, où nous avons laissé le marquis de la Sône en galante compagnie. Le jeune fripon Mingard [1], qui fit à Casanova les confidences les plus indiscrètes sur cette dame, a été retrouvé par M. Pierre Grellet et dévoilé à son tour, en juste punition de sa conduite scandaleuse. C'était — le contraire serait surprenant — le moins recommandable des libraires bernois. Fils d'un pasteur du pays de Vaud, et l'aîné de six enfants, le « petit M. Mingard » de Lausanne — notons que Casanova rapporte aussi que Mingard était de Lausanne et petit

[1] Casanova a bien écrit *Mingard*, comme il fallait, et non *Mignard*, comme le lui fait dire l'édition Garnier (IV, p. 407). L'édition Schütz (VI, p. 224) donne la bonne forme.

de taille [1] — avait été garçon de comptoir chez Bourguet, libraire de cette ville, et il ne sortit d'apprentissage que pour entrer en friponnerie. Si l'on en croit une lettre de Mme de Constant-Pictet, l'amie et la voisine de Voltaire aux Délices, le jeune Mingard se rendit à Berne pour mettre sur pied « un grand projet de librairie » qu'il avait conçu ; il se fit avancer pour cela autant d'argent qu'il put, puis se sauva à Paris avec la caisse, s'y poussa dans le monde, brigua et obtint peut-être un brevet d'officier dans les gardes suisses, puis, enfin, se découvrit de nouveau en escroquant 45 louis que M. d'Albertas, premier président de la Chambre des Comptes d'Aix-en-Provence, l'avait chargé de porter à sa femme, alors à Genève, et l'une des dévotes du célèbre Tronchin.

Rien d'étonnant à ce que ce jeune intrigant eût réussi à capter un moment la confiance de Mme de la Sône, lui qui se piquait d'être au mieux avec Helvétius, Voltaire et Haller. Rien d'étonnant non plus à ce qu'elle l'ait fait profiter, comme le dit Casanova, de ses relations parisiennes, bien qu'à vrai dire aucune allusion ne soit faite à Mme de la Sône dans les documents qui nous sont parvenus sur Mingard.

Quelques années après l'aventure de Berne, Mingard, qui se trouvait alors à Paris, où il faisait, paraît-il, son troisième séjour, fit une bien fâcheuse rencontre en la personne de M. l'Inspecteur de police d'Hémery, homme fort curieux de son naturel, et qui versait chaque jour bien des petits secrets dans l'oreille de son maître, M. de Sartine. M. d'Hémery vint donc à savoir que deux honorables négociants de Saint-Malo, venus à Paris pour solliciter l'acquit de fortes lettres de change, représentant le payement de fournitures par eux faites aux magasins du roi à Cayenne, avaient fait la connaissance chez leur logeur d'un quidam vêtu fort simplement d'une redingote grise, mais qui prétendait avoir ses raisons pour garder l'incognito, chargé qu'il était, paraît-il, de missions aussi délicates que secrètes. Il était, disait-il, gentilhomme suisse,

[1] Ici encore c'est l'édition allemande qu'il faut citer : « Sie sind der Sohn des Pfarrers Mingard, zu Lausanne » (VI, p. 224), indication que l'adaptateur français a maladroitement tronquée : « Vous êtes le fils de M. Mingard, ministre du Saint Evangile. »

logeait chez M. de La Borde, banquier de la cour, et avait grand accès chez le ministre, dînant souvent à sa table, et passant même parfois les nuits à travailler avec lui. Isaac-Pierre-Samuel Mingard, car c'était lui, s'engagea donc, moyennant une honnête commission, à monnayer les lettres de change. Mais le fripon lanterna si bien les dupes, les traînant de banquiers en banquiers et de notaires en notaires, que les deux Malouins prirent peur et prévinrent la police. Si bien que le 1er avril 1766, le prétendu gentilhomme était cueilli rue du Vieux-Colombier, chez les dames de Boisgirault, solliciteuses tourangelles, qu'il avait aussi éblouies par sa faconde.

Mis au secret au Fort l'Evêque, tandis que la cadette Boisgirault allait au Grand-Châtelet, Mingard dut répondre à l'accusation d'avoir contrefait les ordres et la signature du duc de Choiseul pour des sommes considérables. Interrogé le 4 avril, il déclina ses noms et prénoms, son âge (25 ans passés) son titre, directeur de la société typographique et littéraire de Berne, se dit fils de Jean-Pierre-Daniel Mingard, ministre des églises de Chavornay, Bavois et Corcelles dans le baillage d'Yverdon au canton de Berne, et de Catherine Andrier, demeurant tous deux à Chavornay. Et il conta quelques épisodes de sa vie : il était homme de lettres et avait déjà fait plusieurs séjours à Paris. La première fois, en 1759, il avait logé chez le sieur Toussaint, actuellement à Berlin, auteur de l'ouvrage intitulé *Les Mœurs*. La deuxième fois, c'était en 1761, il avait pareillement consacré tout son temps à l'étude des belles-lettres. Maintenant, il était à Paris depuis deux ans, revenant d'Angleterre, où il avait passé dix-huit mois. Un de ses ouvrages, intitulés l'*Education publique*, s'imprimait en Hollande. Il avait logé d'abord chez le sieur Aubert, qu'il aidait dans la composition d'un autre ouvrage, *La Bienfaisance publique*, puis chez le sieur Jonvalles, auteur de l'ouvrage périodique intitulé *L'Avant-Coureur*. Ses protecteurs, ses répondants étaient le prince de Chimay, le chevalier de Courten, major aux gardes suisses, l'abbé de Cléry, enfin son oncle maternel, intendant des finances du roi de Prusse pour les principautés de Neufchâtel et de Valengin.

L'interrogatoire de Mlle de Boisgirault acheva de confondre Mingard. Il fut bientôt convaincu d'avoir abusé cette jeune personne en lui persuadant qu'il était au mieux avec le duc de Choiseul et la duchesse de Grammont, les puissants du jour, et en lui montrant de prétendues lettres de Choiseul, où celui-ci l'appelait « mon cher philosophe ».

Au bout de quelques jours, la jeune fille fut remise en liberté, mais pour le faussaire, Choiseul écrit au lieutenant de police qu'il fallait lui appliquer la rigueur des lois, « le nombre des gens de son espèce n'étant que trop considérable sur le pavé de Paris ».

Pourquoi, trois années plus tard, M. de Boulainvillers, prévôt de Paris, s'informe-t-il des antécédents du sieur Mingard, ci-devant officier suisse ? C'est ce que nous ne saurions dire. Le dossier du personnage permettait en tout cas d'édifier pleinement le magistrat [1].

Le lecteur a pu remarquer, chemin faisant, la parfaite exactitude des renseignements fournis par Casanova sur l'âge de Mingard. Il était né en 1739 ; il avait donc bien, comme le dit Casanova, « une vingtaine d'années » en 1760.

En dépit des mœurs légères que lui prête Casanova, la marquise de la Sône ne paraît avoir défrayé à aucun moment la chronique scandaleuse parisienne. Nulle trace, à notre connaissance tout au moins, dans les innombrables mémorialistes du XVIIIe siècle, pourtant friands d'indiscrétions et aussi de calomnies, de l'existence si particulière à laquelle le mal hideux qui la défigurait devait condamner cette femme du monde. Serait-ce parce qu'elle vivait recluse en son hôtel — monté au demeurant sur un grand pied, aux écuries et aux caves bien garnies — que ses contemporains n'ont pas eu l'occasion de la connaître et de parler d'elle ? Peut-on déduire du petit fait suivant qu'elle vivait en effet éloignée du monde : en 1763, un acte intervint entre Madame de la Sône et son mari. Or, à la fin du document, il y a une mention qui donne à penser : « Fait et passé à l'égard de ladite dame de la Sône *en sa demeure* et des autres parties *en l'étude* ». A quoi la

[1] Tous les détails qui précèdent sont tirés des Arch. de la Bastille, carton 12269 (dossier Mingard).

marquise ajouta de sa main, et d'une écriture très ferme: « Aprouvé l'écriture cy-dessus. Moufle de la Sône », ce qui semble indiquer qu'elle n'était point alitée [1]. Quoi qu'il en soit, il serait bon que l'on pût trouver une mention quelconque de la maladie si particulière dont Casanova fait la plus réaliste description. Faute de quoi, les commentateurs des *Mémoires* seront toujours fondés à supposer sinon que Casanova a inventé à la fois l'histoire et le nom, du moins qu'une aventurière quelconque a pu s'affubler d'un nom et d'un titre qui ne lui appartenaient pas.

Les documents notariés, d'où nous tirons le plus clair de nos connaissances, sur la marquise de la Sône, fournissent quelques renseignements, sinon sur la vie privée, du moins sur ses affaires et celles de son époux. Les Boffin possédaient en Dauphiné d'importants domaines, entre autres ce château de la Sône, dont les ruines, dominant la gorge profonde de l'Isère, ont servi en grande partie, dès le XVIIIe siècle, à construire l'une des plus belles manufactures de soie de France. Au temps de Casanova, c'était une demeure encore habitable, mais à coup sûr morose, en dépit d'une librairie qui eût fait la joie d'un philosophe, d'un juriste et même d'un simple amateur de belles-lettres. En la grande salle, sept « auteurs » du marquis, en leurs cadres dorés, distillaient l'ennui, tandis que dans une tour, un véritable arsenal (fusil à l'antique, piques ou lances, armures de fer, cuirasses, canons et mortiers, chaînes de pont-levis) rappelaient le temps du baron des Adrets et de Lesdiguières. Nul doute que Madame de la Sône ne préférât son habitation de la Place Louis-le-Grand, son écritoire de maroquin et son secrétaire en bois de rose et palissandre. Sans compter qu'à deux pas de Paris, le château de Noisiel-sur-Marne lui offrait, à la belle saison, ses magnifiques ombrages.

Madame de la Sône suivit de près son mari dans la tombe. Quand elle sentit les approches de la mort, elle fit son testament, le 19 janvier 1772, récompensant ses gens, léguant 1200 livres aux pauvres de Saint-Roch, sa paroisse, assurant enfin par ses libéralités l'éducation

[1] Arch. de la Seine.

le futur établissement d'une enfant de trois ans, Apollonie, fille de la nommée Anne Marteau et de Gaspard-Antony de Bellechasse, gentilhomme italien. Elle mourut deux jours après, dans sa chambre à coucher ayant vue sur la place Louis-le-Grand [1].

La marquise de la Sône ne laissait qu'un seul héritier présomptif, son fils mineur Noël-Félicien, alors âgé de vingt ans, mais elle avait eu cinq autres enfants, tous morts fort jeunes. Et ici encore l'occasion se présente de vérifier l'exactitude d'un renseignement fourni en passant par Casanova et auquel il est bien certain qu'il n'attachait pas d'autre importance. Madame de la Sône, dit-il, avait laissé à Paris trois enfants en bas âge, et c'est une chose digne de remarque qu'en 1760, ce renseignement paraît convenir exactement à la femme du lieutenant-général. Il se trouve, en effet, que nous sommes fixés avec toute la précision désirable ou peu s'en faut, sur les six enfants, trois garçons et trois filles, issus de cette union. Le bonhomme La Tuilerie, en homme d'ordre qu'il était, avait pris soin d'inscrire sur l'exemplaire du contrat de mariage de sa fille resté en sa possession, la date de la naissance et, le cas échéant, de la mort de ses petits-enfants. Deux d'entre eux tout au moins moururent au berceau, assez vite en tout cas pour que leur grand-père, décédé lui-même en 1753, ait pu mentionner leur mort. Ce sont, nº 1 : *Marie-Jeanne-Félicienne* (née le 31 mai 1746, morte le 27 avril 1748), et le nº 5 : *Marie-Sophie* (née le 18 janvier 1752, morte le 24 février de la même année). Si celle-ci fut l'occasion du « lait répandu » qui défigura sa mère, on conviendra par parenthèse que les dix ans dont parle Casanova s'inscrivent assez exactement à une unité près, entre les premiers jours de 1752 et les derniers de 1760. Trois autres enfants, c'est-à-dire le nº 2, *Barthélemy-Félicien* (né le 31 octobre 1747), le nº 3, *Marie-Marguerite* (née le 16 juin 1749), et le nº 4, *Noël-Félicien* (né la nuit de Noël 1750) sont ceux qui vivaient encore sinon en 1760 — on n'en est sûr que pour ce dernier — en tout cas en 1753, puisque leur grand-père n'avait pas relaté leur mort

[1] Arch. Nat., Y 11589 (scellé après décès); étude Maciet (testament et inventaire).

à cette époque. Un sixième enfant, *Jean-Baptiste-Félicien* vint au monde le 18 juin 1754, alors que son grand-père n'était plus là pour inscrire sa naissance. Il est hors de doute qu'il ne vivait plus en 1770.

La vie ne semble pas avoir été douce au dernier marquis de la Sône. Il était entré fort jeune aux carabiniers, le 14 mai 1767. Pourvu en 1771, grâce à l'appui de son père, d'une commission de capitaine au régiment de Royal-Champagne-Cavalerie, il fut remplacé au « tiercement » de la cavalerie et il perdit à la mort de son père son emploi dont la finance montait à 80,000 livres. Pas plus que sa mère, il n'avait pu obtenir la pension que le roi accordait d'ordinaire aux veuves et aux fils d'officiers généraux. Il fut cependant réintégré dans son arme. Promu capitaine-commandant au Royal-Champagne en 1776, il obtint, en 1781 un brevet de colonel en second au régiment de Médoc, grade qu'il occupait toujours en 1786, suivant sans doute son corps dans les nombreuses garnisons du Midi de la France. Il avait été fait chevalier de Saint-Louis en 1785.

J'ignore s'il traversa la Révolution. Peut-être vécut-il assez vieux pour qu'un jour quelque âme charitable ait pu lui montrer, dans l'édition française des *Mémoires*, dont les quatre premiers volumes parurent à Leipzig en 1827, la belle aventure de sa mère contée sans ménagements ni réticences par un certain chevalier de Seingalt.

Charles SAMARAN.

L'AMI DES JEUNES FILLES

(Suite et fin [1])

XIX

Dans l'automobile qui les emmenait à Marly, Dick Le Houelleur écoutait avec résignation les propos d'Armande Escaille.

Elle était de ces femmes qui ne retiennent de la vie que des griefs et des rancunes. Elle avait toujours été égoïste et sèche, mais en vieillissant son égoïsme rageur devenait sans bornes. Elle n'avait jamais beaucoup aimé Georges, ni sa fille. Le monde avait été durant toute sa jeunesse l'unique objet de ses préoccupations ; maintenant qu'elle commençait d'y jouer un rôle de second plan, elle tournait à la misanthrope ou à la révolutionnaire. Elle haïssait les hommes, parce qu'ils commençaient à se détourner d'elle, sans les avoir aimés quand ils lui faisaient la cour. Elle avait toujours vu sa vie, loin devant elle, comme une longue promenade chez les couturiers et chez les modistes ; maintenant, il lui fallait reconnaître que cette promenade enchanteresse était plus qu'à demi terminée. Et, de ces longs jours déjà

[1] Voir nos numéros de décembre 1921 et de janvier, février, mars et avril 1922.

écoulés, elle ne retenait que des robes et des chapeaux. Elle ne disait pas : « C'était l'année de mon mariage », ou : « quand j'ai perdu ma mère », elle disait : « Tu t'en souviens, c'était au moment où je portais une capote noire encadrée de blanc et une robe de drap noir, garnie de crêpe », ou bien : « J'avais alors mon costume de serge cerise, garni de paille souple, et un gilet de shantung blanc ».

Il n'y avait eu dans sa vie ni tendresse, ni sensualité, ni amour maternel, ni amitié, ni curiosité, ni bonté, ni ambition ; il y avait eu un corps gracieux et toujours invisible, que l'on couvrait de dentelles, de soieries, de velours, de fourrures, de linge, de galons, d'effilés, de glands, de broderies, de cordelières, de franges, de ceintures, de pompons, de fleurs artificielles ; il y avait eu une image du néant, merveilleusement habillée, et qui s'était arrêtée devant toutes les glaces comme devant la vision d'un triomphe !

Comme toujours, elle récriminait, tandis que l'auto traversait ces gentils villages d'Ile-de-France, où les maisons toutes blanches et qui gardent un air de tranquillité ne semblent cependant mûres et sages qu'à cause de leurs longs toits d'ardoises qui grisonnent.

Après avoir vitupéré contre l'inoffensif et placide Escaille, elle se lamentait sur sa fille.

Cette fois-ci, Dick, jusqu'alors distrait, prêta soudainement l'oreille :

— Vous savez, Dick, si vous avez quelque influence sur ma fille, je vous serais très reconnaissant de l'exercer. Morigénez-la et faites-lui entendre raison.

— Ah ! mon Dieu ! Armande, et de quoi donc Francine s'est-elle rendue coupable !

— Elle est complètement absurde ! Elle n'en veut faire qu'à sa tête. Elle refuse les plus beaux partis ! On croirait, ma parole, qu'elle s'est toquée de quelqu'un. Mais de qui ? Je lui ai parlé successivement de tous les jeunes gens de notre connaissance ; elle n'en veut sous aucun prétexte. Ils lui semblent tous ridicules !

Hélas ! M. Le Houelleur savait la vérité ! Aussi fût-ce en soupirant qu'il répondit à Mme Escaille.

— Je suis bien sûr que vous n'avez pas pensé à lui parler de M. de Perceval.

— Comment si je ne lui en ai pas parlé ! Mais c'est au sujet de M. de Perceval que je suis à ce point furieuse ! C'est un charmant garçon, très riche, très bien apparenté, qui possède à New-York une situation admirable...

— Eh bien ?

— Eh bien, il a demandé à Francine, il y a huit jours, de bien vouloir lui accorder sa main. Et Mademoiselle Francine a refusé. Oui, elle a refusé un parti pareil ! Et voulez-vous me dire pourquoi ?

M. Le Houelleur eût été bien en peine de le dire à Mme Escaille, non seulement parce qu'il n'en savait rien, mais aussi parce que sa surprise était telle que ses oreilles en bourdonnaient !

* * *

Abasourdi par cette révélation, Dick, en descendant de sa chambre, se laissa bénévolement conduire au jardin par Georges, qui voulait lui montrer certains enlaidissements nouveaux, dont il était très fier. En marchant il lui racontait la lutte qu'il avait dû soutenir contre Armande pour les mener à bien.

— Oui, oui, répondait Le Houelleur, qui ne voyait, ni n'entendait rien, et qui, tout en suivant son ami d'un air morne, se disait avec inquiétude : « Mais où est donc Francine ? Que se passe-t-il ici ? Pourquoi n'est-elle pas là ? » Il avait beau interroger les allées, sonder les buissons du regard, lever les yeux vers la cime des arbres : Francine ne se montrait nulle part.

Fatigués de leur promenade, Dick et Georges Escaille s'assirent sur un banc, sous la bénédiction poussiéreuse d'un cèdre ; en face, un parterre de tritomas balançait ses hampes orangées ; à mesure que la cime des fleurs s'épanouissait, les pétales inférieurs, déjà fanés et jaunis, pendaient comme une paille inutile.

— C'est l'image de la vie ! dit Le Houelleur, d'un ton sentencieux, en montrant à son camarade cette particularité des tritomas.

— Oui, répondit Escaille, d'une voix faible, comme un écho dégénéré.

A ce moment, jaillit un éclat de rire, bref, aigu, qui semblait une dérision de ce colloque désabusé et qui semblait poussé exactement derrière le dos des philosophes.

Ils se retournèrent brusquement, mais ils ne virent rien : pas une branche ne remuait ; aucun bruit ne décelait soit un passage, soit une fuite.

— Ai-je rêvé ? dit Dick.

— Non, ce doit être Francine. Mais où diable est-elle cachée ? Elle a des retraites mystérieuses dans tous les coins de ce jardin. On ne peut jamais ni la voir, ni la saisir.

A la fin de l'après-midi, après avoir regardé avec mélancolie un soleil anémique perdre pied dans un buisson, Dick et Escaille rentrèrent pour dîner.

* * *

A l'heure du repas, Francine reparut mystérieusement, sans que l'on pût deviner d'où elle venait. Elle n'était ni triste, ni gaie, mais égale, tranquille, fraîche. Sur ses bras nus il semblait que l'on vît rouler encore d'ovales gouttes d'eau ; que les grappes noires du lierre fussent prises dans ses cheveux ; qu'elle eût sur la joue l'empreinte que le pli d'une rose fait sur une chair de jeune fille quand elle a dormi contre elle. On voyait derrière elle, si l'on regardait bien, des avenues d'arbres, des étangs, des collines, et comme aux temps jurassiques, des profondeurs de fougères. Il n'y avait plus de Parisienne, il n'y avait même plus de Française ! Elle évoquait à ses côtés, radieuses, l'image d'un taureau, l'image d'un cygne.

— D'où viens-tu ? lui dit sa mère, aigrement.

— Du bout du monde.

— Qu'es-tu allé y faire ? demanda son père, qui riait.

— Interroger la Sibylle !

— Et que vous a-t-elle dit ? demanda Dick.

— Exactement ceci : « Ne confiez pas mes paroles à M. Le Houelleur. C'est un étourneau ! »

Cette conversation fut le seul incident du dîner. Armande se lamenta ensuite sur certains ennuis domestiques, Georges rêva d'abattre les arbres du jardin, d'abattre la maison et de

bâtir à la place quelque chose de vraiment majestueux, une reproduction du Palais de Justice de Bruxelles, du Stadthalle, de Hanovre, ou de l'hôtel Dufayel, de Paris. Francine bâillait. Elle bâillait volontairement, péniblement, avec effort. Elle bâillait pour essayer de devenir un symbole.

Au dessert, on servit des sorbets. Ils étaient plus qu'à moitié fondus. Armande jeta sa serviette sur la table et fit une scène au maître d'hôtel. Georges alluma sa pipe.

— Ah ! murmura Francine, vivre dans le désert de Gobi, sous une tente !

*
* *

Après le café, Francine déclara impérieusement :

— Moi aussi, vieux Dick, j'ai des embellissements à vous montrer. Venez au jardin.

Il la suivit avec docilité et avec émotion. Etre dans un jardin, la nuit, avec une jeune fille, lui avait toujours paru un des grands bonheurs de ce monde. Il est si facile de s'imaginer alors que les choses les plus incroyables vont vous arriver, que l'on surprendrait une ronde de fées au bord d'un ruisseau, que l'on découvrirait une constellation nouvelle, à laquelle on donnerait justement le nom de sa bien-aimée — un nom enfin facile à retenir, Francine, Hortense, Adalazie — ou que cette jeune fille elle-même tomberait dans vos bras !

Dick prit le bras de Francine et se laissa guider par elle. Elle s'enfonçait dans des sentiers tortueux. Certaines fleurs cachées donnaient à la nuit une douce odeur de droguerie. Parfois un arbre les arrêtait du bout de sa branche ; il fallait lui dire « Pardon ! » pour passer.

Ils marchaient toujours ; parfois, un personnage minuscule, coiffé d'un bonnet pointu, revêtu d'une longue pèlerine, sautait devant eux, ou bien, une souris effrayée qui leur abandonnait, bonne prise, un morceau de Pont-Lévêque, un bout de tapis de Turquie. Les oiseaux de nuit se plaignaient, se gargarisaient doucement, soignaient une éternelle laryngite. Tout ce qui remuait dans l'ombre était doux à caresser et velouté comme elle, les chauves-souris fourrées, les chats

huants dans leurs douillettes, les papillons de peluche grise, les bras de Francine.

Ils arrivèrent devant une petite clairière et s'assirent sur un banc. Quelque oiseau fabuleux, un cygne gigantesque, avait dû traverser le ciel, la nuit précédente ; il avait perdu dans son vol une plume d'argent, qui flottait encore, un peu au-dessus de l'horizon et qui éclairait, de sa lumière, les arbres les moins sombres — hêtres, trembles, bouleaux — les pierres les plus bleues.

— Francine, s'écria Dick, très agité, votre mère m'a dit que vous veniez de refuser la main de Roger de Perceval. Est-ce vrai ?

— Rigoureusement.

— Et pourquoi l'avez-vous refusée ? Je croyais que vous l'aimiez !

— Je ne l'aimais pas, ô perspicace Dick, ô subtil entre les subtils ! Et puis, je vais tout vous dire ; je suis déjà fiancée !

— Déjà ! s'écria douloureusement Le Houelleur, qui sentit une fois de plus retomber sur lui tout un échafaudage de rêves, péniblement reconstruit depuis sa conversation avec Armande.

— Oui, et si je vous ai entraîné ici c'est pour vous présenter mon fiancé. J'ai rendez-vous avec lui, dans ce coin perdu, tous les soirs. Ah ! vous ne vous en êtes jamais douté, n'est-ce pas ? Ni personne, d'ailleurs. Dick, chère vieille tête, je sais garder un secret, moi ! Seulement, ne parlez pas. S'il entend du bruit, mon fiancé ne viendra pas.

— Vous ne lui avez pas dit que je serai là, ce soir ?

— Non !

Ils demeurèrent longtemps, immobiles et silencieux. A chaque tentative que faisait Dick pour prononcer une parole, Francine lui disait :

— Chut ! Chut ! Mon fiancé aura peur...

M. Le Houelleur ne savait plus que penser. Mais la présence de Francine, de sa Francine, toujours chère, même fiancée, même perdue pour lui, lui donnait un tel plaisir qu'il ne s'impatientait pas trop. Il la regardait, il regardait battre sa poitrine un peu découverte, remuer ses bras lumineux, il aurait voulu couvrir de baisers ses mains, son cou, presser

son corps contre le sien, il aurait voulu... Ah ! comme il était malheureux !

Il aurait voulu lui dire une fois pour toutes tout ce qu'il avait sur le cœur, l'entraîner avec lui, l'asseoir dans sa maison, sous le philosophe chinois, se prosterner à ses pieds, il aurait voulu... Ah ! comme il était heureux !

— Le voici ! s'écria soudain Francine.

Dick tourna la tête dans tous les sens et ne vit personne.

— Mais où ?

— Là, il tourne l'allée !

Alors, à la dernière lueur de la lune, Dick vit, avec stupeur, au milieu du chemin, un personnage charmant ; il s'avançait prudemment, doucement, en reniflant de droite et de gauche ; parfois il s'arrêtait, soupçonneux, se tassait sur ses quatre petites pattes, observait de tous côtés, puis reprenait sa marche oblique ; il était un peu long, étroit, vêtu de fourrure brune ; il montrait un mufle délicat et charnu, de tout petits yeux vifs et amicaux. Il avait je ne sais quoi de mystérieux, de mélancolique et de tendrement désillusionné.

— Francine, fit Dick, devenez-vous folle, mon enfant ?

— Pourquoi n'épouserai-je pas ce hérisson, puisque l'homme que j'aime ne veut pas de moi ? D'ailleurs, vous le jugez mal, il est un peu humble en ce moment, c'est vrai, mais c'est un prince charmant qui a été changé en animal par une méchante fée... Mais lorsque nos noces seront célébrées...

— Francine, vous vous moquez de moi !

Dick entendit de nouveau ce long éclat de rire, frais et pur, qui tantôt avait raillé si gentiment sa grave conversation avec Georges.

— Mais, oui, je me moque de vous. Je me moque de vous depuis quatre mois et vous ne le voyez pas ! Je me moque de vous depuis le jour où je suis allée chez vous et où vous m'avez si poliment mise à la porte ! Je vous ai fait croire que je ne vous recevais pas quand j'étais enfermée avec Perceval, je vous ai fait croire que j'étais follement éprise de Perceval, que j'attendais sa déclaration, je vous ai fait croire tout ce que j'ai voulu, et vous avez tout cru ! Et

vous voulez rester célibataire, mon pauvre Dick, mais vous êtes né mari !

— Francine, s'écria Dick, éperdu de bonheur, est-il possible que vous m'aimiez ?

— Ah ! dit Mlle Escaille, pensivement, ce n'est pas facile de vous épouser !

XX

Dick Le Houelleur, assis devant une table quelconque, dans son petit salon et non plus dans le sanctuaire aux souvenirs, écrivait des lettres. Un bout de langue passé entre ses lèvres, comme aux jours de son enfance, il annonçait ses fiançailles à trois cents indifférents, plus une quarantaine d'amis intimes. Il s'appliquait en travaillant et soignait avec conscience ses pleins et ses déliés, à la façon de ceux qui ne se servent que rarement de leur porte-plume. Jamais un acte ne lui avait paru aussi grave, aussi solennel, aussi essentiel que celui qu'il accomplissait en ce moment. De temps en temps, il s'arrêtait dans sa sublime besogne et rejetait la tête en arrière.

Fermant à demi les yeux, il revoyait alors Francine. Longue et souple, elle venait à son muet appel ; elle souriait finement, bien que les lèvres closes ; des paillettes d'or dansaient dans ses yeux verts. La tendresse et l'espièglerie se mêlaient, se pourchassaient sur son visage, comme les rayons et les ombres sur la mousse d'un sous-bois. Elle regardait Dick en se moquant de lui et soudain s'évanouissait. Francine ? Non, plus personne ! Une fumée qui s'envole ! Et Dick voyait là-haut, sur une rampe de l'Olympe, Francine qui riait entre une Daphné bruissante et Brünnehilde entourée de flammes.

L'incident du hérisson se peignait ensuite au regard de Dick. Le fiancé modeste, aux épines rabattues et au mufle mouillé, s'avançait de nouveau, sage et prudent, guettant la fée qui referait de lui un prince charmant...

— Bonne fée distraite qui tardait depuis les premiers jours de l'époque quaternaire !

Et Dick, riant aux larmes, murmurait alors :

— Quelle enfant, mon Dieu, quelle enfant !

Et, à l'idée du bonheur qui était en route vers lui, il aurait voulu tomber à genoux et remercier le grand Pan !

* * *

A ce moment, Joséphin frappa doucement à la porte et avertit M. Le Houelleur que Mlle de Cossac demandait à le voir.

— Mais je vous ai dit que je ne recevais personne !

— Je l'ai répété à Mlle de Cossac, mais elle m'a répondu qu'elle savait que Monsieur était là, qu'elle n'avait qu'un mot à dire à Monsieur et qu'il la recevrait sûrement.

Dick accepta cette catastrophe comme une compensation à son grand bonheur et dit, en soupirant, à Joséphin de faire entrer Mlle de Cossac. Mais auparavant, avec un mouvement inexplicable de pudeur, il fit glisser dans un tiroir toutes les lettres par lesquelles il rendait public un événement qu'il ne demandait qu'à dissimuler à Marie-Valérie.

Elle lui parut troublée en se montrant au seuil de la pièce. Dick la regarda avec inquiétude et comme s'il craignait de voir renaître en lui ce maudit démon qui lui persuadait de trouver également séduisantes toutes les jeunes filles qu'il considérait. Mais soit que Marie-Valérie ait réellement enlaidi, soit que Francine effaçât à ses yeux toutes les autres femmes, il s'aperçut que Mlle de Cossac avait perdu pour lui tout prestige, tout charme physique et moral. Découronnée, dévêtue de cette apparence enchanteresse dont elle avait été transfigurée si longtemps, elle se tenait devant lui comme un meuble, comme une chose inerte et sans couleur. Où étaient ces yeux éclatants et doux, chargés d'éclairs et de tendresse, ces joues argentées, ces lourdes coques de cheveux, qui le faisaient rêver des Antilles, ces pieds pointus, ces mains grasses qui l'avaient charmé autrefois ? Toutes ces choses brillantes et jadis irrésistibles étaient maintenant aussi distinctes de Mlle de Cossac que, si au moment de prendre le train, elle les eût enfermées dans une valise pour

les en sortir et s'en parer de nouveau quand elle arriverait, le soir, dans un hôtel où elle avait quelqu'un à séduire !

— Est-ce que je vous dérange, Dick ? demanda Marie-Valérie de Cossac, en voyant l'air contraint, gêné et faussement aimable de M. Le Houelleur.

— Non, non, fit-il, avec cet empressement que l'on met à mentir et que l'on a jamais quand il ne s'agit que de dire la vérité. J'écrivais certaines lettres, mais cela n'avait rien de pressé.

— Vous êtes étonné de me voir ?

— Oh ! nullement ! Je vous attends toujours, vous savez, répondit Dick, par un reste d'habitude et aussi parce que son accueil ennuyé et maladroit lui donnait le désir d'être extrêmement aimable afin de ne pas le montrer.

— Je sais, dit gravement Marie-Valérie. C'est pour cela que je suis venue.

A ces mots menaçants, Dick mesura l'énormité de son étourderie. Il n'avait donc pas fini de dépouiller le vieil homme ; il lui laissait encore ses gants ! Il regarda la fenêtre, mais il se souvint qu'il habitait au troisième étage, et dans l'excès de son désespoir, jeta un regard d'appel au philosophe chinois. Mais celui-ci se contenta de rire et de sauter sur un seul pied, à la façon d'un bon disciple de Lao-Tsen.

— Asseyez-vous, Marie-Valérie. Qu'avez-vous à me dire ?

— Ne m'aiderez-vous pas ? fit-elle, avec un sourire plein de coquetterie, qui parut à Dick aussi engageant que si une figure allégorique, représentant le Typhus Exanthématique, lui eût donné rendez-vous dans un lazaret.

— Je ne vous comprends pas, dit-il sèchement.

— Mais moi, je vous comprends, Dick. J'ai beaucoup de remords depuis cette promenade que nous avons faite ensemble sur le quai d'Orsay.

— Vous êtes bien bonne ! répondit Dick, sur un ton singulier que Mlle de Cossac ne remarqua pas, mais qui augmenta sensiblement la jubilation du philosophe chinois.

— Oui, ce jour-là, j'ai été cruelle, coquette. Vous souffriez, je le savais, je n'avais qu'un mot à dire pour abréger vos souffrances, et ce mot je ne l'ai pas dit !

— Seigneur, Seigneur, pensait Dick, puisse-t-elle repartir aujourd'hui encore sans l'avoir dit !

Il cherchait confusément dans sa mémoire par quelles paroles véhémentes il avait pu illusionner ainsi la confiante Marie-Valérie. Il s'en souvenait mal, mais il se rappelait soudain son attitude auprès d'Isabelle Advenier et de Régine Houdengue, de Marie de la Vauguère et de Virginia Barridge, d'Alfrède Bernaville et de Paule Gladieux, et il se sentait accablé de honte et de confusion. Comme s'il se fût élevé soudain à un état nouveau, — à celui, par exemple, d'insecte accompli, — il rougissait d'avoir été si longtemps cette larve ou cette chrysalide, dont il avait joué le rôle ridicule pendant une longue moitié de la vie. Il sentait derrière lui dans la pièce voisine le grand cabinet de Scriban, plein des grotesques trophées de ses faux triomphes sentimentaux, et il eût voulu tout jeter au feu, et en particulier, les loques, paperasses ou vains grelots qui lui venaient de la prétentieuse et malheureuse Marie-Valérie éperdue de vanité sentimentale, qui le regardait, en ce moment, de ses yeux ardents où couvait la passion obscure de jouer un rôle grandiose et qui lui disait d'une voix mouillée d'émotion :

— Dick, je viens vous dire aujourd'hui que je suis prête à tout entendre. Ayez confiance, mon ami : L'avenir vous sourit !

Oui, l'avenir souriait à Dick, mais il souriait, là-bas, du côté de Marly, entre un kiosque Pompadour et une marquise à queue de chimère, il souriait à travers deux yeux verts pailletés d'or, et non ici où Marie-Valérie roucoulait comme une tourterelle.

— J'ai peur, Marie-Valérie, dit-il, que vous ne fassiez erreur...

— Non, Dick, c'est vous qui me comprenez mal. Ah ! que votre timidité et votre réserve me touchent, cher ami. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'estime votre délicatesse ! Eh bien, oui, je sais que vous m'aimez et je vous aime. Et mon plus cher désir est de vous épouser...

Marie-Valérie ouvrait déjà les bras : elle s'attendait à y voir tomber M. Le Houelleur. Mais, à sa grande surprise, il recula vers le philosophe chinois et s'écria sur un ton désespéré :

— Ah ! Marie-Valérie, que ne m'avez-vous pas dit cela un peu plus tôt !

— Pourquoi donc ? Dick ? Serait-il trop tard !

— Trop tard, en effet ! Je suis fiancé avec Francine Escaille depuis avant-hier et je l'épouse dans un mois.

Marie-Valérie se leva, blanche de colère.

— Vous êtes... fiancé avec Francine ? Mais n'épouse-t-elle pas M. de Perceval ?

— Non, justement. Ce serait trop long à vous expliquer. Elle ne l'aimait pas du tout. D'ailleurs, avec ses chaussettes blanches, n'est-ce pas... Or, comme justement j'étais amoureux d'elle...

— Alors pourquoi m'avez-vous joué cette comédie ?

— Quelle comédie ?

— Oui, le soir, chez mes parents, au bal Musset, quand vous m'avez dit que vous étiez épris de moi !

Et, laissant Dick stupéfait, elle fila, comme une souris vers la porte, en criant :

— Adieu, Dick, je vous demande pardon de mon erreur. Je vous avais pris pour un honnête homme !

* * *

— Lui ai-je déclaré que je l'aimais ? se demanda Dick, quand Marie-Valérie eût disparu. Après tout, c'est bien possible ! On dit tant de choses dont on ne se souvient pas !

— C'est quand même curieux, pensa-t-il ensuite, depuis que je suis amoureux, tout le monde veut m'épouser. Personne n'y songeait avant ! Voilà un phénomène inexplicable !

Il ressortit alors avec méthode son papier à lettres et des enveloppes et se remit à sa correspondance. Avec une parfaite égalité d'âme, il annonça ses fiançailles à M. et à Mme de Cossac et ne crut pas indigne de ses soins d'en aviser aussi Marie-Valérie. Par moments il renversait la tête et songeait à Francine ; alors il éclatait de rire dans le grand silence et murmurait :

— Etait-elle drôle avec son hérisson ! Et voilà qu'elle l'épouse tout de même !

* * *

A quelques jours de là, Mlle Paule Gladieux causait avec son jeune confident, Léopold Abadie, dans ce coin du salon de sa mère où elle donnait ses audiences.

— Léopold, dit-elle, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : je viens de perdre un de mes meilleurs amis, Dick Le Houelleur.

— A-t-il été écrasé ?

— Pis que cela ! Il se marie. Il va même devenir un de vos cousins, car il épouse Francine Escaille.

— Comment ? Elle devait épouser M. de Perceval.

— Eh bien, il paraît que non. Cette nouvelle m'afflige beaucoup. J'aimais beaucoup M. Le Houelleur : c'était une belle pièce de vitrine. Il était si affectueux et si gentiment démodé ! Il me rappelait les capotes à brides noires, les courtes manches à dentelles et les tournures. Il avait un drôle de goût pour l'amour. Il eût fait des déclarations à une dame à l'agonie, à une Laponne, à une femme cocher. De temps en temps, il me disait qu'il m'aimait, en pensant toujours à autre chose. Le premier mai, il m'a apporté du muguet. Il en portait à toutes ses amies, ce jour-là. Il devait avoir une âme, comme on disait dans sa jeunesse, une âme à tout faire. Drôle de vieille génération ! Croyez-vous qu'il ne s'est décidé à devenir amoureux de Francine que lorsqu'il a cru qu'elle était éprise de quelqu'un d'autre ? S'il ne l'avait pas cru, jamais il ne se serait avisé de l'épouser. Ça aurait pu durer trente ans comme cela ! Voilà comment ils étaient tous, ces vieux romantiques !

— Je ne l'aimais pas beaucoup, moi, dit Abadie. Il parlait toujours pour ne rien dire.

— Non, Léopold, mais vous êtes trop bête pour comprendre ce qu'il disait. Il avait l'esprit assez fin, au contraire, pour un homme aussi arriéré. Je lui ai demandé, un jour, s'il coupait sa viande avec une pierre taillée, mais il ne m'a pas comprise.

— Pourquoi parlez-vous de lui au passé ?

— Parce que je l'ai perdu, Léopold. Il va devenir un vrai mari de l'ancien temps, jaloux, ombrageux et dévoué. Il accompagnera sa femme partout et lui tiendra la main quand elle aura mal au cœur, en lui récitant des vers de Verlaine, ce qui ne la guérira pas. Il sera tendre, soumis, fidèle et mortellement ennuyeux.

— Il viendra encore vous voir. Vous ne l'avez pas perdu.

— S'il revient, je ne le recevrai même pas. Je ne veux pas être métamorphosée en article du Code. Mais je le connais, il ne reviendra pas. Il ne pensera plus qu'à Francine. Encore un bel avenir de perdu !

Paule Gladieux soupira et regarda loin derrière elle. Le gentleman tendre et bavard lui manquerait. Il lui manquerait, comme le chat de la maison que l'on regrette plus que tout au monde, comme un chien qui bondit à vos côtés et dont on partage volontiers la joie, comme le magnolia aux fleurs couleur de vieux Bordeaux, qui ne porte de pourpre sur ses rameaux nus que pendant quinze jours de mars, mais pour lequel on donnerait tous les arbres des trois saisons. Si elle se mariait un jour, trouverait-elle un compagnon aussi délicieusement comique, aussi inattendu que ce maniaque dont elle s'était tant moqué ?

Et soudain, Paule Gladieux s'avisa que, malgré son insensibilité volontaire et sans se l'avouer, peut-être, elle avait nourri un sentiment un peu tendre, un rêve obscur et délicat pour cet extraordinaire phénomène occidental. l'ami des jeunes filles.

Edmond JALOUX.

LES CHRONIQUES NATIONALES

ANGLETERRE

Le Fabianisme et ses Protagonistes

En Grande-Bretagne, l'avant-dernière décade du XIXme siècle, qui vit naître la « Société fabienne » *(Fabian Society)* peuvent être jugées remarquables au point de vue de la paix sociale et de la prospérité économique, par un observateur superficiel. Aucune apparence extérieure de mécontentement. Les organes de l'opinion politique et sociale se félicitaient de cette excellente situation qu'ils considéraient avec une sereine béatitude. Il est vrai qu'à côté de cette large prospérité régnait une grande pauvreté, avec son cortège de misère et de sordides infortunes. Peu d'années auparavant, M. John Morley (aujourd'hui Lord Morley de Blackburn) avait décrit l'Angleterre comme « le paradis des gens riches, le purgatoire des gens modestes et l'enfer des pauvres ». Mais il semblait que pareil état de choses parût à toutes les classes, du plus humble travailleur à l'aristocrate le plus fortuné et au grand industriel chose naturelle, convenable et éternelle. L'idée qu'un changement radical pourrait s'opérer semblait illusoire. L'inégalité

sociale et économique, même poussée aux extrêmes, était inévitable. Ceux qui n'arrivaient pas à obtenir le nécessaire pour vivre de façon décente étaient considérés comme ayant échoué non pas pour des motifs économiques plus forts qu'eux mais par la faute de leur caractère ou d'une imperfection morale. L'on avait instituée pour ces indésirables une « loi d'assistance » *(Poor Law)* dont l'objet principal n'était pas tant d'aider ceux qui couraient le risque de tomber dans le dénuement que d'agir comme spécifique contre le crime de la pauvreté. L'apparente soumission des masses à cette doctrine peut remonter, en partie du moins, jusqu'aux événements de la seconde moitié du siècle dernier, alors que fleurit la période héroïque du mouvement ouvrier anglais, l'agitation chartiste. Elle finit dans le désappointement et dans la désillusion. Dès lors l'intérêt et l'activité des travailleurs se détournèrent de la politique basée sur les théories révolutionnaires pour se porter vers les problèmes pratiques du trade-unionisme, de la coopération, de la tempérance et de l'assurance sociale volontaire. L'opinion prévalut que moins le gouvernement interviendrait dans les problèmes sociaux, mieux cela vaudrait. Le socialisme qui marchait à grands pas sur le continent, n'existait pour ainsi dire pas en Grande-Bretagne. Cela bien que Karl Marx eût résidé quelques années à Londres et qu'il y eût conçu cette analyse et cette dénonciation du régime capitaliste qui marquent une date dans l'histoire.

Néanmoins, en dépit de ce calme apparent et de surface, se dessinait parmi la jeune génération intellectuelle — hommes et femmes — un mouvement : on se refusait à admettre l'opinion courante « que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Le socialisme continental faisait l'objet de discussions, il est vrai, dans les principales revues où l'on se montrait hostile à son égard. *Progrès et pauvreté,* d'Henry George, avait paru en Amérique, en 1879 ; en 1881, l'auteur fit une tournée de conférences en Angleterre. Les méthodes par lesquelles on pouvait réaliser la réforme sociale, telles qu'elles étaient préconisées par Henry George, citoyen d'un Etat plus ou moins démocratique, convenaient mieux aux traditions politiques et au tempérament anglais que celles de Marx, prônées par les socialistes révolution-

naires d'Europe. Henry George reconnaissait que les institutions politiques, dans des pays comme les Etats-Unis ou l'Angleterre, pouvaient être modifiées de façon à convenir à la volonté des électeurs. C'est pourquoi on peut, à juste titre, lui imputer l'amalgame qu'ont fait les fondateurs de la *Fabian Society* de leurs idées avec des méthodes politiques éprouvées, encore qu'ils ne se confinassent point dans les étroites limites de la doctrine de la *Single tax* ou de l'impôt personnel.

Ce fut à l'occasion de la visite en Angleterre, en 1883, de Thomas Davidson, un brillant Ecossais établi aux Etats-Unis que se fonda la *Fabian Society*. Connu sous le nom de «l'écolier voyageur » il ne cessa de prêcher, par la parole et par l'écrit, un socialisme de nature plutôt éthique que politique ou économique. Il tint un certain nombre de meetings dans lesquels il exposa aux jeunes ce qu'il entendait par une « camaraderie de la vie nouvelle ». De ces assemblées naquit une société créée en vue de propager les idées de Davidson ; de celle-ci et comprenant en réalité les mêmes membres, sortit la *Fabian Society*. La première, la *Fellowship of the new life* ou l'association de la vie nouvelle subsista une quinzaine d'années. Ses membres les plus connus furent Edward Carpenter, Havelock Ellis et Ramsey Macdonald. L'activité de l'association se manifestait par la publication d'un journal trimestriel — le *Seedtime* ou les Semailles — qui renfermait des essais et des articles empreints d'un caractère socialiste-éthique. L'association organisait également des conférences périodiques.

La seconde société, plus connue, fut constituée définitivement le 4 janvier 1884 ; elle adopta le nom de fabienne pour montrer qu'elle entendait suivre la politique de Fabius Cunctator. Le but final de l'association, proclamait-elle, était « d'aider à la reconstruction de la Société, en harmonie avec les plus hautes possibilités morales ». On décida que le premier pas à faire serait nécessairement l'éducation des membres de la Société elle-même. L'on tomba d'accord, en conséquence, de tenir des réunions où seraient données des lectures, et de faire des démarches en vue de rassembler, par divers moyens, des informations sur le mouvement social contemporain et les besoins sociaux.

Les hommes dont l'œuvre a le plus contribué à attirer l'attention publique sur le fabianisme n'ont pas pris part aux événements, fort peu dramatiques, d'où sortit, par évolution, cette doctrine. E. R. Pease, durant vingt-cinq ans son *chief executive officer* et aujourd'hui encore son secrétaire honoraire, Hubert Blaud, un journaliste fort capable et dont l'influence fut considérable, trésorier de l'association durant vingt-sept ans, furent les plus marquants des membres originels. Parmi ceux-ci l'on ne trouve qu'un « travailleur authentique » et ce fut lui qui conçut le premier de cette longue série de *tracts fabiens,* qui atteignait aujourd'hui presque aux deux cents, réunis en quatre forts volumes et qui traitait de problèmes sociaux, économiques et politiques, au point de vue socialiste. Ce tract contient, à sa page de garde, deux épigraphes qui ne se retrouvent nulle part, bien qu'ils soient donnés comme des citations. Les voici :

« C'est pourquoi l'on ne saurait nier que le fruit de la lenteur avec laquelle cet homme prenait conseil — et des délais réputés si inopportuns par beaucoup — a été, en fin de compte, la sauvegarde de tous, de ses concitoyens et de la chose publique.

« Il faut, comme Fabius guerroyant contre Hannibal, savoir attendre avec patience le moment opportun et cela bien que beaucoup critiquent vos atermoiements. Mais quand ce moment est venu, il faut cogner dur comme le fit Fabius. Sinon votre attente aura été vaine et ne portera pas de fruits. »

Ces deux phrases, extrêmement circonspectes, ont provoqué nombre de commentaires, humoristiques ou sarcastiques, de socialistes plus avancés ou de tendance plus révolutionnaire. En réalité, c'était là l'expression de la modestie des fondateurs qui, avec un courage méritoire, s'étaient attelés à la tâche de reconstruire la Société et qui, dans le même temps, confessaient franchement ne point savoir comment entreprendre la tâche qu'ils s'étaient imposée. Ils se rendaient compte qu'ils devaient « prendre conseil » c'est-à-dire acquérir des connaissances et de l'expérience.

A relever le fait que le mot « socialisme » n'apparaît pas dans les archives ou dans les publications de la Société avant le 21 mars 1884, date de sa sixième assemblée. Le but des membres fondateurs était de préconiser la reconstruc-

tion de la société sur une base où la compétition n'aurait pas de place et avec l'intention de remédier au fléau de la pauvreté. Ils se mirent à l'œuvre avec ce dédain des vedettes qui a toujours distingué la société.

Il ne s'écoula pas longtemps, cependant, avant que des recrues plus connues viennent renforcer les rangs de ces enthousiastes jeunes, mais prudents. Selon un procès-verbal de la réunion tenue le 16 mai 1884, c'est à cette date que Bernard Shaw fit sa première apparition dans la société. Au mois de septembre suivant, il en était nommé membre (par élection en bonne et due forme, comme toujours. Durant nombre d'années, en effet, la Société ne fit rien pour augmenter son effectif.) Peu de temps après, il donna la première de ses nombreuses contributions à la littérature fabienne ; il est, en effet, l'auteur du Tract N° 2, un manifeste, ou plutôt un défi conçu dans ce style qu'ont appris à connaître d'innombrables lecteurs.

Il est difficile de surestimer l'influence de Bernard Shaw sur le développement et l'activité de la Société des Fabiens, de même que la part qui lui revient dans la diffusion des opinions socialistes en Grande-Bretagne. Mais il n'acquit point ce pouvoir sans user de cette « infinie capacité de se donner de la peine » que l'on a dit être la marque du vrai génie. Ses dons d'orateur furent cultivés par lui avec une intensité rarement égalée par les propagandistes de quelle cause que ce soit. Durant nombre d'années, il prit la parole dans des meetings, petits et grands, dans des salles ou en plein air, et cela nuit après nuit jusqu'à ce qu'il devienne — et soit demeuré — l'orateur public le plus attrayant d'Angleterre. Une conférence donnée par Bernard Shaw dans telle grande ville d'Angleterre attire toujours un public de deux à trois mille personnes qui appartiennent à toutes les classes sociales et qui seront disposées à payer autant que pour une représentation théâtrale. Cette popularité a été d'une utilité considérable pour le mouvement socialiste et travailliste, attendu que Bernard Shaw n'exige jamais ni honoraires ni remboursement de ses dépenses quand il s'agit de propagande socialiste. L'étude qu'il a faite des questions économiques a été également fort complète, preuve en soit sa critique des idées de Marx et son exposé de la théorie

de « l'utilité finale » en matière de valeur ainsi que pour la loi sur le revenu. On peut dire, sans exagérer, qu'il a vérifié par lui-même cette assertion un peu osée de Lassalle, « que le socialisme était armé de toute la culture de notre âge ». Et bien qu'il ait répondu à l'appel des arts, dramatique, musical et pictural — qu'il a pratiqué comme critique professionnel et dans l'un desquels il peut revendiquer le titre de maître parmi les maîtres — il n'a jamais perdu le contact avec les réalités politiques et économiques de notre temps, si laides, si sordides et si repoussantes qu'elles puissent avoir été — et demeurent — souvent. Dans des comités il a travaillé de concert avec des ouvriers encombrants, pleins d'un esprit de révolte, parfois ignorants et obstinés ; consciencieusement, il a assumé les corvées que comporte la fonction de conseiller municipal. C'est de ces expériences qu'il a tiré sa connaissance de la nature humaine — spécialement au point de vue social — qui jette de si aveuglants reflets dans ses drames et dans ses écrits politiques et économiques.

Il convient de faire remarquer que Bernard Shaw n'est pas un orateur dans le sens qu'on donne à ce mot en Angleterre. Il est bien plutôt un causeur, dédaigneux de la rhétorique et qui met tous ses soins à être clair, à polir son langage et à user d'arguments pénétrants. La fascination qu'il exerce réside, abstraction faite de sa voix si prenante, dans le fait que ses speechs, au raisonnement serré, sont présentés de façon originale et qu'il y passe parfois, même à l'occasion de thèmes économiques plutôt sévères, des éclairs d'esprit, fort imprévus. Un exemple : le sujet d'une de ses conférences d'autrefois était celui-ci : « La classe ouvrière est inutile et dangereuse. Elle devrait être abolie. » Cette théorie provocante était exposée à un auditoire composé de travailleurs de l'East-end (à Londres) qui se piquaient de ferveur révolutionnaire. Ils furent probablement fort surpris de voir que si l'orateur se proposait de les faire disparaître, de supprimer leur classe, c'était grâce à une abolition graduelle du capitalisme. Une autre fois, en 1885, Shaw assistait en qualité de délégué de la *Fabian Society* à une conférence convoquée pour examiner la question suivante : « L'accroissement des produits de l'industrie, durant les cent dernières années, a-t-il profité davantage aux capitalistes et

aux employeurs qu'aux classes travailleuses, artisans, ouvriers et autres ? Et ce dans quelle proportion pour une période donnée ? » A cette conférence assistaient des personnes de toute condition et de toute sorte ; le très honorable J. Arthur Balfour, entre autres, y donna lecture d'un essai traitant du problème de l'administration du capital et du terrain par l'Etat. Bernard Shaw prit part à la discussion et un passage d'une des remarques qu'il fit peut être cité comme exemple de sa manière en tant qu'orateur public :

« Le Président, déclara-t-il, a exprimé le vœu qu'on ne dît rien ici qui pût contrister une classe particulière. Or il allait, lui Shaw, parler d'une classe moderne, celle des cambrioleurs. Si, dans l'assistance, il se trouvait quelqu'un qui appartenait à cette confrérie, il le priait de croire qu'il n'entendait jeter aucun discrédit sur sa profession. Au contraire, il était pleinement conscient de l'habileté et de l'esprit d'entreprise qu'elle exigeait. Les risques que court le cambrioleur — risques incomparablement plus grands que ceux du plus hardi spéculateur capitaliste, puisqu'aussi bien il joue la liberté et parfois sa tête — et sa tempérance lui étaient connus. Sans parler de l'occupation qu'il donnait à tant de ses semblables : avocats, policiers, geôliers, constructeurs de prisons, et qui sait, maîtres des hautes œuvres ! Lui, Shaw, n'était pas moins soucieux de ménager les sentiments des détenteurs de parts ou d'actions ..... de propriétaires que ceux de messieurs les cambrioleurs. Et il tenait simplement à relever le fait que, tous trois, ils faisaient à la communauté un tort de même nature. »

Bernard Shaw a communiqué à la *Fabian Society* une tournure d'esprit qui a causé de fréquents malentendus. Il convient de se remémorer que dans ses années de début, la Société était composée de jeunes gens qui, dans leur désir de rechercher une philosophie sociale, discutaient des motions parfois un peu crues ou excentriques. « Ce qui revient à dire, écrit Bernard Shaw, que nous n'avions de compréhension pratique ni pour la Société existante ni pour le socialisme. Sans être clairement convaincus de ce défaut, nous en avions, tout du long, la conscience. N'est-ce pas à cette époque, en effet, que nous avons pris cette habitude inappréciable de

rire sans contrainte de nous-mêmes. Cette habitude-là a toujours été une de nos caractéristiques. C'est elle qui nous a sauvés du danger d'être empêtrés par les bouillants enthousiastes, qui prennent leurs propres émotions pour des événements publics. Dès le début, ces gens-là prirent la fuite après avoir jeté un coup d'œil sur nous, en déclarant que nous n'étions pas sérieux. Nos préférences pour les suggestions pratiques et la critique, l'impatience que nous manifestions quand nous entendions exprimer, sous une forme générale, d'inefficaces sympathies pour les aspirations des travailleurs, sans parler de notre manière de taquiner nos adversaires plutôt que de les dénoncer comme des ennemis du genre humain, tout cela éloignait de nous quelques socialistes généreux et éloquents auxquels il semblait impitoyable, voire cynique de montrer tant de sang-froid vis-à-vis des souffrances auxquelles eux, socialistes, avaient déclaré la guerre. Mais il régnait entre les Fabiens une trop grande égalité et trop d'intimité personnelle pour supposer qu'un membre de la société pût se lever et prêcher à ses compagnons sur le ton et dans la manière de *leaders* parlant aux travailleurs, lesquels admettent passivement de telles choses. Nous n'ignorions point qu'il fallait une certaine sorte d'éloquence pour « enlever » une assemblée publique. Mais il n'y avait nul besoin de nous « enlever » et quand un orateur tentait d'en user de cette manière, on ne tardait pas à lui faire comprendre qu'il perdait son temps et le nôtre... Cette irrévérence qui est de tradition chez nous remonte précisément à cette époque du début, durant laquelle nous débitions souvent de telles sottises que nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous-mêmes. »

Il convient cependant d'ajouter que ce refus de la *Fabian Society* de fermer les yeux sur l'aspect humoristique, sur le côté ironique des affaires humaines a eu également ses désavantages. Des réformateurs doués du sens de l'humour sont facilement suspects de manquer de sincérité ; la *Fabian Society* et Bernard Shaw lui-même n'ont aucunement échappé à cette suspicion, spécialement de la part de gens qui estiment que pour être conséquent dans ses desseins et surtout honnête, il convient d'apparaître évident, sentencieux et triste.

En mai 1885, la société fit une autre recrue fort notable en la personne de Sidney Webb. On peut considérer cette époque comme un tournant définitif dans le développement du fabianisme. Sidney Webb, alors fonctionnaire au ministère des colonies, apporta à la société une parfaite et juste connaissance de l'économie politique, une prodigieuse capacité de travail, un talent remarquable pour s'assimiler et pour digérer des faits, un don de couler dans une forme bien définie non seulement ses idées à lui, fort claires, mais encore celles, parfois nébuleuses, des personnes avec lesquelles il collaborait, un trésor d'informations qui semblait inépuisable et qui faisait dire à Bernard Shaw que Webb était une *Encyclopedia britannica* vivante, un esprit ouvert aux réalités, pénétrant et souple, envisageant, avec une prodigieuse rapidité, l'essence même des problèmes, un cerveau enfin auquel « l'intolérable tension de penser » semble un délassement plutôt qu'un travail. Bien qu'orateur intéressant et persuasif, capable d'ordonner de maîtresse façon un fouillis de détails, Sidney Webb est mieux à sa place dans une salle de conférences que dans ces grands meetings où Bernard Shaw brille de façon si éclatante. Outre ces qualités il dispose de talents d'organisateur de premier ordre et, par-dessus tout, d'un pouvoir extraordinaire, presque surnaturel, de mener à sa guise les commissions, si réfractaires ou chicanières soient-elles. Dans les différents domaines du service public auxquels il s'est consacré avec une inlassable énergie, Webb a acquis une réputation que peu d'hommes, en Angleterre, ont égalée. Elle serait plus vaste encore s'il n'était pas aussi dédaigneux des suffrages publics.

Sidney Olivier, un collègue de Sidney Webb, employé dans le même département que lui, entra à la même époque dans la Société, dont il fut secrétaire durant quelques années. Ecrivain vigoureux, il se mêla de très près à la société, aux débats de celle-ci ; il en est encore membre aujourd'hui. Cependant il est peut-être plus connu du grand public par la carrière qu'il fit plus tard comme gouverneur de la Jamaïque, puis comme secrétaire permanent du ministère de l'agriculture. Mme Annie Besant, connue depuis dans le monde entier comme chef du mouvement théoso-

phique, entra en relations avec la Société la même année. Elle était déjà réputée par sa magnifique éloquence, qu'elle mit, plusieurs année durant, au service de la société fabienne, dont elle contribua à propager les idées socialistes. Une autre personnalité de premier plan avec laquelle Bernard Shaw et Sidney Webb espéraient bâtir l'édifice intellectuel de la Société était Graham Wallas, aujourd'hui professeur à l'Ecole des sciences économiques et politiques de Londres et auteur de plusieurs ouvrages bien cotés, traitant de science sociale et de psychologie. Un certain nombre d'autres personnalités devinrent membres de la Société à une époque ultérieure. La Société fabienne, cependant, fut avant tout l'œuvre des quelques individualités dont nous avons parlé plus haut et qui, à cette époque, étaient pour la plupart presque entièrement obscurs. Ce furent eux qui composèrent ce type spécial de pensée sociale, économique et politique qui demeurera toujours attaché au nom du fabianisme.

Il n'est guère possible de résumer en quelques mots ce qu'est le fabianisme. Pour arriver à comprendre dans leur plénitude ses qualités distinctives, il faudrait non seulement étudier les innombrables publications de la *Fabian Society,* mais encore les ouvrages qu'ont publiés ses membres dirigeants, en dehors de la Société elle-même. Or ils sont légion. Ce qui donnera peut-être la meilleure idée de cette activité, ce sont les lignes suivantes, empruntées à un rapport sur la politique « fabienne », imprimé en 1896 :

« La mission des Fabiens, lit-on dans ce rapport, le but de la *Fabian Society,* c'est de persuader le peuple anglais de rendre sa constitution politique entièrement démocratique et de socialiser ses industries de telle façon que la prospérité du peuple soit entièrement indépendante du capitalisme privé.

« La Société fabienne s'efforce de poursuivre ses desseins socialistes et démocratiques en toute impartialité et dans un parfait esprit de sincérité. Par exemple, en ce qui concerne les questions du mariage, de la religion, de l'économie politique abstraite, de l'évolution historique, de la circulation monétaire, elle n'a pas en vue d'autre objet que ceux qu'elle poursuit au point de vue purement démocratique et socialiste. Elle met toutes ses forces et toutes ses facultés de per-

suasion au service de certaines causes, sans avoir égard le moins du monde à l'étiquette que peut se donner un parti et quels principes, socialistes ou autres, il professe. Elle considère seulement ses tendances, le but auquel il entend atteindre. Elle prête son appui à ceux qui combattent pour le socialisme et la démocratie, et lutte de toutes ses forces contre les réactionnaires.

« La Société ne propose pas que des démarches de nature pratique, en vue d'aboutir à la démocratie sociale, soient entreprises par elle ou par tels autres sociétés ou parti spécialement organisés pour ce but. »

Cette déclaration a un caractère essentiellement anglais : elle rejette les principes abstraits et fait preuve d'un clairvoyant opportunisme. Dans tout autre pays, elle ne s'adapterait probablement point aux circonstances, pas plus qu'elle ne conviendrait au tempéranment de toute autre race. Elle peut, toutefois, revendiquer le privilège de représenter des théories et une politique qui, en Angleterre, ont donné certains résultats incontestables.

Lorsque la troupe des jeunes Fabiens entreprit sérieusement sa mission, le socialisme, en Angleterre, était une croyance fantastique et stérile, pratiquée par quelques fanatiques, dont les véhéments appels, basés sur ce qu'ils croyaient être la doctrine de Marx, rebutaient les classes laborieuses plutôt qu'ils ne les attiraient. Graduellement, en martelant l'opinion pour ainsi dire à coup de conférences et de brochures, un changement s'effectua. Les chefs ouvriers et leurs disciples les plus intelligents commencèrent à saisir que le socialisme était « un principe vivant pouvant être appliqué aux conditions sociales et politiques actuelles sans qu'il fût besoin, pour cela, d'un cataclysme, d'une insurrection ou même d'un mouvement politique. » Il existait des institutions, tant dans l'Etat que dans les communes, qui pouvaient être transformées et développées au moyen d'une action politique et démocratique. Ceux qui collaboraient à la propagation de ce mouvement n'avaient donc pas besoin de croire au dogme de la guerre des classes, pas plus qu'à la théorie travailliste des valeurs, ou à l'effondrement catastrophique et inévitable du capitalisme. Cet évangile, on ne l'inculquait pas seulement par la plume et par la parole. Mais on prêchait

d'exemple, en déployant une activité politique féconde. Nombre de Fabiens éminents ont occupé des fonctions publiques, de celle de conseiller de paroisse à celle de membre du cabinet britannique ; ils s'y sont distingués par les services qu'ils ont rendus, leur ingéniosité et leur esprit plein de ressources. Je ne citerai ici que deux exemples : la multiple activité de Sidney Webb en tant qu'administrateur municipal et dans les affaires d'éducation. Grâce à sa persuasive éloquence et à son habileté, nombre de propositions qu'il avait appuyées ont été adoptées et figurent dans les décrets du Parlement. Mme Sidney Webb, elle, douée d'un esprit extraordinairement créateur et critique tout à la fois, a rendu de précieux services dans diverses commissions royales qui, notemment dans celle qui procéda à une enquête sur la loi d'assistance publique *(Poor Law)*. Cette enquête a donné lieu à un rapport de minorité Webb qui n'était pas seulement un réquisitoire serré et raisonnable contre cette loi et la façon dont elle était appliquée, mais qui constituait aussi un programme, conçu de main de maître et étudié jusque dans les détails, pour lutter contre la misère et le chômage. Mme Webb, dont la collaboration avec son mari est chose unique dans la vie publique et littéraire de la Grande-Bretagne, a un esprit fortement entraîné au point de vue scientifique. Elle est d'une remarquable perspicacité et possède le génie de la recherche. C'est à ces deux Fabiens qu'on doit la renommée d'exactitude et la richesse de suggestion qui caractérisent les documents publiés par la société.

Les opinions diffèrent, naturellement, quand il s'agit d'apprécier les résultats concrets de l'activité des Fabiens. Aucun des leaders de la société ne voudrait prétendre à davantage qu'à avoir dirigé un mouvement politique et social issu des circonstances, des nécessités mêmes de l'époque. Il y a, toutefois, à l'actif des Fabiens, deux faits incontestables: ils ont rompu le charme du Marxisme de façon beaucoup plus rapide et décisive que les révisionnistes n'ont pu le faire partout ailleurs ; c'est à eux, de plus, que l'on doit le caractère pour ainsi-dire élastique, pratique et anti-doctrinaire du mouvement travailliste anglais, au point de vue politique et industriel. Voyez ce qu'écrit, à l'endroit de la première de ces appréciations, un critique étranger compétent :

« Les premiers de tous les Socialistes, les Fabiens ont inauguré la critique antimarxiste ; à une époque où les dogmes du maître étaient considérés comme intangibles, les Fabiens ont prétendu que l'on pouvait se dire socialiste sans jamais avoir lu le *Capital* ou en en désapprouvant la teneur, par opposition à Marx ils ont ressuscité l'esprit de Stuart Mill et sur tous les points ils se sont attaqués à Marx, guerre des classe et matérialisme historique, catastrophisme et avant tout la question de la valeur-travail. »[1]

En ce qui concerne le second point, il suffira de rappeler ceci : la Société fabienne, si elle n'a jamais tenté de se constituer en parti politique, de concentrer tous ses efforts à répandre les idées socialistes et à en pénétrer les partis existants, ne s'est pas moins efforcée, dès ses débuts, de persuader les travailleurs qu'il était nécessaire, pour eux, de former un parti politique à eux. En 1900, enfin, un certain nombre de *trade-unions*, de concert avec la Société fabienne et d'autres organisations socialistes, constituèrent la Commission représentative du travail *(Labour Representation Commission)*, de laquelle est sorti rapidement, par évolution, l'actuel parti travailliste anglais *(British Labour Party)*, lequel envoie soixante-dix représentants au Parlement. L'influence fabienne a toujours été prédominante dans les affaires du *Labour Party* et le vice-président actuel du comité exécutif, est, précisément, Sidney Webb auquel cette position fournit mainte occasion de prouver son talent d'organisateur et de conducteur d'hommes.

On a beaucoup parlé — et beaucoup écrit — sur un sujet plus problématique : à savoir l'influence de la Société sur l'opinion politique, considérée d'une façon générale. Ici encore, mieux vaut citer des critiques que des amis. En 1915, un érudit d'Oxford écrivait :

« Après 1884, le fabianisme commença à créer une nouvelle philosophie qui remplaça l'individualisme de Bentham. Un auteur allemand a dit que Webb était le Bentham et Shaw le Mill du nouvel évangile collectiviste. Sans assigner à quiconque de rôle défini, nous pouvons dire, à juste titre, le benthamisme sur la législation, après 1830 et celle exercée

[1] *La Société Fabienne et le Mouvement Socialiste anglais contemporain.* Edouard Pfeiffer, Paris, 1911.

depuis 1906 au moins par le fabianisme sur cette même législation. Dans l'un et l'autre cas nous trouvons une même législation. Dans l'un et l'autre cas nous trouvons un petit groupe de penseurs et de chercheurs en contact paisible avec les politiciens ; dans l'un et l'autre cas, nous assistons à une pénétration de l'opinion publique par les idées de ces penseurs et de ces chercheurs... Il est probable que l'histoire de l'avenir s'exprimera sur le fabianisme dans les mêmes termes dont use son collègue d'aujourd'hui à l'endroit du benthamisme... La politique du fabianisme pourrait être à peu près résumée comme suit : un cercle d'intellectuels s'est efforcé d'inculquer à toutes les classes cette idée du haut en bas de l'échelle, de les en imprégner pour ainsi dire, qu'il était besoin d'un contrôle social sur les valeurs que créait la masse sociale. Résolu qu'il était à atteindre toutes les classes, il n'a pas fait appel à la « conscience de classe », il a travaillé autant à l'aide de « capitalistes » libéraux que par l'intermédiaire de représentants du travail. Résolu à pénétrer, à imprégner graduellement, il n'a pas été révolutionnaire, il a fondé ses espoirs sur les lents progrès de l'opinion. Réformiste plutôt que révolutionnaire, il a exposé l'impossibilité d'une « révolution » soudaine des classes travailleuses contre le capital. Il a, enfin, insisté sur la nécessité d'une amélioration graduelle des conditions sociales grâce à une graduelle application du contrôle social sur les revenus non acquis.[1] »

Voici une autre opinion, celle d'un Canadien, professeur d'économie politique[2] :

« Il faut remonter jusqu'aux radicaux philosophes *(Philosophical Radicals)* pour trouver un petit groupe d'hommes ayant exercé une influence aussi profonde sur la pensée politique anglaise que la petite cohorte de chercheurs qui a organisé la Société fabienne. »

Le jugement final, sur ce point, doit être laissé aux générations futures. Il reste à dire, cependant, que tout ce qu'a pu accomplir la Société fabienne (qui n'a jamais compté plus de 2500 membres) est dû à la façon remarquable dont ceux qui furent à sa tête ont collaboré. Il y a eu évidemment, à l'occasion, des hommes, des hommes illustres comme

[1] *La pensée politique en Angleterre, d'Herbert Spencer à nos jours*, par Ernest Barker.
[2] *Le Socialisme :* Une analyse critique. O. D. Skelton, Dr en phil., 1911.

H.-G. Wells qui, se croyant socialistes de la même observance, ont été Fabiens pour un temps puis ont renoncé à faire partie de la Société et se sont désintéressés de son œuvre. Dans le cas de M. Wells il s'agissait d'un homme de génie accoutumé à être seul juge de la valeur de ses propres idées et considérant comme impossible de soumettre ses vues à la discussion et à l'appréciation de ses collègues, ce qui est l'invariable coutume des Fabiens. L'habitude de penser en quelque sorte de façon coopérative doit être acquise dès le jeune âge si l'on ne veut pas qu'elle amène des heurts et des frottements. M. Wells, comme d'autres, a acquis cette habitude trop tard. A de rares exceptions près, cependant, il n'y a pas eu de différends entre les hommes et les femmes qui furent les pionniers de l'œuvre. Parmi ces pionniers, aucun n'a fait davantage pour maintenir, grâce à ses services aussi précieux que dévoués, l'intégrité de la Société et la solidarité entre ses membres qu'Edouard-R. Pease, son secrétaire et son chroniqueur [1], l'un des rares survivants parmi ceux qui ont été les ouvriers de la première heure.

* * *

La civilisation moderne est constituée par un ensemble de tissus sociaux, fort sensibles, que la violence, d'un coup, peut détruire, mais qui ne se peuvent reproduire sous une forme nouvelle que lentement et par un long processus de patientes expériences. Cette leçon de l'histoire, tout étudiant la connaît. La misérable fin de l'aventure bolchéviste, mise en train par l'utopie révolutionnaire russe, l'a fait apparaître, une fois de plus et dans toute sa clarté, à l'humanité. Je pense qu'il n'est pas, pour la politique des Fabiens et leur méthode, de plus éclatante justification.

William Stephen SANDERS.

(Traduction de René Gouzy.)

[1] Auteur de l'*Histoire de la Société fabienne*. Londres, 1906. C'est là un récit aussi complet qu'intéressant de la société, dès sa fondation jusqu'en 1916.

ESPAGNE

Barcelone.

La raison de l'ignorance presque complète qu'on témoigne à l'égard du mouvement intellectuel catalan — aussi florissant que tout autre au monde — tient à la confusion que l'on fait de la culture castillane avec la catalane sous le couvert de la culture espagnole. Une méconnaissance absolue de l'une et de l'autre culture rend seule possible cette confusion. Aussi, est-il nécessaire de connaître l'état actuel de la Catalogne intellectuelle, afin de faire comprendre un peu mieux l'Ibérie. Aucun peuple, en Europe, si insignifiant et misérable soit-il, n'est méconnu d'une façon aussi totale que celui de la Péninsule. Et quoique l'indifférence certaine pour tout progrès de civilisation ait découragé les sympathies, il n'est pas juste de négliger les parties de ce pays qui, spirituellement parlant, s'estiment indépendantes du reste. Tel est le cas de la Catalogne. Cette contrée, dont le paysage, le ciel et la mer sont d'une beauté si rare et si frappante, était, il y a trente ans, en pleine floraison. Les sciences, les arts, et la littérature accusaient un magnifique réveil. Toute l'activité spirituelle de la Catalogne, petit à petit, silencieusement, mais efficacement, s'est mise au courant de la production moderne.

Nommer Verdaguer, poète populaire, mystique, et le désigner comme une étoile dans l'aube de la renaissance catalane, tel est le premier devoir et la constatation préalable et traditionnelle de ceux qui parlent de la Catalogne. Après Verdaguer, qui fut entouré de satellites, il faut nommer Maragall.

Maragall est sans doute celui qui montra la route à notre renaissance. Si, avant lui, cultiver la littérature catalane était déjà un impératif patriotique, Maragall imposa à ses compatriotes l'usage exclusif de la langue

maternelle, seul moyen d'expression qui leur convînt. C'est lui qui décida aussi, par la valeur poétique de ses œuvres, cette orientation qu'on appelle d'« annexion à l'Europe ». La conception objective de la poésie fut remplacée par un subjectivisme austère et élevé. A côté de la description attendrie du paysage natal, Maragall évoqua le panorama spirituel, avec ses exaltations. Et il unit si fortement ces deux thèmes qu'il fit de notre langue l'expression adéquate et parfaite de notre renaissance.

A côté du mouvement intellectuel provoqué par Maragall, se développa le mouvement politique dirigé par le grand homme de la Catalogne nouvelle, Prat de la Riba (mort il y a quatre ans). Il a forgé dans ses mains toute la patrie. Ces deux inspirateurs, unis, nous ont donné notre élan actuel.

Enumérer tous ceux qui ont collaboré à la littérature catalane avant et après Maragall, exigerait trop de pages. Il suffira que le lecteur connaisse au moins quelques noms auxquels nous ajouterons un commentaire plus passionné qu'érudit. Si le lecteur est plus curieux, il pourra aisément remonter aux sources documentaires qui le renseigneront sur l'histoire de la Catalogne classique et contemporaine.

Deux hommes, deux très hauts poètes, sont aujourd'hui les maîtres de notre poésie. Ce sont deux jeunes écrivains, car en Catalogne — comme Edouard Claparède l'a remarqué — il n'y a pas de vieux, tous ceux qui travaillent sont jeunes; c'est pour cela que les œuvres qui y naissent ont une fraîcheur et une virilité que l'on voit rarement en d'autres pays, trop souvent écrasés sous une tradition qui les anéantit, ou sous une dépression passagère.

J.-M. López-Picó et Josep Carner sont les poètes dont nous voulons parler. Pour caractériser les grands cycles de notre littérature, on pourrait dire que la Renaissance commence avec Aribau, qui éveilla dans un seul poème l'âme dormante de la patrie ; continue et s'intensifie dans Verdaguer ; s'enrichit avec Maragall ; et s'exprime, en une splendeur définitive, avec Carner et López-Picó.

Ils sont très différents l'un de l'autre. Carner représente l'élégance, la sérénité suprême de la forme. Un

poème de lui est une joie pour l'idée comme pour le style. Philologue, élégant orfèvre, il choisit les mots, les polit, donne de nouvelles formes au catalan. Mais on dirait que ce feu de pureté qui brûle ses poèmes brûle aussi son inspiration. Si Carner est un poète admirable en tant que rénovateur, créateur de la langue — haute aspiration d'un poète en un pays comme le nôtre — son inspiration, malgré sa grande beauté, ne vaut pas sa forme exceptionnelle. On doit le considérer comme un très grand poète catalan, plutôt que comme un grand poète universel.

Il est juste de mettre à son côté — ni en avant de lui, ni après, ni à droite ni à gauche — López-Picó. Ces deux poètes ensemble forment le grand poète catalan actuel. Abondance d'images, fluidité de visions spirituelles, source inépuisable d'allégories suprêmes, voilà la richesse de López-Picó. Il serait difficile de trouver dans les littératures contemporaines, beaucoup d'œuvres comme celle-ci, riche d'une magnifique imagination orientale, et d'une profondeur de pensée merveilleuse. Ses épigrammes sont d'une concision très aiguë, d'une beauté d'idée qui le rendent, pour la pensée et les images, l'égal de Carner dans l'ordre des mots. On pourrait dire que s'il était possible d'assembler dans une seule personne ces deux poètes, la Catalogne aurait aujourd'hui son Dante.

Citer deux noms ne signifie pas citer toute la littérature catalane. Rien qu'en poésie, la Catalogne compte aujourd'hui autant de poètes que tout autre pays.

Ainsi, il y a dans la génération des deux poètes que nous venons de citer, des écrivains remarquables. M. Josep Maria de Sagarra est l'un d'eux. Si ses poèmes pouvaient être traduits dans toute leur force expressive, avec l'odeur de terre mouillée et de sang qui les caractérise, ils produiraient une profonde impression. Malheureusement, ces nuances et ces beautés d'expression demeurent dans le langage original, et la poésie perd presque tout à être traduite.

M. Charles Riba est un autre poète éminent. Mais nous ne donnons là qu'un des aspects de sa personnalité. M. Charles Riba a traduit en catalan les chefs-d'œuvre de la littérature classique et contemporaine. C'est égale-

ment lui qui a traduit l'*Odyssée*, le *Cantique des Cantiques*, le *Livre de Ruth*. Dans son livre *Primer llibre d'Estances*, il apparaît comme un esprit très subtil, qui observe toutes les nuances de son âme et les explique avec une grande élévation et une magnifique noblesse de langage ; si bien que ses poèmes ont tout l'air de créations définitives, tant leur rythme est serein.

Il ne faut pas non plus oublier M. Joaquim Folguera, mort il y a deux ans, jeune poète sur lequel on avait fondé beaucoup d'espoirs.

Une voix faible, mais pleine d'émotion et d'un charme difficile à oublier est celle de Mme Clementina Arderiu. Elle joint une sincérité et une netteté de style, qui font d'elle une des figures les plus intéressantes de la littérature actuelle.

Il serait difficile de situer la véritable position de M. Ventura Gassol. Dans son élan extraordinaire, on pourrait dire qu'il ne chante ni parle, mais qu'il « tonne », et qu'il se sert de la tempête comme les dieux. Il cherche à se rapprocher de l'inspiration populaire, mais nous le préférons lorsqu'il s'exprime pour lui-même.

Malgré nos regrets, nous ne pouvons que citer, ensuite, MM. Josep Lleonard, de Carles i Ferran Soldevila, de Bertran i Pijoan, de Mercè Vila, de Joan Arús, de Trinitat Catasús, etc. Mais il faut constater que Majorque a donné à la Catalogne de grands poètes. Ainsi, M. Joan Alcover. Et, pour lui tenir compagnie, Mossen Costa i Llobera, Mme Maria Antónia Salvá, Mossen Llorenç Riber, M. Miquel Ferra, sont l'élite des poètes majorquins. Le Roussillon et la Valence — parties de la grande Catalogne — ont aussi donné des poètes mémorables. Les noms de feu M. Téodor Llorente, et l'œuvre si intéressante du poète roussillonnais, M. Josep Sebastià Pons, sont à retenir.

Les jeunes poètes constituent un groupe très abondant. Nous citerons M. Salvat-Papasseit, une curiosité d'avant-garde ; M. Marià Manent, qui a publié deux livres très personnels.

Tel est l'état de la poésie catalane. Quant à la prose, elle n'existe guère. Comment les longues descriptions, les grandes créations de caractères, s'accommoderaient-elles d'un pays où le soleil, les bois, les prés, les montagnes,

la mer, invitent à flâner et à jouir. La joie peut éclater en une exaltation lyrique ; elle inspirera difficilement un romancier à la manière traditionnelle. On a beaucoup dit que la pauvreté de la prose, en Catalogne, tient au défaut de tradition littéraire. Le climat et le tempérament catalans, croyons-nous, voilà les motifs véritables. Cependant, aujourd'hui, s'esquisse un mouvement que l'on ne peut encore juger. Mais on peut citer MM. Joaquim Ruyra, Prudenci Bertrana, Victor Català (traduit en diverses langues). Et, comme écrivain important, malheureusement échappé de la littéraure catalane, M. Eugeni d'Ors, Xenius. Nous pourrions enfin citer ici les dramaturges, mais nous préférons en parler dans un autre article, tout en nous inclinant devant le nom insigne de M. Angel Guimerà.

Il reste donc que le fait extraordinaire, c'est notre poésie. Diverses anthologies catalanes en langue étrangère sont en préparation. Leur publication contribuera à la connaissance d'une des plus riches et plus florissantes littératures d'aujourd'hui.

MILLAS-RAURELL.

ÉTATS-UNIS

Notre Régime Politique

New-York.

Bien téméraire qui tiendrait pour satisfaisant l'état actuel des affaires du monde ; bien présomptueux qui se piquerait d'en saisir pleinement le sens. Les rapports des hommes entre eux et les conséquences qui en découlent ont pris, au cours de ce dernier demi-siècle, une importance sans cesse accrue. Autrefois, les guerres, les changements de dynastie, les invasions, les crises économiques, quelle

qu'en fût l'importance, étaient relativement localisés ou n'affectaient qu'un nombre somme toute assez restreint d'individus. De nos jours, par contre, des événements de ce genre se répercutent sur toute la surface du globe en bouleversant les êtres par centaines de millions.

Considérant le monde troublé qu'est le nôtre, on constate que l'homme dans son désir de maîtriser et de contrôler les forces naturelles a dépassé sa capacité d'adaptation aux nouvelles conditions et se sent écrasé par le fardeau des changements économiques et politiques apportés par le siècle passé et dont la responsabilité est trop lourde pour ses épaules. D'un autre point de vue, il semble que la pensée conductrice du XXe siècle a perdu cette faculté de contrôle et cette foi en des idéals politiques bien définis qui caractérisaient les artisans de la civilisation moderne et plus particulièrement les champions du régime politique américain. Il est malaisé aujourd'hui de reconnaître le caractère d'un programme politique ou la position d'un homme d'Etat par l'étiquette qui leur est attachée. En effet, celle-ci peut être un moyen pour obtenir certains avantages personnels, certains bénéfices immédiats ; elle risque aussi d'être utilisée dans la méconnaissance, souvent voulue, de sa vraie signification, sans souci de ses origines ou de sa valeur éprouvée. Il y a en Europe des conservateurs dont la politique serait reniée avec indignation par ceux qui ont donné au mot de conservateur son sens et sa portée. De même certains libéraux, certaines politiques dites libérales n'ont plus rien de commun avec les fondateurs et les maîtres du libéralisme moderne. Aux Etats-Unis, tel politicien, tel programme, prétendus démocrates sont en contradiction flagrante avec tous les enseignements de Thomas Jefferson, et bien des républicains d'aujourd'hui auraient été proscrits par le puissant parti républicain de la génération précédente et plongeraient les John Marshall, les Alexandre Hamilton, les Daniel Webster, les Abraham Lincoln dans le chagrin et la consternation. Il serait plus loyal de donner aux doctrines nouvelles de nouveaux noms au lieu de chercher à transformer et à s'approprier celles qui ont déjà fait leurs preuves.

Ce n'est pas la surface seule qui a été modifiée. Plus profondément, dans les bases mêmes de notre vie économique et politique, il se produit des évolutions plus saisissantes encore. Les fondements de la politique et de la vie américaines, subissent une transformation dont il est très important que nous connaissions les origines et le but. Alors seulement nous pourrons déterminer si elle doit être salutaire ou mauvaise.

Il est certain que nous avons réussi à réduire au minimum les garanties de liberté civile en dehors desquelles la constitution des Etats-Unis n'aurait pu être adoptée. Par l'abus de ce terme très élastique « pouvoir de police » dont les tribunaux élargissent constamment l'emploi et l'interprétation, nous avons considérablement augmenté le pouvoir du gouvernement, en restreignant d'autant le champ de la liberté civile. Par suite, la distinction entre un régime basé sur une constitution écrite et celui qui s'appuie sur la volonté des électeurs ou l'autorité du corps législatif s'est trouvé singulièrement amoindrie. Cela n'est-il pas la marque d'une réaction plutôt que d'un progrès ? L'historien qui s'intéresse au principe du gouvernement se pose fatalement cette question. Il a suivi attentivement la découverte et la lente consolidation aux cours des siècles, des grands principes issus de l'association humaine. Il les a vus sortir fortifiés des combats entre les hommes, les peuples, les races. Il les a retrouvés ensuite dans les chartes des nations policées. Non sans raison, il reconnaît que des siècles de tumulte et de tâtonnements, ils ont jailli en un gage permanent de solidarité et de valeur. Il est prêt à les appliquer, à les interpréter de nouvelle manière. Mais il ne peut admettre qu'on en plaisante et qu'au lieu d'y voir les fondements mêmes de la morale, de la vie économique et du régime politique, on les mette au rebut. Voilà cependant ce qu'il voit. Les préceptes de liberté, les règles de justice qui ont jalonné la longue histoire du progrès humain sont traités à la légère quand ils s'opposent à la réalisation d'un intérêt immédiat, d'une ambition individuelle; quand ils se dressent devant le privilège d'une classe. Pourtant c'est précisément dans

ce but que ces préceptes et ces lois ont vu le jour, au prix de quel prodigieux labeur humain !

C'est à D'Israeli l'aîné que nous devons l'amer aphorisme « La politique est l'art de gouverner les hommes en les trompant ». On peut se demander si cette définition cynique ne convient pas à la politique dont nous sommes les témoins, chez nous et chez les autres, et si la fraude ne consiste pas spécialement à dissimuler aux hommes la stupéfiante renonciation que l'on cherche à obtenir d'eux chaque fois qu'un principe solide et protecteur est escamoté en faveur de quelque intérêt rapproché. Certaine maxime de Lord Stowell devrait constamment tinter aux oreilles de nos modernes démocraties *et de leurs chefs d'opinion:* « Se ruer vers un principe en brisant tous les autres qui en contrarient l'avènement est aussi peu conforme à la morale personnelle qu'à l'équité sociale ». Si Lord Stowell avait parlé devant le congrès des Etats-Unis ou l'un des parlements d'état de ce XXe siècle, ces paroles auraient été parfaitement appropriées. C'est par l'ignorance de l'histoire et de la signification des principes fondamentaux de l'Etat, c'est aussi faute de prévoir les conséquences qui résulteraient de l'abandon de ces principes, que les hommes, les partis politiques, les assemblées, les tribunaux marchent avec tant de légèreté à la poursuite de buts immédiats et intéressés, excitateurs de leurs passions. Si les démocraties se révèlent incapables de pensée, cèdent sans efforts aux sollicitations de leurs intérêts et de leurs passions, elles doivent perdre tout espoir de durer. C'est la pensée chez l'homme, dans la nation, dans l'Etat, qui seule peut prétendre conquérir et conserver une position durable. Il est étrange de constater avec quelle facilité des hommes incontestablement influents et sincères peuvent s'abuser. Depuis des temps immémoriaux ce fut le cas des philosophes, des écrivains, des tribuns. Aujourd'hui les mots « Libéral et Libéralisme » sont de véritables trompe-l'œil. On pourrait croire que leur signification a été exactement déterminée par l'usage qui en a été fait dans les temps anciens et modernes, particulièrement depuis la chute des Stuart en Angleterre. Cependant vous trouverez des gens qui emploieront ces nobles expressions de telle manière

qu'elles engloberont leurs propres contraires. Un écrivain contemporain, étudiant une théoric politique débute par la description des origines premières du Libéralisme. Vient ensuite un chapitre intitulé « L'Etat et l'Individu ». Le lecteur y pénètre, imprégné de l'esprit du libéralisme ; il en sort dans une atmosphère de socialisme qui en est l'antithèse exacte. On lui indique bien en quelques mots que certains socialismes n'ont rien de commun avec le Libéralisme, mais il n'en résulte pas moins qu'il y aurait un Socialisme que le Libéralisme ne répudierait pas. Par un tour de passe-passe, au cours de ce chapitre, le prestidigitateur a sorti un œuf de sa manche ; le lecteur n'a rien vu ; le Libéralisme est devenu socialisme. Il valait la peine de relater cet exemple, car il est typique de ce qui se passe dans bien des cerveaux, en Amérique comme ailleurs. Un leader politique, une assemblée législative, un tribunal, commencent l'examen et la discussion d'une question dans un certain état d'esprit, et petit à petit, par degrés presque insensibles, suivant des chemins détournés, ils terminent leurs travaux dans une atmosphère et un esprit totalement différents.

Personne, aucune influence, n'a sciemment transformé les bases de notre gouvernement. Toute tentative de ce genre a échoué, qu'elle s'appuie sur la force ou sur la persuasion. Tous les changements qui se sont produits, ou qui s'accomplissent présentement, l'ont été inconsciemment ; beaucoup ne sont pas encore reconnus et restent incompris. L'historien des Etats-Unis qui étudie le dessous des choses, aura bien des choses intéressantes à dire sur les événements contemporains. Il fera la comparaison et saisira le contraste entre nos paroles et nos actes d'une part et de l'autre les préceptes de Jefferson, les enseignements de Hamilton, la philosophie politique de Marshall, la rhétorique serrée de Webster et le rude bon sens d'Abraham Lincoln. Il se demandera pourquoi, dans l'espoir de quel bénéfice, nous nous en sommes tant éloignés. Cela vaut la peine d'en rechercher une explication, si brève soit-elle.

Cette explication sera probablement multiple et complexe : il y a antinomie entre les conséquences de la liberté

et le désir de l'égalité ; entre l'incapacité toujours grandissante des gouvernements et la défiance qu'on leur porte. On refuse de subordonner l'avantage immédiat au bénéfice futur ; on proteste, sans respect pour leur valeur et leur âge, contre tout principe et toute règle de conduite qui se dressent à l'encontre des intérêts privés ou des intérêts des partis ; enfin, devant la division toujours plus profonde que créent entre les classes ou les partis, les intérêts, les ambitions et les influences, on piétine le principe républicain et démocratique de la communauté des intérêts. Le conflit entre la liberté et l'égalité est aussi vieux que la société humaine elle-même. Le seul moyen de s'y soustraire serait de cultiver cette fraternité que nous recommande le troisième et dernier terme de la fameuse devise de la Révolution française. La liberté mène obligatoirement à l'inégalité ; l'égalité rend impossible la liberté et partant le progrès. La liberté est le principe de vie. L'égalité est le principe de mort. Pas d'autres restrictions justifiées à la liberté que celles qui résultent du droit égal pour chaque homme d'en jouir et d'être assuré et protégé dans sa jouissance. Quelques formes de cette inégalité résultant de la liberté sont généralement acceptées sans ressentiment ; d'autres au contraire sont amèrement contestées et donnent très vite naissance à des sentiments d'envie, de haine et de rancune. Les démocraties modernes ne sont pas encore assez avancées pour s'incliner devant le savoir et le talent quand l'influence de ceux-ci se trouve être en relation avec leurs intérêts politiques et sociaux. Nos démocraties sont parfaitement disposées à acclamer la supériorité chez les morts, mais elles répugnent parfaitement à se soumettre à celle des vivants.

Cette attitude est mise encore plus clairement et plus constamment en évidence dans tout ce qui se rapporte à la propriété. On oublie complètement que la propriété a une base morale ; qu'elle n'est rien d'autre que le produit de la capacité et de l'épargne de l'individu. Loin d'admettre que la propriété individuelle soit le résultat de l'épargne, le nombre grandit sans cesse de ceux qui crient derrière Proudhon que toute propriété est un vol. La propriété est un attribut de la personnalité ; la propriété individuelle

est essentielle à la liberté. C'est le nom donné à ce qui appartient à l'individu parce qu'il l'a produit et acquis par son propre travail. Des différences existant entre les individus, différences qui sont à la base de la liberté et grâce auxquelles est possible tout le progrès humain, il résulte aussitôt que ces mêmes individus de tempérament et de capacité divers, placés dans des circonstances inégales possèdent des richesses extrêmement différentes. Tout est pour le mieux quand ces différences proviennent d'un usage équitable des circonstances et des capacités. Justement acquise, dans un Etat libre, la propriété peut être librement échangée, librement accordée et léguée. L'intérêt public n'est touché que lorsque le caractère ou l'importance de la propriété individuelle comporte nécessairement un pouvoir sur la vie d'autrui. Ce qui serait incompatible avec cette liberté et cette égalité d'occasion d'où est né le principe même de la propriété. Ce serait la négation de la liberté ; la solution nécessaire devrait alors intervenir en fonction de la liberté et non pas de sa négation.

Toute l'ossature de la philosophie politique sur laquelle repose le gouvernement des Etats-Unis implique l'institution de la propriété individuelle et sa protection. C'est un de nos droits fondamentaux ; sans elle le mot « Amérique » n'aurait pas de sens. Autrefois, comme aujourd'hui, ceux qui ont prêché la destruction de toute propriété individuelle et son remplacement par la propriété commune n'avaient d'autre intention que la destruction de ce que nous appelons la civilisation et l'arrêt de ce que nous considérons comme le progrès. Depuis l'époque de Platon jusqu'à nos jours, fort heureusement, il n'a pas été possible d'appliquer ces théories sur une large échelle. Quand au cours de la révolution russe, l'occasion se présenta d'asservir à ces dogmes la vie et la conduite de près de 200 millions d'hommes, la nation russe fut bientôt la proie de la mort politique et économique.

Pour elle, les morts ne ressusciteront que lorsque ce joug réactionnaire et hypocrite aura été brisé, pas avant.

Le déclin de la capacité des gouvernants et de la confiance que les peuples ont en eux est un sujet permanent

d'observation et de discussion. Ce n'est pas cependant en raison de la faiblesse des principes sur lesquels ils sont établis que les gouvernements ont perdu leur prestige, c'est plutôt par suite de leur application erronée. Dans le régime représentatif, l'étude approfondie des affaires publiques n'est pas seulement utile ; elle est indispensable. L'intérêt général sera d'autant mieux servi qu'on aura mis plus de soin à choisir les citoyens qui devront pour un temps exercer le pouvoir législatif ou exécutif, et traiter au nom de leurs concitoyens les multiples questions qui se posent, sans jamais perdre de vue l'objet de leur mandat. Comme le disait, jadis, Edmond Burke dans sa célèbre Lettre aux électeurs de Bristol, un représentant doit à ses mandats, non seulement son temps et son activité, mais aussi son intelligence et sa conscience. Un député pieds et poings liés par les promesses que lui ont arraché des électeurs avides et intéressés n'est plus qu'un commissionnaire ; que ses opinions soient connues, que les principes qui le guident aient été compris avant son élection, rien de mieux. Mais qu'avant tout examen ou discussion il soit lié à une direction politique déterminée, cela est incompatible avec le principe même du régime représentatif ayant en vue le bien public.

Quand la partie intelligente de la nation constate l'avilissement du régime représentatif, elle lui retire du même coup quelque peu de sa confiance. Ainsi, le pouvoir législatif, tant au Congrès qu'aux divers parlements d'Etat, s'est mis à multiplier les lois, ordonnances et prescriptions avec une frénésie telle, que tout Américain réfléchi serait fondé à se demander si cela peut durer longtemps et si le pays le supportera davantage. Il nous faut sans tarder consolider les assises du gouvernement représentatif, et par cela même lui rendre la confiance publique. Pour cela il faut attirer au service de l'Etat les hommes et les femmes de haute intelligence et de caractère indépendant qui n'ont pas d'intérêts privés ou sectaires à ménager. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui acceptent de subir nos déplorables méthodes électorales. Tout en professant d'élargir le contrôle du gouvernement par le peuple, nous avons mis celui-ci dans

l'imposibilité de se donner un gouvernement acceptable. En introduisant de force dans les constitutions des choses qui n'intéressent en rien la forme même des fonctions gouvernementales et qui devraient toujours demeurer sous le contrôle du pouvoir législatif, la distinction entre les principes fondamentaux et les lois ordinaires s'est effacée, et le respect pour les dispositions et les prescriptions constitutionnelles s'est amoindri d'autant. Ce faisant nous nous sommes départis de la saine et traditionnelle politique américaine, et de la manière la plus grave et la plus déplorable.

La prévoyance est une qualité individuelle et non pas l'apanage d'un parti ou d'une nation. S'il est vrai que les vues durables et générales doivent être préférées aux appétits immédiats et égoïstes, pour les atteindre nous devrons faire confiance aux chefs capables et sagaces, et les soutenir. Cependant il n'en est rien. Si nous glorifions l'orateur qui se place à l'unisson du sentiment populaire, par contre nous raillons l'homme qui de lui-même s'élève dès aujourd'hui au niveau où nous serons fiers de nous trouver dans quelques années. De même que ce qui s'est passé hier nous paraît déjà périmé, les événements de demain ne nous intéressent pas, du fait même de la distance qui nous en sépare. C'est proprement là le tempéramment journalistique dans toute sa simplicité. C'est l'ennemi le plus puissant et le plus infatigable de toute réflexion et de toute prévoyance.

La perte de la confiance dans les principes premiers du gouvernement et de la politique ne date certes pas d'aujourd'hui, mais elle s'est développée avec une rapidité croissante au cours de ce dernier quart de siècle. Assigner comme cause unique de ce phénomène l'abandon par les politiciens et les orateurs des études classiques serait sans doute exagéré ; cependant il y aurait là incontestablement une part de vérité. Quand les conducteurs de l'opinion connaissaient, même imparfaitement, les origines et l'histoire de l'association humaine et de ses œuvres, ils avaient à la fois le recul et le repère nécessaires pour juger les événements contemporains à la mesure de la perfection et de la plénitude consacrées par l'expérience.

La connaissance des Anciens s'est perdue à tel point, les conséquences de cette disparition ont été si complètes, que de nos jours un orateur s'adressant à un auditoire américain ne pourra citer aucun passage de la Bible ou de Shakespeare avec l'assurance d'être compris. Nous ne parlons pas, bien entendu, des grands drames, des grands poèmes et des faits historiques fameux de la Grèce et de Rome. Cependant, prétendre de ceux-ci qu'ils sont morts, c'est se détacher de ce qu'il y a de plus vivant dans le génie de l'homme. Aussi longtemps que la connaissance des anciens était générale chez les personnes dites éduquées, elle constituait chez elles une force de liaison et d'unification morale et intellectuelle. Cette culture a dû, malheureusement, céder la place à une documentation superficielle et vague, incapable d'assurer aucune unité morale ou intellectuelle, et qui n'y prétend d'ailleurs pas. Ceux qui enseignent la philosophie, la littérature, la morale, posent en principe, maintenant, qu'il n'y a pas de principes, mais que chaque individu, chaque groupe, chaque génération doit suivre ses propres instincts, répondre à ses propres aspirations, en trouvant dans sa propre expérience ce qui lui est agréable et ce qui lui est douloureux, ce qui lui est utile et ce qui lui est nuisible. C'est réduire l'homme au niveau de l'animal et son histoire à la seule élaboration de ses réactions corporelles et de ses instincts de conservation et de jouissance. Le peuple américain était autrefois fermement unanime dans sa foi en des principes fondamentaux de gouvernement et de vie. Plus d'une fois il a dû combattre pour les soutenir. Maintenant, au contraire, on enseigne à ses enfants que ces principes n'existent pas. Pouvons-nous nous étonner que, dans de telles conditions les fondements du régime se transforment ? La division de la société en groupes ou classes n'est pas nouvelle. Elle existe depuis des milliers d'années. Le but de la liberté, l'ambition de la démocratie, ont été de s'en défaire. Cette division, avec l'esclavage au bas de l'échelle sociale, estropia les institutions politiques de la Grèce. Elle joua un grand rôle dans l'histoire de Rome, où les patriciens et les plébéiens étaient séparés par un fossé profond. Sous la loi romaine,

ce fut elle qui provoqua les luttes pour une vie plus heureuse et plus juste. Cette même division est la clé de voûte du système féodal, avec ses privilèges nombreux et son pouvoir centralisé. Au cours des siècles, les chemins du progrès ont cherché à s'éloigner de ces divisions de classes, pour conduire au principe qu'un homme libre dans un Etat libre, édifié sur le travail libre, est l'égal de tout autre ; qu'il peut aller et venir à sa guise; qu'il a des droits semblablement aux autres hommes et que la loi lui en assure la jouissance, qu'il est libre de choisir son métier et sa demeure, ou d'en changer, qu'il n'est redevable qu'à sa conscience et à son Dieu de sa vie et de sa conduite privées ; qu'il est, dans toute l'acceptation du terme, un citoyen. A présent, on nous informe que tout cela doit changer. On nous dit que cette doctrine est un enseignement discrédité de Rousseau ; que des maîtres nouveaux ont autre chose à nous apprendre, meilleure et de sens plus pratique. Il ne devrait pas y avoir, prétend-on, d'Etat impie, établi sur une communauté de citoyens égaux et libres. Ce qu'il faudrait, c'est une sorte de fédérations de classes, où chacune se réserverait, par le retrait de sa propre coopération, le pouvoir d'estropier à volonté, ou même de ruiner à jamais l'édifice social entier. A écouter cette extraordinaire théorie, il semblerait que les hommes libres vont assister impassibles à la destruction de la civilisation, non par les armes de l'impérialisme militaire, mais par la sinistre et égoïste mutilation du corps politique, résultant de l'amputation de l'un ou de l'autre de ses organes vitaux. Les ardents propagandistes de cette doctrine, en France, en Angleterre, en Italie, aux Etats-Unis, ne semblent pas réaliser qu'elle invite, mieux, qu'elle conduit infailliblement à le guerre civile, bien aussi terrible dans ses effets que la grand conflit qui vient de se terminer, et contre le retour duquel tout homme civilisé lutte par tous les moyens de solidarité et de prévoyance en son pouvoir. Nous avons sauvé la société et la civilisation du militarisme. Permettrons-nous, maintenant, qu'elles s'écroulent sous les assauts des appétits de classes ?

Il y a de funestes présages partout autour de nous. La forme de notre régime gouvernemental est en péril

chaque fois qu'un groupe d'hommes s'efforce de le diriger dans le sens des intérêts d'une classe. Aussi longtemps qu'ils se divisent sur des questions de principes politiques et de programmes, les partis ne sont pas seulement utiles et constructifs, mais même essentiels à la vie de l'Etat. Par contre, dès l'instant qu'ils se basent sur un intérêt sectaire et jaloux, sur l'esprit de classe, sur l'intérêt d'un groupe, ils sont en désaccord avec le vrai esprit américain. Un parti travailliste ou un parti fermier est tout aussi antidémocratique que le serait un parti des millionnaires ou un parti des armateurs. L'homme, qui, dans une fonction publique, céderait par ambition ou par peur aux sollicitations ou aux menaces de ceux qui mettent l'intérêt d'une faction au dessus de l'intérêt général, cet homme serait à la fois incapable et indigne de servir la nation américaine. Il faut s'entendre clairement à ce sujet. Le fermier américain, le salarié, le manufacturier, l'homme d'affaires, petits ou grands, payent chèrement aujourd'hui, cinq ans après, la loi anti-américaine et antipatriotique, introduite dans le code, par la menace, au début de septembre 1916, sous le nom de *Adamson Law*. Cette loi, en établissant une classe privilégiée, accrut du même coup le coût de la vie pour tout homme, femme ou enfant, sous le pavillon américain, y compris les bénéficiaires de cette mesure eux-mêmes. Les exemptions d'impôts en faveur de certaines classes nombreuses ne sont pas moins anti-américaines et antipatriotiques. S'il est vrai que nous devons rester fidèles au principe chèrement acquis de « Pas d'impôt sans représentation », il nous faut en même temps admettre le corollaire : « Là où il y a représentation, il doit y avoir imposition dans la mesure de la capacité de paiement ».

L'usage de la puissance de l'Etat pour soutenir certaines règles de conduite, décrites comme morales par ceux qui les préconisent, ne diffère que par la forme de l'usage qu'on en faisait autrefois pour assurer l'unité de croyance religieuse. La morale et la conduite privées sont des questions de conscience personnelle, elles ne peuvent être réglementées par une majorité, qui,

en mettant les choses au mieux n'est que temporaire. De même, le vrai Américain s'indignera à la vue de quelques personnalités fortunées, ou de quelques associations privées qui subventionnent l'établissement de certaines lois ou groupes de lois que, du même coup, ils séparent de l'ensemble de la législation. Si les riches ont le droit d'assurer la prédominance des lois en lesquelles ils ont foi, ils pourraient tout aussi bien avoir le droit de les faire.

Il résulte de tout ceci, que l'interpénétration des questions politiques et des faits économiques, qui n'avait pas échappé à Aristote, s'est accrue au point que l'intérêt public est en grand danger du fait que les conséquences de ce phénomène ne sont pas clairement comprises. L'ignorance de l'histoire et des lois des faits économiques est générale dans la société moderne. On se demande ce qu'ont fait depuis un demi-siècle les écoles et les universités pour que ceux qui ont vécu dans leurs murs soient restés si ignorants des conditions élémentaires de la vie humaine. Sénateurs et députés au Congrès, en temps de paix, votent avec une joie féroce les lois d'imposition sur la fortune. Ils ne paraissent pas se rendre compte qu'en diminuant par là même le capital productif disponible, ils dépouillent le fermier de ses débouchés, le salarié de son emploi, la compagnie de transport de son trafic, le commerçant de ses affaires. Au moment où il est impérieusement nécessaire de développer dans le monde la production et les échanges, les gouvernements s'ingénient à entraver le commerce et à handicaper le travail producteur. L'ignorance, cet ennemi séculaire de la prospérité humaine, est toujours puissante et active.

On doit reconnaître d'autre part que les conditions politiques et économiques qui ont suivi les révolutions anglaises et françaises ont fait évoluer le principe du régime de la violence vers une meilleure volonté. Il sera toujours nécessaire de faire acte d'autorité pour mâter les malins et les récalcitrants. Mais, pour la plupart des grands problèmes qui se posent aux gouvernements, ce procédé n'est plus de mise. L'Irlande nous en offre un exemple frappant, dans l'accord que le peuple irlandais a conclu pour le règlement de ses relations avec l'empire

britannique. Evidemment, le parti le plus fort pourrait, théoriquement, avoir recours à la violence et se cramponner au principe de l'auto-détermination. En fait, il y a longtemps qu'il a cessé de pouvoir tenir cette attitude et qu'il s'efforce de terminer le conflit par la conciliation. De ces faits, on est amené à conclure que les égoïstes, les hommes bornés, ignorants et de mauvais vouloir, s'ils sont en nombre ou s'ils agissent avec ensemble au moment critique de l'évolution du pays, peuvent l'estropier et le bouleverser bien plus complètement que ne le pourrait jamais aucune armée et aucune marine.

Bien des hommes, chez nous et dans les autres pays, à considérer ces choses, perdraient tout espoir en la démocratie et resteraient témoins impassibles de sa course à l'abîme. Ils auraient tort. Toutes les autres formes de gouvernement ont été expérimentées et se sont montrées insuffisantes. Il est impossible de retourner à l'autocratie ou à l'oligarchie consciente. Nous devons tenir compte des maladies et des souffrances qui affligent la démocratie. Le peuple américain est appelé, en raison des circonstances, à montrer le chemin qui le conduira à la santé définitive et complète. Cela n'est possible, cependant, que s'il s'élève au-dessus de l'étroitesse des intérêts privés qui prévalent de nos jours, et envisage le problème de la vie et de la société, tel qu'il est, dans un esprit de confiance et de modestie nationale, en tenant ferme les instruments de progrès que nous ont légués, après tant de luttes, les générations passées.

NICHOLAS MURRAY BUTLER.

LA

CHRONIQUE INTERNATIONALE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET L'INTERNATIONALISME

Rome.

Depuis la guerre, un phénomène politique de premier ordre s'impose à l'observation des sociologues. C'est l'évolution brusque, universelle de l'idée d'Internationale.

Avant 1914, il y avait bien une Internationale ouvrière qui se vantait d'englober, un jour, le « genre humain ». En fait, il s'agissait plutôt d'une entente cosmopolite des organisations ouvrières socialistes pour conquérir le pouvoir au sein des Etats, pour étudier et promouvoir une législation sociale universelle, pour défendre et exalter le prolétariat, pour supprimer les guerres, et, dans le lointain du rêve, supprimer les patries. En dépit des Congrès mondiaux et des programmes communs, il n'existait pas, semble-t-il, un organisme central très assuré de sa force, ni même, entre les chefs, une entente très étroite, autrement que dans ces coulisses où se cachent les ressorts mal connus de tous les grands mouvements contemporains. En général, chacune des sections nationales de cette vaste machine interlope, encore en construction, gardait sa physionomie propre, une certaine auto-

nomie tout au moins de moyens, de personnel et de sentiment profond.

La déclaration de guerre provoqua la soudaine désagrégation de ce bloc insuffisament cimenté. La Socialdémocratie allemande se mit avec empressement aux ordres du Kaiser pangermaniste ; les socialistes de l'Entente se plièrent plus ou moins aux nécessité de la défense nationale. Il y eut des esprits à courte vue pour croire à la faillite du système, au milieu de l'explosion générale des nationalismes exaspérés. Certes l'épreuve eût pu être funeste au socialisme et à ses succédanés, sans les fautes accumulées par les gouvernements bourgeois.

Aussi, dès l'armistice, par-dessus les frontières sanglantes, les liens anciens se reformaient. Le règne monstrueux du communisme à Moscou, la répression en Hongrie et en Allemagne de la dictature violente du prolétariat, les dissensions intestines de la Deuxième Internationale à peine restaurée, les réactions du Syndicalisme contre l'exploitation parlementaire de ses aspirations professionnelles, ne témoignent rien, — au contraire —, contre le fait du courant profond et puissant d'internationalisation qui agite et précipite vers le même confluent révolutionnaire tous les partis sociaux les plus violemment en lutte à la surface. Tant de remous ne sauraient faire illusion à l'observateur attentif sur la pente et le sens général de cet écoulement d'un monde. La République sociale universelle est désormais le but avoué d'une immense aspiration historique. Le Quatrième Etat, à peine au seuil du pouvoir, vise à briser les cadres millénaires de la société, à instaurer un nouveau Saint-Empire des peuples, sur les débris non seulement des trônes ou du militarisme mais de l'indépendance des nationalités. L'hégémonie d'une classe, débordant les bornes anciennes des groupements ethniques, referait ainsi l'unité du monde civilisé : un sur-pouvoir politique, une omniarchie prolétarienne se pose en prétendant et en héritier de toutes les administrations et de tous les gouvernements.

L'effort peut-il aboutir, même en cas de succès momentané, à autre chose qu'à l'érection d'une immense Babel affamée et ruineuse sur les débris de l'ancien monde ? C'est une autre question. Celle qui nous occupe, aujourd'hui, c'est

de voir quelles forces adverses s'opposent à cette marée montante, ou espèrent en endiguer et diriger les flots.

Il y a, d'une part, les forces matérielles des sociétés civiles naturellement organisées et politiquement représentées par les Etats. Mais que pourront ces Etats, en ordre dispersé, une fois emporté le rempart de la légitimité ou de la routine, contre une usurpation populaire qu'ils ont eux-mêmes provoquée et favorisée, et qui se réclame logiquement du principe générateur des constitutions modernes : la loi brutale du nombre ? Un à un, les intérêts faibliront avec les convictions réfléchies et les dévouements instinctifs. La solidarité du métier, d'un bout à l'autre de l'Europe industrialisée, triomphera des particularismes territoriaux, à moins d'une réaction profonde, énergique et persévérante de l'instinct de conservation dans le sens du patriotisme et de l'ordre intégral contre les périls de l'aventure ou de la chimère. Mais peut-on sérieusement compter dans les conditions actuelles sur cette réforme radicale des esprits et des mœurs ?

Restent alors les forces spirituelles des sociétés religieu ses. Parmi elles, l'Eglise catholique se présente comme vraiment universelle, c'est-à-dire ni nationale ni internationale, mais transcendante. Car le catholicisme fut sans doute, au Moyen Age, un véritable lien, un droit des gens réellement « international », entre nations étatiquement catholiques ; aujourd'hui, chassé officiellement des constitutions et de la loi, il reste, parmi les peuples, une règle religieuse, aussi bien publique que privée, mais hors la loi et le droit des gens, bref supra-nationale et, plus exactement encore, extra-nationale, en « thèse » générale ou dans l'« hypothèse » selon les opinions. Et ce qu'il s'agit ici de savoir, c'est bien moins si l'internationale sociale vaincra politiquement en fin de compte la Rome religieuse et catholique, — question oiseuse pour nous qui ne sommes ni prophète ni fils de prophète, — mais s'il faut compter, dans un avenir prochain, sur un rapprochement entre elles ou sur un antagonisme sans merci. Un conflit ne paraît guère douteux d'abord ; mais une donnée inattendue complique le problème. En face de l'Internationale rouge s'est dressée par surcroît, de nos jours, une Internationale blanche, catholique d'origine et qui se dit chrétienne d'aspiration. Soit mimétisme inconscient, soit

réaction délibérée de la conscience religieuse ouvrière, peu nous importe pour le moment ! En toute objectivité, ce qui nous intéresse est de rechercher si la couleur ou l'étiquette de cette Internationale de bonne volonté suffit à la différencier essentiellement de l'Internationale ouvertement révolutionnaire ; en d'autres termes, si, par la force des choses, quelles que soient les intentions du cœur et les protestations de la bouche, une Internationale catholique sera finalement l'alliée ou la concurrente du Pape ou de Lénine, ou encore pourra servir de pont entre les deux.

Pour la plupart des catholiques dits sociaux, très sincèrement, la démocratie chrétienne enfin maîtresse de la terre peut bien apparaître, en effet, dans le rayonnement de l'avenir, comme la remplaçante naturelle de Charlemagne et des Rois très Chrétiens, pour y jouer leur rôle d'Evêques du dehors et de Bras séculier de la Papauté. Par elle, ils peuvent rêver de voir se renouveler les Gestes de Dieu. Cette fille cadette de l'Evangile est-elle vraiment d'un tempérament à tenir un jour la place de ses aînées, auprès de l'Eglise romaine, étonnée elle-même de sa tardive maternité ? Voilà le point intéressant et discutable entre tous du spectacle tragique des bouleversements sociaux qui semblent devoir se dérouler au cours de notre siècle.

* * *

Il faut bien avouer que nous assistons à une évolution démocratique de tout le système du monde. Que ce « nouveau cours » en soit oui ou non à son apogée et proche du déclin sur la roue fuyante des destinées ; que l'on croie au progrès indéfini et à son orientation idéale vers la gauche ; ou, au contraire qu'on imagine la course des siècles sujette aux brisures fortuites du fait de nos erreurs et de nos fautes, ou aux catastrophes fatales plutôt qu'aux révolutions régulières ou à une marche rectiligne ; le fait historique n'en demeure pas moins patent, depuis 1789 et même depuis la Réforme : la Démocratie s'affirme partout victorieuse.

Or l'aboutissement normal, naturel du démocratisme est l'internationalisme. Par exemple, le jacobinisme. en France,

s'est en vain paré du titre exclusif de « patriote » ; en vain la poussée profonde qui l'a fait se ruer sur le monde procéda surtout d'une sorte d'impérialisme masqué d'idéologies sectaires, au service de la Convention avant de passer au service de Bonaparte : le « peuple » dont on exaltait les intérêts ou les appétits, devait reconnaître tôt ou tard l'identité par dessus les frontières de ses aspirations.

Ajoutons que la distinction des pouvoirs, entre le législatif, l'exécutif et le judiciaire, dans une société où l'hégémonie est passée du sang aux partis et à l'argent, a fait apparaître du même coup la prépondérance de l'économie dans la politique proprement dite. La grosse industrie, le libéralisme économique, la Haute Banque ont eu, à ce point de vue, leur heure ; mais les Associations ouvrières devaient chercher à leur tour à supplanter ces maîtres d'hier, en même temps que se révélait à tous la dépendance mondiale, — et aussi l'antagonisme —, du capital et du travail. Entre ces deux facteurs de la richesse internationale, la lutte s'élargit chaque jour en s'approfondissant.

La guerre même, tout en creusant des fossés, rapprocha, bon gré mal gré, les belligérants à la distance des tranchées adverses. On est toujours plus ou moins mêlé du fait d'avoir été broyé ensemble. Il n'était guère, par exemple, d'opinion plus inattentive à l'information étrangère, à la langue et aux efforts de ses voisins que la France avant 1914, du moins quant au grand public. Les Traités, les Conférences, les orages qui menacent de tout l'horizon embrasé, ont fini par secouer cette indifférence. Connaître, c'est déjà se lier. Des tourbillons de sympathies et d'antipathies se dessinent au sein des masses les plus indifférentes, dès qu'elles commencent, — bien ou mal, — de voir et de juger. Socialistes ou catholiques, publicistes ou ouvriers, sont appelés, presque quotidiennement depuis quatre ans, à se prononcer sur des rapprochements en un sens ou en l'autre inévitables. Un nouvel état d'esprit est né de ce bouleversement de la carte géographique et morale de l'humanité.

Comme se forment au sein d'une nébuleuse les noyaux qui seront les étoiles de l'avenir, chez les catholiques en particulier, par suite d'un prosélytisme foncier, des signes d'abord vagues sont apparus, qui très vite ont pris figure. La

part qu'ils devaient prendre à la direction des nouveaux Etats démocratiques issus de la guerre, le parallélisme d'un pays à l'autre des premiers essais à grande envergure du Syndicalisme chrétien, la répercussion de ces graves phénomènes dans tous les domaines de l'intelligence et de la sensibilité n'ont pas tardé à promouvoir la création d'instruments nouveaux d'étude, de propagande et d'influence. C'est en politique que le besoin crée vraiment l'organe. Des Internationales ont pullulé jusqu'au sein de l'Eglise catholique.

Il existe une Internationale syndicaliste chrétienne, aujourd'hui solidement constituée, dont l'avant-guerre n'avait connu que l'embryon. Ses débuts furent assez durs. Il s'agissait surtout de rapprocher, en dépit du bouillonnement mal apaisé des récentes batailles, les employés et les ouvriers allemands et français ; par l'intermédiaire de la Hollande, malgré les premières résistances belges, c'est désormais un fait accompli. Cette Internationale chrétienne a aujourd'hui sa permanence à Paris ; les Allemands ont voix prépondérante à son siège social ; à son Bulletin collaborent fraternellement des ennemis d'hier réconciliés, en dehors des gouvernements, sur le terrain avoué des intérêts professionnels et des ambitions de classe.

En même temps s'est élevée l'Internationale Politique, dite Internationale Blanche. C'est proprement l'œuvre du Parti Populaire Italien, à qui ses rapides succès parlementaires ont dévolu le rôle de fanion que détenait naguère le centre catholique allemand. En France, cette Internationale n'a pas rencontré de bien nombreuses ni bien éclatantes adhésions, les catholiques n'étant pas à la Chambre constitués en groupe. Mais dans presque toute la *Mittel Europa* les partis populaires chrétiens ont leurs députés, leurs ministres, leurs présidents du conseil. Une entente était facile entre ces partis déjà puissants. Et il ne semble pas que cette alliance puisse avoir, en dehors des intérêts de politique étrangère, la même portée d'avenir que l'organisation ouvrière syndicale ; mais les liens qui unissent l'un à l'autre les deux mouvements, multiplient leurs forces au dedans et au dehors. Les efforts convergent ou sont tout au moins parallèles. Faisceaux ou consortium, les points de contact abondent.

Sur le terrain proprement religieux, l'évêque de Mohilew a présenté au St-Siège un projet détaillé d'union internationale des œuvres catholiques d'apostolat, d'enseignement et de charité ; et, si l'épiscopat, aux prises avec les difficultés locales ou peu soucieux de voir un sur-organisme se superposer à l'organisation traditionnelle, est resté en général sur la réserve, des initiatives particulières se sont consacrées à cette refonte générale de l'administration ecclésiastique. Il y a une Internationale catholique de Gratz (Autriche) qui, d'abord, se donna modestement comme une simple internationale espérantiste, mais qui, depuis, affiche des desseins d'une toute autre envergure, quoique encore mal définis. Et si le danger semble moindre de ce côté, plus exposé à la surveillance directe de Rome, ni l'audace ni les ressources ne font défaut aux organisateurs.

A ces trois branches, il faut rattacher enfin les tentatives complémentaires ou excentriques qui procèdent du même esprit. Par exemple, l'Internationale verte dont l'ambition est de fédérer tous les agriculteurs chrétiens ; l'Internationale Intellectuelle qu'a tenté de promouvoir à Paris la revue *Les Lettres,* comme préparation à la *Semaine des Ecrivains Catholiques ;* l'Internationale Démocratique de M. Marc Sangnier qui joue, par principe, le rôle d'avant-garde du mouvement, etc...., sans parler des ligues de prières ou d'action religieuse de toute couleur.

La confusion même, les hésitations, les retours, les contradictions de ces divers courants ne sauraient encore une fois nous en dissimuler l'abondance, la force ni l'unité profonde de direction. Des péripéties et des épisodes, il est facile de dégager la vue d'ensemble la plus nette. Il y a manifestement, dans l'histoire contemporaine de l'Eglise catholique, cette nouveauté d'une tendance à l'internationalisation ou à la super-nationalisation de l'activité religieuse, politique et sociale du catholicisme ou tout au moins des catholiques laïcs en dehors de la hiérarchie proprement ecclésiastique.

Renouveau ou décadence ? C'est au catholicisme lui-même d'en juger. Du dehors, il est difficile de formuler un avis. Il est évident, en effet, que les promoteurs les plus zélés de ce courant ne conviendront jamais d'un dessein de réforme qui puisse alarmer les consciences. Au contraire, ceux qui,

comme en Amérique, ont parlé le plus ouvertement d'élargir délibérément le rôle des laïcs, invoquent avec force les besoins urgents et agrandis de l'organisation religieuse. Ils ne veulent formellement séculariser ou décléricaliser ni l'action ni la pensée catholique ; ils protestent que leur intention est bien plutôt, grâce à ce recrutement intensif, de renforcer l'Eglise sans empiéter le moins du monde sur ses droits de contrôle et de direction.

Qu'en est-il cependant en fait ? Bon gré mal gré, tout organisme nettement spécifié, tout être moral dûment vivant possède, avec sa nature propre, sa loi intestine, ses penchants consubstantiels, ses affinités, ses limites. Ces Internationales, même à leur insu, ne vont-elles pas à ressusciter, sous une forme nouvelle, la vieille lutte du Sacerdoce et de l'Empire, en dressant en face de Rome, mère spirituelle de leurs recrues, une puissance, issue d'elle sans doute, alliée d'abord, mais susceptible aussi bien que les Césars germaniques jadis sacrés par le Pape, de changer vite leur docilité en protection et la protection en prétentions usurpatrices ? L'histoire est un perpétuel changement de décor où ressuscitent sans cesse les mêmes passions, où les mêmes causes engendrent indéfiniment aux yeux de l'expérience les mêmes effets, malgré l'immense diversité des figures de ce monde qui passe.

Tant d'internationales ne se sont pas constituées, en outre, par la seule décharge électrique d'une idée pure parmi les éléments épars qu'elles visent à combiner. Il a fallu des chefs, des entrevues, des correspondances, des congrès, une propagande, de longs voyages, de coûteux séjours, des rapports, des bulletins, des journaux, toutes choses qui aujourd'hui coûtent cher. Tout un remuement de ressources et de comparses, incroyablement commandé par un esprit occulte, armé de moyens considérables ! L'argent, plus que jamais, est devenu le nerf de cette guerre-là comme des autres : l'instrument rare et indispensable de la domination. Où donc les Internationales ont-elles trouvé ce moteur premier, ce budget presque intarissable, qui, du jour au lendemain, semble-t-il, nous a montré l'organisation catholique du monde ouvrier tout étonnée de se réveiller interconfessionnelle et sans patrie ?

L'argent n'est venu évidemment ni du Pape, ni de l'épiscopat, ni même des œuvres purement catholiques en général. Le Parti Populaire Italien, malgré son initiative et ses victoires, est trop pauvre pour faire face avec abondance à d'autres campagnes qu'à ses pressants besoins électoraux. Le syndicalisme chrétien végétait plutôt en France, trésorière habituelle des œuvres, et l'on pourrait pousser jusqu'au bout cette revue sans rencontrer le bailleur de fonds vraisemblable et avouable de l'entreprise. Seuls, en Allemagne, les syndicats dits de Munchen-Bladbach (ou de Cologne) sont riches. Après s'être annexé par la violence et par la ruse, en dépit des instructions de Pie X, les Associations ouvrières catholiques dites du Sitz de Berlin, ils englobent aujourd'hui presque toutes les organisations sociales non révolutionnaires du Reich. Le chiffre annuel des cotisations que leur versent leurs adhérents est énorme ; le nombre de leurs membres vraiment actifs dépasse probablement à lui seul celui des syndiqués chrétiens de tous les autres pays réunis. Aussi, depuis longtemps, la vraie Centrale de tout le mouvement était-elle Outre-Rhin. Dès avant la guerre, c'est de là que partait la propagande la plus active : agences, feuilles d'informations en toutes langues, etc.... La défaite des armées germaniques n'a pas ralenti cet effort. Au contraire, il s'est intensifié à la mesure du terrain perdu, des revanches à prendre, du triomphe du démocratisme chrétien dans la nouvelle République.

Nul n'ignore plus comment en 1914, les Erzberger, les Spahn, les Bachem ont mis soudain, ouvertement, la force organique du Centre et des *Arbeitvereine* au service du pangermanisme le plus violent. Pas une protestation ne s'éleva de ce côté-là, au contraire, même contre la déportation brutale des ouvriers belges les plus étroitement reliés hier encore à l'organisation chrétienne. Et en France, où la presse catholique libérale n'avait eu jusque-là que des complaisances étranges pour le Sitz-Cologne, un sursaut indigné de patriotisme a fait dénoncer avec éclat, en pleine guerre, ces méfaits de l'impérialisme.

Puis, avec la paix, est venu le rapide oubli ; l'affinité des tendances a triomphé encore une fois des colères, des clairvoyances et du souvenir : en dépit de quelques rares et

vaines résistances, l'alliance s'est refaite. Plus exactement, les Alliés vainqueurs ont à nouveau subi, sous la pression de soi-disant appoints, le joug de la Centrale puissante et tenace déjà reconstituée par les vaincus. A peine a-t-on exigé de ces frères ennemis quelques déclarations platoniques et réticentes reniant les abominations commises par leurs chefs de guerre. A l'envie, les Associations professionnelles catholiques des pays latins se sont ruées à devenir, toutes, des syndicats chrétiens retaillés sur le patron germanique, éblouies par la fortune politique des Braun et des Stegervald. On s'embrasse internationalement rue Cadet, chez M. Marc Sangnier, et l'*Almanach catholique français,* du Comité Baudrillart, en dépit des anathèmes de 1916, annonce comme un triomphe l'Internationale syndicaliste chrétienne, où M. Zirnheld collabore avec tout un bureau que domine les influences honnies la veille. Du même coup, les belles indignations d'autrefois sont piétinées en même temps que la *Singulari Quadam.* Au superflu, la puissance financière des Syndicats blancs d'Allemagne a trouvé, à l'autre bout du monde, un appui et un concours non moins efficace. La grande guerre a ouvert la vieille Europe à l'activité des Chevaliers de Colomb, et cette société secrète américaine a entrepris une conquête du monde latin qui ne laisse pas d'inquiéter de ce côté-ci de l'Atlantique de bons esprits. Derrière le rideau exotérique de cette espèce de maçonnerie déguisée ne se cache-t-il pas, en effet, des chefs occultes qui dirigent, vers on ne sait trop quel but, l'activité de cette puissante association ? Il serait difficile de le prouver. Mais le caractère germano-irlandais de l'institution apparaît incontestablement dominant. Des arrières-pensées étranges se font jour. A Paris, à Rome, les Chevaliers de Colomb ont leurs bureaux savamment outillés. Ils semblent avoir fait, en grande partie, les frais de la réunion préparatoire au premier Congrès de l'Internationale catholique ; ils l'ont fait présider par Mgr Schremb, évêque de Toledo, président du Comité d'organisation laïque du *National Welfare Council* des Etats-Unis, originaire, comme par hasard, de Ratisbonne. Et l'importance de tels indices ne peut échapper qu'à des yeux délibérément aveugles.

Enfin, il était fatal qu'à défaut du clergé séculier profondément patriote et assez mal disposé pour ces aventures, certains réguliers cherchassent à se faire, dans le mouvement, une place qui soutienne ou renouvelle leur influence de plus en plus menacée politiquement à travers le monde. International par essence, leur ordre, nombreux, riche, abondant en talents zélés et souples, a commodément la main partout pour exploiter ce renversement des valeurs traditionnelles, des alliances et des espérances. D'après M. Maurice Pernot, dans la *Revue des Deux-Mondes,* c'est aujourd'hui le secret de Polichinelle que le dessein de leur général est de refaire de Vienne, décapitée des Habsbourg, une sorte de capitale de l'Internationale chrétienne à sa dévotion. Partout ses plus brillants sujets sont attachés à cette besogne ; ceux qui, à Rome, occupent les postes les plus importants, à Berlin, l'un de leurs plus distingués théologiens, en France et en Italie, leurs publicistes de marque ont aidé aux tâtonnements encore indécis des débuts, prétendant guider sinon dominer le mouvement. Une vaste réorganisation scolaire se propose, en sourdine, sous leur direction, de former les techniciens destinés à remplacer, sans doute, un jour le patronat à la tête des grandes industries ; ils sont les chefs secrets des organismes les plus avancés, jusqu'à la lisière du communisme chrétien, avec des ramifications profondes au sein des œuvres d'édification, en soi les plus inoffensives, mais où se nourrit leur immense appétit de richesse, de recrutement et d'influence. C'est le « nouveau cours » de ces anciens confesseurs des rois, et il prend les proportions d'une première conversion de l'Eglise catholique à l'idéal des temps nouveaux.

Là, sans doute, ne gît pas, après tout, le fond des choses, car la conclusion d'un pareil débat dépend moins des personnes et des moyens, comme nous l'avons déjà indiqué, que de l'essence intime des conceptions qui s'affrontent. L'internationalisme pourrait, par hypothèse, n'avoir aucun lien avec la propagande allemande, ne disposer que de ressources claires et de concours autorisés ; le succès de l'aventure, tôt ou tard, serait identique ou à peu près. Et nous n'avons noté la collusion de ces divers inspirateurs ou

auxiliaires qu'afin de dessiner avec exactitude la physionomie présente de la coalition.

Si, du point de vue le plus impartial et le plus élevé, il s'agit en définitive de juger la thèse internationale comme paragon du catholicisme, c'est une autre affaire.

En réalité, il y a disparate et même contraste absolu entre la structure intellectuelle et morale de l'Eglise, telle que la définissent le dogme et l'histoire, et ces aspirations extrêmes du démocratisme chrétien. La monarchie pontificale est bon gré mal gré un gouvernement d'autorité, qui prétend soustraire, d'abord, aux fluctuations de l'opinion, le dépôt sacré de ses traditions. Ses véritables sympathies ne peuvent être par conséquent pour une tentative, jusqu'ici inconnue et peut-être utopique, d'organisation de l'humanité. Pour elle, l'archétype de la civilisation, le modèle de la cité chrétienne ne sont pas à rechercher dans l'avenir ni à bâtir dans les nues, ils ont eu leur réalisation, imparfaite sans doute comme toutes les choses humaines, mais substantiellement déterminée, qu'il s'agit seulement de revivifier et de mettre perpétuellement au point selon les principes permanents de l'Evangile. La catholicité ne serait pas à refaire, mais uniquement à restaurer sur ses bases éternelles, suivant les plans connus, en tenant compte simplement des modalités changeantes de temps et de lieu. Et il n'échappe pas aux théologiens qu'avec l'avènement presque universel de la démocratie, c'est une autre mystique que celle de la Croix qui se déchaîne sur le monde : une religion qui place son paradis terrestre au rebours de l'histoire sainte, du côté de la fin des temps, qui se préoccupe davantage du bien-être ici-bas que du bonheur éternel et se réclame des Droits de l'Homme plutôt que des Droits de Dieu. En dépit des alliances temporaires et des illusions accidentelles, ce sont au fond deux orientations totalement divergentes de l'esprit commandant deux « vues du monde », comme disent les Allemands, dissemblables et même hostiles. Entre elles, un accord ne peut être que précaire et factice : tôt ou tard éclatera le dissentiment de nature plus fort que les habiletés ou les précautions de la politique.

« Soit, objectent les transigeants, mais en attendant, il faut vivre, et traiter n'est pas céder ni se confondre, ni vou-

loir ressembler. Rome a bien conclu des concordats avec les Etats les plus hétérodoxes ; elle s'accommode de tous les régimes. L'avenir est à la démocratie ; allons donc à la démocratie. N'affichons plus cette peur ridicule de l'esprit moderne, et mettons-nous de nous-même sous la protection du libéralisme triomphant. Est-ce que constater son existence en politique serait reconnaître son droit sur le dogme ? Le Christ a-t-il nié le pouvoir de César ? Or l'Autriche, la dernière des puissances autocratiques de l'ancien monde, vient de tomber pour toujours dans la tourmente ; les jeunes Etats qui s'élèvent sur ses ruines ont été créés à l'unisson des idées nouvelles. L'hégémonie du monde est passée aux grandes démocraties de l'Ouest ; tournons-nous vers elles et si les temps qui viennent doivent appartenir à la République universelle, n'hésitons même pas à en paraître les partisans de la veille pour en pouvoir devenir les citoyens paisibles de demain. Les fluctuations de la politique pontificale, depuis le Concile du Vatican, témoignent d'une trop longue hésitation du pilote entre les deux courants contraires : à la fin, les âmes déconcertées se scandalisent ; l'anarchie des intelligences augmente. Il est temps d'orienter définitivement la barque de Pierre. *Duc in altum !* Il faut choisir entre la politique de l'ancre et celle de la voile, sous peine de périr dans la tempête. »

Mais les traditionnalistes ne sont pas au bout de leurs raisons. Ils se refusent à égaler le rêve aux réalités. L'Eglise s'est pliée à toutes les expériences, mais il n'est pas d'expérience possible des mirages. Aucune assimilation éprouvée ne saurait s'établir entre les situations d'hier et celle dont l'Internationalisme blanc menace l'Eglise catholique. Car la société civile et la société religieuse sont deux puissances distinctes sur deux plans différents. La patiente politique de Rome éternelle fut toujours de les rapprocher le plus possible, sans les laisser se confondre tout à fait. Elle a renoncé depuis longtemps à la théocratie ! Mais aujourd'hui, ce dont il s'agit pour la première fois, c'est d'admettre dans son propre sein, parmi ses membres et comme tels, l'érection d'un organisme excentrique à sa propre gravitation dans le temps et dans l'espace, un sur-pouvoir politique et social avec lequel elle devra bientôt compter ; une sorte de corps

étranger qui ne manquera pas de gêner vite le fonctionnement normal de ses propres juridictions et qui déjà veut s'égaler à sa taille. Rien qu'en laissant s'organiser, en chapelle dans l'Eglise, ces fameux catholiques de gauche, le catholicisme conteste ses propres principes et s'expose à de graves difficultés : coups de force intestins et usurpations grandissantes. Que sera bientôt l'évêque le plus énergique en face de groupements diocésains qui pourront se réclamer d'un Comité de direction mondial, dès que celui-ci se sentira en force à mettre en échec même le Pape, ses conseils ou ses ordres ? Et que seront les crises ou les désordres qui doivent logiquement surgir de semblables conflits d'autorité ? Certes, grâce au premier mouvement de surprise et de joie, en feignant (car on ne peut croire à autre chose qu'une simulation) de se rallier à l'aspiration démocratique, l'Eglise recueillera d'abord des applaudissements. Ainsi débuta Pie IX ; ainsi finit Benoît XV. Mais ces illusions de l'enthousiasme durent peu et provoquent les réactions les plus cruelles.

Ne serait-ce pas précisément le calcul hardi, sinon très prudent, du Vatican que d'escompter ces premiers mouvements d'allégresse et de confiance pour se réinstaller solidement dans la cité moderne, puis, une fois en place, de réagir efficacement, afin de sauver du même coup son propre prestige et le monde. Pour un peu, certains feraient même honneur à Léon XIII d'un premier essai de ce machiavélisme. Mais les risques de l'aventure sont trop évidents. Le succès suppose trop d'invraisemblable duplicité et trop de bonheur sans exemple. Il n'est pas de masque de taille à recouvrir, aux yeux les moins clairvoyants, la grande physionomie historique d'une Eglise chargée d'un passé aussi lourd.

Il lui faut enfin compter avec les réactions intestines de ce geste extérieur, si inattendu et si contraire à ses attitudes millénaires. Qui ne voit la démoralisation que ces complaisances, sincères ou feintes dans les hautes sphères, peuvent causer parmi l'humble multitude des fidèles, qui demeure le réservoir indispensable de sa force ? Un Consalvi, négociateur d'un Concordat arraché au premier Consul par les réalités politiques, fut peut-être en définitive le véritable exter-

minateur de la Vendée militaire, et le dernier paysan condamné en 1905 pour sa résistance aux inventaires, peut se scandaliser à jamais d'un de ces récits des tractations courtoises entre un nonce et l'Elysée où se complaisent les *Mémoires de Ferrata*. On ne joue pas impunément de décisions romaines contradictoires sur les cultuelles ou de résipiscences trop promptes, entre deux pontificats, sur le sillonisme. Il faudrait pouvoir effacer des mémoires en même temps que du *Bullaire* et le *Syllabus* de Pie IX et la lettre *Notre Charge Apostolique* et l'Encyclique *Singulari Quaedam* et tant d'autres actes pontificaux. Autrement, c'est une mutilation profonde et volontaire, un suicide de l'autorité spirituelle qu'un Pape s'inflige à lui-même en désapprouvant ses prédécesseurs. Qui ne se souvient de la fermentation libérale et moderniste fomentée par la politique pourtant toute exotérique de Léon XIII ? Le catholique de chair et d'os ne saurait dédoubler en lui le citoyen et le croyant, ni même l'homme de pensée et l'homme d'action, pour les aiguiller sur deux directions mal raccordées, et des crises profondes, jusque sur le terrain doctrinal et disciplinaire, ont toujours été historiquement la sanction d'une rupture d'équilibre, du manque d'harmonie entre toutes les tendances spirituelles d'une élite. Sans parler bien entendu du scepticisme grandissant des sous-ordres et de l'indifférentisme renforcé des masses.

Supposons, contre toute vraisemblance, le Syndicalisme chrétien ou l'Internationalisme blanc maître demain de la vieille Europe, avec ou sans le concours de la Papauté. Qu'est-ce qu'y aura gagné la Chaire de Pierre ? Un concurrent ou un ennemi, plus redoutable que tous les autres, parce que plus intime ou plus mêlé à son rival.

Et qui l'emportera finalement ? La réponse dépend toute de celle que chacun peut faire, dans sa conscience, à cette autre éternelle question : Dieu s'est-il fait homme ou l'Homme doit-il finir par être Dieu ?

Théodore VAUCHER.

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

LES MALENTENDUS FRANCO-BRITANNIQUES

Genève, mai.

Le trait dominant de la Conférence de Gênes paraît être le malentendu persistant qui s'est élevé entre la France et l'Anglcterre. Nous ne disons pas — à dessein — entre M. Lloyd George et M. Barthou, car les relations personnelles de ces deux hommes d'Etat ont été excellentes, comme ont été, à San Remo, à Spa, à Boulogne, à Washington, les relations de M. Lloyd George avec tous les hommes qui se sont succédé au pouvoir en France.

Il y a, dans cette constatation, plus qu'une simple coïncidence ; elle prouve que, chaque fois que l'on confronte les points de vue de la France et de l'Angleterre, chaque fois que l'on compare les arguments et que l'on met en présence les intentions, on aboutit à un rapprochement. Au contraire, chaque fois que l'on agit isolément, le gouffre dans lequel risque de disparaître, avec l'amitié franco-anglaise, la tranquillité même de notre continent, se fait plus grand.

Ce qui rend parfois difficile la compréhension de la Conférence, c'est que les journalistes qui évoluent en rangs serrés dans les rues étroites de Gênes, et qu'énerve l'oisi-

veté, compliquent à plaisir les incidents, tout en simplifiant les problèmes. Ils multiplient les anecdotes et épargnent les explications. On nous permettra donc de faire l'inverse, de montrer la complexité de certains problèmes, et de négliger les sautes d'humeur, réelles, feintes ou imaginaires, de certains grands acteurs du drame.

Cette méthode est d'autant plus légitime que les personnalités, quelle qu'en soit la valeur, n'exercent pas sur les événements l'influence que croit la presse quotidienne. « Etes-vous pour ou contre M. Lloyd George ? » demande-t-on souvent. Cette question est oiseuse. Si M. Lloyd George disparaît demain, comme cela est vraisemblable, on verra que sa politique était celle de l'Angleterre. Ceux qui attendent de la chute de M. Lloyd George une amélioration durable des relations franco-britanniques se font de redoutables illusions — redoutables par la déception qui les suivra... Car M. Lloyd George est sans doute, dans les circonstances actuelles, parmi tous les hommes capables d'exercer le pouvoir en Angleterre, le plus disposé à tenir compte des vœux et des susceptibilités de la France.

Ce qui masque parfois ce phénomène, aux yeux des peuples de langue française, c'est que notre presse reproduit avec prédilection les articles du *Times* et des journaux de lord Northcliffe. Mais ces journaux ne représentent qu'une fraction de l'opinion anglaise, et ils sont en train de rendre à la France le même service périlleux que rendirent à l'Allemagne, à la veille de la guerre, les *Daily News* et la *Westminster Gazette :* ils lui déguisent la vérité plutôt qu'ils ne la lui révèlent.

M. Lloyd George est, à l'heure actuelle, relativement bien disposé pour la France — relativement à l'ensemble de l'opinion britannique — pour deux raisons, l'une intérieure, l'autre extérieure. A l'intérieur, il dépend d'une majorité dont une aile, et l'aile la plus forte, est conservatrice et encore imbibée des souvenirs de la guerre. Il y a peu de chances pour que des élections générales amènent au pouvoir une majorité plus favorable à la France que celle issue des élections faites par M. Lloyd George aux cris de "*Let Germany Pay!*" et "*Hang the Kaiser!*"

Au dehors, M. Lloyd George est l'un des auteurs du traité de Versailles, et ne peut le renier complètement. Or, le traité de Versailles est précisément à la base des malentendus franco-britanniques. La France, d'accord sur ce point avec la Petite-Entente et avec la Belgique, voit dans les traités le fondement de l'ordre européen, tel qu'il est issu de la guerre, la seule sauvegarde de la stabilité et de la paix, la garantie de ses revendications légitimes dans l'ordre des réparations. Toucher aux traités, si peu que ce soit, c'est donc ébranler les fondements mêmes du continent, c'est attirer sur nous les ruines et remettre en question les résultats de la victoire. Ce sentiment qui prend naissance dans les souvenirs récents d'un peuple durement éprouvé, est parfaitement compréhensible. Mais le peuple anglais ne le partage pas. On peut s'en indigner, le lui reprocher : c'est un fait. Et il n'y a rien qui vous soit étranger comme un sentiment que l'on ne ressent pas.

Il est arrivé au traité de Versailles une singulière aventure : œuvre conjuguée de trois hommes, représentant trois peuples, il n'en a satisfait aucun. Mais tandis que l'un s'y attachait, les deux autres s'en sont presque immédiatement détournés. Les Français voient dans le traité de Versailles la sauvegarde de l'ordre public international, mais les Anglais n'y voient qu'une source de ruine et un principe d'anarchie. Ils ne lui reprochent pas, comme on le dit souvent à tort, d'être trop dur pour l'Allemagne. Ils lui reprochent d'être économiquement pernicieux, mal conçu, mal rédigé, inexécutable dans plusieurs de ses clauses, imprévisible dans ses conséquences, et d'entretenir le désordre là où il aurait dû établir l'ordre.

Sur ce premier malentendu est venu s'en greffer un second, plus récent mais non moins profond, qui concerne la révolution russe. Pour la masse des Français, les bolchévistes sont un gouvernement de brigands et ne pourront jamais être autre chose. Celui qui a tué tuera. Vis à vis d'eux, il n'y a que deux attitudes possibles : l'hostilité ou l'ignorance. Il faut les combattre pour les renverser, ou, si on ne le peut, attendre qu'il s'effondrent d'eux-mêmes.

Ce que l'on reproche le plus communément à la Conférence de Gênes, non seulement en France mais chez nous, c'est d'avoir réuni à une table commune, la fameuse table verte des Congrès ou la table fleurie du *Dante Alighieri*, les honnêtes gens, parmi lesquels nous nous comptons, et les assassins du tsar et de plusieurs millions de Russes.

Ce sentiment est légitime, et sain, Il est le sursaut de la morale blessée Si nous ne l'avions pas, nous ne serions plus des hommes. Les fleurs qui sont tombées de la terrasse du Palazzo Bianco sur la tête de Tchitchérine, la poignée de main du Roi et le toast de l'Archevêque nous ont paru un défi aux mânes des morts de Yekaterinenbourg. Et tous nous nous sommes demandé : « Est-ce nécessaire ? Est-ce indispensable ? Es-ce à nous de fortifier ce régime et de pardonner des crimes dont il ne se repent pas ? »

Ce sentiment, très beau dans son idéalisme, très logique dans son intransigeance, a cependant déjà fait faire à la politique française à l'égard de la Russie au moins deux fautes: la première fut de soutenir des mouvements contre-révolutionnaires qui n'avaient aucune base dans le peuple russe — celui qui réside en Russie — et étaient voués, pour cette raison, à un échec certain. La seconde fut de bloquer la Russie des soviets et de la mettre ainsi dans la seule situation économique où l'expérience communiste pût être tentée et durer: le vase clos. Cependant, aujourd'hui encore, après cinq années et d'innombrables déceptions, l'opinion française attend pour demain la chute des soviets.

C'est une opinion que ne partagent pas les Anglais. Les bolchévistes ont pris un moyen abominable, mais radical, pour s'assurer le pouvoir, le moyen du grand Turc: ils ont tué tous leurs adversaires. De l'aveu quasi-unanime des voyageurs, il n'y a plus en Russie, à l'heure actuelle, aucun groupe de gens capable de tenir tête à un gouvernement qui s'appuie sur une armée d'un million d'hommes. Avec ou sans aide extérieure, Lénine est plus solide que n'a jamais été le Tsar. C'est un fait avec lequel les Anglais veulent compter.

Un second fait, c'est que l'Europe ne peut pas se passer de la Russie. Le progrès, ou seulement le maintien de la civilisation, ne peut pas, à la longue, se fonder sur la diminution de son domaine. L'Europe est déjà trop petite pour les besoins de sa consommation et pour la place qu'elle occupe dans le monde; une réduction durable de son étendue peut lui être mortelle.

S'il en est ainsi, si le bolchévisme doit durer et si l'Europe a besoin de la Russie, ne faudra-t-il pas nécessairement causer un jour ? Et le plus tôt n'est-il pas le mieux ? On pourrait en douter si le bolchévisme avait encore sa virulence d'antan. Mais plusieurs symptômes semblent prouver qu'il n'en est rien. Lénine avait parfaitement saisi que le maintien du communisme en Russie exigeait la révolution mondiale. Longtemps il y a cru; il a fait tout ce qu'il a pu pour la provoquer, et il a poussé son expérience tant qu'il a gardé la foi. Aujourd'hui, les Russes ont compris que le bouleversement de l'Occident était une chimère, et la poursuite du communisme une absurdité. La révolution russe est finie. Autrement, Tchitchérine ne serait pas à Gênes et ne toucherait pas la main du roi.

Qu'est-ce donc que le bolchévisme sans le communisme ? C'est une aristocratie qui en a remplacé une autre. C'est Fouché dans le fauteuil de Choiseul. Et peut-être ferions-nous plus de peine et plus de mal à nos communistes en leur montrant, telle qu'elle est, la trahison dont ils sont les victimes, qu'en leur dépeignant les bolchévistes comme des foudres de logique et d'intransigeance. Notre presse, en cette matière, retarde d'une idée et d'une année.

Tout cela ne prouve pas, sans doute, qu'il était nécessaire que les dames de Gênes jetassent des fleurs sous les pas de Tchitchérine, ni que Mgr Signori levât son verre à la révolution russe. Mais cela prouve qu'un jour devait venir où, en tous cas, avec plus ou moins de répugnance, il faudrait causer.

Ces deux divergences franco-anglaises sur la valeur de la paix et sur la nature du bolchévisme éclairent la marche de la Conférence de Gênes. Tandis que certaines

délégations ne visent qu'à garantir les traités et à empêcher toute contagion du communisme russe sur l'Occident, les autres sont surtout occupées à tirer les bénéfices de la double faillite du communisme et des traités. Certaines concessions qui apparaissent aux uns comme des sacrifices inouïs ne sont pour les autres que des révérences de cour devant les anciens principes du gouvernement russe. Ainsi la substitution de baux de quatre-vingt-dix-neuf ans à la propriété. Ainsi encore la substitution de sociétés concessionnaires aux anciens propriétaires.

Les bolchévistes, bien que résignés à restaurer le capitalisme, n'en acceptent que la forme la plus évoluée, à leurs yeux, celle des grandes compagnies anonymes. Ils admettent le capitalisme, mais non les capitalistes ; ils reconnaissent la propriété, mais non les propriétaires. La substitution de la *Royal Dutch* aux anciens concessionnaires des gisements pétroliers fait partie de cette politique : le soin qu'on avait pris de ne pas inviter à la Conférence le gouvernement de la Géorgie, pourtant reconnu par les puissances, manifestait assez clairement le souci qu'on avait de traiter avec les bolchévistes seuls la question des concessions pétrolifères. Au surplus, en vertu des accords de San Remo, le gouvernement français a lié étroitement ses intérêts à ceux de la *Royal Dutch* — ce qui pourrait bien expliquer le fait que la Belgique a été seule tout d'abord à protester contre l'article VII du memorandum.

L'incident le plus grave de la Conférence de Gênes a été la conclusion du traité de Rapallo. L'accord germano-russe se trouve, en effet, par calcul ou par hasard, au point de jonction de la question russe et du problème des traités. Il est une manifestation nouvelle des difficultés que rencontre l'application des traités. Sans l'article 116 de la paix de Versailles, qui résume les droits de la Russie aux réparations, jamais les Russes n'auraient été capables d'imposer à l'Allemagne une semblable capitulation. C'est à juste titre qu'on a appelé le traité de Rapallo « un second traité de Brest-Litovsk ». Il est bien cela en réalité, mais dans une situation renversée. Il est, plus encore, analogue au traité séparé germano-américain,

contre lequel personne, en Europe, n'a osé élever la voix — *quia nominor leo.*

Si la colère des Alliés s'est tournée tout entière contre les Allemands, c'est que ceux-ci, dans la situation diplomatique actuelle, sont taillables et corvéables à merci. Mais les Allemands n'ont pas seuls la responsabilité du traité de Rapallo. Tout le monde sait, au contraire, que les Russes, armés de l'article 116 du traité de Versailles, ont fait chanter MM. Wirth et Rathenau, en leur disant, comme M. Tchitchérine avait dit aux Etats baltes, à Riga : « Si vous n'êtes pas avec nous, nous serons contre vous », ce qui signifiait pour l'Allemagne une aggravation sérieuse de sa situation à l'égard des réparations.

Ce qui a heurté les Alliés et indigné l'opinion publique même des pays neutres, c'est la forme plutôt que le fond du traité. Au fond, l'accord de Rapallo prévoit que l'Allemagne jouira vis-à-vis de la Russie de la situation de la nation la plus favorisée; mais au lieu de le dire sous la forme diplomatique qu'on a toujours choisie depuis que cette clause existe dans le monde, le traité de Rapallo a cru devoir en choisir une autre, et dire : « L'Allemagne accordera des avantages à la Russie *si celle-ci n'en accorde pas* aux autres membres de la Conférence. »

En somme, cela revient au même. Mais, en apparence, cela signifie que les Allemands prennent parti contre les Alliés et fortifient la résistance diplomatique des Russes en face des revendications de l'Entente. C'était cela que les Russes tenaient à faire savoir aux Alliés, mais c'était évidemment un procédé désobligeant et de nature à justifier l'irritation de l'opinion française. Cette rédaction prouve que les véritables auteurs du traité sont les bolchévistes.

Le traité de Rapallo n'ajoute d'ailleurs rien à la situation européenne, et ne la modifie guère. Il n'a pas créé la solidarité germano-russe, il l'a simplement constatée. Il n'a pas accru le danger allemand, car l'alliance de l'aveugle et du paralytique n'a jamais été redoutable. Le traité de Rapallo n'est qu'une cristallisation de plus dans l'Europe née de la guerre. Et c'est là même ce qui

en fait la gravité. Car si l'Europe, au lieu de s'acheminer lentement vers un sentiment plus grand de sa solidarité, continue à se constituer en groupements adverses et hostiles, où trouvera-t-elle les forces nécessaires à son relèvement ?

Il importe, en vérité, assez peu que le chaos dans lequel s'agite l'Europe soit dû à la paix, comme le croient les Anglais, ou qu'il soit dû, comme on le croit en France, à la guerre. Ce qui importe, c'est que l'Europe sorte au plus vite de ce chaos, et que, nouvelle Byzance, elle ne se livre pas à des querelles théologiques, tandis que le Turc est à ses portes. Il y a, heureusement en tous pays, des gens qui le comprennent; c'est ainsi que, tout récemment, une publication française dont on ne suspectera pas le patriotisme, le *Bulletin de la Société d'études et d'informations économiques*, a écrit à ce sujet des pages qui nous serviront de conclusion :

« Si l'on estime chez nous que, par nos propres moyens, par nos seuls moyens, nous sommes capables de nous tirer de toutes les difficultés de l'heure présente, de relever nos ruines sans ruiner nos finances, de faire face aux menaces de toutes sortes qui peut-être nous guettent plus tôt que nous ne le pensons, alors libre à nous de ne faire aucun cas du jugement de nos amis, proches ou éloignés, actuels ou virtuels.

« Si, au contraire, le prodigieux effort de restauration économique qui nous est imposé apparaît impossible sans des concours étrangers, si le paiement effectif et la mobilisation de la dette allemande supposent nécessairement des bonnes volontés qui nous facilitent une opération de crédit international, si par malheur, la guerre d'où nous sortons n'a pas été la dernière guerre, ainsi que se le figure trop naïvement l'imagination populaire, et si quelque jour nous avons de nouveau besoin d'alliés, pour conjuguer le péril ou pour en triompher, alors nous ne saurions avec trop de soin ménager l'opinion universelle, chercher à nous la concilier en toute circonstance et travailler de notre mieux au service de l'intérêt commun.

« Dans la Conférence de Gênes, on veut trop voir une initiative personnelle de M. Lloyd George, et, dans l'initiative de M. Lloyd George, une pure manœuvre électorale dont la portée se limite au Royaume-Uni. Par là, on ne fait que se payer de mots : que résulterait-il de cette manœuvre sans la complicité d'un sentiment

populaire, à qui elle donne réellement satisfaction ? Et ce sentiment des masses britanniques n'est si fort que parce qu'il correspond à des sentiments pareils chez presque tous les peuples d'Europe et d'Amérique. M. Lloyd George ne trouve tant d'écho dans le monde que parce qu'il vibre puissamment à l'unisson d'une grande émotion, d'une grande aspiration mondiale. Le secret de son prestige ne vient pas d'ailleurs. L'univers est d'accord avec lui sur l'urgente nécessité qui s'impose aujourd'hui de rechercher un terrain d'action commune, de rétablir les finances nationales en élaguant le plus possible les causes de dépenses improductives, à commencer par les armements, d'unir tous les efforts pour recréer la vie et la prospérité économiques dans l'harmouie, dans l'ordre et dans la paix. »

C'est sur cet esprit qui, en effet, est universel, que repose la Conférence de Gênes. Et c'est pourquoi, en dépit de toutes les difficultés intrinsèques et de tous les obstacles artificiels accumulés sous ses pas, nous gardons la confiance que la Conférence, même si elle n'aboutit pas à des résultats immédiats et tangibles, sera le point de départ de beaucoup de choses nouvelles dans l'histoire de l'Europe. C'est plus tard que nous en connaîtrons la valeur.

UN EUROPÉEN.

ÉDITORIAL

*M. Marcel Martinet, dans l'*Humanité *— tout en déclarant que « la* Revue de Genève *est d'ailleurs bien faite et publie des œuvres distinguées, et c'est pourquoi il faut qu'on s'occupe d'elle » — nous morigène. Selon lui, nous ne cherchons ici « qu'un rapetassage bénin de la vieille société oligarchique » et, sans vouloir l'avouer, nous tremblons de peur. En revanche, il affirme que la Révolution est seule capable de préserver le libre développement des groupes humains. « Les révolutionnaires, écrit-il, sont amenés à la révolution par une exigence de liberté. »*

Répondons à M. Martinet que nous sommes moins des doctrinaires que des observateurs. Nous ne croyons pas qu'il y ait une formule du bonheur humain. Nous regardons, nous essayons de comprendre, et d'enrichir nos idées par l'expérience. Or, depuis trois années, nous avons fait quelques découvertes.

Ainsi, nous nous sommes rendus compte que l'évolution de notre espèce n'est pas nécessairement régulière et continue, mais peut subir des arrêts et des régressions. Il serait possible que notre civilisation soit mise en question, brutalement supprimée. Avant la guerre déjà, un grand orienta-

liste qui était un des hommes supérieurs de la Genève contemporaine, à la fois philosophe et artiste, Max van Berchem, évoquait volontiers devant nous les sociétés disparues en Asie : « L'histoire, nous disait-il, est un gouffre dévorateur. » Nous pensions que ces dieux, ces lois et ces arts, écroulés pour toujours dans l'oubli, étaient faibles en nombre, et mal outillés. Notre erreur était d'admettre que ce désastre ne se reproduirait pas. Il nous faut compter maintenant avec cette hypothèse.

Est-ce une lâcheté, M. Martinet, d'avoir «peur» pour notre civilisation? J'ajoute que nous saurions la défendre. On l'a vu en Suisse, il n'y a pas longtemps: un peuple, les armes à la main, s'est jeté sur l'anarchie qui a été vaincue. C'est une histoire malheureusement ignorée hors de nos frontières, parce qu'elle s'est produite au moment de l'armistice et que les journaux étrangers n'en ont rien dit.) Nous ne craignons pas pour les privilèges d'une classe: nous craignons pour les privilèges de tous les hommes. Car cette société, dont nous savons tout comme un autre critiquer les défauts, elle est quand même un abri contre le néant. Nous la devons à ceux qui sont venus avant nous et qui peuvent encore nous enseigner. L'abattre, serait écraser beaucoup de monde. Ensuite, que faire? On peut réparer un édifice, même branlant, mais qui a été construit. On ne répare pas une ruine,

Je sais bien que M. Martinet me répondra qu'à l'ordre détruit, ses amis substitueront un système révolutionnaire. Mais ici se place une seconde observation que nous avons pu faire depuis quelques mois. Autrefois le mythe révolutionnaire était gonflé d'une ardeur généreuse, c'était une belle promesse, et chacun pouvait y distinguer les jeux de lumière qu'il préférait. Aujourd'hui — et voilà le nouveau — la Révolution a cessé d'être un mythe pour devenir une réalité. Elle n'est plus inscrite dans des livres divers qu'on peut interpréter, mais dans la chair et le sol, où son évidence crie. Où cela? En Russie. C'est là qu'elle fait ses preuves. Certes, nous n'avons pas été des adversaires systématiques du bolchévisme. A Genève, on a vu de trop près les victimes du tsarisme pour regretter le régime impérial. Ici, j'ai écouté Lunatcharsky, coudoyé Lénine. De temps en temps je vais causer avec un communiste raffiné

dont je tairai le nom pour ne pas le désigner à la police et qui me renseigne. Eh bien, tout ce que j'ai appris, directement ou indirectement, sur le bolchévisme, m'a rempli d'horreur. C'est un régime de bagne et de famine, une affreuse dégradation de l'homme et telle que l'Occident ne l'a jamais connue.

Comment alors, et malgré tant de preuves, M. Martinet peut-il dire que la Révolution c'est la Liberté? Elle en est tout juste la négation implacable. Elle est un despotisme césarien. Je comprendrais M. Martinet s'il était pour la dictature d'une élite. Dans le chaos européen, on peut envisager la solution tyrannique. Mais non, il se proclame pour l'affranchissement général. Se croit-il encore aux époques bourgeoises de 1789 ou de 1848? Hé, M. Martinet, réveillez-vous. Parcourez dans notre dernier numéro et dans celui d'aujourd'hui les impressions d'un socialiste espagnol, aussi bon teint que vous, sur la situation actuelle de la Russie. Prenez dans la Revue de Paris *du 1er avril, les pages admirables d'Andréief: vous y verrez l'effroyable dégoût d'un grand artiste. Ou bien lisez* Through Starving Russia [1] *par notre collaborateur C.-E. Bechhofer, socialiste lui aussi, si je ne me trompe. C'est l'affreuse description de l'affamement né du bolchévisme. Vous y trouverez une conversation avec Tchicherine où celui-ci confesse l'erreur et le crime du gouvernement dont il fait partie.*

Loin d'être une émancipation de l'homme, la Révolution — non pas telle qu'on la concevait naguère dans la fumée des pipes, mais telle qu'on l'a réalisée en Russie — est un asservissement. Que la civilisation d'Occident, malgré ses insuffisances, mérite d'être protégée, il suffit, pour s'en convaincre, de regarder du côté de Moscou, et de réfléchir.

Robert de TRAZ.

[1] Methuen and C°, London.

REVUE DES REVUES

La Ronda. — C'est en avril 1919 qu'a paru le premier numéro de cette revue. A une époque de professions de foi tapageuses et grandiloquentes, au sein d'une surabondance de manifestes touffus et turbulents, son *prologo in tre part* était étrangement frappant. («A trente ans, la vie est une sorte de grand vent qui se calme peu à peu.» Tels en étaient les premiers mots.)

Les sept rédacteurs ordinaires, Riccardo Bacchelli, Antonio Baldini, Bruno Barilli, Vincenzo Cardarelli, Emilio Cecchi, Lorenzo Montano, Aurelio-E. Saffi étaient liés d'amitié dès leur jeunesse, et c'est leur affinité de goûts, de culture, d'éducation qui les poussa à cette entreprise, dont ils promettaient de prendre soin ainsi que l'on accomplirait un devoir. Aux errements modernes dannuntianisme, Pascoli, futuristes), ils opposaient la seule grande tradition italienne, interrompue après Leopardi et Manzoni. Et cette tradition ils entendaient la renouer, reprenant ainsi le culte du passé, sans toutefois se départir d'une vivifiante perception de la vie moderne et des besoins présents. « Nous imaginons — disaient-ils — des ordres suffisamment larges pour nous permettre de songer personnellement au salut de notre âme, sans négliger pour cela les pratiques extérieures du culte que nous devons au passé : mais en cherchant au contraire à concilier les deux choses... Notre classicisme est métaphorique et à double fond ; continuer à employer avec confiance un style défunt cela ne signifiera pas autre chose, pour nous, que réaliser de nouvelles élégances et perpétuer en somme insensiblement la tradition de notre art. Et nous estimons que cela revient à être modernes à la manière italienne, c'est-à-dire sans nous expatrier.»

Le rédacteur d'une très pontifiante revue de jeunes nous disait, en parlant des écrivains de la *Ronda* : « Ils parlent, ils parlent... on les écoute, mais à la fin on s'aperçoit qu'on en n'a rien compris du tout.... » Nous citons ce jugement pour l'avoir entendu souvent répéter depuis sous des formes diverses, plus ou moins masqué, et parce que ceci nous semble devoir inspirer de salutaires réflexions sur notre époque, qu'une revue qui tendait par son style châtié et par sa langue intelligible et sobre à une expression classique (disons le mot) puisse être accusée d'inintelligibilité.

Il est certain que, à une époque où la critique semblait ne plus pouvoir juger que par analogie, et où la métaphore pouvait passer pour le seul moyen d'expression, les écrivains de la *Ronda* devaient causer passablement de surprise.

Quand on nous demande une critique lyrique, émouvante, où l'âme du critique ne forme qu'un tout avec l'âme de l'écrivain, il peut sembler de mauvais ton d'affirmer, comme fait Cecchi, que la critique ne saurait naître que « dans une faculté de haute quiétude sensitive et d'intérêt humain tranquille et souverain. » Il est bien vrai que Leopardi demandait en général pour toute création *un tempo di forsa, ma tranquilla.* Mais Leopardi est bien mort !

La *Ronda* ne s'en est pas tenue du reste à ces seules manifestations de réaction. En effet, quand l'une des caractéristiques du temps est l'originalité recherchée à tout prix, n'a-t-elle pas affecté le mépris des sujets nouveaux au point de commencer à traiter les mythes bibliques et l'histoire d'Hamlet, comme un bon élève aux prises avec des exercices de style ? (Bacchelli : *Amleto.* Cardarelli : *Le Favole della Genesi.)*

En ces temps de prophètes, d'initiés et de martyrs pour l'art, combien devaient apparaître déplacés les mots de Baldini : « Il existe les inquiets, les passionnés, les irrités, toujours en proie à des élans d'amour et de répulsion irraisonnée et irrésistible. Ce ne sont pas des poètes parce que la poésie, pour son honneur immortel, est saine, explicite et courageuse. Ce ne sont pas des hommes d'action, car celle-ci ignore tout dégoût et toute inquiétude. Accordons-leur d'être du levain ; et le levain se détruit dans le pain. »

En 1921, la *Ronda* présenta, sous forme d'un fascicule unique de trois numéros, un choix de pensées tirées du *Zibaldone* de Leopardi. Ce choix, de caractère purement philologique, fait avec un goût rare et avec une réconfortante sûreté d'information, nous permettant de suivre avec facilité les idées sur la littérature de Leopardi éparses dans les sept volumes, devenus introuvables, de la seule édition du *Zibaldone* (Le Monnier, 1898-1900), ne pouvait paraître en un moment plus opportun.

Opportun, dis-je, pour remplir la tâche que s'est imposée la *Ronda*, qui s'est fait à juste titre, de ce choix, un drapeau. Car pour ne citer que le premier exemple venu, on voit de suite combien sont contraires au goût contemporain des affirmations de ce

genre : « L'excès des sensations ou leur surabondance se change en insensibilité...... Le poète, dans l'excès de l'enthousiasme, de la passion, etc., n'est pas poète, c'est-à-dire n'est pas en mesure d'écrire. En face de la nature, lorsque toute son âme est occupée dans la contemplation de l'infini, tandis que les idées se pressent dans son esprit, il n'est pas capable d'en distinguer, d'en choisir, d'en servir aucune... »

Cette revue ne pouvait manquer de susciter de violentes oppositions. Un des pontifes de la critique, M. Fernando Palazzi, n'y voit qu'une des crises périodiques de la littérature italienne, une grimace de rhétorique et de dilettantisme, une agitation d'académiciens, de néo-alexandrins et de parnassiens, qu'il faut combattre à tout prix. (*Italia che Scrive*, juin 1920.)

Un an après avoir conseillé à Savinio, à propos de son *Hermafrodito*, de discipliner sa verve, de parler moins de soi et d'éviter ce grand bruit de métaphores, etc., etc. (*I. c. s.*, janvier 1919), Palazzi raillait sa collaboration à la *Ronda*, cette Thébaïde où l'auteur, disait-il, s'était retiré pour expier les doux péchés de l'*Hermafrodito*.

On a aussi vivement reproché à la *Ronda* ses attaques contre M. Benjamin Crémieux à propos de son article sur la condition présente des lettres italiennes (*N.R.F* octobre 1920). Nous aurions évidemment mauvaise grâce à ne point reconnaitre la grande connaissance que possède M. Crémieux de notre littérature. Son talent de traducteur est également remarquable et comment pourrait-on suffisamment les louer quand on a eu sous les yeux des traductions d'autres italophiles, telles que celles, ineffables, de M. Jean Chuzeville. Mais tout ceci ne saurait que justifier la réponse un peu vive de la *Ronda*, puisque les mérites incontestés de M. Crémieux ne rendaient que plus dangereuses ses affirmations. M. Crémieux, en effet, après avoir souhaité à l'Italie une bonne crise de vrai romantisme, qui selon lui serait la seule voie de salut pour notre littérature, touche à la question de la langue et trouve que l'outillage littéraire italien est défectueux. L'espace limité nous oblige à renvoyer le lecteur à la polémique elle-même (*N.R.F* octobre 1920, *Ronda* novembre 1920). La *Ronda*, comme on devait s'y attendre, répondit un peu vertement.

Elle aurait pu se contenter de renvoyer le critique français aux nombreuses pages des *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura* qui traitent la question, mais Leopardi étant classique, « par malheur », dit M. Crémieux, il aurait compté pour peu en l'occurence.

On reproche à la *Ronda* (et M. Crémieux le tout premier) son doctrinarisme intransigeant. La *Ronda*, comme nous l'avons dit, est rédigée par sept amis écrivains qu'une affinité d'éducation et d'idées a groupé. L'impression que laisse cette revue est celle d'une très rare unité, et le doctrinarisme que nous lui reconnaissons ne fait que ressortir davantage dans ce caractère même.

Mais loin de le lui imputer à défaut, nous croyons au contraire l'en devoir louer grandement. Née à une époque où quasi toute notion de dignité littéraire semblait perdue, elle pourra obtenir de sa seule intransigeance les fruits qu'elle désire. Elle s'est fixé un but qu'elle n'atteindra qu'en bannissant toute idée de compromis. Le jour où le moindre fléchissement se manifestera en elle, elle n'aura plus de raison d'être, elle deviendra une revue comme tant d'autres et ne sera plus cette belle et dédaigneuse *Ronda* que nous aimons.

Nos yeux se reposent souvent sur les deux piles couleur brique de cette revue que nous collectionnons, et il nous semble assister à la lente élévation d'un bel édifice qui restera.

On reproche à ses collaborateurs leur lenteur à produire. Ils semblent en effet avoir un piètre souci de fécondité. Ce n'est encore là pour nous qu'une très grande qualité. Et c'est en pensant à eux que nous viennent à l'esprit ces paroles de Nietzsche : « Les aristocrates-nés de l'esprit ne sont pas trop pressés ; leurs créations paraissent et tombent de l'arbre par un tranquille soir d'automne, sans qu'ils soient hâtivement désirés, sollicités, pressés, par la nouveauté. Le désir incessant de créer est vulgaire et témoigne de jalousie, d'envie, d'ambition. Si l'on est quelque chose, on n'a réellement besoin de rien faire — et pourtant l'on agit beaucoup. Il y a au-dessus des hommes « productifs » une espèce encore supérieure ».

V. J.

REMARQUES

Franz Hellens. — L'auteur de *Sylvia et les vers à soie* est né le 8 septembre 1881 et a vécu la plus grande partie de sa jeunesse à Gand. Son roman de début, *En Ville Morte*, montre l'influence sur son talent de ce décor « clair et sombre » avec son « caractère de vieillesse et de nouveauté ». Hellens acheva à Gand son doctorat en droit, puis alla se fixer à Bruxelles où il laissa vite le barreau pour entrer comme stagiaire à la Bibliothèque royale.

Ses principaux ouvrages sont : *Les Hors-le-vent* (1909), *Les Clartés latentes* (1912), *Nocturnal* (1918), *Mélusine* (1920), *Bass-Bassina-Boulon* (1922), un recueil de poèmes, paru en 1921, et un roman de guerre, âpre et pessimiste, que publia l'*Etoile belge*.

Sa manière, on l'a caractérisée ainsi : « un fond de tristesse rude sans cesse refrénée par une volonté robuste qui s'efforce de s'imprégner des énergies de son temps, un cœur enraciné dans le passé et des yeux braqués sur le présent ». Hellens est un des écrivains les plus sincères et les plus puissants de la Belgique contemporaine.

* * *

Prix Gottfried Keller. — Les pouvoirs publics, en Suisse, ont compris que dans leur lutte contre le chômage, il ne fallait pas oublier les artistes. Des crédits importants ont été votés en faveur des peintres et des sculpteurs. L'initiative privée ne demeure pas en arrière. L'an dernier, uu jeune Zuricois cultivé, M. Martin Bodmer, témoignant d'une générosité et d'une noblesse d'esprit bien rares, a fondé le prix

Gottfried Keller, du montant de six mille francs, et qui sera décerné tous les deux ans à un écrivain. Le comité se compose, outre M. Bodmer, de MM. Robert Faesi, Korrodi, Rychner, Federer, et de notre directeur, Robert de Traz.

Le prix vient d'être attribué pour la première fois à Jakob Bosshart pour son livre *Un Héraut dans le désert.* Il couronne, en même temps qu'un remarquable roman, une très belle carrière d'écrivain. Bosshart, qui atteint la soixantaine, vient d'assembler ses œuvres complètes en une édition définitive. Nous aurons l'occasion d'en donner des extraits à nos lecteurs. En attirant leur attention sur cet écrivain savoureux et dru, nous voudrions appuyer la décision prise par le Comité du prix Gottfried Keller, et aider au succès de son lauréat.

* * *

Notre roman. — Avec ce numéro s'achève le délicieux roman d'Edmond Jaloux qui a été si fort apprécié par nos lecteurs. Fidèles à notre programme et à nos curiosités, nous lui ferons succéder un roman d'un tout autre pays et d'un esprit bien différent. *Nocturne*, de Frank Swinnerton, sera une révélation pour le public continental qui en aimera la force grave, la composition concentrée. Il sera présenté par M. H. G. Wells lui-même en une introduction très spirituelle. *Nocturne* commencera à paraître dans notre prochain numéro, et ne manquera pas de susciter une vive attention.

* * *

Les Entretiens d'été de Pontigny — Avant la guerre, la Société de l'Abbaye de Pontigny groupait l'été des personnes cultivées, de nationalités différentes, désireuses d'échanger des vues sur un grand sujet de littérature ou de morale. «Une cohabitation continuée de dix jours, dans le silence des champs, permet de se connaître mieux que de multiples rencontres au milieu de l'inquiétude», pour employer les expressions des promoteurs de cette tentative originale. Ces «décades» commencèrent en 1910 : par exemple, la décade du *Droit des peuples* d'où sortit une *Ligue internationale pour la défense du droit des peuples* dont Ernest Denis fut le président et dont Pierre Bernus rédigea les Cahiers. Une autre décade s'occupa de l'Education et fit naître l'*Ecole libre de commune culture.* La décade des Lettres qui se répéta de 1910 à 1913 fut surtout inspirée par les écrivains de la *Nouvelle revue française.* L'une d'entre elles fut consacrée au « Sens du tragique », tragique des destinées et tragique des passions : Bédier, définissant le tragique de *Tristan*, Edmund Gosse celui du drame élisabethain, Bernard Bouvier celui de Schiller, etc., y collaborèrent. Puis vint la décade la «Grande Espérance» avec Loisy, Stewart, Paul Sabatier, Gabriel Sarrazin, celle du «Travail»

avec Mahaim, Fontaine, Pierre Hamp, Daniel Halévy. Puis, vint la la guerre.

Et voici que cette année, les mêmes esprits libres qui forment le Comité des Entretiens d'Eté — Paul Desjardins, Arthur Fontaine, André Gide, Georges Raverat — reprennent leur projet. Ils demandent à la *Revue de Genève* de l'appuyer, de le faire connaître à nos lecteurs. Nous le faisons avec la plus vive sympathie. Nos abonnés, nos amis, sont précisément préoccupés de s'informer, d'entendre les voix diverses des hommes. Ils savent qu'il y a entre les peuples des sujets communs. Alors que les politiciens, les gens d'affaires surexcitent les contrastes et les vanités rivales, ils espèrent en une trève-Dieu de l'intelligence. Faire connaître et faire collaborer — sans oubli du passé ni compromission — tel est bien le programme général de notre revue. Il correspond au programme de Pontigny.

Cette année, trois décades sont prévues : l'une sur l'Education (du 7 au 16 août) à laquelle « sont conviés ceux qui se préoccupent du défaut de concordance entre l'éducation d'à présent et le régime des sociétés politiques » ; une seconde sur un sujet de littérature (du 17 au 26 août), la « culture de la fierté par la fiction » — le point d'honneur du moyen-âge, le gentleman, l'honnête homme, l'autonomie ibsénienne, la *self-reliance* d'Emerson — ; une troisième enfin sur la Société des Nations : à cette décade, on voudrait réunir « des amis réfléchis de la Paix et qui conviennent que le moyen de l'établir enfin (précisons qu'il s'agit d'une Fédération des Etats) doit être voulu pleinement, mais est difficile et reculé encore... Essayer de mettre au point, de sorte qu'elle ne soit que bienfaisante, l'idée profondément naturelle de *Patrie :* c'est là une entreprise d'éclaircissement, de pacification. On voudrait qu'elle fût au moins esquissée dans un conciliabule de civilisés, au commencement du XXme siècle. »

Ajoutons que parmi les inscriptions déjà recueillies, les collaborateurs les plus appréciés de la *Revue de Genève* sont nombreux : Johann Bojer, Arnold Bennett, Albert Thomas, Ferrero, Prezzolini, de même que des collaborateurs de demain comme André Gide, Wells, Duhamel. Parmi les autres, Paul Hymans, Arthur Fontaine, Hamp, Strachey, etc.

Nous ne manquerons pas de revenir sur les Entretiens d'été, et de tenir nos lecteurs au courant de leur développement.

BIBLIOGRAPHIE

Eugène Montfort : *Brelan marin.* Pierre Billotey : *Les Grands hommes en liberté.*

Cette petite collection, dite « Bibliothèque des Marges » débute fort bien. On connaît le talent dru de M. Montfort, son goût des traits précis, des mises en place exactes. Ses trois récits, fort courts, sans complication anecdotique, donnent la satisfaction d'un dessin achevé. Quant à M. Billotey, il a écrit la satire la plus amusante et la plus légère des académiciens bien pensants, auxquels il joint M. Louis Bertrand, et, ce qui est bien dommage sans qu'il y ait de sa faute, Francis Jammes. Cette joyeuse raillerie est pleine de bon sens.

R. T.

Benjamin Crémieux : *Le Premier de la classe.*

« Je ne puis plus me résigner à n'avoir que mon âge. » M. Crémieux a vu bien juste et bien profond lorsqu'il a conçu ce petit héros de treize ans hanté de grands rêves. Que ceux-ci soient des rêves historiques, rien de plus vraisemblable. Avant de songer à des femmes, nous avons tous songé à Alexandre ou à Carthage. Mais nous avions les jeux pour détendre ces désirs trop forts. Le « premier de la classe » ne joue pas ; il prend au sérieux ses inventions et veut les réaliser. De là le drame. M. Crémieux l'a conduit de façon remarquable, sans faux pathétisme. Il a fort bien montré combien il est tragique — d'un tragique constant, quotidien, mais que peu de romanciers ont vu — d'éprouver des sentiments qui

sont en avance ou en retard. Il serait trop beau d'être exact. Le douloureux, c'est de ne pas être à l'heure de sa vie, comme Jean Rigaud. Mais rien ne nous met à l'abri de pareils accidents, et si affreux soient-ils, ils nous rendent ridicules. Il faut aimer les romans, très rares, qui, comme celui de M. Crémieux, ne se bornent pas à raconter une histoire, mais jettent une lueur sur la vie tout entière.

R. T.

Geneviève MAURY : *L'Enchantement sur le seuil.*

Cette plaquette de notre excellente collaboratrice est délicieuse. C'est, en brefs chapitres, l'histoire d'une petite fille aux « longues jambes dures », l'histoire de ses découvertes et de son bonheur. Tout est neuf pour elle, tout est immense, la cuisine ou le jardin. Plus tard, elle établira des proportions, elle fixera des échelles de valeurs et de distances, et le monde lui paraîtra réduit sous ce quadrillage. En attendant, ingénue, elle s'émerveille. Il fallait beaucoup de délicatesse et de fraîcheur pour retracer ces impressions si éloignées des nôtres. Mlle Maury y a réussi et nous l'en félicitons.

R. T.

Thomas MANN : *Rede und Antwort.*

Th. Mann a réuni sous ce titre une série d'articles, d'essais, d'écrits de circonstances parus ces quinze dernières années. La personnalité de l'auteur, cette personnalité faite de sensibilité aiguë et de profond sérieux artistique, forme l'attrait et l'unité du volume. Elle se livre dans ses sympathies littéraires, dans les pages qu'il consacre à Chamisso, à Wagner, à Fontane, à son contemporain Friedrich Huch ou au compositeur Pfitzner, dans telle confidence faite en passant sur ses méthodes de travail ou sa conception de l'art ; et l'on retrouve avec joie dans ces fragments improvisés l'admirable langue nuancée, riche, finement expressive qui fait de Thomas Mann un grand écrivain. Signalons dans ce volume la présence du fameux essai sur *Frédéric II et la Grande Coalition*, paru en 1914. On sait que, en l'écrivant, cette étude historique, c'est aux événements qui se déroulaient alors que Mann pensait. Le parallèle est transparent bien que nulle part explicitement formulé. L'interprétation des faits d'une psychologie subtile, la philosophie de l'histoire qui s'en dégage, prêteraient à bien des discussions, mais le portrait du grand Frédéric, tracé en toute impartialité artistique, est un chef-d'œuvre de vie intense.

G. M.

Gustave BELOT : *La Conscience française et la Guerre.*

L'on souhaiterait voir ce petit livre entre les mains de tous ceux qui actuellement, à l'étranger, se méprennent sur les véritables aspirations de la France. M. Gustave Belot, qui a jadis publié d'impor-

tantes *Etudes de Morale positive*, a réuni dans le présent volume plusieurs conférences et articles écrits pendant et depuis la guerre. Tous reflètent avec une conviction profonde et une parfaite clarté de pensée l'idéal rationnel, logique et foncièrement pacifique qui a soutenu la France pendant la lutte et qui demeure toujours le sien. Telle de ces études, analysant l'idée de démocratie, montre combien ce régime est, par son essence même, opposé à la guerre ; telle autre cherche en quoi réside la force du droit et la faiblesse de la force pure ; telle autre, enfin, développe ce que doit être le patriotisme en temps de paix (un patriotisme qui n'a rien de commun avec le nationalisme) et combien il serait désirable que la conscience morale étende son contrôle à toutes les relations humaines, en particulier aux relations commerciales et politiques qui lui échappent encore. Ainsi que l'a écrit Boutroux dans la préface « la conséquence qui se dégage de ces études toutes inspirées du même esprit, c'est qu'une chose en ce monde importe par-dessus tout, l'éducation morale des individus et des sociétés ».

G. M.

Gerhardt HAUPTMANN : *Peter Bauer.*

Cette « tragi-comédie », bien qu'elle vienne seulement de paraître, a été écrite en 1911. Elle met en scène un type de faux artiste, de raté, de la famille de certains personnages de Daudet, ou de l'Ekdal du *Canard sauvage*. Peter Bauer est peintre, peut-être aurait-il eu du talent, mais il a toujours été incurablement paresseux. Naturellement il se débat dans une pitoyable misère. Il se console avec des mots et des projets qui n'aboutissent jamais ; grandiloquent, sentimental, il ment aux siens, à ses créanciers avec une inconscience désarmante ; et surtout il se trompe lui-même... pour ne pas désespérer. Le tragique naît du mépris, de la haine dont il est l'objet de la part de sa famille, qu'il a entraînée dans la misère. La rancune de la femme encore jeune et belle et qui a jadis cru en lui, la dureté de la fille, intelligente et travailleuse, la patiente bonté du fils sont indiquées en quelques touches nettes et vivantes, mais ne jouent pas dans la pièce, qui reste en somme une comédie, le rôle dramatique qu'on en aurait pu tirer.

G. M.

Gerhardt HAUPTMANN : *Anna.*

Ce poème écrit en hexamètres et divisé en vingt-quatre chants est tout à fait classique par sa forme. Il l'est encore par la perfection de la composition, cet art achevé du développement qui n'appartient qu'au talent parvenu à sa pleine maturité. On songe tout naturellement à *Hermann et Dorothée*, que rappelle encore l'évocation du milieu rustique et familial et le souffle de large poésie mêlé aux détails terre à terre. Mais l'œuvre n'a pas l'harmonieuse sérénité du

poème goethéen et conte, au fond, moins une idylle qu'une tragédie, d'autant plus pathétique qu'elle demeure jusqu'au bout voilée, qu'on ne fait que la deviner. L'héroïne Anna, s'initie chez un vieux couple de petits propriétaires piétistes aux travaux agricoles et domestiques. Son irrésistible beauté est un danger pour elle-même et pour autrui, un souci pour les siens ; déjà sa réputation est tachée. Malgré son passé, le jeune poète, neveu de ses maîtres, s'éprend d'elle. Elle l'aime aussi, mais se juge indigne de lui et se laisse marier, sans avouer ses sentiments, au « frère » veuf, chargé d'enfants, que lui impose son pieux entourage.

G. M.

SUR « NOCTURNE »

« Mais ne vois-je pas devant moi celui dont j'ai partagé les jeux, au temps de son heureuse enfance. Et oserai-je ?... oserai-je ?... »
Cet « oserai-je » signifiait : pouvait-il me donner une poignée de main ?

DICKENS.
(Les Grandes Espérances).

Pourquoi, au moment d'écrire cette brève introduction au *Nocturne* de M. Swinnerton, suis-je poursuivi par le souvenir de l'immortel et absurde oncle Pumblechook ? Ce n'est pas toujours des régions les plus cultivées de son intelligence qu'un auteur tire son sens du comique. L'écrivain, et on peut voir là un des traits de la faculté littéraire, se double d'un raisonneur qui prend des notes. Je puis avoir des raisons de contester ces commentaires mais il m'est moralement impossible de ne pas en tenir compte.

Pour un ancien, présenter au public un jeune confrère d'une école différente est une tâche particulièrement délicate. La logique demanderait, je suppose, que chaque auteur n'eût d'éloges que pour ses émules puisque, de toute évidence, la voie qu'il a choisie est celle qu'il considérait la meilleure. Quelle excuse peut-il avoir de prôner des attitudes qu'il n'a jamais adoptées pour lui-même et de recommander des méthodes qu'il a rejetées ? Il est naturel

que le lecteur n'accepte ses louanges qu'avec méfiance. Cet homme, se dit-on, se sent-il touché de repentir ? A-t-il découvert, trop tard, que la partie qu'il n'a pas voulu jouer, pouvait aussi avoir d'heureux résultats, ou se laisse-t-il intimider par les critiques des jeunes ? La crainte des jeunes est, pour lui, le commencement de la sagesse. S'il prend sous son égide une œuvre dont l'esprit lui est contraire, n'est-ce pas par mesure de vaine défense, pour proclamer bien haut qu'il n'est pas si perruque que cela et qu'il est encore parfaitement apte à comprendre ? (C'est ici, j'imagine, que la citation Pumblechook trouve sa place.)

A toutes ces questions, objections et suspicions, je répondrai simplement par cette parole banale : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », ou par ces vers de M. Kipling :

Il y a quarante-cinq façons
De composer des ballades
Et il n'y en a pas une seule qui ne soit bonne.

Au fait, lorsque j'y réfléchis, je ne me souviens pas de m'être jamais sérieusement épris d'aucun auteur dont la manière s'approche de la mienne ; les imitateurs avérés me causent tout le déplaisir d'une caricature déguisée, et quand je rencontre des œuvres parallèles aux miennes, j'ai toujours la démangeaison de les récrire à ma façon. D'autre part, beaucoup d'écrivains absolument dissemblables ont éveillé chez moi des admirations spontanées. Ce n'est pas seulement — bien que cela y soit certainement pour quelque chose, — que chez ces auteurs, le procédé m'échappe en quelque mesure ; c'est, plus encore, affaire de goût. Comme auteur, j'appartiens à une école, et comme lecteur à une autre ; c'est ainsi qu'un homme peut se plaire à fabriquer des instruments d'optique et collectionner de la porcelaine ancienne. Swift, Sterne, Jane Austen, Thackeray, et le Dickens de *Bleak House* ont été les modèles de ma jeunesse enthousiaste mais, parmi les contemporains, tous mes suffrages allaient à Joseph Conrad, W.-H. Hudson et Stephen Crane qui, certes, sont bien éloignés de cette tradition anglaise. Avec les

objets de mes plus récentes prédilections, James Joyce, Swinnerton, Rébecca West, les premiers ouvrages de Mary Austen ou de Thomas Burke, j'ai aussi peu de parenté qu'un thon avec une seiche. Nous évoluons dans le même élément, et c'est à peu près tout ce que nous avons de commun.

Ce qui précède paraîtra sans doute bien personnel et le lecteur impatient peut se demander quand donc nous en arriverons à M. Swinnerton. J'y arrive aussi vite que je peux et tout ceci nous conduit en droite ligne à définir la position occupée par M. Swinnerton. La critique est une science dont la classification est encore imparfaite. Une multitude d'œuvres très différentes sont réunies en bloc sous le qualificatif de « romans réalistes ». Elles ne sont des romans réalistes [1] que par opposition au roman romanesque et parce qu'elles traitent de matières qu'il est convenu de considérer comme appartenant à la vie réelle. A part cela, elles s'accordent dans l'exposition d'une sorte d'histoire continue. Quelques-uns d'entre nous se servent de cette histoire pour mettre en action des idées, tels autres, comme Burke et Mary Austen, pour exciter de violentes émotions de différents genres, d'autres enfin concentrent leurs efforts à montrer la vie telle qu'elle est, vue seulement avec plus d'intensité. Pour moi, personnellement, la vie telle qu'elle est n'est que la matière brute, elle ne m'intéresse que sous cet aspect, et cela m'ennuie de regarder les choses, à moins que je n'aie l'intention d'en tirer parti. Des vacances passées à ne rien faire au milieu de la nature la plus admirable, seraient pour moi une véritable torture. L'extase contemplative des saints me paraîtrait l'enfer. Dans tous les livres que j'ai écrit, — j'en oublie le nombre exact, — il n'est question que des transformations possibles de la vie ou de gens qui élaborent des plans pour la transformer. Jamais je ne me suis contenté de dépeindre la vie telle qu'elle est. Mes œuvres les plus objectives, en apparence, ne sont

[1] Le terme de roman réaliste ne rend pas exactement le mot de *novel* employé par Wells et qui signifie tout récit fictif en prose, présentant un tableau de la vie réelle, sans préjuger de la façon dont le tableau est traité, tandis que *romance*, que nous avons traduit par « roman romanesque », s'applique à tout récit, en prose ou en vers, dont le sujet sort des limites de la vie réelle. (N. des Tr.)

que des critiques de l'état actuel et des exhortations à le modifier. Un écrivain comme M. Swinnerton, au contraire, regarde la vie et la rend avec une sûreté, un détachement et une patience dont je serais incapable. Il raconte ce qu'il voit sans aucune arrière-pensée. Son seul but est d'atteindre à cette beauté qui accompagne un rendu parfait. Vue à travers son art, la vie se montre comme ces objets qu'on examine à la loupe, excessive et sans voile, dans toute son intégrité. Notre auteur ne cherche pas autre chose. Il n'éprouve en aucune façon le désir de provoquer à l'action, n'importe qui.

M. Swinnerton n'est pas seul parmi les auteurs contemporains à pratiquer cette objectivité limpide et désintéressée. Nous avons en Angleterre un romancier, Miss Dorothea Richardson, qui semble avoir poussé l'impressionnisme en littérature jusqu'à la plus extrême limite. J'ignore quel succès elle trouvera auprès de la grande masse des lecteurs, mais elle est certainement une figure des plus intéressantes pour le critique et l'amateur de fiction. Dans *Pointed Roofs* et *Honeycomb*, par exemple, son récit n'est qu'une série de touches d'impressions vives et superficielles ; son héroïne n'est pas un caractère mais un miroir. Miss Richardson se promène sur les faits comme ces insectes qui courent sur l'eau soutenus par la densité de la surface. Elle perçoit, mais elle ne conçoit pas. Etant moi-même, en tant qu'écrivain, à l'antipode de telles œuvres, je confesse que c'est à la fois trop et trop peu pour moi. Mais M. Swinnerton, de même que M. James Joyce, ne sacrifie pas les profondeurs aux manifestations extérieures. Ses personnages ne sont pas seulement des apparences fugaces, mais des intelligences vivantes. Dans ce livre-ci, Jenny et Emmy sont des réalités, au dedans comme au dehors. Ce sont des êtres imaginaires si bien construits qu'on peut aisément se représenter Jenny, telle qu'elle sera dans dix ans d'ici, ou Emmy, alors qu'elle n'était qu'un poupon. L'inconstant Alf est le parfait « cockney », un type si facile à caricaturer, si difficile à rendre avec vérité. Existe-t-il dans la littérature une peinture plus juste de la scène d'amour vulgaire, si basse, si honnête, si touchante dans sa mesquinerie et dans ses

aspirations vers le bonheur, que celle que nous trouvons dans le chapitre intitulé : « Après le spectacle ». Il n'y a qu'un romancier qui a connu ses propres déboires, pour comprendre le tour de force qu'accomplit l'artiste dans ce chapitre étonnant ; c'est marcher sur la corde raide, danser au milieu de porcelaines, patiner sur une glace fragile. Une fausse note, une seule ligne malheureuse, aurait tout gâté. D'un côté, le risque d'être brutal ; cent rustres dépourvus d'originalité pouvaient écrire une scène semblable avec grossièreté, en négligeant ce qui en fait l'âme. Il ne manque pas d'exemple, dans la littérature, de cette « manière forte » et elle ne vaut rien. Le danger était plus grave encore de tomber dans le sentimentalisme, de chercher la larme facile, de laisser deviner chez Alf ou Emmy le rayon d'idéal qui rachète le reste, et qui en aurait fait, au lieu de créatures réelles, des marionnettes affectées. Le mérite d'Alf et d'Emmy vient de ce qu'à aucun moment ils ne nous découvrent une âme incomprise, d'essence supérieure. C'est seulement par comparaison avec ce dialogue admirable que l'aventure de Keith et de Jenny semble ne pas atteindre à l'absolue perfection. Mais cette aventure aussi, à mon sens, trouve son achèvement dans le dernier cri de Jenny : « Keith... oh, Keith !... »

Au-dessus de ces quatre personnages plane la magistrale création de Papa. Tout lecteur peut apprécier la vérité et l'humour de Papa, mais je doute fort que quiconque n'a pas d'expérience technique puisse se rendre compte à quel point la bière de Papa, les exigences de Papa, l'accident de Papa, contribuent à créer l'atmosphère ; que c'est sa personne qui lie le faisceau, pour en faire un tout homogène, et que cet accomplissement est un triomphe digne d'envie.

Mais l'ouvrage est présenté au lecteur, et je ne m'étendrai pas davantage sur ses mérites. M. Swinnerton a écrit, avant celui-ci, cinq ou six romans, dont aucun ne peut lui être comparé. Ces premiers livres ont subi très fortement l'influence de l'œuvre de Georges Gissing, qu'ils rappellent par leur coloration grise et comme fanée. Ils n'ont rien de la plénitude et de la vision intense de *Nocturne.* M. Swinnerton a publié aussi deux études admirables, péné-

trantes et définitives, sur l'œuvre et la vie de R.-L. Stevenson et de G. Gissing. Comme ces deux-là, il a connu l'épreuve de la maladie. Sa santé est si précaire et il est si fréquemment malade que, pendant la guerre, il n'a pu servir, même dans l'emploi le plus sédentaire. C'est à l'occasion de son volume sur Gissing et parce que je possédais des documents dont il avait besoin, que je fis sa connaissance. Il a eu quelque expérience de la vie terne et rétrécie dont Gissing a souffert, mais on ne voit en lui aucune trace de la mélancolie, de la tristesse morbide de celui-ci. Il est un compagnon aussi gai qu'il est fragile, un convive étincelant, acquisition précieuse à toute réunion de Noël, et l'étincelle se retrouve ici dans son style. Ayant partagé ses jeux « au temps de sa joyeuse enfance », j'éprouve une satisfaction intime et personnelle à saluer cette belle œuvre, qui couronne un brillant apprentissage, et range Swinnerton parmi les maîtres. Ce livre ne mourra pas. Il est complet, authentique et vivant. Qu'une popularité étendue et immédiate soit son partage, je n'oserais l'affirmer, mais, à coup sûr, les bons juges sauront le découvrir, le défendre et le tenir en vie. Si M. Swinnerton ne devait plus écrire une ligne, j'estime qu'il pourrait compter que, parmi ses écrits, celui-là au moins survivra, aussi bien que l'œuvre de Mary Austen, de W.-H. Hudson et de Stephen Crane, alors que beaucoup des monstrueuses réputations d'aujourd'hui, ayant achevé leur rôle en ce monde, seront tombées dans l'oubli.

H.-G. WELLS.

* * *

Frank Swinnerton naquit le 12 août 1884, fils cadet d'un graveur en taille douce. Mais la gravure ne donnant plus rien, la famille traversa quelques années d'extrême pauvreté. A quatorze ans, Frank Swinnerton dut gagner sa vie. Son ambition alors était d'entrer dans le journalisme, mais il ne tarda pas à se sentir poussé vers la littérature et se mit à écrire des livres à ses moments de loisir. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il publia son premier ouvrage *The Merry Heart*. Le second, *The Young Idea*, parut dix-huit mois plus tard et mérita une appréciation favorable d'Arnold Bennett. D'autres suivirent, sans que leur succès, encore modeste, autorisât le jeune auteur à se

consacrer entièrement aux lettres, mais son nom commençait à se faire connaître, et chaque nouvel ouvrage voyait croître le nombre de ses lecteurs. Ce furent : *The Casement* (1911), *The Happy Family* (1912), *On the Staircase* (1914) et *The Chaste Wife* (1916). Dans les premiers mois de 1917, Swinnerton écrivit *Nocturne* au milieu de cruelles épreuves. L'impression était déjà commencée qu'il travaillait encore aux derniers chapitres. Les éloges enthousiastes qu'Arnold Bennett et H. G. Wells prodiguèrent à cette œuvre, non seulement lui assurèrent un succès considérable aux Etats-Unis, mais établirent définitivement la réputation de l'auteur. *Nocturne* a été traduit en hollandais, danois, suédois et norvégien.

Depuis 1917, Frank Swinnerton a écrit *Shops and Houses*, étude satirique de la petite bourgeoisie anglaise ; *September*, histoire de l'amour d'une femme mariée pour un homme plus jeune et de son affection protectrice pour une jeune fille qu'elle jalouse ; et *Coquette*, portrait d'une gamine de Londres, ambitieuse et sans scrupule, qui profite adroitement des circonstances pour se faire sa place dans le monde. En outre, on doit à Frank Swinnerton deux études critiques. L'une sur G. Gissing, un romancier auquel souvent, — un peu superficiellement — on l'a comparé, et l'autre, — plutôt sévère, — sur R. L. Stevenson. Son œuvre a été jusqu'ici presqu'exclusivement « urbaine » et on estime en général que ses meilleurs ouvrages sont ceux qui, comme *The Happy Family*, *Nocturne* et *Coquette*, traitent des basses classes et de la petite bourgeoisie à Londres. Il connaît personnellement ces milieux et les comprend avec beaucoup de sympathie.

Frank Swinnerton est, depuis plusieurs années, conseiller littéraire de la maison d'édition Chatte et Windus à Londres.

NOCTURNE

Première Partie : SOIR

Chapitre Premier : SIX HEURES

Six heures sonnent. Du côté du pont de Westminster, l'obscurité est intense et, comme le tram débouche du quai, Jenny allonge la tête pour regarder, tout en bas, les flots lourds du fleuve. Le miroitement des lumières reflétées qui éclaboussent la surface de la Tamise, prête à ses eaux rapides un air de puissance si mystérieuse et sinistre que Jenny se sent envahie d'une terreur irrésistible. Le cœur battant, elle ne peut détourner la vue. Ce n'est rien ; aucun danger ne menace Jenny, que celui d'une existence monotone, et l'impression qu'elle a de céder à une force occulte n'est qu'une imagination qu'elle oubliera, le moment passé. Néanmoins, pour ce court instant, la peur la prend à la gorge. C'est l'effroi de celui qui, marchant dans les bois, entend un bruissement qu'il ne peut s'expliquer. Les ténèbres et le voisinage de l'eau courante la fascinent. Elle frissonne légèrement, non pas tant à une pensée qu'à une sensation fugitive. Enfin, elle ferme les yeux sans cesser de voir, comme en un

miroir intérieur, le tableau qu'elle essayait de chasser. Pour se protéger contre cette appréhension mal définie, elle attache son regard sur le journal de son voisin et s'applique à déchiffrer les en-têtes des articles.

Le tram poursuit sur le pont sa course grinçante dans la résonnance prolongée de l'heure qui sonne. Il semble faire partie d'une interminable procession de voitures, toutes pareilles, toutes bondées de voyageurs rentrant à leurs foyers, et le penseur les comparerait à ces navires qui, le soir venu, quittent lentement l'abri sûr des ports pour affronter les hasards du large. Le froid est si pénétrant qu'on a fermé presque entièrement les vitres et, dans l'impériale couverte, l'atmosphère est chargée de fumée de tabac. Il fait si noir qu'on ne distingue rien au-delà des réverbères qui bordent le parapet. La lune en est à son dernier quartier et ne se lèvera pas avant plusieurs heures. Tandis que là, luisent les lumières de la ville et que le ciel s'argente du rayonnement d'en bas, ici, dans chaque recoin, se glissent les tentacules insinuantes de la nuit.

Le voisin de Jenny continue à tirer posément sur sa pipe. Absorbé dans son journal, il tend d'une main distraite le billet de retour que le conducteur saisira en passant tout-à-l'heure. C'est un commis d'âge mûr, râpé, à la barbe rare. Il ne présente aucun intérêt pour Jenny qui prise d'autres beautés que celles d'un travail assidu. Elle n'a même pas besoin de le regarder pour être convaincue de son peu d'importance. S'il lui a jeté un regard de côté, cela lui est égal... ou presque.

Elle a un soupir de soulagement lorsqu'on quitte enfin la rivière, et cette sorte de tension nerveuse, — aussi éphémère que celle qu'elle aurait ressentie à la vue d'un homme suspendu à la fenêtre d'un cinquième étage, — se relâche. Elle respire profondément à plusieurs reprises et, tout naturellement, elle se met à contempler son reflet dans la vitre. « Ce chapeau, conclut-elle d'un premier examen consciencieux, ce chapeau est avachi. Toi, tu auras affaire à moi. » Elle accentue sa menace d'un coup de tête, qui fait osciller le couvre-chef, et elle ne s'en occupe plus. A la dérobée, elle revient à sa propre image. Dans

le sombre miroir, le profil nettement découpé de son visage est privé de toute couleur. Elle peut voir les taches blanches de son nez, de son menton et ses lèvres qui se perdent dans la pénombre incolore. Une petite broche d'argent ressort vivement à son col et c'est tout ce qu'on peut clairement distinguer, parce que la lumière de la lampe ne tombe pas directement sur elle. Les yeux sont apparemment tout à fait noyés dans l'ombre. Elle goûte un plaisir extrême à s'examiner ainsi à loisir. C'est à peine si elle reconnaît ce visage pour le sien, elle lui trouve une pâleur intéressante, c'est une étude en noir et blanc, le genre de physionomie qui, chez un homme, aurait tout de suite attiré son attention et éveillé sa curiosité. Elle a toujours ardemment souhaité d'être pâle, mais la pâleur qu'elle doit à l'air renfermé de son atelier de modiste n'a rien de la blancheur marmoréenne de ses rêves. Dans cette glace seulement, elle voit son visage idéalisé. Il prend grâce à ses contours effacés quelque chose de poétique et de songeur. On ne peut rien savoir de cette jeune personne, pense Jenny. On voudrait savoir. Elle intrigue, on cherche à devine son secret... L'image se déforme de façon bizarre ; Jenny se sourit à elle-même.

Dès que le tram a passé le pont, l'éclairage des magasins brise le miroir magique et fournit à Jenny un nouvel intérêt, jusqu'à ce que la traversée d'un quartier commerçant, avec sa cohue de badauds, son vacarme et sa débauche de couleurs, achève de détourner sa pensée d'elle-même dans la contemplation de ce qu'elle a sous les yeux. Elle s'y complaît si bien que le conducteur lui enfonce deux doigts dans l'épaule avant de pouvoir recueillir son billet, pour l'échanger contre un autre. « Il y a des gens qui dorment tout éveillés », grogne-t-il en poussant de côté les bras et les coudes qui gênent son passage entre les banquettes. « Places, siouplaît ! » Jenny secoue son épaule, qui lui semble offensée par l'attouchement de cet homme. Elle se sent toute meurtrie, et jette un coup d'œil hargneux : « Espèce d'imbécile ! » pense-t-elle. Puis elle revient silencieusement au spectacle de la vie grouillante qui s'agite au-dessous, dans la boue gluante de la chaussée.

II

En quelques minutes, les boutiques sont dépassées et le tram se replonge dans les ténèbres, tanguant, grinçant, le timbre du wattmann sonnant sans arrêt pour avertir les piétons et les voitures de s'écarter des rails. Une fois, les freins bloquent dans un épouvantable fracas, le tram s'arrête, tout le monde se précipite, pour voir l'accident. Il y a des cris, et Jenny, fouillant la rue du regard, aperçoit une fillette qui pousse une voiture d'enfant chargée de linge. Son premier sentiment est de pitié : « Pauvre petite », mais ces mots sont à peine formulés dans sa pensée qu'ils font place à une indignation superficielle contre cette gamine qui vient se mettre sous le tram. On doit faire attention où on va ! On-doit-fair'-attention-où-on-va, dit le tram en tanguant. On-doit-fair'... Oh, c'est écœurant ! Jenny se réfugie dans le journal de son voisin. « Discours remarquable », lit-elle. De qui ? Eh ! qu'importe. Parler, toujours parler... Que ne font-ils quelque chose, pour changer ! Que faudrait-il qu'ils fassent ? Le tangage du tram scande le refrain d'un air de café-concert. « Les actions parlent plus haut que les discours ! » Cette gosse, avec sa voiture de linge... L'attention de Jenny s'en va à la dérive, comme les mots de quelqu'un qui se met à bâiller au milieu d'une phrase. De nouveau, elle regarde son image. Cette fille, dans la glace, ne parlerait guère. Elle n'en penserait que davantage. Elle dirait, lorsque Sir Herbert la presserait de donner sa réponse, elle dirait : « Mes pensées m'appartiennent, Sir Herbert Mainwaring. » Qu'est-ce donc que disait l'héroïne de *Une entre toutes* : « Vous pouvez faire obéir une armée de soldats, vous n'empêcherez pas de battre un cœur de femme.» C'était une sotte. Jenny s'était senti la gorge sèche, et des larmes chaudes lui étaient montées aux yeux quand ces mots avaient été lancés sur la scène ; mais Jenny au théâtre, et Jenny ici, maintenant, ça fait deux. Deux ? Il y a cinquante Jenny. Et la vraie Jenny, romanesque, honnête et avisée, est derrière elles toutes, hardie comme

un lion, pas sentimentale pour deux sous, déplorablement instruite des misères et des cruautés de ia vie, prompte à découvrir et à flétrir toute imposture qui ne dépasse pas le champ de son expérience, mais, pour le reste, d'une candeur d'enfant. Voilà pourquoi elle peut maintenant se moquer de la jeune première et se faire un jeu des beautés mystérieuses de sa propre image, c'est pourquoi aussi il lui arrive de monter comme une soupe au lait à la lecture d'un entrefilet de journal.

Toum-ti, toum-ti, toum-ti toum, chante le tram. Encore des magasins. Des boutiques isolées et des kyrielles de devantures éblouissantes. Des étalages le long du trottoir. Devant un mastroquet, des femmes dansent au son d'un orgue de barbarie. Des magasins... des magasins... des maisons... des maisons, la lumière, les ténèbres... Jenny relève sa jupe. C'est ici qu'elle descend. Un coup d'œil à la dame tragique du miroir, un coup d'œil à la fumée dont les volutes se dissolvent dans le brouillard, et elle est sur les marches de fer de l'impériale, elle est sur le pavé gras de la rue. Puis, c'est l'obscurité, tandis qu'elle côtoie une grande bâtisse et s'engage parmi les innombrables rangées de maisonnettes identiques de Kennington Park.

III

Il fait désagréablement noir dans ces rues retirées. Les réverbères projettent leurs rayons sur un si faible espace qu'ils ne sont guère plus efficaces que les invisibles étoiles. Le long de chaque rue, on voit leurs taches pâles ressortir dans l'ombre, fascinatrices par leur régularité, comme des perles luisantes, enchâssées dans une bande de jais. Les maisons sont obscures parce qu'on soupe à la cuisine ; partout, la pièce du devant est réservée au dimanche, sauf lorsqu'Emeraude, Edwin, Gerald, ou Doris viennent y étudier sur le piano de leurs mères. Alors, il faut entendre quel tintamarre ! Mais pas maintenant. A cette heure, tout est tranquille comme la nuit. Pas même une porte qui bat. Jenny traverse la chaussée

et tourne le coin de la rue. Il y a là une petite épicerie, où d'immenses placards annoncent du « Thé extra à 2 sh. la livre », « Thé excellent à 1 sh. 8 p. », « Bon thé à 1 sh. 4 p. » au-dessus d'une collection d'objets hétéroclites, réunis dans la vitrine comme une heureuse famille en un pauvre logis. Jenny dépasse la boutique mal éclairée, pousse une porte, elle est chez elle. L'instant d'après, elle a pénétré dans la maison et en respire l'air chaud, chargé d'odeurs. Elle fait la grimace. Encore du ragoût, ce soir ! Une lueur de gaîté, qui se perd dans le corridor sordide, passe dans ses yeux vifs. Que penserait Emmy ? Emmy, mortellement lasse elle-même de ces relents de mangeaille, flanquerait sa marmite par terre, dans son exaspération.

Le couvert est mis à la cuisine. De l'office, où elle est occupée près du réchaud, Emmy tend le cou pour voir qui entre. Elle n'ouvre pas la bouche. Jenny, sans rien dire, se dirige machinalement vers le buffet. La table n'est qu'à moitié prête, comme d'habitude, mais ce n'est pas pour rendre cette action plus agréable à Emmy. Celle-ci, qui est l'aînée, — d'un nombre d'années dont elle diminue volontiers l'importance, tandis que Jenny, sauf lorsque la colère lui fait exagérer cette différence, s'en tient au chiffre réel de trois ans, — est aussi moins douée sous bien des rapports, moins adroite, moins favorisée d'apparence. Jenny a accaparé toute la beauté de la famille ; Emmy, c'est la ménagère qui prend soin de Papa Blanchard, Jenny, l'abeille butineuse dont le gain variable vient s'ajouter à la pension de Papa. Ce fait encore élève une sorte de barrière entre les deux sœurs. Néanmoins, Emmy est assez généreuse, elle a de la patience, de sorte que son ressentiment ne se manifeste, en général, que par des silences et de secrètes méditations sur l'inégalité de leur sort. Elle aurait eu beaucoup à dire sur cette inégalité, mais une explication franche devenait de plus en plus difficile, à mesure qu'Emmy ressassait ses griefs, pendant ses longues heures, ses journées, ses semaines de solitude. Papa n'entend que le remue-ménage des pots et des marmites, et il est trop accoutumé à de brusques fracas pour y prendre garde ; mais les pots eux-mêmes, trop souvent

ébréchés dans leurs collisions violentes, entre eux ou avec les robinets, en auraient entendu de belles s'ils avaient écouté les virulentes apostrophes d'Emmy. Selon l'usage des patientes vaisselles, ils portent leurs cicatrices sans se plaindre, et attendent en silence que l'heure de la retraite sonne enfin pour eux. Et chaque ébréchure est mise par Emmy au compte de Jenny. Car Jenny jouit de sa liberté, pendant qu'Emmy garde la maison. Jenny se divertit pendant qu'Emmy se consacre à l'ignoble routine du ménage et aux soins que réclame un vieillard impotent, à peu près incapable de rien faire par lui-même.

Papa est dans sa chambre, — c'est la pièce du fond, au rez-de-chaussée, choisie parce qu'il ne peut monter l'escalier, et pour lui éviter autant que possible toute difficulté de locomotion. Assis devant son lavabo, il fait maladroitement sa toilette, à la lueur d'une seule bougie, et attend avec philosophie qu'on vienne le chercher pour le repas qui se prépare. Il était fort, jadis, bon coureur, joueur de cricket, plein de turbulence et d'ardeur ; mais ce temps est loin, sa vigueur d'autrefois aussi morte que l'épouse qui a souffert de ses frasques. Finies, les fugues du samedi, chères habitudes des anciens jours. De sa chaise à la cuisine, au sofa de crin du salon, au lit de sa chambre, voilà tous ses voyages, d'un bout de l'année à l'autre. Emmy et Jenny, gages d'une affection réelle quoique sans délicatesse, restent seules pour lui rappeler l'amour de sa jeunesse et le temps de sa virilité, alors que Papa, sa force et son exubérance, faisaient les délices d'un cercle d'amis. Parfois, il pose sur ses filles un regard scrutateur et froid, comme s'il essayait de retrouver un souvenir trop longtemps négligé, et, bientôt, peut-être simplement parce qu'il sent sa décrépitude, on voit ses yeux se remplir lentement de larmes. Alors Emmy, étouffant l'âpre sympathie qui l'émeut, vient tamponner le visage de Papa avec un mouchoir rêche, et le gronde de sa faiblesse. Ce sont là de durs moments pour la famille Blanchard, car les deux jeunes filles ont pris une horreur presque masculine des larmes et, à cette répugnance, se joint un sentiment d'impuissance en face d'une émotion qu'elles ne partagent pas. C'est comme si Papa était devenu

semblable à un vieux chien bien-aimé, privé de la faculté de parler, pour lequel on a de la pitié et un peu de mépris et dont le mutisme même fait appel à quelque chose qu'elles ne peuvent exprimer que par des tapes d'amitié et des attentions bourrues. Dans ces occasions, c'est Jenny qui se lève de table et va fourrer un bon morceau dans la bouche de Papa, mais c'est Emmy qui, le mieux, pénètre l'amertume de son âme. Par conséquent, c'est Emmy qui attrape sa sœur et la renvoie à son assiette ; pendant que Papa Blanchard râcle vaguement avec son couteau et sa fourchette jusqu'à ce que la crise soit passée. Mais aussi, c'est Emmy qui est toujours avec Papa ; c'est elle qui mêle de la haine à sa tendresse parce qu'il est le vivant symbole de sa servitude. Jenny n'a jamais senti qu'elle aimerait à tuer Papa. Mais bien Emmy, parfois. Parfois, quand il a été agaçant ou obtus, elle est secouée d'une telle colère nerveuse, née des jours inexorables passés en sa compagnie ou dans la cuisine, qu'il s'en faut de peu qu'elle ne lui jette à la tête la marmite bosselée qu'elle a dans la main ou qu'elle ne le pousse de toutes ses forces contre la cheminée, dans son exécration de cette dépendance et de ces accès de stupidité voulue. Tandis qu'il est rarement stupide avec Jenny, dont les taquineries le font rire.

Jenny a quelques pouces de plus que sa sœur. Elle est grande, mince et brune, avec un air de bravade qui lui donne parfois quelque chose d'un peu canaille. Elle a le nez long et droit, presque pointu ; son visage est trop maigre pour que l'ovale en soit parfait. Ses yeux sont largement ouverts, et si expressifs qu'ils semblent perpétuellement animés d'ombres changeantes, de fugitives lueurs. Un léger embonpoint aurait accentué la forme parfaite de son corps, plutôt épais de taille, maintenant. Le bonheur, le bien-être, un peu moins d'inquiétude physique et morale auraient pu faire d'elle une beauté. Telle qu'elle est, elle attire et provoque le regard ; et ses mouvements sont si alertes et ardents, si dépourvus de gaucherie ou de brusquerie qu'on ne peut qu'admirer son maintien. La ressemblance des deux sœurs ne se remarque pas au premier coup d'œil. Il fau-

drait une photographie — parce que la photographie n'enlève pas seulement aux traits leur relief, mais les compose en quelque façon et les différencie — pour révéler les similitudes de forme, de modelé, même de dessin, momentanément obscurcies par les oppositions naturelles de couleur et d'expression.

Emmy est moins brune, de nature plus indolente, elle a plus d'ampleur et le teint plus vif. Elle porte vingt-huit ou peut-être vingt-neuf ans, et sa bouche est trop dure pour charmer. Ce n'est pas qu'elle soit pincée, mais le pli des lèvres serrées montre qu'Emmy a souffert. Ses yeux auss paraissent durs ; pourtant, quand elle pleure, son visage s'adoucit au point de ressembler à celui d'une petite fille. Elle perd alors cette expression de défi et prend quelque chose d'infiniment pathétique, et on ne peut s'empêcher de l'aimer, non pas cependant avec 'abandon d'une tendresse joyeuse, mais dans le secret espoir que nul ne saura deviner le mélange de sympathie et de mépris qui rend cette affection contrainte et froide. Il est rare qu'on voie pleurer Jenny ; ses joues s'empourprent et ses yeux sont pleins de larmes, mais elle ne pleure pas. Elle a la langue trop bien pendue et l'esprit trop prompt, et elle sait empêcher ses accès d'humeur de dégénérer en scènes de pleurs et de reproches. Est-ce l'orgueil qui la retient, une satisfaction exagérée d'elle-même et de la vie, ou 'e parti-pris de ne pas vouloir reconnaître qu'elle est déçue ? Elle appartient à la race des gens qui ne comptent que sur eux-mêmes. Elle se jette dans le conflit avec une sorte de plaisir, prête à l'attaque et à la défense, gardant son sang-froid et, suivant les péripéties du combat, avec l'inconsciente irrévérence et la rouerie avisée du gamin londonien.

Emmy, beaucoup plus lente, beaucoup moins sûre d'elle-même, n'a d'autre arme que les récriminations, qui se font de plus en plus aigres et aboutissent fatalement au déluge, à une retraite abjecte du champ de bataille. Elle n'a pas l'esprit combatif. Sa fermeté apparente cache une énergie moindre. Ses longues solitudes ont accumulé les griefs et les pensées dévorantes, elles lui

ont donné mille arguments acérés pour soutenir sa cause, mais son caractère n'en est pas sorti plus fort et une discussion prolongée a toujours raison d'elle. Tôt ou tard, épuisée, réduite à merci, elle abandonne la partie. Sa faculté d'endurance, de résistance passsive, dépasse celle de Jenny. Elle est capable de beaucoup supporter, et on peut considérer sa vie tout entière comme une constante résignation à des circonstances que Jenny aurait mis tout son effort à vaincre ou à tourner. Après une si longue soumission, Emmy ne peut plus combattre que comme le chat, qui, les poils raidis, avance furtivement une patte après l'autre, et, la tête tournée, fait face à l'ennemi sans perdre de vue la sortie. L'orgueil ne soutient pas longtemps sa rancune, et elle s'effondre dans les sanglots et l'incohérence.

On pourrait dire, en résumé, que Jenny ressemble davantage à son père, dont, à sa façon insouciante et facile, elle comprend mieux qu'Emmy la nature. Avec plus de raffinement, il est vrai, elle a, elle aussi, ce diable au corps qui fit jadis l'admiration des amis de Papa. Elle a plus d'humour qu'Emmy, un rire plus spontané, plus de détachement et d'indifférence. Emmy peut rire, elle aussi, mais c'est toujours avec gravité, ou il faut que le comique lui crève les yeux. Elle prend tout trop au sérieux. Jenny l'accuse de ne pas comprendre la plaisanterie. Elle se fâche ou se trouble lorsqu'on se moque d'elle. Jenny renvoie la balle et s'efforce d'avoir le dernier mot, et pas toujours de franc jeu. Emmy met un frein à sa langue. Elle garde parfois un silence vertueux. Jenny ne surveille pas souvent ses paroles. Elle va jusqu'à dire des énormités, et elle s'étonne des conséquences. Il lui suffit de n'avoir pas eu l'intention de blesser, et elle peut être cruelle. Fréquemment, elle touche sa sœur au vif avec un de ces traits inconsidérés qui démolissent tout l'empire que l'aînée avait sur elle-même. Ainsi, malgré leur affection mutuelle, Jenny méprise un peu Emmy, et Emmy, en retour, est jalouse de sa cadette et la déteste au point de désirer, dans certains accès d'exaspération secrète, lui faire du mal. Telles sont, en temps de crise les différences extérieures entre les deux sœurs. Quant

à leur être intime, le véritable, il serait téméraire d'en parler car, dans les périodes de paix, Jenny a des intuitions, connaît des émotions que l'autre ignorera toujours. Le sentiment de leur rivalité est aigu chez chacune d'elles et colore tous les instants de leur vie familiale. Lorsque Emmy, portant son précieux plat de ragoût, entre dans la cuisine et que Jenny, debout, se mesure avec elle, cette rivalité saute aux yeux. Elle les enveloppe de rayons fulgurants, comme l'éclair autour de deux arbres voisins.

Emmy pose son plat sur la table.

— Va chercher Papa, dit-elle d'un ton bref.

Chacun peut voir qui commande ici.

IV

Jenny trouve son père dans sa chambre, assis devant la table de toilette, où une longue chandelle brûle dans un gigantesque chandelier. Il regarde attentivement son image dans le miroir, comme quelqu'un qui rencontre et examine un étranger. Dans la glace, son visage se montre rouge et laid, et les cheveux ébouriffés, la barbe épaisse y paraissent extraordinairement en désordre. Il a la bouche ouverte et les prunelles à demi recouvertes par les paupières tombantes. D'une voix un peu cassée, il interpelle Jenny :

— Le souper est-il prêt ? Je t'ai entendue rentrer.

— Oui, P'pa, dit Jenny. Ne veux-tu pas te brosser les cheveux ? Ils te plaisent comme ça, vraiment ? Mais, mais, mais, quel homme ! Avec sa chemise déboutonnée et sa cravate défaite... Venez ici que je vous inspecte.

Si les paroles sont sévères, le ton ne l'est pas et, tout en réparant les oublis du vieillard, Jenny l'entoure de son bras et l'étreint d'une rapide caresse.

— Te voilà prêt cette fois... On a été sage ?

— Oui... sage...

La voix est faible, hésitante. « Quelles nouvelles, ce soir, Jenny ? »

Jenny réfléchit. Elle fronce le sourcil dans ses efforts pour rassembler ses souvenirs.

— Eh bien, annonce-t-elle, quelqu'un a prononcé un disours. C'est pas malin, ils ne font que ça ! Et quelqu'un a payé 500 livres de transfert pour Jack Sutherdon... est-ce Barnsley ou Burnley ?... Et... oh !... un incendie à Southwark... C'est comme tous les jours, P'pa. Il n'y a pas de crime...

— Ah ! on ne voit plus de crimes comme autrefois, grommelle le vieux.

— C'est à cause de la police, P'pa.

Elle cherche à le rassurer.

— Je sais pas d'où ça vient.

Il vacille, se raidissant sur ses jambes, pour se soulever de sa chaise.

— Peut-être qu'on les cache ?

Ceci est un coup pour lui. Impossible de bouger avant que son cerveau ait assimilé cette hypothèse.

— Ou bien les gens sont plus prudents... ils ne vont plus traîner partout comme ils faisaient.

Papa Blanchard n'a rien à ajouter. Ces idées hasardeuses que Jenny émet fréquemment pour le mystifier, s'embrouillent dans sa tête et deviennent le sujet de mille spéculations. Elles mettent à la torture l'esprit ralenti de Papa et lui donnent un aliment à ruminer pendant de longues heures de silence. Rien ne peut mieux sauvegarder son intérêt dans la vie et sa croyance sénile au merveilleux.

Ensemble, réglant leur allure commune sur le pas du vieillard, ils se dirigent lentement vers la porte. Ce court trajet prend longtemps, bien que Jenny soutienne son père d'un côté et que, de l'autre, il s'appuie sur sa canne. Il attend dans le corridor, pendant qu'elle souffle sur la bougie, puis ils entrent au lieu du festin. En approchant, les yeux de Papa s'allument et deviennent tout ronds :

— Y a des rissoles ?

L'excitation le fait trembler.

— Une pour toi, P'pa, crie Emmy de l'office.

Il a un gloussement de satisfaction. Il précipite sa marche. Arrivé à table, Emmy prend son bras droit pour l'aider à s'installer dans un solide fauteuil. Sur l'assiette

de Papa resplendit une superbe rissole, magnifique montagne de pâte au milieu d'une ruine de viande et de sauce.

— Et maintenant, Jenny, ajoute Emmy en repoussant une mèche vagabonde sur son front, peut-être que tu voudras bien fermer la porte.

La porte claque si violemment que Papa sursaute et qu'Emmy lève des yeux rageurs.

— 'scusez, crie Jenny. Que dis-tu de cette rissole, P'pa ?

Elle prend sa place à table avec désinvolture.

V

Le spectacle du trio en train de mastiquer n'a rien de très plaisant. Les grosses veines se gonflent sur le front de Papa, et les deux jeunes filles s'appliquent à leur repas comme des gens qui en ont besoin. Rien de cette conversation enjouée qui égaie la table des riches pendant que la femme de chambre ou le maître d'hôtel offre respectueusement aux convives les mets et les vins. Ici, la chose importante est de se nourrir; on ne cause pas. De temps à autre, Papa roule les yeux, Emmy toise Jenny avec une inconsciente malveillance. Jenny lance un coup d'œil d'intelligence à la lithographie d'Edouard VII, en prince de Galles, qui orne la cheminée, au-dessus de la pendule à vingt-neuf sous dont le tic-tac va toujours. Il est arrivé un malheur à Edouard VII, une tache dépare son uniforme de maréchal. La pendule aussi a eu des malheurs, elle gît sur le côté comme dans les convulsions de l'agonie. Presque tout ce qu'il y a dans la cuisine a subi les coups du sort. Même les assiettes sur le buffet, les tasses et les soucoupes posées sur les rayons portent les nobles cicatrices du travail. Chaque fois que le regard d'Emmy rencontre une assiette endommagée, la pensée lui vient, aigue comme une stalactite : « C'est la faute de Jenny. » Chaque fois qu'elle voit l'épileptique pendule, elle se dit : « Ça, c'est l'adresse de Mademoiselle Jenny quand elle

a jeté le cosy à la tête d'Alf. » Et quand Emmy prononce ce nom, dans cette revue silencieuse de son animosité, elle respire avec force et fixe sur sa sœur des yeux remplis d'une peine indicible.

VI

Le ragoût expédié, Emmy ramasse les assiettes et disparaît de nouveau dans l'office. L'intérêt de Jenny, si mal récompensé par le premier service, se réveille, mais, à la réapparition d'Emmy avec ce plat sucré ultra-familial, un pouding au pain, elle s'assombrit car, entre tous les desserts, elle abomine celui-là. Elle marmotte des commentaires désobligeants :

— Seigneur, ragoût et pouding au pain. Quelle vie !

Emmy ne peut entendre, mais elle est douée d'une sorte de seconde vue qui l'avertit. Elle darde de sa place un regard furibond et, d'un ton solennel qui veut être facétieux, elle s'adresse à son père :

— Du pain-pain-pouding, P'pa ? demande-t-elle.

Le vieillard hennit de joie et Emmy s'en trouve consolée. Un de ses clients, au moins, est satisfait. Elle prend un couteau et se met à couper le pouding, détaillant les tranches d'une main experte.

— Oh, là, là ! soupire Jenny, en entamant sans enthousiasme son laborieux travail de démolition.

— Jenny trouve que le pouding, c'est trop commun, s'écrie Emmy amèrement, lançant sur sa sœur une attaque oblique, sans lui parler directement. Je voudrais la voir combiner les repas. Alors elle aurait quelque chose à dire.

Son irritation se traduit en sarcasme ; elle se dresse contre la critique.

— Eh bien, si tu veux la vérité, retorque Jenny, je n'aime pas le pouding au pain.

Elle n'a encore jamais dit cela, depuis des années qu'elle en mange. C'est qu'aujourd'hui ce pouding n'est que cendre dans sa bouche... C'est comme le devoir, les enterrements, ou... le ragoût.

— Il faut bien finir les restes !

Agressive, Emmy a conscience d'être jugée inférieure, pour s'être, par devoir, habituée à apprécier le pouding au pain. « Tu pourrais bien y penser. Comment faut-il faire ? »

— C'est bien pour ça, ma vieille, c'est pour ça que je ne l'aime pas. Ça me dégoûte de savoir que je finis les restes. C'est comme le ragoût. Je sais que ça a été d'abord autre chose. Ce n'est pas frais. Toujours la même rengaine une semaine après l'autre ! Finir les restes !

— Mademoiselle est bien délicate !

Une rougeur monte aux joues d'Emmy et les larmes lui viennent aux yeux.

— Peut-être. Mais, oh ! Em... N'es-tu pas comme moi. Quelquefois. Oh, oh !... » Elle étire la syllabe avec ennui. « Oh, si nous avions seulement un peu plus de galette. Nous pourrions donner le ragoût au chat et les croûtes de pain au vieux Thompson, pour ses poules. Et on se paierait de bonnes choses. Du gibier, de la pâtisserie... et des meringues... et des glaces, et du vin... Au lieu de ces cochonneries ! »

— Cochonneries ! s'écrie Emmy, dont les lèvres semblent s'enfler de colère, tu dis cochonneries quand je suis éreintée... J'en ai assez ! Toi, tu sors ; tu fais tout ce qui te chante... Et quand tu rentres... (Elle suffoque.) Et moi, alors ?

— Eh bien, c'est pas plus réjouissant pour l'une que pour l'autre.

Jenny dit cela, mais elle n'en est pas autrement persuadée. Au fond, elle pense qu'Emmy a une nature à pouding et qu'il lui importe peu ce qu'elle mange, pourvu que ça ne la fasse pas engraisser. Jenny se représente volontiers que sa sœur a été créée pour le ménage et la cuisine... pour cuire du ragoût et du pouding au pain. Elle rêve pour elle-même un destin plus noble, une vie de roman, pleine d'événements inattendus et délicieux, romanesques et invraisemblablement excitants. Elle aurait des aventures, parce qu'elle en a besoin. Emmy n'a pas ce besoin. C'est bien vite dit : « Et moi ! » Jenny n'est pas responsable de ce qui arrive à sa sœur ! Elles sont

trop différentes. Cependant, comme elle ne rencontre pas de contradiction, elle répète avec plus d'assurance :

— Eh bien, c'est aussi barbant pour l'une que pour l'autre. Absolument.

— C'est pas vrai. Tu es dehors toute la journée. Tu ne fais que ce qui te plaît.

Jenny ouvre des yeux scandalisés devant une telle perversion des faits : « Oh ! Je fais ce qui me plaît ! La mode !... »

— Parfaitement. Tu n'as pas à t'escrimer pour nouer les deux bouts, comme moi... Allons donc... Moi, je suis à turbiner... comme un nègre... dans cette maison... Heures après heures... Je voudrais seulement que tu essaies de t'en tirer mieux que moi. Tu serais trop contente, alors, de finir les restes... n'importe comment ! J'aimerais bien te voir à ma place.

L'image que Jenny se fait de la nature d'Emmy (image opportunément arrangée par elle-même, afin que, par comparaison, sa propre nature paraisse exceptionnelle et supérieure) se trouve momentanément détruite. La véhémence d'Emmy a tout d'abord pour conséquence de faire surgir, d'une commune intelligence de la situation, une personnalité nouvelle. La légende se reformera plus tard, et continuera à se reformer tant que l'égoïsme de Jenny y trouvera son compte ; elle se cristallisera et deviendra irrécusable ; mais Jenny a soudain un aperçu de cet esprit de mécontentement contenu et de révolte qui mine comme un ver rongeur l'âme originairement douce d'Emmy.

Le choc de cette collision avec une vérité déplaisante engage Jenny à dissimuler son opinion réelle sur l'infériorité native de son aînée. Son ton change, de récriminatoire il devient persuasif et conciliant.

— C'est pas ça, c'est pas ça, le moins du monde. Mais, toi-même, n'aimerais-tu pas varier cet éternel régime de ragoût et de pouding au pain. Quand ça ne serait qu'une fois par hasard ! Tu as l'air de le trouver de ton goût.

Cette malencontreuse supposition, lancée avec un emportement non prémédité, a un tel effet sur Jenny

elle-même qu'elle ne se contient plus. Elle devient pourpre, sa voix s'étrangle.

— Tu peux bien parler de mes sorties. Quand est-ce que je sors ? Quand ? Dis-le ?

— Oh, oh ! j'aime bien ça ! Et le cinéma, avec Alf Rylett ?

La colère imprime des mouvements saccadés aux mains d'Emmy, posées sur la table.

— Tu es tout le temps à te balader avec lui.

— Moi ! Ah, mais, en voilà une histoire ! Quand...

Une voix frêle et jubilante les interrompt :

— Encore du pouding au pain-pain beurré, dit Papa Blanchard en tapant sur son assiette, pour montrer qu'elle est vide.

— Oui, P'pa.

L'attention d'Emmy se détourne un instant de la querelle. Comme une mère parfois, sans quitter la conversation, pourvoit aux besoins de son enfant, elle pose machinalement une tranche de pouding sur l'assiette.

— Et je dis que oui, poursuit-elle du même ton agacé, tandis que moi, quand est-ce que je sors ? Je vais faire mon marché, c'est tout. A part ça, je suis à la maison jour et nuit. Tu te fiches bien d'Alf. Il a beau user la semelle de ses souliers pour venir te voir, tu n'as pas une pensée pour lui. Il est comme la poussière sous tes pieds. Et ça ne t'empêche pas de sortir avec lui tous les soirs...

Ses lèvres s'avancent en une moue lamentable, un tremblement avant-coureur des larmes. L'émotion assourdit sa voix. Elle est submergée par le souvenir de tant de soirées solitaires ; ces soirées où Jenny est à se divertir avec Alf, tandis que la pauvre Cendrillon reste au logis à garder Papa. Elle succombe sous le poids de l'injustice du sort. « Tu es toujours dehors avec lui. »

— J'en suis fâchée, jette Jenny qui s'échauffe à la bagarre. Elle est trop fine pour ne pas saisir l'aveu que trahissent l'accent et l'expression d'Emmy, trop impitoyable pour ne pas en prendre avantage. « Je ne pouvais pas deviner qu'il te plaisait. Si je l'avais su, je n'aurais pas fait ça pour un empire. Tu ne me l'as jamais dit, tu sais. » Elle conclut sur un ton étudié, qu'elle prend lors-

qu'elle veut exprimer le mépris ou insinuer quelque sous-entendu : « Je suis désolée. J'aurais dû te demander la permission », et, avec un sarcasme plus venimeux : « Pourquoi donc ne t'invite-t-il pas ? C'est drôle que ce soit toujours moi, n'est-il pas vrai ? »

Emmy est cramoisie. Sa voix devient âpre. Elle est mortellement offensée.

— On voit bien que tu es une personne distinguée, dit-elle avec aigreur.

— Ça m'est égal, retorque Jenny. Ses yeux lancent des éclairs sous la maigre clarté du gaz. « Il n'a jamais... Emmy, je ne t'aurais jamais cru si nigaude. Te toquer comme ça... D'un individu pareil. A ton âge ! »

Elles échangent des regards fulminants. Toute la jalousie d'Emmy peut se lire sur son visage, clair comme le jour. Jenny respire convulsivement. Elle serre les lèvres d'un air têtu et, soudain, ressemble à la jeune fille indéchiffrable de la vitre. Emmy se remettant à son tour, reprend d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir :

— Ce n'est pas ce que tu crois. Mais je ne puis supporter de te voir... te ficher de lui. Ce n'est pas juste. Il croit que tu prends la chose au sérieux. Et ce n'est pas vrai.

— Turellement. Comment pourrais-je ? Un type comme ça...

Jenny a un petit rire blessant.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ?

Dans sa fièvre, Emmy se trahit de nouveau. Elle tremble de la tête aux pieds et bat désespérément tous les recoins de son cerveau pour trouver des armes contre un adversaire plus preste :

— Tu crois qu'il n'est pas assez bon pour toi, dit-elle passionnément. Qu'est-ce qui lui manque ?

Jenny réfléchit, son visage pâle est maintenant livide, le feu s'est retiré de ses joues, bien que le scintillement cruel de ses yeux décèle la soif de son âme.

— Oh ! il n'est pas mal, admet-elle d'un ton traînard. Il est propre, c'est quelque chose. Mais il est trop tranquille. Il n'a pas de sang dans les veines. Un de ces hommes qui viennent vous raconter ce qu'ils aiment manger à

leur déjeuner du matin. Je sors avec lui... tu sais pourquoi, aussi bien que moi. Il est assez bien dans son genre, mais il n'a pas d'entrain. C'est ça, pas de sang dans les veines. Je n'aime pas ça. Je les préfère d'autre sorte.

Pendant cette tirade, Emmy a fait des efforts surhumains pour retenir ses interjections amères. Il a semblé que sa fureur vacillait, s'éteignait et se rallumait, tandis que, tour à tour, la passion ou la raison prend le dessus dans la lutte qu'elle soutient contre elle-même. A la fin, pourtant, lorsque Jenny déclare sa préférence pour les hommes qui ont « du sang dans les veines », les traits d'Emmy se durcissent.

— Prends garde, ma petite, prophétise-t-elle avec un regard courroucé. Si c'est là ce que tu cherches, prends garde d'être plaquée.

— Oh, je ne risque rien, dit Jenny avec une froideur nonchalante. Tu peux te rassurer.

Frank SWINNERTON.

(Traduction de J. Muller-Bergalonne et M. Henth.)

(A suivre.)

L'ARBRE D'ÉDEN

« Plus on connaît, disait Léonard, plus on aime. » Que de fois j'ai cité ce mot, sans le comprendre, bien que je le sentisse vrai ! Si mon instinct s'y attachait, une insurrection sourde empêchait mon intelligence d'y souscrire entièrement. Au lieu de constater mon besoin de l'expérience, je me remémorais mes expériences, la vie, la science, l'art, l'amour. Et la sensation poignante de l'enthousiasme qui baisse, à mesure que le progrès de l'analyse ronge la première illusion. Plus tard, j'ai su. De chaque chute, on se relève plus aimant. Non pas seulement vis-à-vis de l'objet où se fixait l'illusion précédente. Mais vis-à-vis d'un autre objet qui vous paraît décidément plus noble, sans doute parce que votre âme est devenue plus complexe et que le reflet des objets en elle offre une plus vaste surface, une plus grande profondeur. Et enfin, pour le commencement de la plus haute des conquêtes, vis-à-vis de l'illusion seule, survivante à tous les objets. Ce ne sont pas uniquement les trésors de savoir accumulés par l'expérience qui augmentent notre richesse. Ce sont, aussi, les blessures de l'expérience. La masse de l'être s'accroît.

L'Arbre d'Eden est le plus haut symbole. Mais peut-être est-il incomplet. Le jour où Adam, chassé du Paradis, le rétablit en lui-même, il marche de nouveau vers l'arbre,

en proie à l'illusion. Jésus l'a su, je crois. Il a été cette illusion, lui-même, Adam victorieux forçant les portes de son paradis intérieur. Mais non saint Paul qui a tracé des frontières au jardin. «Mon royaume n'est pas de ce monde », c'est le désir illimité, celui qu'accroît et qui accroît la connaissance et qu'interrompt la mort. En l'homme, au moins. Car il persiste dans la vaste humanité. Comme un arbre qui fleurit et fructifie, et, même mort, se prolonge dans l'arbre né de ses graines par la pourriture de ses fruits, la connaissance et le désir s'engendrent réciproquement.

Usée, et par elle-même, par l'accumulation des choses sues, par le doute, et par le désespoir, c'est à l'instinct que reconduit la connaissance, c'est-à-dire à la tentation. Au bout de toutes ses avenues, la connaissance rencontre le mystère et par conséquent, selon l'homme, le découragement ou la curiosité. C'est pourquoi, à ce moment-là, elle n'a d'autres ressources que le scepticisme chez le faible et l'illusion nouvelle chez le fort. L'amour use l'amour, mais le besoin de l'amour reconduit à l'innocence. Or, dans les régions de l'esprit, l'amour se nomme la foi, ou tout au moins l'enthousiasme. Et il existe un point d'oscillation tragique où, dans le déclin de l'amour, de l'enthousiasme, de la foi ébranlés par la connaissance, s'entrevoient des formes virtuelles que cette connaissance rend possibles et où s'attache le désir. Notre péché conditionne l'immortalité de l'amour. Acceptons-le, avec orgueil. Car nous avons grandi, depuis le premier que nous fîmes. Nous n'allons plus du désir vers le péché, du péché vers la connaissance, mais de la connaissance sans cesse accrue vers le renouvellement irrésistible du désir et du péché. Cercle fermé, qui fait tout le drame moderne, la noblesse de l'homme et sa permanente mission. Quand l'homme sait cela, la morale est vaincue. Car il est sur le plan de Dieu.

Que rien ne soit acquis définitivement, c'est cela qui est divin. Ou du moins que nous le pensions... La certitude est une chaîne. Et si la plupart d'entre nous ne sentent leur force propre qu'alors qu'ils sont enchaînés, à quelques-uns — et ils mènent le monde — le doute permanent et le désir d'aller au delà de ce doute procurent une force

prête à toutes les défaillances, apte à toutes les renaissances, immortelle, parce que n'étant pas attachée à une illusion unique, mais au besoin de l'illusion. La certitude n'est féconde que si elle crée des hypothèses, dont chacune lui apporte un premier ébranlement. Que l'édifice de l'intelligence s'achève de temps à autre, qu'il soit achevé de nos jours, voilà qui ne me semble pas douteux. Mais, précisément quand il en est là, sa ruine est proche, et l'homme voit le jour à travers les trous de sa charpente. Dès lors, quel que soit cet homme, il n'a que deux partis à prendre. Ou bien rester dans l'édifice, ne pas quitter du regard ce jour qu'il croit tout le ciel, au risque, en fin de compte, de se laisser broyer par la chute d'un pan de mur. Ou bien fuir au dehors afin de voir ce jour entier au risque de la pluie, des glaces, du vent, de la poussière, du soleil, gagner le bois, chasser, pêcher lui-même, bâtir sa maison. Pénible effort, car il faut rompre avec ses habitudes anciennes, renoncer à ses croyances primitives, abandonner les vieilles communions. « L'admiration, disait Hello, laisse des ruines derrière elle, pour nous avertir de son passage. »

Un petit fauve est l'être qui ressemble le plus à un vieil homme héroïque. Il en a l'innocence ardente. Et le mystère d'une force qu'il ne connaîtra et qui ne se connaîtra jamais. L'homme héroïque est celui qui parvient, par la connaissance, à ne pas se mieux connaître que le petit fauve au jeu. Innocence conquise, certes, et qui fait toute sa grandeur. Dès que la main de l'homme héroïque a touché le fruit de l'arbre, le miracle est accompli. Pour trouver ses frontières il s'enfonce dans la douleur. Mais si, un jour, il sent qu'il n'a pas de frontières, il est délivré soudain. Il joue dans un espace immense, où tout est nouveau pour lui.

L'homme héroïque est donc celui qui accepte résolument les redoutables conditions que lui dicte, aussitôt qu'il survient, le désir de la connaissance. Il sent qu'une joie supérieure viendra l'en récompenser. Je ne crois pas que les grands peuples, les grands moments de la vie des peuples, les grandes religions qui marquent, dans la vie des peuples, la présence de l'amour, les grandes guerres ou les grandes révolutions qui signifient que ces

peuples acceptent, pour vivre encore, le passage épouvantable d'un amour à un autre amour, diffèrent en cela des phénomènes essentiels qui caractérisent, dans le cœur de l'homme héroïque, les étapes de la connaissance et les grandes minutes de l'amour. L'Histoire me paraît inintelligible si on n'est pas résolu à la voir sous ses processus successifs de désintégration par la connaissance et d'intégration par l'amour. Quand on essaie de suivre, sous ses apparences extérieures, et principalement au travers de ses manifestations esthétiques, son cheminement souterrain, on s'aperçoit qu'elle est faite ou du moins paraît évoluer comme si elle était faite des passages incessants de quelque équilibre près de se rompre à quelque équilibre en formation. Cette alternance explique non seulement les apparences qu'elle revêt tour à tour, mais aussi les idées, les passions, les attitudes de ceux qui la vivent, la subissent et la font. Quand la dissociation de quelque rythme collectif s'accomplit, par exemple, ce sont les natures mesquines qui font figure d'idéalistes, en s'attachant à des formules dont la vie intérieure s'est retirée pour toujours, alors que les fortes natures cherchent, dans la réalité la plus banale, souvent la plus cruelle, parfois même la plus basse, les éléments encore chaotiques d'un idéalisme nouveau. C'est ainsi que le « rationalisme », par exemple, nous paraîtra bientôt peut-être aussi éloigné de la raison que les pratiques fétichistes du bas catholicisme le sont de l'esprit de Jésus. C'est ainsi que les superstitions les plus grossières de la démagogie la plus sanglante couvent peut-être une aube de réalité devenante capable de rajeunir notre univers spirituel.

L'aspect le plus consolant du problème de la connaissance est, en effet, cet inconnu qu'elle ouvre et dont chacun de ses progrès multiplie les directions. Elle est elle-même mystère, puisque infinie, mouvante, évoluante et impossible à embrasser dans son ensemble. Inondée de feux scintillants, l'épaisseur des vieilles ténèbres dont nous nous croyions jadis l'unique centre éclairé, révèle autour de chacun d'eux autant de nouveaux mondes obscurs qui prolongent l'inconnaissable au delà de la portée de nos regards. L'imagination, de nouveau, peut saisir la

connaissance, comme aux temps primitifs où chacune des conquêtes de la science humaine élémentaire provoquait un tel émerveillement que des mythes radieux s'organisaient alentour. Comme les philosophies qui donnent au fait seul une valeur réelle s'éloignent vite, alors qu'elles sont si près de nous encore, dans le passé de notre esprit ! Une poésie grandiose nous entoure. La guerre a ressuscité des dieux morts, révélé des dieux inconnus, tué des dieux vivants. Le réseau nerveux du globe, multiplié de jour en jour, donne à tous ceux qui l'habitent des réflexes,des sensations, des sentiments communs. Leurs travaux, leur savoir, leurs intérêts, leur nourriture s'unifient. La science est comme accablée de prodiges. Les vieilles sociétés tournoient au bord d'un gouffre qui les fascine, et, nécessairement, les engloutira. Nous assistons au reflux sur l'Europe des mondes les plus lointains et les plus étranges, alors qu'ils paraissaient hier figés dans le moule bureaucratique qu'elle apporte dans ses caissons d'artillerie et ses boîtes d'échantillons. Voici le remous prodigieux des philosophies millénaires et des acquisitions nouvelles dans l'esprit qui se refuse à soumettre son ivresse croissante aux cadences de sa certitude qui décroit... Je ne crois pas que, depuis la formation du christianisme, l'univers ait vécu un pareil moment, mais cent fois élargi, étendu à toutes les races, forcé de faire entrer infiniment plus de substance dans la synthèse en devenir. Jusqu'au passé, jadis n'agissant que par l'intermédiaire du pédant ou le jeu obscur des déterminations ataviques et devenu, en nous, vivant. Les arts morts, l'histoire morte, entrent dans le drame intérieur. Ils sont comme des cités et des paysages où des multitudes s'agitent et dont la rumeur continue ne peut plus nous quitter. La critique est maintenant poème et joue des idées éteintes et des images effacées comme le poète tragique jouait des passions. Elle les introduit, régénérées par leur contact avec l'image vive et l'idée jaillissante, jusque dans l'origine et le mouvement de l'action.

Où allons-nous ? Que serons-nous demain ? Il est au moins possible que l'Europe agonise. Mais que sera la forme et quelles seront les conséquences de l'agonie de

l'Europe ? La France persistera-t-elle à être le point d'équilibre entre l'esprit de tous ses peuples ? L'Italie à chercher ce point d'équilibre entre leur passion actuelle et leur style ancien arrêté ? L'Angleterre à le maintenir entre leur positivisme intéressé et leur idéalisme involontaire ? L'Allemagne a-t-elle la mission d'en imaginer un nouveau entre l'Europe déclinante et l'Asie régénérée ? Et la Russie entre l'esprit moderne et l'avenir ? L'Amérique est-elle chargée de lever contre l'accord possible des vieux mondes dans une mystique nouvelle, le glaive retrempé de l'énergie de l'Occident ? L'esclavage industriel, comme l'esclavage antique, doit-il créer, par la révolte de l'esclave et sa revendication, cette fois immédiate, de sa part de paradis, une religion inconnue qui balaiera la civilisation pour en renouveler les sources ? Nul ne sait rien de cela. Et c'est cela qui est grandiose. On dirait que la connaissance, comme Antée, a besoin de s'étendre sur la curiosité lyrique, sa mère, pour y recouvrer sa vigueur.

Ces caractères à peu près permanents — du moins pour la plupart d'entre les peuples modernes qui ont fait l'Histoire — entreront-ils comme éléments relativement fixes dans l'Histoire qui se fait et qui paraît surgir d'un abîme de sang vers une intégration nouvelle ? Je l'ignore. Nous l'ignorons tous. Mais je le crois. Je le souhaite aussi. Et il me semble le voir. Car j'essaie de prendre, vis-à-vis du développement de l'Histoire, l'attitude d'un spectateur. C'est ainsi, en tout cas, qu'on peut expliquer ses contradictions apparentes qui paraîtraient participer, peut-être, d'un principe unique et profond si on la regardait d'aussi loin et d'aussi haut que possible, et ses cahots terribles qui ne sont sans doute autre chose que des visions fragmentaires d'un rythme ancien qui s'épuise ou d'un rythme nouveau qui tente de s'établir. L'Histoire, en vérité, se déroule comme si elle ne visait qu'à réaliser de temps à autre un de ces moments d'harmonie dont la conquête paraît être la seule raison de vivre et d'agir de milliards d'humaines vies obscures pendant des millénaires de silence et d'affaissement. Qu'importe que les idées conquises soient exploitées par d'autres que par nous, si la force que

nous avons déployée pour les conquérir entre comme élément indispensable dans ce moment d'harmonie ? Nous ne pouvons pas regretter la décadence de l'Egypte si, après avoir contemplé les frontons d'Olympie, nous nous enfonçons dans les sables pour retrouver, à Philœ, l'empreinte du génie grec entre les sphinx de Thèbes et les grandes pyramides. La chute de la Grèce ne peut pas nous attrister puisque nous apercevons son visage dans les miroirs où nous nous regardons, les ruines de Provence, les fresques de Giotto, l'opulent automne vénitien. Il ne convient pas de pleurer sur les cendres de l'Italie quand les châteaux et les jardins retrouvent, dans les bois d'Ile de France, la majesté géométrique où sa force rectiligne vint aboutir. Et si les cathédrales s'émiettent un peu tous les jours, qu'importe, puisque l'esprit qui les dressa a répandu dans tous les vaisseaux de l'Europe le suc des forêts et des terres, la musique, les sciences, la poésie, le tourment intellectuel ? Les Arabes y ont revécu. Les Chinois, les Indous, par leurs œuvres mortes, y pénètrent aujourd'hui. Ni dans le temps, ni dans l'espace, l'océan des sensations et des idées n'arrête son mouvement.

J'ai confiance. Si demain ne nous apporte pas un ordre à peu près conforme à celui que j'attends, je suis décidé pour mon compte à ne pas désespérer de ma clairvoyance, d'autant que cet ordre a peu de chances de s'établir de mon vivant. D'ailleurs, même si je voyais celui que je souhaite agir et bâtir sous mes yeux dans l'enthousiasme universel, sûr de ses lendemains, fier d'avoir trouvé, pour le repos de tous, la certitude et la sécurité définitives, je ferais de mon mieux pour garder ma liberté dans l'ivresse générale et ne pas me laisser entraîner à tout admirer et à tout croire les yeux clos, pas plus que je n'ai tout haï ni tout nié quand c'était la catastrophe. La presque unanimité des hommes, je le crois, n'est libérable qu'à la condition d'accepter une croyance commune qui assure, pour quelques siècles, une puissante armature à l'action. Mais ma liberté, à moi, se connaît d'autres conditions, d'autres origines, et d'autres fins. Peut-être n'est-elle, après tout, que le son d'un pas s'attardant sur la route que tous les autres ont quittée.

L'esprit révolutionnaire commun — je prends le mot dans une acception étendue à toutes les régions de la réalité sociale et de la spéculation — s'appuie sur cette idée, qui d'ailleurs a peut-être seule le pouvoir de réunir les masses pour les mener au combat, qu'à partir d'un certain événement les hommes changent d'âme et modifient, en changeant d'âme, la marche des événements. L'esprit révolutionnaire aristocratique — si je puis dire — est d'une qualité différente. Les hommes, pour lui, ne changent pas, mais s'adaptent à l'événement. Et dès lors il est lui-même prêt, d'avance, à tout événement, quel que soit cet événement. Ainsi l'intégration nouvelle — le poème prochain qu'imaginera une partie de l'humanité et peut-être l'humanité entière pour la première fois dans son histoire, je souhaite qu'il ressemble à l'image que je m'en fais. Mais l'humanité a le droit d'en vivre un autre — et différent de celui que je tente de deviner confusément en moi et serais parfaitement incapable de définir. Elle a aussi le droit d'attendre quelques siècles avant de réaliser l'un ou l'autre. Tout cela importe peu. Au fond, par ces croyances passionnées, mais obscures, entrecoupées de doutes, d'anxiétés, abattues ou ranimées par des intuitions brusques ou des événements inattendus — et pareilles à la connaissance en proie à ses crises alternatives de découragement et d'amour, — c'est mon poème à moi que l'imagine. Sûr de mourir, mais sûr que, moi vivant, mon besoin d'illusion vivra, mon optimisme demeure imperturbable, comme mon pessimisme radical. Du moins, sur ce terrain-là, et quelles que soient les réalités, ou les espérances, ou les déceptions de demain, suis-je assuré qu'il en est peut-être, pour l'humanité, ce qu'il en est pour moi-même. Si, tout en cherchant le bonheur, elle cessait d'y croire, si elle s'attendait réellement aux pires choses, à la mort par exemple et même à la guerre — vînt-elle de la plus lointaine des planètes — tout en désirant pieusement tuer la guerre et retarder la mort, elle atteindrait — sur la terre — le fantôme du bonheur.

Elie FAURE.

AU CIRQUE [1]

I

Le docteur Loukhovitzine, médecin ordinaire du cirque, pria Arbouzoff de se déshabiller. Bien qu'il fût bossu, ou peut-être précisément à cause de cela, le docteur nourrissait pour les spectacles athlétiques une passion singulière, un tant soit peu comique chez un homme de son âge. Aussi, lorsque Arbouzoff, débarrassé de sa chemise empesée et du gilet de tricot que portent tous ses pareils, demeura nu jusqu'à la ceinture, ce fut pour le petit médecin une occasion de se frotter joyeusement les paumes, de se mettre à tourner autour de son client et de s'émerveiller devant ce corps colossal, éclatant et rose, aux rudes et saillants muscles d'acier.

— Le diable vous emporte, quelle force ! dit-il, palpant l'une après l'autre, de toute la vigueur de ses doigts menus et tenaces, les épaules d'Arbouzoff. Vous n'êtes pas un homme, en vérité, mais un cheval. Votre corps, mon gaillard, vaut une leçon d'anatomie. Pas besoin d'ouvrir un livre. Voyons, repliez l'avant-bras.

L'athlète soupira et replia indolemment son bras gauche. Gonflant et tendant la chair fine, une énorme boule

[1] Sur Alexandre Kouprine, voir Alexis Tolstoï, *Revue de Genève* de novembre 1921.

élastique, de la grosseur d'une tête d'enfant, apparut aussitôt, grandit, roula de l'articulation à l'épaule. A ce moment, sous le contact des doigts froids du docteur, une multitude de plaques minces et dures couvrit soudain le torse dévoilé d'Arbouzoff.

— Oui, petit père, le Seigneur vous a vraiment bien partagé, continua Loukhovitzine d'un ton enthousiaste. Voyez-vous ces bosses ? En anatomie nous les appelons biceps, ce qui signifie « deux têtes » ...Et voilà le supinateur... voilà le pronateur... Ainsi donc, disions-nous, nous nous plaignons de mauvais sommeil et d'une légère faiblesse générale ?

Un sourire, à la fois timide et condescendant, erra sur les lèvres de l'athlète. Bien qu'il eût, depuis longtemps, l'habitude de s'exhiber à moitié nu devant des gens habillés, la présence du docteur infirme le rendait gauche, confus en quelque sorte de son corps puissant et musculeux.

— Je crains d'avoir pris froid, docteur, dit-il d'une voix fluette, faible et un peu enrouée, tout à fait en désaccord avec ses formes massives. Cause principale, notre loge est infecte... partout des courants d'air. Le travail, n'est-ce pas, vous met en sueur, et il faut ensuite se changer au milieu de ces courants d'air-là... On se sent comme transpercé de glace.

— Vous n'avez pas de maux de tête ? Vous ne toussez pas ?

— Pour ce qui est de tousser, non, je ne tousse pas. Mais la tête — et Arbouzoff frotta de la paume le bas de sa nuque rasée — la tête, ma foi, a quelque chose de pas en ordre. Ce n'est pas que ça fasse mal, non... c'est seulement comme qui dirait quelque chose de pesant... Et avec ça, je ne dors pas bien. Surtout en commençant. Je m'assoupis, comprenez-vous, je m'assoupis, et voilà que, tout d'un coup, quelque chose me fait sauter sur mon lit, comme si j'avais peur de je ne sais pas quoi... Et mon cœur se met à battre, à battre... Ça se passe comme ça des trois et quatre fois de suite. A chaque fois je me réveille. Et le lendemain matin, en général, ma tête, ma tête... bref, je sens chez moi quelque chose qui ne va pas.

— Avez-vous des saignements de nez ?

— Quelquefois, docteur.

— Hum... oui, oui, ânonna d'une voix significative Loukhovitzine en levant ses sourcils qu'il abaissa aussitôt. Vous vous êtes, sans doute, beaucoup exercé, ces derniers temps ?... Vous êtes fatigué ?

— Hé oui, docteur. On est en carnaval, n'est-ce pas... Il y a la représentation du matin... le travail des poids, deux ou trois fois dans la journée... et, en plus du numéro ordinaire, la lutte... Bien sûr, qu'on se fatigue un peu...

— Voilà, voilà, approuva le praticien avec un petit sifflement. Puis, hochant la tête :

— Nous allons à l'instant vous ausculter. Ecartez les bras... Parfait. Respirez, maintenant... tranquillement... plus tranquillement que ça... profondément... d'une manière bien égale...

Le petit médecin, se haussant avec difficulté jusqu'à la poitrine d'Arbouzoff, y appliqua le stéthoscope et se mit à écouter. Les yeux craintivement fixés sur cette nuque allant et venant au-dessous de lui, Arbouzoff aspirait l'air par bouffées bruyantes, puis, faisant de ses lèvres une sorte de tuyau, s'ingéniait à ne le laisser échapper qu'avec précaution, s'efforçant de ne pas souffler sur la raie qui séparait en deux parties jumelles les cheveux cosmétiqués du docteur.

L'auscultation terminée, Loukhovitzine s'assit sur le rebord de son bureau, empoigna ses genoux pointus et se croisa les jambes. Son visage dont les proéminences, les larges pommettes et le menton effilé rappelaient une tête d'oiseau, devint sérieux, presque sévère. Après un instant de réflexion, il parla, le regard fixé sur une bibliothèque qui se trouvait derrière Arbouzoff.

— A dire vrai, mon garçon, je ne découvre chez vous rien de grave, quoique ces palpitations et saignements de nez puissent passer pour de discrets avertissements... Il y a en vous, évidemment, une certaine prédisposition à l'hypertrophie du cœur. C'est une maladie, comment vous expliquer cela, c'est une maladie à laquelle sont plus particulièrement exposés ceux qui s'adonnent à un fort travail musculaire, tels que forgerons, matelots, gymnastes,

etc. Les parois de l'organe, par suite de ces excessifs et constants efforts, se dilatent peu à peu chez eux d'une façon anormale et il en résulte ce que nous autres, médecins, appelons « cor bovinum », c'est-à-dire « cœur de bœuf ». Ce cœur-là, un beau jour, refuse le service, la paralysie survient, et alors, basta... finie la comédie ! Oh ! rassurez-vous, vous êtes fort éloigné de ce moment désagréable. Je vous conseillerai cependant, à tout hasard, de vous abstenir de café, de thé fort, boissons alcooliques et autres excitants... Vous m'entendez ? demanda Loukhovitzine avec un regard en-dessous, les doigts tambourinant légèrement sur la table.

— Oui, docteur.

— Et pour le reste aussi, pareille abstinence. Vous comprenez, hum ?...

L'athlète, qui était en train de reboutonner ses manchettes, rougit et eut un sourire gêné.

— Je comprends, docteur... Mais ne savez-vous pas que, même sans être malade, on est obligé de rester sage dans notre métier ?... D'ailleurs, voyez-vous, on n'a guère le temps de penser à ces choses-là...

— Parfait, mon ami, parfait... Et maintenant vous allez vous reposer un jour ou deux, davantage même si vous pouvez... Vous luttez aujourd'hui avec Reber, paraît-il ?... Oui ? Alors, tâchez de remettre çà à une autre fois... Impossible, croyez-vous ?... Hé bien, dites-leur que vous êtes malade, voilà tout. Je vous interdis formellement cette rencontre, vous entendez... Faites-moi voir votre langue... Allons, bien, franchement mauvaise !... Vous vous sentez faible, n'est-ce pas ?... Hé ! parlez-moi tout net. Je ne vous trahirai pas, soyez tranquille... Les médecins, comme les popes, sont discrets... Ils sont payés pour ça... Allons, voyons, vous vous sentez mal, dites... tout-à-fait mal ?... Oui ?...

Arbouzoff avoua qu'en effet, il ne se sentait pas bien. Il éprouvait, de temps à autre, une sorte de faiblesse, de laisser-aller. Pas d'appétit et le soir, des frissons. Si le docteur pouvait lui prescrire des gouttes quelconques...

— Non, mon ami, non. Dans ces conditions, que voulez-vous, il est inadmissible que vous paraissiez sur

l'arène, trancha, en se levant, Loukhovitzine... A propos, ajouta-t-il, une question indiscrète... Vous pouvez bien me confier ça, à moi... cette lutte n'est-elle pas... fictive ?... Autrement dit, entre vous deux, n'est-il pas convenu que...

— Oh ! docteur, comment pouvez-vous penser ?... Depuis le temps que Reber et moi, courons l'un après l'autre à travers toute l'Europe !... Ce n'est pas pour rire, non plus, que chacun de nous a versé une caution de cent roubles entre les mains d'un tiers.

— Je ne vois cependant pas les raisons qui empêchent de renvoyer cette rencontre à une date ultérieure...

— Au contraire, docteur, ces raisons sont très importantes. Jugez-en vous-même. Notre match, voyez-vous, consiste en une série de trois rencontres. Alors, nous avons dit d'avance : Une supposition que Reber gagne la première, moi la seconde : il reste la troisième qui sera la belle. A partir de ce moment-là, nous nous connaissons si bien que chacun peut savoir sans faute qui sera le gagnant de la troisième partie. Une supposition qu'alors, je perde confiance en ma force ? Qui est-ce qui m'empêchera de tomber malade, de me mettre à faire le boîteux, et ainsi de suite, dites, et de reprendre ma mise ?... Et alors, pourquoi Reber aura-t-il travaillé les deux premières fois ? Pour son plaisir, pas ? C'est pour ça, docteur, que nous sommes convenus d'avance entre nous, que celui qui se fera porter malade le jour de la troisième rencontre sera tout de même compté comme battu, et qu'il perdra son argent.

— Mauvaise affaire, dit le docteur avec une nouvelle grimace des sourcils. Hé bien ! mon garçon, que le diable emporte ces cent roubles.

— Ces deux cents, rectifia Arbouzoff : mon contrat avec le directeur porte que je devrai lui payer, à lui aussi, un dédit de cent roubles si je lui manque de parole, une supposition même que je sois malade, comprenez-vous ?...

— Alors, au diable ces deux cents roubles, s'irrita Loukhovitzine. A votre place, j'enverrais tout promener. La santé avant tout, je ne connais que ça !... D'ailleurs, mon ami, vous êtes souffrant, donc, en état d'infériorité vis-à-vis d'un adversaire aussi dangereux que cet Améri-

cain. Vous risquez par conséquent, dans un cas comme dans l'autre, de perdre votre mise...

Arbouzoff redressa la tête, une moue de mépris sur ses grosses lèvres.

— Peuh ! fit-il avec dédain. Reber pèse en tout six pouds. Il m'arrive à peine au menton. En quelques minutes je l'aurai fait toucher des deux épaules... Je l'aurais déjà eu, le jour de la deuxième rencontre, s'il ne m'avait pas serré contre les cordes... Même que ce fut une saleté de la part de l'arbitre de compter cette lutte-là comme valable. Fallait entendre les protestations du public.

Le docteur sourit imperceptiblement. Sa longue habitude des lutteurs professionnels, boxeurs ou athlètes, l'avait familiarisé avec leur incorrigible suffisance et cette manie qu'ils ont tous d'attribuer une défaite à quelque cause purement fortuite. Ayant finalement prescrit du bromure, avec ordre d'en prendre toutes les heures jusqu'au moment de la rencontre, Loukhovitzine donna une tape amicale sur la vaste encolure de son client et, lui souhaitant bonne chance, il le congédia.

II

Arbouzoff se trouva dans la rue. C'était le dernier jour de la semaine du carnaval, cette année-là fort tardif. Le froid venait à peine de s'éloigner, mais l'on sentait déjà dans l'air une imprécise, excitante et fine odeur de printemps. Traîneaux et voitures se croisaient sur la neige devenue boueuse, dans un silence qu'interrompait, de temps à autre, le son clair et adouci d'un appel de cocher. Installés à chaque carrefour, des marchands offraient des pommes débordant de baquets blancs tout neufs, du *khalva*[1] coloré comme une fleur sur la neige, et des ballons de baudruche. Ces ballons s'apercevaient de loin. Grappes de raisins multicolores, ils flottaient au-dessus de la foule sombre et bouillonnante, pareille à un fleuve endigué par les trottoirs, et dont les mouvements, tantôt nonchalants,

[1] Mélange de miel et de noisettes pilées (N.d.T.).

tantôt précipités, exhalaient une sorte de joie printanière et puérile.

Arbouzoff auquel la présence du docteur avait presque fait oublier son mal, en retrouva de nouveau, sitôt qu'il fut dehors, les sensations accablantes. De nouveau sa tête lui parut lourde, comme vide, tandis que chaque pas éveillait en elle un pénible et sourd retentissement. Un goût de brûlé envahit sa bouche sèche ; il eut aux yeux l'impression douloureuse de doigts écrasant ses paupières, et, quand il regardait autour de lui, la vision sur la neige, les maisons et le ciel, de deux grandes taches jaunes.

A l'un des carrefours, sur une colonne ronde où s'étalaient, bigarrés, divers programmes de réjouissances, Arbouzoff aperçut son nom imprimé en grosses lettres. Machinalement, il s'approcha. A l'habituelle affiche rouge du cirque, était annexée une annonce de couleur verte qu'il lut avec indifférence, du commencement à la fin.

Cirque des Frères Duvernois

Aujourd'hui TROISIÈME MATCH DÉCISIF

SELON LES RÈGLES FRANCO-ROMAINES

entre le fameux champion américain **M. John REBER**
et le célèbre lutteur et athlète russe **M. ARBOUZOFF**

ENJEU : 100 ROUBLES *(Pour détails complets, voir l'affiche.)*

Deux ouvriers, des forgerons, sans doute, à en juger par leurs visages barbouillés de suie, étaient arrêtés devant la colonne. L'un d'eux se mit à lire l'annonce à haute voix, en écorchant les syllabes. Arbouzoff entendit son nom. Et la résonnance de ce nom lui parut pauvre, cassée, étrangère, dépourvue de tout sens, comme il arrive parfois d'un seul et même mot répété à n'en plus finir. L'un des ouvriers reconnut l'athlète. Il donna un coup de coude à son camarade, et tous les deux s'écartèrent respectueusement. Vexé, Arbouzoff se détourna, enfonça rageusement les mains dans les poches de son pardessus et poursuivit sa route.

Il arriva devant le cirque et y entra. La représentation du matin était terminée depuis longtemps. Sous la lueur avare filtrée par les vitres de la coupole encombrée de

neige, l'immense bâtiment ressemblait à un hangar vide et glacé.

Deux hommes luttaient sur l'arène. Arbouzoff les regarda, l'œil clignotant, et finit par reconnaître son adversaire, l'Américain Reber qui, selon sa coutume, s'entraînait avec son *sparring-partner* un nommé Garvan, Américain comme lui.

Peu à peu, s'étant habitué à la demi-obscurité, Arbouzoff distingua clairement les deux athlètes. Ils portaient des blouses grisâtres qui leur laissaient les bras nus, de larges ceintures de cuir et des pantalons que des lanières serraient à la cheville. Reber se trouvait à ce moment dans la position critique que les lutteurs appellent « le pont ». Etendu à terre, mais ne prenant contact avec elle que de la nuque et des talons, ne conservant l'équilibre que grâce à ses mains profondément enfouies dans la sciure de bois de l'arène, il représentait une sorte d'arc vivant et souple, de masse bombée que Garvan, de tout son poids et de toutes ses forces, s'escrimait à vouloir réduire, renverser ou appliquer contre le sol. Chacun de ses efforts suscitait un gémissement des deux partenaires, après quoi ils reprenaient ensemble leur souffle, avec d'énormes soupirs. Tels quels, grands, lourds, figés parfois en des poses bizarres, les bras nus gonflés de muscles terribles, ils évoquaient tous deux, à travers le demi-jour du cirque vide, un combat de crabes monstrueux, agrippés l'un à l'autre par les pinces.

Obéissant à cette loi originale qui défend à un lutteur d'assister aux exercices de son adversaire, Arbouzoff feignit de n'avoir rien remarqué et se dirigea vers la porte qui menait à sa loge. A l'instant même où il écartait la massive portière rouge qui le séparait du couloir des artistes, quelqu'un l'écartait de l'autre côté, et Arbouzoff vit devant lui le huit-reflets penché sur l'oreille, les moustaches d'ébène et les souriants yeux noirs de l'acrobate Antonio Battisto, son grand ami.

— Buon giorno, *mon cher monsieur Arbouzoooff* [1] s'écria ce dernier d'un ton traînant, tout en riant de ses belles dents étincelantes.

[1] Les phrases en italiques qui suivent sont en français dans le texte (N. d. T.).

Il ouvrit largement les bras, comme s'il voulait étreindre l'athlète :

— Je viens juste de finir ma *répétition. Allons donc prendre quelque chose.* Un petit verre de cognac ?... Aïe !... quelle poignée de main... Vous me rompez les os... Allons, venez au bar.

— Savez-vous où est le directeur ? demanda Arbouzoff.

— *Il est à l'écurie*, auprès d'une bête malade... Mais venez donc... ça me fait tant de plaisir de vous voir, golioubouchka, dit Antonio, riant lui-même de sa prononciation et passant son bras sous celui de son ami... — Kharacho, samovar, izvoztchik — ajouta-t-il précipitamment, heureux de voir se dérider Arbouzoff.

Au bar, ils avalèrent un verre de cognac et mâchèrent une tranche de citron trempée dans du sucre. Arbouzoff, au lieu de cette sensation connue de froid, puis d'agréable chaleur, que procure l'alcool, n'éprouva, cette fois, qu'un vertige, et tout son corps lui parut envahi d'une sorte d'engourdissement et de somnolence.

— Oh ! je suis sûr que vous le battrez, *mon cher Arbouzoff*, douchenka, golioubtchik, dit Antonio, continuant d'écorcher les caressantes inflexions russes. Ce Reber : *un animal, un accapareur...* Oui, un ouvrier... comme il y a un porteur d'eau, un cordonnier... un *tailleur*, qui coud un pantalon. Voilà. Il n'a pas cela ici, *dans le cœur...* aucun sentiment, aucun *tempérament.* C'est un boucher, oui, un boucher, tandis que vous, vous êtes un artiste, un vrai artiste, qu'on a du plaisir à regarder.

Haut de forme et pelisse déboutonnée, un homme entra comme une trombe dans le bar. De petite taille, les jambes grêles et le cou mangé par les épaules, il avait une tête ronde de bouledogue, ornée de grosses moustaches et de sourcils qui lui donnaient un faux air bismarckien. C'était le directeur du cirque. Antonio et Arbouzoff touchèrent du doigt leur chapeau. Le directeur en fit autant puis, brusquement, comme s'il s'était longtemps contenu et n'attendait qu'une occasion d'éclater, il donna cours à la rage où venait de le mettre un de ses palefreniers.

— Mouchik... ganaille ruzze... il a vait poire le geval en zueur... le tiaple l'emborde !... Ch'irai defant le chuche

de baix... che verai gontamner ce goquin... il tefra me ferser zinq zents rouples... il tefra... En attentant, che fais lui gasser la vigure, oui, le grafacher afec mon Reitpeitsch...

Comme s'il s'accrochait soudain à cette idée de « grafache », le directeur virevolta et, trottinant sur ses fuseaux, s'élança dans la direction de l'écurie. Arbouzoff le rattrapa près de la porte.

— Monsieur le directeur...

L'autre s'arrêta court et, d'un air furieux et impatienté attendit, les mains dans les poches de sa pelisse.

Arbouzoff se mit à exposer sa requête concernant le renvoi du match... Oh ! seulement au lendemain, au surlendemain, peut-être... En revanche, si cela plaisait au directeur, lui, Arbouzoff, serait prêt à donner, en dehors des stipulations de son contrat, deux ou même trois séances de poids, le soir... D'autre part, monsieur le directeur n'aurait-il pas l'obligeance, ne voudrait-il pas prendre sur lui de conférer avec Reber au sujet de cette remise du match ?...

Le directeur, à demi-tourné vers Arbouzoff, l'écoutait en affectant de ne pas le regarder. S'étant convaincu que celui-ci avait terminé, il le fixa de ses yeux durs, aux poches terreuses, et d'une voix brève qu'il voulait rendre imposante :

— Zent rouples de tétit, coupa-t-il.

— Monsieur le directeur...

— Che le zais barpleu pien, que che zuis monsieur le tiregdeur, interrompit le Bismarck en commençant à bouillonner. Arranchez-fous fous-même afec Reper, ça n'est pas mon avaire. Mon avaire, à moi, z'est le gondrat ; fotre avaire, à fous, z'est le tétit.

Tournant le dos à Arbouzoff, il faisait le geste de se retirer, lorsque soudain, repris de rage, il interrompit sa marche clopinante, revint sur ses pas et le visage pourpre, ses joues flétries agitées d'un mouvement convulsif, le cou enflé et les yeux hors de la tête, il hurla :

— Le tiaple fous emborde !... Vadinidza, mon meilleur geval, est bresgue grefé... le balevrenier ruzze, zette ganaille, ze zinche ruzze a emboizzonné mon meilleur geval... et fous fenez me ragonder de bareilles impécillidés !... Le

tiaple fous emborde !... Z'est auchourt'hui le ternier chour de zet itiot garnafal ruzze... il ne me resde blus une gèze de lipre, fous ententez !... Et fous foudriez gue che zubrime le match... Bour gue le buplic me vasse ein grosser Scandal, gu'il exiche zon archent, gu'il témolizze mon zirgue !... Merzi pien ! Schwamm drüber !... Che n'égoude blus fos zdubitités... che ne feux rien zafoir, ententez-fous, rien, rien, rien...

Et le directeur sortit du bar en faisant claquer la porte avec une violence telle que tous les verres en tintinnabulèrent sur le comptoir.

III

Ayant pris congé d'Antonio, Arbouzoff rentra chez lui. Puisque la rencontre devait avoir lieu, il fallait essayer de dîner, de dormir pour se rafraîchir un peu la tête. Et, de nouveau, il ressentit les mêmes symptômes que tout-à-l'heure. Il lui sembla que le bruit et l'agitation de la rue se passaient quelque part, loin, loin de lui, dans un monde étranger, irréel, dont il contemplait le tableau bigarré et mobile. Puis, continuant son chemin, il fut en proie à une sorte de phobie, de crainte intolérable d'être poursuivi par les chevaux et atteint de leurs ruades.

Il habitait non loin du cirque, dans un garni. Sitôt l'escalier, l'odeur familière de graillon, de pétrole et de souris qui traînait perpétuellement par la maison, le prit aux narines. En se dirigeant à tâtons le long du couloir sombre qui conduisait à sa chambre, Arbouzoff avait toujours l'impression qu'il allait se heurter, dans l'obscurité, à quelque obstacle invisible. A cette habituelle tension de ses nerfs, s'ajoutait aujourd'hui un involontaire sentiment d'angoisse fait de la conscience et de l'horreur de son isolement.

Il ne se sentait aucun appétit. Pourtant, lorsque d'un restaurant voisin, une souillon malpropre lui monta son dîner, il se força d'avaler quelques cuillerées de bortch rouge et la moitié d'une côtelette blanchâtre et filamen-

teuse nageant dans une sauce aux carottes. Ce repas achevé, il eut soif, envoya la souillon lui chercher du kvass et s'étendit sur son lit.

Alors il lui sembla que le lit commençait à remuer et voguer sous lui comme une barque, et que les murs et le plafond se penchaient lentement à la rencontre l'un de l'autre. Cette impression, néanmoins, n'avait rien d'effrayant ni de désagréable ; elle aidait, au contraire, le corps à se détendre sous l'action toujours plus forte d'une indolente et chaude fatigue. Et le plafond noirci que des lézardes striaient comme des veines, s'éloignait, se rapprochait, en un balancement égal, monotone, dispensateur d'engourdissement et de sommeil.

Un bruit de vaisselle venant on ne savait d'où, retentissait derrière le mur ; des pas pressés, qu'étouffait le tapis, allaient et venaient dans le couloir ; par la fenêtre, entrait le sourd grondement de la rue : tous ces bruits luttaient ensemble à qui dominerait les autres, s'enchevêtraient et brusquement, s'unissant pour quelques secondes, composaient une surprenante mélodie, dont l'imprévu tour à tour remuait le cœur et donnait envie de rire.

La nuit était déjà complètement tombée, lorsque Arbouzoff tout à coup sursauta et se dressa sur son lit, saisi d'une peur sauvage. Son cœur venait de s'arrêter de battre. Une intolérable angoisse physique envahit sa poitrine et comprima sa gorge. Il suffoqua, ouvrit convulsivement la bouche, s'efforçant de respirer sans pouvoir y parvenir. Ces horribles sensations ne durèrent que quelques instants qu'Arbouzoff prit pour des années, au cours desquelles il était devenu un vieillard. « Je meurs ! » pensa-t-il... Mais à ce moment même, comme on ferait d'un balancier immobile, une invisible main toucha son cœur interrompu qui, après un déclenchement furieux et un choc à lui rompre la poitrine se remit à battre, craintivement d'abord, puis avec une avidité insensée. De chaudes vagues de sang affluèrent au visage de l'athlète, inondèrent ses veines et couvrirent tout son corps de sueur.

La porte s'ouvrit, laissant passer une grosse tête tondue, aux minces oreilles écarquillées comme des ailes de chauve-souris. C'était le jeune valet Grichenka qui venait prendre

les ordres pour le thé. En même temps que lui, se glissa dans la chambre la joyeuse et réconfortante lumière de la lampe du couloir.

— Commandez-vous le samovar, Nikita Ionitch ?

Arbouzoff entendit parfaitement les paroles de Grichenka. Elles s'imprimèrent clairement dans son cerveau. Toutefois, il lui fut momentanément impossible d'en comprendre le sens. Sa pensée était ailleurs. Elle s'efforçait de ressaisir certain mot rare, insolite et d'une importance particulière qu'il avait entendu en rêve, exactement à l'instant qui avait précédé sa crise.

— Nikita Ionitch, il est sept heures ; faut-il apporter le samovar ? répéta Grichenka.

— Une minute, Grichenka, une minute, répondit Arbouzoff, toujours sans comprendre. Et, soudain, il se rappela le mot oublié... « Boomerang ». Le « Boomerang », c'est-à-dire cette espèce de bâton étrange et recourbé, qu'il avait vu, naguère, d'adroits petits sauvages noirs et musclés lancer dans un cirque de Montmartre... Aussitôt, comme libérée d'une entrave, l'attention d'Arbouzoff se reporta sur les paroles du jeune garçon, encore présentes à sa mémoire :

— Sept heures, dis-tu ? Alors, apporte vite le samovar, Gricha.

Le garçon s'en alla. Arbouzoff demeura assis sur le bord de son lit, les jambes pendantes, le regard fouillant les coins sombres de sa chambre, l'oreille attentive aux battements toujours alarmés de son cœur. Et ses lèvres murmurant tout bas ce seul et unique mot de son rêve, ne cessaient d'en scander machinalement les trois syllabes élastiques et sonores : « Boo-me-rang » !

IV

Il était environ neuf heures lorsque Arbouzoff se rendit au cirque. Le jeune garçon à grosse tête, amateur passionné de boxe et de lutte, le suivait portant un sac de jonc qui renfermait la tenue de combat de l'athlète. Devant l'entrée

du bâtiment, éclatante de lumières, bruissait une animation joyeuse. Les fiacres s'y succédaient sans interruption, s'arrêtaient un instant, puis, au signal d'un agent de police majestueux comme une statue, décrivaient un demi-cercle et s'en allaient rejoindre plus loin, dans l'obscurité, le stationnement réservé aux traîneaux et voitures. Partout, sur les murs, de chaque côté de la caisse, à l'intérieur du cirque, les innombrables affiches rouges et vertes flamboyaient, lançaient en lettres énormes le nom d'Arbouzoff. Un relent d'écurie, de gaz et de sciure de bois flottait dans les couloirs, mélangé à cette odeur de poudre de riz et de gants de peau neufs qui appartient en propre aux salles de spectacle. Ces odeurs qui, les soirs de combat, étaient un stimulant pour l'athlète, ne faisaient maintenant que surprendre et agacer douloureusement ses nerfs.

Il entra dans sa loge. Elle était contiguë à celle de Reber. A travers les planches mal assemblées de la cloison, il put suivre chacun des mouvements de son adversaire. Celui-ci, déjà en train de s'habiller allait et venait, tantôt chantonnant d'une voix fausse et caverneuse un refrain quelconque, tantôt sifflotant ou échangeant avec son manager de courtes phrases saccadées qui semblaient venir des profondeurs de son estomac. Arbouzoff ne comprenait pas l'anglais ; pourtant, à entendre rire ou s'impatienter Reber, il s'imagina être le point de mire de sa conversation et le son de cette voix assurée et croassante contribua à aggraver son état de malaise et de détresse physiques.

A peine dévêtu, il tressaillit de froid. Un tremblement de fièvre le secoua tout entier et ses dents claquèrent. Il envoya Grichenka au bar, lui chercher du cognac. Mais, au calme et à la chaleur passagers que lui procurèrent l'alcool, succéda bientôt, comme le matin, une envahissante torpeur.

On frappait à la porte de la loge. Le défilé des habitués commença. Officiers de cavalerie comprimés dans leurs culottes d'ordonnance, lycéens dégingandés, ayant tous le même lorgnon, la même cigarette et le même chapeau trop étroit, étudiants chics, s'interpellant bruyamment de petits noms comiques, tout ce monde se mit à tourner autour du favori, à lui tâter les bras, le cou et la poitrine, à s'extasier à la vue de ses muscles bandés comme des

ressorts. Ainsi qu'on flatte un cheval de prix, quelques-uns lui tapotaient familièrement le dos et lui donnaient des conseils au sujet de la lutte prochaine. Comme si elles eussent résonné très loin, très bas, quelque part sous la terre, leurs voix n'arrivaient qu'assourdies aux oreilles d'Arbouzoff ; puis, tout-à-coup, elles se rapprochaient de lui et son cerveau vibrait douloureusement sous leur choc insupportable. Entre temps, d'un geste machinal et précis d'automate, il continuait de se vêtir, faisant plaquer avec soin sur son torse le fin tissu du maillot et serrant fortement autour de ses hanches la large ceinture de cuir.

La musique entamait son premier morceau. L'un après l'autre, les visiteurs importuns quittèrent la loge. Le docteur Loukhovitzine seul resta. Ayant pris le poignet d'Arbouzoff, il lui tâta le pouls et hocha la tête :

— Mon ami, fit-il, je n'ai qu'un mot à vous dire : dans l'état où vous êtes, cette lutte est une pure folie ! Votre pouls bat comme un marteau et vos mains sont complètement froides... Mais regardez-vous donc dans la glace, mon cher, regardez ces prunelles dilatées...

Arbouzoff s'approcha du petit miroir incliné qui pendait au mur. Il y aperçut un visage inconnu, aux traits étirés et blêmes.

— Hé bien quoi ! fit-il nonchalamment. Et, posant le pied sur une chaise, il se mit à croiser autour de sa cheville les lanières d'une sandale.

Quelqu'un passait en courant devant les loges.

— Monsieur Reber ! Monsieur Arbouzoff !

Une invincible lassitude envahit l'athlète, lui donnant l'envie de s'étendre et de fermer les yeux.

— Allons ! dit-il avec un soupir. — A propos, savez-vous, docteur, ce que c'est qu'un « boomerang » ?

— Un « boomerang » ! fit le docteur étonné. C'est, paraît-il, une arme particulière au moyen de laquelle les Australiens abattent les perroquets. Et non pas seulement les perroquets, peut-être... mais pourquoi cette question ?...

— Pour rien... un simple souvenir... Allons, en route, docteur !

Un large passage en planches conduisait au rideau donnant accès sur l'arène. Il était encombré d'habitués du cirque, d'artistes, de petit personnel et de palefreniers. Un chuchotement accueillit l'apparition d'Arbouzoff et tous s'écartèrent avec empressement pour lui faire place. Reber parut à son tour. Les deux athlètes attendirent côte à côte, évitant mutuellement de se regarder. Arbouzoff eut à cette minute, avec une acuité extraordinaire, la perception du caractère sauvage, cruel, absurde et inutile de ce qu'il se préparait à accomplir. Mais il sentit en même temps qu'il ne pouvait se dispenser de l'accomplir et qu'il était en cela l'esclave de quelque impitoyable et occulte puissance. L'œil fixé sur le vaste rideau, il demeura immobile, dans une attitude résignée et mélancolique.

Une voix descendit de l'estrade où perchaient les musiciens :

— Tout est prêt ?

— Tout est prêt. Commencez ! répondit-on d'en bas.

Le coup de bâton avertisseur du chef d'orchestre retentit et les premières mesures d'une marche emplirent le cirque de leur allégresse éclatante et cuivrée. Le rideau s'ouvrit brusquement. Quelqu'un frappa sur l'épaule d'Arbouzoff, commanda d'un ton bref :

— Allez !

Coude à coude, évitant toujours de se regarder, les deux lutteurs, avec des grâces orgueilleuses et lourdes émergèrent de la double haie vivante qui s'écartait sur leur passage, et, gagnant le milieu de l'arène, s'immobilisèrent à quelques pas l'un de l'autre.

Ils portaient des maillots noirs qui rendaient leurs formes plus sveltes et plus harmonieuses que nature, et qui, dégageant leurs cous et leurs bras nus, faisaient paraître ceux-ci plus massifs et plus forts. Un pied en avant, le poing sur la hanche et la tête haute, Reber, dans une pose à la fois négligée et avantageuse, parcourait du regard les galeries supérieures. Il savait par expérience que les sympathies de leurs occupants iraient à son adversaire, non seulement parce qu'il était le plus beau, le plus élégant et le plus jeune, mais aussi et surtout parce qu'il était russe, et le regard assuré et calme qu'il

promenait sur cette foule attentive avait, en soi, l'apparence d'un défi.

Il était de taille moyenne, large d'épaules, plus large encore de hanches, avec des jambes courtes, épaisses, arquées comme les racines d'un arbre puissant et de longs bras recourbés comme ceux d'un gorille. Il avait un petit crâne chauve à nuque de taureau, laquelle, descendant d'un trait, sans aucun renflement, du sommet de la tête, se transformait insensiblement en cou, de même que le cou, par un simple élargissement de sa base, se transformait à son tour en épaules. Cette terrible nuque éveillait inconsciemment, chez le spectateur, l'idée d'une force barbare et surhumaine.

La pose d'Arbouzoff était celle qu'adoptent d'ordinaire, devant l'objectif, les lutteurs professionnels, c'est-à-dire le visage légèrement incliné et les bras croisés sur la poitrine. Son corps, plus blanc que celui de Reber, était de proportions presque parfaites. Jailli de l'échancrure du maillot comme une tige ronde, pleine et robuste, son cou supportait avec aisance une tête gracieuse, aux cheveux roux coupés courts, au front bas surplombant un visage indifférent à ce qui se passait autour de lui. Comprimés par le geste des bras croisés, ses pectoraux bombaient sous l'étoffe, tandis que la courbure de ses épaules, à la clarté bleue des globes électriques, chatoyait d'un reflet de satin rose.

Jusqu'alors Arbouzoff avait espéré qu'au dernier moment, ainsi qu'il en avait maintes fois fait l'expérience, son instinct de lutteur reprendrait le dessus et qu'il puiserait en lui, avec la certitude de vaincre, un brusque afflux de force physique. Mais, sitôt en face de son adversaire et lorsqu'il eut essuyé le regard aigu de ses petits yeux bleus et glacés, il comprit que, cette fois, l'issue du combat ne faisait plus de doute.

Ils marchèrent à la rencontre l'un de l'autre, Reber à pas feutrés, élastiques, les jambes légèrement ployées, sa terrible nuque penchée en avant, — pareil à un fauve qui va bondir. Arrivés au centre de l'arène, ils échangèrent une rapide poignée de main, se séparèrent, puis, d'une volte simultanée, se retrouvèrent face à face. Et dans la

main calleuse de Reber, dans son étreinte brûlante et forte, il y avait la même assurance que dans ses yeux glacés.

Avec des feintes, des manœuvres, qu'ils employaient et déjouaient tour à tour, les athlètes tentèrent d'abord de se saisir par les poignets, les bras ou les épaules. Leurs mouvements étaient lents et calculés comme ceux de deux félins qui préluderaient à leurs jeux. Ensuite, tempe contre tempe, chacun sentant sur sa peau la chaude haleine de l'autre, ils commencèrent à évoluer autour de l'arène. Profitant de l'avantage que lui donnait sa haute taille, Arbouzoff empoigna la nuque de Reber et s'efforça de la ployer ; mais l'Américain, imitant une tortue qui se réfugie sous sa carapace, rentra aussitôt la tête dans ses épaules ; son cou se fit dur comme de la pierre, tandis que, de ses deux jambes largement écartées, il adhérait de tout son poids au sol. Arbouzoff sentit à ce moment les doigts de son adversaire se crisper sur son bras, le pétrir dans l'intention sournoise de lui faire lâcher prise par la douleur.

Ils allaient ainsi, d'une marche à peine sensible, restant soudés l'un à l'autre, continuant leurs gestes lents et encore indécis. Soudain Reber, ayant saisi à pleines mains le poignet d'Arbouzoff, l'attira à lui d'une violente secousse. Déconcerté par cette tactique imprévue, Arbouzoff fit deux pas en avant : à la même seconde Reber se trouva derrière lui et le ceintura puissamment, cherchant à le soulever de terre. D'instinct, pour augmenter sa force de résistance, Arbouzoff se pencha en sens contraire et, pour prévenir une chute possible, écarta largement bras et jambes. Reber tenta de ramener contre sa poitrine le dos d'Arbouzoff, espérant, grâce à ce point d'appui, soulever son pesant antagoniste. N'y parvenant point, il l'ébranla d'un choc rapide. Arbouzoff tomba sur les genoux, puis sur les mains, suivi de Reber dont le bras l'enlaçait toujours, à la manière d'un tentacule.

L'Américain eut un instant d'hésitation, très court. Et brusquement l'on vit une de ses mains, habilement glissée sous l'aisselle d'Arbouzoff, reparaître, rivée, cette fois, au cou de celui-ci, qu'elle essayait de courber vers le sol,

pendant que l'autre main, agrippée au torse de l'athlète, cherchait, par une pression lente, à lui faire perdre l'équilibre. Arbouzoff résistait, la nuque bandée, les bras en équerre. Ni l'un ni l'autre ne bougeaient plus, figés dans cette attitude. On eût pu croire qu'ils se reposaient, n'eussent été leur visage et leur cou injectés de sang et la tension formidable de leurs muscles. De partout on entendait leur souffle et les spectateurs les plus proches sentaient l'âcre parfum de leurs corps en sueur.

Et subitement, l'angoisse physique de tout à l'heure reparut, s'épaissit autour du cœur d'Arbouzoff, lui remplit toute la poitrine, le serra convulsivement à la gorge. Et tout se mit à lui sembler ennuyeux, futile, à lui devenir indifférent : les sons cuivrés de l'orchestre, la lumière bleue des globes électriques, et le cirque, et Reber, et la lutte elle-même. Un reste d'habitude l'obligeait encore à résister ; mais il entendait déjà, tout proche de sa nuque douloureuse, le rauque halètement de Reber, semblable à un triomphal rugissement de bête fauve et son bras, maintenant arraché de terre, se débattait déjà dans le vide, y cherchant vainement un appui. Et son corps tout entier perdit à son tour l'équilibre. Arbouzoff étendu, le dos pressé contre le sol froid de l'arène, aperçut au-dessus de lui le visage rouge et suant, les moustaches broussailleuses, le rictus de son vainqueur et, dilaté d'un feu trouble, l'acier de ses méchants petits yeux.

Il se releva. Comme dans un brouillard, il vit Reber s'incliner de droite et de gauche ; il vit le public debout, les mouchoirs brandis, les gestes forcenés, entendit les acclamations délirantes ; mais tout cela lui parut un rêve absurde et suranné, d'une mesquinerie si morne à côté de cette angoisse qui lui déchirait la poitrine. En vacillant, il parvint jusqu'à sa loge. La vue d'un tas de vieilleries jetées dans un coin frappa son regard ; il fit deux pas et s'y laissa tomber tout d'une pièce, les mains crispées sur son cœur, happant l'air par sa bouche grande ouverte.

Soudain, en même temps que l'angoisse et la suffocation, l'envahirent des nausées et une faiblesse insurmontable. Une clarté verte se répandit sur les choses qui peu à peu s'assombrirent, se mirent à s'enfoncer vers les

profondeurs noires d'un gouffre. Dans son cerveau, sur un ton aigu et coupant — exactement celui d'une corde qui va se casser — une voix cria : « Boo-me-rang ». Ensuite tout disparut, pensée, conscience, angoisse, douleur. Et cela se produisit aussi vite, aussi simplement que si quelqu'un venait de souffler sur une chandelle brûlant dans une chambre obscure, et l'avait éteinte...

ALEXANDRE KOUPRINE.

(Traduit par Paul de Chèvremont).

LA TRIPLE ALLIANCE

(1882-1914)

La Triple Alliance ! A l'esprit des Français qui cherchent à revivre leurs impressions des trente dernières années, ce mot évoque le souvenir d'une coalition formidable et occulte, dont l'étreinte enserrait leurs frontières, dont la menace pesait sur leur indépendance et l'obsession sur leur politique, et dont le mystère même paraissait, à leur ignorance, recouvrir de ténébreux desseins d'agression, d'invasion et de démembrement. La guerre européenne a eu pour résultat de dissiper à la fois les alarmes qu'en inspirait l'existence et le secret impénétrable qui en entourait les clauses. D'une part, l'Italie s'en est dégagée et, pour justifier son attitude, en a divulgué les articles dont elle dénonçait l'inexécution à son détriment ; d'autre part, le gouvernement de l'Autriche, devenue républicaine, vient de riposter, après la conclusion de la paix, par la reproduction intégrale des traités de la Triple Alliance, accompagnée d'un commentaire explicatif, emprunté aux correspondances diplomatiques conservées à la Ballplatz [1]. Cette publication de circons-

[1] Dr Pribram : *Die politischen Geheimverträge Oesterreichs-Ungarns 1879-1914, nach den Akten des Wiener Staatsarchiv*, T. I, Vienne et Leipzig, Braumuller, Cf : les articles publiés par M. Salvemini sur la Triple Alliance dans la *Revue des Nations latines* de 1916 et le *Livre Jaune* du Gouvernement français sur les Accords franco-italiens de 1900-1902 (1920).

tance est forcément intéressée, et aurait besoin, pour inspirer toute confiance, d'être complétée et contrôlée par les documents dont les archives de Berlin et de Rome conservent encore le secret. Telle qu'elle se présente au lecteur, elle lui apporte de précieuses révélations, lui ouvre des horizons inexplorés sur un chapitre curieux et émouvant d'histoire diplomatique, et lui permet dès maintenant de rectifier bien des erreurs communément accréditées.

I

L'une des plus répandues consiste à considérer la Triple Alliance, signée le 20 mai 1882, comme formée par la simple accession de l'Italie au traité austro-allemand du 7 octobre 1879. En réalité, il s'agit là de deux actes diplomatiques distincts, rapprochés par les dates comme par certaines analogies de rédaction, mais répondant à des intérêts et à des objectifs différents. Le premier était presque uniquement dirigé contre la Russie ; il astreignait les deux puissances contractantes à se prêter un mutuel concours armé, soit contre une agression de leur voisine de l'Est, soit dans une guerre où celle-ci aurait une alliée ; dans tous les autres cas, elles ne se devaient qu'une neutralité bienveillante. Conclu d'abord pour une durée de cinq années, renouvelé ensuite automatiquement, sans discussion ni changement tous les trois ans, ce traité était destiné à unir en un bloc indissoluble les forces des Empires du centre et devenir la base de leur politique extérieure.

Par son caractère de stabilité, comme par sa portée restreinte, il se distinguait de ceux dans lesquels la Triple Alliance trouva successivement son expression. Pour comprendre le sens des laborieuses négociations dont le premier fut le résultat (1882), il est nécessaire de connaître d'abord les sentiments éprouvés à l'égard les uns des autres par ceux qu'il devait associer. En Allemagne, le prince de Bismarck, maître incontesté de la direction des affaires étrangères, paraissait moins désirer l'alliance des Italiens

que redouter leur hostilité. Dans ses conversations, il affectait une piètre estime pour les principes de leur politique et la valeur militaire de leur armée ; mais, dominé par l'ambition d'assurer à son pays ses récentes acquisitions territoriales, obsédé par le cauchemar d'une coalition qui pourrait les lui enlever, il tenait surtout à ne pas laisser l'Italie se joindre à sa sœur latine pour une guerre de revanche et dans une ligue anti-germanique. En Autriche, les hommes d'Etat qui se succédèrent à la Ballplatz, Andrassy (1871-1879), Haymerlé (1880-1881), et Kalnoky (1881-1895) y apportèrent le même souci exclusif des affaires orientales et la même intention de ne pas s'en laisser distraire par les complications occidentales ; ils voulaient à la fois être en mesure de soutenir une guerre contre la Russie et éviter d'être mêlés à un conflit avec la France ; c'est à cette double préoccupation que répondaient les lacunes comme les clauses du traité de 1879. Vis-à-vis de l'Italie, ils n'éprouvaient nul ressentiment, mais seulement le désir d'établir avec elle des relations correctes et de défendre contre ses entreprises les dernières terres *irredente*. Toute leur ambition se bornait à s'assurer sa neutralité en cas de guerre européenne, afin que leur monarchie ne fût point assaillie par derrière pendant qu'elle ferait face à la Russie.

C'est de Rome que devaient partir les premières offres d'alliance qu'on se contentait d'attendre à Vienne et à Berlin. Quelles furent les raisons de cette initiative ? Il n'est pas inutile de les exposer avec quelque détail, pour en apprécier la valeur. On peut en distinguer trois principales, dont la plus impérieuse était, à la suite de l'affaire de Tunis, le réveil des appréhensions excitées par l'attitude de la France. Si injustifié que nous paraisse aujourd'hui ce sentiment, il animait encore, même après 1870, beaucoup d'Italiens, qu'obsédait le souvenir de Mentana. Entre 1871 et 1875, quelques manifestations oratoires peu mesurées, mais toutes platoniques, de l'Assemblée nationale française en faveur du pouvoir temporel leur avaient donné à penser qu'à Paris la question romaine n'était pas considérée comme réglée. Après s'être crus menacés dans la possession de leur capitale, ils se virent,

en 1881, arrêtés dans leur première tentative d'expansion extérieure. L'amertume de leur déception et les circonstances dans lesquelles ils en connurent l'étendue, leur firent oublier qu'ils avaient été devancés plutôt qu'évincés à Tunis, et qu'ils n'y avaient point subi un dommage par le seul fait qu'ils n'avaient pu y réaliser leurs aspirations coloniales ; elle les porta à considérer l'occupation de la Régence par la France comme un coup monté contre leurs intérêts, une humiliation préméditée infligée à leur amour-propre national, une tentative pour prendre sur les faibles une revanche de 1870, un retour aux traditions conquérantes du Premier et du Second Empire, un prélude d'autres entreprises contre l'équilibre méditerranéen et même contre l'intégrité territoriale de l'Italie. Attribuant leurs mécomptes à leur isolement, ils cherchèrent au dehors un appui et une protection pour en prévenir le retour. Où pouvaient-ils trouver une alliance plus efficace que dans cette Allemagne qui venait de se révéler comme la première puissance militaire du continent et qui restait l'éternelle rivale de la France ?

Ils la voyaient, il est vrai, étroitement unie à l'Autriche, leur adversaire de la veille et peut-être du lendemain. De cette circonstance, qui aurait pu arrêter la logique un peu simpliste de l'esprit français, leur souplesse politique sut tirer un nouvel argument en faveur de leur projet, par un raisonnement inspiré des vieilles traditions de leur histoire. Placé par la nature entre deux grandes puissances, hors d'état d'en affronter l'inimitié simultanée, leur pays s'était toujours vu forcé de s'appuyer sur l'une pour résister à l'autre. Après 1859, les souvenirs des guerres de l'indépendance les avaient habitués à chercher un soutien dans la France et une menace dans l'Autriche. Si la première se révélait hostile, comme les événements de Tunis tendaient à le montrer, comment se prémunir contre la seconde ? Pour empêcher celle-ci de se montrer agressive, ils songèrent à désarmer sa malveillance et à neutraliser son antagonisme par une alliance diplomatique, dont la conclusion, achetée au prix de sacrifices temporaires, représenterait pour elle une obligation de bon voisinage et pour eux un gage de paix. A ce point de vue,

leur état d'esprit, en 1881, n'est point sans analogie avec celui que l'affaire de Fachoda devait, une vingtaine d'années plus tard, faire naître dans certains milieux politiques de Paris ; on s'y demandait si la France, surprise par cet événement et trop faible pour s'offrir le luxe de deux ennemis, n'aurait point avantage à ajourner pour un temps ses griefs contre l'Allemagne, à s'entendre avec elle pour achever, malgré l'Angleterre, son œuvre coloniale en Afrique et à trouver dans cette communauté d'action une garantie nouvelle pour la sécurité de la frontière des Vosges.

Au double désir de contenir la France par une coalition et de se concilier l'Autriche par une alliance s'ajoutait enfin, en faveur d'un rapprochement avec les Empires du centre, une considération d'ordre dynastique. La Maison de Savoie avait à compter à l'intérieur du pays avec les partis avancés, qui avaient concouru avec elle à l'œuvre de l'unité. Les uns, ralliés à sa cause et portés au gouvernement par la révolution parlementaire de 1876, menaçaient d'en accélérer l'évolution démocratique ; les autres, restés dans l'opposition, continuaient une propagande anti-constitutionnelle, qui trouvait un aliment dans les insuccès extérieurs de l'Italie et un encouragement dans l'exemple de la grande république voisine. La meilleure défense contre ces entraînements et ces attaques paraissait une solidarité d'intérêts permanente avec deux Empires dans lesquels l'Europe s'était habituée à considérer l'incarnation du principe monarchique. Aussi, le projet d'une alliance austro-allemande, considéré avec quelque défaveur par le président du conseil Depretis, comme par une notable fraction de l'opinion, ne trouvait-il nulle part de partisans plus déterminés qu'au Quirinal et à la Consulta. Pour ne laisser aucun doute sur ses dispositions personnelles, le roi Humbert fit avec sa femme une visite officielle à la cour de Vienne (octobre 1881), où il trouva l'accueil le plus empressé, mais sans traiter encore de questions politiques.

Il ordonna, dès son retour à Rome, d'entamer les négociations dont cet acte de courtoisie devait être le prélude. On s'adressa d'abord à Berlin, où l'on prévoyait le moins

de difficultés, et dans l'espoir d'y trouver, dans le prince de Bismarck, un intermédiaire officieux avec le gouvernement autrichien. Mais quand ce rôle lui fut offert par l'ambassadeur de Launay, ce dernier le déclina catégoriquement : « C'est à Vienne, répondit-il, que se trouve la clef de la porte qui conduit chez nous. » Force était donc de faire de cette capitale le centre des pourparlers.

L'Italie y était représentée par le général de Robilant, vieux gentilhomme piémontais, très pénétré de la dignité de son pays et très résolu à ne point la compromettre par des apparences d'excessif empressement. Dans une première entrevue avec Haymerlé (19 janvier 1882), il se borna à pressentir son interlocuteur sur le principe d'une alliance, dont il fit ressortir l'opportunité, sans en indiquer les conditions. Il n'obtint qu'une réponse évasive. Haymerlé se déroba en invoquant, d'une manière assez inattendue, ses scrupules constitutionnels à conclure, à l'insu du parlement, un traité secret qui engagerait pour longtemps l'avenir de son pays. Bien que le résultat de ces premières ouvertures n'eût rien d'encourageant, de Robilant revint à la charge un mois plus tard (20 février), en apportant au ministre autrichien des propositions précises : la première consistait dans la garantie réciproque de leurs territoires respectifs par les deux puissances contractantes. La demande paraissait naturelle, puisqu'elle répondait à une clause de style insérée dans la plupart des traités d'alliance, mais elle était insidieuse en ce sens qu'elle eût impliqué la reconnaissance de Rome comme capitale du Royaume d'Italie : et la cour de Vienne s'était toujours refusée, par égard pour le Saint-Siège, à donner une approbation explicite à la dépossession du Pape. Haymerlé flaira le piège, auquel il échappa en alléguant l'étendue des obligations que l'article proposé imposerait aux deux gouvernements. Comment, en cas de guerre européenne, le peuple italien se laisserait-il entraîner à prendre les armes contre la Russie à propos de la Bukovine, où les populations autrichiennes contre l'Autriche pour défendre les Alpes ? Au lieu de prendre des engagements auxquels il serait difficile de faire honneur plus tard, il semblait, d'après lui, plus simple de conclure un traité de neutralité

qui assurerait au moins à l'Italie toute sécurité sur sa frontière orientale.

Celle-ci voulait davantage, et le dissentiment qui la séparait de l'Autriche apparut plus nettement encore au cours d'une dernière conférence (22 mars) où les deux négociateurs restèrent sur leurs positions, l'un ne parlant que de garantie et l'autre que de neutralité. Leurs efforts semblaient condamnés à un insuccès quand Bismarck, qui les avait suivis jusqu'alors sans les seconder, imagina un expédient pour résoudre la difficulté en la divisant : l'Italie recevrait la garantie qu'elle seule demandait, mais limitée à sa frontière du Nord-Ouest, au lieu d'être étendue à l'ensemble de son territoire ; elle serait ainsi protégée contre les dangers qu'elle paraissait redouter, sans compromettre les Empires centraux vis-à-vis du Saint-Père.

Peut-être, cette suggestion parvint-elle à la connaissance des membres du cabinet de Rome, car ils parurent s'en inspirer pour établir, après de longs débats, de nouvelles propositions, répondant à des hypothèses plus précises. Revenant sur leurs premières exigences, ils se bornaient, cette fois, à demander une action commune des trois puissances contractantes, soit pour repousser une attaque de la France contre l'une d'elles, soit pour résister à une coalition de plusieurs Etats : ils n'offraient que la neutralité bienveillante de leur pays, si l'agression venait de la Russie. Comme le traité austro-allemand de 1879, dont elle rappelait les principales dispositions, l'alliance à conclure devait être tenue secrète et avoir une durée limitée.

Sur ces bases nouvelles, plus étroites que les précédentes, l'entente était désormais possible, mais elle ne fut ni rapide ni aisée. Les dernières difficultés vinrent à la fois de Vienne et de Rome. Fidèle à ses principes, l'Autriche entendait réduire le plus possible sa participation à une guerre contre la France. L'Italie, de son côté, se souvenait, au moment de conclure une alliance continentale, qu'elle était une puissance méditerranéenne et que l'étendue de ses côtes ne lui permettrait pas de résister avec succès à une attaque de la flotte anglaise ;

elle demandait donc à réserver son attitude pour le cas où les vicissitudes de la politique européenne amèneraient la Grande-Bretagne à prendre position contre le groupement dont elle allait faire partie. La nécessité de trouver une formule qui répondit à l'expression de ses vœux retarda pendant un mois encore la conclusion définitive des négociations.

La signature du traité eut lieu à Vienne le 20 mai 1882. Il comprenait un préambule, une disposition additionnelle et sept articles. Le préambule en traduisait l'inspiration générale, en attestant le désir qui animait les souverains alliés « d'augmenter les garanties de la paix européenne, de fortifier le principe monarchique et d'assurer le maintien de l'ordre social et politique dans leurs Etats respectifs » par un accord d'une nature « essentiellement conservatrice et défensive ». La déclaration annexe, destinée à tenir compte de la situation particulière dans laquelle se trouvait l'Italie vis-à-vis de l'Angleterre, affirmait que les stipulations du traité ne pourraient en aucun cas être envisagées comme dirigées contre cette dernière puissance. Celles-ci, enfin, faisaient l'objet de huit articles, dont cinq représentaient les clauses de forme en usage dans les actes diplomatiques de ce genre : ils contenaient soit des assurances générales d'amitié et de paix (1) soit des promesses de collaboration militaire et diplomatique (5) entre les parties contractantes, prévoyaient le secret pour l'existence de l'alliance (6), un délai de cinq années pour sa validité (7), et de trois semaines pour sa ratification (8). C'était dans les articles 2, 3 et 4 que résidaient les dispositions essentielles du traité. Le premier était ainsi rédigé : « Dans le cas où l'Italie, sans provocation directe de sa part, serait attaquée par la France, pour quelque motif que ce soit, les deux autres parties contractantes seront tenues de prêter à la partie attaquée secours et assistance avec toutes leurs forces. Cette même obligation incombera à l'Italie *(mais non à l'Autriche)* dans le cas d'une agression non directement provoquée de la France contre l'Allemagne. » D'après l'article 4, les trois alliés étaient tenus à la même obligation d'assistance militaire réciproque si l'un d'eux se trouvait aux

prises avec au moins deux grandes puissances, qui n'étaient point nommées, mais dans lesquelles il était facile de reconnaître la France et la Russie. Au cas enfin où la guerre n'aurait lieu qu'avec cette dernière, ils ne se devaient qu'une neutralité bienveillante (art. 5).

De cet ensemble de stipulations, quelle situation nouvelle ressortait, pour l'Europe en général, et pour chacune des puissances contractantes en particulier ? L'Allemagne était parvenue à son but en signant un traité dont son entremise avait efficacement facilité la négociation. Elle y gagnait la certitude de ne pas rencontrer l'hostilité de l'Italie et d'obtenir même son appui armé dans la guerre de revanche qu'elle redoutait de la part de la République voisine. L'obligation qu'elle contractait en échange n'était pas de nature à lui peser, car elle savait combien était improbable l'éventualité d'une agression française sur les Alpes. Epaulée désormais sur l'Autriche contre la Russie, et sur l'Italie contre la France, elle allait se trouver en excellente posture pour exercer sur l'Europe continentale cette suprématie à laquelle elle aspirait. Quant à l'Autriche, elle semblait avoir obéi au désir de s'engager le moins possible dans le système politique dont le traité consacrait l'existence. Cette intention ressortait clairement de la double dérogation qu'elle avait acceptée ou même réclamée au principe de la réciprocité diplomatique. Si, d'une part, elle se résignait à se porter au secours de l'Italie attaquée sur les Alpes, elle renonçait à lui demander le même service au cas où elle serait elle-même assaillie par la Russie ; et, d'autre part, elle se refusait à intervenir dans une guerre, même offensive, déclarée par la France à l'Allemagne.

L'Italie semblait au premier abord favorisée par un traité qui la tirait de l'isolement diplomatique dont elle avait subi au Congrès de Berlin les pénibles conséquences, lui assurait l'amitié de deux grands Empires et apportait à ses institutions, comme à sa dynastie, le bénéfice d'une solidarité de principes solennellement proclamée. Ces avantages n'étaient point à dédaigner, mais ils restaient bien inférieurs à ceux qu'elle avait d'abord poursuivis. Qu'avait-elle cherché, en effet, dans la Triple-Alliance ?

Une protection militaire contre une agression possible de sa voisine de l'Ouest ? Elle en obtenait la promesse, mais cette promesse était illusoire, puisque la menace n'existait que dans son imagination. Une garantie nouvelle pour la possession de sa capitale ? Ses alliés s'étaient obstinément refusés à la lui accorder. Une précaution contre le retour d'une surprise extérieure analogue à celle de Tunis ? Elle n'avait demandé ni obtenu aucune stipulation relative à la défense de ses intérêts méditerranéens.

Les résultats auxquels elle était parvenue semblaient donc assez éloignés des espérances qu'elle avait pu concevoir. Mais les lacunes mêmes que le traité présentait à ce point de vue étaient de nature à en préciser la véritable portée. Il représentait essentiellement un contrat d'assurance contre une offensive française, comme l'alliance austro-allemande de 1879 contre une agression russe. Bien que l'hypothèse sur laquelle il était fondé fût aussi injustifiée qu'injurieuse pour la France, bien que l'expression de « sans provocation directe » employée dans l'article 2 pût en recevoir une interprétation dont de récents événements ont montré l'inquiétante élasticité, il pouvait être considéré de bonne foi, d'après son texte même, comme un acte purement défensif, dont l'existence n'excluait pas le maintien de bons rapports avec la puissance en vue de laquelle il avait été conclu.

II

L'histoire ultérieure de la Triple Alliance allait être caractérisée par les efforts inlassables des hommes d'Etat italiens pour en corriger les imperfections, en élargir les garanties et en étendre la portée au bénéfice de leur pays. Chaque échéance nouvelle devait leur offrir à cet effet une occasion, dont la première, en 1871, paraissait particulièrement favorable à l'accomplissement de leurs désirs. D'une part, de Robilant venait de succéder à Mancini à la Consulta. Mieux que personne il connaissait les fai-

blesses du traité de 1882, parvenu à son terme de validité, puisqu'il l'avait négocié par ordre, et pour y remédier il était résolu à dicter les conditions du nouveau, au lieu de les subir. Jamais, d'autre part, depuis 1870, la situation internationale n'avait été plus troublée, ni la paix européenne plus précaire : c'était au lendemain de la crise bulgare et de la crise boulangiste, à la veille de l'affaire Schnaebelé, à l'époque des incidents de frontière et des agitations nationalistes. Devant la perspective d'une double guerre à soutenir, l'une contre la France, l'autre contre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche ne devaient-elles pas attacher un prix particulier à l'alliance d'une nation dont les forces militaires s'étaient sensiblement développées depuis 1882, et pour en assurer le maintien, ne prendraient-elles pas elles-mêmes l'initiative d'un renouvellement ?

De Robilant sembla un instant l'espérer. Trompé dans son attente, il dut se décider à leur faire connaître sur quels points le traité primitif lui semblait devoir être remanié. L'activité qu'il voyait déployer à la France dans les pays d'outre-mer, et à l'Autriche dans la péninsule des Balkans, lui donnait à penser que la première chercherait en Tripolitaine et au Maroc le couronnement de son œuvre coloniale, et que la seconde poursuivrait, sur la route de Salonique, la politique d'expansion inaugurée par l'occupation de la Bosnie. Or, l'Italie avait sur les côtes de l'Afrique du Nord, comme sur celles de l'Adriatique, des intérêts, ou au moins des aspirations, qui auraient été atteintes par ces entreprises et auxquelles elle n'entendait pas renoncer. Pour les faire valoir, elle demandait à ses alliés de ne pas souffrir de changement à l'équilibre de la Méditerranée et de ne modifier l'équilibre des Balkans qu'après entente avec elle, et sur la base de justes compensations. C'est à cette double condition que de Robilant subordonnait de la façon la plus expresse le renouvellement de l'alliance.

Officieusement pressentis à ce sujet (août-septembre 1886) Bismarck et Kalnoky s'étaient d'abord accordés à repousser des exigences qui eussent accru dans de trop fortes proportions la part d'obligations incombant à

leurs pays respectifs. Quand les mêmes propositions leur revinrent, sous une forme plus pressante et plus précise, ils commencèrent à différer d'avis sur l'accueil à leur réserver. Est-il nécessaire, déclarait Kalnoky, d'admettre l'Italie au partage de la politique et peut-être du territoire balkanique ? de s'engager avec elle à une action commune, dont le traité de 1882 contenait déjà l'assurance générale et implicite ? et de lui faire espérer, en cas d'agrandissement de la monarchie des Habsbourg au sud du Danube, des compensations qu'elle serait peut-être tentée de réclamer dans le Tyrol ? Mais c'était surtout sur la question du statu quo de la Méditerranée que le ministre autrichien se montrait intraitable. Ses prédécesseurs et lui avaient mis tous leurs soins à tenir leur pays à l'écart d'un conflit avec la France, et s'étaient même dérobés, en 1882, à l'obligation de défendre, contre ses attaques, la frontière du Rhin. Etait-ce pour assumer, sans recevoir, en retour, aucun avantage nouveau, celle de lui disputer la possession de régions exotiques dans lesquelles l'Autriche n'avait aucun intérêt, et l'enjeu de ces compétitions valait-il le risque d'une guerre européenne ?

Sans méconnaître la valeur de ces considérations, Bismarck s'attachait surtout à ne pas laisser l'Italie passer dans le camp des puissances adverses. Pour amener le cabinet de Vienne à la satisfaire, il eut recours à tous les moyens de pression et de persuasion dans l'emploi desquels il était passé maître : il invoqua les sentiments personnels de son vieux souverain, évoqua le spectre d'une vaste coalition anti-germanique, menaça de conclure directement avec Rome, en laissant l'Autriche en plan. Kalnoky ne se laissa point ébranler, et mit autant d'obstination à repousser les demandes italiennes que de Robilant à s'y tenir : le 17 janvier 1887 il déclarait à l'ambassadeur allemand à Vienne, sur le ton d'un ultimatum, que son dernier mot serait le renouvelllement, sans aucune modification, du traité de 1882.

La situation paraissait sans issue. A la veille d'une rupture, on sembla pourtant reculer de part et d'autre devant les conséquences d'une aussi grave décision, prise en pleine crise européenne. Fidèle à son rôle d'honnête

courtier, Bismarck profita de cette hésitation pour redoubler d'insistance auprès de Kalnoky et lui arracher la promesse de céder sur la question balkanique ; elle ferait l'objet d'une convention additionnelle, conclue spécialement avec l'Autriche, tandis que la question de la Méditerranée serait réservée pour un autre accord particulier, dans lequel l'Allemagne et l'Italie seraient seules parties contractantes. Cet ingénieux expédient, qui permettait aux Empires du centre de ne s'engager chacun que dans la mesure où le comportaient ses intérêts, finit par obtenir l'assentiment général ; il trouva son expression dans les quatre actes diplomatiques signés à Vienne le 20 février 1887.

Le premier et le dernier représentaient une confirmation pure et simple, l'un du traité de 1882, l'autre des principes qui l'avaient inspiré. Le deuxième (convention italo-autrichienne) se réduisait, à vrai dire, à un seul article, destiné à prendre, dans une rédaction ultérieure, le numéro 7, et à être popularisé sous ce nom par les polémiques auxquelles en devait donner lieu l'interprétation entre les chancelleries de Rome et de Vienne. La teneur en est dans toutes les mémoires ; il suffira de rappeler qu'après une déclaration platonique en faveur du statu quo des Balkans, il prévoyait le cas où l'une des puissances contractantes se verrait forcée d'y porter atteinte par une occupation temporaire ou permanente ; elle ne pourrait alors y procéder qu'après un accord préalable avec l'autre, « basé sur le principe d'une compensation réciproque ». Cet article ménageait à l'Italie des avantages dont on ne saurait exagérer l'importance. Non seulement elle y gagnait de voir reconnaître officiellement par l'Autriche sa situation et ses droits de puissance balkanique, de se poser en héritière future de l'Empire ottoman, d'escompter déjà ses espérances sur l'Adriatique ; elle se réservait encore une clause résolutoire qui lui serait précieuse pour dénoncer l'alliance le jour où elle en serait lasse. Il lui suffirait, à cet effet, de se reférer à un texte rédigé de façon trop vague et embrassant trop de cas différents pour que l'application ne pût toujours en être contestée.

L'accord italo-autrichien était enfin complété par un accord italo-allemand qui ne présentait pas une moindre portée, et qu'avait entouré jusqu'ici un impénétrable mystère. L'intérêt n'en résidait ni dans l'article premier, où était posé le principe d'une communauté de politique sur les côtes des Balkans, ni dans l'article 2, relatif à la question d'Egypte, mais dans les deux suivants, dont les formules un peu compliquées laissaient pourtant clairement apercevoir le sens. Si l'Italie croyait devoir s'opposer par les armes à une occupation française en Tripolitaine ou au Maroc, elle pourrait compter, dans la lutte générale qui s'en suivrait, sur le concours de ses alliés, comme si elle était attaquée sur son propre territoire ; celui de l'Allemagne, et de l'Allemagne seule ne lui ferait pas défaut au cas où ses succès militaires lui permettraient d'exiger de la France « des garanties territoriales pour la sûreté des frontières du Royaume et de sa situation maritime ». Il suffit de comparer ces stipulations avec celles du traité de 1882 pour mesurer de combien les unes dépassaient les autres. Cette assistance armée que l'Italie s'était d'abord assurée pour le cas unique où elle serait victime d'une agression, elle se le faisait désormais promettre *à propos* d'une guerre dont l'objet serait hors de ses frontières, dont elle gardait la liberté de prendre l'initiative, et dont elle se faisait à l'avance payer le prix par des annexions, non spécifiées d'ailleurs, mais sur la nature desquelles Bismarck devait se laisser un jour entraîner à de curieuses confidences. Du même coup, le caractère primitif de la Triple Alliance se trouvait modifié dans un sens assez peu compatible avec la persistance de certaines protestations officielles ; pacifique et défensive au début, elle contenait maintenant des articles dont l'interprétation pouvait se prêter à des desseins de guerre et de conquête.

Albert PINGAUD.

(A suivre.)

LES CHRONIQUES NATIONALES

ALLEMAGNE

Le Nationalisme français

Dresde.

Vous voulez bien me faire l'honneur de me demander mon opinion sur l'étude que Maurice Barrès a publié récemment dans votre revue[1], étude dans laquelle ce poète, cet homme politique, tout brûlant de passion, expose ses idées touchant la tâche pacificatrice de la France sur le Rhin ; en tant que penseur, le poète, à cette occasion, développe ses idées générales sur le nationalisme français. S'il le fait dans un périodique suisse, c'est pour être entendu en Allemagne, où la compréhension pour cette tendance de l'esprit français fait complètement défaut.

Permettez-moi à mon tour de faire tout d'abord abstraction de la question proprement dite et, sans tenir compte de la situation actuelle, de résumer ici ce que, depuis plusieurs années j'ai exposé dans de nombreuses études et au cours de mes leçons à l'Université de Munich et à l'Académie de Dresde, touchant l'essence du nationalisme français ; j'y par-

[1] Voir la *Revue de Genève* de janvier dernier.

lais en qualité de philologue et d'historien de la littérature et non point en homme politique.

Je tâcherai, en m'interdisant tout préjugé, d'atteindre au *summum* de l'objectivité à laquelle peut prétendre un mortel. Ce que dit Jacob Burckhardt des mœurs et de la religion de la Renaissance italienne me servira de fil conducteur : « Les graves mécomptes que cause le caractère national, les fautes qu'il fait commettre et la conscience qu'on en a demeurent toujours cachés et secrets. Cela par le simple fait que tous les défauts ont pour ainsi dire une seconde face qui les fait apparaître comme des qualités, voire comme des vertus nationales... Une grande nation, intimément liée à la vie du monde par sa culture, ses actions et les événements qui se passent chez elle ne prête point l'oreille pour savoir si on l'accuse ou si on l'excuse, elle continue à vivre sa vie avec ou sans l'assentiment des théoriciens. Il y a, certes, une responsabilité personnelle dont la conscience nous fait entendre la voix, mais, pour Dieu, qu'on ne vienne pas servir aux peuples, en tant que peuples, des sentences générales. » Je tiens, de plus, pour étroit et faux de considérer le nationalisme français comme un mouvement momentané, passager ou encore comme la caractéristique d'un parti seulement. Non, le nationalisme français, on le retrouve toujours et partout où l'Esprit s'est manifesté. Il apparaît déjà dans la première grande épopée française, dans la Chanson de Roland, où la matière germanique est coulée dans un moule français. Qu'on ne s'attache pas non plus à une appellation que nous autres Allemands identifions volontiers avec le chauvinisme et que l'on ne commette pas la faute, si commune en Allemagne, de parler de rhétorique parce que l'on se trouve en présence d'un déploiement de gestes et de paroles spécifiquement latins. Gestes et paroles débordent d'action, et le « nationalisme » et le « chauvinisme » de la Chanson de Roland sont précisément ce qui constitue le fonds même du caractère français : le sens de l'Etat, ce sens qui marque toutes les époques de la littérature française. C'est à cette notion que se subordonne tout ce qui, au temps de la Renaissance, vient d'Italie ; la religion elle-même doit compter avec un tel facteur. Le catholicisme français est tout à fait imprégné de cette idée et si la Réforme ne parvient point à percer, c'est

qu'elle amènerait la constitution d'un Etat dans l'Etat. Voyez Calvin, le Réformateur, d'esprit tout à fait français. N'érige-t-il pas une sorte de royaume édifié pour lui-même ? On a appelé Genève la Rome du protestantisme. Elle l'est devenue sous la conduite d'un Français. Parce que le Français, avec son respect démesuré de l'idée d'Etat, est beaucoup plus l'héritier, le fils spirituel de l'ancienne Rome que l'Italien moderne. De la Chanson de Roland à Racine l'on voit clairement toutes les tendances, tous les efforts converger vers l'idée de l'Etat, qui est une véritable religion et comme telle nécessairement intolérante. Puis, au XVIIIe siècle, sous l'influence de l'Angleterre, l'esprit français semble s'orienter dans une autre direction. Direction nouvelle et influence anglaise, cependant, ne sont que simple apparence. Montesquieu et Voltaire reviennent d'outre-Manche aussi intégralement français que quand ils sont partis. L'œuvre à laquelle Montesquieu consacra sa vie est édifiée, presque exclusivement, avec des matériaux français ; il nous fait assister — je l'ai démontré dans un de mes ouvrages — à une pénible lutte entre les concepts de l'individualisme et de l'humanité, d'une part, et la notion de l'Etat, de l'autre ; cette dernière demeure, en fin de compte, maîtresse du terrain. Voltaire s'appuie sur la royauté française et il met à la place du catholicisme qu'il combat une religion de culture purement française. Avec son *Contrat social,* Rousseau soumet l'individualité qu'il a délivrée dans la *Nouvelle Héloïse* de liens d'airain, les liens de l'Etat. La République, qui donne une forme politique à l'esprit français est, au point de vue de l'Etat, plus concentrée, plus agissante et moins accessible au sentiment que ne l'était la royauté de Louis XIV à laquelle elle est étroitement apparentée. Sous la Convention, sous l'Empire, les armées combattent avec le même enthousiasme que sous le Roi-Soleil et pour la même grande cause : la religion de l'Etat, de l'Etat français. Les idées de « liberté, d'égalité et de fraternité » n'existent, n'ont de valeur qu'incluses dans le *cosmos* français. La vague romantique du premier tiers du XIXe siècle apporte peu de changement à cette conception fondamentale. La France n'emprunte pas grand'chose au romantisme allemand, qu'elle imprègne de son esprit. Le peu qu'elle lui emprunte, d'ailleurs, elle ne tarde pas à l'éli-

miner par réaction, le considérant comme quelque chose d'étranger. Le néo-romantisme, lui, constitue le plus actif propagateur des idées politiques conservatrices et catholiques gallicanes. Quant au récent réveil français, il est aussi imprégné de cette idée de l'Etat que l'était celui de Voltaire. Quand Barbusse se fait le champion d'une patrie qui embrasserait toute l'humanité, les Français n'ont rien à en redouter et nous autres Allemands n'avons rien à y gagner, puisque tout cela, en fin de compte, aboutit à un univers français.

Ce caractère fondamental de l'esprit français, qui l'oriente vers la notion d'Etat et lui fait considérer comme barbarie tous ce qui est en dehors de ses frontières, est mal compris en Allemagne, la plupart du temps. Les uns y voient une étroitesse qu'ils blâment, alors qu'il s'agit au contraire d'une disposition des plus fécondes et des plus larges. Les autres se refusent à le voir. Pour eux il n'est pas vrai que les Français les plus éminents sont des Français et rien que des Français, ils les tranforment en citoyens de l'humanité ou en Européens. C'est là ce qui me choque dans l'ouvrage de mon collègue Curtius, de Marbourg, sur « Ceux qui préparent les voies littéraires de la France nouvelle » *(Die litterarischen Wegbereiter des neuen Frankreiche)*. De Suarès, de Claudel, il fait des esprits européens, de purs esprits, éthérés et incorporels. Cela ne les grandit pas, au contraire. Ils perdent en précision, ils s'effacent. Peu à peu, cependant, l'idéaliste Curtius a dû se rendre compte de la vérité, de la réalité qui est celle-ci : que les Français de France, pour le moment, sont fort excités et qu'ils ne veulent guère de bien aux Allemands. Alors, avec toute sa compréhension, avec tout son sens esthétique, qui est grand, il s'est attelé à la tâche de décrire sans préjugés, au point de vue purement scientifique, le père spirituel, le *leader* des nationalistes français — le terme nationaliste, étant pris ici dans un sens moderne. Son étude est pleine d'aperçus intéressants. Cependant, elle devait nous tromper doublement, par le fait qu'elle ne pouvait, pour deux raisons, être complète. Car Curtius n'a pas reconnu le nationalisme, ce nationalisme qui est l'apanage de tous les Français, cette notion de l'Etat qui se retrouve chez Suarès et chez Claudel et qui se manifeste même chez Barbusse comme elle apparaît chez Barrès. C'est pourquoi

il donna à Barrès figure de retardataire, d'homme dépassé, de cadavre en un mot, comme un homme qui n'a rien eu à voir dans la formation de la France, de l'Europe nouvelles. Il en est autrement en réalité : tous, fraternellement, préparent la France nouvelle. Mais il n'en est pas un, parmi eux, qui ait quelque chose à faire avec une Europe non française ou non francisée. En second lieu, Curtius, se plaçant au point de vue purement esthétique, est conduit à traiter plus sévèrement les écrits de Barrès hostiles à l'Allemagne que ceux qui n'ont pas de caractère politique. Je suis parfaitement d'accord avec l'auteur français quand il déclare : « Cette œuvre fait un tout, elle est nécessitée par un seul et même esprit ». Curtius, je le répète, a jugé au point de vue purement esthétique. Dans les ouvrages tendancieux, la forme barrésienne a subi quelque dommage, — Barrès lui-même y rend attentif, d'ailleurs, — cela d'une façon générale et non pas seulement d'après le « goût des Allemands ». L'indignation politique, transplantée en littérature, est fort dangereuse, en effet. Elle peut inspirer des vers, elle est apte à créer la satire, elle doit renoncer à peindre des âmes, elle ne saurait être objective. Je ne suis point d'avis, toutefois, que les historiens de la littérature doivent appliquer le seul critère esthétique et ne décrire que ce qui paraît artistiquement réussi. Cette opinion que défendent chez nous et en France d'excellents esprits (je ne citerai ici que Lanson et Vossler) me semble bien étroite. Ce que je considère comme une tâche d'historien de la littérature, c'est d'exposer la mentalité d'un peuple, telle qu'elle se reflète dans sa littérature. Dans une œuvre d'art même pleine de défauts, l'âme populaire se révèle de façon plus caractéristique que dans un chef-d'œuvre ; elle s'exprime bien plus évidement, par exemple, dans Béranger que dans Théophile Gautier. Loin de moi l'idée d'amoindrir l'œuvre de ce dernier, mais je ne saurais, d'autre part, méconnaître l'importance de celle de Béranger pour apprécier son époque. Encore une fois, Barrès a parfaitement raison quand il parle « non pas de la valeur littéraire... mais de la valeur comme témoignage sincère » de ses œuvres où la passion politique s'affirme et déborde. L'âme populaire de la France y est serrée de très près, il y a exprimé, assez obscurément, gauchement

peut-être, mais loyalement, ce qui émeut cette âme et la sienne.

Les œuvres de Barrès — que je ne connais pas seulement « indirectement », c'est-à-dire par l'ouvrage de Curtius, comme il le suppose — me donnent l'impression d'une honnêteté passionnée. Je considère donc comme parfaitement sincère, à son point de vue et peut-être à celui de la majorité des Français, la « vérité » qu'il exprime en déclarant que : « la France ne veut pas que cette Rhénanie soit française ni prussienne, mais rhénane... La France a conscience du grand rôle pacificateur qu'elle a à jouer après la guerre ». Mais comme je n'ignore point que le Français, par l'essence même de sa nature ne peut concevoir aucune autre culture, aucune autre forme d'Etat que celle de la France, je reste persuadé qu'un Rheinland, même « autochtone », protégé de la France, ne saurait être qu'un Rheinland français. Et la réponse est tout naturellement...

Ce à quoi il convient pourtant de faire observer que « Prussiens » et « Rhénans », si tendus puissent être les rapports entre eux, doivent être rangés sous l'appellation générale d'Allemands, comme les Normands et les Provençaux, par exemple, figurent sous l'appellation générique de Français.

Ces quelques remarques, auxquelles j'ai préludé par des considérations un peu générales, je voudrais les terminer de la même façon. J'ai insisté sur le fait que chez le Français, l'idée d'Etat est innée et qu'il ne saurait se représenter une autre forme d'Etat que la sienne. Or Barrès met à notre charge cette même incompréhension. Il la montre même plus étendue chez nous, et dans un sens péjoratif comme nous disons, nous autres philologues. Le 10 avril 1915, en effet — cette simple date explique la virulence des expressions — il écrit : « Pourquoi les Allemands sont-ils détestés ? Parce qu'ils nient tout ce qui n'est pas eux. » Je sais fort bien comment s'est formée cette opinion, car, dans bien des cas j'ai pu observer, à l'étranger, les manquements dont certains Allemands se rendaient coupables dans leur conduite. Je n'ignore pas moins qu'il existe dans tous les pays des esprits bornés qui prétendent contester le droit de vivre à tout ce qui n'est pas de leur espèce. L'affirmation ci-dessus de Bar-

rès n'en demeure pas moins erronée, au point de vue objectif. Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, c'est le contraire qui est vrai, lorsqu'il s'agit d'Allemands capables de penser et d'apprécier. Loin de nier ce qui diffère de nous, de notre caractère, nous cherchons au contraire à le comprendre, à saisir ce qui nous est étranger. Ceci soit dit ici sans arrière-pensée de louange ou de blâme. Cette tendance, comme toute autre, peut être aussi bonne que mauvaise. Je ne prétends point non plus affirmer que les efforts que nous faisons pour comprendre ce qui nous est étranger soient toujours couronnés de succès. Bien souvent nous avons interprété de façon trop allemande, trop « européenne » ou simplement de façon « trop purement humaine » ce qui était français, italien ou anglais. Mais cet effort de compréhension, Barrès devrait nous le reconnaître. Je ne proposerai point, à l'appui de mes dires, des exemples de la période classique parce que l'on m'opposerait très certainement la dégénérescence de l'époque wilhelmienne. Jetant les yeux sur la période qui vient de s'écouler, m'en référant aux milieux philologiques auxquels j'appartiens, je me permettrai de faire observer à Barrès avec quelle impartiale abnégation nos romanistes, aujourd'hui comme autrefois, travaillent à faire connaître toujours davantage les écrivains français. Une édition, revue et augmentée, de l'œuvre magistrale de Karl Vossler, *La culture française telle qu'elle se reflète dans le développement de sa langue (Frankreich's Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung)* vient de sortir de presse ; le livre débordant de sympathie que le même auteur a consacré à La Fontaine a paru après la guerre et ne renferme pas le plus petit trait désobligeant. Aux études dans lesquelles il parle en termes si chaleureux de Rolland et Barbusse, Walther Küchler a fait succéder un fort sérieux ouvrage sur Renan ; Edouard Weichsler et Hanns Steiss ont publié des livres consacrés à la littérature française moderne. Ces hommes — je n'en ai cité que quelques-uns — enseignent à nos universités, influencent nos étudiants, les éducateurs de demain. Non, en vérité, il n'est pas juste de dire que nous nions tout ce qui n'est pas nous. Bien au contraire, nous cherchons à le comprendre.

Ce qui est vrai, par contre, c'est que bien souvent nous ne parvenons pas à saisir ou plutôt à suivre les évolutions récentes de la vie française et cela parce que, comme le dit Barrès, la « documentation exacte » nous manque. Livres et revues nous font défaut, nous sommes tombés dans l'indigence, notre monnaie dépréciée ne nous permet plus des achats de ce genre. « Nous élargirons notre nationalisme », a déclaré Barrès durant la guerre. Or dans l'intérêt même d'un élargissement idéal de ce nationalisme français, comme dans celui de deux peuples qui ont besoin l'un de l'autre il faudrait que nous, les romanistes allemands, soyons mis en état de suivre mieux que ce n'est le cas aujourd'hui, le développement de l'esprit français.

Victor KLEMPERER.

* * *

Rien ne nous paraît plus important qu'une explication entre Français et Allemands, à condition qu'ils soient significatifs. Nous ne partageons pas toutes les idées que vient d'émettre le professeur Klemperer, mais nous croyons, comme lui, que les plus beaux écrivains français ne sont pas dénationalisés. Les peuples ont droit à des représentants typiques. Ce qui enlève beaucoup d'intérêt, selon nous, aux tentatives conciliantes de certains pacifistes, c'est qu'ils visent à être le moins français possible. De même, les demis-Allemands, les faux Allemands sont les moins intéressants de tous.

Il faut que Barrès soit mieux connu en Allemagne. Personne n'est plus maître de sa passion, plus apte à s'expliquer froidement. Cet esprit raisonnable voudrait faire de la Rhénanie un terrain d'entente, une zone désarmée, et il expose son projet et ses motifs avec une entière bonne foi. Rien n'est sot comme la réponse de la *Germania* à l'article qu'il a publié dans la *Revue de Genève :* le journal du centre va jusqu'à reprocher à Barrès d'altérer les faits. Dans sa carrière personnelle comme dans ses campagnes nationalistes, Barrès a toujours cherché à adapter l'individu au des-

tin, à faire épanouir la vie. Ce qui l'intéresse, c'est améliorer les conditions de l'existence. Une Rhénanie libérée serait à ses yeux, et pour l'Europe, un moyen de respirer mieux. On n'a pas le droit de suspecter la sincérité de ses recherches, et une conversation franco-allemande à ce sujet ne serait pas sans intérêt. Dans la mesure de nos moyens, nous l'aurons amorcée.

R. T.

AMÉRIQUE LATINE

Un Poète de l'Exotisme américain

Jusqu'au titre, tout nous surprend et nous séduit dans le nouveau livre du poète Jules Supervielle : *Débarcadères*. Voici la fête quotidienne des escales tapageuses, les mille pagaïes qui parfument la mer de tous les fruits de la terre, et les colliers de corail, et les feuilles de bananier où des négresses du Tintoret vous tendent les délices des îles. Mais il faut partir, car on ne répète pas les belles émotions et le poète est celui qui tourne les yeux vers la mer inconnue tout en pliant le mouchoir des larmes qui servira encore. M. Jules Supervielle, poète français ayant vécu son enfance en Uruguay, n'a pas voulu chanter de loin l'exotisme nostalgique de Baudelaire ; sa vie même devait être une escale précaire entre deux rives de toute splendeur : l'Ile de France et le port de Montevideo. De là le charme de sa nostalgie reversible et l'étrangeté de ce poète qui a su si bien organiser son regret.

*
* *

Dès son premier livre *Comme les voiliers,* l'amour des solitudes maritimes le mène à mieux regarder quand il débar-

que. « Par exemple j'aurai bien regardé ! », pourrait-il s'écrier fièrement comme Jules Renard. Pourquoi M. Supervielle a-t-il mis sur son volume un trois mâts romantique ? Les cinq cheminées fumantes d'un grand paquebot feraient mieux... Des banquiers apoplectiques qui jouent au baccara et des tangos amortis jusqu'aux dernières pâmoisons, quel chœur frivole sur la mer sérieuse. Mais du côté de la poupe, un homme en waterproof se cache un peu pour chercher avec sa longue-vue, les mouettes en partance. Il a beau tirer sur les yeux sa casquette. C'est lui, M. Supervielle. Vraiment pour ces grandes traversées atlantiques on devrait engager des poètes. Ils font moins de bruit que les tziganes, mais la belle propagande pour la poésie des paquebots !

C'est cette poésie que l'auteur des *Débarcadères* semble dégager avec un rare bonheur, dans la première pièce de son recueil « Centre de l'horizon marin ». Elle est un peu par la modernité aiguë de ses images et ce vers élargi dont la cadence n'échappe pas aux oreilles subtiles, comme le programme et la synthèse du livre. Il file avec la plus orgueilleuse vitesse, ce caravansérail des vagues aux mille feux, avec ses deux orchestres et tous les rires insouciants, mais un homme rêve là. C'est tout le pathétique, installé à bord. Il rêve à la mer, berçante et menaçante, l'ancienne Thalata des Sirènes. Non, il ne faudra pas attacher aux mâts cet Ulysse très sage qui écoute monter de « six mille mètres de silence » une chanson sans paroles et le funèbre écho des cités englouties, mais, malgré la plus forte dose de véronal, un poète connaîtra ce soir dans sa cabine l'angoisse que nul ne partage avec lui.

* * *

Le voilà de nouveau sur les rives de son adolescence. C'est la première fois, je crois, que l'Amérique a tenté un poète français. Exceptons, bien entendu, Heredia qui en revenait et les quelques jaguars et condors qui traversent, un peu surpris d'être là, les frises de Leconte de l'Isle. Disons davantage : l'exotisme de M. Supervielle ne ressemble en rien à cette vision molle et flottante d'une Amérique pour idylles

champêtres que Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand mirent à la mode. Sa « paillote » du Paraguay n'est jamais l'attendrissante Case de l'Oncle Tom. C'est le bungalow d'un poète énergique qui chasse des images comestibles. Car il y a beaucoup plus de Kipling que de Pierre Loti dans cette suite de rêves exacts et de souvenirs fixés au révélateur. Même le vers libéré et la sécheresse voulue de certains poèmes conviennent à merveille à l'évocation de la vie des *gauchos*. Comme la pampa si bien comprise reste loin de l'Amérique conventionnelle avec des singes sur tous les cocotiers ! Vous n'y trouverez même pas l'image plus réelle des Martiniques verdissantes où des nègres nus en chapeau de forme et des fonctionnaires en coutil sont en train de poser pour une étiquette de bouteille de rhum. M. Supervielle va décevoir beaucoup de lecteurs, les moins intéressants. Son paysage choisi est le pays des solitudes imposantes et des sombres cavaliers si bien doués pour le maniement de la guitare et du poignard. Pour dire leur âme pleine de ronces et la grandeur d'une farouche nature, il fallait savoir comme eux racler parfois les cordes et taillader au couteau le vers classique. M. Supervielle y réussit admirablement.

Ce vers hanté d'images lumineuses comme une nuit aux lucioles, cette strophe brisée comme une rivière des tropiques, cette accumulation de paroles flottantes que l'on déverse avec brusquerie sur un seul vers écumant, voilà ce qu'il fallait pour parler d'une nature très peu classique. Ne me faites pas dire que nous voulons défoncer la syntaxe française pour parler de l'Amérique latine. Nous n'exilerons pas les sirènes, et l'hellénisation de nos villes reste un de nos problèmes les plus urgents. Mais pour un poète français n'est-il pas un peu ridicule d'y vouloir introduire avec les Grecs et les Romains, des procédés littéraires vieillis ? Un Argentin somptueux voulait acheter un jour à Bourdelle la statue d'Heraklès agonisant pourvu qu'on la rebaptisât *Gaucho qui meurt*. Voilà la méprise habituelle. Je vous assure que sur les marbres de M. Supervielle vous ne trouverez jamais la défroque des dieux.

Vous trouverez par contre beaucoup de lyrisme sans âge et qui ne vieillira pas. J'étais en train de dénaturer ses *Débarcadères* en insistant sur le côté descriptif du livre car un

lyrisme voilé et sous-marin semble y monter de la cale. Le poète ne voudrait pas se raconter. Il hésite et nous montre du doigt le paysage connu. Comment ne pas plaquer sur lui ses états d'âme ? L'acuité presque douloureuse du regard, le sens de l'adjectif imagé, ce goût du ton imprévu et familier, avec l'horreur de l'ancienne romance, ce don de voir tour à tour très vite et très minutieusement, — paysage japonais ou miniature agrandie, — tout cela appartient en propre à M. Supervielle. Sa métaphore est parfois d'un si violent raccourci qu'elle nous semble ironique quand elle n'est qu'un effort pour dire avec un trait saillant, comme les Japonais, l'arête d'une montagne ou la courbe d'une aile. Remarquez dans l'*Iguazû,* un des meilleurs poèmes du livre, l'avance de la forêt vers la cataracte. Si on ne craignait pas le néologisme, on pourrait dire de lui qu'il est un admirable « écraniste » des lettres.

Le poète nous mène voir avec lui les plus belles solitudes. Ne nous trompons pas. Il y va toujours avec cet adolescent vêtu de noir que les rêveurs rencontrent sur leur chemin. La grâce des sites, ce tableau de la pampa noyée de crépuscule, toutes les paillottes et les cataractes, spectacles et prétextes que tout cela d'une fantaisie qui parade. Tout d'un coup il a déchiré son tableau en criant : « Oh mort, me voici revenu ! » C'est son ombre qu'il poursuivait et son passé et les images de sa prochaine mélancolie. Car on peut se consoler de vivre mais il est plus difficile de se consoler d'avoir vécu et M. Supervielle ira toujours visiter en Uruguay son adolescence morte. Quelle chance somptueuse pour lui qu'elle se soit déroulée dans les plus beaux paysages ! L'or et le gris s'y confondent comme dans certains tableaux de maîtres. Un écrivain tombé pour la France, José Garcia-Calderon, disait magnifiquement : « Il est des chagrins si beaux qu'on souffre à les détruire ». La poésie du regret est de ceux-là.

Voici une coloquinte inattendue dans ce livre qui rapporte des tropiques les fruits mélassés. Misérable grandeur des poètes ! Il ne peuvent contempler la vie qu'en fonction de la mort et c'est pourquoi ils regardent si bien car ils songent à la préserver sur un morceau de papier... Si la poésie est l'art de se libérer d'un chagrin en l'harmonisant, nul n'a mieux accompli que M. Supervielle cet affranchissement d'une

misère natale, car ces pays neufs où la nature est intacte et les hommes ont si peu pleuré, semblent encore limpides et purs comme un Paradis avant l'inauguration. Mais le poète a compris, de même que les parnassiens de jadis, la nécessité d'un peu d'ombre humaine sur l'éclat d'une nature somptueuse. On se fatiguerait bientôt des beaux marbres et des paysages trop dorés si un rappel de flûte ne venait pas interrompre la ronde des jours sans souci. Les Italiens le savent qui placent des cyprès sur les flancs de la molle colline et un tombeau au bord du lac.

Mais pourquoi supposer cet artifice chez un poète spontané qui raffine son émotion et ne la défigure point ? Disons plutôt qu'il connaît comme tous les hommes qui ont souffert, ces brefs rappels, ces soudains points névralgiques des journées calmes. Le gaucho arrogant ou la chute d'une cascade sans pareille, voilà dans la douceur tropicale, ses sujets favoris. Il semble que les jours soient là-bas comme ces radeaux des rivières qui voguent avec des pyramides de printemps vers un horizon du Parana. Jours flottants à l'aval du songe parmi les perroquets d'écarlate et les fleurs trop lourdes, dans le calme des équinoxes ! « Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble »... Hélas ! M. Supervielle nous adresse plutôt une Invitation à la Mélancolie !

A-t-il subi sans le savoir comme on l'a déjà suggéré, l'influence de ces Indiens à cheval de la Plata qui s'attendrissent le soir à la fête foraine après avoir dompté pendant le jour les chevaux sauvages ? L'élan et la douceur, la violence et les blandices de ces poètes humiliés dont la guitare vaut bien des lyres, nous les retrouvons dans les livres de M. Supervielle. Il n'a pas voulu — et il a eu bien raison — séparer les genres : le chant épique s'y mêle aux cadences plus basses et la plus secrète musique du cœur vient après les courses vagabondes par une curieuse alternance dont il a le secret prenant. Il est devenu pour nous un hispano-américain et bientôt nos anthologies qui accaparent Jules Laforgue, vont s'annexer cet autre Uruguayen d'occasion.

Avons-nous tort ? Peut-être pas. Désormais il aura beau partir, vouloir oublier, se libérer, notre nature aura saisi à jamais le colon imprudent. Tant mieux pour nous. La litté-

rature française qui a exploré tant de pays, complète aujourd'hui, grâce à M. Supervielle, sa carte lyrique.

Les anciens navigateurs plantaient en descendant de leurs caravelles une croix sur les rochers et criaient en espagnol aux sauvages polyglottes qu'ils devenaient les propriétaires de cette terre au nom de Sa Majesté le Roi. C'est une croix plus réduite, peut-être aussi une couronne d'épines, que M. Supervielle déposera en débarquant et je crains fort que le Ministère de la Marine ne lui décerne pas, comme les souverains espagnols de jadis, les honneurs d'Amiral. Il vient d'annexer pourtant au royaume poétique de France, des terres inconnues. Comment le remercier d'avoir bien regardé avec des yeux français mais une sympathie si fraternelle pour notre vie singulière ! On nous reproche souvent en France, avec le pire sourire, d'avoir trop d'amiraux pour trop peu de bateaux. Hâtons-nous donc, par ces temps de restrictions navales, d'arborer le pavillon des chefs sur le très beau navire dont nous saluons aujourd'hui le lancement.

Ventura GARCIA-CALDERON.

ITALIE

La dernière Œuvre de Gabriele d'Annunzio

Rome.

La seconde aventure de Fiume n'a pas réussi à faire sortir Gabriele d'Annunzio de son ermitage qui se pourrait peut-être appeler, ainsi qu'une ancienne abbaye des collines florentines, l'abbaye « *del buon sollazzo* ». Il a même écrit à ses légionnaires qu'il fallait accepter le traité de Rapallo, et il a repoussé avec dédain les flatteries des fascistes qui l'au-

raient nommé volontiers président de la future république italienne, en leur déclarant qu'ils sont des « esclavagistes agraires », c'est-à-dire qu'ils se sont mis au service des grands propriétaires fonciers. Comment donc ? Le goût de l'aventure se serait-il éteint en lui ?

En pensant qu'il l'aurait tentée à nouveau, cette aventure, on montre que l'on connaît mal le caractère de l'homme qui, ayant clos un chapitre de sa vie, juge inutile de le rouvrir aux pages déjà lues, et qui fait tellement de soi-même le centre du monde qu'il ne saurait s'émouvoir de ce qui se passe autour de lui. D'Annunzio, désormais, est entré dans un autre chapitre de sa vie, chapitre d'amours parmi la verdure et le repos. Ainsi qu'il l'a déclaré à son éditeur peu de jours après sa sortie de Fiume, son récent passé n'est qu'une « aventure de jeunesse ».

Toutefois, cette aventure continue à peser sur le poète, qui voudrait bien s'en libérer. Les légionnaires sont nombreux qui frappent aux portes de sa villa, hermétiquement close et bien gardée par de fidèles domestiques ; ils viennent demander au « commandant » de les libérer du serment qu'ils ont fait d'attendre l'Heure (avec un grand *h)* ; ils viennent demander aussi des secours financiers, toujours accordés d'ailleurs par le généreux maître de céans. Celui-ci n'a gardé de tous ses fidèles *arditi* que quelques-uns, parmi les plus fidèles, qui s'appellent Dante, Virgile et Livio (noms authentiques, par hasard) et qui sont aujourd'hui son jardinier, son concierge et son secrétaire : gens dévoués, tous, jusqu'à la mort et au delà, et qui le défendent des assauts de la curiosité comme des ruses des adorateurs et des adoratrices.

Parmi ces embûches, il en fut une romantique. On dit en effet que quelques légionnaires de d'Annunzio avaient fait le complot de l'enlever. Et pourquoi ? Beaucoup d'entre eux ne se résignent pas à admettre que le « commandant » ait quitté la politique et la vie active. Ils sont particulièrement irrités contre la nouvelle épouse du poète qui, selon eux, le séquestre et le sépare de ses anciens amis. La police de sûreté devrait bien s'occuper de la chose et prendre les mesures nécessaires... En réalité, d'Annunzio n'est pas homme à se laisser séquestrer par qui que ce soit. Il a la ferme volonté de rester tranquille après ses rudes fatigues. Il vit comme un

grand seigneur dans sa cour Renaissance, en dépensant très libéralement et à toute occasion.

Il lui arrive de toutes les parties du monde des invitations, des offres d'éditeurs et de journaux, des visites et des ambassades de villes et de femmes. Les femmes surtout ont la manie de le contempler et seraient heureuses que le grand pacha daignât jeter sur elles un mouchoir. Il en vient de riches en général, et appartenant parfois à l'aristocratie. Bien peu réussissent à franchir le seuil du château, gardé par ses fidèles et par sa femme.

Les hommes liges de d'Annunzio descendent parfois dans le village auprès duquel est située la villa ; le pays tout entier suit d'un œil d'envie ceux qui sont admis tous les jours à contempler la divinité, et ceux qu'ils honorent de leur amitié écoutent volontiers, dans le petit café, quelques bribes de la conversation de d'Annunzio répétées par des lèvres admiratrices. Quand le « commandant » écrit, personne ne peut espérer entrer au château.

Ces temps-ci, d'Annunzio travaille ferme, avec rapidité, devant une grande table où se trouvent en grand nombre tous les instruments de sa prose riche et abondante, j'entends des dictionnaires et des répertoires de toute sorte et de toute langue, car la façon d'écrire de d'Annunzio est la plus bariolée qui soit.

Dans la chambre à côté, le dactylographe transcrit les feuilles sur lesquelles d'Annunzio a tracé quelques mots en grands caractères ; dans une autre le traducteur français est déjà au travail : c'est l'édition française de *Nocturne* qui se prépare en même temps.

Nonobstant toutes ces occupations, d'Annunzio sait trouver une parole pour chacun. Il est vraiment grand seigneur. De même qu'il saisit tout ce qui est à sa portée, avec la main pour ainsi dire — de la femme qui s'offre jusqu'au cadeau de l'admirateur — de même il donne, avec une égale générosité et avec délicatesse de sentiment, tout ce qu'autrui semble désirer : argent, livres, objets. Un fabricant d'encre lui envoie un flacon de son produit : il répond par une lettre autographe que l'encre, très noire, lui a servi pour écrire les dernières pages de *Nocturne* sans avoir besoin « de souffler dans la plume » comme Luc ; c'est pourquoi il lui en

envoie un exemplaire en cadeau. S'il s'agit de baptiser un cognac italien ou de donner un titre à un magasin de nouveautés (une espèce de *Printemps* parisien) il est prêt à fournir le nom et la devise : le cognac sera *Arzente* et le magasin la *Rinascente ;* une société d'étudiants sera *il Fondaco di Baldanza.*

Pour les devises, il est habile comme un lettré du XVIe siècle. Sa dernière est celle-ci : *J'ai ce que j'ai donné,* et c'est une devise qui le peint tout entier. Il a en effet une pensée pour tous, une dédicace pour chaque ami, un souvenir pour tous les passés. Au cours des récentes représentations que la Duse a données à Rome, un bouquet lui parvint dont personne ne connut le donateur. Et ce fut peut-être le bouquet qui l'émut le plus : c'était un bouquet de Gabriele d'Annunzio qui n'oubliait pas les batailles livrées ensemble pour l'art, dans cette même Rome, bien des années auparavant.

Le bruit a couru qu'il s'adonnait à la cocaïne. C'est une légende ridicule. Il est toujours le même homme, fort et attentif à ne céder à aucune faiblesse. Il continue à ne pas boire de vin à table, sauf dans les occasions exceptionnelles, comme lorsqu'il salua par des feux d'artifice dans le jardin l'achèvement de *Nocturne ;* cette fête fut accompagnée de quelques coupes de vin. Il est toujours la puissante machine capable de travailler des heures et des heures avec l'esprit et d'agir des heures et des heures avec le corps sans jamais donner un signe de fatigue. Depuis la guerre, il a pris l'habitude de fumer et il a accoutumé de dire maintenant, en plaisantant, qu'ayant pris cette habitude pendant la bataille de la Marne, alors que la puanteur des cadavres était trop forte pour résister, il ne veut pas la perdre, parce qu'il se promet d'assister et de participer à la prochaine guerre ; et il ne veut pas subir à nouveau la torture morale qu'il éprouva la première fois que la mauvaise odeur l'obligea à fumer.

* * *

Maintenant, il a passé de la villa d'un de ses admirateurs dans une maison à lui, dans une villa qui a appartenu à Wagner et qu'un Allemand a maintenu telle que Wagner la

laissa après y avoir demeuré avec Cosima ; il y a encore le même piano, et, ouvert, le même cahier de musique. Ce n'est pas, vue de l'extérieur, une grande et belle villa, mais elle est pleine de souvenirs de grandeur et d'amour.

Ugo Ojetti nous l'a décrite de la sorte : « Cergnacco, au-dessus de Gardone Riviera ». Est-ce cela, la maison de Gabriele d'Annunzio ? Au fond d'un sentier ombragé, elle se présente, vieille, basse et modeste comme la maison d'un prêtre. Crépi blanc et persiennes vertes, une porte étroite entre deux montants de pierre à bossage plat, deux fenêtres grillées des deux côtés de la porte ; au premier étage, un étroit balcon de fer, d'où il est absolument impossible de haranguer la foule, puisque aussi bien le petit espace libre situé en pente là-dessous pourrait tout au plus contenir cinquante personnes de bonne volonté. Lui-même appelle cette maison la *Porziuncola* ou même, en riant la *Canonica*. En lavant la façade, il a découvert en effet, entre le balcon et les deux fenêtres, deux fresques ovales du dix-huitième siècle qui représentent des scènes sacrées et qui sont gracieuses, parce qu'elles sont l'ombre d'elles-mêmes. En outre, il a cloué sur la porte deux écriteaux de bois couleur bure franciscaine : *clausura, silentium.*

A l'intérieur, bien entendu, la maison est tout autre ; elle est parfumée de santal, ouatée de tapis, défendue par des tentures et des rideaux. Mais plus que le luxe, on sent que le poète cherche ici une défense contre le bruit, contre le froid, contre le soleil, contre les étrangers, contre la politique : la défense de son travail, de ses livres, de sa liberté, de ses souvenirs. C'est la première maison qu'il a achetée dans sa vie par contrat porté sur le cadastre ; il l'entoure d'obstacles, de murs, de palissades, et de portails avec une expérience d'homme de tranchée. Avant tout, il s'est construit un poulailler, avec des coqs noirs et des poules blanches venues de Toscane, propres et vives comme des termes de *Crusca,* un poulailler modèle, ou, comme l'on dit, rationnel, entouré d'un réseau métallique, bien aménagé et doré avec de petites maisonnettes de bois sur un plancher de ciment. Puis il a pourvu au jardin et à la vigne, et son jardinier s'appelle Virgile (— Tu sais, je l'ai trouvé, prend-il soin d'avertir tout de suite). Le jardin à droite de la maison, est

vaste, un peu trop minutieusement aménagé, parce qu'il a été planté par les Allemands Tode qui possédaient la maison avant lui et qui considéraient la beauté italienne par morceaux, malgré tout le cœur avec lequel ils s'efforçaient de la comprendre ; mais il y a de beaux cyprès, et des sapins, et des chênes et des lauriers, et un agréable bosquet de magnolias à l'ombre desquels court un ruisseau limpide. Ce jardin qui descend en terrasses, du côté du lac, découvre vis-à-vis le mont Baldo aux mille cimes, bleu et blanc, et à à droite le lac ouvert et l'île des Borghese et la pointe de Manerba au profil dantesque. Derrière la maison, le jardin se transforme en un parc et en un bois qui dégringolent à la façon romantique avec leur ruisseau et leurs cascatelles, en un étroit ravin. Ce ravin, encore que charmant et pittoresque, menace la vieille maison. Sur la rive, un ouragan a jeté bas il y a quelques mois deux arbres colossaux et le terrain a commencé à s'ébouler. Pour peu que le phénomène se fût prolongé, l'angle de la maison aurait fini par surplomber le vide. Alors d'Annunzio a construit en grande hâte une haute escarpe de pierre pour la soutenir et il fait creuser une centaine de trous le long de la pente rapide pour y planter une centaine de jeunes cyprès. Et maintenant il veut acheter un pré et un bosquet sur le bord opposé pour barrer aussi de ce côté-là tout accès à son ermitage, et sur le pré, vis-à-vis du lac, il élèvera une baraque de planches et de chaume à la manière d'un solitaire, pour aller s'y enfermer dans une paix plus sûre encore. Outre la cure, l'ermitage.

La maison a deux étages. J'espère les lui conserver, dit le poète. Il ne veut pas dire par là qu'il entende la reconstruire à sa manière. Il veut dire que la maison est peu solide pour l'instant et qu'il faudra en enchaîner les murs pour y vivre en sûreté. Mais d'Annunzio est le premier propriétaire de maison que j'ai vu serein et gai devant les lézardes de son édifice. Elles figurent pour lui l'instabilité des choses stables, c'est-à-dire le risque et l'imprévu, et cette nécessité de se garder qui est le rêve et le jeu de l'énergie infatigable de l'homme et de l'écrivain. Je crois pourtant qu'il s'amuse à exagérer quelque peu cette décrépitude de sa maison ; mais en attendant, c'est chose savoureuse que de l'entendre et de le considérer tandis qu'il la détaille : la grande table sur

laquelle il écrit placée prudemment près du balcon, de telle sorte que si le plancher s'effondrait, il puisse s'accrocher d'un bond à la balustrade et attendre là que ses hommes viennent le sauver avec des échelles ; un morceau de plâtras qui, l'autre nuit, tandis qu'il dormait, est tombé du plafond sur son oreiller, à un pouce de sa tête... Toujours debout, agile, élancé, élégant, l'épaule gauche plus basse que la droite, un peu par pose, un peu par l'habitude de tant d'heures passées à l'écritoire, il raconte et rit, avec cette voix limpide et ce rire éclatant qui reste jeune malgré les années qui passent et qui communique la jeunesse à ceux qui l'écoutent... — Tu es le dernier Italien qui ait vraiment vingt ans, lui a dit un ami qui ne les a plus, mais se les rappelle.

Aujourd'hui, d'ailleurs, il était heureux : les trente caisses de textes classiques qu'il avait recueillis à la *Capponcina* de Settignano avant d'aller en France dans les Landes devaient arriver à Brescia dans la journée ; et il attendait d'une minute à l'autre qu'on lui téléphonât cette arrivée. En attendant, rayonnant, il les décrivait avec sa mémoire inexorable et son parler net et sculpté, et je revoyais pour chaque livre évoqué le format, la couverture, le frontispice, la devise de l'imprimeur, les caractères de l'impression. »

* * *

Je n'ai pas entrepris d'écrire un chapitre de la vie de d'Annunzio.

La vie de Gabriele d'Annunzio ne pourra être écrite que d'ici à de nombreuses années. Elle sera le plus intéressant de ses romans, le plus riche d'aventures, le plus plein de personnages et de caractères différents ; elle sera la plus intéressante sinon la plus belle de ses œuvres.

Je me suis proposé seulement de marquer quelques caractères qui démontrent la continuité de l'œuvre de d'Annunzio à travers la mobilité des formes. Sa vie change ; son style change ; ce qui reste inchangé, c'est sont esprit tragiquement froid.

Pour expliquer la forme de son *Nocturne* d'une simplicité insolite, lisse, impressionniste, il faut se souvenir que la vie de d'Annunzio a subi autour de 1910 un grand changement. C'est l'année où le poète, très mal en point dans ses finances, dut abandonner à l'avidité de ses créanciers et à la curiosité du public sa villa située sous Settignano, avec ses lévriers et ses chevaux, et quitter l'Italie pour Paris d'abord, puis pour l'ermitage des Landes près de Bordeaux, où les pins, ouverts par la hache des spéculateurs de bois, font saigner la résine de leurs blessures et semblent se plaindre en silence.

Ce fut là, semble-t-il, la première expérience de la douleur dans la vie de Gabriele d'Annunzio.

Jusqu'alors sa vie n'avait été que succès, son expérience que joie, sa volonté avait trouvé le destin obéissant ; la gloire était venue rapide et vaste, la société l'entourait d'amitiés et d'indulgence, les femmes étaient folles de sa beauté et attirées par sa réputation d'homme à conquêtes et à bonnes fortunes ; il avait voulu être député et il y avait réussi. Il semblait que rien ne lui manquât. La chute, l'exil, firent goûter à d'Annunzio la morsure de la douleur. C'est à cette époque que remontent, en effet, les premiers signes d'une expérience chrétienne, d'un rapprochement avec le Dieu condamné dans les *Laudi*. C'est de cette époque que datent les premières pensées sur la mort, non plus désirée en païen, et qui se retrouvent ensuite développées, repolies, émondées, allégées et rendues presque transparentes dans *Nocturne*.

A la période sensuelle des premières poésies lyriques et des romans, à la période lyrique des *Laudi* succède une période dans laquelle le poète s'achemine peu à peu, par le sort des événements et le nombre croissant de ses années, vers une plus grande vie intérieure. Appartiennent à cette période *la Leda senza cigno* et particulièrement la *Licenza* qui le suit, les *Faville del Maglio,* et maintenant *Nocturne*.

Au milieu de tout cela, une grande parenthèse d'activité et tout ensemble de rhétorique, représentée par les écrits de guerre et de Fiume, proclamations, exhortations, du *Discours de Quarto* jusqu'à la *Beffa di Buccari,* de celle-ci au

Contre un et contre tous, et à la narration finale des journées de décembre 1920.

Ce n'est pas le lieu de faire ici une histoire complète de cette période ; j'ai voulu seulement la déterminer afin d'expliquer à quel moment spirituel du poète il convient de rattacher *Nocturne*. Les œuvres de cette période sont caractérisées par une plus grande précision, par une recherche de simplicité, par un effort vers l'intérieur. Le changement qui s'est produit dans les dernières années de la jeune littérature, vers les mêmes directions, n'est pas étranger à cette tendance.

D'Annunzio n'est pas seulement un grand poète, il est aussi un homme très avisé et doué d'un flair extraordinaire. Il aurait pu très bien continuer dans la formule d'art qu'il avait trouvée et qui satisfaisait le public. Mais en lui l'aiguillon du renouvellement est toujours prêt à le pousser plus avant. De nombreuses sentences nous le rappellent, qu'il a adoptées comme devise : *Pour ne pas dormir, Navigare est necesse,* etc. Il s'est plu bien souvent à se comparer à Ulysse, avec son insatiable désir de connaître et d'épouser toute chose.

Le goût du public, et surtout le goût des jeunes, était en train de changer. Au cours des dix dernières années, l'Italie avait vu surgir une littérature qui tendait à la simplicité et à la vérité. Le geste esthétique, les phrases ampoulées, la rhétorique mythologique n'étaient plus supportées par les personnes de bon goût. Le grand public lisait d'Annunzio comme patriote, depuis ses *Canzoni per le Gesta d'Oltremare ;* c'était un succès pour ses idées, et non pour sa forme. Le fond émouvait, mais la forme fatiguait. D'Annunzio ne pouvait certes pas se contenter de cela.

Si l'on a pu noter quelques signes de renouvellement dans le *Forse che si forse che no* (1911), la véritable révélation a été les *Faville del maglio,* qui dorment encore non réunies dans les colonnes du *Corriere della Sera.* Après quoi vint la parenthèse de la guerre ; l'ancien d'Annunzio sembla alors reprendre le dessus. Et cela se comprend : occupé tout entier, corps et âme, à la guerre, il avait besoin de thèmes déjà prêts, de formules toutes faites déjà utilisées pour lui servir d'impulsion chauvine, et il n'avait pas le

temps d'accomplir un effort artistique pour retrouver, dans cette nouvelle manière, de nouvelles formes d'art.

Ainsi que l'on sait, l'occasion lui en fut donnée par un accident de guerre. Un atterrissage trop rapide d'aéroplane lui déplaça la rétine de l'œil gauche.

Pendant longtemps l'homme actif, impatient au repos, passionné de connaître, de voir, de jouir, d'oser ce que les meilleurs même oseraient à peine, l'auteur et l'animateur d'entreprises de guerre terrestres, maritimes et aériennes dut rester au lit immobile, étendu comme dans un cerceuil dans l'obscurité, tandis que les médecins, par des lavages, des injections, par des essais de flammes et de lumières allumées dans la longue nuit, cherchaient en tâtonnant les possibilités de guérison et tout au moins le sauvetage de l'autre œil.

Telle est la raison du livre, sa raison matérielle. D'Annunzio est repris par le besoin d'exprimer, par son amour de l'art, par le métier (dans le sens noble). Il est repris parce que cet œil qui ne voit plus voit plus que lorsqu'il voyait la lumière. Il ne voit plus ni le présent ni le futur, mais bien le passé implacable.

« Dans mon œil blessé se forge à nouveau toute la matière de ma vie, toute la somme de ma connaissance. Il est habité par un feu évocateur continuellement en travail. Celui qui s'approche de mon lit est moins vivant que le trépassé qui me fixe d'un visage embrasé comme s'il surgissait d'un sépulcre ardent de l'Enfer. »

Tel est le drame visuel qui a été l'origine du livre. D'Annunzio médite alors d'écrire dans l'obscurité, sur de longues bandes de papier, ses pensées, ses visions. Il écrit, rigide, sans même bouger les bras, par le seul mouvement des poignets.

« Je sens dans toute mon attitude la rigidité d'un scribe égyptien sculpté dans le basalte. La chambre est muette de toute lueur. J'écris dans l'obscurité. Je trace mes signes dans la nuit qui est solide contre mes deux cuisses comme une planche clouée. »

Nocturne est donc un drame visuel. C'est le drame de l'œil de d'Annunzio. Le centre du livre. c'est son œil.

* * *

Ces notes, presque historiques pour ainsi dire, suffisent pour comprendre que les circonstances ont rendu à d'Annunzio le coup de barre plus facile vers l'extrême-gauche de la littérature italienne. Cette cause d'infériorité matérielle (et cela semble une contradiction) a aidé la volonté de l'artiste. Il y a dans ce livre des passages qui trouveraient très bien place dans les petits livres impressionnistes parus entre 1909 et 1915. Celui-ci par exemple, dès les premières pages :

« Les *Procuratie Vecchie* sont presque invisibles. Le haut du clocher s'estompe dans la brume.

« La Basilique est comme un écueil dans une mer brumeuse.

« Les deux colonnes de la *Piazzata* sont semblables à deux colonnes de fumée sortant de deux tas égaux de cendre.

«A la Rive des Esclavons, les fanaux des bateaux amarrés.

«La musique légère dans le café Oriental derrière les portes opaques : un air de danse.

«Le chant des ivrognes.

«Les fantômes errants. »

Or ces phrases sans verbe, jetées sur la page ainsi que des coups de pinceau, n'ont presque aucun précédent dans l'œuvre ancienne de d'Annunzio.

Il a été sujet dans les premiers temps à l'influence des *frammentisti* italiens, de Soffici, de Govoni, de Papini et peut-être même des futuristes. D'Annunzio est assez grand seigneur pour pouvoir prendre son bien où il le trouve et comme il le trouve, et l'arranger à sa manière. Je veux dire que souvent les notations impressionnistes de d'Annunzio valent en tout cas, dépassent même parfois, celles des meilleurs champions de l'impressionnisme.

Ainsi, tout souvenir et toute image mythologique abolis, toutes exubérances contenues, toute chaleur excessive atténuée, toute comparaison avec des œuvres d'art écartée, toutes minauderies atténuées qui rendaient la prose d'annun-

zienne trop mielleuse, il est resté dans *Nocturne* la précision magnifique de la parole, qui sculpte avec une force décisive les actes et les pensées.

D'Annunzio est un maître dans ce domaine.

* * *

Pour comprendre ce qu'il y a de vrai et de sincère dans le d'Annunzio de cette dernière forme littéraire, il faut que je rappelle ce que m'a affirmé plus d'un de ceux qui l'ont connu et parmi les plus intelligents. On m'a dit que d'Annunzio en tête à tête est d'une grande simplicité de paroles, et donne l'impression d'un homme sincère ; mais dès qu'intervient une tierce personne qui « fasse public », voici surgir immédiatement dans le discours, dans le geste, ce je ne sais quoi de « pose » (cet accent outré, affecté qui choque dans sa prose) qui met en méfiance et éloigne son interlocuteur. J'entends dire que d'Annunzio, dans cette œuvre, est plus en tête à tête qu'en aucune autre et qu'on y sent moins que partout ailleurs que l'homme tient compte du public.

* * *

On ne veut pas dire par là qu'il n'y soit plus resté trace du vieux d'Annunzio. Loin de là. D'Annunzio, selon moi, apparaît dans *Nocturne* tel qu'il a toujours été : un admirable, un tout-puissant descripteur des manifestations extérieures, des affections et des passions, mais surtout des aspects corporels. De même que dans ses romans il excellait à décrire, chez les femmes aimées, même aux moments les plus troublants, la peau, la pulsation des veines, le gonflement de la chair, les larmes, l'ondulation des cheveux, et que sais-je encore ? de même, dans ce livre, les morts, même les plus intimes et les plus chers, apparaissent toujours étudiés par un connaisseur expérimenté de termes et d'images, froidement frappé seulement de sensations crues, d'odeurs,

de couleurs et de douleur matérielle. Le d'Annunzio destiné, en somme, à rester étranger à ce qui est humain, continue, pleines du cadavre de Miraglia, considéré en tant que cadavre avec toujours plus d'horreur. Ce sont les moins bonnes du livre.

La rhétorique n'y manque pas ; ces subtilités d'images et de comparaisons ne manquent pas non plus, qui sont faites d'une acuité froide de l'esprit et non pas d'une ardente chaleur de poésie immédiate, et qui caractérisent la prose d'annunzienne. En voici un exemple.

« Je pense aux instruments de la passion suspendus au bois qui ne porte plus le poids (*soma* dans le texte) du corps supplicié. Je pense aux grandes croix dressées sur l'hésitation des carrefours...

« Quatre espèces de bois composaient la croix du sacrifice ; le cèdre, le cyprès, le palmier, l'olivier. Dans notre Occident, ne voulons-nous pas remplacer le palmier et le cèdre par le frêne et le peuplier de l'aile héroïque ? »

A part ce mot *soma* qui est horrible en se rapportant au corps du Christ et de l'ami, mais dont d'Annunzio use fréquemment par coquetterie, parce que ce mot rappelle inévitablement l'âne *(somaro)*, et ses charges ni précieuses ni odorantes, qui ne sent le gongorisme du rapprochement entre les croix et l'aéroplane, entre l'aviateur et le Christ ? La comparaison continue, froide et boursouflée : « Le camp de Goners dépouillé comme un calvaire nivelé... ses ailes doubles (du vieux véhicule) forment la croix sanglante. »

Entre d'Annunzio et les choses, mais surtout entre d'Annunzio et les âmes, s'entremettent toujours ce voile littéraire, cette incapacité de « con-sentir » ; est-ce peut-être cela « le mal qui a dévasté une si grande partie de son existence » dont il parle à la page 156 ? Il n'est rien de plus douloureux que le vide que nous sentons se former inévitablement entre d'Annunzio et les créatures, dès qu'il tente de les approcher. Il les saisit toujours, il refait leur geste avec son geste, mais il ne sent pas, lui, comme elles.

Cela est particulièrement vrai, cela nous touche davantage là où d'Annunzio prend une attitude religieuse, comme il en a l'habitude depuis quelque temps. Voici, dans la narra-

tion de mai 1915 : « Une main rude me présente le verre de l'eau lustrale. J'étanche ma soif et je me purifie. Je bois et je fais la libation qui précède le sacrifice. » Ce sont des gestes religieux. Mais il n'y a là rien de religieux.

* * *

La véritable sincérité de d'Annunzio est tout entière dans son art. J'ai dit que *Nocturne* est le livre de l'œil de d'Annunzio. Il serait intéressant d'avoir une anthologie des sensations qu'il a su recueillir simplement en regardant dans l'obscurité de sa rétine. « Aujourd'hui je n'ai plus dans l'œil la sombre jacinthe. J'ai aujourd'hui dans l'œil je ne sais quelle fleur velue, entre rougeâtre et jaunâtre, semblable à l'oreille d'un petit chien. » « L'onde palpitait dans l'œil perdu et l'autre s'éblouissait dans le vertige. » « J'ai dans mon œil triste quelque chose comme une cristallisation d'améthyste claire qui quelquefois se transforme de minéral en végétal et ressemble à des fleurs fermées de glycine, semblables à de légères écailles oscillantes. » « Je dis au docteur qui m'interroge : « Imaginez-vous que j'aie un papillon vivant emprisonné dans la joue, et que ses ailes brunes dépassent ma « paupière inférieure et palpitent continuellement au bord « de mon œil. »

* * *

De nombreuses figures passent devant cet aveugle contraint de voir, c'est un défilé de souvenirs : le sculpteur Gemito, le camarade des airs Miraglia, sa mère, le cheval Aquilino qu'il aimait comme petit garçon, le paysage des Abruzzes, etc. Les souvenirs sont plongés dans une mer de sensations. Il est facile au lecteur de les en extraire et de les séparer. Ils sont déjà coupés. Il y en a de magnifiques : Aquilino, Sirenetta, sa fille.

Sa grandeur d'artiste doit beaucoup à ces pages comme à celles des *Laudi*. Il faut naturellement les extraire de l'œu-

vre, renoncer à considérer *Nocturne* comme une construction. le mettre à sa place, parmi les écrits fragmentaires, parce qu'il répond à une tendance littéraire qui a surgi, chose curieuse, contre la redondance excessive et l'artificialité particulièrement d'annunziennes et qui, devenue à son tour artifice, est en train maintenant de chercher la liberté sur d'autres voies.

Tel est le phénomène littéraire qu'il fallait mettre en lumière.

GIUSEPPE PREZZOLINI.

(Traduction de Valerio Jahier et Aldo Dami.)

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

Les Leçons de Gênes

Genève, juin.

On prête à M. Giolitti cette prophétie : « La Conférence de Gênes fixera le lieu et la date de la prochaine Conférence ».

Il y a dans cette boutade, qui s'est réalisée, une grande vérité, et le fruit d'une longue expérience historique.

L'idée qu'il est possible de régler le sort du monde par des Conférences diplomatiques ne date pas du règne de M. Lloyd George. Elle est fort ancienne ; après chaque grande guerre générale, dans toutes les périodes de trouble et de désordre, on a vu les hommes d'Etat s'assembler pour résoudre des difficultés urgentes. Que ces Congrès portent les noms d'Aix-la-Chapelle, de Vérone, de Laybach, de Troppau, ou qu'ils portent ceux de Spa, de Hythe et de Cannes, cela ne change rien à l'affaire — et ils n'en réussissent pas mieux ainsi qu'ainsi.

L'utilité qu'ont pu avoir certaines de ces Conférences, leur nécessité même ne doit pas être méconnue. Mais elles sont, à n'en pas douter, un procédé primitif et inadéquat de la vie internationale, un moyen de fortune et qui doit, à

la première occasion, céder la place à une formule plus évoluée de collaboration. Car il y a, dans ces réunions, une faiblesse congénitale qui les voue à l'impuissance. Issues des circonstances, elles sont essentiellement passagères. Elles n'ont ni passé ni avenir. Elles n'ont pas, pour asseoir leurs décisions, de documentation préalable, faite dans un esprit international, et elles n'ont pas d'organe pour les exécuter. La volonté de vie, qui anime tout ce qui existe, et les nécessités pratiques obligent chaque congrès à en convoquer un autre pour terminer ce qu'il a commencé et faire ce qu'il n'a pas fait. Et la nouvelle conférence n'est ni mieux outillée ni plus efficace.

Avec la Société des Nations, le monde possède maintenant l'organe international dont le défaut s'est jusqu'ici, fait si lourdement sentir. Si la Société des Nations n'avait à sa disposition que son Conseil et son Assemblée, elle ne serait ni un organisme essentiellement nouveau, ni une méthode efficace. Elle serait une nouvelle machine à conférences. Mais ce que la Société des Nations a apporté au monde dans les replis de son Pacte, c'est un Secrétariat permanent, organe de préparation, d'exécution et de contrôle, capable de donner à la vie internationale la continuité et l'efficacité qui lui manquaient.

Il eût été logique, dès lors que la Société des Nations existait, que les Etats s'abstinssent de convoquer en dehors d'elle des conférences. Les circonstances ne l'ont pas permis. On peut regretter l'abstention des Etats-Unis. On peut blâmer la politique de rapprochement avec la Russie que fait l'Angleterre, mais on ne peut se refuser à voir que la Conférence de Washington eût été impossible sans les Etats-Unis, et celle de Gênes inutile sans la Russie. Aussi longtemps que la Société des Nations ne sera pas universelle, elle ne pourra pas labourer seule le vaste champ des besoins internationaux. La grande leçon de la Conférence de Gênes, c'est la nécessité de rendre universelle la Société des Nations aussi rapidement et aussi complètement que possible.

Une autre raison de ces conférences extérieures doit sans doute être cherchée dans la dissociation, regrettable selon nous, qui s'est établie entre le personnel politique

des différents Etats et les représentants de ces Etats à la Société des Nations. Lorsque, l'an dernier, M. Lloyd George a fait annoncer qu'il viendrait en personne à l'Assemblée, une opposition très vive s'est élevée contre cette idée dans la presse de certains pays. Rien n'eût pourtant été plus propre à rehausser le prestige de la Société des Nations et à faciliter son œuvre que de voir les chefs des Etats assumer eux-mêmes la responsabilité de ses décisions, et en garder le mérite. Si M. Lloyd Georges n'avait pas alors cédé à ces préventions imprudentes, il aurait mis ses talents et son orgueil au service de la Société des Nations, au lieu de s'en servir en dehors d'elle, et un peu contre elle.

Au surplus, quelle qu'en soit l'intention profonde, les conférences qui se tiennent en dehors de la Société des Nations ne sont pas à craindre pour celle-ci. Loin de lui nuire et de l'affaiblir, elles lui profitent indirectement. La vie internationale n'est pas un gâteau que l'on partage. L'activité de l'un ne vient pas en déduction de l'activité de l'autre. Bien au contraire, c'est comme la vie elle-même, un ensemble illimité de besoins. Plus on en satisfait, et plus il en surgit. Toute intensification de la vie internationale fortifie la Société des Nations. Les conférences qui réussissent lui apportent de nouvelles tâches; celles qui ne réussissent pas rehaussent son prestige.

La Société des Nations a d'autant moins à craindre les concurrences qui naissent sous ses pas qu'elle leur est évidemment supérieure par l'outillage et les méthodes et que toutes les comparaisons sont à son avantage. Entre les procédés un peu lents, un peu timides, mais sûrs de la Société des Nations et les improvisations audacieuses de M. Lloyd George; entre le personnel éprouvé, instruit, compétent du Secrétariat et les commissions de Gênes que déchirent les rivalités nationales; entre les négociations à bâtons rompus et à portes closes de la villa de Albertis et la solution de la question de Haute-Silésie, politiquement et techniquement si supérieure aux traités de paix, il est trop manifeste que l'avantage n'appartient ni à Gênes ni à Versailles.

Une seule chose pourrait être fatale, non seulement à la Sociélé des Nations, mais encore à la collaboration des

peuples, la dissociation du mouvement international entre plusieurs organismes permanents et concurrents. La Société des Nations n'a rien à craindre des congrès et des conférences, leur échec comme leur succès doivent tourner à sa gloire ; mais elle ne supporterait pas, à la longue, le ver rongeur d'une seconde Commission des réparations.

Parmi toutes les conditions mises par le Gouvernement français à sa participation à la conférence de Gênes, la plus raisonnable était celle qui excluait toute survivance de la Conférence dans un organisme permanent chargé d'exécuter ses décisions. Comment se fait-il donc que M. Barthou ait si facilement cédé, justement sur ce point ? Car si la Commission de La Haye ne doit être, à proprement parler, ni permanente ni exécutive, elle a de grandes chances — si toutefois elle se réunit jamais — d'être durable et de créer autour d'elle un nouveau centre international, un organisme d'études, et peut-être une vie administrative. Pour Genève, Gênes était inoffensive. Mais La Haye devra être surveillée.

* * *

Le grand obstacle qui s'est dressé sur les pas de la Conférence de Gênes et qui, demain, pourrait briser, si l'on n'y prenait garde, l'œuvre même de la Société des Nations est cependant ailleurs. Il est dans la formule moderne du journalisme. Ces centaines de reporters représentant tous les journaux qui comptent dans le monde, et parmi lesquels il y avait certainement quelques-uns des plus grands cerveaux politiques de l'heure présente — les hommes d'Etat de la coulisse — ont fait apparaître en pleine lumière ce que ne voyaient jusqu'ici que peu d'initiés.

La liberté de la presse est morte. Cette conquête, pour laquelle nos ancêtres se sont battus, n'a pas resisté au télégraphe et aux moyens modernes d'information. Les gouvernements n'ont plus besoin de surveiller la presse et de la censurer. Ils font mieux : ils la dominent.

l'inspirent, et souvent la rédigent eux-mêmes. Le journalisme moderne est conditionné par deux faits : le coût élevé de l'information, qui ne permet à aucun journal dans le monde de se passer des agences ; l'abondance de l'information, qui ne permet à aucun journal de fournir à ses lecteurs l'ensemble des événements qui se produisent dans le monde.

Celui qui détient l'information, celui qui la transmet et celui qui la choisit sont maîtres de l'opinion publique. La toute-puissance appartient à celui qui concentre ces trois fonctions entre ses mains.

Une foule de renseignements importants, essentiels, sont dans la possession exclusive des Gouvernements. Aucun effort, confinât-il même à l'espionnage, ne pourrait mettre une agence télégraphique en possession de toutes les informations politiques et diplomatiques dont la presse a besoin et que le public exige, sans l'agrément et la collaboration des pouvoirs publics.

Les agences télégraphiques ont besoin de faveurs considérables dans les tarifs postaux. Elles ont besoin de faveurs particulières dans la distribution des nouvelles. Il ne leur suffit pas que les Gouvernements leur communiquent les renseignements qui sont dans leur possession, il faut encore qu'ils acceptent de ne communiquer ces renseignements à personne d'autre. Aucun service dans le monde n'est gratuit. Pour reconnaître ces avantages, qui assurent leur existence, les agences de presse se sont mises au service des gouvernements ; elles ont accepté d'être leur véhicule et souvent leurs instruments. Elles n'ont pas hésité à servir des desseins politiques sans les comprendre, des manœuvres diplomatiques sans les pénétrer, et à mettre en œuvre, au service des gouvernements, le moyen d'action le plus puissant que connaisse le monde moderne. Peu à peu, la plupart ont glissé aux mains des gouvernements, et, après avoir été des associées, puis des sujets, puis des instruments, elles sont devenues de simples objets.

En même temps qu'elles se confondaient avec leurs gouvernements respectifs, les grandes agences se sont entendues entre elles. Elles ont fait pour leur compte, et peut-être pour celui de leur pays, ce que les gouverne-

ments ne pouvaient pas faire eux-mêmes: elles se sont partagé le monde. A la veille de la guerre, l'agence Wolff avait obtenu de ses copartenaires le monopole des informations dans les Balkans et en Scandinavie. L'agence Reuter avait pour sa part toute l'Amérique du Nord et l'Extrême-Orient. L'agence Havas contrôlait l'Amérique du Sud et le Bassin méditerranéen.

On a vu, en 1914, lorsque les relations entre agences ont dû être interrompues — et non pas rompues — ce que cela signifiait — l'impossibilité, par exemple, pour la France, de savoir exactement ce qui se passait dans les Balkans.

C'est chez nous, que les dangers de ce système apparaissent avec toute leur gravité. Des contrats draconiens interdisent aux petites agences d'avoir dans les grands pays des correspondants autonomes, et elles sont, sans le vouloir, et sans que le public le sache, obligées d'être le porte-parole officieux de tous les gouvernements étrangers. Les agences de tous les pays, sans exception, sont ainsi devenues, dans les mains de gouvernements ambitieux un instrument puissant d'impérialisme et de propagande belliqueuse. Elles ont servi, au dedans et au dehors, à préparer la guerre. Elles ont assuré aux gouvernements le contrôle sur toutes les nouvelles qu'on répandait dans le pays.

Il est impossible, et la guerre l'a révélé avec évidence, de faire circuler dans le monde la vérité sur les faits les plus importants de l'Histoire. Cela est impossible parce que les sources et les canaux de l'information sont sous un seul et même contrôle. Les agences dominent l'opinion publique deux fois. Il leur est extrêmement aisé d'empêcher les recoupements et de paralyser la vérité dans l'intérêt de la politique.

S'il est vrai que la guerre est venue, pour une grande part, des malentendus créés et entretenus entre les peuples, le régime actuel de l'information ne donne aucun moyen d'empêcher le retour de semblables malentendus, et l'on conviendra que la réforme de ce régime est le premier problème qui doit s'imposer à l'attention de la Société des Nations.

Ceux qui, pendant la Conférence de Gênes, ont lu la presse de plusieurs pays, comprendront l'importance et l'urgence de cette œuvre. La Conférence de Gênes a peut-être péri moins sous le poids de difficultés intrinsèques que sous le poids des informations divergentes et tendancieuses répandues par les diverses délégations. La multiplicité des bureaux de presse officiels, une institution de guerre qui se survit et se perpétue, est en train de devenir un péril pour la paix de l'Europe. Le spectacle de six cents journalistes, réunis pour assister chaque soir à une conférence de sir Edward Grigg ou de Rakowsky n'est pas seulement attristant ; il est redoutable. Car c'est ainsi que l'on obtient, en tous pays, cette unanimité impressionnante de la presse, qui ne permet aucune voix divergente, aucune information sincère, et qui empêche le contrôle des agences par les individus, c'est-à-dire la dernière chance qu'avait la vérité de percer le brouillard artificiel dont elle est entourée.

Il est intolérable de penser qu'au lendemain d'une guerre catastrophique, il est encore permis aux gouvernements de travestir leurs intentions réciproques, d'empoisonner systématiquement l'opinion publique, de l'orienter dans des directions opposées, et de créer ainsi des germes de conflits qui, dans dix ans ou dans vingt ans, se resoudront en de nouvelles guerres.

UN EUROPÉEN.

UNE LACUNE DANS LE PACTE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Budapest.

Vers la fin du mois d'octobre 1921, le roi Charles fit une apparition soudaine sur le territoirc de la Hongrie, avec le but avoué d'y reprendre l'exercice du pouvoir royal. Acclamé par les populations du district transdanubien où il était arrivé en aéroplane, il s'achemina vers Budapest accompagné d'une force armée composée des garnisons des villes qu'il avait traversées et qui toutes embrassèrent la cause royale. Le gouvernement hongrois, ému de la protestation des grandes puissances et des menaces de la Petite Entente, s'opposa à l'entrée du roi, qui de son côté répugna à l'emploi de la force. Après une escarmouche, qui hélas ne put être évitée, le roi se rendit à la discrétion du gouvernement hongrois, qui crut devoir céder aux exigences des puissances, demandant que la personne de Sa Majesté leur fut confiée.

Si je rappelle au lecteur ces événements bien connus dans leurs contours extérieurs, mais ayant des dessous que l'histoire seule pourra révéler et apprécier, ce n'est pas pour juger ici le rôle des acteurs principaux du drame royal. Le sentiment public en Hongrie est partagé à cet égard et il n'y aurait aucune utilité à plaider pour l'une ou pour l'autre des causes en présence, à la tribune d'une revue étrangère. Ce qui est d'un intérêt général, ce qui est justiciable de l'opinion du monde entier, c'est l'attitude

de la Société des Nations, dans une situation où, selon l'esprit et la lettre du pacte, elle avait à intervenir, et pourtant s'en est abstenue.

Voici les faits qui établissent le devoir d'intervention et voici les explications données au sujet de l'abstention.

Dès l'apparition du roi Charles sur le territoire de la Hongrie, les puissances de la Petite Entente ont adressé des déclarations au gouvernement hongrois, selon lesquelles sa restauration serait pour elles — pour l'Etat tchéco-slovaque et serbo-croate surtout — un cas de guerre. Il y a eu de leur part toute une série de notes comminatoires, appuyées de la mobilisation de leurs armées. Même lorsque que le gouvernement hongrois eut accédé à leurs exigences, l'attitude menaçante de ces pays fut maintenue sous différents prétextes jusqu'aux premiers jours de novembre. Ce n'est que la pression des grandes puissances qui parvint à y mettre fin.

Il y a donc eu « menace de guerre » contre la Hongrie de la façon la plus ouverte et la plus incontestable. Cette menace était-elle justifiée par la tentative de restauration, comme l'affirment nos adversaires, ou constituait-elle comme nous le pensons, un attentat contre la souveraineté de la Hongrie ? Question que je ne veux pas discuter aujourd'hui. Il me suffit de constater le fait de la menace de guerre. Or, dès que ce fait se produit, la Société des Nations doit intervenir, selon l'Art. 11 du pacte, qui débute par la déclaration suivante : « Il est expressément déclaré que toute guerre ou menace de guerre, *qu'elle affecte directement ou non l'un des membres de la Société*, intéresse la Société tout entière et *que celle-ci doit prendre les mesures propres à sauvegarder efficacement la paix des nations.* »

C'est là le principe fondamental. Quant à la manière de la faire valoir, il y a bifurcation dans les dispositions du pacte, selon que les parties intéressées appartiennent ou non à la Société des Nations. Pour le premier cas, le même article 11 établit que : « le Secrétaire général convoque immédiatement le Conseil à la demande de tout membre de la Société. » Citons encore l'Art. 12 qui contient l'obligation pour les membres de la Société de

soumettre leur différend à l'arbitrage ou à l'examen du conseil et de ne recourir en aucun cas à la guerre avant l'expiration d'un terme de 3 mois à partir de la sentence arbitrale ou du rapport du conseil, puis l'Art. 16 qui établit les sanctions envers les récalcitrants.

Pour le second cas, celui où les parties intéressées ou l'une d'elles, n'appartiennent pas à la Société, l'Art. 17 du pacte s'exprime en termes fort explicites. En voici le texte :

Art. 17. — En cas de différend entre deux Etats dont un seulement est membre de la Société ou dont aucun n'en fait partie, *l'Etat ou ces Etats étrangers à la Société sont invités à se soumettre aux obligations qui s'imposent à ses membres* aux fins du réglement du différend, aux conditions estimées justes par le Conseil, *si cette invitation est acceptée, les dispositions des Art.* 12 *et* 16 *s'appliquent,* sous réserve de modifications jugées nécessaires par le Conseil. Dès l'envoi de cette invitation, le Conseil ouvre une enquête sur les circonstances du différend et propose telle mesure qui lui paraît la meilleure et la plus efficace dans le cas particulier. Si l'Etat invité, refusant d'accepter les obligations de Membre de la Société aux fins du règlement du différend, recourt à la guerre contre un membre de la Société, les dispositions de l'Art. 16 lui sont applicables. »

On ne saurait tenir un langage plus péremptoire. Il est obligatoire pour la Société des Nations d'adresser à l'Etat intéressé, non-membre de la Société, l'invitation prévue par l'Art. 17, car le texte dit que les Etats étrangers à la Société *sont* invités — il ne dit pas qu'ils *peuvent* être invités, ce qui serait la formule facultative. Les Etats non-membres de la Société ont donc, en vertu du pacte, le droit formel de recevoir cette invitation. C'est d'ailleurs la conséquence logique du principe énoncé par l'Art. 11 « que toute guerre ou menace de guerre, qu'elle affecte directement ou non l'un des membres de la Société, intéresse la Société tout entière et que celle-ci doit — dans tous les cas — prendre les mesures propres à sauvegarder efficacement la paix des nations. »

Or il est arrivé que, la Hongrie ayant eu un différend avec les pays de la Petite Entente, ou, pour parler plus exactement : ces derniers ayant cru en avoir avec la Hongrie, il a été procédé par eux à des menaces de guerre tellement sérieuses que, sans l'intervention des grandes puissances, la guerre elle-même, l'invasion du territoire hongrois, était imminente. La Hongrie a vainement attendu l'invitation à laquelle elle avait droit aux termes de l'Art. 17 du pacte ; prête à accepter soit le verdict de la Cour arbitrale soit les bons offices du Conseil, désireuse d'avoir une décision fondée sur la justice, elle a dû céder à la force. La Société des Nations, impassible et muette, a laissé faire.

Le gouvernement hongrois n'a pas manqué d'adresser à ce sujet des remontrances au Secrétaire général de la Société. Dans une note du 13 novembre 1921, il constate n'avoir eu « aucune nouvelle des démarches que la Société des Nations aurait entreprises pour assurer la paix et la sécurité des nations, conformément aux droits et aux devoirs que le Pacte lui assigne. » Il croit devoir souligner qu'aucune invitation ne lui a été adressée en conformité de l'Art. 17 du pacte. Ayant signé le traité de paix du Trianon, dont le pacte de Société des Nations forme partie intégrante, il se croit en devoir de porter ses protestations à la connaissance de tous les membres de la Société des Nations. »

La réponse du Secrétaire général, portant date du 23 novembre, constate que l'Art. 11 du pacte n'a pu être appliqué, car « dans le cas qui vous intéresse (qui intéresse la Hongrie) aucun membre de la Société n'a cru devoir adresser une demande au Secrétariat général. » Cela est juste ; aussi le gouvernement n'avait-il cité l'Art. 11 que par rapport à l'énoncé général du principe que toute guerre ou menace de guerre, qu'elle affecte directement ou non l'un des membres de la Société, intéresse la Société tout entière et que celle-ci doit prendre les mesures propres à sauvegarder efficacement la paix des nations. Mais il y a l'Art. 17, que nous avons cité textuellement plus haut ; la protestation du gouvernement hongrois

s'appuyait sur cet article surtout. Voici maintenant ce que le Secrétariat général lui a répondu :

« Quant à l'Art. 17 qui est également visé par votre note, son application est subordonnée soit à l'initiative d'un membre de la Société, soit à l'appel fait à la Société par un des Etats entre lesquels un différend s'est élevé. »

Ici nous ne pouvons plus suivre le raisonnement du Secrétariat ; d'accord avec le gouvernement hongrois — dont je vais citer tout à l'heure la réplique — je pense que ni le texte ni l'esprit de l'Art. 17 et du pacte entier n'autorise l'interprétation que la note du Secrétariat veux lui donner. Il n'y a en effet dans l'Art. 17 ni trace d'un droit d'initiative accordé aux états non-membres de la Société, ni mention quelconque de l'intervention d'un membre de la Société comme condition de son application. C'est par là que ces dispositions de l'Art. 17 diffèrent de celles de l'Art. 11. Le gouvernement hongrois, dans sa réplique datée du 19 décembre, souligne cette différence. « Si l'Art. 17 voulait voir appliquer purement et simplement le principe d'initiative énoncé à l'Art. 11, il perdrait par là-même sa raison d'être. Car, ne compteront pour étouffer une crise, aucune disposition spéciale quant à la procédure à suivre à l'égard des non-membres ; l'Art. 17 en ce cas aurait pu se fondre dans l'Art. 11. » Puis le gouvernement hongrois examina la question du droit d'initiative que la note du Secrétariat semble attribuer aux états non-membres de la Société ; d'accord avec l'auteur de cette étude, il n'en trouva aucune indication dans le texte du pacte. « L'Art. 17, — dit la deuxième note hongroise — est formel à cet égard. Il parle *d'une sommation* à l'adresse des non-membres. L'article les somme de se soumettre ; l'article est précis et catégorique comme il convient (?) à l'égard des vaincus. Point de privilège, au contraire ; si l'initiative prévue à l'Art. 11 (dont seuls les membres de la Société ont le droit) ne se produit pas, on procède par voie de sommation, ce qui constitue, pour ainsi dire, la deuxième phase de la procédure établie à l'Art. 11. » L'argument me paraît sans réplique.

La réponse du Secrétariat à la note du gouvernement hongrois est très intéressante, en ceci surtout qu'elle

abandonne en partie la position prise dans sa première note. Nous avons vu que, selon celle-ci, l'application de l'Art. 17 « est subordonnée soit à l'initiative d'un membre de la Société, soit *à l'appel fait à la Société par un des états entre lesquels un différend s'est élevé.* » La seconde note dit au contraire : « Si l'affaire constitue un différend, une partie à ce différend, qui est membre de la Société, peut évidemment en saisir le Conseil. *Il n'en est pas de même toutefois d'une partie qui n'est pas membre de la Société.* Celle-ci devra se borner à provoquer une demande de convocation par un membre, en informant les membres de la Société, soit directement, soit par l'intermédiaire du Secrétariat général, de l'état de choses qui, à son avis, menace la paix. L'Art. 17 du pacte ne prévoit aucune manière spéciale de saisir le Conseil. Il envisage simplement le moyen d'étendre l'action du Conseil à des non-membres de la Société et présuppose (?) que le Conseil a été dûment saisi. »

La différence entre les deux notes saute aux yeux ; la première attribue aux états non-membres le droit d'initiative, la seconde le leur refuse. Malheureusement c'est la seconde version qui se rapproche davantage du texte ; le gouvernement hongrois l'avait prévu. Mais peut-on ne pas constater une certaine obscurité dans ce texte du pacte lui-même, si le Secrétariat général nous en offre, dans l'espace de 3 semaines, deux interprétations différentes ?

Ces deux interprétations ont d'ailleurs une base commune : la thèse que l'action du Conseil dans le sens de l'Art. 17, « présuppose qu'il soit dûment suivi. » Elles aboutissent à la même conclusion, exprimée dans la note II en ces termes : « En ce qui concerne la convocation du Conseil, le Secrétaire général n'a pas plus un droit d'initiative en vertu de l'Art. 17 qu'en vertu de l'Art. 11 du pacte. »

Je n'ai pas l'intention de faire de la polémique avec le Secrétariat au sujet de cette conclusion ; on pourrait à la rigueur en discuter le bien fondé en se basant sur l'alinéa 3 de l'Art. 4, au sens duquel : « Le Conseil se réunit quand les circonstances le demandent ». Or, comment le

Conseil se réunirait-il, en dehors de sa session annuelle, si ce n'est par convocation du seul organe permanent de la Société, du Secrétariat général ? Et quelle circonstance pourrait demander d'une façon plus péremptoire la réunion du Conseil, que la tâche d'éviter une guerre menaçante ? Il me semble donc que rien dans l'esprit du pacte n'empêche le Secrétariat de convoquer le Conseil lorsque le cas de l'Art. 14 se présente, que tout, au contraire l'y engage ; car, ne l'oublions pas, empêcher la guerre, toute guerre, pas celles seulement qui se produiraient entre les membres de la Société (l'Art. 11 est formel à ce sujet) est l'objet primordial de la Société et, lors même que le texte du pacte créerait quelques difficultés, il faudrait plutôt les surmonter par une interprétation large de ce texte, que s'en servir pour se dérober à l'obligation d'agir. Mais laissons de côté cette partie de la controverse ; reconnaissons que l'Art. 17 ne contient aucune disposition autorisant expressément le Secrétariat à convoquer le Conseil sans l'initiative préalable d'un Etat membre de la Société, et alors, signalons une lacune évidente dans le texte du pacte.

Car je ne saurais admettre la thèse commune des deux notes du Secrétariat, celle selon laquelle la mise en action de l'Art. 17 présuppose l'initiative d'un membre de la Société. Le texte ne contient aucune indication positive dans ce sens et la formule nettement et — pardon de ce mot barbare : inconditionellement impérative dont il use, interdit toute interprétation de ce genre. C'est par là surtout qu'il se différencie de l'Art. 11. « L'état ou les états étrangers à la Société *sont invités* (shall be invited) à se soumettre..... » On ne saurait tenir un langage plus péremptoire ; impossible de faire entrer là-dedans l'idée d'une initiative facultative, qui peut — ou peut ne pas se produire. Rien de plus contraire d'ailleurs à l'idée fondamentale de la Société des Nations, que de faire dépendre son action préventive de la guerre de l'accident d'une intervention particulière, à laquelle personne n'est obligé et qu'aucun état n'entreprendra volontiers lorsqu'il s'agit d'une nation étrangère. Pourquoi, en effet, les Pays-Bas ou le Brésil se créeraient-ils des embarras,

peut-être même des désagréments, pour empêcher la Hongrie d'être envahie par ses voisins ? Il pourrait en résulter une brouille avec ceux-ci, donc l'abstention paraîtra presque toujours le parti le plus sage. La question change d'aspect lorsque l'état menacé est membre de la Société ; alors il possède lui-même le droit d'initiative et il en usera certainement. Mais pour les états non-membres la garantie de paix et de sécurité donnée par l'Art. 17 reste lettre morte si on la fait dépendre d'une initiative altruiste. Voilà pourquoi cet article ne fait pas même allusion à une condition de ce genre et voilà pourquoi aucune règle d'interprétation ne permet de l'y introduire ; le texte s'y oppose absolument et la raison de la loi — la «ratio legis» — s'y oppose tout autant, soit qu'on considère l'Art. 17 en lui-même, soit qu'on consulte l'esprit de l'institution dans son ensemble.

Toutes ces considérations, qui me paraissent être sans réplique, nous mènent à constater une lacune dans le pacte. L'Art. 17 déclare d'une façon impérative que « En cas de différend entre deux Etats dont un seulement est membre de la Société ou dont aucun n'en fait partie, l'état ou les Etats étrangers à la Société *sont invités* à se soumettre..... » Il y a donc là une obligation absolue de la Société envers les Etats en question et un droit attribué à ces derniers. La Société doit agir d'office, en vertu d'un texte impératif formel. Mais il n'y a aucune indication concernant le mode d'accomplissement de ce devoir, aucun organe n'est expressément chargé d'en prendre l'initiative. Il faut combler cette lacune, soit en reconnaissant aux Etats non-membres un droit d'initiative semblable à celui que l'Art. 11 accorde aux membres de la Société, soit en conférant au Secrétaire général le droit — et le devoir — de convoquer le Conseil, dès qu'une situation correspondante aux dispositions de l'Art. 17 lui aura été notifiée. Il faudrait en outre interdire tout acte d'hostilité, à partir du moment de cette notification et pendant la période prévue par l'Art. 12. Il est très important que l'interdiction des hostilités soit datée de l'heure-même où l'appel à la Société aura été fait sous une forme quelconque. L'Art. 12 n'est pas assez clair à ce sujet.

Dans le cas qui nous préoccupe, la Hongrie, réduite à des effectifs illusoires, entourée de voisins armés jusqu'aux dents, aurait pu être envahie par des forces supérieures bien avant que le Conseil se serait réuni et serait entré en délibération.

J'écris ces lignes non pour récriminer dans un incident douloureux mais clos, ni pour soulever d'autres questions également aiguës et sur lesquelles je reviendrai peut-être, celle du désarmement surtout et la solution universelle qu'il demande, sous peine de créer des situations plus révoltantes encore que n'en avait créé le militarisme universel. Ici je voulais simplement indiquer une lacune dans le texte du pacte, lacune que des événements récents ont fait paraître et qu'il conviendrait de combler, si la Société des Nations veut être en effet ce qu'elle a fait espérer : une institution impartiale pour le maintien du droit et de la paix ; si elle veut vaincre les scepticismes subsistant toujours ; si elle aspire — pour tout dire en un mot — à être un gage de sécurité pour tous et non un instrument des anciennes alliances, dont les nations étrangères à ces alliances n'ont rien à espérer, sinon des dénis de justice.

Albert APPONYI.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Le Conseil de la Société des Nations avait décidé, dans sa 16me réunion, le 14 janvier 1922, et conformément à la résolution de la 2me Assemblée du 21 septembre 1921, de constituer une Commission de douze membres devant comprendre des femmes, chargée d'étudier les questions internationales de coopération intellectuelle. Il avait été entendu que la composition de cette Commission et la date de convocation seraient fixées dans une prochaine session.

Dans sa séance du 15 mai le Conseil adopta le rapport de M. Léon Bourgeois et procéda à la nomination de cette Commission. Il a décidé d'inviter les onze personnes dont les noms suivent à faire partie de la Commission :

M. D. M. Banerjee, Professeur à l'Université de Calcutta ; M. H. Bergson, Professeur au Collège de France, membre de l'Académie française ; Mlle Bonnevie, Professeur à l'Université de Christiania, déléguée à l'Assemblée de la S. des N. ; M. A. de Castro, Directeur de la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro ; Mme Curie-Sklodowska, Professeur à l'Université de Paris et à l'Université de Varsovie, membre de l'Académie de Médecine de Paris et de la Société scientifique de Varsovie ; M. J. Destree, ancien ministre, membre de l'Académie royale et d'archéologie de Belgique ; M. A. Einstein, Professeur à l'Université de Berlin, membre de l'Académie royale d'Amsterdam, de la Société royale de Londres et de l'Académie des Sciences de Berlin ; M. G. A. Murray, Professeur à l'Université d'Oxford, membre du Conseil de l'Académie britannique et délégué à l'Assemblée de la S. des N. ; M. G. de Reynold, Professeur à l'Uni-

versité de Berne : M. F. Ruffini, Professeur à l'Université de Turin, ancien ministre, président de l'Union des Associations pour la Société des Nations, vice-président de l'Académie royale de Turin ; M. L. de Tores Quevedo, Directeur du laboratoire électro-mécanique de Madrid, membre de l'Académie royale des Sciences.

La nomination du douzième membre de la Commission a été pour l'instant réservée. Ce n'est un secret pour personne que la place a été offerte à un Américain.

Les membres de la Commission devront se réunir à Genève, pour la première fois, le 1er août 1922.

L'Assemblée et le Conseil ont laissé entière liberté à la Commission pour tracer son programme. Toutefois, ils ont envisagé les possibilités suivantes :

Encourager et perfectionner l'organisation internationale des recherches scientifiques par des congrès, associations, etc., étudier les relations internationales entre universités, faciliter l'échange des professeurs et étudiants ; organiser un bureau international des étudiants et peut-être aussi une université internationale ; organiser internationalement la bibliographie scientifique et l'échange des publications scientifiques.

La composition de cette Commission frappe dès l'abord par la notoriété mondiale de plusieurs de ses membres, et l'absence presque absolue de personnalités politiques. Toujours soucieux de ménager les susceptibilités nationales, le Conseil s'est attaché à inviter des savants de pays différents et Madame Curie figure dans le nombre, non comme Française, ce qui eut donné deux voix à la France avec Bergson, mais comme Polonaise. Mais il importait surtout d'avoir des représentants des principales branches des connaissances humaines et dans le délicat domaine des arts et des lettres le choix d'un ancien ministre belge et d'un professeur suisse de littérature française apparaît comme la solution ingénieuse d'un problème difficile. Dans les sciences en effet, le génie reste solidaire de tous ceux qui travaillent dans sa spécialité, dans l'art et la littérature au contraire, il se détache nettement de ses confrères et son splendide isolement le prédispose peu à s'occuper de coopération intellectuelle.

Quels espoirs peut-on fonder sur cette nouvelle Commission de la Société des Nations, si originale comme formule ? Quelles idées fécondes apporteront ces esprits supérieurs dont le moins qu'on puisse attendre est qu'ils ne s'embarrasseront pas de considérations politiques et n'auront en vue que l'intérêt de l'humanité ? Se borneront-ils à sanctionner les tentatives de Bruxelles pour constituer une Université internationale ou jetteront-ils les bases d'un organisme nouveau, d'un Bureau international du Travail intellectuel ? De toutes façons la réunion de cette pléiade le 1er août prochain à Genève, ne peut manquer d'avoir un grand retentissement et si la Société des Nations sait exploiter la publicité qui en résultera pour elle, elle forcera peut-être les gouvernements, aiguillonnés par l'opinion publique, à concéder les crédits indispensables à la réalisation des projets en vue.

*
* *

Pendant ce temps la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté prépare son Congrès international annuel des intellectuels. Elle semble avoir jeté son dévolu cette année sur Varese, où elle déversera cet été quelque cinq cents étrangers de tous pays d'Europe, voire d'Amérique et d'Asie.

En Italie le mouvement artistique du Clair de lune pour la rédemption et le développement des arts et pour la protection des artistes, qui a déjà organisé l'exposition d'art italien à la Chartreuse de Pavie au printemps 1921, puis à Vienne en automne, et à Prague en hiver, prêche une croisade artistique internationale et invite toutes les nations d'Europe à y participer. La première exposition aurait lieu à Rome en octobre prochain dans les nouvelles salles du musée de la Villa Giulia. L'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne auraient droit chacune à quinze œuvres, douze de peinture et trois de sculpture ; quatorze autres pays spécifiés auraient droit à cinq œuvres, quatre de peinture et une de sculpture. La même exposition serait ensuite transférée successivement et sans interruption dans les dix-huit capitales des autres pays participants. Le manifeste ne dit pas qui fera les frais de la croisade.

A Venise, la XIIIe exposition artistique ouverte le 4 mai, contenait pour la première fois depuis la guerre, un pavillon réservé à l'art allemand.

A Zurich, le Festival international réunit du 10 au 31 mai comme l'année passée des chefs d'orchestre et des troupes de France, d'Allemagne et d'Angleterre chacune donnant les meilleures œuvres de son répertoire.

Salzburg, électrisée par cet exemple, annonce pour le mois d'août quatre jours de musique de chambre internationale.

Le 2me Congrès international d'Etudiants s'est réuni à l'Université de Leipzig le 8 avril. Le gouvernement allemand était représenté par M. Schulz, secrétaire d'Etat et M. Kœster, ministre de l'intérieur qui apporta le salut du président du Reich. M. Zimmermann, au nom des étudiants allemands, souhaita la bienvenue à leurs confrères venus de Bulgarie, du Danemark, d'Angleterre, d'Esthonie, de Finlande, de Grèce, de Hollande, de Lettonie, de Norvège, de Hongrie, de Suède, de Suisse et d'Autriche, rappelant que le but de la conférence était uniquement le travail et ne touchait en rien à la politique.

La question de l'aide aux étudiants russes rencontra la sympathie la plus marquée. Les différentes associations s'entendront directement sur les moyens de collaborer. La proposition du Hollandais Scholling de fonder un Bureau central en Russie pour la distribution de livres et instruments scientifiques fut votée presque à l'unanimité. Un étudiant russe attira l'attention sur ses 14,000 camarades qui se trou-

vent comme lui hors de Russie et dont beaucoup sont dans un dénuement complet.

A Turnov, en Tchécoslovaquie, s'est réuni du 8 au 15 avril un Congrès de l'œuvre internationale d'entr'aide aux étudiants (*European Student Relief*). Dans cette petite ville située au milieu des forêts de la Bohême se retrouvèrent quatre-vingt-trois délégués de trente pays différents et de toutes confessions, représentant près de soixante-dix universités.

* * *

La confusion des langues est un des gros obstacles qui s'opposent au développement de la vie internationale. Le français universellement accepté depuis des siècles comme langue diplomatique se voit battu en brèche depuis quelques années par l'anglais qui conquiert peu à peu droit de cité dans les conférences, et le *Times* enregistre comme une victoire l'admission de l'anglais à l'assemblée générale de l'Institut d'agriculture qui, au demeurant, le laisse assez froid.

Mais les quelque deux cents peuples qui en plus de leur propre langue se voient forcés d'apprendre le français et l'anglais saluent avec transport les progrès officiels de l'esperanto. Les Japonais en particulier, dont la langue nationale est une des plus difficiles, sont des partisans résolus du langage inventé par le Polonais Zamenhof, et l'éminent Dr Inazo Nitobé, directeur de la section des bureaux internationaux à la Société des Nations, vient de s'adjoindre l'apôtre genevois de l'esperanto, M. Edmond Privat.

La seule façon d'assurer la diffusion de l'esperanto est d'imposer son enseignement dans les écoles. C'est dans ce but que s'est réunie, le 18 avril, au siège de la Société des Nations, la première Conférence internationale pour l'enseignement de l'esperanto. Cent-vingt délégués de vingt-six pays étaient présents. Seize gouvernements étaient officiellement représentés. [1]

* * *

Les 26, 27 et 28 avril se sont réunis à Fribourg, sous la présidence de M. de Montenach, une vingtaine de catholiques notables, dont plusieurs prélats, en troisième session de l'Union catholique d'études internationales. Cette session, qui fait suite à celles de Paris de 1920 et 1921, a été consacrée à l'étude de questions qui touchent à la Société des Nations elle-même. Les catholiques doivent-ils se ranger parmi les partisans de la Société des Nations, ou parmi ses adversaires, telle était au vrai le but de la réunion, « inspirée, en son fond, par une

[1] Nous sommes très éloignés d'être des partisans de l'esperanto, et nous dirons un jour, ici même, pourquoi. *(N. D. L. R.)*

pensée de bienveillance et par cette conviction que les catholiques commettraient une lourde faute s'ils se désintéressaient d'une institution dont l'activité mondiale est si grosse de conséquences. »

Les 12 et 13 mai, dans cette même ville de Fribourg, l'Association catholique internationale des œuvres de protection de la jeune fille, fondée il y a vingt-cinq ans, célébrait ses noces d'argent sous la présidence de S. G. Mgr. Besson.

* * *

Du 20 au 27 avril s'est réuni à l'Institut de physiologie de Bruxelles le Conseil de chimie qui se propose de coordonner les efforts des savants spécialisés dans cette branche. Des savants anglais, danois, suisses. français, hollandais et belges ont pris part aux travaux.

Au début et à la fin d'avril, la Fédération internationale pharmaceutique a tenu, à Bruxelles, sa première réunion depuis la guerre. Les sociétés allemande et autrichienne se sont retirées de la Fédération au début de la guerre ; par contre, quatre nouveaux pays ont notifié leur adhésion. Le siège de la Fédération reste à La Haye.

L'assemblée s'est prononcée contre le principe des remèdes secrets dont l'emploi généralisé constitue un véritable danger.

A la fin d'avril se sont réunis à Strasbourg les délégués de dix-huit gouvernements, une partie des puissances centrales comprise, pour reconstituer et réorganiser l'Association sismologique internationale, dont l'activité avait été entravée par la guerre comme pour tant d'autres associations. Le fait se compliquait de ce que cette association avait son bureau à Strasbourg et était administrée par l'Allemagne. A qui reviendrait l'héritage moral et matériel de cette institution créée jadis à grands frais ?

La question posée à Strasbourg a été renvoyée finalement à Rome où le 2 mai s'est ouverte au Capitole une conférence de l'Union astronomique internationale et de l'Union de géodésie et de géophysique internationale. Du 3 au 10 mai, ces unions ont eu leurs séances à l'Académie des Lincei avec séance spéciale des 32 sections de l'Union astronomique et des 6 sections de l'Union géodésique et géophysique. La Suisse était représentée par M. Raoul Gautier, président de la Commission géodésique suisse et de l'Association géodésique réduite des Etats neutres, qui, vu la concordance de toutes ces assises scientifiques, n'a pu suivre que les séances de la section de géodésie, dont il a été nommé vice-président. On a si bien réalisé l'inconvénient de ees congrès trop généraux que, dorénavant, les assemblées de l'Union géodésique et de l'Union astronomique auront lieu à des dates différentes : Madrid 1924 pour la première, Cambridge (Angleterre) 1925 pour la seconde.

L'Association internationale des chemins de fer, fondée en 1885, comptait à son VIII[e] congrès à Berne en 1910, quarante-huit gouver-

nements et quatre-cent-vingt réseaux. La IXe session devait avoir lieu à Berlin en 1915. L'envahissement de la Belgique où se trouvait le siège central de l'Association mit fin pendant près de cinq ans à son activité.

Après la rentrée du Gouvernement belge, l'Association fut mise sous séquestre en vertu de la loi belge du 10 novembre 1918 parce qu'une partie de son avoir appartenait à des sujets des empires centraux et de leurs alliés. Le séquestre ayant ordonné la dissolution et la liquidation de la Société, les administrations de chemins de fer, membres effectifs de l'Association appartenant à trente-cinq pays, décidèrent de transmettre leur avoir à une association fondée exactement sur les mêmes bases que l'ancienne, et rendirent pleins pouvoirs au Comité de direction et à la Commission permanente.

Le 18 avril dernier, l'Association réduite à trente-sept pays, ouvrit à Rome, en présence du roi d'Italie, son IXe congrès auquel s'étaient rendus plus de 1300 délégués.

Dans la première quinzaine de mai s'est reconstitué à Naples le Comité international des transports, supprimé pendant la guerre.

A Londres, du 17 au 20 mai, s'est tenu un congrès de l'Institut des transports, route, rail et canal, auquel prenaient part des délégués des Dominions britanniques, des Etats-Unis et du continent.

Un congrès international de télégraphie sans fil s'est tenu à Cannes du 28 mars au 7 avril et s'est poursuivi à Paris au milieu d'avril. Les séances auxquelles participaient des savants allemands, américains, anglais, français et suédois étaient présidées par l'Italien Marconi.

* * *

Le 20 avril s'est ouvert dans l'hôtel De Witte Brug à La Haye le congrès de la Fédération horticole professionnelle internationale qui groupe les associations d'horticulteurs d'Angleterre, de Belgique, de France, de Hollande et du Luxembourg.

Deux jours après s'ouvrait à Prague une conférence agropédologique — autrement dite agraire — à laquelle prenaient part des délégués de Danemark, Hollande, Suède, Finlande et des Etats-Unis sous la présidence d'honneur du professeur E. Ramann de Munich.

Le 8 mai l'Institut international d'agriculture inaugurait à Rome en présence du roi d'Italie, la VIIIe session de son assemblée générale. Les soixante-trois Etats qui participaient aux frais de l'Institut étaient représentés.

La marmite et le balai ont aussi leurs assises internationales. Du 18 au 22 avril s'est tenu à Paris, au cœur du noble faubourg, dans l'hôtel de La Rochefoucault-Doudeauville le IIIe Congrès international d'enseignement ménager. Trente-trois nations étaient représentées, six-cent-trente rapports avaient été déposés.

*
* *

Le 2 avril se sont réunis à Berlin les comités exécutifs des trois Internationales en vue d'arrêter le principe et la date d'un congrès international éventuel. Y prirent part comme délégués de la IIe Internationale des représentants de la Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre, du Danemark, de Hollande, de Suède et de Russie, au nom de l'Internationale II ½, dite de Vienne, l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Russie, la Suisse et la Tchécoslovaquie et au nom de la IIe Internationale dite de Moscou, l'Allemagne, l'Autriche, le Japon, la Russie, la France et la Tchécoslovaquie. Les socialistes italiens ne faisant pas partie d'aucune de ces associations avaient délégué à titre officieux le camarade Ferrati qui prit part aux discussions en qualité d'invité.

L'ouverture de la première séance par les présidents Alder et Klara Zetkin fut retardée par les communistes qui exigèrent le renvoi des journalistes socialistes révolutionnaires, question tranchée par la décision de rendre publique la conférence. Au cours de la séance, M. Vandervelde défendit vivement le point de vue de la IIe Internationale qui, tout en adhérant au principe du front unique du prolétariat, ne consentirait à travailler en commun avec la IIIe Internationale qu'autant que cette dernière donnera des gages de sa sincérité : nomination d'une commission d'enquête pour la Géorgie, mise en liberté des détenus politiques, etc. M. Vandervelde personnellement croit la revision du traité de Versailles agréable aux ouvriers allemands et autrichiens, mais non aux français et belges.

Radek interrompit à diverses reprises ce discours et répliqua violemment en se refusant au nom de la IIIe Internationale à toutes conditions, accusant Vandervelde de se faire le porte-parole de Poincaré et refusant la confiance des bolchévistes au ministre du roi des Belges. Ces divergences violentes qui amenèrent des suspensions de séance semblaient rendre l'entente entre la IIe et la IIIe internationales impossible à réaliser. Le 4 avril Ferrati et Mac Donald, tinrent des discours conciliants. Radek prit à parti l'orateur britannique lui déniant toute compétence dans la question de la Géorgie parce que membre du Labour Party, suppôt de l'impérialisme anglais. Malgré ces frictions on décida en séance plénière de former une Commission de 9 membres pris au sein des Comités exécutifs pour préparer les futures conférences. La réunion de cette commission prévue pour le 7 mai à Dusseldorf a été ajournée.

Du 15 au 18 avril le Comité directeur de la Fédération syndicale internationale d'Amsterdam se réunit à Gênes en séance préliminaire du congrès syndical qui devait s'ouvrir à Rome le 20. Dans cette séance, la question d'admettre ou non les Russes au congrès, fit l'objet d'une discussion, les camarades syndiqués se montrant moins

empressés que les délégués de gouvernements réunis dans le même temps au *Palazzo Reale* tout voisin.

A Rome les congressistes, venus au nombre de 200, appartenaient à vingt pays différents dans l'énumération desquels la Russie ne figure pas. Dans son discours d'ouverture le président Thomas (Grande-Bretagne) rappela que l'Internationale d'Amsterdam a su s'opposer au transport d'armes dirigées contre la Russie, empêcher de nouvelles guerres; elle a envoyé aux affamés de Russie des vivres et des vêtements pour une valeur de 12 à 15 millions, sans poser aucune espèce de condition, mais les chefs communistes ne l'ont pas moins traitée de « jaune ». L'Internationale d'Amsterdam doit protester contre le système de donner le pas à des points de vue politique sur le mouvement syndical. Elle ne saurait voir dans les chefs actuels de la Russie les représentants de tout le prolétariat de l'ex-empire des tzars. L'actuel congrès, le plus important qui ait été tenu jusqu'à présent, s'est donné pour tâche la reconstruction et non pas la destruction. « Nous savons que l'action sur le terrain national est stérile ».

La question russe est revenue à maintes reprises au cours des débats.

Le délégué polonais Zuavsky a regretté que la Fédération syndicale internationale ait cru devoir organiser le boycottage pour empêcher le transport des munitions en Pologne en 1920. Les armées bolchévistes avaient envahi le territoire polonais et Varsovie était menacée. C'est alors que les prolétaires polonais se levèrent pour participer à la lutte contre les bolchévistes. « Si nous ne nous étions pas défendus, affirma avec force Zuavsky, la vague bolchéviste se déversait sur l'Occident. »

Le délégué suisse Durr voudrait savoir quelle est exactement l'attitude du Bureau vis-à-vis de Moscou. « C'est Moscou, dit-il, qui a voulu la scission et toutes les tentatives que l'on fait pour se rapprocher de Moscou ne font qu'augmenter la désorientation des masses ouvrières. Nous voulons savoir clairement s'il est vrai que le Bureau a désigné un délégué pour parlementer avec Moscou et avec les gens de Moscou qu'on voudrait attirer dans un congrès commun alors qu'ils nous poursuivent de leurs calomnies et de leurs menaces. »

Le Bureau protesta qu'il était toujours prêt à combattre aux côtés des véritables prolétaires russes, mais qu'il n'avait pas engagé de pourparlers avec de soi-disant représentants du prolétariat rouge international.

M. Edo Fimmen, secrétaire général conclut en déclarant :

« Une conférence qui a été tenue récemment à Berlin a cru devoir voter une résolution en faveur d'un mouvement d'agitation politique. Cette résolution ne saurait nous engager. Nous sommes, nous, la seule, la vraie Internationale ouvrière, qui demeure solide malgré les attaques de gauche et de droite. »

Etienne CLOUZOT.

REVUE DES REVUES

Dans la Revue rhénane, M. Pierre du Colombier, à l'occasion de l'admirable ouvrage de M. Andler sur Nietzsche, indique avec beaucoup de finesse ce que le philosophe de la volonté de puissance doit aux moralistes français. En passant il s'élève contre les interprétations déformantes et injurieuses qu'on a donné de l'œuvre nietzschéenne. Il les appelle des « déformations malhonnêtes », et il a bien raison. « On s'empresse à transposer ce qui, chez lui, est du domaine intellectuel, dans le domaine matériel, et le résultat, c'est cette apologie de la force grossière dont il se fût détourné avec horreur. » On exploite certaines de ses affirmations, certaines de ses images, ou par exemple de ses comparaisons guerrières, et l'on en détourne le sens. M. Pierre du Colombier connaît-il à ce sujet un beau texte : c'est un article publié en décembre 1914 — cette date est sa seule excuse — par M. Louis Bertrand. « Dans *Ainsi parla Zarathoustra*, Nietsche, qui s'est entraîné par ailleurs au cynisme intellectuel, entonne le chant triomphal de la Brutalité prussienne... Aujourd'hui, ces aphorismes du philologue sonnent à mes oreilles comme le programme même de l'empire et du militarisme allemands... A travers les couplets de l'hymne féroce on entend monter en sourdine le *Deutschland über alles*, et, à la fin du morceau, il semble que, derrière les grosses moustaches de Nietzsche, on voie pointer les moustaches en croc du Kaiser. » Nietzsche est présenté comme un apôtre hideux du pangermanisme avec son « lyrisme d'apache », et l'admiration qu'il suscitait en France est appelé « un bel exemple de dépravation intellectuelle ». M. Louis Bertrand déclarait d'ailleurs : « Je jure qu'avant ces derniers temps j'ignorais complètement son œuvre, ou je ne la connaissais que par de vagues ouï-dire. Voilà douze ans, j'essayai de lire *Zarathoustra*. Dès la première page, je refermai le livre, arrêté par les broussailles de cette mauvaise prose allemande. » En conclusion l'auteur con-

damnait avec colère les « mandarins de lettres », les « littérateurs » qui s'étaient montrés incapables de dénoncer l'Allemagne et ses desseins criminels — sans s'apercevoir que le reproche se retournait tout droit contre lui. Car si *Zarathoustra* expliquait à l'avance la guerre de 1914, comment, durant douze années, M. Louis Bertrand n'avait-il pas pris la peine de lire l'ouvrage et d'en révéler le sens ?

Le patriotisme de M. Pierre du Colombier est plus éclairé. Sans doute ne souscrit-il point — pas plus que nous-mêmes — à toutes les théories nietzschéennes. Mais il sait reconnaître la beauté, la grandeur, le tragique de la plupart. Et il montre avec force comment Nietzsche poussé par sa « sincérité ou probité intellectuelle », s'est peu à peu rapproché des moralistes français, pour se nourrir de leur enseignement. Durant la première partie de sa vie, dans son enthousiasme wagnérien, il obéissait au génie de sa race ; peu à peu il comprit la valeur des psychologues classiques, de Montaigne à Stendhal. Ses initiateurs furent ses collègues bâlois. Il faut « se faire pour un temps l'esprit helvétique », a-t-il dit lui-même. Et sous leur influence, il apprit à connaître ces observateurs subtils et cruels peu connus en Allemagne, et pas toujours mis, en France même, à leur rang : que l'on songe à ce que la critique officielle, à cette époque, pensait de Stendhal. Toutefois, si admirateur qu'il soit de la Rochefoucauld ou de Chamfort, Nietzsche, comme le fait remarquer M. du Colombier, diffère d'eux par l'inquiétude métaphysique. Il est vrai qu'il se rapproche alors d'un autre moraliste français, qui semblerait à M. Louis Bertrand, son ennemi-type : Pascal. Mais M. Andler n'a pas craint d'écrire : « En vérité, Nietzsche et Pascal sont des âmes fraternelles ».

* * *

Choses de théâtre est une excellente petite revue, qui groupe des esprits indépendants et chercheurs. Dans son dernier numéro nous y avons lu une curieuse étude de M. R. Lenormand intitulée *Comment j'écris une pièce*. M. Lenormand a raison, croyons-nous, de se préoccuper des problèmes de l'inconscient. La psychologie classique étudiait la conscience claire, parce qu'elle est la plus évidente ; notre époque voudrait étudier ses profondeurs obscures. L'inconvénient c'est que, la plupart du temps, ces profondeurs recèlent non seulement ce que nous ignorons, mais encore ce que nous voulons ignorer : les rêves et les souvenirs immoraux ou criminels. Les mettre au jour, c'est se condamner à des sujets équivoques ou « malsains ». C'est bien le reproche que l'on fait à M. Lenormand lui-même, et la persistance, par exemple, du thème incestueux dans ses pièces semble le confirmer. Lenormand répondrait sans doute que l'inceste est le plus antique sujet qui soit, que le viol et le crime sont la matière éternelle de toutes les tragédies, et qu'il y a quelque timidité à ne pouvoir les supporter de la part de personnages en veston. Ajoutons ceci : Si l'inconscient est vraiment le gouffre de nos turpitudes, il ne serait pas « malsain » d'évoquer celles-ci pour les combattre. L'ancienne lutte du devoir et de la passion se transmuerait en lutte de la conscience contre les instincts. Enfin si l'on craint les problèmes dangereux, il en est qui, tout en relevant souvent de l'inconscient,

n'ont rien de « malsain », ce sont les problèmes de l'hérédité. Il n'est pas vrai que ce que nous ignorons de nous-mêmes soit toujours coupable. L'héroïsme, par exemple, que de fois est-il conditionnel, et subordonné à l'occasion. Nous pouvons vivre des années sans nous douter que, dans certaines circonstances, nous serions capables d'un acte d'éclat. En somme le drame naîtra chaque fois que le fait fera surgir, dans notre conscience claire, le sentiment, la passion, l'idée, ignobles ou sublimes, que recélait à notre insu notre conscience latente.

Mais revenons à Lenormand. Il donne, dans son article, une explication parfaitement plausible des raisons qu'a l'artiste de choisir tel sujet : il obéit au besoin de représenter dans son œuvre ce qu'il ne veut pas exécuter dans sa vie. Autrement dit : « Le peintre du crime évite le crime en le représentant. L'œuvre d'art n'est qu'une décharge des obsessions inconscientes de l'artiste... Ses velléités destructrices ou passionnelles, refoulées dans la vie, se réalisent dans le drame ou le poème compensateurs, qui dressent l'image de l'être qu'il n'a pas osé, pas voulu, pas pu devenir. » Il est certain que l'écrivain n'invente rien. Il observe, au-dehors et en soi, et il combine. Très probablement, l'observation intérieure lui donne infiniment davantage que la seconde, l'extérieure. Car nous ne connaissons les autres que par nous ; nous ne savons reconnaître chez eux que ce que nous avons déjà éprouvé.

* * *

L'Esprit nouveau continue à faire notre admiration, et à nous humilier. Nous admirons la variété de beaucoup de ses articles, la curiosité dont ils témoignent, la hardiesse et la justesse avec lesquelles ils dégagent certaines caractéristiques de notre temps, et les rapports qu'ils établissent entre des idées qui semblaient au premier abord disparates. Nous admirons leurs photographies, qui sont très belles et bien choisies.

Mais certaines pages de l'*Esprit nouveau* nous plongent dans l'humiliation parce que nous n'y comprenons rien. Peut-être précisément notre erreur est-elle de chercher à comprendre. Sérieusement. L'esthétique ultra-contemporaine cherche à rompre les cadres et les liens de l'intelligence, à renverser l'ordre des valeurs et des goûts. Sa recherche de la nouveauté imprévue exclut la compréhension : on ne comprend que ce que l'on connaît, ce que l'on a pratiqué au moins une fois. La première fois qu'un homme fait l'amour, ou monte en avion, ou écoute Schœnberg, il en demeure abruti. Relevons donc avec soin ce que dit M. Jean Epstein : « Longtemps nous n'avons été que des épatés. Une époque merveilleuse nous dépassait. Ce trop, nous l'encaissions mal. Si vite que nous pensions, ailleurs déjà une pensée nous précédait. Il la fallait rattraper, attraper, juger et exécuter sommairement. L'imprévu à chaque instant sollicitait de nous tant de beaux sentiments qu'à consommer toutes les passions par jour, notre rendement sensible manquait d'économie. Ces nouveautés acquises par autant de blessures ont assez surmené notre sensibilité pour l'engourdir dans une demi-indifférence où l'inventaire,

en ordre, d'un esprit nouveau est possible. » C'est cela, l'engourdissement à force de nouveautés incessantes, et peut-être inutiles.

Ajoutons que le même numéro de l'*Esprit nouveau* contient un de ces articles excellents de Le Corbusier-Saugnier, qu'il faudra bien un jour réunir en volume, tant ils sont ingénieux, clairs et sensés. « Ma maison est pratique. Merci, comme merci aux ingénieurs des chemins de fer et à la Compagnie des téléphones. Vous n'avez pas touché mon cœur. Mais les murs s'élèvent sur le ciel dans un ordre tel que j'en suis ému. Je sens vos intentions. Vous étiez doux, brutal, charmant ou digne. Vos pierres me le disent. Vous m'attachez à cette place et mes yeux regardent. Mes yeux regardent quelque chose qui énonce une pensée. Une pensée qui s'éclaire sans mots ni sons, mais uniquement par des prismes qui ont entre eux des rapports. Ces primes sont tels que la lumière les détaille clairement. Ces rapports n'ont trait à rien de nécessairement pratique ou descriptif. Ils sont une création mathématique de votre esprit. Ils sont le langage de l'architecture. Avec des matériaux inertes, sur un programme plus ou moins utilitaire que vous débordez, vous avez établi des rapports qui m'ont ému. C'est l'architecture. »

* * *

Dans la Revue critique des idées et des livres, Charles Du Bos, à propos des remarquables volumes de François Fosca sur *Degas* et *Bonnard*, écrit excellemment : « Chez Degas — en cela comme dans tout le reste de la meilleure lignée française, il y avait à un degré éminent non pas du tout l'amour, mais le goût et plus encore le besoin du vrai. Besoin chez certaines natures françaises si impérieux qu'elles lui sacrifient tout, et que, pour lui obéir, elles vont parfois jusqu'à condamner au suicide toutes leurs autres qualités... Ce besoin du vrai représente la boussole sur laquelle se sont réglées en France quelques-unes des plus importantes tentatives du XIXe siècle ; je ne sais cependant si nulle part il a conduit à des résultats aussi décisifs que dans l'œuvre de Degas. Que l'on m'entende bien : ceci n'est pas uniquement un éloge. Si dans *Madame Bovary* ou dans l'*Education sentimentale* par exemple, nous ne pouvons nous défendre de sentir malgré tout une certaine application — ce que cette application trahit, c'est la gigantesque lassitude qui résulte chez Flaubert de l'effort pour rester en deçà de ses pleines qualités : incalculable est la somme de matière broyée ; multiples les points où Flaubert se martyrise ».

Signalons, parmi les nouvelles revues, le Disque vert, qui paraît à Paris et Bruxelles et dont le premier numéro publie quelques pages de notre collaborateur italien Piero Jahier et une étude de J. Bithell sur l'étonnant et admirable Synge.

R. T.

BIBLIOGRAPHIE

Eugène MARSAN : *Amazones.* (Champion, éditeur, Paris.)

Eugène Marsan est un auteur qui se réserve. Mais ce qu'il donne, à trop longs intervalles, a un caractère bien exceptionnel d'achèvement. Il peint les femmes méticuleusement, au moyen de quelques petites touches essentielles qui les font apparaître avec un éclat extraordinaire. Il ne dit pas tout : c'est cet art de l'ellipse et de l'omission qui me plaît le plus chez lui. Sans se mettre en scène, il fait sentir sa présence. Tant d'écrivains sont des enregistreurs, qui croient être complets en mettant tout. Marsan, poète japonais, choisit, et quelle maîtrise dans ce choix ! R. T.

Edmond JALOUX : *L'ennemi des femmes.* (Camille Bloch, éditeur, Paris.)

Dans un charmant opuscule, Jaloux nous raconte l'histoire d'une trahison, la faiblesse de deux hommes qui s'aiment et qu'une femme rend ennemis. L'un de ces hommes est un grand écrivain, et l'autre est son jeune disciple. Tous deux sont également clairvoyants : ils savent qu'ils font le mal, et tout en se détestant ils ne cessent de s'aimer. Une sorte de complicité les rejoint par-dessus le corps étendu de leur maîtresse. Et ils s'étonnent de leur duplicité. Car nos faiblesses nous paraissent si souvent, à nous-mêmes, incompréhensibles. Cette douloureuse histoire, Jaloux l'a traitée avec une force concentrée, une résolution qui en doublent l'intérêt dramatique. Dans un pareil conflit de sentiments qui tiennent les uns aux autres — sentiments croisés, superposés — il n'était pas facile de saisir le principal. R. T.

Edmond JALOUX : *L'Escalier d'Or* (Editions de la Renaissance du Livre, Paris.)

Chaque roman nouveau de Jaloux nous apporte une surprise : sous le signe très vaste du romanesque, voici bien la gamme la plus complète, la plus nuancée, et qui exclut toute idée de tâtonnement. Jaloux ne cherche pas les accords préliminaires qui lui permettront de plaquer enfin l'accord final ; toutes les notes qu'il nous donne, tous les livres qu'il publie, depuis quelques années, sont des réalisations, des œuvres d'art accomplies.

L'Escalier d'Or ne semble pas atteindre aussi directement aux profondeurs psychologiques que *Au-dessus de la Ville* ou *La Fin d'un Beau Jour.* Il n'en est pas moins humain, parce qu'il n'affecte que

peu ou pas du tout la forme d'un drame. C'est plutôt un poème, ou mieux un motif lyrique, avec un poète et des personnages évoluant dans un éclairage, une atmosphère. Le procédé, cher à Jaloux, est très habile. Celui que j'appelle le poète, et qui parle à la première personne, joue le rôle d'intermédiaire entre nous et les délicieux fantoches que nous allons contempler. Je dis : le poète, et non pas seulement le spectateur privilégié, parce qu'il possède la curiosité, le don de sympathie et qu'il se mêle au drame, dans une certaine mesure, assez pour être ému et souffrir lui-même, au moment où il nous peint la passion des héros. Enfin ce poète, ce tiers flâneur et distingué, philosophe, homme du monde à souhait, n'est-ce pas le meilleur de nous-mêmes qu'il incarne et qu'il dégage en face du récit merveilleux ?

Mais que penser de la féérie elle-même ? Valère Bouldouyr est le plus sympathique des ratés. Epave de cette époque symboliste qui nous apparaît aujourd'hui presque aussi lointaine, aussi légendaire que le romantisme de 1830, il en caresse inlassablement le souvenir. Il se grise d'anecdotes et de mots, il est tout attendrissement au souvenir des mœurs disparues. En cela, il nous apparaît comme l'amateur le plus épris. Poète, il est moins authentique. Mais l'automne de sa vie s'éclaire d'un amour respectueux et passionné pour une nièce, la mystérieuse Françoise Chédigny : pour elle, il fait des rêves inutiles et dorés, il donne des fêtes grotesques et délicieuses. Le Palais Royal prête à ces rencontres un décor et quelques personnages typiques.

Or la jeune fille disparaît, reprise par la médiocrité d'un destin bourgeois, et, avec sa disparition, le rêve s'évanouit. Valère Bouldouyr succombe avec sa généreuse illusion et la petite société s'efface. Inexprimable mélancolie de cette fin, qui est de pur lyrisme.

Rien de plus fécond que le cadre de ces petits mondes pittoresques affranchis, en marge de la société, au sein desquelles les passions humaines se déchaînent avec une étonnante liberté. Toutefois, la stylisation de ces personnages n'est pas comparable à celle des personnages du théâtre classique. Elle rappellerait plutôt un théâtre de marionnettes, dépourvu de ses éléments conventionnels. Ces êtres échappent à la réalité pour répondre à l'appel des grelots de la folie, sans doute, mais surtout et par surcroît, pour se mouvoir dans une atmosphère de plus grande vérité. C'est là leur suprême originalité — qui s'accompagne de celle du geste, du costume, et des manies. Et ces choses se déroulent en marge de notre époque, sur une petite scène où nous sommes appelés à les contempler, dans les demi-teintes de l'archaïsme et de la fantaisie. Ramenées aux proportions du réel, elles fourniraient la matière d'un roman psychologique intéressant, certes, mais dépourvu de charme. Ceci pour marquer combien l'élément lyrique importe dans l'œuvre de Jaloux.

Mais quelle est enfin l'essence de ce lyrisme ? Il n'est pas vain de se le demander, car, si tout lyrisme comporte une part d'intangible,

d'impondérable, qu'on appelle, suivant les temps et les modes : âme, poésie, musicalité, et qui constitue proprement le « don de la Muse », chaque poète ou chaque écrivain romanesque abreuve son lyrisme à des sources pour ainsi dire plus concrètes.

Et il faut marquer que ces sources sont alimentées, chez Jaloux, par une très grande érudition. Son imagination est peuplée de décors empruntés à certaines époques de l'histoire, dont il sait les noms, les robes et les paysages minutieux. Venise, Aix-en-Provence ou le Palais Royal, autant de mondes qu'il connaît à merveille. Et si le drame s'y déroule de nos jours, il se détache sur la fresque exacte, bien que toujours légendaire, du passé. Jaloux s'est assimilé l'histoire ; il l'aime en artiste. C'est pour lui une matière belle et inépuisable.

Tout cela est vrai du dernier livre de Jaloux, mais combien, ici plus qu'ailleurs, la séduction s'en dérobe à l'analyse ! Ces dons, ces grâces, ces ornements n'ont jamais trouvé d'application plus artiste et plus discrète que dans *L'Escalier d'Or*, dont on ne tardera pas à découvrir le symbole charmant. B.-M. B.

André Gide : *Morceaux choisis. — Les Caves du Vatican.* (Edition de la « Nouvelle Revue française ».)

Encore que née d'une bonne intention, la publication de ces *Morceaux choisis* est peut-être imprudente et prématurée. Prématurée parce que Gide est essentiellement un auteur qui n'a pas encore tout dit ; imprudente parce que son œuvre prête à vingt choix différents. Chez d'autres écrivains, on détache aisément les morceaux typiques, les pages maîtresses qui suffisent à en résumer beaucoup d'autres. Gide ne décrit pas cette sorte de courbe, déterminée par des repères fixes ; il décrit une spirale, qui revient toujours sur elle-même sans jamais se recouvrir exactement. Pour le citer avec fidélité, il faudrait le citer tout entier, y compris les repentirs. Cependant, nous objectera-t-on, cette anthologie a été, bien sûr, composée par Gide en personne : comment alors la contester ? Nous répondrons en demandant si Gide est le plus qualifié pour choisir dans son œuvre, lui auquel l'idée de choix a toujours répugné. Redoutons qu'un auteur ne cherche en une telle entreprise à nous imposer une image de lui, qu'il préfère mais qui n'est peut-être pas la plus vraie. Un livre de Gide nous offre toujours au moins une énigme et parfois un piège. Ce volume, qui prétend résumer tous ses livres, de combien de chausse-trapes, Seigneur, doit-il être rempli ?

Si l'on essaye, parmi toutes ces pistes entrecroisées, de trouver la véritable, on est frappé de voir avec quelle persistance ces *Morceaux choisis* nomment Barrès. Gide y semble hanté par Barrès, pour le contredire et s'y opposer. Ce qu'il ne goûte pas du tout, ce sont ses théories. Parce que Gide est le contraire d'un théoricien. Un système vous abrite mais vous enferme. Gide campe en plein air. Une solution qui l'arrêterait en un lieu fixe de la

terre et de l'intelligence, qui risquerait de le tranquilliser, l'épouvante. Il est quelqu'un qui ne se console pas, qui ne se rassure pas. Aussi comme il préfère Nietzsche, son insubordination, sa véhémence et ses cris vers une joie inédite ! Comme il l'aime de ne pas être rassasié ! Comme il l'aime d'être un libérateur ! Elle est émouvante et noble, chez Gide, cette crainte d'un acquiescement qui serait, pour lui, une diminution. Les hommes sont trop portés à offrir leurs inquiétudes en sacrifice à leurs dieux. Gide empêche toute béatitude banale, il est l'ennemi du sommeil sans rêves.

Sans doute le trouve-t-on parfois décevant. S'il y a, chez ce perpétuel évadé, de la fierté et de la pudeur à ne pas vouloir être saisi, il y a aussi une souplesse de mime, un goût du masque et de la duperie, une complaisance à soi-même qui gênent le lecteur. Quand même, détester les principes par principe, s'exercer à la liberté pour elle-même et non pour son usage, être le moraliste de l'immoral, de tels excès intellectuels risquent de briser l'intelligence. Voilà pourquoi certaines personnes maudissent cet esprit annelé et le considèrent comme un dangereux serpent. Nous n'irons pas jusque là et nous nous bornerons, les jours de mauvaise humeur, à le traiter d'anguille. Mais, en bonne justice, il faut reconnaître que ces reptations ne sont jamais du dilettantisme. Personne n'est moins sceptique que cet homme vaporeux et changeant. Son aisance à tout comprendre lui procure d'innombrables occasions de ferveur. Un accord bien rare s'établit entre son admirable intelligence et sa sensibilité, l'une échauffant l'autre. Son immoralisme, comme chez Nietzsche d'ailleurs, consiste à construire une autre morale, aux exigences souvent généreuses. Il ne cesse pas d'être curieux même du devoir. Que de fois, mieux que beaucoup de chrétiens patentés et académiques, ne semble-t-il pas une sorte de chrétien. Que de fois, à travers son style subtil, irisé, infiniment pur, dans le courant de sa pensée flexueuse, ne voit-on pas — ce qui n'arrive presque jamais chez tant d'autres — transparaître une âme. R. T.


Cailler
Chocolat
au lait

ADRESSES
UTILES DONNÉES
PAR LA
“ REVUE DE GENÈVE ”

GENÈVE :

MÉDECINS.

Dr G. Biolley boulevard des Tranchées, 32.
Dr L. Boissonnas, rue de la Confédération, 5.
Bon-Secours, Ecole privée d'infirmières de la classe cultivée rue du Petit-Salève, 6.
Dr Prof. E. Claparède, avenue de Champel, 11.
Dresse E. Dainow, rue du Mont-Blanc, 15.
Dr Henri Flournoy, rue de Monnetier, 6
Dr E.-F. Kummer, avenue de Champel, 15.
Dr E. Martin, route de Malagnou, 3.
Dr Alfred Monod, rue des Peupliers, 34.
Dr Ed. Pascalis, quai des Eaux-Vives, 4.
Dr G. Tchicaloff Tour de l'Ile, 4.
Dr A. Wissmer, Tour-Maîtresse, 9.

DENTISTES.

A.-F. Emery, rue Cornavin, 2.
Dr P. Guillermin rue du Stand, 60.
A. Imbert, place Longemalle, 1.
Ch. Rouget, rue de Carouge, 8.

AVOCATS.

Th. Aubert, place de la Fusterie, 14.
Eugène Borel, avocat, professeur de droit international à l'Université (Etude Borel & Lachenal), place de la Fusterie, 9-11.
Paul Carry, rue du Rhône, 30.
William Droin, rue de la Monnaie, 1.
MMes Paul Des Gouttes et Albert Richard, Dr en droit, avocats, Corraterie 24.
Paul Lachenal, avocat (Etude Borel & Lachenal) place de la Fusterie, 9-11.
F. Magnenat, rue du Commerce, 1.
F. Martin, rue de la Corraterie, 10.
MMes A. Maunoir & S. Ch. Horneffer, rue de la Monnaie, 3.
F. de Rabours, rue du Rhône, 31.
F. Raisin, rue du Rhône, 30.

E. Ritzschel, rue du Marché, 18.
Maurice Trottet, rue de la Corraterie, 18.
Albert Wuarin, rue du Stand, 53.
M. François Perréard, rue de la Croix d'Or, 12.

NOTAIRES.

M. Rehfous, boulevard Helvétique, 15.

HOTELS.

Hotel des Bergues, quai des Bergues.

Hotel Bellevue, quai du Léman, 1er ordre, sitution unique au bord du lac.

Hotel International et Terminus, rue des Alpes, 20.

PENSIONNATS.

« Les Hirondelles », Mme & M. le Prof. A. Dourouze, Champel.

PENSIONS

Hauteville, Mmes Schusselé-Vuadens, 39, av. de Champel. Téléphone : Stand 57,56.

VAUD :

DENTISTES.

René Delacrétaz, prothèse dentaire, Petit-Chêne, 36, entrée Mornex, 1, Lausanne.

NOTAIRES.

F. Spielmann, rue Saint-François, 12, Lausanne.

PENSIONS.

"Mon Repos", jardin, chauffage central, ascenseur, bains. Mlle A. Mathier, av. du Léman, Lausanne.

PENSIONNATS.

« Beau Soleil », Pension d'Enfants, Mlle Bluette Ferrier, Villars, sur Ollon.

Ecole Nouvelle, Chailly, sur Lausanne.

Institution des Essarts, Territet-Montreux, Pensionnat pour jeunes filles, fondé en 1874. Instruction et éducation soignées. — Prospectus et références auprès de la Direction.

HOTELS

Modern Hotel-Pension, Près de la gare. Forêts de sapins. Cuisine soignée. Séjour de repos idéal. Propr. J. L. Rochat, Le Pont, Lac de Joux.

BERNE :

MÉDECINS.

Dr-Méd. P. Fräfel, Grindelwald.
Dr-Méd. H. Reber, Gstaad.

HOTELS.

Hotel Belvédère, J. Hauser & sœurs, prop., Grindelwald.

Royal-Hotel & Winter-Palace, Gstaad.

Hotel Wildbolz, Hilterfingen. (Lac de Thoune). Spécialement recommandé pour sa cuisine soignée.

BALE :

MÉDECINS.

Dr Alfred Jaquet, Sanatorium « La Charmille », Riehen.

GRISONS :

MÉDECINS.

Dr Samuel Montigel, Coire.

Sanatorium Schatzalp, Dr Lucius Spengler, Dr Neumann, Davos.

HOTELS.

Hotel Belvédère, Saint-Moritz.

Hotel de la Margna, St-Moritz.

Hotel Suisse (Schweizerhof) de 1er ordre, maison de famille distinguée, ancienne renommée. Prix modérés. St-Moritz-Dorf.

SAINT-GALL :

MÉDECINS.

Dr-Méd. Graf, Altstätten.

VALAIS :

HOTELS.

Grand Hotel du Parc, Magnifique panorama, Sports d'hiver et d'été. Chauffage central. Electricité. Eglise anglaise. Ls Antille, propriétaire. Montana sur Sierre.

Curhaus Victoria, Montana. Traitement des affections des voies respiratoires et de la tuberculose. Médecin en chef: Docteur : F. L. de Muralt. Directeur : E. Nantermod.

ZURICH :

HOTELS

City Hotel, Zurich.

APPENZELL :

HOTELS

Hotel Linde, Belles chambres, bonne cuisine, prix modérés, séjour agréable, E. Lanker, propriétaire.

FRANCE :

HOTELS.

Hotel Meurice 228, rue de Rivoli, Paris.